



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

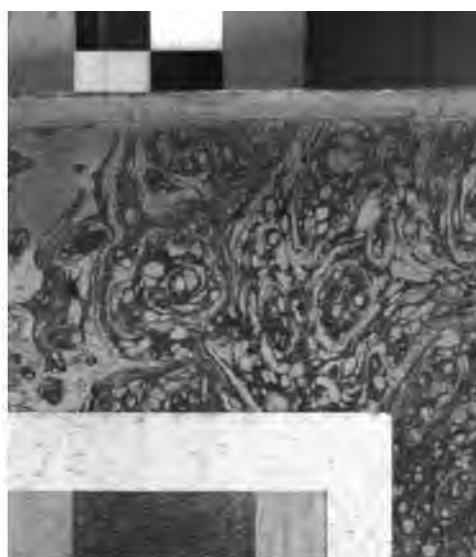
À propos du service Google Recherche de Livres

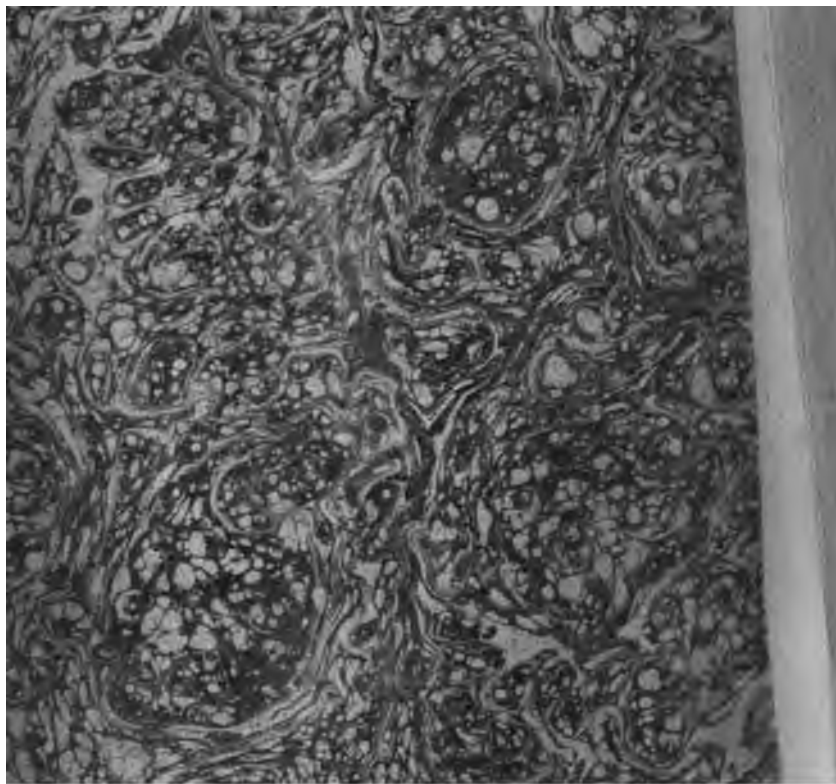
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

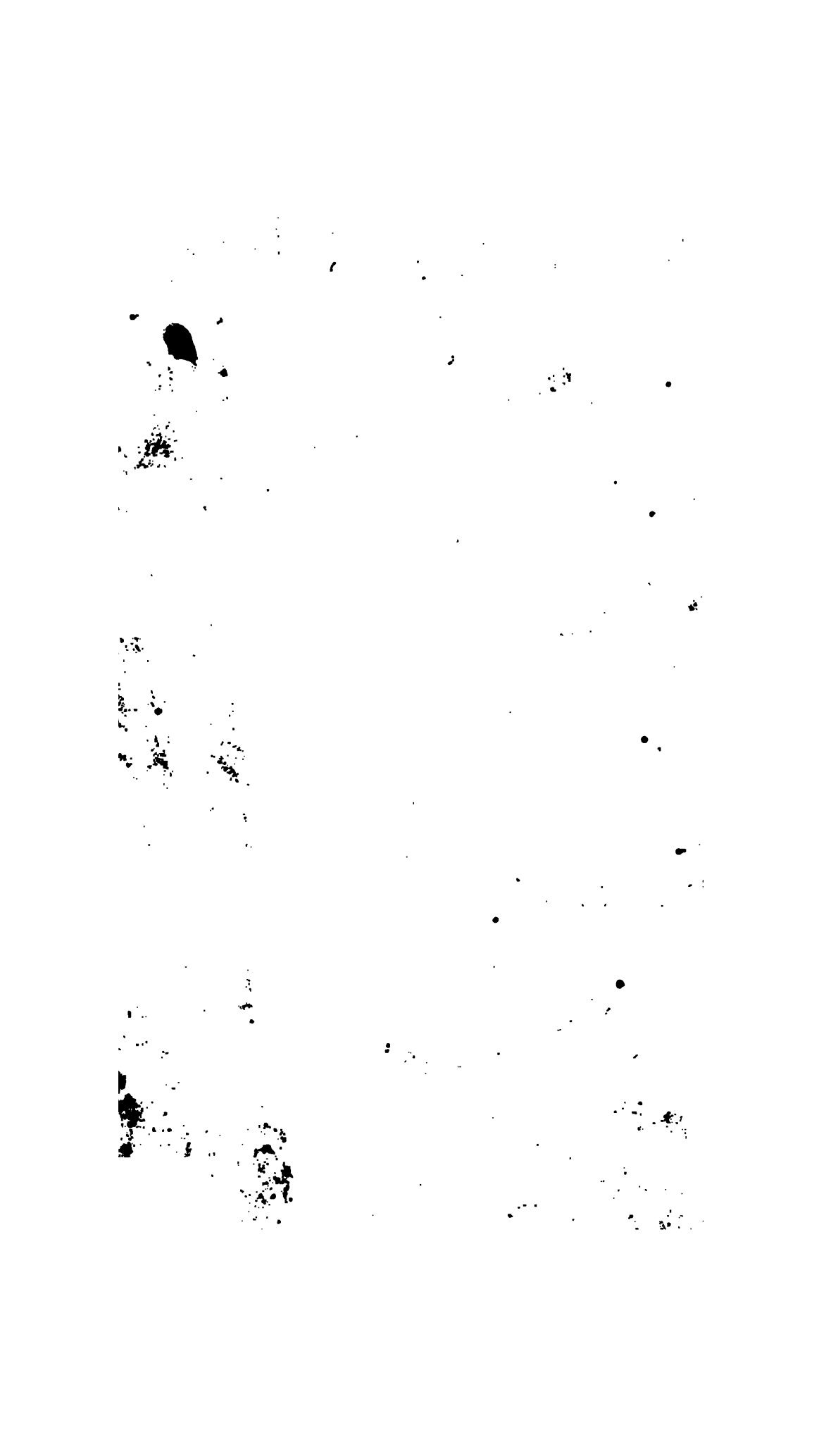
Stanford University Libraries

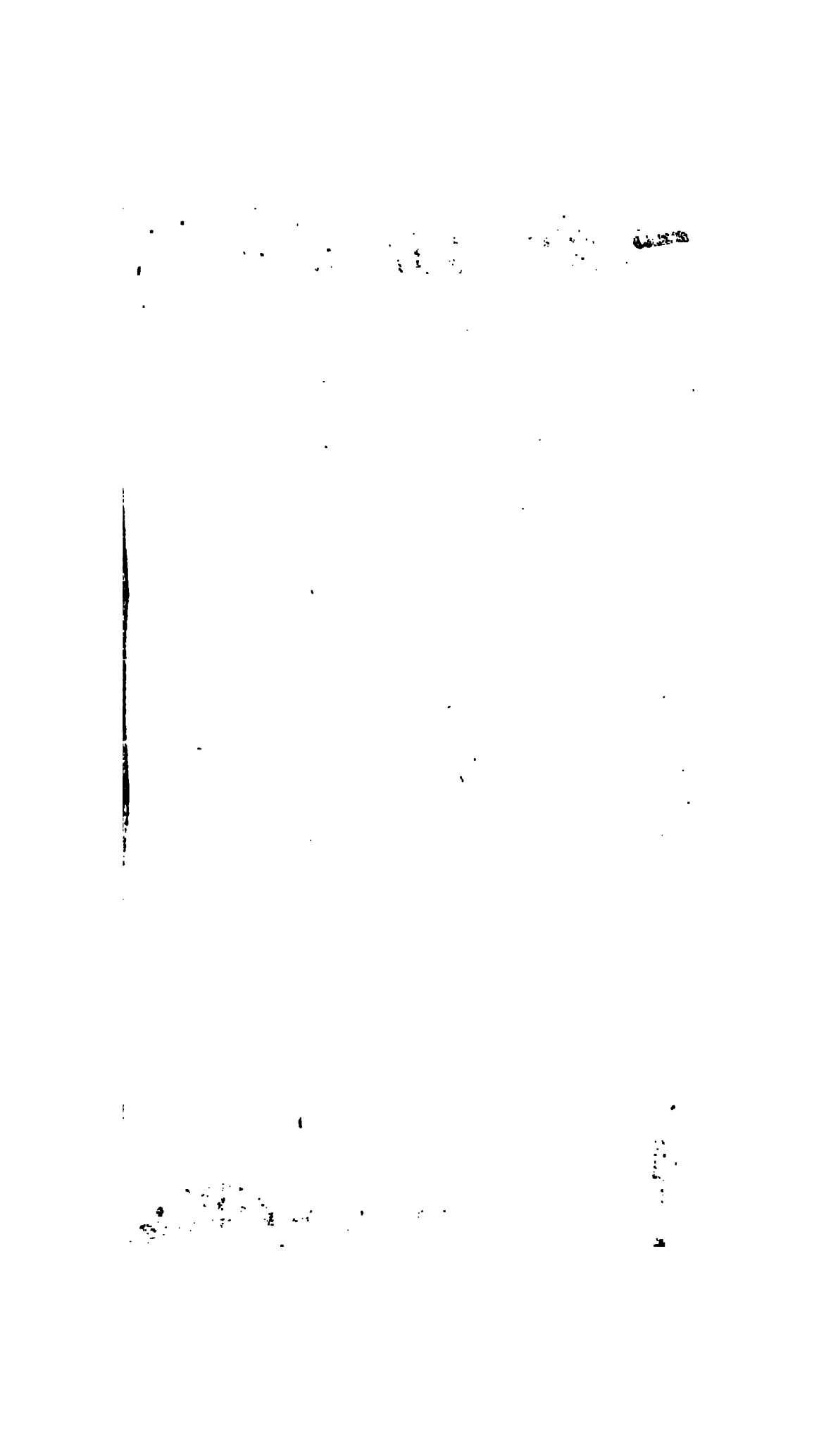
3 6105 117 017 256











920

F318

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE.



C—E



0123456789

1011121314

1516171819

202122232425

2627282930

31

323334353637383940

41424344454647484950

51

525354555657585960

61

62636465666768697071727374757677787980

81

828384858687888990919293949596979899100

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE,

O U

HISTOIRE ABRÉGÉE

DES HOMMES QUI SE SONT FAIT UN NOM
PAR LE GÉNIE, LES TALENS, LES VERTUS,
LES ERREURS, etc.

Par l'Abbé F. X. DE FELLER.

Seconde édition , corrigée & beaucoup augmentée.

Convenientia cuique. HOR. a. p.

TOME TROISIEME.



A AUSBURG , CHEZ M. RIEGER , FILS , LIBRAIRE.

A LIEGE ;

Chez LEMARIÉ , dessous la Tour S. Lambert , et les
principaux Libraires de l'Europe.

1791.

AVEC APPROBATION.

54

301517

УРАЛСКИ ОБОУЧАВАЊЕ



DICTIONNAIRE HISTORIQUE.

CH A

CHABANES, (Jacques de) seigneur de la Palice, maréchal de France, gouverneur du Bourbonnois, de l'Auvergne, du Forez, du Beaujolois, du Lyonnais, se signala dans toutes les guerres de son tems. Il suivit le roi Charles VIII à la conquête de Naples, & Louis XII au recouvrement du duché de Milan. Il contribua beaucoup au gain de la bataille de Ravenne, en 1512. Prisonnier l'année d'après à la journée des Epérons, il échappa à ceux qui l'avoient arrêté. L'Italie fut encore témoin de plusieurs de ses exploits. Il se trouva à la prise de Villefranche, à la bataille de Marignan & au combat de la Bicoque en 1522. De l'Italie il passa en Espagne, secourut Fontarabie, puis fit lever le siege de Marseille, & alla mourir, les armes à la main, à la bataille de Pavie en 1525.

Tome III.

CHABOT, (Pierre Gautier, dit) né en Poitou en 1516, précepteur des petits-fils du fameux chancelier de l'Hôpital, s'appliqua principalement à leur expliquer Horace d'une manière particuliere. Son Commentaire sur ce poëte est une analyse du texte, suivant les regles de la grammaire & celles de la rhétorique. Il fit imprimer un échantillon de cet ouvrage en 1582, & le mit en entier au jour cinq ans après. Il travailloit à une seconde édition, lorsqu'il mourut en 1597, à 80 ans. Jacques Grassier, héritier de ses remarques nouvelles, les inséra dans l'édition de 1615, in-fol.

CHABOT, (Philippe) seigneur de Brion, amiral de France, chevalier des ordres de S. Michel & de la Jarretiere, gouverneur de Bourgogne & de Normandie, fut pris à la bataille de Pavie en 1525, avec

A

le roi François I, dont il étoit le favori. On l'envoya en 1535 en Piémont, à la tête d'une armée. Les villes du Bugei, de la Bresse, de la Savoie, lui ouvrirent leurs portes. Il auroit poussé plus loin ses conquêtes, si ses ennemis n'y eussent mis des bornes. Montmorency & le cardinal de Lorraine l'accusèrent de malversation. Une commission, à la tête de laquelle étoit le chancelier Poyet, le condamna à perdre sa charge, & à payer une grosse amende. François I, aux reproches duquel il avoit répondu insolemment, auroit voulu un arrêt de mort, pour le rendre plus respectueux, & pour avoir le plaisir de lui donner sa grace. Comme il ne put payer l'amende de 70000 écus à laquelle il avoit été condamné, il demeura plus de deux ans en prison. Enfin il obtint d'être renvoyé devant le parlement de Paris, qui le déchargea de toute accusation. Chabot mourut en 1543, regardé comme un homme plus courtisan que grand politique.

CHABREUS, (Dominique) mort au milieu du 17^e siècle, a donné *Stirpium Scialographia & Icones*, Geneve, 1677, in-folio. N. L.

CHABRIAS, général Athénien, célèbre par ses actions guerrières, défit, dans un combat naval, Pollis, général Lacédémonien. Envoyé au secours des Thébains contre les Spartiates, & abandonné de ses alliés, il soutint seul, avec ses gens, le choc des ennemis. Il fit mettre ses soldats l'un contre l'autre, un genou en terre, couverts de leurs boucliers, & étendant en avant leurs piques; cette

attitude empêcha qu'ils ne fussent enfoncés: Agésilas, général des Lacédémoniens, quoique vainqueur, fut obligé de se retirer. Les Athéniens érigèrent une statue à Chabrias, dans la posture où il avoit combattu. Il rétablit ensuite Nectenabo sur le trône d'Egypte; peu de tems après il mit le siège devant Chio, & y périt l'an 355 avant J. C. Son vaisseau fut coulé à fond. Il auroit pu l'abandonner & se sauver à la nage; mais il préféra la mort à une fuite honteuse.

CHABRIT, (Pierre) avocat au parlement de Paris, & conseiller au conseil souverain de Bouillon, s'occupa d'un ouvrage qu'il intitula: *De la Monarchie Française ou de ses Loix*, dont il fit paroître les deux premiers volumes en 1784, in-8°; ils offrent des vues nouvelles; mais on lui reproche d'avoir guindé son style en voulant l'asservir à celui de Montesquieu; il en imite quelquefois la précision, mais il en atteint encore plus souvent la sécheresse & l'obscurité. Il mourut en 1785.

CHAILLON, (Jacques) docteur en médecine, au dix-septième siècle, de la ville d'Angers, est auteur de ces deux ouvrages: I. *Recherches de l'origine & du mouvement du sang*, Paris, 1664, in-8°; 1677 & 1699, in-12. II. *Questions de ce tems*, Angers, 1663, in-8°. C'est presque le même ouvrage que le précédent.

CHAIS, (Charles) né à Geneve en 1701, pasteur de l'église protestante française à La Haye en 1728, a donné quelques ouvrages analogues à son état, qui sont recherchés de

C H A

teux de la communion ; tels sont : I. *La sainte Bible, avec un Commentaire littéral & des notes choisies, tirées de divers auteurs anglois, 1742-1777, 6 vol. in-4°.* Ce long Commentaire n'embrasse pas encore tous les livres historiques de l'Ancien Testament. II. *Catéchisme historique & dogmatique, 1755, in-8°.* III. *Le sens littéral de l'écriture, 1738, 3 vol. in-12, traduit de Thomas Strackhouse.* IV. *Lettres historiques & dogmatiques sur le Jubilé & les Indulgences, 1751, 3 vol. in-8°, opposées aux dogmes des Catholiques, sur cette matière. Il est mort à La Haye, en 1785.*

CHAISE, (Jean Filleau de la) frere du traducteur de Don Quichotte, naquit à Poitiers, & vint à Paris de bonne heure. Il s'attacha à la duchesse de Longueville, au duc de Rohan, & aux Solitaires de Port-Royal. Il mourut en 1693. Son *Histoire de S. Louis*, Paris, 1688, 2 vol. in-4°, faite sur les Mémoires de M. Tillemont, est devenue rare. Quoiqu'écrivent d'un style lâche, elle fut reçue avec tant d'empressement, que le libraire fut obligé, le premier jour de la vente, de mettre des gardes chez lui. Ceux qui n'avoient pas le même enthousiasme pour les ouvrages de Port-Royal, engagerent l'abbé de Choisy à donner une autre *Histoire de S. Louis*. Elle fut composée en moins de trois semaines ; & malgré son air superficiel, les agrémens & la légèreté du style du nouvel historien firent oublier l'érudition de l'ouvrage de la Chaise, dont les matériaux seuls lui avoient coûté deux ans de recherches.

C H A

CHAISE, (François de la) né au Château d'Aix en Forez en 1624, se fit jésuite au sortir de sa rhétorique. Il étoit petit-neveu du P. Cotton, célèbre dans cette compagnie. Après avoir professé avec beaucoup de succès les belles-lettres, la philosophie & la théologie, il fut élu provincial de la province de Lyon. Il remplissoit cet emploi, lorsque Louis XIV le choisit pour son confesseur, à la place du P. Ferrier en 1675. Une figure noble & intéressante, un caractère doux & poli, lui acquirent beaucoup de crédit auprès de son pénitent. Les Jansenistes l'accuserent d'indulgence, dans un tems où, selon eux, il auroit dû être sévère. Ils le blâmerent encore plus, d'être entré dans toutes les mesures que le monarque prit contre eux. Il est sûr qu'il ne leur fut pas favorable ; & il ne devoit pas l'être. Il mourut en 1709, à 85 ans, membre de l'académie des inscriptions, dans laquelle il méritoit une place par son goût pour les médailles (voyez les Eloges des académiciens, par M. de Boze, tom. 1, p. 125). L'*Histoire particulière du P. de la Chaise*, Cologne, 1696, 2 vol. in-16, est plutôt une satire qu'une histoire ; la *Vie* qui en est un abrégé imprimé en 1710, ne vaut pas mieux. Le duc de S. Simon qui ne peut être suspect quand il dit du bien des Jésuites, en parle sur tout un autre ton. « Le Pere de la » Chaise, dit-il, étoit d'un esprit médiocre, mais d'un bon » caractère ; juste, droit, sensé, » sage, doux & modéré, fort » ennemi de la délation, de la » violence & des éclats. Il

» avoit de l'honneur, de la pro-
 » bité, de l'humanité, de la
 » bonté; affable, poli, mo-
 » deste, même respectueux. Il
 » étoit désintéressé en tout
 » genre, quoique fort attaché
 » à sa famille; il se piquoit de
 » noblesse, & il la favorisa en
 » tout ce qu'il put; il étoit soig-
 » neux de bons choix pour
 » l'épiscopat, sur-tout pour
 » les grandes places; & il fut
 » heureux, tant qu'il eut l'en-
 » tier crédit. Facile à revenir,
 » quand il avoit été trompé,
 » & ardent à réparer le mal,
 » que son erreur lui avoit fait
 » faire, d'ailleurs judicieux &
 » précautionné.... Par bien des
 » faits en sa vie, il supprima
 » bien des fripponneries, & des
 » avis anonymes contre beau-
 » coup de gens, en servit quan-
 » tité, & ne fit jamais de mal,
 » qu'à son corps défendant;
 » aussi, fut-il généralement re-
 » gretté. Les ennemis même
 » des Jésuites furent forcés de
 » lui rendre justice, & d'a-
 » vouer que c'étoit un homme
 » de bien & honnêtement né,
 » & tout-à-fait pour remplir sa
 » place ». L'éloge que le roi
 » lui-même fit de lui en présence
 » de tous ses courtisans, lorsqu'on
 » vint lui apporter les clefs de son
 » cabinet, & ses papiers, est bien
 » propre à dissiper la calomnie,
 » & à faire respecter sa mémoire.
 » Il étoit si bon, dit-il, que
 » je le lui reprochois souvent;
 » & il me répondoit : *Ce n'est
 » pas moi qui suis bon; mais
 » vous qui êtes dur* ».

CHALAI, (Henri de Ta-
 leyrand, prince de) étoit un
 cadet de l'illustre maison de Ta-
 leyrand. Il parut à la cour de
 Louis XIII, & plut à ce prince

par les agrémens de sa figure;
 & par son habileté dans divers
 exercices. Il fut nommé grand-
 maître de la garde-robe. Gas-
 ton, frere du roi, en fit son
 favori, & la fameuse duchesse
 de Chevreuse, son amant. Le
 cardinal de Richelieu avoit in-
 disposé une partie des courti-
 sans. Gaston étoit à la tête des
 mécontents. Il se forma un com-
 plot pour assassiner le ministre.
 La trame ne tarda pas à être
 découverte. La cour étoit alors
 à Nantes, où le grand-maître
 fut d'abord mis en prison. Une
 commission tirée du parlement
 de Bretagne, le garde des sceaux
 Marillac à leur tête, lui fit son
 procès. En vain Gaston solli-
 cita sa grace; il fut condamné à
 avoir la tête tranchée. Les amis
 de cet infortuné courtisan firent
 absenter le bourreau, dans l'es-
 pérance que les délais donneroient
 le moyen de toucher le
 roi. Mais on substitua au bour-
 reau un cordonnier détenu pour
 crime dans les prisons de Nan-
 tes. Cet homme, armé d'une
 espee de hache de tonnelier,
 donna plus de trente coups au
 malheureux Chalais, avant que
 la tête fût séparée du corps. Au
 vingtième coup, le mourant
 s'écria pour la dernière fois :
Jesus! Marie! Cette exécution
 barbare se fit le 19 août 1626.
 On a prétendu que, pendant
 l'instruction du procès, le car-
 dinal de Richelieu s'étoit mal-
 qué plusieurs fois pour aller
 trouver le prisonnier, auquel il
 promit son pardon, s'il avouoit
 qu'il avoit conspiré contre le
 roi. Chalais fit, dit-on, cet
 aveu; mais voyant qu'il n'a-
 voit servi qu'à avancer sa mort,
 il nia constamment ce pré-

tendu complot. Ces anecdotes n'ont aucune vraisemblance.

CHALCIDIUS, philosophe platonicien du 3^e siècle, a laissé un bon Commentaire sur la *Timée* de son maître. Quelques savans l'ont cru chrétien, parce qu'il parle de l'inspiration de Moïse. Il est vrai qu'il rapporte ce que les Juifs & les Chrétiens en ont pensé; mais il en parle avec l'indifférence d'un homme qui ne veut point examiner la vérité d'un fait; il ne paroit décidé, que lorsqu'il s'agit du paganisme. Son *Commentaire*, traduit du grec en latin, parut à Leyde, 1617, in-4°.

CHALCONDYLE, (Demetrius) Grec de Constantinople, réfugié en Italie, après la prise de cette ville par Mahomet II. Il mourut à Rome en 1513, après avoir publié une *Grammaire Grecque*, in-folio, dont la première édition, sans date & sans nom de ville, est très-rare. Elle fut réimprimée à Paris en 1525, & à Bâle en 1546, in-4°.

CHALCONDYLE, (Laonic) natif d'Athènes, se retira en Europe après la destruction de l'empire Grec, & y mourut vers l'an 1490. Il est auteur d'une *Histoire des Turcs* en dix livres, depuis 1298 jusqu'en 1462. Cette Histoire, traduite en latin par Clauser, est intéressante pour ceux qui veulent suivre l'empire Grec dans sa décadence & dans sa chute, & la puissance Ottomane dans son origine & dans ses progrès; mais il y a beaucoup de faits mis sans examen. L'*Histoire de Chalcondyle* parut en grec & en latin, au Louvre, en 1650, in-fol. Cette édition renferme

Annales Sultanorum, écrites par des Turcs en leur langue, traduites en latin par Leunclavius. Il y en a une traduction française de Vigenere, continuée par Thomas Artus, & par Mezerai, 1662, 2 vol. in-fol.

CHALES, (Claude-François Millet de) Jésuite, né à Chamberi en 1621, fit honneur à sa société par ses talens pour les mathématiques. Ses supérieurs l'ayant chargé d'enseigner la théologie, en auroient fait d'un excellent mathématicien un théologien médiocre, si le duc de Savoie n'avoit dit qu'on devoit laisser vieillir un tel homme dans la science pour laquelle il avoit un talent décidé. Il professa avec distinction à Marseille, à Lyon, à Paris, & mourut à Turin en 1678. On a de lui un *Cours de Mathématiques* complet, 4 vol. in-fol. en latin, Lyon, 1690. Son *Traité de la navigation*, & ses *Recherches sur le centre de la gravité*, sont les deux morceaux de ce recueil dont les connoisseurs font le plus de cas. Le P. de Chales est le premier qui a reconnu que la réfraction de la lumière étoit une condition essentielle à la production des couleurs, découverte dont Newton a fait la base de sa Théorie des couleurs. On a encore de lui : *Principes de Géographie*, Paris, 1677, in-12, d'un grand usage.

CHALINIERE, (Joseph-François Sant du Bois de la) chanoine pénitencier de l'église d'Angers, membre de l'académie de la même ville, & ancien professeur en théologie, est auteur des *Conférences du diocèse d'Angers sur la grace*,

en 3 vol. in-12. Quoiqu'il eût moins de précision & de netteté dans l'esprit, que Babin, le premier auteur de ces conférences, son ouvrage ne laisse pas d'être estimé. Il partagea sa vie entre l'étude & les exercices de son ministère, & se distingua autant par son zèle que par son érudition. Il mourut en 1759.

CHALIPPE, (Louis-François) récollet, connu aussi sous le nom de *P. Candide*, mourut à Paris, sa patrie, en 1757, à 90 ans, après 73 ans de profession religieuse. Il s'étoit acquis l'estime des gens de bien, & principalement de ses confrères, par ses vertus & sa science. Il a donné au public : I. *Vie de S. François*, Paris, 1728, in-4°, & 1736, 2 vol. in-12, pleine de recherches & de bonne critique. Elle a effacé toutes les histoires de ce saint fondateur qui avoient parues jusqu'alors. II. *Oraison funebre du Cardinal de Mailly*, 1722. III. *Des Sermons*.

CHALLE, (Charles-Michel-Ange) né à Paris le 18 mars 1718, suivit le penchant qu'il avoit pour l'architecture & la peinture. Ayant eu pour maîtres dans sa patrie, le Moine & Boucher, il alla perfectionner ses talens sur les beaux modèles que présente l'Italie. Il y dessina des vues, des monumens, dont plusieurs ont été gravés. S'étant fait connoître par plusieurs tableaux, il reçut des invitations de plusieurs souverains pour se rendre dans leurs états respectifs, entr'autres du roi de Prusse, & de l'impératrice de Russie; mais de retour d'Italie dans sa patrie, il ne voulut point en sortir. Il fut fait pro-

fesseur de perspective, & décoré de l'ordre de S. Michel. Son talent dans l'architecture fit qu'on le chargea des décorations de toutes les fêtes qui se donnerent de son tems à Versailles, & des catafalques que l'on dressa à l'occasion des morts illustres, que l'on a perpétués par la gravure. Il mourut à Paris le 8 janvier 1778. On estime principalement son tableau qui est à S. Hippolyte, qui représente le clergé de Rome, venant fortifier le saint de ce nom dans sa prison. Il y a aussi plusieurs de ses tableaux dans l'église de l'Oratoire de Paris. Il imita la maniere de Salvator Rosa, du Guide & de Boucher.

CHALLONER, (Thomas) né à Londres en 1515, accompagna Charles-Quint à la malheureuse expédition d'Alger, où il s'échappa du naufrage à l'aide d'une corde. De retour en Angleterre, il fut fait secrétaire du conseil. Elisabeth l'envoya en ambassade auprès de l'empereur Ferdinand I, & ensuite en Espagne en 1561. Il mourut à Londres le 7 octobre 1565. On a de lui : I. *De Republica Anglorum instauranda*, Londres, 1579, in-4°. II. *Poème à la louange de Henri VIII*, en latin. III. Traduction en anglais de l'*Eloge de la Folie*, par Erasme; sans doute pour justifier celle qui l'avoit porté à célébrer le Néron de l'Angleterre.

CHALLONER, (Robert) évêque de Dibra, vicaire apostolique de Londres, se fit estimer des protestans même par ses belles qualités. Il n'étoit pas né catholique; il embrassa la vraie Religion vers la vingtième année de son âge. Ce prélat mourut en

1778. On lui doit des *Mémoires pour servir à l'Histoire de ceux qui ont souffert en Angleterre pour la Religion*, Londres, 1741. Ouvrage où il prouve avec évidence, que les Anglois ont fait mourir un grand nombre de personnes, précisément pour cause de religion, & réfute les hérétiques qui ont fait tous les efforts possibles pour déchirer la mémoire de ces témoins de la foi. Il n'est pas surprenant qu'ils aient été condamnés comme criminels de lèse-majesté; le conseil du roi regarde le souverain comme chef de la religion, & ceux qui lui refusoient cette qualité, comme criminels de lèse-majesté.

CHALON, prêtre de l'Oratoire, est auteur d'un *Abrégé de l'Histoire de France*, imprimé en 1720, 3 vol. in-12. Le premier président de Harlay lui avoit demandé cet ouvrage pour l'instruction de son fils. Le président Hénault faisoit grand cas de cette Histoire, dans laquelle il avoit d'avoir puisé d'excellentes choses; cela n'empêche pas qu'elle ne soit presque inconnue aujourd'hui.

CHALONS, (Philibert de) prince d'Orange, voy. ORANGE.

CHALOTAIS, (Louis-Anne-Raoul-René de Caradeuc de la) procureur-général du parlement de Rennes, fut l'un des premiers magistrats qui se signalèrent contre les Jésuites; il rendit deux fois Compte en 1762 au parlement, des Constitutions de cette société; ces *Comptes rendus* sont en 2 vol. in-12. Ils sont écrits avec une force égale à la haine qu'il avoit vouée à ces religieux. Il n'a point gardé, dit une

société de gens-de-lettres non suspects dans cette matière, » de justes mesures, lorsqu'il a » parlé des hommes célèbres » que la société éteinte a produits dans presque tous les » genres ». Il a été amplement réfuté par l'*Apologie de l'Institut des Jésuites*; les *Comptes rendus des Comptes rendus*. Il eut ensuite un démêlé fort vif avec le duc d'Aiguillon, gouverneur de la province de Bretagne. Chalotais fut soupçonné d'avoir des liaisons avec les ennemis de l'état; la liberté avec laquelle il contraria les opérations du gouverneur, ses propos vifs & indécents fortifièrent les soupçons. Il fut mis en prison, & son procès lui fut fait par des commissaires nommés par le gouvernement; mais les accusations n'ayant pas été constatées, on lui rendit la liberté. Il mourut à Rennes le 14 juillet 1785. On a de lui, outre ses *Comptes rendus*, I. *Essai d'Education nationale*, 1763, in-12, dont la Religion ne fait point la base. II. *Exposé justificatif de sa conduite*, 1767, in-4°, & différens autres *Mémoires relatifs à son affaire*.

CHALUCET, (Armand-Louis Bonnin de) étoit évêque de Toulon, lorsque le duc de Savoie assiégea cette ville en 1707. Il rendit de grands services en cette occasion. Il s'appliqua avec ardeur à entretenir l'union parmi les commandans de l'armée qui devoit la défendre. Il fournit de l'argent & de la farine pour le pain; & pendant le siège il demeura intrépide au milieu des bombes, qui tomberent au nombre de treize dans sa maison, même au

C H A

noif- » faite (*Gen. 9.*); voilà pour-
le lui » quoi Noé ne le maudit point
dans » personnellement; mais il an-
e inf- » nonce que cette bénédiction
prélat » divine ne s'étendra point sur
que de » ses descendans. Selon le style
l'aout » des Livres Saints, *maudire* ne
» signifie pas toujours souhaiter
u de) » du mal, mais en prédire; ici
Tou- » les verbes sont au futur, &
fran- » non à l'optatif: il faut donc

n'avoit pas le moyen de lui faire achever ses études dans une université, à apprendre un métier. Ce ne fut que chez le troisième maître qu'il put se déterminer à un art mécanique; ce maître étoit un faiseur de globes; il s'y appliqua autant à la théorie & à l'usage des globes qu'au mécanisme. Il passa ensuite plusieurs années dans la retraite, s'occupant de la recherche de ce qui concerne chaque art, & de l'histoire des sciences. Le fruit de son application, fut une *Encyclopédie*, qui parut pour la première fois en deux vol. in-fol. en 1728, dédiée au roi d'Angleterre. C'est là comme le berceau de cette immense compilation, qui a paru depuis en France sous le même nom, & que l'on peut regarder comme l'arsenal de l'incrédulité, qui par les maximes démagogiques qu'elle renferme, a occasionné une révolution funeste dans les esprits, qui a fini par bouleverser la France. L'*Encyclopédie* de Chambers, comme celle de Diderot & société, étoit farcie de traits hardis contre la Religion & le gouvernement (voy. BACON, DIDEROT, ALEMERT). Après un assez long séjour en France, Chambers repassa en Angleterre en 1739, & mourut le 15 mai 1740, à Mlington. Il avoit amassé des matériaux pour augmenter cette *Encyclopédie* de 7 vol. L'on travailloit à une nouvelle édition, dont les trois premiers volumes parurent en 1739, le 4^e en 1741, & le 5^e en 1746. Le docteur Hill qui en fut l'éditeur après la mort de l'auteur, ne tira de ses manuscrits qu'une compilation botanique, genre

de science pour laquelle Hill avoit une prédilection marquée. On l'a réimprimée en 1778. Chambers a travaillé avec M. Martyn à l'*Histoire philosophique de l'Académie des Sciences*, Paris, 3 vol. in-8^o.

CHAMBRAI, (Robert de) élu abbé de St. Etienne de Caen, l'an 1368, mort en 1399, étoit d'une illustre maison de Normandie au diocèse d'Evreux. Le pape Clément VII lui accorda par une bulle, le droit de porter les ornemens pontificaux, dans son monastère, & dans les autres églises qui en dépendent, même en présence de l'évêque diocésain & de tout autre prélat. Ce fut de son temps que les armes des plus notables familles de Normandie, avec leurs alliances, furent peintes dans les lieux les plus fréquentés de cette abbaye: c'est donc une erreur de croire que ce sont les armes des seigneurs qui accompagnèrent le duc Guillaume l'an 1066, à la conquête d'Angleterre, puisque ces armes n'ont été peintes que vers l'an 1370, sous le regne de Charles dit le Sage.

CHAMBRAI, (Jacques-François de) chevalier, grand-croix de l'ordre de S. Jean de Jerusalem, né en 1687, étoit de la même famille que le précédent. Il s'acquit une grande réputation dans la guerre qu'il fit toute sa vie aux infidèles, sur lesquels il prit onze vaisseaux, entr'autres la *Patrone de Tripoli* en 1723, & en 1732, la *Sultane*, portant pavillon de contre-amiral du grand-seigneur. Pour récompense de ses services, le grand-maître le fit vice-amiral & commandant-

général des troupes de terre & de mer, de la religion. Ce brave homme fit construire à ses frais dans l'isle de Goze une forteresse, appelée de son nom la *Cité neuve de Chambrai*; & par cet ouvrage important il a mis les Gozetins à l'abri des insultes des Barbaresques, rendu le siege de Malte presque impossible, & assuré le commerce des puissances chrétiennes dans la Méditerranée. Il mourut l'an 1756 à Malte, avec la réputation du plus grand-homme de mer de son siècle. L'Ordre a accordé à son petit-neveu Louis de Chambrai, marquis de Conflans, la permission de porter la croix de Malte.

CHAMBRAI, (Roland Fréard, sieur de) appelé aussi *Chantelou*, parent & ami de Desnoyers, secrétaire d'état, est plus connu pour avoir amené le Poussin de Rome en France, que par son *Parallele de l'Architecture antique avec la moderne*, Paris, in-fol. en 1650, quoique bien accueilli dans son tems, & assez estimé encore aujourd'hui. Il a été réimprimé en 1702. Il a traduit en françois le *Traité de la Peinture de Léonard de Vinci*, Paris 1651, in-fol.

CHAMBRE, (Marin Cureau de la) né au Mans, vers l'an 1594, membre de l'académie françoise & de celle des sciences, médecin ordinaire du roi, égaya l'étude de la médecine & de la philosophie par la culture des belles-lettres. Il laissa des ouvrages dans tous ces genres. I. *Les caractères des passions*, 4 vol. in-4°, réimprimés à Amsterdam, en 5 vol. in-12. II. *L'Art de connoître les hom-*

mes: deux ouvrages de morale, qui ne valent pas pour le fond & pour la forme Abbadie & la Bruyere. III. *La connoissance des bêtes*, in-4°. IV. *Conjectures sur la digestion*. V. *Le système de l'ame*, & plusieurs autres morceaux sur des matieres de physique. » Tous ces ouvrages, » dit un critique, fourniroient » à peine la matiere d'un très- » petit extrait, à quiconque se » borneroit à en tirer les choses » passables qu'on peut y trou- » ver par intervalle; tout y est » diffus, plat & commun ». Il mourut en 1669, à 75 ans.

CHAMBRE, (Pierre Cureau de la) fils puiné du précédent, & membre comme lui de l'académie françoise, fut destiné d'abord à la médecine; mais une surdité qui lui survint, le fit tourner du côté de l'église. Il mourut en 1693, curé de S. Barthélemi. Ses connoissances ne se bornoient pas aux matieres ecclésiastiques. Il écrivit peu; mais il engagea plusieurs personnes timides, quoiqu'habiles, à écrire. Il se comparoit à Socrate, qui ne produisant rien de lui-même, aidait les autres à produire. Quoiqu'il aimât la poésie, il ne fit jamais qu'un seul vers en sa vie. Boileau, à qui il le récita, s'écria en l'admirant: *Ah! M. le Curé, que la rime en est belle!* On a de lui plusieurs *Panegyriques*, imprimés séparément in-4°.

CHAMBRE, (François Illharrat de la) docteur de la maison & société de Sorbonne, & chanoine de S. Benoit, mourut à Paris, sa patrie, en 1753, à 55 ans. On a de lui différens ouvrages qui prouvent qu'il avoit approfondi les matieres qu'il a

traitées. Les principaux sont : I. *Un Traité de la vérité de la Religion*, 5 vol. in-12; bon ouvrage, où le mérite du style se trouve réuni à la justesse & à la solidité des raisonnemens. II. *Un Traité de l'Eglise*, 6 vol. in-12. III. *Un Traité de la Grace*, en 4 vol. in-12. IV. *Un Traité du Formulaire*, en 4 vol. in-12; & plusieurs autres écrits contre le Baianisme, le Jansenisme & la Quesnellisme. V. *Une Introduction à la Théologie*, in-12, &c.

CHAMIER, (Daniel) professeur en théologie à Montauban pour les Protestans, y fut tué d'un coup de canon en 1621, sur un bastion où il faisoit les fonctions de prédicant & de soldat. Ce ministre, souvent employé dans les affaires difficiles de son parti, dressa le célèbre édit de Nantes. La politique ne l'empêcha pas de traiter la controverse. On a de lui 4 vol. in-fol. contre Bellarmin, sous le titre singulier de *Pansfratie catholique*, ou *Guerre de l'Eternel*. Quoique ce titre soit fanatique, & que l'ouvrage le soit aussi, on y trouve pourtant des choses curieuses.

CHAMILLARD, (Etienne) Jésuite, né à Bourges en 1656, enseigna les humanités & la philosophie avec succès. On le vit paroître ensuite dans les chaires, & il annonça la parole de Dieu pendant vingt ans, avec autant de zèle que de fruit. Il mourut à Paris en 1730. Il étoit très-versé dans la connoissance de l'antiquité. On a de lui : I. Une savante édition de *Prudence* à l'usage du dauphin, avec une interprétation & des notes, Paris, 1687, in-4° :

elle est rare. II. *Dissertations sur plusieurs médailles, pierres gravées & autres monumens d'antiquités*, Paris, 1711, in-4°. Le P. Chamillard, qu'une inclination naturelle avoit porté à l'étude des médailles, étoit devenu un antiquaire habile. Cependant le désir de posséder quelque chose d'extraordinaire, & qui ne se trouvât point dans les autres cabinets de l'Europe, l'aveugla sur deux médailles qu'il crut antiques. La première étoit un *Pacatien* d'argent, médaille inconnue jusqu'à son tems, & qui l'est encore aujourd'hui. Le P. Chamillard ayant trouvé cette pièce, en fit grand bruit. *Pacatien*, selon lui, étoit un tyran; mais par malheur personne avant lui n'en avoit parlé, pas même Trebellius Pollio, & ce tyran sortoit de dessous terre, après 14 ou 1500 ans d'oubli. La fausseté de cette médaille a été généralement reconnue depuis la mort de son possesseur. La seconde médaille sur laquelle il se trompa aussi, étoit une *Annia Faustina*, grecque, de grand bronze. La princesse y portoit le nom d'*Aurelia*, d'où le Pere Chamillard conclut qu'elle descendoit de la famille des Antonins. Elle avoit été frappée, selon lui, en Syrie, par les soins d'un Quirinus ou Cirinus, qui descendoit, à l'en croire, de ce Quirinus dont il est parlé dans l'Evangile de S. Luc. Le P. Chamillard étala son érudition dans une belle dissertation. Il triomphoit, lorsqu'un antiquaire Romain se déclara le pere d'*Annia Faustina*, & en fit voir quelques autres de la même fabrique. *Voyez COLONIA* (Dominique de).

CHAMILLART, (Michel de) d'abord conseiller au parlement de Paris, maître des requêtes, conseiller d'état, contrôleur-général des finances en 1699, & ministre de la guerre en 1707, parvint à toutes ces places par la réputation de sa probité, plutôt que par celle de son habileté. Ayant été rapporteur d'un procès perdu par sa négligence, il rendit à la partie 20,000 livres qui en faisoient l'objet, & renonça à sa profession. Il ne voulut se charger ni des finances ni de la guerre, qu'après que le roi lui eut dit : *Je serai votre second*. Les cris du public l'obligèrent de se démettre de ces deux emplois, du premier en 1708, & du second en 1709. Il augmenta les impôts, il multiplia les billets de monnoie, il vendit à vil prix les croix de S. Louis ; il se servit de tous les expédiens auxquels on a recours dans les tems malheureux. Il mourut en 1721, à 70 ans, regardé comme un particulier honnête homme, & comme un ministre foible ; mais peut-être ne considère-t-on pas assez, que lorsqu'arrive le tems marqué par la Providence pour humilier les rois & les empires, le zèle des ministres, les talens des généraux, toutes les ressources de l'état sont maîtrisées par les événemens.

CHAMILLY, (Noël Bouton de) cadet d'une maison ancienne, originaire du Brabant, porta les armes de bonne heure & avec distinction. Il passa l'an 1663 en Portugal, & y servit en qualité de capitaine de cavalerie sous le maréchal de Schomberg. Ce fut pendant les loirs que lui laissoient ses fonctions

militaires, qu'il se lia d'amitié avec une religieuse Portugaise. Les *Lettres* qu'on a données au public (1682, in-12, & souvent réimprimées depuis) sont le fruit de cette liaison raisonnable & honnête. Après avoir passé par tous les grades, & s'être signalé en 1675 par la belle défense de Grave, il fut honoré du bâton de maréchal de France en 1703, & nommé chevalier des ordres du roi en 1705. Il mourut à Paris en 1715, à 79 ans.

CHAMOUSSET, (Charles-Humbert Piarron de) maître des comptes à Paris, où il étoit né en 1717, mort en 1773, s'est efforcé de procurer, par d'excellens projets, les utiles établissemens que sa fortune ne lui permettoit pas d'entreprendre. Il a donné : I. *Le Plan d'une maison d'association pour les malades*, qui a été réimprimé sous le titre de *Vue d'un Citoyen*, 1757, in-12. II. *Deux Mémoires*, l'un sur la conservation des enfans, l'autre sur l'emploi des biens de l'hôpital S. Jacques, in-12. III. *Observations sur la liberté du commerce des grains*, in-12. Tous ses ouvrages ont été réunis, Paris, 1783, 2 vol. in-8°. On lui doit aussi l'établissement de la petite poste de Paris.

CHAMPAGNE, voyez **THIBAUT IV**, comte de Champagne.

CHAMPAGNE ou **CHAMPAIGNE**, (Philippe) peintre, né à Bruxelles en 1602, mort en 1674, vint à Paris en 1621, & s'y perfectionna sous Poussin & sous Duchesne, premier peintre de la reine. Après la mort de cet artiste, il eut sa place, son

appartement au Luxembourg, & une pension de 1200 livres. Il auroit été aussi premier peintre du roi, si le crédit, la réputation & les talens de le Brun ne lui eussent enlevé cette place. La décence guida toujours son pinceau, ainsi que ses mœurs. Il étoit doux, laborieux, complaisant, bon ami. Ses tableaux ont de l'invention, son dessin est correct, ses couleurs d'un bon ton, ses paysages agréables; mais ses compositions sont froides, & ses figures n'ont pas assez de mouvement. Il copioit trop servilement ses modèles. Le *Crucifix* de la voûte des Carmélites du faubourg Saint-Germain, regardé comme un chef-d'œuvre de perspective; est de lui. On voit encore beaucoup de ses ouvrages dans plusieurs maisons royales, & dans différentes églises de Paris.

CHAMPAGNE, (Jean-Baptiste) peintre, neveu du précédent, né à Bruxelles en 1643, fut élevé par son oncle. Il saisit entièrement sa manière de peindre; mais il mit dans ses tableaux moins de force & de vérité. Ses principaux ouvrages sont à Vincennes, aux appartemens bas des Tuileries, & dans plusieurs églises de Paris. Il mourut professeur de l'académie de peinture en 1688, & selon quelques-uns, en 1681.

CHAMPEAUX, (Guillaume de) archidiacre de Paris dans le douzième siècle, fonda une communauté de chanoines réguliers à S. Victor-lès-Paris, & y professa avec distinction. Abailard son disciple devint son rival, & disputa longuement & vivement avec lui. Champeaux mourut religieux de Cîteaux

en 1121, après avoir été pendant quelque tems évêque de Châlons-sur-Marne. On a de lui un *Traité de l'origine de l'ame*, dans le *Thesaurus anecdotorum* de Martenne, & d'autres ouvrages manuscrits.

CHAMPIER, (Symphorien) premier médecin d'Antoine, duc de Lorraine, suivit ce prince en Italie, & y combattit à côté de lui. Il étoit né à Saint-Symphorien-le-Châtel, dans le Lyonnais, en 1472. Son savoir & sa valeur le mirent en commerce avec plusieurs savans étrangers & françois. Il mourut à Lyon, en 1539, après avoir publié, I. *Les grandes Chroniques de Savoie*, Paris, 1516, in-folio; compilation mal écrite, mais pleine de recherches. II. *De origine & commendatione civitatis Lugdunensis*, Lyon, 1507, in-fol. III. *Ecclesia Lugdunensis Hierarchy quæ est Francia prima sedes*, Lyon, 1537, in-fol. IV. *La Vie du Chevalier Bayard*, 1525, in-4°; ouvrage romanesque, indigne de ce héros. V. *Recueil des Histoires d'Autrafie*, &c. Lyon, 1509, in-fol. VI. *Trophaum Gallorum, quaduplicem eorumdem complectens historiam*, Lyon, 1507, in-fol. Il y fait la description de l'entrée triomphante de Louis XII dans Genes. VII. *La Nef des Dames, la Nef des Princes*, in-4°. VIII. *Rosa Gallica*, 1514, in-8°. IX. *Castigationes pharmacopolarum*, 1532, in-8°, 4 tom. X. *Horus Gallicus*, 1533, in-12. XI. *Campus Elysius*, 1553, in-12, &c. XII. *De Antiquitate domus Turnonensis*, Lyon, 1527, in-fol. XIII. *Genealogia Lotharingorum Principum*, Lyon, 1537,

11 C H A

in-fol. ; l'auteur est un de ceux qui ont donné le plus de cours aux fables débitées sur l'origine de la maison de Lorraine. Il avoit été consul de Lyon en 1520 & 1533.

CHAMPIER, (Claude) fils du précédent, écrivit à l'âge de 18 ans ses *Singularités des Gaules*, livre curieux, imprimé en 1538, in-16.

CHAMPIER, (Jean-Bruyren) neveu de Symphorien Champier, docteur en médecine, exerçoit sa profession à Lyon dans le même siècle. On a de lui : I. *De re cibaria*, Lyon, 1560, in-8°. II. La traduction de *corde ejusque facultatibus*, d'Avicenne, Lyon, 1559, in-8°.

CHAMPLAIN, (Samuel de) né en Saintonge, fut envoyé par Henri IV dans le nouveau monde, en qualité de capitaine de vaisseau. Il s'y signala par son courage & par sa prudence, & on peut le regarder comme le fondateur de la Nouvelle France. C'est lui qui fit bâtir la ville de Quebec ; il fut le premier gouverneur de cette colonie, & travailla beaucoup à l'érection d'une nouvelle compagnie pour le commerce du Canada. Cette société, établie en 1628, fut appelée *la compagnie des associés*, qui avoient à leur tête le cardinal de Richelieu. Il mourut à Quebec en 1635. On a de lui les *Voyages de la Nouvelle France, dite Canada*, in-4°, 1632. Il remonte aux premières découvertes de Verazani, & descend jusqu'à l'an 1631. Cet ouvrage est excellent pour le fond des choses, & pour la manière simple & naturelle dont elles sont rendues. L'auteur paroît un homme

C H A

de tête & de résolution, désintéressé, & plein de zèle pour la Religion & l'état. Champlain demeura en Amérique depuis 1603 jusqu'à sa mort.

CHAMPMESLE, (Charles Chevillet, sieur de) né à Paris, s'attacha au théâtre & y réussit. On a de lui des *Comédies*, dont quelques-unes lui appartiennent entièrement, & d'autres qu'il composa en société avec la Fontaine. Elles ont été imprimées à Paris, en 1742, 2 vol. in-12. Il mourut en 1701.

CHAMPS, (Etienne Agard des) né à Bourges en 1613, provincial des Jésuites de Paris, se fit aimer au-dedans & considérer au-dehors par sa politesse & son mérite. Le grand Condé & le prince Conti l'honorèrent de leur estime. Ce Jésuite mourut à la Flèche en 1705, à 88 ans, après en avoir passé 71 dans sa compagnie, & pratiqué avec exactitude toutes les vertus de son état. Il s'est fait principalement connoître des théologiens, par son livre, *De Hæresi Janseniana*, dédié à Innocent X, en 1654. La matière de la grâce y est approfondie. On l'a réimprimé à Paris en 1728, in-folio.

CHAMPS, (François-Michel-Chrétien des) Champenois, d'abord destiné à l'état ecclésiastique, ensuite à l'état militaire, finit par le mariage & les finances. On a de lui 4 tragédies : *Caton d'Utique*, pièce foible, qui fut jouée sur les théâtres de Paris & de Londres ; *Antiochus*, *Artaxercès* & *Medus*, qui eurent un succès moins heureux. On lui doit encore un ouvrage qui prouve de l'érudition, quoiqu'il ne soit pas tou-

C H A

jours exact. Il a pour titre : *Recherches historiques sur le Théâtre François*. Il mourut à Paris en 1747, à 64 ans.

CHAMPY, (Jacques) avocat au parlement de Paris dans le 17^e siècle, est connu par deux livres, peu communs : I. *La Coutume de Melun commentée*, Paris, 1687, in-12. II. *La Coutume de Meaux*, Paris, 1687.

CHANAAN, l'un des fils de Cham, donna son nom à cette portion de terre, promise à la postérité d'Abraham, appelée dans la suite Judée & aujourd'hui Palestine ou la Terre-Sainte. On montrait autrefois son tombeau long de 25 pieds, dans la caverne de la montagne des léopards, qui n'étoit pas loin de Jérusalem. Il faut bien se garder de croire que ce tombeau prouve la taille gigantesque de Chanaan. On fait que les anciens ne mesuroient pas les tombeaux sur la grandeur des cadavres. Voyez CHAM.

CHANDIEU, (Antoine de la Roche) ministre protestant d'une famille noble du Forez, se retira à Genève en 1583, & mourut en 1591, à 57 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de controverse, 1615, in-fol. dans lesquels il prend les noms de Sadeel & de Zamariel, qui en hébreu signifient *Champ de Dieu & Chant de Dieu*. Ils sont ignorés pour la plupart. L'auteur étoit peu versé dans l'antiquité ecclésiastique.

CHANDLER, (Marie) née à Malmesbury en 1687, s'est acquise de la célébrité en Angleterre par ses *Poésies*; le *Poème sur les eaux de Bath*, a été loué par Pope. Elle mourut en 1745, à l'âge de 57 ans.

C H A 15

CHANDLER, (Samuel) né à Hungerford en 1693, ministre non-conformiste, consacra son loisir à des ouvrages utiles, & à quelques-uns qui tiennent au fanatisme de secte. Il mourut le 8 mai 1766. On a de lui : I. des *Discours contre A. Collins sur la nature des Miracles, & les preuves de la Religion Chrétienne*, 1725, in-8°. II. *Réflexions sur la conduite des Déistes modernes*, 1727, in-8°. III. *Preuves de la résurrection de J. C.*, 1744, in-8°. IV. *Marmora Oxoniensia*, Oxford, 1763, in-folio. Belle édition enrichie d'une préface où se trouvent les détails historiques qui concernent ces marbres précieux. V. *Traduction en anglais de l'Histoire de l'Inquisition par Limborch*, 1731, 2 vol. in-4°, qui ne fait guère honneur à sa philosophie. VI. *Histoire des persécutions*, 1736, in-8°. Il faut se souvenir que c'est un protestant qui écrit, qui emploie quelquefois le mot *persécution* dans un sens renversé.

CHANDOS, (Jean) chevalier de la Jarretière, fut nommé par Edouard III, roi d'Angleterre, lieutenant-général de toutes les terres que ce prince possédoit hors de cette île. Ce fut lui qui fit prisonnier Bertrand du Guesclin dans la bataille donnée en Bretagne l'an 1364. Lorsqu'Edouard III érigea le duché d'Aquitaine en principauté, en faveur du prince de Galles son fils, Chandos devint le connétable du jeune prince. Il fut tué en 1369, au combat de Luffac en Poitou.

CHANDOUX, philosophe chymiste, fut pendu à Paris en place de Greve en 1631, après

avoir été convaincu d'avoir fabriqué de la fausse monnaie. C'étoit un de ces génies suffisans, qui, dans la renaissance des lettres & de la philosophie, entreprirent de secouer le joug de la scholastique & des subtilités péripatéticiennes. Mais en voulant se frayer un chemin nouveau, il donna dans des rêveries bien plus fatales que celles qu'il condamnoit; il s'en aperçut lorsqu'il n'étoit plus tems d'en éviter les funestes effets.

CHANTAL, (Ste Jeanne-Françoise Fremiot de) naquit à Dijon en 1572. Son pere, président à mortier, avoit refusé la charge de premier président que Henri IV lui avoit offerte. La jeune Fremiot fut mariée à Christophe de Rabutin, baron de Chantal, l'ainé de cette maison. Sa vie dans le mariage fut un modele achevé. La priere succédoit à la lecture, & le travail à la priere. Sapiété ne se démentit point, lorsqu'elle eut perdu son mari, tué par malheur à la chasse. Quoiqu'elle n'eût alors que 28 ans, elle fit vœu de ne point se remarier, & vécut depuis comme une femme qui n'étoit plus dans le monde que pour Dieu & ses enfans. Leur éducation, le soin des pauvres & des malades devinrent ses unives occupations & ses seuls divertissemens. Ayant connu S. François de Sales en 1604, elle se mit entièrement sous sa conduite. » C'étoit, dit » un historien, la coopératrice » que le Ciel lui avoit préparée. Après avoir été d'abord » l'exemple des jeunes personnes de son sexe, par sa » piété, par sa modestie, par » l'innocence & la douceur de

» ses mœurs; près des femmes » mariées, par la régularité de » sa conduite, par le sage gouvernement de sa maison, par » toutes les qualités qui rendent une femme également » chere & respectable à son » époux; Françoise retraçoit à » Dijon une image fidelle de » cette veuve mémorable, autrefois canonisée de son vivant à Béthulie par la voix » publique ». Le saint évêque ne tarda pas de lui communiquer son projet pour l'établissement de l'ordre de la Visitation. Elle entra dans ses vues, & en jeta les premiers fondemens à Annecy l'an 1610. Le reste de sa vie fut employé à fonder de nouveaux monasteres, & à les édifier par ses vertus & par son zele. Lorsqu'elle mourut à Moulins en 1641, on en comptoit 87. Il y en eut à la fin du siècle 150, & environ 6600 religieuses. Dans l'instant même qu'elle expira, elle fut canonisée par la voix de ses filles & par celle du peuple. Le pape Benoit XIV a confirmé ce jugement, en la béatifiant en 1751, & Clément XIII en la canonisant. On publia ses *Lettres* en 1660, in-4°. Marfollier a publié sa *Vie*, 2 vol. in-12, Paris, 1779.

CHANTEAU, voy. FEUILLET.

CHANTELOU, voyez CHAMBRAI.

CHANTELOUVE, (Francois de) gentilhomme Bordelais, chevalier de Malte, est auteur de deux pieces dramatiques, assez rares: *Pharaon*, 1582, in-16; *Coligni*, 1575, in-8°, réimprimé vers 1740.

CHANTEREAU LE FÈVRE, (Louis) intendant des fortifications

cations de Picardie, puis des gabelles, ensuite de l'évaluation de la principauté de Sedan, enfin intendant des finances des duchés de Bar & de Lorraine, exerça tous ces emplois avec beaucoup d'applaudissement. L'esprit des affaires étoit soutenu en lui par l'étude de l'histoire, de la politique, des belles-lettres, & par un grand fonds d'érudition. Il étoit né à Paris en 1588, & il y mourut en 1658, regretté des savans, auxquels sa maison servoit de retraite. On a de lui : I. Des *Mémoires sur l'origine des maisons de Lorraine & de Bar*, in-fol. 1642, composés sur des piéces originales. II. Un *Traité des fiefs*, 1662, in-fol. dans lequel il s'attache à accréditer cette erreur, indigne d'un savant tel que lui : » Que les fiefs héréditaires » n'ont commencé qu'après Hugues Capet ». Chantereau étoit plus propre à rétablir des passages tronqués, qu'à débrouiller le chaos dans lequel l'origine des anciennes maisons & dignités est plongée. III. Un *Traité touchant le mariage d'Ansbert & de Blitilde*, 1647, in-4°. Ce livre est fait contre la *Véritable Origine de la 2e & 3e lignée de la maison de France*. Mrs. de Ste. Marthe ont suivi dans leur 3e édition de l'histoire généalogique de la maison de France, l'opinion de Chantereau. IV. Un autre où il agite cette question : *Si les terres d'entre la Meuse & le Rhin sont de l'Empire ?* 1644, in-4° ou in-8°.

CHANUT, (Pierre) conseiller d'état ordinaire, & ambassadeur de France auprès de la reine Christine de Suede, *Tome III.*

étoit de Riom. Il mourut en 1662, laissant des *Mémoires* qui ont été publiés après sa mort en 3 vol. in-12.

CHANUT, (Pierre) fils du précédent, fut abbé d'Issoire, & aumônier de la reine Anne d'Autriche. On a de lui quelques traductions d'ouvrages de piété, celle du *Concile de Trente*, in-12, celle de la *Vie & des Œuvres de Ste Thérèse*; Paris, 1691, in-8°. Son style est foible & languissant. Il mourut en 1695.

CHAON, fils de Priam, que son frere Helenus tua par mégarde à la chasse. Helenus le pleura beaucoup, & pour honorer sa mémoire, il donna son nom à une contrée de l'Empire qu'il appella *Chaonie*.

CHAPEAUVILLE, (Jean) né à Liege en 1551, fut examinateur synodal en 1578, curé de S. Michel, puis chanoine de la collégiale de S. Pierre; inquisiteur de la foi en 1582; chanoine de la cathédrale, grand-pénitencier en 1587, & l'année d'après grand-vicaire; archidiaque en 1589, & enfin prévôt de S. Pierre. Il se dévoua étant curé, au service des pestiférés, non-seulement de sa paroisse, mais encore des pestiférés abandonnés dans les autres paroisses. C'est en grande partie à ses soins que l'on doit l'érection du séminaire épiscopal de Liege. Il mourut usé de travaux l'an 1617, ayant consacré sans relâche près de quarante ans de sa vie, au service de ce vaste diocèse. Nous avons de lui : I. *De Castibus reservatis*, Liege, 1614; in-8°. II. *Elucidatio Catechismi Romani*, 1603. III. *De administrandis Sacramentis tempore pestis*, Louvain, 1637. IV. *Vita*

S. Perpetui, 1601. V. *Gesta pontificum Leodiensium*, 1612-1616, 3 vol. in-4°; c'est une ample collection d'historiens originaux de Liege, avec des notes critiques; ouvrage estimé des savans. VI. *De primâ & verâ origine festivitatis Corporis Christi*, &c.

CHAPELAIN, (Jean) naquit à Paris en 1595. Au sortir des classes il se chargea de l'éducation des enfans du marquis de la Trouffe, grand-prévôt de France, & ensuite de l'administration de ses affaires. Ce fut chez ce marquis qu'il crut sentir en soi des talens pour la poésie. Le succès qu'eut son *Jugement de l'Adonis* du cavalier Marini, lui fit croire qu'il étoit appelé à enfanter un poëme épique. Le plan de sa *Jeanne d'Arc*, d'abord en prose, sembla fort beau; mais lorsque l'ouvrage, mis en vers, après 20 ans de travail, vit le jour, il fut sifflé par les moindres connoisseurs. Une Ode au cardinal de Richelieu, la critique du *Cid*, une vaste littérature, quelques piéces de poésie, lui avoient fait une foule de partisans & d'admirateurs; la *Pucelle*, publiée en 1656 in-fol. détruisit en un moment la gloire de 40 années. On reconnut qu'on pouvoit savoir parfaitement les regles de l'art poétique, & n'être pas poëte. Mousmort lui adressa ce distique :

*Illa Capellani dudùm expectata
puella,
Post tanta in lucem tempora
prodit anus.*

Le poëte Liniere le traduisit ainsi en françois :

Nous attendions de Chapelain
Une pucelle

Jeune & belle ;
Vingt ans à la former il perdit son
latin ;

Et de sa main
Il fort enfin
Une vieille sempiternelle.

Ce poëme eut d'abord six éditions en dix-huit mois, graces à la réputation de l'auteur, & au mauvais goût de quelques-uns de ses partisans; mais les vers en parurent durs aux arbitres de la poésie. Boileau, Racine, La Fontaine & quelques autres, s'imposèrent la peine de lire un certain nombre de pages de ce poëme, lorsqu'il leur échappoit quelque faute contre le langage. Chapelain, devenu la risée du public, après en avoir été l'oracle, voulut bien avouer qu'il faisoit mal des vers; mais il soutint en même tems, qu'en digne disciple d'Aristote, il avoit observé toutes les regles de l'art. Il n'avoit à la vérité manqué qu'à une seule, celle d'intéresser & de plaire. Son poëme, en excitant le mépris du public, n'empêcha pas que le grand ministre Colbert ne lui demandât une liste des savans que Louis XIV. vouloit honorer de gratifications, ou de pensions. Il en obtint lui-même une de 3000 liv. & n'en fut pas moins économe. On connoit les plaisanteries de Despréaux & de Racine sur sa perruque. On la métamorphosa en comete. Furretiere, qui avoit part à tous ces badinages mêlés de bassesse, remarqua que la métamorphose manquoit de justesse en un point: C'est, dit-il, que les cometes ont des cheveux, & la perruque de Chapelain est si usée qu'elle n'en a plus. Il faut avouer que Chapelain, comme poëte, étoit tel

qu'on l'a dépeint ; mais il étoit d'ailleurs doux , complaisant , officieux , sincere. Il avoit de la bonne philosophie dans le caractère. Il refusa la place de précepteur du grand-dauphin , que le duc de Montausier lui avoit fait présenter. On doit le regarder comme un des principaux ornemens de l'académie françoise dans son commencement , par les qualités de son cœur & la justesse de son goût. Il mourut en 1674. Les ouvrages qui restent de lui , outre son *Poème de la Pucelle* , dont il n'y a eu jamais que douze chants imprimés (les douze autres étant restés manuscrits dans la bibliothèque du roi) , sont une *Paraphrase en vers du Miserere* , des *Odes* , parmi lesquelles celle qu'il adressa au cardinal de Richelieu , mérite d'être distinguée. Chapelain avoit alors tant de réputation , que ce ministre emprunta son nom pour accréditer une de ses productions. On a de lui des *Mélanges de Littérature* , tirés de ses Lettres manuscrites , par Denis Camusat , Paris , 1726 , in-12. On y voit une critique judicieuse de plusieurs ouvrages , assaisonnée de beaucoup de politesse. Le discernement & la finesse qu'on y apperçoit , doivent faire revenir les personnes impartiales des préjugés qu'elles ont conçues contre Chapelain ; préjugés fondés en partie sur les railleries outrées de Boileau. On lui attribue encore une *Traduction de Gusman d'Alfarache*.

CHAPELAIN , (Charles-Jean-Baptiste le) né à Rouen le 15 août 1710 , fils d'un des plus éloquens procureurs-généraux qu'ait eu le parlement de Nor-

mandie , entra à l'âge de 16 ans dans la société des Jésuites. Après avoir fait ses premières études , & professé d'une manière distinguée au college de Louis-le-Grand à Paris , il suivit la carrière de la prédication. Son début dans la capitale , annonçant le talent le plus marqué , il ne tarda pas à être nommé pour prêcher à la cour , dont , par une distinction particulière , il occupa la chaire pendant un avent & un carême de suite. Les succès , soutenus pendant plusieurs années , à Paris , à Lunéville , & dans les provinces méridionales de France , avoient tellement étendu sa réputation , que , lors de la catastrophe de la société , l'impératrice-reine Marie-Thérèse le fit inviter à venir prêcher à sa cour. Empressé de se rendre au desir de cette auguste princesse , il partit d'Avignon , lieu de sa retraite , & prêcha un avent & un carême à Vienne avec un éclat qui honora l'éloquence françoise. L'activité de son zele & sa trop grande application lui causerent une maladie qui l'obligea de suspendre ses travaux. Il se retira dans les Pays-Bas Autrichiens , où il vécut quelques années d'une pension considérable que la générosité de l'impératrice-reine lui avoit assignée. Attiré à Malines par le cardinal-archevêque , il ne s'y occupoit que des grandes vérités qu'il avoit prêchées pendant plus de trente années , lorsque le 26 du mois de décembre 1780 , il tomba mort au moment où il entroit dans la métropole , pour y célébrer la messe. Ses Sermons ont été imprimés à Paris en 1767 , en 6 vol. in-12.

Le C. d'Albon (*Disc. sur l'hist. ; le gouv. &c.*) rapporte que » quelqu'un lui demandant un » jour, où il avoit puisé cette » force, cette enchainure pres- » sante de raisonnemens qui le » rapproche tant de Bourda- » loue; il répondit que c'étoit » dans les cahiers de philosophie » qu'il avoit professée pendant » plusieurs années ». Aveu bien honorable à l'ancien enseignement, & qui n'est que trop justifié par la dégénération de l'éloquence sainte & par le défaut de logique qui regne dans la plupart des ouvrages modernes.

CHAPELL, (Guillaume) né à Lexington, dans le comté de Noringham; successivement évêque de Corck, Cloyne & Ross en Irlande. Il étoit si modéré, qu'on l'appelloit papiste. Pour se soustraire aux persécutions des fougueux protestans, il fut obligé d'abandonner l'Irlande & de se retirer à Derby, où il mourut en 1649. On lui doit : I. *Usage de l'écriture-Sainte*, 1653, in-8°, en anglois. II. *Methodus concionandi*, 1648, in-8°.

CHAPELLE, (Claude-Emanuel Luillier) surnommé *Chapelle*, fils naturel de François Luillier, maître des comptes, eut Gassendi pour maître dans la philosophie, & la nature dans l'art des vers. La délicatesse & la légèreté de son esprit, l'enjouement de son caractère, le firent rechercher des personnes du premier rang, & des gens-de-lettres les plus célèbres. Racine, Despréaux, Moliere, La Fontaine, Bernier, l'eurent pour ami & pour conseil. Boileau l'ayant un jour rencontré, le

prêcha sur son penchant pour le vin. Chapelle feignit d'entrer dans ses raisons, le poussa dans un cabaret, pour moraliser plus à son aise, & le fit enivrer avec lui. Ses *Poésies* portent l'empreinte de son caractère, mêlé de mollesse & de plaisanteries. Son *Voyage*, composé avec Bachaumont, est le premier modele de cette poésie négligée & facile, dictée par le plaisir & l'indolence. On a dit avec raison, que Chapelle étoit plus naturel que poli, plus libre dans ses idées que correct dans son style. Despréaux lui reproche de tomber souvent dans le bas: Chapelle avoit la conversation si séduisante, qu'on ne pouvoit s'empêcher de prendre beaucoup de part à ce qu'il disoit. Un jour qu'il étoit avec mademoiselle Choccars, fille d'esprit, la femme-de-chambre les trouva tous deux en larmes. Elle en demanda la raison; & Chapelle lui répondit d'un ton animé, *qu'ils pleuroient la mort du poète Pindare tué par les médecins*. La liberté fut la seule divinité de Chapelle. Le grand Condé l'ayant invité à souper, il aima mieux suivre des joueurs de boules, avec lesquels il se trouva & s'enivra. Le prince lui en faisant des reproches: *En vérité, monseigneur, lui dit-il, c'étoient de bonnes gens & bien aisés à vivre, que ceux qui m'ont donné ce souper*. Toutes les fois qu'il étoit en pointe de vin, il expliquoit le système de Gassendi aux convives, & lorsqu'ils étoient sortis de table, il continuoit la leçon au maître-d'hôtel. Cet épicurien vécut sans engagement, content de huit mille livres de rente viagère,

& mourut à Paris en 1686, âgé d'environ 70 ans. On a de lui, outre son *Voyage*, quelques petites piéces fugitives en vers & en prose qu'on lit avec plaisir. Le Fèvre de S. Marc a donné en 1755, en 2 vol. in-12, une nouvelle édition du *Voyage de Chapelle & Bachaumont*, & des ouvrages du premier, avec des notes & des mémoires sur la vie de l'un & de l'autre. Voyez BACHAUMONT (François le Coigneux de).

CHAPELLE, (Henri, sieur de la) voyez BESSET.

CHAPELLE, (Jean de la) naquit à Bourges en 1655, d'une famille noble. Le prince de Conti, dont il étoit secrétaire, l'envoya en Suisse en 1687. Louis XIV, instruit de son talent pour les affaires, l'employa aussi quelque tems dans le même pays. La Chapelle fit connoître bientôt ses dispositions pour la politique & pour les intérêts des princes. Les *Lettres d'un Suisse à un François sur les intérêts des Princes de l'Europe dans la guerre de 1701*, composées sur les mémoires des ministres de la Cour de France, sont pleines de réflexions quelquefois judicieuses, & quelquefois triviales. C'est un tableau de l'état où se trouvoient alors les puissances belligérantes, mais plein de préventions nationales. L'auteur cacha en vain son nom & sa patrie; son style le décela. L'académie françoise lui avoit ouvert ses portes en 1688, après l'exclusion de l'abbé Furetiere. Il mourut en 1723, âgé de 68 ans. Outre ses *Lettres d'un Suisse*, recueillies en 8 vol. in-12, Bâle, ou plutôt Paris, 1703, on a de lui plusieurs tragédies, *Zaïde*,

Téléphone, *Cléopâtre*; & les *Carrosses d'Orléans*, comédie. La Chapelle fut un de ceux qui tâcherent d'imiter Racine; » car » Racine, dit un homme d'esprit, forma, sans le vouloir; » une école, comme les grands » peintres; mais ce fut un Raphaël, qui ne fit point de Jules » Romain ». Les piéces de l'imitateur sont fort au-dessous de leur modele. Elles eurent pourtant quelques succès, & l'on joue encore sa *Cléopâtre*. On lui doit aussi : I. *Les Amours de Catulle & de Tibulle* : romans dont la lecture ne peut produire aucun bien, & qui d'ailleurs sont mal écrits; Catulle & Lesbie y parlent fort maussadement, si l'on en croit l'abbé de Chaulieu. L'auteur dit à la fin de son *Tibulle*, qu'il desireroit employer le reste de sa vie à écrire l'histoire du regne de Louis XIV: c'étoit bien mal s'y préparer, que d'exercer sa plume sur des aventures romanesques. II. *Mémoires historiques sur la vie d'Armand, prince de Conti*, Paris, 1699, in-4°.

CHAPELLE, (Armand de la) pasteur de l'église françoise à La Haye, mort dans un âge avancé en 1746, s'est fait connoître dans la république des lettres par des ouvrages périodiques, historiques, polémiques. Tels sont : I. *Bibliothèque Angloise*, 1716-1727, 15 vol. in-12, qui n'a pas joui d'une grande célébrité. II. *Bibliothèque raisonnée des ouvrages des savans*, juillet 1728 à juin 1735, 14 vol. in-8°. Ce dernier journal littéraire a été continué depuis. III. *Mémoires de Pologne*, Amsterdam, 1739, in-12; ils contiennent ce qui s'est passé de plus remarquable dans ce royaume

depuis la mort du roi Auguste II en 1733, jusqu'en 1737. IV. *La Religion Chrétienne démontrée par la résurrection de N. S. Jesus-Christ*, traduit de l'anglois de H. Ditton, Amsterdam, 1728, 2 vol. in-8°, Paris, 1729, in-4°. V. *Nécessité du Culte public*, 1745, in-8°, Francfort, 1747. Il y prétend justifier les assemblées des Calvinistes du Languedoc & autres provinces méridionales de la France, en réponse à une Lettre qui avoit été publiée à Rotterdam en 1745, où il étoit démontré que les Calvinistes n'avoient pas ce droit, que ces assemblées étoient défendues par les loix constitutionnelles du royaume, & qu'elles ne tendoient qu'à en troubler le repos.

CHAPELLE, (l'abbé) directeur de l'hôpital de la Salpêtrière, mort à Paris le 10 février 1789, s'étoit fait estimer par ses lumières, son zèle, une activité qui ne souffroit nulle interruption de travail, & ses connoissances littéraires & philosophiques qui étoient très-étendues. C'est lui qui est auteur de la vigoureuse défense de l'*Histoire des tems fabuleux* contre M. de Guignes, M. Anquetil & l'abbé du Voisin; 1 vol. in-8°: chef-d'œuvre d'érudition & de critique, où il a su habilement fondre toute la substance de l'ouvrage dont il faisoit l'apologie, & qui peut en quelque sorte le remplacer. Voyez le *Journ. hist. & litt.* du 15 août 1780, p. 601.—15 avril 1786, p. 575.

CHAPMAN, (Georges) Anglois, né en 1557, mort en 1634, s'est acquis de la réputation dans son pays par ses *Poésies*, ses

Pieces dramatiques, ses traductions d'Homere & d'autres poëtes Grecs.

CHAPPE D'AUTEROCHES, (Jean) célèbre astronome de l'académie des sciences de Paris, naquit à Mauriac en Auvergne l'an 1722, d'une famille noble. Il prit l'état ecclésiastique de bonne heure, & se consacra dès-lors à sa science favorite, l'astronomie. L'académie des sciences le nomma en 1760, pour aller observer en Sibérie le passage de Vénus, fixé au 6 juin 1761. De retour en France, il rédigea la *Relation de son voyage en Sibérie*, & la fit imprimer à Paris en 1768, en 2 vol. in-4°. Cet ouvrage a essuyé de fortes critiques de la part des gens qui prétendoient bien connoître cette province; ce qui n'empêche pas que plusieurs de ses observations ne soient très-justes. Celle qui a le plus offensé les Russes, est la suivante: *On m'écrivit que de ce pays sortiroient au premier moment des peuples entiers, qui comme les Huns viendroient s'emparer de notre petite Europe: j'ai trouvé au-lieu de ces peuples, des marais & des déserts.* Ce qui est exactement vrai. Si on excepte les provinces voisines de la Mer-Baltique, le vaste empire de Russie n'a qu'une population très-foible. Un nouveau passage de Vénus étant annoncé pour le 3 juin 1769, notre astronome partit en 1768 pour l'aller observer à St-Lucar, sur la côte la plus occidentale de l'Amérique. Une maladie épidémique désoloit cette contrée. L'abbé Chappe en fut attaqué, & il mourut victime d'un zèle pour l'astronomie, qui alloit réellement jusqu'à l'excès.

Il avoit dit en quittant Paris, que s'il étoit sûr de mourir le lendemain de son observation, ce ne seroit point un motif pour le détourner de ce voyage. Cependant ces Observations que M. Cassini nous a données, Paris, 1772, in-4°, n'ont pas répandu sur l'astronomie des lumières dignes d'un tel sacrifice. On espéroit sur-tout qu'elles serviroient à faire connoître la vraie distance du soleil; mais cette distance reste toujours un problème. Les soins avec lesquels on a comparé les observations de l'abbé Chappe avec celles de Cajanebourg & de Wardhus, n'ont pu déterminer la parallaxe de cet astre avec assez de précision & de certitude, pour en déduire un calcul qu'on puisse regarder comme fixe & immuablement arrêté.

CHAPPUZEAU, (Samuel) Genevois, précepteur de Guillaume III, roi d'Angleterre, ensuite gouverneur des pages du duc de Brunswick - Lunebourg, mourut dans cet emploi en 1701, vieux, aveugle & pauvre. On lui doit : I. Les Voyages de Tavernier, qu'il mit en ordre, & qu'il publia en 1675, in-4°. II. Un *Projet d'un nouveau Dictionnaire historique, géographique, philosophique*, ouvrage qu'il ne put achever. Moréri avoit profité, dit-il, de son manuscrit. III. Le *Théâtre François*, en 3 livres : ouvrage mal digéré, sans ordre & sans exactitude. L'auteur y traite de l'usage de la comédie, des auteurs qui soutiennent le théâtre, & de la conduite des comédiens. Il se méloit aussi de poésie. On a de lui plusieurs comédies, rassemblées sous le titre de la

Muse enjouée ou le Théâtre comique. On n'y reconnoît point le génie de Molière; sa versification est pitoyable.

CHAPT, voyez CHAT.

CHAPUIS, (Claude) né en Touraine, étoit chanoine de Rouen, valet-de-chambre & garde de la bibliothèque du roi. Il mourut vers 1572, assez avancé en âge. On a de lui : I. Différentes Poésies dans un livre intitulé : *Blasons anatomiques du corps féminin*, faits par divers auteurs, Lyon, 1537, in-16. II. *Discours de la Cour*, Paris, 1543, in-16, &c.

CHAPUIS, (Gabriel) neveu du précédent, natif de Nozeroy, vécut à Lyon jusqu'en 1583, qu'il vint s'établir à Paris, où il mourut vers 1611. On a de lui : I. *Discours politiques & militaires*, traduits de différens auteurs, Paris, 1593, in-8°. II. *Primaléon de Grece*, 1618, 4 vol. in-16. III. *Amadis de Gaulle*, qui a 24 livres & autant de volumes; cet ouvrage a pour origine : *Los quatro libros del Cavallero Amadis de Gaula*, Séville, 1526, in-fol. avec fig. L'auteur de ces quatre livres est Vasco de Lobeira, natif de Porto; l'éditeur, qui a en même tems corrigé un peu le style, est Garcias Ordonnez, Espagnol. IV. Un livre curieux intitulé : *Les factieuses journées contenant cent nouvelles*, par G. C. D. T. (Gabriel Chapuis de Tours), Paris, 1584, in-8° : ouvrage frivole ainsi que le précédent, où il n'y a rien d'utile à apprendre, & dont tout l'effet est d'exalter l'imagination par des aventures romanesques, & d'affoiblir l'attachement aux bonnes mœurs. Il a continué les

Annales de France de Nicole ou Nicolas Gilles, jusqu'à l'an 1585, avec les généalogies & effigies des Rois, Paris, 1585; in-fol. Il donna ensuite une édition des *Grandes Annales de France, de Belleforest*, qui est moins un ouvrage nouveau qu'une réimpression & continuation des *Chroniques* de Nicolas Gilles. Chapuis les continua jusqu'en 1591, Paris, 1600, 4 vol. in-fol. On a encore de ce laborieux compilateur & mauvais écrivain: I. *Histoire de ce qui s'est passé sous les regnes de Henri III & Henri IV, jusqu'en 1600*, Paris, 1600, in-8°. II. *Histoire du royaume de Navarre jusqu'en 1596*, Paris, 1616, in-8°. III. *Histoire générale de la guerre de Flandre, depuis 1559 jusqu'en 1609*, Paris, 1633, in-fol.

CHARAS, (Moïse) habile pharmacopole, né à Uzez, fut choisi pour faire le cours de chimie au jardin royal des plantes de Paris, & s'en acquitta avec un applaudissement général durant neuf années. Sa *Pharmacopée royale, zéléniqve & chymique*, 1653, 2 vol. in-4°, fut le fruit de ses leçons & de ses études; & quoiqu'on ait fait mieux depuis, elle n'est pas hors d'usage. Il y fait l'analyse du *Laudanum*, & prouve que par sa nature, émoussant la pointe des humeurs âcres qui interrompent le sommeil, & arrêtant le mouvement de ces mêmes humeurs, il doit procurer aux malades des nuits tranquilles. Il explique encore dans cet ouvrage d'une manière très-nette, pourquoi l'eau-forte fond tous les métaux, excepté l'or; & pourquoi l'eau régale qui met l'or en fusion, ne peut pas

fondre les autres métaux, par exemple, l'argent. » L'argent, » dit-il, a des pores dont l'ouverture est proportionnée à » la grosseur des pointes des » particules de l'eau-forte, assez » aiguës par un bout pour entrer, & assez larges par l'autre » pour séparer les parties du » métal. Mais l'or, dont les » pores sont beaucoup plus » étroits que ceux de l'argent, » ne peut pas admettre ces particules; donc, l'eau-forte » doit fondre l'argent & non » pas l'or. Quant à l'eau régale, » elle doit au contraire fondre » l'or & non pas l'argent. Les » parties de ce dissolvant, subtilisées par le sel ammoniac, » passent trop librement par les » pores de l'argent, & ne » trouvent que dans l'or, des » pores disposés à les seconder » dans leurs fonctions. Cet ouvrage fut traduit dans toutes les langues de l'Europe, & en chinois même pour la commodité de l'empereur. Les ordonnances contre les Calvinistes, l'obligerent de quitter sa patrie en 1680. Il passa en Angleterre, delà en Hollande, & ensuite en Espagne avec l'ambassadeur, qui le menoit au secours de son maître Charles II, languissant depuis sa naissance. Les médecins de la cour furent scandalisés de certains propos de Charas. Ils le défererent à l'inquisition, & il n'en sortit qu'après avoir abjuré la religion protestante. Charas avoit alors 72 ans. Il revint à Paris, fut agrégé à l'académie des sciences, & mourut bon catholique en 1698, âgé de 80 ans; ce qui prouve qu'il avoit abjuré sa secte avec connoissance de cause. On a de

lui, outre sa *Pharmacopée*, un excellent *Traité de la Thériaque*, Paris, 1668, in-12; & un autre non moins estimable, de la *Vie-pere*, 1694, in-8°. Il joignit à celui-ci un *Poème latin* sur ce reptile, qui n'est que médiocre pour le style. Voyez la *Relation de son voyage en Espagne* dans le *Journal de Verdun*, année 1776, mois de mars & suivans.

CHARDIN, (Jean) fils d'un joyaillier protestant de Paris, né en 1643, voyagea en Perse & dans les Indes-Orientales. Il revint à Paris en 1670, chargé d'une commission par le roi de Perse, & fit un second voyage dans ce pays en 1677. Il commerçoit en pierres. Charles II, roi d'Angleterre, lui conféra de sa main la dignité de chevalier. Il mourut à Londres en 1713, estimé & regretté. Le *Recueil de ses voyages*, traduits en italien, en anglois, en flamand & en allemand, est en 10 vol. in-12, 1711, & 4 vol. in-4°, 1735, Amsterdam, avec figures. Ils sont à la fois très-curieux & très-vrais; & on doit bien les distinguer de ceux de Paul Lucas, & de tant d'autres voyageurs, qui n'ont couru le monde que pour en rapporter des ridicules & des mensonges. Chardin donne une idée complete de la Perse, de ses usages, de ses mœurs, de ses coutumes, &c. La description qu'il fait des autres pays orientaux qu'il a parcourus, n'est pas moins exacte. Ses voyages peuvent être très-utiles sur-tout à ceux qui feroient le même commerce que lui. On a encore de ce célèbre voyageur : *Couronnement de Soleiman III, roi de Perse, & ce qui s'est passé dans les deux*

premieres années de son regne, Paris, 1671, in-12.

CHARDIN, (Jean-Baptiste Siméon) né à Paris en 1698, mort le 7 décembre 1779, exerça la profession de peintre avec distinction. Son genre étoit des petits sujets domestiques qu'il peignoit avec vérité & un coloris qui lui ont acquis à juste titre une grande réputation. On admire sur-tout le tableau nommé le *Benedicite* dans le cabinet du roi de France.

CHARDON, (Charles) natif d'Yvoi-Carignan, se fit bénédictin en 1711, enseigna la rhétorique, la philosophie & la théologie, & mourut à Metz le 21 octobre 1771. Il possédoit le grec, l'hébreu & le syriaque, & étoit versé dans l'histoire ecclésiastique. Il a donné une *Histoire des Sacremens*, Paris, 1745, 6 vol. in-8° : ouvrage d'une grande érudition. Il a laissé en manuscrit une *Histoire des variations dans la discipline de l'Eglise*.

CHARENTON, (Joseph-Nicolas) Jésuite, né à Blois en 1649, mort à Paris en 1735. On a de lui l'*Histoire générale d'Espagne, du P. Mariana, Jésuite, traduite en françois; augmentée du sommaire du même auteur & des fastes jusqu'à nos jours; avec des notes historiques, géographiques & critiques, des médailles & des cartes géographiques*; Paris, 1725, en 5 vol. in-4°. C'est par l'ordre de Philippe V, roi d'Espagne, qu'il entreprit cette traduction; il la dédia à ce prince. Sa préface est curieuse, & l'ouvrage estimable.

CHARES, orateur Athénien. Il arriva un jour de parler for-

tement contre les sourcils terribles de Phocion ; les Athéniens s'en étant mis à rire , Phocion leur dit : » Cependant , ces sourcils ne vous ont fait aucun mal ; mais les risées de ces beaux plaisans ont fait souvent verser bien des larmes à votre ville ». On croit que ce Charès , est le même qui vivoit l'an 367 avant J. C.

CHARES , sculpteur , natif de Lyndes , une des trois villes de l'isle de Rhodes , disciple de Lysippe , s'immortalisa par le fameux colosse du soleil , l'une des sept merveilles du monde. Cette statue étoit d'airain , & avoit , suivant Pline , 70 coudées ou 105 pieds ; l'abbé Monget lui en donne 128 , d'autres 150. Ces différens calculs prouvent assez l'ignorance où l'on est de sa véritable hauteur. Le savant Muratori en a fait presqu'un pigmée ; & vu les exagérations énormes que les anciens ont mises dans ces sortes de récits , il paroît que cette diminution est très-raisonnable. Quoi qu'il en soit , Charès employa douze ans à cette statue , & la plaça à l'entrée du port de Rhodes. Elle avoit un pied sur la pointe d'un des rochers de ce port , & l'autre pied sur le rocher opposé , de façon que les navires passaient entre ses jambes. Ce colosse fut abattu par un tremblement de terre , après avoir été 46 ans debout. Moavias , calife des Sarrasins , s'étant emparé de Rhodes l'an 653 de J. C. , le vendit à un marchand juif , qui en chargea , dit-on , neuf cens charmeaux.

CHARIBERT ou CARI-BERT. Voyez ce dernier mot.

CHARILAUS , neveu de Lycurgue , & roi de Lacédémone l'an 885 avant J. C. , commença à se signaler par une victoire sur les Argiens. Il fit ensuite la guerre aux Tégéates , & quoiqu'il eût suivi le commandement de l'oracle , il ne laissa pas d'être mis en déroute , & même d'être pris dans une sortie que firent les Tégéates , secondés par leurs femmes. Il racheta sa liberté en leur accordant la paix. Ce roi étoit d'un naturel si doux , qu'Archelaüs son collègue disoit quelquefois , en parlant de sa grande bonté : » Qu'il ne s'étonnoit pas que Charilaüs fût si bon envers les gens de bien , puisqu'il l'étoit même à l'égard des méchans ». Ce n'étoit pas faire l'éloge d'un homme chargé de faire observer les loix & de punir le crime.

CHARILAUS , Lacédémोनien , étoit fort attentif à conserver la beauté de sa chevelure. On lui demanda un jour pourquoi il en prenoit tant de soin ; il répondit : » Que c'étoit le plus bel ornement d'un homme , le plus agréable , & celui qui coûtoit le moins de dépense ». Une autre fois on lui demanda pourquoi Lycurgue avoit fait si peu de loix : *Il faut peu de loix* , dit-il , *à ceux qui parlent peu*. Il faut remarquer que les Lacédémониens parloient peu , & qu'ils disoient beaucoup en peu de mots : d'où vient cette maniere de parler , qui dure encore , *un style laconique* , pour dire un style vif & concis. Il est vrai que les nations fort loquaces ont toujours beaucoup de loix , la plupart inconsistantes & mal observées.

CHARISIUS, grammairien latin dont parle Priscien. Son ouvrage se trouve dans le *Recueil des anciens Grammairiens de Putschius*, Hanovre, 1605, in-4°.

CHARITON D'APHRODISE, secrétaire d'un rhéteur nommé Athenagore, vivoit à la fin du 4^e siècle, si ces noms ne sont pas supposés, comme il y a grande apparence. On a trouvé de notre tems un roman grec sous son nom, intitulé : *Les Amours de Chareas & Callirhoé*, dont M. d'Orville, professeur d'histoire à Amsterdam, a publié une édition en 1750, 2 vol. in-4°, avec la traduction latine & des notes. Il y en a une traduction françoise, par M. Larcher, à Paris, en 1763, 2 vol. in-8°. M. Fallot en a donné une nouvelle version en 1775, in-8°. La fable de ce roman est assez bien conduite, sans épisodes & sans écarts. Il y a de l'intérêt, & il est bien ménagé. Le dénouement en est simple ; la vraisemblance est presque gardée par-tout, & ce qui est plus surprenant, c'est que contre la règle générale de ces sortes d'ouvrages, on ne trouve dans celui-ci aucune situation licencieuse, aucune image obscène, bien différent de ceux que nous avons vu paroître sur-tout dans ce siècle, & dans lesquels tous les genres de séduction sont mis en usage pour corrompre l'innocence & pervertir les mœurs. » Les plus heureuses inclinations, dit un sage historien, ne tiennent pas contre le poison de ces lectures ; le fruit d'une bonne éducation, l'innocence des premières années, l'amour du

» devoir, tout est ébranlé par ces malheureux ouvrages... » A force de vouloir réaliser en soi les prétendus beaux sentimens des héros des romans, on s'accoutume à n'aimer que ce que le monde aime, & à négliger ce que la Religion prescrit. Le naufrage » fuit de près la témérité que l'on a eue de s'exposer à tant de dangers. Voilà les fruits amers de ces lectures insinuantes & perfides, dont les parens & les instituteurs font quelquefois les premiers à donner l'exemple à leurs enfans & à leurs élèves ; & il ne faut pas s'étonner si tous les travaux d'une éducation faite souvent à grands fraix, se terminent par donner à la société une foule de sujets médiocres, souvent même corrompus ». La seconde traduction de ce roman est plus élégante que la première ; mais celle-ci est d'une fidélité plus scrupuleuse.

CHARLAS, (Antoine) prêtre de Couserans, mourut dans un âge avancé en 1698, à Rome, où il s'étoit fixé quelques années avant sa mort. On a de lui : *I. Tractatus de libertatibus Ecclesie Gallicane*, in-4°. Le but de l'auteur n'étoit d'abord que d'attaquer différens abus, introduits par les jurisconsultes & les magistrats François, sous prétexte de conserver les libertés de leur église. Mais un de ses protecteurs à la cour de Rome, l'engagea d'étendre la matière, & à traiter des droits du pape, qu'il croyoit violés, dans les articles du clergé de France en 1682. La dernière édition en 1720, à Rome, 3 vol.

in-4°, est bien plus ample que la première. C'est un ouvrage savant & écrit avec pureté. II. *De primatu summi Pontificis*, in-4°. III. *De la puissance de l'Eglise*, contre le Jésuite Maimbourg. IV. *Causa regaliæ*, contre Noël Alexandre, Liege, 1685, in-4°. Le savoir, la modestie, la piété, distinguoient l'abbé Charles. Quoiqu'il ait dirigé pendant quelque tems le séminaire de Pamiers sous M. Caulet, il avoit un caractère & des principes plus décidés que ce prélat.

CHARLEMAGNE ou CHARLES I, fils de Pepin, roi de France, naquit, selon la plus commune opinion, à Calsbourg, château de la haute Bavière, vers l'an 742, quoique quelques-uns le disent né à Jupille, près de Liege, & d'autres, mais sans fondement, à Ingelheim. Après la mort de son pere, il eut la Neustrie, la Bourgogne & l'Aquitaine, & après celle de Carloman son frere, en 771, il fut reconnu roi de toute la monarchie Française. Ses premiers exploits furent contre Hunalde, duc d'Aquitaine, qui s'étant fait moine, quitta son monastere pour se mettre à la tête de quelques troupes qui s'étoient révoltées. Il fut défait & fait prisonnier. Charlemagne résolut ensuite de mettre ses sujets de delà le Rhin à couvert des insultes des Saxons, peuples barbares & féroces, qui depuis long-tems faisoient des courses dans la France germanique, y portoient le fer & le feu, & en enlevoient les habitans qu'ils réduisoient en esclavage. Il marcha contre eux, les défît & prit leur meilleure place qui étoit

Eresbourg, château situé vers Paderborn, en fit passer la garnison au fil de l'épée, rasa le temple de la fameuse idole Irminful, & pardonna au reste de la nation. Tandis qu'il tâchoit de mettre un frein à la licence des Saxons, l'Italie imploroit son secours. Didier, roi des Lombards, dévastoit l'Exarchat de Ravenne, & les états de l'Eglise. Charles marche contre lui, le fait prisonnier dans Pavie, & joint au titre de roi des François celui de roi des Lombards. Le conquérant confirme la donation faite au pape de l'Exarchat. A peine le vainqueur des Saxons fut-il éloigné, que ces peuples reprirent les armes & recommencerent les ravages. Charles accourt, les bat & leur pardonne encore. Il passe ensuite en Espagne pour rétablir Ibin-Algrabi dans Sarragosse. Il assiège Pampelune, se rend maître du comté de Barcelone; mais son arrière-garde est défaite à Roncevaux par les Arabes & les Gascons, & il perd dans cette journée Roland, son neveu supposé, si célèbre dans les anciens romans. Les Saxons toujours inquiets & prompts à violer leurs engagements, avoient encore profité de l'absence de Charles pour renouveler leurs déprédations, & avoient mis tout à feu & à sang, sans distinction d'âge ni de sexe, depuis Deutz, vis-à-vis de Cologne, jusqu'à Coblençe. Charles les défît de nouveau, & les Saxons demanderent de rechef pardon. Il le leur accorda, & leur laissa des ecclésiastiques pour les instruire dans la Religion chrétienne, persuadé que c'étoit le moyen le plus efficace pour adoucir la férocité de cette

nation. Vitikind qui avoit beaucoup d'influence sur ce peuple, les entraîna encore dans une révolte, & c'étoit la septieme dont ils se rendoient coupables. Alors Charles voyant qu'il ne gaignoit rien par la douceur, résolut de sévir, ne croyant pouvoir assurer le repos de ses peuples que par ce moyen. Il fit trancher la tête à quatre mille cinq cens de ceux qui contre la foi des sermens avoient été trouvés sous les armes. Il témoigna ensuite aux Saxons que ce n'étoit qu'à regret qu'il répandoit leur sang, qu'il ne vouloit pas détruire leur nation, qu'il leur accorderoit volontiers la paix, si leurs chefs, qui s'étoient retirés, vouloient venir traiter avec lui. Il leur donna même des otages pour la sûreté de leurs personnes; il les reçut avec bonté, les disposa par sa douceur au Christianisme, eut la meilleure part à la conversion du fameux Vitikind; établit avec le concours du Saint-Siege onze évêques dans leur pays, les laissa vivre selon leurs loix, & leur fit goûter les douceurs de la paix. C'est avec raison que le célèbre Marquard Freher l'appelle *Multarum ferocissimarum gentium non tam domitorem quam emolliorem & institutorem.* Il ne voulut cette fois, dit M. de la Bruyere, faire grace aux Saxons qu'à condition qu'ils deviendroient chrétiens. Cette conduite digne d'un prince religieux, n'étoit pas moins digne d'un prince éclairé. Les Saxons, peuples sauvages & féroces, ne connoissoient encore que les vices de la nature, & ne cultivoient point les vertus de la société.

Leur culte aussi grossier que leurs mœurs, s'adressoit à des idoles qu'ils arrosoient du sang humain, superstition cruelle, qui naissoit de leur caractère farouche & le fortifioit. On ne pouvoit les soumettre qu'en adoucissant leurs mœurs; & c'étoit à la Religion seule qu'il appartenoit de plier ces esprits inflexibles. Le changement arrivé dans les mœurs, depuis la publication de l'Evangile, garantissoit le succès de l'entreprise. En effet, sur quel peuple chrétien que l'on jette les yeux, on verra que la loi de J. C. l'a rendu moins cruel. Mais c'est là précisément ce qui indispose si fort les philosophes modernes. Si Charlemagne n'avoit fait usage de ses forces, que pour détruire la Religion chrétienne par tout où s'étendoit sa puissance, il n'est point d'éloges qu'il ne recevoit de leur part; mais parce que ce prince ne faisoit cas de son autorité & de ses conquêtes, qu'autant qu'elles contribuoiert à établir le regne du Christianisme sur les ruines de l'idolâtrie, il n'est point surprenant qu'il soit un des objets les plus directs des injures de la secte anti-chrétienne, comme des calomnies les plus abominables & les plus avérées. C'est ainsi que Voltaire n'a point rougi de lui attribuer l'institution de la *Cour Weimique*, autrement dit *Tribunal secret de Westphalie*, tandis que tous les historiens, depuis le 8e jusques vers le milieu du 14e siecle, gardent le plus profond silence sur l'origine & l'établissement de cette juridiction; tandis que

l'histoire du concile de Francfort, ne sont rien moins qu'authentiques, comme plusieurs critiques l'ont prouvé, entr'autres Bellarmin (*Controv. de Conc. lib. 2, c. 8*). Outre les *Capitulaires*, dont la meilleure édition est de Baluse, Paris, 1677, 2 vol. in-folio, on a de Charlemagne une *Grammaire*, dont on trouve des fragmens dans la *Polygraphie* de Trithème. Ses loix sur les matieres ecclésiastiques sont pleines de sagesse. On connoît entr'autres celle que fit ce religieux prince pour entretenir parmi les rustres & les pâtres, la piété unie à une gaieté sainte. Il vouloit qu'ils chantassent les *Cantiques de l'Eglise*, sur-tout le *Dimanche*, en menant leurs troupeaux aux pâturages, & en les ramenant chez eux, afin que tout le monde les reconnusse pour chrétiens & pour dévots. Les loix qu'il a portées sur les matieres civiles sont également admirables, pour un tems qu'il plaît aux philosophes modernes de traiter d'ignorance, & où il y avoit peut-être plus de sagesse que dans le nôtre. Il ordonna, ce qu'il est honteux qu'on n'ait pas encore exécuté en France, que les poids & mesures seroient mis par tout son empire sur un pied égal. Il régla le prix des étoffes, & l'habillement de ses sujets sur leur état & sur leur rang. S'il ordonna par son testament que les querelles des trois princes ses fils, pour les limites de leurs états, seroient décidées par le jugement de la croix (ce jugement consistoit à donner gain de cause à celui des deux partis qui tenoit le plus long-tems les bras élevés en croix), c'est que le génie ne

prévaut jamais entièrement sur les coutumes de son siecle; & il faut convenir que les déclarations auxquelles les philosophes se livrent à cette occasion, sont absolument mal fondées. » Ces sortes de pratiques, dit un auteur plus modéré, » n'étoient sans doute pas le » fruit d'une sagesse profonde, » ni d'un discernement bien » juste; mais étoient-elles aussi » insensées qu'on le dit? Dans » ces tems de simplicité, les » Chrétiens disoient tout bonnement à Dieu : *Seigneur*, » *cette cause est si embrouillée*, » *que les juges même n'y voient* » *goutte*; *Auteur de toute vérité* » *& de toute justice*, daignez sup- » pléer à leurs lumieres, & nous » montrer de quel côté est le bon » droit. La justice d'une cause, » lorsqu'elle est bien obscure » & bien compliquée, se fait » elle toujours connoître plus » clairement dans le labyrinthe » de la procédure moderne, » dans ce conflit de principes & » de maximes contradictoires, » dans cette multitude de dé- » cisions réformées & réfutées » les unes par les autres, que » dans les *épreuves judiciaires* » de nos bons & ignorans » aïeux »? Charlemagne se sentant près de sa fin, associa à l'empire Louis, le seul fils qui lui restoit, lui donna la couronne impériale, & tous ses autres états, à l'exception de l'Italie, qu'il garda pour Bernard, fils de Pepin. Il mourut l'année d'après, en 814, dans la 71^e année de son âge, la 47^e de son regne, & la 14^e de son empire. On l'enterra à Aix-la-Chapelle, avec les ornemens d'un chrétien pénitent.

& ceux d'un empereur & d'un roi de France, & on lui fit cette courte épitaphe : » Ci git Charles, grand & orthodoxe empereur, qui a étendu glorieusement le royaume des Français, & qui l'a heureusement gouverné pendant quarante-sept ans ». Lorsqu'Othon III fit ouvrir son tombeau, on retira ceux de ses ornemens que le tems & l'humidité n'avoient pas gâtés, & ils sont encore aujourd'hui partie du trésor de l'empire, particulièrement sa couronne, son cimenterre & le livre des Evangiles. Pétrarque a parlé de ce tombeau dans la 3^e épitre du premier liv., en ces termes : *Vidi Aquensem Karoli sedem & in templo marmoreo verendum barbaris gentibus sepulcrum.* Le nom de ce conquérant législateur remplit la terre. Le prince étoit grand, l'homme étoit davantage. Les rois ses enfans furent ses premiers sujets, les instrumens de son pouvoir, & les modèles de l'obéissance. Il mit un tel tempérament dans les ordres de l'état, qu'ils furent contrebalancés, & qu'il resta le maître. Tout fut uni par la force de son génie. Il empêcha l'oppression du clergé & des hommes libres, en menant continuellement la noblesse d'expédition en expédition. Il ne lui laissa pas le tems de former des desseins, & l'occupait toute entière à suivre les siens. L'empire se maintint par la grandeur du chef. Maître absolu de ses peuples, il mit sa gloire à en être le pere, & il goûta le plaisir de voir qu'il en étoit aimé autant qu'il en étoit craint. Encore plus redoutable aux ennemis de la Religion, qu'à

Tome III.

ceux de l'état, il fut toujours le fléau de l'hérésie & du vice, le protecteur le plus zélé, aussi bien que l'enfant le plus soumis & le bienfaiteur le plus libéral de l'Eglise. Ses victoires furent pour elle des conquêtes, & le fruit le plus doux qu'il recueillit de tant de combats, ce fut d'étendre le royaume de J. C. à proportion qu'il étendoit le sien. Vaste dans ses desseins, simple dans l'exécution, personne n'eut à un plus haut degré l'art de faire les plus grandes choses avec facilité, & les plus difficiles avec promptitude. Il parcourait sans cesse son vaste empire, portant la main où il menaçoit de tomber, passant rapidement des Pyrénées en Allemagne, & d'Allemagne en Italie. Quelques auteurs modernes lui ont disputé le titre de *Grand*, sans doute parce qu'il leur a paru trop chrétien; mais les historiens équitables conviennent tous que personne ne mérita mieux de porter le nom de *Grand*, que cet empereur. Il étoit doux, & ses manières étoient simples, ainsi que celles des grands hommes. Il aimoit à vivre avec les gens de sa cour. Charlemagne fut marié huit fois. Du vivant de son pere Pepin, il épousa Himiltrude. Il déséra ensuite trop aux conseils de sa mere Bertrade, qui lui fit répudier cette Himiltrude pour prendre la fille de Didier, roi des Lombards; mais quelques mois après, touché des remontrances que les prélats de son royaume & le pape Etienne lui firent, il renvoya cette princesse en Italie, & rappella Himiltrude. Etant veuf d'Himiltrude, il épousa en

C

secondes noces Hildegarde l'an 773. Eginhart qui nous a donné les *Annales* de son regne & la *Vie* de ce prince, appelle *concupines* les dernières femmes de Charlemagne : sur cela les écrivains modernes ont accusé ce prince d'incontinence ; mais ils n'ont pas fait attention qu'on entendoit souvent par le mot de *concubine*, une femme mariée, mais sans certaines formalités, & qui n'avoit pas certaines prérogatives, à cause de l'inégalité de condition & le défaut de dot ; delà venoit que les enfans qui naissoient de ces mariages, étoient exclus de la succession des états de leur pere. Il faut convenir cependant, qu'on trouve dans ce tems-là quelques exemples qui semblent prouver que la doctrine de l'indissolubilité du mariage avoit souffert quelques obscurcissements : & c'est ainsi que quelques auteurs ont expliqué le grand nombre d'épouses que ce prince eut successivement. Charles gouverna sa maison avec la même sagesse que son empire. Il fit valoir ses domaines, & en tira de quoi répandre d'abondantes aumônes & soulager son peuple. Charlemagne avoit les yeux grands & vifs, un visage gai & ouvert, le nez aquilin. Quelques auteurs ont voulu en faire un géant, & c'est un préjugé général parmi le peuple d'Aix-la-Chapelle. On peut voir là-dessus la Dissertation de Marquard Freher, *De staturâ Caroli magni*. Eginhart assure que sa taille, quoique haute, n'avoit rien d'extraordinaire : *Staturâ eminenti quæ tamen justam non excederet*. Il ne portoit en hiver, dit Eginhart, qu'un simple pour-

point fait de peau de loutre, sur une tunique de laine bordée de soie. Il mettoit sur ses épaules une espece de manteau de couleur bleue ; & pour chauffage, il se servoit de bandes de diverses couleurs, croisées les unes sur les autres. Paschal III, antipape, le mit au nombre des Saints en 1165 ou 1166. Il a encore été canonisé par Rainaud archevêque de Cologne, & par Alexandre évêque de Liege, en présence de l'empereur Frédéric Barberousse, qui publia un diplôme pour l'élevation & l'exaltation de son corps. Les papes légitimes ont constamment toléré le culte que lui rendent encore les églises d'Aix-la-Chapelle, de Rheims, de Rouen, &c. Benoit XIV prétend que cette tolérance & cet usage suffisoient pour autoriser les honneurs que lui rendent les églises particulières, & valent une béatification. Louis XI ordonna que sa fête seroit célébrée le 28 janvier. Cependant dans quelques endroits, comme à Metz, on fait tous les ans un service pour le repos de son ame. Les pays qui composent aujourd'hui la France & l'Allemagne jusqu'au Rhin, dit un historien célèbre, furent tranquilles pendant près de cinquante ans, & l'Italie pendant treize. Depuis son avènement à l'empire, point de révolutions en France, point de calamités pendant ce demi-siècle, qui par-là est unique. M. de la Bruyere a donné l'histoire de Charlemagne en 2 vol. in-12. Elle est infiniment préférable à celle que M. Gaillard a donnée en 1782, 4 vol. in-8° : compilation sans ordre, sans choix & sans goût ; remplie de

déclamations sans objet réel, & de censures sans justice; où le caractère de ce grand prince est entièrement défiguré, les faits altérés & travestis, & l'histoire asservie aux vues d'une philosophie qui ne *raisonne l'histoire* suivant l'expression de l'auteur, que pour séduire & pour corrompre; pour exalter les Sardanapale, les Julien, les Andronic, les Wenceslas, & calomnier les Constantin, les Théodose, les Charlemagne, les S. Louis.

CHARLES II, dit *le Chauve*, fils de Judith, seconde femme de Louis le Débonnaire, né en 823, roi de France en 840, élu empereur par le pape & le peuple Romain en 875, fut couronné l'année d'après. Le commencement de son regne est célèbre par la bataille de Fontenai en Bourgogne, donnée en 841, où ses armes, jointes à celles de Louis de Bavière, vainquirent Lothaire & le jeune Pepin, ses freres. Charles ne profita point de sa victoire. La paix fut conclue. Il conserva l'Aquitaine avec la Neustrie, tandis que Louis avoit la Germanie, Lothaire l'ainé l'Italie & le titre d'empereur. Une nouvelle guerre vint l'occuper. Les Normands avoient commencé leurs irruptions & leurs ravages. Charles leur opposa l'or au lieu du fer. Ces ménagemens indignes d'un roi, qui auroit dû plutôt se battre que marchander, occasionnerent de nouvelles courses & des déprédations. Ayant voulu profiter de la mort de Louis le Germanique, & reprendre sur ses enfans ce qu'il avoit cédé dans le dernier partage de la Lorraine;

il fut battu par Louis, second fils du prince défunt. Revenant d'Italie, où il avoit fait un voyage pour y porter la guerre, il mourut à Briord en Bresse, le 6 octobre 877, après avoir régné 37 ans comme roi de France, & presque deux comme empereur. L'on prétend qu'un juif, nommé Sédécias, son médecin & son favori, l'empoisonna. Quelques écrivains faisant sans doute plus d'attention à sa puissance, qu'aux qualités qui font les rois, ont voulu lui donner le surnom de Grand; mais la postérité, dit un historien, ne l'a nommé que Charles-le-Chauve. C'étoit en effet un prince plus puissant que digne de l'être, plus sensible à l'ambition qu'à la gloire, moins prudent que rusé, & plus avide de conquêtes, que propre à régir & à défendre ses états. Tout ce qu'il eut de grand ou de singulier, c'est que dans l'alternative de prospérités & d'adversités, où il passa presque toute sa vie, il soutint beaucoup mieux les revers que la bonne fortune. C'est à son empire que commence le gouvernement féodal, sur lequel les philosophes modernes se sont tant récriés; mais qui malgré ses défauts ne mérite pas à beaucoup près tout le mal qu'on en dit dans ce siècle exagérateur & égoïste (*voyez BOULAINVILLIERS*). La France, dévastée par les guerres civiles que les enfans de Louis le Débonnaire s'étoient faites entr'eux, étoit devenue la proie des Normands. Les seigneurs François, obligés de se défendre chacun sur son territoire, s'y fortifierent & se

rendirent redoutables aux successeurs de Charles. Ils ne les laisserent sur le trône, que tant qu'ils eurent en main de quoi les enrichir. Mais quand enfin ils furent dépouillés de tout, les grands qui n'avoient plus rien à en espérer, se firent déclarer rois, tels que Eudes & Raoul, dont la puissance ne passa pas cependant à leur postérité. Les grands offices militaires, les dignités & les titres, les duchés, les marquisats, les comtés devinrent héréditaires; & ce ne fut pas un petit coup porté à l'autorité royale.

CHARLES III, *le Gros*, fils de Louis le Germanique, roi de Suabe en 876, fut élu roi d'Italie & empereur en 881; mais on le destitua dans une diete tenue au château de Tribur, près de Mayence, en 887, par les François & les Allemands. Il avoit réuni sur sa tête toutes les couronnes de Charlemagne. Il parut d'abord assez fort pour les porter; mais sa foiblesse se fit bientôt connoître. Il fut méprisé par ses sujets & par l'impératrice Richarde, accusée d'infidélité avec son premier ministre. L'empereur déposé, réduit à demander sa subsistance à Arnoul, son neveu & son successeur, mourut de chagrin à Richenow, près de Constance, en 888.

CHARLES IV, fils de Jean de Luxembourg, & petit-fils de l'empereur Henri VII, monta sur le trône impérial en 1347. Son regne est célèbre par la fameuse bulle d'or, donnée dans la diete de Nuremberg en 1356; Barthole la composa. Le style de cette charte se ressent du goût du siècle. On commence par apostropher les

sept péchés mortels. On y trouve la convenance des sept électeurs, par les sept dons du Saint-Esprit, & le chancelier à sept branches. Par cette loi fondamentale, on fixe 1°. le nombre des électeurs à sept. 2°. On assigne à chacun d'eux une grande charge de la couronne. 3°. On regle le cérémonial de l'élection & du couronnement. 4°. On établit deux vicariats. 5°. Les électors sont déclarés indivisibles. 6°. On confirme aux électeurs tous les droits de la souveraineté, appellés supériorité territoriale. 7°. Le roi de Bohême est placé à la tête des électeurs séculiers. Cette loi de l'Empire, conservée à Francfort, & écrite sur du vélin avec un grand-sceau ou bulle d'or au bas, fut presque achevée à Nuremberg. On y mit la dernière main à Metz aux fêtes de Noël. Charles IV y fut servi dans une cour plénière avec les cérémonies les plus imposantes. Le duc de Luxembourg & de Brabant lui donna à boire; le duc de Saxe, grand-maréchal, parut avec une mesure d'argent pleine d'avoine, qu'il prit dans un gros tas devant la salle à manger. L'électeur de Brandebourg donna à laver à l'empereur & à l'impératrice, & le comte Palatin posa les plats sur la table. Charles IV mourut en 1378, à Prague, dont il avoit fondé l'université en 1361. Il introduisit, autant qu'il put, en Allemagne, les loix & les coutumes de la France, où il avoit été élevé. Il aimait encore plus sa famille, que l'Allemagne. On disoit même, que comme il l'avoit ruinée pour acquérir l'Empire, il ruina ensuite l'Empire

pour remettre sa maison. Il en fit garder les trésors & les ornemens dans un de ses châteaux en Bohême. Son siècle se prévenoit toujours pour celui qui avoit ces ornemens à sa disposition ; le peuple les regardoit comme un gage de l'autorité légitime. Charles IV étoit si persuadé qu'il perpétueroit de cette manière la couronne impériale dans sa famille, qu'il fit graver les armes de Bohême sur le pommeau de l'épée de Charlemagne. Cet empereur aimoit & cultivoit les lettres. Il parloit cinq langues. On a de lui de bons *Mémoires sur sa vie*. C'est au commencement de son règne qu'on doit placer l'invention des armes à feu, attribuée communément à Berthold Schwartz, franciscain de Fribourg en Brisgaw.

CHARLES-QUINT, archiduc d'Autriche, fils aîné de Philippe & de Jeanne de Castille, né à Gand en 1500, roi d'Espagne en 1516, fut élu empereur en 1519. François I, roi de France, lui disputa l'Empire par ses intrigues & son argent. Charles, dont la jeunesse donnoit moins d'ombrage aux électeurs que le caractère inquiet de son rival, l'emporta sur lui. Cette rivalité alluma la guerre entre la France & l'Empire en 1521. L'Italie en fut principalement le théâtre. Elle avoit commencé en Espagne, elle fut bientôt dans le Milanéz. Charles-Quint s'en empara, & en chassa Lautrec. Il ne resta à François I que Crémone & Lodi ; & Gènes qui tenoit encore pour les François, leur fut bientôt enlevée par les Impériaux. Charles ligua avec

Henri VIII, roi d'Angleterre, eut l'avantage de s'attacher un général habile, que l'imprudence de François I avoit trop peu ménagé. Il fait des offres au connétable de Bourbon, & Bourbon le sert contre sa patrie. Adrien VI, Florence & Venise se joignent à lui. Son armée, conduite par Bourbon, entre en France, fait le siège de Marseille, le leve & revient en Italie en 1524. La même année les François, commandés par Bonnivet, sont battus à Biagras, & perdent le chevalier Bayard, qui seul valoit une armée. L'année d'après se donna la fameuse bataille de Pavie, où François I fut pris. Charles-Quint, alors à Madrid, reçut son prisonnier avec beaucoup d'égard, & dissimula sa joie. Il défendit même les marques de l'allégresse publique. *Les Chrétiens*, dit-il, *ne doivent se réjouir que des victoires qu'ils remportent sur les infidèles.* » La prise » d'un roi, d'un héros qui devoit » faire naître de si grandes révolutions, ne produisit guere, dit » un historien célèbre, qu'une » rançon, des reproches, des » démentis, des défis solennels » & inutiles ». L'indifférence de Charles, ou si l'on veut, une modération qui peut paroître excessive, le priverent des fruits d'une si grande victoire. Au lieu d'attaquer la France immédiatement après la bataille de Pavie, il se contenta de faire signer à François I un traité que celui-ci n'eut garde de tenir ; il se ligua même contre son vainqueur avec Clément VII, le roi d'Angleterre, les Florentins, les Vénitiens & les Suisses. Bourbon marche contre Rome,

& y est tué ; mais le prince d'Orange prend la place : Rome est pillée & saccagée. Le pape, réfugié au château St-Ange, est fait prisonnier. Charles eut horreur des excès commis dans cette occasion, indiqua des prières publiques, & envoya des ordres exprès pour l'élargissement du pape qui s'étoit attiré cette disgrâce, très-mal-à-propos. Un traité conclu à Cambray, appelé le *Traité des Dames* (entre Marguerite de Savoie, tante de Charles-Quint, & Louise de Savoie, mere de François I), concilia ces deux monarques. Charles s'accommoda aussi avec les Vénitiens, & donna la paix à Sforce & à ses autres ennemis. Tranquille en Europe en 1535, il passe en Afrique avec une armée de plus de 50 mille hommes, & commence les opérations par le siege de la Goulette. L'expérience lui ayant appris que les succès suivoient la vigilance, il visitoit souvent son camp. Une nuit faisant semblant de venir du côté des ennemis, il s'approche d'une sentinelle, qui cria suivant l'usage : *Qui va-là ?* Charles lui répondit en contrefaisant sa voix : *Tais-toi, je ferai ta fortune.* La sentinelle, le prenant pour un ennemi, lui tira un coup de fusil, qui heureusement fut mal ajusté. Charles fit aussi-tôt un cri qui le fit reconnoître. Après la prise de la Goulette, il défait le fameux amiral Barberousse, entre victorieux dans Tunis, rend la liberté à 22 mille esclaves chrétiens, & rétablit Mulei-Hassen sur son trône. Comme il pouvoit être à toute heure dans le cas de donner ou de recevoir

bataille, il marchoit toujours en avant au milieu des entans perdus. Le marquis du Guait est obligé de lui dire : *Comme général, je vous ordonne de vous placer au centre de l'armée, & avec les enseignes.* Charles, pour ne pas affoiblir la discipline militaire qu'il avoit établie, obéit sans murmurer. S'il n'y avoit pas d'ennemi plus redoutable, il n'y en avoit pas de plus généreux. On sait comment il en a agi envers divers princes qu'il pouvoit dépouiller, & qu'il se contenta d'humilier. Le boulanger de Barberousse vint un jour lui offrir d'empoisonner son maître. Charles eut horreur de cette offre, & fit avertir ce fameux corsaire d'être sur ses gardes. La paix de Cambray, en pacifiant la France & l'Espagne, n'avoit pas rapproché le cœur des deux rois. Charles-Quint entre en Provence avec 50 mille hommes, s'avance jusqu'à Marseille, met le siege devant Arles, & fait ravager en même tems la Champagne & la Picardie. Contraint de se retirer, après avoir perdu une partie de son armée, il pense à la paix. On conclut une trêve de dix années à Nice en 1538. L'année suivante, Charles demande à François le passage par la France, pour aller punir les Gantois révoltés. Il l'obtint ; François va au-devant de lui, & Charles s'arrête à Paris sans rien craindre. Un cavalier Espagnol lui ayant dit que si les François ne le retenoient prisonnier, ils seroient bien foibles ou bien aveugles ; *Ils sont l'un & l'autre*, lui répondit l'empereur, & c'est sur cela que je me fie. Il se fioit davantage encore

à ses armées, & à ses habiles généraux qui se tenoient prêts à tirer raison de sa détention. Charles, disent les historiens François, promit l'investiture du Milanais à François, pour un de ses fils; mais il est certain qu'il ne répondit que par des défaites aux instances que François lui fit, & Voltaire convient que ce monarque prit pour une promesse *une parole vague*. Est-il d'ailleurs raisonnable de supposer que pour châtier une ville, l'empereur voulut se dépouiller du plus beau duché de l'Europe? Les Gantois furent domptés & punis. La guerre se ralluma en 1542. Henri VIII se joignit à Charles contre la France, qui malgré la bataille de Cérifoles, se trouva dans le plus grand danger. La paix fut conclue à Crépi en 1545. Quelques années auparavant, Charles avoit passé en Afrique pour conquérir Alger, & en étoit revenu sans gloire. Charles-Quint fut aussi occupé des troubles causés par Luther, que de ses guerres contre la France. Il opposa d'abord des édits à la confession d'Ausbourg, & à la ligue offensive & défensive de Smalkalde. Mais ni la victoire signalée qu'il remporta à Mulberg sur l'armée des confédérés en 1547, ni la détention de l'électeur de Saxe & du landgrave de Hesse, ne purent contenir les Protestans, toujours soutenus par la France & par les Turcs qui, par de puissantes diversions, obligèrent l'empereur à user d'indulgence. L'an 1548, il publia le grand *Interim* dans la diète d'Ausbourg, formulaire de foi, catholique pour le

dogme; favorable aux hérétiques pour la discipline. On permettoit la coupe aux laïques & le mariage aux prêtres. Ce tempérament ne satisfit personne. Maurice, électeur de Saxe, & Joachim, électeur de Brandebourg, toujours ses ennemis, ligüés avec Henri II, le forcèrent en 1552 de signer la paix de Passaw. Ce traité portoit que l'*Interim* seroit cassé & annullé, que l'empereur termineroit à l'amiable dans une diète les disputes sur la religion; & que les Protestans jouiroient, en attendant, d'une pleine liberté de conscience. Charles-Quint ne fut pas plus heureux devant Metz, défendu par le duc de Guise. Il fut obligé d'en lever le siege. Des écrivains superficiels & passionnés ont accusé Charles de s'être vengé l'année suivante du mauvais succès de cette expédition sur la ville de Térouane qu'il fit démolir, tandis que l'on sait, à n'en pouvoir douter, que cette démolition ne fut accordée qu'aux vives instances des États de Flandre. » L'année suivante, » dit un historien impartial, la » guerre se répandit dans les » Pays-Bas; Charles-Quint » prit d'assaut la ville de Térouane, dont les habitans, » passionnément attachés à la » France, avoient commis d'affreux brigandages dans la » Flandre. L'empereur résolut » de détruire cette ville jusqu'aux fondemens. Les États de Flandre requièrent qu'il plût » à sa majesté de donner tel » ordre sur la démolition de la » dite ville, que pour l'avenir, » l'espoir puisse être ôté aux » François de s'y pouvoir re-

» mettre ou la refaire. Leurs
 » vœux furent si bien remplis,
 » qu'il ne resta plus que le
 » souvenir de Téroüane, & le
 » champ où elle fut. La guerre
 duroit toujours sur les frontieres
 de la France & de l'Italie, avec
 des succès balancés. Charles-
 Quint, vieilli par ses maladies
 & ses fatigues, & détrompé
 des illusions humaines, résolut
 d'exécuter un projet formé de-
 puis long tems & mûri dans le
 calme de la réflexion. Il fait élire
 roi des Romains son frere Fer-
 dinand, & lui cede l'Empire le
 7 septembre 1556 (cession qui
 ne fut reconneue par les princes
 Allemands qu'en 1558), après
 s'être démis auparavant de la
 couronne d'Espagne en faveur
 de Philippe son fils, en pré-
 sence de Maximilien, roi de
 Bohême, de la reine son épouse,
 des reines douairieres de France
 & de Hongrie, du duc de Sa-
 voye, du duc de Brunswick,
 du prince d'Orange, des grands
 d'Espagne, & de la principale
 noblesse d'Italie, des Pays-Bas,
 de l'Allemagne, & des ambassa-
 deurs de toutes les puissances
 de l'Europe. Ce grand prince
 rendit compte de ce qu'il avoit
 fait pour mériter sa retraite
 qu'il regardoit comme une ré-
 compenſe de ses travaux; &
 prenant son fils entre ses bras,
 il le plaça lui-même sur le
 trône. Spectacle sublime, in-
 téressant, attendrissant, qui tira
 des larmes de cette auguste as-
 semblée. Il dit à son fils en le
 quittant : « Vous ne pouvez
 » me payer de ma tendresse
 » qu'en travaillant au bonheur
 » de vos sujets. Puissiez-vous
 » avoir des enfans qui vous
 » engagent à faire un jour pour

» l'un d'eux, ce que je fais au-
 » jourd'hui pour vous. Il se
 retira quelque tems après à
 S. Juste, monastere situé dans
 un vallon agréable, sur les fron-
 tieres de Castille & de Portu-
 gal. La promenade, la culture
 des fleurs, les expériences de
 mécanique, les offices, les au-
 tres exercices clauſtraux rem-
 plirent tout son tems sur ce nou-
 veau théâtre. Tous les vendredis
 de carême il se donnoit la
 discipline avec la communauté.
 On prétend que, dans sa re-
 traite, il regretta le trône. Pré-
 tention réfutée par le genre de
 vie qu'il y mena avec une constance
 qui ne s'est pas démentie
 d'un moment. Si Charles s'étoit
 repenti d'avoir quitté la puis-
 sance souveraine, il se seroit
 occupé de tous les événemens
 politiques, il eut tenu des liai-
 sons avec les courtisans, il eut
 formé des intrigues pour trou-
 bler l'état ou le gouverner en-
 core de sa retraite. *Il partit pour*
S. Juste, dit l'abbé Raynal, *y*
vécut obscur, & n'en sortit ja-
mais. Charles-Quint finit son
 rôle par une scene singuliere,
 mais dont on avoit déjà vu des
 exemples. Il fit célébrer ses
 obsèques pendant sa vie, se mit
 en posture de mort dans un
 cercueil, entendit faire pour
 lui-même toutes les prieres
 qu'on adresse à Dieu pour ceux
 qui ne sont plus, & ne sortit de
 sa biere que pour se mettre dans
 un lit. Une fièvre violente qui
 le saisit la nuit d'après cette cé-
 rémonie funebre, l'emporta en
 1558, âgé de 58 ans 6 mois &
 27 jours. Charles-Quint ne vou-
 loit être ni loué, ni blâmé. Il ap-
 pelloit ses historiens, Paul-Jove
 & Sleidan, ses menteurs, parçà

C H A

que le premier avoit dit trop de bien de lui, & l'autre trop de mal. Les rois d'Espagne n'ont porté le titre de *Majesté* que depuis l'avènement de Charles-Quint à l'Empire. Leti a écrit sa *Vie* en italien, qu'on a traduite en françois en 4 vol. in-12; mais on préfère l'*Histoire* du même prince écrite en anglois par Robertson, & traduite en françois par M. Suard, Paris, 1771, 2 vol. in-4°, & 6 vol. in-12. Elle est écrite avec autant de vérité qu'on peut en attendre d'un protestant & d'un philosophe du dix-huitième siècle, qui écrit l'histoire d'un prince catholique & pieux. Pour bien juger du caractère & des actions de Charles-Quint, il ne faut point s'en tenir aux Protestans qui le regardent comme leur premier ennemi, ni aux Espagnols qui en ont fait un homme furnaturel, ni aux François qui, humiliés par les défaites & la prison de François I, ont cru devoir rabaisser autant qu'il leur étoit possible la gloire de son vainqueur. Les nations neutres, qui dans ce tems n'ont eu aucun démêlé ni aucune alliance avec l'Autriche, nous fournissent des appréciateurs moins suspects. » Je ne trouve point, dit le comte d'Oxenford, parmi les Chrétiens, de héros préférable à Charles-Quint. Ce monarque avoit autant de mérite personnel que d'habileté dans l'art de régner. Parmi les grandes actions dont la vie de cet empereur n'a été qu'un tissu, je n'en trouve point qui soit plus digne d'admiration que la double abdication de l'Empire & du royaume d'Es-

C H A 41

pagne. Il connut à fond le faux brillant des grandeurs & du faste du monde; & trouvant que ces vanités n'étoient pas dignes de l'attachement d'une grande ame, il préféra la retraite de S. Juste, au palais impérial. Il trouva dans cet état une satisfaction plus solide, en regardant avec compassion l'aveuglement & l'inquiétude des grands & des petits dans le monde, qu'il ne sentit de contentement étant l'arbitre de l'Europe. Parmi les écrivains François, il s'est trouvé des hommes distingués, qui se mettant au-dessus de la foiblesse des préjugés & des injustices nationales, ont parlé de Charles-Quint comme d'un des plus grands princes & des plus grands hommes dont l'histoire nous ait transmis le souvenir. On peut dire à l'égard de ce prince, dit le président de Thou, que la vertu sembla disputer avec la fortune, pour l'élever à l'envi l'un de l'autre au plus haut point de la félicité dont il étoit digne; & je ne crois pas que notre siècle, ni les tems les plus reculés, puissent nous donner un modèle d'un prince orné de plus de vertus, & plus digne d'être proposé aux souverains qui veulent gouverner avec des principes de justice & de vertu. — » La Religion, dit-il dans un autre endroit, fut son objet principal, & on doit rapporter à ce motif presque tout ce qu'il fit pendant la guerre & durant la paix, & sur-tout ce qu'il entreprit pour procurer, malgré des

„ obstacles infinis, un concile
 „ légitime qui put mettre la
 „ paix dans l'Eglise ; dessein
 „ qui fut tant de fois traversé,
 „ soit par l'ambition des papes
 „ qui n'agissoient pas en cela
 „ de bonne foi, soit par nos
 „ guerres toujours renouvel-
 „ lées avec un malheureux suc-
 „ cès. Cependant il suivit tou-
 „ jours ce pieux projet, & en
 „ vint heureusement à bout “
 Voltaire, après avoir démontré
 par des faits que Charles n'a ja-
 mais eu l'ambition que quelques
 écrivains lui attribuent, & avoir
 fait observer qu'il distribuoit des
 états que rien ne l'empêchoit
 de garder pour lui-même, ren-
 versa l'opinion qui attache le
 repentir à la retraite de ce prince
 dans le monastère de S. Juste.
*L'empereur, dit-il, avoit résolu
 depuis long-tems de dérober à tant
 de soins une vieillesse prématurée
 & infirme, & un esprit détrompé
 de toutes les illusions.... La com-
 mune opinion est qu'il se repentit;
 opinion fondée seulement sur la
 faiblesse humaine, qui croit im-
 possible de quitter sans regret ce
 que tout le monde envie avec su-
 reur. Charles oublia absolument
 le théâtre où il avoit joué un si
 grand personnage. — Ce grand
 prince, dit le continuateur de
 Bossuet, renonça tout-à-fait au
 monde ; & par une retraite qui
 le séparoit des choses de la terre,
 il eut le plaisir de survivre, pour
 ainsi dire, à lui-même. On voit
 après tous ces passages, que si
 M. Garnier, dans sa nouvelle
Histoire de France ; l'abbé Bé-
 rault, dans son *Histoire de l'E-
 glise* ; Linguet, dans la conti-
 nuation de l'*Histoire univer-
 selle* de Hardion, ont oublié,
 par rapport à Charles-Quint,*

les égards dûs à la vérité & à la
 décence, on auroit tort d'ac-
 cuser tous les écrivains Fran-
 çois de la même injustice. Il est
 difficile de comprendre com-
 ment le savant auteur de l'*His-
 toire de l'Eglise* a pu se tenir ex-
 clusivement aux détracteurs de
 Charles-Quint, sans consulter
 au moins quelquefois les histo-
 riens qui en ont parlé avec une
 raison calme, & qui réfutent
 mot à mot ce qu'il dit touchant
 le caractère & la conduite de ce
 grand empereur. Sa chimère de
 la *monarchie universelle* revient
 à chaque propos. Quelque chose
 qu'il fasse, fut-ce la plus utile &
 même la plus édifiante, c'est
 par *hauteur*, par *ambition*, par
intrigue, par *fourberie*, &c ; on
 feroit presque un livre des épi-
 thetes de ce genre rassemblées
 contre la mémoire de ce prince,
 & cela dans une *Histoire ecclé-
 siastique*, destinée sans doute à
 toutes les nations, dont l'auteur,
 plus que tout écrivain, doit être
 pénétré de ces sentimens d'é-
 quité & de modération qui re-
 çoivent une sanction particulière
 de la nature & de l'objet de son
 travail, de ces vues générales
 d'utilité & d'édification, qu'on
 s'attend à trouver exclusivement
 dans la rédaction des Annales
 chrétiennes, faite par un ministre
 d'un Dieu de vérité & de justice.
 CHARLES VI, cinquième
 fils de l'empereur Léopold, né
 en 1685, déclaré roi d'Espagne
 par son pere en 1703, fut cou-
 ronné empereur d'Allemagne
 en 1711. La guerre de la suc-
 cession d'Espagne, allumée dans
 les dernières années du regne de
 son pere, languissoit de toutes
 parts. La paix fut enfin signée
 à Rastadt entre l'empereur & la

France, le 7 septembre 1714, & ratifiée par l'Empire le 9 octobre suivant. Par ce traité, les frontieres de l'Allemagne furent remises sur le pied du traité de Ryswick. On céda à l'empereur les royaumes de Naples & de Sardaigne, les Pays-Bas, les duchés de Milan & de Mantoue. L'Allemagne, tranquille depuis cette paix, ne fut troublée que par la guerre de 1716 contre les Turcs. L'empereur se ligua avec les Vénitiens pour les repousser. Le prince Eugene, qui les avoit vaincus autrefois à Zenta, fut encore vainqueur à Peterwaradin. Temeswar, la dernière place qu'ils possédoient en Hongrie, se rendit en 1716, & Belgrade en 1717, après l'entière défaite des Turcs, qui étoient venus au secours de la place. Cette guerre finit par la paix de Passarowitz en 1718, qui donna à la maison impériale Temeswar, Belgrade avec une partie de la Servie, de la Bosnie & de la Valachie. Les victoires remportées sur les Ottomans n'empêcherent pas le roi d'Espagne de recommencer la guerre contre l'empereur. Le cardinal Albéroni, alors premier ministre de cette monarchie, vouloit recouvrer les provinces démembrées par la paix d'Utrecht. Une flotte Espagnole débarque en Sardaigne, & en moins de huit jours chasse les impériaux de tout le royaume. La quadruple alliance conclue à Londres en 1718, entre la Grande-Bretagne, la France, l'empereur & les états-généraux, fut occasionnée par cette conquête. Elle avoit pour objet de maintenir les traités d'Utrecht & de Bade, & d'accom-

moder les affaires d'Italie. L'empereur reconnoissoit Philippe V roi d'Espagne, & nommoit Dom Carlos, son fils aîné, successeur éventuel des duchés de Parme, de Plaisance & de Toscane; il avoit la Sicile au-lieu de la Sardaigne. Le roi d'Espagne ayant rejeté ces conditions, la guerre continua jusqu'à la disgrâce d'Albéroni. Philippe V accéda en 1720 à la quadruple alliance, & fit évacuer les isles de Sicile & de Sardaigne. Le traité de Vienne, signé en 1725, finit tout. Charles renonça à ses prétentions sur la monarchie Espagnole, & Philippe aux provinces qui en avoient été démembrées. La *Pragmatique-Sanction* qui avoit essuyé d'abord quelques contradictions, avoit été reçue l'année d'auparavant comme une loi fondamentale. L'empereur, par ce réglemeut, appelloit à la succession des états de la maison d'Autriche, au défaut d'enfans mâles, sa fille aînée & ses descendans; ensuite ses autres filles & leurs descendans, selon le droit d'aineté. Charles VI, heureux par ses armes & par ses traités, auroit pu l'être plus long-tems, s'il n'eût travaillé à exclure le roi Stanislas du trône de Pologne. Auguste II étant mort en 1733, Charles VI fit élire Frédéric-Auguste, fils du feu roi, & appuya son éléction par ses armées & par celles de Russie. Cette démarche alluma la guerre. L'Espagne, la France, la Sardaigne la lui déclarèrent. Les François prirent Kell, Treves, Trarbach, Philisbourg. Le roi de Sardaigne, à la tête des armées Françoises & Espagnoles, s'empare en peu de tems

de tout le duché de Milan. Il ne resta plus à l'empereur que la ville de Mantoue. L'armée impériale est battue à Parme & à Guastalla. Dom Carlos, à la tête d'une armée Espagnole, se jette sur le royaume de Naples, & après avoir défait les Autrichiens à la bataille de Bitonto, prend Gaëte, Capoue, & se fait déclarer roi de Naples en 1734. L'année d'après il est couronné à Palerme, roi des Deux-Siciles. Le vaincu fut trop heureux de recevoir les conditions de paix que lui offrirent les vainqueurs. Les préliminaires furent arrêtés à Vienne le 3 octobre 1735, & le traité définitif signé le 18 novembre 1738. Par ce traité, le roi Stanislas abdiquoit la couronne de Pologne & en conservoit le titre. On le mettoit en possession des duchés de Lorraine & de Bar. On assignoit au duc de Lorraine le grand-duché de Toscane. Dom Carlos gardoit le royaume des Deux-Siciles. Le roi de Sardaigne avoit Tortone, Novarre, la souveraineté de Langhes. L'empereur rentroit dans le duché de Milan & dans les états de Parme & de Plaisance. La France y gaignoit la Lorraine & le Bar après la mort de Stanislas, & garantissoit la *Pragmatique-Sanction*. La mort du prince Eugene fut un surcroit de malheur pour Charles VI, qui, par son alliance avec la Russie, se crut obligé de prendre part à la guerre qu'elle faisoit aux Turcs. L'armée impériale souffrit beaucoup par les marches, la peste & la famine : presque tous les avantages furent du côté des Turcs. A la paix signée le 1^{er} septembre

1739, on leur céda la Valachie & la Bosnie impériales, la Serbie avec Belgrade après l'avoir démoli. On régla que les rives du Danube & de la Save seroient les frontieres de la Hongrie & de l'empire Ottoman. La maniere précipitée dont ce traité fut conclu à l'insu de la Russie, la reddition inattendue de Belgrade, ce boulevard de la chrétienté, qui pouvoit soutenir un long siege, la disgrâce apparente du comte de Neipperg, qui avoit signé le traité, & l'approbation que l'empereur ne laissa pas d'y donner, ont fait imaginer quelque cause secrète & inconnue d'une négociation si imprévue & si rapidement terminée. C'est une tradition répandue parmi les Hongrois, que le grand-duc François, depuis empereur, époux de l'archiduchesse Marie-Thérèse, avoit été enlevé par les Turcs, dans une partie de chasse qu'il avoit faite imprudemment dans le voisinage du camp des Autrichiens, & que sa délivrance fut le prix de ces grands sacrifices, faits avec une promptitude qui maintint le secret de la chose. Quoi qu'il en soit de cette anecdote, que des personnes instruites dans l'histoire du tems, ont affirmée & niée avec une assurance égale, le traité fut ratifié à Vienne sans restriction & sans délai. Les Russes en furent fort irrités, & la lettre du comte de Munich au prince de Lobkowitz, fait assez connoître que ce général ne croyoit pas que cette paix fût l'effet des opérations de la guerre (voyez les *Mémoires de Manstein*, t. 2, p. 32). Charles VI mourut l'année d'a-

près, à 55 ans, avec le regret d'avoir perdu une grande partie des conquêtes du prince Eugene. Dans un abrégé de l'*Histoire des fatalités des sacrilèges*, par Henri Spelman, imprimé en 1789, & augmenté de plusieurs additions, on lit (p. 75) ce qui suit. » Ce juste & religieux empereur, après un long & très-heureux regne, eut des revers si frappans & si imprévus, que bien des personnes en cherchoient la cause dans un événement que je vais raconter. En 1731, un déserteur de la garnison de Raab ou Javarin, au moment où il alloit être pendu, avoit trouvé moyen de s'échapper, & se réfugia au college des Jésuites. On le gueta, & il n'étoit pas facile de le faire sortir de la ville, lorsque quelqu'un de ces Peres s'imagina qu'on pourroit le travestir en acolyte, le jour qu'on feroit la procession de la Fête-Dieu (les Jésuites la faisoient toujours très-solemnellement, un des jours de l'Octave). La garnison paradoit, le prétendu acolyte fut reconnu. Il se réfugia sous le baldaquin; pressé de près, il embrassa l'officiant qui portoit la Remontrance. Il en résulta un tumulte incroyable, qui passa toute vraisemblance & crédibilité, & qu'on regarderoit comme une fable, s'il n'étoit attesté par un beau & grand monument qui en consacre la mémoire sur les lieux (a).

Il suffira de dire que la Remontrance fut froissée à ne plus rien conserver de sa forme, & qu'on ne put jamais découvrir le moindre fragment de la Sainte-Hostie. La piété de Charles VI en fut consternée, mais il manqua de fermeté dans la punition des coupables. Le pape Clément XII, ainsi que les évêques de Hongrie, l'exhortèrent à une sévérité digne de la Religion : des considérations humaines, des sollicitations & de vaines excuses, dit-on, prévalurent. Quoiqu'il en soit de la manière dont le Maître des rois ait envisagé cette indulgence, elle fut l'époque des malheurs de Charles; les deux guerres qui suivirent, lui enleverent Naples, Sicile, Belgrade, la Valachie, la Servie, la Bosnie. Il mourut peu de tems après, sans postérité mâle, laissant son héritière dans une crise dont elle ne se tira qu'en abandonnant la Silésie & une partie de la Lombardie. Charles VI (dit Voltaire, dans ses *Annales de l'Empire*) fut constamment heureux jusqu'en 1734. Ce philosophe ne porte pas plus loin sa réflexion; mais l'événement que je viens de rapporter, a fait penser à certaines personnes, que de même que la grande piété de Rodolphe de Habsbourg envers l'Eucharistie, avoit élevé sa maison au comble de la prospérité & de la gloire; le peu d'ar-

(a) Ce monument existe encore. C'est une grande pyramide ornée de plusieurs statues; il y a eu pendant bien des années une lampe qui brûloit nuit & jour.

„deur que mit Charles à ven-
 „ger l'outrage atroce fait à cet
 „adorable mystère, lui attira
 „cette chaîne d'adversités, qui
 „ne finit pas même à sa mort.
 „Le sceptre impérial, qui de-
 „puis Rodolphe étoit dans des
 „mains Autrichiennes, en sor-
 „tit pour entrer dans la mai-
 „son de Wittelsbach, & en-
 „suite dans celle de Lorraine.“
 C'étoit néanmoins un prince
 doux, juste, pieux; terme dans
 l'adversité, modéré dans le bon-
 heur; très-occupé des devoirs
 du gouvernement. Ses ennemis
 même ne lui ont trouvé aucun
 vice. Grand & magnifique dans
 ses projets, il n'en forma ja-
 mais qui ne fussent dirigés vers
 le bien public. Il fit bâtir un
 grand nombre de forteresses,
 sur-tout vers les frontières de
 la Turquie; éleva des hôpitaux
 superbes, parmi lesquels celui de
 Pest, destiné aux soldats inva-
 lides, est particulièrement re-
 marquable; fit construire des
 chemins sûrs & commodes dans
 des endroits inaccessibles, par
 les cimes & les profondeurs
 des Alpes; ceux de Carinthie &
 de Croatie sont de vrais chef-
 d'œuvres en ce genre. L'Eloge
 de cet empereur par le P. Calles
 est une pièce rare en fait d'élo-
 quence; le Panégyrique de Tra-
 jan ne lui est comparable ni pour
 les richesses & la dignité du lan-
 gage, ni pour le respect dû à
 l'histoire aussi scrupuleusement
 observé par l'orateur Autri-
 chien, que révoltamment violé
 par l'exagérateur Plin.

CHARLES VII, fils de
 Maximilien-Emmanuel, élec-

teur de Bavière, naquit à
 Bruxelles en 1697. Après la mort
 de Charles VI, il demanda le
 royaume de Bohême, en vertu
 du testament de Ferdinand I,
 la haute Autriche, comme pro-
 vince démembrée de la Bavière,
 & le Tirol, comme un héritage
 enlevé à sa maison. Il refusa
 de reconnoître l'archiduchesse
 Marie-Thérèse, pour héritière
 universelle de la maison d'Au-
 triche; & protesta contre la
Pragmatique-Sanction, dont une
 armée de 100 mille hommes au-
 roit dû faire la garantie, sui-
 vant la pensée du prince Eu-
 gene. Ses prétentions furent le
 signal de la guerre de 1741. Les
 armes de Louis XV, qui avoit
 solennellement adhéré à la
Pragmatique, firent couronner
 l'électeur duc d'Autriche à
 Lintz, roi de Bohême à Prague,
 & empereur à Francfort en
 1742. Des commencemens si
 heureux ne se soutinrent pas.
 Les troupes Françoises & Ba-
 varioises furent détruites peu-à-
 peu par celles de la reine de
 Hongrie. La guerre étoit un far-
 deau trop pesant pour un prince
 accablé d'infirmités, & dénué
 de grandes ressources, tel qu'é-
 toit Charles VII. On lui reprit
 tout ce qu'il avoit conquis. En
 1744, le roi de Prusse ayant fait
 une diversion dans la Bohême,
 Charles en profita pour recou-
 vrer ses états. Il rentra enfin
 dans Munich sa capitale, &
 mourut deux mois après, en
 1745, dans la 48^e année de son
 âge.

CHARLES III (a), le Simple,
 fils de Louis le Begue, né en

(a) Il faudroit plutôt CHARLES IV; mais l'usage a prévalu. L'empereur Charles le Gros, déposé dans la diète de Mayence par les Alle-

879 d'une 2e femme du vivant même de la première, fut couronné roi de France en 893. Ce prince étoit le seul descendant légitime de Charlemagne. Sa foiblesse éclata dès qu'il eut en mains les rênes de l'état. Il ne profita pas de ses avantages au-dehors, & ne remédia pas aux guerres intestines de son royaume. Les Normands continuoient leurs ravages. Charles le Simple, touché des représentations de son peuple accablé par ces pirates, offre à leur chef Rollon la paix, sa fille Giselle, & la Neustrie qu'ils appelloient déjà Normandie, sous la condition qu'il en feroit hommage, & qu'il embrasseroit le Christianisme. Le barbare demanda encore la Bretagne. On disputa, & on la lui céda. La gloire & l'avantage d'humaniser par des mœurs chrétiennes la formidable nation des Normands, adoucirent aux François ce nouveau sacrifice. L'empereur Louis IV étant mort, Charles le Simple auroit pu être élu ; mais réduit à un petit domaine par les usurpations des grands de son royaume, il se vit hors d'état de faire valoir ses droits à l'Empire. Robert, frere du roi Eudes, forma quelque tems après un puissant parti contre lui, & se fit sacrer roi en 922. Charles lui livra bataille & le tua. Il profita si mal de cet avantage, que les factieux eurent le tems de lui opposer Raoul de Bourgogne. Quelque tems après,

Herbert l'enferma au château de Péronne, où il mourut en 929, à 50 ans.

CHARLES IV, *le Bel*, troisième fils de Philippe le Bel, parvint à la couronne de France en 1322, par la mort de son frere Philippe le Long ; & à celle de Navarre, par les droits de Jeanne sa mere. Il se signala d'abord par les recherches des financiers, presque tous venus de Lombardie & d'Italie pour piller la France. Les semences de division entre l'Angleterre & la France subsistoient toujours. La guerre commença entre Charles le Bel & Edouard II. Charles de Valois son oncle alla en Guienne, & s'empara de plusieurs villes. La reine Isabelle d'Angleterre fut priée de passer la mer, pour aller rétablir la concorde entre ces deux princes, dont l'un étoit son frere, & l'autre son mari. L'affaire fut bientôt terminée. Charles rendit au roi d'Angleterre tout ce qu'il lui avoit pris, à condition que ce prince viendrait en personne à sa cour rendre hommage de la Guienne, ou qu'il en chargerait Edouard son fils, en lui cédant le domaine de cette belle province. L'arrivée du jeune prince en France, fut le sceau de la paix entre les deux nations. Charles le Bel mourut le 31 janvier 1328, à l'âge de 34 ans. Le pape Jean XXII fit de vains efforts pour mettre sur sa tête la couronne impériale, qu'il vouloit ôter à

mands & les François, " n'ayant été regardé par la postérité, disent les auteurs de *l'Art de vérifier les Dates*, que comme un roi précaire, " un administrateur de la France. C'est pour cela, ajoutent-ils, qu'il " n'a pas de rang numérique parmi ceux de nos rois qui ont porté le " nom de Charles "

Louis de Baviere. Charles le Bel n'avoit ni assez de courage, ni assez d'intrigue, pour pouvoir la prendre & la garder. Il montra quelque zele pour la justice; mais ses peuples n'en furent pas mieux traités, & il laissa l'état accablé de dettes. Ce prince avoit épousé en premières noces Blanche de Bourgogne, qui fut accusée d'adultere en 1314. Il fit déclarer ce mariage nul pour cause de parenté en 1322. Cette princesse prit le voile à Maubuisson où elle mourut en 1326. Charles IV épousa en secondes noces, Marie de Luxembourg, fille de l'empereur Henri VII, qui mourut en 1324. Dès l'année suivante, il contracta un 3^e mariage avec Jeanne d'Evreux qui lui survécut long-tems.

CHARLES V, *le Sage*, fils aîné du roi Jean, le premier prince qui ait pris le titre de dauphin, fut couronné à Rheims en 1364. Il trouva la France dans la défolation & l'épuisement. Il remédia à tout par ses négociateurs & ses généraux. Bertrand du Guesclin tomba, dans le Maine & dans l'Anjou, sur les quartiers des troupes Angloises, & les défit toutes les unes après les autres. Il rangea peu-à-peu le Poitou, la Saintonge, le Rouergue, le Périgord, une partie du Limousin, le Ponthieu, sous l'obéissance de la France. Il ne resta aux Anglois que Bordeaux, Calais, Cherbourg, Bayonne, & quelques forteresses. Bertrand du Guesclin s'étoit déjà signalé par son ordre en Espagne: il avoit chassé du royaume de Castille Pierre le Cruel, meurtrier de sa femme, & avoit fait couron-

ner à sa place un bâtard, frère de ce roi. Ses avantages sur l'Angleterre étoient toujours constants. Une bataille navale sur les côtes de la Rochelle en 1362, où le comte de Pembrock & 8000 des siens furent faits prisonniers, accéléra une treve entre la France & l'Angleterre. Les François avoient perdu sous le roi Jean, tout ce que Philippe Auguste avoit conquis sur les Anglois: Charles s'en remit en possession par sa dextérité & par ses armes. La mort d'Edouard III le mit en état d'achever la conquête de la Guienne, qu'il reprit toute entiere, à la réserve de Bordeaux. L'empereur Charles IV, s'étant voué à S. Maur de France dans les douleurs de la goutte, vint de Prague à Paris. Le roi de France le reçut avec magnificence. Cet événement fut de près suivi de sa mort, qui arriva en 1380, à la 43^e année de son âge. Les historiens le font mourir d'un poison que le roi de Navarre lui avoit fait donner, lorsqu'il n'étoit encore que dauphin. Le médecin de l'empereur arrêta, dit-on, la violence du poison, en lui ouvrant le bras par une fistule qui donnoit issue au venin. Le jour même de sa mort, il supprima par une ordonnance expresse la plupart des impôts. On trouva dans ses coffres dix-sept millions de livres de son tems, dûs à l'ordre & à l'économie qu'il mit dans les finances, & aux soins de faire refleurir l'agriculture & le commerce. Jamais prince ne se plut tant à demander conseil, & ne se laissa moins gouverner que lui par ses courtisans. Ayant appris qu'un seigneur avoit tenu
un

un discours trop libre devant le jeune prince Charles son fils aîné, il chassa le coupable de sa cour, & dit à ceux qui étoient présens : « Il faut inspirer aux enfans des princes l'amour de la vertu, afin qu'ils surpassent en bonnes œuvres ceux qu'ils doivent surpasser en dignité ». Insensible à la flatterie, il connoissoit le véritable prix des éloges. Le sire de la Riviere, son chambellan & son favori, s'entretenoit avec ce prince sur le bonheur de son règne. *Oui*, lui dit le roi, *je suis heureux, parce que j'ai le pouvoir de faire du bien*. Edouard disoit qu'il n'y avoit point de roi qui parût si peu à la tête de ses armées, & qui lui suscitât tant d'affaires. La guerre avec l'Angleterre fit renaitre la marine. La France eut une flotte formidable pendant quelque tems. C'est à Charles V qu'on doit encore l'arrêt qui fixe la majorité des rois de France à 14 ans : arrêt qui remédia aux abus des régentes qui absorboient l'autorité royale. Il déracina, autant qu'il put, l'ancien abus des guerres particulières des seigneurs. Malgré l'amour que Charles eut constamment pour son peuple, & le zèle avec lequel il travailla à épurer son gouvernement, il n'a pu échapper aux iniques censures des ennemis forcenés de toute autorité légitime. On a vu un auteur avancer en 1789, que le tyran Charles V fut surnommé le Sage, pour avoir trouvé le moyen de contenir la ville de Paris, en élevant les tours de la Bastille. « Charles V un tyran ! » s'écrie un critique : voilà une idée étrangement nouvelle !

Tome III.

« Et l'académie françoise, posant en 1766, l'éloge de ce prince, pour le sujet d'un prix que remporta M. de la Harpe, ne se doutoit pas qu'elle proposât l'éloge d'un tyran. Elle croyoit cette compagnie avec tous ceux qui connoissent l'histoire, que Charles V fit construire la Bastille, moins pour y enfermer des prisonniers, que pour servir de boulevard à la ville de Paris, contre les ennemis de l'état, ainsi que l'attestent les historiens du tems. A l'égard du surnom de Sage, Charles V le mérita par sa prudence, par la sagesse des ordonnances qu'il fit contre les duels, contre les jeux de hazard, &c ; par son amour pour les lettres ; par les traductions qu'il fit faire en notre langue, de plusieurs auteurs anciens, enfin par un regne qui est une époque mémorable dans l'histoire de notre littérature ; ne fut-ce que par l'établissement de la bibliothèque du roi. Voilà les titres qui méritent à Charles V le surnom de Sage ; & si l'on en pouvoit douter, il suffiroit de jeter les yeux sur les biographes de ce prince ». En effet, les talens eurent en lui un protecteur. Il aimoit les livres & encourageoit les auteurs. Ce fut sous son regne que parut le *Songe du Vergier*, qui traite de la puissance ecclésiastique & temporelle. On l'attribue à divers savans, à Philippe de Maizieres, à Raoul de Presles, à Jean de Vertu, ou Charles-Jacques de Louviers. Il a été imprimé à Paris en 1491, in-fol., & dans les *Liberis de l'Eglise*

D

Gallicane. On raconte au commencement de ce livre, que Charles V se faisoit lire chaque jour quelqu'ouvrage sur le gouvernement. Sa bibliothèque étoit placée dans le château du Louvre. Il vint à bout de rassembler environ neuf cens volumes : collection, à la vérité, mal choisie ; mais qui marquoit du moins ce qu'étoit un prince, à qui son père n'avoit laissé qu'environ vingt volumes. C'est de son tems qu'on joua les premières piéces dramatiques, appellées *Mysteres*.

CHARLES VI, dit le *Bien-Aimé*, fils du précédent, né en 1368 à Paris, parvint au trône en 1380, âgé seulement de 12 ans 9 mois. Sa jeunesse livra la France à l'avarice & à l'ambition de ses trois oncles, les ducs d'Anjou, de Berri & de Bretagne. Ils étoient, par leur naissance, les tuteurs de l'état ; ils en devinrent les tyrans. Louis d'Anjou, après s'être emparé du trésor de son pupille, accabla le peuple d'impôts. La France se souleva. Les rebelles de Paris, qu'on nommoit les *Maillotins*, parce qu'ils s'étoient servis de maillets de fer pour se défaire des financiers, furent punis, sans qu'on pût faire cesser les murmures. La sédition étoit arrivée pendant l'absence du roi. Charles, âgé seulement de 14 ans, mais guerrier dès l'enfance, venoit de gagner sur les Flamands révoltés contre leur comte, la bataille de Rosebecq, dans laquelle il leur tua 25000 hommes. Cette victoire jeta l'épouvante dans les villes rebelles : toutes se soumirent, à l'exception de Gand. Il se préparoit à fondre sur l'Angleterre,

lorsque marchant contre Jean de Montfort, duc de Bretagne, chez qui Pierre de Craon, affassin du connétable Clifson, s'étoit réfugié ; il fut frappé d'un coup de soleil, qui, dit-on, lui tourna la tête & le rendit furieux ; mais il est certain que sa démence s'étoit annoncée auparavant par des égaremens dans ses yeux, & dans son esprit. Les uns prétendent qu'elle provenoit d'une potion amoureuse ; les autres, de la frayeur que lui causa un grand homme noir, espece de fantôme, qui quelques momens auparavant étoit sorti d'un buisson, & qui ayant arrêté son cheval par la bride, avoit crié : *Arrête, prince, tu es trahi, où vas-tu ?* Dans ses premiers accès, le roi tira son épée & tua quatre hommes. Les projets de guerre, comme on le pense bien, s'évanouirent. On signa une trêve de 28 ans avec Richard II. Charles étoit toujours dans sa frénésie, pour comble de malheur, il reprenoit quelquefois sa raison. Ces lueurs de bon sens furent fatales. On n'osa point assembler les états, ni rien décider ; & Charles resta roi. Jean Sans-Peur, duc de Nevers & de Bourgogne, vint à la cour pour y exciter des troubles & s'emparer du gouvernement. Ce prince, né scélérat, fit tuer le duc d'Orléans, frère du roi. Ce meurtre mit le feu aux quatre coins du royaume. Les Anglois ne manquèrent pas de profiter de la division. Ils remportèrent la victoire d'Azincourt en 1415, qui couvrit la France de deuil. Sept princes François restèrent sur le champ de bataille. Les ennemis prirent Rouen avec

toute la Normandie & le Maine. Les François, divisés sous les noms d'Orléans & de Bourguignons, s'immoloient à l'envi aux fureurs de l'une & de l'autre faction. Le duc de Bourgogne fit regorger de sang la capitale & les provinces; & lorsqu'il fut tué en 1419 par Tannegui du Chatel, sa mort, loin d'arrêter le carnage, ne fit que l'augmenter. Philippe-le-Bon, son fils, voulant venger ce meurtre, s'unit avec Henri V, roi d'Angleterre, & avec Isabelle de Bavière, femme de Charles VI, princesse dénaturée, qui par ce complot faisoit perdre la couronne au dauphin son fils. Le jour où se conclut à Troies ce monstrueux traité, parut avec raison infiniment plus funeste que la journée d'Azincourt. Henri V fut déclaré régent & héritier du royaume, par son mariage avec Catherine, dernière fille de France. Le roi d'Angleterre vint à Paris, & y gouverna sans contradiction. Le dauphin, retiré dans l'Anjou, travailla vainement à défendre le trône de son pere. On croyoit que la couronne de France seroit pour toujours à la maison de Lancastre, lorsque Henri mourut à Vincennes le 31 août 1422. Charles VI ne lui survécut que fort peu de tems, étant mort le 20 octobre de la même année. Sa maladie avoit dégénéré en une sombre imbécillité, & plusieurs l'attribuerent à la magie. Sa démence ayant augmenté par un accident arrivé à un ballet, on envoya chercher un magicien à Montpellier pour le défenforceler. » La mort de Charles VI sauva la France, dit le président Hénault,

» comme celle de Jean Sans-Terre avoit sauvé l'Angleterre. » Quand on considère ce tems malheureux, ajoute cet historien, on ne sauroit comprendre l'aveuglement des peuples: ils abandonnent sans le moindre murmure les loix fondamentales de l'état, à la fureur d'une reine déshonorée, & à l'imbécillité d'un roi sans volonté; tandis que dans d'autres tems ils s'opposent avec véhémence à des dispositions sages, faites pour les rendre heureux. Anne d'Autriche est l'objet de la haine des Parisiens, & Isabelle de Bavière l'est de leur fiancée. Ce fut sous ce regne que le parlement devint continuel; Philippe-le-Bel l'avoit rendu sédentaire; mais il ne s'assembloit que deux fois, ou même une seule fois par an. Voyez l'histoire de Charles VI, publiée sous le nom de Mlle. de Luffan, par Baudot de Julli, en 9 vol. in-12. CHARLES VII, dit le Victorieux, parce qu'il reconquit presque tout son royaume sur les Anglois, moins par lui-même que par ses généraux, naquit à Paris en 1403. Il prit la qualité de régent en 1418, & fut couronné à Poitiers en 1422. Il eut à combattre, en prenant la couronne, le régent Betfort, frere de Henri V, & aussi absolu que lui. Tous les avantages furent d'abord du côté des Anglois. Ils ne nommoient Charles VII, alors dans le Berri, que le Roi de Bourges. Il se moqua de leur insolence, & s'en vengea à la bataille de Gravelle en 1423, & à celle de Montargis en 1427. Ces deux succès ne découragerent pas les Anglois.

ils mirent le siege devant Orléans, prêt à se rendre, quoique le brave Dunois le détendit. Charles VII pensoit déjà à se retirer en Provence, lorsqu'on lui présenta une jeune paysanne de 20 ans, pleine de courage & de vertu, qui lui promet de faire lever le siege d'Orléans, & de le faire sacrer à Rheims. On résiste d'abord. On l'arme ensuite : elle marche à la tête d'une armée, se jette dans Orléans, & le délivre. De nouveaux succès viennent à la suite. Le comte de Richemont défait les Anglois à la bataille de Patay, où le fameux Talbot fut fait prisonnier. Louis III, roi de Sicile, joint ses armes à celles de son beau-frere. Auxerre, Troyes, Châlons, Soissons, Compiègne se rendent au roi. Rheims, occupé par les Anglois, lui ouvre ses portes. Il y est sacré en présence de la Pucelle, prise bientôt après au siege de Compiègne, & brûlée comme sorciere. Henri VI, pour animer son parti, quitte Londres, & vient se faire sacrer à Paris : cette ville étoit alors aux Anglois. Les François ne tarderent pas de s'en rendre les maîtres. Charles y fit son entrée en 1437; mais ce ne fut qu'en 1450 que les ennemis furent entièrement chassés de la France. Le roi reprit successivement tout le pays qu'ils avoient conquis, & il ne leur resta plus que Calais. » Charles » ne fut en quelque sorte, dit le » président Hénault, que le té- » moin des merveilles de son » regne. S'il parut à la tête de » ses armées, ce fut comme » guerrier, & non comme chef. » On peut même dire qu'il ne » dut ses succès qu'aux géné-

» raux qui le faisoient agir. » Sans eux il auroit souvent » négligé ses armes & ses af- » faires, pour se livrer à ses » amours. » Un jour qu'il étoit tout occupé d'une fête, il demanda à La Hire qui lui parloit de choses plus importantes, ce qu'il pensoit de ces divertissemens? *Je pense*, lui répondit La Hire, *qu'on ne sauroit perdre son royaume plus gaiement.* Le dauphin, fâché de cette indolence, & aigri contre son pere par les ducs d'Alençon & de Bourbon, se révolte contre lui. Son pere le poursuit, le désarme & lui pardonne. Cet acte de clémence ne le corrigea pas : il persista dans sa rebellion, & se maria avec la fille du duc de Savoie, pour se ménager un appui contre le ressentiment du roi. On a bien eu raison de dire de Charles VII, qu'il avoit été malheureux par son pere & par son fils. La fin de son regne, quoiqu'infortunée pour lui, fut assez heureuse pour la France, surtout si l'on en considere le commencement. Ennemi des partis violens, & même de toute affaire sérieuse, il ne put soutenir les divisions de sa cour & de sa famille. Il tomba malade à Meun-sur-Yèvre en Berri. Un malheureux confident lui ayant dit qu'on vouloit l'empoisonner, la crainte se joignit à la mélancolie, & il ne voulut plus manger. Quoiqu'on put faire pour dissiper ses terreurs, il demeura plusieurs jours sans toucher à aucune nourriture, & s'affoiblit d'une telle maniere, que, lorsqu'on parvint à lui persuader de prendre quelqu'aliment, son estomac rétréci ne put rien soutenir. Il mourut ainsi par la peur

de mourir, le 22 juillet 1461, à 58 ans, après avoir reçu néanmoins tous les Sacremens de l'Eglise avec beaucoup de piété, & en suppliant le Seigneur de lui faire la même miséricorde qu'à la sainte pénitente, dont on célébroit ce jour là la mémoire. » Charles VII, dit un historien, célèbre, dans la suite de sa vie ainsi qu'à la mort, n'offrit qu'un long tissu de contradictions: en bute aux plus grands revers, en commençant & avant que de commencer à régner, & durant trente ans ensuite accompagné sans interruption de la victoire; plein de foi, religieux jusqu'à la piété, & très-peu réglé dans ses mœurs; plus soldat que capitaine, plus heureux qu'habile, choisissant bien ses généraux & assez mal ses favoris; bon, libéral, populaire, affable jusqu'à la familiarité, & parfaitement obéi, si ce n'est de son fils, dont il ne fut ni aimé ni mé nagé, tandis qu'il étoit adoré de son peuple ». C'est sous Charles VII que cessèrent de se tenir les cours plénières; la guerre contre les Anglois en fut le prétexte: elles étoient fort à charge au roi & à la noblesse. La noblesse s'y ruinoit au jeu, le roi en dépenses énormes de table, d'habits & d'équipages; il lui falloit chaque fois habiller ses officiers, ceux de la reine & des princes. Ce fut aussi sous son règne que la taille devint perpétuelle. Jusques-là les états-généraux, suivant les besoins de l'état, s'étoient imposé une taille. Il y avoit des droits légers sur la vente des boissons en détail, nommés aydes &

gabelle. Ils avoient nommé des gens pour les percevoir: ces impôts n'étoient que pour un tems. Sous Charles VII ils devinrent perpétuels, & le roi nomma des préposés pour les recueillir. Il jugeoit ou faisoit juger par ses officiers les malversations de ces préposés, qui l'eussent été par le peuple, s'ils eussent continué à être les préposés du peuple. Ce fut encore sous ce prince que la gendarmerie fut réduite à 15 compagnies, chacune de cent hommes d'armes. Chaque gendarme avoit son cheval-léger. Il établit aussi 5400 archers, dont une partie combattoit à pied, & l'autre servoit de cavalerie légère. La France prit une nouvelle face. Lorsqu'il en devint roi, ce n'étoit qu'un théâtre de carnage; chaque ville, chaque bourg avoit garnison. On voyoit de tous côtés des forts & des châteaux bâtis sur des éminences, sur les rivières, sur les passages & en pleine campagne. Les rois n'avoient eu jusques-là que les troupes que devoient fournir les feudataires, qui ne les pretoient que pour le nombre des jours stipulés, & avec lesquelles on pouvoit livrer une bataille & rien de plus. Mais quand Charles VII eut des troupes à lui, il détruisit beaucoup de ces forteresses, & Louis XI encore plus. Voyez son Histoire, par Baudot de Jully, en 2 vol. in-12.

CHARLES VIII, dit l'Affable & le Courtois, fils de Louis XI, roi de France, naquît à Amboise en 1470. Il monta sur le trône de son pere, en 1483, âgé de 13 ans & deux mois. Son esprit n'avoit reçu aucune culture. Louis XI craig-

nant que son fils ne se liguât contre lui, comme il s'étoit ligué lui-même contre son pere, le tint dans l'obscurité & dans l'ignorance. Il se borna à lui faire apprendre ces mots latins : *Qui nescit dissimulare, nescit regnare*. La sœur de Charles VIII, Anne de France, dame de Beaujeu, eut le gouvernement de la personne de son frere, par le testament de son pere, confirmé par les états-généraux. Louis, duc d'Orléans, connu depuis sous le nom de Louis XII, premier prince du sang, jaloux que l'autorité eût été confiée à une femme, excita une guerre civile pour avoir la tutelle. On se battit dans les provinces, & sur-tout en Bretagne; mais le duc ayant été fait prisonnier à la journée de St-Aubin en 1488, & enfermé tout de suite dans la tour de Bourges, les divisions cessèrent. Le mariage de Charles VIII, en 1491, avec Anne de Bretagne, cimentait la paix, & procura de nouveaux états à la France. Charles & Anne se cédèrent mutuellement leurs droits sur la Bretagne. La conquête du royaume de Naples tentoit l'ambition du roi de France. Il fit la paix avec le roi d'Aragon, lui rend la Cerdaigne & le Roussillon, & lui fit une remise de trois cents mille écus qu'il devoit, sans faire attention que douze villages qui joignent un état, valent mieux, dit un historien, qu'un royaume à 400 lieues de chez soi. Charles enivré de sa chimere, & perdant de vue ses vrais intérêts, descend en Italie. Il entre dans Rome en vainqueur à la lueur des flambeaux, en 1494, & fait des

actes de souverain dans cette métropole du monde chrétien. Alexandre VI, réfugié dans le château St-Ange, capitule avec lui, l'investit du royaume de Naples, & le couronne empereur de Constantinople. La terreur du nom françois lui ouvrit les portes de Capoue & de Naples. Charles y entra en 1495 avec les ornemens impériaux. Le pape, les Vénitiens, Sforce, duc de Milan, Ferdinand d'Aragon, Isabelle de Castille, étonnés d'une conquête si prompte, travaillent à la lui faire perdre. Il fallut qu'il reparût pour la France, six mois après l'avoir quittée. Il n'y rentra qu'avec beaucoup de peine, & par une victoire. Il fallut livrer bataille à Fornoue, village près de Plaisance. L'armée des confédérés étoit forte d'environ 40000 hommes; la sienne n'étoit que de 8000. Les François, leur roi à leur tête, furent vainqueurs dans cette journée. Naples fut perdu en aussi peu de tems qu'il avoit été conquis. Charles, revenu en France, ne pensa plus à reprendre un royaume qui lui avoit tant coûté. Il mourut en 1498, au château d'Amboise, avec de grands sentimens de piété, à 27 ans, dont il en avoit régné 15. Sa santé avoit été chancelante, & son esprit tenoit de sa santé. Sa bonté & sa douceur étoient sans égales. Il étoit si tendrement aimé de ses domestiques, que deux tomberent morts en apprenant qu'il venoit d'expirer. Les historiens rapportent une action qui lui fait d'autant plus d'honneur, qu'il aimoit beaucoup les femmes. Dans le tems qu'il étoit dans la

ville d'Asi, il trouva, le soir en se retirant dans son appartement, une jeune fille fort belle, que les courtisans lui avoient achetée. Cette fille le supplia, les larmes aux yeux, de sauver son honneur. Le roi fit venir ses parens, & ayant su que leur pauvreté les avoit empêchés de marier leur fille, & les avoit obligés à la vendre, il paya sa dot, & la renvoya pénétrée de respect & de reconnaissance. » Cette œuvre héroïque, dit l'abbé Bérault, attira les plus abondantes bénédictions de la grace sur ce prince, qui parut dans la suite un homme tout nouveau dans l'ordre de la Religion. Depuis cette époque remarquable, il commença sérieusement à régler sa conduite & ses discours même, assez licencieux auparavant : il ne sortit plus de sa bouche que des paroles conformes aux règles de la plus sévère pudeur, & qui n'exprimoient le plus souvent que la crainte de Dieu, avec une tendre affection pour ses peuples. Il veilla soigneusement au maintien de l'ordre public, au rétablissement de la discipline ecclésiastique qui en est un des principaux appuis, & alla jusqu'à réformer, autant qu'il lui fut possible, la pluralité des bénéfices & le séjour inutile des bénéficiers à la cour. Il redoubla ses aumônes, prit la coutume de se confesser souvent, écouta lui-même les plaintes de ses sujets, accommoda leurs différens, fit rendre exactement & promptement la justice, déposa les mauvais juges, prit des me-

ures pour borner la dépense de sa maison aux revenus de ses domaines, & ne lever des impôts que pour les nécessités extraordinaires, d'après l'avis des états du royaume ». C'est sous ce roi que le grand-conseil fut érigé en cour souveraine.

CHARLES IX, né à St-Germain-en-Laye en 1550, monta sur le trône l'an 1560, après la mort de son frere François II, fils de Henri II. Il n'avoit que dix ans quand il fut sacré à Rheims. Catherine de Médicis sa mere, lui ayant demandé si la foiblesse de son âge pourroit lui permettre de supporter la fatigue des longues cérémonies qui accompagnent le sacre de nos rois ? » Oui, oui, Madame, lui répondit-il, ne craignez rien : qu'on me donne des sceptres à ce prix, la peine me paroitra bien douce : la France vaut bien quelques heures de fatigue ». Le plus grand embarras de la reine sa mere, étoit d'arrêter l'ardeur qu'il montrait pour la guerre. Eh pourquoi, disoit-il en se plaignant, me conserver si soigneusement ? Veut-on me tenir toujours enfermé dans une boîte, comme les meubles de la couronne ? — Mais, Sire, lui remontrait-on, ne peut-il pas arriver quelque accident fâcheux à votre personne ? — Qu'importe, répondit-il, quand la France me perdroit, n'ai-je pas des freres pour prendre ma place ? » Catherine de Médicis eut l'administration du royaume, avec le roi de Navarre, Antoine de Bourbon, qu'on déclara lieutenant-géné-

ral. Catherine, partagée entre deux factions, celle des Bourbons & celle des Guises, résolut de les détruire l'une par l'autre, & alluma ainsi la guerre civile. Elle commença par convoquer en 1561 le colloque de Poissy entre les Catholiques & les Protestans; & le résultat de ce colloque ayant été un édit favorable à ceux-ci, le royaume fut en feu, & l'expérience fit voir plus que jamais que les privilèges accordés aux sectaires ne font que renforcer l'esprit de rébellion & d'audace. Un autre événement hâta la guerre civile. Le duc de Guise en passant près de Vassy en Champagne, trouva des Calvinistes qui chantoient leurs psaumes dans une grange, avec un air d'insulte & de morgue. Une partie de ses gens troublèrent la cérémonie. On commença à se battre. Guise accourt pour appaiser le tumulte, il est frappé d'une pierre; ses gens furieux tuent plusieurs Protestans. Ce tumulte fort exagéré par les factieux leur servit de prétexte pour lever une armée, & fut le signal de la révolte. Condé, déclaré en 1562 chef & protecteur des Protestans, surprit Orléans qui devint le boulevard de l'hérésie. Les Huguenots, à son exemple, se rendirent maîtres de Rouen & de plusieurs villes. Le duc de Guise les vainquit à Dreux. Les généraux des deux armées furent faits prisonniers, c'étoient le prince de Condé & le connétable Montmorenci qui commandoient. Guise gagna la bataille, quoiqu'il ne commandât qu'en second. Du champ de victoire de Dreux, il alla affié-

ger Orléans. Il étoit prêt à y entrer, lorsque Poltrot, huguenot fanatique, l'assassina en 1563. La même année, Charles IX fut déclaré majeur à 13 ans & un jour, au parlement de Rouen, après la prise du Havre sur les Anglois, ennemis de la France & amis des Huguenots. La paix fut conclue l'année suivante avec l'Angleterre. Charles, après l'avoir jurée, partit pour faire la visite de son royaume. A Bayonne, il eut une entrevue avec Isabelle d'Espagne, sa sœur, femme de Philippe II. La présence du roi ne pacifia pas les troubles dans les différentes provinces. Les Huguenots, animés par Condé & par Coligni, voulurent se saisir de sa personne à Monceaux. Ils donnèrent la bataille de S. Denis contre le connétable, qui fut blessé à mort, après avoir remporté la victoire. Le duc d'Anjou depuis Henri III, se mit bientôt à la tête de l'armée royale. Ce prince, général heureux, quoique roi foible dans la suite, gagna les batailles de Jarnac contre Condé, & de Montcontour contre Coligni, dans la même année 1569. L'éclat de ces deux journées, inspira à Charles IX une vive jalousie contre le duc d'Anjou son frère, qui dans le fonds cependant n'étoit qu'un sentiment d'émulation, car il l'aima toujours tendrement. Après la mort d'Anne de Montmorenci, tué à la bataille de S. Denis en 1567, la reine-mère demanda, pour le duc d'Anjou, la dignité de connétable. Le roi pénétrant ses vues, qui étoient de donner à ce prince de nouvelles occasions de se signaler, lui ré-

pondit : » Tout jeune que je suis,
 „ je me sens assez fort pour
 „ porter mon épée ; & quand
 „ cela ne seroit pas , mon frere,
 „ plus jeune que moi , seroit-il
 „ propre à s'en charger “ ? Une
 paix très-favorable aux Protestans , qui vint finir cette guerre sanglante , augmenta les alarmes des uns & l'audace des autres ; Charles crut pouvoir rapprocher les esprits en donnant sa sœur en mariage au jeune Henri , roi de Navarre ; mais le bruit vrai ou faux d'une nouvelle conjuration produisit tout-à-coup une scene horrible , que quelques auteurs ont cru faussement avoir été long-tems préméditée. Une nuit , veille de S. Barthélemi en 1572 , les maisons des Protestans de Paris furent forcées. Hommes , femmes , enfans , tout fut massacré sans distinction. Coligni fut assassiné par Besme. Son corps séparé de sa tête , fut pendu par les pieds au gibet de Montfaucon. Charles IX , dont la vengeance n'étoit pas encore assouvie , voulut jouir de ce spectacle horrible. Un de ses courtisans l'avertissant de se retirer , parce que le cadavre sentoit mauvais , il lui répondit par ces mots de Vitellius : *Le corps d'un ennemi mort sent toujours bon*. Cette boucherie , pour laquelle Gregoire XIII fit une procession à Rome , parce qu'il la considéroit comme la fin des guerres civiles & des attentats qui se renouvelloient sans cesse contre la Religion & l'état , porta la rage de la vengeance au cœur des Protestans , déjà assez animés par le fanatisme de secte. Ils ne voulurent point laisser reprendre les places de su-

reté , qu'on leur avoit accordées. Montauban leya l'étendard d'une nouvelle révolte. La Rochelle l'imita. Le duc d'Anjou qui en fit le siège , y perdit presque toute son armée ; & les Huguenots , malgré la S. Barthélemi , & les victoires de Jarnac & de Montcontour , furent toujours formidables. Charles mourut à 24 ans , en 1574. Il se repentit avec raison d'avoir voulu maintenir son regne par des moyens violens & inhumains. La vérité de l'histoire nous oblige cependant d'observer que la journée de S. Barthélemi , déjà assez détestable par les excès réels qui s'y sont commis , a été étrangement défigurée par des exagérations démenties par les meilleurs auteurs contemporains. Un écrivain judicieux , qu'on a calomnieusement accusé d'avoir fait l'apologie de cette exécution sanguinaire , a démontré , 1°. que la Religion n'y a eu aucune part ; 2°. que ce fut une affaire de proscription ; 3°. qu'elle ne regarda que Paris ; 4°. qu'il y périt beaucoup moins de monde qu'on n'a cru , &c. (*voyez CAPILUPI*). C'est à tort qu'on a accusé Charles d'avoir dissimulé quelques mois auparavant avec l'amiral de Coligni , qu'il fut voir en apprenant un danger qu'il avoit couru ; c'est à tort qu'on a supposé que le mariage de sa sœur étoit un piège tendu pour attirer les Huguenots & les immoler tous : la résolution de massacrer leurs chefs fut prise subitement , & inspirée par la crainte d'une conspiration que l'on prétendoit être formée contre le roi. Il crut qu'il n'avoit d'autre parti à prendre que de

périr lui-même, ou d'employer la violence pour perdre ses ennemis. » Un roi réduit à traiter avec ses sujets, devenus ses ennemis, dit un auteur, leur pardonne difficilement cette injure ; Charles IX indigné des conditions qu'on lui avoit fait subir, frappé de ce qu'il avoit à redouter de la part d'un parti toujours menaçant, conçut le funeste projet de se défaire des chefs du parti huguenot. Du reste, ce massacre d'environ 1500 sujets inquiets, dangereux & redoutés, quoique très-condamnable sans doute en lui-même, est infiniment pardonnable en comparaison des longues & sanglantes exécutions décernées de sang-froid contre les catholiques, par la reine Elisabeth, par Edouard VI, par Jacques I, & une multitude de protestans fanatiques, contre lesquels personne ne s'élève, & dont on affecte par-là-même de faire des grands hommes. Le faux zèle des philosophes, de ces apôtres hypocrites de la tolérance, ne se tourne que contre les catholiques : les imposteurs s'excusent & se supportent les uns les autres ; mais si les amis de la vérité ont commis quelque faute, c'est une atrocité que rien ne peut expier. Charles IX aimoit les lettres & les beaux-arts ; il reste encore des vers de lui, qui ne font pas sans mérite pour son tems, & un *Traité de la chasse du Cerf*, Paris, 1625, in-8°. Il aimoit les poëtes, quoiqu'il ne les estimât pas. On assure qu'il disoit d'eux, qu'il falloit les traiter comme les bons chevaux, les bien nourrir & ne les pas rassasier. C'est depuis lui

que les secrétaires d'état ont signé pour le roi. Charles étoit fort vif dans ses passions. Ville-roi lui ayant présenté plusieurs fois des dépêches à signer, dans le tems qu'il alloit jouer à la paume : *Signez, mon pere*, lui dit-il, *signez pour moi*. — *Eh bien, mon maître*, reprit Ville-roi, *puisque vous me le commandez, je signerai*. Un des plaisirs de Charles étoit d'abattre d'un seul coup la tête des ânes & des cochons qu'il rencontroit en allant à la chasse. Lansac, un de ses favoris, l'ayant trouvé l'épée à la main contre son mulet, lui demanda gravement : *Quelle querelle est donc survenue entre Sa Majesté T. C. & mon mulet ?* Malgré ses défauts, Charles avoit d'excellentes qualités ; il aimoit vivement sa mere & ses freres, il étoit généreux & magnifique, sincèrement attaché à ses amis, de quelque religion qu'ils fussent, & ne respiroit que le bonheur de l'état & de ses sujets. Qu'on se représente ce prince, environné, d'un côté, d'ennemis toujours prêts à lever l'étendard de la révolte, de l'autre, des courtisans jaloux, ambitieux, intrigans, occupés de leurs seuls intérêts ; aigri & irrité sans cesse par les uns, presque toujours mal conseillé par les autres, & dans quel âge ? dans un âge où l'on se connoit à peine soi-même, où l'on n'a aucune expérience des hommes & des affaires : sans doute on sera moins prompt à le condamner. » Charles IX, dit un auteur qui n'est pas suspect dans cette matière (M. de Mayer, dans sa *Galerie philosophique*), n'étoit brave, & savoit prendre

„ son parti. Investi à Mon-
 „ ceaux par les rebelles, il se
 „ jette au milieu des Suisses:
 „ *Je périrai en roi avec vous,*
 „ *plutôt que de me voir mener*
 „ *captif; & se retira à Meaux,*
 „ où on fait qu'il lui fut tendu
 „ de nouvelles embûches,
 „ dont sa mere le préserva en
 „ le ramenant à Paris. Delà
 „ l'origine de cette haine in-
 „ vincible que Charles IX prit
 „ contre les Huguenots, dans
 „ lesquels il ne voyoit que des
 „ sujets rebelles.... Charles IX,
 „ continue le même auteur,
 „ après avoir épuisé toutes les
 „ voies de la douceur envers
 „ les protestans, fut irrité con-
 „ tr'eux par les excès auxquels
 „ ils portoit l'indiscipline.
 „ Toutes les fois qu'on inter-
 „ cédoit pour eux, il répon-
 „ doit que la sévérité étoit jus-
 „ tice. Long-tems il leur avoit
 „ pardonné, & leur avoit tou-
 „ jours rendu leurs biens &
 „ leurs charges. Après avoir
 „ dispensé ses sujets à son avé-
 „ nement à la couronne du
 „ droit du joyeux avènement,
 „ il eut la douleur d'être obligé
 „ d'établir des impôts exces-
 „ sifs, & de s'entendre dire à
 „ peu-près les mêmes paroles
 „ que les Liciens répondirent à
 „ Brutus: *Si tu veux que je te*
 „ *paie un double tribut, or-*
 „ *donne à mes terres de produire*
 „ *deux moissons à la fois.* Il
 „ eut l'intention de réparer tant
 „ de désordres; il s'occupa,
 „ quelque tems avant sa mort,
 „ des réductions qui lui paroif-
 „ soient possibles. Catherine
 „ l'avoit toujours tenu éloigné
 „ des affaires, & avoit attaché
 „ son activité sur des occupa-
 „ tions frivoles. Le travail étoit

„ nécessaire au roi; il donnoit
 „ peu de tems à son repos,
 „ étoit presque toujours de-
 „ bout à minuit.... Tel étoit
 „ ce peuple séditeux, rebelle,
 „ que Charles IX n'aimoit
 „ point, & qui fut la victime
 „ d'un ordre surpris à la foi-
 „ ble & à la frayeur d'un
 „ jeune roi. Des loix sages
 „ furent publiées sous son regne
 „ par les soins du chancelier de
 „ l'Hospital; mais ce ministre se-
 „ crètement attaché aux Hugue-
 „ nots, donna au gouvernement
 „ un ton d'inconsistance & de foib-
 „ lesse qui nuisit infiniment à la
 „ chose publique. Charles avoit
 „ épousé Elisabeth d'Autriche,
 „ fille de l'empereur Maximi-
 „ lien II, qui après la mort de
 „ son époux se retira à Vienne en
 „ Autriche, où elle ne s'occupa
 „ que de bonnes œuvres, fonda
 „ le monastere de Ste Claire, &
 „ mourut le 22 janvier 1592, âgée
 „ de 32 ans. Elle est enterrée dans
 „ l'église de ce monastere.

CHARLES II, roi d'Espagne,
 fils & successeur de Philippe IV
 en 1665, à l'âge de 4 ans, épousa
 en premières noces Marie-
 Louise d'Orléans, & en secon-
 des, Marie-Anne de Baviere,
 princesse de Neubourg. Il n'eut
 point d'enfans ni de l'une ni
 de l'autre. Ce n'étoit point un
 prince d'un grand génie, & sa
 bonne volonté ne put remédier
 à l'état de foiblesse où se trou-
 voit l'Espagne. Mais il montra
 les qualités d'un monarque juste
 & chrétien, sur-tout une piété
 vive & tendre, dont il faisoit
 la regle de toutes ses actions.
 Etant allé à l'Escorial, dans
 l'espérance de fortifier sa santé
 chancelante par la pureté de
 l'air qu'on y respire, le prince

voulut visiter le lieu destiné à sa propre sépulture, & fit ouvrir les tombeaux de ses ancêtres. Il y vit celui de Charles-Quint son trisayeul, qui avoit fait autrefois la même chose, persuadé, sans doute, que c'est un spectacle dont les rois ne s'occupent point assez, & dont l'impression ne peut que les rendre justes & bons; il vit aussi ceux de Philippe II, de Philippe III, & de Philippe IV son pere. On lui montra ceux des reines; il baïsa la main de Marie-Anne d'Autriche sa mere. Ayant fait ouvrir le tombeau de Marie-Louïse d'Orléans son épouse, il fondit aussi-tôt en larmes; il voulut l'embrasser: on ne pouvoit le résoudre à s'arracher d'auprès ce triste objet. Forcé de le quitter: *Adieu, chere princesse*, dit-il, *je viendrai vous tenir compagnie avant un an*. Charles qui sentoît ses forces diminuer de jour en jour, pouvoit prévoir sa mort; s'il eût pu oublier l'état de langueur où il étoit, toute l'Europe sembloit ne s'occuper que du soin de l'en avertir par ces fameux traités où l'on dispoit de ses royaumes, comme si le Ciel eût déjà disposé de sa personne. Dès l'an 1698, la France, l'Angleterre & la Hollande partagerent ses états comme vacans. Au mois de mars 1700, on fit un nouveau partage qui ne produisit pas plus d'effet que le premier. « Le monarque, dit un historien, vit tous ces mouvemens avec une fermeté qui me paroît supérieure à la valeur des plus grands guerriers ». Il crut bien faire, sans doute, en déférant, ~~par~~ le conseil du cardi-

nal Portocarrero, la couronne à Philippe de Bourbon, au préjudice des princes de sa maison; mais ce testament occasionna un embrasement général. En lui finit la branche aînée de la maison d'Autriche régnante en Espagne. Voyez PHILIPPE V.

CHARLES III, né le 20 janvier 1716, fut nommé roi des deux Siciles le 15 mai 1754, puis roi d'Espagne le 10 août 1759. Il prit deux fois parti dans la guerre de la France contre l'Angleterre, & fit d'inutiles efforts pour récupérer Gibraltar. Henri Swinburn, dans son *Voyage en Espagne en 1775 & 1776*, trace de ce prince le portrait suivant. « Ce roi, dit-il, est de la plus stricte probité, incapable d'adopter aucun projet, à moins qu'il n'ait la persuasion intime qu'il est juste & honnête. Il est sévère dans sa morale & fortement attaché à sa religion. La régularité de sa vie le rend très-rigide sur celle de ses enfans; il les force de passer autant de tems, soit à la chasse, soit à la pêche, qu'il en passe lui-même; il les oblige à cela, parce qu'il pense que le développement mene aux égaremens. Il adresse rarement la parole aux jeunes gens de sa cour; mais il prend un grand plaisir à causer & à plaisanter avec les personnes qui sont à peu-près de son âge. Les arts & les sciences ont eu un protecteur magnifique dans Charles III: il a d'autant plus de mérite à leur accorder cette protection, qu'il n'a pas naturellement de prédilection pour les beaux-arts; mais il les

„ encourage, parce qu'il croit
 „ qu'il est du devoir d'un roi
 „ de les chérir & de les faire
 „ fleurir dans son royaume «.
 Son caractère droit & son attachement à la justice, lui faisoient supposer des vues justes & saines dans les hommes qu'il appelloit à son conseil, & quand une fois il avoit eu le malheur d'en être trompé, il étoit bien difficile de le faire revenir de son erreur. Il mourut à Madrid dans de grands sentimens de piété, le 13 décembre 1789.

CHARLES I, roi d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande, né en 1600, successeur de Jacques I, son pere, en 1625, épousa la même année Henriette de France, fille de Henri le Grand. Son regne commença par des murmures, & finit par un forfait. La faveur de Buckingham, son expédition malheureuse à la Rochelle, les conseils violens de Guillaume Laud, archevêque de Cantorbéry, produisirent un mécontentement général. Les Ecossois armerent contre leur souverain. Le feu de la guerre civile éclata de toutes parts. On conclut un traité équivoque pour faire finir les troubles. Charles congédia son armée. Les Ecossois, secrètement soutenus par Richelieu, feignirent de renvoyer la leur & l'augmenterent. Charles, trompé par ses sujets rebelles, se voit forcé à armer de nouveau. Il assemble tous les pairs du royaume ; il convoque le parlement, & ne trouve partout que des factieux & des perfides. Le comte de Stafford étoit un de ses principaux appuis : on l'accusa d'avoir voulu détruire la réformation & la

liberté ; & sous ce faux prétexte on le condamna à mort, & Charles fut forcé de signer sa condamnation. Il se reprocha vivement cette foiblesse, qui ne rendit ses ennemis que plus insolens. » Ah ! disoit-il sans cesse, sous prétexte d'arrêter une bourasque populaire, j'ai excité une tempête dans mon sein «. Pressé de tous côtés, Charles assemble un nouveau parlement, qu'il ne fut plus maître de casser ensuite. On y décida qu'il faudroit le concours des chambres pour la cassation. On obligea le roi d'y consentir, & deux ans après on le contraignit de sortir de Londres. La monarchie Angloise fut renversée avec le monarque. En vain il livra plusieurs batailles aux parlementaires. La perte de celle de Nazerbi en 1645 décida tout. Charles désespéré alla se jeter dans les bras de l'armée d'Ecosse, qui le livra au parlement Anglois. Le prince, instruit de cette lâcheté, dit :
 » Qu'il aimoit mieux être avec
 » ceux qui l'avoient acheté ché-
 » rement, qu'avec ceux qui
 » l'avoient baslement vendu «.
 La chambre des communes établit un comité de 18 personnes, pour dresser contre lui des accusations juridiques : accusations contre lesquelles il se défendit par des mémoires où Falkland (voyez ce mot) lui servit de secrétaire. On le condamna à périr sur un échafaud. Il eut la tête tranchée le 9 février 1649, dans la 49^e année de son âge, & la 25^e de son regne. La chambre des pairs fut supprimée ; le serment de fidélité & de suprématie aboli, & tout le pouvoir remis entre les

« *de son H. foire n'en souff-*
 « *rites.* » Je laisse aux historiens
 « *proposés.* Et un auteur, le
 « *son de marquer par quelle*
 « *une de veemens la fortune*
 « *de sa vie la providence con-*
 « *duisit un echaud Char-*
 « *les, un des meilleurs rois*
 « *qui ont été la Grande-Bre-*
 « *tagne. Et qui auroit mérité*
 « *de mourir martyr d'une autre*
 « *religion que de celle d'An-*
 « *glettre, si la vraie foi pou-*
 « *voit le mener par les ceu-*
 « *res.* » En 1730, on a publié
 « *un Roman de romans écrits, où*
 « *étaient traités les malheurs se-*
 « *culs de son H. On y*
 « *trouve ces maximes :* » *J'es-*
 « *time l'Église au dessus de*
 « *l'État, la gloire de Christ au-*
 « *dessus de sa mienne, & le*
 « *bon des ames préférable à*
 « *la conservation des corps.* »
 « *Ne faites jamais peu d'es-*
 « *timé des grandes choses qui*
 « *touchent à la Religion,* » di-
 « *voit l'auteur Charles II.*
 « *CHARLES II.* fils du précé-
 « *dent, en sa vie, promena long-*
 « *temps ses malheurs dans diffé-*
 « *rentes contrées de l'Europe.*
 « *Révoqué d'Irlande en France*
 « *par le zèle du duc de Ormond ; battu &*
 « *défait à Dunbar & à Worches-*
 « *ter en 1651. il se retira en*
 « *France auprès de la reine sa*
 « *mère, & fut tantôt en buche-*
 « *ron, tantôt en valet de cham-*
 « *bré, & gouverneur d'É-*
 « *cosse, devenu maître absolu du*
 « *royaume, après la mort de*
 « *Cromwel, s'imagina de rap-*
 « *peler le roi, & y réussit. Char-*
 « *les fut rappelé en Angleterre*
 « *en 1660, & l'année suivante*
 « *couronné à Londres. L'un de ses*
 « *premiers soins fut de venger la*

« *de son H. foire n'en souff-*
 « *rites.* » Je laisse aux historiens
 « *proposés.* Et un auteur, le
 « *son de marquer par quelle*
 « *une de veemens la fortune*
 « *de sa vie la providence con-*
 « *duisit un echaud Char-*
 « *les, un des meilleurs rois*
 « *qui ont été la Grande-Bre-*
 « *tagne. Et qui auroit mérité*
 « *de mourir martyr d'une autre*
 « *religion que de celle d'An-*
 « *glettre, si la vraie foi pou-*
 « *voit le mener par les ceu-*
 « *res.* » En 1730, on a publié
 « *un Roman de romans écrits, où*
 « *étaient traités les malheurs se-*
 « *culs de son H. On y*
 « *trouve ces maximes :* » *J'es-*
 « *time l'Église au dessus de*
 « *l'État, la gloire de Christ au-*
 « *dessus de sa mienne, & le*
 « *bon des ames préférable à*
 « *la conservation des corps.* »
 « *Ne faites jamais peu d'es-*
 « *timé des grandes choses qui*
 « *touchent à la Religion,* » di-
 « *voit l'auteur Charles II.*
 « *CHARLES II.* fils du précé-
 « *dent, en sa vie, promena long-*
 « *temps ses malheurs dans diffé-*
 « *rentes contrées de l'Europe.*
 « *Révoqué d'Irlande en France*
 « *par le zèle du duc de Ormond ; battu &*
 « *défait à Dunbar & à Worches-*
 « *ter en 1651. il se retira en*
 « *France auprès de la reine sa*
 « *mère, & fut tantôt en buche-*
 « *ron, tantôt en valet de cham-*
 « *bré, & gouverneur d'É-*
 « *cosse, devenu maître absolu du*
 « *royaume, après la mort de*
 « *Cromwel, s'imagina de rap-*
 « *peler le roi, & y réussit. Char-*
 « *les fut rappelé en Angleterre*
 « *en 1660, & l'année suivante*
 « *couronné à Londres. L'un de ses*
 « *premiers soins fut de venger la*

mort du roi son pere, sur ceux qui en étoient les auteurs ou les complices ; dix des plus coupables furent punis du dernier supplice. Le peuple, qui avoit paru si fort républicain, aima son roi, & lui accorda tout ce qu'il voulut. La guerre contre les Hollandois & contre les François, quoique très-onéreuse, n'excita presque point de murmures. Elle finit en 1667 par la paix de Breda. Cinq ans après, il fit un traité avec Louis XIV, contre la Hollande. La guerre qui en fut la suite, ne dura que deux ans, & laissa à Charles tout le tems qu'il falloit pour faire fleurir les arts & les belles-lettres dans son royaume. Il fit publier la liberté de conscience, suspendit les loix pénales contre les non-conformistes ; il fonda la société royale de Londres en 1660, & l'encouragea. Le parlement d'Angleterre lui assigna un revenu de douze cens mille livres sterlings. Charles, malgré cette somme, & une forte pension de la France, fut presque toujours pauvre. Il vendit Dunkerque à Louis XIV deux cens cinquante mille livres sterlings, & fit banqueroute à ses sujets. Cette prodigalité & ses mœurs déréglées dérogerent aux qualités brillantes & aimables qui l'auroient rendu un des premiers princes de l'Europe. Il mourut en 1685, sans postérité. Charles fut favorable aux Catholiques : on croit même, avec fondement, qu'il eut l'avantage de mourir catholique. La chambre des communes avoit voulu dès son vivant exclure son frere, le duc d'Yorck, de la couronne d'Angleterre.

Charles cassa ce parlement, & finit sa vie sans en assembler davantage.

CHARLES-GUSTAVE X, fils de Jean Casimir, comte Palatin du Rhin, né à Upsal en 1622, monta sur le trône de Suede en 1654, après l'abdication de la reine Christine sa cousine. Il ne connoissoit que la guerre, & la fit heureusement. Il tourna d'abord ses armes contre les Polonois. Il remporta la célèbre victoire de Varsovie, & leur enleva plusieurs places. Cette conquête fut rapide : depuis Dantzick jusqu'à Cracovie, rien ne lui résista. Casimir, roi de Pologne, secondé par l'empereur Léopold, fut vainqueur à son tour, & récupéra ses états, après avoir été obligé de les quitter. Les Danois avoient pris part à cette guerre. Charles marcha contre eux. Il passa sur la mer glacée, d'isle en isle, jusqu'à Copenhague, & réunit la Scanie à la Suede. Il mourut à Gothenbourg, en 1660, à l'âge de 37 ans, avec le dessein d'établir dans son royaume la puissance arbitraire. Puffendorf a écrit son *Histoire* en latin, 2 vol. in-fol., Nuremberg, 1696; traduite l'année d'après en françois, Nuremberg, 1697, 2 vol. in-fol.

CHARLES XI, fils du précédent, succéda à son pere. Christiern V, roi de Danemarck, lui ayant déclaré la guerre en 1674, Charles le battit dans différentes occasions, à Helmstad, à Lunden, à Landskroon, & n'en perdit pas moins toutes les places qu'il possédoit en Poméranie. Il recouvra ces places par le traité de Nimegue en 1679, & mourut l'an 1697,

dans la 42e année de son âge, lorsque l'Empire, l'Espagne & la Hollande d'un côté, la France de l'autre, l'avoient choisi pour médiateur de la paix conclue à Ryswick. C'étoit un prince guerrier, actif, prudent, mais trop despotique. Il abolit l'autorité du sénat, tyrannisa ses sujets. Sa femme le priant un jour d'en avoir compassion, Charles lui répondit : *Madame, je vous ai prise pour me donner des enfans & non des avis.* On a imprimé un livre curieux des *Anecdotes de son regne*, 1716, in-12.

CHARLES XII, fils de Charles XI, naquit le 27 juin 1682. Il commença comme Alexandre. Son précepteur lui ayant demandé ce qu'il pensoit de ce héros ? *Je pense*, lui dit ce jeune prince, *que je voudrois lui ressembler.* — Mais, lui dit-on, *il n'a vécu que trente-deux ans.* — *Ah!* reprit-il, *n'est-ce pas assez, quand on a conquis des royaumes?* Impatient de régner, il se fit déclarer majeur à quinze ans; & lorsqu'il fallut le couronner, il arracha la couronne des mains de l'archevêque d'Upsal, & se la mit lui-même sur la tête avec un air de grandeur qui en imposa à la multitude. Frédéric IV roi de Danemarck, Auguste roi de Pologne, Pierre czar de Moscovie, comptant tirer avantage de sa jeunesse, se liguerent tous trois contre ce jeune prince. Charles, âgé à peine de 18 ans, les attaqua tous l'un après l'autre, courut dans le Danemarck, assiégea Copenhague, força les Danois dans leurs retranchemens. Il fit dire à Frédéric leur roi, que, s'il ne rendoit justice au duc de Holstein, son beau-frere, contre lequel il avoit

commis des hostilités, il se préparât à voir Copenhague détruite, & son royaume mis à feu & à sang. Ces menaces du jeune héros amenèrent le traité de Travendal, dans lequel ne voulant rien pour lui-même, & content d'humilier son ennemi, il demanda & obtint tout ce qu'il voulut pour son allié. Cette guerre finie en moins de six semaines dans le cours de 1700, il marcha droit à Nerva assiégée par 100 mille Russes. Il les attaque avec 9 mille hommes, & les force dans leurs retranchemens. Trente mille furent tués ou noyés, 20 mille demandèrent quartier, & le reste fut pris ou dispersé. Charles permit à la moitié des soldats Russes de s'en retourner désarmés, & à l'autre moitié de repasser la riviere avec leurs armes. Il ne garda que les généraux, auxquels il fit donner leurs épées & de l'argent. Il y avoit parmi les prisonniers un prince Asiatique, né au pied du Mont-Caucase, qui alloit vivre en captivité dans les glaces de la Suede. *C'est*, dit Charles, *comme si j'étois prisonnier chez les Tartares de Crimée;* paroles qu'on rapporte pour donner un exemple des bizarreries de la fortune, & dont on se rappella le souvenir, lorsque le héros Suédois fut forcé de chercher un asyle en Turquie. Il n'y eut guere, du côté de Charles XII, dans la bataille de Nerva, que 1200 soldats tués & environ 800 blessés. Le vainqueur se mit en devoir de se venger d'Auguste, après s'être vengé du czar. Il passa la riviere de Duna, battit le maréchal Stenau qui lui en disputoit le passage, força les Saxons

Saxons dans leurs postes, & remporta sur eux une victoire signalée. Il passe dans la Courlande qui se rend à lui, vole en Lithuanie, soumet tout, & va joindre ses armes aux intrigues du cardinal primat de Pologne, pour enlever le trône à Auguste. Maître de Varsovie, il le poursuit & gagne la bataille de Clissau, malgré les prodiges de valeur de son ennemi. Il met de nouveau en fuite l'armée Saxonne commandée par Stenau, assiege Thorn, & fait élire roi de Pologne Stanislas Leczinski. La terreur de ses armes faisoit tout fuir devant lui. Les Moscovites étoient dissipés avec la même facilité. Auguste, réduit aux dernières extrémités, demande la paix : Charles lui en dicte les conditions, l'oblige à renoncer à son royaume, & à reconnoître Stanislas. Cette paix conclue en 1706, Auguste détrôné, Stanislas affermi sur le trône, Charles XII auroit pu & même dû se réconcilier avec le czar ; il aima mieux tourner ses armes contre lui, comptant apparemment de le détrôner comme il avoit détrôné Auguste. Il part de la Saxe dans l'automne de 1707, avec une armée de 43 mille hommes. Les Moscovites abandonnent Grodno à son approche. Il les met, en fuite, passe le Boristhene, traite avec les Cosaques, & vient camper sur le Dezena. Charles XII, après plusieurs avantages, s'avançoit vers Moscou par les déserts de l'Ukraine. La fortune l'abandonna à Pultava, le 8 juillet 1709. Il fut défait par le czar, blessé à la jambe, toute son armée détruite ou faite prisonnière, & con-

Tome III.

traint de se sauver sur des brancards. W. Coxe conte à cette occasion l'anecdote suivante qu'il dit tenir du prince de Mentzikof, auquel le prince Wolkonski l'avoit rapportée. » Après la bataille de Pultava, » dit-il, un officier Russe pour- » suivit Charles XII, à la tête » d'un petit détachement ; il » étoit prêt à l'atteindre, lorsqu'un aide-de-camp du prince » Mentzikof lui apporta l'ordre » de s'arrêter. L'officier obéit ; » mais il envoya dire en même » tems à Mentzikof qu'il es- » péroit faire le roi de Suede » prisonnier. Mentzikof qui n'a- » voit point donné d'ordre, » fut fort étonné. On chercha » en vain l'aide-de-camp. Enfin » on en parla au czar qui ne » voulut faire aucune recher- » che, & on conclut de ce qu'il » dit dans cette occasion, que » Pierre lui-même avoit en- » voyé l'aide-de-camp, ne se » souciant pas d'un tel prison- » nier qui lui auroit causé beau- » coup d'embarras ». Quoi qu'il en soit de cette anecdote, à laquelle il est difficile d'ajouter foi, Charles réduit à chercher un asyle chez les Turcs, passa le Boristhene, gagna Oczakow, & se retira à Bender. Cette défaite remit Auguste sur le trône, & immortalisa le czar. Le grand-seigneur reçut Charles XII, comme le méritoit un guerrier dont le nom avoit rempli l'univers. Il lui donna une escorte de quatre cents Tartares. Le dessein du roi de Suede, en arrivant en Turquie, fut d'exciter la Porte contre le czar. N'ayant pas pu réussir ni par ses menaces, ni par ses intrigues, il s'opiniâtra contre

E

son malheur, & brava le grand-sultan, quoiqu'il fut presque son prisonnier. La Porte Ottomane souhaitoit beaucoup de se défaire d'un tel hôte. On voulut le forcer à partir. Il se retrancha dans sa maison de Bender, s'y défendit avec 40 domestiques contre une armée, & ne se rendit que quand la maison fut en feu. Il faut convenir qu'une telle conduite dans un état où on lui avoit accordé généreusement un asyle, manquoit de décence, & qu'elle n'étoit pas même sensée, vu qu'il n'en pouvoit espérer aucun fruit. De Bender on le transféra à Andrinople, puis à Demir-Tocca. Cette retraite lui déplaisoit : il résolut de passer au lit tout le tems qu'il y seroit. Il resta dix mois couché, seignant d'être malade. Ses malheurs augmentoient tous les jours. Ses ennemis, profitant de son absence, détruisoient son armée, & lui enlevoient non-seulement ses conquêtes, mais celles de ses prédécesseurs. Il partit enfin de Demir-Tocca, & traversa en poste, avec deux compagnons seulement, les états héréditaires de l'empereur, la Franconie & le Mecklenbourg; & arriva le onzième jour à Stralsund, le 22 novembre 1714. Assiégedans cette ville, il se sauva en Suede, réduit à l'état le plus déplorable. Ses revers ne l'avoient point corrigé de la fureur de combattre. Il attaqua la Norwege avec une armée de 20 mille hommes, accompagné du prince héréditaire de Hesse, qui venoit d'épouser sa sœur, la princesse Ulrique. Il forma le siege de Frédéricshall au mois de décembre 1718. Une balle l'ar-

teignit à la tête, comme il visitoit les ouvrages des ingénieurs à la lueur des étoiles, & le renversa mort le 11 décembre sur les 9 heures du soir. Quelques Mémoires disent qu'il fut assassiné, & que la balle partit d'une main très-voisine, comme l'attitude du roi qui mourut en portant la main sur son épée, semble l'indiquer; d'autres circonstances, quelques-unes même de celles que Voltaire rapporte en combattant cette opinion, concourent à prouver la même chose. Tous ses projets de vengeance périrent avec lui. Il méditoit des desseins qui devoient changer la face de l'Europe. Suivant ce plan chimérique, assez semblable à celui que Henri IV se préparoit à exécuter la veille de sa mort, le czar s'unissoit avec lui pour rétablir Stanislas, & pour détrôner son compétiteur. Il lui fournissoit des vaisseaux pour chasser la maison d'Hanovre du trône d'Angleterre, & y remettre le prétendant; & des troupes de terre, pour attaquer Georges dans ses états de Hanovre, & sur-tout dans Brême & Werden, qu'il avoit enlevés au héros Suédois. Charles XII, dit le président de Montesquieu, n'étoit point Alexandre; mais il auroit été le meilleur soldat d'Alexandre. La nature ni la fortune ne furent jamais si fortes contre lui, que lui-même. Le possible n'avoit rien de piquant pour lui, dit le président Hénault; il lui falloit des succès hors du vraisemblable. On a eu raison de l'appeler le Don Quichotte du Nord. Il porta, suivant son historien, toutes les vertus des héros

à un excès, où elles sont aussi dangereuses que les vices opposés. Inflexible jusqu'à l'opiniâtreté, libéral jusqu'à la profusion, courageux jusqu'à la témérité, sévère jusqu'à la cruauté, il fut dans ses dernières années moins roi que tyran, & dans le cours de sa vie, plus soldat que héros. Ce fut un homme singulier, mais ce ne fut pas un grand-homme. Il avoit une taille avantageuse & noble, un beau front, de grands yeux bleus, les cheveux blancs, le teint blanc, un nez bien formé; mais presque point de barbe ni de cheveux, & un sourire désagréable. Cet homme, d'un courage effréné, pouvoit la douceur & la simplicité dans le commerce, jusqu'à la timidité. Ses mœurs étoient austères & dures même. Quant à sa religion, il fut indifférent pour toutes, quoiqu'il professât extérieurement le luthéranisme. On croit faire plaisir au lecteur de rapporter quelques particularités qui fassent connoître par les faits le caractère de Charles XII. Lorsqu'il battit les troupes de Saxe à Pultansk en Pologne l'an 1702, le hazard fit que le même jour on joua à Mariembourg, une comédie qui représentoit un combat entre les Saxons & les Suédois, au désavantage des derniers. Charles, instruit peu après de cette particularité, dit froidement : « Je ne leur envie point ce plaisir-là. Que les Saxons soient vainqueurs sur les théâtres, pourvu que je les batte en campagne ». La princesse Lubomirski, qui étoit dans les bonnes grâces du roi Auguste, prit la route d'Allemagne pour

fuir les horreurs de la guerre cruelle qui désoloit la Pologne en 1705. Hagen, lieutenant-colonel Suédois, averti de ce voyage, se met en embuscade, & se rend maître de la princesse, de ses équipages, de ses pierrieres, de sa vaisselle, & de son argent comptant : objets extrêmement considérables. Charles, informé de cette aventure, écrit de sa propre main à Hagen : « Comme je ne fais point la guerre aux dames, le lieutenant-colonel remettra aussitôt ma présente reçue, sa prisonnière en liberté, & lui rendra tout ce qui lui appartient; & si, pour le reste du chemin, elle ne se croit pas assez en sûreté, le lieutenant-colonel l'escortera jusques sur la frontière de la Saxe ». Charles, qui faisoit indifféremment la grande & la petite guerre suivant l'occasion, attaqua & battit en Lithuanie un corps Russe. Il vit, parmi les vaincus restés sur le champ de bataille, un officier qui excita sa curiosité. C'étoit un François, nommé Busanville, qui répondit avec une grande présence d'esprit à toutes les questions qu'on lui fit. Il ajouta qu'il mourroit avec l'unique regret de n'avoir pas vu le roi de Suède. Charles s'étant fait connoître, Busanville leve la main droite, & dit avec un air plein de satisfaction : « J'ai souhaité depuis plusieurs années de suivre vos drapeaux; mais le fort a voulu que je servisse contre un si grand prince; Dieu bénisse votre majesté, & donne à ses entreprises tout le succès qu'elle desire ». Il expira quelques heures après,

dans un village où il avoit été porté. On l'enterra avec de grands honneurs, & aux dépens du roi. Charles ayant forcé les Polonois à exclure le roi Auguste du trône où ils l'avoient placé, entra en Saxe, pour obliger ce prince lui-même à reconnoître les droits du successeur qu'on lui avoit donné. Il choisit son camp près de Lutzen, champ de bataille fameux par la victoire & par la mort de Gustave-Adolphe. Il alla voir la place où ce grand-homme avoit été tué. Quand on l'eut conduit sur le lieu : *J'ai tâché, dit-il, de vivre comme lui ; Dieu m'accordera peut-être un jour une mort aussi glorieuse.* Un jour ce prince se promenant près de Leipsick, un payfan vint se jeter à ses pieds pour lui demander justice d'un grenadier qui venoit de lui enlever ce qui étoit destiné pour le dîner de sa famille. Le roi fit venir le soldat. » Est-il bien vrai, lui dit-il » d'un visage sévère, que vous » avez volé cet homme ? — » Sire, dit le soldat, je ne lui » ai pas fait tant de mal que » votre majesté en a fait à son » maître; vous lui avez ôté un » royaume, & je n'ai pris à ce » maraud qu'un dindon ». Le roi donna dix ducats de sa propre main au payfan, & pardonna au soldat en faveur de la hardiesse du bon mot, en lui disant : » Souviens-toi, mon ami, que si j'ai » ôté un royaume au roi Auguste, je n'en ai rien pris pour » moi ». Les plus grands dangers ne firent jamais la moindre impression sur ce prince. Ayant eu un cheval tué sous lui à la bataille de Narva, sur la fin de 1700, il sauta légèrement sur un autre,

disant gaiement : *Ces gens-ci me font faire mes exercices.* Un jour qu'il dictoit des lettres pour la Suede à un secrétaire, une bombe tomba sur la maison, perça le toit, & vint éclater près de la chambre même du roi. La moitié du plancher tomba en pieces. Le cabinet où le roi dictoit, étant pratiqué en parrie dans une grosse muraille, ne souffrit point de l'ébranlement; & par un bonheur étonnant, nul des éclats qui sauterent en l'air, n'entra dans le cabinet, dont la porte étoit ouverte. Au bruit de la bombe & au fracas de la maison qui sembloit tomber, la plume échappa des mains du secrétaire. *Qu'y a-t-il ?* lui dit le roi d'un air tranquille; *pourquoi n'écrivez-vous pas ?* Celui-ci ne put répondre que ces mots : *Eh Sire.. la bombe !..* — *Eh bien,* reprit le roi, *qu'a de commun la bombe avec la lettre que je vous diste ?* *Continuez.* Les ennemis de Charles étoient sûrs de son approbation, lorsqu'ils se conduisoient militairement. Un célèbre général Saxon lui ayant échappé par de savantes manœuvres, dans une occasion où cela ne devoit pas arriver, ce prince dit hautement : *Schulembourg nous a vaincus.* Il avoit conservé plus d'humanité que n'en ont d'ordinaire les conquérans. Un jour d'action, ayant trouvé dans la mêlée un jeune officier Suédois blessé & hors d'état de marcher, il le força à prendre son cheval, & continua de combattre à pied, à la tête de son infanterie. Quoique Charles vécut d'une manière fort austère, un soldat mécontent ne craignoit pas de lui présenter, en 1709, du pain noir & moisi, fait

d'orge & d'avoine, seule nourriture que les troupes eussent alors, & dont elles manquoient même souvent. Ce prince reçut le morceau de pain sans s'émouvoir, le mangea tout entier, & dit ensuite froidement au soldat : *Il n'est pas bon, mais il peut se manger.* Lorsque, dans un siège ou dans un combat, on annonçoit à Charles XII la mort de ceux qu'il estimoit & qu'il aimoit le plus, il répondoit sans émotion : *Eh bien, ils sont morts en braves gens pour leur prince.* Il disoit à ses soldats : *Mes amis, joignez l'ennemi, ne tirez point ; c'est aux poltrons à le faire.* Son Histoire a été pesamment écrite par Norberg, son chapelain, en 3 vol. in-4°, Amsterdam, 1742; plus élégamment, mais avec moins d'exatititude par Voltaire, en 1 vol. in-12 & in-8°. Voyez ADLERFELD.

CHARLES II, roi de Navarre, comte d'Evreux, dit *le Mauvais*, naquit l'an 1332 avec de l'esprit, de l'éloquence & de la hardiesse; mais avec une méchanceté qui ternit l'éclat de ces qualités. Il fit assassiner Charles d'Espagne de la Cerda, connétable de France, en haine de ce qu'on avoit donné à ce prince le comté d'Angoulême, qu'il demandoit pour sa femme, fille du roi Jean. Charles V, fils de ce monarque, & lieutenant-général du royaume, le fit arrêter. Mais le Navarrois s'étant sauvé de sa prison, conçut le projet de se faire roi de France. Il vint souffler le feu de la discorde à Paris, d'où il fut chassé, après avoir commis toutes sortes d'excess. Dès que Charles V fut parvenu à la couronne, le roi de Navarre chercha un

prétexte pour reprendre les armes; il fut vaincu. Il y eut un traité de paix entre Charles & lui, en 1365. On lui laissa le comté d'Evreux, son patri-moine, & on lui donna Montpellier & ses dépendances pour ses prétentions sur la Bourgogne, la Champagne & la Brie. Le poison étoit son arme ordinaire : on prétend qu'il s'en servit pour Charles V. Sa mort, arrivée en 1387, fut digne de sa vie. Il s'étoit fait envelopper dans des draps trempés dans de l'eau-de-vie & du soufre, soit pour ranimer sa chaleur affoiblie par les débauches, soit pour guérir sa lepre; le feu prit aux draps, & le consuma jusqu'aux os. C'est ainsi que presque tous les historiens François racontent la mort de Charles II; cependant, dans la lettre que l'évêque de Dax, son principal ministre, écrivit à la reine Blanche, sœur de ce prince, & veuve de Philippe de Valois, il n'est fait nulle mention de ces affreuses circonstances, mais seulement des vives douleurs que le roi avoit souffertes dans sa dernière maladie, avec de grandes marques de pénitence & de résignation à la volonté de Dieu. » Ce prince avoit, dit Mezerai, toutes les bonnes qualités qu'une méchante ame rend pernicieuses, l'esprit, l'éloquence, l'adresse, la hardiesse & la libéralité.

CHARLES MARTEL, fils de Pepin Héristal, & d'une concubine nommée Alpaide, fut reconnu duc par les Austrasiens en 715. Héritier de la valeur de son pere, il défit Chilperic II, roi de France, en plusieurs combats, & substitua à

sa place un fantôme de roi nommé Clotaire IV. Après la mort de ce Clotaire, il rappella Chilperic de l'Aquitaine où il s'étoit réfugié, & se contenta d'être son maire du palais. Il tourna ensuite ses armes contre les Saxons & les Sarrasins. Ceux-ci furent taillés en pieces entre Tours & Poitiers, l'an 732. On combattit un jour entier, les ennemis perdirent plus de 100 mille hommes. Abderame leur chef fut tué, & leur camp pillé. Cette victoire acquit à Charles le surnom de *Martel*, comme s'il se fût servi d'un marteau pour écraser les barbares. Leurs incursions continuant toujours dans le Languedoc & la Provence, le vainqueur les chassa entièrement, & s'empara des places dont ils s'étoient rendus maîtres dans l'Aquitaine. Charles ne posa point les armes. Il les tourna contre les Frisons révoltés, les gagna à l'état & à la religion, & réunit leur pays à la couronne. Thiéri, roi de France, étant mort en 737, le conquérant continua de régner sous le titre de duc des François, sans nommer un nouveau roi. Il mourut en 741. Le clergé perdit beaucoup sous ce conquérant. Il entreprit de le dépouiller. S. Boniface l'appelle *le destructeur des monastères*, & dit qu'il mourut d'une mort honteuse, & après de longs tourmens. Peut-être pourroit-on l'excuser à un certain point, à raison des circonstances où il se trouvoit, des guerres qu'il eut à soutenir contre les Sarrasins, & de la conduite des évêques qui par une ardeur inconsidérée, ou Lisant les fonctions pastorales

pour repousser les barbares par les armes, se dépouillerent en quelque sorte eux-mêmes de la sanction sainte qui couvroit leurs personnes & leurs possessions. Un historien judicieux a eu raison de dire, » que » par l'emploi des biens ec- » clésiastiques à des fins même » louables, mais différentes de » leur destination, les notions » furent confondues, les prin- » cipes anéantis ou altérés, les » bases de la politique & du » gouvernement ébranlées ».

CHARLES DE FRANCE, second fils du roi Philippe le Hardi, eut en apanage les comtés de Valois, d'Alençon & du Perche en Paris. Il fut investi en 1283 du royaume d'Aragon, & prit en vain le titre de roi. Boniface VIII y ajouta celui de vicaire du Saint-Siège. Il passa en Italie, y fit quelques exploits, & fut surnommé *Défenseur de l'Eglise*. Il servit avec plus de succès en Guienne & en Flandre, & mourut à Nogent en 1325. On a dit de lui, qu'il avoit été *filz de roi, frere de roi, oncle de roi & pere de roi, sans être roi*. Il étoit pere de Philippe VI, dit de *Valois*.

CHARLES, Duc de Guyenne, frere de Louis XI. Voyez **LOUIS XI**.

CHARLES, duc de Bourbon, fils de Gilbert, comte de Montpensier, & de Claire de Gonzague, naquit en 1489. Il fut fait connétable en 1515, à 26 ans. Devenu vice-roi du Milanais, il s'y fit aimer de la noblesse par sa politesse, & du peuple par son affabilité. Il s'étoit couvert de lauriers dans toutes les affaires d'éclat, & sur-tout à la bataille de Mari-

gnar. La reine-mere, Louise de Savoie, dont il n'avoit pas voulu, dit-on, appercevoir les sentimens, lui ayant suscité un procès pour les domaines de Bourbon, Charles se ligua avec l'empereur & le roi d'Angleterre contre la France sa patrie. Il étoit déjà dans le pays ennemi, lorsque François I lui envoya demander l'épée de connerable & son ordre. Bourbon répondit : » Quant à l'épée, il me l'ôta à Valenciennes, » lorsqu'il confia à M. d'Alençon l'avant-garde qui m'appartenoit. Pour ce qui est de l'ordre, je l'ai laissé derrière moi chevet à Chantilli ». Charles, devenu général des armées de l'empereur, alla mettre le siege devant Marseille en 1524, & fut obligé de le lever. Il fut plus heureux aux batailles de Biagras & de Pavie, au gain desquelles il contribua beaucoup. François I ayant été pris dans cette dernière journée, Bourbon, touché du malheur de son ancien souverain, passa en Espagne à sa suite, pour veiller à ses intérêts pendant les négociations de l'empereur avec son prisonnier. Un seigneur Espagnol, nommé le marquis de Villano, ne voulut jamais prêter son palais pour y loger Bourbon : » Je ne saurois rien refuser à votre majesté, dit-il à Charles-Quint ; mais si le duc loge dans ma maison, j'y mettrai le feu au moment qu'il en sortira, comme à un lieu infecté de la perfidie, & par conséquent indigne d'être habité par des gens d'honneur ». Le général, de retour dans le Milanais, fit quelques démarches équivoques,

qui pouvoient faire douter s'il n'étoit pas aussi infidèle à Charles-Quint, qu'il l'avoit été à François I. Lorsqu'il se jeta entre les bras de cet empereur, on avoit fait une pasquinade. On y représentoit ce prince donnant des lettres patentes au connerable. Derrière eux étoit Pasquin, qui faisoit signe avec le doigt à l'empereur, & lui disoit : *Charles, prenez garde.* Bourbon alla se faire tuer ensuite au siege de Rome, en montant des premiers à l'assaut en 1527. Il s'étoit vêtu ce jour-là d'un habit blanc, pour être, disoit-il, *le premier but des assiégés & la première enseigne des assiégeans.* Dans la crainte que son corps ne fût insulté par le peuple Romain, ses soldats qui lui étoient dévoués, l'emporterent à Gaëtte où ils lui dressèrent un magnifique mausolée. Son tombeau a été détruit, & son corps embaumé est devenu un objet de curiosité pour les voyageurs. Charles passa long-tems pour le plus honnête-homme, le plus puissant seigneur, le plus grand capitaine de la France ; mais les tracasseries de la reine-mere, en causant son évafion, ôterent à ses vertus tout leur lustre. M. Baudot de Jully a donné un roman de son nom, 1706, in-12.

CHARLES DE BOURBON, fils de Charles de Bourbon, duc de Vendôme, cardinal, archevêque de Rouen, & légat d'Avignon, fut mis sur le trône en 1589 par le duc de Mayenne, après la mort de Henri III, sous le nom de Charles X. Quelques écrivains ont dit qu'il avoit accepté la couronne, pour la faire perdre à Henri IV son ne-

veu. C'est précisément tout le contraire. Vers le tems où il fut déclaré roi, il envoya, de sa prison de Fontenai en Poitou, son chambellan à Henri IV, avec une lettre par laquelle il le reconnoissoit pour son roi légitime. » Je n'ignore point, » disoit-il à un de ses confidens, » que les Ligueurs en veulent » à la maison de Bourbon. Si je me suis joint à eux, c'est toujours un Bourbon qu'ils reconnoissent, & je ne l'ai fait que pour la conservation des droits de mes neveux ». Ce fantôme de la royauté mourut de la gravelle à Fontenai-Comte en 1590, âgé de 67 ans. On frappa des monnoies en son nom. Sa *Vie* a été écrite par Jacques du Breul, bénédictin; Paris, 1612, in-4^o.

CHARLES DE FRANCE, comte d'Anjou, frere de S. Louis, né en 1220, épousa Béatrix, héritière de Provence, qui l'accompagna en Egypte, où il fut fait prisonnier l'an 1250. Ce prince à son retour soumit Arles, Avignon, Marseille, qui prétendoient être indépendantes, & qui même, après le succès de Charles, conservèrent de grands privilèges. Il fut investi du royaume de Naples & de Sicile en 1265; & plusieurs critiques placent à cette époque l'origine de l'hommage que les rois de Naples rendent annuellement au Saint-Siège, hommage que d'autres font remonter jusqu'à Robert GUISCARD (voyez ce mot). Maintroi, usurpateur de ce royaume, fut vaincu par lui & tué l'année d'après dans les plaines de Bénavent. Sa femme, les enfans, ses trésors furent livrés au vain-

queur, qui fut périr en prison cette veuve & le fils qui lui restoit. Conradin, duc de Suabe, & petit-fils de l'empereur Frédéric II, étant venu avec Frédéric d'Autriche pour recouvrer l'héritage de ses aïeux, fut fait prisonnier deux ans après, & exécuté dans le marché de Naples par la main du bourreau. Ces exécutions firent détester Charles. Un Gibelin, passionnément attaché à la maison de Suabe, & brûlant de venger le sang répandu, trama un complot contre lui. C'étoit le fameux Jean de Prochita, (voyez ce mot) dont Charles avoit confisqué les biens, & selon plusieurs historiens, séduisit la femme. Les Siciliens se révolterent. Le jour de Pâques 1282, au son de la cloche de Vêpres, tous les François furent massacrés dans l'isle, les uns dans les églises, les autres aux portes, ou dans les places publiques, les autres dans leurs maisons. Il y eut 8 mille personnes égorgées. Charles mourut en 1285, avec la douleur d'avoir poussé ses sujets, par sa violence & sa cruauté, à se livrer à cette vengeance extrême, qui est connue sur le nom de *Vêpres Siciliennes*.

CHARLES, duc de Bourgogne, dit *le Hardi*, *le Guerrier*, *le Téméraire*, fils de Philippe le Bon, naquit à Dijon en 1433. Il succéda à son pere en 1467. Deux ans auparavant il avoit gagné la bataille de Montlhéri. Il fut encore vainqueur à Saint-Trond contre les Liégeois. Il les soumit, humilia les Gantois, & se déclara l'ennemi irréconciliable de Louis XI, avec lequel il fut toujours en guerre. Ce fut lui qui livra à ce

prince le connétable de St-Pol, qui étoit allé se remettre entre ses mains, après en avoir reçu un sauf conduit. Cette perfidie lui valut Saint-Quentin, Ham, Bouchain, & le trésor de la malheureuse victime de sa lâcheté. Ses entreprises depuis furent toutes funestes. Les Suisses remportèrent sur lui les victoires de Granfon & de Morat en 1476. C'est à cette dernière journée qu'il perdit ce beau diamant, vendu alors pour un écu, que le duc de Florence acheta depuis si chèrement. Les piques & les spadons des Suisses triomphèrent de la grosse artillerie & de la gendarmerie de Bourgogne. Charles le Téméraire périt en 1477, défait par le duc de Lorraine, & tué en se sauvant après la bataille qui se donna près de Nanci, qu'il avoit assiégé. Ce duc de Bourgogne, dit un historien, étoit le plus puissant de tous les princes qui n'étoient pas rois, & peu de rois étoient aussi puissans que lui. A la fois vassal de l'empereur & du roi de France, il étoit très-redoutable à l'un & à l'autre. Il inquiéta tous ses voisins, & presque tous à la fois. Il fit des malheureux, & le fut lui-même. On ne peut néanmoins lui refuser d'excellentes qualités, auxquelles plusieurs historiens ne semblent pas avoir rendu assez de justice. Philippe de Commines nous apprend qu'il étoit très-chaste, qu'il défendit rigoureusement le duel, & qu'il administra la justice avec vigueur. Il paroît que le duc René a eu un peu recours à la trahison pour perdre ce redoutable adversaire. Cambiasso, le sire d'Ange, le seig-

neur de Montfort, qui abandonnerent Charles dans le moment le plus critique, n'ont pas passé sans quelque intérêt dans le parti des Lorrains. Ils furent richement récompensés pour une action que la vraie valeur n'eût payé que de mépris & de haine. Aussi, les Suisses de l'armée de René ne voulurent pas recevoir les traitres, & ferrent les rangs, pour les empêcher de prendre place parmi eux. On voit à Bruges dans l'église de N. D., le tombeau de ce duc & celui de sa fille Marie; ce sont deux pieces superbes.

CHARLES I, duc de Lorraine, fils puîné de Louis d'Outremer, naquit à Laon en 953, & fit hommage-lige de ses états à l'empereur Othon II, son cousin; ce qui indigna les seigneurs François. Louis le Fainéant, son neveu, étant mort, Charles fut privé de la couronne de France par les états assemblés en 987, & Hugues Capet fut mis sur le trône. Ce prince tenta vainement de faire valoir son droit par les armes. Il fut pris à Laon le 2 avril 991, & renfermé dans une tour à Orléans, où il mourut 3 ans après.

CHARLES II, duc de Lorraine, étoit fils du duc Jean, empoisonné à Paris le 27 septembre 1382, & de Sophie de Wirtemberg. Il se signala dans plusieurs combats, fut connétable en 1418, & mourut en 1430.

CHARLES IV DE LORRAINE, petit-fils de Charles III, prince guerrier, plein d'esprit, mais inquiet & capricieux. Il se brouilla souvent avec la France, qui le dépoilla deux fois de ses

érats. & le reduisit à subsister
 de son armée qu'il louoit aux
 princes étrangers. En 1641, il
 donna la paix. & aussitôt après
 se déclara pour les Espagnols,
 qui moins traitables que les
 François, & comptant peu sur
 sa bonté, l'enfermerent dans
 la citadelle d'Anvers, & le
 transférerent de-là à Tolde jus-
 qu'en 1649. L'histoire de sa pri-
 son se trouve à la fin des *Me-
 moires de Beauvau*. Cologne,
 1640. 17-12. Trois ans après,
 en 1652, il signa le traité de
 Montmartre, par lequel il fai-
 soit Louis XIV heritier de ses
 états, à condition que tous les
 princes de sa famille seroient de-
 claré princes du sang de France,
 & qu'on lui permettoit de le-
 ver un million sur l'état qu'il
 abandonnoit. Ce traité produisit
 de nouvelles bizarreries dans
 le duc de Lorraine. Le roi en-
 voya le maréchal de la Ferré
 contre lui. Il ceda Marial, &
 le reste de ses états lui fut ren-
 du. Le maréchal de Créqui l'en
 deponilla de nouveau en 1670.
 Charles, qui étoit accoutumé
 à les perdre, reunit sa petite
 armée à celle de l'empereur.
 Turenne le défit à Lutzenbourg
 en 1674. Charles s'en vengea
 sur l'arrière-ban d'Anjou, qu'il
 battit à son tour. Il assiégea l'an-
 née d'après le maréchal de Cré-
 qui dans Treves, s'en rendit
 maître, & le fit prisonnier. Il
 mourut près de Birsfeld la
 même année 1675, âgé de 72 ans.

» Ce prince, né avec beaucoup
 » de valeur & de talens pour la
 » guerre, dit le président Hé-
 » nault, n'étoit cependant qu'un
 » aventurier, qui eût pu faire
 » fortune s'il fût né sans biens,
 » & qui ne fut jamais conserver

» ses états. Il étoit singulier en
 » galanterie comme en guerre.
 » Mari de la duchesse Nicole, il
 » épousa la princesse de Cante-
 » croix; amoureux ensuite d'une
 » Parisienne, il passa un contrat
 » de mariage avec elle, du vi-
 » vant de la princesse. Louis
 » XIV fit mettre sa maîtresse
 » dans un couvent, ainsi qu'une
 » autre demoiselle à laquelle le
 » bizarre Lorrain vouloit s'unir.
 » Il finit par proposer un ma-
 » riage à une chanoinesse de
 » Pouffai, & il l'auroit épou-
 » sée, sans les oppositions de
 » la princesse de Cantecroix.

CHARLES V, second fils du
 duc François & de la princesse
 Claude de Lorraine, sœur de la
 duchesse Nicole de Lorraine,
 & neveu de Charles IV, suc-
 céda l'an 1675 à son oncle dans
 ses états; ou plutôt, dit le pré-
 sident Hénault, dans l'espérance
 de les recouvrer. L'empereur
 Léopold n'eut point de plus
 grand général, ni d'allié plus
 utile: il commanda ses armées
 avec gloire. Il avoit toutes les
 bonnes qualités de son oncle,
 sans en avoir les défauts, dit
 l'auteur du *Siecle de Louis XIV*.
 Mais en vain il mit sur ses éten-
 dards: *Aut nunc, aut nunquam*:
Où maintenant, ou jamais: le
 maréchal de Créqui lui ferma
 toujours l'entrée de la Lorraine.
 Charles fut plus heureux dans
 les guerres de Hongrie, où il
 se signala par plusieurs victoires
 remportées sur les mécontents,
 & par des conquêtes sur les
 Turcs. On prétend que ses suc-
 ces auroient été plus considé-
 rables si les princes de Bade,
 qui tâchoient de rendre suspect
 son attachement à la maison
 d'Autriche, & qui dominoient

à la cour, n'avoient point laissé manquer ses armées du nécessaire ; ce qui contraignit le duc de lever le siege de Bude en 1684, place qu'il emporta en 1686. En 1674, on le mit sur les rangs pour la couronne de Pologne ; mais ni son nom, ni l'appui de l'empereur ne purent la lui procurer. De retour de ses expéditions de Turquie, il vint servir contre la France, prit Mayence en 1690, & mourut la même année à 48 ans, à Weltz en Autriche. Il avoit eu la gloire de seconder Jean Sobieski dans la délivrance de Vienne, & celle de le délivrer lui-même à la journée de Bar-kam. Charles, digne par ses vertus politiques, militaires & chrétiennes, d'occuper le premier trône de l'univers, ne jouit jamais de ses états. « C'étoit un prince, dit le maréchal de Berwick, éminent par sa prudence, sa piété & sa valeur ; aussi habile qu'expérimenté dans le commandement des armées ; également incapable d'être enflé par la prospérité, comme d'être abattu par l'adversité ; toujours juste, toujours généreux, toujours affable. A la vérité, il avoit quelquefois des mouvemens vifs de colere ; mais dans l'instant la raison prenoit le dessus & il en faisoit ses excuses. Sa droiture & sa probité ont paru, lorsque sans considérer ce qui pouvoit lui être personnellement avantageux, il s'opposa en 1668 à la guerre que l'empereur méditoit contre la France, quoique ce fut l'unique moyen pour être rétabli dans ses états ». Charles V se sentant près de la mort,

écrivit à l'empereur la lettre suivante : « Sacrée majesté, suivant vos ordres, je suis parti d'Inspruck, pour me rendre à Vienne ; mais je suis arrêté ici par un plus grand maître. Je vais lui rendre compte d'une vie que je vous avois consacrée toute entière. Souvenez-vous que je quitte une épouse qui vous touche, des enfans à qui je ne laisse que mon épée, & des sujets qui sont dans l'oppression ». L'empereur lui avoit fait épouser sa sœur Eléonore-Marie, fille de l'empereur Ferdinand III, & reine douairière de Pologne. De ce mariage naquit le duc Léopold I, père de l'empereur François I (voyez LÉOPOLD). La Brune a donné la *Vie* du duc Charles V, in-12. Il a paru aussi sous son nom un *Testament politique*, Leipsick, 1696, in-8° : pauvre ouvrage, que les notes de l'édition d'Amsterdam, 1749, achevent de rendre digne du fanatisme protestant. On l'attribue cependant à un abbé Lorrain, nommé Chevremont.

CHARLES, (S.) voyez BORROMÉE.

CHARLES DE LORRAINE, archevêque de Rheims, de Narbonne, évêque de Metz, de Toul, de Verdun, de Têrouane, de Luçon & de Valence ; abbé de S. Denis, de Fécamp, de Cluni, de Marmoutier, &c. naquit à Joinville en 1525, de Claude de Lorraine, premier duc de Guise. Paul III l'honora de la pourpre romaine en 1547. Le cardinal se signala au colloque de Poissy, qu'il avoit ménagé, disent ridiculement les Protestans, pour faire admirer son éloquence.

L'année d'aparavant, en 1563, il avoit proposé d'établir l'inquisition en France, en remontrant que ce moyen avoit constamment préservé le Portugai, l'Espagne & l'Italie, du malheur des guerres civiles, où l'hérésie avoit plongé le reste de l'Europe. Le chancelier de l'Hospital s'y opposa. Pour tenir un milieu, le roi attribua la connoissance du crime d'hérésie aux évêques, à l'exclusion des parlemens. Le cardinal de Lorraine parut avec beaucoup d'éclat au concile de Trente, & y déploya son zèle pour l'Eglise & pour la conservation de la doctrine catholique, contre les efforts des sectaires. De retour en France, il fut envoyé en Espagne par Charles IX, dont il gouvernoit les finances en qualité de ministre d'état. Il est tant qu'il ait eu la moindre part à la S. Barthélemi, comme le suppose M. Chénier dans sa trépanatique & sacrilège tragédie de *Charles IX*. Le cardinal n'étoit pas même alors en France, & se trouvoit à Rome. Il vouloit sans doute qu'on fit une guerre implacable à des fanatiques révoltés; il pensoit que toute paix, toute treve avec eux étoit inutile & dangereuse. » L'évé-

» nement, dit un auteur, a
 » prouvé qu'il étoit beaucoup
 » meilleur politique que le chan-
 » celier de l'Hospital. Sa maxime
 » étoit celle de Platon & des
 » plus fameux philosophes an-
 » ciens & modernes; qu'il ne
 » doit y avoir dans un état,
 » qu'un seul culte, & que ce
 » culte doit être vrai; que c'est
 » là une loi fondamentale &
 » constitutionnelle; que la Re-
 » ligion cesse d'être efficace,

» quand les citoyens s'
 » suadés que toute reli-
 » gion est bonne; qu'on ne p
 » fortement attaché q
 » religion exclusive »
 » eu une foiblesse dans l
 » cession de Pénitens à L
 » n'ayant pas voulu se re
 » peur de troubler la sér
 » il fut saisi d'une fièvre
 » conduisit au tombeau
 » Il avoit fondé l'année
 » dente l'université de
 » Mousson. Il fit fleurir l
 » ces & les cultiva. On
 » quelques ouvrages.

CHARLES DE LOR
 duc de Mayenne, secon
 François de Lorraine,
 Guise, né en 1554, se
 aux sieges de Poitiers
 Rochelle, & à la ba
 Montcontour. Il bâtit
 testans dans la Guienn
 le Dauphiné & en Sa
 Ses freres ayant été t
 états de Blois, il succéda
 projets, se déclara ch
 Ligue, & prit le titre
tenant-général de l'état
ronne de France. Il a
 long-tems jaloux de l
 le Balafre, dont il avo
 rage, sans en avoir l
 Il marcha contre son
 tisme Henri IV, à la
 30 mille hommes, &
 à la journée d'Arques
 suite à celle d'Yvry,
 le roi n'eût guere plus d
 hommes. La faction é
 ayant fait pendre le
 président du parlemen
 ris, & deux consei
 s'opposoient à leur in
 Mayenne condamna
 supplice quatre de ces
 & éteignit par ce cou
 cette cabale prête à l

lui-même. Il ne persista pas moins à maintenir la Ligue. Enfin, après plusieurs défaites, il s'accommoda avec le roi en 1599. Cette paix, dit le président Hénault, eût été plus avantageuse pour lui, s'il l'eût faite plutôt; & quoique l'on reconnoisse que ce fut un grand-homme, on a dit de lui, qu'il n'avoit su bien faire ni la guerre ni la paix. Henri se réconcilia sincèrement avec lui : il lui donna sa confiance & le gouvernement de l'Isle-de-France. Un jour ce roi le fatigua dans une promenade, le fit bien suer, & lui dit au retour : » Mon » cousin, voilà la seule vengeance que je voulois tirer de » vous, & le seul mal que je » vous ferai de ma vie ». Charles mourut à Soissons en 1611.

CHARLES-ALEXANDRE DE LORRAINE, gouverneur des Pays-Bas, grand-maître de l'ordre Teutonique, frere de l'empereur François I, naquit à Lunneville le 12 décembre 1712, de Léopold-Joseph, duc de Lorraine & d'Elisabeth-Charlotte d'Orléans. Le prince Charles, quelque tems après le mariage de son frere avec l'héritiere de la maison d'Autriche, fut fait général d'artillerie, puis feld-maréchal; il commanda l'armée en Bohême l'an 1742. S'étant emparé de Czaflau, il y livra bataille au roi de Prusse, qui remporta la victoire en perdant presque toute sa cavalerie. La paix ayant été faite la même année entre le roi de Prusse & la reine de Hongrie, le prince Charles tourna ses armes contre les François qui faisoient de grandes conquêtes en Bohême, enleva Pyseck,

Pilsen; mit le siege devant Prague le 28 juillet, & prit Leutmeritz avant la fin de cette campagne. En 1744 il commanda sur le Rhin, qu'il traversa le 2 juillet de la maniere la plus glorieuse; il s'empara des lignes de Spire, de Germentheim, de Lauterbourg & de Haguenau, & s'établit au milieu de l'Alsace; mais le roi de Prusse en violant la paix de Breslau, fit une diversion qui obligea le prince Charles d'abandonner l'Alsace. Il fit sa retraite en bon ordre, & repassa le Rhin à Bentheim le 25 août, en présence de l'armée Françoisé. Il retourna en Bohême, & contraignit le roi de Prusse d'abandonner ses conquêtes. L'année suivante, ce monarque le battit à Friedberg & à Prandnitz. Il commanda encore les armées Autrichiennes en 1757, défit le général Keith, & chassa les Prussiens de toute la Bohême; la même année, le 22 novembre, il les défit encore près de Breslau. Il n'eut pas le même bonheur le 5 décembre suivant, à la bataille de Lissa. Ce prince souvent malheureux dans les combats, n'en fut pas moins un grand général; brave, intrépide dans les dangers, sage dans le conseil, il s'est fait souvent redouter même après sa défaite. Personne ne fut mieux que lui choisir un camp, le fortifier, faire une retraite sûre & honorable. Il se faisoit aimer & admirer, autant par sa générosité, sa douceur, son affabilité, que par son esprit & l'étendue de ses connoissances dans l'histoire, la philosophie, les mathématiques, la mécanique, & par un amour fin-

cière de la Religion. Les gens-de-lettres trouvoient auprès de lui un accès facile; sa bibliothèque, son cabinet de médailles & d'histoire naturelle, &c. tout leur étoit ouvert. Sous son gouvernement, les loix ont été respectées, l'abondance publique constamment maintenue, le commerce protégé & étendu, & les peuples en général rendus heureux. Il ne fit cependant pas la moitié du bien qui étoit dans son cœur, sans cesse contrarié par les ministres nommés par la cour de Vienne, & déjà infectés de l'esprit de nouveauté & des prétendues réformes, qui préparoient le bouleversement de ces provinces. Ce bon prince qui en prévoyoit les conséquences, résista, autant qu'il fut en son pouvoir, à ces ennemis de la chose publique; & quoique son autorité fut fort circonscrite, le respect qu'on lui devoit & le tendre attachement qu'avoit pour lui Marie-Thérèse, empêchèrent les réformateurs empyriques de réaliser la plupart de leurs funestes spéculations. Les états de Brabant lui élevèrent une statue pédestre de bronze; on en voit une équestre sur la maison des brasseurs à Bruxelles. Il mourut le 4 juillet 1780, au château de Tervueren. Il avoit épousé le 7 janvier 1744, Marie-Anne d'Autriche, seconde fille de Charles VI, qu'il perdit la même année.

CHARLES le Guerrier, duc de Savoie, étoit fils d'Amédée IX, & frère de Philibert I, auquel il succéda en 1482. Ce prince étoit bien fait, sage, vertueux, affable, libéral & instruit. Il eut beaucoup de traverses à essuyer au commen-

cement de son règne. L'an 1485, Charlotte, reine de Chypre, & veuve de Louis de Savoie, confirma, en faveur de Charles, la donation qu'elle avoit faite de son royaume au duc son époux. C'est sur ce fondement que les ducs de Savoie ont pris le titre de roi de Chypre. Charles épousa Blanche de Montferrat, fille de Guillaume Paléologue VI, marquis de Montferrat, dont il eut un fils qui lui succéda. Charles le Guerrier promettoit un règne glorieux, lorsqu'il mourut le 13 mars 1489, à 21 ans. Le marquis de Saluces, qu'il avoit vaincu en personne, & dont il avoit subjugué le pays, fut soupçonné de l'avoir fait empoisonner.

CHARLES-EMMANUEL I, duc de Savoie, dit le Grand, naquit au château de Rivoli en 1562. Il signala son courage au camp de Montbrun, aux combats de Vigo, d'Ast, de Ghâtillon, d'Otage; au siège de Verue, aux barricades de Susse. Il eut des vues sur la Provence en 1590. Philippe II, son beau-père, l'aida à se faire reconnoître protecteur de cette province par le parlement d'Aix, afin que cet exemple engageât la France de reconnoître le roi d'Espagne pour protecteur de tout le royaume. Charles-Emmanuel tourna ensuite ses regards sur le trône impérial, après la mort de l'empereur Mathias; sur le royaume de Chypre, qu'il vouloit conquérir, & sur la principauté de Macédoine, que les peuples de ce pays, tyrannisés par les Turcs, lui offrirent. Les Genevois à peine affermis dans leur révolte, furent obligés de défendre leur

C H A

ville, en 1602, contre les armes de ce prince, qui fit tenter une escalade sans succès. Henri IV fit avec lui un traité, par lequel il lui laissoit le marquisat de Saluces, pour la Bresse & le Bugei. Lorsqu'on lui parla à la cour de rendre le marquisat, il répondit : « Que le mot de *res-titution* ne devoit jamais entrer dans la bouche des princes, & sur-tout des guerriers ». Toujours remuant, il s'opposa encore aux armes des François, à celles des Espagnols & des Allemands, après la guerre pour la Valteline. Il mourut de chagrin en 1630, à 78 ans. Son ambition le jeta dans des voies détournées & indignes d'un grand prince. Il n'y eut jamais d'homme moins ouvert que lui. On disoit que son cœur étoit, comme son pays, inaccessible. Il bâtit des palais & des églises : il aima & cultiva les lettres ; mais il ne songea pas assez à faire des heureux & à l'être.

CHARLES-EMMANUEL II, fils de Victor-Amédée I, commença à régner en 1638, après la mort du duc François. Il n'avoit alors que quatre ans. Les Espagnols profitèrent de la foiblesse de la régence pour s'emparer de diverses places ; mais la paix des Pyrénées rétablit la tranquillité en Savoie : elle ne fut troublée que par un léger différend avec la république de Gènes. Charles-Emmanuel mourut en 1675, de la révolution que lui causa un accident arrivé à Victor-Amédée son fils, renversé de cheval en faisant ses exercices. Turin lui doit plusieurs de ses embellissemens. Il n'oublia pas les

C H A 79

autres parties de ses états. Il perça un rocher qui séparoit la Savoie du Dauphiné, & y pratiqua un chemin large & commode, pour faciliter le commerce entre ces deux provinces : cet ouvrage immortel qui lui fit plus d'honneur qu'une conquête, a été consacré par un monument, sur lequel on a mis l'inscription suivante :

*Carolus-Emmanuel
Dux Sabaudia, Pedemontium
Princeps
Publicâ felicitate paratâ,
Singulorum commodis intentus
Breuiorem securioremque viam
Naturâ oclusam
Romanis intentatam
Ceteris desperatam
Disiectis scopulorum repagulis,
Aquatâ montium iniquitate,
Quæ cervicibus imminebant
precipitia
Pedibus sustinens
Æternis populis commercii
Patefecit
Anno M. DC. LXX.*

Le nom de ce prince mérite d'ailleurs de passer à la postérité, par son esprit, & par la protection qu'il accorda aux savans.

CHARLES-EMMANUEL III, fils de Victor-Amédée II, naquit en 1701. D'excellens maîtres développèrent les talens qu'il avoit reçus de la nature pour la guerre & la politique. Son pere ayant renoncé volontairement à la couronne, en 1730, Charles-Emmanuel monta sur le trône & l'occupa en grand prince. Il entra dans les projets que firent l'Espagne & la France, d'affoiblir en 1733 la maison d'Autriche; & après s'être signalé par quelques actions mémorables dans cette courte guerre, il fit

la paix, & obtint le Novarois, le Tortonois, & quelques autres fiefs dans le Milanois. Cette paix de 1738 fut suivie d'une guerre qui arma presque toute l'Europe. Le roi de Sardaigne, quelque tems incertain, s'unit au commencement de 1742 avec la reine de Hongrie contre la France & l'Espagne. Il eut des succès & des revers ; mais il fut plus souvent vainqueur que vaincu ; & lors même qu'il eut le malheur d'être battu, on admira en lui les dispositions & les ressources d'un général habile. Il eut encore le bonheur de faire une paix avantageuse. Il resta en possession de toutes les acquisitions dont il jouissoit alors, & principalement des districts que lui avoit cédé la reine de Hongrie par le traité d'alliance de 1742, du Vigevanesque, d'une partie du Pavésan, &c. Charles-Emanuel, tout entier à ses sujets, embellit ses villes, fortifia ses places, disciplina ses troupes, & régla tout par lui-même. Il mourut le 20 de février 1773, après avoir été marié trois fois. Il n'avoit pas voulu prendre part à la guerre de 1756, & avoit sacrifié son attrait pour les armes au bonheur de son peuple. Sa sage économie dans l'administration des finances, son éloignement du faste & des plaisirs, son attention à ne pas abandonner les rênes du gouvernement à des mains subalternes, lui donnerent le moyen de réformer bien des abus, de faire des établissemens utiles, & de donner l'abondance à un pays stérile. Tous les ordres de l'état furent sagement policés ; la débauche fut proscrite,

le jeu restreint & modéré. Il regnoit une confusion extrême dans les différentes branches de la législation ; Charles-Emanuel y mit de l'ordre par des ordonnances judicieuses, qui en simplifiant l'administration de la justice, abrégèrent ses longueurs. Son *Code* traduit en françois, a été imprimé à Paris, 1771, 2 vol. in-12. La Religion fut protégée & les talens de ses ministres encouragés ; toutes les places ecclésiastiques, même les évêchés, furent donnés au concours.

CHARLES, surnommé *le Bon*, fils de S. Canut roi de Danemarck, & d'Alize de Flandre, devint comte de Flandre en 1119, après la mort de Baudouin, qui l'avoit institué son héritier par testament. Il donna à ses sujets l'exemple de la pratique de toutes les vertus chrétiennes, & s'occupa constamment à les rendre heureux. Ayant appris que quelques grands opprimoient le pays, il porta des loix sages contre eux. Berthoul qui avoit usurpé la prévôté de S. Donatien de Bruges, à laquelle la dignité de chancelier de Flandre étoit attachée, forma, pour se venger du vertueux comte qui arrêtoit le cours de ses injustices, l'horrible projet de lui ôter la vie, & en confia l'exécution à quelques scélérats qui se portèrent dans l'Eglise de S. Donatien, où le comte alloit tous les jours de grand matin. Charles, averti de ce qui se tramoit, se contenta de répondre : *Nous sommes toujours environnés de dangers ; il suffit que nous ayons le bonheur d'appartenir à Dieu. Si c'est sa volonté que nous perdions*

drions la vie, pouvons-nous la perdre pour une meilleure cause, que pour celle de la justice & de la vérité ? Tandis qu'il récitoit les pseumes de la pénitence devant l'aurel de la Ste Vierge, ses ennemis fondirent sur lui & l'assassinèrent en 1124. » C'étoit, » dit un historien, un prince » ennemi de la flatterie ; il » n'estimoit ceux qui l'appro- » choient, qu'à proportion de » la franchise avec laquelle ils » l'avertissoient de ses fautes. » Plus d'une fois il épuisa ses » trésors en faveur des pau- » vres ; & lorsqu'il n'avoit plus » rien à leur donner, il faisoit » vendre ses propres habits pour » les soulager. Il leur distri- » buoit lui-même du pain & » de quoi couvrir leur nudité. » On remarqua qu'étant dans » la ville d'Ypres, il leur donna » en un seul jour jusqu'à 7800 » pains. Il les aimoit enfin si » tendrement, qu'il tint tou- » jours le bled & les autres » denrées à bas prix, afin qu'ils » ne ressentissent point les ef- » fets de la misère. « Une con- » dante si sage & si chrétienne lui » a mérité le titre de *Vénéral*.

CHARLES DE SAINT PAUL, dont le nom de famille étoit *Vialari*, supérieur-général de la congrégation des Feuillans, fut nommé évêque d'Avranches en 1640, & mourut en 1644. Il est très-connu par sa *Géographie sacrée*, imprimée avec celle de Sanfon, Amsterdam, 1707, 3 vol. in-fol. Son *Tableau de la Rhétorique Française* est au-dessous du médiocre, aussi reste-t-il dans l'oubli.

CHARLETON, (Gautier) médecin Anglois, naquit dans *Tome III.*

le comté de Sommerfet, le 2 février 1619. Après avoir été reçu au doctorat à Oxford en 1642, il fut mis au nombre des médecins ordinaires du roi Charles I, & devint membre de la société royale de Londres. Sa réputation & ses succès le firent appeler à Padoue en 1678 pour y occuper la première chaire de médecine-pratique ; mais n'ayant pu s'accoutumer à ce pays, il revint à Londres au bout de deux ans, & se retira ensuite dans l'isle de Gersey, où il mourut en 1707. Charleton a beaucoup écrit ; sur l'athéisme, sur la puissance de l'amour & la force de l'esprit, sur l'immortalité de l'ame, sur la loi naturelle & la loi divine positive ; mais particulièrement sur la médecine : ses principaux ouvrages en ce genre sont : I. *Exercitationes physico-medicae sive Œconomia animalis*, Londres, 1659, in-12. L'édition de La Haye, 1681, in-12, est plus ample. II. *Exercitationes pathologicae*, Londres, 1661, in-4°. III. *De differentiis & nominibus animalium*, Oxford, 1673, in-fol. IV. *De Scorbuto*, Londres, 1671, in-8°.

CHARLEVAL, (Charles-Faucon de Ry, seigneur de) naquit avec un corps très-délicat & un esprit qui lui ressembloit. Il aima passionnément les lettres, & se fit chérir de tous ceux qui les cultivoient. Sa conversation étoit mêlée de douceur & de finesse ; c'est le caractère de ses vers & de sa prose. Scarron, qui mettoit du burlesque par-tout, jusques dans ses louanges, disoit, en parlant de la délicatesse de son esprit & de son goût : *Que les*

Muses ne le nourriſſoient que de blanc manger & d'eau de poullet. Les qualités de ſon cœur éga- loient celles de ſon eſprit. Avant appris que M. & Mde. Ducier alloient quitter Paris , pour vivre moins à l'étoit en province , il leur alla offrir auſſi-tôt 10 mille francs , & les preſſa vivement de les accepter. Ses Poéſies tomberent (après ſa mort arrivée en 1693 , à 80 ans) entre les mains du premier pré- ſident de Ry , ſon neveu ; mais ce magiſtrat ne voulut point faire ce préſent au public. On en a fait un petit recueil en 1749, in-12 ; elles ſont pleines de légéreté & de graces , mais foibles d'imagination & de ſtyle. Elles conſiſtent en Stances , Epigrammes , Sonnets , Chan- ſons , &c.

CHARLEVOIX , (Pierre- François-Xavier de) Jéſuite , né à Saint-Quentin le 29 oc- tobre 1682 , proféſſa les huma- nités & la philoſophie avec beaucoup de diſtinction. Nommé pour travailler au *Journal de Trévoux* , il remplit cet ou- vrage , pendant 22 ans , d'ex- cellens extraits. Il mourut à la Fleche le 1 février 1761. Des mœurs pures & une ſcience pro- fonde le rendoient le modele de ſes confreres & l'objet de leur eſtime. On a de lui plu- ſieurs ouvrages qui ont eu beau- coup de cours. I. *Histoire & deſ- cription du Japon* , en 6 vol. in-12 , & 2 in-4°. Ce livre , bien écrit & très-détaillé , renferme ce que l'ouvrage de Kœmpfer offre d'intéreffant , & réfute ſes calomnies contre les chrétiens du Japon , par des faits multi- pliés , ſolemnels , incontestables , que le ſeul fanatiſme de ſecte a

pu nier ou dénaturer. II. *Hif- toire de l'iſte de St-Domingue* , in-4° , 2 vol. Paris , 1730 ; Amſ- terdam , 1733 , 4 vol. in-12. Cet ouvrage qui eſt écrit avec ſim- plicite & avec ordre , eſt auſſi curieux que ſenſé. L'auteur s'eſt borné à l'hiſtoire civile & po- litique , ſans entrer dans le dé- tail des miſſions. III. *Histoire du Paraguai* , 6 vol. in-12. C'eſt le même ton , la même ſagacité & la même exactitude que dans les ouvrages précédens. IV. *Histoire générale de la nouvelle France* , in-12 , 4 vol. C'eſt le meilleur de tous les livres écrits ſur cette matiere. V. *Vie de la Mere Marie de l'Incarnation* , in-12 ; livre écrit avec onction & propre à nourrir la piété. Ces différens ouvrages ont été bien reçus de ceux qui jugent ſans préjugé ; on ſouhaiteroit ſeule- ment un peu plus de précision dans le ſtyle.

CHARLIER , (Jean) ſur- nommé *Gerſon* , prit ce nom d'un village du diocéſe de Rheims , où il vit le jour en 1363. Il étu- dia la théologie ſous Pierre d'Ailli , & lui ſuccéda dans la dignité de chancelier & de cha- noine de l'églife de Paris. Jean Petit ayant eu la lâcheté de juſ- tifier le meurtre de Louis , duc d'Orléans , tué en 1408 par ordre du duc de Bourgogne , Gerſon fit cenſurer ſa doctrine par les docteurs & par l'évêque de Pa- ris , quibiqu'il paroiffe favoriser lui-même la doctrine du tyran- nicide. Au concile de Conſ- tance , il aſſiſta comme ambaf- ſadeur de France ; il ſ'y diſ- tingua par pluſieurs diſcours , & ſur-tout par celui de la ſu- périeurité du concile au-deſſus du pape ; ce qui n'empêcha pas

qu'il ne reconnut en des termes très-forts, la primauté & la juridiction du pape dans toute l'Eglise. N'osant pas revenir à Paris, où le duc de Bourgogne l'auroit maltraité, il fut contraint de se retirer en Allemagne déguisé en pèlerin, & ensuite à Lyon dans le couvent des Célestins, où son frere étoit prieur. Cet homme illustre poussa l'humilité jusqu'à devenir maître d'école. Il mourut en 1429, à 66 ans. La plupart de ses Œuvres furent d'abord imprimées à Strasbourg en 1488. Edmond Richer les infecta de sa doctrine & les publia à Paris en 1606. M. Dupin a donné un *Recueil des ouvrages de Gerson* en 5 vol. in-folio, publié en Hollande en 1706. Ils sont distribués en cinq classes. On trouve dans la première les *dogmatiques*; dans la seconde, ceux qui roulent sur la *discipline*; dans la troisième, les *œuvres de morale & de piété*; dans la quatrième, les *œuvres mêlées*. Cette édition est ornée d'un *Gersoniana*; ouvrage curieux; mais où, comme dans tous les *ana*, il y a des choses pour le moins très-douteuses. On trouve aussi dans cette édition un traité composé, dit-on, par Gerson au concile de Constance, & publié pour la première fois par le compilateur luthérien von der Hart, à la fin du 17^e siècle, dans la collection des écrits relatifs à ce concile: pièce suspecte & probablement défigurée; car il n'y a nulle apparence que Gerson ait écrit les extravagances qu'il renferme. Aussi Dupin s'obstinant à lui en faire honneur, fut obligé de l'imprimer hors du royaume (*voyez* PETIT-DI-

DIER). Gerson a été sans contredit l'un des docteurs les plus recommandables de son tems. Il n'étoit cependant pas bien savant dans l'Histoire ecclésiastique, ni dans les écrits des SS. PP., qu'il cite ordinairement comme ils sont dans le décret de Gratich, où souvent ils sont rapportés peu exactement. Son style est dur & négligé, mais énergique. Quelques pseudo-canonistes se sont servi de son nom pour affoiblir l'autorité du St-Siege. Ils allèguent des passages relatifs aux tems de schisme & de scandale où se trouvoit l'Eglise, où le pontife légitime est un sujet de problème, où la paix de l'Eglise ne pouvoit naître que de la déposition de tous les contendans; mais ils n'ont garde de rapporter les endroits où Gerson s'exprime d'une manière claire, générale & absolue sur cette matière. » L'état de la papauté, dit-il, a été institué surna-
turellement & immédiatement de J. C. comme ayant une primatie monarchique & royale dans la hiérarchie ecclésiastique. Car de même que les prélats mineurs, tels que les curés, sont soumis à leurs évêques, quant à l'exercice de leur puissance, & qu'ils peuvent limiter & restreindre l'usage de leurs pouvoirs, il n'est pas douteux aussi que les prélats majeurs ne soient soumis au pape, & qu'il ne puisse en user de même à leur égard » (*De Statu Eccl. oper. tom. 2, col. 532*). » La plénitude, dit-il ailleurs, de la puissance ecclésiastique qui comprend celle de l'ordre & de la juridiction, tant dans

„ le for interne que dans le for
 „ externe, & qui peut s'exer-
 „ cer immédiatement & sans
 „ limitation sur quiconque est
 „ de l'Eglise, ne peut résider
 „ que dans le souverain pon-
 „ tife, parce qu'autrement le
 „ gouvernement de l'Eglise ne
 „ seroit pas monarchique »
 (O^{crum}, tom. 1. pag. 145. &c).

Quelques auteurs lui ont attribué l'excellent livre de l'*Imitation de Jesus-Christ*; mais il n'est pas plus de lui que du prétendu moine *Gersen*, *Gessen*, ou *Gisen*, noms forgés sur celui de *Gerson*. Voyez AMORT, GERSEN, NAUDE, THOMAS-A-KEMPIS.

CHARLIER, (Gilles) savant docteur de Sorbonne, natif de Cambrai, dont il fut élu doyen en 1431, se distingua au concile de Bâle en 1433, & mourut doyen de la faculté de théologie de Paris en 1472. On a de lui divers ouvrages sur les cas de conscience, qu'on ne consulte plus. Ils furent imprimés à Bruxelles en 1478 & 1479, 2 vol. in-fol. sous le titre de *Carlierii Sporta & Sportula*.

CHARMIS, médecin empirique de Marseille, trop resferré sur ce théâtre, vint briller sur celui de Rome, sous l'empire de Néron. Il se fit un nom, en ordonnant tout le contraire de ce que ses confreres prescrivoient. Il faisoit prendre les bains d'eau froide dans la plus grande rigueur de l'hiver. Sénèque, malgré toute sa sagesse, se faisoit gloire de suivre ses ordonnances. Charmis se les faisoit payer chèrement. On dit qu'il exigea d'un homme qu'il avoit soigné pendant une maladie, environ 20 mille livres

de notre monnoie; ce qui a fait dire à un écrivain de nos jours, que, „ lorsque dans une grande „ ville le luxe ne connoit plus „ de bornes, les talens en ré- „ putation n'ont plus de prix ».

CHARNACE, (Hercule, baron de) fils d'un conseiller au parlement de Bretagne, fut un des plus habiles négociateurs de son tems. Ambassadeur de Louis XIII auprès de Gustave, roi de Suede, il remplit ses commissions avec beaucoup de succès. Il négocia ensuite en Danemarck, en Pologne & en Allemagne. Joignant les fonctions de colonel avec l'état d'ambassadeur, il voulut se trouver au siege de Bréda, & y fut tué en 1637. Il fut fort regretté à la cour.

CHARNES, (Jean-Antoine des) doyen du chapitre de Villeneuve-lès-Avignon dans le 17^e siècle, étoit homme de goût & d'une plaisanterie fine. Les ouvrages qu'il a donnés au public sont : I. *Conversations sur La princesse de Cleves*, petit in-12, imprimées à Paris en 1679, dans le tems que ce roman faisoit du bruit. II. *Vie du Tasse*, in-12 : vraie & intéressante. III. Il a eu beaucoup de part aux agréables *Gazettes de l'ordre de la boisson*, dont il étoit membre. Le caractère facile de ses productions lui fit une réputation à la cour : il y fut même question de le placer pour sous-précepteur auprès d'un grand prince; mais différentes raisons empêcherent la réussite de ce projet. Cet auteur mourut au commencement du 18^e siècle.

CHARON ou CARON, fils d'Erebe & de la Nuit, l'une des divinités infernales, étoit le ba-

telier du fleuve Phlegeton. Il faisoit payer une piece de monnoie aux ames qui se présentoient pour passer à l'autre bord de ce fleuve. Les laquais & les grands-seigneurs, les pauvres & les riches, étoient accueillis de la même façon par ce batelier farouche & intraitable. L'idée de cette fable est prise, selon Diodore, d'un usage des Egyptiens de Memphis qui enterroient leurs morts au-delà du lac Acheron.

CHARONDAS, de Catane en Sicile, donna des loix aux habitans de Thurium, rebâti par les Sybarites, & leur défendit, sous peine de mort, de se trouver armés dans les assemblées. Un jour ayant appris, au retour d'une expédition, qu'il y avoit beaucoup de tumulte dans l'assemblée du peuple, il y vola pour l'appaiser, sans avoir l'attention de quitter son épée. On lui fit remarquer qu'il violoit sa propre loi ; il répondit : *Je prétends la confirmer & la sceller même de mon sang ; & sur le champ il s'enfonça son arme dans le sein.* Parmi ses loix on remarque celles-ci : 1°. Quiconque passoit à de secondes noces, après avoir eu des enfans du premier lit, étoit exclus des dignités publiques ; dans l'idée qu'ayant paru mauvais pere, il seroit mauvais magistrat. 2°. Les calomnieateurs étoient condamnés à être conduits par la ville couronnés de bruyeres, comme les derniers des hommes. 3°. Les déserteurs & les lâches devoient paroître trois jours dans la ville revêtus d'un habit de femme. 4°. Charondas, regardant l'ignorance comme la mere de

tous les vices, vouloit que les enfans des citoyens fussent instruits dans les belles-lettres & les sciences. Ce législateur étoit disciple de Pythagore, selon Diogene Laërce. Il florissoit 444 ans avant J. C.

CHARONDAS, ou LE CHARON, (Louis) avocat de Paris & lieutenant-général de Clermont, mort en 1617, à 80 ans, a laissé divers ouvrages de jurisprudence & de belles-lettres, qu'on consulte assez rarement, mais qui ont été utiles dans leur tems.

CHARPENTIER, (François) doyen de l'académie françoise & de celle des belles-lettres, né à Paris en 1620, mourut en 1702, à 82 ans. On le destina d'abord au barreau ; mais il préféra les charmes des belles-lettres aux épines de la chicane. Les langues savantes & l'antiquité lui étoient très-connues. Il contribua plus que personne à cette belle suite de médailles qu'on a frappées sur les principaux événemens du regne de Louis XIV. On a de lui : I. Quelques Poésies, pleines de grands mots & vuides de choses. II. *La Vie de Socrate*, in-12, qu'il accompagna des *Choses mémorables* de ce philosophe, traduite du grec de Xénophon. III. Une traduction de la *Cyropédie*, in-12. » Tout ce » qu'on peut estimer de ses » Traductions, dit un critique, » ce sont les notes vraiment » instructives, genre de mérite » toujours à la portée des écrivains vains laborieux ; mais qui favorise le travail des traducteurs modernes, qui savent si bien s'approprier tout ce qui peut leur donner un air

» d'érudition , & leur épargner les recherches qu'exige la véritable «. IV. *La défense & l'excellence de la Langue Françoisse*, 2 vol. in-12. Il s'étoit élevé une querelle pour savoir si les inscriptions des monumens publics de France devoient être en latin ou en françois. Il n'est pas douteux que la langue latine ne soit plus propre aux inscriptions , que la françoise ; & Charpentier ne l'a pas assez senti. Les inscriptions qu'il fit pour les tableaux des conquêtes de Louis XIV, peintes à Versailles par Le Brun, montrent qu'il étoit plus facile de soutenir la beauté de notre langue , que de s'en servir heureusement. Charpentier cherchoit le délicat , & ne trouvoit que l'emphatique. Racine & Boileau firent des inscriptions latines , pleines d'une noble & énergique simplicité , qu'on mit à la place de ses hyperboles. On a encore de Charpentier plusieurs ouvrages manuscrits. Sa prose est assez noble ; mais elle manque de précision. Charpentier étoit naturellement éloquent , & parloit d'un ton fort animé. Lorsque son feu s'allumoit par la contradiction , il lui échappoit quelquefois des choses plus belles que tout ce qu'il a écrit. On a publié en 1724, in-12, un *Carpentariana* : recueil qui n'a pas été mis , par le public , au rang des bons ouvrages de ce genre ; on y trouve pourtant quelques anecdotes.

CHARPENTIER , (Hubert) prêtre , né en 1565 à Colommiers , dans le diocèse de Meaux , est auteur de l'établissement des *Prêtres du Calvaire*

sur le Mont-Valérien , près de Paris. Il fit deux établissemens pareils sur la montagne de Betharam en Béarn , & à Notre-Dame de Garaison dans le diocèse d'Auch. Il mourut à Paris en 1650. Il avoit été ami particulier de M. du Verger de Hauranne & de tout le Port-Royal.

CHARPENTIER , (Jean le) natif de Cambray , s'y fit chanoine-régulier de l'ordre de S. Augustin dans l'abbaye de S. Aubert : enflé de sa science & de son prétendu mérite , il brigua l'abbatiale , & eut le désagrément d'échouer dans ses prétentions. Il donna ensuite dans la débauche , apostasia , se retira en Hollande pour se marier : il y vécut dans une grande pauvreté , quoiqu'il fut décoré du titre d'historiographe de l'université de Leyde ; & mourut vers l'an 1670. Sur la fin de ses jours , pressé par les remords de sa conscience , il tenta de rentrer dans son ordre. On promit de le recevoir. Arrivé à Valenciennes pour exécuter cette résolution , il manqua de courage , & il retourna sur ses pas. Nous avons de lui : *Histoire généalogique des Pays-Bas*, Leyde , 1664 , 2 vol. in-4°. Il y a beaucoup de fables , des généalogies fausses , & les diplômes qui sont à la fin , sont quelquefois falsifiés.

CHARPENTIER , (René) sculpteur du roi de France , de l'académie de peinture & sculpture , s'est distingué dans son art , particulièrement à Paris , où il est mort en 1723 , à 43 ans. Il joignoit à beaucoup d'habileté , une grande probité & une piété solide. Entre les ouvrages

publics qu'il a fait à Paris, on estime ceux qu'on y voit dans l'église de S. Roch, le tombeau du comte Ragony, l'autel du chœur. M. le duc d'Antin & M. de Côte qui l'avoient chargé du nouveau bâtiment de cette paroisse, ordonnerent que l'on suivroit ses desins pour la décoration du chœur.

CHARRI, (Jacques Prévost, seigneur de) gentilhomme Languedocien, se distingua beaucoup par son courage dans les armées Françoises sous Henri II & Charles IX. Le maréchal de Montluc en parle souvent dans ses Commentaires, comme d'un des plus vaillans officiers de son tems. Il falloit qu'il fut aussi l'un des plus vigoureux, si l'on en croit ce qu'en dit Boivin du Villars dans son *Histoire des guerres du Piémont*. Il raconte que Charri, dans un combat où il défit 300 Allemands de la garnison de Crescentin, abattit le bras d'un revers de son épée au capitaine de cette troupe, quoiqu'armé de corselet & manches de mailles; & que ce bras fut porté à Bonnavet, qui admira la force de ce coup. Charri en 1563 commandoit dix enseignes d'infanterie, qui furent choisies par le roi pour en faire sa garde-françoise à pied; & il fut le premier maître-de-camp du régiment des gardes-françoises, dont l'institution se rapporte à cette époque. Cet honneur lui coûta cher, & fut peu de tems après la cause de sa mort. En lui donnant ses provisions, on lui fit entendre secrètement, que l'intention du roi n'étoit point qu'il dépendit de d'Andelot, alors colonel-général de l'infanterie françoise.

d'Andelot, piqué de voir son autorité méconnue, conçut le projet de se défaire de Charri. On croit qu'il engagea dans ses intérêts Chatellier-Portant, gentilhomme du Poitou, dont Charri avoit tué le frere quelques années auparavant. Cet officier suborna treize assassins, au nombre desquels on est fâché de trouver le *brave Mouvans*. Le 31 décembre 1563, Charri allant au Louvre, fut attaqué sur le pont S. Michel par Chatellier & ses complices, qui l'environnerent, le tuerent avec deux amis qui l'accompagnoient, & sortirent à l'instant de Paris. Telle fut la fin de Charri, qui, suivant Brantôme, » étoit un second Montluc en » valeur & en orgueil, & qui » l'auroit pu être en dignités, s'il » ne s'étoit fait de trop grands » ennemis pour l'atteindre «.

CHARRON, (Pierre) né à Paris en 1541, d'abord avocat au parlement, fréquenta le barreau pendant cinq ou six années. Il le quitta pour s'appliquer à l'étude de la théologie & à l'éloquence de la chaire. Plusieurs évêques s'empresserent de l'attirer dans leurs diocèses, & lui procurerent des bénéfices dans leurs églises. Il fut successivement théologal de Bazas, d'Acqs, de Leictoure, d'Agen, de Cahors, de Condom & de Bordeaux. Michel Montagne lui accorda son amitié & son estime. Il lui permit par son testament de porter les armes de sa maison: grace précieuse, mais dont un galcon, quoique philosophe, devoit faire beaucoup de cas. Charron lui témoigna sa reconnaissance, en laissant tous ses biens au beau-

frere de ce philosophe. En 1598, Charron fut député à Paris pour l'assemblée générale du clergé, & choisi pour secrétaire de cette illustre compagnie. Il auroit voulu finir ses jours chez les Chartreux ou chez les Célestins ; mais on le refusa dans ces deux ordres, à cause de son âge avancé, & plus encore du peu de constance qu'on supposoit à sa vocation. Il mourut subitement à Paris, dans une rue, en 1603. On a de lui : I. *Les trois vérités*, in-8°, 1595. Par la premiere, il combat les Athées ; par la seconde, les Païens, les Juifs, les Mahométans ; & par la troisieme, les hérétiques & les schismatiques. Les Catholiques applaudirent à cet ouvrage, & les Protestans l'attaquerent vainement : aucun de leurs écrivains d'alors n'avoit ni la force de style, ni l'esprit méthodique de Charron. II. *Traité de la sagesse*, Bordeaux, 1601, in-8° ; Elzevir, in-12, 1646. Ce livre combattoit si vivement les opinions populaires, que Charron sembloit donner dans un excès contraire à celui qu'il condamnoit. Deux docteurs de Sorbonne le censurerent ; l'université, la Sorbonne, le châtelet, le parlement s'éleverent contre lui ; le président Jeannin à qui on confia cette affaire, dissipa l'orage, & dit qu'il falloit permettre la vente du livre, *comme d'un livre d'état* ; mais cette décision ne justifia pas l'ouvrage aux yeux de ceux qui ne pensent pas sur toutes choses d'après l'autorité d'un magistrat. Le jésuite Garasse a mis Charron au rang de Théophile & de Vanini. Il le croit même plus dange-

reux, *d'autant qu'il dit plus de vilainies qu'eux, & les dit avec quelque peu d'honnêteté*. Il le peint livré à un athéisme brutal, accoquiné à des melancolies languoureuses & truandes. Il auroit pu lui reprocher avec plus de raison, que dans son livre de la sagesse, il copie souvent Michel Montagne, son maitre, & c'est la vraie source des erreurs de Charron. Plusieurs passages de ce traité ont été corrigés dans les éditions postérieures. III. *Seize Discours chrétiens*, imprimés à Bourdeaux en 1600, in-8°.

CHARTIER, (Alain) archidiacre de Paris, conseiller au parlement, fut secrétaire de Charles VI & de Charles VII, rois de France. Il fit les délices & l'admiration de la cour sous ces deux princes, qui l'envoyèrent en ambassade vers plusieurs souverains. Marguerite d'Écosse, premiere femme du dauphin de France, depuis Louis XI, l'ayant vu endormi sur une chaise, s'approcha de lui pour le baiser. Les seigneurs de sa suite s'étonnant qu'elle eût appliqué sa bouche sur celle d'un homme aussi laid, la princesse leur répondit, *qu'elle n'avoit pas baisé l'homme, mais la bouche qui avoit prononcé tant de belles choses*. On lui donna le nom de pere de l'éloquence française. Il étoit digne de ce titre par sa prose, plutôt que par ses vers. C'étoit l'homme de son tems qui parloit le mieux. Il mourut à Avignon en 1449. Ses *Œuvres* ont été publiées en 1617, in-4°, par du Chesne. La premiere partie renferme des ouvrages en prose. le *Curial*, le *Traité de l'esperance*, le *Quadrilo-*

C H A

que inventif contre Edouard III, & plusieurs autres piéces qu'on lui a faussement attribuées. On trouve ses Poésies dans la seconde partie; mais tous les morceaux ne sont pas à lui, & plusieurs sont indignes de son nom. Il étoit natif de Bayeux, ainsi que ses deux freres qui suivent.

CHARTIER, (Jean) Bénédictin, eut la place de chantre de S. Denis. Il est auteur des grandes *Chroniques de France*, vulgairement appellées *Chroniques de S. Denis*, rédigées en françois, depuis Pharamond jusqu'au décès de Charles VII, en 3 vol. in-folio, Paris, 1493; livre rare & très-cher. *L'Histoire de Charles VII*, par Jean Chartier, parut au Louvre en 1661, in-folio, par les soins du savant Godefroi qui l'enrichit de remarques, & de plusieurs autres piéces qui n'avoient pas encore vu le jour. Chartier est aussi crédule que peu exact. Il écrit sèchement & en vrai compilateur.

CHARTIER, (Guillaume) conseiller au parlement de Paris, puis évêque de cette ville en 1447, fut un des commissaires nommés pour la révision du procès de la *Pucelle d'Orléans*, & pour la réhabilitation de sa mémoire. Dans ses dernières années, il encourut la disgrâce de Louis XI par rapport à la députation qu'il accepta vers les princes pendant la guerre du *Bien public*. Le roi étendit le ressentiment jusques après sa mort, en ordonnant de mettre sur son corps une épitaphe contenant les motifs de cette haine. Mais après le regne de Louis XI, le monument de son humeur

C H A 89

vindicative fut supprimée; & la postérité, dont il avoit voulu dicter le suffrage, rendit justice à la mémoire d'un prélat dont les conseils, s'ils eussent été suivis par son prince, auroient prévenu bien des désordres. Il mourut le 1^{er} mai 1472.

CHARTIER, (René) né à Vendôme, se fit recevoir docteur en médecine de la faculté de Paris, & mourut d'apoplexie le 19 octobre 1654, à 82 ans. Il s'est fait un nom par la collection des *Œuvres d'Hippocrate & de Galien*, qu'il a donnée en grec & latin, Paris, 1639, 13 tomes en 9 vol. in-fol. Cette édition est très-belle, mais cette entreprise, au-lieu d'augmenter sa fortune, la ruina.

CHARTRES, (Renaud de) évêque de Beauvais, puis archevêque de Rheims en 1414, fut nommé chancelier de France en 1424, & reçut l'an 1439 le chapeau de cardinal, au concile général de Florence, des mains du pape Eugene IV. La même année ce prélat sacra, dans son église métropolitaine, en présence de la *Pucelle d'Orléans*, le roi Charles VII, auquel il rendit de grands services. Il mourut subitement à Tours le 4 avril 1443, où il étoit allé trouver le roi, pour traiter de la paix avec l'Angleterre.

CHASLES, (Grégoire de) né à Paris le 17 août 1659, étudia au collège de la Marche, où il fit connoissance de M. de Seigneley, qui lui procura de l'emploi dans la marine. Il passa la plus grande partie de sa vie à voyager au Canada, au Levant, aux Indes orientales. Il fut fait prisonnier au Canada par les

Anglois , & subit le même fort en Turquie. C'étoit un homme sensuel & mordant , qui aimoit la bonne chere & la satyre , surtout contre les religieux & la constitution *Unigenitus*. Quelques-unes de ses saillies le firent chasser de Paris , & reléguer à Chartres , où il vivoit assez mesquinement en 1719 ou 1720. Il est auteur : I. Des *Illustres Françoises* , 3 vol. in-12 , contenant sept histoires : augmentées de deux nouvelles dans l'édition d'Utrecht , 1739 , 4 vol. in-12 , & de Paris , 4 vol. II. Du *Journal d'un Voyage fait aux Indes orientales sur l'escadre de M. Du Quesne* , en 1690 & 1691 , Rouen , 1721 , 3 vol. in-12. III. Du *tome 6 de Dom Quichotte*.

CHASLES , (François-Jacques) avocat au parlement de Paris , a fleuri dans le 18^e siècle. Il est auteur du *Dictionnaire universel , chronologique & historique de justice , police & finances* , contenant les édits & les arrêts du conseil depuis l'année 600 jusques & compris 1720 , en 3 vol. in-fol. 1725. Cette compilation utile & assez bien faite , peut servir , pour ainsi dire , de boussole , pour se conduire dans la décion des affaires embrouillées ; les matieres que l'auteur y traite , sont éclaircies par des pieces sûres & authentiques.

CHASSAIGNE , (Antoine de la) docteur de Sorbonne en 1710 , ensuite directeur du seminaire des missions étrangères , naquit à Châteaudun dans le diocèse de Chartres , & mourut en 1760 , à -8 ans. Il joignit à des mœurs très-pures un savoir étendu ; son attachement au jan-

senisme lui attira bien des peines. On a de lui la *Vie de Nicolas Pavillon* , évêque d'Aleth , 3 vol. in-12 : ouvrage diffus , écrit avec négligence , & dicté par l'esprit de parti.

CHASSENEUX , (Barthélemi de) né à Ili-l'Evêque , près d'Autun , en 1480 , passa du parlement de Paris où il étoit conseiller , à celui de Provence , où il fut premier , ou plutôt seul président , car alors il n'y en avoit point d'autre. Il occupoit ce poste , lorsque cette compagnie rendit , en 1540 , le fameux arrêt contre les habitans de Cabrieres & de Merindol. Ce magistrat en arrêta l'exécution tant qu'il vécut ; mais après sa mort , en 1541 , l'arrêt eut son effet (voyez OPEDE). On a de lui : I. Un *Commentaire latin sur les coutumes de Bourgogne* , & de presqu'une toute la France , in-fol. imprimé cinq fois pendant la vie de l'auteur , & plus de quinze depuis. La dernière édition , enrichie de l'éloge de Chasseneux , par le président Bouhier , a été donnée in-4° , Paris , 1717 ; & encore depuis refondue par le même éditeur dans une autre de 2 vol. in-fol. II. *Confilia* , Lyon , 1531 , in-fol. C'est dans cet ouvrage qu'on trouve une espede d'excommunication prononcée par l'official d'Autun contre les mouches qui mangeoient le raisin dans le territoire de Beaune. Cette excommunication n'étoit qu'une espede d'imprécation & de malédiction que l'on étoit dans l'usage de pratiquer dans ce tems-là contre le animaux malfaisans , & d'autre fléaux. C'est une priere ardent & confiante qui va , à l'exempl

de Josué, jusqu'à commander au nom de Dieu. Cet usage ne mérite pas le blâme que les Protestans ont répandu sur le président, éditeur, de même que sur Chasseneux, encore moins les gloses & les fables qu'ils ont accumulées sur cette pratique (voyez *Mém. de Nicéron*, t. 3). III. *Catalogus gloria mundi*, Lyon, 1529, in-fol. IV. *Les Epitaphes des Rois de France jusqu'à François I, en vers françois, avec des distiques latins, & leurs effigies*; Bordeaux, sans date; très-rare.

CHASTELAIN, (Claude) chanoine de l'église de Paris, sa patrie, fut mis par Du Harlai, archevêque, à la tête d'une compagnie pour la composition des livres d'église. Il possédoit la science des liturgies, des rits & des cérémonies de l'église. Il avoit parcouru l'Italie, la France, l'Allemagne, & partout il avoit étudié les usages de chaque église particulière. Il connoissoit tout ce qu'il y avoit de curieux dans les lieux où il passoit, & souvent il en instruisoit même les gens du pays. Il mourut en 1712, à 73 ans. On a de lui : I. Les deux premiers mois de l'année du *Martyrologe Romain*, Paris, 1705, in-4°, traduits en françois; avec des additions à chaque jour, des Saints qui ne sont point dans ce Martyrologe, placés selon l'ordre des siècles: la première, de ceux de France: la seconde, de ceux des autres pays; & des notes sur chaque jour. Les recherches de l'auteur regardent principalement la vérité des faits. Il étoit très-lié avec le P. Papebroch, l'un des plus célèbres Bollandistes. On con-

serve à la bibliothèque des avocats de Paris une copie manuscrite du second volume, qui comprend les mois de mars & d'avril. II. *Martyrologe universel*. Paris, 1709, in-4°. C'est la traduction en françois du Martyrologe Romain avec des notes & des additions. Cet ouvrage est rédigé dans le goût du précédent, plein de l'érudition la plus recherchée. Les Bollandistes lui ont dédié un volume de leur savante collection.

CHASTELET, (Gabrielle-Emilie de Breteuil, marquise du) naquit en 1706 du baron de Breteuil, introducteur des ambassadeurs & princes étrangers auprès du roi. Son esprit & ses graces la firent rechercher en mariage par plusieurs seigneurs distingués. Elle épousa le marquis de Chasteler-Lomont, lieutenant-général des armées du roi, d'une famille illustre. Les bons auteurs anciens & modernes lui furent familiers dès sa jeunesse. Elle s'appliqua surtout aux philosophes & aux mathématiciens. Son coup-d'essai fut une explication de la *Philosophie de Leibnitz*, sous le titre d'*Institutions de physique*, in-8°, adressée à son fils, son élève dans la géométrie. Les rêves sublimes du philosophe Allemand ne lui ayant paru ensuite que des rêves, elle l'abandonna pour Newton. Elle traduisit ses *Principes* & les commenta. Cet ouvrage, imprimé après sa mort, en 2 vol. in-4°, a été revu & corrigé par M. Clairaut. La marquise du Chastelet mourut d'une suite de couches en 1749, à 43 ans, au palais de Lunceville. L'étude ne l'éloigna point du monde. Elle se livra à tout

les plaisirs, les rechercha même plus qu'une femme sage n'a coutume de faire. Elle avoit pris ce goût chez les gens qu'on appelle philosophes; elle en avoit toujours auprès d'elle, à Paris, à Cyrei & à Luneville. Ces messieurs lui avoient aussi appris à ne point souffrir de critiques. Un auteur en ayant osé risquer une, ne tarda pas à se voir renfermer; mais dans l'espoir qu'il seroit plus circonspect dans la suite, la marquise le fit élargir.

CHASTELUX, (François-Jean) d'une ancienne maison de Bourgogne, né à Paris en 1734, entra de bonne heure au service, & se distingua successivement en Allemagne & en Amérique, où il passa en 1780. A son retour en France, il obtint le gouvernement de Longwy. Il mourut à Paris le 27 octobre 1788. L'académie françoise l'avoit reçu en 1775. Dès sa jeunesse il avoit été lié avec ce qu'on appelle philosophes, & avoit toujours été très-zélé partisan de leurs opinions, comme on le voit dans son traité *De la félicité publique*, rempli du fiel le plus amer contre le Christianisme, auquel il rend néanmoins des hommages forcés, en montrant combien les républiques chrétiennes, les moins bien constituées, sont supérieures aux gouvernemens les plus vantés de l'ancienne Grece. Son *Voyage dans l'Amérique Septentrionale*, est empreint du même philosophisme (voyez le *Journ. hist. & littér.* 1 mars 1787, p. 323). Ce qu'il a écrit sur l'union de la poésie & de la musique, prouve que ces matieres lui étoient peu connues.

Entr'autres paradoxes il avance que pour faire un bon *Opera* françois, il suffit d'imiter *Mettastase* dans la coupe des vers, & les compositeurs Italiens dans la musique théâtrale. Sa confiance dans les inventions philosophiques étoit telle, qu'il fut le premier à se faire inoculer sur la parole de M. de la Condamine, l'ardent apôtre de cet empyrisme, & qu'il s'écria en allant trouver M. de Buffon, *me voilà sauvé.*

CHASTEUIL, voyez **GALLAUP**.

CHASTRE, (Claude de la) maréchal de France, chevalier des ordres du roi, & gouverneur de Berri & d'Orléans, s'éleva par son mérite & par la faveur du connétable de Montmorenci, dont il avoit été page. Il se fit un nom distingué par ses exploits en divers sièges & combats. S'étant jeté dans le parti de la Ligue, il se saisit du Berri, qu'il remit dans la suite au roi Henri IV. Il mourut en 1614, à 78 ans, avec la réputation d'un très-brave officier, mais d'un médiocre général. On a de lui : *La prise de Thionville en 1555*; Paris, 1758, in-4°. — Il eut un fils, **LOUIS de la CHASTRE**, qui, sans beaucoup de mérite, obtint cependant le bâton de maréchal de France en 1616, & mourut en 1630. La maison de la Chastre tire son nom d'un grand bourg de Berri sur l'Indre. Elle a produit plusieurs personnages illustres : entr'autres, **PIERRE de la CHASTRE**, archevêque de Bourges & cardinal, mort en 1171.

CHASTRE, (Edme, marquis de la) comte de Nançay,

de la même famille que les précédens, maître de la garde-robe du roi, puis colonel-général des Suisses & Grisons en 1643, se signala à la bataille de Nortlingue, où il fut fait prisonnier. Il fut tué à la guerre d'Allemagne en 1645. On a de lui des *Mémoires* curieux & intéressans, qui se trouvent avec ceux de la Rochefoucauld à La Haye, in-12, 1691. Ils ont le mérite de la vérité, avec l'air d'un romain.

CHAT ou CHAPT, (Aymeri) étoit issu d'une illustre & ancienne maison du Périgord, qui fait remonter son origine aux anciens sires de Chabanois, connus dans nos histoires dès la fin du 11^e siècle. Il fut d'abord trésorier de l'Eglise Romaine, évêque de Volterre & gouverneur de Bologne, ensuite transféré à l'archevêché de la même ville en 1361. Il obtint en 1365, de l'empereur Charles IV, la confirmation des privilèges de son église, & le titre de prince de l'Empire. Il y fit fleurir l'université, dont il étoit chancelier. Il fut transféré de nouveau en 1371 à l'évêché de Limoges, & nommé gouverneur de toute la vicomté de Limoges. Il mourut la veille de S. Martin, l'an 1390. Ce prélat, également recommandable par les qualités qui font le citoyen, par les vertus d'un évêque, & par le caractère libéral d'un prince, fut pleuré comme un pere. Protecteur des savans & savant lui-même, il répandit ses bienfaits sur les gens-de-lettres.

CHAT DE RASTIGNAC, (Raimond de) de la même maison que le précédent, seigneur de Messilhac, fut chevalier des

ordres du roi, capitaine de 50 hommes-d'armes, gouverneur d'Auvergne, lieutenant-général & bailli de la haute Auvergne. Il s'opposa, avec succès, aux entreprises des Ligueurs en Auvergne, déconcerta leurs projets, & leur enleva plusieurs places dont ils s'étoient emparés. Il battit en 1590 le comte de Randan, au combat d'Issoire, & le duc de Joyeuse en 1592 à celui de Villemur. En 1594, il marcha contre les révoltés, connus sous le nom de *Tard-Venus*, qui s'étoient assemblés dans le Limosin, les attaqua, en tua 2000 près de Limoges, & les mit entièrement en déroute. Le roi le récompensa de ses services, en le nommant chevalier du Saint-Esprit en 1594. Il fut tué le vendredi 26 janvier 1596, à la Fere, où il étoit allé pour traiter de quelques affaires avec le roi. De Thou l'appelle un homme d'un courage infatigable, *virum indefessa virtutis*.

CHAT DE RASTIGNAC, (Louis Jacques de) de la même famille que les deux précédens, naquit dans le Périgord en 1685. Après avoir brillé en Sorbonne, où il prit le bonnet de docteur, il alla à Luçon en qualité de grand-vicaire, & fut nommé à une des premières places du chapitre de la cathédrale. Son mérite lui procura l'évêché de Tulle en 1721. Il fut député en 1723 à l'assemblée du clergé, & y parut avec tant d'éclat, que deux mois après il fut transféré à l'archevêché de Tours. En 1730 & 1733, il présida, en qualité de commissaire du roi, au chapitre général de la congrégation de S. Maur, tenu à

Marmoutiers. Les talens avec lesquels il brilla dans les assemblées du clergé de 1726, 1734 & 1743, le firent choisir pour chef de celles tenues en 1747 & 1748. Les procès-verbaux de ces différentes sessions, sont des monumens de son savoir & de son éloquence. Cet illustre prélat mourut en 1750, à 63 ans, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit. Il avoit le don de connoître les hommes & de les employer, & savoit faire aimer & respecter l'autorité. Né généreux & bien-faisant, il n'avoit de son crédit que pour faire du bien. On l'a vu, dans les tems des inondations de la Loire, fournir la nourriture & des logemens à tous les pauvres habitans des campagnes voisines de Tours, avec leurs troupeaux, & à tout le menu peuple de la ville. Il se plaisoit à cultiver à ses frais les talens des jeunes ecclésiastiques, à inspirer à son clergé le goût des sciences. Esprit juste & conciliant, il se servoit de ses lumières pour terminer les différends & prévenir les dissensions. Des mœurs douces, un commerce sûr, un cœur né pour l'amitié, lui avoient attaché les plus illustres amis. On a de lui : I. Des Harangues, des Discours & autres piéces, qui se trouvent dans les Procès-Verbaux du clergé. II. Des Lettres, des Mandemens & des Instructions pastorales, où il défend avec zèle la doctrine de l'Eglise & l'autorité de la bulle *Unigenitus*. III. Une *Instruction pastorale sur la justice chrétienne, par rapport aux Sacremens de Pénitence & d'Eucharistie*, 1749, où l'on a cru voir des choses

hazardées; il est certain qu'elles pourroient être dites avec plus d'exactitude théologique, & d'une manière plus clairement opposée à des assertions condamnées. Il paroît que le prélat a lui-même senti ce défaut, puisqu'il a écrit dans une *Lettre à M. l'ancien Evêque de Mirepoix*, il a cru devoir s'exprimer très-nettement sur les objets sur lesquels on l'accusoit d'avoir changé de sentiment.

CHATEAU, (Guillaume) graveur d'Orléans, fut encouragé par Colbert. Il mérita les bienfaits de ce sage ministre, par plusieurs estampes gravées d'après les ouvrages du Poussin. Il avoit perfectionné son talent en Italie. Il mourut à Paris en 1683, à 50 ans. On estime ses estampes gravées à l'eau-forte, entr'autres, *S. Paul recouvrant la vue; les Aveugles de Jéricho; la Mort de Germanicus; le Martyre de S. Etienne*.

CHATEAUBRIAND, (Françoise de Foix, épouse de Jean de Laval, comte de) étoit fille de Phébus de Foix, & sœur du fameux comte de Lautrec & du maréchal de Foix, auxquels elle procura la fortune. Elle fut maîtresse de François I, qui la quitta pour la duchesse d'Etampes. Varillas rapporte que Laval fit ouvrir les veines à sa femme; mais cette assertion paroît fautive. Elle mourut en 1537.

CHATEAUBRUN, (Jean-Baptiste Vivien de) maître-d'hôtel ordinaire de Mgr. le duc d'Orléans, né à Angoulême en 1686, fut reçu membre de l'académie françoise en 1753, à l'âge de 67 ans, & mourut en 1775, âgé de 89 ans.

Il est auteur de quelques tragédies, entr'autres de *Mahomet*, de *Philotee* & d'*Astianax*, qui aujourd'hui sont presque oubliées.

CHATEAU-GIRON, (Geoffroy) gentilhomme Breton, suivit dès sa jeunesse les armées, & se signala par son courage. En 1376, il soutint avec beaucoup de valeur le siege de Saint-Malo contre le duc de Lancastre. En 1382, il fut l'un des chefs de l'armée que Jean VI, duc de Bretagne, envoya en Flandre au secours de son cousin Louis, comte de Flandre, & se trouva à la bataille de Rosébec, que Charles VI gagna sur les Flamands. Il prit les armes en 1415, pour délivrer le duc Jean que les Anglois avoient fait prisonnier; il les contraignit à lever le siege de devant le Mont-Saint-Michel, après les avoir vaincus dans un combat naval. Ce fut lui qui signa l'accord fait entre ce prince & les Anglois en 1427. Il vivoit encore en 1442.

CHATEAUNEUF, voyez AUBESPINE (Charles de l').

CHATEAURENAUD, (François-Louis Rousselet, comte de) d'une maison ancienne de Touraine, fut également utile à la France & sur terre & sur mer. S'étant consacré en 1661 au service de la marine, il se distingua à l'expédition de Gigeri, où il fut blessé. La Mer-Méditerranée étoit infestée par les pirates; il donna la chasse à ceux de Salé avec un seul vaisseau. Nommé chef d'escadre en 1673, il défait le jeune Ruyter en 1675. Il conduisit un convoi en Irlande en 1689, & l'année d'après il en

ramena les troupes Françaises, & 18 mille Irlandois. Dans la guerre de la succession d'Espagne, il ramena les flottes Espagnoles en Europe, & mit en sûreté les isles de l'Amérique. Ses services lui méritèrent la place de vice-amiral en 1701, le bâton de maréchal de France en 1703, & le collier des ordres du roi en 1705. Il mourut en 1716, à 80 ans, laissant plusieurs enfans, & emportant les regrets de tous ceux qui savent apprécier le mérite militaire.

CHATEAUROUX, voyez MAILLY.

CHATEIGNERAYE, (François de Vivonne, seigneur de la) fils puiné d'André de Vivonne, grand-sénéchal de Poitou, parut avec distinction à la cour sous François I & Henri II. Il étoit lié de la plus tendre amitié avec Gui de Chabot, seigneur de Jarnac; l'indiscrétion de ses propos le brouilla avec ce courtisan. Il dit un jour à François I, dont il étoit fort aimé, que Jarnac s'étoit vanté à lui d'avoir eu les faveurs de sa belle-mere (Magdelene de Puyguion, seconde femme de Charles Chabot, seigneur de Jarnac, son pere). Le roi en plaifanta le jeune Jarnac; celui-ci piqué au vif, non content de nier le fait, répondit, que *sauf le respect dû à sa majesté, la Chateigneraye avoit menti*. Sur ce démenti qui devint public, la Chateigneraye demanda à François I la permission d'un combat à outrance; mais ce prince ne la voulut point accorder. Ils l'obtinrent enfin de Henri II, successeur de François I. Le 10 juillet 1547;

le combat se fit en champ-clos, dans le parc de S. Germain-en-Laye, en présence du roi, du connétable Montmorenci & de quelques autres seigneurs. La Chateigneraye, après avoir reçu une blessure très-dangereuse au jarret, tomba par terre. Sa vie étoit à la discrétion de Jarnac ; le vainqueur supplia plusieurs fois le roi d'accepter le don qu'il lui faisoit de la Chateigneraye, qui ne vouloit point demander la vie. Le roi se laissa enfin gagner par les prières de Jarnac, & par celles du connétable, & permit qu'on portât la Chateigneraye dans sa tente pour le panser ; mais la honte de se voir vaincu le jeta dans un tel désespoir, qu'il en mourut trois jours après. Il avoit été l'assaillant dans le combat, & Jarnac le soutenant. Il avoit à peine 28 ans. Il se fioit tellement sur son adresse, & faisoit si peu de cas de son ennemi, qu'il avoit, suivant Brantôme, préparé un souper splendide, pour régaler ses amis le jour même du combat ; mais la fortune des armes en décida autrement. Le *coup de Jarnac* a passé depuis en proverbe, pour signifier une ruse, un retour imprévu de la part d'un ennemi. L'intervalles des formalités qui précédoient ces sortes de combats, avoit été employé par les deux *champions* à s'exercer dans les armes. Jarnac avoit, dit-on, si bien profité des leçons d'un maître d'escrime, qu'en s'exerçant avec lui, il ne manquoit jamais le coup qu'il porta à la Chateigneraye. Ce combat en champ clos est le dernier qui se soit vu en France. Le regret qu'eut Henri II de la mort de la

Chateigneraye, son favori, le fit jurer qu'il n'en accorderoit plus. A cette ancienne institution des loix Lombardes, succéda la licence des duels particuliers, qui depuis deux siècles a plus fait verser de sang en Europe, & sur-tout en France, qu'il n'en avoit été répandu dans les combats en champ-clos depuis leur origine.

CHATEL, (Tanneguy du) grand-maitre de la maison du roi, d'une famille ancienne, passa l'an 1404 en Angleterre pour venger la mort de son frere aîné, tué par les Anglois devant l'isle de Jersey. Il revint de cette expédition chargé d'un riche butin. Il se signala ensuite en Italie contre l'armée de Ladislas, usurpateur de la couronne de Sicile. De retour en France, il combattit avec valeur à la journée d'Azincourt en 1415, & deux ans après se rendit maître de Montherly, & de plusieurs autres places aux environs de Paris occupées par les Bourguignons. Lorsque cette ville fut prise par la faction de Bourgogne en 1418, il sauva le dauphin Charles auquel il étoit attaché. Comme il étoit un de ses plus intimes confidens, on lui imputa le conseil du meurtre de Jean Sans-Peur, duc de Bourgogne, ennemi déclaré de ce prince. Après la mort de Charles VI, Charles VII récompensa ses services par la charge de grand-maitre de son hôtel. Il l'envoya ensuite en Provence avec le titre de gouverneur ; & c'est dans cette province qu'il mourut en 1449, avec la réputation d'un grand capitaine & d'un habile politique.

CHATEL.

C H A

CHATEL, (Tanneguy du) vicomte de la Belliere, neveu du précédent, a une place dans l'histoire par l'attention qu'il eut de faire rendre les derniers devoirs à Charles VII, abandonné par les courtisans, occupés alors à flatter le nouveau roi. Il employa 30 mille écus pour ses funérailles, & n'en fut remboursé que dix ans après. François II, après sa mort, ayant été négligé par les Guises, comme Charles VII, on mit sur son drap mortuaire ces mots : *Où est maintenant Tanneguy du Chatel ? Ce sujet fidele fut tué d'un coup de fauconneau au siege de Bouchain en 1477.*

CHATEL, (Pierre du) *Castellanus*, l'un des plus savans prélats du 16e siecle, natif d'Arc en Barrois. Après avoir étudié & régenté à Dijon, il voyagea en Allemagne, en Italie & dans la Grece, & dans ces courtes utiles il recueillit grand nombre de connoissances & gagna l'estime des savans. De retour en France, il fut lecteur & bibliothécaire du roi François I. Il étoit le seul homme de lettres que ce prince prétendoit n'avoir pas épuisé en deux ans. Il vivoit à la cour & y étoit goûté. Les envieux de son érudition & de sa faveur se réunirent pour élever sur ses ruines un nommé Bigot, dont ils vantoient avec affectation l'esprit & le vaste savoir. Le roi, avant de le faire venir de Normandie, sa patrie, voulut connoître quel homme c'étoit. Du Chatel lui dit que c'étoit un philosophe qui suivoit les opinions d'Aristote. — *Et quelles sont ces opinions ?* continua le prince. — *Sire*, repartit l'adroit
Tome III.

C H A 97

courtisan, *Aristote préfere les républiques à l'état monarchique.* Ce mot fit une impression si forte sur l'esprit de François I, qu'il ne voulut plus entendre parler de Bigot. Ce prince, voulant élever du Chatel aux premières dignités de l'Eglise, fut curieux d'apprendre de lui s'il étoit gentilhomme ? *Sire*, répondit le savant, *ils étoient trois freres dans l'arche de Noé ; je ne sais pas bien duquel des trois je suis sorti.* Peu de tems après, il parvint à l'épiscopat. Il fut évêque de Tulle en 1539, de Mâcon en 1544, grand-aumônier de France en 1548, enfin évêque d'Orléans en 1551 : il y mourut d'apoplexie en prêchant, le 3 février 1552. Il étoit très-verté dans les langues orientales, & fort éloquent en chaire. On a de lui quelques ouvrages. Pierre Galland a écrit la *Vie* de ce prélat, & Baluze la fit imprimer à Paris en 1684, in-8°.

CHATEL, (Jean) fils d'un marchand drapier de Paris, ne profita point de l'éducation que son pere lui donna. Il s'annonça dans le monde par un crime exécrationnable. Ce jeune-homme, plein de son noir projet, trouva le moyen de pénétrer dans l'appartement de Henri IV, de retour à Paris, après son expédition des Pays-Bas en 1594. Ce prince s'avançoit vers deux officiers qui étoient venus lui rendre leurs devoirs & qui tombèrent à ses genoux : comme il se baïsoit pour les relever, Chatel lui donna un coup de couteau dans la levre supérieure du côté droit. Le coup lui cassa une dent. L'assassin se fourra dans la presse ; mais on le te-

connut à son visage effaré. Se voyant pris, il avoua aussi-tôt son crime. Henri IV vouloit qu'on le laissât aller ; mais il fut conduit au Fort-l'Evêque sous bonne garde. Il soutint, dans son premier interrogatoire, qu'il avoit commis ce parricide comme une action qu'il croyoit méritoire. Les fausserés dont on a souvent barbouillé cet article, nous obligent à transcrire ce que les historiens les moins prévenus pour les Jésuites ont écrit sur ce sujet. » On lui de-
 ,, manda, dit le continuateur
 de Fleury (*Hist. Eccl.* t. 36, p.
 489, 502, &c) » chez qui il
 ,, avoit étudié : il répondit que
 ,, c'étoit chez les Jésuites du
 ,, college de Paris, qu'il avoit
 ,, étudié trois ans sous le Pere
 ,, Gueret, & en dernier lieu
 ,, aux écoles de droit de l'un-
 ,, iversité,.... que c'étoit de
 ,, lui-même qu'il avoit pensé
 ,, qu'en tuant le roi il expieroit
 ,, ses péchés : il persista con-
 ,, stamment jusqu'à la mort, &
 ,, au milieu des tourmens, à
 ,, protester que ni le P. Gueret
 ,, ni aucun Jésuite n'avoient
 ,, aucune part à son crime ». Dupleix (*Histoire de Henri le Grand*, p. 163) confirme ce que le continuateur de Fleury avance. » Les Jésuites, dit-il, étoient hais d'aucuns des juges même : mais ni preuve, ni présomption ne pouvant être arrachée de la bouche de l'assassin par la violence de la torture, pour rendre les Jésuites complices de son forfait, des commissaires furent députés pour aller fouiller tous les livres & écrits de cette compagnie ». A ces témoignages on peut ajouter celui

de M. de l'Etoile, qui ne doit point être suspect : il dit que Chatel, par son interrogatoire, déchargea du tout les Jésuites, même le P. Gueret son précepteur (*Journal de l'Etoile à l'année 1595*). M. de Thou (liv. 3), Matthieu (tom. 2, liv. 1, p. 182), Cayet (liv. 6, p. 432), Sully (*Mémoires*, t. 2, p. 457, édit. de 1763) disent que Chatel disculpa formellement & son professeur & tous les Jésuites de lui avoir jamais conseillé d'assassiner le roi, ou même d'avoir eu aucune connoissance de son dessein, quoique, suivant M. de l'Etoile, Lugoly, lieutenant de la maréchaussée, se fut déguisé en confesseur pour arracher de Chatel son secret. Un manuscrit de la bibliothèque du roi, coté 9033, confirme toutes ces vérités. » Le parlement, dit Perefixe (*Histoire de Henri le Grand*, p. 225) » condamna le
 ,, parricide à avoir le poing
 ,, droit brûlé & à être tenailé,
 ,, puis tiré à quatre chevaux...
 ,, Le pere de ce misérable fut
 ,, banni, sa maison de devant
 ,, le palais démolie, & une
 ,, pyramide érigée en la place.
 ,, Les Jésuites, sous lesquels ce
 ,, méchant avoit étudié, fu-
 ,, rent aussi-tôt accusés de l'a-
 ,, voir imbu de cette perni-
 ,, cieuse doctrine, qu'il est per-
 ,, mis d'assassiner un roi héré-
 ,, tique ou excommunié, &
 ,, comme ils avoient beaucoup
 ,, d'ennemis, le parlement ban-
 ,, nit toute la société du royau-
 ,, me par le même arrêt de leur
 ,, écolier.... Ceux qui n'é-
 ,, toient pas leurs ennemis, ne
 ,, croyoient point que la so-
 ,, cietà fut coupable ; de sorte
 ,, que, à quelques années delà

C H A

), (dix ans), le roi révoqua l'arrêt du parlement, & les rappella ». Voyez GUIGNARD, GUERET.

CHATELAIN, (George) *Castellanus*, gentilhomme Flanmand, élevé à la cour des ducs de Bourgogne, passoit pour un des hommes de son tems qui entendoit le mieux la langue françoise. Il mourut en 1475. On a de lui : I. *Un Recueil de vers François des choses merveilleuses venues de son tems*, 1531, in-4°. II. *L'Histoire de Jacques Lalaïn*, Anvers, 1634, in-4°; & d'autres ouvrages qui ne sont plus aujourd'hui que par les savans qui veulent tout voir. On lui attribue *Le Chevalier déliné*, ou *la mort du duc de Bourgogne devant Nanci*, 1489, in-4°.

CHATELAIN, (Martin) né aveugle à Warwick dans le 17^e siècle, faisoit au tour, des ouvrages finis en leur genre, tels que des violes, des violons, &c. On lui demandoit un jour ce qu'il desiroit le plus de voir : *Les couleurs*, répondit-il, *parce que je connois presque tout le reste au toucher*. — *Mais, repliqua-t-on, n'aimeriez-vous pas mieux voir le ciel ?* — *Non, dit-il, j'aimerois mieux le toucher*.

CHATELAIN, (Henri) né à Paris en 1684, passa en Hollande après la révocation de l'Edit de Nantes, & fut pasteur de l'église Wallone d'Amsterdam, où il mourut en 1743. Ses *Sermons* ont été imprimés en cette ville, 1759, 6 vol. in-8°. Ils sont plus solides qu'éloquens ; dans tout ce qui regarde l'Eglise Catholique, l'auteur étale avec zèle les préjugés de sa secte.

C H A 99

CHATELAIN, (Claude) voyez CHASTELAIN.

CHATELET, (Paul Hay, seigneur du) gentilhomme Breton, avocat-général au parlement de Rennes, ensuite maître des requêtes & conseiller d'état, fut nommé commissaire au procès du maréchal de Marillac. Celui-ci le récusa comme son ennemi capital, & comme auteur d'une Satyre latine en prose rimée contre lui. On croit qu'il fit suggérer lui-même cette requête de récusation au maréchal ; mais le cardinal de Richelieu, ayant déconvert son artifice, le fit mettre en prison. Il en sortit quelque tems après. C'étoit un homme d'un esprit ardent, & plein de faillies. Etant un jour avec Saint-Prenil, qui sollicitoit avec chaleur la grace du duc de Montmorenci, le roi lui dit : „ Vous „ voudriez, je pense, avoir „ perdu un bras pour le sau- „ ver. — Je voudrois, Sire, „ répondit du Chatelet, les „ avoir perdus tous deux ; car „ ils sont inutiles à votre ser- „ vice : & en avoir sauvé un „ qui vous a gagné des ba- „ tailles, & qui vous en gagne- „ roit encore ». Il fit un *Factum* également hardi & éloquent pour ce général. Le cardinal de Richelieu lui ayant fait des reproches, en disant que cette piece condamnoit la justice du roi : „ Pardonnez-moi, repliqua „ du Chatelet ; c'est pour jus- „ tifier sa miséricorde, s'il a la „ bonté d'en user envers un „ des plus vaillans hommes de „ son royaume ». Du Chatelet fut un des ornemens de l'académie françoise dans sa naissance. Il mourut en 1636, à 43

ans. On a de lui divers ouvrages en vers & en prose. I. *L'Histoire de Bertrand du Guesclin*, connétable de France, in-fol. 1666, & in-4°, 1693, curieuse par les piéces justificatives dont on l'a enrichie. II. *Les Observations sur la vie & la condamnation du maréchal de Marillac*, Paris, 1633, in-4°. III. *Recueil de piéces pour servir à l'histoire*, 1635, in-fol. IV. *Prose rimée*, en latin ; contre les deux freres Marillac, dans le *Journal du cardinal de Richelieu*. V. Une *Satyre* assez longue contre la vie de la cour. VI. Plusieurs *Pièces de vers*, qui ne sont pas ce qu'il a fait de mieux.

CHATELLARD, (Jean-Jacques du) né à Lyon en 1693, entra de bonne heure dans la Compagnie de Jesus. Il professa d'abord les belles-lettres ; mais son goût l'entraînoit vers les mathématiques, & ses supérieurs ne voulurent pas gêner la nature. Après les avoir enseignées dans les collèges, il fut nommé professeur d'hydrographie au port de Toulon, & chargé de l'instruction des gardes de la Marine. Il exerça ce pénible & critique emploi pendant 33 ans, & fut gagner l'estime, le respect, l'attachement & la confiance de cette jeune noblesse. Il mourut à Lyon le 15 octobre 1757. On a de lui : *Recueil de Traités de Mathématiques à l'usage de Messieurs les Gardes de la Marine*, estimé ; il le publia en 1749, 4 vol. in-12, à la priere de ses élèves, pour l'avancement desquels il avoit un zele infatigable ; » mais ce zele n'étoit rien, dit l'abbé Paulian, com-

» paré à celui dont il étoit

» animé, lorsqu'il travailloit à leur faire éviter les écueils trop ordinaires dans leur état, ou à les faire rentrer dans les sentiers de la vertu «.

CHATELUS, (Claude de Beauvoir, seigneur de) vicomte d'Avalon, & maréchal de France, d'une famille noble & ancienne, suivit le parti des ducs de Bourgogne, dont il étoit né sujet, & qui lui firent de grands biens. Il fut employé en des affaires importantes. Il mourut à Auxerre en 1453, avec une haute réputation d'intelligence & de bravoure. La cathédrale de cette ville fut, dit-on, si embellie par ses libéralités, que l'évêque & le chapitre lui accorderent, & à sa postérité, une prébende en 1423, avec droit de la desservir l'épée au côté.

CHATILLON, (Gaucher, seigneur de) d'une maison alliée à celle de France, qui tire son nom de Chatillon-sur-Marne, entre Epernai & Château-Thierry, étoit sénéchal de Bourgogne & bouteiller de Champagne. Il suivit le roi Philippe-Auguste au voyage de la Terre-Sainte, & se distingua au siège d'Acre en 1191. Il ne se signala pas moins à la conquête de la Normandie en 1203, en Flandre, où il se rendit maître de Tournay, & à la bataille de Bouvines, au gain de laquelle il contribua. Il prit ensuite le nom de comte de *Saint-Paul*, sa femme ayant hérité de ce comté. Il mourut en 1219, la même année qu'il s'étoit croisé contre les Albigeois.

CHATILLON, (Gaucher) comte de Porcean, arrière-petit-

nis du précédent, se distingua tellement à la journée de Courtray, que Philippe le Bel lui donna en récompense, l'épée de connétable en 1302. Il eut beaucoup de part à la victoire de Mons-en-Puelle en 1304, conduisit le prince Louis Hutin en Navarre, le fit couronner à Pampelune en 1307, & fut le principal ministre de ce roi. Il contribua aussi à la victoire de Montcassel en 1328, & mourut comblé d'honneurs & de gloire en 1329, âgé de 80 ans. La maison de Chatillon a produit plusieurs autres grands-hommes. L'auteur des *Mémoires pour l'instruction de M. le duc de Bourgogne* a raison de dire que cette maison a été décorée dans ses premières branches de tant de grandeur, qu'il ne restoit que la royauté au-dessus d'elle.

CHATILLON, voyez COLIGNI & GUALTHER.

CHATILLON, (Nicolas de) ingénieur, natif de Châlons-sur-Marne, mort en 1616, a donné les dessins de la Place Royale à Paris, & a dirigé les ouvrages du Pont-Neuf.

CHATILLON, (Louis de) peintre en émail, & graveur, étoit né à St-Ménéhould. Il a gravé les *Parques filant la destinée de Marie de Médicis* d'après Rubens, une partie des *Conquêtes de Louis XIV*, d'après le Clerc. Louis XIV employa ses talens dans la peinture en émail. Cet artiste mourut en 1734.

CHATRI, femme d'un tailleur d'habit de la ville de Sens, sous Henri III, eut 20 ans après son mariage toutes les marques d'une véritable grossesse : elle demeura 3 ans au lit sans pou-

voir accoucher. Enfin les douleurs s'étant apaisées, & l'enflure durant toujours, elle resta dans cet état près de 24 ans. Après sa mort, qui arriva à la 68^e année de son âge, son mari la fit ouvrir, & on trouva dans son sein le corps d'une petite fille, tout formé, mais pétrifié. M. d'Alibour, alors médecin de la ville de Sens & depuis d'Henri IV, témoin oculaire de cette singularité, en donna la *Relation*.

CHAVAGNAC, (Gaspar, comte de) d'une ancienne famille d'Auvergne. Après avoir porté long-tems les armes au service des rois Louis XIII & Louis XIV, il se retira en Espagne, & puis à Vienne en Autriche. Il servit l'empereur en qualité de lieutenant-général, & fut son ambassadeur en Pologne. Il retourna en France après la paix de Nimegue. Il mourut vers la fin du dix-septieme siècle ou au commencement du dix-huitieme. On a de lui des *Mémoires*, Besançon, 1699, 2 vol. in-12; Paris, 1700. Ces *Mémoires* écrits d'une maniere attachante, contiennent ce qui s'est passé de plus considérable depuis l'an 1624 jusqu'en 1679. Ils sont fort naïfs.

CHAUCER, le *Marot* des Anglois, né à Londres en 1328, mort en 1400, fut inhumé dans l'abbaye de Westminster. Il contribua beaucoup, par des poésies faites à la louange du duc de Lancastre son beau-frere, à lui procurer la couronne. Il partagea la bonne & la mauvaise fortune de ce monarque. Ses Poésies furent publiées à Londres en 1721, in-fol. On y trouve des contes pleins d'en-

jouement, de naïveté & de licence, faits d'après les Troubadours & d'après Bocace. L'imagination qui les a dictés, étoit vive & féconde; mais très-peu réglée, & souvent très-obscure. Son style est avili par grand nombre de mots obscurs & intelligibles. La langue angloise étoit encore, de son tems, rude & grossière. Si l'esprit de Chaucer étoit agréable, son langage ne l'étoit pas, & les Anglois d'à présent ont peine à l'entendre. Chaucer a laissé, outre ses Poésies, des ouvrages en prose: *Le Testament de l'amour*; un *Traité de l'astrologie*. Il s'étoit appliqué à l'astronomie & aux langues étrangères, autant qu'à la versification. Il avoit même voulu dogmatiser. Les opinions de Wiclef faisoient alors beaucoup de bruit; Chaucer les embrassa, & se fit chasser pour quelques tems de sa patrie.

CHAUFÉPIÉ, (Jacques-George) né à Leuvarde en Frise, le 9 novembre 1702, embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique parmi les prétendus-réformés, & exerça successivement le ministère à Flessingue, à Delft, & depuis 1743 à Amsterdam. Il mourut dans cette ville le 3 juillet 1786. Il est connu par divers ouvrages qu'il a composés ou traduits en françois. Son principal est un *Dictionnaire historique & critique*, pour servir de supplément à celui de Bayle, Amsterdam, 1750-1756, 4 vol. in-fol. Chaufépié n'y a point imité le scepticisme de son modèle; mais il donne en toute occasion l'essor au fanatisme de Jette, Luther & Calvin sont,

si on l'en croit, les deux plus grands hommes du monde. M. de Bonnegarde a donné un abrégé de ces deux lexicographes, en 4 vol. in-8°, Lyon, 1773. En réduisant leurs ouvrages en un seul, il a retranché les impiétés de l'un & le fanatisme de l'autre, & par-là a mis le lecteur chrétien en état de profiter des lumières de ces deux écrivains, sans s'exposer à la contagion de l'erreur. Du reste, Chaufépié a du respect pour la Religion, & la défend en plusieurs occasions, avec autant de lumière que de zèle.

CHAVIGNI, voyez **BOUTHILIER**.

CHAULIAC, voyez **CAULIAC**.

CHAULIEU, (Guillaume Amfrye de) naquit à Fontenai dans le Vexin-Normand en 1639, avec un génie heureux & facile. Les agrémens de son esprit & la gaieté de son caractère lui gagnèrent l'amitié des ducs de Vendôme. Ces princes le mirent à la tête de leurs affaires, & lui donnerent pour 30 mille livres de rente en bénéfices. Le grand-prieur alloit souper chez lui comme chez un ami. L'abbé de Chaulieu avoit dans son appartement du Temple, une société de gens-de-lettres & d'amis, qu'il charmoit par son enjouement. Eleve de Chapelle, il se livra comme lui à la volupté, & rendit fidèlement dans ses Poésies son génie & celui de son maître. On l'appelloit l'*Anacréon du Temple*, parce que, comme le poète Grec, il se livra aux vers & à l'amour jusqu'au dernier âge. A 80 ans, étant aveugle, il aimoit Mlle de Launai (de-

puis Mde de Staal), avec la chaleur de la première jeunesse. L'abbé de Chaulieu mourut en 1720, à 81 ans. Les meilleures éditions de ses Poésies sont celles de 1733, en 2 vol. in-8°, sous le titre d'Amsterdam, & celle de Paris en 1774, en 2 vol. in-8°, d'après les manuscrits de l'auteur & augmenté d'un grand nombre de nouvelles pièces. » Il est fâcheux, dit un critique, que la jeunesse ne puisse lire ses ouvrages sans danger, & les gens sages sans indignation. » Tout ce qu'il pense, tout ce qu'il dit ne tend qu'à accréditer une philosophie épicurienne d'autant plus dangereuse, qu'il a su la réduire en sentiment.... Rien néanmoins de plus révoltant aux yeux d'une raison, nous ne disons pas austère, mais éclairée, que ce penchant à faire consister tout le bonheur dans la jouissance des plaisirs des sens. La philosophie, qui se vante si hautement d'être la dépositaire des vraies lumières, auroit dû rejeter un système si faux en lui-même, & si propre à dégrader l'humanité. Au contraire, elle l'étend, le préconise, & ne craint pas de sacrifier ainsi sa gloire à l'envie de se procurer des partisans, qui oublient ce qui leur en coûte pour figurer dans la société des âmes foibles & des esprits forts «.

CHAULNES, voyez ALBERT.

CHAUMOND, (S.) vulgairement ainsi appelé, son vrai nom étant ENNEMOND, né d'une illustre famille originaire

des Gaules, vint à Paris sous le règne de Clovis II, & mérita par ses vertus d'être choisi par ce prince, pour être le parrain de son fils aîné, depuis roi sous le nom de Clotaire III. Son zèle & sa piété l'ayant élevé sur le siège de Lyon, il remplit les devoirs de l'évêque avec toute l'exactitude d'un fidèle pasteur. La ville de Lyon lui dut l'établissement d'une communauté de vierges, particulièrement consacrées aux œuvres de charité, auquel deux de ses sœurs lui furent fort utiles. Ce saint évêque fut massacré le 28 septembre 657, près de Chalon-sur-Saône, peu après la mort de Clovis II, par une troupe de soldats, chargés de cette sacrilège exécution par Ebroïn, maire du palais, qui craignoit que le prélat ne fit connoître les vexations dont il accabloit le peuple de Lyon. » L'existence des évêques & des prêtres, dit un auteur, fut toujours un objet redoutable aux yeux de ces hommes puissans & ambitieux, qui veulent, en mépris des loix & de la raison, établir & perpétuer le règne de la tyrannie. Ils savent combien cette existence les arrête dans l'exécution de leurs vues intéressées & sanguinaires; & voilà d'où viennent les efforts qu'ils font pour la détruire. En effet, cette barrière une fois anéantie, où les peuples trouveroient-ils de défenseurs assez vigoureux contre la violence & l'oppression? Ils seroient bien-tôt, hélas! dans la triste & dure nécessité de plier respectueusement le cou, sous

„ le joug dont il plairoit à
 „ l'autorité arbitraire de les
 „ charger “.

CHAUMONT, (Charles d'Amboise de) parvint, par la protection de son oncle le cardinal d'Amboise, aux grades de maréchal & d'amiral de France; il ne manquoit ni de valeur, ni de connoissances dans l'art militaire; mais son opiniâtreté lui nuisoit souvent. Il se trouva à la bataille d'Aignadel en 1509, manqua de faire prisonnier le pape en 1511, & laissa prendre la Mirandole. Le vif chagrin qu'il conçut de cette perte, l'entraîna au tombeau, dans le mois de février suivant, âgé de 38 ans. En mourant il sentit des remords pour avoir fait la guerre au pape, & il en demanda l'absolution.

CHAUMONT, (Jean de) seigneur du Bois-Garnier, conseiller d'état ordinaire, & garde des livres du roi Henri IV, mourut le 2 août 1667, âgé de 84 ans. Ce magistrat s'occupait de la théologie; mais il ne fut point engagé dans les liens du mariage, comme l'a avancé un lexicographe qui lui donne aussi le nom de Jacques. Nous avons de lui, *La Chaîne de diamans sur ces paroles: Ceci est mon corps*; Paris, 1644, in-8°; & autres ouvrages de controverse.

CHAUMONT, (Paul-Philippe de) frere puîné, & non fils du précédent, lui succéda dans la place de garde des livres du cabinet, & fut reçu de l'académie françoise en 1654. Louis XIV, dont il étoit lecteur, lui donna l'évêché d'Acqs en 1671. L'amour de l'étude le lui fit remettre en 1684, pour se livrer

entièrement à son penchant: Il mourut à Paris en 1697. On a de lui un livre contre l'incrédulité, qui a pour titre: *Réflexions sur le Christianisme*, Paris, 1693, 2 vol. in-12.

CHAUSSE, (Michel-Ange de la) habile antiquaire Parisien, célèbre dans le dernier siècle, quitta sa patrie de bonne heure pour aller à Rome étudier les antiquités. Le même goût qui l'y avoit amené, l'y fixa. Son *Musæum Romanum*, Rome, 1690, in-fol. & 1746, 2 vol. in-fol. prouva ses succès. Ce recueil estimable comprend une suite nombreuse de gravures antiques, dont on n'avoit pas encore joui par l'impression. Il s'en est fait plusieurs éditions. Grævius l'inséra en entier dans son *Recueil des Antiquités Romaines*. Le même auteur publia à Rome en 1707, un *Recueil de pierres gravées antiques*, in-4°. Les explications sont en italien, & les planches exécutées par Bartholi. On a encore de lui: *Pictura antiquæ cryptarum romanarum & sepulchri Nasonum*, 1738, in-fol. Ces différens ouvrages offrent beaucoup d'érudition & de sagacité; les curieux les consultent souvent.

CHAUSSÉE, voyez NIVELLE DE LA CHAUSSÉE.

CHAUVEAU, (François) peintre, graveur & dessinateur François, naquit à Paris en 1613, & y mourut en 1676, âgé de 63 ans. Il débuta par quelques estampes d'après les tableaux de Laurent de la Hire; mais la vivacité de son imagination ne s'accommodant pas de la lenteur du burin, il se mit à graver à l'eau-forte ses propres

pensées. Si ses ouvrages n'ont pas la douceur, la délicatesse & le moëlleux qui distinguent ceux de plusieurs autres graveurs, il y mit tout le feu, toute la force & tout l'esprit dont son art est susceptible. Sa facilité étoit surprenante. Ses enfants lui lisoient après souper les hystoires qu'il avoit à traiter. Il en faisoit tout d'un coup le sujet le plus frappant, en traçoit le dessin sur la planche avec la pointe, & avant de se coucher la mettoit en état de pouvoir la faire mordre par l'eau-forte le lendemain, tandis qu'il graveroit ou dessineroit autre chose. Il fournissoit non-seulement des dessins à des peintres & à des sculpteurs, mais aussi à des ciseleurs, à des orfèvres, à des brodeurs, & même à des menuisiers & à des ferruriers. Il a enrichi de figures plusieurs ouvrages maussades, qui n'ont rien gagné à cet ornement, & n'en sont pas moins morts en naissant. Outre plus de 4000 pieces gravées de sa main, & 1400 gravées d'après ses dessins, on a de lui quelques petits tableaux assez gracieux.

CHAUVEAU, (René) fils du précédent, marcha sur les traces de son pere. Il avoit, comme lui, une facilité admirable pour inventer ses sujets & pour les embellir; une variété & un tour ingénieux pour disposer toutes ses figures. Il se distingua sur-tout dans la sculpture. Il travailla pour Louis XIV & pour plusieurs princes étrangers. Le marquis de Torci fut le dernier pour qui il travailla, dans son château de Sablé. Ce seigneur lui ayant demandé à deux différentes fois, combien

il vouloit gagner par jour; Chauveau, piqué d'une question qui répondoit si peu à son mérite, quitta brusquement l'ouvrage & le château. Il vint tout de suite à Paris, & y mourut en 1722, âgé de 59 ans, de la fatigue du voyage, jointe à la douleur d'avoir converti son argent en billets de banque.

CHAUVELIN, (Philippe de) abbé de Montier-Ramey, & conseiller d'honneur depuis 1768 au parlement de Paris, se distingua dans l'affaire de la proscription des Jésuites. On a de lui deux *Discours* contre ces religieux, prononcés en parlement en 1761. Les Jésuites y opposerent l'*Apologie de l'Institut*, le *Compte rendu des Comptes rendus*, l'*Appel à la raison*, &c. Il mourut l'an 1770. Il étoit plein de feu, petit, & extrêmement contrefait; on connoit cette épigramme du poëte Roy :

Quelle est cette grotesque ébranche ?
Est-ce un homme ? est-ce un sapa-
jou ?

Cela parle . . . une raison gauche
Sert de ressort à ce bijou.
Il veut jouer un personnage ;
Il prête aux fous son frêle appui ;
Il caresse sa propre image
Dans les ridicules d'autrui,
Et s'extasie à chaque ouvrage
Hors de nature comme lui.

CHAUVIN, (Etienne) ministre protestant, natif de Nismes, quitta sa patrie après la révocation de l'édit de Nantes, & passa à Rotterdam, puis à Berlin, où il occupa une chaire de philosophie. Il mourut en 1725, à 85 ans. On a de lui : I. Un *Lexicon philosophicum*, in-fol. 1692 à Rotterdam, & 1713 avec figures à Leuvarde. II. Un nou-

veau *Journal des Savans*, commencé en 1694 à Rotterdam, & continué à Berlin ; mais moins accueilli que l'*Histoire des ouvrages des Savans*, de Bafnage, meilleur écrivain & plus homme de goût.

CHAZELLES, (Jean-Mathieu de) professeur d'hydrographie à Marseille, de l'académie des sciences de Paris, naquit à Lyon en 1657, & mourut à Marseille en 1710. Il joignit à ses talens un grand fonds de religion : ce qui, comme dit Fontenelle, assure & fortifie toutes les vertus. Il avoit voyagé dans la Grece & dans l'Egypte, & en avoit rapporté des observations & des lumieres. Il y mesura les pyramides, & remarqua que les quatre côtés de la plus grande sont exposés précisément aux quatre régions du monde, à l'orient, à l'occident, au midi & au septentrion. Ce fut lui qui imagina qu'on pourroit se servir de galeres sur l'océan, pour remorquer les vaisseaux, quand le vent leur seroit contraire ou leur manqueroit. En 1670, quinze galeres, parties de Rochefort, donnerent un nouveau spectacle sur l'océan. Elles allerent jusqu'à Torbay en Angleterre, & servirent à la descente de Timmouth. Chazelles y fit les fonctions d'ingénieur, & se montra sous deux points de vue bien différens, sous ceux de savant & d'homme de guerre. On lui doit la plupart des cartes qui composent les deux volumes du *Neptune François*, 1693, in-fol. sans compter un bon nombre d'observations très-utiles pour l'astronomie, la géographie & la navigation.

CHAZOT DE NANTIGNI, voyez NANTIGNI.

CHEFFONTAINES, (Christophe) en latin à *Capite Fontium*, & appellé autrement *Pensenteniu*, étoit Bas-Breton. Il florissoit vers le milieu du seizieme siecle, & mourut à Rome en 1595, âgé de 63 ans. Sa science & sa piété l'éleverent successivement à l'emploi de professeur en théologie chez les Cordeliers, où il étoit entré de bonne heure ; à celui de général, dont il fut le 55e ; & à la dignité d'archevêque de Césarée. Il fit les fonctions épiscopales du diocese de Sens, en l'absence du cardinal de Pellevé, qui en étoit titulaire. Quelques théologiens l'avoient attaqué lorsqu'il n'étoit que professeur. La nécessité qui le contraignit d'aller se défendre à Rome, fut l'occasion pour lui de son élévation ; mais son mérite réel en fut la vraie cause. Il vit cinq papes pendant son séjour dans cette ville, Sixte-Quint, Urbain VII, Grégoire XIV, Innocent IX, Clément VIII. Les marques de bonté qu'il reçut de chacun de ces pontifes, témoignèrent assez que les accusations formées contre lui n'étoient pas suffisamment fondées. Engagé par devoir à enseigner la scholastique, il eut assez de pénétration pour voir l'abus qu'on en faisoit alors, & assez de hardiesse pour oser écrire ce qu'il en pensoit. Son recueil intitulé : *Varii tractatus & disputationes de necessariis theologiae scholasticae correctione*, Paris, 1586, in-8°, est recherché, mais la trop grande vivacité de l'auteur, & une espece d'extrême où il paroît donner ;

C H A

l'ont fait mettre à l'*Index* du concile de Trente (voyez ANSELME, MOLINA, PIERRE LOMBARDO, &c.). Ses autres Traités, les uns moraux, les autres dogmatiques, sont moins estimés, quoique dignes de quelque attention. Ils marquent un homme qui avoit secoué quelques préjugés, & qui cherchoit à en faire revenir son siècle. Il s'éleva contre le préjugé meurtrier du duel, qui, après avoir presque succombé au zèle des rois chrétiens, reparoit avec plus d'empire que jamais dans le siècle de la prétendue philosophie. Son traité sur cette matière est en françois, sous ce titre : *Chrétienne confutation du point-d'honneur*, Paris, 1579, in-8°. On lui doit encore plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : I. *Défense de la foi que nos ancêtres ont eue en la présence réelle*. II. *Réponse familière à une Epître contre le Libre-Arbitre*, in-8°, Paris, 1571 ; ouvrage qui a fourni matière à des critiques. III. *Defensio Fidei adversus Impios, Atheos*, &c. in-8°. Cheffontaines joignoit à la science théologique quelque teinture des langues grecque, hébraïque, espagnole, italienne & françoise.

CHEFNEUX, (Mathias) né à Liege au commencement du dix-septième siècle, entra dans l'ordre des Ermites de S. Augustin, où il se distingua par son application à l'étude, & par son zèle à remplir les devoirs de son état. Il mourut vers l'an 1670. On a de lui : I. *Une Explication des Pseaumes* en latin, Liege, in-8°, peu estimée. II. *Une Chronique*, suivie *De la vraie Religion* depuis la création

C H E 107

jusqu'au tems de l'auteur, Liege, 1670, 3 vol. in-fol. en latin ; ouvrage superficiel.

CHEKE, (Jean) né en 1514, fut professeur de grec dans l'université de Cambridge, sa patrie. Il essaya de changer la prononciation ordinaire de cette langue, sur-tout à l'égard des voyelles & des diphthongues. Cette nouveauté déplut au chancelier, qui ordonna par un décret, en 1542, de ne pas philosopher sur les sons, mais de s'en tenir à l'usage. Henri VIII lui confia l'éducation du jeune Edouard son fils, & le récompensa de ses soins par les titres de Chevalier & de Secrétaire d'état. Après la mort de ce prince, les Catholiques le firent mettre à la tour de Londres. Il montra d'abord beaucoup de constance ; mais la crainte de la mort dont on le menaçoit, lui fit abjurer la religion anglicane. Il mourut à Londres en 1557. On a de Cheke : I. *Un Traité de la superstition*, Londres, 1705, in-8°, imprimé à la suite de la *Vie* de l'auteur par Strype : cet ouvrage n'a rien de fort intéressant. II. *Un Livre de la prononciation véritable de la Langue Grecque*, à laquelle l'auteur s'étoit attaché avec beaucoup de succès ; Basle, 1555, in-8°, en latin.

CHEMIN, (Catherine du) femme de Girardon, & digne de l'être par le talent supérieur de peindre les fleurs. L'académie de peinture & de sculpture lui ouvrit ses portes. Elle mourut à Paris en 1698. Son illustre époux consacra à sa mémoire le beau mausolée que l'on voit dans l'église de S. Landry. Ce monument de génie & de recon-

noissance fut exécuté par Nourrifson & le Lorrain, deux de ses élèves, d'après le modèle de leur maître.

CHEMINAIS, (Timoléon) Jésuite, né à Paris en 1652, d'un commis de M. de la Vrillière, secrétaire d'état, fit admirer son talent pour la chaire à la cour & à la ville. Lorsque ses infirmités lui eurent interdit le ministère de la prédication dans les églises de Paris & de Versailles, il alloit tous les dimanches instruire les pauvres de la campagne. Sa réputation a long-tems approché de celle de Bourdaloue : elle a paru céder ensuite cette proximité à celle de Massillon ; il semble néanmoins que ses discours sont plus touchans, & ont en général plus d'effet sur les cœurs, quoiqu'ils peuvent être moins éloquens que ceux de l'évêque de Clermont. Le P. Bretonneau a publié ses *Discours* en 5 vol. in-12. Le P. Cheminais mourut en 1689, âgé de 39 ans, en dignité ministre de cette Religion qui l'avoit animé pendant sa vie. Sa carrière fut courte, mais elle fut bien remplie. On a encore de lui : *Les Sentimens de piété*, imprimés en 1691, in-12 ; ouvrage qui se ressent un peu trop du style de la chaire, & pas assez du langage simple & affectueux de la dévotion.

CHEMNITZ, *Chemnitius*, (Martin) disciple de Mélancthon, est fameux par son *Examen Concilii Tridentini*, cours de théologie protestante, en quatre parties qui forment un vol. in-fol. Francfort, 1585, ou 4 vol. in-8°. Il mourut en 1586. Il étoit né en 1522 à Brit-

zen dans le Brandebourg, d'un ouvrier en laine. Les princes de sa communion l'employèrent dans les affaires de l'Eglise & de l'état. Personne n'a mieux réfuté ses erreurs que le cardinal Bellarmin.

CHEMNITZ, (Bogeflas-Philippe), petit-fils du précédent, est auteur d'une *Histoire* très-détaillée, en deux vol. in-fol. de la guerre des Suédois en Allemagne, sous Gustave-Adolphe. La reine Christine, en récompense de cet ouvrage, ennoblit l'auteur, & lui donna la terre de Holtedt en Suede, où il mourut l'an 1678. Il est inutile de dire que l'enthousiasme du protestantisme n'a point permis à l'auteur d'être toujours impartial & véridique.

CHEMNITZ, (Chrétien) petit-neveu de Martin, naquit à Koningsfeldt en 1615. Après avoir été ministre à Weimar, il fut fait professeur en théologie à Iéna, où il mourut en 1666. On a de lui : I. *Brevis instructio futuri Ministri Ecclesiæ*. II. *Dissertationes de prædestinatione*, &c. &c.

CHENU, (Jean) avocat à Bourges, puis à Paris, mourut en 1627, à 68 ans. On a de lui : I. *Chronologie des Evêchés de France*, Paris, 1621, in-12, ouvrage superficiel, écrit en latin. II. *Antiquités de Bourges*, Paris, 1621, in-4°. III. *Chronologie des Archevêques de Bourges*, en latin, 1621, in-4°. IV. *Privileges de la ville de Paris*, 1621, in-4° ; & quelques livres de jurisprudence, oubliés. Ses autres ouvrages sont savans, mais mal écrits. C'étoit un homme très-laborieux. . . :

C H E

CHERBURY, voyez **HERBERT**.

CHEREAU, (François) habile graveur, élève de Drevet, né à Blois en 1681, mourut à Paris le 15 avril 1729. Il excella comme son maître dans les portraits. On estime particulièrement *S. Jean dans le désert*, qu'il grava d'après Rubens.

CHÉRILE, poète Grec, ami d'Hérodote, chanta la victoire que les Athéniens remportèrent sur Xercès. Ce poème charma tellement les vainqueurs, qu'ils firent donner à l'auteur une pièce d'or pour chaque vers, & qu'ils ordonnerent qu'on réciteroit ses Poésies avec celles d'Homere. Nous en avons quelques fragmens dans Aristote, dans Strabon, & dans Joseph contre Apion. Le général Lyfandre voulut toujours avoir Cherile auprès de lui, pour que ce poète transmît à la postérité sa gloire & ses actions. Horace n'en avoit pas une opinion avantageuse ; il lui reproche de la lenteur & de l'inégalité :

Sic mihi qui multum cessat, fit Cherilus ille.

CHERON, (Elisabeth-Sophie) fille d'un peintre en émail de la ville de Meaux, naquit à Paris en 1648, & eut son pere pour maître. A l'âge de 14 ans, le nom de cette enfant étoit déjà célèbre, & éclipsoit celui de son pere. L'illustre le Brun la présenta en 1672 à l'académie de peinture & de sculpture, qui couronna ses talens en lui donnant le titre d'académicienne. Cette fille illustre se partageoit entre la peinture, les langues savantes, la poésie & la musique. Elle a dessiné en grand beaucoup de pierres gravées,

C H E 107

travail pour lequel elle avoit un talent décidé. Ses tableaux n'étoient pas moins recommandables par un bon goût de dessin, une facilité de pinceau singuliere, un beau ton de couleur, & une grande intelligence du clair-obscur. Toutes les manieres de peindre lui étoient familières. Elle a excellé dans l'historie, dans la peinture à l'huile, dans la miniature en émail, dans le portrait, & sur-tout dans ceux des femmes. On dit qu'elle peignoit souvent de mémoire des personnes absentes, avec autant de ressemblance que si elle les avoit eues sous les yeux. L'académie des *Ricovrati* de Padoue l'honora du surnom d'*Erato*, & lui donna une place dans sa compagnie. Elle mourut à Paris en 1711, âgée de 63 ans, aussi estimable par les qualités du cœur que par celles de l'esprit. Elle avoit été élevée dans la religion protestante ; mais l'ayant quittée pour la catholique, elle prouva par ses vertus la sincérité de sa conversion. Voyez son *Eloge*, Paris, 1712, in-8°. On a de cette fille célèbre : I. *Essai des Pseaumes & Cantiques mis en vers*, & enrichis de figures, Paris, 1693, in-8°. Les figures sont de Louis Cheron, son frere, bon graveur & habile peintre, né à Paris en 1660, & mort à Londres en 1733, où il s'étoit retiré pour y professer le Calvinisme. II. *Le Cantique d'Habacuc & le Pseume CIII, traduits en vers françois*, & publiés en 1717, in-4°, par le Hay, ingénieur du roi, qui avoit épousé cette femme d'esprit. III. *Les Cerises renversées*, piece ingénieuse & plaisante,

que le célèbre Rousseau estimoit, & qu'on publia en 1717 avec la *Batracomiomachie d'Homere*, traduite en vers par Boivin le cadet. La poésie de Mlle Cheron est souvent foible, mais il y a d'excellens morceaux. J. B. Rousseau a beaucoup loué une *Ode sur le Jugement dernier*.

CHERUBIN D'ORLÉANS, (le P.) capucin, a fait deux ouvrages savans : I. *La Dioptrique oculaire*, Paris, 1671, in-fol. II. *La Vision parfaite*, 1677 & 1681, 2 vol. in-fol. fig. Ces livres renferment des choses curieuses qui les font rechercher.

CHESEAUX, (Jean-Philippe de Loys de) né à Lausanne en 1718, mort à Paris en 1751, étoit petit-fils du célèbre Crouzas. Les académies des sciences de Paris, de Göttingen & de Londres se l'associerent. L'astronomie, la géométrie, la théologie, le droit, la médecine, l'histoire, la géographie, les antiquités sacrées & profanes l'occupèrent tour-à-tour ; mais une étude trop étendue & trop variée l'a rendu quelquefois superficiel. Dès l'âge de 17 ans, il avoit fait trois traités de physique sur la *dynamique*, sur la *force de la poudre à canon*, & sur le *mouvement de l'air dans la propagation du son*. On a encore de Cheseaux un vol. in-8° de *Dissertations critiques sur la partie prophétique de l'Écriture-Sainte*, Paris, 1751 ; un *Traité de la comète de 1743* ; & des *Éléments de cosmographie & d'astronomie*, qu'il composa en faveur d'un jeune seigneur.

CHESELDEN, (Guillaume) chirurgien célèbre de Londres, mort en 1752, à 64 ans, étoit de

la société royale de cette ville ; & correspondant de l'académie des sciences de Paris. Les heureux succès de Douglas dans l'extraction de la pierre par le haut appareil, l'animerent à suivre & à pratiquer la même méthode ; & dans l'expérience qu'il en fit, il ne trouva d'autre sujet de se repentir, que celui de n'avoir pas tenté ce secours plutôt. Mais de toutes ses opérations, celle qui lui fit le plus d'honneur, fut d'avoir rendu la vue à un jeune-homme de 14 ans, aveugle de naissance. On trouve les détails circonstanciés de cette opération, dans les *Transactions philosophiques*, & dans les *Mémoires de l'Académie de Chirurgie*. Quelques faux philosophes n'ont pas rougi d'opposer cette guérison à celle de l'aveugle-né de l'Évangile, comme si une opération chirurgicale pouvoit être comparée à une simple parole ou à des moyens qui ne prennent leur efficacité que dans la volonté de Dieu. Cheselden donna, en 1713, une *Anatomie du corps humain* ; il y en a huit éditions : la dernière a été imprimée à Londres en 1752. Cet ouvrage est semé d'observations très-curieuses, & orné de quarante planches fort exactes. Le même auteur a donné une *Ostéographie*, Londres, 1753, in-fol., avec de très-belles figures. On y trouve une exposition des maladies des os, remarquable par son exactitude.

CHESNAYE, (Nicole de la) auteur absolument inconnu, auquel on attribue une *Moralité assez rare*, qui est intitulée : *La Nef de santé, avec le Gouvernail du corps humain, la Con-*

damnation des banquets, & le Traité des passions de l'ame, Paris, Verard, in-4°, sans date.

CHESNE, (André du) appelé le Pere de l'*Histoire de France*, naquit en 1584 à l'Isle-Bouchard en Touraine. Il fut écrasé en 1640, à 56 ans, par une charette, en allant de Paris à sa maison de campagne à Varriere. On a de lui : I. Une *Histoire des Papes*, Paris, 1653, 2 vol. in-fol. II. Une *Histoire d'Angleterre* en 2 vol. in-folio, comme la précédente, Paris, 1634, & regardées l'une & l'autre comme des compilations indigestes. III. L'*Histoire des Cardinaux François*, qu'il commença & que son fils acheva en partie, Paris, 1660. Il n'y en a que 2 vol. de publiés, & il devoit y en avoir quatre. C'est un ouvrage mal fait, mal digéré, & encore plus mal écrit. IV. Un *Recueil des Historiens de France*. Il devoit contenir 24 vol. in-fol. Il donna les deux premiers vol. depuis l'origine de la nation jusqu'à Hugues Capet; le troisieme & le quatrieme, depuis Charles-Martel jusqu'à Philippe-Auguste, étoient sous presse lorsqu'il mourut. Son fils François du CHESNE, héritier de l'érudition de son pere, publia le cinquieme, depuis Philippe-Auguste jusqu'à Philippe le Bel. V. *Historia Francorum & Normannorum Scriptores*, in-fol. VI. *Les Généalogies de Montmorenci, Chatillon, Guines, Vergy, Dreux, Bethune, Chassigners*, 7 vol. in-fol. VII. *Histoire des Ducs de Bourgogne*, 1619 & 1628, 2 vol. in-4°. VIII. *Bibliotheca Cluniacensis*, Paris, 1614, in-fol. &c. recueil utile & rare qui contient d'ex-

cellentes pieces pour l'histoire de l'abbaye de Cluny & ses dépendances. Il l'a publié avec D. Marrier. Du Chesne étoit un des plus savans hommes que la France ait produits pour l'histoire, sur-tout pour celle du Bas-Empire. Il communiquoit libéralement ses recherches, non-seulement à ses amis, mais encore aux étrangers. *La recherche sur les antiquités des villes de France*, que plusieurs écrivains lui ont attribuée, ne paroit point être de cet écrivain.

CHESNE, (Jean-Baptiste Phlipotot du) Jésuite, né en 1682, au village du Chesne en Champagne, dont il prit le nom, mourut en 1759, dans sa 63e année. On a de lui : I. *Abrégé de l'Histoire d'Espagne*, in-12. II. *Abrégé de l'Histoire ancienne*, in-12. Ces deux ouvrages, quoique superficiels (comme le sont nécessairement les ouvrages élémentaires) ont servi à l'éducation de la jeunesse, pour laquelle l'auteur avoit du talent. III. *La Science de la jeune Noblesse*, 1730, 3 vol. in-12: ouvrage qui a eu un succès mérité, & qu'on a imprudemment remplacé par des livres imbus des tons & des erreurs de la philosophie du jour. Il seroit à souhaiter qu'on les réimprimât avec quelques additions. IV. *Le Prédestinarianisme*, 1724, in-4°. V. *Histoire du Baïanisme*, 1731, in-4°. C'est dans ces deux ouvrages que paroît le savoir & le talent du P. du Chesne, & où l'on a admiré l'homme qui dans les livres précédens a pu s'appetisser, & se proportionner aux besoins & aux facultés du premier âge.

CHESNE, *Quercetanus*, (Joseph du) seigneur de la Viollette, médecin ordinaire du roi, étoit natif de l'Armagnac. Après avoir fait un assez long séjour en Allemagne, il vint exercer son art à Paris. Il avoit acquis de grandes connoissances dans la chymie, à laquelle il s'étoit particulièrement appliqué. Les succès qui suivirent sa pratique dans cette partie, déchainèrent contre lui les autres médecins, sur-tout Guy Patin, qui s'efforça de le couvrir de sarcasmes & de railleries. Il porta son acharnement jusqu'à s'en prendre à tout le pays d'Armagnac, qu'il appelloit *maudit pays*. Cependant l'expérience a fait voir que du Chesne a mieux rencontré sur l'antimoine, que Patin & ses confreres. Ce savant chymiste, qui est appelé du Chesne par Moreri, mourut à Paris l'an 1609, dans un âge très-avancé. Il a fait en vers françois, *La folie du monde*, 1583, in-4°; *Le grand miroir du monde*, 1593, in-8°. Il a aussi composé plusieurs livres de chymie, qui ont eu de la réputation.

CHESNE, (Jacques du) voyez ENZINAS.

CHETARDIE, (Joachim Trotti de la) bachelier de Sorbonne & curé de S. Sulpice de Paris, naquit en 1636 au château de la Chetardie dans l'Angoumois, & mourut en 1714. Il avoit été nommé à l'évêché de Poitiers en 1702; mais il le refusa. Ses devoirs de pasteur ne l'empêcherent point d'enrichir le public de plusieurs ouvrages utiles: I. *Homélies pour tous les Dimanches & Fêtes de l'année*, 3 vol. in-4°, plaines

d'onction & de solidité. II. *Le Catéchisme de Bourges*, en 4 vol. in-12, & 1 vol. in-4°: ouvrage excellent qui unit la dignité du langage & des idées à l'exposition la plus simple de la foi chrétienne; c'est, au jugement de bien des gens, le meilleur Catéchisme raisonné que nous ayons en françois. III. *Explication de l'Apocalypse*, in-8° & in-4°, savante, bien déduite & très-satisfaisante dans un grand nombre d'explications (voyez S. JEAN). IV. *Entretiens Ecclésiastiques*, 4 vol. in-12.

CHETARDIE, (le chevalier de la) neveu du curé de S. Sulpice, mort vers 1700, étoit un homme d'esprit, plein de politesse. Il est auteur de deux ouvrages. Le Ier a pour titre: *Instruction pour un jeune Seigneur*; & le IIe est intitulé: *Instruction pour une Princesse*, in-12.

CHEVALET, (Antoine) gentilhomme Dauphinois, auteur de la *Vie de S. Christophe par personnages*, Grenoble, 1530, in-fol. fort rare.

CHEVALIER, (Nicolas) François réfugié à Utrecht, à cause de la religion protestante qu'il professoit, a fait paroître un savant ouvrage intitulé: *Recherches curieuses d'antiquités que l'on conserve dans la chambre des raretés de cette ville*: Utrecht, 1709, in-fol.

CHEVANES, (Jacques de) natif de la ville d'Autun, prit l'habit de capucin dans la province de Lyon, où il se fit un nom parmi les prédicateurs & les théologiens de son tems: il a écrit: I. *L'Amour triomphant des impossibilités de la nature & de la morale, ou Discours sur*

le très-auguste Sacrement de l'Eucharistie, in-4°, Lyon, 1633. II. *Les Encretiens curieux d'Hermodore, & du voyageur inconnu*, &c. in-4°, Lyon, 1634. C'est une réfutation des ouvrages de J. P. le Camus, avec une apologie des ordres religieux. III. *La conduite des Illustres, ou les Maximes pour aspirer à la gloire d'une vie héroïque & chrétienne*, Paris, 1647. IV. *L'incrédulité ignorante, & la crédulité savante au sujet des magiciens & sorciers, avec la réponse à un livre intitulé: Apologie pour tous les grands personnages, qui ont été accusés de magie*; in-4°, Lyon, 1671. V. *Justa expectationes nostræ salutis, opposita desperationi sæculi*; in-4°, Lyon, 1649.

CHEVASSU, (Joseph) curé des Rouffes dans le diocèse de St-Claude, mort à St-Claude, sa patrie, le 25 octobre 1752, à 78 ans, étoit l'exemple du troupeau qu'il instruisoit. On a de lui: I. *Des Méditations ecclésiastiques*, 6 vol. in-12, 1764, où il y a des choses solides & peu de touchantes. II. *Le Missionnaire paroissial*, 4 vol. in-12, renfermant ses Prônes & des Conférences sur les principales vérités de la Religion. L'onction n'étoit pas la qualité dominante de cet orateur; mais il étoit instruit, & il possédoit bien l'écriture & les Peres.

CHEVERT, (François) né à Verdun sur Meuse le 21 février 1695, s'éleva, du poste de simple soldat, au grade de lieutenant-général. Il dut tout à son mérite, & rien à la faveur ni à l'intrigue. Il eut à lutter contre l'envie & contre l'obscurité de sa naissance. Une étude profonde de la tactique, un

Tome III.

amour extrême de ses devoirs, un desir ardent de se distinguer; tels furent les protecteurs qui veillerent à son avancement. Nous ne suivrons pas toutes les actions éclatantes qui le distinguèrent. Tout le monde connoit la retraite de Prague par le maréchal de Belle-Isle. Chevert qu'il y laissa avec 18 cens hommes, pressé de se rendre par la famine, par les habitans & par une armée nombreuse, prend les ôtages de la ville, les enferme dans sa propre maison, & met dans les caves des tonneaux de poudre, résolu de se faire sauter avec eux, si les bourgeois veulent lui faire violence. Il obtint ce qu'il demandoit, c'est-à-dire, de sortir avec tous les honneurs de la guerre: le prince Lobkowitz lui accorda deux pieces de canon. Les guerres de 1741 & de 1757, offrirent à notre guerrier les occasions les plus dangereuses & les plus brillantes. Ce brave officier mourut le 24 janvier 1769, dans la 74^e année de son âge. Il étoit commandeur-grand-croix de l'ordre de S. Louis, chevalier de l'aigle-blanc de Pologne, gouverneur de Givet & de Charlemont, lieutenant-général des armées du roi. Il fut inhumé en la paroisse de saint Eustache de Paris, où l'on voit son épitaphe conçu en ces termes: » Sans aieux, sans fortune, sans appui, orphelin » dès l'enfance, il entra au service à l'âge de 11 ans. Il s'éleva malgré l'envie à force de mérite, & chaque grade fut le prix d'une action éclatante. Le seul titre de maréchal de France a manqué, non pas à sa gloire, mais à l'exemple

H

de ceux qui le prendront pour
» modele ».

CHEVILLARD, (Jacques) généalogiste, mort à Paris le 24 octobre 1751, âgé de 71 ans. On a de lui : I. Un *Dictionnaire héraldique*, contenant les armes & blasons des princes, & grands-officiers de la couronne, avec celles de plusieurs maisons & familles du royaume; Paris, 1723, in-12. II. Carte contenant les armes, les noms & qualités des gouverneurs, capitaines & lieutenans-généraux de la ville de Paris. III. D'autres Cartes concernant l'art héraldique.

CHEVILLIER, (André) né à Pontoise en 1636, parut en Sorbonne avec tant de distinction, que l'abbé de Brienne, depuis évêque de Coutance, lui céda le premier lieu de licence, & en fit même les fraix. Il mourut en 1700, bibliothécaire de Sorbonne. Sa piété égala son savoir, & son savoir étoit profond. On l'a vu se dépouiller lui-même pour revêtir les pauvres, & vendre ses livres pour les assister. On a de lui : I. *Origine de l'imprimerie de Paris* : dissertation historique & critique, pleine d'érudition & souvent citée dans les *Annales typographiques de Maittaire*, 1694, in-4°. II. *Le grand Canon de l'Eglise Grecque*, traduit en françois, in-12, 1699. C'est plutôt une paraphrase, qu'une traduction. III. *Dissertation latine sur le concile de Chalcedoine, touchant les formules de foi*, 1664, in-4°.

CHEVREAU, (Urbain) naquit à Loudun en 1613. Il fit paroître beaucoup d'esprit dans ses premières études. La reine

Christine de Suede le choisit pour secrétaire, & l'électeur Palatin pour son conseiller. Chevreau, fixé dans cette cour, contribua beaucoup à la conversion de la princesse électorale, depuis duchesse d'Orléans. Après la mort de l'électeur il revint en France, & fut choisi par Louis XIV pour précepteur du duc du Maine. Le desir de vaquer en repos aux exercices de la vie chrétienne, l'obligea de quitter la cour pour se retirer dans sa patrie, où il mourut en 1701, âgé de 88 ans. Il ne rougit jamais de la Religion au milieu des grands. Sa piété fut tendre, autant que son érudition fut profonde. On lui doit les ouvrages suivans : I. *Les Tableaux de la fortune*, en 1651 in-8°, depuis réimprimés avec des changemens, sous ce titre : *Effets de la fortune*, 1656, in-8°; roman qui fut bien accueilli dans le tems. II. *L'Histoire du monde*, en 1686, réimprimée plusieurs fois. La meilleure édition est celle de Paris, 1717, en 8 vol. in-12, avec des additions considérables, par Bourgeois de Chastenet. On sent, en lisant cette Histoire, que l'auteur avoit puisé dans les sources primitives; mais il ne les cite pas toujours avec fidélité. L'histoire grecque, la romaine, la mahométane y sont traitées avec assez d'exactitude. L'auteur auroit pu se dispenser de mêler aux vérités utiles de son ouvrage, les généalogies rabbiniques qui le défigurent, & quelques discussions qui ne devoient entrer que dans une histoire en grand. III. *Ouvres mêlées*, 2 part. in-12, La Haye, 1697. Ce sont des lettres se-

C H E

mées de vers latins & françois ; quelquefois ingénieux , quelquefois foibles ; d'explications de passages d'auteurs anciens , grecs & latins ; d'anecdotes littéraires , &c. IV. *Chevreañâ* , Paris , deux volumes , 1697-1700 : recueil dans lequel l'auteur a versé des petites notes , des réflexions , des faits littéraires qu'il n'avoit pas pu faire entrer dans ses autres ouvrages. Chevreau avoit joint à l'étude des anciens le commerce de quelques-uns des modernes , & il s'étoit formé chez les uns & chez les autres. Il avoit beaucoup lu ; mais dans ses livres il n'accable pas son lecteur par un trop grand amas de recherches érudites. Il est souvent loué par Tannegui Le Fevre , qui lui a adressé plusieurs de ses lettres ; par M. Dacier , & par les plus habiles critiques de son tems.

» Mais à peine , dit un critique , » son nom est-il aujourd'hui » connu du commun des litté- » rateurs ; on a oublié du » moins qu'il a été un des beaux » esprits du siècle dernier ; ce- » pendant ses ouvrages offrent » plus de talens , une littéra- » ture plus étendue que les » productions d'un grand nom- » bre d'écrivains , qui brillent » dans celui-ci , & sont desti- » nés au même sort «.

CHEVREMONT , (l'abbé , Jean-Baptiste de) Lorrain de nation , secrétaire de Charles V , duc de Lorraine , se retira à Paris après la mort de son maître , & y mourut en 1702. On a de lui : I. *La connoissance du monde*. II. *L'Histoire de Kemiski*. III. *La France ruinée , par qui & comment*. IV. *Le Testament polisque du Duc de Lorraine*.

C H E 115

V. *L'Etat actuel de la Pologne* , Cologne , 1702 , in-12. VI. *Le Christianisme éclairci sur les différends du tems en matière de Quietisme* , &c. Les ouvrages de l'abbé de Chevreumont n'ont rien pour gagner le lecteur : ils sont remplis de projets ridicules , d'idées fausses , & le style en est des plus languissans.

CHEVREUSE , (Marie de Rohan-Montbasen , duchesse de) née en 1600 , épousa en 1617 Charles d'Albert , duc de Luynes , connétable de France , & en 1622 , Claude de Lorraine , duc de Chevreuse. Cette dame , célèbre par sa beauté & par son esprit , fut ennemie du cardinal de Richelieu , parce qu'elle voyoit avec peine la maniere dont il traitoit la reine , pour laquelle son attachement étoit déclaré. Le cardinal l'en punit par l'exil ; elle fut même obligée de sortir de France , & de se retirer à Bruxelles , d'où elle entretenoit commerce avec la reine. Quand cette princesse fut devenue régente , la duchesse de Chevreuse revint triomphante à la cour ; mais sa faveur fut de courte durée , parce qu'elle entra dans les intrigues contre le cardinal Mazarin , selon que le coadjuteur , avec qui elle étoit fort liée , penchoit pour ou contre la cour. Cette duchesse conserva cependant toujours de l'ascendant sur l'esprit de la reine , & la poussa à consentir à la disgrâce du fameux surintendant Fouquet. Elle mourut en 1679. Ce fut par elle que le duché de Chevreuse vint à ses enfans du premier lit.

CHEVRIER , (François-Antoine) né à Nancy d'un secrétaire du roi , montra dès sa jeu-

nessé beaucoup d'esprit & de méchanceté. Après avoir parcouru divers pays, tantôt riche, tantôt pauvre, consacré tour-à-tour à l'intrigue & aux lettres, il alla mourir en Hollande en 1762. Cet auteur avoit du talent, de l'esprit & de l'imagination, & sur-tout beaucoup de facilité; mais il en abusoit, & il n'a rien laissé de véritablement estimable. Il est auteur de quelques comédies & de quelques ouvrages en prose.

I. Plusieurs romans : *Cels est singulier*; *Maga-Kou*; *Mémoires d'une honnête femme*, in-12; *Le Colporteur*, in-12. Ce dernier ouvrage, plein d'atrocités révoltantes & de saillies heureuses, est une satire affreuse des mœurs du siècle. II. *Mémoires pour servir à l'Histoire de Lorraine, avec une réfutation de la Bibliothèque de Lorraine, de D. Calmet*; Bruxelles, 1754, 2 vol. in-12. III. *Les ridicules du siècle*, in-12; ouvrage qui fut proscrit dans sa nouveauté. L'auteur avoit trempé son pinceau dans le fiel, & presque tous ses caractères sont outrés; ce livre est d'ailleurs très-médiocre. IV. *Histoire de la campagne de 1757, jusqu'au 1er. janvier 1759*. V. *Le Testament politique du Maréchal de Belle-Isle, son Codicile & sa Vie*, en 3 vol. in-12, 1761-1762. Ce sont des mémoires supposés, mal digérés, mais bien écrits & curieux. Il est à regretter qu'un tel sujet n'ait pas été traité par un écrivain mieux instruit ou plus véridique. VI. *L'Histoire de Corse*, Nanci, 1749, in-12. M. l'abbé Germanes en a donné une meilleure en 3 vol. in-12, 1776. VII. *Projet de paix géné-*

rale. VIII. *Almanach des gens d'esprit, par un homme qui n'est pas fort*. L'indécence, la satire impudente, l'obscénité & l'impie dominant dans cette misérable brochure, ainsi que dans la plupart des livres de cet écrivain, dont les mœurs ne valent pas mieux que les ouvrages » qui presque tous in- » sectés, dit un critique, de l'es- » prit de satire & du poison de » la haine, peuvent être com- » parés à ces nuées d'insectes » éphémères, qui piquent un » moment, & ne vivent qu'un » jour ». Il préparoit de nouvelles horreurs lorsqu'il mourut. *La Vie du P. Norbert, capucin*, est une des dernières productions de Chevrier.

CHEYNE, (George) docteur en médecine, & de la société royale de Londres. Il naquit en Ecosse, en 1671, s'appliqua à la philosophie & aux mathématiques, ensuite à la médecine, & réussit très-bien dans la pratique de cette science. Il mourut en 1743. Il est fort connu par un ouvrage intitulé: *De Infirmorum sanitate tuenda, vitæque producendæ*, Londres, 1726, in-8°; traduit en français par l'abbé de la Chapelle, sous le titre de *Règles sur la santé & les moyens de prolonger sa vie*, ou *Méthode naturelle de guérir les maladies du corps & celles de l'esprit qui en dépendent*, 2 vol. in-8°, Paris, 1749. On a encore de lui un *Traité de la goutte*, 1724, in-8°, en anglais, & quelques ouvrages de philosophie & de mathématiques, qui ne valent pas ses livres de médecine.

CHIABRERA, (Gabriel) poète Italien, né à Savone en

C H I

1552, fortifia à Rome son inclination & ses talens pour les belles-lettres. Alde Manuce & Antoine Muret lui donnerent leur amitié, & l'aiderent de leurs conseils. Il mourut à Savone en 1638, à 86 ans. Le pape Urbain VIII, protecteur des poètes, & poète lui-même, l'invita en 1624 d'aller à Rome pour l'année sainte; mais Chiabrera s'en excusa sur son âge & sur ses infirmités. Ce poète étoit un des plus beaux-esprits & des plus laids personnages de l'Italie. Il a laissé des *Poësies héroïques, dramatiques, pastorales, lyriques*. On estime sur tout ces dernières, imprimées séparément en 1718, in-8°. Ses poèmes héroïques sont, l'*Italia liberata: il Foresto: il Rugiero; Amadeida*, ou la conquête de Rhodes par Amédée de Savoie. L'abbé Paolucci publia le recueil de ses ouvrages en 1718, à Rome, en 3 vol. in-8°. La Vie de l'auteur, qu'on regarde comme le Pindare de l'Italie, est à la tête de ce recueil. On en a une nouvelle édition, Venise, 1731, 4 vol. in-8°.

CHIARI, (Joseph) peintre Romain, mort d'apoplexie dans sa patrie en 1727, à 73 ans, se fit un nom parmi ceux de sa profession, par plusieurs beaux morceaux de peinture pour les églises & pour les palais de Rome.

CHICOT, fou d'Henri IV, fut très-attaché à ce prince. Il étoit né en Gascogne, & avoit de la fortune & de la valeur. Il se trouva en 1591 au siège de Rouen, & y fut prisonnier le comte de Glatigny, de la maison de Lorraine. En le présen-

C H I 117

tant au roi, il lui dit : *Tiens, je te donne ce prisonnier qui est à moi*. Le comte, désespéré de se voir pris par un homme tel que Chicot, lui donna un coup d'épée au travers du corps, dont il mourut quinze jours après. Il y avoit, dans la chambre où il étoit malade, un soldat mourant. Le curé du lieu, partisan de la Ligue, vint pour le confesser; mais il ne voulut pas lui donner l'absolution, parce qu'il étoit au service d'un roi huguenot. Chicot, témoin du refus, se leva en fureur de son lit, pensa tuer le curé, & l'auroit fait, s'il en eût eu la force; mais il expira quelques momens après.

CHICOYNEAU, (Français) conseiller d'état & premier médecin du roi, naquit à Montpellier en 1672, de Michel Chicoyneau, professeur & chancelier de la faculté de médecine de cette ville. Après avoir été reçu au doctorat, n'étant âgé que de 21 ans, il fut pourvu en survivance des places de son père; & à sa mort, il y ajouta celle de conseillers en la cour des aides de Montpellier. Envoyé à la peste de Marseille par le duc d'Orléans, régent du royaume, ce médecin parut plein d'audace & de confiance dans cette ville, où tout un peuple égaré n'attendoit que la mort: il rassura les habitans: il calma par sa présence leurs vives alarmes: on crut voir renaître l'espérance, dès qu'il se montra. Ces services furent récompensés par un brevet honorable, & par une pension que le roi lui accorda. L'an 1731 il fut appelé à la cour, pour y être médecin des enfans de France,

par le crédit de Chirac, dont il avoit épousé la fille ; & à la mort de celui-ci, il fut fait premier médecin du roi, conseiller d'état, & sur-intendant des eaux minérales du royaume. Il étoit aussi associé libre de l'académie des sciences de Paris. Il mourut à Versailles l'an 1752, âgé de près de 80 ans. Chicoyneau n'a laissé que de très-modiques ouvrages, & à peine connus. Le plus curieux est celui où il soutient que la peste n'est pas contagieuse : Lyon & Paris, 1721, in-12. On croit qu'il n'embrassa cette opinion que pour plaire à Chirac, son beau-pere, qui en étoit fortement entiché.

CHICOYNEAU, (François) né à Montpellier en 1702, eut pour premier maître son pere, dont on vient de parler. Le célèbre Chirac lui enseigna ensuite à Paris les principes de la médecine, du Verney & Winslouw l'anatomie, & Vailant la botanique. Chicoyneau, né avec un génie facile, délicat, pénétrant, ne pouvoit que faire des progrès sous de tels maîtres. La démonstration des plantes fut sa première fonction dans l'université de Montpellier : il la remplit avec le plus grand succès. Le jardin royal de cette ville, le plus ancien du royaume & l'ouvrage d'Henri IV, fut renouvelé entièrement & en peu de tems. Ce ne fut pas avec moins de distinction qu'il présida au cours public d'anatomie. Son pere ayant voulu le faire revêtir de la charge de conseiller à la cour des aides, il parla le langage des loix avec la même sifance, mais avec beaucoup moins de goût, que celui de la médecine.

Il mourut en 1740, à 38 ans ; professeur & chancelier de l'université de médecine de Montpellier.

CHIFFLET, (Jean-Jacques) naquit à Besançon en 1588. Après avoir visité en curieux & en savant les principales villes de l'Europe, il fut choisi pour médecin ordinaire de l'archiduchesse des Pays-Bas & du roi d'Espagne Philippe IV. Ce prince le chargea d'écrire l'histoire de l'ordre de la Toison d'or. Il s'étoit déjà fait connoître au public par des ouvrages savans. Les principaux sont : I. *Vesuntio, civitas imperialis... monumentis illustrata*, &c. in-4°, Lyon, 1650. Cette histoire de Besançon est en assez beau latin ; mais l'auteur fait, de cette ville celtique, une ville toute romaine. D'ailleurs si l'on retranchoit de la partie civile l'érudition étrangere, & de la partie ecclésiastique les fables & les légendes, son in-4° seroit bien diminué. II. *Vindicia Hispanica*, in-fol. Anvers, 1650 : ouvrage fait pour prouver que la race de Hugues Capet ne descend pas en ligne masculine de Charlemagne ; & que, du côté des femmes, la maison d'Autriche précède celle des Capétiens. III. *Le faux Childebrand*, 1649, in-4°, en réponse au *Vrai Childebrand* d'Auteuil de Gombault, 1659, in-4°. C'est encore pour contester l'opinion de ceux qui faisoient descendre Hugues Capet de Childebrand, frere de Charles Martel. IV. *De Ampulla Rhemensis*, Anvers, 1651, in-fol. dans lequel l'auteur traite de fable l'histoire de ce qu'on appelle la *Sie Ampoule*. Il entreprend de prouver

qu'Hincmar, archevêque de Rheims, en a été l'inventeur, pour faire valoir les droits de son église. Ce destructeur de l'Amoule de Rheims, admettoit le Suaire de Besançon; il a même écrit un in-4°, intitulé: *De Lintis Sepulchralibus Christi*, Anvers, 1624, pour soutenir son sentiment. V. *Recueil des Traités de paix entre la France & l'Espagne, depuis 1526 jusqu'en 1621*, Anvers, 1645, in-8°. VI. *Insignia ord. Velleris auri*, Anvers, 1632, in-4°. VII. *Alsacia vindicata*, Anvers, 1650, in-fol. VIII. *Commentarius Lothariensis*, 1649, in-fol. IX. *Putvis febrifugus ventilatus*, 1653, in-8°. C'est un traité contre le quinquina, dont les propriétés n'étoient pas encore assez connues. Ce savant mourut en 1660, âgé de 72 ans. Comme médecin, il n'est guere connu; mais comme érudit, il a joui de quelque estime. Ses livres sont pleins de recherches, & si, en les écrivant, il avoit secoué certains préjugés, & s'étoit attaché à un arrangement plus méthodique, ils auroient encore plus de réputation qu'ils n'en ont. Ses *Ouvrages politico-historiques* ont été recueillis à Anvers, 2 vol. in-fol. Voyez Niceron, tom. 25, p. 225.

CHIFFLET, (Jules) fils du précédent, docteur en théologie, prieur de Dampierre, & grand-vicaire de l'archevêché de Besançon, fut fait l'an 1648 chancelier de l'ordre de la Toison d'or, par Philippe IV, roi d'Espagne. Il n'étoit pas moins savant que son pere, & il s'est fait connoître par plusieurs ouvrages, dont voici quelques-uns. I. *L'Histoire du bon cheva-*

lier Jacques de Lalain, Bruxelles, 1634, in-4°. II. *Traité de la maison de Rye*, 1644, in fol. III. *Les marques d'honneur de la maison de Tassis*, Anvers, 1645, in-fol. IV. *Breviarium historicum Velleris auri*, 1652, in-4°.

CHIFFLET, (Jean) frere du précédent, né à Besançon, s'adonna au droit & aux langues savantes. Il fut fait chanoine de Tournay en 1651, & ensuite prédicateur de Philippe IV, roi d'Espagne, & des archiducs Jean & Léopold. Il s'étoit aussi beaucoup appliqué à l'étude des médailles, & en avoit assemblé une belle collection. Il mourut le 27 novembre 1663, après avoir publié: I. *Judicium de fabulâ Joannæ papissæ*, Anvers, 1666, in-4°. II. *Apologitica dissertatio de quatuor juris utriusque architectis, Justiniano, Triboniano, Gratiano & S. Raymundo*, Anvers, 1651, & dans le *Trésor de la Jurisprudence Romaine d'Evrard Otthon*. Plusieurs Dissertations sur des inscriptions antiques, &c. dont quelques-unes ont trouvé place dans le *Trésor des Antiquités Romaines de Grævius*, tome IV, & dans le tome XII des *Antiquités Grecques* de Gronovius, entr'autres, *Socrates, sive de gemmis ejus imagine calatis judicium, cum earum iconibus*, qui a été aussi imprimée à part à Anvers, 1657, in-4°. On y trouve les choses les plus grotesques sur le sage Socrate.

CHIFFLET, (Pierre-François) savant Jésuite, né à Besançon, étoit parent des précédens. Après avoir professé plusieurs années la philosophie, la langue hébraïque & l'Ecri-

ture-Sainte, il fut appellé à Paris l'an 1675, par le grand Colbert, pour mettre en ordre les médailles du roi. Il mourut le 5 octobre, & non le 11 mai 1682, à 92 ans. On a de lui quantité d'ouvrages, entr'autres: I. *Lettre sur Béatrix, comtesse de Champagne*, Dijon, 1656, in-4°. II. *Histoire de l'abbaye & de la ville de Tournus*, ibid. 1664, in-4°. III. Une bonne Carte de la Franche-Comté en 4 feuilles. Il a donné aussi des éditions de plusieurs anciens écrivains: entr'autres de S. Fulgence, de Ferrand le diacre, de Cresconius, avec des notes, Dijon, 1649, in-4°; des Opuscules d'Alcuin, de Raban-Maur, & de quelques anonymes, in-4°; des Œuvres de Victor de Vite, de Vigile de Tapfe, Dijon, 1664, in-4°; d'une Vie de Ste Genevieve, par un anonyme qu'on vouloit faire passer pour auteur ancien, & qui a été traduite depuis en françois par le P. Lallemand. *Chifflet*, dit Baillet, avoit grande connoissance des tems, auxquels ont vécu les auteurs qu'il a publiés. Il y a eu quelques autres gens-de-lettres de ce nom.

CHIGI, voyez ALEXANDRE VII.

CHILDEBERT I, fils de Clovis & de Ste Clotilde, commença de régner à Paris en 511. Il se joignit à ses freres Clodomir & Clotaire, contre Sigismond, roi de Bourgogne; le vainquit, le fit massacrer, lui, son épouse & ses enfans, & précipiter dans un puits. Gondemar, devenu successeur de Sigismond, fut défait comme lui. Sa mort mit fin à son royaume, que les vainqueurs partagerent

entr'eux. Il y avoit près de 120 ans que la Bourgogne jouissoit du titre de royaume, quand elle fut réunie à l'empire de France en 524. Après avoir triomphé de leurs ennemis, Childebert & Clotaire se firent la guerre entr'eux; mais un orage, qui vint fondre sur le camp du premier, l'obligea de faire la paix. Childebert, accompagné de Clotaire, tourna ensuite ses armes contre l'Espagne, alla mettre le siege devant Sarzagosse, fut battu, & contraint de le lever en 542. De retour en France, il fit une cession à Clotaire de ce qui lui revenoit de la succession de Théodebalde, bâtard de Théodebert leur neveu. Il étoit malade, lorsqu'il lui céda cet héritage. Dès qu'il fut en santé, il voulut le ravoir, & seconda la révolte de Chramne, fils naturel de Clotaire. La mort mit fin à tous ses projets. Il fut enterré en 558 à Paris, dans l'église de S. Germain-des-Prés, qu'il avoit fait bâtir sous le titre de Ste Croix & de S. Vincent. Il ne laissa que des filles de sa femme Ultrogote, inhumée dans la même église. Son frere Clotaire régna seul après lui. C'est le premier exemple de la loi fondamentale qui n'admet que les mâles à la couronne de France. La charité de ce prince, & son zele pour la religion, ont fait oublier son ambition & sa cruauté. Il donna sa vaisselle d'or & d'argent pour soulager les pauvres de sa capitale, & signala sa piété par un grand nombre de fondations.

CHILDEBERT II, fils de Sigebert & de Brunehaut, succéda à son pere dans le royaume

d'Auftrasie en 575, à l'âge de cinq ans. Il se ligua d'abord avec Gontran son oncle, roi d'Orléans, contre Chilperic, roi de Soissons; puis il s'unit à celui-ci pour faire la guerre à Gontran. Il porta ensuite les armes en Italie, mais sans beaucoup de succès. Après la mort de son oncle, il réunit à l'Auftrasie les royaumes d'Orléans & de Bourgogne, & une partie de celui de Paris. Il mourut de poison trois ans après, en 596, à 26 ans. Son regne fut remarquable par divers réglemens pour le maintien du bon ordre dans ses états. Il y en a un qui ordonne que l'homicide sera puni de mort; auparavant il n'étoit condamné qu'à une peine pécuniaire.

CHILDEBERT III, dit *le Juste*, fils de Thierry II ou III, frere de Clovis III, succéda en 695 à ce dernier dans le royaume de France, à l'âge de 12 ans. Il en régna 16 sous la tyrannie de Pepin, maire du palais, qui ne lui donna aucune part au gouvernement. Il mourut l'an 711, & fut enterré dans l'église de S. Etienne de Choisy, près de Compiègne.

CHILDEBRAND, fils de Pepin le Gros, & frere de Charles Martel, est, selon quelques auteurs, la tige des rois de France de la troisième race. Il eut souvent le commandement des troupes sous Charles Martel, & il les conduisit avec courage.

CHILDERIC I, fils & successeur de Mérovée, monta sur le trône des François l'an 456. Il fut déposé l'année suivante pour sa mauvaise conduite, & contraint de se retirer en Thu-

ringe, d'où il ne fut rappelé qu'en 463. On connoît peu les autres événemens de son regne, ainsi que ceux des regnes précédens. Il mourut en 481. On découvrit à Tournay l'an 1655 le tombeau de ce monarque: l'empereur Léopold fit présent à Louis XIV, des armes, des médailles, & des autres antiquités qui s'y trouverent; ce genre de trésor avoit passé au cabinet impérial après la mort de l'archiduc Léopold, gouverneur des Pays-Bas.

CHILDERIC II, fils puîné de Clovis II & de Ste Bathilde, roi d'Auftrasie en 660, le fut de toute la France en 670, par la mort de Clotaire III, son frere, & par la retraite forcée de Thierry. Ebroin, maire du palais, ayant voulu mettre ce dernier sur le trône, fut rasé & confiné dans un monastere, & le prince enfermé dans l'abbaye de S. Denis. Childeric, maître absolu du royaume, se conduisit d'abord par les sages conseils de Leger, évêque d'Autun. Tant que le saint prélat vécut, les François furent heureux; mais après sa mort il se rendit odieux & méprisable à ses sujets, par ses débauches & ses cruautés. Bodillon, seigneur de la cour, lui ayant représenté avec liberté le danger d'une imposition excessive qu'il vouloit établir, il le fit attacher à un pieu contre terre, & fouetter cruellement. Cet outrage fit naître une conspiration. Le même Bodillon, chef des conjurés, l'assassina dans la forêt de Livri en 673, à peine âgé de 24 ans. Il fit le même traitement à la reine Bilihilde, alors enceinte, & à Dagobert leur fils aîné, encore

enfant. Leur autre fils, nommé Daniel, échappa seul à ce massacre (voyez CHILPERIC II). Thierry sortit de saint Denis & reprit la couronne (voyez THIERRI II, roi de France).

CHILDERIC III, dit l'Idiot, le Fainéant, dernier roi de la première race, fut proclamé souverain en 742, dans la partie de la France que gouvernoit Pepin; c'est-à-dire, dans la Neustrie, la Bourgogne & la Provence. Pepin le voyant absolument incapable de régner, le fit raser & enfermer dans le monastère de Sithiu (aujourd'hui de S. Bertin) en 752. Childeric y mourut trois ans après sa déposition. C'étoit un prince foible qui pouvoit à peine commander aux domestiques de sa maison. Pepin consulta, dit-on, le pape Zacharie, pour savoir s'il étoit à propos de laisser sur le trône de France, des princes qui n'en avoient que le nom? Le pape répondit, qu'il valoit mieux donner le nom de roi à celui qui l'étoit déjà en effet. Le P. le Coigne dans ses *Annales ecclésiastiques Francorum*, traite ce récit de fable; & il paroît par l'histoire de Pepin, qu'il fut proclamé roi par la nation, assemblée à Soissons sans aucun concours du pape. C'est sous Childeric, l'an 743, que fut convoqué le concile de Lepine, aujourd'hui Lestine en Cambresis (Le P. Daniel dit *Ejlines*, palais des rois d'Austrasie, dont on voit encore les ruines auprès de Binch en Hainaut). C'est dans ce concile que l'on commença à compter les années depuis l'Incarnation de Jesus-Christ. Cette époque a pour auteur Denis le Petit dans

son Cycle de l'an 526, & Bede l'employa depuis dans son Histoire d'Angleterre.

CHILLAT, (N.) vivoit sous le regne de Louis XI, dont il passe pour avoir écrit une partie de l'histoire, sous le titre de *Chronique scandaleuse*, imprimée en 1 vol. in-4°, 1620. C'est un journal singulier & curieux, mais souvent calomnieux, de ce qui s'est passé à Paris, depuis 1461 jusqu'en 1483. — Il ne le faut pas confondre avec Michel CHILLAT, qui vivoit à la fin du 17^e siècle, & dont on a une *Méthode facile pour apprendre l'histoire de Savoie, avec la description de ce duché, & des recherches sur l'origine de cette maison*, Paris, 1697, 1 vol. in-12.

CHILLINGWORTH, (Guillaume) né à Oxford en 1602, consacra ses talents à la controverse. Les missionnaires Jésuites, qui allèrent en Angleterre sous les regnes de Jacques I & de Charles I, luttaient contre lui, & eurent l'honneur de la victoire. Chillingworth fut terrassé; ces athlètes sacrés lui firent reconnoître la nécessité d'un juge infallible en matière de foi, & l'attachèrent à la Religion catholique. Laud, évêque de Londres, fâché que les ennemis de l'église anglicane eussent fait cette conquête, tâcha de ramener le nouveau converti, & employa le grand argument de l'intérêt. Chillingworth, après avoir fait un voyage à Douay, rentra dans son ancienne communion, pour être revêtu de la chancellerie de Salisburi, & de la prébende de Brixworth dans le Northampton. Alors les Catholiques

publierent contre lui quantité d'écrits. Chillingworth leur répondit en 1637 par son ouvrage traduit de l'anglois en françois, sous ce titre : *La Religion protestante, voie sûre pour le salut*, Amsterdam, 1730, 3 vol. in-12. Cet ouvrage, modele de logique, selon Locke, n'a pas paru tel aux Catholiques, ni même en général aux bons logiciens ; il y a cependant de la netteté dans le style, & de l'érudition dans les autorités que l'auteur rassemble. Chillingworth s'étoit aussi appliqué à la géométrie ; il fit même la fonction d'ingénieur au siege de Gloucester en 1643. Il se trouva à la prise du château d'Arundel, où il fut fait prisonnier. On le conduisit à Chichester ; il y mourut en 1644. Sa réputation étoit celle d'un écrivain laborieux, d'un homme inconstant & intéressé. On a de lui des Sermons en sa langue, & d'autres écrits, outre celui que nous avons cité ; mais c'est le seul qu'on ait traduit en françois.

CHILMEAD, (Edmond) savant Anglois, né dans le comté de Gloucester, chapelain de l'église de Christ à Oxford, fut chassé de ce poste en 1648, à cause de sa fidélité pour le roi Charles I. Retiré à Londres, il subsista de la musique, & y mourut en 1654. On a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels il y a beaucoup de traductions en anglois de livres latins, françois & italiens. Une édition de la Chronique de Jean Malala avec des notes, Oxford, 1681, in-8°. On lui doit encore le Catalogue des manuscrits grecs de la bibliothèque Bodléienne ; mais ce Catalogue,

que l'on dit exact & bien fait, n'a pas été imprimé.

CHILON, l'un des sept sages de la Grece, étoit Lacédémonien : il passe pour avoir contribué le plus à l'établissement des Ephores, & fut revêtu lui-même de cette dignité, dans laquelle il donna des preuves de son intégrité. Il ne se reprochoit, dit-on, qu'une chose, à la mort ; c'étoit d'avoir pendant sa magistrature, accordé la vie à son meilleur ami, qui s'étoit rendu coupable d'un crime capital. Il pensoit en cela bien différemment des philosophes de ce siecle, qui sous le faux prétexte d'humanité, voudroient arracher à la mort les plus grands scélérats, & lui substituer un genre de punition qui ne différencieroit pas beaucoup de la condition d'une infinité d'honnêtes citoyens (*voyez CALENTIUS*). Chilon passe aussi pour être l'auteur du style laconique, parce qu'il parloit peu, & débitoit ses sentences en peu de mots. Le fameux Ésope, avec lequel il eut des conférences philosophiques, lui ayant demandé s'il savoit ce que Jupiter faisoit dans le ciel ? *Oui*, dit-il, *je le fais, il abaisse ce qui est élevé, & élève ce qui est abaissé*. Interrogé sur ce qu'il y avoit de plus difficile, il répondit, *garder le secret*. Périandre lui ayant écrit qu'il alloit se mettre à la tête d'une armée, & qu'il étoit près de sortir de son pays pour entrer dans le pays ennemi, il lui répondit : « Qu'il se mit en sûreté chez lui, au lieu d'aller troubler les autres ; & qu'un tyran devoit se croire heureux, lorsqu'il ne finissoit ses jours ni par le fer ni par le poison ». C'est

lui qui fit graver en lettres d'or ces maximes au temple de Delphes : *Connois-toi toi-même , & Ne desirer rien de trop avantageux*. Comme ces anciens sages faisoient toujours échapper des traits de folie , il arriva que Chilon mourut de joie , en embrassant son fils qui avoit remporté le prix du ceste aux jeux olympiques.

CHILPERIC I, fils puîné de Clotaire I, voulut avoir Paris pour son partage , après la mort de son pere en 561. On tira au sort les quatre royaumes , & il régna sur Soissons. Il épousa en 567 Galasuinte , & lui asura pour dot , suivant l'usage de son tems , une partie des domaines dont il avoit hérité de Charibert. Chilperic avoit alors une concubine , la barbare Fredegonde. La reine fut trouvée morte dans son lit. Le soupçon de cet attentat tomba avec raison sur la maîtresse , sur-tout lorsque le roi l'eut épousée. Brunehaut , sœur de Galasuinte , arme Sigebert son mari , & venge sa mort , en obtenant les domaines donnés à sa sœur pour sa dot. Son regne fut une suite de querelles & d'injustices. Ses sujets furent accablés d'impôts ; chaque arpent payoit une barrique de vin ; on donnoit une somme pour chaque tête d'esclave. Chilperic , poussé par Fredegonde , commit toutes sortes de forfaits , jusqu'à sacrifier ses propres enfans à ce monstre d'impudicité & de barbarie. Il fut assassiné à Chelles , en revenant de la chasse , l'an 584. Fredegonde , pour laquelle il avoit tout fait , & Landri son amant , furent soupçonnés d'avoir eu part à ce meurtre. Gre-

goire de Tours appelle Chilperic le *Néron* & l'*Hérode* de son tems. Ce prince possédoit très-bien , dit-on , la langue latine : chose étonnante pour un siecle où les grands se faisoient un mérite de leur ignorance.

CHILPERIC II, appelé auparavant *Daniel*, fils de Childeric II, succéda à Dagobert III en 715 , & fut nommé *Chilperic*. Rainfroi , maire du palais , le mit à la tête des troupes contre Charles Martel ; mais il fut défait , & contraint de reconnoître son vainqueur pour maire. Chilperic II mourut à Attigny en 720 , & fut transporté à Noyon , où il est enterré.

CHIMERE, monstre, selon la Fable , composé de la tête d'un lion , du corps d'une chevre , & de la queue d'un dragon , vomissant feu & flamme. Elle désola long-tems la Lycie , jusqu'à ce que Bellérophon l'eut exterminée (voyez **BELLÉROPHON**). Quelques écrivains ont expliqué ce trait de la mythologie , en disant que c'étoit une montagne de la Lycie , dont le sommet étoit un volcan , & servoit de retraite à des lions , le milieu couvert de pâturages , où les chevres païssoient , & le pied infesté par des serpens ; & que Bellérophon vint à bout de purger ce pays de ces bêtes nuisibles.

CHINE-NOUNG, empereur de la Chine , régna , si l'on en croit les annales fabuleuses de ce pays , l'an 2837 avant Jésus-Christ , & enseigna aux hommes à cultiver la terre , à tirer le pain du froment & le vin du riz. Les Chinois lui doivent encore , suivant leurs historiens , l'art de faire les toiles & les

C H I

Ettoiles de soie, la connoissance de traiter les maladies, les chansons sur la fertilité de la campagne, la lyre & la guitarre. Les historiens Chinois ajoutent qu'il mesura le premier la figure de la terre & déterminâ les quatre mers; ces expressions suffisent pour apprécier les découvertes de Chine-Noung.

CHING, empereur de la Chine, vivoit, selon les chroniques chinoises, l'an 1115 avant J. C. Il donna, dit-on, à l'ambassadeur de la Cochinchine, une machine qui se tournoit toujours vers le midi de son propre mouvement, & qui conduisoit sûrement ceux qui voyageoient par mer ou par terre. Quelques écrivains ont cru que c'étoit la boussole; mais il est naturel de ne pas s'exercer beaucoup à deviner la nature de cette machine, toute l'ancienne Histoire de la Chine n'étant qu'un amas de contes.

CHING ou XI ou CHI-HOANG-TI, empereur de la Chine vers l'an 240 avant J. C., rendit son nom fameux par un grand nombre de victoires; mais il le déshonora par ses cruautés envers les vaincus. Après avoir conquis toute la Chine, dont il ne possédoit auparavant qu'une partie, il porta les armes contre les Tartares; & pour empêcher leurs irruptions, il fit bâtir dans l'espace de cinq ans, cette fameuse muraille qui sépare la Chine de la Tartarie. Elle subsiste encore en grande partie. Lorsqu'on dit qu'elle a 400 lieues de longueur, on y comprend les espaces remplis par les montagnes, & ceux où il n'y a qu'un fossé. Il n'y a proprement que 100 lieues de murs construits

C H I 125

partie en brique & partie en terre battue. Ce rempart n'a pas empêché les Tartares de subjuguier la Chine. Ching avoit plus de goût pour la guerre que pour les livres, car il ordonna qu'on les brûlât tous.

CHINILADAN, roi d'Assyrie, successeur de Saolduchin, vers l'an 667 avant J. C., défit & tua Phraortes, roi des Mèdes; mais Cyaxares, fils & successeur de ce prince, assiégea Ninive: comme il étoit sur le point de la prendre, Chiniladan se brûla dans son palais, vers l'an 626 avant J. C. Quelques auteurs le confondent avec Sardanapale; d'autres prétendent qu'il est le même que le Nabuchodonosor dont fait mention le livre de *Judith*. Il est assez difficile de savoir la vérité, lorsque les événemens sont arrivés sous nos yeux: que doit-ce être, lorsqu'il y a deux ou trois mille ans entr'eux & nous?

CHIONÉ, fille de Deucalion, fut aimée d'Apollon & de Mercure. Elle les épousa l'un & l'autre en même tems, & eut du premier, Philamon, grand joueur de luth; & du second, Autolique, célèbre filou comme son pere. La beauté fatale de Chioné lui inspira une présomption si forte, qu'elle osa se préférer à Diane; cette déesse, pour la punir, lui perça la langue avec une fleche, dont elle mourut peu de tems après.

CHIRAC, (Pierre) premier médecin du roi, de l'académie des sciences de Paris, naquit en 1650, à Conques en Rouergue. Le célèbre Chicoyneau, chancelier de l'université de Montpellier, ayant connu les talens de ce jeune-homme, alors ec-

clésiastique, lui confia l'éducation de ses deux fils, dont l'un fut depuis premier médecin du roi. Le goût de l'abbé Chirac pour la médecine, paroissant plus déterminé que sa vocation pour l'état ecclésiastique, il devint membre de la faculté de Montpellier en 1682, & y enseigna cinq ans après, avec le plus grand succès. De la théorie il passa à la pratique, & ne fut pas moins applaudi. Le maréchal de Noailles, à la prière de Barbeirac, alors le plus célèbre docteur de Montpellier, lui donna la place de médecin de l'armée de Rouffillon en 1692. L'armée ayant été attaquée de la dysenterie l'année d'après, Chirac lui rendit les plus importants services. Le duc d'Orléans voulut l'avoir avec lui en Italie en 1706, & en Espagne en 1707. Homberg étant mort en 1715, ce prince, déjà régent du royaume, le fit son premier médecin; & à la mort de Dardart en 1730, il eut la même place auprès de Louis XV. Il avoit été reçu en 1716 membre de l'académie des sciences, & 2 ans après il succéda à Fagon dans la surintendance des jardins royaux. Cet habile homme obtint du roi en 1728 des lettres de noblesse, & mourut en 1732, à 82 ans. Rochefort & Marseille lui eurent de grandes obligations: la première de ces villes, dans la maladie épidémique connue sous le nom de *maladie de Siam*; & la seconde, dans le ravage de la peste en 1720. Du sein de la cour, il procura à cette ville les médecins les plus instruits, les conseils les plus salutaires, les secours les plus abondans. On connoit

de lui: I. Une grande Dissertation en forme de these, sur les plaies, traduite en françois. II. Une partie des Consultations qui sont dans le deuxième volume du recueil intitulé: *Dissertations & consultations médicales de Mrs. Chirac & Sylva*, 3 vol. in-12. III. Deux Lettres contre Vieussens, célèbre médecin de Montpellier, sur la découverte de l'acide du sang, dans lesquelles on trouve beaucoup de personnalités.

CHIRON, centaure, fils de Saturne & de la nymphe Phillyre, naquit sous une forme monstrueuse, parce que Saturne se métamorphosa en cheval pour jouir de sa mere. Il peut être pris pour un des plus anciens personnages célèbres de la Grece, puisqu'il a précédé la conquête de la Toison d'or & la guerre de Troie. Il se rendit recommandable par ses connoissances & ses talens dans la médecine & la chirurgie. Il enseigna ces sciences à Esculape. Il eut aussi pour élèves Achille, Castor & Pollux, Hercule & Jason. Hercule lui ayant fait une plaie incurable qui lui causoit des douleurs violentes, Chiron pria les dieux de le priver de l'immortalité & de terminer ses jours. Jupiter exauça sa prière, & le plaça dans le zodiaque. C'est la constellation du sagittaire.

CHISHULL, (Edmond) Bachelier en théologie de l'université d'Oxford, fut chapelain de la factorerie Angloise à Smyrne, en 1698. De retour en Angleterre, il occupa le poste de sous-ministre dans un village du comté d'Essex, & mourut le 18 mai 1733. On a de lui des

C H L

Sermons, des *Poësies* latines ; mais l'ouvrage qui lui a acquis une grande réputation, est intitulé : *Antiquitates Asiatica christianam aram antecedentes, nummis & figuris aeneis ornatae*, Londres, 1728, in folio. Ces inscriptions & ces antiquités ont été recueillies dans l'Asie-Mineure, dans les anciennes villes de la Grèce & de l'Archipel. Elles sont d'une grande utilité pour l'histoire grecque. La sagacité qu'il y a dans ces recherches, prouve l'habileté de Chishull. On a encore de lui : *De nummis Smyræis in medicorum honorem percussis*, joint à l'*Oratio Harveia de Mead*, 1724, in-4°.

CHIVERNI, voyez HURVAULT.

CHLORIS, voyez CLORIS.

CHOCQUET, (Louis) poëte françois du 16^e siècle, est auteur du *Mystère* à personnages de l'*Apocalypse* de S. Jean, qui fut représenté en 1541 à Paris. Ce poëme d'environ 9000 vers, & très-rare, fut imprimé la même année à Paris in-fol. à la suite des *Attes des Apôtres* des deux Grebans.

CHODORLAHOMOR, roi des Elamites, peuples qui habitoient une partie de la Perse, vers l'an 1925 avant Jésus-Christ. Les rois de Babylone & de la Mésopotamie relevoient de lui. Il étendit ses conquêtes jusqu'à la mer Morte. Les rois de la Pentapole s'étant révoltés, il marcha contre eux, les défit, & emmena un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels étoit Loth, neveu d'Abraham ; le patriarche surprit pendant la nuit & défit l'armée de Chodorlahomor, &

C H O 127

ramena Loth avec tout ce que ce prince lui avoit enlevé.

CHOIN, (Marie-Emilie Joli de) d'une famille noble originaire de Savoie & établie en Bourgogne, fut placée vers la fin du dernier siècle auprès de madame la princesse de Conti. Le Dauphin, qui eut occasion de la voir, en devint, dit-on, amoureux ; mais on prétend qu'elle ne souffrit ses assiduités, qu'après l'avoir épousé secrètement, comme Louis XIV son pere avoit épousé madame de Maintenon. En lisant les *Mémoires* du duc de S. Simon, on ne peut guere douter qu'elle n'ait été effectivement son épouse. Après la mort du Dauphin en 1711, elle se retira à Paris dans une maison qu'avoit habitée madame de la Fayette, où elle vécut dans une espèce d'obscurité. Elle ne sortoit de sa retraite que pour faire de bonnes œuvres, & mourut en 1744.

CHOIN, (Albert Joly de) né en 1702 à Bourg en Bresse, dont son pere étoit gouverneur, & d'une famille distinguée, fut sacré évêque de Toulon le 8 juin 1738, ayant été auparavant doyen de la cathédrale, & grand-vicaire à Nantes. Ce fut le cardinal de Fleury qui le fit nommer à cet évêché, & personne ne fut plus surpris que M. de Choin à la lecture de la lettre qui lui apprenoit cette nomination. Il exposa ses craintes & ses difficultés au cardinal, le priant d'accepter sa renonciation ; mais le cardinal, confirmé dans la bonne opinion qu'il avoit de M. de Choin par cette répugnance, exigea qu'il le conserva, en lui promettant expressément que le roi le soutiendrait.

Arrivé dans son diocèse, il n'en sortit que pour se rendre aux assemblées du clergé, quand il y étoit député. Dans son palais il fit revivre la simplicité des évêques des beaux siècles de l'Eglise. Tout son meuble consistoit dans le pur nécessaire, lui-même n'étoit jamais revêtu que de laine. Il n'eut que durant un petit tems un grand-vicaire, & vouloit que toutes les affaires passassent par ses mains : il mettoit son plaisir à bien recevoir les prêtres de son diocèse. Tous ses diocésains indistinctement avoient un libre accès chez lui. Ses revenus étoient presque tous pour les pauvres, sur-tout pour les pauvres honteux. Son zèle pour le maintien de la foi étoit très-ardent : on l'a souvent entendu dire qu'il étoit prêt à monter sur l'échafaud pour soutenir les intérêts de la Religion : il écrivit à ce sujet une lettre très-longue, très-forte, & vraiment apostolique, qui étoit un traité des droits de l'Eglise, à M. de Lamoignon, chancelier de France. Dans les affaires les plus embarrassantes de son diocèse, il disoit qu'il ne savoit qu'une ressource : *C'est là*, disoit-il, en montrant son oratoire qui étoit une tribune qui donnoit dans l'église. Son désintéressement lui fit refuser une abbaye qu'on lui avoit donnée pour suppléer à la modicité des revenus de son évêché. Ce prélat mourut le 16 avril 1759. On a de lui : *Institutions sur le Rituel*, Lyon, 1778, 3 vol. in-4^e; ouvrage digne de beaucoup d'éloges, & qui seul peut tenir lieu de bibliothèque à un ecclésiastique engagé dans le saint ministère. Il a donné un grand

nombre de Mandemens qui étoient le fruit de son travail.

CHOISEUL, (Charles de) marquis de Praslin, d'une des plus illustres familles de France, brilla au siège de la Fère en 1580, à celui de Paris en 1589, & au combat d'Aumale en 1592. Henri IV, qui aimoit en lui le grand-général & le sujet fidèle, le fit capitaine de ses gardes. Il obtint le bâton de maréchal de France sous Louis XIII en 1619, & fut employé dans la guerre contre les Huguenots en 1621 & 1622. Quoiqu'il ne commandât pas en chef, il eut plus de part que les connétables de Luynes & de Lesdiguières, sous lesquels il servoit, à la prise de Clerac, de S. Jean d'Angeli, de Royan, de Carmain & de Montpellier. On prétend qu'il entendoit mieux la guerre de siège que celle de campagne. Il eut cependant, en différentes fois, le commandement de neuf armées. Il se trouva à 47 batailles ou combats, remit sous l'obéissance du roi 53 villes des rebelles, servit pendant 45 ans, & reçut dans toutes ces expéditions 56 blessures. Il mourut en 1626, âgé de 63 ans.

CHOISEUL DU PLESSIS-PRASLIN, (César de) duc & pair de France, neveu du précédent, se signala dès sa jeunesse en plusieurs sièges & combats. Il fut fait maréchal de France le 20 juin 1645, gagna la bataille de Trancheron en 1648. L'exploit le plus éclatant de cet homme illustre fut la victoire de Rhetel, où il défit l'an 1650 le maréchal de Turenne, qui commandoit l'armée Espagnole. Cette journée fut un jour de triomphe pour la cour, dont

Mont la tranquillité dépendoit du sort des armes. Choiseul avoit été choisi l'année d'après pour être gouverneur de Monsieur. Il fut fait cordon-bleu en 1662, duc & pair l'année d'après. Il mourut à Paris en 1675, à 78 ans, également recommandable par sa valeur, ses services & sa fidélité. Le maréchal de Choiseul passoit pour être plus capable d'exécuter un projet, que de le former. Il avoit, dit-on, plus d'expérience que de talent, & plus de biens que de génie. M. Turpin a publié sa Vie, & telle du précédent, à la suite de l'*Histoire des Hommes illustres de France*, écrite d'un style romanesque & affecté. Elle compose le 26^e volume.

CHOISEUL, (Claude de) dit le *Comte de Choiseul*, de la branche de Francière, commença à servir en 1649, & donna des marques de sa valeur au combat de Vitri-sur-Seine. Il passa l'an 1664 en Hongrie, & s'y distingua à la bataille de S. Gothard. Il se signala ensuite au siège de Candie, où il eut son cheval tué sous lui à une sortie du 25 juin 1669. Il servit dans toutes les guerres de Louis XIV, qui lui donna le bâton de maréchal de France en 1693. Il commanda depuis en Normandie & sur le Rhin, devint en 1707 premier des maréchaux de France par rang d'ancienneté, & mourut le 15 mars 1711, âgé de plus de 78 ans, sans postérité.

CHOISEUL DU PLESSIS-PRASLIN, (Gilbert de) frere du précédent, embrassa l'état ecclésiastique, tandis que ses freres prenoient le parti des armes. Ils se distinguèrent tous

Tome III.

également. L'abbé de Choiseul fut reçu docteur de Sorbonne en 1640, & nommé à l'évêché de Comminges en 1694. Choiseul donna une nouvelle face à son diocèse, par ses visites, par ses soins. Il nourrit ses pauvres dans les années de misère, assista les pestiférés dans un tems de contagion, établit des séminaires, réforma son clergé. Devenu évêque de Tournay en 1671, il s'y montra comme à Comminges. Ce prélat mourut à Paris en 1689, à 76 ans. Il avoit été employé, en 1663, dans des négociations pour l'accommodement des disputes occasionnées par le livre de *Jansenius*. Il avoit eu aussi beaucoup de part aux conférences qui se tinrent aux états du Languedoc, sur l'affaire des quatre évêques. Toutes ces négociations n'aboutirent à rien, & ne servirent qu'à constater l'opiniâtreté des défenseurs du livre de *Jansenius*, & les liaisons trop étroites que Choiseul avoit toujours eues avec ceux de ce parti. On a de lui plusieurs ouvrages : I. *Mémoires touchant la Religion*, en 3 vol. in-12 ; contre les athées, les déistes, les libertins & les protestans, & vainement attaqués par ceux-ci. II. *Une Traduction françoise des Pseaumes, des Cantiques & des Hymnes de l'Eglise*, réimprimée plusieurs fois. III. *Mémoires des divers exploits du maréchal du Plessis-Praslin*, 1676, in-4°. » Le maréchal du Plessis, dit l'abbé » Lenglet, a composé ces Mé- » moires à la priere de Segrais, » qui les mettoit au net. Mais » Gilbert de Choiseul, évêque » de Tournay, les a revus &

» laissés dans l'état où ils sont «.

CHOISEUL DE STAINVILLE, (Etienne-François de) duc de Choiseul-Amboise en Touraine, pair de France, né le 28 juin 1719, dans un état de fortune très-médiocre. Tourmenté du noble desir de couvrir d'une gloire nouvelle un nom déjà illustre, il étoit entré dans la carrière des armes ; mais son génie étant moins tourné du côté de la guerre que de la politique, il se livra bientôt aux négociations. Il fut ambassadeur à Rome, & ensuite à Vienne. La maison d'Autriche dont il avoit l'honneur d'être allié, crut trouver en lui un serviteur zélé à celle de France, & forma en sa faveur un puissant parti. De retour à Paris sur la fin de 1758, il fut nommé le 1 novembre ministre & secrétaire d'état au département des affaires étrangères, & créé en même tems duc de Choiseul, & l'année suivante pair de France. Il fut gagner l'entière confiance de Louis XV, & en profiter pour réunir sur sa personne les grands emplois de la cour & du royaume. Il fut fait ministre de la guerre en 1761, colonel des Suisses & Grisons en 1762, ministre de la marine la même année, enfin il devint gouverneur de la province de Touraine, grand-bailli de Haguenau, surintendant des postes. C'est à ce ministre que l'on doit le fameux pacte de famille, conclu en 1761 entre la France, l'Espagne, le roi des deux Siciles, & l'infant duc de Parme, qui fut négocié si secrètement, qu'il n'en transpira rien qu'après sa signature. Le roi d'Espagne lui en témoigna sa satisfaction, en lui

envoyant la toison d'or. Ayant dans plus d'une occasion abusé de la confiance que le roi avoit en lui, en favorisant en secret les prétentions & les menées des parlemens opposés aux volontés du roi, il fut disgracié le 24 décembre 1770, & relégué dans son château de Chanteloup, près de Tours. » Le mé-
 » contentement que me cau-
 » sent vos services, dit le roi
 » dans sa lettre de cachet, me
 » force à vous exiler à Chan-
 » teloup, où vous vous ren-
 » drez dans vingt-quatre heu-
 » res. Je vous aurois envoyé
 » beaucoup plus loin, si ce
 » n'étoit l'estime particuliere
 » que j'ai pour madame la du-
 » chesse de Choiseul. Prenez
 » garde que votre conduite ne
 » me fasse prendre un autre
 » parti «. Aucun ministre disgracié ne conserva une plus grande existence, & un plus grand crédit. » Il est certain, dit
 » un historien en parlant de
 » Choiseul, que ce ministre
 » étoit devenu l'idole d'un cer-
 » tain parti, & de la multitude
 » aveugle qui juge sur parole,
 » & se laisse entrainer par qui-
 » conque a l'intérêt de diriger
 » son affection «. Après la mort
 du roi, il reparut à la cour, sans rentrer dans le ministère, & mourut à Paris le 8 mai 1785. Son corps fut transporté à Chanteloup, & il y a été enterré dans un endroit du cimetiere, qu'il y avoit fait préparer, au pied d'un peuplier qu'il y avoit planté ; un ministre plus attaché à la religion de ses peres, auroit préféré de l'être au pied d'une croix. Choiseul avoit beaucoup d'esprit, travailloit facilement, & avoit le talent de pé-

nétrer les hommes, & de profiter des événemens. On lui reproche une administration peu économique, & d'avoir été prodigue des biens de l'état. Il contribua beaucoup à la destruction des Jésuites en France.

» L'abbé Chauvelin, dit l'auteur de la *Vie privée de Louis XV*, ne seroit jamais venu à bout de son vaste dessein, s'il n'eut eu derrière lui le duc de Choiseul, qui encourageoit ses efforts & donnoit du poids à ses discours. Ce ministre remuant & audacieux, cherchant à opérer des révolutions, non-seulement dans les cours, dans les états, mais dans l'esprit des peuples, ayant une façon de penser libre, avoit été reconnu par les philosophes modernes, dont la secte commençoit à prendre une grande consistance, digne d'être leur protecteur, & il répondoit à leur choix par son zèle pour la propagation de leur doctrine. Un de leurs principes étoit d'extirper les moines, de détruire les couvens. Le duc comprit qu'il n'y pouvoit réussir tant que les Jésuites subsisteroient. Il falloit donc commencer par eux.

CHOISI, (François-Timoléon de) prieur de S. Lo, & grand-coyen de la cathédrale de Bayeux, l'un des quarante de l'Académie française, naquit à Paris en 1644. Sa première jeunesse ne fut pas fort réglée. Il est très-vrai qu'il s'habilla & vécut en femme pendant quelques années, & qu'il se livra, dans une terre auprès de Bourges, au libertinage que couvroit ce déguise-

ment ; mais il n'est pas vrai que, pendant qu'il menoit cette vie, il écrivoit son Histoire ecclésiastique, comme le dit un écrivain célèbre, qui sacrifie souvent la vérité à un bon-mot. Le premier volume de cet ouvrage parut en 1703. L'abbé de Choisi avoit alors près de 60 ans. Il auroit été difficile, qu'à cet âge, il eût conservé les agrémens & la figure qu'il lui falloit pour jouer ce rôle. En 1685, il fut envoyé, en qualité d'ambassadeur, auprès du roi de Siam, qui vouloit, dit-on, se faire chrétien. L'abbé de Choisi se fit ordonner prêtre dans les Indes par le vicaire apostolique, non pas pour avoir de quoi s'amuser dans le vaisseau, comme le dit un écrivain satyrique, mais par des motifs plus nobles. Il mourut en 1724 à Paris, à 80 ans. L'enjouement de son caractère, les graces de son esprit, sa douceur & sa politesse le firent aimer & rechercher. On distingue parmi ses ouvrages les suivans : I. *Journal du voyage de Siam*, fait en 1685 & 1686, Paris, 1687, in-4° & in-12. Cet ouvrage, écrit d'un style aisé, plein de gaieté & de saillies, manque quelquefois d'exactitude ; il est d'ailleurs très-superficiel, ainsi que la plupart de ses autres écrits. II. *La Vie de David*, in-4°, & celle de *Salomon*, in-12 : la Vie de David est accompagnée d'une interprétation des Pseaumes, avec les différences de l'hébreu & de la Vulgate. III. *Histoire de France sous les regnes de S. Louis, de Philippe de Valois, du roi Jean, de Charles V & de Charles VI*, 5 vol. in-4°. Ces Vies

avoient été publiées chacune séparément. On les a réunies en 1750, en 4 vol. in-12. L'auteur les a écrites de cet air libre & naturel qui fixe l'attention sur la forme, & empêche de trop examiner l'exacritude du fonds. Voyez CHAISE (Jean de Filleau de la). IV. *L'Imitation de J. C.* traduite en françois, réimprimée in-12 en 1735. La première édition étoit dédiée à madame de Maintenon, avec cette épigraphe : *Audi filia, & vide, & inclina aurem tuam, & concupiscet rex decorem tuum.* V. *L'Histoire de l'Eglise* en 11 vol. in-4° & in-12. L'abbé de Choisi auroit pu l'intituler : *Histoire ecclésiastique & profane.* Il y parle des galanteries des rois, après avoir raconté les vertus des fondateurs d'ordres. En ne voulant pas accabler son ouvrage d'érudition, il a supprimé une infinité de faits & de détails aussi instructifs qu'intéressans. Le ton de l'auteur n'est pas assez noble, & il cherche trop à égayer une histoire qui ne devoit être qu'édifiante. VI. *Mémoires pour servir à l'Histoire de Louis XIV*, 2 vol. in-12. On y trouve des choses vraies, quelques-unes de fausses, beaucoup de hazar-dees ; & le style en est trop familier. VII. *Les Mémoires de la comtesse des Barres*, en 1736, petit in-12. C'est l'histoire des débauches de la jeunesse de l'auteur. Le compilateur de la *Vie de l'abbé de Choisi*, in-8°, publiée en 1748 à Geneve (qu'on croit être l'abbé d'Olivet), s'est beaucoup servi de cet ouvrage scandaleux, dans le détail des aventures galantes de son héros. VIII. *Quatre Dialogues*,

sur l'immortalité de l'ame, sur l'existence de Dieu, sur la Providence & sur la Religion, en 1684, in-12. Le premier de ces Dialogues est de l'abbé de Dangeau, le second du même & de l'abbé de Choisi, le troisieme & le quatrieme de ce dernier. Ils sont dignes de l'un & de l'autre, quoique peu approfondis. On a réimprimé cet ouvrage à Paris en 1768, in-12. IX. *Vie de Mde. de Miramion, fondatrice des filles de Ste Genevieve*, Paris, 1706, in-4°.

CHOKIER-SURLET, (Erasme de) né à Liege en 1569 d'une famille noble, qui a pris ce nom d'un château qui est à 2 lieues de cette ville sur la Meuse, se distingua par ses lumieres dans la jurisprudence ; sa probité, son attachement à la religion de ses Peres, & son affabilité qui lui avoit concilié l'amour & l'estime de tous ses concitoyens. Il mourut le 19 février 1625. Nous avons de lui : I. *De jurisdictione Ordinarii in exemptos & horum ab Ordinario exemptione*, Cologne, 1629, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage fut augmenté d'un volume par Jean-Pierre Verhorst, suffragant de Treves, Cologne, 1682. II. *Tractatus de advocatis feudilibus*, Cologne, 1614, in-4°.

CHOKIER-SURLET, (Jean-Ernest) frere du précédent, né à Liege en 1571, fut d'abord chanoine de S. Paul à Liege, puis chanoine de la cathédrale, abbé séculier de Visé, grand-vicaire, & mourut vers l'an 1650. Il avoit pris le bonnet de docteur en droit à Orléans, & s'étoit beaucoup appliqué aux antiquités Romaines, dont Juste Lipsé lui avoit inspiré le goût

C H O

Pour se perfectionner dans cette science, il parcourut l'Italie. Les magnifiques monumens de sa piété & de sa munificence, l'hôpital des Incurables, la maison des Repenties, le couvent & l'église des Minimes, &c. &c. rendront sa mémoire à jamais précieuse à sa patrie. Nous avons de lui : I. Des Notes sur le Traité de Sénèque, *De tranquillitate animi*, Liege, 1607. II. Un Commentaire sur *La politique de Juste-Lipse*, avec plusieurs Traités, Liege, 1642, in-fol. III. *De permutatione beneficiorum*, Rome, 1700, in-fol. IV. *Commentaria in Regulas cancellariae Alphonsi Soto*, Liege, 1658, in-4°. V. *Scholia in preces primarias imperatoris*, 1621, in-4°. VI. *De re nummaria priscaevi, collata ad estimationem monetæ præsentis*, 1649, in-8°. VII. *Vindicia libertatis ecclesiastica*, 1630, in-4°. VIII. *Facis historiæ centuria duæ*, 1650, in-fol. On y voit les mœurs & les usages de diverses nations. IX. *Thesaurus casuum reservatorum*. Nous avons encore de lui des ouvrages de controverse, &c.

CHOLET, (Jean) cardinal, natif de Beauvoisis, d'une famille noble, fonda à Paris le college qui porte son nom. Il mourut en 1293. La fondation de college des Cholets, n'eut son exécution qu'en 1295. On y honore la mémoire de ce cardinal, qui dut sa fortune à ses talens.

CHOLIERES (N.) est un auteur inconnu de quelques ouvrages presque aussi inconnus que leur auteur : il vivoit dans le seizieme siecle. On a de lui des contes sous le titre des *Neuf Masinées & Neuf Après-Dinées du fleur de Cholieres*,

C H O 133

Paris, 1610, 2 vol. in-12. Les *Matinées* avoient déjà été imprimées en 1585, in-8°, & les *Après-Dinées* en 1587, in-12. *La guerre des mâles contre les femelles, représentant en trois dialogues les prérogatives & les dignités de l'un & de l'autre sexe*, & autres *Œuvres poétiques*, 1588, in-12. La rareté de cet ouvrage est son seul mérite.

CHOLIN, (Pierre) de Zug en Suisse, fut précepteur de Théodore de Beze. Il devint ensuite professeur des belles-lettres à Zurich, & mourut l'an 1542. Cholin étoit habile dans la langue grecque ; Budé en faisoit beaucoup de cas. Il a traduit, de grec en latin, les livres de la Bible que les Protestans regardent comme apocryphes. Il a eu part, avec Léon de Juda, Bibliander, Pelican & R. Gautier, à la *Bible de Zurich*, qui est chargée de notes littérales & de scholies sur les marges. Cette Bible a un nom parmi les Protestans.

CHOMEL, (Noël) curé de S. Vincent à Lyon, mort en 1712, s'appliqua de bonne heure aux connoissances qui intéressent le cultivateur, l'habitant des campagnes & les peres de familles. Les recueils qu'il avoit faits en ce genre, produisirent son *Dictionnaire économique*, contenant l'art de faire valoir les terres, & généralement tout ce qui concerne l'agriculture & l'économie. Ce livre, imparfait dans sa naissance, a été amélioré par M. de la Marre, qui en a donné une nouvelle édition à Paris en 1767, 3 vol. in-fol. entièrement corrigée & considérablement augmentée.

CHOMEL, (Pierre-Jean-Baptiste) né à Paris, médecin ordinaire du roi, mort en 1740; s'appliqua avec succès à la botanique, dont il donnoit des leçons au jardin du roi. Nous avons de lui une *Histoire* très-utile des *Plantes usuelles*, en 3 vol. in-12, Paris, 1761. Son fils (Jean-Baptiste-Louis) docteur en médecine, comme lui, mourut en 1765 à Paris, sa patrie, après avoir donné divers ouvrages. I. *Essai sur l'Histoire de la Médecine en France*, in-12; ouvrage curieux & intéressant. II. *La Vie de Molin*, in-12. III. *Eloge de Duret*, 1765, in-12. IV. Lettre sur une maladie de bestiaux, 1745, in-8°. V. Dissertation sur un mal de gorge gangreneux, 1749, in-12. C'est lui qui dirigea l'impression de l'*Abrégé de l'Histoire des Plantes usuelles* de son pere, donnée en 1761, & dont il avoit paru des éditions précédentes.

CHOMPRÉ, (Pierre) licentié en droit, né à Nanci, diocèse de Châlons-sur-Marne, vint de bonne heure à Paris, & y ouvrit une pension. Son zèle pour l'éducation de la jeunesse, lui procura beaucoup d'élèves; il leur inspiroit le goût de l'étude & l'amour de la Religion. Il mourut à Paris le 18 juillet 1760, à 62 ans. On a de lui plusieurs ouvrages; les principaux sont: I. *Dictionnaire abrégé de la Fable*, pour l'intelligence des poètes, des tableaux & des statues, dont les sujets sont tirés de l'histoire poétique: petit in-12, souvent réimprimé. II. *Dictionnaire abrégé de la Bible*, pour la connoissance des tableaux historiques, tirés de la Bible même & de *Flavius*

Joseph, in-12. III. *Introduction à la Langue Latine*, 1753, in-12. IV. *Méthode d'enseigner à lire*, in-12. V. *Vocabulaire universel, latin-françois*, 1754, in-8°. VI. *Vie de Brutus, premier consul à Rome*, 1730, in-8°. VII. *Vie de Callisthenes, philosophe*, 1730, in-8°. Ces deux Vies sont peu estimées, & le style en est trop négligé. VIII. *Traduction des Modeles de latinité*, 1774, 6 vol. in-12. C'est la version d'un recueil de l'auteur, publié sous le titre de *Selecta latini sermonis exemplaria*, 1771, 6 vol. in-12. L'auteur a compilé ce qu'il a jugé de plus propre à son objet dans les anciens auteurs latins, soit en prose, soit en vers: le texte y est conservé dans sa parfaite intégrité. Tous les extraits sont accompagnés d'un petit vocabulaire utile. Quant à la traduction, il y en a plusieurs morceaux rendus avec fidélité & avec élégance; mais on en trouve aussi un grand nombre qui sont semés d'expressions peu françoises, de phrases louches & mal construites.

CHOPIN, (René) natif de Bailleul en Anjou, en 1537, plaïda long-tems avec distinction au parlement de Paris: retiré ensuite dans son cabinet, il fut consulté comme un des oracles du droit. Il mourut à Paris en 1606, à 69 ans. Ses ouvrages ont été publiés en 1663, 6 vol. in-fol. en latin & en françois. Il y a aussi une autre édition, latine seulement, en 4 vol. Son latin est fort concis, & souvent obscur & ampoulé. On le comparoit au jurisconsulte Tuberon, qui avoit affecté de se servir des mots les plus

surannés. Ses ouvrages les plus estimables sont : I. Le second vol. de la *Coutume d'Anjou*. II. Le traité de *Domanio*, pour lequel Henri III l'ennoblit. III. Les livres *De sacra politia ; De privilegiis rusticorum* ; remplis de belles recherches, & de décisions judiciaires. Son livre sur la coutume de Paris est trop abrégé, & rempli de trop de digressions & de citations de loix étrangères. Chopin avoit beaucoup d'esprit & d'érudition ; mais son zèle pour la Ligue lui valut une fâcheuse affaire, sous le titre d'*Anti-Chopinus*, 1592, in-4°, attribuée à Jean de Villiers-Hotman. Comme cette pièce attaquoit en même tems les choses & les personnes les plus respectables, elle fut brûlée par arrêt du conseil. Ce qui y avoit donné lieu, est *Oratio de Pontificio Gregorii XIV ad Gallos diplomate à criticis notis vindicato*, Paris, 1591, in-4°, qui n'est pas dans ses Œuvres. Le jour que Henri IV entra dans Paris, sa femme perdit l'esprit, & il reçut ordre d'en sortir ; il y resta cependant par le crédit de ses amis. Ce jurisconsulte étudioit ordinairement couché par terre sur un tapis, & entouré des livres qui lui étoient nécessaires.

CHORIER, (Nicolas) avocat au parlement de Grenoble, né à Vienne en Dauphiné l'an 1609, cultiva de bonne heure la littérature, & négligea le barreau pour se livrer tout entier à l'histoire. Il publia celle du *Dauphiné*, en 2 vol. in-fol. 1661 & 1672. » Chorier, dit l'abbé » Lenglet, étoit un auteur peu » exact. Il ne lui falloit que la plus » légère connoissance d'un fait

», pour bâtir dessus une nouvelle », histoire ». On doit porter le même jugement, I. De son *Nobiliaire du Dauphiné*, en 4 vol. in-12, 1697. II. De son *Histoire généalogique de la maison de Sassenage*, en 4 vol. in-12. III. De son *Histoire du duc de Lesdiguières*, Grenoble, 1683, in-12. IV. Des *Antiquités de la ville de Vienne*, Lyon, 1659, in-12. Ces ouvrages firent passer Chorier pour un écrivain ennuyeux ; mais son livre intitulé : *Aloysia Sigæ Toletana Saryra Sotadica de arcanis Amoris & Veneris*, le fit regarder comme un auteur infame. Cette abominable production, attribuée sans fondement à l'illustre Louise Sigée de Toledé, est certainement de Chorier, dont toute la vie a répondu aux maximes qui y sont débitées. Il en donna les six premiers dialogues à son libraire, pour le dédommager de la perte qu'il avoit faite sur le premier volume de l'histoire du Dauphiné. De pareils livres ne devoient jamais trouver de lecteurs, & encore moins de traducteurs ; mais à la honte des lettres & des mœurs, celui-ci a trouvé les uns & les autres. Un magistrat de Grenoble se chargea, dit-on, d'en payer les frais, & le fils du libraire d'en faire la traduction. Ce livre, digne du feu, loin de rétablir les affaires de l'imprimeur, l'obligea d'abandonner son commerce, & d'éviter par la fuite un châtement exemplaire. Le 7^e entretien fut imprimé à Geneve sur un manuscrit très-peu lisible ; ce qui occasionna les fautes dont cette édition fourmille. Chorier eut

l'impudence de s'en plaindre ; voulant absolument en être reconnu pour l'auteur , & ses amis , qui connoissoient sa dépravation , n'eurent pas de peine à le croire. Son livre , imprimé ensuite sous le titre de *Joannis Meursii elegantia latini sermonis*, in-12 , & traduit en françois sous le titre d'*Académie des Dames* , 2 petits vol. in-12 , méritoit bien peu d'ailleurs qu'on le revendiquât. Son latin est très-peu de chose , quoiqu'Allard , bibliothécaire du Dauphiné , dise qu'il est fleuri , agréable & coulant ; & que ses vers , faits en la même langue , sont si beaux , qu'on les prendroit pour des productions du siècle d'Auguste. On croiroit volontiers qu'Allard a voulu faire une ironie , s'il avoit eu assez d'esprit pour cela. Chorier mourut en 1692 , à 83 ans.

CHOSROËS, dit le *Grand*, fils & successeur de Cabadès , roi de Perse en 531 , donna la paix aux Romains , à condition qu'ils lui rendroient les villes qu'ils avoient conquises , & qu'ils ne fortifieroient point de places frontières. Quelques années après il revint sur les terres Romaines ; Bélisaire le repoussa , & le força de rentrer dans ses états , l'an 542. Après la mort de Justinien , Chosroës envoya un ambassadeur à Justin II , pour l'engager à continuer la pension que lui faisoit l'empire. Ce prince lui répondit fièrement , qu'il étoit honteux pour les Romains de payer tribut à de petits peuples dispersés de côté & d'autre. Une seconde ambassade n'ayant pas été mieux reçue , Chosroës leva une puissante armée , fondit sur l'em-

pire , prit plusieurs villes , & n'accorda une trêve de trois ans qu'après beaucoup de ravages. Il la rompit en 579 , désola la Mésopotamie & la Cappadoce ; mais son armée ayant été entièrement défaits par les troupes de l'empereur Tibere II , & lui-même contraint de s'enfuir , il mourut de chagrin en cette année , après un regne de 48 ans. C'étoit un prince fier , dur , cruel , imprudent , mais courageux , qui n'eut le titre de *Grand* que par ses talens militaires & ses conquêtes.

CHOSROËS II, monta sur le trône de Perse en 590 , à la place de son pere Hormisdas , que ses sujets avoient mis en prison , après lui avoir crevé les yeux. Le nouveau roi fit assommer son pere , & fut chassé quelque tems après comme lui. Dans son malheur il s'adressa à l'Être-Suprême , lâcha la bride à son cheval , & lui laissa la décision de son sort. Après bien des fatigues , il arriva dans une ville des Romains. L'empereur Maurice le reçut avec bonté , lui donna des secours , & le fit proclamer roi une seconde fois. Chosroës , rétabli sur le trône , punit les rebelles , récompensa ses bienfaiteurs , & les renvoya dans leurs états. Après la mort de Maurice , assassiné par Phocas , Chosroës voulant venger sa mort , pénétra dans l'empire avec une puissante armée en 604 , s'empara de plusieurs villes , entra en Arménie , en Cappadoce , en Paphlagonie , défit les Romains en plusieurs occasions , & poussa ses dégâts jusqu'à Chalcédoine. Heraclius couronné empereur , après avoir fait mourir Phocas ,

Demanda la paix au roi de Perse, en lui représentant qu'il n'y avoit plus aucun juste sujet de faire la guerre. Chosroès, pour toute réponse, envoya une armée formidable en Palestine. Ses troupes prennent Jerusalem, brûlent les églises, enlèvent les vases sacrés, massacrent les clercs, & vendent aux Juifs tous les Chrétiens qu'ils font prisonniers. Zonare rapporte que, dans sa fureur, Chosroès jura qu'il poursuivroit les Romains jusqu'à ce qu'il les eût forcés de renier J. C. & d'adorer le soleil. Heraclius ayant repris courage, défit les Perses, & proposa la paix à leur roi, qui, écoutant à peine cette offre, dit avec dédain, *que ses généraux & ses soldats seroient la réponse*. L'armée Romaine, animée par plusieurs succès réitérés, remporta de nouvelles victoires, & obligea Chosroès à prendre la fuite. Ce prince, se laissant aller à l'abattement, désigna alors pour son successeur Merdesane, son cadet, au préjudice de Siroès, son fils aîné. Celui-ci prend les armes, fait arrêter son pere, l'enferme sous une voûte qu'il avoit fait bâtir pour cacher ses trésors; & au-lieu de nourriture, lui fait servir de l'or & de l'argent. Il mourut de faim au bout de quatre jours, en 628. Quelques historiens ont dit, *que Chosroès s'avoit mieux Aristote, que Démosthene ne s'avoit Thucydide*. Son ambition & sa cruauté ne prouvent pas qu'il eût beaucoup profité des leçons de morale du philosophe Grec.

CHOUET, (Jean-Robert) magistrat de Geneve, sa patrie, fut le premier qui enseigna la

philosophie de Descartes à Saumur. Rappelé à Geneve en 1669, il y donna des leçons avec applaudissement. Chouet devint ensuite conseiller & secrétaire d'état, & composa l'*Histoire de sa République*. Il mourut en 1731, à 89 ans. Ses écrits n'ont point encore été imprimés, & il n'y a pas apparence qu'ils voient le jour : la presse gémit assez d'autres ouvrages médiocres.

CHOUL, (Guillaume du) gentilhomme Lyonnais, bailli des montagnes du Dauphiné, fit le voyage d'Italie pour se perfectionner dans la connoissance de l'antiquité. Il est connu par un traité excellent & rare, *De la religion & castramétation des anciens Romains*. Cet ouvrage est remarquable, sur-tout par rapport à la seconde partie, qui traite de la maniere de dresser & de fortifier les camps chez les Romains, de leur discipline & de leurs exercices militaires. Il a été traduit en italien. La premiere de ces versions fut imprimée à Lyon en 1556, in-fol. & la seconde à Amsterdam, en 1685, in-4°. Ces deux éditions sont assez rares; mais moins que l'original françois, Lyon, 1556, in-fol. — Nous devons à un autre Jean du CHOUL un petit traité latin, peu commun, intitulé : *Varia Quercus historia*, Lyon, 1555, in-8°.

CHRAMNE, fils naturel de Clotaire I, se révolta contre lui, & se ligu avec le comte de Bretagne; mais le pere irrité livra bataille à son fils, le vainquit, & le brûla avec toute sa famille, dans une cabane où il s'étoit sauvé, en 560. Voyez CLOTAIRE I.

CHRÉTIEN, de Troyes, dit *Meneffier*, poëte François, orateur & chroniqueur de Jeanne, comtesse de Flandre, vivoit vers l'an 1200, & a fait en vers plusieurs *Romans de Chevalerie de la Table-Ronde*, qui sont en manuscrit pour la plupart dans la bibliothèque du roi de France. Celui de *Perceval le Gallois* a été traduit en prose & imprimé en 1530 in-fol.

CHRÉTIEN, (Gervais) plus connu sous le nom de *Maitre Gervais*, né à Vendes, près de Caen, fonda à Paris l'an 1370 le college qui porte son nom, & mourut à Bayeux le 3 mai 1383. Il étoit premier médecin du roi Charles V, chanoine de Paris, & chantre de Bayeux.

CHRÉTIEN, (Florent) naquit à Orléans en 1541. Son génie & ses talens le firent choisir pour veiller à l'éducation d'Henri de Navarre, depuis roi de France. On a de lui divers ouvrages en vers & en prose; des Tragedies; une *Traduction d'Oppien*, in-4°; des *Épigrammes grecques*; les *Quatrains* de son ami Pibrac, mis en grec & en latin; des *Satyres* très-mordantes contre Ronfard, sous le nom de *la Baronie*, 1564, in-8°. Il avoit du talent pour ce dernier genre, & il eut part à la satyre *Ménippée*. Il possédoit supérieurement les finesses de la langue grecque. Ce bel-esprit mourut en 1596, à 56 ans, après être rentré dans le sein de l'Eglise catholique. Quoiqu'il eût fait des satyres, il conserva des amis. Son cœur n'avoit point de part à ses censures, qui ne prenoient leur source que dans la chaleur de son imagination. — Son pere Guillaume CHRÉ-

TIEN, médecin de François I & de Henri II, a traduit en François quelques ouvrages de médecine, entr'autres le livre d'Hippocrate, intitulé: *De Genitura*, Paris, 1559, in-8°.

CHRIST, voyez **JESUS-CHRIST**.

CHRISTIERN I, roi de Danemarck, succéda à Christophe de Baviere en 1448, & se fit admirer par sa prudence & par son humilité. Il institua l'an 1478 l'ordre de l'*Éléphant*, & mourut en 1481.

CHRISTIERN II, roi de Danemarck, surnommé *le Cruel*, monta sur le trône après la mort de Jean son pere, en 1513. Il aspira à la couronne de Suede, dès qu'il posséda celle de Danemarck. Ayant eû le bonheur d'être élu en 1520 après quelques traverses, il devint le tyran de ses nouveaux sujets, qu'il avoit promis de traiter comme ses enfans. Il donna une fête aux principaux seigneurs ecclésiastiques & séculiers, & les fit égorger les uns après les autres au milieu du festin. Gustave-Vasa, à la tête de quelques Suédois, résolut de délivrer sa patrie de ce monstre. Christiern, qui avoit en son pouvoir à Copenhague la mere & la sœur de son ennemi, fit jeter ces deux princesses dans la mer, enfermées l'une & l'autre dans un sac. Le corps de l'administrateur de Suede fut détéré, & le barbare poussa la férocité jusqu'à se jeter dessus & le mordre. Il faisoit couper les cadavres par morceaux, & les envoyoit dans les provinces pour inspirer une terreur générale. Les paysans furent menacés de se voir couper un pied

& une main, s'ils faisoient la moindre plainte. *Un paysan qui est né pour la guerre*, disoit le tyran, *devoit se contenter d'une main & d'un pied naturel avec une jambe de bois.* Ce scélérat, teint du sang de ses sujets, fut bientôt aussi exécration aux Danois qu'aux Suédois. Ses peuples animés par Frédéric, duc de Holstein, lui furent signifier l'acte de sa déposition l'an 1523, par le premier magistrat de Jutland. Ce chef de justice porta à **Christiern** sa sentence dans Copenhague même. Le tyran se dégrada lui-même en fuyant, se retira en Flandre dans les états de Charles-Quint son beau-frere. Après avoir erré dix ans, il s'efforça de remonter sur le trône. Les troupes Hollandoises lui furent inutiles. Il fut pris & mis dans une prison, où il finit ses jours en 1559, dans une vieillesse abhorrée & méprisée. On l'appella le *Néron* du Nord. Frédéric de Holstein, son oncle, fut élu dans Copenhague, roi de Danemarck, de Norwege & de Suede; mais il n'eut de la couronne de Suede que le titre: *Gustave-Vasa*, le libérateur de son pays, en fut proclamé roi.

CHRISTIERN III, fils & successeur de Frédéric I en 1534, fut couronné l'an 1536 à la manière des Luthériens, dont il embrassa la secte, déjà introduite par son pere dans ses états. Il chassa les évêques, & ne garda que les chanoines. Il mourut en 1559, à 59 ans. Il institua le college de Copenhague, & rassembla une belle bibliothèque.

CHRISTIERN IV, roi de Danemarck, succéda en 1588 à Frédéric II, son pere. Il fit la guerre aux Suédois, & fut élu

chef de la ligue des Protestans contre l'empereur, pour le rétablissement du prince Palatin, en 1625. Il mourut le 28 février 1648, à 71 ans, après avoir été défait plusieurs fois par les armées de Ferdinand II. **Christiern**, son fils, avoit été élu, de son vivant même, roi de Danemarck; mais il précéda son pere au tombeau le 2 juin 1647. La plupart des historiens ne le comptent point au nombre des rois de Danemarck.

CHRISTIERN V ou VI, monta sur le trône de Danemarck en 1670, après Frédéric III, son pere, qui l'avoit déclaré son successeur dès 1655. Il se ligua avec les princes d'Allemagne, & déclara la guerre aux Suédois; mais ceux-ci battirent ses troupes en diverses occasions. Il mourut le 4 septembre 1699, dans sa 54^e année. C'étoit un prince courageux & entreprenant.

CHRISTINE, (Ste) vierge & martyre, dont on fait la fête le 24 juillet, est plus connue par l'ancien culte qu'elle reçoit dans l'Eglise, que par les actes de son martyre qui sont dénués d'authenticité: ce qui ne prouve rien contre l'idée générale de ses vertus & de la constance de sa foi. *Voyez S. ROCH.*

CHRISTINE DE BRUZO, qu'on nomme aussi *de Stommelien*, de l'endroit de sa naissance, naquit dans le village de ce nom, au duché de Juliers, en 1252, & se distingua par ses vertus & une piété extraordinaire, que le Ciel illustra de divers prodiges. Elle mourut en 1313. On voit son tombeau dans l'église collégiale de Juliers, où son corps fut transporté en

1619. On a d'elle beaucoup de *Lettres*, dont on peut voir le catalogue dans les *Acta Sanctorum*, tome 4, au 22 juin. Quelques-uns confondent, non sans de bonnes raisons, cette CHRISTINE avec CHRISTINE l'*Admirable*, qui vivoit également dans le treizieme siecle ; & dont M. Nicole (tom. 7, lett. 45) parle en ces termes : » Le cardinal Jacques de Vitri, homme » de poids & de mérite, fait » dans la *Vie de Marie d'Oignies*, le récit des choses extraordinaires arrivées à une sainte fille encore vivante de » son tems, qu'on appelloit » *Christine l'Admirable*. Il étoit » confesseur d'un monastere où elle étoit, & apparemment » le sien. Cependant de quelque » poids que soit son autorité, ce » qu'il en dit est si extraordinaire, que M. d'Andilly s'est » cru obligé de le retrancher de » la *Vie de Marie d'Oignies*, » qu'il a donnée en françois ». Voyez ARMELE, CATHÉRINE DE SIENNE, &c.

CHRISTINE, reine de Suede, née en 1626, succéda à Gustave-Adolphe, son pere, mort en 1632 au milieu de ses victoires. La pénétration de son esprit éclata dès son enfance. Elle apprit huit langues, & lut en original *Thucydide* & *Polybe*, dans un âge où les autres enfans lisent à peine des traductions. Grotius, Descartes & plusieurs autres savans furent appelés à sa cour, & l'admirent. Christine, devenue majeure, gouverna avec sagesse, & affermit la paix dans son royaume. Comme elle ne se marioit point, les états lui firent à ce sujet de vives représentations ; elle s'en débar-

rasa un jour en leur disant : » J'aime mieux vous désigner » un bon prince & un successeur capable de tenir avec gloire les rênes du gouvernement. Ne me forcez donc point de me marier ; il pourroit aussi facilement naître de moi un Néron, qu'un Auguste ». L'amour des lettres & de la liberté lui inspira le dessein, dès l'âge de 20 ans, d'abandonner un peuple qui ne savoit que combattre, & d'abdiquer la couronne. Elle laissa mûrir ce dessein pendant sept années. Enfin, après avoir préfidé par ses ambassadeurs aux traités de Westphalie qui pacifierent l'Allemagne, elle descendit du trône, pour y faire monter Charles-Gustave, son cousin-germain, en 1654. Le dégoût pour les affaires, les embarras de la royauté, quelques sujets de mécontentement, contribuerent autant à ce sacrifice, que sa philosophie & son goût pour les arts. Christine quitta la Suede peu de jours après son abdication, & fit frapper une médaille, dont la légende étoit : *Que le Parnasse vaut mieux que le Trône*. Travestie en homme, elle traversa le Danemarck & l'Allemagne, se rendit à Bruxelles, y embrassa la Religion catholique, & delà passa à Inspruck, où elle abjura solennellement le luthéranisme. La cour de France lui rendit de grands honneurs. La plupart des femmes & des courtisans n'observerent pas dans cette princesse le génie qui brilloit en elle ; & n'y virent qu'une femme habillée en homme, qui dançoit mal, brusquoit les flatteurs, & dédaignoit les coëffures & les

modes. Des hommes moins frivoles, en rendant justice à ses talens & à sa philosophie, détestèrent l'assassinat de Monadeschi, son grand-écuyer, & son amant selon quelques-uns. On fait qu'elle le fit poignarder presqu'en sa présence, à Fontainebleau, dans la galerie des cerfs, le 10 novembre 1657. Les juriconsultes qui ont compilé des passages, pour justifier cet attentat d'une Suédoise jadis reine, méritoient d'être ou ses bourreaux ou ses victimes. L'horreur générale qu'inspira ce meurtre, la dégoûta de la France. Elle voulut passer en Angleterre ; mais Cromwel n'ayant pas approuvé ce voyage, elle repartit bientôt pour Rome. Christine s'y livra à son goût pour les arts & pour les sciences, principalement pour la chymie, les médailles & les statues. Les affaires de cette princesse se trouvoient dans le plus grand désordre. Alexandre VII, qui étoit alors sur la chaire de S. Pierre, lui ayant donné le cardinal Azzolini pour les régir, elle parut d'abord peu contente de cette précaution, & pensa à retourner en Suede en 1660, après la mort du roi Charles-Gustave. Les états n'étoient point disposés à lui redonner une couronne qu'elle avoit abdiquée. Elle revint à Rome pour la troisième fois, & loin de témoigner encore son mécontentement de la conduite du souverain pontife à son égard, elle en comprit toute la nécessité & la sagesse, & fit d'Azzolini (voyez ce mot) son ami & son héritier. Elle continua son commerce avec les savans de cette patrie des arts, & avec les étran-

gers. En 1685, année de la révocation de l'édit de Nantes, elle écrivit au chevalier de Terlon, ambassadeur de France en Suede, une lettre sur l'édit révocatif. Elle y déplorait le sort des Calvinistes avec une vivacité, qui fit dire à Bayle qui l'inséra dans son Journal, que cette lettre étoit un reste de protestantisme : c'étoit plutôt un reste d'animosité contre la France, & un mouvement de compassion envers des gens qui avoient fait à ce royaume tout le mal possible. Le prince de Condé finit sa carrière l'année d'après. Christine, qui l'avoit toujours admiré, écrivit à mademoiselle Scuderi, pour l'engager à célébrer ce héros. *La mort*, disoit-elle dans sa lettre, *qui s'approche & ne manque jamais son moment, ne m'inquiète pas ; je l'attends, sans la désirer ni la craindre.* Elle mourut trois ans après en 1689, dans sa 63^e année. Elle ordonna qu'on ne mettroit sur son tombeau que ces mots : *D. O. M. Vixit Christina, ann. LXII.* Les inégalités de sa conduite, de son humeur & de ses goûts, dit d'Alembert ; le peu de dévotion qu'elle mit dans ses actions ; le peu d'avantage qu'elle tira de ses connoissances & de son esprit, pour rendre les hommes heureux ; sa fierté souvent déplacée ; ses discours équivoques sur la religion qu'elle avoit quittée, & sur celle qu'elle avoit embrassée ; enfin la vie, pour ainsi dire, errante qu'elle a menée parmi des étrangers qui ne l'aimoient pas : tout cela justifie, plus qu'elle ne l'a cru, la brièveté de son

» épitaphe «. Ce portrait qui contient des choses vraies, a néanmoins un ton d'aigreur, qui le fait justement suspecter. Comment veut-on, par exemple, que Christine eût dû rendre les hommes *heureux par son esprit*? On reconnoît là le langage de la philosophie dogmatifante de d'Alembert. Sa *Vie errante* n'a rien de blâmable, vu qu'elle avoit abandonné le trône pour vivre où elle se plairoit le mieux. Ce qu'on dit de ses discours & de ses dispositions équivoques en matière de religion, est tout-à-fait sans preuves (*voyez BOISSAT*). Archenholtz, bibliothécaire du landgrave de Hesse-Cassel, a donné 4 gros vol. in-4° sur cette princesse, sous le titre de *Mémoires*. On y trouve 220 Lettres, & deux ouvrages de Christine. Le premier est intitulé : *Ouvrage de loisir ou Maximes & Sentences*, les unes triviales, les autres ingénieuses, fines & fortement pensées. La reine de Suede y parle, presqu'en même tems, pour la tolérance, & pour l'infailibilité du pape. Le second écrit a pour titre : *Reflexions sur la vie & les actions du grand Alexandre*, auquel cette princesse aimoit à être comparée; quoiqu'on ne voie guere sur quoi ce parallèle pût être fondé. On a imprimé une petite Satyre contre elle, sous le titre de *Vie de la reine Christine*, 1677, in-12: le *Recueil de ses Médailles*, 1742, in-fol. M. Lacombe a donné en 1762, in-12, une *Histoire de Christine*, assez bien écrite, mais peu exacte, & où il y a bien des choses hazardées. Un autre M. Lacombe d'Avignon a publié des *Lettres choisies*

de la reine de Suede; qui, à quelques altérations près, sont réellement d'elle, & des *Lettres secrètes* qui sont supposées.

CHRISTINE de France, fille de Henri IV, & de Marie de Médicis, née en 1606, épousa Victor-Amédée, duc de Savoie, en 1619. Elle consacra tous ses jours à la pratique des vertus, & à l'éducation de ses enfans. Son époux en mourant l'an 1637, la déclara régente de ses états. L'ambition des grands arma ses sujets contre elle, & occasionna les maux dont la Savoie fut affligée. Cette princesse gouverna ses états avec la plus grande prudence, jointe à une sage politique; jusqu'en 1649, que Charles-Emmanuel, son fils, fut déclaré majeur. Ne donnant rien au luxe de la cour, elle trouva moyen de fonder des monasteres, & de réparer des églises. Suivant l'exemple de son frere Louis XIII, elle mit par un vœu solennel ses états & sa personne sous la protection de la Ste. Vierge. Combliée de mérites & de vertus, elle mourut en 1663.

CHRISTINEN, (Paul) savant juriconsulte, né à Malines en 1553, d'une famille distinguée, mort l'an 1631, a donné au public : I. *Ad leges Mechlinienses*, Anvers, 1642, in-fol. II. *Decisiones curiæ Belgicæ*, 1671, 3 vol. in-fol. III. *Jurisprudentia heroica*, Bruxelles, 1668, in-fol., avec figures. Ouvrage excellent, principalement pour connoître la haute noblesse des Pays-Bas. Christinen avoit été syndic du conseil de Malines. Son fils Sébastien qui lui a succédé dans son emploi, a été l'éditeur de ses ouvrages.

C H R

CHRISTOPHE, (Saint)
 C'est-à-dire, *Porte-Christ*, eut la tête tranchée l'an 250, pendant la sanglante persécution de l'empereur Dece contre les Chrétiens. Mélancthon prétendoit qu'il n'y avoit jamais eu de saint Christophe; mais les Bollandistes & tous les sages critiques en rejetant la taille gigantesque & les anecdotes fabuleuses ajoutées à l'histoire du S. Martyr, ont reconnu son existence. Les images de saint Christophe ont fourni une ample matière à la critique. Molanus observe que dans les siècles d'ignorance on étoit persuadé qu'on ne pouvoit mourir en réprouvé le jour qu'on auroit vu une image de ce saint; & que pour cela on la plaçoit à l'entrée des églises, ou qu'on la peignoit sur le dehors avec les vers suivans :

*Christophori sancti speciem quicunque tuetur,
 Ista nempe die non morte mala
 morietur.*

Ou bien :

*Christophorum videas : possidet
 tutus eas.*

Et quelquefois :

*Christophore sancte, virtutes
 sunt tibi tantæ :
 Qui te mane vident, nocturno
 tempore rident.*

Dans des vers qui valent mieux, le célèbre Vida donne les raisons suivantes de la grandeur & de l'action dans lesquelles ce saint est représenté :

*Christophore, infixum quod eum
 usque in corde gerebas,
 Pictores Christum dant tibi
 ferre humeris :
 Quem gestans quoniam multa es
 perpeffus amara,*

C H R 143

*Te pedibus faciunt ire per alta
 maris.
 Id quia non poteras, nisi vassil
 corporis usu,
 Dant membra immanis quan
 ta gigantibus erant ;
 Ut te non capiant, quamvis in
 gentia, templa,
 Cogeri & rigidas sub Jove
 ferre hiemes.
 Omnia quod victor superasti du
 ra, virentem
 Dant manibus palmam quæ
 regis altus iter.
 Quod potis, ars tibi dax, ne
 queat cum fingere vera ;
 Accipe cuncta bono tu bonus
 ista animo.*

CHRISTOPHE, Romain de naissance, chassa le pape Léon V, & s'empara du siège de Rome en novembre 903 : chassé à son tour l'année suivante, par Sergius III, il fut relégué dans un monastère & chargé de chaînes. Si ces violences & moyens iniques employés pour parvenir à la dignité pontificale, & les scènes scandaleuses qui en résul toient ont de quoi affliger le chrétien, il y trouve de l'autre la matière des réflexions les plus consolantes. » Le Sauveur, dit un » sage historien, dormoit dans » la barque de Pierre, tandis » qu'elle étoit battue des vents » & des flots prêts à l'englou tir : mais bientôt, en s'éveil » lant, il devoit la délivrer » avec un éclat proportionné à » la grandeur du péril. Cette » épreuve ne pouvoit nuire » qu'aux disciples infidèles, qui » faisant injure à la vérité in » créée, avoient cru les puis » sances infernales capables de » prévaloir contre l'Arche du » salut. Le vrai fidele au con » traire en devoit prendre un » nouveau degré d'affermisse-

» ment dans la foi. En effet, si
 » le vaisseau de l'Eglise ne s'est
 » pas brisé à de tels écueils,
 » c'est qu'il est toujours gou-
 » verné par la main du Seig-
 » neur, & non par les bras des
 » hommes; s'il a évité ce nau-
 » frage, il n'en est point qui
 » puisse le faire périr » (voyez
 ALEXANDRE VI, JEAN XII).
 Christophe est regardé comme
 antipape par plusieurs auteurs.

CHRISTOPHE, fils aîné de
 Romain Lecapene & de Theodora,
 fut associé à l'empire par
 son pere en 920. Deux des
 freres de ce prince, Etienne &
 Constantin, furent également
 déclarés Augustes. Ainsi l'on vit
 avec étonnement cinq empe-
 reurs régner en même tems à
 Constantinople. Romain, qui
 avoit usurpé le premier rang,
 occupoit le trône avec Chris-
 tophe, Etienne, Constantin IX
 & Constantin X; mais Romain
 fut celui qui eut l'autorité pré-
 pondérante. Christophe régna,
 avec ses collegues, onze ans &
 trois mois, & termina sa vie à
 la fleur de son âge en août 931.
 — Il ne faut pas le confondre
 avec **CHRISTOPHE**, fils de l'em-
 pereur Constantin Copronyme,
 déclaré César par son pere en
 769, & qu'Irene fit mettre à
 mort en 797, dans la ville d'A-
 thenes, où il étoit relégué.

CHRISTOPHORSON,
 (Jean) natif de Lancastre, fut
 placé en 1557 sur le siege de l'é-
 glise de Chichester. Ce prélat a
 traduit du grec en latin, assez
 défectueusement, Philon, Eu-
 sebe, Socrate, Théodoret, So-
 zomene & Evagre. Son style
 n'est ni pur, ni précis; les bar-
 barismes le défigurent. Le tra-
 ducteur brouille, renverse les

périodes; il coupe & tra-
 versé à la mode, joint ce
 originaux ont séparé, &
 ce qu'ils ont joint. Sa
 étoit peu sûre, & ses c
 fances sur l'antiquité très
 ficielles. Christophoro-
 noissoit bien les langues,
 cipalement la grecque; n
 suffit-il pour faire un bo-
 prete? Il mourut en 1551
 fridus Petri a donné une
 tion corrigée des histori-
 cléfastiques Grecs, trad
 Christophorson, **Colo-
 CHRISTOPHORUS**
 gelus) auteur Grec du 17.
 publia l'an 1619, en Ang
 où il étoit alors, un
 l'Eglise Grecque. Ce liv
 duit en latin, & réimp
 Leipfick, 1676, in-4°, rou
 cipalement sur la discip
 les cérémonies. Il offre p
 choses curieuses sur les
 des Grecs, sur leurs sct
 la maniere dont ils se c
 sent, sur la discipline s
 tique, &c. &c.

CHRODEGAN
CHRODOGANG, (S.)
 de Metz en 742, mort e
 fut employé par Pépin
 verses négociations. La p
 norable est celle de l'anné
 où il fut chargé d'ame
 France le pape Etienne
 lui accorda le *Pallium* :
 titre d'archevêque. Il i
 une communauté de cle
 guliens dans sa cathédra
 leur laissa une *Regle*, co
 de 34 articles. Elle a é
 bliée par le P. Labbe d
Collection des Conciles, &
 P. le Comte dans ses *A*
 Ce saint prélat est r
 comme le restaurateur de
 commune des clercs; 8
 P.

L'origine la mieux marquée des
 chanoines réguliers. » Le zèle
 » qu'il fit paroître, dit un his-
 » torien, pour ranimer dans le
 » clergé cet esprit de prière
 » & de ferveur qui caractéri-
 » soit les tems apostoliques, est
 » une preuve bien sensible de
 » son ardeur pour le service de
 » Dieu, & pour l'accomplis-
 » sement de sa gloire. La ré-
 » forme qu'il entreprit, étoit
 » fondée sur la connoissance
 » qu'il avoit des grandes dispo-
 » sitions qu'exige une fonction
 » aussi sublime que celle de faire
 » l'office des Anges, en chantant
 » les louanges du Seigneur, &
 » d'être établis médiateurs entre
 » le ciel & la terre. Puissent
 » ceux qui sont attachés au ser-
 » vice des autels, n'oublier ja-
 » mais l'éminente dignité de
 » leur état ! Rien ne fera plus
 » propre à les entretenir dans
 » cette sainteté de vie, dans
 » cette pureté de cœur, & dans
 » ce détachement de toutes les
 » créatures, qui doivent les
 » distinguer du commun des
 » fideles ».

CHROMACE, (S.) *Chro-*
mascius, pieux & savant évêque
 d'Aquilée au 4^e siècle, défendit
 avec zèle Rufin & S. Jean-Chry-
 sostome, fut ami de S. Am-
 broise & de S. Jérôme. Il mou-
 rut vers l'an 406. Il nous reste
 de lui dix-huit *Homélies* sur S.
 Matthieu. On y trouve une ex-
 plication de l'Oraison Domini-
 cale, & d'excellentes maximes
 sur l'aumône, le jeûne, & les
 autres vertus chrétiennes. L'au-
 teur s'exprime d'une manière
 correcte; il a beaucoup de jus-
 tesse & de précision dans les
 idées; ses réflexions tendent tou-
 jours au bien des lecteurs. C'est

Tome III.

fort mal-à-propos que les dix-
 huit *Homélies* de S. Chromace
 ont été rédigées en un ou en
 trois traités dans la plupart des
 éditions.

CHRYSEIS, fille de Chrysès,
 prêtre d'Apollon. Achille l'ayant
 prise dans le sac de Lyrnése,
 Agamemnon la garda pour lui.
 Chrysès, revêtu de ses orne-
 mens pontificaux, vint deman-
 der sa fille, offrant une riche
 rançon. Agamemnon, amou-
 reux de la fille, chassa le père
 indignement. Le prêtre d'Apol-
 lon s'adressa alors à ce dieu,
 qui affligea l'armée Grecque
 d'une maladie contagieuse. Les
 Grecs renvoyèrent Chryséis sur
 l'avis du devin Calchas, & la
 peste cessa. Le vrai nom de cette
 fille étoit *Astynomé*.

CHRYSERUS ou **CHRY-**
SORUS, affranchi de l'empereur
 Marc-Aurèle, vers l'an 162 de
 J. C. Il est auteur d'un ouvrage
 qui contient la liste de tous ceux
 qui avoient commandé à Rome
 depuis la fondation de cette ville.
 Cet *Index* se trouve parmi les
 additions que Scaliger a insérées
 dans la *Chronique d'Eusebe*.

CHRYSES, fils de Chryseïs
 & d'Apollon, selon les uns, &
 d'Agamemnon, selon les au-
 tres. On lui cacha sa naissance
 jusqu'au tems qu'Oreste & Iphi-
 génie se sauverent de la Cher-
 sonnese Taurique, avec la statue
 de Diane dans l'isle de Sminthe.
 Chrysès avoit succédé en cette
 isle à son aïeul maternel dans
 la charge de grand-prêtre d'A-
 pollon; & c'est-là qu'ils se re-
 connurent tous trois, en causant
 dans un festin. Ils s'en retour-
 nerent dans la Taurique, puis à
 Mycenes, pour prendre posses-
 sion de l'héritage de leur père.

K

CHRYSIPPE, fils naturel de Pelops, roi d'Elide, qui l'aimoit extrêmement. Hyppodamie, sa femme, craignant qu'un jour cet enfant ne régnât au préjudice des siens propres, le traita fort mal, & sollicita fortement ses fils Atreë & Thyeste à le tuer. Ceux-ci ayant refusé de se prêter, à ce forfait, Hyppodamie prit la résolution de l'égorger elle-même. S'étant saisie de l'épée de Laïus (prince étranger, détenu prisonnier dans cette cour) pendant qu'il dormoit, elle en perça Chrysispe, & la lui laissa dans le corps. Il vécut encore assez de tems pour empêcher qu'on ne soupçonnât les jeunes princes de ce crime. L'horreur de cet assassinat, la honte & le dépit de se voir découverte, poussèrent Hyppodamie à se punir elle-même par la mort.

CHRYSIPPE, philosophe stoicien, natif de Solos dans la Cilicie, se distingua parmi les disciples de Cléandre, successeur de Zénon, par un esprit délié. Il paroissoit si subtil, qu'on disoit, « que si les dieux faisoient usage de la logique, ils ne pourroient se servir que de celle de Chrysispe ». Avec une certaine dose de génie, il avoit encore plus d'amour-propre. Quelqu'un lui ayant demandé à qui il confieroit son fils, il répondit : « A moi ; car si je savois que quelqu'un me surpassât en science, j'irois dès ce moment étudier à son école ». Diogene Laërce a donné le catalogue de ses ouvrages, qui, selon lui, se montoient à 311 *Traité de Dialectique*. Il se répétoit & se contredisoit dans plusieurs, & pilloit

à tort & à travers ce qu'o écrit avant lui. Ce qui à quelques critiques, qu'on ôtoit de ses productions qui appartenoit à autrui resteroit que du papier, comme tous les Stoiciens pâtre du destin & le dé de la liberté, contradictoire est difficile d'accorder. S'trine sur plusieurs autres étoit abominable. Il approuvoit les mariages un pere & sa fille, une & son fils. Il vouloit qu'on géât les cadavres au lieu d'enterrer. Telles étoient les leçons d'un philosophe passoit pour le plus ferme de l'école la plus sévère ganisme. Il faut néanmoins avouer que l'humeur de tante de la philosophie d'a été plus loin encore. vu un homme victime de reurs dominantes, prop 1784 dans une ville de Bas, par des vues tout ment philosophico-écologiques, de tanner les peumaines ; d'en faire un cui d'attendre, ou de hâter la ses progéniteurs, pour se une chaussure de famille suroit même avoir com chandelles, la graisse de mes de sa connoissance (le Journ. hist. & litt. 1784, p. 156). Chrysispe honora sa secte par plusieurs ouvrages, plus dignes d' de débauche, que du p Aulu-Gelle rapporte ce un fragment de son *Tra Providence*, qui lui fait coup plus d'honneur. « sein de la nature, dit pas été de soumet hommes aux maladies

C H R

» dessein seroit indigne de la
 » source de tous les biens. Mais
 » si du plan général du monde,
 » tout bien ordonné qu'il est,
 » il résulte quelques inconvé-
 » niens, c'est qu'ils se sont ren-
 » contrés à la suite de l'ou-
 » vrage, sans qu'ils aient été
 » dans le dessein primitif & dans
 » le but de la Providence ».
 Ce philosophe mourut l'an 207
 avant J. C., ou d'un excès de
 vin avec ses disciples, ou d'un
 excès de rire, en voyant un âne
 manger des figues dans un bassin
 d'argent : deux causes de mort
 bien peu assorties à la gravité
 philosophique.

CHRYSIS, prêtresse de Ju-
 non à Argos. S'étant endormie,
 elle laissa prendre le feu aux or-
 nemens sacrés, puis au temple ;
 & fut enfin brûlée elle-même.
 Elle vivoit avant la guerre du
 Péloponnèse.

CHRYSOLANUS, (Pierre)
 archevêque de Milan au 12^e
 siècle, se fit un nom par son
 savoir & ses vertus. On a de
 lui, dans Allatius, un Discours
 adressé à Alexis Comnene, tou-
 chant la procession du St-Esprit,
 contre l'erreur des Grecs.

CHRYSOLOGUE, voyez
PIERRE CHRYSOLOGUE.

CHRYSOLORAS, (Em-
 manuel) savant Grec du 15^e
 siècle, passa en Europe à la de-
 mande de l'empereur de Con-
 stantinople, pour implorer l'as-
 sistance des princes chrétiens
 contre les Turcs. Il professa en-
 suite la langue grecque (pres-
 qu'entièrement alors ignorée en
 Italie) à Pavie & à Rome.
 L'Italie & les lettres lui durent
 beaucoup. Ce savant mourut à
 Constance durant la tenue du
 concile en 1415, à 47 ans. On

C H U 147

a de lui : I. Une *Grammaire
 Grecque*, Ferrare, 1509, in-8^o.
 II. Un *Parallele de l'ancienne &
 de la nouvelle Rome*. III. *Des
 Lettres*. IV. *Des Discours*, &c.
 — Jean **CHRYSOLORAS**, son
 neveu & son disciple, soutint la
 gloire de son oncle : celui-ci
 mourut avant 1427. — Il ne faut
 pas les confondre avec Deme-
 trius **CHRYSOLORAS**, autre
 écrivain Grec, qui vivoit à-peu-
 près dans le même tems sous le
 regne de Manuel Paléologue.

CHRYSOSTOME, voyez
JEAN-CHRYSOSTOME.

CHUN, (Yeou-Yu) c'est-
 à-dire, *maître du pays de Yu*,
 un des premiers empereurs de la
 Chine ; successeur d'Yao, dont
 il épousa les deux filles. Tout
 ce que l'on débite de son regne
 & du tems où il vécut, est
 pour le moins très-incertain.

CHURCHILL, (Winston
 de Wootton-Bailet) gentil-
 homme Anglois, de la province
 de Wiltz, descendant d'une an-
 cienne famille, suivit le parti de
 Charles II, & eut beaucoup à
 souffrir du parti contraire. Il fut
 obligé de se retirer à Ashe dans
 le Devonshire ; mais lorsque
 Charles II fut rétabli sur le
 trône, il fut honoré de divers
 emplois par le roi, & créé che-
 valier. La société royale le
 choisit pour un de ses membres,
 & il voulut répondre à ce choix
 par une histoire d'Angleterre,
 intitulée : *Les Dieux de la Bre-
 tagne*, Londres, 1675, in-fol.
 en anglois. Elle contient les
 vies des rois de la Bretagne,
 depuis l'an du monde 2855 jus-
 qu'à l'année de notre ere 1660.
 On sent qu'elle remonte trop
 haut pour n'être pas farcie de
 fables. Il mourut le 26 mars

1688, comblé de bienfaits du roi Jacques II.

CHURCHILL, (Jean) fils du précédent, duc & comte de Marlborough, né à Ashe dans le Devonshire en 1650, commença à porter les armes en France sous Turenne. On ne l'appelloit dans l'armée que le bel Anglois ; mais le général François, dit un historien, jugea que le bel Anglois seroit un jour un grand-homme. Ses talens militaires éclaterent dans la guerre de 1701. Il n'étoit pas comme ces généraux, auxquels un ministre donne par écrit le projet d'une campagne. Il étoit alors maître de la cour, du parlement, de la guerre & des finances, plus roi que n'avoit été Guillaume, aussi politique que lui, & beaucoup plus grand capitaine. Il avoit cette tranquillité de courage au milieu du tumulte, & cette sérénité d'ame dans le péril, premier don de la nature pour le commandement. Guerrier infatigable pendant la campagne, Marlborough devenoit un négociateur aussi agissant durant l'hiver : il alloit dans toutes les cours susciter des ennemis à la France. Dès qu'il eut le commandement des armées confédérées, il forma d'abord des soldats, & gagna du terrain ; prit Venlo, Ruremonde, Liège ; & obligea les François qui avoient été jusqu'aux portes de Nimegue, de se retirer derrière leurs lignes. Le duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, que son aïeul avoit envoyé contre lui, se vit forcé de revenir à Versailles, sans avoir remporté aucun avantage. La campagne de l'année 1703 ne fut pas moins

glorieuse ; il prit Bonn, Hul Limbourg, se rendit maître du pays entre le Rhin & la Meuse. L'année 1704 fut encore plus funeste à la France. Marlborough, après avoir forcé un détachement de l'armée de Bavière, s'empara de Donawert, passa le Danube, & mit la Bavière à contribution. La bataille d'Hochstet se donna dans le mois d'août de cette année. Le prince Eugene & Marlborough remportèrent une victoire complète, qui ôta cent lieues de pays aux François, & du Danube les jeta sur le Rhin. Les vainqueurs y eurent près de 5 mille morts & environ 8 mille blessés ; mais l'armée des vaincus y fut presque entièrement détruite. L'Angleterre érigea à la gloire du général un palais immense qui porte le nom de *Blenheim*, parce que la bataille d'Hochstet étoit connue sous ce nom en Allemagne & en Angleterre, une grande partie de l'armée française ayant été faite prisonnière à *Blenheim*. La qualité de prince de l'Empire, que l'empereur lui accorda, fut une nouvelle récompense de sa victoire. Les succès d'Hochstet furent suivis de ceux de Ramillies en 1706, d'Audenarde en 1708, & de Malplaquet en 1709. Marlborough, s'étant trop ouvertement opposé à la paix avec la France, perdit tous ses emplois, fut disgracié, & se retira à Anvers. Le peuple, dit un historien, ne regretta point un citoyen, dont l'épée lui devenoit inutile & les conseils pernicieux. Les sages se souvinrent que Marlborough avoit été l'ami de Jacques II, au point d'en favoriser les amours pour

Mlle. Churchill, sa sœur, & qu'il l'avoit trahi plutôt que quitté; qu'il avoit perdu la confiance de Guillaume, & avoit mérité de la perdre; & qu'enfin comblé de biens & d'honneurs par la reine Anne, il avoit toujours cabalé contre elle. A l'avènement du roi George à la couronne en 1714, il fut rappelé & rétabli dans toutes ses charges. Quelques années avant sa mort il se déchargea des affaires publiques, & mourut dans l'enfance en 1722, âgé de 72 ans, à Windsonodg. On vit le vainqueur d'Hochstet jouer au petit palet avec ses pages, dans ses dernières années. Guillaume III l'avoit peint d'un seul mot, lorsqu'en mourant il conseilla à la princesse Anne de s'en servir, comme d'un homme qui avoit la tête froide & le cœur chaud. Ses succès ne l'empêchèrent pas de convenir de ses fautes. Il dit à un seigneur François, qui lui faisoit compliment sur ses campagnes de Flandre: » Vous savez ce que c'est que » les succès de la guerre; j'ai » fait cent fautes, & vous en » avez fait cent & une ». On raconte quelques anecdotes qui semblent prouver qu'il aimoit l'argent, & que cette passion influoit sur son intégrité. On dit qu'un pauvre demandant un jour l'aumône au célèbre comte Pétersborough, en l'appellant milord Marleborough, le comte donna une guinée au mendiant, en disant: *Voilà pour te prouver que ce n'est pas là mon nom.*

CHUSAI, l'un des plus fideles serviteurs de David, qui ayant appris la révolte d'Absalon, vint trouver le roi, la tête couverte de poussière, &

les habits déchirés. David l'ayant engagé à seindre d'entrer dans le parti d'Absalon, pour pénétrer ses desseins, & s'opposer aux conseils d'Achitophel; Chusai alla à Jerusalem, gagna la confiance de ce prince rebelle, & détourna par sa prudence le conseil que lui donnoit Achitophel de pour-suivre David. Ce service fut le salut de ce prince, qui passa aussi-tôt le Jourdain pour se mettre en sûreté, vers l'an 1023 avant l'ère chrétienne.

CHUSAN-RASATHAIM, Ethiopien, roi de Mésopotamie, fit la guerre aux Israélites, & les réduisit en servitude. Dieu le permettoit ainsi, pour les punir de leur idolâtrie. Ils demeurèrent dans cet esclavage huit ans, à la fin desquels, Dieu, touché de leur repentir, se servit d'Othoniel pour les remettre en liberté, vers l'an 1414 avant J. C.

CHYTRÆUS, (David) ministre luthérien, né à Ingelting en 1530, & mort en 1600, à 70 ans. On a de lui plusieurs ouvrages qui furent recherchés dans le tems par ceux de son parti. Le plus connu est un *Commentaire sur l'Apocalypse*, 1575, in-8°, rempli de rêveries, & où il marque de l'attachement à la doctrine de Socin. On a encore de lui: I. *Une Histoire de la confession d'Ausbourg*, Anvers, 1582, in-4°. II. *Une Chronologie latine de l'Histoire d'Hérodote & de Thucydide*, Helmstadt, 1585, in-4°, très-rare. Il y a joint, *De Litione historiarum rectè instituenda*, où après quelques légères observations sur la nécessité de l'histoire, il donne une liste de quelques his-

riens avec des remarques: III. *Tabula philosophica, seu series philosophorum*, dans les Antiquités Grecques. IV. *Chronicon Saxoniarum, & vicinarum aliquot gentium ab anno 1500 ad 1611*, Leipzig, 1628, in-fol. c'est la meilleure édition de cet ouvrage qui a eu du succès. V. Continuation de l'Histoire de Prusse, de Schütz, en allemand. VI. *Chronologia vitæ Aphonfi, & Ludovici XII & Caroli V imperatoris*, Wittemborg, 1585, in-4°. Chytræus étoit précisément ce qu'on appelle un compilateur Allemand. Il ne composoit point, il recueilloit dans mille auteurs de quoi former ses ouvrages. On en imprima le recueil à Hanovre en 1604, 2 vol. in-fol. — Nathan CHYTRÆUS, son frere, & ministre luthérien comme lui, recteur du collège de Breme, étoit pour le moins aussi versé dans les belles-lettres. Il mourut en 1598, âgé de 55 ans. Il a donné *Variorum in Europa itinerum delicia*, in-8°; c'est un recueil d'épithames & d'inscriptions qui se trouvent en différentes villes de l'Europe.

CIA, femme d'Ordelfaffi, tyran de Forli, dans le 14^e siècle, étoit aussi brave que son mari. Au milieu des troubles qui agitoient alors l'Italie, Ordelfaffi commandoit dans Forli, & Cia gouvernoit Cefene. C'étoient les deux places d'armes d'où ils bravoient leurs adversaires. Elles furent attaquées en même tems. Ordelfaffi écrivit à sa femme pour l'exhorter à se bien défendre; elle lui répondit: *Ayez soin de Forli, je réponds de Cefene*. Elle auroit peut-être tenu parole, malgré les forces du légat qui l'assiégeoit,

si Ordelfaffi n'eût encore écrit à Cia de faire décapiter Jean Zaganella, Jacques Bastardi, Palezzino & Bertouccia, quatre Cefénois, qu'il soupçonnoit d'être Guelfes, c'est-à-dire favorables au pape. Cia n'obéit point à cet ordre: elle trouva les accusés innocens, & d'ailleurs elle craignoit que leur mort ne causât quelque révolte. Les quatre proscrits, ayant su le danger qu'ils avoient couru, se formèrent un parti, avec lequel ils forcèrent Cia à se renfermer dans la citadelle. Cette femme irritée fit couper la tête à Scaraglino & Tumperti, deux confidens de son mari, qui lui avoient conseillé de ne point agir contre les quatre Cefénois. Le légat, voyant qu'elle faisoit une forte résistance dans la citadelle, la fit miner. Cia, pour retarder la prise de la place, s'avisa d'y enfermer un grand nombre de Cefénois dont elle se défioit le plus. Le légat, allant un jour visiter les travaux, fut surpris de voir plus de cinq cens femmes échevelées se jeter à ses pieds avec de grands cris, & demander grace pour leurs maris & leurs parens, qui alloient périr sous les ruines de la citadelle. Albornos (c'étoit le nom du légat) sentit l'artifice, & en profita pour presser la reddition de la place, qui en effet ne résista plus. Il sauva la vie à ceux qu'on avoit mis dans la tour, & Cia alla dévorer dans les fers son orgueil & sa fierté.

CIACONIUS ou CIACON, (Pierre) né à Toledé en 1525, mort à Rome en 1581, employé par le pape Gregoire XIII à corriger le calendrier, avec d'au-

tres savans. Il étoit chanoine à Séville. C'étoit un homme en qui la modestie & le savoir brilloient également ; ami de la retraite , & uniquement occupé de ses livres qu'il appelloit *ses fideles compagnons* ; ne se souciant pas de faire la cour aux grands , & les fuyant même. Il pensoit là-dessus comme Horace :

*Dulcis in expertis cultura potentis amici ;
Expertus metui . . .*

On doit à ses veilles des Notes savantes sur Verrullien , sur Cassien , sur Pompeius-Festus , sur César , &c. C'étoit son génie de corriger les anciens auteurs , de rétablir les passages tronqués , d'expliquer les difficiles , & de leur donner un nouveau jour. On a encore de lui : I. *Opuscula in Columna rostrata inscriptiones ; De ponderibus & mensuris , & nummis* : Rome , 1608 , in-8°. II. *De Triclinio Romano* , Rome , 1590 , in-8°. On a joint les traités de *Fulvius Ursinus* & de *Mercurialis* sur la même matière , dans une édition postérieure faite à Amsterdam , in-12. III. *Nota in vetus Romanorum calendarium* dans le tome 8e du *Thesaurus antiquitatum* de Grævius.

CIACONIUS ou CHACON , (Alfonse) de Baëça dans l'Andalousie , professa avec distinction dans l'ordre de S. Dominique. Il mourut à Rome vers 1601 , avec le titre de patriarche d'Alexandrie. On a de lui : I. *Vita & gesta Romanorum Pontificum & Cardinalium* , réimprimé à Rome en 1676 en 4 vol. in-fol. avec une continuation : collection savante & pleine de

recherches. Marie Guarnacci l'a continuée jusqu'au pape Clément XIII , Rome , 1752 , 2 vol. in-fol. II. *Historia utriusque belli Dacici* , Rome , 1576 , in-fol. C'est dans cet ouvrage , d'ailleurs curieux & estimé , que Ciaconius avance que l'ame de Trajan a été délivrée de l'enfer , par les prières de S. Gregoire : conte puéride & absurde de quelque manière qu'on l'envisage ; mais qu'on trouve avant Ciaconius , dans quelques anciennes légendes. On prétend même qu'il en étoit parlé dans les premières éditions de S. Jean Damascene. Cette fable a été réfutée par Bernard Bruscius , *Redargutio historiae de anima Trajani ex inferis supplicis liberata* ; Vérone , in-4°. III. *Bibliotheca scriptorum* , publiée par Camusat à Paris , 1731 , in-fol. & à Amsterdam , 1743 : répertoire utile aux bibliographes , mais qui n'est pas exempt de fautes. IV. *Explication de la Colonne Trajane* , en latin , 1576 , in-fol. fig. ; en italien , 1680 , in-fol. fig. Ciaconius manquoit de critique. Outre la fable de Trajan qu'il débitoit d'un air grave , il donnoit la pourpre romaine à S. Jérôme : ce qu'on peut néanmoins en quelque sorte justifier , vu que le S. Docteur remplissoit à quelques égards près du pape Damase les fonctions qui depuis sont devenues propres aux cardinaux. Sa *Bibliothèque* , qui est par ordre alphabétique , ne va que jusqu'à la lettre E.

CIAMPINI , (Jean-Justin) maître des brefs de grace , préfet des brefs de justice , & ensuite abrégiateur & secrétaire du grand-pape , naquit à Rome

en 1603. Il abandonna l'étude du droit, pour la pratique de la chancellerie apostolique. Ces emplois ne lui firent pourtant pas négliger les belles-lettres & les sciences. Ce fut par ses soins que se forma à Rome en 1671 une académie destinée à l'étude de l'histoire ecclésiastique, pour laquelle il avoit une forte inclination. En 1677, il établit, sous la célèbre Christine, une académie de physique & de mathématiques, que le nom de sa protectrice & le mérite de ses membres firent bientôt connoître dans l'Europe. Ce savant mourut en 1698. On a de lui beaucoup d'ouvrages en italien & en latin, très-savans, mais peu méthodiques, dont la diction n'est pas toujours pure. I. *Conjectura de perpetuo Atymorum usu in Ecclesia latina*, in-4°, 1688. II. *Vetera monumenta, in quibus præcipuè musiva opera, sacrarum profanarumque ædium structura dissertationibus iconibusque illustrantur*, 1690 & 1699, 2 vol. in-fol. C'est un traité sur l'origine de ce qui reste de plus curieux dans les bâtimens de l'ancienne Rome, avec l'explication & les dessins de ces monumens. III. *De sacris ædificiis à Constantino Magno constructis*, in-fol. 1693. IV. *L'Examen des Vies des Papes*, qui portent le nom d'Anastase le bibliothécaire: en latin, Rome, 1688, in-4°. Ciampini prétend que ces Vies sont de plusieurs auteurs, & qu'il n'y a que celles de Gregoire IV, de Sergius II, de Léon IV, de Benoît III & de Nicolas I, qui soient d'Anastase. V. Plusieurs autres Dissertations imprimées & manuscrites. VI. *De Vice-Cancellario*,

Rome, 1697, in-4°. VII. *De Abreviatoribus de curia*, Rome, 1696, in-4°. Ces deux traités sont curieux & savans. On a donné la collection des Œuvres de Ciampini, avec sa Vie, Rome, 1747, 3 vol. in-fol. C'est un service que l'on a rendu au public, car ses ouvrages étoient rares & recherchés.

CIANTES, (Joseph) né à Rome l'an 1612, entra dans l'ordre de S. Dominique, s'y distingua par ses vertus & sa science, fut nommé à un évêché dans la Calabre, & mourut à Rome en 1670. On a de lui : I. *De la perfection de la vie épiscopale* en italien. II. *De sacrosanctâ Trinitate ex antiquorum Hebræorum testimoniis comprobata*. III. *De Incarnatione Verbi*. IV. Les livres de S. Thomas contre les Gentils, traduits en hébreu.

CIASLAS ou SEISLAS, le seizième des rois de Dalmatie, étoit fils du roi Rodoslas. Les Croates s'étant révoltés, Ciaslas qui commandoit quelques troupes, leur permit de vendre les prisonniers de guerre. Son pere commandoit une autre armée; il la fit soulever, & lui enleva la couronne. Une action si dénaturée lui fit donner le nom d'*Apostas*. Dieu la laissa impunie quelque tems, pour en rendre la vengeance plus éclatante. Ciaslas, en guerre avec les Hongrois, remporta sur eux une grande victoire, où leur général périt. La veuve de ce général se mit à la tête des armées, entra dans la Dalmatie, enleva le camp de Ciaslas, qui fut lui-même du nombre des prisonniers. Cette héroïne lui fit couper le nez & les oreilles, & ensuite jeter chargé de chai-

mes dans la Save. Ses enfans pris avec lui furent traités de même; il ne resta de sa famille qu'une seule fille, mariée à Tycomil, Kan des Rasciens. On peut rapporter ces événemens à l'an 360 ou environ.

CIBENIUS, sayant humaniste Allemand du seizieme siecle, connu par un *Lexicon poeticum & historicum*, Lyon, 1544. Ouvrage très-estimé de son tems.

CIBO, sculpteur, s'est rendu particulièrement célèbre par sa belle statue, représentant S. Barthélemi écorché, qui se trouve dans la cathédrale de Milan. On admire sur-tout la vérité & la délicatesse inimitable, avec lesquelles il a su rendre les muscles, les veines, & les autres parties que les artistes ont tant de peine à faire.

CICERI, (Paul-César de) abbé commendataire de Notre-Dame en Basse-Touraine, prédicateur ordinaire du roi & de la reine, & membre de l'académie françoise, naquit à Cavaillon dans le Comtat-Venaissin, en 1678, d'une famille noble originaire de Milan. Il remplit, pendant le cours d'une vie assez longue, l'honorable ministère de la chaire, avec autant de succès que de zèle. Privé de la vue sur la fin de ses jours, & par conséquent assez désoccupé, il se déterminà à retoucher ses Sermons; & sa mémoire fut presque son unique guide dans ce travail. On les imprimoit, lorsqu'il mourut le 27 avril 1759, à l'âge de 81 ans. L'abbé de Ciceri allioit aux vertus chrétiennes & morales, un caractère aimable & une humeur égale. Ses actions n'étoient pas la ré-

putation de ses Discours. Ils ont paru à Avignon en 1761, chez Jean Jouve & Jean Chailliol, en 6 vol. in-12. Une diction pure, saine & naturelle, des desseins communément bien pris, des citations appliquées à propos, des mouvemens bien ménagés, des raisonnemens & des preuves; voilà ce qui lui assure une place parmi le petit nombre des orateurs sacrés de la 2^e classe.

CICÉRON, (Marcus-Tullius) naquit à Arpinô, dans la terre de Labour, l'an 106 avant J. C. d'une famille ancienne de chevaliers Romains, mais peu illustre. La nature lui fit part de tous les dons nécessaires à un orateur; d'une figure agréable; d'un esprit vif, pénétrant; d'un cœur sensible; d'une imagination riche & féconde. Son pere ne négligea rien pour cultiver un génie si heureux. Il étudia sous les plus habiles maîtres de son tems, & fit des progrès si rapides, qu'on alloit dans les écoles pour voir ce prodige naissant. La premiere fois qu'il plaida en public, il enleva les suffrages des juges, l'admiration des auditeurs, & fit renvoyer Roscius, son client, absous de l'accusation d'avoir été le meurtrier de son pere. Cicéron, malgré ces applaudissemens, n'étoit pas encore content de lui-même: il sentoit qu'il n'étoit pas tout ce qu'il pouvoit être. Il quitta Rome, passa à Athenes, & s'y montra, pendant deux ans, moins le disciple que le rival des plus illustres orateurs de cette capitale de la Grece. Apollonius Molon, l'un d'entr'eux, l'ayant un jour entendu déclamer, de-

meura dans un profond silence, tandis que tout le monde s'empressoit d'applaudir. Le jeune orateur lui en ayant demandé la cause : » Ah ! lui répondit-il, je vous loue sans doute & vous admire ; mais je plains le sort de la Grece : il ne lui restoit plus que la gloire de l'éloquence, vous allez la lui ravir & la transporter aux Romains ». Cicéron, de retour à Rome, y fut ce que Démosthène avoit été à Athenes. Ses talens le firent monter aux premières dignités. A l'âge de 31 ans, il fut questeur & gouverneur en Sicile. A son retour on le nomma édile, ensuite préteur, & enfin on l'honora du consulat. Pendant son édilité, il se distingua moins par les jeux & les spectacles que sa place l'obligeoit de donner, que par les grandes sommes qu'il répandit dans Rome affligée de la disette. Son consulat est à jamais célèbre par la découverte de la conspiration de Catilina, qui avoit juré la ruine entière de la république. Cicéron, averti par Fulvia, maîtresse d'un des conjurés, éventa le complot, & fit punir les factieux. Bien des gens l'avoient traité auparavant d'homme de deux jours, qu'on ne devoit pas élever à la première dignité de l'état ; on ne vit plus alors en lui que le citoyen le plus zélé, & on lui donna par acclamation le nom de *Pere de la Patrie*. Clodius avoit cabalé contre lui, Cicéron se vit obligé de sortir de Rome, & se retira à Thessalonique en Macédoine. Il ne soutint pas cet exil avec un courage bien philoophique. » Ne sachant, dit un auteur, où

il devoit aller, ni ce qu'il devoit faire, craintif comme une femme, capricieux comme un enfant, il regretta la perte de son rang, de ses richesses, de son crédit. Il pleura la ruine de sa maison que Clodius avoit fait détruire. Il gémit d'être éloigné de Térentia, qu'il répudia peu de tems après ». Les vœux de toute l'Italie le rappellerent l'année suivante, 58^e avant J. C. Le jour de son retour fut un jour de triomphe ; ses biens lui furent rendus, ses maisons de la ville & de la campagne rebâties aux dépens du public. Cicéron fut si charmé des témoignages de considération & de l'alegresse publique, qu'il dit : » Qu'à ne considérer que les intérêts de sa gloire, il eût dû, non pas résister aux violences de Clodius, mais les rechercher & les acheter ». Sa disgrâce avoit cependant fait beaucoup d'impression sur lui ; il fatigua de ses plaintes ses amis & ses parens, & cet homme qui avoit si bien défendu les autres, n'osa pas ouvrir la bouche pour se défendre lui-même. » Il montra, dit un historien, autant de foiblesse dans l'attaque de Clodius, qu'il avoit montré de courage pour étouffer la conjuration de Catilina dans le sang des parricides. Il parut en public revêtu d'habits de deuil, parcourant la place & la ville, pour solliciter la protection des citoyens. Il s'oublia si fort, & garda si peu les bienséances dans cette démarche humiliante, qu'à force de vouloir attirer la compassion des citoyens, il

se rendit véritablement ridicule & méprisable. Le gouvernement de Cilicie lui étant échoué, il se mit à la tête des légions, pour garantir sa province de l'incurSION des Parthes. Il surprit les ennemis, les défit, se rendit maître de Pindenisse, l'une de leurs plus fortes places, la livra au pillage, & en fit vendre les habitans à l'enchère. Ses exploits guerriers lui firent décerner par ses soldats le titre d'*Imperator*, & on lui auroit accordé à Rome l'honneur du triomphe, sans les obstacles qu'y mirent les troubles de la république. Ces applaudissemens étoient d'autant plus flatteurs, que la valeur & l'intrepidité ne passoient pas pour les plus grandes vertus. Dans le commencement de la guerre civile de César & de Pompée, il parut d'un caractère foible, timide, flottant, irrésolu, se repentant de ne pas suivre Pompée, & n'osant se déclarer pour César. Ce dernier ayant triomphé de son rival, Cicéron obtint son amitié par les plus basses adulations. Dans les troubles qui suivirent l'assassinat de ce grand-homme, il favorisa Octave, dans le dessein de s'en faire un protecteur; & cet homme qui s'étoit vanté que sa robe avoit détruit les armées d'Antoine, donna à la république un ennemi cent fois plus dangereux. On lui reprochoit de craindre moins la ruine de la liberté, que l'élévation d'Antoine. Dès que le triumvirat fut formé, Antoine, contre qui il avoit prononcé ses *Philippiques*, demanda sa tête à Octave, qui eut la lâcheté de la lui accorder. Cicéron voulut d'abord se sauver par mer; mais

ne pouvant soutenir les incommodités de la navigation, il se fit mettre à terre, disant : „ Qu'il préféreroit de mourir „ dans sa patrie, qu'il avoit „ autrefois sauvée des fureurs „ de Catilina, à la douleur d'en „ vivre éloigné. Les assassins l'atteignirent auprès d'une de ses maisons de campagne : il se fit aussi-tôt arrêter sa litiere, & présenta son cou au fer des meurtriers. Le tribun Popilius Lænas, qui devoit la vie à son éloquence, exécuta sa commission barbare, coupa la tête & la main droite de Cicéron, & porta ce digne tribut au féroce Antoine. Fulvia, femme d'Antoine, aussi vindicative que son époux, perça en plusieurs endroits, avec un poinçon d'or, la langue de Cicéron. Ces tristes restes du plus grand des orateurs, du libérateur de sa patrie, furent exposés sur la tribune aux harangues, qu'il avoit tant de fois fait retentir de sa voix éloquente. Il avoit 63 ans lorsqu'il fut égorgé, l'an 43 avant J. C. La première édition de Cicéron complete est de Milan, 1498 & 1499, 4 vol. in-fol. Celle de Venise, 1534, 36 & 37, 4 vol. in-fol. est aussi fort rare. Celle d'Elzevir est de 1642, 10 vol. in-12, ou 1661, 2 vol. in-4°. Il n'y a de Cicéron, *cum Notis variorum*, in-8°, que *Epistolæ ad familiares*, 1677, 2 vol. *Ad Atticum*, 1684, 2 vol. *De Officiis*, 1688, 1 vol. *Orationes*, 1699, 3 tom. en 6 vol. Pour les compléter, il faut y joindre les 6 volumes qu'a donnés Davifius à Cambrige depuis 1730 jusqu'en 1745, qui sont : *De Divinatione*; *Academica*; *Tusca-*

Lanae Questiones ; De finibus bonorum & malorum ; De natura Deorum ; De Legibus, & Rhetorica : Leyde, 1761, in-8°. Le Cicéron de Gronovius, Leyde, 1692, 4 vol. in-4° ; & celui de Verbuge, Amsterdam, 1724, 2 vol. in-fol. ou 4 vol. in-4°, ou 12 vol. in-8°, sont estimés. Il y en a une jolie édition de Glasgow, 1749, 20 vol. in-12 ; & une de Paris, 1767, 14 vol. in-12. Les livres de Cicéron, *ad usum Delphini*, sont *De Arte Oratoria*, 1687, 2 vol. in-4°. *Orationes*, 1684, 3 vol. in-4°. *Epistolæ ad familiares*, 1685, in-4°. *Opera philosophica*, 1689, in-4°. Enfin l'abbé d'Olivet donna en 1740, en 9 vol. in-4°, une belle & savante édition des ouvrages de l'orateur Romain. On les divise ordinairement en quatre parties. I. Ses *Traitéts sur la Rhetorique*, qui sont mis à la tête des rhéteurs latins, comme ses harangues à la tête des orateurs. Ses trois *Livres de l'Art Oratoire*, traduits par l'abbé Colin, in-12, sont infiniment précieux à tous ceux qui cultivent l'éloquence. Dans cet excellent ouvrage, la sécheresse des préceptes est égayée par tout ce que l'urbanité romaine a de plus ingénieux, de plus délicat, de plus riant. Son livre intitulé : *L'Orateur*, ne le cède, ni pour les préceptes, ni pour les tours, au précédent. Cicéron y donne l'idée d'un orateur parfait, non tel qu'il y en ait jamais eu, mais tel qu'il peut être. Son *Dialogue* adressé à Brutus, est un dénombrement des personnages illustres qui ont brillé au barreau chez les Grecs & les Romains. Il n'appartenoit qu'à un génie fécond & flexible,

tel que Cicéron, de crayonner avec tant de ressemblance, tant de portraits différens. II. Ses *Harangues*. Elles sont mises à côté, & peut-être au-dessus de celles de Démosthène. Ces deux grands-hommes, si souvent comparés, parvinrent par des routes différentes à la même gloire. L'éloquence de l'orateur Grec est rapide, forte, pressante : ses expressions sont hardies, ses figures véhémentes ; mais son style est souvent sec & dur. L'éloquence de l'orateur Latin est plus douce, plus coulante, plus abondante ; & peut-être même trop abondante. Il relève les choses les plus communes, & embellit celles qui sont les moins susceptibles d'agrément. Toutes ses périodes sont cadencées, & c'est sur-tout dans cet arrangement des mots, qui contribue infiniment aux graces du discours & au plaisir de l'oreille, qu'il excelle au plus haut degré. On a dit que Démosthène auroit été encore plus goûté à Rome que Cicéron, parce que les Romains étoient naturellement sérieux ; & Cicéron à Athènes plus que Démosthène, parce que les plaisanteries & les fleurs dont il ornoit son éloquence, auroient amusé les Athéniens, peuple léger & badin (voyez DÉMOSTHÈNE). III. Ses *Livres philosophiques*. „ Ce qui doit étonner, dit un „ homme d'esprit, c'est que „ dans le tumulte & les orages „ de sa vie, cet homme, tous „ jours chargé des affaires de „ l'état & de celles des particuliers, trouvât encore du „ tems pour être instruit à fond „ de toutes les sectes des Grecs, „ & qu'il fût le plus grand phi-

philosophe des Romains, ainsi que l'orateur le plus éloquent. Ses livres des Offices sont recommandables par le ton de bonnes mœurs, de réflexion, d'humanité, de patriotisme qui y regnent tour-à-tour. Tout n'y est pas exact ; mais c'est ce qu'on chercheroit en vain chez les plus raisonnables des anciens philosophes. Ses livres de la République & des Loix, attachent autant par leur goût exquis de politique, que par l'art & la délicatesse avec lesquelles les matières y sont traitées. On trouve dans ses Tusculanes, dans ses Questions académiques, ses deux livres De la Nature des Dieux, le philosophe, le savant & l'écrivain élégant. IV. Ses Epîtres. Bayle leur donnoit la préférence sur tous les ouvrages de ce grand écrivain. L'homme de lettres, l'homme d'état ne devoient jamais se lasser de les relire. On peut les regarder comme une histoire secrète de son tems. Les caractères de ses plus illustres contemporains y sont peints au naturel, les jeux de leurs passions développés avec finesse. On y apprend à connoître le cœur de l'homme & les ressorts qui le font agir. Cicéron s'étoit aussi mêlé de poésie. Il traduisit ; étant jeune, Aratus en vers latins ; la quantité de vers qu'il en cite dans son second livre De la Nature des Dieux, prouve que dans un âge avancé, il ne défavouoit pas ce fruit de sa jeunesse. Il ne fut d'ailleurs pas aussi mauvais poëte qu'on le pense, & l'on auroit tort de le juger précisément sur le vers devenu trop fameux pour sa gloire. Au reste, il ne s'agit pas de comparer Cicé-

ron à Virgile ; on sent bien que l'espace qui les sépare en fait de poésie, est immense. Cette traduction, intitulée : *Aratea*, nous a été donnée en françois par M. Pingré, avec de bonnes notes, Paris, 1787, 2 vol. in-8°. Plutarque nous a conservé quelques bons mots de Cicéron, qui ne lui feront pas grand honneur dans la postérité. En général, il étoit trop railleur, & affectoit trop de mêler des plaisanteries, bonnes ou mauvaises, dans les choses les plus sérieuses. Parmi les traductions de ses ouvrages, on distingue : I. Les Oraisons par Villesfort, 8 vol. in-12. II. Les Epîtres familières, 4 vol. ; les Offices, 1 vol. ; la Vieillesse & l'Amitié, 1 vol. par Dubois. III. Les Lettres à Brutus, par l'abbé Prévôt, 1 vol. : celles à ses amis par le même, 5 vol. in-12. IV. Les Lettres à Atticus, 6 vol. par l'abbé de Montgaut. V. Les Tusculanes, 2 vol. : la Nature des Dieux, 2 vol. & les Catilinaires, 1 vol. par l'abbé d'Olivet. VI. Des vrais biens & des vrais maux, par l'abbé Regnier Desmarais, in-12 ; la Divination, par le même, in-12. VII. Le Traité des Loix, par Morabin, in-12. Du Ryer avoit traduit la plus grande partie des ouvrages de Cicéron, 1670, 12 vol. in-12 ; mais cette version lâche, incorrecte & infidèle, ne peut être d'aucun usage. La traduction des Œuvres de Cicéron, dont 4 vol. in-12 ont paru en 1783, ne vaut guere mieux ; elle est de plus défigurée par des jugemens faux, & des préventions qui ne prouvent que trop combien ce travail étoit au-dessus des forces du traduc-

teur. M. Thomas, à l'en croire, est tout autre orateur que Cicéron. » Quoi ! a dit à cette occasion un homme de lettres & de goût, M. Thomas, supérieur à Cicéron ! M. Thomas, qui est si guindé, si boursofflé, qui est si souvent éloigné de la nature, qui laisse presque toujours à désirer les qualités qu'on admire dans les anciens ! Quand on peut faire de pareilles méprises, on ne se montre guère digne de traduire Cicéron ». L'abbé Prévôt nous a donné une *Histoire de Cicéron tirée de ses écrits & des monumens de son siècle, avec des preuves & des éclaircissemens*, en 5 vol. in-12. Cet ouvrage, traduit de l'anglais de Midleton, est écrit avec cette élégance qui caractérise le style des autres productions de cet académicien. Morabin a publié une autre *Histoire de l'orateur latin*, en 2 vol. in-4°. Chacune a son mérite ; & les littérateurs qui veulent connoître Cicéron, doivent lire l'une & l'autre, ainsi que l'*Histoire des quatre Cicérons*, par l'abbé Macé, & les *Remarques sur la Vie de Cicéron*, de Plutarque, par M. Secousse. Ceux qui ont dit qu'il ne lui avoit manqué que d'être chrétien, ont pu dire vrai en ce sens que le Christianisme en eut fait un sage parfait, un homme solidement vertueux. Mais tel qu'il a été, Cicéron n'eut point honoré la profession du Christianisme. Il parle des dieux tantôt en stoïcien, tantôt en académicien, tantôt en épicurien. Ce politique sacrilège ne vouloit pas essuyer la moindre disgrâce, par rapport à la religion, n'avoit sur ce

point aucun système fixe, & disputoit pour & contre sur le même sujet. Ce qu'il établit d'un côté, il le détruit de l'autre, comme il a fait au sujet du suicide. Il soutient que Dieu ignore l'avenir. Dans ses *Offices*, en parlant de la sainteté & de l'inviolabilité du serment, il dit qu'on doit l'observer, non par la crainte de Dieu, qui ne s'en occupe pas, mais parce que la justice nous oblige à tenir ce que nous avons promis. Dans le troisième livre des *Paradoxes*, il prétend que toutes les fautes sont égales, sentiment contraire à la raison & à l'équité. Le conseil que donnoit Caton aux jeunes gens, d'aller voir les courtisannes, étoit infâme, mais la manière dont Cicéron le défend & l'approuve dans son oraison pour Célius, ne fait pas moins d'horreur. Nous ne parlerons pas de son amour pour sa fille Tullie, dont on l'a accusé, mais nous dirons d'après Plutarque, qu'à l'âge de 61 ans, il répudia la femme Terentia, pour ne pas avoir donné un équipage assez brillant à sa fille ; & que dans la suite, il répudia sa seconde femme, parce qu'elle s'étoit réjoui de la mort de Tullie. Sa perpétuelle & insatiable vanité, ses inconstances, ses adulations, &c. lui ont attiré même de son vivant des sarcasmes qu'il n'avoit que trop mérités. Voyez COLLIUS, LUCIEN, SÉNEQUE, SOCRATE, STILPON, SOLON, ZÉNON, &c.

CICÉRON, (Quintus-Tullius) frere du précédent, après avoir été préteur l'an de Rome 691, eut, au sortir de sa charge, le département de l'Asie, où il demeura trois ans. César le prit

C I D

ensuite pour son lieutenant dans la guerre des Gaules. Il n'eut pas lieu de se repentir de son choix. Cicéron se comporta avec tout le courage & la prudence possible dans plusieurs occasions périlleuses ; mais durant la guerre civile , il abandonna le parti de ce général , pour suivre celui de Pompée : ce qui fut la cause de sa perte. Compris dans la proscription des Triumvirs , il fut tué avec son fils l'an 43 avant J. C. On trouve de lui quelques Poésies dans le *Corpus poetarum* de Maittaire.

CID, (le) dont le vrai nom étoit Rodrigne *Dias de Bivar*, fut élevé à la cour de Ferdinand II, roi de Castille, & s'acquit, par sa bravoure, la réputation d'un des plus grands capitaines de son siècle. Dès qu'il fut en état de porter les armes, on le fit chevalier. Sa valeur ne tarda pas à se signaler. Il vainquit les Maures en plusieurs combats, leur enleva Valence & plusieurs autres places non moins importantes. Le comte Gomez eut une querelle avec lui : le Cid le tua dans un combat particulier. Le héros aimoit passionnément Chimene, fille de ce comte, & n'en étoit pas moins aimé. L'honneur exigeoit d'elle la vengeance, l'amour vouloit le pardon ; celui-ci l'emporta. Chimene demanda le Cid au roi Ferdinand, pour essuyer ses larmes, & en fit son époux. C'est cette situation déchirante qu'a si bien exprimée le grand Corneille dans la tragédie intitulée : *Le Cid*, imitée de l'espagnol. Ce héros mourut en 1098.

CIEL, *Calus*, le plus ancien des dieux, étoit fils de la Terre.

C I E 159

Il eut quantité d'enfans. Saturne, un d'entr'eux, surprit son père pendant la nuit & le mutila avec une faux. Du sang qui coula de la plaie sur la Terre, naquirent les Géans, les Furies & les Nymphes Melies : le reste fut jeté avec la faux dans la mer, & de l'écume qui s'y éleva, fut formée Vénus, que les flots porterent dans l'isle de Chypre.

CIENFUEGOS, (Alvarès) né l'an 1657 à Aguerra, ville d'Espagne dans les Asturies, Jésuite en 1676, professa la philosophie à Compostelle, & la théologie à Salamanque avec beaucoup d'applaudissement. Sa pénétration & son habileté engagerent les empereurs Joseph I & Charles VI à l'employer auprès des rois de Portugal dans diverses négociations importantes, qu'il termina au gré des deux couronnes. Ce dernier empereur lui procura le chapeau en 1720, non sans difficulté, par rapport à son ouvrage *sur la Trinité*, dans lequel plusieurs docteurs croyoient avoir trouvé des expressions inexactes. L'empereur le fit ensuite son ministre plénipotentiaire à Rome, puis il devint évêque de Catane, & enfin archevêque de Montréal en Sicile. Ce cardinal, après s'être démis de son archevêché, mourut à Rome le 19 août 1739. On a de lui différens ouvrages : I. *Ænigma theologicum in mysterio SS. Trinitatis*, Vienne, 1717, 2 vol. in-fol. II. *Vita abscondita sub speciebus Eucharisticis*, Rome, 1728, in-fol. III. *La Vida del venerabile P. Juan Nieto*, 1693, in-8°. IV. *La Vida del Santo Francisco de Borgia*, 1702, in-fol.

CIEZAR, (Joseph) peintre Espagnol, mort à Madrid en 1699, dans sa 40^e année, excellait à peindre les paysages & les fleurs. Ces dernières sont rendues avec tant de délicatesse & de légèreté, qu'on diroit que l'air va les faire mouvoir.

CIGALE, (Jean-Michel) imposteur, qui parut à Paris en 1670. Il s'y disoit *Prince du sang ottoman, Bacha & Plénipotentiaire souverain de Jérusalem, du royaume de Chypre, de Trébizonde, &c.* Il s'appelloit autrement *Mahomet Bei*. Ce prétendu prince naquit (selon Rocoles) de parens chrétiens, dans la ville de Trogovisty ou Tergovitzza en Valachie. Son pere étoit fort estimé de Mathias, vaivode de Moldavie. Il mit son fils auprès de ce prince, qui l'envoya avec son résident à Constantinople. Après la mort de Mathias, Cigale revint en Moldavie, où il espéroit de s'élever avec l'appui des seigneurs du pays; mais n'ayant pu réussir dans son dessein, il retourna à Constantinople, & se fit turc. Cet aventurier courut de pays en pays, & trompa presque tous les rois de l'Europe, qui le distinguèrent par l'accueil le plus honorable. Il jouissoit du fruit de son imposture, lorsqu'un homme de condition, qui l'avoit vu à Vienne & qui savoit son histoire, démasqua ce fourbe, qui n'osa plus reparoitre.

CIGNANI, (Charles) peintre Polonois, disciple de l'Albane, mourut en 1719, âgé de 82 ans. Clément XI, qui avoit souvent employé son pinceau, le nomma prince de l'Académie de Bologne, appelée encore aujourd'hui l'*Académie*

Clémentine. La coupole de la Madona del Fuoco de Forli, où ce peintre a représenté le paradis, est un des plus beaux monumens de la force de son génie. Ses principaux ouvrages se voient à Rome, à Bologne, à Forli. Ils sont tous recommandables par un dessin correct, un coloris gracieux, une composition élégante. Cignani peignoit avec beaucoup de facilité, draupoit avec goût, exprimoit très-bien les passions de l'ame, & les auroit encore mieux rendues, s'il ne se fût pas attaché à finir trop ses tableaux. Cet artiste joignoit à ses talens une douceur de mœurs & une bonté de caractère aussi estimables que rares. Il parloit avec éloge de ses plus cruels ennemis. On voit de lui au palais-royal à Paris, un *Noli me tangere*; & dans le cabinet du roi, une *Descente de croix*, & *Notre-Seigneur apparaissant en jardinier à la Magdelene*, qui sont des morceaux admirables.

CIGOLI, (Louis) voyez CIVOVI.

CIMABUÉ, (Jean) peintre & architecte de Florence, né en 1230, mort en 1300, est regardé comme le restaurateur de la peinture. Instruit par les peintres Grecs que le sénat de Florence avoit appelés, il fit renaitre cet art dans sa patrie. Charles I, roi de Naples, passant par Florence, l'honora d'une visite. On possède encore quelques restes de ses tableaux à fresque & à détrempe, où l'on remarque du génie & beaucoup de talent naturel; mais peu de ce bon goût, qu'on doit aux réflexions & à l'étude des beaux ouvrages.

CIMINO,

C I M

CIMINO, voyez AQUILANO.

CIMON, général des Athéniens, fils de Miltiade, ne s'écarta point de la route que son pere lui avoit tracée. Ce grand-homme étant mort chargé d'une amende, Cimon fut emprisonné pour l'acquitter, & ne recouvra sa liberté qu'en cédant par un contrat honteux & digne des mœurs paiennes, Elphinie, sa sœur, & en même tems sa femme, à Callias, qui satisfit pour lui au fisc public. Bientôt après, Cimon trouva des occasions fréquentes de se signaler dans les combats. Les Athéniens ayant armé contre les Perses, il enleva à ces derniers leurs plus fortes places & leurs meilleurs alliés en Asie. Il défit le même jour les armées Persanes par terre & par mer; & sans perdre de tems, il vola au-devant de 80 vaisseaux Phéniciens qui venoient joindre la flotte des Perses de la Chersonnèse, les prit tous, & tailla en pieces la plus grande partie des troupes qui les montoient. Il mit en mer une flotte de 200 vaisseaux, passa en Chypre, attaqua Artabase, se rendit maître d'un grand nombre de ses vaisseaux, & poursuivit le reste de sa flotte jusqu'en Phénicie. En revenant, il atteignit Megabize, autre général d'Arraxercès, lui livra combat & le défit. Ces succès contraignirent le roi de Perse à signer ce traité si célèbre, qui procura une paix glorieuse pour les Athéniens & leurs alliés. Quand il fallut partager les prisonniers faits dans ses victoires, on s'en rapporta au général vainqueur : il mit d'un côté les prisonniers tout nus, & de l'autre

Tome III.

C I M 161

leurs colliers d'or, leurs brasselets, leurs armes, leurs habits, &c. Les alliés prirent les dépouilles, croyant avoir fait le meilleur choix; & les Athéniens garderent les hommes, qu'ils vendirent chèrement aux vaincus. Cimon parut aussi grand dans la paix que dans la guerre. Il rendit beaucoup de ses citoyens heureux par ses libéralités. Ses jardins & ses vergers furent ouverts au peuple; sa maison devint l'asyle de l'indigent. L'orateur Gorgias disoit de lui : *Qu'il amassoit des richesses pour s'en servir, & qu'il s'en servoit pour se faire estimer & honorer.* On peut voir ici, en passant, quel étoit le but, quelle étoit l'ame des plus belles actions du paganisme, & combien Tertullien avoit raison de définir un payen, quelque parfait qu'il parut, un animal vain & glorieux: *Animal gloria.* Malgré ses vertus morales, il n'égaloit point Thémistocle dans la science du gouvernement. Son crédit fut ébranlé par ses absences fréquentes, par les vérités dures qu'il disoit au peuple; & après avoir servi sa patrie, il eut la douleur d'en être banni par l'ostracisme. On le rappella ensuite, selon la coutume du volage & capricieux peuple d'Athenes (voyez ARISTIDE, SOCRATE, ANYTUS, &c.), & on le nomma général de la flotte des Grecs alliés. Il porta la guerre en Egypte : il reprit son ancien projet de s'emparer de l'isle de Chypre; mais il ne put l'exécuter, étant mort à son arrivée dans cette isle à la tête de son armée, l'an 449 avant J.C.

CIMON, vieillard Romain, ayant été condamné par le sé-

nat, pour quelque crime, à mourir de faim dans les fers, sa fille, qui avoit la liberté de le venir voir, le fit subsister quelque tems, en lui donnant à sucer son propre sein. Les juges, informés de cette piété industrieuse, firent grace au pere en faveur de la fille. Tite-Live & d'autres écrivains disent que c'étoit la mere de cette fille, & non le pere, qu'on avoit condamnés à mourir de faim. Valere Maxime parle avec admiration d'un tableau qui représentoit cette action de piété filiale, & faisoit la plus grande impression sur les cœurs. *Hærent & stupent hominum oculi, Jùm hujus facti pietam imaginem vident; casusque antiqui conditionem præsentis spectaculi admiratione renovant.* Passage bien propre à justifier l'usage que les Catholiques font des peintures dans les matieres de religion, & la place qu'ils leur accordent dans les temples.

CINARE, femme de Thesalie. Elle eut deux filles d'une vanité effrénée, qui s'étant préférées à Junon, furent changées par cette déesse en marches, qu'on fouloit en entrant dans l'un de ses temples.

CINCINNATUS, (Lucius-Quinctius) fut tiré de la charrue pour être consul Romain, l'an 458 avant J. C. Il maintint, par une sage fermeté, la tranquillité pendant le cours de sa magistrature, & retourna labourer son champ. On l'en tira une seconde fois, pour l'opposer aux Eques & aux Volsques. Créé dictateur, il enveloppa les ennemis, les défit, & conduisit à Rome leur général & les autres officiers chargés de fers. On lui

décerna le triomphe, & il ne tint qu'à lui de se voir aussi riche qu'il étoit illustre. On lui offrit des terres, des esclaves, des bestiaux; il les refusa constamment, & se démit de la dictature, au bout de seize jours, pour aller reprendre sa charrue. Elu une seconde fois dictateur, à l'âge de 80 ans, il triompha des Prénéstiens, & abdiqua 21 jours après. Ainsi vécut ce Romain, aussi grand, quand ses mains victorieuses ne dédaignoient pas de tracer un sillon, que lorsqu'il dirigeoit les rênes du gouvernement, & qu'il faisoit mordre la poussière aux ennemis de la république. Un historien a dit élégamment: *Gaudet tellus laureato vomere, & triumphali aratore.*

CINEAS, voyez CYNEAS.

CINNA, (Lucius-Cornelius) consul Romain, l'an 87 avant J. C., ayant voulu rappeler Marius, malgré les oppositions d'Octavius, son collègue, partisan de Sylla, se vit obligé de sortir de Rome, & fut dépouillé par le sénat de la dignité consulaire. Retiré chez les alliés, il leva promptement une armée de trente légions, vint assiéger Rome, accompagné de Marius, de Carbon & de Sertorius, qui commandoient chacun un corps d'armée. La famine & les désertions ayant obligé le sénat à capituler avec lui, il entre dans Rome en triomphateur, assemble le peuple à la hâte, fait prononcer l'arrêt du rappel de Marius. Des ruisseaux de sang coulerent bientôt dans Rome. Les satellites du vainqueur égorgèrent sans pitié tous ceux qui venoient le saluer, & auxquels il ne rendoit

C I N

pas le salut : c'étoit le signal du carnage. Les plus illustres sénateurs furent les victimes de sa rage. Octavius, son collègue, eut la tête tranchée. Ce barbare fut tué trois ans après, l'an 81 avant J. C., par un centurion de son armée. Il avoit, dit un homme d'esprit, toutes les passions qui font aspirer à la tyrannie, & aucun des talens qui peuvent y conduire.

CINNA, (Cneius-Cornelius) devoit le jour à une petite-fille du grand Pompée. Il fut convaincu d'une conspiration contre Auguste, qui lui pardonna, à la prière de l'impératrice Livie. L'empereur le fit venir dans sa chambre, lui rappella ses obligations qu'il lui avoit; & après quelques reproches sur son ingratitude, le pria d'être de ses amis, & lui donna même le consulat; qu'il exerça l'année suivante, vers la 36^e du règne d'Auguste. Cette générosité toucha si fort Cinna, qu'il fut depuis un des sujets les plus zélés de ce prince. Il lui laissa ses biens en mourant, selon Dion. Voltaire doute beaucoup de la clémence d'Auguste envers Cinna. Tacite & Suétone ne disent rien de cette aventure. Le dernier parle de toutes les conspirations faites contre Auguste : avroit-il passé sous silence la plus célèbre? La singularité d'un consulat donné à Cinna, pour prix de la plus noire perfidie, n'auroit pas échappé à tous les historiens contemporains. Dion Cassius n'en parle qu'après Sénèque, & ce morceau de Sénèque ressemble plus à une déclamation qu'à une vérité historique. De plus, Sénèque met la scène en Gaule,

C I N 163

& Dion à Rome. Cette conspiration, réelle ou supposée, a fourni au grand Corneille le sujet de l'un, & peut-être du premier, de ses chef-d'œuvres tragiques.

CINNA, (Caius-Helvius) poète Latin, vivoit dans le temps des Triumvirs. Il avoit composé un poème en vers hexamètres, intitulé *Smyrna*; dans lequel il décrivoit l'amour incestueux de Myrrha. Servius & Priscien nous en ont conservé quelques vers, insérés dans le *Corpus Poëtarum* de Maittaire.

CINNAMÈS, historien Grec du 12^e siècle, accompagna l'empereur Manuel Comnène dans la plupart de ses voyages. Il écrivit l'*Histoire de ce prince* en 6 livres. Le premier contient la vie de Jean Comnène, & les cinq autres celle de Manuel. C'est un des meilleurs historiens Grecs modernes; & on peut le compter après Thucydède, Xénophon, & les autres historiens anciens. Son style est noble & pur, les faits sont bien détaillés & choisis avec goût. Il ne s'accorde pas toujours avec Nicetas son contemporain. Celui-ci dit que les Grecs firent toutes sortes de trahisons aux Latins; & Cinnamès assure que les Latins commirent des cruautés horribles contre les Grecs. Ils pourroient bien avoir raison tous les deux. Du Cange a donné une édition de Cinnamès, in-folio, 1670, imprimée au Louvre, en grec & en latin, avec de savantes observations.

CINQ-ARBRES, (Jean) *Quinquarboreus*, natif d'Aurillac, nommé professeur-royal en langue hébraïque & syriaque en 1554, avoit beaucoup de piété;

& ce qui est assez rare dans un savant, il étoit homme d'oraison. Il mourut l'an 1587, après avoir laissé : I. Une *Grammaire Hébraïque*, imprimée plusieurs fois, & dont la meilleure édition est de 1609, in-4°. II. La traduction de plusieurs ouvrages d'Avicenne, médecin Arabe.

CINQ-MARS, (Henri-Coiffier, dit *Ruscé*, marquis de) second fils d'Antoine Coiffier, marquis d'Essiat, maréchal de France, fut redevable de sa fortune au cardinal de Richelieu, intime ami de son pere. Il fut fait capitaine aux gardes, puis grand-maitre de la garde-robe du roi en 1637, & deux ans après, grand-écuyer de France. Son esprit étoit agréable, & sa figure séduisante. Le cardinal de Richelieu, qui vouloit se servir de lui pour connoître les pensées les plus secretes de Louis XIII, lui apprit le moyen de captiver le cœur de ce prince. Il parvint à la plus haute faveur; mais l'ambition étouffa bientôt en lui la reconnoissance qu'il devoit au ministre & au roi : il haïssoit intérieurement le cardinal, parce qu'il prétendoit le maîtriser; il n'aimoit guère plus le monarque, parce que son humeur sombre gênoit le goût qu'il avoit pour les plaisirs. *Je suis bien malheureux*, disoit-il à ses amis, *de vivre avec un homme qui m'ennuie depuis le matin jusqu'au soir*. Cependant Cinq-Mars, par l'espérance de supplanter le ministre & de gouverner l'état, dissimula ses dégoûts. Tandis qu'il tâchoit de cultiver le penchant extrême que Louis XIII avoit pour lui, il excitoit Gaston, duc d'Or-

léans, à la révolte, & attroit le duc de Bouillon dans son parti. On envoya un émissaire en Espagne, & on fit un traité avec Gaston, pour ouvrir la France aux ennemis. Le roi étant allé en personne, en 1642, conquérir le Roussillon, Cinq-Mars le suivit, & fut plus que jamais dans ses bonnes grâces. Louis XIII lui parloit souvent de la peine qu'il ressentoit d'être dominé par un ministre impérieux. Cinq-Mars profitoit de ses confidences pour l'aigrir encore davantage contre le cardinal. Richelieu, dangereusement malade à Tarascon, ne doutoit plus de sa disgrâce; mais son bonheur voulut qu'il découvrit le traité conclu par les factieux avec l'Espagne. Il en donna avis au roi. L'imprudent Cinq-Mars fut arrêté à Narbonne & conduit à Lyon. On instruisit son procès; il falloit des preuves nouvelles pour le condamner; Gaston les fournit pour acheter sa propre grace. Cinq-Mars eut la tête tranchée le 12 septembre 1642, n'étant que dans la 22^e année de son âge.

CINUS ou **CINO**, jurisconsulte de Pistoie, d'une famille noble du nom de Sinibaldi. On a de lui : I. Des Commentaires sur le Code & sur une partie du Digeste. II. Quelques Pièces de Poésie italienne. Crescimbeni dit qu'il est le plus doux & le plus agréable poète qui ait fleuri avant Pétrarque. Il est regardé par les Italiens comme le premier qui a su donner de la grace à la poésie lyrique. Ils lisent encore ses vers, dont le *Recueil* a été imprimé à Rome en 1559, & à Venise en 1589. Il mourut à Bologne en 1336, avec la

C I N

réputation d'un homme savant :

CINYRAS, roi de Chypre, & pere d'Adonis par sa fille Myrrha, est compté parmi les anciens devins. Il étoit si opulent, que les richesses qu'il possédoit, ont donné lieu au proverbe *Cinyras opes*. Son royaume fut ruiné par les Grecs, auxquels il ne voulut pas fournir les vivres qu'il leur avoit promis pour le siege de Troie.

CIOFANI, (Hercule) de Sulmone en Italie, commenta savamment & avec élégance, dans le 16^e siècle, les *Métamorphoses d'Ovide*, son compatriote, Francfort, 1661, in-fol. & donna une description de sa ville natale, sous ce titre : *Antiquissima & nobilissima urbis Sulmonis descriptio*, Aquilée, 1576, in-8^o.

CIRAN, (S.) ou **SIGIRAN**, né dans le Berri, d'une famille illustre, ayant reçu à Tours une éducation convenable à sa naissance, parut à la cour, s'y fit estimer, & y exerça la charge d'échançon sous le roi Clovis II. Sigelaïe son pere, qui étoit évêque de Tours, ayant voulu le marier, Ciran qui pratiquoit les vertus d'un solitaire au milieu des grandeurs, refusa ce parti, rompit peu après tout commerce avec le monde, reçut la tonsure des mains de l'évêque Modégisile, qui avoit succédé à son pere, & fut élevé aux ordres sacrés. Nommé à la dignité d'archidiacre, il rendit de grands services au diocèse de Tours, corrigea les abus & rétablit par-tout la discipline. Son zele & ses vertus ne pouvoient manquer de lui attirer des désagréments. Le gouverneur de la ville le fit mettre en prison, sous

C I R 165

prétexte de folie ; mais le Ciel confondit ses ennemis, & son principal persécuteur périt misérablement. Il se démit ensuite de sa dignité, après avoir distribué le reste de son bien aux pauvres, & se retira dans le diocèse de Bourges, sur les confins du Berri & de la Touraine, où il bâtit deux monasteres, celui de Meaubec, & celui de Lonrey, où il mourut vers l'an 657, après l'avoir gouverné plusieurs années. Sa Vie a été publiée par Mabillon avec des remarques.

CIRANI, (Elisabeth) fille célèbre par son talent pour la peinture, illustra l'école de Bologne, sa patrie. Formée sur les tableaux des grands maîtres, elle avoit de belles idées, qu'elle rendoit heureusement. Son coloris est frais & gracieux ; mais sa maniere n'est ni ferme, ni décidée. Quoiqu'elle eût plus de talent pour les sujets simples ou tendres, elle choisissoit de préférence les sujets terribles ; mais elle manquoit de force pour les exécuter.

CIRCÉ, fille du Soleil & de la nymphe Perfa, étoit savante dans l'art de composer des poisons. Elle se servit de ce secret dangereux contre le roi des Sarmates, son mari, qu'elle empoisonna pour régner seule. Devenue odieuse à ses sujets par ce crime, elle se sauva dans un lieu désert sur les côtes d'Italie, qui fut appelé à cause d'elle le promontoire *Circéen*. C'est dans cette retraite qu'elle reçut Ulysse. Voyez ce mot.

CIRILLO, (Bernardin) se fit connoître sur la fin du 16^e siècle par une *Histoire* curieuse & peu commune en italien, de

La ville d'Aquila, sa patrie, dans l'Abruzze. Elle fut imprimée à Rome en 1570, in-4°. Pour avoir un corps d'histoire complet de cette ville, des savans qu'elle a produits, & des calamités qu'elle a essuyées, on y joint ordinairement celle de Sauveur Massonio, auteur du même pays : ce dernier ouvrage fut imprimé à Aquila en 1594, in-4°.

CIRINI, (André) clerc régulier de Messine, mort à Palerme en 1664, à 46 ans, est auteur de plusieurs ouvrages concernant la venaison. I. *Variæ Lestiones, sive de Venatione Heroum*, Messine, 1650, in-4°. II. *De Venatione & natura Animalium*, Palerme, 1653, in-4°. III. *De natura & solertia Canum. De natura Piscium*, ibid. IV. *Historia della Peste*, Genes, 1656, in-4°.

CIRO-FERRI, peintre & architecte Romain, né en 1634, fut comblé d'honneurs par Alexandre VII, par trois autres papes ses successeurs, & par d'autres princes. Le grand-duc de Florence le chargea d'achever les ouvrages que Pierre de Cortonne, son maître, avoit laissé imparfaits ; le disciple s'en acquitta dignement. Une manière grande, une sage composition, un beau génie feront toujours admirer ses ouvrages. Cette admiration seroit encore mieux méritée, s'il eût animé & varié davantage ses caractères. Ciro-Ferri mourut à Rome en 1689, de la jalousie que lui causa le mérite de Bacici, célèbre peintre Génois.

CIRON, (Innocent) chancelier de l'université de Toulouse, professa le droit en cette

ville avec réputation au 17e siècle. On a de lui des *Observations* latines sur le droit canonique, qui sont estimées, & qui l'étoient davantage autrefois ; imprimées à Toulouse, 1645, in-fol.

CISNER, (Nicolas) Luthérien, né à Mosbach en 1529, fut professeur en droit à Heidelberg, & ensuite recteur de l'université de cette ville, où il mourut en 1583, à 54 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, qui ne sont pas assez bons pour que nous en donnions la liste. Nous citerons cependant ses *Opuscula politico-philologica*, Francfort, 1611, in-8° ; parce qu'ils renferment quelques piéces utiles pour l'histoire & le droit public de l'Allemagne : & l'édition qu'il a donnée des *Annales* d'Aventin, Bâle, 1580, in-fol. ; parce que c'est la première exacte. Celles qui avoient paru auparavant, étoient tronquées.

CITRY DE LA GUETTE, (N.) s'est fait un nom dans la république des lettres, par l'*Histoire des deux Triumvirats, depuis la mort de Cassina jusqu'à celle d'Antoine*. Cet ouvrage est intéressant & bien écrit : la dernière édition de Paris, 1719, en 4 vol. in-12, renferme l'*Histoire d'Auguste* par Larrey. Le même auteur a traduit de l'espagnol, trois *Histoires* également curieuses & intéressantes. La première est celle de la *Conquête du Mexique*, par Antonio de Solis, Paris, 1691, in-4° ; la seconde, celle de la *Conquête de la Floride*, par Ferdinand Soto, Paris, 1684, in-12 ; & la troisième, celle de la *Conquête du Pérou*, par Za-

rate, 1700. Ces traductions sont estimées.

CIVILIS, (Claudius) Batave, illustre par sa noblesse & par sa valeur, vivoit dans le premier siècle. Il avoit été accusé d'avoir voulu troubler le repos de l'empire, sous Néron, qui le fit mettre aux fers. Galba l'en tira, & s'en repentit. Civilis, voulant venger son injure, souleva contre Rome les Bataves & leurs alliés. Il conduisit cette révolte avec adresse; ennemi déclaré sans le paroître, il sut abuser les Romains qui ne lui soupçonnoient point de tels sentimens. Mais quelque tems après, il leva le masque, & s'étant joint aux Gaulois, il défit Aquilius sur les bords du Rhin. Les Germains, attirés par le bruit de cette victoire, unirent leurs armes aux siennes. Civilis, fortifié par ce secours, vainquit en deux combats Luperus & Herennius Gallus, qui tenoient pour Vitellius, & feignit de n'avoir pris les armes qu'en faveur de Vespasien. Il se servit heureusement de ce prétexte, battit Vocula, & fit entrer quelques légions dans son parti; mais lorsque la révolte des Gaules, qu'il avoit suscitée l'an 70 de J. C., eut détrompé les Romains, ils se rendirent près de Céréalis. Ce général fut attaqué dans son camp-même, vers Treves, où Tutor & Claficus s'étoient unis avec lui. On le battit; mais ayant ranimé son courage & celui de ses troupes, il défit les ennemis, & prit leur camp. Une seconde victoire repoussa Civilis dans la Batavie. Ce rebelle fut donner des couleurs si favorables à sa révolte, qu'on la lui pardonna.

En d'autres tems, un grand-homme, innocent, qui dédaignoit de se justifier des inculpations de l'envie, étoit condamné pour prix de ses services. Ici un imposteur trouve le moyen, grace à ses belles paroles, d'é luder les justes accusations dont on le chargeoit.

CIVOLI ou CIGOLI, (Louis) né au château de Cigoli, en Toscane, l'an 1559, fut appelé ainsi du nom de sa patrie; car son vrai nom étoit Cardi. L'étude de l'anatomie lui déranger l'esprit; mais le repos & l'air natal le lui ayant rétabli, il fut reçu comme peintre à l'académie de peinture de Florence, & comme poète à celle *della Crusca*. Il touchoit très-bien le luth: on lui reprocha que cet instrument l'empêchoit de finir ses tableaux, & il le brisa. C'est à lui qu'on doit le dessin du palais Médicis, dans la place Madama; & celui du piédestal du cheval en bronze, qui porte la statue de Henri IV, sur le Pont-Neuf à Paris. Son pinceau étoit ferme, vigoureux & dévoiloit le génie. Le pape Paul V lui donna un bref, pour le faire recevoir chevalier servant de Malte; il reçut cet honneur au lit de la mort en 1613. Ses principaux ouvrages sont à Rome & à Florence. Un *Ecce Homo* qu'il fit en concurrence avec le Baroque & Michel-Ange de Caravage, éclipsa les tableaux de ces deux peintres.

CLAIR, (S.) premier évêque de Nantes, vint dans les Gaules, selon l'opinion la plus commune, vers l'an 280, sous le regne de Probus, & fut envoyé, non de Tours par S. Gaius, mais de Rome par le pape,

avec le diacre Adéodat. On croit qu'il est le même que S. Clair d'Aquitaine, qui de cette province pénétra dans la Bretagne. On a toujours cru dans le diocèse de Vannes, qu'il y étoit mort, & qu'il y avoit été entermé ; mais en 878, ses reliques furent portées à l'abbaye de S. Aubin d'Angers, où elles se gardent encore.

CLAIR, (S.) né à Vienne, fut formé de bonne heure à la vertu par sa mere, qu'une piété solide rendoit recommandable, & qui le mit dans le monastere de S. Ferréol, ayant pris elle-même de son côté la résolution de se retirer dans celui de Ste. Blandine. Le jeune Clair s'acquît une telle réputation de sainteté, que l'évêque de Vienne le fit abbé du monastere de S. Marcel, & lui confia la direction des religieuses de Ste. Blandine. Il devint bientôt le modele d'un supérieur accompli, & fut favorisé du don de miracles. L'auteur de ses actes rapporte que pendant la maladie qui le conduisit au tombeau, il prédit à ses disciples les ravages des Vandales & des Sarrasins, qui arriverent environ 72 ans après. Quelques jours avant sa mort, ce saint abbé s'étant fait porter à l'église, se coucha sur un cilice, & se mit en prieres. Il mourut vers l'an 660, le 1er. janvier, jour auquel on faisoit sa fête, dès le tems de Charlemagne. Ses reliques qui furent transportées de l'église de Ste. Blandine, à celle de S. Pierre, furent dissipées dans le seizieme siecle par les Huguenots.

CLAIR, (S.) martyr, naquit à Rochester en Angleterre.

Ayant quitté sa patrie, après avoir été ordonné prêtre, il passa dans les Gaules, & s'arrêta dans le Vexin, au diocèse de Rouen, où il vécut plusieurs années dans la pratique des plus héroïques vertus. Souvent il sortoit de la retraite qu'il s'étoit choisie pour aller prêcher les vérités du salut. Il mourut martyr de la chasteté, ayant été massacré par deux assassins, envoyés par une femme qui n'avoit pu le faire consentir à sa passion. On met sa mort vers l'an 804. Son culte est célébré dans plusieurs diocèses de France.

CLAIR, (Jean-Marie le) voyez LECLAIR.

CLAIRAC, (Louis-André de la Mamie) ingénieur en chef à Bergue, mourut en 1751. Nous avons de lui : I. *L'Ingénieur de campagne, ou Traité de la fortification passagere*, in-4°. II. *Histoire de la dernière révolution de Perse, avant Thamas-Kouli-Kan*, 3 vol. in-12.

CLAIRAUT, (Alexis-Claude) naquit à Paris le 7 mai 1713, d'un habile maître de mathématiques, qui lui apprit à lire dans les Elémens d'Euclide. Le jeune Clairaut lut, en 1726, n'étant âgé que de 12 ans & 8 mois, un *Mémoire* à l'académie des sciences, sur quatre nouvelles courbes géométriques de son invention. Il soutint l'idée qu'avoient donnée de lui de si heureux commencemens ; & il publia en 1730 des *Recherches sur les courbes à double courbure*, in-4°, dignes des plus grands géometres. L'académie des sciences lui ouvrit son sein à 18 ans, avant l'âge prescrit par ses réglemens, & l'associa aux académiciens qui allerent au nord

terminer la figure de la lune au retour de Laponie, il calcula la figure du globe, selon les lois de l'attraction : c'est-à-dire, quelle forme lui devoit donner son mouvement de rotation, joint à l'attraction de ses parties. Il soumit son calcul à l'équilibre qui résulte entre le soleil & la lune, suivant le système Newtonien de ces trois corps. L'académie de Bradley a le premier reconnu comme un phénomène naturel, doit à Clairaut ce qu'on en a. Nous ne pouvons pas d'une infinité de preuves sur les mathématiques & l'astronomie, dont il fut l'académicien. C'est par conséquent d'après ses calculs de Halley (voyez ci-dessus) qu'on s'est déterminé, relativement à la théorie de la lune, à regarder les comètes des planètes aussi ancienne que le monde, & sous des lois universelles ; à dire le vrai, leur cours est régulier ne peut pas encore assez constaté. Clairaut lui-même s'est trompé en 1759, qui est la première fois qu'on cite avec quelque raison en faveur du cours de la lune.

Halley a paru l'avoir annoncé pour 1757, & pour 1758 ; Halley n'a recommencé l'année, il a mis fin à l'année 1758 ou 1759. Mais il étoit-ce la même comète de 1682 ? C'est de quoi on ne peut pas douter (voyez *Observat. philos. sur p. 170*). Nous avons écrit : I. *Elémens de Géométrie*, 1741, in-8°, très-es-

timables par leur clarté & leur précision. II. *Elémens d'Algebre*, 1746, in-8°, qui ont le même mérite. III. *Théorie de la figure de la Terre*, 1743, in-8°. IV. *Tables de la Lune*, 1754, in-8°. Ces ouvrages le firent regarder comme un des premiers géomètres de l'Europe, & il obtint les récompenses qu'il méritoit. Il étoit de la société du *Journal des sçavans*, qu'il remplit d'excellens extraits. Cet académicien mourut en 1765, dans un âge peu avancé. Ses mœurs douces & son caractère bon, égal, obligeant, lui concilièrent l'estime des honnêtes gens.

CLAIRE, (Sainte) née à Assise en 1193, d'une famille noble, renonça au siècle entre les mains de S. François, l'an 1212. Ce saint instituteur lui donna l'habit de pénitente à Notre-Dame de la Portioncule. Elle s'enferma ensuite dans l'église de S. Damien, près Assise, où elle demeura pendant 42 ans avec plusieurs compagnes de ses austérités & de ses vertus. Cette église fut le berceau de l'ordre des Pauvres-Femmes, appelé en Italie *delle Povere-Donne*, & en France de *Ste. Claire*. Cette fondatrice le gouverna suivant les instructions qu'elle avoit reçues de S. François. A l'imitation de son pere spirituel, elle fit un testament, pour recommander à ses sœurs l'amour de la pauvreté. « Elle voyoit » dans cette vertu, dit un his- » torien, le retranchement de » tous les objets propres à en- » flammer les passions. Elle la » regardoit comme l'école de » la patience, par les occasions » qu'elle fournissoit de souffrir di-

» versées sortes de privations ;
 » & comme le moyen de par-
 » venir à ce parfait détache-
 » ment du monde, dans lequel
 » consiste l'essence de la véri-
 » table piété ». Elle mourut
 le 11 août 1253. Son corps fut
 porté à Assise. Ce convoi, ho-
 noré de la présence du pape &
 des cardinaux, se fit comme un
 triomphe, au son des trom-
 pettes & avec toute la solemp-
 nité possible. Alexandre IV la
 mit peu de tems après dans le
 catalogue des Saints. Les reli-
 gieuses de son ordre sont divi-
 sées en *Damianistes*, exactes
 observatrices de la regle donnée
 à leur fondatrice par S. Fran-
 çois ; & en *Urbanistes*, qui
 suivent les réglemens mitigés,
 donnés par Urbain IV. Ces
 dernières religieuses doivent
 leur origine à Isabelle de France,
 sœur de S. Louis, qui, en 1255,
 fonda le monastere de Long-
 Champs, près de Paris.

CLARA, (Didia) fille de
 l'empereur Julien I, fut mariée
 au sénateur Cornelius Repenti-
 nus. Son pere étant parvenu à
 l'empire l'an 103 de l'ere-chré-
 tienne, elle obtint le titre d'Au-
 guste pour elle, & la charge de
 préfet de Rome pour son époux.
 Mais celui-ci ne la conserva que
 pendant le regne de son beau-
 pere. Septime Sévere, qui l'en
 dépouilla, priva aussi la même
 année Didia Clara de sa qua-
 lité d'Auguste & du patrimoine
 qu'elle tenoit de son pere. Ainsi
 elle éprouva, dans l'espace de
 quelques mois, toutes les fa-
 veurs & toutes les rigueurs de la
 fortune. Elle avoit alors en-
 viron 40 ans.

CLARAMONTIUS ou **CLA-
 ROMONTIUS**, (Scipion) habile

mathématicien & bon histo-
 rien, né à Césene en 1565, fut
 professeur en philosophie suc-
 cessivement à Pérouse, à Pié-
 & à Césene. Il embrassa l'état
 ecclésiastique dans un âge assez
 avancé. On a de lui un grand
 nombre d'ouvrages sur la philo-
 sophie, l'astronomie & l'his-
 toire. Les principaux sont :
 I. *De conjectandis cujusque
 moribus*, lib. x. II. *De methodo
 ad Doctrinam spectante*. III. *De
 Universo*. IV. *De altitudine
 Caucafi*. V. *De cometa magna
 anni 1618*. VI. *De tribus novis
 stellis quæ anno 1572, 1600
 & 1604 comparuere*. VII. *De
 sede cometarum*. VIII. *Anti-
 Tycho*. IX. *De phasibus luna*.
 X. *Cæsena historiarum lib. xvi*,
 Césene, 1641, in-4°. XI. *Con-
 tentio apologetica de Cæsena
 triumphante*. Jean-Baptiste Ric-
 cioli a donné le catalogue des
 ouvrages de Claramontius, dans
 sa *Chronologia reformatæ*.

CLARENDON, historien
 Anglois: voy. **HYDE**, (Edouard)
 comte de Clarendon.

CLARIUS, moine de S.
 Pierre-le-Vif de Sens, avoit
 d'abord embrassé la vie monas-
 tique dans l'abbaye de S. Benoît
 sur Loire, où il demeura long-
 tems. Il est auteur de la partie
 de la *Chronique du monastere de
 S. Pierre-le-Vif*, qui s'étend jus-
 qu'à l'an 1124. Elle a été conti-
 nuée jusqu'à l'an 1184. D. Luc
 d'Achery l'a publiée en grande
 partie dans son *Spicilege*, tom. II.
 D. Bouquet en a inséré des mor-
 ceaux dans la collection des
 historiens de France. Cette
 Chronique est importante pour
 l'histoire de France.

CLARIUS ou **CLARIO** ;
 (Isidore) né au château de Chia-

nia, près de Bresse, en 1495, de bénédictin du Mont-Cassin, devenu évêque de Foligno, parut avec distinction au concile de Trente, & se fit aimer & respecter de son peuple pour son zèle, & sur-tout pour sa charité. Il laissa plusieurs ouvrages estimables par l'érudition qu'ils renferment, & par leur utilité. Les principaux sont: I. *Scholia in Biblia*, Venise, 1564, in-fol. II. *Scholia in Nov. Test.* 1544, in-8°. Ces deux ouvrages, souvent consultés, sont au rang des meilleurs qui aient été faits en ce genre. Son double commentaire fut mis à l'*Index*, pour quelques passages de la préface, dans lesquels l'auteur ne respectoit pas assez la Vulgate; mais la défense de le lire fut levée par les députés du concile de Trente pour l'examen des livres. III. Des *Sermons* latins, 1 vol. in-fol. & 2 in-4°. IV. Des *Lettres* avec deux *Opuscules*, publiées par D. Maur. Piazzi, Modene, 1705, in-4°. V. Traduction latine du livre de S. Nil: *De Christiana philosophia*, dans le tome X de l'*Amplissima collectio* de D. Martene. Ce savant & saint prélat mourut en 1555, à 60 ans. Il écrivoit nettement & avec facilité.

CLARKE, (Samuel) Anglois, très-versé dans les langues orientales, naquit à Brackley dans la province de Northampton. Il fut fait directeur de l'imprimerie de l'université d'Oxford, & préfet de la bibliothèque Bodléienne. Il a donné beaucoup de soins à la Polyglotte d'Angleterre, sur-tout à l'hébreu, aux versions chaldéennes & persannes. Il avoit

même préparé les matières pour un septième volume; mais il n'a pas eu la satisfaction de le voir imprimé. On lui doit encore: *Trattatus de prosodia Arabica*, Oxford, 1661. Il mourut le 27 décembre 1669. Walton, principal rédacteur de cette Polyglotte, rend hommage à la science de Clarke dans ses Prolegomenes.

CLARKE, (Samuel) ministre ou prédicant Anglois, à Londres, eut beaucoup à souffrir du temps de Cromwel. Il fut député par ceux de sa secte en 1660, pour féliciter Charles II sur son rétablissement, & mourut le 25 décembre 1682, après avoir publié: I. *Un Martyrologe* en Anglois, 1651, in-fol. II. *Vies de quelques hommes célèbres de ce siècle*, avec figures, Londres, 1684, in-fol. III. *Vies des Généraux Anglois*. IV. *Un Traité contre la Tolérance*, &c. V. *Histoire de Guillaume le Conquérant*, Londres, 1669, in-4°.

CLARKE, (Samuel) fils du précédent, partagea les mauvais traitemens que Cromwel fit essuyer à son pere, & perdit l'emploi qu'il avoit au college de Pembrock à Cambridge. Il passa le reste de ses jours dans la retraite, ne s'occupant que de l'étude, & mourut en 1701, âgé de 74 ans. On a de lui plusieurs ouvrages sur l'écriture-Sainte, tous écrits en Anglois, entr'autres une *Concordance*, des *Annotations sur toute la Bible*, un *Traité de l'autorité de l'écriture-Sainte*.

CLARKE, (Samuel) né à Norwich, le 11 octobre 1675, obtint par son mérite la cure de la paroisse de S. Jacques de Londres. Il fut pendant quelque

tems dans le parti des nouveaux Ariens, parmi lesquels se trouvoient Newton & Wiston. Il soutint son sentiment dans un livre intitulé : *La Doctrine de l'Écriture sur la Trinité*, imprimé en 1712, réimprimé avec des additions en 1719, & donné au public pour la 3^e fois après sa mort, avec des augmentations trouvées dans ses papiers, écrites de sa propre main. Son attachement trop connu à la secte qu'il avoit embrassée, l'empêcha d'être archevêque de Cantorberi. La reine Anne voulant lui donner cette dignité, Gipson, évêque de Londres, dit à cette princesse : *Madame, Clarke est le plus savant & le plus honnête homme de l'Angleterre ; il ne lui manque qu'une chose, c'est d'être chrétien.* Clarke se distingua autant par son caractère que par ses talens. Doux, communicatif, il a été également recherché par les étrangers & par ses compatriotes. Il mourut en 1729, après avoir abandonné l'Arianisme, mais il n'eut pas le courage de s'élever jusqu'à la profession complète des vérités de la foi, quoique chez un esprit droit & conséquent, rien ne paroisse plus naturel. Ses ouvrages, publiés à Londres en 1738, en 4 vol. in-folio, sont pour la plupart en anglois ; quelques-uns ont été traduits en françois. On remarque dans tous un savant éclairé, un écrivain méthodique qui met les matières les plus abstraites à la portée de tout le monde, par une netteté & une précision admirables. Le bel-esprit qui l'a appelé une vraie machine à raisonnement, devoit ajouter que c'étoit une

machine si bien dirigée ; que dans tout ce qui ne concernoit pas les préjugés de secte, elle n'en produisoit ordinairement que de convaincans & de démonstratifs. On a de lui : I. *Discours concernant l'être & les attributs de Dieu, les obligations de la Religion naturelle, la vérité & la certitude de la Révélation chrétienne* ; contenus en 16 sermons, prêchés dans l'église cathédrale de S. Paul, en 1704 & 1705, à la lecture fondée par Robert Boyle. Cet ouvrage, traduit en françois par Ricottier, Amsterdam, 1727, 3 vol. in-8^o, & dans lequel l'auteur a suivi le plan d'Abbadie, a été réimprimé plusieurs fois. L'édition d'Avignon, 1756, sans nom de ville, en 3 vol. in-12, renferme quelques Notes, & une Dissertation du même docteur, sur la spiritualité & l'immortalité de l'âme, traduite de l'anglois. II. *Des Paraphrases sur les quatre Évangélistes*. III. *Dix-sept Sermons sur différens sujets intéressans*. IV. *Lettres à Dodwel sur l'immortalité de l'âme ; avec des réflexions sur le livre intitulé Amyntor, ou Défense de la vie de Milton*. V. *Lettres à M. Hoalley sur la proportion de la vitesse & de la force*. VI. *La Physique de Rohault*, traduite en latin, 1718, in-18. VII. *Une autre Traduction, dans la même langue, de l'Optique de Newton*, 1719, in-8^o. Clarke fut un des premiers qui soutinrent dans les écoles les principes de ce célèbre physicien. VIII. *De savantes Notes sur les Commentaires de César*, Londres, 1712, in-fol. IX. *L'Iliade d'Homère en grec & en latin*, Londres,

CL A

1754 ; 4 vol. in-4°, avec des observations pleines d'érudition. L'auteur mourut en achevant cet ouvrage, dont il n'avoit encore publié que la moitié.

CLARKE, (Guillaume) théologien Anglois, né dans le Shropshire, en 1696, mort le 21 octobre 1771, s'est fait connoître par plusieurs ouvrages, entr'autres, par l'*Accord des monnoies Romaines, Saxones & Angloises*, 1766, in-4°, en anglois.

CLARKSON, (David) né dans la province d'Yorck en 1621, s'appliqua particulièrement à l'étude des antiquités ecclésiastiques, fut ministre non-conformiste à Londres, & mourut en 1687. Clarkson a été le maître de Tillotson. On a de lui deux traités, l'un *sur l'état primitif de l'Episcopat*, l'autre *sur les Liturgies*, en anglois, traduits en françois, Rotterdam, 1716. On ne doit pas s'attendre à des notions exactes sur cette matière de la part d'un ministre protestant.

CLARUS, (Julien) jurifconsulte habile, natif d'Alexandrie de la Paille, remplit les premières places de la ville de Milan, & mourut à Carthage le 13 avril 1575. Ses Œuvres sont imprimées à Francfort, 1636, in-fol., & ne sont plus d'aucun usage.

CLAVASIO, voyez ANGE DE CLAVASIO.

CLAUBERGE, (Jean) professeur calviniste à Duisbourg, né à Solingen en Westphalie, l'an 1622, mort en 1665, est un des premiers qui aient enseigné la philosophie de Descartes en Allemagne. L'électeur de Brandebourg lui donna des

CL A 173

témoignages non équivoques de son estime. Il épousa en 1651 Catherine Mercator, fille de Gerard Mercator, habile géographe. Ses ouvrages ont été recueillis en 2 vol. in-4°, à Amsterdam, en 1691. Le plus estimable est sa *Logica vetus & nova*, dont il faisoit cas avec raison.

CLAUDE-LYSIAS, tribun des troupes Romaines qui faisoient garde au temple de Jérusalem. Il arracha S. Paul des mains des Juifs, qui vouloient le faire mourir ; & pour connoître le sujet de leur animosité contre lui, il fut sur le point de l'appliquer à la question, en se faisant frapper de verges. Mais S. Paul ayant dit qu'il étoit citoyen Romain, ce tribun n'osa passer outre, & il l'envoya dans la tour Antonia ; d'où il le fit conduire sous une bonne escorte à Césarée, sur les avis qu'il reçut que plus de 40 Juifs avoient conspiré contre cet Apôtre.

CLAUDE I., (*Tiberius-Claudius Nero-Drusus*) fils de Drusus & oncle de Caligula, né à Lyon 10 ans avant l'ère chrétienne, fut le seul de sa famille que son neveu laissa vivre. Après la mort de Caligula assassiné, Claude fut proclamé empereur par les soldats, qui le rencontrèrent par hasard ; comme il se cachoit pour échapper aux meurtriers. Quoique le sénat eût envie de rétablir la république, il n'osa s'opposer à son élection, & le reconnut l'an 41 de J. C. Il étoit alors dans sa 50^e année. Les maladies de sa jeunesse l'avoient rendu foible & timide. Au commencement de son regne, il s'annonça assez bien ; mais il se démentit bien-

tôt, & ce ne fut plus qu'un enfant sur le trône. Il avoit refusé tous les titres fastueux que l'adulation des courtisans avoit inventés; il avoit orné Rome d'édifices publics, & l'avoit charmée par son affabilité & sa politesse, son application aux affaires, & son équité. Mais il ne parut ensuite qu'un imbécille, qui ne connoissoit ni sa force, ni sa foiblesse, ni ses droits, ni son devoir. Le sénat, toujours flatteur, parce qu'il n'étoit plus maître, décerna les honneurs du triomphe à l'empereur, pour le succès de ses armes dans la Bretagne. Claude voulut le mériter lui-même, passa dans cette île l'an 43 de J. C., & y fut vainqueur par ses généraux. A son retour, il retomba dans sa stupidité. L'impudique Messaline, sa femme, le subjuga au point, qu'il en apprit les débauches, & en fut même témoin, sans en être troublé. Ce monstre de barbarie & de lubricité, vouloir-elle se venger du mépris d'un amant; elle trouvoit son foible époux toujours prêt à lui obéir. Trente sénateurs & plus de 300 chevaliers furent mis à mort sous son règne. Le barbare prenoit plaisir à voir ces exécutions sangui- naires. Il étoit tellement familiarisé avec l'idée des tortures, qu'un de ses officiers lui rendant compte du supplice d'un homme consulaire, il répondit froidement : *Je ne vous avois pas dit de le faire mourir; mais qu'importe, puisque cela est fait?* Camille, gouverneur de la Dalmatie, s'étant fait proclamer empereur, écrivit au fantôme qui régnoit à Rome, une lettre pleine de menaces, s'il ne se

démettoit de l'empire; Claude alloit se soumettre, si on ne l'en avoit empêché. Après la mort de Messaline, sa troisième femme, dont il se défit, il épousa Agrippine, sa nièce, quoiqu'il eût promis de ne plus se marier. Celle-ci le subjuga encore : c'est à sa sollicitation qu'il adopta Néron, au préjudice de Britannicus. Elle l'empoisonna avec un ragout de champignons; mais comme le poison le rendit simplement malade, elle envoya chercher Xénophon, son médecin, qui feignant de lui donner un de ces vomitifs dont il se servoit ordinairement après ses débauches, lui fit passer une plume empoisonnée dans la gorge. Il en mourut l'an 54 de J. C. Sémère disoit que ce n'étoit qu'un homme ébriqué, que la nature l'avoit commencé sans l'achever, & lorsqu'elle accusoit quelqu'un de folie, elle disoit qu'il étoit plus fou que son fils Claude. De lui-même il n'étoit qu'idiot; sa foiblesse en fit un tyran. Il composa quelques ouvrages qui se sont perdus, & il y a tout lieu de croire que cette perte n'est pas grande.

CLAUDE II, (Aurélien) né dans l'Illyrie en 214, d'abord tribun militaire sous Dece, eut ensuite le gouvernement de sa province sous Valérien. L'armée le déclara empereur l'an 268, après la mort de Galien. L'empire reprit une nouvelle vie sous son gouvernement. Il abolit les impôts, rendit aux particuliers les biens que son injuste prédécesseur leur avoit enlevés. Une femme, instruite de son équité, vint le trouver & lui dit : « Prince, un officier

C L A

» nommé Claude, a reçu ma
 » terre de Galien; c'étoit mon
 » unique bien, faites-la-moi
 » rendre «. Claude, recon-
 noissant que c'étoit de lui-même
 qu'elle parloit, lui répondit avec
 douceur: « Il faut que Claude,
 » empereur, restitue ce qu'a
 » pris Claude particulier «. Tan-
 dis qu'il faisoit fleurir l'empire
 au dedans, il le défendoit au
 dehors. Les Goths, au nombre
 de 320 mille, pillent la Thrace
 & la Grece; Claude marche
 contre eux, les pourfuit jus-
 qu'au Mont-Hœrnus, & rem-
 porte les victoires les plus sig-
 nalées. La peste qui étoit dans
 leur armée, contribua à leur
 défaite. Elle se glissa malheu-
 reusement dans celle des Ro-
 mains, y fit les mêmes ra-
 vages, & emporta Claude en
 270, à l'âge de 56 ans. Cet em-
 pereur fut à la fois grand capi-
 taine, jugé équitable & bon
 prince. Un plus long regne eût
 rendu à Rome tout son éclat,
 & à l'empire son ancienne gloire.

CLAUDE, (S.) natif de
 Salins en Bourgogne, fut cha-
 noine & archevêque de Besançon.
 Il quitta cette dignité
 pour se renfermer dans le mo-
 nastere de S. Oyan, bâti sur le
 Mont-Jurat, dont il fut abbé.
 On comparoit ses moines avec
 ceux de l'ancienne Egypte.
 L'idée cependant de ceux qui
 ne jugent de l'état religieux
 que par ses rapports avec les
 solitaires, est absolument in-
 juste & déraisonnable. Où est-il
 écrit, que pour être religieux,
 il faut vivre dans le désert,
 renoncer aux sciences, aban-
 donner la défense de la Religion,
 concentrer le zèle dans la re-
 cherche de son salut? « Si les

C L A 175

» monasteres de l'occident, dit
 » un auteur, avoient ressem-
 » blé à ceux de la Thébaïde,
 » il est évident que les trésors
 » de l'antiquité ecclésiastiques
 » & profane auroient été per-
 » dus pour le monde chrétien.
 » Que reste-il de ceux de la
 » Syrie? Le souvenir des vertus
 » de ces Saints solitaires, sou-
 » venir toujours précieux à la
 » religion; mais dont l'impres-
 » sion subsiste à peine, parce
 » qu'il n'a rien laissé de sen-
 » sible «. S. Claude mourut à
 l'âge de 99 ans, en 703, selon
 le P. Chifflet, ou en 696, comme
 l'a prouvé l'auteur d'une *Dissertation*
sur l'ordre chronologique
des premiers évêques de Besançon,
 couronnée par l'académie
 de cette ville en 1779. Son
 corps qui subsiste encore aujour-
 d'hui, sans la moindre marque
 de corruption, dans l'église du
 monastere de S. Oyan, qui
 porta ce nom jusqu'au treizieme
 siecle, qu'il prit celui de Claude,
 est devenu un objet de dévotion
 pour une foule de pèlerins qui
 y accourent de toutes parts. Il
 s'est formé peu-à-peu une ville
 fort agréable auprès de ce mo-
 nastere. En 1743, le pape Be-
 noit XIV y érigea un évêché,
 suffragant de Lyon, & changea
 l'abbaye en église cathédrale.
 Les chanoines, pour être reçus,
 doivent prouver 16 quartiers de
 noblesse, huit paternels & huit
 maternels.

CLAUDE, évêque de Tu-
 rin, au huitieme siecle, étoit
 Espagnol de naissance. Ayant
 puisé l'amour de la nouveauté
 dans l'école de Félix d'Urgel,
 & perdu ainsi la foi qui est indi-
 visible, il embrassa facilement
 les erreurs des Iconoclastes, &

poussa les choses plus loin que la plupart d'entr'eux. Il dissimula d'abord, comme font tous les sectaires, ses sentimens, de peur de nuire à son élévation dans le clergé ; mais si-tôt que son ambition fut satisfaite, il leva le masque sans nul ménagement. Dans la premiere visite qu'il fit de son diocèse, il brisa dans toutes les églises, non-seulement les images, mais encore les croix, & marqua la même fureur contre la vénération des reliques & l'invocation des Saints. Un attentat si scandaleux révolta son peuple, qui montra par la vigueur de sa résistance, quel étoit le véritable état de la croyance parmi les sujets mêmes des monarques François. On s'empresse de toute part à confondre l'impiété de Claude. L'abbé Théodémire, ami de l'hypocrisie avant qu'il fut démasqué, & Dungal reclus au monastere de S. Denis, nièrent de leurs talens, pour écarter la contagion qui menaçoit l'Eglise occidentale. » Quel orgueil, dit ce dernier, de fouler aux pieds, de briser avec mépris ce que depuis 800 ans, c'est-à-dire, depuis l'établissement du Christianisme, les saints Peres & les plus religieux princes ont permis, ont ordonné qu'on exposât dans les églises, & même dans les maisons particulières, pour la gloire du Seigneur ! Peut-on compter au nombre des Chrétiens, ce lui qui rejette ce que reçoit toute l'Eglise « ? Les écrits que Claude eut l'audace de produire en faveur de son impiété, furent condamnés par les évêques.

CLAUDE, frere Célestin ; vivoit sous le regne de Charles VI, au commencement du quinzieme siecle, & il étoit digne d'éclairer le nôtre. Nous avons de lui un ouvrage philosophique *Des erreurs de nos sensations & des influences célestes sur la terre*, contre l'astrologie judiciaire : où il s'exprime avec tant de justesse & de précision, qu'on le croiroit l'ouvrage d'un moderne, si on le traduisoit du latin sans indiquer l'auteur. C'est à Oronce Finé qu'on a l'obligation de ce livre ; il le fit imprimer en 1542, chez Simon de Colines. L'auteur mérite d'être placé à côté des Bacon & des Locke.

CLAUDE, (Jean) né à la Sauvetat dans le Rouergue, en 1619, d'un pere ministre, fut élevé par lui dans le sein de la théologie & de la controverse. Ministre à l'âge de 26 ans, il professa ensuite pendant huit ans la théologie à Nismes avec le plus grand succès. Claude s'étant opposé aux sages intentions de quelques-uns de son parti, qui vouloient réunir les Protestans à l'Eglise, le ministère lui fut interdit par la cour dans le Languedoc & dans le Quercy. Il vint à Paris, & fut ministre de Charenton, depuis 1666 jusqu'en 1685, année de la révocation de l'édit de Nantes. Il passa alors en Hollande, où ses talens & son nom l'avoient annoncé depuis long-tems. Le prince d'Orange le gratifia d'une pension. Il mourut peu de tems après, en 1687, regardé par son parti comme l'homme le plus capable de combattre Arnauld & Bossuet. Son éloquence étoit forte, animée, serrée, pressante.

fante. Il manquoit d'une certaine élégance ; mais son style n'en étoit pas moins fort ; pour être simple. Peu de controversistes se sont servis plus heureusement des finesse de la logique & des autorités de l'érudition ; il en tira tout le parti qu'on peut s'en promettre quand on a contre soi la vérité, & qu'on ne peut tabler que sur des principes faux. On remarque ce caractère dans tous ses ouvrages, dont les principaux sont : I. *Réponse au Traité de la Perpétuité de la foi sur l'Eucharistie*, 1671, 2 vol. in-8°. II. *Défense de la Réformation, ou Réponse aux Préjugés légitimes de Nicole*, 2 vol. in-4° & in-12. III. *Réponse à la Conférence de Bossuet*, in-12. IV. *Les Plaintes des Protestans cruellement opprimés dans le royaume de France*, Cologne, 1713, in-12 ; ouvrage où il paroît avoir oublié les maux que la secte avoit causés dans ce pays. Bayle lui-même se moque des lamentations des Calvinistes sur leurs prétendues persécutions, & leur déclare que leur conduite justifie pleinement la sévérité avec laquelle on les a traités en France. V. Plusieurs *Sermons*, in-8°, écrits avec une éloquence mâle & vigoureuse. VI. Cinq volumes in-12 d'*Œuvres posthumes*, contenant divers Traités de théologie & de controverse. Sa *Vie* a été écrite par la Devese, Amsterdam, 1687, in-16.

CLAUDE, (Jean-Jacques) petit-fils du précédent, naquit à La Haye en 1684. Dès l'âge de 15 ans, il publia une Dissertation latine sur la salutation des anciens, Utrecht, 1702, in-12 ; à l'âge de 18 ans, une autre

Tome III.

Dissertation dans la même langue, sur les nourrices & les pédagogues : ces deux Dissertations ont été réunies & publiées à Utrecht en 1702, in-12. S'étant consacré ensuite à l'étude de la théologie, il devint pasteur de l'église françoise de Londres en 1710, & mourut en 1712, fort regretté. Après sa mort, son frere fit imprimer un vol. de ses Sermons, où il y a plus de solidité que d'ornemens & de pathétique.

CLAUDIA QUINTIA, Vestale, soupçonnée de libertinage, saisit l'occasion d'une grande solemnité pour faire éclater son innocence. Le vaisseau qui transportoit de Phrygie à Rome la déesse Idée, la grande mer des Dieux, s'arrêta tout d'un coup à l'entrée du Tibre, sans qu'on put le faire avancer ; mais Claudia, dit l'historien ou la fable, le tira sans peine avec sa ceinture (voyez VESTA). Du reste, cette grande déesse, que les Romains reçurent avec une joie & une pompe incroyables, n'étoit autre chose qu'une pierre sans sculpture & sans forme. » Peut-on, dit Rollin, lire les » honneurs divins rendus à cette » pierre brute par un peuple si » sage d'ailleurs, sans déplorer » les funestes effets de l'idolatrie, & sans remercier avec » la plus vive reconnaissance » le Dieu miséricordieux qui » nous en a préservés «.

CLAUDIA, dame Romaine, convertie par S. Paul, dont parle cet Apôtre sur la fin de la IIe Epître à Timothée. On ignore de qui elle étoit femme.

CLAUDIA, (Antonia) fille de l'empereur Claude, fut d'a-

bord mariée à Cneïus Pompeius, condamné à perdre la tête à l'instigation de Messaline; & ensuite à Sylla Faustus, dont elle eut un fils. Ce second époux de Claudia fut assassiné par ordre de Néron l'an 62 de J. C. Elle fut elle-même victime de la barbarie de ce prince. Devenu veuf de Poppée, morte enceinte sous ses coups, il offrit de donner la main à Claudia & de la faire reconnoître impératrice. Elle rejeta ses offres, & Néron lui fit ôter la vie, lorsqu'elle étoit encore à la fleur de son âge.

CLAUDIEN, poète latin, natif d'Alexandrie en Egypte, florissoit sous Arcadius & Honorius, qui lui firent ériger une statue dans la place Trajane. Il fut l'ami de Stilicon, qui périt en voulant usurper le trône impérial. Alors l'amitié d'un grand-homme, devenu coupable, fut un crime, & Claudien quitta la cour. On croit qu'il passa le reste de sa vie dans la retraite & la disgrâce. Ce poète étoit né avec un esprit vif & élevé : c'est le caractère de ses écrits. Une imagination qui a quelquefois l'éclat de celle d'Homere, des expressions de génie, de la force quand il peint, de la précision toutes les fois qu'il est sans images, assez d'étendue dans ses tableaux, & sur-tout la plus grande richesse dans ses couleurs : voilà les beautés de Claudien. Mais il est rare que la fin de ses pieces réponde à leur commencement. Il est souvent enflé. Il se laisse emporter à ses saillies. Il n'a nul goût pour varier le tour des vers, qui retombent sans cesse dans la même cadence. Les écrivains qui ont

dit que c'est le poète héroïque qui a le plus approché de Virgile, devoient aussi remarquer que ce n'est que de fort loin. Il passa pourtant pour un des derniers poètes latins, qui aient eu quelque pureté dans un siècle grossier. Parmi les éditions de Claudien, on estime la première, Vicence, 1482, in-fol.; celle de Heinsius, le fils, Elzevir, 1650, in-12; celle de Barthius, quoique chargée d'un long commentaire, Francfort, 1650, in-4°; celle des *Variorum* 1665, in-8°; l'édition donnée in-4°, 1677, *ad usum Delphini*; celle-ci est peu commune; enfin celle de Burman, Amsterdam, 1760, in-4°. Les pieces que les connoisseurs lisent avec le plus de plaisir dans Claudien, sont les *Invectives* contre Rufin, en deux livres; celles contre Eutrope, aussi en deux. Après ces pieces, vient le poème de l'*Enlèvement de Proserpine*; & celui du *Consulat d'Honorius* suit de près. Plusieurs critiques ont cru que Claudien étoit chrétien, mais il paroît qu'ils se sont trompés, & que ce n'est que par considération pour Honorius que le poète a quelquefois célébré cette Religion.

CLAUDIEN MAMERT, prêtre & frere de Mamert, archevêque de Vienne, publia dans le cinquieme siècle un *Traité sur la nature de l'Ame* contre Fauste de Riez qui prétendoit, dit-on, qu'elle n'est pas spirituelle, Hanau, 1612, & Zwickau, 1655, 1 vol. in-8°. L'*Histoire ecclesiastique* de l'abbé Racine lui attribue une piece de vers contre la poésie profane; mais ce poème est une suite de la Lettre de S. Paulin de Nole

à Jove. C'est avec plus de raison qu'on lui donne l'Hymne de la Croix, que plusieurs dioceses chantent au vendredi-saint : *Pange lingua gloriosi praelium certaminis, &c.* Elle se trouve dans la Bibliothéque des Peres, & dans les livres d'église. Mammert avoit été moine dans sa jeunesse, & avoit lu une partie des auteurs Grecs & Latins. Il étoit un des plus savans de son tems, & mourut en 473 ou 474.

CLAUDIUS PULCHER, fils d'*Appius Claudius Cæcus*, consul Romain l'an 249 avant J. C. avec L. Julius Pullus, perdit une bataille navale en Sicile contre les Carthaginois. Il fit une autre entreprise sur Drepani; mais Asdrubal, gouverneur de la place, en étant averti, l'attendit en bataille à l'embouchure de son port. Claudius, quoique surpris de trouver les ennemis en bonne posture, les attaqua inconsidérément. Asdrubal, se servant de son avantage, coula à fond plusieurs vaisseaux des Romains, en prit 93, & poursuivit les autres jusqu'après de Lilybée. Les dévots du paganisme crurent que le mépris (bien louable en lui-même, s'il eût prit sa source dans une religion plus éclairée) que Claudius avoit fait paroître des augures, lui avoit attiré ce châtement: car, comme on lui présenta la cage où étoient les oiseaux sacrés, voyant qu'ils ne vouloient point manger: *Qu'ils boivent*, dit-il, *puisqu'ils ne veulent pas manger;* & aussitôt il les fit jeter à l'eau. Claudius de retour à Rome, fut déposé & condamné à l'amende. On l'obligea même de nommer un dictateur. Il désigna

un certain C. Glaucia, l'objet de la risée du peuple. Le sénat contraignit ce dernier à se démettre en faveur d'Attilius Collatinus. Claudius ne respectoit pas plus sa patrie que sa religion. Il étoit un de ces téméraires trop comtruns aujourd'hui, qui se moquent également, & des honneurs qu'on rend à Dieu, & de l'obéissance qu'on doit aux hommes placés à la tête des autres hommes.

CLAUDIUS, (Appius) décemvir Romain, très-connu par la mort de Virginie. Voyez VIRGINIE.

CLAUDIUS MARIUS VICTOR ou *Victorinus*, rhéteur de Marseille dans le 5^e siècle, mort sous l'empire de Théodose le jeune & de Valentinien III, laissa un *Poème sur la Genèse* en vers hexametres, & une Epître à l'abbé Salomon contre la corruption des moeurs de son siècle. Ces deux ouvrages ont été imprimés in-8°, 1536, 1545, 1560, avec les *Poésies de saint Avite* de Vienne. Victor mourut vers l'an 445.

CLAVER, (Pierre) issu d'une des meilleures maisons de la Catalogne, entra chez les Jésuites, à Tarragone, en 1602, & obtint, en 1610, d'être envoyé en Amérique avec quelques autres missionnaires, pour prêcher la foi à Carthagene, & dans les provinces voisines. A peine fut-il arrivé, qu'il se sentit ému des plus vifs sentimens de compassion & de charité, pour les pauvres Negres, qui gémissent tout à la fois sous l'esclavage du démon & des hommes. Occupé nuit & jour des moyens de soulager leurs miseres spirituelles & cor-

porelles, on l'eut pris pour l'esclave des esclaves. Il visitoit les prisons & les hôpitaux, & s'appliquoit avec une ardeur infatigable à la conversion des infidèles & des mauvais chrétiens. Il est aisé de juger de quelles bénédictions furent comblés les travaux d'un tel ministre. Dieu favorisa aussi son serviteur du don des miracles. Le P. Claver mourut le 8 septembre 1654, âgé d'environ 72 ans. Benoit XIV confirma en 1747, le décret de la congrégation des Rites, qui déclara compétentes & suffisantes les preuves du degré d'héroïsme, dans lequel ce vénérable missionnaire a possédé, & pratiqué toutes les vertus chrétiennes. Voyez sa *Vie* par le P. Fleuri.

CLAVERS, (Henri) né à Louvain le 14 décembre 1735, recteur magnifique de l'université, se rendit principalement célèbre par la vigoureuse résistance qu'il opposa en 1788, à la destruction de cette école illustre, par son exil & les durs traitemens qu'il essuya dans une cause si honorable. Il mourut à Louvain le 7 juin 1790, n'ayant joui que très-peu de tems de la consolation de voir les sciences & la Religion vengées. L'université a publié sa Notice nécrologique, où l'on trouve vraiment le *fortem & tenacem propositi virum*, & en même tems un tableau touchant de la détresse où étoit réduite alors cette ancienne & orthodoxe école.

CLAVIGNY, (Jacques de la Marioufe de) du diocèse de Bayeux, dont il fut chanoine, abbé de Gondam, est auteur

de plusieurs petits ouvrages in²
16. I. *Traduction libre des Pseaumes de Vêpres du Dimanche*. II. *Du Luxe*. III. *La Vie de Guillaume le Conquérant, roi d'Angleterre*. IV. *Les Prières que David a faites à Dieu comme roi*. Il mourut en 1702.

CLAVILLE, voyez **MAISTRE**.

CLAVIUS, (Christophe) Jésuite de Bamberg, fut envoyé à Rome, où Gregoire XIII l'employa à la correction du calendrier. Il fut chargé d'expliquer & de faire valoir la réforme qui y fut faite en 1581. C'est ce qu'il exécuta dans son traité de *Calendario Gregoriano*. Cet ouvrage fut attaqué par plusieurs Protestans passionnés, entr'autres par Joseph Scaliger; mais Clavius le défendit avec autant de savoir que de vivacité. Ce jésuite, aussi profond géometre qu'habile astronome, fut regardé comme un nouvel Euclide. On a de lui plusieurs ouvrages recueillis en cinq vol. in-fol. » Ce sont de ces col-
» lections, dit un auteur, dont
» un savant ne sauroit guere se
» passer ». On y trouve : I. Des Commentaires sur Euclide, sur Théodore, sur Sacrobosco. II. Des Traités de mathématiques. III. Ses *Apologies du Calendrier Romain* contre Scaliger. Clavius mourut à Rome en 1612, à 75 ans.

CLAYTON ou CLEYTON, (Robert) prélat Irlandois, membre de la société royale & de celle des antiquaires de Londres, fut évêque de Killala en 1729, puis de Corck en 1735, & enfin de Clogher en 1745, & mourut le 25 février 1758, après avoir publié un

grand nombre d'ouvrages estimés, tous écrits en anglois. I. *Introduction à l'Histoire des Juifs*, traduit de l'anglois en françois, Leyde, 1752, in-4°. II. *La Chronologie du texte hébreu défendue*, 1751, in-4°. III. *Recherches sur la naissance du Messie*, 1751, in-8°. IV. *Le Dogme de la Trinité conforme aux lumieres de la raison*, 1751, in-4°; ce qu'il faut entendre d'une conformité négative, c'est-à-dire, d'une non opposition; ouvrage qui a beaucoup de rapport au traité de Leibnitz, intitulé : *Sacro-Sancta Trinitas per nova argumenta logica defensa*. V. *Défense de l'Histoire du Vieux & du Nouveau Testament*, contre milord Bolyngbrocke, 1752-1759, 3 vol. in-8°. VI. *Journal d'un voyage du Grand-Caire au Mont-Sinai, avec des remarques sur l'origine des Hyéroglyphes, & la Mythologie des anciens Egyptiens*, 1753, in-4°.

CLÉANDRE, phrygien d'origine, esclave de condition, fut gagner les bonnes grâces de l'empereur Commode, qui en fit son favori & son chambellan, l'an 182 de J. C., après la mort de Perennius, puni 2 ans auparavant du dernier supplice pour ses concussions & ses crimes. Cléandre, dans ce poste glissant, ne fut pas plus modéré que celui auquel il succédoit. Créé ministre d'état, il vendoit toutes les charges de l'empire; il mettoit à prix d'argent des affranchis dans le sénat, & l'on compta en une seule année 25 consuls désignés. Il castoit les jugemens des magistrats; & ceux qui lui étoient suspects, il les rendoit criminels auprès de son maître. Enfin son insolence &

sa cruauté allerent à un tel excès, que le peuple Romain ne pouvant plus le souffrir, fut sur le point de se soulever. L'empereur, contraint d'abandonner Cléandre à l'indignation publique, lui fit couper la tête, l'an de J. C. 190.

CLÉANTHE, philosophe stoïcien, né à Assos, dans la Troade, en Asie, fut d'abord athlète, & se mit ensuite parmi les disciples de Zénon. Il gagna sa vie à tirer de l'eau pendant la nuit, afin de pouvoir étudier le jour. L'aréopage l'ayant appelé pour répondre quel métier le faisoit vivre, il amena un jardinier & une bonne-femme; il puisoit de l'eau pour l'un, & païtrissoit pour l'autre. Les juges voulurent lui faire un présent; mais le philosophe, que la singularité illustroit, refusa de l'accepter. Après la mort de Zénon, il remplit sa place au portique, & eut pour disciples, le roi Antigonus, & Chryssippe qui fut son successeur. Cléanthe qui florissoit environ l'an 240 avant Jesus-Christ, se laissa mourir de faim à l'âge de 70 ans, & selon quelques-uns, à 99. Cet homme qui n'avoit pas le courage de supporter la vie, enduroit assez patiemment les plaisanteries des philosophes ses confreres; mais ce n'étoit pas sans assaisonner ses réponses de quelque grain de vanité. Quelqu'un l'ayant appelé âne: *Je suis celui de Zénon*, répondit-il, & il n'y a que moi seul qui puisse porter son paquet. On lui reprochoit un jour sa timidité: *C'est un heureux défaut*, dit-il, j'en commets moins de fautes. Il comparoit les Péripatéticiens aux instrumens de musique, qui sont

du bruit & ne s'entendent pas eux-mêmes : comparaison qui peut être appliquée à bien des philosophes.

CLÉARQUE, Spartiate, envoyé à Byzance par sa république, profita des troubles de cette ville pour s'ériger en tyran. Lacédémone l'ayant rappelé, il aima mieux se réfugier dans l'ionie, près du jeune Cyrus, que d'obéir. Après la victoire d'Artaxercès sur ce prince, son frere, Cléarque alla chez Tissapherne, satrape d'Artaxercès, avec plusieurs officiers Grecs. Tissapherne les arrêta, & les envoya au roi qui les fit mourir, contre la foi du traité de paix, l'an 403 avant J. C. Sa grande maxime étoit, *qu'on ne sauroit rien faire d'une armée sans une sévère discipline: aussi répétoit-il souvent, qu'un soldat doit plus craindre son général que les ennemis.*

CLÉARQUE, philosophe péripatéticien, & disciple d'Aristote, étoit natif de Sorli. Les anciens auteurs parlent de lui avec éloge, & assurent qu'il ne cédoit en mérite à aucun de sa secte. Il composa divers ouvrages, dont il ne reste qu'un fragment du *Traité touchant le sommeil*, conservé par Joseph.

CLELIE, l'une des filles Romaines données en ôtage à Porfenna, lorsqu'il mit le siège devant Rome, vers l'an 507 avant J. C., pour rétablir les Tarquins sur le trône. Ennuyée du tumulte du camp, elle se sauva & passa le Tibre à la nage, malgré les traits qu'on lui tiroit du riyage. Porfenna, à qui on la renvoya, lui fit présent d'un cheval superbement équipé, & lui permit d'emmener avec elle,

en s'en retournant, celles de ses compagnes qu'elle voudroit : elle choisit les plus jeunes, parce que leur âge les exposoit davantage. Le sénat fit ériger à cette héroïne une statue équestre dans la place publique.

CLEMANGIS ou **CLAMINGES**, (Nicolas de) né à Clamenges, village du diocèse de Châlons, docteur de Sorbonne, ensuite recteur de l'université de Paris, fut secrétaire de l'antipape Benoit XIII. On l'accusa d'avoir dressé la bulle d'excommunication contre le roi de France. N'ayant pu se laver entièrement de cette imputation, il alla s'enfermer dans la chartreuse de Valle-Profonde, & y composa plusieurs ouvrages. Le roi lui ayant accordé son pardon, il sortit de sa retraite, & mourut proviseur du college de Navarre vers 1430, & selon quelques auteurs, en 1440. On voit encore dans la chapelle de ce college où il fut enterré, son épitaphe que voici :

*Beiga fui, Catalaunus eram,
Clamingius ortu.
Hic humus ossa tenet, spiritus
astra petit.*

Il avoit été chanoine de Langres; il étoit alors chantre & archidiacre de Paris. On a de lui entr'autres ouvrages : *De studiis theologicis*, inséré dans le *Spicilege du P. d'Acheri*, & plusieurs Lettres. Son latin est assez pur, pour un tems où la barbarie régnoit. Il contribua beaucoup à ranimer l'étude des belles-lettres, & à rappeler dans sa nation le style des anciens, dont il approche beaucoup pour l'éloquence, la noblesse des pensées, l'élégance

du style, les applications des auteurs profanes & sacrés. Quant au traité *De corrupto ecclesie statu*, que quelques auteurs lui ont attribué, il paroît certain qu'il n'est pas de lui. Voyez JEAN DE CHELM.

CLÉMENT, (D. Charles) né en 1704 à Painblanc, diocèse d'Autun, entra dans la congrégation de saint Maur en 1722. Après avoir enseigné la rhétorique à Pont-le-Voy, il fut appelé à Paris dans le monastère des Blancs-Manteaux. C'étoit un homme ardent, attaché à ses opinions, & souffrant avec peine qu'on les combattit. » Il » ne falloit pas dire (au rapport de D. Chaudon) en sa » présence, ni du mal de Mrs. » de Port-Royal, ni du bien » des Jésuites ». Doné d'une mémoire heureuse, & né avec l'amour du travail, il écrivit jusqu'au tombeau. On a de lui : I. *L'Art de vérifier les dates*, commencé par D. Maur d'Antine, qu'il publia avec D. Durand, 1750, in-4°, & qu'il fit réimprimer avec D. Clément, corrigé & augmenté en 1770, in-fol. On l'a encore augmenté ; & en 1784, il étoit en 2 vol. in-fol. ; nombre qui depuis est allé encore en croissant. Il y a beaucoup de recherches & d'érudition, mais aussi beaucoup d'idées singulieres, de calculs exotiques, & pour ainsi dire arbitraires, revêtus d'un appareil de critique, propre à subjuguier les ames admiratrices des choses nouvelles. On voit sans peine que les rédacteurs ont moins cherché à instruire qu'à se distinguer, plus attentifs à quitter les routes battues, qu'à saisir la vérité & l'ordre exact de l'his-

toire. La dernière édition surtout est infectée de l'esprit de ce parti qui a produit les convulsions de S. Médard, & qui sous des apparences opposées, se réunit à la philosophie du jour, pour travailler chacun à la maniere à démolir le grand édifice de l'Eglise Catholique ; comme les Pharisiens & les Sadducéens travaillèrent sous les auspices de l'hypocrisie & du libertinage, d'une orthodoxie factice & du plus grossier matérialisme, à déshonorer & à perdre la synagogue (voy. PARIS, MONTGERON, ROCHE Jacques, & la fin de l'art. JANSENIUS). Il a paru en 1750 sur cet ouvrage, une *Lettre* pleine de honnes observations, dont quelques-unes ont été insérées dans les *Mémoires de Trévoux*, 1750, novembre, pag. 2656. Voyez aussi le *Journ. hist. & littér.* 15 février 1785, p. 241. — 1 octobre 1785, p. 240. — 1 octobre 1790, p. 185. On trouve dans ce dernier numéro la réponse à la prétendue apologie des auteurs. Un critique connu a nommé ce fameux ouvrage : *L'Art de vérifier les dates & de falsifier les faits*. II. *Histoire générale de Port-Royal*, 1755 - 1757, 10 vol. in-12. On en a une autre de Racine ; & encore une autre, publiée en 1786. Toutes ces histoires se réduisent à nous apprendre que l'esprit de dispute & de parti amenerent enfin la destruction & démolition totale de ce monastère célèbre. » Louis XIV, dit un auteur, » lassé de voir des fillettes in- » fatigablement argumenter sur » la grace & la prédestination, » rejeter les décisions de l'E-

» glise, faire de leur maison
 » le rendez-vous de tous les
 » factieux d'un parti fanatique
 » & dangereux, a pris enfin, de
 » concert avec le pape, la sage
 » résolution de mettre ces pau-
 » vres & inquietes créatures
 » dans une situation plus pai-
 » sible, en les dispersant en di-
 » vers monasteres, & de faire
 » raser leur maison. La charrue
 » y a passé, & on a vu croître
 » de bons épis là où l'on n'en-
 » tendoit que de tristes ergo-
 » teries sur S. Augustin ». III. *Let-
 tres à Morenas sur son Abrégé
 de l'Histoire Ecclesiastique de
 Fleury*, 1757, in-12; on y re-
 trouve la chaleur de son esprit
 & de son parti. IV. Les tomes
 X & XI de l'*Histoire Littéraire
 de France* (voyez RIVET de la
 Grange). Il en a paru un de-
 puis par D. Clément. V. *Justi-
 fication du Sommaire de l'His-
 toire Ecclesiastique de Racine*,
 1760, in-12 (voyez RACINE
 Bonaventure). VII. Il a tra-
 vaillé au recueil des *Lettres des
 Papes* avec D. Durand; ou-
 vrage commencé par D. Cou-
 stant. VIII. *La vérité & l'inno-
 cence victorieuses de l'erreur &
 de la calomnie, au sujet du pro-
 jet de Bourg-Fontaine*, 1758,
 2 vol. in-12 (voyez FILLEAU).
 » Ce livre qui est écrit chau-
 » dement (dit D. Chaudon),
 » n'est pas le seul dans lequel
 » l'auteur ait réfuté les Jésuites.
 » Il donna diverses brochures
 » contr'eux avant & après l'ar-
 » rêt du parlement de 1762. Il
 » auroit été sans doute plus gé-
 » nereux de ne pas jeter des
 » pierres à des gens qui étoient
 » à terre. Mais puisqu'un reli-
 » gieux vouloit écrire contre
 » des religieux, il auroit dû

» prendre un ton plus modéré;
 » le sien ne l'étoit assurément
 » pas. Qu'on en juge par ce
 » titre d'une de ses brochures:
 » *Authenticité des pieces du Pro-
 cès criminel de religion & d'é-
 rit, ui s'instruis contre les
 Jésuites depuis deux cens ans,*
 » démontrée; 1760, in-12 ». C'est Clémencet qui a le plus
 contribué à la fameuse collec-
 tion, intitulée: *Extraits des
 Assertions dangereuses & perni-
 cieuses des Ouvrages des Jé-
 suites*. Ouvrage où l'on voit par-
 tout, selon l'évêque de Sarlat
 (*Instruction pastorale du 28 no-
 vembre 1764*) l'empreinte d'une
 main ennemie de Dieu & de ses
 saints, de l'Eglise & de ses mi-
 nistres, du roi & de ses sujets.
 Voyez cette *Instruction*, celle de
 l'archevêque de Paris du 28 oc-
 tobre 1763, où cet ouvrage est
 réfuté avec assez de détail.
 Voyez encore la *Réponse aux
 Extraits des Assertions*, 1763,
 3 vol. in-4°, où l'on montre les
 falsifications & les altérations de
 toute espece, dont les *Extraits*
 sont farcis.

CLÉMENT, (Cassius Clé-
 mens) sénateur, prit le parti de
 Pescennius Niger, contre l'em-
 pereur Sévere. Comme ce prince
 lui faisoit son procès en per-
 sonne, il lui présenta avec
 beaucoup de hardiesse: Que la
 cause de Niger, quoique vain-
 cu, n'étoit pas moins juste que
 celle de Sévere qui étoit vain-
 queur; qu'ils avoient tous deux
 eu le même but de détrôner un
 usurpateur; & que si Sévere
 punissoit les partisans de Niger,
 il devoit punir les siens pro-
 pres; que c'étoit commettre une
 injustice, dont il ne se laverait
 jamais aux yeux de la postérité.

C L É

Ces réflexions firent rentrer en lui-même l'empereur, qui accorda la vie à Clément, avec une partie de ses biens, l'an de J. C. 104.

CLÉMENT I, (S.) disciple de S. Pierre, dont il reçut l'ordination, suivant le témoignage de Tertullien, succéda l'an 91 à S. Clet ou Anaclel. S. Paul parle de lui dans son *Épître aux Philippiens*. Ce fut sous son pontificat que Domitien excita la seconde persécution contre les Chrétiens. Quelques savans prétendent que c'est à S. Clément qu'on doit la mission des premiers évêques dans les Gaules, que d'autres rapportent au pontificat de S. Fabien. Il mourut saintement, ou selon d'autres, il souffrit le martyre l'an 100. Les actes que Métaphraste nous a donnés de son martyre, ne méritent aucune considération; mais cela ne prouve pas que S. Clément n'a pas versé son sang pour la foi. Rufin, le pape Zozime, & le concile de Bazas, tenu en 452, lui donnent expressément le titre de martyr. Il est mis aussi au nombre des martyrs dans le canon de la Messe. On a attribué à ce saint pape: I. *Les Constitutions apostoliques*, livre ancien & utile. II. *Les Recongnitions*, ouvrage cité par Origene, saint Epiphane & Rufin, qui ont cru qu'effectivement ce livre étoit de S. Clément, mais que les Ebionites l'avoient étrangement défiguré; le pape Gelase l'a mis au rang des livres apocryphes. III. Cinq Lettres qui sont du nombre des Décrétales. Les critiques conviennent aujourd'hui assez généralement, que tout cela n'est pas de S. Clément.

C L É 185

Ce qui en est indubitablement, est une *Épître aux Corinthiens*, long-tems perdue, retrouvée dans le 17^e siècle, & publiée à Oxford en 1633 par Patricius Junius, sur un manuscrit venu d'Alexandrie, où elle est à la fin du Nouveau Testament. C'est un des plus beaux monumens de l'antiquité. » Il y a, dit Tillemont, beaucoup de force » & d'onction, accompagnée » de prudence, de douceur, » de zèle & de charité. Le » style en est clair. Elle a un » grand rapport avec l'*Épître aux Hébreux*. On y trouve » le même sens & les mêmes » paroles; ce qui a fait croire » à quelques-uns que S. Clément étoit le traducteur de » cette *Épître* de S. Paul ». Plusieurs critiques lui attribuent encore une autre Lettre aux Corinthiens, dont il ne nous reste qu'un grand fragment publié en latin par Godefroi Wendelin, & en grec par Patricius Junius. Il paroît en effet, qu'il en est véritablement l'auteur. S. Denis de Corinthe, dans sa Lettre à Soter, évêque de Rome, atteste que de tems immémorial, on la lisoit dans son église. S. Irénée la qualifie de *très-puissante & très-persuasive*. Clément d'Alexandrie la rapporte dans ses *Stromates*, sect. 5, conforme au fragment que nous en avons. Origene la cite dans son Commentaire sur S. Jean, & dans son livre des *Principes*. Il est faux, comme le dit M. de Burigny, qu'*Eusebe*, *S. Jérôme & Photius* la rejettent absolument. Philippe Rondinini a donné la Vie de ce saint pape sous ce titre: *De S. Clemente papa & martyre, ejusque basilica in urbe*

Roms. Rome, 1706, in-4°.

CLÉMENT II, Saxon, appelé auparavant Suidger, évêque de Bamberg, élu pape au concile de Sutri en 1046, mourut le 9 octobre 1047. C'étoit un pontife vertueux, qui montra beaucoup de zèle contre la simonie.

CLÉMENT III, (Paul ou Paulin) Romain, évêque de Preneste, obtint la chaire apostolique après Gregoire VIII, le 19 décembre 1187, & mourut le 27 mars 1191, après avoir publié une croisade contre les Sarrasins. C'est le premier des papes qui ait ajouté l'année de son pontificat aux dates du lieu & du jour.

CLÉMENT IV, (Guy Foulquois ou de Foulques) né de parens nobles à S. Gilles sur le Rhône, d'abord militaire, ensuite jurisculte, devint secrétaire de S. Louis. Après la mort de sa femme, il embrassa l'état ecclésiastique, fut archevêque de Narbonne, cardinal, évêque de Sabine, & légat en Angleterre. Il monta sur le saint-siège en 1265. On eut beaucoup de peine à lui faire accepter la papauté, qu'il ne garda que 3 ans, étant mort à Viterbe en 1268. Rien n'égale la modestie de ce pape, comme on le voit par une lettre qu'il écrivit à Pierre-le-Gros, son neveu. Il ne veut point que ses parens viennent le trouver sans un ordre particulier, ni qu'ils s'enorgueillissent, & cherchent des partis plus avantageux à cause de son élévation, ni qu'ils se chargent de recommandation pour personne. Ses filles étant recherchées en mariage, il leur offrit une dot si modique qu'elles

aimèrent mieux se faire religieuses. Celle qu'il promit à sa niece, ne fut que de 300 livres tournois, encore à condition qu'elle épouserait le fils d'un simple chevalier. Il tâcha de dissuader S. Louis d'une nouvelle croisade, & ne la publia qu'avec répugnance; non qu'il improvât le but de ces expéditions, mais parce que les mauvais succès qu'elles avoient eus jusqu'alors, lui inspiroient une timidité prudente. On a dit que lorsque Charles de France, roi de Sicile, le consulta sur ce qu'il devoit faire de Conradin, son prisonnier & son concurrent, le pontife lui conseilla de le faire mourir; mais Fleury & Muratori le justifient de cette fausse imputation, & Sponde encore mieux, en prouvant que Conradin fut mis à mort un an après celle du pape. On fait qu'après la mort de ce pape, il y eut un interregne de trois ans. » Ce fut dans cet intervalle, » dit un autre historien, marqué avec précision par Guillaume de Pui-Laurent, & » par la chronologie de Montfort, qu'ont suivis les critiques modernes les plus estimables, & par conséquent » après la mort de Clément IV, » que Charles d'Anjou fit mourir le jeune Conradin. Il est donc inutile d'alléguer avec quelques apologistes simulés, » pour paroître défendre Clément d'avoir contribué à » cette exécution barbare; il est, dis-je, plus qu'inutile » d'alléguer que Charles en fut repris par ce pape & par ses » cardinaux. C'est sous le pontificat de Clément IV, que les confreres du Gonsanon s'allo-

cierent à Rome en l'honneur de la Ste Vierge. Cette confrérie a été, dit-on, la première & le modèle de toutes les autres. On a de ce pape quelques ouvrages & des Lettres dans le *Thesaurus anecdotorum* de Martenne.

CLÉMENT V, appelé auparavant Bertrand de Gouth ou de Goth, né à Villaudran dans le diocèse de Bourdeaux, fut archevêque de cette église en 1300. Après la mort de Benoît XI, le sacré collège long-tems divisé, se réunit en sa faveur. Son couronnement se fit le 14 septembre 1305, à Lyon, où il appella les cardinaux. Matthieu-Rosso des Ursins, leur doyen, dit à cette occasion : *L'Eglise ne reviendra de long-tems en Italie; je connois les Gascons.* Le vieux cardinal ne se trompoit pas. Le nouveau pape établit la cour Romaine sur le bord du Rhône. Il déclara vouloir faire son séjour à Avignon, & s'y fixa en 1309. » Cependant » toutes les raisons, dit l'abbé » Bérault, faisoient du séjour » habituel de Rome, un devoir indispensable pour le » pape, en qualité tant de chef » de l'Eglise, que d'évêque de » cette capitale du monde. » C'étoit-là que le prince des » Apôtres avoit transféré, de » l'Orient, la primauté de l'apostolat; & en quittant le » séjour d'Antioche, il avoit » quitté en même tems le titre » de cette Eglise, à laquelle il » avoit eu soin de préposer un » nouvel évêque. Par un enchaînement de révolutions & » de conjonctures, où les plus » hardis penseurs n'ont pu méconnoître la conduite de la

» Providence, la souveraineté » de Rome, en passant à ses » pontifes, les y a mis sur un » pied aussi digne de la suréminence de leur rang, que favorable à la sainte liberté de leur ministère. Les factions » passagères des Romains, les » troubles & les dangers de » l'Italie, de l'aveu même des » apologistes de Clément V, » n'en eussent point banni un » S. Léon, un S. Grégoire, tant » d'autres pontifes d'une héroïque vertu : & que doivent » donc être tous les souverains » pontifes, smon des hommes » supérieurs aux foiblesses ordinaires de l'humanité ! Les Romains se plainquirent beaucoup; & malheureusement la conduite de Clément V sembloit fournir à la médisance. Ils dirent qu'il avoit établi le saint-siège en France, pour ne pas se séparer de la comtesse de Perigord, fille du comte de Foix, dont il étoit éperdument amoureux, & qu'il menoit toujours avec lui. On l'accusoit de faire un honteux trafic des choses sacrées, &c. Ces reproches & d'autres qui peuvent être fondés à quelques égards, ont été beaucoup exagérés par Villani & d'autres historiens. Pour en juger sans préoccupation, il faut lire la sage & savante Dissertation du P. Berthier, qu'on voit à la tête du 13^e tome de l'*Histoire de l'Eglise Gallicane*. Clément se joignit à Philippe-le-Bel, pour exterminer l'ordre des Templiers, l'abolit en partie dans un consistoire secret pendant le concile général de Vienne en 1312. On connoit les jugemens divers que les historiens ont portés de cette abo-

lition. Il paroît indubitable que le pape & le roi ont eu de très-grands torts, au moins dans la manière de procéder. Nous observerons seulement que cette abolition ne s'est faite que par un décret provisoire & non par un jugement définitif sur la réalité des crimes des accusés. *Non per modum definitivæ sententiæ, sed per viam provisionis & ordinationis apostolicæ.* Il est certain que les Templiers, supposés même innocens, ne pouvoient plus exister avec honneur & avec fruit. Les historiens sont d'accord, qu'ils sont convenus d'abord généralement des faits qu'on leur reprochoit; soit crainte, soit espérance, ils ont avoué, quoique quelques-uns se soient rétractés ensuite. Or des hommes assez lâches pour se déshonorer eux-mêmes, pour se couvrir de la honte des crimes les plus énormes, ne pouvoient plus servir l'Eglise de Dieu sans scandale & sans murmure de la part des fideles (voy. MOLAY, Jacques de). Ce pontife mourut le 20 avril 1314, à Roquemaure, près d'Avignon, comme il se faisoit transporter à Bordeaux pour respirer l'air natal. Sa mort presque subite, qui parut être la suite de l'ajournement fait par Molay, (voyez encore ce mot), & divers accidens qui empoisonnerent sa vie, furent regardés comme une punition de la conduite qu'il avoit tenue à l'égard des Templiers; & de la fausse démarche de faire d'Avignon la résidence du pontife Romain. Son couronnement avoit été suivi de présages, que les Italiens regardèrent comme funestes. Ce spectacle avoit attiré tant de monde,

qu'une vieille muraille, trop chargée de spectateurs, s'écroula, blessa Philippe-le-Bel, écrasa le duc de Bretagne, renversa le pape & lui fit tomber la tiare de dessus la tête. Les Romains appellent encore aujourd'hui la translation du saint-siege, *la captivité de Babylone.* On doit à Clément V une Compilation nouvelle, tant des décrets du concile général de Vienne auquel il avoit présidé, que de ses épîtres ou constitutions: c'est ce qu'on appelle les *Clémentines*, dont les éditions de Mayence, 1460, 1467 & 1471, in-folio, sont rares.

CLÉMENT VI, (Pierre-Roger) Limousin, docteur de Paris, monta sur le siege pontifical en 1342, après la mort de Benoît XII. Il avoit été bénédictin de la Chaise-Dieu en Auvergne, puis archevêque de Rouen, enfin cardinal. Le commencement de son pontificat fut marqué par la publication d'une bulle, par laquelle il promettoit des grâces à tous les pauvres clercs qui se présenteroient dans deux mois. Cette promesse en attira en peu de tems plus de 100 mille, qui inonderent Avignon & fatiguèrent le pape. Clément ne trouva rien de mieux, que de faire quantité de réserves de prélatûres & d'abbayes, en dérogeant aux élections des chapitres & des communautés; dérogation qui produisit peut-être un mal plus grand que le bien qu'il vouloit faire. En 1343, il accorda pour la 50e année, l'indulgence, que Boniface VIII n'avoit établie que pour la centième. Sa bulle est la première qui compare cette indulgence

au Jubilé de l'ancienne loi. On compta à Rome en 1350, depuis un million, jusqu'à 1200 mille pèlerins. Clément VI mourut en 1352, dans de grands sentimens de religion. L'année d'au paravant étant tombé malade, il donna une constitution où il disoit : « Si autrefois étant » à un moindre rang, ou de » puis que nous sommes élevés » sur la chaire apostolique, il » nous est échappé, en disputant » tant ou en prêchant quelque » chose contre la foi catholique ou la morale chrétienne, » nous le révoquons & le soumettons à la correction du » Saint-Siège ». Pétrarque qui vivoit de son tems, lui donne l'éloge de très-savant Pontife. Clément VI n'oublia rien pour délivrer l'Italie de la tyrannie de Louis de Bavière qui avoit pris le titre d'Empereur ; il envoya un légat dans le royaume de Naples pour travailler à la réunion des Grecs & des Arméniens. Ce pape a composé divers ouvrages, des Sermons & un beau Discours à la canonisation de S. Yves. Fleury (tom. xx, liv. 96, n. 13) a tracé un portrait peu favorable de ce pape, sur la seule autorité de Matthieu Villani, historien passionné, créature de Louis de Bavière, d'autant plus suspect sur le compte de Clément, qu'il ne voit rien en lui que d'odieux, à l'exception de sa science, qu'il fait l'effort de donner pour médiocre ; tandis qu'une foule d'autres historiens lui accordent une érudition & des lumières supérieures, une extrême bienfaisance, un ton d'humanité, de bonté & de douceur, qui a fait dire à Pé-

Tome III.

trarque lui-même, que jamais personne n'avoit porté à plus juste titre le nom de *Clément*. Un particulier qui l'avoit grièvement offensé dans sa première condition, osa lui demander une grâce extraordinaire quand il fut pape. Clément se souvint de l'injure, & dit : *Non, jamais on ne me reprochera de m'être vengé* ; & sur le champ il accorda ce qu'on lui demandoit (voyez AUDEBRAND). La facilité confiante avec laquelle Fleury a répété les calomnies de Villani, doit suffire pour tenir le lecteur en garde contre les jugemens que cet historien de l'Eglise a portés sur plusieurs hommes illustres, & particulièrement sur quelques souverains pontifes.

CLÉMENT VII, (Jules de Médicis) d'abord chevalier de Rhodes, succéda à Adrien VI en 1523. Cru dans sa jeunesse fils naturel de Julien de Médicis, Léon X son parent le déclara légitime, sur la déposition de quelques personnes, qui assurèrent qu'il y avoit eu entre son père & sa mère une promesse de mariage. La faveur dont il jouit sous ce pape, la pourpre dont il fut honoré, lui frayèrent le chemin à la chaire pontificale. Il reçut une ambassade solennelle de David, roi d'Abyssinie, qui lui demanda des missionnaires, & reconnut sa primauté, dans l'assemblée de Boulogne, en présence de Charles-Quint, qui venoit d'être couronné empereur. Il se liguait avec François I, les princes d'Italie, & le roi d'Angleterre, contre Charles. Cette ligue appelée *sainte*, parce que le pape en étoit le chef, ne lui procura que des infortunes. Le conné-

M *

table de Bourbon, qui avoit quitté François I pour Charles-Quint, fit sommer Clément VII de lui donner passage par Rome pour aller à Naples en 1527. Le pape refusa, & sa capitale fut saccagée pendant deux mois entiers. Il y avoit beaucoup de Luthériens parmi les Impériaux. Les soldats de cette secte s'étant saisis des habits du pape & de ceux des cardinaux, s'assemblerent dans le conclave, revêtus de ces habits; & après avoir dégradé Clément, ils élurent à sa place l'hérésiarque Luther. Le pape, assiégé dans le château Saint-Ange, n'en sortit qu'au bout de six mois, déguisé en marchand. Il fut obligé d'accepter toutes les conditions qu'il plut au vainqueur de lui imposer. Henri Spelmann, protestant Anglois, dans son *Histoire des sacrilèges*, attribue ses disgrâces à la facilité avec laquelle ce pape se prêta à la suppression de plusieurs monastères, demandée par Wolfey. Clément VII eut bientôt après un nouveau sujet de chagrin. Ayant refusé, comme il le devoit, des lettres de divorce à Henri VIII, & se voyant forcé de condamner son mariage avec Anne de Boulen, il lança contre lui une bulle d'excommunication, qui servit à ce prince de prétexte pour consommer un des plus odieux schismes qui aient désolé l'Eglise catholique. Des auteurs peu instruits, ou trop avides à saisir les fables débitées contre les papes, ont dit que Clément VII avoit provoqué ce malheur par sa précipitation; mais c'est un conte réfuté par l'abbé Raynal dans ses *Anecd. hist.*, & par Voltaire,

dans les *Annales de l'Empire*. Ce dernier dit expressément que le pape ne put se dispenser d'excommunier Henri. Cette calomnie d'ailleurs se réfute par toutes les circonstances d'un événement si désagréable au St-Siege, par tout ce qui avoit précédé la consommation du schisme, par l'impossibilité évidente de ramener Henri à des principes chrétiens. L'abbé Berault met tout cela en évidence dans son *Histoire de l'Eglise*, accumule les faits qui confondent l'imposture, réfute la relation de Martin du Bellay qui, quand même elle seroit vraie, ne prouveroit rien, & conclut que, s'il y a quelque chose d'étonnant & d'excessif dans la conduite du pape, c'est sa constante & invincible patience qui s'est soutenue long-tems après l'évanouissement total de toute espérance de conciliation. Le caractère de Henri (voyez ce mot) est une espee de confirmation de ce que cet historien écrit sur cette matière. Il conste d'ailleurs que l'excommunication ne fut portée que le 23 mars, & que dès le 14 du même mois le parlement avoit fait une défense sévère de reconnoître le St-Siege. Il mourut le 26 septembre 1534, & eut Paul III pour successeur. Il avoit eu, quelques-tems avant sa mort, une entrevue à Marseille avec François I, qui maria son fils le duc d'Orléans, depuis Henri II, avec Catherine de Médicis. Voyez GENEVE (Robert).

CLÉMENT VIII, (Hippolite Aldobrandin) natif de Fano, fut couronné pontife après la mort d'Innocent IX, le 30 janvier 1592. Craignant que le cal-

vinisme ne vint à régner en France avec Henri IV, il y envoya un légat, pour engager les Catholiques d'élire un roi; mais Henri ayant su que le pape étoit secrètement bien disposé à son égard, envoya à Rome du Perron & d'Ossat, depuis cardinaux, qui parvinrent à le réconcilier avec le St-Siege. Le pape extrêmement satisfait de cet événement, voulut le faire passer à la postérité par des médailles qui portoient son portrait d'un côté, & de l'autre celui d'Henri IV. Clément eut un nouveau sujet de joie dans la même année 1595; mais il ne fut que passager. Deux évêques Russiens vinrent prêter obédience au St-Siege, au nom du clergé de leur pays: mais de retour chez eux, ils trouverent leur église plus obstinée que jamais dans le schisme. Une autre légation du patriarche d'Alexandrie eut des suites plus heureuses. Les députés abjurèrent entre ses mains les erreurs des Grecs, & reconnurent la primauté de l'Eglise Romaine. Le livre du Jésuite Molina ayant fait naître des disputes entre les Dominicains & les Jésuites sur les matieres de la grace, le roi d'Espagne renvoya les combattans à Clément VIII. Ce pontife établit à Rome les fameuses congrégations de *Auxiliis*, ou *des secours de la Grace*, composées de prélats & de docteurs distingués. Ces congrégations commencerent à s'assembler le 2 janvier 1598. Le pape avoit cette affaire fort à cœur. Il assista en personne à toutes les conférences, toujours accompagné de quinze cardinaux. Les soins qu'il se donna pour faire

finir ces disputes, continuerent jusqu'à sa mort, arrivée le 5 mars 1605, à 69 ans. Il n'eut pas le bonheur de les terminer. Elles recommencerent sous Paul V, son successeur. Clément fut recommandable comme pontife & comme prince. Il condamna les duels, ramena un grand nombre d'hérétiques au sein de l'Eglise, & ne contribua pas peu à la paix de Vervins en 1598. Jamais pape ne récompensa avec plus de soin les savans & les personnes de mérite; il éleva au cardinalat Baronius, Bellarmin, Tolet, d'Ossat, du Perron, & plusieurs autres grands hommes. Après la mort d'Alfonse II, duc de Ferrare & de Modene, il accrut le domaine ecclésiastique du duché de Ferrare. César d'Est, cousin-germain d'Alfonse, mais déclaré barard, prit les armes inutilement, & s'accommoda avec le pape, en renonçant au Ferrarois. Clément VIII a corrigé le *Pontifical Romain*, imprimé à Paris en 1664, in-folio, & 1683, in-12; & le *Cérémonial des Evêques*, ibid. 1633, in-fol. Un historien véridique a porté de ce pontife le jugement suivant: » Zélé » pour la propagation de l'E- » vangile, pour l'extirpation des » hérésies qui ravageoient l'Eu- » rope, pour la conversion des » schismatiques de l'Orient, » pour le rétablissement des » mœurs & de la discipline, il » étoit si infatigablement appli- » qué à tous ces devoirs, que les » années & les infirmités ne lui » firent jamais rien relâcher de » son travail. Il aimoit les scien- » ces & il étoit fort savant lui- » même, libéral, extrêmement » charitable, sobre & frugal, ou

» plutôt austères, jeûnant fré-
 » quemment, & ajoutant à ses
 » longues oraisons des pratiques
 » de pénitence qui auroient édi-
 » fiées dans un simple religieux.
 » Il se confessoit tous les jours
 » au pieux cardinal Baronius; &
 » tous les jours sans y manquer,
 » il disoit la messe, avec une
 » dévotion qui lui faisoit bien
 » souvent répandre des larmes.
 » Humble de cœur & d'effet,
 » nonobstant un certain air
 » d'empire & un ton absolu, on
 » le vit plus d'une fois au tribu-
 » nal de la pénitence, recevoir,
 » comme eût fait un bon curé,
 » tous ceux qui se présentoient.
 » Jaloux encore de conserver
 » les droits de son siege, il ne
 » les outra point; ou du moins
 » il évita les excès où avoient
 » donné quelques-uns de ses
 » prédécesseurs. Tel fut le pape
 » que d'effrontés sectaires, par
 » un article formel de leur foi,
 » tinrent pour l'ante-christ ».

CLÉMENT IX, (Jules-
 Rospigliosi) d'une famille noble
 de Pistoie en Toscane, suc-
 cesseur d'Alexandre VII en
 1667, pontife libéral, magni-
 fique, ami des lettres, & il-
 lustre par son caractère paci-
 fique. Il commença par déchar-
 ger les peuples de l'état ecclé-
 siastique, des tailles & des au-
 tres subsides; & il employa ce
 qui lui restoit de son revenu, à
 procurer du secours à Candie
 contre les Turcs. Il ne souhaita
 pas moins ardemment de don-
 ner la paix à l'Eglise de France.
 Les évêques de Beauvais, d'An-
 gers, de Pamiers & d'Alet, qui
 avoient montré la plus grande
 opposition à la signature pure
 & simple du Formulaire d'Alexandre VII, voulant rentrer

dans la communion du Saint-
 Siege, assurèrent Clément IX,
 qu'ils y avoient enfin souscrit,
 sans exception, ni restriction
 quelconque. Cependant malgré
 ces protestations, ils assemblè-
 rent leurs synodes, où ils firent
 souscrire le Formulaire avec la
 distinction expresse du fait &
 du droit, & ils en dressèrent
 des procès-verbaux qu'ils eurent
 soin de tenir secrets. Dix-neuf
 évêques se joignirent à eux pour
 certifier au pape la vérité de ce
 que ceux-ci lui avoient mandé.
 Des assertions aussi positives
 déterminèrent Clément IX à
 recevoir les quatre évêques à
 sa communion en 1668. Mais à
 peine cette réconciliation fut-
 elle rendue publique, que les
 quatre évêques & leurs parti-
 sans publièrent les procès-ver-
 baux qu'ils avoient dérobé jus-
 qu'alors à la connoissance du
 clergé; & ils en inférèrent que
 le pape en se réconciliant avec
 eux, avoit approuvé la signature
 avec la distinction du droit &
 du fait. C'est ce qu'on a appelé,
 assez mal à propos, *la paix de*
Clément IX. (Voyez les Brefs
 de Clément IX à ce sujet; l'un
 adressé au roi, l'autre aux quatre
 évêques, le troisieme aux évê-
 ques médiateurs; la Relation
 du cardinal Rospigliosi; la Ha-
 rangue du cardinal Estieus dans
 la congrégation du confistoire
 du 4 janvier 1693, & la *Défen-
 se de l'Histoire des cinq Proposi-
 tions*, p. 396.) Ce pontife dont
 le regne fut trop court, mourut
 le 9 décembre 1669, du cha-
 grin que lui causa la perte de
 Candie.

CLÉMENT X, (Jean-Bap-
 tiste - Émile Altieri) Romain,
 fut fait cardinal par Clément IX,
 son

son prédécesseur. Ce pape, au lit de la mort, se hâta de le revêtir de la pourpre sacrée, & lorsqu'Altieri vint le remercier de sa promotion, il lui dit : *Dieu vous destine pour être mon successeur ; j'en ai quelque pressentiment.* La prédiction de Clément IX s'accomplit ; & son successeur, élu le 29 avril 1670, fut aussi doux & aussi pacifique que lui. Il mourut en 1676, à 86 ans. Le cardinal Patron, son neveu, gouverna sous son pontificat ; ce qui fit dire au peuple, » qu'il y avoit deux papes, l'un » de fait, & l'autre de nom ».

CLÉMENT XI, (Jean-François Albani) né à Pesaro en 1649, créé cardinal en 1690, fut élu pape le 23 novembre 1700, après Innocent XII. Il n'accepta la tiare qu'au bout de trois jours, & qu'après avoir consulté des hommes pieux & éclairés, pour savoir s'il devoit se charger de ce fardeau. Le cardinal de Bouillon, devenu depuis peu doyen du sacré college, eut beaucoup de part à la nomination de Clément XI, dont l'esprit, la piété & la prudence s'étoient fait connoître sous les pontificats précédens. Il n'avoit que 51 ans ; l'Eglise avoit besoin d'un pape qui fût dans la force de l'âge. L'Italie alloit devenir le théâtre de la guerre : en effet, celle de la succession ne tarda pas à s'allumer. L'empereur Léopold I l'obligea de reconnoître l'archiduc pour roi d'Espagne. Clément, quoique naturellement porté pour la France, renonça à son alliance, & réforma les troupes qu'il avoit armées. Son pontificat fut encore troublé par les querelles du Jansénisme. Il donna en 1705 la bulle *Vineam*

Tome III.

Domini Sabaoth, contre ceux qui soutenoient les cinq fameuses propositions ; & qui prétendoient qu'on satisfaisoit par le silence respectueux, à la soumission due aux bulles apostoliques. En 1713, il publia la célèbre constitution *Unigenitus* contre cent & une propositions du Nouveau-Testament de Quesnel, prêtre de l'Oratoire. L'abbé Renaudot, si on en croit Voltaire, rapportoit qu'étant à Rome la première année du pontificat de Clément XI, un jour qu'il alla voir ce pape ami des savans, & qui l'étoit lui-même, il le trouva lisant le livre qu'il proscrivit ensuite. *Voilà*, lui dit le pape, *un ouvrage excellent ; nous n'avons personne à Rome qui soit capable d'écrire ainsi. Je voudrois attirer l'auteur auprès de moi.* Mais outre que rien n'est plus suspect que ces sortes d'anecdotes dans la bouche de Voltaire, il ne faut pas regarder ces éloges, supposé qu'ils soient réels, & les censures dont ils furent suivis, comme une contradiction. On peut être fort touché, dans une lecture, des beautés frappantes d'un ouvrage, & en condamner ensuite les défauts cachés. Le bien, il est vrai, s'y montrait de tous côtés ; le mal, il falloit le chercher, mais il y étoit. Clément XI mourut le 19 mars 1721, dans sa 72^e année, après un regne de plus de 20 ans. Ce pape étoit aussi pieux que savant ; il forma une congrégation composée des plus habiles astronomes d'Italie, pour soumettre à leur examen le Calendrier grégorien. On y reconnut quelques défauts ; mais comme on ne pouvoit les corriger que par

N

des moyens très-difficiles, on aima mieux le laisser tel qu'il étoit. Clément XI donna retraite au fils du prétendant d'Angleterre, qui a toujours joui depuis des honneurs de la royauté dans cette capitale du monde chrétien. C'est encore à ce pontife que la Provence dût quelques bâtimens chargés de grains, avec des sommes considérables, qu'il envoya pour être distribués pendant la peste de 1720. Clément XI écrivoit bien en latin. Le *Bullaire* de ce pape avoit été publié en 1718, in-folio; les *Harangues consistoriales* en 1722, in-fol. Le cardinal Albani, son neveu, recueillit tous ses ouvrages & les fit imprimer à Rome en 2 vol. in-folio, 1729. Sa *Vie* est à la tête de ce recueil. Lafitau & Reboulet l'ont aussi écrite. Le premier a publié la sienne, 1752, 2 vol. in-12, & le second à Avignon, 1752, in-4°. Il n'y a pas de genre d'horreurs que les Janfénistes n'aient répandu sur le compte de ce grand pontife; à l'imitation de tous les hérétiques, ils se sont élevés avec fureur contre celui qui a proscrit leurs erreurs. Sa Constitution n'en est pas moins devenue une règle de foi dans toute l'étendue de l'Eglise, & une espèce de signal où l'on reconnoît ses véritables enfans: on peut dire qu'elle est comme l'*Omousios* & le *Theotocos* de ce siècle. Voyez ALEXANDRE VII.

CLÉMENT XII, (Laurent Corfini) pape après Benoit XIII en 1733, mort le 6 février 1740, presque âgé de 88 ans, étoit né à Rome d'une ancienne famille de Florence. Il abolit une partie

des impôts, & fit châtier ceux qui avoient malversé sous le pontificat précédent. Le lendemain de son couronnement, le peuple assemblé de toutes parts, avoit crié à sa suite: *Vive le pape Clément XII! Justice des injustices du dernier ministre!* Ses revenus furent pour les pauvres. Son trésorier lui ayant rendu ses comptes, il vit qu'il n'avoit pas 1500 écus en caisse. *Comment, dit le pontife, j'étois plus riche étant cardinal, que depuis que je suis pape!* & cela étoit vrai. Après sa mort, le peuple Romain lui érigea par reconnaissance une statue de bronze, qui fut placée dans une des salles du Capitole.

CLÉMENT XIII, (Charles Rezzonico) d'une famille originaire de Côme dans le Milanais, naquit à Venise en 1699. Il fut d'abord protonotaire apostolique participant, puis gouverneur des villes de Rieti & de Fano, ensuite auditeur de la Rote pour la nation Vénitienne. Clément XII, plein d'estime pour ses connoissances & ses vertus, le décora de la pourpre en 1737. Il fut élevé sur le siège de Padoue en 1743, & signala son épiscopat par une piété si tendre & une charité si généreuse, qu'après la mort de Benoit XIV, il fut élu pape le 6 juillet 1758. Son pontificat sera long-tems célèbre par l'expulsion des Jésuites du Portugal, de la France, de l'Espagne & du royaume de Naples. Les efforts du pontife pour les soutenir, & la bulle *Apostolicum* qu'il donna en leur faveur, furent inutiles. Ayant voulu exercer en 1768, dans les états de Parme, une autorité qu'il

CLÉ

croyoit lui appartenir comme seigneur suzerain, il perdit le comtat d'Avignon & la principauté de Bénévent, qui ne furent rendus au Saint-Siège que sous son successeur. Clément XIII mourut au commencement de 1769, avec la douleur de n'avoir pu pacifier les troubles élevés dans l'Eglise. Un grand fonds de religion & de bonté, un caractère bienfaisant, une douceur inaltérable, lui ont mérité les regrets de ses sujets, & la vénération des ennemis même du Saint-Siège. » Les bons citoyens, dit le comte d'Albon, ne peuvent, sans une vive émotion, prononcer le nom de Clément XIII : c'étoit vraiment le pere du peuple ; il n'avoit rien de plus à cœur que de le rendre heureux, il y travailloit avec zèle. Le chagrin qu'il ressentoit le plus vivement, qui lui arracha même souvent des larmes, étoit de voir des infortunés, dont il ne pouvoit soulager les maux. M. de la Lande rapporte un trait, qui prouve combien ce pontife étoit éloigné de faire entrer dans ses projets quelconques des motifs de vanité, ou le vain desir des applaudissemens humains. » Le pape, dit-il, en parlant du desséchement des marais Pontins, le désiroit personnellement ; lorsque je rendis compte à sa sainteté de cette partie de mon voyage, elle y prit un intérêt marqué, & me demanda avec empressement, ce que je pensois de la possibilité & des avantages de ce projet ; je les lui exposai en détail ; mais ayant pris la liberté d'ajouter que

CLÉ 105

ce seroit une époque de gloire pour son regne, le pontife religieux interrompit ce discours profane, & joignant les mains vers le ciel, il me dit, presque les larmes aux yeux : Ce n'est pas la gloire qui nous touche ; c'est le bien de nos peuples que nous cherchons. (*Voyage en Italie*, par M. de la Lande, seconde édition, Paris, 1786, tom. VII, p. 452). Ceux qui ont conclu qu'il avoit des torts, puisqu'il n'a pu être d'accord avec les puissances de la terre, n'ont peut-être pas assez réfléchi sur les devoirs de sa place & l'esprit de la Religion dont il étoit le pontife.

CLÉMENT XIV, (Jean-Vincent-Antoine Ganganelli) naquit d'un médecin, à S. Archangelo, bourg près de Rimini, le 31 octobre 1705. Dès l'âge de dix-huit ans, il entra dans l'ordre des Mineurs conventuels ; & après avoir professé la théologie en différentes villes d'Italie, il vint à l'âge de 35 ans enseigner cette science à Rome, au college des Saints-Apôtres. La finesse de son esprit, l'enjouement de son caractère, le firent aimer de Benoît XIV : sous le regne de ce pontife, il devint consultant du saint-office, place importante à Rome. Clément XIII le décora de la pourpre en 1759. Ce pape étant mort en 1769, le conclave fut très-orageux. Enfin le sacré college, décidé par le cardinal de Bernis, proclama le cardinal Ganganelli souverain pontife le 19 mai 1769. Jamais pape n'avoit été élu dans des temps plus difficiles. Un esprit de vertige, répandu de toutes parts, attaquoit

& le trône & l'autel. Clément XIV chercha d'abord à se concilier les souverains; il envoya un nonce à Lisbonne; il supprima la lecture de la bulle *In cæna Domini*, qui déplaisoit aux princes (voyez BONIFACE VIII); il négocia avec l'Espagne & la France. Pressé de se décider sur le sort des Jésuites, il demanda du tems pour examiner cette grande affaire. *Je suis*, écrivoit-il, *le pere des fideles, & sur-tout des religieux. Je ne puis détruire un ordre célèbre, sans avoir des raisons qui me justifient aux yeux de Dieu & de la postérité.* Sollicité plus vivement que jamais, il donna, le 21 juillet 1773, le fameux bref qui éteint la Compagnie de Jesus. Clément XIV ne survécut pas long-tems à cette suppression, il mourut le 22 septembre 1774. Sa maladie avoit pris sa source dans des dattres rentrées, que l'art des médecins s'efforça vainement d'attirer au-dehors. Le bruit de poison que des gens de parti ont fait courir pour rendre odieuse la mémoire des Jésuites, a été solennellement réfuté par les médecins du pape, en particulier par M. Salicetti, homme d'une probité égale à ses grandes connoissances médicinales; il l'étoit déjà par l'axiome de droit *Cui bono?* Clément XIV forma un *Museum*, où il rassembla beaucoup de précieux restes de l'antiquité. Il fut sobre, déintéressé, & ne connut pas le népotisme. Sa succession ne passa pas 700,000 livres. On le pressoit de faire un testament; il répondit, *que les choses étoient à qui elles appartenaient.* Le marquis de Caraccioli a donné *la Vie*, Paris, 1775 & 1776,

vol. in-12; ce n'est qu'une compilation des gazettes du tems; les *Lettres* publiées sous son nom 1776 & 1777, 3 vol. in-12, sont entièrement de la façon de ce marquis. Le comte d'Albon, dans ses *Discours sur l'histoire, le gouvernement*, &c. t. 2, p. 236, parle de ce pape dans les termes suivans: » Les esprits sont bien » partagés sur le compte de Clé- » ment XIV; & les portraits » qu'en ont tracés différentes » mains se ressembloit si peu, » qu'il est impossible d'y ap- » percevoir la physionomie & » les traits d'une même per- » sonne. Les uns en parlent sur » le ton de l'éloge le plus ou- » tré; ils le vantent comme un » homme rare, qui s'est créé » lui-même, & qui dans peu » de tems a eu le mérite & la » gloire de se rendre célèbre. » Les autres, avec le mordant » de la satire, assurent qu'on » le peint d'un seul trait, en » disant qu'il n'a eu que le triste- » & malheureux talent de se » rendre fameux. Comment » démêler la vérité & la tirer » du milieu des ombres épaisses » dont on affecte de l'envelop- » per? On nous met en mains » de gros volumes, pour éta- » ler à nos yeux les vastes con- » noissances du pontife, l'éten- » due de son esprit, la solidité » de son jugement, ses grandes » vues, son habileté dans le » maniement des affaires; l'en- » thousiasme ne doit jamais te- » nir lieu de preuves: les amis » les admirateurs du pape Gan- » ganelli s'agitent, se tourmen- » tent peut-être en vain pour » communiquer au public les » sentimens dont ils sont échauf- » fés. Une voie plus courte &

C L É

» plus sûre, se présente pour ré-
 » soudre le problème. Quel
 » bien ce pontife a-t-il fait ?
 » Voilà quelle doit être son
 » apologie, sa conduite & ses
 » œuvres. En apprenant ce
 » qu'il a fait, tout le monde
 » saura évidemment ce qu'il
 » fut ».

CLÉMENT VII, regardé comme antipape, prit ce nom en 1378. Voyez GENEVE (Robert de).

CLÉMENT VIII, antipape : voyez MUGNOS (Gilles).

CLÉMENT D'ALEXANDRIE, (S.) philosophe Platonicien, devenu chrétien, s'attacha à S. Pantenus qui gouvernoit l'école d'Alexandrie, & qu'il compare à une abeille industrieuse, qui formoit son miel des fleurs des Apôtres & des Prophetes. Clément fut mis après lui à la tête de cette école l'an 190. Il eut un grand nombre de disciples, qu'on compta ensuite parmi les meilleurs maîtres : entr'autres, Origene & Alexandre évêque de Jerusalem. Il mourut vers l'an 217. Parmi ses ouvrages, les plus célèbres sont : I. Son *Exhortation aux Païens*, qui a pour objet de faire sentir l'absurdité de l'idolâtrie ; & cette absurdité devient singulièrement frappante par le précis historique que donne l'auteur de la Mythologie païenne. S. Clément a inséré dans cet ouvrage plusieurs découvertes curieuses qu'il avoit faites dans ses voyages, dont il se sert pour fortifier ses raisonnemens, & qui attachent agréablement le lecteur. II. Son *Pédagogue*. C'est, selon lui, un maître destiné à former un enfant dans la voie

C L É 197

du ciel, & à le faire passer de l'état d'enfance à celui d'homme parfait. III. Ses *Stromates* ou *Tapisseries*, recueil de mélanges divisé en 8 livres, où il y a peu d'ordre. » On ne peut, » dit l'auteur lui-même, com- » parer cet ouvrage à un jardin, » où les arbres & les plantes » sont rangées avec symétrie ; il » ressemble plutôt à un amas » d'arbres sauvages, venus » d'eux-mêmes, & qui sont » épars çà & là ». Il ajoute, qu'il l'avoit fait pour lui servir de répertoire dans sa vieillesse, lorsque la mémoire viendroit à lui manquer. On l'a accusé d'avoir trop suivi les principes des anciens philosophes, de ne s'être pas toujours exprimé avec assez d'exaétitude. Mais on peut en général expliquer d'une manière favorable les endroits qui paroissent obscurs ou peu corrects. Si le style de cet ouvrage est un peu dur, on en est dédommagé par l'érudition qui y regne, & par l'abondance & la variété des matériaux qu'il renferme. IV. Ses *Hypotyposes* ou *Instructions*, dans lesquelles il fait un peu trop d'usage du platonisme, sur-tout pour un docteur si voisin des Apôtres. L'école d'Alexandrie ne s'appliqua pas assez à éviter ce reproche : ses chefs, en inventant des systèmes fondés sur la métaphysique, parurent s'écarter de la simplicité de la foi. L'érudition de Clément étoit consommée dans le sacré & dans le profane. Il étoit beaucoup plus fort sur la morale, que sur le dogme. Il écrit presque toujours sans ordre & sans suite. Son style est en général fort négligé, excepté dans son *Pédagogue* où il est plus

fleuri. » Nous convenons, dit
 „ un favant théologien, que ce
 „ Pere est souvent obscur, qu'il
 „ est difficile de prendre le vrai
 „ sens de ce qu'il dit ; mais les
 „ philosophes qu'il copia ou
 „ qu'il réfute, n'étoient pas eux-
 „ mêmes fort clairs. Quiconque
 „ cependant se donnera la peine
 „ de le lire, sera frappé de
 „ l'étendue de son érudition,
 „ des grandes idées qu'il avoit
 „ conçues de la miséricorde
 „ Divine, de l'efficacité de la
 „ rédemption, de la sainteté
 „ à laquelle un chrétien doit
 „ rendre. Il a jugé les paiens
 „ qu'il connoissoit très-bien,
 „ avec moins de sévérité que
 „ n'ont fait plusieurs autres
 „ Peres ; mais il n'a dissimulé
 „ ni leurs erreurs, ni leurs vi-
 „ ces ». La meilleure édition
 des ouvrages de ce Pere est celle
 d'Oxford, donnée par le doc-
 teur Potter en 1715, 2 vol. in-
 folio, qui a été réimprimée à
 Venise en 1758. On fait encore
 cas de celle de Paris, 1629 :
 celle-ci est peu commune. Une
 partie de ces ouvrages ont été
 traduits en françois, Paris, 1696,
 in-8°. Benoit XIV, dans une
 Dissertation qui est à la tête du
 Martyrologe Romain, lui con-
 teste le titre de *Saint* ; mais il
 paroît qu'on doit le lui donner
 (voyez le *Journ. hist. & littér.*
 1^{er} fév. 1785, p. 186).

CLÉMENT, (Jacques) Do-
 minicain, natif du village de
 Sorbon, au diocèse de Rheims,
 étoit âgé d'environ 25 ans, &
 venoit d'être fait prêtre, lors-
 qu'il prit la résolution d'assas-
 siner Henri III. C'étoit un hom-
 me d'un esprit foible & d'une
 imagination dérégée. Il partit
 de Paris le dernier juillet 1589,

avec plusieurs lettres de re-
 commandation, & fut amené à
 S. Cloud par la Guette, procu-
 reur-général. Celui-ci soup-
 çonnant un mauvais coup, &
 l'ayant fait épier pendant la
 nuit, on le trouva profondé-
 ment endormi. Le parricide,
 conduit le lendemain chez le roi,
 exécuta son projet abominable.
 Les seigneurs qui étoient près
 du monarque, percerent l'as-
 sassin de mille coups. Son corps
 fut ensuite traîné sur la claie,
 tiré à quatre chevaux, & brûlé.
 Il est inutile & déraisonnable de
 détailler davantage les circon-
 stances d'un fait odieux, dont le
 souvenir fait gémir également
 la Religion & l'humanité. La
 division fatale qui déchiroit le
 royaume, la haine réciproque
 des catholiques & des sectaires,
 ont dû naturellement produire
 des effets plus ou moins funestes
 sur les esprits divers, selon les
 différens degrés d'enthousiasme
 que les passions, l'esprit de
 secte, ou un zèle mal éclairé
 pour la Religion, avoient fait
 naître : mais quand ces dange-
 reux paroxismes ont fait place
 à la raison & à des situations
 plus calmes, il est prudent d'en-
 sevelir, suivant l'avis d'un an-
 cien, dans la nuit de l'oubli,
 tout le mal qu'ils ont fait.

*Excidit illa dies avo, nec pos-
 tera credant
 Secula : nos certe taceamus &
 obruta multa
 Noſte regi noſtræ patiamur cri-
 mina gentis. Suetonius.*

Les maximes de la philosophie
 moderne, en particulier celles
 de Raynal dans la *Révolution
 de l'Amérique*, justifient ces
 sortes de forfaits, mais l'esprit

du christianisme les dévoue à l'horreur. — Les Peres Frédéric Steill & Matthieu Dolmans, Dominicains, ont publié des Dissertations pour prouver que l'assassin de Henri n'étoit point Jacques Clément, mais un huguenot qui s'étoit revêtu de ses habits après l'avoir tué. C'est à ceux qui ont lu ces Dissertations, à juger à quel point la vraisemblance y est portée.

CLÉMENT, (Nicolas) né à Toul, se fixa à Paris, où il devint garde de la bibliothèque du roi, & y mourut en 1712. On a de lui : I. *Défense de l'antiquité de la ville & siège épiscopal de Toul*, Paris, 1702, in-8°. C'est une dissertation contre le *Système chronologique & historique des Evêques de Toul*, par l'abbé Riquet. II. *Mémoires & négociations secrètes de la cour de France, touchant la paix de Munster*, Amsterdam, 1710, in-folio, & en 4 vol. in-8°; ce recueil de Clément a été publié par Jean Aymond. Il a beaucoup travaillé au catalogue de la Bibliothèque du roi, & l'a enrichi de notes. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Nicolas CLÉMENT, aussi de Toul, qui a donné en latin *les Rois & Ducs d'Austrasie*, Cologne, 1593, in-4°; traduit en françois par François Gribaudeau; Espinal, 1617, in-4°.

CLÉMENT, (Pierre) né à Geneve en 1707, demeura assez long-tems en Angleterre, où il publia en 1751 & 1752 des feuilles périodiques, sous le titre de *Nouvelles Littéraires de France*, qu'on recueillit en 1755 en 4 vol. in-8°, & qu'on réimprima à Lyon en 2 vol. in-12. C'est ouvrage écrit d'un style

léger & saillant, assaisonné par le sel de la critique, & rempli de jugemens impartiaux, plus beaucoup, quoique la décence y soit souvent offensée, & que l'auteur affecte trop d'esprit & de gaité. Il vouloit paroître homme du monde & homme de plaisir, & il affiche trop souvent le ton de ces deux personnages. On a encore de lui trois pieces de théâtre : I. *Les Francs-Maçons*. II. *Une Mérope*. III. *Le Marchand de Londres*, tragédie traduite de l'anglois : cette dernière piece est la seule dont on se souviene. Cet auteur avoit beaucoup de goût pour la satire, & il ne manquoit pas de talent dans ce genre dangereux. Son extrême vivacité altéra ses organes, son esprit s'aliéna, & il mourut renfermé à Charenton en 1767. Depuis sa mort il a paru des Poésies posthumes où il y a de la verve.

CLÉMENT, (Denis - Xavier) de l'académie de Nanci, doyen de l'église collégiale de Ligni, prédicateur du roi, confesseur de Mesdames, né à Dijon en 1706, mourut en 1771, avec une grande réputation de piété. Il se consacra de bonne heure à la chaire & à la direction, & il servit utilement l'Eglise dans ce double emploi. Il ramena, avec une charité douce & patiente, plusieurs incrédules & quelques libertins à la vérité & à la vertu. Ses *Sermons* ont été imprimés en 1772, 4 vol. in-12. Il y regne l'éloquence simple & forte d'un homme de bien, qui n'a pas puisé ses ornemens dans les auteurs profanes, mais qui s'est nourri dès son enfance du lait substantiel de l'Évangile. » Si son élocution, dit un cri-

„ tique, étoit moins inégale ; si
 „ ses pensées étoient plus justes
 „ & plus profondes ; si son co-
 „ loris répandoit toujours à la
 „ vivacité de ses sentimens,
 „ on pourroit le proposer aux
 „ orateurs chrétiens comme un
 „ modele ; mais il n'a ni l'élo-
 „ quence convaincante de Bour-
 „ daloue, ni l'éloquence per-
 „ suasive de Massillon . ni l'é-
 „ loquence tendre & onctueuse
 „ de Chéminais, ni l'éloquence
 „ brillante & animée du P.
 „ Neuville. Celle de l'abbé
 „ Clément tient par intervalles
 „ de chacun de ces pré dica-
 „ teurs, sans atteindre à leur
 „ maniere ». Nous avons quel-
 „ ques ouvrages de piété, où
 l'abbé Clément montre le même
 esprit que dans ses Sermons,
 avec un style plus froid & plus
 compassé. Les principaux sont :
 I. *Avis à une personne engagée
 dans le monde*, in-8°. II. *Médi-
 tations sur la Passion*, in-12.
 III. *Instructions sur le Sacrifice de
 la Messe*. IV. *Maximes pour se
 conduire chrétiennement*. V. *Exer-
 cice de l'Âme pour la Pénitence
 & l'Eucharistie*, in-12, &c.

CLÉNARD, (Nicolas) né
 à Diest dans le Brabant, pro-
 fesseur des langues grecques &
 hébraïques à Louvain, voya-
 gea en France, en Espagne &
 en Portugal, pour se familiariser
 avec les langues vivantes.
 Vers l'an 1540 il passa en Afri-
 que pour apprendre l'arabe ;
 étant entré dans Fez, il salua
 le roi en langue arabe, & lui
 dit qu'il venoit pour faire em-
 plette de livres arabes pour en
 enrichir les bibliothèques d'Eu-
 rope : il s'y appliqua à traduire
 la Bible en langue arabe : son
 travail ne se borna pas-là. Il

tâcha d'éclairer ces peuples qui
 suivent la religion de Mahomet,
 des lumieres de la foi, ce qui
 lui attira des persécutions de la
 part du roi de Tanger ; il fut
 dépouillé des livres arabes qu'il
 avoit amassés à grands fraix, &
 lui-même ne trouva son salut
 que dans la fuite. Il mourut à
 Grenade l'an 1542, âgé de 49
 ans. On a de lui : I. *Des Les-
 tres latines sur ses voyages*, cu-
 rieuses & rares, & dont la meil-
 leure édition est celle de 1606
 in-8°, avec quelques additions.
 Le latin en est assez pur, & il
 l'auroit été encore davantage,
 si l'auteur n'avoit pas entassé
 tant de langnes différentes dans
 sa tête. II. *Une Grammaire grec-
 que*, qui eut beaucoup de cours,
 & qui est encore estimée des
 savans : elle a été d'un grand se-
 cours à messieurs de Port-Royal,
 pour rédiger leur *Méthode grec-
 que*. Vossius en publia une édi-
 tion à Amsterdam, 1650, in-
 8°. II. *Des Fables hébraïques*,
 moins estimées.

CLÉOBIS & BITON, étoient
 deux freres, qui se rendirent
 célèbres par leur tendresse en-
 vers leur mere, prêtresse de Ju-
 non. Comme un sacrifice qu'elle
 devoit faire, exigeoit qu'elle
 fût menée au temple sur un
 char, ils suppléerent au défaut
 des bœufs, qu'on ne put avoir
 dans le moment ; & s'étant eux-
 mêmes attachés au char, ils la
 traînerent au temple. Leur me-
 re, touchée de cette marque
 de tendresse pour elle, pria Ju-
 non de leur accorder le plus
 grand bien que les hommes pus-
 sent recevoir des dieux. Ces
 jeunes gens, après avoir soupé
 comme de coutume avec leur
 mere, allerent se coucher ; &

C L É

Le lendemain ils furent trouvés morts dans leur lit.

CLÉOBULE, fils d'Evagoras, l'un des Sept Sages de la Grèce, fit un voyage en Égypte, pour apprendre la philosophie de ce peuple. Il étoit contemporain & ami de Solon. On ne le connoît guère que par ses maximes, qui la plupart sont très-communes. Il recomman-
doit de ne point s'enorgueillir dans la prospérité, de ne point s'abattre dans l'affliction, d'obliger ses amis pour se les attacher davantage, & ses ennemis pour en faire des amis; de ne flatter ni gronder sa femme en présence des étrangers, l'un étant une petitesse, & l'autre une indiscretion; d'examiner avant de sortir de sa maison ce qu'on va faire, & à son retour ce qu'on a fait; de ne souhaiter ni de commander, ni d'obéir, l'obéissance se changeant ordinairement en aversion, & le commandement en tyrannie. Il mourut vers l'an 560 avant J. C., dans sa 70^e année. — Il y a eu un autre **CLÉOBULE**, hérétique du 1^{er} siècle, & contemporain de Simon le magicien; mais ses erreurs ont eu peu de partisans, & sa secte a peu duré.

CLÉOBULINE, fille du précédent, se rendit également célèbre par sa beauté & par son esprit. Les Égyptiens admirent ses Enigmes. Il faut croire que les historiens ont fait parvenir à la postérité les plus mauvaises; car nous n'en avons aucune qui mérite d'être dans les derniers de nos Journaux.

CLÉOMBROTE, nom de deux rois de Lacédémone; l'un tué à la bataille de Luctres en Béotie, gagnée par Epaminon-

C L É 203

das, général Thébain, l'an 371 avant J. C.; le second, gendre de Léonidas, & qui monta sur le trône de Sparte, au préjudice de son beau-pere. Celui-ci ayant été rappelé par les Lacédémoniens, poursuivit le traître qui l'avoit dépouillé de son royaume, & le condamna à la mort. Chelonide, épouse de Cléombrote, avoit quitté son mari, pour suivre son pere dans sa retraite. Cette femme, fille & épouse également malheureuse, apprend l'arrêt porté contre son époux. Elle va se jeter aux pieds de Léonidas, qui change la peine de mort en un exil, & presse sa fille de rester à sa cour. Chelonide aima mieux suivre son mari. On connoit un 3^e **CLÉOMBROTE**, philosophe, natif d'Ambrané, qui se précipita dans la mer, après avoir lu le *Phédon* de Platon sur l'immortalité de l'ame; fruit ordinaire des spéculations philosophiques, même les plus sensées, quand elles sont destituées de la sanction & des lumieres de la Religion.

CLÉOMEDE, fameux athlète, étoit si fort, que, pour avoir été priyé du prix de la victoire qu'il avoit gagnée à la lutte sur un habitant d'Epidaure, il rompit, dit-on, la colonne d'une école, sous laquelle il y eut 60 enfans écrasés. Il se sauva dans un sépulcre, où l'on fut bien surpris de ne le plus trouver. L'oracle, consulté sur cet événement, répondit qu'il étoit le dernier des héros. Plaisant héros, qui croit signaler sa vengeance en exterminant tant d'innocens!

CLÉOMENE I, roi de Lacédémone, successeur d'Ana-

xandride son pere, l'an 557 avant J. C., vainquit les Argiens, & délivra les Athéniens de la tyrannie des Pisistratides. Les premiers s'étoient opposés à l'invasion de ses armées dans l'Argolide. Cléomene, à la tête des Lacédémoniens & de leurs alliés, remporta sur eux une victoire aussi sanglante que signalée; mais il la souilla par une cruauté atroce. Cinq mille Argiens se réfugièrent dans une forêt voisine. Cléomene y fit mettre le feu malgré la priere des vaincus, qui furent bientôt consumés par les flammes. Cléomene tourna ensuite ses armes contre les Egymetes, & ne les punit pas moins cruellement. Son humeur vindicative se changea en fureur sur la fin de ses jours, & dans un accès de frénésie, il se perça de son épée l'an 480 avant J. C.

CLÉOMENE III, fils de Léonidas, roi de Lacédémone, lui succéda l'an 230 avant J. C. à l'âge de 17 ans. Sa première pensée, en montant sur le trône, fut d'arracher l'autorité aux Ephores, magistrats puissans dans Lacédémone, qui faisoient la loi aux rois mêmes. Ses victoires sur les Achéens lui faciliterent l'exécution de ce projet. De retour à Sparte, il fit assassiner les Ephores, & afficher le nom de plus de 80 citoyens, condamnés au bannissement. Le peuple, effrayé par ce coup d'éclat, reçut toutes les loix qu'il voulut lui donner. Il fit revivre la plupart de celles de Lycurgue, envahit la propriété des citoyens, procéda à un nouveau partage des terres, abolit les dettes, & s'attacha par ce moyen les dis-

spateurs & les libertins. Son autorité affermie, Cléomene parcourut, les armes à la main, l'Arcadie & l'Elide, reprit quelques villes sur les Achéens, & les défit en bataille rangée. Aratus, chef des vaincus, implora le secours d'Antigone, roi de Macédoine, contre le vainqueur. Son armée fut taillée en pieces à la bataille de Selasie, Cléomene après cette défaite, retira en Egypte, y mourut d'une maniere tragique. Ayant été bien accueilli de Ptolomé Evergete qui en étoit roi, il encourut ensuite la disgrâce de son successeur, qui le fit mettre en prison. Cléomene brisa ses fers, excita une sédition, & finit par se donner la mort l'an 220 avant l'ere chrétienne.

CLÉOMENE, sculpteur Athénien, fils d'Apollodore, avoit fait les statues des neuf Muses, dans le costume des femmes de Thespis. On lui attribue aussi la fameuse statue de *Vénus de Médicis*; on lit sur la base de cette statue, qu'elle a été faite par ce sculpteur; mais on doute de l'authenticité de cette inscription.

CLÉONICE, jeune fille de qualité, que Pausanias fit enlever à Byzance pour en faire sa maitresse. Arrivée dans la maison de ce général, Cléonice, timide encore & pleine de la pudeur de son âge, pria ses gens, avant que d'entrer dans la chambre de son ravisseur, qu'on éteignit toutes les lampes; mais comme elle s'approchoit du lit, elle en renversa une. Pausanias déjà endormi, s'éveillant au bruit, prend son poignard, & croyant courir sur un ennemi, frappa cette fille qui mourut du

C L É

coup qu'elle reçut. Cet accident acheva de révolter tous les alliés contre lui.

CLÉONYME, fils de Cléomène II, roi de Sparte, mécontent de sa patrie qui l'avoit privé de la couronne, pour la donner à Areus son neveu, sollicita le secours du célèbre Pyrrhus, roi d'Épire, contre Lacédémone. Pyrrhus l'assiégea, & y fut contraint de se retirer. Le courage des femmes de Sparte qui travaillèrent elles-mêmes aux retranchemens, contribua beaucoup à la levée du siège, l'an 273 avant J. C.

CLÉOPATRE, fille de Ptolomée - Philometor, roi d'Égypte, femme de trois rois de Syrie, & mère de quatre princes qui portèrent la couronne, épousa d'abord Alexandre Bala, ensuite Demetrius. Ce dernier prince lui ayant fait infidélité pour Rhodogune, elle offrit sa main & sa couronne à Antiochus son frere. Seleucus, fils aîné de Demetrius, voulut monter sur le trône de son pere. Il se fit un parti, & trouva dans Cléopatre une mere cruelle & une ennemie irréconciliable. Cette femme ambitieuse, qui avoit causé la mort du pere, en lui refusant un asyle à Ptolemé, enfonça son poignard dans le sein du fils. Ce meurtre souleva le peuple contre elle; Cléopatre l'appaîsa, en couronnant Antiochus son second fils. Ce jeune prince, borné au titre de roi sans en avoir le pouvoir, souffroit impatiemment de partager avec sa mere la souveraine autorité. Cléopatre, encore plus jalouse de régner que lui, fit préparer une coupe empoisonnée, qu'elle lui présenta

C L É 203

au retour de quelque exercice. Son fils, soupçonnant sa scélératesse, l'obligea de prendre le poison qu'elle lui avoit appretté. Ainsi mourut ce monstre d'ambition & de cruauté, l'an 120 avant Jesus-Christ. C'est cette Cléopatre qui joue un rôle dans la *Rhodogune* du grand Corneille.

CLÉOPATRE, fille de Ptolomée - Epiphanes, veuve & sœur de Ptolomée - Philometor, voulut assurer la couronne à son fils, après la mort du pere; mais Ptolomée - Physcon, roi de la Cyrenaique, traversa ses projets. Un ambassadeur Romain les accommoda, en les faisant convenir qu'il épouserait Cléopatre, que le fils de la reine seroit déclaré héritier du trône; mais que Physcon en jouiroit durant sa vie. Voyez PTOLOMÉE-PHYSCON.

CLÉOPATRE, fille de la précédente & de Ptolomée - Philometor, donna la main à son oncle Ptolomée - Physcon. Ce prince, qui avoit répudié la mere pour épouser la fille, mourut bientôt après, & laissa à cette dernière la royauté d'Égypte & deux enfans, avec la liberté de s'associer celui qu'elle voudroit. Cléopatre plaça sur le trône Alexandre, son second fils, au préjudice de Lathyrus son aîné. Le jeune roi, effrayé de l'ambition de la mere, à qui les plus grands crimes ne coûtoient rien, se vit forcé d'abdiquer l'empire; mais le peuple d'Alexandrie ne voulant pas souffrir qu'une femme tint seule le timon du gouvernement, obligea la reine de rappeler son fils. Cléopatre, ne pouvant plus supporter de par-

rage dans l'autorité royale, résolut de lui donner la mort. Alexandre, informé de son dessein, prévint sa mere en la faisant mourir l'an 89 avant J. C. Cette princesse ambitieuse & dénaturée, avoit tout sacrifié au desir effréné de régner. Elle fut punie de ses crimes, par un autre crime qui égaloit les siens.

CLÉOPATRE, reine d'Égypte, fille de Ptolomée-Aulète. Son pere en mourant laissa la couronne aux aînés des deux sexes, l'an 51 avant J. C., avec ordre de se marier ensemble, suivant l'usage de sa famille. Ptolomée-Denys, frere de Cléopatre, voulant régner seul, répudia & exila sa sœur, & fit casser le testament de son pere par Pompée, qui lui adjugea le trône d'Égypte. Ce général Romain ayant été vaincu vers le même tems à la bataille de Pharsale, & fuyant en Égypte devant César, y fut massacré par ordre de Ptolomée. Ce fut en cette conjoncture que Cléopatre demanda justice à son vainqueur contre son frere. Elle avoit tout ce qu'il falloit pour faire une profonde impression sur le cœur de ce héros : c'étoit la plus belle femme de son tems, & la plus ingénieuse : elle parloit toutes les langues dont la connoissance pouvoit lui être utile, & n'eut jamais besoin d'interprète. Cette princesse voulant solliciter elle-même César, arriva de nuit au pied du château d'Alexandrie. Il falloit tromper la garde Égyptienne : son guide la fit étendre au milieu d'un paquet de hardes, & la porta ainsi sur ses épaules au palais de César. Ce Romain la vit, & sa cause fut gagnée. Il

ordonna qu'elle gouverneroit l'Égypte, conjointement avec son frere. Son juge étoit déjà son amant. Il en eut un fils nommé Césarion, & promit de la mener avec lui à Rome, & de l'épouser. Il comptoit de faire passer dans l'assemblée du peuple une loi, par laquelle il seroit permis aux citoyens Romains d'épouser autant de femmes, même étrangères, qu'il leur plairoit. Arrivé à Rome, il fit placer la statue de sa maîtresse dans le temple de Vénus, à côté de celle de la déesse. Ptolomée s'étant noyé dans le Nil, César assura la couronne à Cléopatre, & à son autre frere, âgé pour lors d'onze ans : mais cette princesse ambitieuse ne partagea pas long-tems le trône avec lui : elle le fit empoisonner dès qu'il eut atteint sa quinzième année. Après la mort de César, elle se déclara pour les Triumvirs. Antoine, vainqueur à Philippes, la cita devant lui, pour répondre à quelques accusations formées contre elle. Cléopatre résolut dès-lors d'enchaîner Antoine, comme elle avoit enchaîné César. Elle fit son voyage sur une galere brillante d'or, enrichie des plus belles peintures, avec des voiles de soie, couleur de pourpre, mêlées d'or, des rames d'argent qui ne se mouvoient qu'au son d'une infinité d'instrumens de musique. Cléopatre, habillée en Vénus sortant de la mer, paroissoit sous un magnifique pavillon de drap d'or. Ses femmes représentoient les Nymphes & les Grâces. La poupe & la proue étoient couvertes des plus beaux enfans déguisés en Amours. Il n'en falloit pas tant

pour séduire Antoine. La reine d'Égypte s'empara tellement de son esprit, qu'il fit mourir à sa prière la princesse Arsinoé sa sœur, réfugiée dans le temple de Diane à Milet, comme dans un asyle impénétrable. Tout le tems qu'elle fut à Tarse, se passa en fêtes & en festins. Ces têtes se renouvelèrent à Alexandrie avec une magnificence dont il n'y a jamais eu d'exemple. Ce fut à la fin d'un de ces repas, que Cléopâtre, détachant de son oreille une perle d'un prix inestimable, la jeta dans une coupe pleine de vinaigre, & l'avalait aussitôt, pour dévorer en un moment autant de richesses, qu'Antoine en avoit employé pour satisfaire à leur luxe & à leurs débauches. Un voyage d'Antoine à Rome interrompit ces fêtes somptueuses. Cléopâtre durant l'absence de son amant, rétablit la bibliothèque d'Alexandrie, brûlée quelques années auparavant, & l'augmenta de celle de Pergame, composée de plus de 200 mille volumes. Ce n'est pas à beaucoup près, le premier exemple d'homme ou de femme qui dans le sein du vice & du crime, ont affiché l'amour des sciences. Antoine de retour à Alexandrie, y entra en triomphe, & fit proclamer Cléopâtre reine d'Égypte, de Chypre, & de la Coéléfyrie. Octave ne tarda pas à déclarer la guerre aux deux amans. Elle finit par la bataille d'Actium, dans laquelle Cléopâtre effrayée, prit la fuite, & fut suivie par Antoine. Cette princesse, craignant de perdre sa couronne, trahit son amant, & ne désespéra point de faire la conquête d'Octave. L'essai

qu'elle fit de ses charmes, fut inutile. Alors, pour éviter la honte d'être menée en triomphe à Rome, elle se fit piquer le sein par un aspic, & mourut l'an 30 avant J. C., à 39 ans. Ce récit qui est exact, suffit pour convaincre d'adulation & d'infidélité historique, le poète Horace qui, dans l'ode *Nunc est bibendum* &c., parle de cet empoisonnement comme d'un héroïsme. C'est bien dommage qu'une aussi belle piece ait été consacrée à célébrer le mensonge. Si cette princesse, dit un historien, eut possédé les qualités du cœur, comme elle possédoit celles de l'esprit, c'eût été une reine accomplie ;... mais les qualités du cœur lui manquoient. Cette partie essentielle par laquelle l'homme est tout ce qu'il est, ne faisoit pas son beau côté ; & pour parler vrai, elle avoit naturellement le cœur gâté & corrompu. Par goût & par caractère, elle étoit débauchée & libertine.... Sa passion favorite étoit l'ambition ; & par une suite nécessaire de cette première passion, elle étoit cruelle, d'une dissimulation profonde, & d'une noire perfidie. L'empire du monde entier auroit à peine rempli & satisfait ses desirs ambitieux. Ce fut moins la passion de l'amour que l'espérance de devenir la reine de Rome, qui la fit la maîtresse du dictateur Jules-César, & dans la suite la femme d'Antoine. Peu scrupuleuse sur le choix des moyens pour arriver où son ambition la portoit, nul crime ne lui coûtoit. Elle sacrifia à cette pas-

» son ses deux freres & sa
 » sœur, qu'elle fit périr par le
 » ter ou par le poison. Antoine
 » fut la dernière victime de sa
 » passion, & enfin elle-même ». On a donné sous son nom deux ouvrages que personne n'a cru être d'elle, mais que sa coquetterie a fait imaginer à un plaisant de lui supposer. I. *De medicina Faciei, Epistola erotica*, dans le *Petrane variorum*. II. *De morbis Mulierum*, dans *Gynæciorum libri ab Is. Spachio collecti*, Strasbourg, 1597, in-fol.

CLÉOPHAS, l'un des deux disciples qui allant de Jérusalem au bourg d'Emmaüs, rencontrèrent Jesus-Christ le jour de sa résurrection, & l'entretenirent, sans le connoître, de l'histoire de sa vie & de sa passion. Rien de plus touchant, de plus convaincant que la naïve & inimitable simplicité avec laquelle cette conversation est rapportée au chap. 24 de S. Luc.

CLÉOSTRATE, astronome Grec, natif de Ténédos vers l'an 536 avant J. C., découvrit le premier les signes du zodiaque, & reforma le calendrier des Grecs.

CLÉRAMBAULT, voyez CLÉREMBAUT.

CLÉRAMBAULT, (Louis-Nicolas) né à Paris en 1676, mort dans la même ville en 1749, plut à Louis XIV par ses cantates. Ce prince le nomma surintendant des concerts particuliers de madame de Maintenon. Il étoit déjà organiste de S. Cyr. On a de lui cinq livres de *Cantates*, parmi lesquelles celle d'Orphée est regardée comme son chef-d'œuvre. On lui doit encore plusieurs *Mosets*,

& des morceaux de musique composés pour des fêtes particulières. Clérambault unit à la qualité d'habile musicien, celle de bon pere, de bon mari, de bon ami; & les caprices, ordinaires à quelques artistes, ne ternirent jamais ses talens.

CLERC, (Jean le) dit *Bussy*, procureur au parlement de Paris, fut fait gouverneur de la Bastille par le duc de Guise pendant les troubles de la Ligue. Il avoit été d'abord tireur d'armes. Devenu un des chefs de la faction des Seize, il entra dans la grand'chambre du parlement, suivi de 50 satellites, & osa présenter à cette compagnie une requête, ou plutôt un ordre de s'unir avec le prévôt des marchands, les échevins & les bourgeois de Paris, pour la défense de la Religion Catholique, contre la maison royale. Sur le refus du parlement, il mena à la Bastille en 1569, l'épée à la main, tous ceux qui étoient opposés à son parti. Le premier président, Achille de Harlai, & environ 60 autres membres de ce corps, suivirent cet insolent, qui les conduisit comme en triomphe. Il les fit jeûner au pain & à l'eau, pour obliger ces magistrats à se racheter de ses mains; c'est ce qui lui mérita le titre de *Grand-Pénitencier du Parlement*. Lorsque le duc de Mayenne délivra Paris de la faction des Seize en 1591, le Clerc rendit la Bastille à la première sommation, à condition d'avoir la vie sauve. On lui tint parole: il se sauva à Bruxelles, où il vivoit encore en 1634, parlant peu, mais magnifiquement des grands projets qu'il avoit manqués.

C L E

C, (Antoine le) sieur de Metz en 1637, d'un orfèvre, destinateur habile, qui fut son maître. Dès l'âge de 8 ans, il manioit le burin. Il s'appliqua en même tems à l'étude de la géométrie, de la perspective, de la fortification, de l'architecture, & y fit des progrès aussi rapides, que dans le dessin & la gravure. Le maréchal de la Ferté le choisit pour son ingénieur géographe; Louis XIV, pour son graveur ordinaire, à la sollicitation de Colbert; & le pape Clément XI l'honora du titre de chevalier Romain. Le Clerc joignoit à un mérite supérieur, & au goût de tous les arts, un caractère doux & insinuant. Il mourut à Paris en 1714, à 77 ans. Ce maître traitoit également bien tous les sujets: le paysage, l'architecture, les ornemens. On y apperçoit une imagination vive, brillante, mais bien réglée, un dessin très-correct, une fécondité admirable, des expressions nobles & élégantes, une belle exécution. Les productions de son burin, qui se montent à plus de 3000, auroient suffi pour lui faire un grand nom, indépendamment des productions de sa plume. Les principales en ce dernier genre sont: *Un Traité de Géométrie théorique & pratique*, réimprimé en 1745, in-8°, avec la vie de l'auteur. II. *Un Traité d'Architecture*, 2 vol. in-4°. III. *Un Discours sur le Point de vue*, matière que l'auteur avoit approfondie. Après Calot, c'est le graveur qui a fait voir le plus distinctement cinq ou six lieues de pays dans un petit espace. Voyez le *Catalogue raisonné de l'Œuvre de Sébastien le Clerc*, avec sa Vie, par M. Jombert;

C, (Michel le) natif de Metz en 1637, d'un orfèvre, destinateur habile, qui fut son maître. Dès l'âge de 8 ans, il manioit le burin. Il s'appliqua en même tems à l'étude de la géométrie, de la perspective, de la fortification, de l'architecture, & y fit des progrès aussi rapides, que dans le dessin & la gravure. Le maréchal de la Ferté le choisit pour son ingénieur géographe; Louis XIV, pour son graveur ordinaire, à la sollicitation de Colbert; & le pape Clément XI l'honora du titre de chevalier Romain. Le Clerc joignoit à un mérite supérieur, & au goût de tous les arts, un caractère doux & insinuant. Il mourut à Paris en 1714, à 77 ans. Ce maître traitoit également bien tous les sujets: le paysage, l'architecture, les ornemens. On y apperçoit une imagination vive, brillante, mais bien réglée, un dessin très-correct, une fécondité admirable, des expressions nobles & élégantes, une belle exécution. Les productions de son burin, qui se montent à plus de 3000, auroient suffi pour lui faire un grand nom, indépendamment des productions de sa plume. Les principales en ce dernier genre sont: *Un Traité de Géométrie théorique & pratique*, réimprimé en 1745, in-8°, avec la vie de l'auteur. II. *Un Traité d'Architecture*, 2 vol. in-4°. III. *Un Discours sur le Point de vue*, matière que l'auteur avoit approfondie. Après Calot, c'est le graveur qui a fait voir le plus distinctement cinq ou six lieues de pays dans un petit espace. Voyez le *Catalogue raisonné de l'Œuvre de Sébastien le Clerc*, avec sa Vie, par M. Jombert;

C, (Sébastien le) natif de Metz en 1637, d'un orfèvre, destinateur habile, qui fut son maître. Dès l'âge de 8 ans, il manioit le burin. Il s'appliqua en même tems à l'étude de la géométrie, de la perspective, de la fortification, de l'architecture, & y fit des progrès aussi rapides, que dans le dessin & la gravure. Le maréchal de la Ferté le choisit pour son ingénieur géographe; Louis XIV, pour son graveur ordinaire, à la sollicitation de Colbert; & le pape Clément XI l'honora du titre de chevalier Romain. Le Clerc joignoit à un mérite supérieur, & au goût de tous les arts, un caractère doux & insinuant. Il mourut à Paris en 1714, à 77 ans. Ce maître traitoit également bien tous les sujets: le paysage, l'architecture, les ornemens. On y apperçoit une imagination vive, brillante, mais bien réglée, un dessin très-correct, une fécondité admirable, des expressions nobles & élégantes, une belle exécution. Les productions de son burin, qui se montent à plus de 3000, auroient suffi pour lui faire un grand nom, indépendamment des productions de sa plume. Les principales en ce dernier genre sont: *Un Traité de Géométrie théorique & pratique*, réimprimé en 1745, in-8°, avec la vie de l'auteur. II. *Un Traité d'Architecture*, 2 vol. in-4°. III. *Un Discours sur le Point de vue*, matière que l'auteur avoit approfondie. Après Calot, c'est le graveur qui a fait voir le plus distinctement cinq ou six lieues de pays dans un petit espace. Voyez le *Catalogue raisonné de l'Œuvre de Sébastien le Clerc*, avec sa Vie, par M. Jombert;

C L E 207

C, (Antoine le) sieur de Metz en 1637, d'un orfèvre, destinateur habile, qui fut son maître. Dès l'âge de 8 ans, il manioit le burin. Il s'appliqua en même tems à l'étude de la géométrie, de la perspective, de la fortification, de l'architecture, & y fit des progrès aussi rapides, que dans le dessin & la gravure. Le maréchal de la Ferté le choisit pour son ingénieur géographe; Louis XIV, pour son graveur ordinaire, à la sollicitation de Colbert; & le pape Clément XI l'honora du titre de chevalier Romain. Le Clerc joignoit à un mérite supérieur, & au goût de tous les arts, un caractère doux & insinuant. Il mourut à Paris en 1714, à 77 ans. Ce maître traitoit également bien tous les sujets: le paysage, l'architecture, les ornemens. On y apperçoit une imagination vive, brillante, mais bien réglée, un dessin très-correct, une fécondité admirable, des expressions nobles & élégantes, une belle exécution. Les productions de son burin, qui se montent à plus de 3000, auroient suffi pour lui faire un grand nom, indépendamment des productions de sa plume. Les principales en ce dernier genre sont: *Un Traité de Géométrie théorique & pratique*, réimprimé en 1745, in-8°, avec la vie de l'auteur. II. *Un Traité d'Architecture*, 2 vol. in-4°. III. *Un Discours sur le Point de vue*, matière que l'auteur avoit approfondie. Après Calot, c'est le graveur qui a fait voir le plus distinctement cinq ou six lieues de pays dans un petit espace. Voyez le *Catalogue raisonné de l'Œuvre de Sébastien le Clerc*, avec sa Vie, par M. Jombert;

Paris, 1775, 2 vol. in-8°; ouvrage curieux & intéressant.

CLERC, (David le) ministre & professeur en hébreu à Geneve, mourut dans cette ville en 1635, à 64 ans. Ses *Quæstiones sacra* ont été publiées avec les ouvrages d'Etienne le Clerc son frere, en 1685 & 1687, 2 vol. in-8°, par Jean le Clerc son neveu, professeur à Amsterdam, dont nous allons parler.

CLERC, (Daniel le) médecin de Geneve, & conseiller d'état de sa patrie, né en 1652, mort en 1728, à 76 ans, fut aimé & estimé de ses concitoyens par sa bonté, sa candeur, & la facilité de son caractère. Il étoit naturellement gai, mais d'une gaieté froide, qui par cela même étoit plus piquante. Il s'acquit une réputation assez étendue parmi ceux de son art : I. Par *l'Histoire de la Médecine*, poussée jusqu'au tems de Galien inclusivement, Amsterdam, 1729, in-4°. Ce livre plein de recherches savantes, est écrit avec netteté, & l'auteur y fait bien connoître le caractère des anciens médecins, leurs opinions, leur pratique, leurs remèdes. C'est dans les premiers chapitres de cet ouvrage, que Voltaire qui lisoit rarement les auteurs originaux, sur-tout les Grecs, a puisé ce qu'il a dit de vrai sur Hermès, sur Zoroastre & sur les Egyptiens. II. *Historia naturalis Lumbriorum*, Geneve, 1715, in-4°. Ce traité des vers plats est très-estimé. Il a aussi publié, avec Manget, la *Bibliothèque anatomique*.

CLERC, (Jean le) frere du précédent, neveu de David, naquit à Geneve en 1657, avec la

mémoire la plus heureuse, & des dispositions pour tous les genres de littérature. Après avoir parcouru la France, l'Angleterre & la Hollande, il se fixa à Amsterdam, où il professa les belles-lettres, les langues & la philosophie. En 1728, il perdit tout d'un coup la parole en donnant ses leçons. Depuis cet accident, sa mémoire & son esprit s'affoiblirent, & il ne resta du vivant le Clerc qu'un automate languissant. Il parloit, il sembloit même, à son air composé, qu'il pensoit encore; mais toutes ses idées étoient sans ordre & sans suite. Il s'amusoit dans son cabinet à lire, à écrire, à corriger. Il donnoit ensuite ses brouillons à son copiste, pour les porter à l'imprimeur, qui les mettoit au feu tout de suite. Il perdit sa femme, fille de Gregoire Leti, au milieu de ces accidens en 1734. Il la suivit en 1736, sur la fin de sa 79^e année. On ne peut lui refuser beaucoup d'ardeur pour le travail, une érudition vaste, un jugement solide, une fécondité surprenante, une grande facilité pour écrire sur toutes sortes de matieres; mais quelques-uns de ses livres se ressentent de la rapidité avec laquelle il les composoit, & de la trop grande variété de ses travaux littéraires. Il avoit presque toujours cinq ou six ouvrages sur le métier, & il y travailloit ordinairement à mesure que l'imprimeur manquoit de copie. Soixante ans d'étude n'avoient pu le ramener à la vérité. Sectateur secret de Socin, il n'oublia rien pour expliquer plusieurs des miracles rapportés dans l'Ancien & le Nouveau Testament, par des voies

C L E

taurales, pour détourner prophéties qui regardent Messie, & corrompre ceux qui prouvent la Divinité de J. C. accusa d'avoir composé le livre intitulé: *Sentimens de quelques théologiens de Hollande, & l'Histoire critique du Testament*, par M. Siffert. La Défense de ce même livre dans l'intention de décrier l'inspiration des Livres saints, 2 vol. in-8°. Il tâche fort de n'y montrer que ce n'est pas l'auteur du Pentateuque, que l'Histoire de Job n'est qu'un poëme méchant, le Cantique des Cantiques un idylle profane & impie. Voici ceux de ses ouvrages qui ont le plus de réputation: I. *Bibliothèque universelle historique*; journal commencé en 1686 & fini en 1693, 6 vol. in-12. On y trouve des faits fort étendus & des réflexions de quelques auteurs savants, accompagnés de savantes remarques & de critiques. Il n'y garde cependant pas la charité qu'il rendoit tant aux autres. Les Jésuites & les théologiens catholiques y sont l'objet ordinaire de ses satyres pleines de fiel. II. *Journal de la Croze*, dédié à Jean le Clerc pour son ouvrage. La plus grande partie du tome 20 & des cinq tomes de Jacques Bernard. III. *Bibliothèque choisie*, pour servir de suite à la Bibliothèque universelle, en 28 vol. Le premier de 1703 & le dernier de 1713. III. *Bibliothèque ancienne & moderne*, pour servir de suite aux Bibliothèques universelles & choisies, en 29 vol. de III.

C L E 209

in-12, depuis 1714 jusqu'en 1727. IV. *Ars critica*, 3 vol. in-8°, 1712 & 1730: on a repris la liberté avec laquelle il s'explique sur plusieurs écrivains, & principalement sur les SS. Peres. V. *Traité de l'Incrédulité*, où l'on examine les motifs & les raisons qui portent les incrédules à rejeter la Religion chrétienne, 1714 & 1733, in-8°. VI. *Parrhasiana*, ou *Pensées diverses sur des matières de critique, d'histoire, de morale & de politique*: les unes justes, & les autres hasardées ou fausses, Amst. 1699, in-12. Il n'a guère eu d'autre peine que de compiler & d'ajouter à ses recherches, quelques réflexions qui donnent à son livre un air de critique & de philosophie. VII. Des Commentaires latins sur la plupart des livres de l'Écriture-Sainte, Amsterdam, 1710 & 1731, 5 vol. in-fol. VIII. *Harmonia evangelica*, en grec & en latin, Amsterdam, 1700, in-folio: ce n'est guère qu'un pillage fait à M. Thoynard. IX. *Une Traduction du Nouveau Testament* en françois, avec des notes, 1703, 2 vol. in-4°. Ces ouvrages sur l'Écriture déplurent aux Catholiques & aux Protestans, par une foule d'interprétations sociniennes que le Clerc y glissa, tantôt avec art, tantôt à découvert. X. De nouvelles éditions de plusieurs auteurs anciens & modernes, sacrés & profanes, de Pedito Albinovanus, de Cornelius Severus, de Sulpice Severe, d'Éschine, de Tite-Live, de Ménandre, de Philemon, d'Ausonius, d'Érasme, du Traité de la Religion de Grotius; une édition des *Dogmes théologiques* du

P. Petau, 6 vol. in-fol. avec des remarques, sous le nom de *Theophile Alethinus*, qui doivent être lues comme étant de Jean le Clerc, c'est-à-dire d'un socienien, quoiqu'il y en ait aussi beaucoup de judicieuses & d'utiles. Il donna aussi quatre éditions à Amsterdam du *Dictionnaire de Moréri* : celle de 1702 fut augmentée de 6 à 700 articles nouveaux ; une édition des *Peres apostoliques* par J. B. Cotelier, avec des remarques, &c. Amst. 1698 & 1724, 2 vol. in-fol. XI. *Histoire des Provinces-Unies des Pays-Bas*, depuis 1560 jusqu'en 1728 : compilation inexacte & mal écrite, réimprimée à Amsterdam, 1738, 3 tom. en 2 vol. in-fol. XII. *Vie du Cardinal de Richelieu*, 2 vol. in-12, réimprimée avec des pièces en 5 volumes. Les préjugés & les opinions de l'auteur y prennent souvent la place de l'histoire. On voit à la tête de l'édition de 1696 un plan du siège de la Rochelle, très-bien exécuté dans le goût de Callot. XIII. Beaucoup d'écrits polémiques, dans lesquels regnent très-souvent la présomption & l'aigreur. XIV. *Opera philosophica*, Amst. 1710, 4 vol. in-12. XV. *Compendium h. s. s. universalis*, Amst. 1698, in-8°. Voyez Nicéron, tom. 40, p. 294 & 362 ; & sa *Vie* en latin, par lui-même, Amst. 1711, in-8°.

CLERC, (Paul le) Jésuite, né à Orléans en 1657, enseigna les belles-lettres avec succès. Appelé à Paris, il eut divers emplois, & mourut en 1740. Il est auteur des ouvrages suivans : I. *La Vie d'Antoine-Marie Ubaldin*, à la Fleche, 1686, in-10, & plusieurs fois réun-

primée depuis. Le P. Jacques Biderman, de la même société, avoit écrit cette Vie en latin. II. *Réflexions sur les quatre dernières*, Paris & ailleurs. III. Plusieurs livres de piété.

CLERGERIE, voyez BAY.—CLERI, (Petermann) né à Fribourg en Suisse l'an 1510, capitaine au service de Henri II, puis colonel d'un régiment Suisse au service de Charles IX, rendit de grands services à ces princes dans plusieurs expéditions. Il se distingua à la bataille de Dreux, & perdit la vie à celle de Moncontour en 1569, après avoir fait des prodiges de valeur à la tête de son régiment, qui contribua beaucoup à décider la victoire. Henri II l'avoit créé chevalier en 1554.

CLERIC, (Pierre) Jésuite, natif de Beziers, mort à Toulouse en 1740, à 79 ans, après y avoir professé 22 ans la rhétorique, fut couronné huit fois par l'académie des Jeux-Floraux. Ce Jésuite avoit beaucoup de ce feu qui caractérise le poète ; mais son imagination n'étoit pas assez réglée, & ses ouvrages manquent de correction. On a de lui la tragédie d'*Electre* de Sophocle en vers françois, & plusieurs autres pièces de poésie en latin & en françois.

CLET, (S.) voyez ANACLET.

CLEVELAND, (Jean) poète Anglois du tems de Charles I, se distingua autant par son attachement à son souverain que par ses poésies. Le parti de Cromwel lui fit perdre les places lucratives qu'il avoit dans l'université de Cambridge, & il fut obligé de se cacher à

s, où il vécut avec son
muel Butler de la libé-
es royalistes. Il y mou-
9 avril 1658. Ses *Poésies*
s aux circonstances, &
sûtes dans ce tems-là,
s réimprimées plusieurs
: son vivant, mais de-
n ne les a imprimées
fois en 1687, in-8°.

CTHOUE, (Joffe)
s *Clithoveus*, natif de
ort en Flandre, docteur
bonne, mort théologal
rtres l'an 1543, fut un des
rs qui combattirent Lu-
on *Anti-Lutherus*, Paris,
in-folio, est estimé. Si
ique & la science des
ne lui avoient manqué,
it été mis au rang des
rs controversistes. Il pos-
'Ecriture, & avoit beau-
les Peres. Il réfute l'er-
ec solidité, sans s'em-
contre les errans. Son
: plus pur que celui des
iques, & moins élégant
ni de plusieurs orateurs
tems. On peut lire en-
s ouvrages avec fruit ;
les appelle une source
te de bonnes choses :
unum rerum optimarum

LAQUE, voyez JEAN-
QUE (Saint).

IG, (Conrad) *Clin-*
illemand, religieux de
de S. François, vivoit
. Il a composé divers
le controverse : I. *Un*
me, Cologne, 1570,
I. *De securitate Con-*
contre l'*Interim* de
-Quint, ibid. 1563, in-
doit lire avec précau-
qu'il a écrit sur la jus-
1.

CLINGSTET, voy. KLINGS-
TET.

CLINIAS, pere d'Alcibiade,
fit revivre l'hospitalité entre les
Athéniens & les Lacédém-
niens. Il se signala dans la guerre
de Xercès sur une galere armée
à ses dépens, & fut tué à la
bataille de Coronée, l'an 447
avant J. C.

CLINIAS, Pythagorien,
qui vivoit vers l'an 520 avant
l'ere chrétienne, égaya les le-
çons de la philosophie par les
charmes de la musique. Il étoit
d'un naturel prompt & bouil-
lant ; mais il trouvoit dans les
sons de sa lyre un lénitif qui
calmoit les mouvemens de sa
colere. Il avoit coutume de
s'écrier dans ces occasions : Je
m'adoucis !

CLIO, l'une des neuf Muses,
fille de Jupiter & de Mnémo-
syne, préside à l'histoire. On
la représente couronnée de lau-
rier, une trompette dans la main
droite, & un livre dans la
gauche.

CLISSON, (Olivier de)
connétable de France en 1380,
sous Charles VI, élève de Ber-
trand du Guesclin, étoit Breton
comme lui. Il porta d'abord les
armes contre la France ; mais
Charles V l'attira à son service,
par de fortes pensions, & par
l'espérance des grandes charges
de la couronne. Il commandoit
l'avant-garde à la fameuse ba-
taille de Rosebec, en 1382,
contre les Flamands, qui y per-
dirent 25 mille hommes. Cinq
ans après s'étant rendu auprès
du duc de Bretagne, celui-ci le
fit arrêter, après l'avoir accablé
de caresses. Il ordonna à Ba-
valan, capitaine de son château
de l'Hermine, de le coudre dans

un sac, & de le jeter dans la mer. Bavalan, comptant sur les remords du duc, ne crut pas devoir exécuter son ordre. Son maître, revenu à lui-même, rendit son prisonnier; mais ce ne fut qu'après avoir reçu une grosse rançon. Ils se réconcilièrent depuis si sincèrement, que Jean V, en mourant, laissa ses enfans sous la garde de Clifson. Il méritoit cette confiance par son exacte probité : car Marguerite, duchesse de Penthièvre, sa fille, ayant voulu lui insinuer de se défaire de ses pupilles, pour mettre la couronne ducale de Bretagne sur la tête de Jean de Blois son époux, Clifson fut si indigné de cette horrible proposition, que la duchesse auroit éprouvé les effets de sa colere, si elle ne se fut retirée aussitôt de sa présence. Le connétable de retour en France, s'occupa du projet de chasser les Anglois du royaume; lorsque Pierre de Craon, à la tête d'une vingtaine de scélérats, fonda sur lui la nuit du 13 au 14 juin 1392. Clifson, après s'être défendu assez long-tems, tomba de cheval percé de trois coups, & laissé pour mort par les assassins. Ses blessures n'étoient pas dangereuses, & il en guérit. Le roi Charles VI, peu de tems après, fut attaqué de ses accès de frénésie. Les ducs de Bourgogne & de Berri, régens du royaume, dépouillerent le connétable de toutes ses charges, après l'avoir condamné au bannissement perpétuel, & à une amende de cent mille marcs d'argent. Il se retira en Bretagne, & mourut dans son château de Josselin en 1407, aimé des gens de guerre

auxquels il permettoit tout, & hai des grands qu'il traitoit avec hauteur. On le comparoit à du Guesclin pour le courage; mais il lui étoit supérieur par l'art de se ménager des ressources, & de former des projets favorables à son ambition.

CLISTHENES, magistrat d'Athènes, de la famille des Alcéméodines, fit un nouveau partage du peuple. Il le divisa en dix tribus, au-lieu de quatre, & fut l'auteur de la loi connue sous le nom d'*Ostracisme*, par laquelle on condamnoit un citoyen au bannissement, de peur qu'il ne devint le tyran de sa patrie. Le nom d'*Ostracisme* vient du mot *Ostracon*, qui signifie écaille, parce que c'étoit sur une écaille qu'on écrivoit le nom du proscrit. Clisthenes fit chasser par cette loi le tyran Hippias, & rétablit la liberté de la république, l'an 510 avant J. C. Il étoit aïeul de Périclès.

CLITE, fille de Mérops, roi de Rhyndaque, épousa Cyzicus, fondateur de la ville de Cyzique. Cette princesse s'étrangla, pour ne pas survivre à son mari qu'elle aimoit tendrement : étrange maniere de répandre des fleurs sur le tombeau d'un époux ! Cependant les peuples de l'Indoustan, du royaume de Juda en Afrique, & bien d'autres, ont jugé à propos de l'imiter, & l'imitent encore, & cela d'une maniere plus terrible & plus barbare.

CLITOMAQUE, philosophe de Carthage, quitta sa patrie à l'âge de 40 ans. Il se rendit à Athènes, où il fut disciple & successeur de Carnéade, vers l'an 150 avant J. C. Il avoit composé un grand nom-

C L I

ouvrages qui sont perdus, on faisoit cas.

RHOPHON, ancien historien de Rhodes ou Rhoda, des Rhodiens près duquel on trouve le mérite de quelque confirmation. On cite de lui plusieurs ouvrages assez importants dont il n'existe plus que des fragments dans le livre des *Fragmenta* & des *petits Paralleles* de Plutarque. Voyez *l'Index des Mémoires des Inscriptions*, in-4°, pag. 15.

RHODIS, fille d'un Myrtille, étoit si petite, que Jupiter fut obligé de se transformer en un serpent pour la visiter.

RHODUS, frere d'Hellanicus, frere d'Alexandre-le-Grand, étoit sous ce prince, & lui servoit de guide au passage du Grand-Caïque. Un satrape alloit abattre le serpent de hache la tête duquel lorsque Clitus coupe d'un coup de sabre le bras prêt à frapper. Ce service lui gagna la confiance & de sa faveur. Un jour ce roi s'étant exalter ses exploits & à se vanter ceux de Philippe son pere, un accès d'ivresse ; Rhodus, qui apparemment n'étoit pas moins échauffé, indigné de voir un nonopole de gloire, osa critiquer les actions de Philippe, & se mérita les reproches de son frere. Rhodus alla jusqu'à lui reprocher la mort de Philotas & de Parménion. Alexandre, dans le feu de la colère & du vin, le perça d'un javalot, en lui disant : *ne donnez donc aussi rejoindre à Parménion & Philotas, quand la raison lui fut revenue, & qu'il vit Clitus noyé dans son sang, il voulut s'immoler à ses mânes ; les philo-*

C L O 213

sophes Callisthenes & Anaxarque l'en empêcherent ; on fait que cette sorte d'hommes est toujours plus prompte à secourir les rois que les victimes de la royale colere. Il y a d'ailleurs toute apparence, que la démonstration de vouloir se tuer, n'étoit dans Alexandre, devenu un tyran & un monstre, qu'une hypocrisie poltronne, & qu'il s'attendoit bien à cette philosophique opposition.

CLODION le *Chevelu*, successeur de Pharamond son pere, vers l'an 427, passe pour le second des rois de France. Il prit Tournay, Cambrai, & étendit ses conquêtes jusqu'à la Somme. Mais Clodion s'étant conduit avec autant de sécurité, que s'il n'eut pas été en pays conquis, Aëtius accourut, pendant qu'il le savoit livré avec ses capitaines aux plaisirs de la table & à la joie la plus tranquille, le surprit & le défit. Clodion reprenant ensuite courage, se rendit maître de l'Artois & d'Amiens, & mourut en 448.

CLODIUS, (*Publius*) sénateur Romain, mauvais citoyen & ennemi de la république, fut surpris en un rendez-vous avec Pompeia, femme de César, dans la maison même de son mari, où l'on célébroit ce jour-là les mysteres de la Bonne-Déesse. On fait qu'il étoit défendu aux hommes d'y paroître. Clodius s'y introduisit, déguisé en musicienne. On lui fit son procès. Il corrompit ses juges à force d'argent, & fut absous. Clodius devenu tribun, fit exiler Cicéron, & fut tué ensuite par Milon, l'an 59 avant J. C. Cicéron se chargea de

la défense du meurtrier, qui n'en fut pas moins exilé à Marseille.

CLODOALDE, voyez **CLOUD** (Saint).

CLODOMIR, fils de Clovis & de Clotilde, héritier du royaume d'Orléans, fit la guerre à Sigismond, roi de Bourgogne, le prit prisonnier, le fit mourir, & fut tué lui-même en 524, dans un combat qu'il livra à Gondemar, devenu roi de Bourgogne après la mort de saint Sigismond. Clodomir laissa trois enfans de sa femme Gondiuque; les deux premiers (Gontaire & Théodebalde) furent massacrés par Childebart & Clotaire, leurs oncles. Le troisième (Clodoalde, art. précéd.) se sauva dans un cloître & s'y sanctifia.

CLOPINEL ou **JEAN DE MEUN**, naquit à Meun en 1280, & fut appelé Clopinel, parce qu'il étoit boiteux. Il s'appliqua à la théologie, à la philosophie, à l'astronomie, à la chymie, à l'arithmétique, & sur-tout à la poésie. Il amusa la cour de Philippe-le-Bel, par son esprit & par son enjouement. Il s'étoit d'abord fait connoître par quelques petites pièces. Le roman de la *Rose* lui étant tombé entre les mains, il résolut de le continuer : Guillaume de Lorris, premier auteur de cet ouvrage, n'avoit pas pu l'achever. L'amour-profane, la satire, la morale & l'érudition, mais sur-tout les deux premiers, y regnent tour-à-tour. C'est un tas informe de satyres, de contes, de faillies, de grossièretés, de traits moraux & d'ordures. Pour un moment de plaisir qu'on aura en le lisant, on rencontrera cent instans d'ennui. Il y a une naï-

veté qui plaît, parce qu'elle n'est plus de notre siècle : voilà tout son mérite, quoi qu'en dise l'abbé Lenglet, qui nous a donné une édition de ce roman en 1735, 3 vol. in-12 (voyez **MOLINET**). Clopinel a fait encore une Traduction du livre *De la Consolation de la Philosophie*, par le célèbre Boëce, 1494, in-folio; une autre des *Lettres d'Abailard*; un petit ouvrage sur les réponses des Sybilles, &c. On croit qu'il mourut vers l'an 1364.

CLOPPENBURG, (Jean) né à Amsterdam en 1592, visita presque toutes les universités protestantes de l'Europe. De retour dans sa patrie, il exerça l'emploi de ministre en plusieurs endroits, fut professeur en théologie, & prédicateur de l'université de Franeker, où il mourut en 1652. Il publia plusieurs ouvrages qui ont été presque tous recueillis par Jean de Marck, son petit-fils, sous le titre : *J. Cloppenburgii theologica opera omnia*, Amsterdam, 1684, 2 vol. in-4°. Ils renferment des Dissertations, entr'autres sur les sacrifices des Patriarches, sur le jour que J. C. & les Juifs ont mangé l'agneau pascal, sur quelques passages difficiles de l'Ancien & du Nouveau Testament, contre les Anabaptistes & les Sociniens, sur l'usure, &c. Ces écrits montrent qu'il étoit versé dans les langues savantes & dans la critique sacrée. On fait moins de cas, même chez les Protestans, de ses écrits polémiques. Quelques-unes de ses Dissertations ont trouvé place dans les *Criticisacri*.

CLORIS ou **CHLORIS**, fille d'Amphion & de Niobé, épouse

Nelée & ensuite Nestor. Apollon & Diane la tuèrent, parce qu'elle avoit osé se vanter de mieux chanter que le premier, & d'être plus belle que Diane.

CLOS, voyez **DUCLOS**.

CLOTAIRE I, 4^e fils de Clovis & de Clotilde, roi de Soissons en 511, joignit ses armes à celles de Clodomir & de Childebert contre Sigismond, roi de Bourgogne. Il suivit Thiérii la guerre contre le roi de Thuringe, s'unit ensuite avec son frere Childebert, & fit de concert avec lui une course en Espagne en 542. Après la mort de Thiérii, Clotaire eut le royaume d'Austrasie; & après celle de Childebert en 558, il réunit tout l'empire François. Il se signala contre les Saxons & les Thuringiens, & mourut à Compiègne en 561, dans la 51^e année de son regne. L'année d'après, Chramne son fils naturel s'étoit révolté. Son pere l'ayant surpris les armes à la main, le brûla, avec toute sa famille, dans une cabane où il les avoit fait renfermer. Le crime de Chramne étoit sans doute odieux; mais la punition semble ne l'être pas moins. La nature vengea ses droits par les remords qu'éprouva Clotaire, qui ne survécut qu'un an & un jour à cet horrible sacrifice. On dit que se voyant au lit de la mort, il s'écria : *Que le Roi du Ciel est puissant, puisqu'il dispose ainsi de la vie des plus grands rois de la terre!* Clotaire eut six femmes, & laissa quatre enfans qui lui succéderent.

CLOTAIRE II, fils & successeur de Chilpéric I dans le royaume de Soissons, à l'âge de 4 mois, en 584, fut soutenu

par Frédégonde sa mere, contre les efforts de Childebert. Elle remporta sur ce prince une victoire signalée près de Soissons en 593. Après la mort de sa mere, il fut défait par Théodebert & par Thiérii. Ces deux princes étant morts, il réunit toute la monarchie François. Il dompta les Saxons, tua de sa main leur duc Berthoald, & ne songea plus, après la victoire, qu'à assurer la paix de l'état, en y faisant régner la justice & l'abondance. Il mourut en 628, âgé seulement de 45 ans, laissant deux fils, Dagobert & Charibert. L'amour des loix, l'art de gouverner, le zele pour l'observation des canons, ont fait oublier en partie sa cruauté. Il fit égorger les quatre enfans de Théodoric son cousin; il condamna Brunehaut à une mort cruelle; il livra les Saxons à la fureur du soldat, &c.

CLOTAIRE III, fut roi de Bourgogne & de Neustrie. Après la mort de Clovis II son pere en 655, Bathilde sa mere, aidée de S. Eloi, gouverna durant sa minorité avec beaucoup de sagesse. Cette princesse s'étant retirée au monastere de Chelles, Ebroin, maire du palais, s'empara de toute l'autorité, & se fit détester par ses cruautés & ses injustices. Clotaire III mourut en 670, sans postérité.

CLOTHO ou **CLOTHON**, l'une des trois Parques, tient la quenouille, & file la destinée des hommes. Elle est représentée avec une longue robe de diverses couleurs, & une couronne ornée de sept étoiles sur la tête.

CLOTILDE, (Sainte) fille de Chilpéric, roi des Bour-

guignons, eut le bonheur d'être élevée dans la Religion catholique. Quoiqu'elle fut obligée de vivre parmi les Ariens, les principes de la vraie foi qu'on lui inspira dès le berceau, firent sur son ame des impressions profondes. Elle s'accoutuma de bonne heure à mépriser le monde ; & ces sentimens ne firent que se fortifier par la pratique des œuvres de piété. Son innocence ne reçut aucune atteinte des charmes de la vanité mondaine qui l'environnoit de toutes parts. Ce fut en 493 qu'elle épousa Clovis, premier roi chrétien de France. Elle contribua beaucoup à sa conversion par son esprit & ses vertus (*voyez CLOVIS*). Après la mort de son époux en 511, la guerre s'étant allumée entre ses enfans, elle se retira à Tours auprès du tombeau de S. Martin, où elle passa le reste de ses jours dans la prière, le jeûne, les veilles & les autres exercices de la pénitence. Dans sa dernière maladie, ayant envoyé chercher ses fils, & les ayant exhorté de la manière la plus touchante à servir Dieu, & à garder ses commandemens, à protéger les pauvres, à traiter leurs peuples avec une bonté paternelle, à vivre ensemble dans une parfaite intelligence, & à maintenir par tous les moyens possibles, la paix & la tranquillité publiques, elle mourut le trentième jour, après avoir reçu les sacremens, & fait une profession publique de sa foi, le 3 juin 543. Son corps fut rapporté à Paris en l'église de S. Pierre & S. Paul, où Clovis étoit enterré. Outre la collégiale de S. Pierre le-Puellier,

possédée autrefois par des vierges chrétiennes, on compte parmi les magnifiques fondations de cette sainte reine, les monasteres d'Andely, de S. Germain d'Auxerre & de Chelles.

CLOU, (S.) en latin *Clo-dulphus*, *Flondulphus*, *Hodulphus*, fils de S. Arnoul, fut premier ministre de Clotaire II. Ayant été élevé sous les yeux de son pere, il fut paroître dès son bas âge beaucoup d'inclination pour la vertu, & se distingua par ses progrès dans les sciences sacrées & profanes. Il parut avec éclat à la cour des rois d'Austrasie, posséda les premières places sous Dagobert I & Sigebert II, & n'employa la considération dont il jouissoit, que pour la gloire & le bonheur de l'état. Mais l'expérience lui ayant appris combien il est difficile aux ames même les plus vertueuses, de vivre pour Dieu au sein des grandeurs humaines, il choisit un état où il fut moins exposé à la séduction. L'église de Metz ayant perdu son chef, S. Clou fut nommé unanimement, & malgré lui, pour le remplacer. Dès qu'il eut été sacré, il ne s'occupa plus que de remplir en bon pasteur les devoirs de sa charge. » Son amour pour les » pauvres, dit un auteur, étoit » si tendre, qu'il se privoit » pour les assister des choses les » plus nécessaires à la vie. En » méditant aux pieds de la croix, » il nourrissoit son ame du pain » de vic, & acquéroit cet esprit » de ferveur & d'onction, qui » donne tant de force à la prédication de la parole de Dieu. » Plein de zele pour la gloire » de J. C., & de tendresse pour » son troupeau, il travailloit

ardeur infatigable à l'édification des âmes concourut en 696, à 91 ans, en avoir employé son gouvernement de sa Vie authentique écrite par le P. Henfvec des notes.

), (S.) *Clodoal-* us jeune des enfans air, naquit en 522. arune protection spéciale Providence au massacre de Clotaire, auprès de saint Serus solitaire, enfermé elle-même près de Paris.

s'étant plus d'une fois de recouvrer le son pere, il ne vou- en profiter. » La fit un historien, lui couvert le néant des s humaines; elle lui pris qu'un chrétien lus à en être privé posséder; que le vé- oi est celui qui fait uander à lui-même, iser les passions dont es de la terre ne sont souvent les esclaves. rta cette victoire sur ans, & s'appliqua ment à la conserver ratique de toutes les lu christianisme. La it il jouissoit dans sa lule étoit inaltérable; it une joie solide, it pas voulu échanger s délices des cours, s charmes sont em- s par le trouble, la & l'inquiétude ». fut ordonné prétre, évêque de Paris, ionastère au village

de Nogent, appelé S. Cloud, & changé depuis en collégiale. Il mourut saintement en 560. C'est le premier prince du sang des rois de France, que l'Eglise ait honoré d'un culte public.

CLOVIO, (Julio) peintre Esclavon, mort à Rome en 1578, âgé de 80 ans, excelloit dans la miniature. On a de lui des Figures admirables en ce genre, qu'on conserve au palais Farnese, dans un *Office de la Vierge*, écrit à la main.

CLOVIS I, regardé ordinairement comme le véritable fondateur de la monarchie Françoisise, succéda à Childeric son pere l'an 481. Il étendit les conquêtes des François, affermit leur puissance, & détruisit celle des Romains dans la partie des Gaules, située entre la Somme, la Seine & l'Aisne. Siagrius, général Romain, fut vaincu par lui, & décapité près de Soissons, où le vainqueur établit le siege de sa monarchie. Ces victoires furent suivies d'autres succès remportés sur les Germains. Clovis les défit à Tolbiac, aujourd'hui Zulpich, dans l'électorat de Cologne, en 496. Ses troupes commençant à plier, ce prince s'élança tout-à-coup au milieu de la mêlée, leva les yeux & les mains au ciel, & s'adressant au Dieu de sa pieuse épouse: » Seigneur, dit-il, dont » on m'a cent fois relevé la » puissance au-dessus de toutes » les puissances de la terre & » de celle des diéux que j'ai » adorés jusqu'à présent, daig- » nez m'en donner une marque » dans l'extrémité où je me » trouve réduit: si vous me fai- » tes cette grace, je me fais bap- » tiser au plutôt pour n'adorer

» plus désormais que vous ». A peine eut-il prononcé ces paroles, qui furent entendues d'un grand nombre de ses officiers & de ses soldats, que par une assistance manifeste du Ciel, il remporta la victoire la plus éclatante. Dès qu'il fut arrivé à Rheims, S. Remi, évêque de cette ville, le pressa d'accomplir la promesse solennelle qu'il avoit faite. Le roi répondit qu'il ne délieroit pas là-deilus, mais qu'il avoit une armée à qui il vouloit faire agréer sa résolution, & qu'il vouloit même engager à suivre son exemple. Ayant assemblé ses soldats & les plus notables de la nation Françoisé, il les harangua avec ce ton de conviction qui ne manque jamais de faire impression. Il leur remit devant les yeux la journée de Tolbiac, la promesse qu'il avoit faite au Dieu des Chrétiens en leur présence; la révolution subite & heureuse, qui de vaincus qu'ils étoient, les avoit en un instant rendu vainqueurs. Des acclamations interrompirent le discours du prince. La plus grande partie s'écria comme de concert : « Nous renonçons aux dieux mortels, & nous ne voulons plus adorer que l'Immortel : nous ne reconnoissons plus d'autre Dieu que celui que le saint évêque Remi nous prêche ». Clovis fut baptisé le jour de Noël de la même année, par S. Remi, avec 3000 personnes de son armée. Ce grand évêque lui parla avec une fermeté chrétienne : « Prince Sycambre, dit-il, baissez la tête sous le joug de J. C., brûlez ce que vous avez adoré, adorez ce que vous avez

» brûlé ». Clovis étoit alors le seul roi catholique qu'il y eût dans le monde. L'empereur Anastaise favorisoit les Eutychiens; le roi des Vandales en Afrique, Théodoric roi des Ostrogoths en Italie, Alaric roi des Visigoths en Espagne, Gondebaud roi des Bourguignons, étoient Ariens. L'année d'après son baptême, en 497, les peuples renfermés entre les embouchures de la Seine & de la Loire, ainsi que les Romains qui gardoient les bords de la Loire, se donnerent à lui. Ayant tourné ses armes contre Alaric, roi des Goths, il gagna contre lui la célèbre bataille de Vouillé, près de Poitiers, & le tua de sa propre main l'an 507. Il soumit ensuite toutes les provinces qui s'étendent depuis la Loire jusqu'aux Pyrénées, le Poitou, la Saintonge, le Bourdelois, l'Auvergne, le Querci, le Rouergue, l'Albigeois; prit Angoulême & Toulouse : mais il fut vaincu près d'Arles par Théodoric en 509. Anastaise, empereur d'Orient, redoutant sa valeur & admirant ses succès, lui envoya le titre & les ornemens de consul, de patrice & d'auguste, avec une couronne d'or & un manteau de pourpre. Ce fut alors que Paris devint la capitale de son royaume. Il y mourut en 511, à 45 ans, après en avoir régné 30. Ce héros ne triompha pas seulement par les armes; il triompha encore davantage par la force de son génie, & sur-tout par ses lumières & les secours inestimables qu'il trouva dans le christianisme. « Nous croyons, dit le président Hénault, que les évêques & la Religion ont

„ beaucoup contribué aux suc-
 „ cès de Clovis. Les Gaulois
 „ n'avoient ni loix, ni gou-
 „ vernement; les empereurs
 „ d'Orient, qui en étoient
 „ les seuls maîtres, laissoient
 „ ce peuple se gouverner par
 „ les factions. Tout étoit dans
 „ l'anarchie, lorsque Clovis
 „ parut avec son armée; le
 „ clergé favorisa ses conquêtes,
 „ lui fit abandonner ses faux
 „ dieux, négocia son mariage
 „ avec Clotilde, princesse aussi
 „ distinguée par l'élévation de
 „ son esprit que par sa prudence
 „ & sa piété: alors le gouver-
 „ nement féodal rendoit les
 „ grands vassaux oppresseurs,
 „ multiplioit les serfs, & outra-
 „ geoit la dignité de l'homme.
 „ Le clergé s'occupa à dé-
 „ truire l'autorité de ces ty-
 „ rans, & se servit de la Re-
 „ ligion pour donner au peuple
 „ quelques lumieres & quel-
 „ ques vertus. Voilà des bien-
 „ faits qui méritent la justice
 „ du prince & la reconnois-
 „ sance de la nation ». Malgré
 „ l'avantage inestimable du chris-
 „ tianisme, Clovis fut d'une
 „ cruauté qui ne répondoit guère
 „ à la douceur que la Religion au-
 „ roit dû lui inspirer. Il exerça
 „ des barbaries inouïes contre
 „ tous les princes ses parens. Il
 „ s'empara de leurs états. Sigebert
 „ roi de Cologne, Caratic roi
 „ des Morins, Ranacaire roi de
 „ Cambrai, Renomert roi du
 „ Mans, furent les malheureuses
 „ victimes de son ambition san-
 „ guinaire. Les signalés services
 „ qu'il a rendus à la Religion, don-
 „ nent lieu de présumer que le
 „ Seigneur lui aura fait la grace
 „ de se repentir de ses fautes. L'on
 „ rapporte qu'avant de marcher

contre Alaric roi des Goths, &
 d'avoir mis le pied sur les terres
 ennemies, il défendit à toute
 son armée d'y piller aucun vase,
 ni aucun ornement des autels,
 de faire aucune insulte aux
 vierges ou aux veuves sacrées,
 aux clercs, à leur famille,
 à leurs domestiques, ni même
 aux serfs des églises; & qu'a-
 près la guerre, il fit dire aux
 évêques, que chacun pouvoit
 répéter ce qu'il avoit perdu,
 & demander la liberté des es-
 claves. Par un respect tout par-
 ticulier que ce prince portoit à
 S. Martin, il fit encore publier,
 en passant près de Tours, la
 défense d'y rien prendre que
 l'herbe & l'eau. Un soldat ayant
 pris du foin à un pauvre homme,
 en disant que ce n'étoit que de
 l'herbe; le roi le fit mourir sur
 le champ: *Et comment rem-
 porterions-nous la victoire*, dit
 le monarque, *si on offense le
 grand S. Martin?* La grande
 vénération qu'il avoit pour la
 mémoire de S. Hilaire, fut la
 cause qu'il veilla avec le plus
 grand soin à la conservation des
 terres de l'église de Poitiers. Il
 fut enterré à Paris dans l'église
 de S. Pierre & de S. Paul, aujour-
 d'hui Ste. Genevieve, qu'il avoit
 commencée & fondée avant
 d'entreprendre la conquête des
 Gaules sur les Ariens, pour at-
 tirer les bénédictions du Ciel
 sur ses armes. On observe qu'il
 y avoit dans sa vaste étendue
 beaucoup de peintures qui re-
 présentoient des Saints de l'un
 & de l'autre Testament, & qu'il
 se fit d'abord beaucoup de
 miracles au tombeau de Ste.
 Genevieve. Cette église fut en-
 suite achevée par les soins de
 la reine Clotilde. Le manolée

de Clovis qu'on voit dans le chœur de cette église, est un ouvrage récent; c'est le cardinal de la Rochefoucault qui l'a fait ériger. On trouve dans Aimoin une épitaphe de Clovis, attribuée par quelques-uns à S. Remi, & qui commence par ces vers :

*Dives opum, virtute potens,
clarusque triumpho
Condidit hanc sedem rex Clo-
dov. eus, & i. l. m.
Patricius ma, no s. blimis fultit
honore.*

Ses quatre fils, Thierry, Clodomir, Childébert & Clotaire, partagerent entre eux les états de leur pere. C'est sous ce prince que l'usage des vers à soix fut apporté des Indes. Nous avons une *Vie de Clovis* par M. Viallon, pleine de recherches & de bonne critique.

CLOVIS II, fils de Dagobert, régna après lui en 638 dans les royaumes de Neustrie & de Bourgogne, étant à peine âgé de 9 ans, sous la tutelle de Nantilde sa mere, qui gouverna avec les maires du palais. Ce prince épousa Bathilde, & mourut en 655, à 23 ans. Il fut le pere des pauvres. Dans un tems de disette, après avoir épuisé ses coffres pour secourir ses sujets, il fit enlever les lames d'argent dont son pere Dagobert avoit fait couvrir le chevet de l'église de S. Denis, & en fit distribuer le produit aux pauvres. Ce prince dans une assemblée d'évêques, obtint, en dédommagement pour cette abbaye, une exemption de toute juridiction, laquelle fut confirmée par Landeric, évêque de Paris. Il laissa trois fils, Thierry, Clotaire III, & Childeric II.

CLOVIS III, fils de Thierry III, roi des François, lui succéda en 691. Il régna cinq ans sous la tutelle de Pepin Héristal, maire du palais, qui s'étoit emparé de l'autorité royale. Il mourut en 695, à 14 ans.

CLUENTIUS, Romain, fut accusé par sa mere Sosie d'avoir fait mourir Oppianicus son beau-pere, l'an 54 avant J. C.; mais Cicéron prit sa défense, & prononça en sa faveur la belle oraison *pro Cluentio*.

CLUGNY, (François de) né l'an 1637 à Aigues-Mortes en Languedoc, entra fort jeune dans la congrégation de l'Oratoire à Paris. Après avoir enseigné avec réputation dans divers colleges, il fut envoyé à Dijon en 1665. Il y passa le reste de ses jours, occupé à la direction des ames, prêchant, confessant, catéchisant. Il mourut à Dijon en 1694, à 57 ans. Ses Œuvres spirituelles sont en 10 vol. in-12 : on les lit peu, parce qu'elles sont pleines d'idées singulieres & bizarres, & d'expressions peu assorties à la dignité des choses.

CLUSA, (Jacques de) nommé aussi *de Parades*, ou plutôt *de Paradiso*, du nom du monastere qu'il habitoit en Pologne, ordre de Citeaux, diocèse de Posen. On dit qu'ensuite il se fit chartreux & vécut 20 ans dans la chartreuse d'Erfort, où il mourut à 80 ans, en 1465. On a de lui un traité *De apparitionibus animarum post exitum a corporibus, & de earumdem receptaculis*, imprimé à Burgdorff en 1475, in-fol. Quelques auteurs distinguent *Jacques de Cluse* de *Jacques de Paradiso*, & un *Jacques de Para-*

d'iso d'un autre du même nom ; auteur d'un *Speculum religiosorum*. Nous avons suivi l'opinion qui nous a paru la plus vraisemblable ; c'est à tort qu'on attribue à un auteur de ce nom le traité intitulé *Onus Ecclesie*, &c. (voyez JEAN DE CHELM). — Il y a aussi un Paul PARADES ou PARADISI (voyez ce mot).

CLUSIUS, voyez ECLUSE.

CLUVIER, ou plutôt CLUWER, (Philippe) naquit à Dantzick en 1580. Il quitta l'étude du droit, pour s'adonner entièrement à la géographie. Il voyagea en Angleterre, en France, en Allemagne, en Italie, & se fit par-tout des amis illustres. On le sollicita puissamment de rester à Rome, où son génie pour les lettres, & principalement pour les langues, trouva beaucoup d'admirateurs. Il en parloit dix avec facilité, le grec, le latin, l'allemand, le françois, l'anglois, le hollandois, l'italien, le hongrois, le polonois & le bohémien. On doit à ses veilles plusieurs ouvrages géographiques. I. *De tribus Rheni alveis*, in-4° ; ouvrage plein d'érudition ; il se trouve aussi dans le suivant. II. *Germania antiqua*, Leyde, 1616, 2 vol. in-fol. III. *Italia antiqua ; Sicilia, Sardinia & Corsica*, Leyde, 1624, 3 vol. in-fol. écrit dans le même goût que le précédent ; c'est-à-dire avec beaucoup d'exactitude. IV. *Introductio in universam Geographiam, tam veterem quam novam*, traduite en françois par le P. Labbe en 1697, in-4°, Amsterdam, avec les notes de Reikius ; & réimprimée en latin en 1727, in-4°, par les soins de Bruzen de

la Martiniere, qui l'a enrichie de ses remarques & de celles de différens savans. V. *Disquisitione de Francis & Francia*. Cluvier mourut à Leyde en 1623, à 43 ans, regardé comme le premier géographe qui ait su mettre en ordre ses recherches, & les réduire à des principes. S'il se trompe souvent, c'est qu'en matière de géographie il n'est presque pas possible d'éviter toutes les erreurs sans des connoissances locales, qu'un écrivain ne peut acquérir sans voir tout par lui-même. Un reproche plus grave est d'exercer une critique aigre & dédaigneuse contre des assertions vraies, & de s'élever contre des gens mieux instruits sur ces articles que lui (voyez le *Journ. hist. & litt.* 15 novembre 1783, p. 431).

CLUVIER, (Jean) fils du précédent, professeur d'histoire dans l'académie de Leyde, est connu par un *Epitome historiarum totius mundi*, plusieurs fois réimprimé en Hollande, & toujours avec des suppléments ; la première édition est de l'an 1630, in-4°, & une des dernières de l'an 1668. C'est un ouvrage utile, particulièrement pour l'histoire de l'Empire, qui y est mieux détaillée que celle des autres empires.

CLYMENE, nymphe, fille de l'Océan & de Thétis. Apollon l'aima & l'épousa. Elle eut de lui Phaëton, & ses sœurs Lampecie, Phaëtuse & Lampetuse.

CLYTEMNESTRE, fille de Jupiter & de Léda, femme d'Agamemnon, se livra à sa passion pour Egyfte, dans le tems que son mari étoit au siege

de Troie. Egeſthe, de concert avec elle, fit massacrer Agamemnon au milieu d'un festin. Après ce meurtre, Clytemnestre épouſa publiquement son amant, & lui mit sa couronne sur la tête. Oreste, fils d'Agamemnon, vengea la mort de son pere, & tua ses meurtriers.

CLYTIE, fille de l'Océan & de Thétis, fut aimée du Soleil, & conçut une telle jalousie de s'en voir abandonnée pour Leucothoé, qu'elle se laissa mourir de faim ; mais Apollon la métamorphosa en une fleur appelée Héliotrope ou Tourneſol, parce qu'elle regarde toujours l'astre de la lumiere.

CNOX, voyez KNOX.

COBERGER, voyez KOEBERGER.

COCCAIE, (Merlin) voyez FOLENGIO.

COCCEIUS, habile architecte de Rome, que quelques-uns disent être un des ancêtres de l'empereur Nerva, qui s'appelloit du même nom, s'est rendu célèbre par plusieurs beaux édifices. Le tems en a respecté quelques-uns ; tel que le temple que Calpurnius dédia à Auguste, dans la ville de Pouzzol, au royaume de Naples, & qui est aujourd'hui la cathédrale de cette ville. Une entreprise encore plus considérable l'a immortalisé : c'est la grotte qui alloit de Cumes au lac d'Averne. Une tradition ancienne, dont la construction du temple de Pouzzol & l'entreprise de la grotte de Cumes, sont peut-être la source, lui attribue également celle de Naples ou de Pouzzol. C'est une montagne creusée de la longueur d'environ un mille, où

deux voitures peuvent passer commodément. Addison, voyageur très-sensé, pense avec assez de vraisemblance, qu'on n'eût d'abord en vue que de tirer des pierres de la montagne, pour construire la ville & les môles de Naples : & qu'ensuite on imagina de percer la montagne jusqu'au bout, pour y pratiquer un chemin. Sa conjecture est fondée sur ce qu'on ne voit aucun amas autour de ce mont, & paroît se confirmer par l'aspect des carrieres qu'on voit dans le voisinage de Maëstricht, qui présentent de vastes galeries souterraines d'une très-longue étendue.

COCCEIUS, (Jean) né à Brême en 1603, professeur de théologie à Leyde, a encore aujourd'hui un grand nombre de sectateurs appelés *Cocceiens*. Voët & Desmarêts combattirent avec beaucoup de zèle ses sentimens, & firent passer leur auteur pour hérétique. Cocceius croyoit qu'il devoit y avoir dans le monde un regne visible de J. C., qui aboliroit le regne de l'Antechrist ; & que ce regne étant établi avant la fin des siècles, après la conversion des Juifs & de toutes les nations, l'église catholique seroit dans sa gloire. Il s'étoit fait un système particulier de théologie ; disposant l'économie du Vieux & du Nouveau-Testament, d'une manière nouvelle, & trouvant presque partout la venue de J. C. & celle de l'Antechrist. Ses Commentaires sur la Bible, outre qu'ils sont trop diffus, sont remplis des singularités dont il étoit entêté. Ce savant bizarre mourut à Leyde en 1669, à 66 ans. On

a recueilli ses ouvrages en 10 tom. in-fol. , dont les 8 premiers parurent à Francfort-sur-le-Mein en 1689 , & les 2 derniers à Amsterdam en 1706. On a donné de lui en 1708 , *Opera anecdota , theologica & philologica* , 2 vol. in-fol. Cette énorme collection ne peut être lue en entier que par un Cocceïen. Jurieu le peint comme un homme de bien , doux & modeste , capable d'un grand travail ; mais né plutôt pour compiler les rêveries des autres , & y ajouter les siennes , que pour penser solidement.

COCCEIUS , (Henri) né à Brême en 1644 , fut professeur en droit à Heidelberg , à Utrecht & à Francfort. Après s'être perfectionné dans l'étude du droit public par des voyages en Angleterre , en France , en Allemagne ; l'empereur , qui l'avoit employé dans des affaires secrètes & importantes , l'honora en 1713 de la qualité de baron de l'empire. Il mourut à Francfort-sur-l'Oder en 1719. On a de ce savant jurisconsulte plusieurs ouvrages sur la science qu'il avoit professée , très-estimés en Allemagne. I. *Juris publici prudentia compendiosè exhibita* , 1695 , in-8°. II. *Hypomnemata Juris* , 1698 , in-8°. III. *Prodromus justitiæ gentium* , in-8°. IV. *Deductiones , Consilia* , in-fol. V. Un recueil de ses Theses , en 4 vol. in-8°. Cocceius n'étoit redevable de son habileté qu'à la méditation & au travail. Il n'avoit jamais entendu de leçons , que sur les *Institutions du Droit*. Son caractère étoit doux & obligeant ; sa probité & son désintéressement étoient extrêmes.

COCCEIUS , (Samuel de) baron Allemand , fils du précédent , né à Francfort-sur-l'Oder vers la fin du dernier siècle , mort en 1755 ; s'éleva , par sa profonde connoissance du droit public , aux places de ministre d'état , & de grand-chancelier du roi de Prusse Frédéric III. Ce prince confia au baron Cocceius la réformation de la justice dans ses états. Le *Code Frédéric* , que ce ministre forma en 1747 , n'a pas rempli l'attente des savans , moins encore les vues du roi , sous le gouvernement duquel l'administration de la justice fut toujours dans un état de mobilité & d'incertitude , & finit par être arbitraire ; le monarque rebuté ou irrité du peu de fruits des innovations introduites , ayant pris le parti de décider souvent lui-même les causes quelconques , avant ou après la sentence des juges ; ce qui a produit des scènes fort étranges : celle du meûnier Arnold , entr'autres , a fait beaucoup de bruit dans le monde. Outre cet ouvrage , qui est en 3 vol. in-8° , on a du baron Cocceius une édition latine du *Traité de la Guerre & de la Paix* de Grotius , plus ample qu'aucune qui eût paru encore. Elle a été imprimée en 1755 , à Lausanne , 5 vol. in-4°. Le premier tome , qui sert d'introduction à l'ouvrage , est de Cocceius le pere.

COCCHI , (Antoine-Célestin) né à Mugello en Toscane le 3 août 1695 , fut successivement professeur en médecine à Pise , en philosophie & en anatomie à Florence , & antiquaire du grand-duc , qui cultivoit les gens-de-lettres de tous les

pays. Quoique le but principal de ses études eût été la médecine, il excella aussi dans la littérature. Ce fut lui qui traduisit en latin le roman d'*Abrocome & Anthia* par Xénophon, qui fut imprimé à Londres en 1726, grec & latin, in-4°. Il prononça aussi plusieurs Discours italiens sur des objets de médecine, & sur quelques savans, qui ont été imprimés à Florence en 1761, 2 parties. Son *Discours sur le régime pythagoricien* a été traduit en françois, in-8°. On a encore de lui : I. *Epistola physico-medica*, 1732, in-4°. II. Une édition grecque & latine d'*Orobase & de Soranus sur les fractures & luxations*, Florence, 1754, in-fol. Ce savant mourut en 1758.

COCCIUS, (Josse) savant controversiste, natif de Bilsfeld, d'abord luthérien, embrassa la Religion catholique à Cologne, & fut chanoine de Juliers. On a de lui un long ouvrage de controverse en latin, intitulé : *Le Trésor catholique*, réimprimé à Cologne en 1674, 2 vol. in-folio ; moins lu que Bellarmine, & moins digne de l'être. Il mourut le 31 décembre 1618.

COCCOPANI, (Jean) originaire de Lombardie, né à Florence en 1582, mécanicien, architecte, peintre, mathématicien, s'acquit une grande réputation & fut appelé à Vienne en 1622 par l'empereur Ferdinand II, qui l'employa dans ses armées comme ingénieur. De retour à Florence, le grand-duc l'employa à bâtir le palais de *Villa Imperiale* ; c'est sur ses dessins & sous sa direction que l'on construisit aussi le beau couvent des Carmélites.

Le grand-duc lui donna ensuite une chaire de mathématiques, qu'il occupa jusqu'à sa mort arrivée en 1649.

COCHEM, (Martin de) capucin, né à Cochem, petite ville de l'électorat de Trèves, mort en 1712 dans un âge fort avancé, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages de dévotion, où l'on trouve plus de zèle que de discernement. On ne peut néanmoins disconvenir qu'ils n'aient contribué à nourrir la piété parmi les peuples des princes catholiques d'Allemagne.

COCHET DE S. VALLIER, (Melchior) d'abord secrétaire du duc d'Orléans régent, ensuite conseiller & président au parlement de Paris, mourut dans cette ville en 1738, à 74 ans. Il est principalement connu par un *Traité de l'Indult*, en 3 vol. in-4°. L'auteur approfondit une matière, qui jusqu'alors n'avoit été traitée que fort légèrement par Raynaudin & par Pinson. Ce savant juriconsulte laissa en 1725, un fonds de dix mille livres de rente pour marier chaque année une demoiselle noble de Provence, à perpétuité. Tous les bons citoyens ont loué la fondation & le fondateur.

COCHIN, (Henri) né à Paris en 1687 avec les dispositions les plus heureuses, se consacra de bonne heure au barreau, pour lequel il sembloit que la nature l'avoit fait naître. Il joignit à l'étude de la jurisprudence, celle des orateurs & des philosophes anciens & modernes, grecs, latins, italiens & françois. Reçu avocat en 1506, il s'attacha d'abord au grand-

grand-conseil, & y plaida sa première cause à 22 ans, avec le même succès qu'auroit eu un vieux orateur dans sa dernière. Ses progrès furent si rapides, qu'à 30 ans son nom étoit avec celui des plus habiles canonistes. Dès qu'il parut au parlement, il balança la réputation du fameux le Normand, appelé *l'Aigle du Barreau*. Sa bouche & sa plume devinrent bientôt l'oracle du public. Il fut consulté de toute la France, & mourut à Paris en 1747, à 60 ans. Une modestie singulière rehaussoit l'éclat de ses vertus & de ses talens. Un de ses confrères (le même M. le Normand) lui dit après sa première cause, qu'il n'avoit jamais rien entendu de si éloquent. *On voit bien*, lui répondit Cochin, *que vous n'êtes pas du nombre de ceux qui s'écourent*. Ce que l'on a pu recueillir de ses ouvrages, forme six vol. in-4°, Paris, 1751 & suiv. On y trouve des Mémoires, des Consultations, des Discours, des Plaidoyers, &c. On a dit de lui, qu'il étoit dans le barreau, ce que Bourdaloue étoit dans la chaire. Son éloquence est à la fois noble & simple; pleine de nerf, d'élégance & de précision. Il réduit toutes ses preuves à une seule, qu'il fait paroître sous des faces différentes, & toujours avec le même avantage. Il plaidoit la plupart de ses causes sur de simples extraits. Les endroits les plus pathétiques & les plus brillans naissoient dans le feu de l'action. « J'ai lu avec attention, » dit l'abbé Auger (*Traduction de Démosthène & d'Eschine*), les principaux Plaidoyers & Mémoires de nos *Tome III.*

„ célèbres avocats; Cochin est
 „ le seul qui m'ait paru pou-
 „ voir soutenir le parallèle avec
 „ l'orateur d'Athènes; mais je
 „ crois qu'il lui est bien infé-
 „ rieur par la subtilité & l'abon-
 „ dance des raisons, pour la
 „ simplicité piquante & la ra-
 „ pidité du style. Il écrit avec
 „ noblesse, avec force; il a du
 „ nombre & de l'harmonie;
 „ son style s'éleve & s'anime
 „ dans les grandes causes. A
 „ l'exemple de Démosthène,
 „ il discute & approfondit l'es-
 „ prit des loix, il généralise les
 „ idées particulières, & en tire
 „ des principes lumineux qui
 „ frappent & saisissent par leur
 „ évidence. La raison princi-
 „ pale & victorieuse ne lui
 „ échappe pas; il la présente
 „ plusieurs fois sous des jours
 „ différens; il en fortifie ses
 „ autres moyens. Ce font là de
 „ grandes parties dans les-
 „ quelles il ne le cede guère
 „ à l'orateur Grec ». L'on n'a
 „ conservé de ses Plaidoyers, que
 „ ceux qu'il avoit fait imprimer
 „ lui-même en forme de Mémoires.
 „ Les lecteurs qui voudront con-
 „ noître plus particulièrement ce
 „ grand-homme, peuvent con-
 „ sultier la préface dont M. Ber-
 „ nard a orné le premier vol. de
 „ ses ouvrages: Cochin y est peint
 „ comme orateur, comme écri-
 „ vain, comme chrétien, comme
 „ citoyen. On rapporte de cet avo-
 „ cat, un trait qui prouve combien
 „ il étoit pénétré des vérités de
 „ la Religion. Une femme de qua-
 „ lité pour qui il venoit de plai-
 „ der, lui ayant dit, « qu'il étoit
 „ si supérieur aux autres hom-
 „ mes, que si c'étoit le tems du
 „ paganisme, elle l'adoreroit
 „ comme le dieu de l'élo-
 „ »
 „ P

» quence ». *Dans la vérité du Christianisme, M. de Laune, dit Cochin, l'homme n'a rien dont il puisse s'approprier la gloire.* Ce n'est certainement pas ainsi qu'auroient répondu nos petits esprits, si pleins d'eux-mêmes; eux qui croient tout tenir de leur propre fonds, & qui ne peuvent réellement s'approprier que le ridicule de leurs prétentions. » Que penser, dit
 ,, un judicieux critique, de
 ,, cette éloquence prétendue
 ,, légère, qui semble être l'u-
 ,, nique but de nos orateurs
 ,, modernes, & principalement
 ,, de ceux du barreau? L'esprit
 ,, frivole de notre siècle y regne
 ,, comme par-tout ailleurs.
 ,, Après avoir étouffé le goût
 ,, des beautés vraies & solides,
 ,, il ouvre une libre carrière
 ,, aux prétentions les plus bi-
 ,, farres. Delà naissent ces ré-
 ,, putations acquises à si bon
 ,, marché, qui dégradent la
 ,, dignité de cette partie des
 ,, belles-lettres. Est-ce par des
 ,, phrases philosophiques, par
 ,, des ironies indécentes, par un
 ,, style épigrammatique, par un
 ,, ton & des manières conformes
 ,, aux mœurs énervées de
 ,, notre tems, qu'on prétendroit
 ,, nous retracer dans la plus
 ,, noble des fonctions, cette élé-
 ,, vation, & sur-tout cette dé-
 ,, cence qui caractérisoit chez
 ,, les Romains, les défenseurs
 ,, des loix? »

COCHIN, (Jean-Denis)
 docteur de Sorbonne, né à Paris
 le 1 janvier 1726, trouva dans
 Claude-Denis Cochin, un pere
 tendre & vertueux qui ne né-
 gligea rien pour lui procurer une
 éducation propre à développer
 ses heureuses dispositions, en

même tems qu'elle étoit con-
 forme au goût qu'il avoit té-
 moigné dès son enfance, de se
 livrer aux honorables fonc-
 tions du sacerdoce. Déjà il avoit
 acquis une réputation aussi bril-
 lante que bien méritée, lorsqu'à
 l'âge de 30 ans il fut nommé à
 la cure de S. Jacques du Haut-
 Pas. C'est-là que son zèle parut
 dans tout son éclat, sur-tout sa
 charité pour les pauvres. » On
 » seroit véritablement étonné,
 » dit un auteur, qu'un seul
 » homme eut pu faire tout ce
 » qu'il a fait, former tant d'é-
 » tablissements, procurer tant
 » de secours à toutes les classes
 » d'indigens, si l'on ne savoit
 » que l'on est capable de tout,
 » lorsqu'à l'esprit, au bon sens
 » & aux lumières acquises,
 » telles que les réunissoit M. Co-
 » chin, se joint le desir de faire
 » le bien, qui devient une espece
 » de besoin pour certains hom-
 » mes, & sur-tout pour ceux
 » qu'anime la Religion, le plus
 » pur & le plus puissant des
 » motifs ». De tous ses établis-
 semens, celui qui lui fait le plus
 d'honneur, est l'Hospice qu'il
 fonda pour les pauvres malades
 de sa paroisse, & qu'il eut la satis-
 faction de voir achevé avant
 sa mort, arrivée le 3 juin 1784.
 On a de ce charitable & zélé
 pasteur: I. *Des Prônes*, 4 vol.
 in-12. II. *Exercices de retraite*,
 in-12. III. *Œuvres spirituelles*,
 que le frere de l'auteur publia
 après sa mort. M. Cochin avoit
 un talent très-distingué pour
 faire des Prônes & des Instruc-
 tions. On alloit l'entendre avec
 empressement, & on étoit au-
 tant édifié du ton de sentiment
 & de conviction avec lequel il
 débitoit ses discours, que char-

mé du naturel & de la facilité de son élocution. On retrouve ces qualités dans les instructions qui composent ses *Œuvres spirituelles*.

COCHIN, (Charles-Nicolas) graveur célèbre, Parisien, mort en 1754, à 66 ans, s'occupa dans sa jeunesse à la peinture; ce qui lui donna beaucoup de facilité pour la gravure. On trouve dans ses ouvrages cet esprit, cette pâte, cette harmonie & cette exactitude qui constituent l'excellence de cet art. Ses principales estampes sont *Rebecca*, *S. Basile*, *l'Origine du feu*, d'après F. le Moine; *Jacob & Laban*, d'après M. Restout; la *Nôce de village*, d'après Watteau; & le recueil des *Peintures des Invalides*, que des soins pénibles & un travail continu pendant près de dix ans, l'ont mis à portée de publier avec succès.

COCHIN, (Charles-Nicolas) né à Paris le 22 février 1715, fut destiné par son pere, graveur du roi en son académie de peinture & sculpture, & par sa mere, exerçant le même talent, au dessin & à la gravure. A l'âge de 15 ans, ce jeune artiste déjà rebuté du travail froid & monotone des commencemens de la gravure au burin, se livra au penchant qui l'entraînoit vers la gravure à l'eau-forte, & ce fut dès-lors qu'il déploya & fit connoître les talens rares dont il étoit doué, une touche spirituelle, le génie poétique & la belle composition qui caractérisent les ouvrages de ce célèbre artiste. Cochin réunissoit aux grands talens les qualités de l'esprit & du cœur propres à le

faire aimer de ses égaux & de ses supérieurs. Ce fut en conséquence qu'il fut choisi, pour partir pour Rome, le 20 décembre 1749, en compagnie de M. de Vandières, désigné par le roi, pour être directeur-général de ses bâtimens, en la place de Tournehem, son oncle; voyage qui dura jusques vers la fin de septembre 1751. Ce fut en cette même année 1751, le 27 novembre, que Cochin fut reçu académicien par acclamation, & sans avoir donné à l'académie de morceau de réception, & fut admis le 4 décembre suivant, à prêter le serment ordinaire, entre les mains de Coypel, premier peintre du roi, directeur & recteur de l'académie royale de peinture & sculpture. Le décès de Coypel, arrivé le 23 juin 1752, rendit vacante la place de garde des dessins de sa majesté aux galeries du Louvre; Cochin fut nommé à cette place, où il continua de se faire connoître non-seulement pour artiste aussi habile, mais comme homme de lettres; nombre de discours par lui lus en différens tems à l'académie sur différens objets de l'art, & dont plusieurs ont été livrés à l'impression, lui ont mérité d'être élu secrétaire & historiographe de l'académie royale de peinture & sculpture, le 25 janvier 1755. Louis XV lui accorda des lettres de noblesse, & l'admit ensuite dans l'ordre de S. Michel, dans lequel il fut reçu le 28 novembre 1756. Il mourut le 29 avril 1790. Il est peu d'artistes des mains desquels il soit sorti plus d'ouvrages que de celles de Cochin, auquel la Providence

a conservé l'exercice de ses talens, jusqu'à l'âge de 75 ans passés, qui a fait le terme de ses travaux.

COCHLÉE, en latin *Cochlaus*, (Jean) né à Wendelstein, près de Nuremberg, doyen de Francfort-sur-le-Mein, fut chassé de cette ville par les Luthériens; il devint ensuite chanoine de Breslau. Il disputa vivement contre Luther, Oslander, Bucer, Mélanchthon, Calvin, & les autres auteurs des nouvelles opinions. Ses invectives contre les hérésiarques sont un peu fortes; mais ses intentions étoient droites. Il ne fut pourtant pas aussi estimé qu'Eckius par les Catholiques, ni tant craint par les Protestans. Il se tenoit ordinairement aux principes généraux, sans approfondir les questions particulières; & s'attachoit plutôt à réfuter les erreurs, qu'à établir solidement les vérités contestées. Son style est assez facile, mais négligé. Ses principaux ouvrages sont: I. *Historia Hussitarum*, Mayence, 1549, in-fol. livre rare & curieux, l'un des meilleurs de cet auteur. II. *De actis & scriptis Lutheri*, in-fol. 1549. Cochlée avoit beaucoup lu les écrits de ce patriarche de la réforme, & ceux des autres Protestans: il s'en servoit utilement pour les convaincre de variations & de contradictions. III. *Speculum circa Missam*, in-8°. IV. *De vita Theodorici regis Ostrogothorum*, Ingolstadt, 1544, in-4°; Stockholm, 1699, in-4°. On a joint dans cette dernière édition ce qui se trouve dans plusieurs auteurs anciens sur ce prince; & c'est ce qui la fait rechercher. V. *Concilium*

Cardinalium, anno 1538, in-8°.

VI. *De emendanda Ecclesia*, 1539, in-8°, rare. Pour faire voir que les Luthériens, ne reconnoissant point l'autorité de l'Eglise, pouvoient abuser de l'écriture-Sainte, il fit paroître en 1527 un livre exprès, tissu de passages sacrés, pour prouver que J. C. n'est pas Dieu, & un autre en 1528, pour prouver qu'on doit obéir au diable, & que la sainte Vierge avoit perdu sa virginité. Effectivement, dès que l'explication de l'écriture devient arbitraire, on la fera servir à toutes sortes d'erreurs. Il mourut à Breslau en 1552, à 72 ans.

COCK, voy. **COECK**, **COKE**, **COOK**.

COCKBURN, (Catherine) fille de David Trotter, gentilhomme Ecossois, capitaine de vaisseau sous Charles II, naquit à Londres en 1679, s'appliqua à la poésie dès sa jeunesse, & donna des preuves de son talent en ce genre, en publiant un poème qu'elle intitula les *Neuf Muses*. Elle s'appliqua aussi à la philosophie & fit l'*Apologie* du traité de l'*Entendement humain* de Locke. Elle se convertit à la Religion Catholique, épousa M. Cockburn en 1708, & mourut en 1749, à 17 ans. On a donné la collection de ses *Œuvres* en 2 vol. in-8°.

COCLÈS, voyez **HORACE**.

COCLÈS, (Barthélemi) vivoit dans le 15^e siècle. Il se mêla de prédire, & plusieurs de ses prédictions se trouvant véritables. Il en composa un Recueil, Strashourg, 1536, in-8°, où son art étoit expliqué. Achillini l'orna d'une préface,

également admirée des amis & des ennemis de l'art de deviner. Coclès, dit-on, prédit à Luc Gauric, fameux jurisconsulte, qu'il endureroit bientôt un supplice sans l'avoir mérité; mais qu'il n'en mourroit pas. En effet, Bentivoglio, seigneur de Bologne, ayant appris que Gauric s'étoit avisé de prophétiser qu'avant la fin de l'année il seroit chassé de son état, lui fit donner l'estrapade. Coclès mourut, ainsi qu'il l'avoit prédit lui-même, d'un coup sur la tête. Hermès de Bentivoglio, fils du seigneur de Bologne, le fit assassiner par Caponi, qui lui donna un coup de hache sur la tête, comme il ouvroit sa porte. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que Caponi, étant allé consulter Coclès, dont il n'étoit point connu, celui-ci lui dit : *Hélas ! mon ami, vous commettez un meurtre avant qu'il soit nuit.* Après sa mort, on trouva dans son cabinet des prédictions sur ceux de sa connoissance, dont il avoit vu la main & le visage, qui se trouverent toutes aussi véritables que celle-ci, du moins à ce que rapporte Varillas; mais on fait que cet auteur ne mérite pas d'être toujours cru. Les théologiens ont écrit que, si ces sortes de prédictions se trouvent trop exactement accomplies pour qu'on puisse s'en prendre au hasard, on doit plutôt les attribuer à l'esprit malin, qu'à la science frivole de l'astrologie judiciaire.

COCUS, (Robert) théologien Anglois, vicaire de Léeds, mort en 1604, s'est fait estimer par son ouvrage intitulé : *Censuræ quorundam Scriptorum, qui sub nominibus Patrum an-*

tiquorum a Pontificiis citari solent, Londres, 1623, in-4°. Il y discerne avec beaucoup de sagacité les vrais ouvrages des Peres de l'Eglise, d'avec ceux qu'on leur attribue faussement. C'est dommage que l'esprit & le langage de secte défigurent ses observations.

CODDE, (Guillaume Vander) protestant, né à Leyde en 1575, fut professeur de la langue hébraïque dans sa ville natale; il en fut dégradé, parce qu'il avoit pris le parti des Arminiens; effet assez singulier de la tolérance tant prêchée par les Calvinistes. Il mourut vers l'an 1619. On a de lui : I. *Des Notes sur le prophete Osée*, Leyde, 1621, in-4°. II. *Sylloge vocum versusque proverbiorum*, 1623, &c. Guillaume Vander Codde avoit trois freres, Jean, Adrien & Gilbert, qui, avec un nommé Antoine Cornéliusson, donnerent naissance à la secte nommée des *Prophètes* en Hollande. Ils commencerent par décrier les pasteurs, comme gens qui s'arrogeoient le droit de parler seuls dans l'église, & qui menoient une vie oisive aux dépens d'autrui. Ils introduisirent chez eux le baptême par immersion, & soutinrent qu'il n'étoit pas permis aux Chrétiens d'être magistrats ni soldats. Ils rejeterent généralement toutes les confessions de foi, & s'en tinrent au sentiment d'Arminius sur la prédestination. Le fanatique Jean Vander Codde se vantoit d'avoir reçu la même portion du Saint-Esprit que les Apôtres, & que quand il descendit sur lui, la maison trembla. Un nommé Oudaan, boullanger de profession, dirigea

ces sectaires après la mort des frères Vander Colde.

CODDE, (Pierre) natif d'Amsterdam, entra dans la congrégation de l'Oratoire, fut fait archevêque de Sebaste, & vicaire apostolique des Provinces-Unies; il succéda dans cette dernière dignité à Jean de Neercassel (voyez ce mot), & devint tristement célèbre par le refus qu'il fit de signer le Formulaire, & par ses liaisons avec des chefs du parti. Il remplit son église de troubles & de scandales. Appelé à Rome, il s'y justifia si mal, qu'il fut déposé par un décret du 3 avril 1704. De retour en Hollande, il continua à y faire beaucoup de fracas, & mourut le 18 décembre 1710. La secte dont il avoit été le promoteur, le canonisa, & fit graver une estampe où S. Pierre étoit représenté le recevant dans le ciel. » Je ne sais, dit l'auteur des *Mémoires chronol.*, si S. Pierre lui ouvrit le ciel: mais le pape défendit de prier pour lui comme étant mort dans son obstination & dans ses erreurs ».

CODINUS, (George) eucropolitain de Constantinople, vers la fin du 15^e siècle, laissa: I. *Un Extrait sur les Antiquités de Constantinople*, 1655, in-fol. avec Constantin Manassès, qui font partie de la *Bisantine*. C'est une vraie compilation, comme on peut s'en convaincre en comparant le livre de Codinus avec les *Opuicules* d'Helychius de Miler, *De Originibus Constantinopolitanis*, publiés par Meursius en 1613. II. *De Imperatoribus Constantinopolitanis*, publié par Lambecius en 1655.

III. *De signis, statuis & alijs spectatu dignis Constantinopoli*, Geneve, 1607, in-8°. IV. *Des Offices du Palais & des Eglises de Constantinople*. Ils ont été recueillis en 1648, in-fol.

CODRUS, dernier roi d'Athènes, consulta, dit-on, l'oracle sur les Héraclides, qui ravageoient son pays. Il lui fut répondu, que le peuple dont le chef seroit tué, demeureroit vainqueur. Cette réponse lui inspira la pensée de se déguiser en paysan; il l'exécuta, & fut tué par un soldat qu'il avoit blessé à dessein d'accomplir l'oracle, l'an 1095 avant J. C. Les Athéniens réduisirent après sa mort leur état en république, & furent gouvernés par des magistrats, auxquels on donna le nom d'Archontes; Medon, fils de Codrus, fut le premier.

CODRUS, poète latin dont parle Juvenal, étoit si pauvre, que son indigence a passé en proverbe: *Codro pauperior*. Ce poète vivoit sous l'empire de Domitien, & avoit composé un poème intitulé *la Théséide*, qui ne nous est point parvenu.

CODRUS, (Urceus) voyez URCEUS CODRUS.

CODURE, (Philippe) natif d'Annonay, mort en 1660, embrassa la Religion Catholique, après avoir été ministre à Nîmes. On a de lui un bon *Commentaire sur Job*, Paris, 1652, in-4°, & inséré dans les *Critici sacri* de Londres & d'Amsterdam, & quelques autres ouvrages, tel que le *Traité des Mandragores*, contre lequel Bochart a écrit. Il étoit savant dans la langue hébraïque.

COECK, KOECK, ou KOCK, architecte, peintre &

graveur, né à Alost dans les Pays-Bas, le 16 août 1502, voyagea en Italie & en Turquie, pour perfectionner ses talens. Il fit dans ce dernier royaume une suite de dessins gravés depuis en bois, qui représentoient les cérémonies propres à la nation chez laquelle il étoit. Il mourut à Bruxelles le 6 décembre 1550, peintre & architecte de Charles-Quint. On a de lui des Traités de géométrie, d'architecture & de perspective, avec quelques gravures en bois & en cuivre. Il a eu pour disciple l'illustre Pierre de Breughel, à qui il donna sa fille en mariage.

COEFFETEAU, (Nicolas) né à Saint-Galais dans le Maine en 1574, Dominicain en 1588, s'éleva par son mérite aux premières charges de son ordre. Il mourut en 1623, nommé à l'évêché de Marseille par Louis XIII. Quoiqu'il n'eût alors que 49 ans, la goutte, à laquelle il étoit fort sujet, l'avoit rendu très-infirmes. Il avoit été fait, quelque tems auparavant, évêque de Dardanie *in partibus*, avec la qualité d'administrateur & suffragant du diocèse de Metz. Son éloquence parut avec éclat dans ses sermons & ses livres, écrits très-purement pour le tems auquel il vivoit. Les principaux sont : I. Des Réponses au roi de la Grande-Bretagne, à Duplessis-Mornai, & à Marc-Antoine de Dominis. Henri IV l'avoit choisi pour écrire contre le premier, & Gregoire XV pour répondre au second. La controverse y est traitée avec dignité, noblesse, & non avec cet emportement de quelques théologiens de son

tems. II. *Histoire Romaine depuis Auguste jusqu'à Constantin*, in-fol. Paris, 1647 : ouvrage qui, quoiqu'inexact, étoit lu encore avec quelque plaisir, avant les derniers livres publiés sur cette matière. III. Une *Traduction de Florus*, dont on ne fait aucun usage, &c.

COEHORN, on prononce *Couhorn*, (Mennon) le Vauban des Hollandois, naquit en 1632. Son génie pour la guerre & pour les fortifications se développa de bonne heure. Ingénieur & lieutenant-général au service des états-généraux, il fortifia & défendit la plupart de leurs places. Ce fut un beau spectacle, dit le président Hénault, de voir en 1692, au siège de Namur, Vauban assiégé le Fort-Coehorn, défendu par Coehorn lui-même. Il ne se rendit qu'après avoir reçu une blessure jugée mortelle, & qui ne le fut pourtant pas. En 1703, l'électeur de Cologne, Joseph-Clément, ayant embrassé le parti de la France & reçu garnison Française dans Bonn, Coehorn fit un feu si vif & si terrible sur cette place, que le commandant se rendit trois jours après. Ce grand-homme mourut à La Haye en 1704, laissant aux Hollandois plusieurs places fortifiées par ses soins. Berg-op-Zoom, qu'il disoit son chef-d'œuvre, fut pris en 1747 par le maréchal de Lowendal, malgré les belles fortifications qui la faisoient regarder comme imprénable ; mais on fait que de secrètes intelligences & des circonstances délicates facilitèrent cette conquête. On a de Coehorn un *Traité en flamand sur une nouvelle manière de fortifier les places*.

CŒLUS, voyez CIEL:
COETIVY, (Prezent, seigneur de) gentilhomme Breton, se distingua par sa valeur & sa prudence en plusieurs sieges & combats. Il fut fait amiral de France en 1439, & tué d'un coup de canon au siege de Cherbourg en 1450, après s'être signalé à la bataille de Formigny. Alain de Coetivy, son frere, fut successivement évêque de Dol, de Cornouailles, d'Avignon, & ensuite cardinal. Il fut employé en diverses affaires importantes, & mourut à Rome le 22 juillet 1474, à 69 ans. C'étoit un homme habile, mais téméraire & par fois insolent. On dit qu'il reprocha en plein consistoire au pape Paul II, qu'il étoit orgueilleux, avare, dissimulé, & qu'il avoit masqué tous ses vices pour surprendre les suffrages du sacré college.

COETLOGON, (Alain-Emmanuel) né d'une famille illustre de Bretagne, passa du service de terre à celui de mer en 1670. Il se trouva à onze batailles navales, entr'autres aux combats de Bantry en Irlande, en 1688, de la Hougue en 1692, & de Velez-Malaga en 1740. Louis XV, pour récompenser ses services, le fit chevalier de ses ordres en 1724, & honora sa vieillesse du bâton de maréchal de France peu de jours avant sa mort. Il finit sa carrière le 7 juin 1730, âgé de 83 ans, 6 mois, ayant toujours vécu dans le célibat.

CŒUR, (Jacques) natif de Bourges, quoique fils d'un marchand, se poussa à la cour de Charles VII, & devint son argentier, c'est-à-dire trésorier

de l'épargne. Il servit aussi-bien le roi dans les finances, que les Dunois, les La Hire & les Saintrailles par les armes. Il lui prêta 200 mille écus d'or, pour entreprendre la conquête de la Normandie, qu'il n'auroit jamais reprise sans lui. Son commerce s'étendoit dans toutes les parties du monde, en Orient avec les Turcs & les Perses, en Afrique avec les Sarrasins. Des vaisseaux, des galeres, 300 facteurs répandus en divers lieux, le rendirent le plus riche particulier de l'Europe. Charles le mit en 1448 au nombre des ambassadeurs envoyés à Lausanne, pour finir le schisme de Félix V. Ses ennemis & ses envieux profiterent de cette absence pour le perdre. Le roi, oubliant ses services, l'abandonna à l'avidité des courtisans qui partagerent ses dépouilles. On le mit en prison; le parlement lui fit son procès, & le condamna à l'amende-honorable & à payer cent mille écus. On osa même lui attribuer la mort d'Agnès Sorel, qu'on croyoit morte de poison: mais on ne put rien prouver contre lui, sinon qu'il avoit fait rendre à un Turc, un esclave chrétien, qui avoit quitté son maître; & qu'il avoit fait vendre des armes au soudan d'Egypte. Jacques Coeur trouva dans ses commis une droiture & une générosité qui le dédommagerent des chagrins qu'il essuyoit. Ils se cortisèrent presque tous, pour l'aider dans sa disgrâce. Un d'entr'eux, nommé Jean de Village, qui avoit épousé sa niece, l'enleva du couvent des Cordeliers de Beaucaire, où il avoit

été transporté de Poitiers, & lui facilita le moyen de se sauver à Rome. Le pape Calixte III lui ayant donné le commandement d'une partie de la flotte qu'il avoit armée contre les Turcs, il mourut en arrivant à l'isle de Chio en 1456. Ce que l'on a dit de sa nouvelle fortune, de son voyage dans l'isle de Chypre, de son second mariage, des filles qu'il en eut, est une fable sans aucun fondement. Bonami, de l'Académie des inscriptions & belles-lettres, l'a démontré dans un Mémoire lu dans les assemblées de cette compagnie. L'auteur de *l'Essai sur l'Histoire générale*, n'a pas eu apparemment connoissance de cette dissertation, ou n'en a pas voulu profiter, puisqu'il dit que Jacques Cœur alla continuer son commerce en Chypre. Une partie des biens de cet illustre négociant fut rendue à ses enfans, en considération des services de leur pere. Un d'eux, *Jean Cœur*, fut archevêque de Bourges, se fit estimer par son mérite, & mourut en 1483.

COFFIN, (Charles) naquit à Buzanci dans le diocèse de Rheims, en 1676. C'est à Paris qu'il vint achever ses études, commencées à Beauvais. Des productions en vers & en prose, où l'on remarquoit la latinité du siècle d'Auguste, des Poèmes sur les événemens publics, des Discours sur des circonstances qui lui étoient personnelles, un talent singulier pour former la jeunesse, le firent choisir pour être principal du college de Beauvais en 1713. Il sortit de cette école une foule de sujets, dignes du directeur de leurs études, par leur piété

& leurs connoissances. En 1718, l'université de Paris l'élut recteur, & son rectorat fut illustré par l'établissement de l'instruction gratuite : événement auquel il eut beaucoup de part, & qu'il célébra par un très-beau Mandement. Cet homme, également cher à la Religion & à la littérature, fut enlevé à l'une & à l'autre en 1749. Il s'étoit occupé dans les dernières années de sa vie, de la révision de l'Anti-Lucrece du cardinal de Polignac. C'est un des derniers services qu'il ait rendu aux lettres, en servant la Religion. » Poète sans caprice, dit l'auteur de son éloge, savant » sans ostentation, sérieux par » réflexion, gai par caractère, » & d'une humeur douce; toujours le même au milieu des » occupations les plus variées, » & dans les circonstances les » plus épineuses, il réalisoit le » Sage des Stoiciens, ou plutôt » c'étoit un Sage formé par le » Christianisme, guidé par une » piété d'autant plus solide, » qu'elle étoit plus éclairée ». Il est principalement connu par les Hymnes qu'il composa pour le Bréviaire de Paris, adoptées depuis dans tous les bréviaires nouveaux. Une heureuse application de grandes images & des endroits les plus sublimes de l'écriture; une simplicité & une onction admirables; une latinité pure & délicate, leur donneront toujours un des premiers rangs parmi les ouvrages de ce genre. Si Santeuil s'est distingué par la verve & la poésie, Coffin a eu cette simplicité majestueuse, qui doit être le caractère de ces sortes de productions. On a publié en

1755 un *Recueil complet de ses Œuvres*, en 2 vol. in-12. Il y a plusieurs petites piéces de poésie, entr'autres, l'Ode sur le vin de Champagne, digne d'Ovide & de Catulle par la délicatesse & la facilité, & bien préférable aux productions de ces auteurs sensuels & moux, par la sagesse & la décence.

COGER, (François-Marie), professeur de rhétorique au collège Mazarin & ancien recteur de l'université, né à Paris en 1723, a fait plusieurs *Poèmes* latins qui ont été accueillis par les amateurs de cet ancien idiome, à cause de la pureté du style; mais non par les vrais poètes, parce que ces piéces manquent de verve. Ce qui l'a fait le plus connoître, c'est la *Critique de l'Eloge de Mgr. le Dauphin*, par M. Thomas, 1766, in-8°; & celle du *Bélisaire*, par Marmontel, 1767. Le bon goût & les vrais principes littéraires & religieux y brillent. Voltaire qui n'eût pas ménagé dans la dernière, s'en est vengé, à son ordinaire, par des sarcasmes. Il n'appella plus l'habile critique, que *Coge pecus*. Le professeur n'opposa au torrent d'injures vomis contre lui par ce philosophe atrabilaire, que la modération & le mépris, & se contenta de proposer pour le prix de l'université, cette vérité si aisée à démontrer par des principes & par des faits qui n'éclatent que trop, que *La philosophie de nos jours n'est pas moins ennemie des rois que de la Religion*. Coger mourut le 18 mai 1780, emportant les regrets de ceux dont il avoit secondé les bonnes dispositions à l'étude par ses libéralités, & qui n'auroient

pu les réaliser sans ce secours, par le défaut de fortune.

COGGESHales, (Raoul ou *Radulphus*) savant Anglois, chanoine, puis religieux de l'ordre de Cîteaux, florissoit sur la fin du 12^e siècle & au commencement du 13^e. On a de lui une *Chronique de la Terre-Sainte*, d'autant plus précieuse qu'il avoit été témoin des faits qu'il raconte; il étoit à Jérusalem & il y fut même blessé, lorsque Saladin en fit le siège en 1188. Elle a été publiée dans le 5^e volume de l'*Amplissima collectio* de D. Martenne, ainsi que *Chronicon Anglicanum ab anno 1066 ad annum 1200*, & *Libellus de motibus Anglicanis sub Joanne rege*, qui sont du même auteur. Pitseus en fait mention dans ses *Illustres écrivains d'Angleterre*.

COGNATUS, voyez Cou-sin.

COGOLLIN, (Joseph de Cuers) gentilhomme Provençal, né à Toulon, servit pendant plusieurs années dans la marine, quoique son tempérament se refusa constamment à ce service. Il s'adonna ensuite à la poésie; la traduction en vers françois de l'Episode d'*Aristée* au 4^e livre des Géorgiques de Virgile, & celle de la *Dispute d'Ajax & d'Ulyssé pour les armes d'Achille*, tirée d'Ovide, font regretter qu'il n'ait pas traduit en entier un ouvrage d'un de ces deux poètes. On a encore de lui une *Ode sur les Arts*, un *Poème contre le Materialisme*, & un *sur l'Education*, 1657, in-8°. Ces productions prouvent qu'il n'a pas abusé, comme la plupart des poètes modernes, de ses talens pour prôner le vice & l'irréligion. Il mourut à Lyon, le 16^e

C O H

janvier 1760, âgé de 57 ans.
COHORN, voyez **COEHORN**.

COIGNET, (Michel) mathématicien d'Anvers, mort en 1623, âgé de 74 ans, laissa un *Traité de la Navigation* en français, 1581, qui de son tems lui acquit de la réputation.

COIGNY, (François de Franquetot, duc de) maréchal de France, chevalier des ordres du roi, & de la toison d'or, naquit au château de Franquetot en Basse-Normandie, l'an 1670, & mourut le 18 décembre 1719. Il servit l'état avec distinction. Il gagna la bataille de Parme sur les impériaux le 29 juin 1734, & celle de Guastalla, à laquelle le roi de Sardaigne se trouva le 19 septembre suivant.

COINTE, (Charles le) né à Troyes en 1611, entra fort jeune dans la congrégation de l'Oratoire, où il fut reçu par le cardinal de Berulle. Servien, plénipotentiaire à Munster, ayant demandé un Pere de l'Oratoire pour aumônier, le Cointe le suivit, travailla avec lui aux préliminaires de la paix, & fournit les mémoires nécessaires pour le traité. Colbert lui fit accorder une pension de mille liv. en 1659, & 3 ans après une autre de cinq cens. Ce fut alors qu'il commença à publier à Paris son grand ouvrage intitulé : *Annales Ecclesiastici Francorum*, en 8 vol. in-fol. qui commencent à l'an 235, & finissent à l'an 835. C'est une compilation sans ornemens ; mais d'un travail immense, & pleine de recherches singulieres, faites avec beaucoup de discernement & de sagacité. Sa

C O I 235

chronologie est souvent différente de celle des autres historiens ; mais quand il s'éloigne d'eux, il dit ordinairement ses raisons. Le 1er vol. parut en 1667, & le dernier en 1679. Le Cointe mourut à Paris en 1681, à 70 ans, aussi estimé par ses lumieres que par son caractère. Alexandre VII, qui l'avoit connu à Munster, l'honoroit souvent de ses lettres.

COISEVAUX, voy. **COYSEVOX**.

COISLIN, (Henri-Charles du Cambout, duc de) évêque de Metz, mort en 1732, avoit des vertus & des lumieres. Sa ville épiscopale lui doit des casernes & un séminaire. Il légua à l'abbaye de S. Germain-des-Prés la fameuse bibliothèque du chancelier Séguier, dont il avoit hérité. Le P. Montfaucon a publié le Catalogue des manuscrits grecs de cette collection, en 1715, in-fol. Le *Rituel* que ce prélat fit imprimer en 1713, in-4°, rempli d'instructions utiles, fut fort applaudi ; on peut même dire trop, car cet excès d'éloges, sur-tout de la part de certaines personnes, parut donner des inquiétudes à ceux qui soupçonnaient toujours quelques vues dans l'exazération. Son Mandement pour l'acceptation de la bulle *Unigenitus*, fit du bruit. Le pape se plaignit des distinctions de sens qu'il donna aux 101 propositions condamnées, & censura le Mandement comme propre à conduire au schisme & à l'erreur ; le conseil du roi de France le supprima par arrêt du 5 juillet 1714, comme injurieux à sa Sainteté & aux prélats de l'assemblée du clergé. — Il ne faut pas le con-

fondre avec le cardinal de COISLIN, évêque d'Orléans, estimé de Louis XIV, & cher à ses diocésains par sa régularité & ses grandes charités. Le duc de St-Simon en parle dans ses *Mémoires*, avec tant d'admiration, que si ce prélat n'étoit pas connu d'ailleurs, on auroit quelque doute sur ses sentimens. Les éloges des gens de parti sont une chose redoutable à la réputation des gens de bien. Quoi qu'il en soit, St-Simon en rapporte le trait suivant : » Il donnoit 400 liv. de pension à un pauvre gentilhomme ruiné, qui n'avoit ni femme ni enfans, & ce gentilhomme étoit presque toujours à sa table, tant qu'il étoit à Orléans. Un matin, les gens de M. d'Orléans trouverent deux fortes pieces d'argenterie de sa chambre disparues, & un d'entr'eux s'étoit apperçu que ce gentilhomme avoit beaucoup fureté là autour. Ils dirent leur soupçon à leur maître, qui ne put le croire, mais qui s'en douta, sur ce que le gentilhomme ne parut plus. Au bout de quelques jours, il l'envoya quérir, & tête à tête il lui fit avouer qu'il étoit coupable. Alors M. d'Orléans lui dit qu'il falloit qu'il se fut trouvé étrangement pressé, pour commettre une action de cette nature, & qu'il avoit grand sujet de se plaindre de son peu de confiance de ne lui avoir pas découvert son besoin. Il tira vingt louis de sa poche, qu'il lui donna, le pria de venir manger chez lui à l'ordinaire. Ce trait est rare sans doute : cependant

il se trouvera des gens qui, d'après les circonstances de ce récit, & les conséquences toutes naturelles qui en découlent, croiront que le prélat eût dû se persuader que dans la suite il pouvoit faire un meilleur usage de ses aumônes ; & que si les vrais pauvres de son diocèse avoient eu connoissance de cette anecdote, ils eussent eu quelque droit de s'en plaindre.

COITER, (Volcard) né à Groningue en 1534, étudia la médecine à Pise & à Padoue. Il exerça sa profession en Italie, en Allemagne & en France, suivit les armées de France pour avoir plus d'occasions de disséquer des cadavres, & mourut en 1600, avec la réputation d'habile médecin & d'excellent anatomiste. On a de lui : I. *De Cartilaginibus tabula*, Bologne, 1566, in-fol. II. *Externarum & internarum principalium humani corporis partium tabula, atque anatomica exercitationes, observationesque varia*, &c. Nuremberg, 1573, in-fol. ; Louvain, 1653, in-fol. &c.

COKE ou COOKE, (Edouard) chef de justice du banc-royal en Angleterre, naquit à Mileham en 1549, & mourut à Stokepoges en 1614, après avoir exercé différens emplois. Il laissa plusieurs ouvrages, dont le principal a pour titre : *Les Instituts des Loix d'Angleterre*. Voyez COECK & COOK.

COLARDEAU, (Julien) procureur du roi à Fontenai-le-Comte sa patrie, mourut le 20 mars 1669, âgé de 69 ans. Il fut allier les amusemens de la poésie à l'étude sèche des loix. On a de lui : I. *Larvina, Sætyricon in chorsarum lascivias*

ua tripudia, Paris, 12. Les vers de cette sissent du style obliée que l'auteur a affecter; mais l'objet fait à son zèle pour les vers. II. *Les Tableaux vus de Louis XIII.* *Épique du château de* Ces deux poèmes en voient annoncer du talent l'auteur. Il y a de dans ses vers, & de dans ses descriptions. Les vers sont peu connus. RIDEAU, (Charles-) à Janville dans l'Orléans 1735, cultiva dès les Muses françoises. En 1758, par la traduction de l'*Épique d'Hésiode* par Pope. L'ouvrage est plein de feu, & la chaleur du sentiment de l'expression est dans ces sortes de vers, non-seulement les vers de la sagesse trouvent leur place, mais que la littérature ne s'en enrichit pas & qu'elles ne sont pas à servir de modèles vains solides, ni pour servir à l'exécution. Ses vers d'*Astarbé* & de *Caliste*, écrits en 1758, & l'autre furent moins de succès. Il nira plutôt le méchant versification heurillante, que le talent de l'*Épique* à M. Du Temple de Gnide, vers, les *Hommes de Province*, la comédie des *Perles à la mode*, qui parurent ont en général versifiés d'une manière douce & harmonieuse mais la vraie philoso-

phie y découvre d'une manière non équivoque cette tournure d'esprit, cette mollesse de style, ce rétrécissement de la pensée qui annoncent la décadence des lettres, & la fin des grands ouvrages. L'académie françoise le nomma à une de ses places au commencement de 1776; mais la mort l'enleva à la fleur de son âge, le 7 avril de la même année, avant d'y prononcer son discours de réception.

COLBERT, (Jean-Baptiste) marquis de Seignelai, né à Rheims en 1619, avoit un oncle secrétaire du roi & négociant à Troyes, qui le plaça chez Maffranni & Cenami, banquiers du cardinal Mazarin. Ce ministre connut ses talens & lui confia ses affaires. Prêt à mourir, il le choisit pour être un de ses exécuteurs testamentaires. On doit compter parmi les services que ce cardinal rendit à la France, celui d'avoir tellement préparé la confiance du roi pour Colbert, dit le président Hénault, qu'elle se trouva toute établie quand il mourut. Il le recommanda comme un homme d'une application infatigable, d'une fidélité à toute épreuve, & d'une capacité supérieure dans les affaires. Colbert succéda à Fouquet dans la charge de contrôleur-général en 1661. Il eut beaucoup de part à la disgrâce de ce ministre. Tout le monde connoit le sonnet injurieux que le poète Hesnault lança contre Colbert; & sa réponse à ceux auxquels il demanda si le roi y étoit offensé? Non, dirent-ils. — *Je ne le suis donc pas.* Le nouveau ministre des finances rétablit bientôt l'ordre que son prédécesseur

avoit troublé, & ne cessa de travailler à la gloire du roi & à la grandeur de l'état. Le beau siècle de Louis XIV commença à éclore. On accorda des gratifications aux savans de la France & aux savans étrangers. Les lettres dont le ministre accompagnoit ces graces, étoient encore plus flatteuses que les présens mêmes. *Quoique le roi ne soit pas votre souverain, écrit-il à Isaac Vossius, il veut néanmoins être votre bienfaiteur. Recevez cette lettre de change, comme une marque de son estime & un gage de sa protection.* Le roi, connoissant par lui-même le mérite de Colbert, le fit surintendant des bâtimens en 1664. Tous les arts qui ont quelque rapport aux bâtimens, semblent alors revivre. La France vit des chef-d'œuvres de peinture, de sculpture, d'architecture; la façade du Louvre, la galerie de la colonnade, les écuries de Versailles, l'observatoire de Paris, &c. De nouvelles sociétés de gens-de-lettres & d'artistes furent formées par ses soins. L'académie des inscriptions prit naissance dans sa maison même en 1663. Celle des sciences fut érigée trois ans après, & celle d'architecture en 1671. Les compagnies qui avoient été fondées long-tems auparavant, comme l'académie françoise, & celles de peinture & de sculpture, se ressentirent de la protection que le nouveau Mécène accordoit à tous les arts. Non content d'avoir rétabli les finances, & d'avoir encouragé tous les gens de mérite, il porta ses vues sur la justice, sur la police, sur le commerce, sur la marine. Un

conseil formé pour discuter toutes ces matieres, donna ces réglemens & ces belles ordonnances, qui sont encore aujourd'hui le fondement de notre gouvernement. Le commerce, que la France n'avoit exercé jusqu'alors qu'imparfaitement, fut généralement cultivé. Il se forma trois compagnies, l'une pour les Indes orientales, l'autre pour les Indes occidentales, & la troisieme pour les côtes d'Afrique: toutes ces compagnies furent encouragées & récompensées. Le conseil de commerce fut établi. Le canal de Languedoc, entrepris pour la communication des deux Mers, transporta jusque dans le cœur de la France les denrées & les marchandises de toutes les parties du monde. Un grand nombre de vaisseaux & de galeres furent construits en peu de tems. Des arsenaux bâtis à Marseille, à Toulon, à Brest, à Rochefort, renfermerent tout ce qui étoit nécessaire à l'armement & à l'équipement de plusieurs flottes. Les draps fins, les étoffes de soie, les glaces de miroir, le fer blanc, l'acier, la belle faïance, le cuir marroquiné, que les étrangers nous vendotent très-chèrement, furent enfin fabriqués dans le royaume. Chaque année de son ministere fut marquée par l'établissement de quelque manufacture. On compta, dans l'année 1669, 44 mille 200 moutons en laine dans le royaume. En entrant dans les finances, il fit remettre trois millions de tailles, & tout ce qui étoit dû d'impôts depuis 1647 jusqu'en 1656. Telles étoient les occupations continuelles de ce digne mi-

lorsqu'il mourut en 1683, » & 6 jours; consumé (historien) des chagrins donnoit Louvois, en le : à ruiner, par des vexa- le peuple qu'il avoit en- ar le commerce; seul : que le bien public ait ul ministre des finances t mort dans son emploi. it que huit jours malade.

lui écrivit une lettre, e le méritoit un homme n créant le commerce & mant tous les artistes, donné cent millions de i sa patrie. Le mourant ous son chevet sans l'ou- disant qu'on étoit peu e à ces attentions, quand it prêt à rendre compte i des rois. Il répondit à e Colbert, qui ne ces- lui parler d'affaires: *Vous aisserez donc pas même le mourir?* Au milieu des tions du ministère, il it le tems de lire chaque elques chapitres de l'E- -Sainte, & de réciter le ire. Il en fit imprimer un on usage & celui de sa , Paris, 1679, in-8°, qui i commun. » Ce ministre loit être l'objet de la re- noissance éternelle de la ice, dit l'auteur de la *Dé- nce des Lettres & des urs*, plus loué, plus ad- i qu'imité; auquel des ousfiastes ont rendu un e hypocrite, pour se faire er à lui par la multitude reme & toujours trom- ; & dont d'autres enthous conduits par la folie, détracteurs de ce grand ime, ont détruit les heu- : travaux: ce fondateur

» de la richesse du royaume ,
 » par ses utiles & nombreux
 » établissemens, par les tributs
 » qu'il a tirés de toutes les
 » parties du monde, en joignant
 » les deux Mers, en protégeant
 » le commerce, en rendant la
 » marine redoutable; Colbert
 » animoit tous les arts & tous
 » les artistes. Mécène de tous
 » les savans François & étran-
 » gers indistinctement, il ré-
 » pandoit sur eux les dons de
 » la munificence royale, & la
 » grace dont il les accompa-
 » gnoit, en rehaussoit encore
 » le prix ». Cependant comme
 rien n'est parfait dans les choses
 humaines, & que le mal germe
 dans le bien même, on a cru
 que le brillant essor donné par
 Colbert aux lettres, au com-
 merce & aux arts, avoit fait
 négliger les travaux simples &
 utiles; que l'agriculture en a
 souffert; que les campagnes se
 sont dépeuplées par l'agrandis-
 sement des villes, où le luxe
 & le goût des lettres ont fait
 refluer une multitude immense
 de propriétaires habitués au pai-
 sible séjour des champs; que les
 mœurs publiques en ont reçu
 un grand échec; & que l'esprit
 raisonneur qui marche toujours
 à la suite des sciences & des
 lettres, a préparé la révolution,
 qui un siècle après a fait du
 plus beau royaume un amas de
 ruines. Mais il est certain que
 cette catastrophe tient encore à
 d'autres causes qu'on ne doit
 point chercher dans le ministère
 de Colbert. Sa *Vie* se trouve
 dans le tome 5 des *Hommes il-
 lustres de France*, par d'Auvigni.
 Voyez l'article COURTILZ.

COLBERT, (Jean-Baptiste)
 marquis de Seignelai, & fils

ainé du précédent, naquit à Paris en 1651. Il marcha sur les traces de son pere, fut ministre & secrétaire d'état, acheva d'élever la marine & le commerce au plus haut degré de splendeur, protégea les arts & les sciences, & mourut le 3 novembre 1690, à 39 ans.

COLBERT, (Charles) marquis de Croissy, ministre & secrétaire d'état, & oncle de Seignelai, fut chargé par Louis XIV de plusieurs ambassades & négociations importantes, dont il s'acquitta avec succès. Il mourut en 1699, à 67 ans, emportant les regrets des bons citoyens.

COLBERT, (Jean-Baptiste) marquis de Torcy, neveu du précédent, naquit en 1665. Envoyé de bonne heure dans différentes cours, il mérita d'être nommé secrétaire d'état au département des affaires étrangères en 1689, surintendant général des postes en 1699, & conseiller au conseil de régence pendant la minorité de Louis XV. Il remplit avec beaucoup de distinction ces postes différens. Ses ambassades en Portugal, en Danemarck & en Angleterre, le mirent au rang des plus habiles négociateurs. Il mourut à Paris en 1746, honoraire de l'académie des sciences. Il avoit épousé une fille du ministre d'état, Arnauld de Pomponne, dont il eut plusieurs enfans. On a publié, dix ans après sa mort, en 1756, ses *Mémoires pour servir à l'Histoire des Négociations, depuis le traité de Ryswick, jusqu'à la paix d'Utrecht*, 3 vol. in-12, divisés en quatre parties. La première est consacrée aux négociations pour la

succession d'Espagne, la seconde aux négociations avec la Hollande, la troisième aux négociations avec l'Angleterre, & la quatrième aux négociations pour la paix d'Utrecht. Ces Mémoires renferment des détails qui ne conviennent qu'à ceux qui veulent s'instruire à fond. Ils sont purement écrits, & on y reconnoît le goût de la cour de Louis XIV.

COLBERT, (Edouard-François) comte de Maulevrier, frere du grand Colbert, ministre d'état & chevalier des ordres du roi, fut lieutenant-général de ses armées. Sa valeur éclata dans plusieurs occasions. Les qualités de son cœur & de son esprit lui méritèrent l'estime du roi. Il mourut en 1693.

COLBERT, (Jacques-Nicolas) fils du grand Colbert, docteur de la maison & société de Sorbonne, abbé de Bec, & archevêque de Rouen, mourut à Paris en 1707, à 53 ans. Son zele, sa charité, sa science le mettent au rang des plus illustres évêques du regne de Louis XIV.

COLBERT, (Charles-Joachim) fils du marquis de Croissy, frere du grand Colbert, embrassa l'état ecclésiastique. Il n'étoit que bachelier, & il se préparoit à sa licence, lorsque le pape Innocent XI mourut. Cet événement lui fit naître le desir d'aller à Rome; le cardinal Furstemberg le prit pour un de ses conclavistes. En partant de Rome après l'élection d'Alexandre VIII, il fut enlevé par un parti Espagnol, blessé, conduit à Milan, & enfermé dans la châteaue de cette ville.

C O L

Il eut beaucoup à souffrir dans cette captivité, dont il profita pour apprendre la langue espagnole. Dès qu'il eut recouvré la liberté, il revint à Paris, entra en licence, & prit le bonnet de docteur. Nommé à l'évêché de Montpellier en 1697, il édifia le diocèse confié à ses soins, travailla à la conversion des hérétiques, & en ramena plusieurs à l'Eglise. Son opposition à la bulle *Unigenitus* produisit une infinité de Lettres, de Mandemens, d'Instructions pastorales, dont quelques-unes sont très-violentes & lui font peu d'honneur, comme celle qu'il donna contre le concile d'Embrun, où il dit que les évêques de presque toutes les nations catholiques sont les apologistes de propositions monstrueuses & abominables. Dans celle qui regarde les prétendus miracles opérés en faveur des appellans de la bulle *Unigenitus*, il se laisse aller à des expressions indécentes contre l'Eglise, son autorité & ses décisions. Il étoit très-ardent défenseur du fanatisme des convulsions, que les Jansénistes plus modérés regardoient comme la honte de la secte; & voyoit dans les farces de S. Médard, des miracles du premier ordre. En 1729, il adressa à Louis XV une lettre remplie d'invectives contre les évêques de France, qu'il peignit comme de mauvais citoyens, parce qu'ils étoient soumis aux jugemens de l'Eglise. C'est cette lettre qui est si vigoureusement réfutée au 7e tome des *Attes du Clergé*.
 „ Nous souffrons, disent les
 „ évêques en s'adressant au roi,
 „ nous souffrons depuis long-
 Tome III.

C O L 241

„ tems, avec la plus vive dou-
 „ leur, tout ce que la licence
 „ & la mauvaise foi, ont jus-
 „ qu'ici fait entreprendre aux
 „ ennemis de la constitution-
 „ *Unigenitus*, pour anéantir,
 „ s'il étoit possible, ce juge-
 „ ment de l'Eglise. Nous at-
 „ tendions que le tems & la
 „ réflexion pussent ramener ces
 „ esprits inquiets. Aux artifi-
 „ ces, aux calomnies, aux in-
 „ vectives qu'ils n'ont cessé de
 „ mettre en œuvre contre nous,
 „ nous n'avons opposé qu'une
 „ modération dont nous n'é-
 „ prouvons que trop l'inutilité
 „ & le préjudice. Mais pour-
 „ rons-nous, Sire, ne pas nous
 „ élever contre une lettre té-
 „ méraire & séditeuse, écrite
 „ à V. M. par M. de Montpel-
 „ lier, dans laquelle il s'efforce
 „ de décrier ses adversaires &
 „ de les rendre suspects au roi;
 „ dans laquelle il prend des au-
 „ teurs protestans les faits &
 „ les expressions les plus odieu-
 „ ses, pour détruire, dans l'es-
 „ prit des peuples, le respect
 „ qu'ils doivent au chef de l'E-
 „ glise, & dans laquelle enfin
 „ il établit des principes capa-
 „ bles de ruiner tous les fonde-
 „ mens de notre foi n. Après
 „ avoir écrit contre les évêques,
 „ Colbert attaqua le pape, & pu-
 „ blia contre Clément XII une
 „ *Lettre Pastorale*, datée du 21.
 „ avril 1734. Las de s'agiter &
 „ d'agiter l'Eglise en faveur d'une
 „ secte inquiète & tracassière, il
 „ mourut en 1738, à 71 ans. Les
 „ ouvrages donnés sous son nom,
 „ ont été recueillis en 3 vol. in-4°,
 „ 1740. Son *Catéchisme*, qui est,
 „ à bien des égards, un très-bon
 „ ouvrage (voyez **POUJET**), &
 „ la plupart de ses *Instructions*
 Q

Pastorales, ont été condamnées à Rome, & quelques-unes par l'autorité séculière.

COLDORÉ, graveur en pierres fines, tant en creux qu'en relief, se fit un nom célèbre sur la fin du seizième siècle, par la finesse & l'élégance de son travail. Ses portraits étoient aussi ressemblans que délicats. On présume que Coldoré est un sobriquet, & que le vrai nom de cet artiste est *Julien de Fontenai*; le même que Henri IV qualifia, dans ses lettres-patentes du 22 décembre 1608, du titre de son valet-de-chambre, & de son graveur en pierres fines.

COLÉONÉ, (Barthélemi) naif de Bergame, d'une famille qui avoit la souveraineté de cette ville, & qui en fut dépouillée en 1410 par une faction, eut le commandement des troupes de Venise contre celles de Philippe Visconti, duc de Milan. Après s'être signalé contre ce prince, il se jeta dans son parti. Les Vénitiens le rappellerent, & le firent général d'une armée destinée contre les Turcs. Il mourut presque dans le même tems en 1475. Le sénat de Venise lui fit élever une statue équestre de bronze. C'est lui qui a introduit, dit-on, l'usage de traîner l'artillerie en campagne.

COLET, (Jean) né à Londres en 1466, docteur & doyen de l'église de S. Paul, fonda une école dans cette cathédrale, & mourut en 1519. On a de lui des Sermons, un traité *De l'éducation des Enfans*, & d'autres ouvrages.

COLETTE, (Ste.) réformatrice de l'ordre de Ste. Claire, née

à Corbie en Picardie le 13 janvier 1180, étoit fille de Robert Boilet, charpentier, & de Marguerite Moyon, qui étoit presque sexagénaire. Elle passa les premières années de sa vie dans la pénitence; & après la mort de son père & de sa mère, ayant distribué aux pauvres ce qu'ils lui avoient laissé, elle se retira dans un couvent de Béguines, qui vivoient sous la direction des religieux de saint François. Ayant trouvé cet institut trop relâché, elle passa dans celui des Urbanistes, puis dans celui des Bénédictines; mais ne trouvant pas dans tous ces ordres de quoi satisfaire son zèle, elle prit l'habit du tiers-ordre de saint François, dit *de la pénitence*, fit un vœu particulier de clôture, & pratiqua de grandes austérités. Elle s'occupa ensuite de la réforme des religieuses de sainte Claire, & alla en 1406, trouver à Nisse, Pierre de Luna, que l'on reconnoissoit en France pour pape, sous le nom de Benoît XIII. Elle obtint de lui tous les pouvoirs qu'elle pouvoit souhaiter pour exécuter son pieux dessein. N'en ayant pu venir à bout en France, elle se retira en Savoie, où elle établit sa réforme, qui se répandit dans la suite dans plusieurs provinces. Elle mourut à Gand le sixième de mars de l'an 1447, âgée de 66 ans & 52 jours. Quelques religieux de saint François embrassèrent aussi sa réforme; ils eurent beaucoup de maisons en Bourgogne, où on les appelloit les Coletains; mais on les réunit en 1517, aux Observantins. Pie VI la canonisa en 1780. Pendant la persécution suscitée par Joseph II,

les Coletines de Gand obligées de quitter leur patrie, transporterent en 1783, son corps à Poligni en Franche-Comté, où elle avoit été dix ans abbesse. Sa Vie écrite par divers historiens, & réduite en abrégé par un anonyme, a été donnée au public par l'abbé de Montis, avec celle de Philippine, duchesse de Gueldres, Paris, 1771, in-12.

COLIGNI, (Gaspard de) 1er. du nom, seigneur de Châtillon-sur-Loing, d'une ancienne maison de Bourgogne, est le premier de sa famille qui se soit établi en France, depuis que cette province fut réunie à la couronne. Il suivit Charles VIII à Naples en 1494. Il commanda un petit corps à la bataille d'Aignadel en 1509, & un autre plus considérable à celle de Marignan en 1515. Son mariage, du moins autant que son mérite, contribua à l'avancer. Il avoit épousé vers la fin de 1514, Louise de Montmorenci, veuve de Ferri de Mailli, baron de Conti, & sœur aînée d'Anne, duc de Montmorenci, qui depuis devint connétable. Le crédit de son beau-frere qui étoit alors tout-puissant, hâta la récompense qui lui étoit due : il fut fait maréchal en 1516, puis chevalier de l'ordre, & lieutenant-de-roi en Champagne & en Picardie. Henri VIII, roi d'Angleterre, s'étant engagé de rendre Tournay à la France en 1518, Coligni fut envoyé pour en prendre possession. Il mourut à Acqs l'an 1522, en allant secourir Fontarabie.

COLIGNI, (Odet de) cardinal de Châtillon à 18 ans, archevêque de Toulouse à 19,

& évêque de Beauvais à 20, né en 1515, fut le 2e fils du précédent. Son frere d'Andelot, qui avoit déjà entraîné l'amiral dans le calvinisme, y précipita le cardinal. Le pape Pie IV le priva de la pourpre & de la dignité épiscopale, après l'avoir excommunié. Coligni, qui avoit quitté l'habit de cardinal, & qui se faisoit appeler simplement le comte de Beauvais, le reprit & se maria en soutane rouge. Condamné au concile de Trente, il ne fut pas plus fidele à son souverain qu'il ne l'avoit été à sa Religion, ces deux infidélités allant toujours de pair : il prit les armes contre lui, se trouva à la bataille de S. Denis en 1568, & fut décrété de prise de corps. S'étant retiré en Angleterre, il y fut empoisonné par un de ses domestiques en 1571, quis'étant sauvé en France, fut pris à la Rochelle & puni de mort.

COLIGNI, (Gaspard de) 2e du nom, frere du précédent, amiral de France, naquit en 1516 à Châtillon-sur-Loing. Il porta les armes dès sa plus tendre jeunesse. Il se signala sous François I à la bataille de Cerisoles, & sous Henri II, qui le fit colonel-général de l'infanterie Françoise, & ensuite amiral de France en 1552. Il mérita ces faveurs par les belles actions qu'il fit à la bataille de Renti, par son zele pour la discipline militaire, sur-tout par la défense de S. Quentin. L'amiral se jeta dans cette place, & fit des prodiges de valeur ; mais la ville ayant été forcée, il resta prisonnier de guerre. Il a donné lui-même la relation de ce siege, sous le titre de

Mémoires de l'Amiral de Coligni, Paris, 1665, in-12, Grenoble, 1669. Après la mort de Henri II, il se mit à la tête des Calvinistes, & forma un parti si puissant, qu'il faillit ruiner la Religion Catholique en France.

» La cour, dit un historien, » n'avoit point d'ennemi plus » redoutable. Condé étoit plus » ambitieux, plus entreprenant, » plus actif. Coligni étoit d'une » humeur plus posée, plus mesurée, plus capable d'être » chef d'un parti ; à la vérité » aussi malheureux à la guerre » que Condé, mais réparant » souvent par son habileté ce » qui sembloit irréparable ; plus » dangereux après une défaite, » que les ennemis après une victoire : orné d'ailleurs d'autant » de vertus, que des tems si » orageux & l'esprit de parti » pouvoient le permettre ». Il comptoit son sang pour rien. Ayant été blessé, & ses amis pleurant autour de lui, il leur dit avec un slegme incroyable : *Le métier que nous faisons, ne doit-il pas nous accoutumer à la mort comme à la vie ?* La première bataille rangée qui se donna entre les Huguenots & les Catholiques, fut celle de Dreux en 1562. L'amiral combattit vaillamment, la perdit, & sauva l'armée. Le duc de Guise ayant été massacré par trahison, peu de tems après, au siège d'Orléans, on l'accusa d'avoir conivé à ce lâche assassinat ; il le nia sous la foi du serment. Mais il fut très-fort compromis dans les interrogatoires que l'on fit à Jean Poltrot, assassin de Henri duc de Guise. Sa justification qu'il publia sous le titre de *Réponses aux interrogatoires*, &c.

1563, in-8°, ne fit que confirmer de plus en plus qu'il avoit trempé dans cette conjuration, tant il se défend mal. Les guerres civiles cessèrent pendant quelque tems, pour recommencer avec plus de fureur en 1567. Coligni & Condé donnerent la bataille de S. Denis contre le connétable de Montmorenci. Cette journée indécise fut suivie de celle de Jarnac en 1569, fatale aux Calvinistes. Condé ayant été tué à la bataille de Jarnac, Coligni eut sur les bras tout le fardeau du parti. Il soutint seul cette cause malheureuse, & fut vaincu encore à la journée de Moncontour dans le Poitou. Une paix avantageuse vint bientôt terminer en apparence ces sanglantes querelles en 1571. Coligni parut à la cour, & fut accablé de caresses comme tous ceux de son parti. Charles IX pour se l'attacher & l'empêcher de remuer dans la suite, lui fit donner cent mille francs de l'épargne, & lui rendit sa place au conseil. L'amiral venant un jour du Louvre, on lui tira un coup d'arquebuse d'une fenêtre, dont il fut blessé dangereusement à la main droite & au bras gauche. Charles IX en témoigna une douleur extrême, fit rechercher les auteurs, & donna à Coligni le nom de *Pere*. Mais sur le bruit imaginé d'une conspiration, bruit faux peut-être, mais que les événemens passés accrédoient (nullement par un dessein prémédité, comme l'ont écrit des auteurs mal instruits), il prit tout-à-coup une résolution violente, exécutée, comme on sait, la veille de S. Barthélemi, 1572 (voyez CHARLES IX).

Coligni fut compris dans ce massacre, percé de plusieurs coups, & jeté par la fenêtre dans la cour de sa maison. Son cadavre fut exposé pendant trois jours à la fureur du peuple, irrité des longues & cruelles guerres qu'il avoit excitées dans le royaume, & enfin pendu par les pieds au gibet de Montfaucon. Montmorenci, son cousin, l'en fit tirer, pour l'enterrer secrètement dans la chapelle du château de Chantilli. Un Italien ayant coupé la tête de l'amiral, pour la porter à Catherine de Médicis, cette princesse la fit embaumer & l'envoya à Rome. Coligni tenoit un Journal, qui fut remis après sa mort entre les mains de Charles IX. Ce prince trouvoit ce Journal digne d'être imprimé; mais le maréchal de Retz le lui fit jeter au feu. Nous ne citerons point sa *Vie* par Gatiien de Courtiz, 1686, in-12; on en trouve une plus moderne dans les *Hommes illustres de France*; l'une & l'autre sont trop favorables à ce chef de parti, qu'on doit considérer comme un des grands fléaux qui aient ravagé la France. Il faut convenir cependant que les maux qu'il fit à sa patrie, prenoient moins leur source dans son caractère personnel que dans celui de la secte, dont malheureusement il étoit devenu le chef; il demanda même à Charles IX la permission de mener une armée d'Huguenots en Flandre contre l'Espagne, pour les empêcher de troubler la France: ce que Charles, qui étoit en paix avec ses voisins, ne voulut pas permettre. » M. l'amiral, dit » Brantôme à cette occasion,

» voïoit bien le naturel de ses » Huguenots; que s'il ne les » occupoit & amusoit au-de- » hors, que pour le leur ils re- » commenceroient à brouiller » au-dedans, tant il les cognois- » soit brouillons, remuants, » frétilants & amateurs de la » picorée. Je sçay ce qu'il m'en » dict une fois à la Rochelle, » que je l'estois allé voir » (voy. CALVIN, LOUIS XIII, LOUIS XIV, SOLIMAN II, MORNAY). Il n'en est pas moins vrai qu'il sembloit approuver les horreurs exercées par des Adreus, que les Protestans, tant soit peu chrétiens, détestoient; & que dans plus d'une occasion, il donna des preuves d'un fanatisme sanguinaire & féroce. Il ne faut pas le juger par ce qu'en dit M. Déformeaux dans son *Histoire de la maison de Bourbon*, ouvrage composé exprès pour justifier la conduite des Protestans, & rendre odieuse celle des Catholiques.

COLIGNI, (François de) seigneur d'Andelot, quatrième fils de Gaspard de Coligni, 1er. du nom, naquit à Châtillon-sur-Loing en 1521. Il signala sa valeur dans les guerres civiles contre sa patrie, son roi & la Religion de ses peres. Il fut colonel-général de l'infanterie dans l'armée des rebelles en 1551, par la démission de l'amiral son frere; & mourut à Saintes en 1569, d'une fièvre contagieuse selon les uns, & du poison suivant d'autres.

COLIGNI, (Gaspard de) 3e. du nom, colonel-général de l'infanterie & maréchal de France, connu sous le nom de maréchal de Châtillon, né en 1584 de François de Coligni, amiral de Guienne, se signala

en divers sieges & combats. Il gagna la bataille d'Avent, le 20 mai 1635, avec le maréchal de Brézé, & mourut à son château de Châtillon en 1646.

COLIGNI, (Gaspard de) 4^e. du nom, duc de Châtillon, fils du précédent, abjura l'hérésie en 1643, fut lieutenant-général, & mourut à Vincennes d'une blessure qu'il avoit reçue à l'attaque de Charenton le 9 février 1649, à 39 ans. Sa veuve Elisabeth-Angélique de Montmorenci, sœur du duc de Luxembourg, fut une des personnes les plus agréables & les plus ingénieuses de la cour de Louis XIV. Elle épousa en 1663 le duc de Meckelbourg, & mourut à Paris en 1695, à 69 ans; c'est elle dont il est question dans le roman satyrique & calomnieux de Bussi Rabutin. Elle avoit eu du duc de Châtillon un fils posthume, mort en 1657, & en qui finit la postérité masculine de cette famille illustre.

COLINES, (Simon de) célèbre imprimeur François, épousa la veuve de Henri-Etienne, 1^{er}. du nom, en 1521, se servit d'abord de ses caractères; mais il en employa dans la suite des plus beaux. Il introduisit en France le caractère italique, que l'on préfère à celui d'Alde-Manuce qui en est l'inventeur. Comme il vécut longtemps, il eut le loisir d'imprimer un fort grand nombre de livres, dont on peut voir le catalogue dans Maittaire. On estime surtout les éditions qu'il a données de quelques ouvrages Grecs. On lui reproche d'avoir retranché, dans la belle édition qu'il donna du Nouveau-Testament, le passage de la Vulgate, *Tris*

sunt qui Testimonium dant in Cælo, &c. Joan. ép. 1, c. 5. Il mourut à Paris vers l'an 1547.

COLLANGE, (Gabriel de) né à Tours en Auvergne l'an 1524, fut valet de chambre de Charles IX. Quoique bon catholique, il fut pris pour un huguenot, & comme tel, assassiné à la S. Barthélemi en 1572. Il a traduit & augmenté la *Polygraphie* & l'*Ecriture cabalistique* de Trithème, Paris, 1561, in-4°, qu'un Frison, nommé Dominique de Hottinga, a donnée sous son nom, sans faire mention ni de Trithème ni de Collange, à Emdem, 1620, in-4°. Collange avoit aussi quelques connoissances dans les mathématiques & dans la cosmographie.

COLLATINUS, (Lucius-Tarquinius) époux de Lucrece, violée par Sextus, fils de Tarquin. Il fut en partie cause de cet outrage, par les éloges indiscrets qu'il lui fit de sa femme. Collatinus s'unit à Brutus, chassa les Tarquins de Rome, & fut fait consul avec lui l'an 509 avant J. C.; mais comme il étoit de la famille royale, on le déposa quelque temps après. Il étoit d'ailleurs odieux à Brutus, parce qu'il étoit plus juste que lui. Tarquin ayant envoyé des députés au sénat, pour lui redemander ses biens, & ceux de ses amis & de ses parens qui l'avoient accompagné dans sa fuite, la question fut agitée dans le sénat. » Brutus, (dit un auteur moderne) impitoyable, s'», natique, ambitieux, flatteur », du peuple, proposo un décret par lequel la nation dé- », cidoit elle-même que les biens », de Tarquin, de ses amis &

de ses parens, tous aristocrates, appartenoient à la nation : mais la plupart des sénateurs, gens honnêtes & bons citoyens, furent indignés de l'infamie & de l'injustice d'un pareil décret : ils opinerent pour qu'on rendit les biens à Tarquin & à ses amis, quand ils devoient s'en servir pour faire la guerre à la république naissante; qu'aucune considération, qu'aucun intérêt, qu'aucune crainte ne devoit l'emporter sur les droits sacrés & inviolables de la propriété. Cependant, le parti de Brutus pouvoit s'appuyer de spécieux sophismes : le roi est l'homme de la nation, il ne peut rien posséder, il ne peut être propriétaire, ses domaines sont ceux de l'état : Collatinus, chef du parti contraire, avoit pour lui l'honnêteté, la justice & l'humanité; il alloit l'emporter, lorsque Brutus, furieux, courut à la place publique, en criant que Collatinus étoit un traître, & qu'il vouloit donner de quoi entretenir la guerre & la tyrannie à ceux à qui c'étoit un crime que d'accorder même de simples provisions pour se nourrir dans leur exil. Brutus s'attendoit, sans doute, que le peuple n'écoutant que la haine & l'intérêt, alloit immoler sur le champ l'honnête Collatinus; mais il n'y avoit point alors de lanterne à Rome, & sur-tout le progrès de la philosophie & des lumières n'étoit pas encore assez considérable chez ce peuple simple & vertueux; la raison n'y étoit pas assez avancée,

pour qu'on put même imaginer des expédiens politiques de cette nature. On ne s'étoit pas avisé d'établir un comité de recherches & une horrible inquisition contre des hommes malheureux & contraints de s'expatrier : l'honnêteté & la grandeur d'ame de Collatinus parurent, aux yeux du peuple, préférables au fanatisme injuste & barbare de Brutus; il décida que, puisqu'il jouissoit du précieux trésor de la liberté, il falloit renvoyer aux tyrans leurs méprisables richesses. Un tel peuple étoit digne de la liberté, il étoit fait pour donner des loix à l'univers.

COLLATIUS, voyez APOLLONIUS.

COLLÉ, (Charles) lecteur du duc d'Orléans, & l'un de ses secrétaires ordinaires, né à Paris en 1709, mort dans la même ville le 2 novembre 1783, s'est fait un nom par ses pieces dramatiques, entre lesquelles on distingue la *Partie de chasse de Henri IV*, 1766. Il excelloit dans les chansons. Ses ouvrages sont réunis en 2 vol. in-8°, sous le titre de *Théâtre de société*, 1767. Il s'y trouve biens des choses qu'une sagesse austere en eut retranchées. Il y donna les regles de la bonne & vraie comédie, qu'il n'a cependant pas suivies exactement, & jette avec adresse du ridicule sur les pieces du théâtre moderne.

COLLENUCCIO, (Pandolfe) jurisconsulte de Pesaro, fut envoyé en ambassade auprès de l'empereur Maximilien I par le duc de Ferrare. Jean Sforce, tyran de Pesaro,

le fit étrangler en prison l'an 1507; d'autres disent que ce fut César Borgia qui le fit périr. Il est auteur d'une *Histoire du royaume de Naples*, en italien, qui a été publiée avec des additions & des notes par Thomas Costo, Venise, 1591, in-4°; & traduite en latin par Jean-Nicolas Strupano, Basle, 1572, in-4°; elle va jusqu'à l'an 1459. On a encore de Colenuccio: *Oratio ad Maximilianum I*, dans le second tome de *Rerum Germanicarum scriptores* par Freher. Ange Politien, Léander Alberti parlent avec éloge de ce savant.

COLLEONI, voyez COLÉONÉ.

COLLET, (Jean) voyez COLET.

COLLET, (Philibert) né à Châtillon lez Dombes, avocat au parlement de Dombes, passa quelque tems chez les Jésuites. Il mourut en 1718, à 76 ans. Il étoit très-laborieux, mais il avoit des opinions fort singulieres, même sur la Religion. Il passa long-tems pour n'en point avoir, quoique son impiété fût plutôt sur sa langue que dans son cœur. On a de lui: I. Un *Traité des Excommunications*, en 1689, in-12. C'est une histoire de l'excommunication de siecle en siecle. L'auteur étoit dans les censures, lorsqu'il publia cet ouvrage, pour avoir empêché avec violence qu'on enterrât une personne dans une chapelle dont il étoit patron. II. Un *Traité de l'usure*, in-8°, 1690, dans lequel il entreprend de défendre l'usage de la Bresse, de stipuler les intérêts avec le capital d'une somme exigible. III. *En-*

tretiens sur les Dixmes & autres libéralités faites à l'Eglise, in-12. Il veut y prouver que les dixmes ne sont ni de droit divin, ni de droit ecclésiastique, mais de droit domanial: opinion solidement réfutée par la *Vraie notion des dixmes, rétablie sur les principes de la jurisprudence canonique & civile*, par M. Ghesquier, Liege, 1785, in-8°. IV. *Entretiens sur la Clôture des Religieuses*, in-12, dans lesquels il combat pour la liberté de la clôture, contre le cardinal le Camus, évêque de Grenoble, qui venoit de gagner son procès avec les religieuses de Mont-Fleuri. V. *Explication des statuts, coutumes des provinces de Bresse, Bugey, &c. précédée d'un Abrégé de l'Histoire de Dombes*, Lyon, 1698, in-fol. & plusieurs ouvrages manuscrits. La figure de Collet étoit originale, ainsi que son esprit. Il avoit l'air d'un philosophe de l'ancienne académie. Tout ce qui s'éloignoit des opinions communes, lui plaisoit, & il soutenoit ses idées avec feu. Ceux qui vivoient avec lui, étoient charmés de l'étendue de sa mémoire, mais ils n'avoient pas également lieu d'être contents de son jugement.

COLLET, (Pierre) prêtre de la congrégation de la Mission, docteur & ancien professeur de théologie, né à Ternay dans le Vendomois, le 6 septembre 1693, & mort le 6 octobre 1770, s'est fait un nom distingué parmi les théologiens, & a mérité l'estime des personnes pieuses par ses écrits & par ses mœurs. Ses ouvrages sont en grand nombre. Les principaux sont: I. *Vie de S. Vincent*

de Paule, 2 vol. in-4°, 1748. II. *Histoire abrégée du même*, 1 vol. in-12, 1764. L'abrégé vaut mieux que la grande histoire, qui est fastidieuse par une multitude de détails minutieux qui n'intéressent presque personne: ce défaut est celui de presque tous les ouvrages historiques de cet écrivain. III. *Vie de M. Boudon*, 2 vol. in-12, 1753. La même abrégée, 1 vol. in-12, 1762. IV. *Vie de S. Jean de la Croix*, 1769, 1 vol. in-12. V. *Traité des Dispenses en général & en particulier*, 3 vol. in-12, 1753. Cet ouvrage est unique en son genre, & rempli de recherches. Il en a paru en 1788, une édition corrigée & augmentée par M. Compans, 2 vol. in-8°: cette édition a de grands avantages sur la première (voy. le *Journ. hist. & litt.* 1er. mai 1789, p. 10). VI. *Traité des Indulgences & du Jubilé*, 2 vol. in-12, 1770. VII. *Traité de l'Office Divin*, 1 vol. in-12, 1763. VIII. *Traité des saints Mysteres*, 2 vol. in-12, 1768. IX. *Traité des Exorcismes de l'Eglise*, 1 vol. in-12, 1770. X. *Abrégé du Dictionnaire des Cas de conscience de Pontas*, 2 vol. in-4°, 1764 & 1770. XI. *Lettres critiques sous le nom du Prieur de S. Edme*, 1 vol. in-8°, 1744. XII. *Bibliothèque d'un jeune Ecclésiastique*, 1 vol. in-8°. Cette brochure est peu de chose, l'auteur n'indique pas toujours les meilleurs livres, soit qu'il ne le connut pas, soit que malgré leur utilité, il crut y appercevoir quelques endroits repréhensibles. XIII. *Theologia Moralis universa*, 17 vol. in-8°. XIV. *Institutiones Theologicae, ad usum Seminariorum*, 7 vol. in-12, 1744 & suiv. XV. *Eadem, breviori for-*

ma, 4 vol. in-12, 1768. XVI. *De Deo, ejusque divinis attributis*, 3 vol. in-8°, 1768. XVII. *Les devoirs des Pasteurs*, 1 vol. in-12, 1769. XVIII. *Devoirs de la Vie religieuse*, 2 vol. in-12, 1765. XIX. *Traité des devoirs des gens du monde*, 1 vol. in-12, 1763. XX. *Devoirs des Ecoliers*, 1 vol. pet. in-12. XXI. *Instructions pour les Domestiques*, 1 vol. pet. in-12, 1763. XXII. *Instructions à l'usage des gens de la campagne*, pet. in-12, 1770. XXIII. *Sermons & Discours ecclésiastiques*, 2 vol. in-12, 1764, écrits avec plus de netteté que d'éloquence. XXIV. *Méditations pour servir aux retraites*, 1 vol. in-12, 1769. XXV. *La Dévotion au sacré Cœur de Jesus, établie & réduite en pratique*, 1 vol. in-16, 1770 (voyez MARGUERITE-MARIE ALACOQUE). Il préparoit, lorsqu'il mourut, d'autres ouvrages. On voit par ce catalogue que la plume de cet écrivain étoit très-téconde; mais son style est un peu dur en latin (quoiqu'en général plus pur que celui des scholastiques) & incorrect en françois. Il avoit, dans la conversation, de l'esprit & du feu: on remarque ces deux qualités dans quelques-uns de ses livres. Il mêle quelquefois la plaisanterie aux sujets les plus sérieux; mais ses railleries ne sont guère à leur place. Il s'étoit corrigé, dans sa vieillesse, de ce défaut, & à tout prendre, ses livres sont estimables, par l'abondance des recherches, & par l'ordre qu'il a su y mettre. Son *Traité des dispenses* est aujourd'hui le plus consulté de ses ouvrages, & devenu particulièrement intéressant par les disputes élevées en Allemagne, touchant le

pouvoir que quelques évêques s'attribuoient de dispenser dans les loix de l'Eglise universelle, nommément dans les empêchemens dirimens. Cet article y est discuté avec une attention particulière. Après avoir proposé la question, & répondu à quelques objections, l'auteur poursuit de la sorte. » Et d'où les évêques auroient-ils ce pouvoir ? De leur qualité d'évêques, répondent quelques-uns, & de ce qu'ils sont proposés par l'Esprit-Saint pour gouverner son Eglise. Mais cette qualité, si auguste, fait-elle donc qu'ils ne soient subordonnés à aucune autorité ? Si elle ne le fait point, comme, en effet, personne n'a osé l'avancer, il est clair qu'elle ne leur donne point le droit de toucher à ce que l'autorité à laquelle ils sont soumis eux-mêmes, a sagement établi : & quant au bon gouvernement de l'Eglise, loin d'exiger qu'ils puissent dispenser dans tous les cas, il demande plutôt qu'ils ne le puissent que dans quelques cas rares. Nous en avons donné une raison frappante (que l'inférieur ne peut défaire la loi du supérieur), & il y en a d'autres encore ; ne fût-ce que pour garder plus d'uniformité à cet égard dans l'exercice de la juridiction ecclésiastique. Les prélats auroient-ils donc ce pouvoir de l'Eglise elle-même ? Mais point du tout ; sa volonté consignée dans son droit public, est que la loi du supérieur ne puisse être ni abolie, ni modifiée, ni suspendue par aucun inférieur. L'au-

roient-ils enfin de quelque coutume qui, étant ancienne & légitime, se trouveroit avoir force de loi ? On sait au contraire que la coutume, immémoriale & générale est de s'adresser à Rome : & une telle coutume, une coutume universellement établie, comme bien n'a-t-elle pas de force quand même elle ne seroit appuyée sur aucune espèce de loi ? » (voy. PRÉTEXTAT).

COLLETET, (Guillaume) avocat au conseil, l'un des 40 de l'académie françoise, naquit à Paris en 1598, & mourut dans cette ville en 1659, ne laissant pas de quoi se faire enterrer. Le cardinal de Richelieu le mit du nombre des cinq auteurs qu'il avoit choisis pour la composition des pieces de théâtre. Colletet fit seul *Cyminde*, & travailla aux comédies intitulées *l'Aveugle de Smyrne* & *les Thuilleries*. Il lut le monologue de cette dernière piece au cardinal, & lorsqu'il fut à l'endroit qui commence par ce vers :

La canne s'humectant dans la bourbe
de l'eau...

il lui fit présent de 600 liv. pour six mauvais vers qui suivoient celui-là. Sur quoi Colletet fit ce distique :

Armand, qui pour six vers m'as
donné six cens livres,
Que ne puis-je à ce prix te vendre
tous mes livres !

Harlay, archevêque de Paris, ne récompensa pas moins généreusement son *Hymne* sur l'Immaculée-Conception ; il lui envoya un Apollon d'argent. Colletet avoit épousé en secondes noces Claudine, auparavant sa servante ; & pour tâ-

cher de justifier son choix aux yeux du public, il fit paroître sous son nom plusieurs Pièces de poésie; mais les honnêtes-gens s'en firent sa petite ruse, & se moquerent de la Sapho supposée & du dieu mesquin qui l'inspiroit. Les *Œuvres de Colletet* parurent en 1653, in-12: ce sont des Odes, des Stances, des Sonnets, & quelques ouvrages en prose; mais ils sont depuis long-temps au nombre des livres qu'on ne lit plus.

COLLETET, (François) fils du précédent, est connu par la place que Boileau lui a donnée dans ses Satyres, & par l'*Abrégé des annales & antiquités de Paris*, 1664, 2 vol. in-12, qui vaut mieux que le grand ouvrage de Claude Malingre. Il fit aussi comme son pere, des vers & de la prose, des Cantiques spirituels, & des Pièces bachiques, amoureuses & burlesques. Sa *Muse coquette* est en 4 parties in-12. Il vivoit encore en 1672.

COLLIBUS, (Hippolite à) célèbre juriconsulte, né à Alexandrie de la Paille en 1561, mort le 21 février 1612, enseigna le droit à Heidelberg, à Bâle, fut chancelier de Christian, prince d'Anhalt, & employé en diverses négociations en France, en Allemagne, en Angleterre, & publia quelques ouvrages sur le droit, tels que *Consiliarius principis*; *Commentarius ad titulum ff. de diversis regulis*; *Axiomata de nobilitate*, &c. Il se cacha souvent sous des noms déguisés, tels que *Lampurganus*, *Wernerus*, &c. C'étoit un homme de génie & de beaucoup de savoir; mais plein d'orgueil & fort inquiet:

ce qui lui attira beaucoup de désagrémens.

COLLIER, (Jérémie) né à Stow qui dans la province de Cambridge, en 1656, devint lecteur de Grays-Inn; mais ayant refusé de prêter le serment du Test, il perdit cette place. Les écrits qu'il publia pour défendre son procédé, lui attirèrent la disgrâce & les reproches des grands. On lui promit inutilement, sous la reine Anne, des récompenses considérables. Il vécut & mourut zélé non-conformiste. Il réunissoit parfaitement l'esprit de retraite du chrétien, avec la poïtesse du gentilhomme. Egalement profond dans la philosophie, la théologie, l'éloquence, les antiquités sacrées & profanes, il a enrichi sa nation de plusieurs ouvrages estimables. I. D'un *Dictionnaire historique, géographique, généalogique*, traduit en partie du Moréri, & augmenté d'un grand nombre d'articles, 1721, 4 vol. in-fol. II. *Des Essais de morale* sur différens sujets. III. D'un *Traité* où il démontre que Dieu n'est pas l'auteur du mal. IV. De la *Critique du Théâtre Anglois*, comparé aux théâtres d'Athènes, de Rome & de France; avec l'*Opinion des Auteurs* tant profanes que sacrés *touchant le Spectacle*, traduite en françois par le P. de Courbeville, Jésuite. V. D'une *Histoire ecclésiastique de la Grande-Bretagne*, Londres, 1714, 2 vol. in-fol. en anglois. Collier mourut en 1726, à l'âge de 76 ans.

COLLIN ou KOELLIN, (Conrad) religieux Dominicain, natif d'Ulm, étoit supérieur du couvent de son ordre

à Cologne, lorsque Luther publioit ses erreurs. Il les réfuta avec beaucoup de force ; entre ses ouvrages, on estime deux traités qu'il fit contre le mariage de cet hérésiarque, l'un intitulé *Consutatio Epithalamii*, 1527, l'autre *Contra Lutheri Nuptias*. Il mourut en 1536.

COLLIN, (l'abbé N.) mort en 1754, trésorier du chapitre de l'église de Paris, étudia de bonne heure les finesses de la langue latine & celles de la françoise. Cette connoissance lui servit à traduire avec autant d'exactitude que d'élégance l'*Orateur* de Cicéron, in-12. Cette version, le fruit du travail long, pénible & assidu d'un homme d'esprit, parut avec une excellente préface, qui est en même tems un commentaire raisonné sur l'ouvrage, & un solide abrégé de rhétorique. On y trouve des jugemens sur nos orateurs modernes, & des réflexions sur les rhéteurs de l'antiquité. Il avoit remporté trois prix à l'académie françoise. On a encore de lui la *Vie de Marie Lumague, veuve de M. Polailon*, institutrice des Filles de la Providence, 1744, in-12.

COLLIN DE VERMOND, (Hyacinthe) membre de l'académie royale de peinture pour la partie de l'histoire, mort à Paris en 1761, se distingua par la vérité de son pinceau. On a de lui : I. Plusieurs tableaux dans la nef des Capucins du Marais. II. *L'Annonciation* à S. Médéric. III. *La Mère qui tombe dans le Desert*, à S. Jean en Greve.

COLLINS, (Antoine) né à Helton à dix milles de Londres en 1676, d'une famille

noble & riche, trésorier du comté d'Essex, occupe une place dans la liste des incrédules. Il passa presque toute sa vie à écrire contre la Religion, cette seule ressource sûre & solide des pauvres mortels, & mourut en décembre 1729, à Harley-Square, après avoir protesté qu'il avoit toujours pensé, » que chacun devoit faire tous » ses efforts pour servir de son » mieux Dieu, son prince & » sa patrie, & que le fondement de la Religion consistoit » dans l'amour de Dieu & du » prochain ». Déclaration contradictoire à tout ce qu'il a écrit. Car s'il y a un Dieu, on doit lui rendre un culte, de l'aveu du Spinofiste, auteur du *Système de la Nature* ; & s'il y a une loi d'aimer le prochain, il n'y a que la Religion qui puisse en être la sanction & la garantie. Les principaux ouvrages par lesquels il a signalé son incréduité, sont : I. *Essai sur l'usage de la raison, dans les propositions dont l'évidence dépend du témoignage humain* ; plein d'une fausse logique & propre à jeter les esprits foibles dans le désolant état du scepticisme. II. *Recherches philosophiques sur la liberté de l'homme* ; ouvrage si bon, dit un auteur fort suspect, que le docteur Clarke y répondit par des injures. Ne prendroit-il pas comme tant d'autres, les raisons pour des injures ? Celles de Clarke étoient bien capables d'embarrasser son adverfaire. III. *Discours sur les fondemens & les preuves de la Religion Chrétienne*, avec une *Apologie de la liberté d'écrire*. IV. *Modèle des Prophéties littérales*. *Cult*

une suite du livre précédent, réfuté par divers écrivains, surtout par le docteur Jean Rogers dans sa *Nécessité de la Révélation divine*. V. *Discours sur la liberté de penser* : ouvrage qui fit beaucoup de bruit dans sa naissance, & qui n'est plus lu qu'en Angleterre par les partisans de Collins. Il fut traduit en françois en 1714, in-8°.

COLLINS, (Jean) né à Wood-Eaton, près d'Oxford, en 1624, membre de la société royale de Londres en 1667, procura l'édition des meilleurs livres de mathématiques. Il a publié aussi une *Arithmétique* en anglais, 1665, in-fol. On le nommoit le *Mersenne* anglais, & il méritoit ce titre. Il étoit en commerce avec tous les savans de l'Europe. Les Anglois prétendent qu'on peut prouver clairement par son *Commercium Epistolicum de Analyfi promotâ*, imprimé in-4° en 1712 par ordre de la société royale, que c'est à lui qu'on doit l'invention de la méthode analytique. Cet habile mathématicien mourut en 1683.

COLLIUS, (François) docteur de Milan au dix-septième siècle, se rendit très-célèbre par son traité *De animabus Paganorum*, publié en 2 vol. in-4° à Milan, en 1622 & 1623. Il y examine quel est le sort dans l'autre vie de plusieurs païens illustres. Il forme des conjectures sur des choses dont la connoissance n'appartient qu'à Dieu. Il ne désespère pas du salut des Sept-Sages de la Grece, ni de celui de Socrate ; mais il damne sans miséricorde Pythagore, Aristote, & plusieurs autres, quoiqu'il reconnoisse qu'ils ont connu le

vrai Dieu. Il est à croire que si ce juge des morts avoit bien apprécié la vie & le caractère de ses élus, il ne leur eut pas fait un meilleur sort qu'à ses réprouvés. Un auteur moderne, très-judicieux, leur trouve à peu-près un mérite égal : il ne voit dans ces anciens Sages qu'une troupe de misanthropes, tristes jouets de leur orgueil, qui, s'efforçant tour-à-tour d'en varier la forme, donnerent dans les écarts les plus insensés. Il méprise ce triste censeur, qui n'excepte que ses vices de ce qui le fait continuellement gémir ; & ce moqueur cynique qui, la lanterne à la main, cherche l'homme en plein midi, & se condamne à n'habiter qu'un tonneau pour le plaisir puéril de l'ostentation ; & ce vagabond superbe, qui jette ses biens à la mer pour aller redire de côte en côte, qu'il porte tout avec lui : » Le fameux Socrate, » poursuit-il, n'est point exempt » de tache ; il s'en faut bien ; » l'amour contre nature a flétri sa vie, & sa mort est dés-honorée par ce lâche respect humain, qui lui fit faire son bizarre sacrifice à Esculape. L'empereur philosophe, dont le panégyrique coûta trente ans de travail à Pline, s'abandonna aux dernières infamies. Il fut, jusqu'aux remontrances que lui fit Pline le jeune, un des plus cruels persécuteurs des Chrétiens. Le chef tant vanté de l'école péripatéticienne, n'a pu cacher sa lâche passion pour une femme publique, qui lui fit supplanter son meilleur ami. La mort de plusieurs autres n'est devenue fameuse que

C O L

désespoir
rent. Ils
irrépro-
che des
de for-
qui fai-
çons de
de mo-
prisant,
à parlé,

de Maître, grand-prieur de Bo-
hême, & maréchal-général des
armées des empereurs Ferdi-
nand II & Ferdinand III, se
signala par sa valeur & par son
attachement à la maison d'Au-
triche. Il mourut le 24 janvier
1657.

COLLOT, (Germain) chi-
rurgien François sous Louis XI,

ner un évêché imaginaire, sous prétexte que cela lui étoit nécessaire pour s'opposer avec succès aux progrès de l'Arianisme. Cet hérétique enseignoit que Dieu n'a point créé les méchans. Le concile d'Alexandrie le condamna en 319, & déposa les prêtres qu'il avoit ordonnés.

COLMAN, (Saint) *Colmannus*, fut martyrisé en Autriche le 13 octobre 1012. Son corps fut transféré de Stolckerau à Meelck.

COLMENAR, (Jean Alvarez de) est auteur des *Délices de l'Espagne & de Portugal*, ouvrage curieux & beaucoup plus exact que ces sortes de descriptions n'ont coutume de l'être. L'édition la plus belle est celle de Leyde, 1715, 6 vol. in-8°; mais elle est très-défigurée par les artifices & les impostures d'un sectaire fanatique, qui a laissé jusque sur les estampes l'empreinte de sa haine contre l'Eglise catholique. On a encore du même les *Annales d'Espagne & de Portugal*, Amsterdam, 1741, 4 vol. in-4°, & 8 vol. in-12.

COLMENARES, (Diego) Espagnol, natif de Ségovie, curé de la paroisse de S. Jean, dans la même ville, mourut en 1651. On a de lui l'*Histoire de la Ville de Ségovie, avec l'Abrégé de celle de Castille*, Ségovie, 1637, in-fol. en espagnol.

COLOMB, (Christophe) naquit en 1442, d'un pere cardeur de laine, à Cogureto, village sur la côte de Gènes. Quelques voyages sur mer, & le bruit que faisoient alors les entreprises des Portugais, lui firent goûter la navigation. Il conçut qu'on pouvoit faire quelque

chose de plus grand, que ce qu'on avoit tenté jusq' alors; & par la seule inspection d'une carte de notre hémisphère, ou par un raisonnement tiré de la disposition du monde, il jugea, dit-on, qu'il devoit y en avoir un autre; il résolut d'aller le découvrir. (Quelques auteurs racontent la chose un peu différemment. Voyez BEHAÏM.). Gènes sa patrie l'ayant traité de visionnaire, & Jean II, roi de Portugal, ayant refusé son service, Colomb se rendit à la cour d'Espagne, où la reine Isabelle lui confia trois vaisseaux. Des isles Canaries où il mouilla, il ne mit que 33 jours pour découvrir la première isle de l'Amérique, en 1492. Pendant ce petit trajet, son équipage ne cessa de murmurer. Il y en eut même qui dirent assez haut, que le plus court étoit de jeter dans la mer cet aventurier, qui n'avoit rien à perdre, & qu'ils en seroient quittes en disant qu'il y étoit tombé en contemplant les astres. Mais dès que ses compagnons de voyage eurent pris terre à l'isle de Guanahani, l'une des Lucayes, ils saluerent en qualité d'amiral & de vice-roi, ce téméraire qu'ils vouloient noyer. Les insulaires, effrayés à la vue des trois bâtimens Espagnols, gagnèrent les montagnes. Colomb ne put prendre qu'une femme, à laquelle il fit donner du pain, du vin, des confitures & quelques bijoux: ce bon traitement fit revenir les sauvages. Les Castillans leur donnoient pour de l'or, ce qu'en Europe on ne s'aviferoit pas de ramasser, des pots de terre cassés, des morceaux de verre & de faïence. Le Cacique, ou le chef de ces

» par les excès & le désespoir
 » qui la leur procurerent. Ils
 » n'étoient pas plus irrépro-
 » chables dans la recherche des
 » honneurs & des biens de for-
 » tune, ces imposteurs qui fai-
 » soient de si belles leçons de
 » désintéressement & de mo-
 » destie. Le cynique méprisant,
 » dont nous avons déjà parlé,
 » foula aux pieds le fâste de
 » Platon, mais avec un or-
 » gueil plus fastueux encore &
 » plus insupportable. L'initi-
 » tuteur vanté d'Alexandre le
 » Grand est compté parmi ses
 » plus lâches adulateurs. Py-
 » thagore & Zénon tenterent
 » d'usurper la souveraine puis-
 » sance. Enfin Hyppias périt
 » en voulant subjuguier sa pa-
 » trie. Tels étoient les cory-
 » phées des sectes les plus fieres
 » de leurs vertus : car je ne
 » parle ni d'Epicure ni de son
 » école, ou de son *troupeau*,
 » comme l'appellent d'autres
 » philosophes, qui par ce mot
 » seul, en donnent une idée
 » juste quant à l'honnêteté ou
 » aux devoirs « (voyez AN-
 » DRADA Thomas, LUCIEN,
 » ZÉNON, &c.). Du reste, l'ou-
 » vrage de Collius n'est à propre-
 » ment parler, qu'un jeu d'esprit,
 » choisi par l'auteur pour faire
 » parade de son érudition. Il y en
 » a effectivement beaucoup dans
 » son livre ; mais il y a encore
 » plus d'inconsidération & de va-
 » nité. On a aussi de lui *Conclusio-
 nes Theologicae*, 1609, in-4° ;
 » & un traité *De sanguine Christi*,
 » plein de recherches & de cita-
 » tions, digne du précédent, mais
 » plus commun : il parut à Milan
 » en 1617, in-4°.

COLLOREDO, (Rodol-
 phe) comte de Wals, chevalier

de Malte, grand-prieur de Bo-
 hême, & maréchal-général des
 armées des empereurs Ferdin-
 and II & Ferdinand III, &
 signala par sa valeur & par son
 attachement à la maison d'Au-
 triche. Il mourut le 24 janvier
 1657.

COLLOT, (Germain) chir-
 rurgien François sous Louis XI,
 est le premier de la nation qui
 tenta l'opération de la pierre par
 le grand appareil. Avant lui on
 appelloit des chirurgiens Italiens
 pour cette maladie. Collet les
 ayant vus opérer, s'essaya sur
 des cadavres, & enfin sur un
 criminel condamné à mort. Ce
 misérable soutint courageuse-
 ment l'opération, & par ce
 moyen il racheta sa vie (Louis
 XI la lui ayant accordée en cas
 qu'il échappât), & ne fut plus
 tourmenté de la pierre. Collet
 fut récompensé comme il le mé-
 ritoit. Sa famille, héritière de
 son adresse, n'a cessé, depuis lui
 jusqu'à nos jours, de travailler
 avec les mêmes succès. — Phi-
 lippe COLLOT, mort à Luçon
 en 1656, à 63 ans, mit en pra-
 tique les préceptes de l'art de
 ses peres avec une dextérité su-
 périeure à celle qu'ils avoient
 montrée. Il dégaga leur ma-
 nière d'opérer, de tout ce qu'elle
 avoit de rude & de difficile. Il
 étoit tellement occupé à Paris,
 que le cardinal Chigi (depuis
 Alexandre VII) ne put l'enga-
 ger de se rendre à Cologne.

COLLUTHUS, prêtre &
 curé d'Alexandrie, devint schis-
 matique dans le tems qu'Arius
 mit au jour ses erreurs, vers
 l'an 315. Il s'avisa d'ordonner
 des prêtres, & eut la ridicule
 ambition d'usurper le gouver-
 nement de son église, & de for-

C O L

piscopat imaginaire, et que cela lui étoit pour s'opposer avec le progrès de l'Arianisme hérétique enseignoit n'a point créé les méconcile d'Alexandrie en 319, & déposa qu'il avoit ordonnés.

AN, (Saint) Colomb martyrifié en Août 1012. Son tombeau est à Stolcken.

ENAR, (Jean Albert) auteur des *Délices de Portugal*, curieux & beaucoup de ces sortes de livres n'ont coutume de paraître la plus belle édition à Leyde, 1715, 6 vol.

mais elle est très-défective les artifices & les défauts d'un sectaire fanatique a laissé sur les empreintes de sa main l'Eglise catholique. On trouve du même les *Années de Portugal*, 1741, 4 vol. in-4°, in-12.

ENARES, (Diego) natif de Ségovie, paroisse de S. Jean, même ville, mourut en 1496 de lui l'*Histoire de la Ségovie*, avec l'*Abrégé de Castille*, Ségovie, fol. en espagnol.

MB, (Christophe) 1442, d'un père caribéen, à Cogureto, village de Gènes. Quelques-uns sur mer, & le faisoient alors les ennemis Portugais, lui firent navigation. Il conçut avoit faire quelque

C O L 255

chose de plus grand, que ce qu'on avoit tenté jusqu'alors ; & par la seule inspection d'une carte de notre hémisphère, ou par un raisonnement tiré de la disposition du monde, il jugea, dit-on, qu'il devoit y en avoir un autre ; il résolut d'aller le découvrir. (Quelques auteurs racontent la chose un peu différemment. Voyez **BEHAIM**.) Gènes sa patrie l'ayant traité de visionnaire, & Jean II, roi de Portugal, ayant refusé son service, Colomb se rendit à la cour d'Espagne, où la reine Isabelle lui confia trois vaisseaux. Des îles Canaries où il mouilla, il ne mit que 33 jours pour découvrir la première île de l'Amérique, en 1492. Pendant ce petit trajet, son équipage ne cessa de murmurer. Il y en eut même qui dirent assez haut, que le plus court étoit de jeter dans la mer cet aventurier, qui n'avoit rien à perdre, & qu'ils en seroient quittes en disant qu'il y étoit tombé en contemplant les astres. Mais dès que ses compagnons de voyage eurent pris terre à l'île de Guanahani, l'une des Lucayes, ils saluerent en qualité d'amiral & de vice-roi, ce téméraire qu'ils vouloient noyer. Les insulaires, effrayés à la vue des trois bâtimens Espagnols, gagnèrent les montagnes. Colomb ne put prendre qu'une femme, à laquelle il fit donner du pain, du vin, des confitures & quelques bijoux : ce bon traitement fit revenir les sauvages. Les Castillans leur donnoient pour de l'or, ce qu'en Europe on ne s'aviferoit pas de ramasser, des pots de terre cassés, des morceaux de verre & de faïence. Le Cacique, ou le chef de ces

insulaires, leur permit de construire un fort de bois, dans l'île qu'ils avoient appellée l'*Espagnole*. Colomb y laissa 38 des siens, & partit pour l'Europe. Ferdinand & Isabelle le reçurent comme il le méritoit : ils le firent asseoir & couvrir en leur présence comme un grand d'Espagne, l'ennoblirent lui & toute sa postérité, le nommerent grand-amiral & vice-roi du Nouveau-Monde, & le renvoyèrent avec une flotte de 17 vaisseaux en 1493. Il découvrit de nouvelles îles, comme les Caraïbes & la Jamaïque. Il seroit mort de faim dans cette dernière île, sans un stratagème singulier. Il devoit y avoir bientôt une éclipse de lune : il envoya chercher les sauvages des environs, leur reprocha leur dureté à son égard, les menaça qu'ils seroient bientôt un exemple terrible de la vengeance du Dieu des Espagnols, & leur prédit que dès le soir la lune rougiroit, s'obscurceroit & leur refuseroit sa lumière. L'éclipse commença effectivement quelques heures après. Les sauvages épouvantés, poussant des cris effroyables, allèrent se jeter aux pieds de Colomb, en lui jurant de ne plus le laisser manquer de rien. Colomb, après s'être fait prier quelque tems, se radoucit, & leur promit de demander à son Dieu de faire reparoître la lune. Elle reparut quelques momens après ; & les infidèles, qui le regardoient déjà comme un homme d'une nature supérieure, furent convaincus qu'il dispoisoit à son gré du ciel & de la terre. Ce fut au retour de cette expédition, en 1505, qu'il confondit

les envieux par une plaisanterie devenue celebre. Ils disoient que rien n'étoit plus facile que les découvertes, dues à un peu de hardiesse & à beaucoup de bonheur. Il leur proposa de faire tenir un œuf droit sur sa pointe ; & aucun n'ayant pu le faire, il cassa le bout de l'œuf en appuyant un peu dessus, & le fit ainsi tenir. *Rien n'étoit plus aisé*, dirent les assultans. — *Je n'en doute point*, leur dit Colomb ; *mais personne ne s'en est avisé, & c'est ainsi que j'ai découvert les Indes*. C'étoient ces mêmes envieux qui l'avoient mis mal auprès de Ferdinand & d'Isabelle. Des juges, envoyés sur les vaisseaux mêmes dans son second voyage pour veiller sur sa conduite, le ramenerent en Espagne les fers aux pieds & aux mains. On le retint quatre années, soit qu'on craignit qu'il ne prit pour lui ce qu'il avoit découvert, comme ses ennemis l'avoient insinué, soit qu'on voulût lui donner le tems de se justifier. Enfin on l'avoit renvoyé dans son Nouveau-Monde ; & c'étoit dans cette troisième course qu'il avoit aperçu le continent à dix degrés de l'équateur, & la côte où l'on a bâti Carthagene. Colomb, de retour de ce dernier voyage, termina peu après à Valladolid, en 1506, à 64 ans, une carrière plus brillante qu'heureuse. On a de ce celebre navigateur *De insulis nuper inventis epistola*, dans le second tome de l'*Hispania illustrata*, & dans les *Gesta Dei per Francos* : l'original est en espagnol, il a été traduit en latin par Aliandre de Cosco. On lui a élevé une statue dans Gènes. Ferdinand Colomb,
son

son fils, écrivit la *Vie* de son pere, traduite en françois, Paris, 1681, 2 vol. in-12. Améric Vespuce, négociant Florentin, a joui de la gloire d'avoir donné son nom à la nouvelle moitié du globe. Il prétendit avoir découvert le premier le continent. Quand il seroit vrai qu'il eût fait cette découverte, dit l'auteur de l'*Essai sur l'Histoire générale*, la gloire n'en seroit pas à lui : elle appartient incontestablement à celui qui eût le génie & le courage d'entreprendre le premier voyage. Colomb en avoit déjà fait trois en qualité d'amiral & de vice-roi, 5 ans avant qu'Améric Vespuce en eût fait un en qualité de géographe. Quant à Martin Behaim, auquel plusieurs auteurs attribuent la première connoissance du Nouveau-Monde, il est certain, supposé qu'il l'ait eue effectivement, qu'il ne fit rien pour la perfectionner : mais il paroît vrai néanmoins, que Colomb a tiré parti des notices qu'il en a laissées. Voyez BEHAIM.

COLOMB, (Dom Barthélemi) frere de Christophe, se fit un nom par les *Cartes marines* & les *Spheres*, qu'il faisoit fort bien pour son tems. Il avoit passé d'Italie en Portugal avant son frere, dont il avoit été le maître en cosmographie. Dom Ferdinand Colomb, son neveu, dit que son oncle s'étant embarqué pour Londres, fut pris par des corsaires, qui le menerent dans un pays inconnu, où il fut réduit à la dernière misere : qu'il s'en tira en faisant des cartes de navigation ; & qu'ayant amassé une somme d'argent, il passa en Angleterre ; présenta au roi une Mappa-

Tome III.

monde de sa façon ; lui expliqua le projet que son frere avoit de pénétrer dans l'Océan, beaucoup plus avant qu'on n'avoit encore fait : que ce prince le pria de faire venir Christophe, promettant de fournir à tous les fraix de l'entreprise ; mais que celui-ci ne put venir, parce qu'il étoit déjà engagé avec la couronne de Castille. Une partie de ce récit, & sur-tout cette proposition faite au roi d'Angleterre, paroissent imaginaires. Quoi qu'il en soit, Barthélemi eut part aux libéralités que le roi de Castille fit à Christophe ; & en 1493, ces deux freres, & Diegue Colomb, qui étoit le troisieme, furent ennoblis. Dom Barthélemi partagea avec Christophe les peines & les fatigues inséparables des longs voyages où ils s'engagerent l'un & l'autre. Il mourut en 1514, comblé d'honneurs & de biens.

COLOMB, (Dom Ferdinand) fils de Christophe, entra dans l'état ecclésiastique, & forma une riche bibliothèque qu'il laissa en mourant à l'église de Séville. C'est cette bibliothèque qu'on a surnommée la *Colombine*. Il écrivit la *Vie* de son pere, vers l'an 1530. Voyez COLOMB Christophe.

COLOMBAN, (S.) né en Irlande l'an 560, apprit dès sa jeunesse les arts libéraux, la grammaire, la rhétorique, la géométrie. La nature l'avoit doué de toutes les qualités de l'esprit & de tous les agrémens de la figure. Il craignit les attraits de la volupté, & les vains plaisirs que le monde lui promettoit ; & se mit sous la conduite d'un saint vieillard nommé Silen, dans le monastere de Ban-

R

cor. Pour le détacher de plus en plus du monde, il passa dans la Grande-Bretagne, & delà dans les Gaules avec 12 religieux. Un vieux château ruiné dans les déserts des Vosges, fut sa première retraite. Une foule de disciples s'étant présentés à lui, il bâtit, vers l'an 600, un monastere dans un endroit plus commode à Luxeuil, & bientôt un autre à Fontaine. Le roi Thierry l'exila à Besançon, à la sollicitation de Brunehaut, à laquelle le saint abbé donnoit vainement des avis salutaires, avec une franchise inconnue de nos jours. Il passa ensuite en Italie, fonda l'abbaye de Bobio, & y mourut le 21 novembre 615, après avoir vu la vérification de la terrible prophétie qu'il avoit faite, touchant la réunion de toutes les couronnes de France sur la tête de Clotaire. On a de lui une *Regle* qui a été long-tems pratiquée dans les Gaules, quelques Pièces de poésies, quelques Lettres, & d'autres ouvrages ascétiques, qui se trouvent dans la *Bibliothèque des Perses*. Ce saint est fort maltraité par l'abbé Velli dans son *Histoire de France*; mais il est justifié d'une manière victorieuse, des fausses imputations de cet écrivain, dans l'avertissement du 12^e vol. de l'*Histoire Littéraire de France* (p. 9), par les Bénédictins de S. Maur; quoiqu'on ne puisse s'empêcher de lui souhaiter dans quelques occasions, sur-tout dans ses disputes sur la Pâque, où il se rapprochoit des *Quartodécimans*, plus de docilité & de modération. Ses *Œuvres* ont été recueillies & ornées de remarques par Patrice Flemingus, & pu-

bliées par Thomas Sirinus, Louvain, 1667, in-fol.

COLOMBE, (Sainte) vierge & martyre de Cordoue, fut mise à mort par les Sarrasins en 852. Il y a une autre Ste COLOMBE, vierge & martyre de Sens, où l'on croit qu'elle reçut la couronne du martyre en 273.

COLOMBEL, (Nicolas) peintre, élève d'Eustache le Sueur, né à Sotteville, près de Rouen, en 1646, demeura long-tems en Italie pour se former sur Raphaël & le Poussin, qu'il n'a cependant guère suivis. Son dessin est correct, ses compositions riches, & accompagnées de beaux fonds d'architecture qu'il entendoit bien, de même que la perspective. Mais son ton de couleurs est trop dur; & ses têtes, très-communes, se ressemblent toutes. Son chef-d'œuvre est un *Orphée jouant de la lyre*, qui est à la ménagerie de Versailles. Colombel mourut à Paris en 1717, à 71 ans. Il étoit membre de l'académie de peinture.

COLOMBI, (Jean) Jésuite, né en 1592 à Manosque en Provence, enseigna successivement différentes sciences dans les colleges de son ordre. Il mourut en 1679 à Lyon, après avoir publié plusieurs ouvrages, dans lesquels il y a de l'érudition & de la critique. Les principaux sont : I. *Hierarchia angelica & humana*, in-fol. Lyon, 1647. II. *In S. Scripturam*, tom. 1, in-fol. ibid. 1656. III. *Historia Guillelmi junioris comitis Forcalquieri*, Lyon, 1663, in-12. Ce Guillaume le jeune est mort en 1207. IV. *De rebus gestis Episcoporum Sificienfium*, Lyon,

1663, in-8°. V. *De Manufca urbe*: Il fait un bel éloge de la ville de Manosque, de sa situation pittoresque, de la fertilité de son terroir. VI. *De rebus gestis Episcoporum Vafionensium*, Lyon, 1656, in-4°. VII.... *Episcoporum Valentinarum & Diensium*, 1638, in-4°. VIII.... *Vivariensium*, 1651, in-4°. La plupart de ces ouvrages historiques ont été réunis en un vol. in-fol. Lyon, 1668.

COLOMBIERE, (Claude de la) Jésuite célèbre, né à Saint-Symphorien, à deux lieues de Lyon, se fit un nom par ses talens pour la chaire. La cour du roi Jacques l'écouta pendant deux ans avec plaisir & avec fruit ; mais accusé, & non convaincu d'être entré dans une conspiration, il fut banni de l'Angleterre. Il mourut à l'âge de 41 ans, en 1682, à Parai, dans le Charolois. C'est lui qui, avec Marie Alacoque, a donné une forme à la célébration de la solennité du *Cœur de Jesus*, & qui en a composé l'office. Ce Jésuite avoit l'esprit fin & délicat, & on le sent malgré l'extrême simplicité de son style, dit l'abbé Trublet en parlant de ses Sermons, publiés à Lyon 1757, en 6 vol. in-12. Il avoit sur-tout le cœur vif & sensible: c'est l'onction du P. Cheminai, mais avec plus de feu. L'amour de Dieu l'embrasoit. Tout dans ses Sermons respire la piété la plus tendre, la plus vive: je n'en connois point même qui ait ce mérite dans un degré égal, & qui soit plus dévot sans petitesse. Le célèbre Patru, son ami, en parloit comme d'un des hommes de son tems, qui pénétrait le mieux les finesses de notre langue. On a encore de

lui des *Réflexions morales & des Lettres spirituelles*.

COLOMBIERE, voyez VULSON.

COLOMBINI, (Jean) fondateur de l'ordre des Jésuites de S. Jérôme, étoit natif de Sienne. Son esprit de retraite, ses austérités, sa piété répandirent tant d'édification, que plusieurs personnes desirèrent de l'imiter, & en peu de tems on vit naître un nouvel ordre religieux. Urbain V approuva cet institut en 1367, à Viterbe. Jean Colombini ne survécut que de trente cinq jours à cette approbation, étant mort le 31 juillet 1367. Ses religieux suivirent la regle de S. Augustin. Le nom de *Jésuites* leur fut donné, parce que leur fondateur avoit toujours le nom de *Jesus* à la bouche. Ils y ajouterent celui de S. Jérôme, parce qu'ils le prirent pour leur protecteur. Pendant plus de deux siècles les Jésuites n'ont été que freres lais. Paul V leur permit en 1606, de recevoir les ordres sacrés. Dans la plupart de leurs maisons, ces religieux s'occupoient à la pharmacie. Clément IX les supprima en 1668. Il y a cependant encore en Italie quelques maisons de religieuses du même ordre. Le pieux Moriggia, général des Jésuites, a écrit la *Vie* de Jean Colombini, & celles de ses premiers disciples.

COLOMIÈS, (Paul) né à la Rochelle en 1638, d'un médecin protestant, parcourut la France & la Hollande, & mourut à Londres en 1692. La république des lettres lui doit plusieurs ouvrages sur les citoyens qui l'ont illustrée. I. *Gallia*

Orientalis, réimprimée en 1709, in-4°, avec ses autres Opuscules, par les soins du savant Fabricius, Paris, 1731, avec les notes de M. de la Monnoye. Cet ouvrage plein d'érudition, roule sur la vie & les écrits des François, savans dans les langues orientales. II. *Italia & Hispania Orientalis*, avec des notes de Wolf, Hambourg, 1730, in-4°, dans le goût du précédent. III. *Bibliothèque choisie*, en françois, réimprimée en 1731 à Paris, avec les remarques de la Monnoye; on y voit une grande érudition bibliographique. IV. *La Vie du P. Sirmond*, 1671, in-12. V. *Theologorum Presbyterianorum Icon*. Il fait éclater dans cet ouvrage son attachement pour le parti des épiscopaux. Le ministre Jurieu, beaucoup moins impartial & moins honnête-homme que Colomiers, le traita fort mal dans son livre de l'*Esprit d'Arnauld*. VI. *Des Opuscules critiques & historiques*, recueillis & mis au jour en 1709 par Albert Fabricius. VII. *Mélanges historiques*, &c. in-12. C'est un recueil de plusieurs petits traits curieux & agréables, sur quelques gens-de-lettres. Colomiers n'étoit pas un savant à découvertes. Son talent étoit de profiter de ses lectures: il mettoit à part les choses singulieres, & en ornoit ses livres. Il y a du bon dans les siens; mais l'ordre y manque. Il connoissoit bien la bibliographie, & il a été utile à ceux qui se sont appliqués à cette science.

COLOMNA, voyez COLONNE (Fabio).

COLONIA, (Dominique de) né à Aix en 1660, Jésuite

en 1675, mourut à Lyon en 1741. Cette ville qui le posséda pendant 59 ans, lui faisoit par estime & par reconnoissance une pension annuelle. Les fruits de ses travaux littéraires sont: I. *Une Rhétorique* en latin, in-12, imprimée jusqu'à 20 fois, ouvrage très-méthodique, & orné d'exemples bien choisis. II. *La Religion Chrétienne, autorisée par les témoignages des Auteurs païens*, Lyon, 1718, 2 vol. in-12. Colonia avoit lu cet ouvrage par parties dans l'académie de Lyon, dont il étoit membre; cette compagnie applaudit à l'entreprise & à l'exécution. L'auteur n'avoit jamais séparé l'étude de la Religion, de celle des auteurs profanes: on le voit assez par les recherches qui enrichissent cet ouvrage. III. *Histoire littéraire de la ville de Lyon*, avec une *Bibliothèque des Auteurs Lyonnais sacrés & profanes*, Lyon, 1729-1730, 2 vol. in-4°. L'historien a omis beaucoup d'écrivains Lyonnais, & a parlé ou superficiellement ou inexactement de plusieurs autres. IV. *Antiquités de la ville de Lyon*, avec quelques singularités remarquables, Lyon, 1701, in-4°. V. *Bibliothèque des Livres Jansénistes*, in-12, 2 vol. censurée à Rome en 1749, refondue, corrigée & augmentée, sous le titre de *Dictionnaire des Livres Jansénistes*, in-12, 4 vol. 1752 (les trois derniers volumes sont du P. Patouillet). On trouve à la fin une *Bibliothèque Anti-Janséniste*. Son zele contre cette secte la lui fait souvent appercevoir où elle n'est pas: ce qui peut être en partie l'effet de sa précipitation ou d'un excessif attachement à des sentimens

qui ne sont que des opinions ; & en partie , de la difficulté de saisir toujours avec sûreté & avec justesse les traces d'une hérésie insidieuse & dissimulée , qui plus que toute autre , a su s'envelopper dans les équivoques & les subtilités du langage. Le P. de Colonia étoit très-versé dans l'étude de l'antiquité , & la connoissance des médailles : s'il est vrai qu'il se trompa un jour sur une piece de nouvelle fabrique , qu'il crut être fort ancienne , l'on auroit tort de conclure delà contre son savoir réel ; puisqu'il n'y a aucun genre de science où les plus habiles n'aient fait des bévues , & que d'ailleurs l'étude des antiques , offre des occasions d'erreur , où les savans sont pris plus aisément que les ignorans.

COLONNA , (Victoria) voyez AVALOS.

COLONNE , (Jean) est un de ceux qui ont le plus contribué à la grandeur & à l'élévation de sa famille , l'une des plus illustres d'Italie , & très-féconde en grands-hommes. Fait cardinal par Honorius III en 1216 , & déclaré légat de l'armée chrétienne , il contribua beaucoup à la prise de Damiette , par l'ardeur avec laquelle il anima les chefs & les soldats. Les Sarrasins l'ayant fait prisonnier , le condamnèrent à être scié par le milieu du corps ; mais sur le point de subir ce supplice barbare , sa constance surprit si fort ces infideles , qu'ils lui donnerent la vie & la liberté. Il mourut en 1245. L'hôpital de Latran est un monument de sa piété.

COLONNE , (Jean) Dominicain , de la même famille que le précédent , archevêque de Messine , fut chargé de plusieurs affaires importantes. Il mourut en 1280. On a de lui : *Traité de la gloire du Paradis*. II. Un autre *Du malheur des Gens de Cour*. III. *La Mer des Histoires* , jusqu'au regne de S. Louis , roi de France. Il ne faut pas confondre ce livre avec une compilation intitulée : *La Mer des Histoires* , Paris , 1488 , 2 vol. in-fol. & depuis avec des augmentations. Celle-ci est d'un théologien Jacobin , nommé Brochart , qui la fit paroître en latin l'an 1475 , sous le titre de *Rudimentum Novitiorum* , in-fol.

COLONNE , (Gilles) autrement GILLES DE ROME , (*Egidius Romæ*) général des Augustins , puis archevêque de Bourges , fut le premier de son ordre qui enseigna dans l'université de Paris. Il assista au concile de cette ville de l'an 1281 , où quoique simple docteur , il parla pour les évêques contre les freres mendians. Son siecle , selon la coutume d'alors de caractériser les docteurs célebres , par quelque épithete propre , le surnomma le *Docteur très-fondé* (*Doctor fundatissimus*). Philippe le Hardi , à qui son mérite l'avoit rendu cher , lui confia l'éducation de Philippe le Bel. Le maître inspira à son élève le goût des belles-lettres. Ce fut pour ce prince qu'il composa le traité *De Regimine Principum* , Rome , 1492 , in-fol. & Venise , 1498. Dans un chapitre de son ordre , on statua qu'on recevroit ses opinions dans les écoles. Colonne mourut à Avignon en 1316. Son

corps fut porté à Paris, où l'on voit son tombeau, chargé de cette épitaphe emphatique: *Hic jacet aula morum, vitæ munditiæ, Archi-Philosophiæ Aristotelis perspicacissimus commentator, clavis & Doctor Theologiæ, &c.* On a encore de lui divers ouvrages de philosophie & de théologie, Rome, 1555, in-folio.

COLONNE, (Jacques) fut élevé au cardinalat par Nicolas III. Il eut beaucoup de part aux démêlés qui agiterent Rome sous Boniface VIII. La famille de ce pontife, qui étoit celle de Cajetan, du parti des Guelphes, n'avoit jamais été en bonne intelligence avec celle des Colannes, de la faction des Gibelins. Les cardinaux de cette famille s'étoient opposés à l'élection de Boniface. Jacques Colonne & Pierre son neveu, cardinal comme lui, fâchés de n'avoir pas réussi à l'exclure, & craignant peut-être son ressentiment, se jeterent dans Palestrine, où Sciarra Colonne, un de leurs cousins, commandoit alors, & leverent l'étendard de la rébellion. Boniface s'étant rendu maître de la ville, lança les foudres ecclésiastiques contre les séditieux, priva Jacques & Pierre de la pourpre, excommunia Sciarra, & mit leurs têtes à prix. Sciarra, fuyant pour se mettre en sûreté, fut pris sur mer par des pirates, & mis à la chaîne. Philippe-le-Bel le fit délivrer à Marseille, où les pirates l'avoient conduit, & l'envoya en Italie, l'an 1303, avec Guillaume de Nogaret, pour enlever Boniface. Ils surprirent le pontife à Anagni, où l'on dit que Sciarra Colonne lui

donna sur la joue un coup de son gantelet (voyez BONIFACE VIII). Jacques Colonne mourut en 1318.

COLONNE, (François) né à Venise, & mort en cette ville en 1527, à l'âge de plus de 80 ans, étoit Jacobin. Il s'est fait connoître par un livre singulier & rare, intitulé: *Hipnerotomachia Poliphili* (c'est le nom sous lequel il s'est déguisé), imprimé à Venise en 1499, & en 1545, in-fol. Le style obscur & énigmatique de cet ouvrage, a donné lieu à bien des interprétations arbitraires de la part de ceux qui ont cherché à l'approfondir. Des gens d'ailleurs pleins de bon sens, ont prétendu y trouver les principes de toutes les sciences. Des adeptes y ont cherché le grand-œuvre, & n'ont pas manqué de l'y trouver. Ce livre a été traduit en français par Jean Martin, Paris, 1561, in-fol.

COLONNE, (Fabrice) célèbre capitaine, fils d'Edouard Colonne, duc d'Amalfi, s'attacha au roi de Naples, & devint ennemi irréconciliable de la maison des Ursins, à laquelle il fit la guerre. Le roi de Naples le nomma connétable, & Charles V lui continua cette charge importante. Fabrice Colonne commandoit l'avant-garde à la bataille de Ravenne en 1512, où il fut fait prisonnier. Alfonso, duc de Ferrare, le mit en liberté. Fabrice rendit à son tour de grands services à son libérateur contre Jules II. Il mourut en 1520, avec la réputation d'un homme également habile dans la politique & dans les armes.

COLONNE, (Marc-Antoine) se signala dans les guerres

d'Italie, principalement contre les François. La paix ayant été conclue en 1516, François I l'attira dans son parti, & en reçut de grands services. Il fut tué au siège de Milan en 1522, d'un coup de coulevrine, que Prosper Colonne, son oncle, avoit fait pointer contre lui sans le connoître. Il étoit dans la 50^e année de son âge.

COLONNE, (Prosper) de la même famille, fils d'Antoine, prince de Salerne, embrassa le parti des François, lorsque Charles VIII entreprit la conquête du royaume de Naples; mais sa politique le jeta ensuite dans le parti de leurs ennemis. En 1515 il entreprit de défendre le passage des Alpes contre les François, qui le surprirent au moment qu'il dinoit à Ville-Franche du Pd. Il fut fait prisonnier & mené en France. Dès qu'il eut sa liberté, il reprit les armes avec plus de vigueur. Egalement animé par la vengeance & par son courage, il défit les François à la bataille de la Bicoque en 1522. Bonnivet ayant bloqué Milan quelque tems après, Colonne le força de s'éloigner. Ce général mourut l'année suivante en 1523, à 71 ans. Il avoit une si grande réputation, qu'on n'entendoit que ces mots dans le camp François: *Courage! Milan est à nous, puisque Colonne est mort.* Il fit la guerre avec plus de sagesse que d'éclat: manquant de l'activité nécessaire pour fatiguer ou surprendre l'ennemi; mais ayant une vigilance souvent extrême pour n'être pas surpris.

COLONNE, (Pompée) eut pour tuteur Prosper Colonne son oncle, dont nous avons parlé dans l'article précédent.

Ce fut par son ordre qu'il s'attacha à l'état ecclésiastique. Son penchant étoit pour les armes, & il ne le quitta point. Pourvu de l'évêché de Riéti, de quelques abbayes & de plusieurs prieurés, il se battit en duel avec un Espagnol, & fut si fâché qu'on vint les séparer, qu'il mit sa soutane en pieces. Léon X l'honora de la pourpre. Colonne, toujours emporté par son humeur guerrière, se signala dans les querelles qu'occasionna l'élection de Clément VII, qui le priva du cardinalat & de ses bénéfices: il prit Rome avec Hugues de Moncade. L'année d'après (1527), le connétable de Bourbon vint assiéger cette ville, livrée au-dedans à la discorde, & exposée au-dehors aux armes des impériaux. Clément, arrêté au château St-Ange, eut recours à celui qu'il avoit dépouillé du cardinalat. Colonne, assez généreux pour tout oublier, travailla à procurer la liberté du pontife, qui le rétablit, & lui donna la légation de la Marche-d'Ancone. Il mourut en 1532, à 53 ans, vice-roi de Naples. Ce cardinal aimoit les lettres, & les cultivoit avec succès. On a de lui un poème *De laudibus Mulierum*, qu'on trouva en manuscrit dans la bibliothèque du Vatican. Il y célèbre les vertus de Victoire Colonne, sa parente, veuve du marquis de Pescaire, inviolablement attachée à la mémoire de son époux, auquel elle consacra son talent pour la poésie.

COLONNE, (Marc-Antoine) duc de Palliano, grand-connétable de Naples, vice-roi de Sicile, s'acquit beaucoup de gloire en commandant pour les

Espagnols. Il combattit, en qualité de lieutenant-général & de général des galères du pape, à la célèbre bataille de Lépante contre les Turcs en 1571. A son retour, Pie V, qui eut une joie extrême de cette victoire des Chrétiens, voulut que Colonne entra à Rome en triomphe, à l'imitation des anciens généraux Romains. On dressa des arcs triomphaux, sous lesquels il passa, accompagné des captifs, entr'autres des enfans du bacha Ali. Il monta au Capitole, & vint delà au Vatican, où le pape entouré des cardinaux, le reçut comme le chef du Christianisme pouvoit recevoir le vainqueur des infidèles; & le célèbre Muriet fit son panégyrique. Il mourut en Espagne, le 1^{er}. août 1585. Marc-Antoine Colonne est aussi le nom d'un savant cardinal de la même famille, qui fut archevêque de Salerne, & bibliothécaire du Vatican. Grégoire XIII, Sixte V & Grégoire XIV l'employèrent en diverses légations. Il mourut à Zagarolla le 13 mars 1597.

COLONNE, (Ascagne) savant cardinal, vice-roi d'Aragon, évêque de Palestrine, étoit fils de Marc-Antoine Colonne, duc de Palliano. Il mourut en 1608. On a de lui des Lettres & d'autres ouvrages: entr'autres un Traité, contre le cardinal Baronius, au sujet de la Sicile.

COLONNE, (Frédéric) duc de Tagliacotti, prince de Butero, connétable du royaume de Naples, & vice-roi de celui de Valence, fut élevé à Madrid. Il rendit des services importants à Philippe IV. Son cou-

rage, sa probité & sa modération lui concilièrent tous les cœurs. Il mourut en 1641, à 40 ans.

COLONNE, de Gioëni, (Laurent-Onuphre) connétable de Naples, neveu du précédent, fut grand-d'Espagne, chevalier de la toison d'or, prince de Palliano & de Castiglione, & mourut le 15 avril 1689. Il eut pour femme Marie Mancini, niece du cardinal Mazarin, laquelle s'étoit flattée d'épouser Louis XIV. Elle s'est rendue célèbre par son apologie, qu'elle publia sous le titre de *Mémoires* (petit in-12, Collogne, 1676, & en italien, 1678), par rapport aux différends qu'elle eut avec son mari. Elle mourut en 1715, laissant trois fils, dont le cadet Charles Colonne est mort cardinal en 1739.

COLONNE ou COLOMNE, (Fabio) naquit à Naples en 1567, de Jérôme, fils naturel du cardinal Pompée Colonne. Il se livra dès sa plus tendre jeunesse à l'histoire naturelle & sur-tout à celle des plantes. Il chercha à les connoître dans les écrits des anciens; & par une application opiniâtre, il dévoila à travers les fautes dont les manuscrits fourmilloient, ce qui auroit été caché pour tout autre, moins pénétrant, moins constant au travail. Les langues, la musique, les mathématiques, le dessin, la peinture, l'optique, le droit civil & canonique, remplirent les momens qu'il ne donnoit point à la botanique. Les ouvrages qu'il a donnés dans ce dernier genre, étoient regardés comme des chef-d'œuvres, avant qu'on jouit du fruit des travaux des

COL

rs botanistes. On lui doit : *Urticæ aliquot ac Piscium* &c., en 1592, in-4°, accompagnée de planches gravées selon quelques-uns, par le même, avec beaucoup de mérite. La méthode qu'il en a fait est très-applaudie. Il y en a une édition de Milan, 1744, qui vaut moins que la première. II. *Minus cognitarum magne stirpium Descriptio : de aquatilibus, aliisque illis animalibus Libellus*, 1616, 2 parties in-4°. Cet ouvrage, qu'on peut regarder comme une suite du précédent, reçut les mêmes éloges. On y en décrit plusieurs singulières, les compare avec les mêmes plantes, telles qu'on les trouve dans les livres anciens & des modernes. Cette comparaison lui donne l'occasion d'exercer souvent une critique judicieuse, contre Matthieu, Dioscoride, Théophraste, Pline, &c. L'auteur a écrit une seconde partie, à la sollicitation du duc d'Aquaviva, qui avoit été très-satisfait de la première. L'impression de l'une & de l'autre fut faite à l'imprimerie de l'académie des Lyncei, compagnie dans laquelle ce duc avoit formé une société utile, qui ne dura que jusqu'en 1630, c'est-à-dire jusqu'à la mort de son protecteur, a été le motif de toutes celles de l'Europe. Galilée, Porta, Achille Colonne en étoient les membres. III. Une *Dissertation sur les Glossopetres*, en latin, trouvée avec un ouvrage d'Ulisse Scilla sur les corps

COL 265

marins, Rome, 1747, in-4°. IV. Il a travaillé aux *Plantes de l'Amérique* de Hernandez, Rome, 1651, in-fol. fig. V. Une *Dissertation sur la Pourpre*, en latin ; pièce fort estimée, mais devenue rare, & réimprimée à Kiel en Allemagne, 1675, in-4°, avec des notes de Daniel Major, médecin Allemand. La 1re édition est de 1616, in-4°.

COLONNE, (François-Marie-Pompée) habile philosophe, laissa quelques ouvrages curieux, dont le principal est l'*Histoire naturelle de l'Univers*, 1734, 4 vol. in-12. Il périt dans l'incendie de la maison qu'il habitoit à Paris en 1726.

COLVIUS, (Pierre) né à Bruges en 1567, & mort à Paris l'an 1594, à 26 ans, a donné : I. *Lucii Apulei Opera, cum notis*, Leyde, 1588, in-8°. Le P. André Schott a fait un grand éloge de cette édition. II. *Sidonii Apollinaris Opera, cum notis*, Hanau, 1617, in-8°.

COLUMELLE, (Lucius Junius Moderatus) natif de Cadix, philosophe Romain sous Claude, vers l'an 42 de J. C., laissa XII Livres sur l'Agriculture, & un Traité sur les Arbres. Ces ouvrages sont précieux par les préceptes & par le style ; celui de Columelle se ressent encore de la latinité d'Auguste. On trouve le traité de *Re rustica*, & celui de *Arboribus* dans le *Rei rusticae Scriptores*, Leipzig, 1735, 2 vol. in-4°. M. Saboureux de la Bonnetrie a donné une traduction française du premier, avec des notes curieuses, Paris, 1773, 2 vol. in-8°, qui font partie de l'*Economie rurale*, 6 vol. in-8°.

COLUMNA, (Guy) natif de Messine en Sicile, suivit Edouard en Angleterre, à son retour de la Terre-Sainte. Il composa, vers l'an 1287, une *Chronique* en 36 livres, & quelques *Traité historiques* sur l'Angleterre. L'ouvrage le plus curieux de Columna est l'*Histoire du siège de Troyes*, en latin, imprimée à Cologne, 1477, in-4°, & à Strasbourg, 1486, in-fol. Ces éditions sont très-rare, de même que les traductions italiennes de cette Histoire, Venise, 1481, in-fol. par Philippe Ceffi, Florentin; & Florence, 1610, in-4°, par Sébastien de Rossi; mais celle de Naples, 1665, in-4°, l'est bien moins.

COLUTHUS, poëte Grec, natif de Lycopolis, vivoit sous l'empereur Anastase I, au commencement du 6e siècle. Il nous reste de lui un poëme de l'*Enlèvement d'Hélène*, Bâle, 1555, in-8°, Francfort, 1600, in-8°; traduit en françois par M. du Molard, en 1742, in-12, avec des remarques. Le jugement de Pâris est ce qu'il y a de meilleur dans cette production, qui n'est guère supérieure à son siècle: Coluthus vint dans un tems où la bonne poésie étoit perdue, & son génie n'étoit pas assez fort pour s'élever au-dessus de ses contemporains.

COMBALUSIER, (Francois-de-Paule) médecin, né au bourg S. Andréol dans le Vivarais, mort le 24 août 1762, avoit des connoissances très-étendues dans son art. Elles lui méritèrent la place de professeur de pharmacie dans l'université de Paris, & celle de membre de la société royale de

Montpellier. Il est connu par des *Ecrits Polémiques* sur les querelles des chirurgiens & des médecins; & par un *Traité latin sur les vents* qui affligent le corps humain, 1747, in-12: traduit en françois, 1754, 2 vol. in-12.

COMBAULT, (N.) né au commencement du 17e siècle & mort en 1785, fut un des meilleurs élèves du célèbre Rollin. Si l'éducation publique produisoit souvent de tels sujets, elle n'auroit pas eu sans doute autant de contradicteurs. Il y puisa l'amour inaltérable de la vertu, du travail & des lettres; choses qui vont si bien ensemble, & qui sont trop souvent isolées. Jamais elles ne le furent pour lui. Pere de famille, avocat & homme-de-lettres, il a payé pleinement sa dette à l'état & à ses concitoyens, & répandu sur sa course des fleurs qui servent encore aujourd'hui d'ornement à sa mémoire. On a de lui quelques morceaux de poésie imprimés, qui font honneur à son talent. Contemporain, ami & émule de Coffin, il composa, en société avec son ami, des Hymnes que l'église de Paris a adoptées. Il avouoit entr'autres, la part qu'il avoit eue à l'Hymne de S. Pierre, *Tandem laborum*, dont le pape témoigna, par un bref à M. Coffin, sa satisfaction: nous citerons ici les deux strophes les plus remarquables de cette Hymne, qui sont entièrement de lui, & que l'on peut mettre en parallèle avec ce qui est sorti de plus brillant de la plume de Santeuil. Les connoisseurs en sentiront aisément toutes les beautés, qu'il est impossible de faire passer en fran-

C O M

çois par une traduction, quelque bien faite qu'elle puisse être :

*Superba sordent Casures cada-
vera,
Queis urbs litabat impii cultus
ferax ;
Apostolorum gloriatur ossibus,
Fixamque adorat collibus suis
crucem.*

*Nunc ó cruore purpurata no-
bili,
Novisque felix Roma condi-
toribus,
Horum tropheis aucta, quando
verius
Regina fulget orbe toto civitas !*

C'est en quelque sorte le sommaire du beau discours de S. Léon, in *Natali Petri & Pauli*. On reconnoit dans la seconde strophe, celle du Bréviaire Romain : *O Roma felix quæ duorum principum, &c.* ; mais changée d'une manière bien avantageuse.

COMBE, (Marie de) voyez CYZ.

COMBE, (Jean de) voyez COMBES.

COMBE, (Guy du Rousseau de la) reçu au serment d'avocat au parlement de Paris en 1705, mort en 1749, a donné au public : I. Un *Recueil de Jurisprudence civile du Pays de Droit-Ecrit & Coutumier*, 1 vol. in-4°, dont il publia une seconde édition beaucoup plus ample en 1746, & encore réimprimée en 1769. II. Il donna en 1738 une nouvelle édition du *Praticien universel de Couchot*, augmentée d'un petit *Traité sur l'exécution provisoire des Sentences & Ordonnances des premiers Juges en différentes matieres, & sur les Arrêts de défenses & autres Arrêts sur requêtes*. III. Une

C O M 267

nouvelle édition des *Arrêts de Louet*, augmentée de plusieurs Arrêts. IV. Un *Nouveau Traité des Matieres criminelles*, 1736, in-4°. V. *Recueil de Jurisprudence canonique & bénéficiale*, pris sur les Mémoires de Fuet, 1 vol. in-fol. 1748. On a publié après sa mort un *Commentaire sur les nouvelles Ordonnances concernant les donations, les testaments, le faux, les cas prévôtaux*.

COMBEFIS, (François) né à Marmande dans la Guienne en 1605, Dominicain en 1625, fut gratifié d'une pension de mille livres par le clergé de France, qui l'avoit choisi pour travailler aux nouvelles éditions & versions des Peres Grecs. Ayant lui aucun régulier n'avoit eu de pareilles récompenses. La république des lettres lui est redevable : I. De l'édition des *Œuvres de S. Amphiloque*, de S. Méthode, de S. André de Crete, & de plusieurs Opuscules des Peres Grecs. II. D'une *Addition à la Bibliothèque des Peres*, en grec & en latin, 3 vol. in-fol. Paris, 1672. Il a renfermé, dans le second volume de cette collection, *Historia Monothelitarum*, dont il est auteur. III. D'une *Bibliothèque des Peres pour les Prédicateurs*, en 8 vol. in-fol. IV. De l'édition des cinq *Historiens Grecs* qui ont écrit depuis Théophraste, pour servir de suite à l'Histoire Byzantine, 1 vol. in-fol. Paris, 1685. Ce fut par ordre du grand Colbert, qu'il travailla à cet ouvrage. On a encore de lui : *Originum rerumque Constantinopolitanarum Manipulus*, 1665, in-4°. Ce sont divers Traités de plusieurs auteurs anciens sur

l'histoire de Constantinople. Ce savant religieux mourut à Paris en 1679, consumé par les austerités du cloître, l'assiduité à l'étude, & les douleurs de la pierre. Il auroit été à souhaiter que le P. Combes eût su aussi parfaitement la langue latine que la grecque : ses versions seroient plus claires & plus intelligibles. Mais les ecclésiastiques peuvent y trouver des secours qu'il ne s'agit que de bien employer.

COMBES, (Jean de) avocat du roi au présidial de Riom, publia, en 1584, un *Traité des Tailles & autres subsides, & de l'institution & origine des Offices concernant les Finances*. Cet ouvrage écrit assez purement pour son tems, est surtout estimable par des recherches utiles & par une critique judicieuse. — Il ne faut pas le confondre avec Pierre DE COMBES, qui donna en 1705, in-folio, les *Procédures civiles des Officialités*. Il y a aussi de lui les *Procédures criminelles*, in-4°.

COMÈ, voyez COSME.

COMENIUS, (Jean-Amos) grammairien & théologien Protestant, naquit en Moravie l'an 1592. Chassé de son pays par l'édit de 1624, qui proscrivoit les ministres de sa communion, il alla enseigner le latin à Lesna dans la Pologne. Il s'entêta d'une nouvelle maniere d'apprendre les langues. Son livre *Janua linguarum reserata*, traduit non-seulement en douze langues européennes, mais en arabe, en turc, en persan, en mogol, répandit son nom par-tout, sans pouvoir faire adopter ses idées. Comenius, après avoir couru dans la Silésie, en Angleterre,

en Suede, dans le Brandebourg, à Hambourg, &c. se fixa à Amsterdam. C'est dans cette ville qu'il fit imprimer in-folio sa *Nouvelle Méthode d'enseigner*, production qui n'offre rien de praticable ni dans les idées, ni dans les regles. La réformation des écoles ne fut pas sa seule folie; il donna encore dans celle des prétendus nouveaux-prophetes, qui s'imaginoient avoir la clef des prédictions de l'*Apocalypse*. Cet écrivain promit aux foux qui l'écoutoient, un regne de mille ans, qui commenceroit infailliblement en 1672 ou 73, ajoutant ainsi des visions & ses chimériques calculs aux erreurs des millénaires. Il n'eut pas le tems de voir l'accomplissement de ses rêves, étant mort en 1671, à 80 ans, regardé comme un prophete par ses disciples, & comme un radoteur octogénaire par le public. On a de Comenius : I. *Des Commensaires sur l'Apocalypse*. II. Un livre intitulé : *Pansophia prodromus*, Oxford, 1637, in-8°. III. *Historia fratrum Boemorum*, Hale, 1702, in-4°. IV. Enfin le livre dont nous avons déjà parlé, *Janua linguarum reserata*, qui publia à Lesna en 1631, in-8°, & dont l'édition de 1661, in-8°, est en cinq langues.

COMÈS, (*Natalis*) ou NOË LE COMTE, Vénitien, appelé par Scaliger, *homo futilissimus*, a laissé une pitoyable *Traduction d'Athenée*, en latin. Dalechamps en a donné une meilleure. Huet dit que si Comès n'avoit été aveuglé de présomption & d'amour-propre, il auroit vu qu'il n'étoit nullement capable de traduire, & qu'il entreprenoit une chose qui pas-

C O M

s forcés. Il a aussi laissé l'histoire de son tems, en 30, en latin, Venise, 1581, depuis l'an 1545 jusqu'à 81; traduite en italien par Saraceni, Venise, 1589, in-4°; & une Mythologie, in-8°, traduite en fran- in-4°. C'est par ce dernier que qu'il est principalement. Il mourut vers 1582. — tut pas le confondre avec le COMÈS de Syracuse, & un poète qui florissoit l'an 1655. On a de lui plusieurs Poèmes en italien.

MESTOR, voy. PIERRE

STOR.

MIERS, (Claude) chad'Embrun sa patrie, mort quinze-Vingts en 1693, la les mathématiques à & travailla quelque tems unal des Savans. On a de sieurs ouvrages de mathé- nes, de physique, de mé- : de controverse; car il oit de toutes ces sciences. incipaux sont : I. *La nou- Science de la nature des es*. II. *Discours sur les es*, inséré dans le *Mercur* vier 1681. L'objet de cet ge est de prouver que les tes ne présagent aucun ur. III. *Trois Discours sur de prolonger la vie*. L'au- les composa à l'occasion article de la gazette de nde, sur un Louis Galdo, 1, qu'elle faisoit vivre 400 ls sont curieux par un mê- heureux de l'histoire & physique. IV. *Traité des res*, dans l'extraordinaire *Mercur* de juillet 1682. V. *é des Prophéties, Vaticina-, Préditiions & Pronostica-* contre le ministre Jurieu,

C O M 269

in-12. VI. *Traité de la Parole, des Langues & Ecritures, & l'Art de parler & d'écrire occul- tement*, Liegè, 1691, in-12, rare, &c.

COMINES, voyez COMM- NES.

COMITOLO, (Paul) Jé- suite de Pérouse en Italie, mou- rut dans sa patrie en 1626, à 80 ans. Il passa avec raison pour un des meilleurs casuistes de sa société. Il lui a fait honneur par plusieurs ouvrages. On a de lui : I. *Consilia moralia*, in-4°. II. *Un Traité des Contrats, &c.* Il attaqua avec beaucoup de force le Probabilisme.

COMMANDIN, (Frédéric) né à Urbino en 1509, mort en 1575, possédoit les mathéma- tiques & le grec. Il se servit de ses connoissances, pour tra- duire en latin : I. *Archimede*, Venise, 1558, in-fol. II. *Apolo- nius de Perge*, Bologne, 1566, in-fol. III. *Ptolomée*, Venise, 1558, in-4°. IV. *Euclide*, Pesaro, 1572, in-fol. &c. Bernardin Balde, son disciple, a écrit sa *Vie*. Commandin avoit une hu- meur douce & un commerce aisé. Sa conversation étoit pe- sante, & il paroissoit fait pour écrire plutôt que pour parler. Sa mémoire & sa conception étoient lentes; mais dès qu'il avoit appris une chose, il ne l'oublioit jamais.

COMMANVILLE, (l'abbé N. Echard de) prêtre du dio- cese de Rouen, vivoit à la fin du 17e siècle. Il a publié : I. *Une Vie des Saints*, 4 vol. in-8°. II. *Tables géographiques & chro- nologiques des Archevêchés & Evêchés de l'univers*, Rouen, 1700, 1 vol. in-8°, & quelques autres ouvrages.

COMMELIN, (Jerôme) célèbre imprimeur, natif de Douay, exerça d'abord sa profession en France; mais l'Allemagne lui paroissant un plus beau théâtre, il s'établit & mourut à Heidelberg en 1598. Il porta l'exactitude de la presse, jusqu'à corriger sur les anciens manuscrits les auteurs qu'il imprimoit. On a de lui de savantes *Notes sur Heliodore & sur Apollodore*, & *Britannicarum rerum scriptores vetustiores & praecipui*, Heidelberg, 1587, in-fol. Cette collection est estimée, parce qu'on y trouve les auteurs les plus anciens sur cette matière, que Commelin a tirés de la bibliothèque Palatine d'Heidelberg, dans le tems qu'elle étoit encore florissante. Les réviseurs qu'il employoit, répondoient à ses soins & à son zele. Casaubon faisoit beaucoup de cas de ses éditions. Il y a d'autres imprimeurs célèbres du même nom.

COMMELIN, (Gaspard) mort en 1731, a donné, avec son oncle Jean Commelin, *Hortus Amstelodamensis*, 1697 & 1701, 2 vol. in-fol. Il a donné seul *Plantæ rarioris exoticæ Horti Amstelodamensis*, 1715, in-4°, & d'autres livres de botanique. C'est lui qui a fait le catalogue de l'*Hortus Medicaricus*, 1696, in-fol. qu'on joint à cet ouvrage, 1678 & suiv. 12 vol. in-fol. fig. & qui a donné une Description de la ville d'Amsterdam en latin, 1694, in-4°. — Jean **COMMELIN** est auteur de *la Vie de Frédéric-Henri, prince d'Orange*, Amsterdam, 1651, in-fol. en hollandais; traduite en françois, Amsterdam, 1656, in-fol. avec fig.

COMMENDON, (Jean-François) naquit à Venise en 1524, d'Antoine Commendon, habile philosophe & excellent médecin. Dès l'âge de dix ans, il composoit des vers latins, même sur le champ. Son mérite naissant lui procura une place de camerier auprès du pape Jules III. Ce pontife dit qu'il vaioit trop, pour ne l'employer qu'à faire des vers; il lui confia plusieurs affaires, aussi difficiles qu'importantes. Il l'envoya successivement en Flandre, en Angleterre, en Portugal; & Commendon s'acquitta avec zele & prudence, de toutes les négociations dont il le chargea. Marcel II, Paul IV, Pie IV qui l'honora de la pourpre à la priere de S. Charles Borromée; & les Peres du concile de Trente, le chargerent de plusieurs commissions non moins intéressantes. Pie V l'ayant nommé légat en Allemagne & en Pologne, Commendon contribua beaucoup, par ses soins, à la publication des décrets du concile de Trente dans cette partie de l'Europe. Gregoire XIII ne rendit pas toujours la même justice à Commendon. Il le reçut extrêmement bien, lorsqu'il revint de sa légation de Pologne à Rome, & loua publiquement les grands services qu'il avoit rendus à l'Eglise; mais dans la suite il parut le négliger & l'abandonner à ses ennemis, qui lui reprochoient d'avoir préféré les intérêts de la France à ceux de l'empereur Maximilien, pour l'élection d'un roi de Pologne. Gregoire XIII étant tombé malade, plusieurs cardinaux formerent le dessein de l'élever sur la chaire ponti-

ficale, & ils l'auroient exécuté, si elle fût alors devenue vacante. Commendon mourut peu de tems après à Padoue, en 1584, à 60 ans. » La cour de Rome, dit Fléchier, n'eut jamais de ministre plus éclairé, plus agissant, plus désintéressé, ni plus fidele. Il soutint le poids des négociations les plus importantes, en des tems très-difficiles. Il passa dans les royaumes les plus éloignés avec une diligence incroyable. Il s'acquit l'amitié des princes, sans jamais condescendre à leurs erreurs ni à leurs passions. Il travailla sans relâche à rétablir la foi & la discipline de l'Eglise; & il s'opposa au torrent des hérésies naissantes, avec une fermeté & une sagesse extraordinaire ». Il laissa quelques Pieces de vers dans le Recueil de l'académie des *Occulti*, dont il avoit été le protecteur. On a une *Vie* de ce cardinal en latin, par Gratiani, évêque d'Amélie, Paris, 1669, in-4°, traduite élégamment en françois par Fléchier, évêque de Nîmes, in-4°, & 2 vol. in-12.

COMMINES, (Philippe de) né au château de ce nom, situé sur la Lys à deux lieues de Menin, d'une famille noble, passa les premières années de sa jeunesse à la cour de Charles le Hardi, duc de Bourgogne. Louis XI, qui n'épargnoit rien pour enlever aux princes de son tems les hommes qu'il croyoit pouvoir leur être utiles, l'attira auprès de lui. Son nouveau maître le fit chambellan, sénéchal de Poitiers, & vécut si familièrement avec lui, qu'ils

couchoient souvent ensemble. Commines gagna sa confiance par les services qu'il lui rendit à la guerre & dans diverses négociations. Il mérita également bien de son successeur Charles VIII, qu'il accompagna dans la conquête de Naples. Sa faveur ne le soutint pas toujours. On l'accusa sous ce roi d'avoir favorisé le parti du duc d'Orléans (depuis Louis XII), & de lui avoir vendu le secret de la cour, comme il avoit vendu, disoit-on, ceux du duc de Bourgogne au roi de France. Il fut arrêté & conduit à Loches, où il fut enfermé dans une cage de fer. Après une prison de plus de deux ans à Loches & à Paris, il fut absous de tous les crimes qu'on lui imputoit. Ce qu'il y a de quelques historiens, mais ce qui ne l'est point pour ceux qui connoissent le monde; c'est que le duc d'Orléans, pour lequel il avoit essuyé cet outrage, ne fit non-seulement rien pour le soulager dans sa longue détention, mais encore ne pensa pas à lui, étant parvenu à la couronne. Commines avoit épousé Hélène de Chambes, de la maison des comtes de Montoreau en Anjou; & il mourut dans son château d'Argenton en Poitou, le 17 octobre 1509, à 64 ans. Il joignit aux agrémens de la figure, les talens de l'esprit. La nature lui avoit donné une mémoire & une présence d'esprit si heureuses, qu'il dictoit souvent à quatre secrétaires en même tems des lettres sur les affaires d'état les plus délicates. Il parloit diverses langues, le françois, l'espagnol, l'allemand. Il aimoit

les gens d'esprit & les protégeoit. Ses *Mémoires sur l'Histoire de Louis XI & de Charles VIII*, depuis 1464 jusqu'en 1498, sont un des morceaux les plus intéressans de l'histoire de France. Juste-Lipse les comparoit à tout ce que l'antiquité offroit de mieux, à Polybe même. D'autres ont comparé l'auteur à Tacite, & lui ont donné le nom de *Tacite François*. Ce zèle les a emporté trop loin. » Commynes, dit un » historien, n'a ni leurs graces, » ni leur belle ordonnance, ni » ce style, dont notre langue » n'étoit pas capable, & qui » dans les anciens, à côté de » qui on le place, a tant de » force & de beauté : mais plus » naturel, plus ouvert, moins » mystérieux que Tacite, plus » sincère que Polybe, trop attaché aux Romains, Commynes » moins admiré, sera plus aimé » qu'eux, sa probité l'emportera sur leurs charmes ». On l'a cependant accusé d'écrire avec la retenue d'un courtisan qui craignoit encore de dire la vérité, même après la mort de Louis XI. La meilleure édition de ses *Mémoires*, qui ont occupé successivement un grand nombre de savans, est celle de l'abbé Lenglet du Fresnoy, 4 vol. in-4°, en 1747, à Paris, sous le titre de Londres. Elle est revue sur le manuscrit, enrichie de notes, de figures, d'un ample recueil de pièces justificatives, & d'une longue préface très-curieuse. L'édition d'Elzevir, 1648, in-12, est d'un format plus commode, & n'est pas commune. Sleidan a donné une version latine abrégée de ces *Mémoires*, Strasbourg, 1545, in-4°; Francfort, 1578, in-fol.;

Amsterdam, 1648. La latinité en est belle, mais la traduction n'est pas fidelle. Possévin l'accuse d'avoir supprimé ce que Commynes avoit écrit de contraire aux prétentions des sectaires. Gaspard Barthius en a donné une traduction plus exacte. On les a traduits aussi en italien & en espagnol.

COMMIRE, (Jean) Jésuite, né à Amboise en 1625, mourut à Paris en 1702. La nature lui donna un génie heureux pour la poésie; il le perfectionna par l'étude des auteurs anciens. On a de lui deux volumes in-12 de *Poésies latines & d'Œuvres posthumes*, 1754. L'aménité, l'abondance, la facilité sont en général le caractère de sa versification; mais plus propre à embellir qu'à s'élever, il n'a point, suivant quelques critiques, cette hardiesse, ce feu, cette énergie, cette précision, qui sont de la poésie le plus sublime de tous les arts. Dans ses *Paraphrases sacrées*, il n'a point connu la simplicité sublime des Livres-Saints; il se contente d'être élégant, & il a des tirades qui offrent de très-beaux vers. Ses *Idylles sacrées & ses Idylles profanes* ont un style plus propre à leur genre que ses *Paraphrases*, des images riantes, une élocution pure, des pensées vives, une harmonie heureuse. Il réussissoit encore mieux dans les *Fables & dans les Odes*, & dans celles sur-tout du genre gracieux: il sembloit avoir emprunté de Phèdre sa simplicité élégante; & d'Horace ce goût d'antiquité qu'on ne trouve presque plus dans les poètes latins modernes. L'raison *De arte paranda sama*, qu'on voit à la fin

remier volume , est
 èl attique , & d'excel-
 es sur les réputations
 c les petits moyens de
 urer. On y lit entr'au-
 sillage remarquable qui
 bien les éloges des phi-
 & des gens de secte.

*quasi quadam mono-
 a & societates laudum.
 mutud ut laudentur ,
 oriam dant & accipiunt,
 nibus obtrestant.* C'est
 odele qu'un auteur in-
 publié : *L'art d'ac-
 reu de fraix une bril-
 lation éphémère* , Ber-

MODE , (Lucius
 relius) naquit à Rome
 de J. C. , d'Antonin le
 ie & de Faustine. Quel-
 s après la mort du
 fils fut proclamé em-
 n 180. Des philosophes
 entreprirent de former
 r & son esprit ; mais
 rent mal , ou du moins
 i peu de succès qu'avoit
 cation philosophique
 n (voyez ce mot).
 lui , il fit périr les plus
 personnages de Rome ,
 cuta cruellement les
 s. Ses parens ne furent
 abri de sa fureur. Un
 léandre , Phrygien d'o-
 esclave de naissance ,
 on ministre , en favo-
 débauches , seconda la
 lu tyran. Il avoit déjà
 ministre un Perennis ,
 ieues par les soldats.
 eut le même fort ;
 mode n'en fut pas plus
 Un jeune-homme de
 n lui présenta un poig-
 rsi qu'il entroit par un
 bscur , & lui dit : *Voilà*
 III.

ce que le sénat t'envoie. Depuis ,
 l'empereur conçut une haine
 implacable contre les sénateurs.
 Rome fut un théâtre de car-
 nage & d'abominations. Lors-
 qu'il manquoit de prétextes pour
 avoir des victimes , il feignoit
 des conjurations imaginaires.
 Aussi lascif que cruel , car ces
 deux passions vont toujours en-
 semble (voyez NÉRON) , il cor-
 rompit ses sœurs , destina 300
 femmes & autant de jeunes gar-
 çons à ses débauches. Son ima-
 gination , aussi dérégée que son
 cœur , lui persuada de rejeter le
 nom de son pere , & de donner
 celui de sa mere à l'une de ses
 concubines ; au-lieu de porter
 le nom de Commode , fils d'An-
 tonin , il prit celui d'Hercule ,
 fils de Jupiter ; & malheur à
 quiconque nioit sa divinité. Le
 nouvel Alcide se promenoit
 dans les rues de Rome , vêtu
 d'une peau de lion , une grosse
 massue à la main , voulant dé-
 truire les monstres à l'exemple
 de l'ancien. Il faisoit assembler
 tous ceux de la lie du peuple
 qu'on trouvoit malades ou es-
 tropiés ; & après leur avoir fait
 lier les jambes , & leur avoir
 donné des éponges au-lieu de
 pierres pour les lui jeter à la
 tête , il tomboit sur ces misé-
 rables , & les assommoit à coups
 de massue. Il ne rougissoit point
 de se montrer sur le théâtre ,
 & de se donner en spectacle. Il
 voulut paroître tout nud en
 public , comme un gladiateur.
 Martia sa concubine , Lætus pré-
 fet du prétoire , & Electe son
 chambellan , tâcherent de le dé-
 tourner de cette extravagance.
 Commode , dont le plaisir étoit ,
 non pas de gouverner ses états ,
 ou de conduire ses armées , mais

de se battre contre les lions, les tigres, les léopards & ses sujets, alla dans sa chambre écrire un arrêt de mort contre ceux qui avoient osé lui donner des avis. *Martia*, ayant découvert son projet, lui présenta un breuvage empoisonné au sortir du bain. *Commode* s'affoupir, se réveilla, vomit beaucoup. On craignit qu'il ne rejetât le poison, & on le fit étrangler dans sa 31^e année, 192 de J. C. Son nom est placé parmi ceux des *Tibere*, des *Domitien*, & de ces autres monstres couronnés qui ont déshonoré le trône & l'humanité. *Commode*, tout barbare qu'il étoit, avoit la lâcheté des tyrans : n'osant se fier à personne pour le raser, il se brûloit lui-même la barbe, comme *Denis de Syracuse*. *Voyez la fin de l'article CALIGULA.*

COMMODIANUS GAZÆUS, espece de versificateur chrétien du quatrieme siecle, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Instructions*. Il est composé en forme de vers, sans mesure & sans cadence. Il a seulement observé que chaque ligne comprit un sens achevé. L'auteur prend la qualité de *Mendiant de J. C.* Il prêche la pauvreté dans un style fort dur. Son ouvrage a été long-tems dans l'obscurité. *Rigaud* le publia pour la première fois en 1650, in-4^o, & *Daviès* l'a donné en 1711, à la fin de son *Minutius Felix*.

COMNENE, voyez les articles des princes de cette illustre famille sous leurs noms de baptême.

COMO, (*Ignace-Marie*) mort à Naples en 1750, s'est fait un nom par ses Poésies latines,

par ses connoissances dans l'antiquité, & encore plus par sa piété. Nous avons de lui : I. *Inscriptions stylo lapidario vitas exhibentes summorum pontificum & cardinalium regni Neapolitani.* II. *Une Histoire de la célèbre Confrérie de la très-sainte Trinité de Naples*, en italien, & un grand nombre de Poésies & des Epigrammes.

COMTE, (*Louis le*) sculpteur, natif de *Boulogne*, près de Paris, reçu de l'académie de peinture & de sculpture en 1676, mourut en 1694. Parmi les morceaux de sculpture dont il a embelli *Versailles*, on distingue un *Louis-le-Grand* vêtu à la romaine, un *Hercule*, la *Fourberie*, le *Cocher du Cirque*; deux groupes représentant *Vénus & Adonis*, *Zéphire & Flora*. Cet artiste se signala également par son talent pour la figure, & par son goût pour l'ornement.

COMTE, (*Louis le*) Jésuite, mort à *Bourdeaux* sa patrie en 1729, fut envoyé à la Chine en qualité de missionnaire & de mathématicien en 1685. A son retour il publia 2 volumes de *Mémoires*, in-12 en forme de lettres, sur l'état de cet empire. On y lut, que ce peuple avoit conservé pendant deux mille ans la connoissance du vrai Dieu; qu'il avoit sacrifié au Créateur dans le plus ancien temple de l'univers; que les Chinois avoient pratiqué les plus pures leçons de la morale, tandis que le reste de l'univers avoit été dans l'erreur & dans la corruption. L'abbé *Boileau*, frere du satyrique, dénonça cet éloge des Chinois, comme un blasphème, qui mettoit ce peuple presque au niveau du jésu-

ulté proscrivit ces propositions, & le livre d'où on les tira. C'est le même rapporta le parlement à brûler au feu ce livre, par son le 6 mars 1762. Les Mémoires du P. le Comte se faisaient avec plaisir, avant nous eussions l'*Histoire de* du P. du Halde. On ne ose les consulter, en tant de l'impartialité de r, & se tenant en garde ses préjugés en faveurinois : préjugés dont ni u Halde, ni aucun de ses es n'ont été entièrement s. On sait d'ailleurs que honnaires de cette con- osent point dire l'exacte en ce qui concerne ce frivole & vain. Ce se- i crime capital de con- sa haute antiquité, son : population, les vastes ssances de ses docteurs, me sage de son Con- (*voyez DU HALDE & n. hist. & litt. 1 février pag. 171*). On doit donc er sur cet état de con- , les relations qui nous nt de ce pays. On doit er encore que les idées es de la nation ont influé es des missionnaires, & ue ceux-ci n'ont parlé si geusement de la Chine, : comparaison aux plages s & aux peuples barba- ls ont visités en Afrique Amérique. Quant aux phes qui s'extasiaient sur us & les brillantes qua- s Chinois, les gens sages onnoissent les motifs & ne se laissent pas domi- l'autorité de ces mes- & méprisent les contes

qu'ils débitent tous les jours sur ce peuple ignare, vain, foible & lâche. » On ne conçoit peut- être pas, dit un auteur, ce qui a pu exciter dans le cœur de nos apprentifs philosophes, cette belle passion pour la Chine. On pourroit croire que le vrai motif de cet engouement est la réputation (quoique fausse) qu'ont les *lettrés* de professer l'athéisme. Cependant il est un autre motif encore plus puissant de leur enthousiasme pour le peuple Chinois. Pour flatter l'amour-propre crédule du patriarche de la philosophie, on lui fit croire que l'empereur Kien-Long, après avoir lu la *Henriade*, en avoit qualifié l'auteur des épithetes de Thienne-Ly (lumière divine) & de Poulal-Fond (esprit sur-naturel). Dès ce moment l'empire de la Chine devint à ses yeux le modele de tous les autres ; & comme tous ses sentimens sont dans la *circulation publique*, les *sanfonnes* qu'il avoit instruits à siffler *Psaphon est un dieu*, ont tous à l'envi répété aussi, *l'empire de la Chine est le modele de tous les autres*. *Voyez CONFUCIUS.*

COMTE, *voyez COMÈS (Natalis).*

COMTE, (Florentle) sculpteur & peintre Parisien. Il est plus connu par le Catalogue des ouvrages d'architecture & de sculpture, de peinture & de gravure des différens maîtres, que par les siens propres. Les curieux sur-tout en gravure le recherchent, par les notions qu'il donne du caractère, des marques, & du nombre des

ouvrages des différens graveurs. Son livre est intitulé : *Cabinet de singularités d'Architecture, Peinture, Sculpture & Gravure*, Paris, 3 vol. in-12. Les deux premiers furent donnés en 1699; mais l'auteur, sentant les défauts de ces deux volumes, fit de nouvelles recherches, qui, jointes aux éclaircissemens pour les précédens, en formerent un troisieme qu'il publia en 1700. Il écrit assez mal; & l'histoire des différens auteurs est exposée d'une maniere un peu confuse. Le Comte mourut à Paris vers 1712.

COMUS, dieu qui présidoit aux festins, aux réjouissances nocturnes, aux toilettes des femmes & des hommes qui aimoient à se parer. On le représentoit en jeune-homme chargé d'embonpoint, couronné de roses & de myrthe, un vase d'une main, & un plat de fruits ou de viandes de l'autre.

CONCHES, (Guillaume de) grammairien & philosophe, étoit de Normandie & mourut vers 1150. Il est auteur d'une Glose sur les Evangiles, & de divers Traités philosophiques. Ayant expliqué le mystere de la Ste. Trinité à-peu-près comme Abailard, il se rétracta dans un écrit intitulé *Dragmaticon*, qui est un dialogue entre Henri II, duc de Normandie, & lui. On le garde dans la bibliotheque du Mont-St-Michel. Le plus considérable de ses ouvrages, *De naturis creaturarum, sive de opere sex Dierum, lib. xxxiiii*, a été imprimé peu après la naissance de l'imprimerie, sans date, ni lieu de l'impression, en deux grands vol. in-fol. très-rare.

CONCHYLIVS, voyez **COQUILLE**.

CONCINA, (Daniel) théologien Dominicain, né dans un village du Frioul en 1686, passa tout le tems de sa vie à prêcher & à écrire. Benoit XIV, qui connoissoit tout son mérite, forma très-souvent ses décisions sur les avis de ce savant religieux. Il mourut à Venise en 1756, regardé comme le plus grand antagoniste des casuistes relâchés. On lui doit un très-grand nombre d'ouvrages, les uns en italien, les autres en latin. Les principaux sont : I. *La Discipline ancienne & moderne de l'Eglise Romaine sur le jeûne du Carême*, exprimée dans deux brefs du pape Benoit XIV; avec des observations historiques critiques & théologiques; in-4°, 1742. II. *Mémoire historique sur l'usage du Chocolat les jours de jeûne*, Venise, 1748. III. *Dissertations théologiques, morale & critiques sur l'Histoire du Probabilisme & du Rigorisme*; dans lesquelles on développe les subtilités des probabilistes modernes, & on leur oppose les principes fondamentaux de la théologie chrétienne; 1743, Venise, 2 vol. in-4°. IV. *Explication des quatre Paradoxes qui sont en vogue dans notre siècle* in-4°, 1746: cet ouvrage a été traduit en françois. V. *Dogme de l'Eglise Romaine sur l'usage* in-4°, Naples, 1746. VI. *De la Religion révélée*, &c. in-4°, Venise, 1754. Tous ces ouvrages sont en italien. Les plus connus en latin sont : I. *Theologia Christiana, dogmatico-moralis*, 12 vol. in-4°, 1746; ouvrage qui a le plus contribué à sa réputation. II. *De Sacramentali*

ne impertienda aut diffidivis, consuetudinaria, in-4°. On a traduit l' dissertation en françois, & l' a enrichie de l' éloge de l' auteur & du de ses ouvrages; elle est propre à corriger les abus de la facilité & l' indulgence des confesseurs ont in dans l' administration du droit de Pénitence. III. *De l'is theatralibus*, Rome, in-4°. L' auteur est peu connu au théâtre, &c. &c.

CINI ou **CONCINO**, sous le nom de *maréchal de France*, naquit à Florence sous le nom de *Concino*, qui de plus tard devint secrétaire du roi. Le fils vint en France en 1617 avec Marie de Médicis, & fut nommé *Henri le Grand*. D'abord un homme ordinaire de la cour, il s' éleva de la faveur à la plus haute faveur par le crédit de sa femme, *Galigai*, fille de la reine Marie de Médicis. Mort d' *Henri IV*, *Concino* fut fait marquisat d' *Ancre*, & fait premier gentilhomme de la chambre, & obtint le gouvernement de Normandie. Il devint maréchal de France, sans jamais avoir tiré d' un bel-esprit, & sans connoître les loix de son royaume. La fortune de cet homme excita la jalousie des autres seigneurs de France, & leur fit ressentir l' injustice de leur élévation. Il leva 7000 hommes à son service, pour maintenir contre eux-mêmes l' autorité de la reine, ou plutôt celle qu' il se donna sous le nom d' un roi & d' une reine foible. L' auteur n' abusoit pas moins in-

solemment de sa faveur : elle refusoit sa porte aux princes, aux princesses, & aux plus grands du royaume. Cette conduite avança la perte de l' un & de l' autre. Louis XIII, qui se conduisoit par les conseils de Luyne son favori, ordonna qu' on arrêtât le maréchal. Vitry, chargé de cet ordre, lui demanda son épée de la part du roi; & sur son refus, il le fit tuer à coups de pistolet, sur le pont-levis du Louvre, le 24 avril 1617. Son cadavre, enterré sans cérémonie, fut exhumé par la populace furieuse, & traîné par les rues jusqu' au bout du Pont-Neuf. On le pendit par les pieds à l' une des potences qu' il avoit fait dresser pour ceux qui parloient mal de lui. Après l' avoir traîné à la Greve & en d' autres lieux, on le démembra & on le coupa en mille piéces. Chacun vouloit avoir quelque chose du *Juis excommunié* : c' étoit le nom que lui donnoit cette populace mutinée. Ses oreilles sur-tout furent achetées chèrement, ses entrailles jetées dans la rivière, & ses restes sanglans brûlés sur le Pont-Neuf, devant la statue d' *Henri IV*. Le lendemain on vendit ses cendres, sur le pied d' un quart-d'écu l' once. La fureur de la vengeance étoit telle, qu' un homme lui arracha le cœur, le fit cuire sur des charbons, & le mangea publiquement. Le parlement de Paris procéda contre sa mémoire, condamna sa femme à perdre la tête, & déclara leur fils ignoble & incapable de tenir aucun état dans le royaume. La même année 1617, il parut in-8°, la tragédie du *Marquis d' Ancre*, en 4

antes, en vers, ou la *Victoire du Phébus François contre le Python de ce tems*. On trouva dans les poches de Concini la valeur de 19 cents 85 mille livres en papier, & dans son petit logis pour 2 millions 200 mille livres d'autres rescriptions. C'étoit-là un assez grand crime aux yeux d'un peuple dépourillé. La Galigai avoua qu'elle avoit pour plus de 120,000 écus de pierreries. On auroit pu la condamner comme concussionnaire; on aima mieux la brûler comme sorcière. On prit des *Agnus Dei* qu'elle portoit pour des talismans. Un conseiller lui demanda de quels charmes elle s'étoit servie pour enforcer la reine? Galigai, indignée contre le conseiller & mécontente de Marie de Médicis, lui répondit avec fierté : *Mon sortilege a été le pouvoir que les ames fortes doivent avoir sur les esprits foibles.*

CONCORDE, divinité que les Romains adoroient, & en l'honneur de laquelle ils avoient élevé un temple superbe. Elle étoit fille de Jupiter & de Thémis : on la représente de même que la Paix.

CONDAMINE, (Charles-Marie de la) chevalier de S. Lazare, des académies françoise & des sciences de Paris, des académies royales de Londres, &c. naquit à Paris en 1701, & y mourut le 4 février 1774, des suites d'une opération pour la cure d'une hernie dont il étoit attaqué. Il quitta de bonne-heure le service pour se livrer aux sciences, & entreprit divers voyages, où il recueillit plusieurs observations. Après avoir parcouru, sur la Méditerranée, les côtes de l'A-

rique & de l'Asie, il fut choisi en 1736, avec Mrs. Godin & Bouguer, pour aller au Pérou déterminer la figure de la terre : voyage dont les fruits n'ont pas répondu à l'attente du public (voyez SNELL Willebrod, & le *Journ. hist. & litt.* 1 décembre 1779, p. 484). Notre observateur manqua d'y périr par l'inconduite d'un de ses compagnons; un M. Séniergues, ayant par son libertinage & sa morgue, irrité les citoyens de Cuença, attira sur lui & sur les académiciens une tempête, dont heureusement il fut seul la victime. De retour dans sa patrie, de la Condamine partit quelque tems après pour Rome; le pape Benoît XIV lui fit présent de son portrait, & lui accorda la dispense d'épouser une de ses nieces. Il épousa à l'âge de 55 ans cette niece qui lui prodigua les soins les plus tendres dans les infirmités dont il étoit accablé, & le consola de l'espece d'injustice qu'il croyoit avoir essuyée à son dernier voyage d'Angleterre, & dont il n'avoit pu obtenir une réparation réclamée avec toute l'ardeur de son naturel. Nous avons de lui divers ouvrages : I. *Relation abrégée d'un Voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale, 1745, in-8°*. Ce voyage est décrit avec intérêt. On découvre par-tout un homme d'une activité extrême, d'un courage supérieur à tous les obstacles, d'une envie insatiable de voir & de connoître. Il est néanmoins fâcheux de devoir observer que tant de fatigues & de dangers n'ont peut-être pas été essuyés précisément pour l'avancement des sciences &

de l'humanité ; mais satisfaire des vues & ions particulières. II. *de la Terre, déterminations de MM. Lamire & Bouguer, 4°.* Les savans qui attachés à aucun systè-
 cru que ces observations ne peremp-
 déterminé la chose l'objet. » La terre, physico-géometre, ne déterminée dans sa : son étendue, sans che l'étendue de char-
 ré dans la direction dien : or cela ne se Picard Maraldi, de
 Eisen Schmid, les fini, &c. ont trouvé : les méridiens ou de
 , plus longs vers l'é-
 : les observations fai-
 ordre de la cour de
 , à Tornea en La-
 & à Quito en Amé-
 disent au contraire
 degrés de latitude sont
 nis vers l'équateur,
 ngs vers les poles.
 t des *Etudes de la*
 réténd que si les de-
 aires sont plus longs,
 est allongée vers les
 e gros des physico-
 aticiens assure le con-
 nfin, quelques ma-
 ciens, rebutés par la
 ce des calculs qu'ils
 ioient dans toutes les
 tions, ont avancé que
 k hémisphères pour-
 ien n'être pas égaux ;
 ont soutenu que la
 oit au moins de gran-
 éularités dans sa
 & que ses méridiens
 it pas semblables ;

opinion que le P. Boscowich
 a entrepris de mettre dans
 tout son jour. Le résultat que
 l'homme impartial forme de
 tout cela, est que la terre
 n'est point mesurable, con-
 formément à ce passage de
 l'Écriture : *Quis posuit men-
 suras ejus, si nosi? Vel quis
 tetendit super eam lineam?*
 Job. 32. *Altitudinem cœli &
 latitudinem terræ quis dimen-
 sus est?* Eccli. I. 4. III. *Me-
 sure des trois premiers degrés du
 Méridien dans l'hémisphère aus-
 tral, 1751, in-4°.* IV. *Journal
 du Voyage fait par ordre du Roi
 à l'équateur, avec un Supplé-
 ment, en 2 parties, 1751-1752,
 in-4°,* suivi de l'*Histoire des Py-
 ramides de Quito, qui avoit été
 imprimée séparément en 1751,
 in-4°.* V. *Divers Mémoires sur
 l'Inoculation, recueillis en 2
 vol. in-12.* Il ne contribua pas
 peu à répandre l'usage de cette
 opération en France, & il mit
 dans cet objet toute l'activité qui
 formoit son caractère. » Après
 avoir perdu sans fruit, dit M.
 Linguet, une partie de sa vie
 & de sa santé dans cette ex-
 pédition aussi célèbre que
 puérile de la mesure des de-
 grés, il étoit devenu l'apôtre
 de la petite vérole artifi-
 cielle ». Cependant cette
 charlatanerie a perdu beaucoup
 de son crédit, depuis que plu-
 sieurs parlemens & tribunaux
 de police l'ont défendue dans
 les villes à cause de l'inféction
 qu'elle répand ; depuis qu'on a
 vu par les tables mortuaires
 qu'à l'époque de l'inoculation,
 la petite vérole (qui diminueoit
 considérablement, & sembloit
 s'évanouir comme la lepre & le
 mal des ardens) s'étoit singu-

lièrement renforcée, & depuis qu'on a mieux connu les mauvais effets que produit le virus variolique dans ceux où il ne se développe pas, la multitude des rechûtes des inoculés, la très-maligne espèce dont est toujours la petite vérole naturelle dans des corps déjà détériorés par l'artificielle, & enfin le grand nombre de victimes immolées à cette pratique empirique, un archiduc à Florence, une princesse de Galles, un infant de Naples, & tant d'autres dont nous avons en main une liste effrayante, &c. (voyez AARON d'Alexandrie, CANTWEL). Le style des différens ouvrages de la Condamine, est simple & négligé; mais il est semé de traits agréables & plaisans, qui leur assurent des lecteurs. La poésie légère étoit un des talens de cet académicien, & on a de lui des *Vers de société*, d'une tournure piquante. Les gens du monde le recherchoient, parce qu'il étoit plein d'anecdotes & d'observations singulieres, propres à amuser leur curiosité.

CONDÉ, (Turstin de) archevêque d'Yorck, né au village de Condé-sur-Seule, près de Bayeux. Il reçut, l'an 1119, la consécration des mains de Calixte II, dans le concile de Rheims, où il se trouva malgré la défense du roi d'Angleterre, qui le bannit de son royaume. Rappelé au bout de deux ans, il se livra tout entier aux fonctions de son ministère, & se fit chérir de ses diocésains. Les moines de Cîteaux lui furent redevables de leur introduction en Angleterre. Turstin fut allier le courage du

militaire à la douceur du ministre de l'Evangile. Les Ecois ayant fait une irruption dans la partie septentrionale de l'Angleterre, il assembla son peuple, l'encouragea par de vives exhortations, le mena lui-même au combat, & remporta une victoire complete sur les ennemis. Cet évêque guerrier finit par se faire moine l'an 1140, & mourut peu de tems après. Il eut pour frere Audouën de Condé, évêque d'Evreux, un des plus recommandables prélats de Normandie, par sa science, sa douceur & sa libéralité.

CONDÉ, voyez au mot LOUIS, les princes de ce nom.

CONDILLAC, (Etienne Bonnot de) de l'académie françoise, né à Grenoble, & mort dans sa terre de Flux, près de Baugenci, le 3 août 1780, s'est fait un nom par plusieurs ouvrages qui roulent principalement sur la métaphysique. On a de lui un *Essai sur l'origine de nos connoissances*, 1746, 2 vol. in-12, & un *Traité des sensations*, 1767, 2 vol. in-12, dans lesquelles il y a des vues profondes, mais aussi beaucoup de choses que des philosophes judicieux ont justement critiquées; ils ont été vivement attaqués par l'abbé Rosignol dans la *Théorie des sensations*, imprimée à Embrun, 1780. L'abbé de Lignac les combat aussi avec beaucoup de succès dans les *Lettres d'un Américain*. Son *Cours d'Etudes* ouvrage qu'il avoit composé pour l'éducation de l'infant Ferdinand-Louis duc de Parme actuellement régnant, a été comme l'on sait, pros crit par ce prince, & l'on ne peut dis-

C O N

ir qu'il n'ait à plusieurs mérité de l'être. On a de lui: I. *Traité des syst- 1749*, 2 vol. II. *Recher- r l'origine des idées que ions de la beauté*, 1749, n-12. III. *Traité des ani- 1755*, in-12. IV. *Une*, in-8°. V. *Le commerce vvement considérés re- ent l'un à l'autre*, 1776, On découvre dans tous rages beaucoup de conce, un esprit fécond & mais en même tems le s systèmes & des para- Les idées sont souvent s & confuses, & l'au- cache pas assez l'em- où il se trouve par fois débrouiller.

CONDREN, (Charles de) ral de la congrégation de ire, docteur de la mai- Sorbonne, fils d'un gou- de Monceaux, fort chéri IV, naquit à Vaubuin, Soissons, en 1588. Son qui avoit dessein de le à la cour ou dans les ar- voulut l'empêcher d'em- 'état ecclésiastique; mais tion étoit trop forte. Le de Berulle, auquel il , le reçut dans sa con- on, & l'employa très- nt. Le P. de Condren esseur du duc d'Orléans, uique de Louis XIII. Il onstamment le chapeau linal, l'archevêché de & celui de Lyon. Ses ne parurent pas avec l'éclat dans sa place de

Après avoir travaillé is pour la gloire de pour le salut du pro- mourut à Paris en n *Idee du Sacerdoce de*

C O N 281

J. C. in-12, ne fut mise au jour qu'après sa mort. Il ne voulut jamais rien donner au public pendant sa vie. On a de lui des Lettres & des Discours en deux volumes in-12. C'est lui qui comparoit les vieux docteurs ignorans aux vieux jetons, qui, à force de vieillir, n'avoient plus de lettres. Le P. Amelotte a écrit sa *Vie* in-8°.

CONFUCIUS, le pere des philosophes Chinois, naquit à Chanping, d'une famille qui tiroit son origine de Ti-Y, 27^e empereur de la seconde race (si on en croit les fabuleuses annales de la Chine) vers l'an 550 avant J. C., tems où la Chine étoit encore très-peu de chose. Il devint mandarin & ministre d'état du royaume de Lu ou Lou, aujourd'hui Chanton; mais le désordre s'étant glissé à la cour, par la séduction de plusieurs filles que le roi de Tci avoit envoyées au roi de Lu, il renonça à son emploi, & se retira dans le royaume de Sin pour y enseigner la philosophie. Son école fut si célèbre, dit-on (car tous ces faits sont fort incertains, & certainement altérés en bien des points, selon la coutume des auteurs Chinois) que dans peu de tems il eut jusqu'à 3 mille disciples, parmi lesquels il y en eut 500 qui occuperent les postes les plus éminens dans différens royaumes. Ses disciples avoient une vénération si extraordinaire pour lui, qu'ils lui rendoient des honneurs qu'on n'avoit accoutumé de rendre qu'à ceux qui étoient élevés sur le trône. Il revint avec eux au royaume de Lu, & y mourut à 73 ans. Quelque tems avant sa mort,

C O N

de son on en trouve de fort bonnes ,
il , il mais il est très-douteux qu'elles
n'y a soient réellement de Confucius.
r mé- On fait que les Chinois donnent
e suis pour des ouvrages vieux de 2
se reste ou 3 mille ans , des écrits qui
mbeau datent depuis la naissance du
ne où Christianisme , entr'autres le
che la *Choué-Ouen* , où il est parlé du
dans mystère de la Trinité , dans des
illégas sermons absolument inconnus

tels qu'on les connoit depuis que Paw, Raynal, Bergier ont réfuté sans appel les contes de leurs panégyristes, la morale de Confucius a eu bien peu d'effet. Il a paru en 1786 un *Abrégé historique des principaux traits de la vie de Confucius*, à la tête duquel on n'a point rougi de placer ces vers de Voltaire:

De la seule raison, salutaire inter-
prete,
Sans éblouir le monde, éclairant
les esprits,
Il ne parla qu'en sage, & jamais en
prophete:
Cependant on le crut, & même en
son pays.

« Ceux qui connoissent la haine implacable des philosophes contre Jesus-Christ, ne seront pas surpris de cet excès d'audace & d'absurdité. » On comprend
» sans peine, dit un auteur, que le misérable jongleur du pays de Lou, qui n'a jamais su
» lier ensemble deux maximes de morale, qui a dogmatisé
» par boutade & par caprice, sans sanction & sans garantie; dont les leçons, si elles
» ont eu quelque efficacité, ont formé le plus frivole, le plus
» lâche & le plus fripon de tous les peuples; on voit, dis-je,
» que ce verbiageur Chinois, est mis ici en parallèle & bien
» au-dessus du divin Législateur des Chrétiens. Il est
» connu que Voltaire aimoit à s'entendre appeler par ses
» sup pôts, *mon cher ante-christ*; ainsi cette impiété n'a rien
» d'obscur ni d'étonnant dans sa bouche; mais qu'on ose l'af-
» ficher publiquement par manière d'épigramme, & en faire
» le frontispice d'un livre,

» c'est ce qui montre à décou-
» vert & la hardiesse des blas-
» phémateurs & la foiblesse de
» l'autorité ».

CONGREVE, (Guillaume) né en Irlande, dans le comté de Corck, en 1672, mort en 1729. Son pere le destina d'abord à l'étude des loix; mais il s'y livra sans goût, & par conséquent sans succès. La nature l'avoit fait maître pour la poésie. C'est de tous les Anglois, celui qui a porté le plus loin la gloire du théâtre comique. Ses piéces sont pleines de caracteres nuancés avec une extrême finesse; mais on y trouve en même tems cette liberté, ou si l'on veut cette licence qui est le fruit, & en même tems la cause de la corruption publique. Il quitta de bonne heure les Muses, se contentant de composer dans l'occasion quelques Piéces fugitives, que l'amitié ou l'amour lui arrachent. On a de lui outre ses Comédies, des Odes, des Pastorales & des Traductions de quelques morceaux des poètes grecs & latins. Ses *Œuvres* parurent à Londres, 1730, 3 vol. in-12. Baskerville en a donné une édition en 1761, 3 vol. in-8°.

CONINCK, (Gilles) Jésuite, né à Bailleul en 1571, & mort à Louvain le 31 mai 1633, a publié: I. Des Commentaires sur la Somme de S. Thomas, sous ce titre: *Commentariorum ac disputationum in universam doctrinam D. Thomæ, de sacramentis & censuris: auctore Egidio de Coninck, Societatis Jesu: postrema editio, Rothomagi*, 1630, in-fol. II. *De Deo trino & incarnato*, Anvers, 1645, in-fol.

CONNAN, (François de) seigneur de Coulon, maître des requêtes, se distingua sous le règne de François I par sa science. Il mourut à Paris en 1551, à 43 ans. Il a laissé 4 livres de *Commentaires sur le Droit Civil*, Paris, 1558, in-fol. que Louis le Roi, son intime ami, dédia au chancelier de l'Hôpital. Connan avoit aussi le dessein de donner au public un ouvrage semblable à celui que Domat a exécuté depuis. Ce jurisconsulte joignoit à une mémoire heureuse, un esprit juste & capable de réflexion.

CONNOR, (Bernard) médecin Irlandois, vint en France à l'âge de 20 ans. Il fut chargé de l'éducation des fils du grand-chancelier du roi de Pologne, qui étoient à Paris. Après avoir voyagé avec eux en Italie, en Sicile, en Allemagne & ailleurs, il devint médecin de sa majesté Polonoise, qui le donna à l'électrice de Bavière sa sœur. Il repassa en Angleterre, devint membre de la société royale, & embrassa extérieurement la communion de l'église anglicane. Un prêtre Catholique, déguisé, ayant obtenu de l'entretenir en secret dans sa dernière maladie; on vit au travers d'une porte, qu'il lui donna l'absolution & l'Extrême-Onction. Le malade mourut le lendemain 30 octobre 1698, à 33 ans. On a de lui un livre intitulé : *Evangelium Medici, seu de suspensis naturæ legibus, sive de miraculis, reliquisque quæ Medici indagari subjici possunt*, in-8°, Londres, 1697. Connor, trop jaloux de son art, s'efforce d'expliquer, selon les principes de la médecine, les guérissons

miraculeuses de l'Evangile. Le docteur anglican qui l'assistait à la mort, lui en ayant parlé comme d'un livre très-suspect: il répondit qu'il ne l'avoit pas composé dans le dessein de nuire à la Religion chrétienne, & qu'il regardoit les miracles de Jésus-Christ comme un témoignage de la vérité de sa doctrine & de sa mission. On peut croire que les intentions de l'auteur n'étoient pas tout-à-fait irréligieuses; mais son ouvrage n'en est pas moins mauvais; on peut même dire qu'il est absurde; car aucun homme sensé ne s'avisera jamais de regarder comme naturelle cette multitude de guérisons opérées par une seule parole. Guillaume Ader & Thomas Bartholin, ont tout autrement raisonné sur les maladies & les guérisons dont il est parlé dans l'Evangile. » Entre les différens évènements nemens rapportés dans l'Histoire-Sainte, dit un auteur, » il en est dont le surnaturel » saute aux yeux de tout homme de bon sens, & sur lesquels il n'est besoin ni de dissertation ni d'examen. Qu'un » malade guérisse par les remèdes, lentement, en reprenant des forces peu-à-peu; » c'est la marche de la nature; » qu'il guérisse subitement à la parole d'un homme, sans continuer aucun reste, ni aucun » ressentiment de la maladie, » c'est évidemment un miracle. » Qu'un thaumaturge par sa parole, ou par un simple atouchement, rende la vie aux » morts, la vue aux aveuglés, l'ouïe aux sourds, la » voix aux muets, la force & le » mouvement aux paralytiques,

» marche sur les eaux , calme
 » les tempêtes sans laisser au-
 » cune marque d'agitation sur
 » les flots , rassasia cinq mille
 » hommes avec cinq pains ,
 » &c. ce ne sont certainement
 » pas-là des œuvres naturelles.
 » Pour en décider, il n'est pas
 » nécessaire d'être médecin ,
 » philosophe ou naturaliste ; il
 » suffit d'avoir la plus légère
 » dose de bon sens ». On a
 encore de Connor, *Voyage en*
Pologne, Londres, 1698, 2 vol.
 in-8°, en anglais ; estimé.

CONON, général des Athéniens, prit de bonne heure le dessein de rétablir sa patrie dans sa première splendeur. Secouru par Artaxercès qui lui avoit confié le commandement de sa flotte, il remporta sur les Lacédémoniens la victoire navale de Cnide, l'an 394 avant J. C., coula à fond 50 galères, tua un grand nombre de soldats, & enveloppa dans le combat, l'amiral Lyfandre qui y perdit la vie. Cet avantage dédommagea Athenes de toutes les pertes qu'elle avoit faites à la journée de la Chevre, 16 ans auparavant. Conon, qui venoit de donner à ses concitoyens l'empire de la mer, poursuivit ses conquêtes l'année suivante. Il ravagea les côtes de Lacédémone, rentra dans sa patrie couvert de gloire, & lui fit présent des sommes immenses qu'il avoit recueillies dans la Perse. Avec cet argent & un grand nombre d'ouvriers que les alliés lui envoyèrent, il rétablit en peu de tems le Pyrée & les murailles de la ville. Les Lacédémoniens ne trouverent d'autre moyen de se venger de leur plus implacable ennemi, qu'en l'accu-

sant auprès d'Artaxercès, de vouloir enlever l'Ionie & l'Éolide aux Perses, pour les faire rentrer sous la domination des Athéniens. Tiribase, satrape de Sardes, le fit arrêter sous ce vain prétexte. On n'a pas su précisément ce qu'il devint. Les uns disent que l'accusé fut mené à Artaxercès qui le fit mourir ; d'autres assurent qu'il se sauva de prison. Il laissa un fils appelé Timothée, qui, comme son pere, se signala dans les combats.

CONON, astronome de l'isle de Samos, étoit en commerce de littérature & d'amitié avec Archimede, qui lui envoyoit de tems en tems des problèmes. C'est lui qui plaça parmi les constellations la chevelure de Bérénice, sœur & femme de Ptolomée-Evergete, vers l'an 300 avant J. C. Cette reine inquiète du sort de son époux, qui étoit alors dans le cours de ses conquêtes, fit vœu de consacrer sa chevelure, s'il revenoit sans accident. Ses desirs ayant été accomplis, elle s'acquitta de sa promesse. Les cheveux sacrés furent égarés quelque tems après. Conon, bon mathématicien, mais encore meilleur courtisan, consola Evergete désolé de cette perte, en assurant que la chevelure de Bérénice avoit été enlevée au ciel. Il y a sept étoiles près de la queue du lion, qui jusqu'alors n'avoient fait partie d'aucune constellation ; l'astronome les indignant au roi, lui dit que c'étoit la chevelure de sa femme, & Ptolomée voulut bien le croire. Catulle a laissé en vers latins la traduction d'un petit poëme grec de Callimaque à ce sujet.

C O N

naire de » les grandeurs humaines. Ceux
ape après » qui approchoient de lui, se
e 21 oc- » sentoient pénétrés d'un res-
21 sep- » pect mêlé de confiance &
suyvante. » d'affection, tant son affabi-
vénérable » lité & sa charité avoient de
cheveux » charmes ». Conrad mourut
t sa can- en 976, après avoir rempli pen-
vêque de l'épiscopat avec un zèle infati-
sire mai- gable. & la plus parfaite exac-

la Lorraine. Conrad par la promesse d'un nuel, & mourut en laisser d'enfant mâle. avant de mourir, la téd'Othon à son égard, ant pour son succel- ils du même Othon, :s'étoit révolté contre

CONRAD II, dit *le Salique*, man, duc de Franco- roi d'Allemagne en rès la mort d'Henri, nbatte la plupart des ités contre lui. Ernest, uabe, qui avoit aussi : mis au ban de l'em- st un des premiers de cette proscription, formule étoit : *Nous ta femme veuve, tes en- lins, & nous' envoyons du diable aux quatre onde*. L'année d'après, arad passa en Italie, & nné empereur à Rome reine son épouse. Ce les empereurs Alle- oit toujours annoncé : & six semaines avant e entrepris. Tous les e la couronne étoient le se rendre dans la Roncale, pour y être revue. Les nobles & urs conduisoient avec ; arriere-vassaux. Les le la couronne, qui aroissoient pas, per- eurs fiefs, aussi-bien arriere-vassaux qui ne pas leurs seigneurs. mis Conrad principa- que les fiefs sont de- irédictaires. Conrad II royaume de Bour- n vertu de la donation III, dernier roi, mort

en 1033, & à titre de mari de Gisele, sœur puinée de ce prince. Eudes, comte de Champagne, lui disputa cet héritage; mais il fut tué dans une bataille en 1038. Conrad mourut à Utrecht l'année d'après, après avoir régné avec beaucoup de gloire & de piété. Il fut enterré à Spire, dans le caveau qu'il avoit fait construire pour les empereurs de sa maison. Henri III, son fils, lui succéda.

CONRAD III, duc de Fran- conie, fils de Frédéric, duc de Souabe, & d'Agnès, sœur de l'empereur Henri V, naquit en 1094. Après la mort de Lo- thaire II, à qui il avoit disputé l'empire, tous les seigneurs se réunirent en sa faveur l'an 1138. Henri de Baviere, appelé *le Superbe*, s'opposa à son élec- tion; mais ayant été mis au ban de l'empire & dépouillé de ses duchés, il ne put survivre à sa disgrâce. Le margrave d'Au- triche eut beaucoup de peine à se mettre en possession de la Baviere. *Welf*, oncle du dé- funt, repoussa le nouveau duc; mais il fut battu par les troupes impériales, près du château de Winsberg. Cette bataille est très-célèbre dans l'histoire du moyen âge, parce qu'elle a donné lieu, si on en croit quel- ques auteurs, aux noms des *Guelfes* & des *Gibelins*. Le cri de guerre des Bavaois avoit été *Welf*, nom de leur général; & celui des Impériaux *Wei- blingen*, nom d'un petit village de Souabe, dans lequel Fré- deric duc de Souabe, leur géné- ral, avoit été élevé. Peu-à-peu, ces noms servirent à désigner les deux partis. Enfin ils de- vinrent tellement à la mode,

C O N

rent, dit-
Weiblin-
na Welſis
 contraires
 Italiens,
 toute que
 it recevoir
 les ajuſte-
 nt, & en
Welſes &

de donner la liberté aux femmes.
 Conrad accorda à celles-ci d'em-
 porter ce qu'elles pourroient.
 Elles prirent leurs maris ſur leur
 dos, & leurs enfans ſous leurs
 bras. L'empereur, touché de
 cette expreſſion vive & pitto-
 reſque de l'amour conjugal,
 pardonna à tous les habitans.

CONRAD IV, duc de
 Souabe, & C. de P. & d. II.

1099 dans son palais, où il étoit en priere après avoir dit la Messe. Les uns en accusent les partisans du marquis d'Egbert, dont ce prélat retenoit les terres, que l'empereur lui avoit données jusqu'à trois fois; les autres, un maçon, dont il avoit surpris le secret pour bâtir solidement une église en terre marécageuse. On lui attribue divers Ecrits en faveur d'Henri IV, dans le *Recueil des Pièces apologetiques* de cet empereur, Mayence, 1520, & Hanovre, 1611, in-4°.

CONRAD, de Mayence, *Conradus Episcopus*, auteur de la *Chronique de Mayence*, depuis 1140 jusqu'en 1250, imprimée à Bâle en 1525, in-fol. & dans les recueils de Reuberus & d'Urficius: compilation indigeste, mais utile pour l'histoire de ce tems-là.

CONRAD, cardinal, archevêque de Mayence, mort en 1202, fut élevé à la pourpre par Alexandre III; & l'on dit que c'est le premier qui ait été cardinal, n'étant pas de Rome ni d'Italie.

CONRAD DE LICHTENAU, ainsi appelé, parce qu'il étoit né dans une petite ville de ce nom en Franconie, connu aussi sous le nom d'*Abbas Uspersgenfis*; ordonné prêtre l'an 1202, entra chez les Prémontrés en 1207, fut nommé à la prévôté d'Usperg, dans le diocèse d'Aufbourg, l'an 1215, qui fut érigée en abbaye, & dont il devint le premier abbé, & mourut vers 1240. Il a laissé une *Chronique* qui commence à Bélus, roi des Assyriens, finit à l'an 1229, & qui fut continuée par un anonyme, depuis Frédéric II
Tome III.

jusqu'à Charles-Quint. La seconde édition de Bâle en 1569, in-fol. est enrichie de cette continuation. L'auteur flatte trop les empereurs, & ne ménage pas assez les pontifes Romains qui ont eu des différens avec eux. C'est pour cela que Melanchthon s'empressa d'en donner une édition à Bâle l'an 1540, in-fol.

CONRADIN ou **CONRAD le Jeune**, fils de Conrad IV & d'Elisabeth, fille d'Orthon, duc de Baviere, n'avoit que trois ans lorsque son pere mourut, laissant la régence du royaume de Naples à Mainfroi, prince odieux par toutes sortes de crimes, qui usurpa l'héritage de son pupille, & gouverna en tyran. Urbain IV fatigué des courses qu'il ne cessoit de faire sur les terres de l'Eglise, appella Charles d'Anjou, & lui donna en qualité de seigneur suzerain, l'investiture de ce royaume désolé. Après la mort de Mainfroi, tué dans une bataille perdue contre Charles, Conradin vint réclamer ses droits. Les Gibelins d'Italie le reçurent dans Rome au Capitole, comme un empereur. Tous les cœurs étoient à lui, & par une destinée singulière, dit un historien, les Romains & les Musulmans se déclarèrent en même tems en sa faveur. D'un côté, l'infant Henri, frere d'Alfonse X, roi de Castille, vrai chevalier-errant, passa en Italie, & se fait déclarer sénateur dans Rome, pour y soutenir les droits de Conradin. De l'autre, un roi de Tunis lui prête de l'argent & des galeres; & tous les Sarrasins reités dans le royaume de Naples, prennent les armes

C O N

les secours la religion Prétendue Réformée.
adin, fait On dit qu'il revoyoit les écrits
de perdu du ministre Claude, avant que
être tran celui-ci les publiât. Conrart
ouveau, étoit parent de Godeau, depuis
de Naples évêque de Vence. Lorsque celui-
heureux ci venoit de la province, il lo-
soud dans geoit chez lui ; les gens-de-
de l'in- lettres s'y assembloient, pour
t à celui entendre l'abbé faire la lecture
droit la de ses sermons. &c. Voilà le pre-

On appelloit leurs fêtes , *Con-*
fentes.

CONSTANCE, (S.) un des premiers magistrats de la ville de Treves, souffrit le martyre au troisieme siecle de l'Eglise sous Rictiovarus , préfet des Gaules , avec Palmace, Thyrsé, Crescence , Justin , Léandre , Alexandre , Soter , Hormisda , Papyrius , Constant , Joviniën , & une multitude innombrable d'habitans de la même ville de tout âge , de tout sexe & de toute condition. S. Félix , évêque de Treves , transféra au 4^e siecle les corps des saints martyrs qu'on vient de nommer & de plusieurs autres , dont les noms ne sont pas parvenus jusqu'à nous , dans l'église de la Ste Vierge, hors des murs , où il venoit de déposer également le corps de S. Paulin , un de ses prédécesseurs. Cette église qui , à raison de l'ancienneté de sa fondation , ne le cede à aucune des Gaules , est encore jusqu'à ce jour dépositaire de ces précieux trésors.

CONSTANCE I , surnommé *Chlore* à cause de sa pâleur , fils d'Eutrope & pere de Constantin , dut le jour à un seigneur distingué de la Haute - Mésie vers l'an 250. Connu de bonne heure pour un homme plein de sagesse & de courage , il fut nommé César en 292 , & mérita ce titre par ses victoires dans la Grande-Bretagne & dans la Germanie. Il répudia alors sa première femme , pour épouser Théodora , fille de Maximilien-Hercule , collègue de Dioclétien. Devenu empereur par l'abdication de Dioclétien , il partagea l'Empire avec Galere - Maxi-

mien en 305. Il s'attacha à faire des heureux , & y réussit. Les Chrétiens ne furent point tourmentés dans les pays de son obéissance. Il feignit de vouloir chasser de son palais ceux de ses officiers , qui ne renonceroient pas au Christianisme. Il y en eut quelques-uns qui sacrifierent leur religion à leurs intérêts ; & d'autres qui aimerent mieux perdre leurs charges , que de trahir leur conscience. Il ne voulut plus voir les premiers , disant que des lâches qui avoient trahi leur Dieu , trahiroient bien plus aisément leur prince ; & il confia aux seconds sa personne , ses secrets , après les avoir comblés de bienfaits. Ce grand prince mourut à Yorck en 306 , après avoir déclaré César son fils Constantin. On lit dans Eusebe qu'avant de mourir , il déclara qu'il croyoit au vrai Dieu. On doit souhaiter que cette croyance ait eu l'étendue , la force , & les lumieres divines que suppose la foi chrétienne. La valeur de Constance - Chlore n'ôta rien à son humanité. Empereur , il fut modeste & doux. Maître absolu , il donna par ses vertus des bornes à un pouvoir qui n'en avoit pas. Il n'eut point de trésor , parce qu'il vouloit que chacun de ses sujets en eût un. Dioclétien , avant son abdication , s'étant plaint à lui par ses ambassadeurs , de ce qu'il négligeoit de remplir ses coffres , pour servir dans le besoin , il demanda quelque tems , & promit de montrer un grand trésor. Il fit savoir à ses amis & au peuple la circonstance où il se trouvoit , & les pria de lui prêter ce qu'ils pourroient , s'engageant à le leur rendre sous peu

C O N

iens fu- vaincus près de cette ville. Ces
or, d'ar- avantages furent de peu de du-
in grand rée. Les généraux Perses, vain-
les am- queurs à leur tour, taillèrent
nt éton- en pièces les armées, & rem-
ne pou- porterent neuf victoires signa-
l'amour lées. L'Occident n'étoit pas
ne fut- plus tranquille que l'Orient.
our un Magnence, germain d'origine,
ites, il proclamé empereur à Autun par
d'... & Magnence éle-

priser. On transporta par ses ordres l'obélisque que Constantin avoit tiré d'Héliopole en Egypte, & il fut dressé dans le Grand-Cirque. Les prospérités de Julien, alors vainqueur dans les Gaules, réveillèrent sa jalousie, sur-tout lorsqu'il apprit, au milieu de l'Asie où il étoit alors, que l'armée lui avoit donné le titre d'Auguste. Il marchoit à grandes journées contre lui, lorsqu'il mourut à Mopsueste, au pied du Mont-Taurus, l'an 361. Euzoïus, arien, lui donna le baptême, quelques momens avant sa mort. Cette secte avoit triomphé sous son regne, & la vérité & l'innocence furent opprimées. On fait avec quel courage, Osius, évêque de Cordoue, résista à l'injuste demande de cet empereur, qui vouloit faire déposer S. Athanase, parce qu'il s'opposoit aux vues pernicieuses des Ariens (voyez OSIUS). Ce prince ambitieux, jaloux, méfiant, gouverné par ses eunuques & ses courtisans, fut enfin dupe de ses foiblesses; & s'il n'eût perdu la vie, dit un historien, il eût au moins perdu l'empire. Un autre historien en parle de la manière suivante.

» Foible, inconstant, curieux
 » & superstitieux, mais par-dessus tout, poussé de la manière de dogmatiser, Constance fit plus de mal à la vraie Religion, que les persécuteurs infidèles. Séducteur d'abord, & tout le tems qu'il eut quelque chose à craindre; violent & cruel, depuis qu'il se vit maître absolu de l'Empire, sa mort eut été un sujet de joie pour tout le monde chrétien, si à un persécuteur

» hérétique n'eût succédé un apostat idolâtre. Ce fut Julien.

CONSTANCE de Nyffe, général des armées Romaines, chassa les Goths des Gaules, & fit prisonnier le rebelle Artaus. Honorius lui fit épouser sa sœur Placidie en 417, & l'associa à l'empire; mais il ne jouit pas long-tems de cet honneur, & mourut en 421, regretté comme un guerrier & un politique. Valentinien III, son fils, régna après lui dans l'Occident.

CONSTANCE, fils d'un cabaretier de Césalonie, suivant le chevalier de Forbin, ou d'un noble Vénitien qui étoit fils du gouverneur de cette île, selon d'autres; devint par son esprit, Barcalon, c'est-à-dire premier ministre ou grand-vizir du royaume de Siam. Il s'occupa d'abord des intérêts de sa religion, & engagea le roi à se lier avec Louis XIV. Trois Siamois partirent pour la France avec de grands présens, chargés de déclarer que le prince Indien, charmé de la gloire du monarque François, ne vouloit faire de traité de commerce qu'avec sa nation, qu'il n'étoit pas même éloigné de se faire chrétien. Les premiers envoyés périrent sur mer en 1680; les seconds arrivèrent à Versailles en 1684. Louis XIV, toujours prêt à seconder les moyens de propager le Christianisme, envoya au roi de Siam deux ambassadeurs, le chevalier de Chaumont, l'abbé de Choisi, & six Jésuites. Ils furent magnifiquement reçus. Le roi de Siam promit de s'instruire de notre Religion. Mais quelques mandarins, à la tête desquels étoit

Pitracha, fils de la nourrice du roi, formerent une conspiration pour chasser les François du pays & se rendre maîtres des affaires. Constance périt dans les tourmens. Pitracha tint le roi captif dans son palais, & monta sur le trône après sa mort, non sans soupçon d'avoir abrégé les jours de son maître. La femme de Constance fut d'abord sollicitée par le fils de Pitracha à entrer dans son serail ; mais l'ayant refusé, elle fut condamnée à servir dans la cuisine de l'usurpateur, qui lui confia depuis l'éducation de ses enfans. On a deux *Vies* de Constance : l'une par le P. d'Orléans, 1690, in-12, qui le représente comme un homme de bien & un chrétien zélé ; l'autre par Deslandes, 1755, in-12, qui le peint avec les couleurs les plus noires ; mais comme tout ce qui tenoit à la Religion étoit odieux à cet écrivain, & que Constance en avoit assez fait pour mériter sa haine, son témoignage doit paroître plus que suspect. Il est d'ailleurs à présumer qu'on connoissoit mieux le ministre Siamois en 1690 qu'en 1755.

CONSTANT I, (*Flavius Julius Constans*) troisième fils de Constantin le Grand & de Fausta, naquit en 320, & fut proclamé César en 337. Il eut l'Italie, l'Afrique, l'Illyrie au partage des états de son pere ; & les Gaules, l'Espagne & la Grande-Bretagne, après la mort de Constantin son frere, qui venoit de lui déclarer la guerre. Constant, maître de tout l'Occident, protégea la vérité contre les erreurs des Ariens. Les hérétiques profi-

tant de la facilité de Constance pour persécuter les Catholiques, il lui écrivit que s'il ne rendoit pas justice à S. Athanase, il iroit lui-même à Alexandrie le rétablir, en chasser ses ennemis, & les punir comme ils le méritoient. Il fit convoquer le concile de Sardique en 347, & s'efforça d'éteindre le schisme des Donatistes. Ce protecteur de l'Eglise périt d'une manière bien funeste. Magnence s'étant fait proclamer empereur en Afrique, le fit tuer à Elne dans les Pyrenées l'an 350. Les Chrétiens ont beaucoup loué ce prince. Les Païens l'ont accusé des plus grands vices ; mais comme il se déclara contre ces derniers, leur témoignage doit paroître suspect. Constant n'avoit que 30 ans, lorsqu'il fut égorgé ; il en avoit régné 13.

CONSTANT II, empereur d'Orient, fils d'Heraclius-Constantin & petit-fils d'Heraclius, fut mis à la place de son oncle Heraclionas en 641. Les Monothélites l'avoient élevé ; il les protégea & s'en laissa gouverner. Le patriarche Paul, maître de son esprit, l'engagea à supprimer l'*Éthèse*, & à mettre en sa place le *Type*. C'étoit un édit, dans lequel, après avoir exposé les raisons pour & contre, on défendoit aux orthodoxes & aux hérétiques de disputer sur les deux volontés de J. C. Le pape Martin I, nouvellement élevé sur la chaire de Rome, condamna le *Type* en 649 dans le concile de Latran. Constant, irrité contre Théodose son frere, à qui le peuple marquoit beaucoup d'amitié, le força à se faire ordonner diacre, de peur qu'on

levât à l'Empire ; mais cérémonie ne le rassurant , il le fit massacrer inhumement. Les remords, fruits du crime , l'assailirent ôt , & présentoient sans e à son esprit égaré , l'ide Théodose, qui le pour : un calice à la main , en ant : *Bois , frere barbare !* 62 il passa en Italie , pour e les Lombards ; & delà ne , où il enleva tout ce voit à décorer cette ville. l'avoit dépouillée de tout la fureur & l'avarice des es n'avoient pu enlever , en Sicile y établir sa Aussi mauvais prince à use qu'à Rome , il ruina uples par ses exactions , eva des églises les trésors , ses sacrés , & juiqu'aux iens des tombeaux , & fit les plus grands seigneurs es tourmens. André , fils rice Troile , le suivit un ux bains , sous prétexte ervir ; il prit le vase avec on versoit de l'eau , & donna un coup si vio-ir la tête , qu'il le ren-ort l'an 668. Odieux aux s , encore plus odieux à ille , persécuteur des Ca-nes , ce tyran ne fut pleuré sonne. Il eut tous les dé-ans aucune vertu. Il vit tranquillité les Sarrasins érir ses états , s'emparer frique & d'une partie de , sans oser paroître à la e ses troupes.

NSTANT , (Germain) garde de la monnoie de use , publia en 1657 , à un savant *Traité de la es Monnoies & de l'étend : sa Jurisdiction* , 1 vol.

in-fol. L'auteur avoit fouillé dans les archives publiques , dans les dépôts , dans les bibliothèques , dans plusieurs cabinets de savans.

CONSTANT , (Jacques) médecin célèbre de Lausanne , mort en 1730 , a laissé plusieurs ouvrages utiles. Tels sont : I. *Le Médecin , Chirurgien & Apothicaire charitable* , avec un *Traité de la peste* , Lyon , 1683 , 3 vol. in-8°. II. *Pharmacopée des Suisses* , 1709 , in-12.

CONSTANT , (David) professeur de théologie dans l'académie de Lausanne , né en 1638 , mort en 1733 , s'est fait connoître des savans par plusieurs ouvrages pleins d'érudition. Il étoit en commerce littéraire avec Daillé , Amyraut , Turretin , Bayle , Mestrezat. On a de lui : I. Des éditions de *Florus* , des *Offices de Cicéron & des Colloques d'Erasmus* , enrichies de remarques choisies & judicieuses. II. Des *Dissertations sur la Femme de Loth* , le *Buisson de Moïse* , le *Serpent d'airain* , & le *Passage de la Mer-Rouge*. Ces dissertations , estimées pour le style & pour le fond , sont en latin. III. Un *Abrégé de Politique* , dont on a une édition de 1687 , fort augmentée. IV. Son *Système de Morale théologique* , en 25 dissertations.

CONSTANTIA , (Flavia Julia) fille aînée de l'empereur Constance-Chlore & de Theodora , joignoit à une beauté régulière & à un esprit pénétrant , un courage au-dessus de son sexe & une vertu qui ne se démentit jamais. On croit qu'elle embrassa le Christianisme en 311 , avec son frere Constantin ,

C O N

x ans
beaux-
récon-
ut al-
steroit
ort des
cinius.
s dans
il fut
nstan-
ne fois

CONSTANTIN, syrien ?
fut élevé sur la chaire de Rome
après la mort de Sisinnius, le
25 mars 708. Ce pontife eut la
satisfaction d'apprendre que les
Pictes ou Ecoissois, venoient
d'être ramenés par les soins de
S. Céolfred, abbé des célèbres
monasteres de Viremouth & de
Jarrow, aux usages de l'Eglise
universelle. Mais il eut en même

dans toutes les autres
mourut le 9 avril 715,
voir illustré la tiare par
& par ses vertus. Gré-
lui succéda.

CONSTANTIN-TIBERE,
se, s'empara du Saint-
avant l'élection d'E-
III, sans avoir la ton-
tricale. Il fut tonsuré &
évêque de Rome par
, évêque de Préneste.
rembloit devant la fac-
l'anti-pape, qui demeura
un an en possession du
siège. C'est le premier
d'une usurpation aussi
e. Le Seigneur marqua
manière également frap-
quelle peine méritoient
tèmes qui ne s'étoient
que par crainte, à un
si scandaleux. Peu de
près la consécration fa-
de Constantin, l'évêque
reste fut attaqué d'une
qui lui ôta le mouve-
de tous ses membres, &
ement retirer sa main
qu'il ne pouvoit plus la
à sa bouche; il mourut
état, après quelque tems
riste langueur. Quant à
ntin, il fut chassé le 6
2, de l'Eglise de Rome,
né à perdre la vue, &
é dans un monastere.

CONSTANTIN, (*Flavius
Constantinus*) dit le
fils de Constance-Chlore
éleue, naquit à Naïsse,
le Dardanie, en 274.
e Dioclétien associa son
l'empire, il garda le fils
de lui, à cause des agré-
de sa figure, de la dou-
son caractère, & sur-
ses qualités militaires.
que Dioclétien & Maxi-

mien-Hercule eurent abdiqué
l'Empire, Galere, jaloux de ce
jeune prince, l'exposa à toutes
fortes de dangers pour se dé-
livrer de lui. Constantin s'é-
tant aperçu de son dessein,
se sauva auprès de son pere.
L'ayant perdu peu après son
arrivée, il fut déclaré empe-
reur à sa place en 306; mais
Galere lui refusa le titre d'Au-
guste, & ne lui laissa que celui
de César. Il hérita pourtant des
pays qui avoient appartenu à
son pere, des Gaules, de l'Es-
pagne, de l'Angleterre. Ses pre-
miers exploits furent contre les
Francs, qui alors ravageoient
les Gaules. Il fait deux de leurs
rois prisonniers; il passe le
Rhin, les surprend & les taille
en pieces. Ses armes se tourne-
rent bientôt contre Maxence,
ligué contre lui avec Maximin.
Comme il marchoit à la tête de
son armée pour aller en Ita-
lie, on assure qu'il aperçut,
un peu après-midi, une croix lu-
mineuse au-dessous du soleil,
avec cette inscription: *In hoc
signo vinces*: (*C'est par ce signe
que tu vaincras*). Jesus-Christ
lui apparut, dit-on, la nuit
suivante: il crut l'entendre,
qui lui disoit de se servir pour
étendard de cette colonne de
lumiere, qui lui avoit apparu
en forme de croix. A son ré-
veil il donna des ordres pour
faire cette enseigne, qui fut
nommée le *Labarum*; elle figu-
roit une espee de P, traversé
par une ligne droite; ce qui
représentoit outre la croix, les
deux premieres lettres grecques
du mot *Christ*. L'abbé Voisin
a savamment défendu cette vi-
sion de Constantin dans une
Dissertation publiée en 1774.

C O N

Orbeck , Avant que de combattre , Con-
stantin , environné des évêques
et des prêtres , implora avec
ferveur le secours du Dieu des
Chrétiens. Licinius , s'adressant
à ses devins & à ses magiciens ,
demanda la protection de ses
dieux. On en vint aux mains :
le dernier fut vaincu , & con-
traint de prendre la fuite. Il
vint demander le vaincu en

férends qui agitoient l'Eglise. Il convoqua le concile d'Arles, pour faire finir le schisme des Donatistes. Un autre concile ecuménique, assemblé à Nicée en Bithynie, l'an 325, à ses fraix, fut honoré de sa présence. Il entra dans l'assemblée revêtu de la pourpre, demeura debout jusqu'à ce que les évêques l'eussent prié de s'asseoir, & baïsa les plaies de ceux qui avoient confessé la foi de J. C. pendant la persécution de Licinius. » Constantin, dit un autre, ne fut point un prince » peu jaloux de son autorité, » ni incapable d'en connoître » l'étendue & les bornes; on » peut en juger par ses *Loix*. » Lorsqu'il embrassa le christianisme, il ne put ignorer le nombre des conciles » qui avoient été tenus dans » l'empire, ni les décrets de discipline qui y avoient été » faits; ni le pouvoir que s'attribuoient les évêques. Présent au concile de Nicée, il » ne leur contesta pas plus le » droit de fixer la célébration » de la pâque, que le pouvoir » de décider le dogme attaqué par Arius. Il ne réclama » contre aucun des décrets de discipline portés par les autres conciles, tenus sous son » regne: au contraire, il ne » crut pouvoir faire un usage » plus utile de l'autorité souveraine que de les soutenir, » & les faire observer. Nous » savons bien que les incrédules ne lui pardonnent pas » cette conduite; mais tout » homme sage peut juger si » l'on doit s'en rapporter à » eux plutôt qu'à lui ». Les Ariens, outrés de ce qu'il s'étoit

déclaré contre eux, jeterent des pierres à ses statues. Ses courtisans l'exhorterent à s'en venger, lui disant qu'il avoit la face toute meurtrie; mais ayant passé sa main sur son visage, il dit en riant: *Je n'y sens aucun mal*; & ne voulut tirer aucune vengeance de ces insultes. Constantin avoit formé depuis quelque tems le projet de fonder une nouvelle ville, pour y établir le siege de l'empire. C'étoit bien mal connoître, dit l'abbé de Mably, les intérêts de l'empire; mais il étoit décidé par les décrets éternels, que Rome n'auroit plus d'autre splendeur que celle que lui donneroit le siege de son pontife & sa qualité de capitale du Monde-Chrétien. Les fondemens de Constantinople furent jetés le 26 novembre 329, à Byzance dans la Thrace, sur le détroit de l'Hellespont, entre l'Europe & l'Asie. Cette ville avoit été presqu'entièrement ruinée par l'empereur Sévere; Constantin la rétablit, en étendit l'enceinte, la décora de quantité de bâtimens, de places publiques, de fontaines, d'un cirque, d'un palais, & lui donna son nom qu'elle conserve encore aujourd'hui. Byzance, ajoute l'auteur déjà cité, devint la rivale de Rome, ou plutôt lui fit perdre tout son éclat; & l'Italie tomba dans le dernier abaissement. La misère la plus affreuse y régna, au milieu des maisons de plaifance, & des palais à demi ruinés, que les maîtres du monde y avoient autrefois élevés. Toutes les richesses passèrent en Orient, les peuples y porterent leurs tributs & leur commerce, & l'Océi-

dent fut en proie aux barbares. Une suite encore plus fâcheuse de la transfmigration de Constantin, ce fut de diviser l'empire. Les empereurs d'Orient, dans la crainte d'irriter les barbares & de les attirer sur leurs domaines, n'osèrent donner aucun secours à l'Occident. Ils lui suscitèrent même quelquefois des ennemis, & donnerent une partie de leurs richesses aux Vandales & aux Goths, pour acquérir le droit de consumer l'autre dans les plaisirs. Constantin ne se borna pas à cette translation : il changea la constitution du gouvernement, divisa l'empire en quatre parties, sur lesquelles présidoient quatre principaux gouverneurs, nommés préfets du prétoire. Ces 4 parties, considérées ensemble, comprenoient 14 diocèses, dont chacun avoit un vicaire, ou lieutenant, subordonné au préfet qui résidoit dans la capitale du diocèse. Les diocèses contenoient 120 provinces, régies chacune en particulier par un président, dont le séjour ordinaire étoit la plus considérable ville de la province. Constantin, après avoir affoibli Rome, frappa un autre coup sur les frontières. Il ôta les légions qui étoient sur les bords des grands fleuves, & les dispersa dans les provinces : ce qui produisit deux maux, dit un homme d'esprit ; l'un que les barrières furent ôtées, & l'autre que les soldats vécutent & s'amollirent dans le cirque & sur les théâtres. On objecte contre la catholicité de Constantin, que dans sa dernière maladie, il fut baptisé par Eusebe de Nicomédie, l'un des plus ardens fauteurs de l'Arianisme ; mais on devroit

faire attention, qu'Eusebe étoit un hypocrite qui dissimuloit ses vrais sentimens ; qu'il vivoit au moins à l'extérieur dans la communion de l'Eglise ; & que le lieu où le prince reçut le baptême, étoit de son diocèse : d'ailleurs, on ne peut nier que Constantin n'ait montré un grand zèle pour l'extinction de l'Arianisme. S'il fit des fautes, il les répara par d'éminentes vertus, par une piété tendre & sincère, par le soin qu'il prit d'étendre & de faire fleurir le Christianisme, par le respect qu'il porta aux ministres sacrés, par les loix pleines de sagesse qu'il publia en faveur de la Religion, par les saintes dispositions, avec lesquelles il reçut le baptême & les autres sacramens de l'Eglise. De tout cela, il résulte qu'un chrétien ne doit prononcer son nom qu'avec reconnoissance & avec respect. Il faut le plaindre du malheur qu'il eut de se laisser prévenir, sur la fin de ses jours, contre S. Athanase, & plusieurs saints évêques, & d'accréditer sans le vouloir, le parti des Ariens, qui causa tant de troubles. Telle est la triste destinée des princes, ils ne voient presque jamais par leurs yeux. Il est bien difficile que la vérité perce cette foule de flatteurs qui les environnent, pour parvenir jusqu'à eux. Du reste, Constantin avant sa mort, reconnut l'innocence de S. Athanase ; il donna même un ordre pour qu'on le rappellât (voyez CONSTANTIN II). Il mourut le 22 mai en 337, jour de la Pentecôte ; après avoir ordonné par son testament, que ses trois fils Constantin, Conf-

tance & Constant, partage-
roient l'empire : autre faute
que la postérité lui a reprochée.
On lui reproche encore les
meurtres de Licinius, son beau-
frere; de Licinien, son neveu;
de Maximien, son beau-pere;
de son propre fils Crispe; de
l'impératrice Fausta, son épouse.
» S'ils étoient tous vrais, dit
» un judicieux critique, il se-
» roit étonnant que Julien, qui
» ne ménage pas Constantin
» dans la *Satyre des Césars*,
» n'en eut rien dit, pendant
» qu'il traitoit de monstres les
» deux compétiteurs de Con-
» stantin; que Zozime, historien
» païen, très-indisposé contre
» lui, ne lui eut pas reproché
» ces crimes; que Libanius &
» Praxagoras, autres païens
» zélés, eussent osé faire un
» éloge complet des vertus de
» Constantin, lorsqu'il n'exis-
» toit plus, & que l'on pou-
» voit flétrir impunément sa
» mémoire. Mais les païens
» contemporains ont été moins
» injustes que les philosophes
» du dix-huitième siècle; les
» premiers l'ont adoré comme
» un dieu, après sa mort; les
» seconds veulent le faire dé-
» tester comme un scélérat ». Il est certain que l'on ne peut
guère lui reprocher que le meur-
tre de Crispe, son fils du pre-
mier lit, que Fausta sa seconde
femme avoit faussement accusé
d'avoir voulu la séduire (*voyez*
FAUSTA); sa lenteur à se faire
initier dans les mystères de la
Religion; le zèle mal-entendu
qui le porta à se mêler des af-
faires de l'Eglise, au préjudice
de la saine doctrine (quoi qu'il
ne prétendit jamais y interve-
nir autrement que pour donner

son appui à la décision des évé-
ques). Mais ces reproches n'au-
torisent pas les ennemis du Chris-
tianisme à flétrir la mémoire de
son protecteur déclaré. Con-
stantin fut un grand prince, un
empereur puissant, heureux,
sage, éclairé, vertueux jus-
qu'aux dernières années de sa
vie. Sa gloire s'obscurcit alors
par quelques fautes, toujours
difficiles à éviter dans un long
regne; & malgré ses grandes
qualités il ne parut alors qu'un
prince ordinaire; mais ce n'est
pas précisément par la fin de sa
vie qu'il faut le juger. Une gloire
légitimement acquise, ne s'a-
néantit pas par les foiblesses qui
lui succèdent. L'on doit dire
avec l'abréviateur Eutrope, que
Constantin dans ses dernières
années a paru sortir de la classe
des grands princes, sans être
néanmoins un prince méchant
ou méprisable; mais que dans
les premiers tems de son regne,
il est comparable à ce que le
trône des Césars a eu de plus
illustre, & qu'en général il a
possédé les plus grandes qua-
lités du corps & de l'esprit.
*Vir primo imperii tempore opti-
mis principibus, ultimo mediis
comparandus, innumera in eo
animi corporisque virtutes cla-
ruerunt.* Les auteurs païens même
en ont parlé de la manière la
plus avantageuse (*voyez* **PRAXA-
GORAS**). Gibbon, un de ses
plus forcenés détracteurs par-
mi les philosophes modernes,
convient que la nature l'a-
voit orné de ses dons les plus
précieux. » Sa taille, dit-il,
» étoit haute, sa contenance
» majestueuse, son maintien
» gracieux. Il faisoit admirer
» sa force & son agilité dans

„ tous ses exercices ; & , de-
 „ puis sa plus tendre jeunesse
 „ jusqu'à l'âge le plus avancé ,
 „ il conserva la vigueur de son
 „ tempérament par la régula-
 „ rité de ses mœurs , & par
 „ sa frugalité. Il dépoisoit avec
 „ plaisir la fatigante majesté
 „ du prince , pour se livrer ,
 „ comme ami , aux charmes
 „ d'une conversation familière ;
 „ & , quoiqu'il lui échappât
 „ quelquefois des traits de rail-
 „ lerie peu convenables à sa
 „ dignité , il gaignoit le cœur
 „ de tous ceux qui l'appro-
 „ choient , par sa courtoisie &
 „ par son urbanité. On l'accuse
 „ d'avoir trahi l'amitié. Ce-
 „ pendant il a prouvé , en dif-
 „ férentes occasions de sa vie ,
 „ qu'il n'étoit pas incapable
 „ d'un attachement vif & du-
 „ rable. Une éducation négligée
 „ ne l'empêcha pas d'estimer
 „ le savoir , & d'accorder sa
 „ protection aux sciences
 „ & aux arts. Il étoit d'une
 „ activité infatigable dans les
 „ affaires. Une partie de son
 „ tems étoit employée à la
 „ lecture & à la méditation ;
 „ l'autre à écrire , à donner
 „ audience aux ambassadeurs ,
 „ & à recevoir les plaintes
 „ de ses sujets. Ceux qui se
 „ font élevés le plus vivement
 „ contre sa conduite , ne peu-
 „ vent nier qu'il ne conçût
 „ avec grandeur , & qu'il n'exé-
 „ cutât avec fermeté les des-
 „ seins les plus hardis , sans
 „ être arrêté , ni par les pré-
 „ jugés de l'éducation , ni par
 „ les clameurs du peuple. A
 „ la guerre , il faisoit des héros
 „ de tous ses soldats , en se
 „ montrant lui-même soldat
 „ intrépide , & général expé-

„ rimenté ; il dut moins à la
 „ fortune qu'à ses talens , les
 „ victoires signalées qu'il rem-
 „ porta contre ses ennemis &
 „ contre ceux de l'état. Il cher-
 „ choit la gloire comme la ré-
 „ compense , peut-être comme
 „ le motif de ses travaux. L'am-
 „ bition qui , depuis l'instant
 „ où il fut revêtu de la pourpre ,
 „ à Yorck , parut toujours être
 „ sa passion dominante , peut
 „ être justifiée par le danger
 „ de sa situation , par le ca-
 „ ractère de ses rivaux , par le
 „ sentiment de la supériorité ,
 „ & par l'espoir de rendre la
 „ paix à l'empire. Dans les guer-
 „ res civiles contre Maxence &
 „ contre Licinius , il avoit pour
 „ lui les vœux du peuple , qui
 „ comparoit les vices effrontés
 „ de ces tyrans , aux règles
 „ de justice & de modération
 „ qui sembloient toujours diri-
 „ ger l'administration de Con-
 „ stantin. On voit dans Eusebe
 „ plusieurs preuves de son savoir.
 „ Il composa & prêcha plusieurs
 „ sermons. On en a encore un ,
 „ intitulé : *Discours à l'assemblée
 „ des Saints* , prêché à Constan-
 „ tinople pour la fête de Pâques.
 „ Rien n'excite davantage les
 „ hommes vertueux & éclairés à
 „ bien faire , disoit-il à quelques-
 „ uns de ses courtisans qui vou-
 „ loient le détourner d'assister à
 „ une harangue , que quand ils
 „ savent que l'empereur entendra
 „ ou lira leurs ouvrages. Son af-
 „ fection pour les évêques & les
 „ prêtres , son zèle pour la con-
 „ sidération & le respect des peu-
 „ ples envers les ministres des
 „ autels , étoient tels qu'on l'en-
 „ tendit dire un jour : « Si je sur-
 „ prenois dans le crime un
 „ prêtre du Seigneur , j'accour-

tois pour le couvrir de
un manteau ». Belle leçon
les esprits pervers & cor-
rus, qui insultent le sacer-
pour les fautes de quel-
particuliers, & font, d'un
lale iso!é, la matiere d'une
maie générale ! Plusieurs
yrologes de différentes égli-
l'Occident, qui l'ont ho-
depuis long-tems comme
iant, marquent sa fête le
ai. Les Grecs & les Mos-
res la célèbrent encore le
u même mois. On ne croit
t devoir parler de la pré-
ue donation, que ce prince
a pape S. Silvestre, de la
de Rome & de plusieurs
rinces d'Italie, rejetée au-
d'hui par tous les critiques.
iques savans croient que
e erreur historique vient de
que dans les tems d'igno-
e on a confondu les dona-
s de Pepin avec la permis-
accordée aux églises par
stantin, d'acquérir des pla-
& des fonds de terres. La
flation du siege de l'empire
stantinople, & l'abandon
Rome qui n'étoit plus con-
rée que par la demeure du
, peuvent avoir également
é sur cette opinion. *Voyez*
ie du grand Constantin, par
de Varennes, Paris, 1728,

ONSTANTIN II, dit le
ie, (*Flavius Julius Constans*)
s) fils aîné du précédent,
ait à Arles en 316. Après la
x de son pere, il eut en
age les Gaules, l'Espagne
a Grande-Bretagne. S'étant
gimé que la partie de l'em-
que possédoit son frere
stant, étoit plus confidé-
e que la sienne, il marcha

contre lui. Les troupes enne-
mies lui dresserent des embû-
ches; il y tomba, fut défait &
tué près d'Aquilée l'an 340, trois
ans après la mort de son pere.
Son corps fut jeté dans la riviere
d'Alse, aujourd'hui Ansa, d'où
on le retira, pour lui ériger un
tombeau à Constantinople au-
près de celui de son pere. Ce
prince ne fut pas favorable aux
Ariens. Il n'eut rien de plus
pressé que de renvoyer S. Atha-
nase à son Eglise, & adressa sur
son compte des lettres hono-
rables aux catholiques d'A-
lexandrie. » C'étoit, leur écri-
» vit-il, l'intention du grand
» Constantin, de rendre Atha-
» nase à son Eglise, s'il n'eut
» été prévenu par la mort. Son
» dessein principal, en lui or-
» donnant de vivre dans les
» terres de ma domination, ce
» fut de le soustraire à la rage
» de ses ennemis, ou, pour
» mieux dire, de ces bêtes fé-
» roces, prêtes à le dévorer.
» Je l'ai traité de maniere à
» convaincre tout l'univers de
» l'estime que j'ai pour lui, &
» qu'on ne peut refuser à la
» personne vénérable d'un si
» saint homme. Que la divine
» Providence vous le con-
» serve, & termine à jamais
» votre affliction que j'ai moi-
» même ressentie ». On regrette
qu'avec d'aussi beaux sentimens,
ce prince ne fut pas s'élever au-
dessus d'une passion qui, si elle
n'efface pas les plus heureuses
qualités, en diminue au moins
l'éclat. Son ambition, jointe à
son imprudence, indigna ceux
que ses victoires remportées
sur les Sarmates, les Goths &
les François, son zele pour la
foi catholique & sa douceur

C O N

ent pré- de puissance & de juridiction.
 On y condamna les Monothé-
 I, fut lites. Quelques séditieux dirent
 st-à-dire publiquement qu'il falloit trois
 qu'il par- empereurs, & que Constantin
 our aller devoit partager la puissance sou-
 izizi, il veraine avec Tibere & Hera-
 be, & clius. Par les ordres de Con-
 lorsqu'il stantin, les auteurs de ces dis-
 a Conf- cours furent pendus, & ses freres
 mē, ce fut en l'année 648.

comble. Rien n'égalait l'aversion qu'il avoit pour ceux de ses sujets qui avoient des parens moines. Les Bulgares, inquiétés par cet empereur, l'inquiéterent à leur tour. Il marchoit contre eux, quand tout-à-coup il sentit ses jambes dévorées d'ulceres & de charbons, avec une fièvre & des douleurs si aiguës, qu'elles lui ôtoient presque la raison. Il ne lui en restoit, que pour se représenter avec désespoir la proximité des jugemens de Dieu. On le mit sur un vaisseau, pour le reporter à Constantinople; mais il mourut avant d'y arriver, le 1 septembre 775, en criant qu'il brûloit tout vif, & sentoit déjà les flammes infernales, pour les outrages qu'il n'avoit pas craint de faire à la mere de Dieu. Telle fut la fin de Constantin IV, punition terrible, bien propre à retenir les princes qui voudroient marcher sur de pareilles traces. Il fut enterré dans l'église des Apôtres. L'empereur Michel III, qui le mettoit au rang des Néron & des Caligula, le fit exhumer cent ans après, ordonna de brûler le cadavre & de détruire le tombeau de ce monstre, qui avoit été de son vivant, également haï de ses sujets & méprisé de ses ennemis. Ce fut sous son regne, en 763, qu'il y eut un si grand froid en automne, que le Bosphore & le Pont-Euxin furent glacés dans l'espace de 60 lieues, depuis le Propontide ou la mer de Marmora, jusqu'aux environs des embouchures du Danube. La glace avoit en plusieurs endroits 30 coudées de profondeur; & elle fut couverte de neige à une pareille hauteur. Au dégel, les

2^{ome} III.

masses de glace, entassées les unes sur les autres comme des montagnes, poussées par un vent furieux, ébranlerent les murailles des villes, & manquèrent de renverser la citadelle de Constantinople.

CONSTANTIN VII, *Porphyrogénète*, fils de Léon le Sage, né à Constantinople en 905, monta sur le trône à l'âge de 7 ans, sous la tutelle de sa mere Zoé. Lorsqu'il eut en main les rênes du gouvernement, il châtia quelques tyrans en Italie, prit Bénévent sur les Lombards, éloigna à force d'argent les Turcs qui pilloient les frontieres de l'Epire; mais il se laissa gouverner ensuite par Hélène sa femme, fille de Romain Lécapene, grand-amiral de l'empire. Elle vendit les dignités de l'église & de l'état, accabla le peuple d'impôts, le fit gémir sous l'oppression; tandis que son époux employoit tout son tems à lire, & devenoit aussi habile architecte & aussi grand peintre que mauvais empereur. Romain, fils de ce prince indolent & d'Hélène, impatient de régner, fit mêler du poison dans une médecine destinée pour lui; mais Constantin en ayant rejété la plus grande partie, il ne mourut qu'un an après, en 959. Ce prince, ami des sciences & des savans, laissa plusieurs ouvrages qui auroient fait honneur à un particulier, mais pour lesquels un prince n'auroit pas dû négliger les affaires de son empire. Les Grecs le regardent comme le restaurateur des lettres, mais il leur a lui-même nuï, dit un auteur judicieux, par son trop grand zele pour elles. » Car en

„ excitant les savans de son

C O N

aits des Cambridge, 1704, in-8°. V.
 our ré- *Excerpta ex Polybio, Diodoro*
 été des *Siculo, &c. &c. Paris, 1634,*
 fussent in-4°. VI. *Excerpta de Legatis,*
 science grec & latin, 1648, in-fol. qui fait
 sensible- partie de la Byzantine. VII. *De*
 onnois- *Carmoniis aula Byzantina,*
 » on Leipzick, 1751, 2 vol. in-fol.
 ler des La version latine qui y est jointe,
 iant les de même que les notes, sont esti-
 le s'inf- mées. On doit cette belle édi-

femmes qui restoient de
 nison impériale , furent
 rés par les soldats , ou
 és pour assouvir la lu-
 : du vainqueur. Telle fut
 de l'empire de Constan-
 e , l'an 1123 , depuis sa
 tion par le grand Conf-

N S T A N T I N , (*Flavius
 ius*) de simple soldat , se
 clamer empereur l'an 407 ,
 armée de la Grande-Bre-
 , & passa aussi-tôt dans
 ules , où il régna près de
 : ans. Il eut d'abord à y
 ir la guerre contre Hono-
 dont le général Sarus lui
 commencement beaucoup
 ne ; mais enfin il le chassa ,
 rès avoir battu les bar-
 qui étoient entrés dans
 aules , il se ligua avec
 ontre Honorius , dont les
 is Verinien & Didyme ne
 t conserver l'Espagne. On
 e Constant , fils de Conf-
 , qui l'avoit fait César ,
 pris ces deux seigneurs ,
 : mourir , quoiqu'il leur
 omis de leur laisser la vie.
 rius ne pouvant se ven-
 étoit prêt à reconnoître
 antin empereur , lorsque
 nce fit prendre en Es-
 cette qualité à un nommé
 me , sous le nom de qui il
 oit jouir de l'autorité sou-
 re. Constant se préparoit à
 combattre Géronce ; mais
 lains , les Vandales & les
 s entrèrent dans les Gau-
 où ils firent des ravages
 ans , & personne ne s'op-
 à eux , ils passerent sur
 de l'an 409 en Espagne.
 s fonderent de nouveaux
 Ces désordres n'empê-
 nt pas que Constantin ne

continuât de vouloir se dé-
 faire de Géronce , & ne pensât
 même à la conquête de l'Italie ;
 mais son excessive ambition ne
 servit qu'à hâter sa perte. Gé-
 ronce , attaqué par Constant ,
 le défit , le tua , & assiégea
 Constantin dans Arles. Constan-
 tance , général des troupes
 d'Honorius , vint ensuite attra-
 quer les assiégeans. & les assié-
 gés , engagea ceux-là à aban-
 donner leur général , qu'il fit
 mourir , pressa ceux-ci , &
 força enfin Constantin de se
 rendre à discrétion après quatre
 mois de siege. Pour se souf-
 traire à la mort , Constantin
 s'étoit fait ordonner prêtre avant
 que de se rendre ; mais on n'eut
 point d'égard à ce caractère :
 on le fit mourir lui & Julien ,
 le seul fils qui lui restoit , & leurs
 têtes furent portées à Ravenne
 le 18 septembre de l'an 411.

C O N S T A N T I N II , roi
 d'Ecosse , s'étant mis en mar-
 che contre les Danois qui s'a-
 vançoient pour ravager les pays
 de sa domination , surprit le
 corps de troupes commandé par
 Hubba , & le mit en fuite , un
 débordement subit de la riviere
 de Lenin ayant empêché Hin-
 guar de venir au secours de son
 frere. Mais il fut vaincu ensuite
 par Hinguar , & tué sur le
 champ de bataille , près du bourg
 de Cararia. Dans ses derniers
 momens , tout occupé du sort
 de ses sujets & de l'Eglise , il
 répétoit avec ferveur ces pa-
 roles du Psalmiste : *Seigneur , ne
 permettez pas que ceux qui vous
 servent , deviennent la proie des
 bêtes féroces.* Sa mort arriva en
 874 , selon Buchanan & Lesley.
 Il fut enterré dans l'isle de Jona
 ou d'Y-Colm-Kill ; on dit qu'il

CON

on rom- d'une pleurésie en 1605. On lui
: le titre doit : I. Un *Dictionnaire grec &*
drier de *latin*, 2 vol. in-fol. imprimé à
rs, jour Geneve, 1592. Henri-Etienne
André. avoit rangé dans le sien, les
, sur- mots grecs sous leurs racines ;
ce qu'il Constantin les a mis dans l'ordre
thage, alphabétique. II. Trois livres
ege de d'*Antiquités grecques & latines*.
ers l'an III. *Theaurus rerum & verbo-*

de quelques jours, occa-
par un excès de fatigue.
SUS, dieu des conseils.
nains lui avoient élevé
sous un petit toit dans
l-Cirque, à l'extrémité
de la moitié en terre.
broit des fêtes magni-
n son honneur. On pré-
que ce dieu avoit con-
Romulus d'enlever les

TANT, (Joseph) cé-
chitecte, né à Ivry sur
1698, s'acquit de bonne
ne grande réputation,
argé de la construction
and nombre d'édifices
rables; tels sont l'Eglise
themont, dont on ad-
r-tout les voûtes har-
Palais-Royal, le Belve-
Cloud, l'Eglise de la ville
en Flandres, l'Hôtel du
ment à Lille, l'Eglise
lagdelaine à Paris, qu'il
vu achever. C'est aussi
dessins qu'a été conf-
l'Eglise de S. Wast à
On a de lui un volume
gravé, de ses procédés
ecture. Il mourut à Paris
octobre 1777.

TARINI, (Gaspard)
en 1483. Il étoit de l'an-
amille des Contarini de
féconde en hommes il-
dans les armes & dans
es, & fut ambassadeur
ublique auprès de l'em-
Charles-Quint. Il s'ac-
bien de sa commission,
retour il eut un gou-
ent considérable. Il ne
pas moins utilement en
s autres occasions im-
s. Paul III l'honora de
re romaine en 1535, &

l'envoya légat en Allemagne en
1541, & l'année d'après à Bo-
logne, où il mourut âgé de 59
ans. Sa dernière maladie fut une
fièvre, qu'il gagna pour avoir
soupé un jour d'été dans un sa-
lon où l'air frais se faisoit trop
sentir. On lui doit plusieurs Trai-
tés de philosophie, de théologie
& de politique, imprimés à
Paris en 1571, 2 vol. in-fol. Il
écrivait en latin avec beaucoup
de politesse & de netteté; mais
il étoit plus profond dans la phi-
losophie que dans la théologie.
Ses principaux ouvrages sont :
I. Un *Traité de l'Immortalité de
l'Ame*, contre Pomponace son
maître. II. Un *Traité des Sacre-
mens*, qui est plutôt une belle
instruction, qu'un ouvrage de
controverse. III. Des *Scholies
sur les Epîtres de S. Paul*, ex-
cellentes pour l'explication du
sens littéral. IV. Une *Somme des
Conciles*, qui n'est qu'une his-
toire abrégée & superficielle.
V. Différens *Traités de Contro-
verse contre Luther*, dans les-
quels il désapprouve les senti-
mens de S. Augustin sur la pré-
destination. Il conseille sage-
ment aux prédicateurs obligés
à parler de cette matière, de le
faire rarement, avec beaucoup
de réserve, & de recourir tou-
jours à la hauteur des jugemens
de Dieu, plutôt que de discuter
les vaines idées des hommes.
VI. Deux livres *Du Devoir des
Evêques*, très-utiles pour la
conduite des premiers pasteurs.
VII. Un *Traité en latin du Gou-
vernement de Venise*. Louis Bec-
catello a donné la *Vie* de cet
illustre cardinal en italien, Bre-
cia, 1746, in-4^o.

CONTARINI, (Vincent)
professeur d'éloquence à Pa-

C O N

de patrie
ultiya ,
les bel-
p d'ap-
Parmi
a laif-
n traité
elui *De*
tendio ,

rins & de Molême. Après la
mort de son pere, il quitta l'é-
glise pour les armes. Il se jeta
dans les intrigues de la Fronde,
par inclination pour la duchesse
de Longueville, & en fut fait
généralissime. On l'opposa à son
frere le grand Condé, qui dé-
fendoit alors la reine & le car-

dans la campagne de Hongrie en 1685, au combat de Steinkerke, aux batailles de Fleurus & de Nerwinde, & dans d'autres occasions. L'art de plaire & de se faire valoir avoit répandu son nom autant que sa valeur. Il fut élu roi de Pologne en 1697; mais son rival, l'électeur de Saxe, nommé par un autre parti, lui enleva cette couronne. Le prince de Conti fut obligé de retourner en France, avec le désagrément d'avoir paru inutilement en Pologne. Il mourut à Paris en 1709, âgé de 45 ans. Cet homme qui avoit fait les délices de la cour & de Paris, oublia tout dans ce moment sérieux; & même long-tems avant que ce moment arriva, il ne s'entretenoit qu'avec son confesseur, le Pere Latour, & ne faisoit attention qu'à ce qui lui rappelloit Dieu. « Il conserva, dit le duc de St-Simon, sa présence d'esprit jusqu'au dernier moment, & en profita. Il mourut dans son fauteuil, dans les plus grands sentimens de piété, dont j'ai ouï raconter au Pere Latour des choses admirables ».

CONTI, (Louis-François de Bourbon, prince de) petit-fils de François-Louis, qui fut élu roi de Pologne en 1697, naquit à Paris le 13 août 1717. Né avec beaucoup d'esprit & de courage, il signala ses talens militaires pendant la guerre de 1741. Il se rendit maître le 23 avril 1744, de Montalban, & ensuite de la citadelle de Ville-Franche. Après avoir pris Steure, Château-Dauphin & Demont, il forma le siege de Coni, dont la tranchée fut ouverte la nuit du 12 au 13 septem-

bre de la même année. Le roi de Sardaigne, s'étant avancé pour secourir cette importante place, on en vint aux mains le 30, & quoique supérieur en nombre, il perdit le champ de bataille. Mais la rigueur de la saison, la fonte des neiges, le débordement des torrens, rendirent cette victoire inutile; le vainqueur fut obligé de lever le siege & de repasser les monts. Le prince de Conti de retour à Paris, y cultiva la littérature & les arts. Il mourut dans cette ville le 2 août 1776, à 59 ans.

CONTI, voyez LOUISE-MARGUERITE DE LORRAINE.

CONTI, (Giusto de) poète Italien, d'une ancienne famille, mourut à Rimini vers le milieu du 15^e siècle. On a de lui un recueil estimé de vers galans, sous ce titre : *La bella Mano*, Paris, 1595, in-12, avec quelques pieces de vers de divers anciens poètes Toscans. Ce recueil avoit été publié pour la première fois à Venise en 1492, in-4°. L'abbé Salvini (& non Silvini) en a donné en 1715 une nouvelle édition à Florence, avec des préfaces & des notes; mais elle est moins complète que celle de Paris, & celle de Vérone, 1753, in-4°.

CONTI, (l'abbé Antoine) noble Vénitien, mort en 1749, à 71 ans, voyagea dans une partie de l'Europe, & se fit estimer des gens-de-lettres par ses lumieres & son caractère. Il a laissé : I. Des Tragédies, (imprimées à Lucques en 1765) qui sont plus agréables pour le lecteur, qu'intéressantes pour le spectateur. II. Un essai d'un poème intitulé : *Il globo di Venere*; & le plan d'un autre, où

C O N

k-peu- duits. Il a, avec l'imagination
ibnitz du Camoëns, plus de goût &
: mais de naturel.

CONTUCCI, (André)
l'abbé architecte & sculpteur d'Italie ,
u'il fit florissoit dans le 15e siecle. Ses
ement statues qui ornent Genes , Flo-
que le rence , Rome, méritent l'atten-
mes , tion des voyageurs. Il déploya
es, & ensuite ses talens en Portugal.
De retour en Italie il fut

nement un passage par le nord de l'Asie. Les Anglois ont regretté beaucoup cet observateur ; mais si on fait attention au peu de lumieres que ces sortes d'expéditions scientifiques ont produit dans ce siècle, il paroît qu'on pourra se consoler de sa perte. Son premier voyage, dont le but étoit d'observer le passage de Vénus, & quelques côtes de la nouvelle Hollande, ne nous a rien appris de nouveau. Il confirma dans le second, la non-existence du continent austral, dont on étoit déjà assuré depuis le voyage de M. de Surville en 1769. Dans le troisieme, il a découvert entre l'Asie & l'Amérique, un détroit à 64 deg. de latit. ; mais cela ne prouve pas que les deux continens ne soient pas joints plus avant vers le nord. Si l'on en croit quelques relations angloises, M. Cook fut massacré dans une querelle survenue entre les insulaires & ses matelots au sujet d'une femme. L'inclination de ce voyageur & de ses équipages pour les femmes sauvages, s'étoit déjà fait remarquer à Otaïti, où sa galanterie le fit aborder pour la seconde fois ; mais où par l'indifférence des maris, elle n'eut pas de suites aussi fâcheuses que dans les frimats de l'Asie. Les relations les plus favorables à Cook, conviennent qu'on a très-mal agi envers les habitans de l'île où il périt, que pour de petits vols considérés parmi eux comme des butins légitimes, on les traitoit avec une cruauté révoltante. Il faut convenir qu'une telle conduite des hommes à découvertes n'honore pas les sciences, &

qu'il vaudroit beaucoup mieux avoir quelques vices de moins, que de connoître quelques îles de plus. On a publié son premier *Voyage*, en 5 vol. in-4° & 8 vol. in-8°, Paris, 1774 ; son second *Voyage*, en 6 vol. in-8° & 4 vol. in-4°, Paris, 1778 ; & son troisieme *Voyage*, en 8 vol. in-8° & 5 in-4°, Paris, 1785 : chacun est accompagné d'un volume de cartes & de figures. Ces diverses relations sont écrites avec beaucoup d'emphase & d'importance ; mais le lecteur judicieux y trouve peu de choses qui fixent son attention.

COOPER, (Thomas) né en 1517, à Oxford, où il prit les degrés en théologie, se distingua tellement par son fanatisme pour les nouvelles erreurs, qu'il mérita les bonnes grâces de la reine Elizabeth. Son zele pour la religion anglicane, fut récompensé par l'évêché de Lincoln en 1572, & ensuite par celui de Winchester en 1584, où il mourut en 1594. On a de lui : I. *Une Chronique d'Angleterre*, Londres, 1565, in-4°. II. *Thesaurus Linguae Romanae & Britannicae*, Londres, 1565, in-fol.

COOTWICH, (Jean) né à Utrecht vers le milieu du 16e siècle ; docteur en droit canon & en droit civil. Après avoir parcouru divers pays de l'Europe, il passa en Asie, alla dans la Terre-Sainte, & visita exactement tous les lieux qui pouvoient intéresser sa curiosité. La relation de son voyage du Levant parut sous ce titre : *Itinerarium Hierosolymitanum & Syriacum ; in quo variarum gentium mores & instituta, insularum, regionum, urbium situs,*

C O P

, An- système, il renouvella les an-
ec un- ciennes idées de Philolaüs, phi-
. Cet- losophe Pythagoricien, agitées
rouve & défendues quelque tems
dans avant lui par le cardinal de
tine, Cusa. Le Soleil, suivant ce sys-
anti- tème, est au centre de l'uni-
patie vers. Mercure, Vénus, la Terre,
néde- Mars, Jupiter & Saturne tour-
nent sur leur axe autour de cet

visagé autrement. Ce grand astronome n'ignoroit pas que tandis qu'une chose pouvoit s'exécuter sur un autre plan & présenter les mêmes phénomènes, il étoit impossible de démontrer que le Créateur avoit adopté tel ou tel plan exclusivement à tous les autres. Or il est certain que non-seulement l'hypothese de Ticho (voyez ce mot), mais plusieurs autres expliquent exactement, quoique moins simplement, toutes les révolutions célestes. On sait que le célèbre P. des Chales a imaginé jusqu'à 20 hypotheses qui expliquent parfaitement toutes les apparences des astres, en regardant comme immobile un des neuf termes que nous avons, les 7 Planetes, la Terre & le Ciel étoit : il parle même d'un habile mécanicien qui a représenté ces hypotheses par autant de planétaires. *Mund. mathem.* tom. 4. pag. 323. Copernic mourut à Frawenbourg en 1543, & fut enterré à Thorn sa patrie. Il a publié deux traités : l'un *De motu octava Sphaera*, dans lequel il développe son système ; & l'autre *De Orbium caelestium revolutionibus*, imprimés ensemble, in-4. 1566. Gassendi a écrit sa *Vie*, moins simplement qu'on ne devoit l'attendre de l'auteur & de son héros.

COPPENSTEIN, (Jean-André) savant Dominicain Allemand, né vers l'an 1570, prêcha avec distinction à Coblence, travailla avec beaucoup de zèle à la conversion des hérétiques dans le Palatinat par ordre de Maximilien, duc de Bavière, & devint curé de S. Pierre à Heidelberg. On croit

qu'il mourut dans cet emploi vers 1627. On a de lui plusieurs Ecrits de controverse contre quelques ministres de son tems, insérés dans l'abrégé qu'il a donné du corps de Controverses du cardinal Bellarmin, sous ce titre : *Controversiarum inter Catholicos & Hæreticos nostri temporis ex R. Bellarmino in epitomen redactarum*, Mayence, 1626, 3 vol. in-4°.

COPROGLI, (Mahomet) grand-visir durant la minorité de Mahomet IV, étoit Albanois, fils d'un prêtre Grec, & neveu d'un renégat, à la persuasion duquel il embrassa le Mahométisme, & s'établit dans l'isle de Chypre. Le bacha de cette isle le mena avec lui à la guerre de Perse. Le jeune Coprogli y signala sa valeur. Son mérite parvint à la cour, On lui donna le gouvernement de Baruth, & ensuite celui d'Alep. Le grand-visir Achmet, jaloux de sa faveur, le fit emprisonner dans le dessein de le mettre à mort ; mais ce méchant ministre ayant été tué, & l'empereur Ibrahim qu'il gouvernoit, étranglé ; Mahomet IV son successeur tira Coprogli des fers, pour l'élever à la dignité de grand-visir, par les conseils de la sultane sa mere, régente de l'empire. Il justifia ce choix par sa douceur, par son zèle pour le bien de l'état & la gloire de son prince, par ses égards pour les grands & sa clémence envers les petits. Il conquit une partie de la Transilvanie, & mourut à Andrinople en 1663, regretté du sultan & du peuple : chose extraordinaire dans l'empire Ottoman, où les ministres ne meurent guère ni dans

leur lit, ni dans leur emploi.

COPROGLI, (Achmet) fils du précédent, grand-vifir après son pere, à l'âge de 22 ans, se rendit maître de Candie en 1669. Après avoir travaillé utilement à l'agrandissement de l'empire Ottoman & à la gloire de son prince, il donna ses soins au bien public, & ôta une partie des impôts. Ses ennemis voulurent le perdre auprès de Mahomet. Il découvrit leurs menées, punit les plus coupables, & pardonna aux autres, quoiqu'il eût pu les écraser sous le poids de son autorité. La paix de Pologne fut le dernier ouvrage de ce grand ministre, mort en 1676, à 35 ans, pour avoir bu immodérément d'une eau de canelle dont il se servoit au-lieu de vin.

COPROGLI, (Mahomet) frere du précédent, grand-vifir en 1689, rétablit les affaires des Turcs en Hongrie, où ils avoient essuyé bien des échecs. Ses succès le conduisirent jusqu'à Belgrade qu'il prit d'assaut, & où il fit passer 6000 chrétiens au fil de l'épée. De là il fit jeter du secours dans plusieurs places bloquées depuis long-tems, en prit plusieurs autres, & finit par l'incendie de Valcovar. Il attaqua les impériaux en 1691 près de Salankemen, & commençoit à espérer la victoire, lorsqu'il fut tué d'un coup de canon.

COQ, (le) voyez **NANQUIER**.

COQ, (Pierre le) né dans la paroisse d'Isf, près de Caen, le 29 mars 1728, fit ses études dans l'université de cette ville avec la plus grande distinction. N'étant encore que soudiacre,

il entra l'an 1753 dans la congrégation des Eudistes. Il ne tarda pas à y être employé : on lui donna la commission d'enseigner la théologie, avec la préfecture des ordinans. Il fut successivement supérieur du grand-séminaire de Rennes & de celui de Rouen. Enfin les Eudistes, dans une assemblée générale, l'élirent le 6 octobre 1775 supérieur-général de leur congrégation. Il ne jouit pas long-tems de cette place, étant mort à Caen des suites d'une paralysie, le 1er septembre 1777, âgé de près de 50 ans. C'étoit un ecclésiastique vertueux, humble, aimant la retraite, & faisant ses délices de l'étude. On a de lui quelques ouvrages de morale. I. *Dissertation théologique sur l'usure du Prêt de Commerce, & sur les trois Contrats*, Rouen, 1767, in-12. II. *Lettres sur quelques points de la Discipline ecclésiastique*, Caen, 1769, in-12. III. *Traité de l'état des Personnes, selon les principes du Droit François, & du Droit coutumier de la province de Normandie, pour le for de la conscience*, Rouen, 1777, 2 vol. in-12. IV. *Traité des différentes especes de Biens*, 1778. V. *Traité des Actions*, 1778.

COQ DE VILLERAY, (Pierre-François de) natif de Rouen, exerça ses talens sur différens sujets qui n'avoient guère de rapport entr'eux, & réussit assez bien. Ses productions sont : I. *Abrégé de l'Histoire ecclésiastique & civile de la ville de Rouen*, 1759, in-12. II. *Traité historique & politique du Droit public d'Allemagne*, 1748, in-4°. III. *Reponse aux Lettres philosophiques*. IV. *Abrégé de*

C O Q

L'Histoire de Suede, 1748, 2 vol. an-12. V. *Ariane ou la patience récompensée*, 1757, in-12. Il mourut à Rouen en 1777.

COQUELET, (Louis) né à Péronne, mort le 26 mars 1754, à 78 ans, a amusé le public par quantité de pieces, qui prouvent à la vérité moins de solidité que de facilité & d'enjouement; mais qui sont estimables par la décence & la sagesse que l'auteur a su conserver dans un genre d'où elles sont aujourd'hui malheureusement bannies. Voici les noms de ces brochures : *Eloge de la Goutte*; de Rien; de *Quelque chose*; de *la méchante Femme*. *L'Ane*; *le Triomphe de la Charlatanerie*; *le Calendrier des Foux*; *l'Almanach burlesque*; *l'Almanach des Dames*. Il a eu part aux Mémoires historiques d'Amelot de la Houffaye.

COQUES, (Gonzalès) peintre d'Anvers, naquit l'an 1618. Il se forma sur les ouvrages de Rubens & de Van-Dyck. Le portrait fut le genre dans lequel il eut le plus de réputation, après l'histoire. Il mourut à Anvers, le 18 avril 1684.

COQUILLART, (Guillaume) official de Rheims vers l'an 1478, dont les *Poésies* ont été imprimées à Paris en 1533, in-16, eut beaucoup de réputation de son tems. Sa muse est grossiere; mais elle a les graces piquantes de la naïveté. On desireroit qu'il eut respecté davantage l'honnêteté & les mœurs. Les *Œuvres de Coquillart* ont été réimprimées par Coustelier, à Paris, 1723, in-8°.

COQUILLE, (Gui) *Conchylus Romanus*, né dans le Nivernois en 1523, seigneur de Romenaï & avocat au parle-

C O R 317

ment de Paris, mort en 1603, à 80 ans, conserva jusqu'au dernier moment la mémoire la plus fidelle & l'esprit le plus sain. Henri IV lui offrit une place de conseiller d'état, s'il vouloit quitter la province; mais il la refusa. A des lumières très-étendues sur le droit coutumier, Coquille joignoit un cœur très-modeste & plein de probité. Son amour pour les pauvres étoit extrême; il les aidoit de sa bourse & de son crédit, & mettoit à part, pour faire ses largesses, une portion de ce qu'il gagnoit. La plus grande partie de ses ouvrages, qui intéresserent dans leur tems l'Eglise & l'Etat, ont été recueillis à Bordeaux en 1703, en 2 vol. in-fol. Les principaux sont : I. *L'Histoire du Nivernois*, la meilleure qu'on ait de cette province. II. Plusieurs Mémoires concernant la même province. III. D'autres *Mémoires sur divers événemens du tems de la Ligue*. IV. *Mémoire touchant la réformation de l'état ecclésiastique*. V. Plusieurs *Traités des libertés de l'Eglise Gallicane*. VI. *Institution au Droit François*. VII. *Des Poésies latines*, 1590, in-8°. VIII. *Pseaumes mis en vers latins*, Nevers, 1592, in-8°.

CORAS, (Jean de) né à Réalmont, au diocèse d'Albi, en 1513, donna des leçons publiques du droit avant l'âge de 18 ans, à Toulouse, & ensuite en divers endroits. Devenu conseiller au parlement de cette ville, puis chancelier de Navarre, & s'étant montré avec beaucoup de chaleur pour la nouvelle réforme, il fut chassé en 1562. Le chancelier de l'Hôpital, ami des huguenots, le fit

C O R

à coûtâ de ses *Ordonnances synodales*,
 illes de & elles peuvent servir à la con-
 S. Bar- noissance de la discipline de son
 liers le siecle.
 autres
 Duvra- **CORBEUIL, (François)**
 moni- dont le nom étoit *Villon*, en-
 s, ont core plus connu par ses frippon-
 Lyon, neries que par ses poésies, na-
 l. in- quit à Paris en 1431. Ayant été
 qu'ils condamné à être pendu pour ses
 vols, sa gaieté ne l'abandonna

fut élu antipape l'an 1328, sous le nom de *Nicolas V*, par l'autorité de Louis de Bavière, roi des Romains ; mais l'année suivante, ce pontife intrus fut mené à Avignon, où il demanda pardon au pape Jean XXII, la corde au cou : il avoit déjà fait son abjuration à Pise. Il mourut deux ou trois ans après.

CORBIN, (Jacques) avocat, natif du Berri & mort en 1653, a laissé un *Recueil de Plaidoyers*, 1611, in-4°, & plusieurs Livres de Jurisprudence, imprimés en différentes années. Il entendoit très-bien la partie qui concernoit son état; mais voulant briller en d'autres genres, il n'a pas réussi de même : témoin sa mauvaise *Traduction de la Bible*, en 8 vol. in-16, 1643 & 1661; son *Histoire des Chartreux*, in-4°, 1663; & des Poésies insipides, qui ont excité contre leur auteur la bile de Boileau dans son *Art Poétique*.

CORBINELLI, (Jacques) Florentin, étoit allié de la reine Catherine de Médicis. Il vint en France sous le regne de cette princesse, qui le plaça auprès du duc d'Anjou, en qualité de savant. Il fut lié avec le chancelier de l'Hôpital, & protégea tous les gens-de-lettres, sans y mettre une distinction raisonnable & nécessaire. Il faisoit souvent imprimer leurs écrits à ses dépens, & y joignoit des notes. Il publia le poëme de *Fra-Paolo del Rosso*, intitulé *La Fisica*, Paris, 1578, in-8°, & le Dante : *De vulgari eloquentia*, 1577, in-8°.

CORBINELLI, (Raphaël) petit-fils du précédent, mort à Paris en 1716, fut l'ami des

beaux esprits Epicuriens, par l'enjouement de son caractère & de son esprit. Il affichoit la volupté, & se piquoit d'en connoître le bon ton. On a de lui quelques ouvrages peu connus. I. *Un Extrait de tous les beaux endroits des ouvrages des plus célèbres Auteurs de ce tems*, en 1681. II. *Les anciens Historiens Latins réduits en maximes*, en 1694, avec une préface attribuée au P. Bouhours. III. *L'Histoire généalogique de la Maison de Gondi*, Paris, 1705, in-4°. Tous ces ouvrages sont au-dessous du médiocre.

CORBINIEN, (S.) né à Châtres sur la route d'Orléans, mena d'abord pendant 14 ans la vie d'un reclus, dans une cellule qu'il avoit fait construire près d'une chapelle. Sa sainteté ne tarda pas à le rendre célèbre dans tout le pays. Des personnes pieuses ayant demandé à vivre sous sa conduite, le mirent bientôt en état de former une communauté religieuse. Mais les distractions que lui occasionnoit le commerce qu'il avoit avec ceux qui s'adressoient à lui, le porta à chercher une solitude où il put être inconnu au monde. Il se rendit à cet effet à Rome, & il y fixa sa demeure dans une cellule près de l'église du prince des Apôtres. Le pape qui reconnut en lui autant de lumières & de capacité que de vertus, lui ayant représenté qu'il ne devoit pas vivre pour lui seul, tandis que plusieurs nations manquoient d'ouvriers apostoliques, le sacra évêque, & le chargea du soin d'aller prêcher l'Évangile. Corbinien, forcé d'obéir, pour ne pas résister à la volonté du Ciel,

revint dans sa patrie, où ses prédications produisirent les plus grands fruits. Dans un second voyage qu'il fit à Rome, il passa par la Bavière, où il convertit un grand nombre d'idolâtres. Le pape Grégoire II lui ordonna de retourner dans ce pays qui étoit abandonné, & d'en faire le principal théâtre de ses travaux. Comme les Chrétiens s'y multiplioient de jour en jour, il fixa son siége épiscopal à Freisingue, dans la Haute-Bavière. » Malgré l'activité de son zèle & la continuité de ses fonctions, dit un historien, il s'occupa assidument de tout ce qui pouvoit contribuer à sa propre sanctification. Il vaquoit à ses exercices avec ferveur, & avoit tous les jours des heures réglées, pour méditer la loi de Dieu, pour réparer les forces de son ame, pour examiner son cœur, & pour l'exciter à la vigilance dans toutes ses actions ». Le saint évêque ayant reproché courageusement à Grimoald, duc de Bavière, son mariage incestueux avec Biltrude, veuve de son frere, l'un & l'autre jurèrent sa perte, & subornerent des assassins pour lui ôter la vie. Mais le Seigneur éluda ce criminel dessein, par la mort de ses ennemis qui périrent misérablement quelques tems après. Corbinien qui avoit été obligé de s'enfuir & de se cacher, revint alors à Freisingue, & y continua ses travaux jusqu'à l'an 730, où il mourut. Aribon, troisième évêque de Freisingue, a donné sa *Vie*, & la *Relation* de plusieurs miracles opérés par son interces-

sion, l'une & l'autre écrites 30 ans après sa mort.

CORBUEIL, voyez **CORBUEIL**.

CORBULON, (Domitius) général Romain, célèbre par sa valeur, rétablit l'honneur de l'empire sous Claude & sous Néron. Il prit plusieurs forteresses sur les Arméniens, assiéga Artaxate leur capitale, rasa ses murs, & en épargna toutefois les habitans qui lui avoient ouvert leurs portes. Il chassa Tiridate d'Arménie, remit Tigrane sur le trône, & contraignit les Parthes à demander la paix. Néron, plus jaloux que reconnoissant de ses services, ordonna de le mettre à mort au port de Cenchrée. L'illustre général ayant appris ce cruel ordre, tira son épée & s'en perça, l'an 66 de J. C., en disant : *Je l'ai bien mérité !*

CORDARA, (Jules-César) connu par l'*Histoire de la Société des Jésuites*, continuée après Orlandin, Sacchin & Jouvency, est mort à Alexandrie de la Paille, le 6 mars 1784. Il étoit né dans cette ville le 16 septembre 1704, quoiqu'originnaire de Nice & descendant des comtes de Calamandrano. Entré chez les Jésuites en 1719, il fit sa profession en 1734. Un an après la suppression de la Société, il revint dans sa patrie, se retira dans le collège de S. Ignace, qui avoit été destiné, par le roi de Sardaigne, aux Jésuites qui voudroient vivre ensemble, & y demeura jusqu'à la fin de ses jours. Outre l'*Histoire*, dont nous avons parlé, écrite d'un style pur, élégant & plein de dignité

dignité (1 vol. in-fol., Rome, chez Rossi, 1750), on a de lui : I. *L'Oraison funebre de l'Empereur Charles VI*, prononcée & imprimée à Rome en 1741. II. *La Vie de la B. Eustochie, Religieuse de Padoue*, Rome, 1769. III. Plusieurs poésies, parmi lesquelles on distingue, *Carmen in numerorum divinatores, vulgò Cabalistas*.

CORDEMOI, (Gérauld de) Parisien, quitta le barreau pour la philosophie de Descartes. Bossuet le donna au Dauphin en qualité de lecteur. Il remplit cet emploi avec succès & avec zèle, & mourut en 1684, membre de l'académie Française. On doit à sa plume : I. *L'Histoire générale de France, durant les deux premieres races de nos Rois*, en 2 vol. in-fol., 1685; déprimée par le P. Daniel, & louée par d'autres. Cordemoi écrit d'un style lâche & diffus, & adopte trop facilement des récits fabuleux. Il devoit d'abord se borner à *l'Histoire de Charlemagne à l'usage du Dauphin*, pour qui Flécher avoit entrepris son *Histoire de Théodose*. Celui-ci eut bientôt fini son ouvrage; mais l'autre voulant mieux faire, remonta jusqu'aux tems les plus obscurs de la monarchie, & s'engagea dans des digressions étrangères à ce sujet, dans des discussions longues & épineuses, qui, en nous procurant l'histoire des deux premieres races, nous priverent de celle de Charlemagne. Malgré cela, l'on doit convenir que Cordemoi avoit des idées justes & saines. Les regles qu'il établit sur la maniere d'écrire l'histoire, sont pleines de sagesse, & méritent

Tome III,

d'être scrupuleusement méditées & suivies par ceux qui prennent aujourd'hui si mal-à-propos le titre d'historiens. » Il faut insinuer, dit-il, dans l'histoire l'amour de la vertu, & de quoi donner un honnête desir de gloire, & sur tout faire connoître avec adresse, en quoi consiste la véritable gloire. On ne le peut mieux faire, qu'en réglant le prix des actions, par la conformité qu'elles ont au devoir, & en faisant penser qu'il est bien plus louable de faire, pour le bien public, quelque chose qui paroisse ordinaire ou médiocre, que de faire quelque chose de fort éclatant, qui ne lui serve de rien, ou qui lui coûte trop. Si la matiere principale de l'histoire n'est pas la vie des princes, le but principal qu'on doit se proposer en l'écrivant, c'est de les instruire; & c'est une raison de rapporter tout aux affaires publiques, & de leur faire connoître qu'il n'y a rien de beau ou de bon à exécuter, que ce qui tend à détourner un mal, ou à procurer un bien public. II. Divers Traités de Métaphysique, d'histoire, de Politique & de Philosophie morale, réimprimés in-4^o en 1704, sous le titre d'*Œuvres de feu M. de Cordemoi*.

CORDEMOI, (Louis-Gérauld de) fils du précédent, licencié de Sorbonne, & abbé de Fenieres, aida son pere dans la composition de son *Histoire de France*, & la continua par ordre du roi. Cette suite, depuis Hugues-Capet jusqu'à la mort de Henri I en 1060, est restée

X

C O R

ique & tation sur la Pâque. VIII. *Sti*
il rap- *Cyrilli apologos morales.* IX. *Sti*
études *Cyrilli Alexandrini in Jeremiam*
étiques. *Prophetam*, Anvers, 1648.
71 ans. CORDES, (Jean de) né en
de l'In- 1570, chanoine de Limoges (sa
12. II. patrie, mort en 1642, a laissé:
es. III. I. Une *Édition des Ouvrages*
es. IV. de *Georges Cassander*, in-folio.
le avec II. La *Traduction de l'Histoire des*
21. 82

C O R

damné à mort par le Châtelet, voulant en appeler au parlement, se soumit dès qu'il apprit que Cordes avoit été un de ses juges. *Il faut, dit-il, que je mérite la mort, puisqu'un si grand homme de bien m'a condamné.* Ce sage magistrat mourut à Paris en 1642, plein de jours & de vertus. La maison de S. Lazare est en partie l'ouvrage de sa charité & de son zèle. Godeau a écrit sa *Vie*.

CORDIER, (Mathurin) Normand, devint professeur d'humanités en l'université de Paris, où il mourut en 1564, à l'âge de 85 ans. Il a laissé : I. *Des Dialogues latins* en 4 livres qui, pendant plus d'un siècle, ont été très-à la mode, quoique Cordier ne les eut composés que pour servir de thèmes & de versions à ses écoliers. On y trouve d'excellentes maximes & de bons principes de morale. II. *Civilité puérile & honnête*, dont les éditions se sont multipliées presque à l'infini depuis le milieu du 16^e siècle jusqu'à nos jours. Entre les divers préceptes, dont quelques-uns ne sont plus applicables à nos mœurs dégénérées, il s'en trouve qu'on ne sauroit trop inculquer aux enfans, mais qui sont presque ridicules dans le langage de l'auteur. Il leur recommande, par exemple, de ne pas ricaner, ni de se moquer des gens, *parce que cela n'appartient qu'à des hapelopins & scornisseurs effrontés.* On a encore de lui des Distiques attribués à Caton, avec une interprétation latine & française; & d'autres ouvrages, qui réussirent mieux dans leur tems que dans le nôtre.

C O R 323

CORDOUE, voyez **GONSALVE** (Fernandès).

CORDUS, (Euricius) médecin & poète Allemand, mourut à Brême le 24 décembre 1538, après avoir publié divers ouvrages de médecine. Il étoit en liaison avec plusieurs savans de son tems, entr'autres avec Erasme; mais sa trop grande sincérité & son caractère trop ouvert lui firent quelquefois des ennemis. Ses *Poésies latines* parurent à Leyde en 1623, in-8^o.

CORDUS, (Valerius) fils du précédent & digne de son pere, naquit à Simesuse dans la Hesse, en 1515. Il s'appliqua avec un succès égal à la connoissance des langues & à celle des plantes. Il parcourut toutes les montagnes d'Allemagne, pour y recueillir des simples. Il passa ensuite en Italie, s'arrêta à Padoue, à Pise, à Lucques, à Florence; mais ayant été blessé à la jambe d'un coup de pied de cheval, il finit ses jours à Rome en 1544, à 29 ans. Les ouvrages dont il a enrichi la Botanique, sont : I. *Des Remarques sur Dioscoride*, Zurich, 1561, in-fol. II. *Historia stirpium, libri v*; posthume, Strasbourg, 1561 & 1563, 2 vol. in-fol. III. *Dispensatorium Pharmacorum omnium*, Leyde, 1627, in-12. La pureté de ses mœurs, la politesse de ses manières, & l'étendue de son esprit, lui concilièrent les éloges des justes estimateurs du vrai mérite.

CORÉ, fils d'Isaar, un des principaux chefs de la révolte des Lévités contre Moïse & Aaron, auxquels ils vouloient disputer le pouvoir dont Dieu les avoit revêtus, fut englouti tout vivant dans la terre (voy.

C O R

Coré ne
le châ-
David
teurs à
oi leur
ers du
e chan-
es de)
nt pré-

sense de la vérité contre les asser-
tions de M. de La Noue, en la-
tin, Tournay, 1591. Cet ou-
vrage a été inféré dans un re-
cueil publié par le P. Possevin,
intitulé *Judicium de Nova Scrip-
tis*, Lyon, 1593. II. *L'Antipoli-
tique* contre Jean Bodin, en la-
tin, Douay, 1599.
CORET, (Jacques) Jé-

l'histoire du siege de Troie, & la guerre de Dardanus. On ajoute qu'il employa dans ses poèmes les lettres Doriques, inventées par Palamede, & qu'Homere profita beaucoup de ses vers; mais tous ces récits ont bien l'air d'être fabuleux.

CORIO, (Bernardin) né en 1460, d'une famille illustre de Milan, fut choisi par le duc Louis Sforce, surnommé *le Maure*, pour écrire l'histoire de sa patrie. Le chagrin vint troubler son travail. Les François s'étant emparés du Milanès, & le duc son protecteur ayant été fait prisonnier, il mourut de douleur en 1500. La meilleure édition de son *Histoire* est celle de Milan en 1503, in-fol.; elle est belle, rare, & beaucoup plus recherchée que les suivantes, défigurées par un éditeur qui les a mutilées. On fait cependant quelque cas de celles de Venise, 1554, 1565, in-4°, & de Padoue, 1646, in-4°. Quoique cet historien écrive d'un style dur & incorrect, il est estimé, à cause de son exactitude à mettre des dates certaines, & à rapporter les circonstances des faits qui intéressent la curiosité. — Son neveu Charles CORIO s'occupa du même objet que son oncle, & nous a laissé en italien un *Portrait de la ville de Milan*, où se trouvent rassemblés les monumens antiques & modernes de cette ville célèbre par des vicissitudes sans nombre.

CORIO LAN, (Caius Marcius) d'une famille patricienne de Rome, servoit en qualité de simple soldat au siege de Corioles, l'an 493 avant J. C. Les Romains ayant été repoussés,

il rassemble quelques-uns de ses camarades, tombe sur les ennemis, entre pêle-mêle avec eux dans la ville & s'en rend maître. Le général voulut qu'il eût la portion la plus riche du butin; mais il ne voulut accepter que le seul nom de *Coriolan*, un cheval & un prisonnier (son ancien hôte), auquel il donna aussitôt la liberté. Deux ans après, n'ayant pu obtenir le consulat malgré ses services, & ayant été accusé d'affecter la tyrannie & de vouloir emporter d'autorité les suffrages, il fut condamné par le tribun Decius à un bannissement perpétuel. Rome le vit bientôt à ses portes, à la tête d'une armée de Volques, ennemis les plus implacables du nom Romain. Il reprit toutes les places qu'ils avoient perdues, entra dans le *Latium*, & vint assiéger sa patrie. Le sénat lui envoya deux députations pour fléchir sa colère; la 1^{re} composée de consulaires; la 2^e de pontifes, revêtus de leurs habits sacrés. Coriolan les reçut en roi & en vainqueur, assis sur son tribunal, & environné de la plus brillante noblesse des Volques. Il fut inexorable. Veturie mere de Coriolan, & Volumnie son épouse, accompagnées de plusieurs dames Romaines, eurent plus de pouvoir sur lui: leurs larmes le touchèrent. Il reprit le chemin d'*Antium*, sans commettre sur son passage aucune hostilité. Les Romains éleverent un temple à la *Fortune féminine*, dans le lieu où les dames avoient triomphé de Coriolan, à 4 milles de Rome. Au moment que ce vainqueur ramenoit l'armée chez les Volques, il fut massacré.

facré comme coupable de trahison. Actius Tullius, son collègue, fut son accusateur auprès des Volkques, & le peuple son bourreau, l'an 489 avant J. C. Les dames Romaines, à la priere desquelles il avoit sauvé Rome, prirent à sa mort le deuil pour six mois. Avec une certaine grandeur d'ame, Coriolan avoit cette ambitieuse férocité qui anima les Sylla & les Marius, dans un tems où Rome fut plus puissante & la république plus foible. Si les Volkques le firent périr, ce fut une assez juste punition de l'espece de trahison qu'il avoit commise envers eux. Fabius Pictor, historien fort ancien, le fait mourir de vieillesse dans son exil ; & ce sentiment paroît avoir été suivi par Tite-Live.

CORIANAN, (François de) Capucin, ainsi nommé parce qu'il étoit de Coriolan, ville de la Calabre supérieure, se distingua dans son ordre par un grand nombre d'ouvrages théologiques & ascétiques ; les principaux sont : I. *Summa conciliorum omnium, quæ a sancto Petro usque ad tempora Gregorii Papa XV. celebrata sunt, cum variis annotationibus*, &c. II. *Summa theologia S. Bonaventura, ad instar Summa D. Thomæ Aquinatis, variis annotationibus & commentariis illustrata*, &c. 7 vol. III. *Tractatus de casibus reservatis, juxta decretum Clementis VIII impressus*.

CORIPPUS, (Flavius Cresconius) grammairien Africain, vivoit au tems de l'empereur Justin le jeune. Il étoit aussi mauvais poète que flatteur outré. On a de lui un Poème latin en 4 livres à la louange de

ce prince. Paris, 1610, in-8°. **CORMIER**, (Thomas) historien & juriconsulte, mort vers 1600, étoit né à Alençon de Guy Cormier, médecin de Henri II, roi de Navarre. Cormier est auteur de plusieurs ouvrages d'histoire & de jurisprudence. Les premiers sont : I. *Une Histoire de Henri II, en cinq livres, imprimée à Paris en 1584, in-4°*. II. *Celles de François II, de Charles IX, & de Henri III, qui sont restées en manuscrit*. Tous ces ouvrages sont en latin. Ceux de jurisprudence : I. *Henrici IV. ... Codex Juris civilis Romani. ... in certum & perspicuum ordinem artificiosè lecti, unâ cum Jure civili Gallico*, Lyon, 1602, in-fol. II. *Le Code de Henri IV*, Paris, 1608, in-4°, & réimprimé en 1615. On découvre dans presque tous ces ouvrages la secte que Cormier avoit embrassée.

CORMIS, (François de) avocat au parlement d'Aix, sa patrie, laborieux, savant & très-consulté, mourut dans cette ville en 1734, à 70 ans. On a publié ses *Consultations*, qui sont estimées, Paris, 1735, 2 vol. in-fol.

CORNARA - PISCOPIA ; (Lucretia Helena) de l'illustre famille des Cornaro de Venise, naquit dans cette ville en 1646. Sa rare érudition, jointe à la connoissance des langues latine, grecque, hébraïque, espagnole & françoise, lui auroit procuré une place parmi les docteurs en théologie de l'université de Padoue, si le cardinal Barbarigo, évêque de cette ville, n'eût cru devoir s'y opposer. On se contenta de lui donner le bonnet de docteur en philosophie.

Elle la prit avec les autres ornemens du doctorat dans l'église cathédrale, les salles du collège n'ayant pu suffire à l'affluence du monde. Plusieurs académies d'Italie se l'associerent. Cette fille savante avoit fait vœu de virginité dès l'âge de 12 ans; mais dans la suite elle y ajouta les vœux simples de religion, en qualité d'oblate de l'ordre de S. Benoit. La république des lettres la perdit en 1684. On recueillit 4 ans après sous ses ouvrages en 1 vol. in-8°, enrichi de sa vie. On y trouve un *Panegyrique italien de la république de Venise*; une *Traduction de l'espagnol en italien, des Extratiens de Jesus-Christ avec l'Ame dévoté*, par le Chartreux Lanpergius; des *Lettres*, &c. Ces ouvrages ne répondent pas assez aux éloges dont plusieurs savans la comblent.

CORNARIUS ou HAGUENBOT, (Jean) médecin Allemand, de Zwickaw, chercha avec grand soin les écrits des meilleurs médecins Grecs, & employa environ 15 ans à les traduire en latin. Il s'attacha sur-tout à ceux d'Hippocrate, d'Aërius, d'Eginete, & à une partie de ceux de Galien. Ces versions sont fort imparfaites. Cornarius connoissoit médiocrement la langue grecque, & il ignoroit les finesse de la langue latine. Ses travaux littéraires ne l'empêchèrent point de pratiquer la médecine avec réputation à Zwickaw, à Francfort, à Marburg, à Northausen & à Iene, où il mourut d'apoplexie en 1558, à 48 ans. Son précepteur lui avoit fait changer son nom de *Haguenbot* en

celui de *Cornarius*, sous lequel il est plus connu. Outre ses Traductions, on a de lui : I. Quelques Traités de Médecine. II. Des Editions de quelques Poèmes des anciens sur la médecine & sur la botanique. III. Des Poésies latines. IV. Des Traductions de quelques écrits des Peres de l'Eglise, entr'autres du *Sacerdoce de S. Chrysostome*, des *Œuvres de S. Basile*, & d'une partie de celles de S. Epiphane. V. *Theologia vitis vinifera*, Heidelberg, 1614, in-8°. VI. *Præceptiones de Rusticâ*, Bâle, 1538, in-8°.

CORNARO, (Louis) de Venise, étoit d'une famille illustre qui a donné plusieurs doges à sa patrie, & qui a produit une reine de Chypre (Catherine Cornaro) dans le 15^e siècle, laquelle en mourant laissa son royaume aux Vénitiens. Louis Cornaro mourut à Padoue en 1566, âgé de plus de cent ans. Il est auteur du livre *Des avantages de la Vie sobre*. Cet ouvrage a été traduit en latin par Lessius, & en françois, sous le titre de *Conseils pour vivre long-tems*, 1701, in-12. Il est plein de leçons utiles, toujours vérifiées avec le plus grand avantage par ceux qui ont eu le courage de les pratiquer. » La » tempérance, dit Cornaro, » chasse les maladies; elle rend » le corps agile, sain, pur, » exempt de toute mauvaise » odeur. La vie sobre fait vivre » long-tems; elle rend le sommeil doux & tranquille; elle » fait trouver agréables les mets » les plus communs; elle donne » de la vigueur aux sens & à » la mémoire, de la pénétration & de la netteté à l'es-

» prit; elle le rend même ca-
 » pable de recevoir les lumie-
 » res divines; elle calme les
 » passions; elle bannit la colere
 » & la tristesse; elle abat l'im-
 » pétuosité de la concupiscen-
 » ce; elle remplit l'ame & le
 » corps d'une infinité de biens;
 » elle produit même une sage
 » gaieté; enfin une telle vertu
 » est comme l'ame de toutes les
 » autres. L'intempérance tout
 » au contraire fait acheter bien
 » cher ce plaisir si court & si
 » borné, qu'elle cause dans le
 » boire & le manger; elle
 » charge l'estomac; elle cause
 » une infinité de maux; elle
 » rend le corps sale, de mau-
 » vaise odeur, dégoutant, plein
 » de pituite & d'excrémens; elle
 » enflamme la concupiscence;
 » elle rend l'ame esclave des
 » sens; elle affoiblit les sensa-
 » tions; elle altere la mémoire;
 » elle rend les idées obscures;
 » elle rend l'esprit & le cœur
 » pesans & peu propres, l'un
 » aux sciences, l'autre à la
 » priere. On en a, sans doute,
 » & moins de lumieres &
 » moins de piété. Quelle étran-
 » ge sorte de bien est-ce donc
 » que ce qui cause tant de
 » maux » ? L'année d'après,
 on publia l'*Anti-Cornaro*, ou
*Remarques critiques sur le Traité
 de la Vie sobre de Louis Cor-
 naro.*

CORNAZANI, (Antoine)
 Italien de Ferrare ou de Parme,
 florissoit vers 1492. On a de lui:
*La Vie de J. C. & De la Créa-
 tion du Monde*, en vers latins
 & italiens, 1472, in-4°; *la Vie
 de la Vierge*, en vers italiens,
 1472, in-4°; *Poëma sopra l'Arte
 militar*, Venise, 1403, in-fol.;
 Pesaro, 1507, in-8°.

CORNEILLE, (S.) capi-
 taine Romain d'une compagnie
 de cent hommes, reçut le bap-
 tême par les mains de S. Pierre,
 l'an 40 de J. C. Cet apôtre étant
 à Joppé eut une vision, dans
 laquelle une voix venue du ciel
 lui ordonna de manger de tou-
 tes sortes de viandes indiffé-
 remment, sans distinction des
 animaux mondes & immondes
 (image symbolique qui anéan-
 tissoit la distinction des Juifs
 & des Gentils) & de suivre sans
 hésiter trois hommes qui le cher-
 choient. C'étoit Corneille qui
 Pierre se rendit à
 Césarée, où demouroit le Cen-
 tenier qui se fit instruire avec
 toute sa famille. Le Saint-Es-
 prit descendit sur eux, & cet
 Apôtre les baptisa sur le champ.

CORNEILLE, (S.) succes-
 seur de S. Fabien dans le siége
 de Rome, l'an 251, après une
 vacance de plus de seize mois,
 fut troublé dans son élection
 par le schisme de Novatien;
 choisi par quelques séditeux,
 à la sollicitation de Novatien,
 prêtre de Carthage (voyez
 l'article NOVATIEN). Une peste
 violente qui ravageoit l'empire
 Romain, ayant été l'occasion
 d'une nouvelle persécution con-
 tre les Chrétiens, le saint pon-
 tife fut envoyé en exil à Cen-
 tumcelles, aujourd'hui Civita-
 Vecchia, & y mourut en 252.
 S. Jérôme dit dans la Vie de
 S. Cyprien, que Corneille fut
 ramené à Rome, où il souffrit
 la mort. Quoi qu'il en soit, S.
 Cyprien, dans sa lettre 55e à
 Antonien, donne de grandes
 louanges au zèle & à la piété
 de S. Corneille, ainsi qu'au
 courage qu'il faisoit paroître
 dans les tems les plus critiques

pour les pasteurs. » Ne doit-on pas, dit-il, compter parmi les confesseurs & les martyrs les plus illustres, celui qui se vit exposé si long-tems à la fureur des ministres d'un tyran barbare; qui couroit continuellement les risques de perdre la tête, d'être brûlé, d'être crucifié, d'être mis en pieces par des tortures également cruelles & inouïes; qui s'opposoit à des édits redoutables, & qui par le pouvoir puissant de la foi, méprisoit les supplices dont on le menaçoit? Quoique la bonté de Dieu l'eut sauvé jusques là, il donna cependant des preuves suffisantes de son amour & de sa fidélité, étant dans la disposition de souffrir tous les tourmens imaginables, & de triompher du tyran par son zèle ». Il y a deux Lettres de ce pape parmi celles de S. Cyprien, & dans les *Epistola Romanorum Pontificum* de D. Coustant, in-fol.

CORNEILLE DE LA PIERRE, voyez **PIERRE** (Corneille de la).

CORNEILLE, (Pierre) né à Rouen en 1606, de Pierre Corneille, maître des eaux & forêts, parut au barreau, n'y réussit point, & se décida pour la poésie. Une petite aventure développa son talent, qui avoit été caché jusqu'alors. Un de ses amis le conduisit chez sa maîtresse; le nouveau venu prit bientôt, dans le cœur de la demoiselle, la place de l'introduit. Ce changement le rendit poète, & ce fut le sujet de *Mélite*, sa première piece de théâtre. Cette comédie, toute imparfaite qu'elle étoit, fut

jouée avec un succès extraordinaire. *Mélite* fut suivie de la *Veuve*, de la *Galerie du Palais*, de la *Suivante*, de la *Place royale*, de *Clitandre*, & de quelques autres pieces, qui ne sont bonnes à présent que pour servir d'époque à l'histoire du théâtre françois. Corneille prit un vol plus élevé dans sa *Médée*, & sur-tout dans le *Cid*, tragi-comédie jouée en 1636. Les Espagnols, dont il avoit emprunté ce sujet (c'étoit une imitation de *Guillem de Castro*), voulurent bien copier eux-mêmes une copie dont l'original leur appartenoit; mais qui, par les embellissemens dont l'avoit accompagné l'auteur françois, étoit au-dessus de tout ce qu'a produit le théâtre Espagnol. Il fit ensuite les *Horaces*, & *Cinna*. Le grand Condé à l'âge de 20 ans, étant à la première représentation de cette dernière piece, versa des larmes à ces paroles d'Auguste:

Je suis maître de moi, comme de
l'univers;

Je le suis, je veux l'être. O siècles!
ô mémoire!

Conservez à jamais ma nouvelle
victoire.

Je triomphe aujourd'hui du plus
juste courroux,

De qui le souvenir puisse aller jus-
qu'à vous.

Soyons amis, Cinna; c'est moi qui
t'en convie.

Corneille augmenta encore sa gloire par *Polyeucte*. Le style n'en est pas si fort ni si majestueux que celui de *Cinna*; mais cette piece a quelque chose de plus touchant. Cependant des personnes pieuses furent choquées de la liberté que le poète s'est donnée de faire monter

C O R

e, ha-
un his-
ncieux,
de l'a-
troisième
ès Po-
ans la-
le Lu-
Mède,
; mais
les co-
Quelle vérité, quelle force dans
les raisonnemens ! Chez lui
les Romains parlent en romains,
les Rois en rois ; par-tout de la
grandeur & de la majesté. On
sent, en le lisant, qu'il ne pou-
voit l'élevation de son génie que
dans son ame. C'étoit un an-
cien Romain parmi les Fran-
çois, un Cinna, un Pompée,
&c. Corneille, Adhémare, de

tain que Corneille a été par lui-même. Joly publia, en 1738, une nouvelle édition du *Théâtre de Pierre Corneille*, en 10 vol. in-12. C'est la plus correcte que nous ayons. Voltaire, qui doit tant au grand Corneille, & pour nous servir de ses expressions, soldat de ce général, donna en 1764 une nouvelle édition de ses Œuvres en 12 vol. in-8°, avec de jolies figures. On l'a réimprimée depuis avec des augmentations en 8 vol. in-4°, & en 10 vol. in-12. Voltaire a joint au texte des tragédies & des comédies : I. Un *Commentaire* sur la plupart de ces pièces, & des réflexions sur celles qui ne sont plus représentées. II. *Traduction de l'Héraclius Espagnol*, avec des notes au bas des pages. III. Une *Traduction* littérale en vers blancs du *Jules César de Shakespéar*. IV. Un *Commentaire sur la Bérénice de Racine*, comparée à celle de Corneille. V. Un autre *Commentaire* sur les tragédies d'*Ariane* & du *Comte d'Essex* de Thomas Corneille, qui sont restées au théâtre. Cette belle édition est remplie d'observations critiques, & peut-être trop critiques; on a accusé le commentateur, non sans fondement, d'avoir voulu déprécier le mérite du grand Corneille, pour renforcer le sien; on trouve les principales dans un livre imprimé à Paris en 1765, in-12, sous ce titre : *Parallele des trois principaux Poètes tragiques François, avec les observations des meilleurs Maîtres sur le caractère particulier de chacun d'eux*. Les talents de Corneille, & sa grande célébrité ne contribuèrent pas à

l'enrichir. Il vécut dans une médiocrité qui approchoit quelquefois de l'indigence, comme on voit par une lettre de 1679, trouvée dans des papiers de famille, & publiée dans le *Journal de Paris*, 22 janvier 1788. « J'ay veu hier M. Corneille, « nostre parent & amy. Il se « porte assez bien pour son « aage. Il m'a pryé de vous faire « ses amitez. Nous sommes for- « tys ensemble aprez le dîner, « & en passant par la rue de « la Parcheminerye, il est entré « dans une boutique pour faire « accomoder sa chausure qui « estoit decousüe. Il s'est assis « sur une planche & moi au- « prez de lui, & lorsque l'ou- « urier eust refait, il lui a donné « trois pièces qu'il avoit dans « sa poche. Lorsque nous fuimes « rentrez, je lui ay offert ma « bourse, mais il n'a point « voulu la recevoir ni la parta- « ger. J'ay pleuré qu'un si grand « génie fust reduit à cet'excex « de misere ».

CORNEILLE, (Thomas) frere du grand Corneille, de l'académie françoise & de celle des inscriptions, naquit à Rouen en 1625, & mourut à Andeli en 1709. Il courut la même carriere que son frere, mais avec moins de succès. Quoiqu'il observât mieux les regles du théâtre, & qu'il fût au-dessus de lui, & peut-être au-dessus de nos meilleurs poètes pour la conduite d'une piece, il avoit moins de feu & moins de génie. Despréaux avoit raison de l'appeller un *cadet de Normandie*, en le comparant à son ainé; mais il avoit tort d'ajouter qu'il n'avoit jamais pu rien faire de raisonnable. Le satyrique

C O R

ent un
, & qui
rigue,
ux de
font :
e, tra-
même,
Com-
fin de
dies en
is à fa-

ces, en 2 vol. in-fol. qui pa-
rut pour la première fois l'an
1694, en même tems que celui
de l'académie françoise, dont
il étoit comme le supplément.
Fontenelle, son neveu, donna
une seconde édition de cet ou-
vrage en 1731. Il le revit, le
corrigea, l'augmenta considé-
rablement, sur-tout pour les
articles de mathématiques & de

CORNEILLE-BLESSE-BOIS, (Pierre) poëte dramatique du 17^e siècle, dont on a *Eugénie*; *Marthe le Hayer*, ou *Mademoiselle de Scay*; les *Soupirs de Sifrey*; *Sainte-Reine*; un roman intitulé : *Le Lyon d'Argelie*, 1676, 2 part. en 1 vol. in-12.

CORNEJO, (Pierre) Espagnol, vint en France du tems de la Ligue, & fut un des plus zélés ligueurs. Il mourut en 1615. On a de lui : I. *Histoire de la Ligue, depuis 1585 jusqu'en 1590*, écrite en espagnol, Paris, 1590, in-8°; Madrid, 1592. Selon M. de Thou, dans son Histoire sous l'année 1590, Cornejo a écrit avec peu d'exactitude; mais on fait que quant à la Ligue, de Thou n'a pas été plus exact, & que sa haine contre les Guises a étrangement égaré sa plume. II. *Histoire des Guerres de Flandre*, en espagnol, Léon, 1577, in-8°; traduite en françois par Chapuys, Lyon, 1578, in-8°.

CORNELIE, fille de Scipion l'Africain, & mere des deux Gracchus, posséda les vertus propres à son sexe, & donna ses soins à l'éducation de ses fils. Une dame de la Campagne, ayant fait étalage devant Cornélie de ses bijoux, la pria de lui montrer les siens à son tour. Cornélie appellat ses enfans : *Voilà*, dit-elle, *mes bijoux & mes ornemens*. On doit lui reprocher cependant d'avoir trop excité leur ambition : passion qui, augmentant avec l'âge, devint fatale à la république & à eux-mêmes (voyez **GRACCHUS**). Pendant le court triomphe de la faction dont ses fils étoient les boute-feux, on

lui érigea une statue de bronze, avec cette inscription : *Cornelia mater Gracchorum*.

CORNELIE, fille de Cinna, & femme de Jules-César, dont elle eut Julie qui épousa Pompée. César eut tant d'amour pour elle, qu'il fit son oraison funebre, & rappella de l'exil Cinna son frere en sa considération, vers l'an 46 avant Jesus-Christ.

CORNELIE, (Maximille) vestale, fut enterrée toute vive par arrêt du barbare Domitien, qui conçut l'extravagante pensée d'illustrer son regne par un tel exemple. Il la fit accuser de galanterie avec Celer, chevalier Romain; & sans vouloir qu'elle se justifiât, il condamna cette vierge innocente au supplice des vestales criminelles. Elle s'écria, en allant au supplice : *Quoi! César me déclare incestueuse! moi, dont les sacrifices l'ont fait triompher*. Comme il fallut l'enfermer dans le caveau, & qu'en y descendant, sa robe fût accrochée; elle se retourna, & se débarrassa avec autant de tranquillité que de modestie. Suétone prétend qu'elle fut convaincue; mais la plus commune opinion est qu'elle étoit innocente.

CORNELIUS, (*Antonius*) licencié en droit, de Billy en Auvergne, vivoit au commencement du 16^e siècle. Il est auteur d'un livre rare, intitulé : *Infantium in limbo clausorum Querela adversus divinum Judicium; Apologia divini Judicii: Responso Infantium, & aequi Judicis Sententia*: Paris, Wechel, 1531, in-4°. Cet ouvrage singulier renferme plusieurs propositions hasardées qui le firent

C O R

son la jamais pu savoir ce qu'il étoit
que de devenu. Ce prélat, méprisable
par son caractère, avoit des
POS, connoissances & des talens. Son
traité *De sermone latino*, dédié
TUS, à Charles V, pour lors prince
d'Espagne, contient d'excel-
) doc- lentes remarques sur la pureté de
faculté cette langue. Corneto fut aussi
i, dé- poète. Il reste de lui quelques

absolument déraisonnable. » Il
 » doit ajouter, dit un théo-
 » logien, que des réformes &
 » innovations telles que Luther
 » & Calvin avoient introduites,
 » ne pouvoient être appuyées ni
 » de miracles ni d'aucune autre
 » marque de mission céleste,
 » puisqu'elles supposent l'Eglise
 » tombée en erreur, contre la
 » promesse expresse de Jesus-
 » Christ, qui nous assure de sa
 » persévérance dans l'enseigne-
 » ment de la vérité jusqu'à la
 » fin des siècles ». Les sectes
 chrétiennes devoient, selon lui,
 se réunir sous une forme d'*Interim*,
 en attendant que Dieu en-
 voie quelqu'un pour arranger les
 choses: Son plan étoit, qu'on
 lût au peuple le texte de la pa-
 role de Dieu, sans proposer au-
 cune explication, sans rien pres-
 crire aux auditeurs: projet digne
 d'un enthousiaste. Il mourut en
 1590. Ses *Œuvres* furent impr-
 mées en 1630, 3 vol. in-fol.

CORNIFICIA, sœur du
 poète Cornificius, brilla par son
 esprit sous l'empire d'Auguste.
 Elle égala en tout genre de
 poésie son frere Cornificius,
 qui étoit un excellent versifica-
 teur. *La science*, disoit-elle,
est la seule chose indépendante de
la fortune. Ce qui n'est peut-être
 point parfaitement vrai; puis-
 qu'elle suppose des ressources &
 des moyens, & de plus un es-
 prit calme & tranquille, ce qui
 semble exclure l'indigence & le
 soin pénible de la combattre.

CORNUTUS, philosophe
 Stoïcien, natif d'Afrique, pré-
 cepteur du poète Perse, fut mis
 à mort par ordre de Néron,
 vers l'an 54 de J. C.

CORNUTUS, (Jacques)
 médecin de Paris du dix-sep-

tième siècle, a donné en latin
 une *Description de l'Amérique*,
 Paris, 1635, in-4°.

CORÆBUS, fils de Myg-
 don, à qui Priam avoit promis
 sa fille Cassandre. Etant venu
 au secours des Troyens contre
 les Grecs, Cassandre voulut
 en vain lui persuader de se reti-
 rer, pour éviter la mort infail-
 lible qui l'y attendoit. Il s'ob-
 tint à rester, & fut tué par Pe-
 nelée, la nuit que les Grecs se
 rendirent maîtres de Troie.

CORONEL, (Alfonse)
 grand seigneur Espagnol, se
 déliait de Pierre-le-Cruel, roi
 de Castille, forma un parti dans
 l'Andalousie pour se maintenir
 contre ce monarque. Il leva des
 troupes, fortifia des places, &
 envoya en Mauritanie Jean de
 la Cerda son gendre, pour de-
 mander du secours. Il compta
 principalement sur la ville d'Ai-
 guilar, où il commandoit. Le
 roi de Castille mit le siège de-
 vant cette place. Coronel s'y
 défendit avec beaucoup de vi-
 gueur pendant 4 mois; mais la
 ville ayant été emportée d'as-
 saut en février 1353, il fut pris
 & puni du dernier supplice.

CORONEL, (Gregorio)
 voyez MINES.

CORONEL, (Paul) savant
 ecclésiastique de Ségovie, pro-
 fesseur de théologie à Sala-
 manque, fut employé par le
 cardinal Ximènes pour l'édi-
 tion des Bibles d'Alcala. Il mou-
 rut en 1534, regardé comme
 un des meilleurs interpretes des
 langues orientales.

CORONELLI, (Marc-Vin-
 cent) Minime, natif de Venise,
 cosmographe de sa république
 en 1685, professeur public de
 géographie en 1689, fut ensu-

C O R

en 1702. qu'il avoit prise sur Coronis ;
employa & pour punir le corbeau, qui
IV, des l'avoit informé de son infidélité,
suffrages il le changea de blanc en noir.
et douze
font au-
eque du
en 1718, CORRADINI de Sezza,
cadémie (Pierre-Marcellin) né en 1658
blié plus à Sezza, devint dès sa première
phiques. avocats de Rome. Son mérite
lui procura la pourpre sous Clé-
ment XI. en 1721. Il mourut

le dix-septieme siecle. Nous avons de lui un ouvrage estimé des canonistes : *Praxis dispensationum*, &c. Venise, 1656, in-fol.

CORREA, (Thomas) de Conimbre en Portugal, d'abord Jésuite, quitta de bonne heure cette Société, & mourut l'an 1595 à Bologne, où il enseignoit la grammaire. On a de lui des Ouvrages latins en vers & en prose, qui sont estimés dans sa patrie.

CORREA DE SA, (Salvador) naquit en 1594 à Cadix, où son aieul maternel étoit gouverneur. Son pere étant mort dans le gouvernement de Rio Janeiro, le fils lui succéda dans cet emploi, augmenta & embellit la ville de S. Sébastien, bâtie & peuplée par son grand-pere paternel. Il fonda celle de Pernagua dans le Brésil. Après avoir remporté plusieurs victoires sur les ennemis de l'Espagne, il devint vice-amiral des côtes du sud. Il se signala ensuite contre les Hollandois & contre le roi de Congo, leur allié; il conquit Angôla, & défit entièrement les troupes de ce roi negre. Le roi de Portugal lui permit d'ajouter à ses armes *deux Rois negres pour supports*, en mémoire de ses belles actions. Correa mourut à Lisbonne, en 1680, à 86 ans.

CORREGÉ, (Antoine Alegri, dit le) naquit à Corregio dans le Modenois en 1494. La nature l'avoit fait naître peintre; & ce fut plutôt à son génie, qu'à l'étude des grands maîtres, qu'il dû ses progrès. Il peignit presque toujours à Parme & dans la Lombardie. Son pin-

ceau étoit admirable; c'étoit celui des graces. Un grand goût de dessin, un coloris enchanteur, une maniere légère, des agrémens infinis répandus dans tous ses ouvrages, ferment la bouche des critiques. On ne s'apperçoit pas qu'il y a un peu d'incorrection dans ses contours, & quelquefois un peu de bizarrerie dans ses airs de tête, ses attitudes & ses contrastes. C'est le premier qui ait représenté des figures en l'air; & celui de tous qui a mieux entendu l'art des raccourcis & la magie des plafonds. Il étoit grand-homme, & il l'ignoroit. Le prix de ses ouvrages étoit très-modique: ce qui, joint au plaisir de secourir les indigens, le fit vivre lui-même dans l'indigence. Un jour ayant été à Parme, pour recevoir le prix d'un de ses tableaux, on lui donna 200 liv. en monnoie de cuivre. La joie qu'eut le Corregé, de porter tant d'argent à sa femme, l'empêcha de faire attention à la charge qu'il avoit, & à la chaleur du jour. Il avoit 12 milles à faire, revint chez lui attaqué d'une pleurésie, & mourut à Corregio en 1534, à 40 ans. Ce qu'il a peint à fresque au dôme de Parme, est un de ses meilleurs ouvrages. On estime sur-tout ses *Vierges*, ses *Saints* & ses *Enfans*. Il joignit au talent de la peinture, celui de l'architecture. On connoit son exclamation, après avoir considéré long-tems dans un profond silence un tableau de Raphaël: *Anch'io, son pittore*; c'est-à-dire: *Je suis peintre aussi, moi*.

CORROZET, (Gilles) libraire, né à Paris en 1510, dont

C O R

en vers
1568,
comme
rimeur.
Les An-
in-8°.
iers qui
uités de
rage est
élar des

Province de Marfi, & les envi-
rons, en italien, &c.
CORSINI, (S. André) né à
Florence en 1302, de l'illustre
famille de Corsini, se fit reli-
gieux dans l'ordre des Carmes,
dont il fut tiré pour être placé
sur le siège de Fiezoli; les exer-
cices de la plus austère péniten-
ce. *Et sa vie vraiment pastorale*

parlant du système du monde, il fait une réflexion qui paroît bien remarquable, si l'événement la vérifioit un jour. *Nova aded stella observari poterunt qua hypothefim Copernici destruunt.* Réflexion qui peut s'étendre sur toutes les parties de la nature physique, qui ont quelque rapport au mouvement de la terre ou du soleil. » Une observation, dit un physicien moderne, qui paroît souvent fort indifférente, & qui ne semble regarder qu'un objet de très-peu de conséquence, » suffit pour donner un ébranlement général à toutes les opinions reçues. Que d'idées n'a pas tout-à-coup anéanti le petit tube de Toricelli? L'horreur du vuide étoit-elle alors moins accréditée, moins universellement enseignée que ne l'est aujourd'hui le mouvement de la terre? Encouragé par l'accueil favorable qu'on fit à cet ouvrage, le P. Corsini publia en 1735 un nouveau cours d'Éléments géométriques, écrit avec précision & clarté. Dès qu'il eut été nommé professeur à Pise, il revit & retoucha ces deux ouvrages. Le premier parut avec des corrections considérables à Bologne en 1742; & le second, augmenté des *Elémens de Géométrie pratique*, fut publié à Venise l'an 1738, en 2 vol. in-8°. L'hydrostatique & l'histoire lui étoient connues. Après s'être nourri, pendant quelques années, des auteurs classiques, & particulièrement des Grecs, il se proposa d'écrire les *Fastes des Archontes d'Athènes*. Le 1er volume de cet important ouvrage parut en 1734, in-4°; le 4e & le dernier dix ans après.

Nommé en 1746 à la chaire de morale & de métaphysique, & entraîné par son goût, il composa un *Cours de Métaphysique*, qui parut depuis à Venise en 1758. Bientôt les savans Muratori, Gori, Maffei, Quirini, Passionei, ses amis, l'enlevèrent à la philosophie. Leurs sollicitations le rendirent aux objets de critique & d'érudition. En 1747 il mit au jour 14 *Dissertations* in-4°, sur les jeux sacrés de la Grece, où il donna un catalogue très-exact des athlètes vainqueurs. Deux ans après il donna in-fol. un excellent ouvrage sur les abréviations des inscriptions grecques, sous ce titre : *De notis Graecorum*. Ce livre exact & plein de sagacité, fut suivi de beaucoup de *Dissertations* relatives aux objets d'érudition. La haute estime que ses vertus & ses travaux avoient inspirée à ses confreres, interrompit ses travaux mêmes. Il fut nommé général de son ordre en 1754. Le loisir que les fonctions pénibles de sa place lui laisserent, il l'employa à ses anciennes études. Le terme de son généralat étant expiré, il s'empressa de retourner à Pise & d'y reprendre ses fonctions de professeur. Elles valurent au public plusieurs nouvelles *Dissertations*, & sur-tout un excellent ouvrage, l'un des meilleurs de l'auteur, intitulé : *De praefectis Urbis*. Enfin il s'occupa uniquement de l'*Histoire de l'Université de Pise*, dont il avoit été nommé historiographe. Il étoit près d'en publier le premier volume, lorsqu'il fut frappé d'une apoplexie qui l'enleva, malgré toutes les ressources de l'art.

C O R

) maître furant vaincus , & perdirent
Carra- leur ville. La vue de ces ani-
en Hol- maux guerriers sur lesquels comba-
in 1536; ttoient les Espagnols , le bruit
de Rome de l'artillerie qu'on prenoit pour
ent dans le tonnerre, les forteresses mou-
mourut vantes qui les avoient apportés
des gra- sur l'Océan , le fer dont ils
Des con- étoient couverts , tous ces ob-
que les jets nouveaux pour ces nouvelles

rdonne de se reconnoître
iement vassal de Charles-

Le prince obéit, il
à cet hommage, un pré-
: 600 mille marcs d'or
vec une quantité prodigieuse
de pierreries. Cependant
vêneur de Cuba, Velasquez
envoyoit une armée con-
n lieutenant, dont la
excitoit la jalousie. Cor-
têz d'un renfort venu
gne, défait & range sous
ipeaux ces troupes qui
nt pour le détruire, &
fite pour appaiser la ré-
des Mexicains contre
zuma & les Espagnols,
ils cet empereur parut
attaché de bonne foi. Les
és l'ayant assassiné, Guan-
n son neveu & son gen-
empara de l'Empire, eut
quelques succès, & se
fit pendant trois mois ;
ne put tenir contre l'ar-
espagnole. Cortez, après
rs combats livrés sur le
sur la terre-ferme, prit
rale de l'Empire. Plus de
lle Indiens s'étoient sou-
lui dès la fin du siège.
ereur, son épouse, ses
es & ses courtisans tom-
entre les mains du vain-
en 1521. Les soldats
r pas trouvé les trésors
espéroient, se mutinè-
& mirent Guatimozin sur
arbons ardens pour le
à les découvrir. Cortez
l'empêcher dans ces pre-
momens de fureur ; mais
arda pas d'arracher le pri-
des mains de ses bour-
Robertson lui-même,
e peu favorable à ce hé-
ii rend ce témoignage...
: , maître absolu de la

ville de Mexico, la rebâtit en
1529, dans le goût des villes
de l'Europe. Le conquérant re-
vint en Europe pour défendre
ses biens contre le procureur-
fiscal du conseil des Indes. Il
suivoit cette grande affaire à
cour d'Espagne, lorsque l'em-
pereur partit pour la seconde
expédition d'Afrique. Ce prince
lui avoit fait présent de la vallée
de Guaxaca au Mexique, éri-
gée en marquisat, de la valeur
de 150 mille livres de rente ;
mais, malgré ce titre & ses
trésors, il fut traité avec peu
de considération. A peine put-il
obtenir audience. Un jour il
fendit la presse qui entouroit
la voiture de l'empereur, &
monta sur l'étrier de la por-
tière ; Charles lui demanda :
*Qui êtes-vous ? — Je suis un
homme, lui répondit fièrement
le vainqueur des Indes, qui
vous a donné plus de provinces,
que vos peres ne vous ont laissé
de villes. Il mourut dans sa pa-
trie en 1554, à 63 ans. Un his-
torien aussi célèbre que véridique,
en a fait le portrait sui-
vant : » Ame haute & pleine
» d'énergie, d'un courage &
» d'une activité à l'épreuve de
» tous les travaux & de tous les
» périls, d'une constance que
» tous les obstacles ne fai-
» soient qu'affermir, sans opi-
» niâtreté néanmoins & sans
» témérité, n'abandonnant rien
» au hasard de tout ce qui
» étoit du ressort de la pru-
» dence, à laquelle suppléoit
» alors cet instinct martial qui
» est un guide encore plus sûr,
» toujours il prenoit conseil,
» & jamais il ne se piqua de
» faire prévaloir son avis, qu'il
» ne fut en effet le meilleur.*



C O R

carac- d'une manière très-intéressante :
tiffable , on ne peut guère leur repro-
capi- cher que quelques exagérations
lui en- à l'égard de la magnificence &
s : plein de la population du Mexique ,
nmerce effet naturel de la surprise dans
insinuant un homme qui s'attendoit à ne
confé- trouver qu'un désert & quel-
ations , ques hordes errantes. » La naï-
promer « veté , dit l'écrivain , la mo-

fante ; ils ont des sentimens d'humanité, des mœurs, de la probité. Sacrifier quelques individus de la génération présente au bonheur de la génération future, est-ce donc un crime qui doit éternellement provoquer le courroux philosophique ? Les descendans du peuple odieux que Cortez a combattu, ne mangent plus de viandes humaines ; ils n'immolent plus leurs semblables à des monstres de bois ou d'or ; ils sont devenus hommes & chrétiens ; & Cortez n'eût-il fait que cela, il eût fait beaucoup.

„ Ce fut la cause de la nature & de son auteur, du Dieu créateur & Pere de tous les hommes, dit un historien, que Cortez prétendit venger, quand il les vit immolés comme des brutes, & de préférence aux brutes, sur les autels des démons : divinités homicides, qui en pleine liberté, prenoient leurs délices à s'abreuver de sang humain, dans les ténèbres d'une superstition où ils régnoient presque aussi absolument que dans celles de l'enfer ». Voyez ATABALIPA, MONTEZUMA, &c.

CORTEZ ou CORTESIO, (Gregoire) né à Modene, d'une ancienne famille, entra dans l'ordre de S. Benoit, & passa par toutes les charges. Il étoit dans le célèbre monastere de Lerins, dans lequel il avoit fait renaitre la piété & le goût

des lettres sacrées & profanes, lorsque Paul III l'honora de la pourpre en 1542. Cortez étoit digne de ce choix. Il mourut à Rome en 1548, laissant plusieurs écrits en vers & en prose. Les plus connus sont des *Lettres latines*, imprimées à Venise en 1573, in-8° ; recueil curieux, qui est un monument de ses liaisons avec les savans de son tems, & de son zèle pour le progrès des sciences. On y trouve des éloges de quelques gens-de-lettres, & des faits utiles à ceux qui écriroient l'histoire de son siècle.

CORTEZI, (Paul) naquit en 1465 à San-Geminiano en Toscane. Dès sa premiere jeunesse il s'appliqua à former son style sur la lecture des meilleurs auteurs de l'antiquité, & en particulier de Cicéron. Il n'avoit qu'environ 23 ans quand il mit au jour un *Dialogue sur les Savans de l'Italie*. Cette production élégante & utile pour l'histoire de la littérature de son tems, a demeuré dans l'obscurité jusqu'en 1734, qu'Alexandre Politi l'a fait imprimer à Florence, in-4°, avec des notes & la vie de l'auteur. Ange Politien, à qui il l'avoit communiquée, lui écrivit : „ Que cet ouvrage, quoique supérieur à son âge, n'étoit point un fruit précoce ». On a encore de ce savant quelques *Commentaires sur les Livres des Sentences*, 1540, in-fol. écrits en bon latin, mais souvent avec

leurs perfidies réciproques, l'usage habituel des poisons, leurs mœurs atroces, leur mollesse & leur brutale lubricité, la multitude des sacrifices humains, &c. étoient de terribles obstacles à la population ; & ces obstacles ont cessé depuis l'abolition de cet empire d'horreurs.

C O S

ii dé-
myf-
le fon
lle de
r auffi
s Car-
n, de
uivant
& dé-
s. fui-
peintres Italiens, dont le pre-
mier excelloit dans le clair-obf-
cur, & l'autre dans les compo-
sitions fingulieres. L'esprit de
celui-ci, fécond en idées extra-
vagantes, le faisoit fuivre de
tous les jeunes-gens de son
tems, pour avoir des fujets de
balets & de mafcarades. Il an-

C O S

fré de Pise. Il mourut à 55 ans, après avoir gouverné avec autant de gloire. Ce prince fut institué en 1562 l'ordre de S. Etienne.

ME II, grand-duc de Toscane, fils & successeur de Cosme I, prince doux, libéral & pacifique, mourut en 1621. Son règne pacifique avoit rendu le commerce avoit rendu la Toscane florissante, & ses villes très opulentes. Ce prince fit bâtir au secours du duc de Savoie, contre le duc de Savoie, en 1613, sans mettre au secours sur ses sujets; exempta les nations puissantes. Il secourut aussi l'empereur Ferdinand II, de son argent & de ses troupes. Florence, capitale de Rome, attiroit une foule d'étrangers qui venoient admirer les œuvres antiques & monument elle étoit remplie.

ME III, fils & successeur de Ferdinand II, dans le grand-duc de Toscane, suivit de son règne sage & mesurée. Il fut se faire respecter ses voisins & aimer son peuple. Il mourut en 1670 après un règne heureux d'une durée de 54 ans.

ME IV, l'*Egyptien* ou *Innocent*, moine du seizième siècle, voyagea en Ethiopie, & publia une *Topographie chrétienne* de Montfaucon écrite en grec & en latin, nouvelle *Collection des Voyages des Grecs*, 1706, 2 vol. Cet ouvrage peut être de grande utilité aux géographes.

ME V, (Jean de Badillac, hac) connu sous le nom de *Cosme*, né en 1703,

C O S 345

dans le diocèse de Tarbes, d'une famille qui exerçoit la chirurgie, y prit les premiers éléments de son art, qu'il alla étudier ensuite à Lyon & à Paris. Il s'attacha à l'abbé de Lorraine, évêque de Bayeux, & fut chargé du soin de l'hôpital de cette ville. A la mort du prélat, la piété & l'amour de la retraite le déterminèrent à entrer chez les Feuillans en 1729; mais il ne fit profession qu'en 1740. Déchargé des soins temporels & de projets de fortune, il s'appliqua particulièrement à soulager les pauvres. Si quelques personnes riches se croyoient obligées de récompenser son zèle & ses services, il employoit ce qu'il recevoit, pour secourir les indigens. C'est avec ces secours qu'il forma en 1753 un hospice, où il recevoit les pauvres, & les étrangers qui n'avoient pas le moyen de subir en ville les opérations chirurgicales. Il s'est rendu célèbre par l'invention de son lithotôme, & par les secours désintéressés qu'il a apportés pendant le cours d'une longue vie, aux personnes affligées d'une des plus cruelles maladies qui affligent l'humanité. Il en délivra l'illustre archevêque de Paris, Christophe de Beaumont; mais il fut moins heureux à l'égard du maréchal du Muy. Cosme mourut à Paris le 8 juillet 1781, âgé de 79 ans. A sa mort on vit combien il avoit de droit à la reconnaissance des pauvres. La porte du cloître fut trois fois enfoncée par une foule de malheureux qui venoient pleurer sur son cercueil. On lui doit: I. *Recueil des piéces importantes, concernant la taille par le Lithotôme*, 2 vol.

C O S

de d'ex- mere, de Cicéron & d'Ovide ;
 , in-12. & substitua celles de la Bible,
 el de) de S. Augustin. Il mourut en
 du Li- 1646, à 73 ans. On a quelques
 son en- ouvrages de ce prélat. Il publia
 tité, de en 1622 une *Lettre apologétique*
 it pour *pour le cardinal de Berulle contre*
 à Ar- *les Carmes*, offensés de ce que
 & eut l'instituteur de l'Oratoire s'étoit
 de son chargé de la direction des Car-

Coffart fut s'illustrer par de nobles loifirs ;
 Son esprit des beaux-arts étoit le sanctuaire :
 C'est vanité, dit-il, j'éleve mes desirs,
 J'envifage le ciel, j'abandonne la terre.

Il mourut à Paris en 1674. — Il ne faut pas le confondre avec un rimailleur de même nom, dont nous avons le *Brasier spirituel* en vers, 1607, in-12 : ouvrage que les curieux recherchent, à cause de sa singularité.

COSSÉ, (Charles de) plus connu sous le nom de maréchal de *Briffac*, d'une maison très-illustre, s'attacha uniquement aux armes, pour lesquelles la nature l'avoit fait naître. Il servit d'abord avec beaucoup de succès dans les guerres de Naples & de Piémont. Il se signala ensuite au siege de Perpignan en 1541, en qualité de colonel de l'infanterie françoise. Il y fut blessé d'un coup de pique, après avoir repris sur les ennemis, lui septieme, l'artillerie dont ils s'étoient emparés. Le Dauphin, Henri de France, témoin de son courage, dit hautement, que s'il n'étoit le Dauphin de France, il voudroit être le colonel *Briffac*. Devenu colonel-général de la cavalerie-légere de France, il remplit ce poste avec tant de distinction, que les premiers gentilshommes du royaume, & les princes mêmes, vouloient apprendre le métier de la guerre à son école. En 1543, l'empereur Charles-Quint ayant attaqué Landreci, *Briffac* y jeta du secours par trois fois, & vint joindre, malgré les efforts des ennemis, François I, qui étoit

alors avec son armée près de *Virri*. Ce monarque, après l'avoir embrassé avec beaucoup de tendresse, le fit boire dans sa propre coupe, & le créa chevalier de son ordre. Après plusieurs autres belles actions, récompensées par la charge de grand-maitre de l'artillerie de France, Henri II l'envoya en qualité d'ambassadeur à l'empereur pour la paix. Il s'y montra bon politique, comme il avoit paru excellent capitaine dans la guerre. Ses services lui méritèrent le gouvernement du Piémont, & le bâton de maréchal de France en 1550. Arrivé à Turin, il rétablit la discipline militaire, réforma les abus, & apprit aux soldats à obéir. Le maréchal de *Briffac* secourut ensuite les princes de Parme & de la Mirandole, contre Ferdinand de Gonzague & le duc d'Albe, généraux des ennemis. De retour en France, il fut fait gouverneur de Picardie, servit utilement contre les Calvinistes, & mourut à Paris en 1563, à 57 ans. *Briffac* étoit petit, mais d'une figure extrêmement délicate. Les dames de la cour ne l'appelloient que le beau *Briffac*.

COSSÉ, (Artus de) frere du précédent, maréchal de France comme lui, défendit contre l'empereur Charles V en 1552 la ville de Metz, dont il avoit le gouvernement, & parjagea la gloire de sa délivrance avec le duc de Guise. Il fut élevé ensuite à la charge de grand-pantetier de France & de surintendant des finances, & reçut le bâton de maréchal de France en 1567. » Il avoit la tête aussi » bonne que le bras, dit Bran- » tome, encore qu'aucuns lui

» donnerent le nom de *Martchal des Boutilles*, parce qu'il aimoit quelquefois à faire » bonne chere, rire & gaudir » avec ses compagnons ; mais » pour cela sa cervelle demeuroit fort bonne & saine ». Il se trouva à la bataille de Saint-Denis, & à celle de Montcontour en 1567. Défait par les Calvinistes l'année d'après au combat d'Arnai-le-Duc, il vengea cet affront au siege de la Rochelle en 1573, & empêcha le secours d'y entrer. Il mourut dans son château de Gonnor en Anjou, l'an 1582, honoré par Henri III du collier de ses ordres.

COSSE, (Philippe de) frere d'Artus de Cossé, évêque de Coutances, grand-aumônier de France, mort en 1548, étoit très-habile dans les belles-lettres & la théologie. Il aimoit & protégeoit les savans. Ce fut à sa persuasion que Louis le Roi écrivit la *Vie* de Budé.

COSSE, Timoléon de) appelé le comte de Brissac, grand-fauconnier de France, colonel des Bandes de Piémont, étoit fils du maréchal de Brissac. Il se montra digne de son pere par sa valeur, sa sagesse, & par son amour pour les lettres & les sciences. Son mérite lui auroit procuré les plus hautes dignités, s'il n'eût été malheureusement tué d'un coup d'arquebuse au siege de Mucidan dans le Périgord, en 1569, à 26 ans.

COSSE, (Charles de) fils puîné de Charles de Cossé, hérita de son courage. Il fut duc de Brissac, pair & maréchal de France. Il remit Paris, dont il étoit gouverneur, au roi Henri IV, le 22 mars 1594. Il

mourut à Brissac en Anjou l'an 1621. Louis XIII avoit érigé cette terre en duché-pairie l'année précédente, en considération de ses services.

COSTA, (Christophe à) né en Afrique d'un Portugais, passa en Asie pour satisfaire son penchant à la botanique. Il fut pris par les barbares, & vécut long-tems en esclavage. Il profita des premiers momens de sa liberté, pour recueillir des herbes médicinales, & vint ensuite à Burgos en Espagne, où il exerça la médecine. C'est dans cette ville qu'il publia en 1578, in-4°, un *Traité des Drogues & des Simples des Indes*, traduit en latin par Clusius, 1593, in-8°. On a encore de lui une *Relation de ses Voyages des Indes*, & un *Livre à la louange des Femmes*, Venise, 1592, in-4°.

COSTA, (Emmanuel à) juriconsulte Portugais, disciple de Navarre, enseigna le droit à Salamanque en 1550. Ses *Œuvres* ont été imprimées en 2 vol. in-fol. Covarruvias & les autres savans juriconsultes Espagnols les citent avec éloge. On ne peut lui reprocher que le défaut de précision & de méthode.

COSTA, (Jean à) ou Jean LA COSTE, professeur de droit à Cahors sa patrie, & à Toulouse, mort en 1637, laissa des *Notes sur les Instituts de Justinien*, réimprimées à Leyde en 1719, in-4°. — C'est peut-être à un autre Jean COSTA qu'il faut attribuer un livre intitulé : *De conscribenda rerum Historia*, Sarragosse, 1591, in-4°, très-estimé & plein d'excellentes regles.

COSTANZO, (Angelo di) seigneur de Cantalupo, né en

à Naples, mit au jour *l'histoire de cette ville*, en ita- in-fol. en 1582, à Aquila, 53 ans de recherches. premiere édition, rare : en Italie, s'étend depuis 250 jusqu'en 1489; c'est : depuis la mort de Frédéric II, jusqu'à la guerre de 1, sous Ferdinand I. Cofégayoit, par la culture de l'ésie latine, la sécheresse de l'aire. Il réussit dans l'une & l'autre. Il imagina pour le t une tournure particulière, qui lui donna plus de . On a recueilli ses vers 150 Venise en 1752, in-12. urut vers l'an 1590, dans e fort avancé.

OSTAR, (Pierre) fils d'un lier de Paris, naquit en Son vrai nom étoit Cof- mais le trouvant peu pro- l'harmonie de la poésie, il ingea en celui de Costar. Il isoit dans les querelles lites, & défendit avec cha- Voiture contre Girac. Il fait à tête reposée un ré- ire de lieux-communs, où rvoit en sortant de chez lui s les faillies qu'il devoit chez les autres. Ce pédant maître, quoique bachelier rbonne & prêtre, étoit un racles de l'hôtel de Ram- let, & même de quelques s. Il mourut en 1660. On lui, outre la *Défense de ire*, un *Recueil de Lettres* gros vol. in-4°, la plu- chargées de grec & de , presque toutes inutiles, s de phébus & de galima-

OSTE, (Hilarion de) Mi- de Paris, disciple du P. enne, & allié par sa mere

de S. François de Paule, naquit en 1595, & mourut en 1661. C'étoit un homme d'une grande piété & d'une lecture immense; mais compilateur crédule, écri- vain diffus & ennuyeux. On a de lui: I. *Les Eloges & les Vies des Reines, des Princesses & des Dames illustres en piété, en cou- rage & en doctrine, qui ont fleuri de notre tems & du tems de nos peres*, en 2 vol. in-4°; la meilleure édition est de 1647. II. *Histoire catholique*, où sont dé- crites les vies des hommes & de dames illustres du 16e & 17e siècles, in-fol. Paris, 1625. III. *Les Eloges des Rois & des Enfans de France qui ont été Dauphins*, in-4°. IV. *La Vie du P. Merfenne*, in-8°. Ce n'est proprement qu'un éloge de ce sa- vant religieux, fait pour servir de mémoires à ceux qui vou- droient écrire plus amplement sa vie. V. *Le Portrait en petit de S. François de Paule*, in-4°. VI. *La Vie de François le Picard, ou le parfait Ecclésiastique*, avec les éloges de 40 autres docteurs, in-8°; ouvrage curieux & recherché. On trouve à la fin les preuves de cette Histoire, tirées de différens auteurs. Il suivoit cette méthode dans presque tous ses ouvrages; & c'est ce qui les fait rechercher par quelques sa- vans. VII. *La Vie de Jeanne de France, fondatrice des Annon- ciades*.

COSTE, (Pierre) natif d'U- sez, réfugié en Angleterre, mort à Paris en 1747, a laissé plusieurs ouvrages. Les principaux sont: I. *Les Traductions de l'Essai sur l'Entendement humain de Locke*, Amsterdam, 1736, in-4°, & Trévoux, 4 vol. in-12; de l'*Op- tique de Newton*, in-4°; du *Chris-*

C O S

Locke, que les Hollandois le prétendent
ition des inventeur de cet art vers 1430. Il
13 vol. s'en faut bien que cette préten-
vec des tion soit appuyée sur des fonde-
ition de mens solides. Ce n'est que 130
vec de ans après le premier exercice
s pages. de cet art à Mayence, que la
Bruyere ville de Harlem s'est avisée d'en
gonné, revendiquer l'invention. Mais

FER, (François) de Malines, se distingua pour la foi, & publia plusieurs ouvrages contre les hérétiques autres l'*Enchiridion flarum*, Cologne, 1590, traduit en plusieurs langues encore de lui: I. *Apologia partis Enchiridii de*, 1604, in-8°. II. *Augmentum Enchiridii*, 1605, in-8°. III. *Archives sur le Nouveau Testament*, en flamand, 1614, & d'autres ouvrages. Il mourut à Bruxelles en 1619, à l'apogée de sa réputation d'un grand homme.

FER, voyez CUSTOS.
FERES, voyez CALPRE-

FERA, (Rodriguez) de poète tragique, auteur de la comédie de *Calisto* & de *Gaspard Barthius*, Allemand, grand amateur des pagnols, a traduit cet ouvrage en latin, & ne fait pas difficulté de l'appeler *divin*. M. de Lavardin l'a mis en français; mais sa version ne vaut pas beaucoup à contenance de haute idée que le tra- duction Allemande en avoit don- née. La production de Cota est une des mieux écrites de son siècle dans sa langue. Il flo- rissoit au 16^e siècle.

FERELIER, (Jean-Bap- tiste) bachelier de Sorbonne, mort en grec au collège de Nismes en 1629, par son génie aux soins de son pere se donna pour son nom. A l'âge de 12 ans, il fut dit-on, la Bible en l'ouverture du livre, & avec la même faci- lité des définitions. Quoiqu'il y ait tou-

jours beaucoup à rabattre de ces sortes d'épreuves, on le regarda dès-lors comme un petit prodige, & il soutint cette réputation en Sorbonne, où il prit le degré de bachelier. Il ne voulut point faire sa licence, pour ne pas s'engager dans les ordres sacrés. En 1667, le grand Colbert le choisit avec le célèbre du Cange, pour travailler avec lui à la révision, au catalogue & aux sommaires des manuscrits grecs de la bibliothèque du roi. Ce travail lui procura en 1676 une chaire de professeur en langue grecque au collège royal, qu'il remplit avec autant d'assiduité que de succès. Il étoit d'une probité, d'une simplicité, d'une candeur, d'une modestie dignes des premiers tems; entièrement consacré à la retraite; se communiquant peu, & à très-peu de gens; paroissant mélancolique & réservé à ceux qui ne le connoissoient pas; mais du caractère le plus doux & le plus aisé avec ses amis. L'Eglise doit à ses veilles: I. Un recueil des *Monumens des Peres qui ont vécu dans les tems apostoliques*, 2 vol. in-fol. imprimés à Paris en 1672: ouvrage recommandable par des notes recherchées, aussi courtes que savantes, tant sur les termes grecs, que sur diverses matières d'histoire, de dogme & de discipline. L'auteur ne s'attache qu'à ce qu'il y a de plus curieux & de plus singulier sur chaque sujet, ne mettant rien que ce qu'il croyoit n'avoir pas été observé par les autres. Ce recueil a été réimprimé en Hollande en 2 vol. in-fol. (1698 & 1724) par les soins de le Clerc, qui l'a enrichi des notes & des dissertations de

C O T

Un recueil sous le nom de *Trissotin*, étoit
de l'E- Parisien, poëte & prédicateur. Il
e version fut reçu de l'académie françoise
f° 3 vol. en 1655, & mourut à Paris en
aussi esti- 1682. L'auteur s'étoit attiré la
ent. III. colere de Boileau, parce qu'il
des 17 lui avoit conseillé durement,
tome sur quoique très-sagement, de con-
Commen- sacrer ses talens à une autre es-
Daniel, pece de poésie que la satyre ;

quiniana, ou *Les bons mots ; les histoires plaisantes & agréables, recueillies des conversations d'Arlequin* : lecture de laquais.

VI. *Le Livre sans nom*, digne d'avoir les mêmes lecteurs.

VII. *Dissertation sur les Œuvres de St-Evremont*, in-12, sous le nom de *Dumont*. » Je trouve » beaucoup de choses dans cet » écrit, bien censurées (écrit-voit l'auteur critiqué) : je ne » puis nier que l'auteur n'écrive » bien ; mais son zèle pour la » Religion & pour les bonnes » mœurs, passe tout. Je gagnerois moins à changer mon » style contre le sien, que ma » conscience contre la sienne.... » La faveur passe la sévérité » du jugement, & j'ai plus de » reconnaissance de la grace, » que de ressentiment de la rigueur ». Ces jeux de mots cachent une modestie, qui, si elle étoit sincère, devoit faire passer bien des fautes à St-Evremont.

COTON, voyez COTTON.

COTOVICUS ; voyez COOTWICH.

COTTA, (C. Aurelius) fameux orateur & d'une illustre famille de Rome, étoit frère de Marcus-Aurelius Cotta, qui obtint le consulat avec Lucullus l'an 74 avant J. C. Ce Marcus Cotta fit la guerre contre Mithridate avec peu de succès, fut défait auprès de Chalcedoine, & perdit un combat sur mer. Trois ans après il prit Héraclée par trahison ; ce qui lui fit donner le nom de *Pontique*. Caius Cotta fut banni de Rome pendant les guerres de Marius & de Sylla. Le parti du dernier ayant triomphé, Cotta fut rappelé & devint consul 75 ans avant J. C.

Tome III.

COTTA, (*Lucius Avunculeius*) capitaine Romain, servoit dans les Gaules sous César, qui le nomma lui & Titurius Sabinus, pour commander une légion qu'il envoyoit dans le pays de Liege. Ils ne furent pas plutôt campés, qu'Ambiorix, à la tête des Gaulois, les y vint attaquer ; mais n'ayant pas eu l'avantage qu'il espéroit, il fit dire à ces généraux que tous les Gaulois s'étoient révoltés contre les Romains, & que les Germains arriveroient dans deux jours. Sabinus donna dans le piège, contre l'avis de son collègue. Ils quitterent leur camp avantageux près de *Varuca*, Varoux, & à peine furent-ils descendus dans les vallées, où est aujourd'hui la ville de Liege, que les Eburons les attaquèrent & les défirent. Cotta y fut tué vers l'an 54 avant J. C. Voyez les erreurs de divers écrivains sur l'emplacement de *Varusa* (& non pas *Vatucani Atvatuca*) dans le *Journ. hist. & littér.* 1er. nov. 1783, p. 423 & suiv. — 15 fév. 1787, p. 273.

COTTA, (Jean) poète latin, né dans un village auprès de Vérone, s'acquît de la réputation par ses talens. Il suivit à l'armée Barthélemi d'Alviane, général Vénitien, qui l'aimoit ; mais il fut pris par les François, à la bataille de la Ghiara d'Adda, l'an 1509, & ne fut délivré qu'au bout de quelque tems. Son protecteur l'envoya auprès du pape Jules II, à Viterbe, où il mourut en 1511, à l'âge de 28 ans, d'une fièvre pestilentielle. On a de Cotta des Epigrammes & des Oraisons, imprimées dans le recueil intitulé : *Carmina quinque*

Z

C O T

148, in-8°. *pour instruire la jeunesse* (ce sont les termes d'une lettre qu'il écrivit de Lyon le 20 janvier 1602 au cardinal d'Osât), & les justifia sur tous les articles & en particulier sur celui qui regardoit Barriere , & le crime de Chatel (voyez ce mot). Ce monarque, satisfait de son esprit ainsi que de ses mœurs , lui confia sa conscience. Il vou-

« sainteté ». Les autres historiens du tems, au moins ceux dont l'impartialité n'a point été altérée par l'esprit de secte, en ont parlé dans des termes également favorables. « Ceux qui l'ont connu familièrement, dit Duplex (*Hist. de Henri le Grand*, p. 349, &c.), peuvent porter témoignage que c'étoit un parfait religieux, & autant passionné pour le service du roi & de l'état, qu'un bon & fidele sujet le peut être. Aussi sa majesté qui étoit autant habile qu'homme de son royaume pour juger de l'honneur & du mérite des personnes, le chérissoit grandement pour ses louables qualités, & le faisoit souvent appeler pour s'entretenir avec lui ». Le P. Cotton a encore laissé quelques manuscrits sur des matieres de philosophie & de religion, qui ont donné lieu à un ouvrage solide & intéressant (voyez BOUTAULD). Il y a des réflexions originales & profondes, bien propres à rendre les dogmes chrétiens croyables & aimables. Le P. d'Orléans a écrit sa *Vie*, in-12.

COTTON, (Robert) chevalier Anglois, né à Denton, dans le comté de Huntington, mort en 1631, à 61 ans, se fit un nom célèbre par son érudition & par son amour pour les livres. Il composa une belle Bibliothèque, enrichie d'excellens manuscrits, restes précieux échappés à la fureur brutale de ceux qui pillèrent les monasteres sous Henri VIII. Un héritier de la famille de ce savant illustre, fit présent à la couronne d'Angleterre de cette riche collection, & de la maison où elle étoit placée.

Smith publia en 1696 le Catalogue de ce recueil, en 1 vol. in-fol. sous le titre de *Catalogus Librorum MSS. Bibliotheca Cottoniana*. On la joignit ensuite à celle du roi; mais le feu ayant pris en 1731 à la cheminée d'une chambre placée sous la salle qui renfermoit ce trésor d'érudition, fit tant de ravage en peu de tems, que la plupart des manuscrits de la Bibliothèque Cottonienne, très-riche en ce genre, furent la proie des flammes. L'eau des pompes dont on se servit pour éteindre l'incendie, gâta de telle sorte ceux que le feu avoit épargnés, qu'il n'est plus possible de les lire. On publia en 1652 le *Recueil des Traités* que Cotton avoit composés dans des occasions importantes. Ce fut lui qui procura le rétablissement du titre de *Chevaliers Baronnets*, qu'il déterra dans d'anciennes écritures: ce titre, comme on fait, donne le premier rang, après les barons qui sont pairs du royaume.

COTWYCK, voyez COOTWICH.

COTYS, nom de quatre rois de Thrace. Le premier, contemporain de Philippe, père d'Alexandre, fut tué vers 356 avant Jesus-Christ, par un certain Python, en vengeance de ses cruautés. Le second envoya son fils à la tête de 500 chevaux pour secourir Pompée. Le troisieme vivoit du tems d'Auguste; il fut tué par Rhescuporis son oncle, prince cruel: c'est à celui-là que le poëte Ovide adresse quelques-unes de ses *Élégies*. Enfin, le quatrieme, fils du précédent, céda la Thrace à son cousin Rhœmetalces, par ordre de Caligula, & eut en échange

C O U

une partie
le J. C.
S. (Diego)
illet 1512,
le Espag-
t canon à
aucoup de
la science
s langues,
e la théo-

COUCY, (Thomas) seig^r
neur de Coucy, Marle, La Fere
& de Boves, comte d'Amiens,
étoit d'un caractère cruel, &
se révolta contre son pere, vers
l'an 1096. Le vidame & l'évê-
que d'Amiens voulant défendre
les terres de l'église dont il vou-
loit s'emparer, il tua dans une
occasion trente hommes de sa

les terres de l'église de & fait le doyen prison-
niers en 1218, il se ligua
regne de S. Louis, avec
III, roi d'Angleterre &
, dit *Mauclerc*, duc de
Normandie, en apparence contre
le comte de Champagne;
le dessein principal de la
crainte étoit d'ôter la couronne
à son fils. On lit dans les anciennes
chroniques, qu'on l'offrit à En-
ri, & que les principaux
seigneurs parlèrent de l'élever sur
le trône. Quoiqu'il en soit, la
Reine Blanche dissipa bientôt
sa prudence ce dangereux
& Coucy rentra dans le
royaume. Le roi le manda en 1236,
à Joinville-le-Pont, afin
d'aller avec S. M. contre le même
prince qui étoit devenu roi
de Navarre, & qui sembloit
avoir des projets contre elle.
Il étoit par le même prince en
1243 pour marcher contre
le comte de la Marche, il
ne put s'y rendre, la mort
l'enleva en 1243.

COUCY, (Enguerran VII,
comte de) passa, après la prise
de Jean, à la bataille de Poi-
nville en Angleterre, avec des
troupes, pour la délivrance de
le roi. Ils s'y rendit si agréable
à Edouard III, qu'il le
fit pour son gendre, le fit
comte de Bedford, & lui donna
le comté de Soissons, que Gui de
Lusignan avoit abandonné à ce roi
pour regagner sa liberté.
Il étoit en France, & voyant
la guerre s'allumoit entre ce
roi & celui d'Angleterre,
il se tira en Lombardie pour
éviter d'être forcé à prendre les
armes contre son beau-pere, &
il se joignit au parti du pape Gré-
goire VII contre Barnabon Vis-

conti. Il revint à la fin trouver
le roi Charles V, qui l'envoya
en Bretagne pour des affaires
importantes en 1368, & lui
donna des troupes pour passer
en Allemagne & y faire valoir
les droits de sa mere sur le du-
ché d'Autriche. N'ayant pu
réussir à moyenner la paix avec
l'Angleterre, il prit ouverte-
ment le parti du roi, & l'aïda à
reprendre Cherbourg, Carentan
& autres places au roi de Na-
varre, comte d'Evreux. Le roi
Charles fut si satisfait de ses ser-
vices, qu'il voulut lui donner
l'épée de connétable, qu'il re-
fusa. Ce prince le fit gouverneur
de Picardie. Coucy fut employé
à des négociations importantes
en Bretagne & en Savoie, & ac-
compagna Jean de Bourgogne,
comte de Nevers, fils de Phi-
lippe de France, surnommé *le*
Hardi, à une expédition contre
les infideles en 1396, qui n'eut
point de succès, Enguerran
ayant été fait prisonnier avec les
principaux seigneurs qui l'ac-
compagnoient. Il mourut l'an-
née suivante. Les biens de cette
maison sont passés dans celle de
Bar, puis dans celle de Luxem-
bourg, & enfin dans la maison
royale de Bourbon, qui les a
apportés à la couronne.

COUDRETTE, (Christo-
phe) prêtre de Paris, né en 1701,
mort dans cette ville le 4 août
1774, fut lié de très-bonne
heure avec les partisans des soli-
taires de Port-Royal, & sur-tout
avec l'abbé Bourcier. Ses senti-
mens au sujet de la bulle *Unige-
nitus* lui attirèrent une prison de
cinq semaines à Vincennes en
1735, & un séjour de plus d'un
an à la Bastille en 1738. On a
de lui des *Memoires sur le For-*

multaire, en 2 vol. in-12; l'*Histoire & Analyse* du livre *De l'Action de Dieu*, & diverses autres brochures polémiques. Mais son principal ouvrage est l'*Histoire générale des Jésuites* qu'il publia l'an 1761, en 4 vol. in-12, auxquels il ajouta un *Supplément* de 2 vol. en 1764. Les travaux que lui occasionna la composition de ce gros ouvrage, déjà parfaitement oublié, lui affoiblirent la vue, & il étoit presque aveugle lorsqu'il mourut. Les *Nouvelles Ecclésiastiques* l'ont peint comme un saint; le public impartial fait apprécier ce témoignage.

COUEL, (Jean) théologien Anglois, né dans le comté de Suffolck en 1638, demeura à Constantinople depuis 1670 jusqu'en 1679, en qualité de chapelain de l'ambassadeur d'Angleterre. A son retour il fut fait maître de l'église de Christ à Cambridge, & mourut en 1722. Pendant son séjour à Constantinople il s'occupa à faire des *remarques sur l'état de l'Eglise Grecque*, qui ont été imprimées à Cambridge en 1722, in-fol.

COUGHEN, (Jean) ministre Anglois, avoit une grande érudition, mais une tête peu saine. Comme il étoit hors du sein de la véritable Religion, il la chercha vainement là où elle n'étoit pas; après bien des perplexités & des aventures plaisantes, il se fit Quaker; puis il quitta cette secte pour reprendre son incertitude. Elle aboutit enfin à le faire auteur de la religion nouvelle des *Pacificateurs*, qui subsiste encore en Angleterre. Leur but est de concilier entre elles toutes les religions, & de montrer que les sectes ne

diffèrent que sur des articles peu importans; ce qui est en quelque sorte vrai dans la doctrine des sectes retranchées de l'Eglise; aucune d'elle n'ayant droit de faire valoir ses sentimens au-dessus de l'autre. La peste qui ravagea Londres en 1665, enleva Coughen au monde & à ses variations (voyez MÉLANTHON, LENTULUS, SERVET).

COULANGES, (Philippe Emmanuel de) Parisien, conseiller au parlement, puis maître des requêtes, mourut dans sa patrie en 1716, à 85 ans. Quoiqu'il eût beaucoup d'esprit, & un esprit aisé & plein de graces, il n'avoit nullement celui que demandent les études sérieuses & les fonctions graves de la magistrature. On a de lui des *Chansons*, dont on a donné deux éditions: la première en un seul vol. in-12, Paris, 1696; la seconde en 2 vol. in-12, 1698. Ces Chansons ont un mérite particulier; elles contiennent des anecdotes curieuses sur les événemens de son tems: c'est par-là que ce genre frivole peut être encore utile. On trouve quelques-unes de ses lettres, avec celles de sa cousine madame de Sévigné: elles sont gaies & faciles.

COULOMBIÈRES, voyez BRIQUEVILLE.

COULON, (Louis) prêtre, sortit de la société des Jésuites en 1640. Sa principale occupation fut d'écrire tantôt bien, tantôt mal, sur l'histoire & la géographie. On a de lui: *Un Traité historique des Rivières de France*, ou *Description géographique & historique des cours & débordemens des Fleuves & Rivières de France*, avec le

dénombrement des villes, ponts & passages, in-8°, 1644, 2 vol. : livre assez bon pour son tems, & même assez curieux pour le nôtre; mais qui manque d'exactitude. II. *Les Voyages du fameux Vincent le Blanc* aux Indes orientales & occidentales, en Perse, en Afrique, Asie, Egypte, depuis l'an 1567, rédigés par Bergeron, & augmentés par Coulon, 1648, 2 vol. in-4°, curieux & utiles. III. *Lexicon Homericum*, Paris, 1643, in-8°. IV. Plusieurs ouvrages historiques, moins estimés que ses productions géographiques. Coulon mourut vers l'an 1664.

COVORDE, (Françoise-Urfule de) née à Hesdin en Artois en 1732, mourut en odeur de sainteté dans la maison des Annonciades de S. Denis en 1777, où elle avoit fait profession sous le nom de *Marie-Joseph-Albertine de l'Annonciade*. On a sa *Vie*, imprimée d'abord après sa mort, 1 vol. in-12. Elle est écrite sans art & avec cette simplicité ingénue qui donne un nouvel intérêt au tableau des vertus chrétiennes.

COUPERIN, (Louis) natif de Chaume, petite ville de Brie, organiste de la chapelle du roi, mérita par son talent supérieur, qu'on créât pour lui la charge de dessus-de-viole. Il fut emporté d'une mort précoce vers 1665, à 35 ans; & laissa Trois Suites de Pièces de clavecin manuscrites, très-estimables pour le travail & le goût. Les connoisseurs les conservent dans leurs cabinets.

COUPERIN, (François) neveu du précédent, mort à Paris en 1733, à 65 ans, per-

dit de bonne heure son pere Charles Couperin, habile organiste, & ajouta un nouvel éclat à son nom par l'excellence de ses talens. Louis XIV le fit organiste de sa chapelle, & claveciniste de sa chambre. Il réussissoit également dans ces deux instrumens, touchant l'orgue avec autant d'art que de goût, & jouant du clavecin avec une légèreté admirable. Sa composition en ce dernier genre est d'un goût nouveau. Ses diverses *Pièces de Clavecin*, recueillies en 4 vol. in-folio, offrent une excellente harmonie, jointe à un chant aussi noble que gracieux, & aussi naturel qu'original. Ses divertissemens intitulés: *Les Goûts réunis*, ou *l'Apothéose de Lulli & de Corelli*, ont été applaudis comme ses autres ouvrages, non-seulement par les François, mais aussi par tous les étrangers qui aiment la bonne musique.

COUPERIN, (Armand-Louis) organiste de la chapelle de Louis XVI, se distingua également par la science & le charme de ses compositions, par l'exécution la plus brillante, ainsi que par l'art d'enseigner & de former des élèves, art héréditaire dans sa famille. Il étoit recommandable par les qualités du cœur les plus estimables, par une piété vraiment exemplaire, ennemie de tout faste & de tout appareil, par l'aménité d'un caractère sensible & bienfaisant, par la simplicité & la régularité de ses mœurs, par la délicatesse de ses sentimens, qui a nui plus d'une fois à sa fortune, & sur-tout par sa modestie, qui lui faisoit cacher avec le plus grand soin, tout ce

qui pouvoit dérober au public de l'éclat de son mérite ; témoin les motets qu'il a composés pour des maisons religieuses, & qui auroient fait à un musicien la plus belle réputation, mais qu'il n'a jamais voulu livrer au grand jour de l'impression, ni de la publicité. Il a constamment refusé de travailler pour le théâtre, malgré les vives sollicitations des maîtres de l'art, qui l'assuroient du succès le plus brillant. Le premier février 1789, comme il revenoit de l'église de Notre-Dame, il fut renversé & foulé par un cheval ; il mourut le lendemain dans les douleurs les plus aiguës.

COUPLET, (Philippe) Jésuite, né à Malines, alla à la Chine en qualité de missionnaire l'an 1659, & revint en 1680. S'étant rembarqué pour y faire un second voyage, il mourut dans la route en 1693. Il a composé quelques ouvrages en langue chinoise, & plusieurs en latin. I. Il travailla avec les PP. Prosper Intorcetta, Christian Herdrich & François Rougemont, à l'ouvrage intitulé : *Confucius Sinarum philosophus, sive scientia Sinica latinè exposita*, imprimé par ordre de Louis XIV, Paris, 1687, in-fol. Il est rare. On y traite de la morale & de la politique des Chinois ; & dans la préface, on y expose la théologie & les mœurs de ce peuple. On sent bien que tout cela est montré du côté le plus beau. Après cela vient la vie de Confucius : puis les annales que l'on fait remonter fort mal-à-propos à 2952 avant J. C. II. *Catalogus PP. Societatis Jesu qui in imperio Sinarum fidem Christi propagarunt*, Paris,

1686. Il l'avoit d'abord composé en chinois. C'est une histoire des Jésuites qui ont travaillé à étendre la foi à la Chine. III. *Historia Candida Hiu Christiana Sinenfis*. Cette Histoire parut en françois à Paris en 1688. IV. *Relatio de statu & qualitate Missionis Sinicae*. Elle se trouve presque toute entière dans la *Propylæum Maji des Acta Sanctorum*.

COUPLET, (Antoine) né à Paris & membre de l'académie royale des sciences de cette ville, possédoit à fond l'hydraulique & l'hydrostatique. La ville de Coulange, *Le Vignesi*, en Bourgogne, étoit aussi riche en vin, qu'elle étoit pauvre en eau ; ses habitans étoient obligés d'aller la chercher à une lieue de la ville. Après plusieurs tentatives infructueuses, Couplet, invité par M. d'Aguesseau, seigneur de Coulanges, se rendit sur les lieux au mois de septembre, 1705, trouva ce trésor caché dans le sein de la terre, & fit jaillir l'eau dans la ville en abondance, le 21 décembre de la même année. Cette découverte qui ne coûta pas trois mille livres, valut à l'auteur une devise & l'inscription suivante :

*Non erat ante fluens populis
sitientibus unda ;
At dedit æternas arte Cup-
letus aquas.*

La devise représente un Moïse qui tire de l'eau d'un rocher entouré de sèps de vigne, avec ces mots : *Utile dulci*. On dit que le premier juge de la ville, devenu aveugle, ne voulut s'en fier qu'au rapport de ses mains, qu'il plongea plusieurs fois dans une eau qui devoit repeupler

une ville qu'on étoit sur le point d'abandonner. Couplet avant de retourner à Paris, donna à Auxerre les moyens d'avoir de meilleure eau, & à Courson ceux de recouvrer une source perdue. Il mourut à Paris, le 15 juillet 1732, âgé de 81 ans, dans les sentimens les plus chrétiens & les plus édifiants.

COUR, (Didier de la) né à Monzeville à 3 lieues de Verdun, en 1550, se consacra à Dieu dans l'ordre de S. Benoît. Devenu prieur de l'abbaye de S. Vanne à Verdun, il entreprit d'y introduire la réforme, & y réussit par sa conduite autant que par son zèle. Dieu bénit son travail, & bientôt les religieux de l'abbaye de Moyen-Moustier dans les Vosges, dédiée à S. Hidulpha, suivirent son exemple. Ce fut l'origine de la nouvelle congrégation, connue sous le nom de *S. Vanne & de S. Hidulphe*, approuvée par Clément VIII en 1604. La réforme de ces monasteres fut suivie de celle de plusieurs autres dans les Pays-Bas, dans la Lorraine, dans la Champagne, dans la Normandie, dans le Poitou, &c. Le grand nombre de maisons qui s'offroient tous les jours, obligea dom Didier de la Cour, de proposer l'érection d'une nouvelle congrégation en France, sous le nom de *S. Maur*. On jugea qu'il y auroit trop de difficultés & d'inconvéniens, sur-tout en tems de guerre, d'entretenir le commerce & la correspondance nécessaires entre les monasteres de Lorraine & de France, réunis dans une seule & même congrégation. Ces deux congrégations de S. Vanne & de S. Maur se sont

illustrées par de savans ouvrages & leur zèle pour la Religion; mais l'iniquité des tems a entraîné dans les nouvelles erreurs, un grand nombre d'individus, au grand regret de la généralité de l'ordre. Celle de S. Maur a essuyé d'étranges dégâts, & a vu sortir de son sein une multitude d'écrivains fanatiques & emportés, qui n'ayant rien de l'érudition de leurs prédécesseurs; mais profitant de l'ignorance & de la légèreté du siècle, ont essayé de porter des coups funestes aux dogmes & à la hiérarchie de l'Eglise Catholique. Le pieux instituteur, loin de prévoir les fruits amers qui devoient croître un jour dans son plus cher ouvrage, mourut en odeur de sainteté en 1623, dans sa 72^e année, simple religieux de l'abbaye de Saint Vanne. On a publié sa *Vie* en 1772, in-12.

COURAYER, (Pierre-François) naquit à Rouen en 1681. Etant entré dans l'ordre des chanoines réguliers de St. Augustin, il fut nommé bibliothécaire de Ste. Genevieve à Paris, y chercha à se faire un nom par son opposition à la bulle *Unigenitus*; car c'étoit dans ce tems là un moyen de célébrité pour bien des gens. Cependant le Jansénisme ne paroissant pas l'illustrer assez tôt, il voulut paroître anglican & publia sa *Dissertation sur la validité des ordinations anglicanes*, Bruxelles, 1723, 2 vol. in-12. Dès que cet ouvrage parut, plusieurs savans indignés prirent la plume pour le combattre. Les journalistes de Trévoux, D. Gervaise, le Jésuite Hardouin, le Jacobin Le Quien atta-

querent avec force le nouveau système. Le bibliothécaire de Ste Genevieve, bien éloigné de reconnoître ses torts, les augmenta considérablement par une *Défense* de sa Dissertation, qu'il publia l'an 1725 en 4 vol. in-12. Cette réponse, écrite avec beaucoup de hauteur & peu de raison, fut flétrie, ainsi que la Dissertation, par l'archevêque de Paris, par un grand nombre d'évêques, & supprimée par un arrêt du conseil du 7 septembre 1727. Le P. le Courayer, à l'imitation de tous les sectaires, d'abord intrigans & dissimulés, puis morgant & bravant tout, leva le masque & passa en Angleterre, où deux seigneurs lui accorderent une place à leur table, l'un en été & l'autre en hiver. Cet apostat mourut vers 1774. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de lui : I. Une *Relation historique & apologétique des sentimens du P. le Courayer, avec les preuves justificatives des faits avancés dans l'ouvrage*, Amsterdam, 1729, 2 tom. in-12. Ce livre ne fit que soulever davantage contre lui les Catholiques : il y prétend que la décision des conciles généraux ne dispense pas d'examiner. II. *L'Histoire du Concile de Trente, de Fra-Paolo, traduite de nouveau de l'italien en françois, avec des notes critiques, historiques & théologiques*, Londres, 1736, 2 vol. in-fol.; Amsterdam, 1736, 2 vol. in-4°. Trévoux (sous le titre d'Amsterdam), 3 vol. in-4° : avec la défense de cette version par l'auteur. Le style est clair, mais les remarques sont infectées de l'esprit de secte & des erreurs de

l'auteur : il y établit une espee d'indifférentissime qui ne peut que conduire à une irréligion absolue. III. *L'Histoire de la Réformation par Sleidan, traduite du latin en françois*, 1767, 3 vol. in-4°. Cet ouvrage est accompagné de notes abondantes, où l'auteur discute des faits qu'il a soin d'ajuster à ses vues.

COURBON, (le marquis de) naquit au bourg de Châteauneuf-du-Rhône en Dauphiné, d'une famille peu riche. Né avec beaucoup de penchant pour les armes, il s'échappa du college & alla servir comme volontaire dans l'armée des Pays-Bas. La France & l'Espagne ayant signé la paix bientôt après, il résolut d'aller chercher de l'emploi chez l'étranger. Des voleurs l'ayant entièrement dépouillé en traversant les Pyrénées, un hermite François, nommé du Verdier, lui prêta 50 piastres pour retourner dans sa patrie, où l'on recommençoit à faire des levées. Après diverses aventures, il fit un voyage à Rome, & passa ensuite dans les troupes de l'évêque de Munster : il y fut fait capitaine de cavalerie. La paix ayant été conclue entre la France & l'Empire, il obtint son congé pour aller voir ses parens. Comme il étoit à la fenêtre d'une hôtellerie à Pierrelatte en Dauphiné, il aperçut l'hermite qui l'avoit si obligeamment traité en Espagne, lui rendit ses 50 piastres, & le quitta sans qu'ils se soient jamais revus : conduite qui prouve que la reconnaissance n'étoit pas une de ses qualités. De retour en Allemagne, il servit dans les troupes de l'empereur contre les

Turcs, & après la mort du comte de Rimbouurg, ministre d'état, & grand-maitre de toutes les monnoies de l'Empire, il épousa sa veuve qui lui apporta des biens considérables. Les Vénitiens ayant obtenu la permission de lever des troupes sur les terres de l'Empire, le marquis de Courbon fut mis à la tête d'un régiment de dragons. Son mérite l'éleva au grade de maréchal des camps & armées de la république, & à celui de commandant en chef sous le généralissime. Il contribua beaucoup par sa valeur & par sa prudence à la prise de Coron, & à celle de Navarrin. Il fut emporté d'un coup de canon au siege de Négrepont en 1688, à 38 ans. Une passion démesurée pour la gloire le portoit toujours aux entreprises les plus éclatantes. Il fut regardé comme un aventurier, mais heureux & habile. Aimar, juge de Pierrelatte, son intime ami, publia sa *Vie* à Lyon en 1692, in-12.

COURCELLES, (Thomas de) né à Ayencourt, près de Montdidier en Picardie, au commencement du 15^e siècle, brilla beaucoup par son savoir & son éloquence dans l'université de Paris, dont il fut recteur en 1430, & le député en plusieurs occasions d'éclat. Il assista en 1438 au concile de Basle, en qualité de docteur en théologie; & à celui de Mayence en 1441, comme orateur de l'université. Charles VII l'employa aussi en plusieurs négociations importantes concernant les affaires ecclésiastiques. Elu doyen de l'église de Paris, il prononça en cette qualité l'O-

raison funebre de ce prince à Saint-Denis en 1461. Il étoit en même tems chanoine d'Amiens, & curé de la paroisse de St. André-des-Arts. Il mourut en 1469, avec la réputation de théologien profond, d'orateur éloquent, & d'habile négociateur; talens auxquels une grande modestie ajoutoit encore un nouveau lustre.

COURCELLES, (Pierre de) de Candé en Touraine, publia en 1557 une *Rhétorique françoise*, précédée d'une dédicace vraiment originale, adressée à une abbesse de Jouarre. L'auteur la traite de *très-illustre princesse*, & lui fait de sérieux complimens sur l'*invincible puissance de sa croisse*. Rien ne peut engager à lire un pareil ouvrage, que l'envie de bien connoître l'état de l'éloquence françoise vers le milieu du 16^e siècle; & sous cet aspect, celui-ci est un des meilleurs & un des mieux écrits de son tems.

COURCELLES, (Etienne de) né à Geneve en 1586, exerça le ministère en France pendant plusieurs années. Ayant été déposé, il passa en Hollande, & se fit un grand nom parmi les Protestans Arminiens. Il professa la théologie dans leurs écoles, après le fameux Simon Episcopius, qu'il n'a fait souvent qu'abrégé dans ses ouvrages, mais d'une manière fort nette. Il mourut en 1658. Outre ses productions théologiques, qui furent imprimées in-fol. chez Daniel Elzevir en 1675, on a de lui une nouvelle édition du *Nouveau Testament grec*, avec diverses leçons tirées de plusieurs manuscrits.

C O U

(Luc *d' Auvergne* , imprimé pour la
mançon première fois à Lyon , 1533 ,
pendant in-4° , & la dernière en 1731 ,
& se- in-12. II. *Enchiridion Juris*
tiques , *utriusque terminorum* , ibid. 1543.
76. Il a III. *Hortorum libri xxx* , ibid.
négocia- 1560 , in-fol.
rix des COURT DE GEBELIN ,
Paris) , voyez GEBELIN.
et ou- COURTE-CUISSÉ , (Jean

profitant de sa maladie, assiégeoit une de ses places : il fait promptement assembler ses troupes, & après avoir vainement exhorté son fils à se mettre à leur tête, il marche dans une litiere contre son ennemi. Le soudan alarmé leva le siege & se retira : ce brave vieillard expira bientôt après. Son armée rapporta son corps dans la ville d'Edesse. . . La famille de Courtenay, descendue du fils de Louis-le-Gros, & qui a produit des empereurs de Constantinople & plusieurs autres personnes illustres, n'a pu fournir un prince du sang, reconnu. On n'a jamais voulu convenir de leur descendance par mâles du roi Louis-le-Gros. Hélele, dernier rejeton de cette maison, ayant pris le titre de princesse du sang royal de France dans son contrat de mariage avec Louis de Baufremont, il fut supprimé par arrêt du parlement du 7 février 1737. Son frere Charles-Roger est mort le dernier mâle de cette maison, le 7 mai 1730, à 59 ans. La *Généalogie de cette maison* a été donnée par du Bouchet, Paris, 1661, in-fol. L'épître dédicatoire de cette *Histoire*, adressée au roi, est si hardie, dit l'abbé Lenglet, qu'elle en devient téméraire. Les seigneurs de Courtenay présenterent en vain leurs titres à Henri IV & à Louis XIV. Ce dernier prince leur répondit : » Si mon grand-pere vous a fait tort en vous refusant le titre de princes du sang, je suis prêt à le réparer. » Mais nous ne sommes que les cadets ; prouvez-moi que nos aînés vous ont reconnu, & je vous reconnois à l'instant ».

COURTILZ, (Gatien de) sieur de Sandras, naquit à Montargis en 1644. Après avoir été capitaine au régiment de Champagne, il passa en Hollande l'an 1683, pour y dresser un bureau de mensonges. Sa plume, féconde autant que frivole, enfança une foule de Romans, publiés sous le titre d'*Histoires*, par-là même plus dangereux, parce que les fables qu'il débita, passèrent à travers le peu de vérités qu'il y mêla. De retour en France en 1702, il fut enfermé à la Bastille, où on le retint très-étroitement 9 ans entiers, & il n'en sortit qu'en 1711. Ayant obtenu sa liberté, il épousa la veuve d'un libraire, & mourut en 1712 à Paris, âgé de 68 ans. On a de ce mauvais gazetier : I. *La Conduite de la France, depuis la paix de Nimegue*, in-12, 1683 : ouvrage dans lequel Courtilz vomit des impostures contre sa patrie. II. *Réponse au Livre précédent*, in-12, 1684, dans laquelle il se bat contre lui-même. III. *Les nouveaux Intérêts des Princes*, exposés dans un style assez léger, mais très-souvent avec peu de vérité. IV. *La Vie de Coligni*, en 1686, in-12. Il s'y travestit en religieux, quoiqu'il ait toujours professé la Religion Catholique. Ce livre est aussi inexact que mal écrit. V. *Les Mémoires de Rochefort*, in-12, écrits avec légèreté & avec enjouement, & même, contre sa coutume, avec assez de vérité. VI. *Histoire de la Guerre de Hollande, depuis l'an 1672 jusqu'en 1677* ; ouvrage qui l'obligea de sortir pour quelque tems des états de la république. VII. *Testament poli-*

tique de Colbert, in-12 : mis avec tant d'autres ouvrages de ce genre, dans lesquels, au-lieu de voir l'esprit des testateurs, on ne voit que les rêves des imposteurs qui ont pris leurs noms. Il a l'effronterie de faire dire à Colbert que les évêques de France sont tellement dévoués aux volontés du roi, que s'il avoit voulu substituer l'Alcoran à l'Évangile, ils y auroient donné les mains : calomnie atroce, & démentie par les sentimens universellement connus du clergé de France, qui fait assez voir la supposition de cet écrit. VIII. *Le grand Alexandre frustré*, ou *Les derniers efforts de l'amour & de la vertu*. IX. *Les Mémoires de Jean-Baptiste de La Fontaine*; ceux d'*Artagnan*, 3 vol. in-12; ceux de *Montbrun*, in-12; ceux du *Marquis D...* que les gens oisifs ont lus, mais que les gens de goût ont rejetés : ceux de *Bordeaux*, 4 vol. in-12; ceux de *St-Hilaire*, achevés par l'éditeur, 4 vol. in-12, & écrits avec plus d'exactitude que les précédens. X. *Les Annales de Paris & de la Cour, pour les années 1697 & 1698*. Production frivole & romanesque. XI. On lui attribue la *Vie du vicomte de Turenne*, in-12, publiée sous le nom de *Dubuisson*. XII. *Les Mémoires de Tirconel*, composés sur les récits de ce duc, renfermé comme lui à la Bastille. XIII. *Mercurie historique & politique*, &c. Courtilz familiarité avec la calomnie, & ayant malheureusement de la facilité, publioit volume sur volume, sans épuiser ses fictions. Il a laissé des Manuscrits pour faire 40 vol. in-12; col-

lection de romans historiques; qu'il auroit fallu enterrer avec son auteur : ce n'auroit pas été peut-être un grand mal d'y joindre ses ouvrages imprimés. » Son esprit, dit un critique, » ne pouvoit s'assujettir à aucune règle dans ses compositions. Il est aisé de s'apercevoir qu'il travailloit de mémoire; & sa mémoire a été souvent infidelle, plus souvent encoë séduite par la manie de l'extraordinaire. » Ses écrits sont de nature à n'être jamais consultés par des écrivains peu versés dans la connoissance de l'histoire. » Trop de confiance dans ces sortes d'ouvrages, est le vrai moyen de perpétuer les erreurs, & nous n'en avons déjà que trop en matière historique ». On lui attribue les *Mémoires de Vordac*, qui ne sont pas de lui, quoiqu'ils soient dignes d'en être par les aventures peu vraisemblables qu'on y raconte.

COURTIÏN, (Antoine de) né à Riom en 1622, fut envoyé extraordinaire de France auprès de la reine Christine. Il remplit les devoirs de ce ministère avec autant de fidélité que de prudence. Louis XIV, satisfait de ses services, le nomma, à la prière de Colbert, résident général pour la France vers les princes & états du nord. Cet habile négociateur mourut à Paris en 1684. Il n'avoit pas moins d'attrait pour la piété & pour les lettres, que de talent pour les affaires. On a de lui : I. *Traité de la Civilité*, in-12. II. *Du Point-d'honneur*, in-12. III. *De la Paresse*, ou *l'Art de bien em-*

*Le tems en toutes fortes
lutions*, in-12. IV. *De
nse*, in-12. Il y a de
moralités dans ces dis-
livres ; mais aussi des tri-
& des choses plates. V.
*Traduction du Traité de
& de la guerre de Gro-
n 3 livres*, Paris, 1687,
in-4° ; effacée, selon quel-
ns, par celle de Barbey-
que d'autres jugent beau-
neilleure.

URTIVRON, (Gaspar
equi-Montfort, marquis
l'académie des sciences,
ijon en 1715, se distingua
e militaire & comme
e de lettres. Blessé à Fra-
rg en Bohême, il fut
de quitter le service ; de-
ne s'occupa plus que de
ure des lettres, & mou-
4 octobre 1785. Il est au-
un *Traité d'optique*, Paris,
in-4°, fait selon le sys-
ewtonien. Il a fait en so-
avec M. Bouchu, l'*Art
rges & Fourneaux à fer*.

URTOIS, (Hilaire) avo-
Châtelet de Paris, na-
Evreux sur la fin du 15e
Il a laissé un recueil de
s latines, intitulé : *Hi-
Cortæsi, Neustri, civis
i, volantilla*.

URTOIS, (Jacques)
nmé le Bourguignon, na-
n 1621 dans un village
de Besançon. Son pere
eintre ; le fils le fut aussi,
l'une maniere bien supé-
. Il suivit pendant 3 ans
rmée. Il dessina les cam-
is, les sieges, les mar-
les combats dont il fut
n, genre de peinture pour
il avoit beaucoup de ta-
Ses ouvrages offient une

action & une intelligence peu
communes, de la force & de
la hardiesse, un coloris frais
& éclatant. Ses ennemis & ses
envieux l'ayant accusé sans au-
cun fondement d'avoir empoi-
sonné sa femme, il chercha une
situation plus paisible chez les
Jésuites, & en prit l'habit. La
maison dans laquelle il fut reçu
fut bientôt ornée de plusieurs
beaux morceaux de peinture. Il
mourut à Rome en 1676. Ses
principaux ouvrages sont à
Rome. Parrocel le pere fut son
élève.

COURTOIS, (Guillaume)
frere du précédent, mort en
1679. Disciple de Pierre de
Cortone, il se fit aussi admirer
par ses talens pour la peinture.
Il fut employé par le pape
Alexandre VII, qui charmé de
son travail, lui donna une chaîne
d'or avec son portrait. Peu de
peintres ont aussi bien traité
l'histoire que lui.

COURTONNE, (Jean)
architecte de Paris, a fait preuve
de ses talens par plusieurs bâ-
timens qui y ont été élevés sur
ses plans, & par un *Traité de
perspective pratique*, 1725, in-fol.
Il mourut à Paris en 1735.

COUSIN, (Gilbert) étoit de
Nozeret, petite ville de la Fran-
che-Comté. Il fut domestique &
disciple d'Erasme, puis cha-
noine dans sa ville natale, ce
qui ne l'empêcha pas d'y tenir
une école où il enseignoit les
belles-lettres, & inspiroit en
même tems le Calvinisme à ses
élèves. Le pape S. Pie V en
étant informé, engagea Claude
la Baume, archevêque de Be-
sançon, à le faire arrêter. Il fut
enfermé dans les prisons de l'ar-
chevêché de Besançon en 1567,

& y mourut la même année à 61 ans. On a recueilli ses ouvrages, de mélanges de littérature, d'épigrammes satyriques, & d'annales pleines de contes puérils, sous ce titre : *Gilberti Opera*, Bâle, 1562, in-fol.

COUSIN, (Jean) chanoine de Tournay sa patrie, mort vers le commencement du 17^e siècle, a publié : I. *De Fundamentis Religionis*, Douay, 1597. II. *Histoire de Tournay*, 1619, in-4°, en françois ; pleine de recherches & de particularités intéressantes : on voit que le but de l'auteur étoit d'instruire autant que d'amuser ; & ce but il l'a rempli. III. *Histoire des Saints* qui sont honorés d'un culte spécial, Tournay, 1621, in-8°.

COUSIN, (Jean) peintre & sculpteur, né à Soucy, près de Sens, mort en 1589 ; est le plus ancien artiste François qui se soit fait quelque réputation. Il peignoit sur le verre, suivant l'usage de son siècle. Ses tableaux sont en très-petit nombre. Le plus considérable est le *Jugement universel*, chez les Minimes de Vincennes. Un voleur avoit coupé la toile de ce tableau, & étoit près de l'emporter, si un religieux ne fût survenu : ce qui obligea de le tirer de l'église pour le placer dans la sacristie. Ses morceaux de sculpture n'étoient pas moins recherchés. On a de lui le *Tombeau de l'amiral Chabot*, aux Célestins de Paris. Ce peintre avoit encore le talent de plaire à la cour. Il passa des jours heureux & tranquilles, sous les regnes orageux de François II, Charles IX & Henri III. Cousin laissa quelques *Ecrits sur la*

Giométrie & la Perspective, & un petit *Livre des proportions du Corps humain*. Il excelloit dans le dessin. Ses idées sont nobles, & ses figures ont une belle expression.

COUSIN, (Louis) d'abord bachelier de Sorbonne, ensuite avocat & président à la cour des monnoies, l'un des 40 de l'académie françoise, naquit à Paris en 1627, & y mourut en 1707. La république des lettres lui dut la continuation du *Journal des Savans*, depuis 1687 jusqu'en 1702. Il s'étoit déjà fait connoître par des traductions excellentes, écrites en maître qui possède son original, & non en esclave qui suit servilement son auteur. Les principales sont : I. Celles de l'*Histoire Ecclésiastique d'Eusebe, de Socrate, de Sozomene, de Théodore*, en 4 vol. in-4°, ou 6 vol. in-12. II. *La Version des Auteurs de l'Histoire Byzantine*, en 8 vol. in-4°, réimprimée en Hollande en 10 vol. in-12. III. *La Traduction de l'Histoire Romaine de Xiphilin*, 1 vol. in-4°, ou 2 vol. in-12. Ce ne sont point-là les seuls services qu'il rendit aux gens-de-lettres. Il laissa en mourant sa bibliothèque à St-Victor, avec un fonds de 20 mille livres, dont le revenu doit être employé tous les ans à l'augmentation de la bibliothèque. Il fonda aussi six bourses au collège de Beauvais ; mais cette fondation n'ayant pas été acceptée par les directeurs de ce collège, elle a été transportée à celui de Laon. Le président Cousin étoit un homme d'un commerce doux & aisé, fidele aux devoirs de sa charge, sans négliger les travaux de la littérature.

COUS-

COUSTANT, (Pierre) né à Compiègne en 1654, Bénédictin de S. Maur en 1672, mort à Paris en 1721, s'appliqua comme ses autres confrères à travailler sur les Peres de l'Eglise. S. Hilaire lui tomba en partage, & il en donna une nouvelle édition in-fol. à Paris en 1693, avec des notes également courtes, savantes & judicieuses. Il a eu beaucoup de part à l'édition de *S. Augustin*. On a encore de lui : I. Le 1er. volume des *Lettres des Papes*, qui parut en 1721, avec une préface & des notes, in-fol., la mort ne lui ayant pas permis de pousser plus loin son travail. Dans sa Dissertation préliminaire sur l'autorité du pape, il prouve solidement par des passages de S. Cyprien, d'Oprat, de S. Jérôme, &c. ce que S. Boniface affirme : savoir, que l'Eglise a toujours reconnu que la primatie du siege de Rome, vient de J. C., qui la donna à S. Pierre, & non des empereurs, comme le prétendoit Photius, pour établir son schisme. Il montre qu'on honore d'un culte public, tous les papes qui ont siégé jusqu'au commencement du 6e siecle, à l'exception de Libere. Encore ce dernier se releva-t-il de sa chûte avec tant de zele & de piété, que S. Ambroise ne parle de sa vertu qu'avec admiration. II. *Défense des Regles de Diplomatie du savant Mabillon, contre le jésuite Germond*, où il n'est pas toujours impartial & équitable.

COUSTELIER, (Antoine-Urbain) libraire de Paris, mort dans cette ville le 24 août 1763, est auteur de plusieurs brochures
Tome III.

frivoles, qui lui ont fait moins de réputation que ses Editions de quelques poètes & historiens latins, & dont les principales sont : I. Celles de *Virgile*, 3 vol. in-12; d'*Horace*, 2 vol. in-12; de *Catulle*, *Tibulle* & *Properce*, in-12; de *Lucrece*, de *Phedre*, de *Martial*, chacun 1 vol. in-12, avec de belles figures; de *Perse* & *Juvenal*, in-12, sans figures. II. Celles de *Jules-César*, 2 vol. in-12, avec cartes & figures; de *Cornelius Nepos*, de *Salluste*, de *Velleius Paterculus*, d'*Eutrope*, tous in-12 avec figures. M. Barbou a réimprimé cette collection avec grand succès.

COUSTOU, (Nicolas) sculpteur ordinaire du roi, naquit à Lyon en 1658, & mourut à Paris en 1733, membre de l'académie royale de peinture & de sculpture. Il avoit fait un voyage en Italie, en qualité de pensionnaire du roi. C'est-là qu'il produisit sa belle statue de l'empereur *Commode*, représenté en *Hercule*, un des ornemens des jardins de Versailles. De retour en France, il décora Paris, Versailles & Marly de plusieurs morceaux excellens. Le magnifique *Groupe* qui est derrière le maître-autel de Notre-Dame de Paris, est de lui. On voit dans toutes ses productions un génie élevé, joint à un goût sage & délicat, un beau choix, un dessin pur, des attitudes vraies, pathétiques & nobles, des draperies riches, élégantes & moëlleuses.

COUSTOU, (Guillaume) frere du précédent, directeur de l'académie royale de peinture & de sculpture, mort en 1746, à 69 ans, se rendit aussi très-

célèbre par le nombre & la perfection des ouvrages sortis de son ciseau. Le *Mausolée du cardinal Dubois*, dans l'église collégiale de S. Honoré ; les *Figures de la Seine & de la Fontaine d'Arcueil* au Château-d'Eau, place du Palais-Royal ; celles d'*Hercule & de Pallas* à l'hôtel de Soubise, de *Mars & de Minerve* aux Invalides ; le bas-relief représentant *Louis XIV à cheval*, dans une portion ceintrée de la porte de cet hôtel-royal ; l'Ouvrage considérable qu'il fit pour Lyon sa patrie ; les deux magnifiques *Groupes* qui sont à Marly, représentant *deux Chevaux domptés par des Ecuyers*, sont autant de monumens qui consacrent son nom à l'immortalité.

COUSTOU, (Guillaume) fils de Nicolas, naquit à Paris en 1716, & hérita des talens de son pere & de son oncle ; après avoir remporté le prix de sculpture à l'âge de dix-neuf ans, il alla les perfectionner à Rome. De retour dans sa patrie il fut chargé de faire l'*Apothéose* de S. Xavier en marbre pour les Jésuites de Toulouse ; cet ouvrage lui fit une réputation, & plusieurs princes employèrent son ciseau. Il fit un *Apollon* que l'on voit à Bellevue près Paris, *Vénus & Mars* qui garnissent les galeries de Berlin. Enfin il fut chargé de faire le *Mausolée* de M. le Dauphin, fils de Louis XV & de madame la Dauphine, son épouse, pour être posé à Sens. Deux urnes sont placées sur un piédestal : la Religion les couronne ; l'Immortalité fait un trophée de leurs vertus ; le Temps couvre les urnes du voile funebre ; l'Amour

conjugal déplore leur perte. Coustou venoit d'achever ce monument, lorsqu'il mourut le 23 juillet 1777. La sculpture qui orne l'église de Ste Genevieve, un des plus beaux édifices que les hommes aient élevé à la gloire de l'Eternel, est encore de cet habile artiste ; le roi en fut si satisfait, qu'il décora Coustou de l'ordre de S. Michel.

COUSTUREAU, (Nicolas) sieur de la Jaille, président de la chambre des comptes de Bretagne, intendant-général de la maison de Montpensier, mort en 1596, est connu par la *Vie de Louis de Bourbon, premier duc de Montpensier, souverain de Dombes*. Elle a été publiée avec des additions par Jean du Bouchet, Rouen, 1642, in-4°. L'auteur de cette Vie s'est contenté de faire une relation simple des choses dont il avoit été témoin. Il s'en trouve beaucoup concernant les premiers troubles de la Religion en 1562, qu'on chercheroit en vain ailleurs.

COUTEL, (Antoine) né à Paris en 1622, & mort à Blois, seroit un poète aujourd'hui parfaitement oublié, sans son recueil de Poésies, intitulé : *Prom'nades de Messire Antoine Coustel*, dont on accuse, avec assez de fondement, madame Desbouilleres d'avoir tiré parti dans ses Poésies, & sur-tout dans son Idylle des *Moutons*, prise presque mot à mot du recueil de Coustel. La seule différence qui se trouve entre l'ouvrage de celui-ci & de madame Desbouilleres, est que l'un est en grands vers, rangés par quatrains, & l'autre en vers libres : à cela près les pensées, les expressions, le

tours, les rimes sont absolument les mêmes. On a voulu justifier cette dame-poète sur ce larcin, en accusant l'auteur des *Promenades* d'être le vrai plagiaire ; mais on oublioit que l'édition des Poésies de Cotel a précédé de plusieurs années l'impression des premiers ouvrages de Mde. Deshouilleres. Du reste, ces vols littéraires ne sont pas rares. Combien d'auteurs dans ce siècle donnent pour fruits de leurs veilles & le résultat de leurs propres réflexions, ce qui à aucun égard ne leur appartient pas ?

COUTO, (Diego de) né à Lisbonne en 1542, fit divers voyages dans les Indes, & se maria à Goa, où il mourut en 1616, âgé de 74 ans. Il continua l'*Histoire des Indes de Barros* ; mais il n'y a eu que la 12^e décade de cette Histoire, imprimée à Rouen en 1645. Il est encore auteur d'un *Traité contre la Relation d'Ethiopie de Louis de Urreta*.

COUTURE, (Jean-Baptiste) né au village de Langrune, diocèse de Bayeux, en 1651, professeur d'éloquence au collège royal, membre de l'académie des inscriptions & belles-lettres, mourut en 1728. On voyoit quelquefois à ses leçons d'éloquence des professeurs mêmes. Ce savant joignit le goût à l'érudition. Les *Mémoires* de l'académie offrent plusieurs *Dissertations* de lui sur le *Faste & la Vie privée des Romains*, sur leurs *Vétérans*, sur quelques *Cérémonies de leur Religion*, &c. » Une preuve certaine que nous dégénérons en tout, dit un auteur, c'est qu'on remarque en lisant les *Mémoires* de cette académie,

» que plus on s'éloigne des tems
» de sa fondation, plus les dissertations deviennent foibles,
» maigres & stériles ». On peut en dire aujourd'hui autant de presque toutes les académies : cependant il faut convenir que celle des *inscriptions* s'est soutenue avec plus de dignité & plus long-tems que la plupart des autres.

COUTURES, (Jacques Parrain, baron des) natif d'Avranches, écrivain aussi fécond qu'ennuyeux, mort en 1702, quitta, malheureusement pour le public, les armes pour le cabinet. Il est connu par une mauvaise *Traduction de Lucrece*, avec des remarques, Amsterdam, sous le titre de Paris, 1692, 2 vol. in-12. On dit que le baron des Coutures pensoit à-peu-près comme le poète latin, sur les premiers principes des choses. Avant *Lucrece*, il avoit traduit la *Génése*, Paris, 1687 & 1688, 4 vol. in-12 : montrant un goût égal pour le sacré & le profane. On a encore de sa plume plusieurs autres ouvrages de morale & de galanterie, dignes de l'oubli où ils sont.

COUTURIER, (Pierre) natif du Maine, nommé ordinairement *Petrus Sutor*, docteur de la maison & société de Sorbonne, enseigna long-tems avec distinction. Les dangers du monde & les attraits de la solitude le portèrent, dans un âge mûr, à se faire Chartreux. Il mourut le 18 juin 1537, après avoir rempli les premiers emplois de son ordre. On a de lui : I. Un traité *De votis Monasticis*, in-8^o, contre Luther : c'est un de ses meilleurs ouvrages. II. Un autre *De potestate Ecclesiæ in*

occulis, in-8°. III. Un *Traité contre le Fèvre d'Etaples*, pour prouver que Ste Anne avoit été mariée trois fois; dispute pour le moins inutile, mais dans laquelle Couturier mit beaucoup de chaleur. IV. *De vita Carthusiana libri duo*, in-8°. Le Chartreux n'oublie pas l'aventure du Chanoine ressuscité pour annoncer qu'il étoit en enfer (Voyez *DIOCRE*). V. *De translatione Bibliorum*, 1525, in-fol.

COWEL, (Jean) né à Erensborough en 1554, enseigna le droit à Cambridge & y mourut en 1612. On a de lui: I. *Institutiones Juris Anglicani*, Cambridge, 1605, in-8°. II. *L'interprète ou Dictionnaire de Droit*, 1684, in-fol.

COWLEY, (Abraham) né à Londres en 1618, mort en 1667 à 49 ans, montra beaucoup de goût pour tous les genres de poésie, excepté pour le dramatique. Ses maîtresses étoient le sujet ordinaire de ses vers. Il est principalement connu par un *Poème en 4 chants, sur les infortunes de David*, où il y a de l'imagination. Ses talens lui acquirent l'estime des courtisans de Charles I, prince malheureux, auquel il fut toujours fidèle. Il suivit la reine, obligée de se retirer en France. Charles II, qui lui avoit des obligations, l'honora de son estime & de ses bienfaits. En apprenant sa mort, ce prince dit: *Je viens de perdre l'homme du royaume, qui m'étoit le plus attaché*. Ses Ouvrages ont été recueillis à Londres, 2 vol. in-8°; ou 1710, 3 vol. in-4°. Il se fit lui-même cette épitaphe, se regardant comme mort au monde & enterré dans la solitude où il vi-

voit. Elle suffit pour montrer que Hume, qui parle peu avantageusement de ses talens poétiques, ne les a pas assez connus. Elle est pleine de sentiment, d'une sage & douce philosophie, exprimée avec des graces naturelles & touchantes.

*Hic, o viator, sub tære parvulo
Couleius hic est conditus, hic*

*jacet
Defunctus humani laboris
Sorte supervacuaque curæ.
Non indecoræ paupertate nitens,
Et non inerti nobilitis otio
Vanoque dilectis popello
Divitiis animosus hostis.
Possis ut illum dicere mortuum,
En terra jam nunc quantum*

*sufficit:
Exempta sit curis, viator,
Terra sit illa levis, precare.
Huc sparge flores, sparge bre-
ves rosas,
Nam vita gaudet mortua flori-
bus;*

*Herbisque odoratis corona
Vatis adhuc cinerem calen-
tem.*

COWPER, (Guillaume) chirurgien Anglois de Chester, qui s'est acquis beaucoup de réputation. Nous avons de lui un excellent *Traité des Muscles*, qu'il publia l'an 1694. Il a donné aussi un *Supplément à l'Anatomie de Bidloo*. On le trouve dans l'édition de 1739 & 1750. Tous les écrits de Cowper sont parsemés d'observations chirurgicales très-curieuses. On a encore de lui des ouvrages sur les Antiquités de Chester.

COXIS ou COXCIE, (Michel) peintre Flamand, né à Malines en 1497, disciple de Raphaël, mourut par accident à Anvers en 1592, à 95 ans, étant tombé d'un échafaud sur lequel il travailloit. Ses tableaux sont fort

C O Y

recherchés & difficiles à trouver.

COYER, (l'abbé) né à Beaume les-Nones en Franche-Comté, se fit Jésuite, & ne tarda pas à rentrer dans le monde, se rendit à Paris vers 1751, chercha pour subsister des ressources dans sa plume, & y mourut le 20 juillet 1782. On a de lui : I. *Bagatelles morales*, qui ont eu pendant quelque tems un grand succès; mais l'examen fit bientôt voir que ce n'étoient que des bagatelles : l'ironie, qui est la figure favorite de l'auteur, y regne jusqu'à la satiété; d'ailleurs il y en a quelques-unes qui sont très-improprement appelées *Morales*. II. *La Noblesse commerçante*, petite brochure aujourd'hui presque oubliée, & qui cependant fut, dit-on, l'occasion d'une loi qui donnoit la noblesse aux commerçans distingués. III. *De la Prédication*; ouvrage d'un déclamateur ironique, qui ne laisseroit pas soupçonner que Coyer fut prêtre. Il y veut prouver qu'il est inutile de prêcher; comme si pour corriger & instruire les hommes, des *Bagatelles* futiles valaient mieux que les Sermons des Bourdaloue & des Massillon. Ces trois ouvrages ont été réunis en 2 vol. in-12. IV. *Histoire de Jean Sobieski*, 1761, 3 vol. in-12, écrite à-peu-près dans le goût des *Bagatelles*, d'une manière peu digne de la majesté de l'histoire, pleine d'assertions & de maximes hasardées. V. *Voyage d'Italie & de Hollande*, 1775, 2 vol. in-12. L'abbé Coyer avoit parcouru ces deux pays, moins en observateur profond, qu'en François léger qui donne à tout un coup-d'œil superfici-

C O Y 373

ciel; & fait rapidement quelques remarques analogues à la mobilité de son esprit, de ses goûts & de son caractère; ce qui fit dire à l'abbé Voisenon: *Il a voyagé, il est revenu, & seroit bien de repartir*. VI. *Nouvelles observations sur l'Angleterre*, 1779, in-12. On doute qu'elles soient nouvelles, puisque c'est le *Londres* de M. Grosley, abrégé & retourné, à quelques remarques près, pleines de néologisme & d'affectation d'esprit. L'abbé Coyer, malgré son habit, avoit pris goût pour la philosophie moderne; on s'en aperçoit sans peine dans ses ouvrages.

COYPEL, (Noël) peintre, né à Paris en 1629, d'un bourgeois de Cherbourg, fit, sous le célèbre Vouet, des progrès rapides dans la peinture, pour laquelle il avoit un talent décidé. Nommé directeur de l'école française à Rome, il prit possession de cette place avec une pompe qui fit honneur à sa nation. Son fils, Antoine Coytel, âgé seulement de 12 ans, suivit son pere dans ce voyage. Les Italiens admirèrent le mérite consommé de l'un, & les grandes espérances que donnoit l'autre. Ce célèbre artiste, qui peignoit encore à 78 ans les grands morceaux à fresque qui sont au-dessus du maître-autel des Invalides, mourut en 1707. Ses principaux ouvrages sont dans l'église de Notre-Dame de Paris, au Palais-Royal, aux Tuilleries, au vieux Louvre, à Versailles, à Trianon. Les artistes qui aiment les compositions heureuses, une belle expression, un bon goût de dessin, soutenu d'un coloris admirable, les vont étudier.

COYPEL, (Antoine) fils du précédent, né à Paris en 1661, avec des dispositions très-heureuses pour la peinture, se forma à Rome sur les chef-d'œuvres qui y brillent. Son mérite le fit choisir par Monsieur, frere unique de Louis XIV, pour être son premier peintre. Le roi lui donna, en 1714, la place de directeur des tableaux & dessins de la couronne, avec celle de directeur de l'académie. Le duc d'Orléans, régent du royaume, fit nommer Coypel premier peintre de Louis XV en 1716, & ennobir l'année suivante. Ce même prince, n'étant encore que duc de Chartres, voulut être disciple de ce grand maître. Le maître dédia à son élève vingt discours remplis de préceptes confirmés par des exemples, & surtout par ceux des meilleurs peintres. Ces *Discours* parurent à Paris, in-4°, en 1721. Coypel en:endoit supérieurement le poétique de son art. Il inventoit facilement, & exprimoit avec beaucoup de succès les passions de l'ame. Ses compositions sont nobles, ses airs de têtes agréables. Il mourut à Paris en 1722.

COYPEL, (Noël Nicolas) frere du précédent, se distingua par la correction, l'élégance, l'agrément du dessin, & par une imitation heureuse de ce que la nature a de plus gracieux. Il auroit peut-être surpassé ses freres, par la légéreté de sa touche, la fraîcheur de son pinceau, la richesse de ses compositions, si la mort ne l'eût emporté le 14 décembre 1735, à 43 ans, d'un coup qu'il s'étoit donné à la tête.

COYPEL, (Charles - Antoine) mort à Paris en 1752,

âgé de 58 ans, fils d'Antoine, se montra digne de la famille dont il sortoit. Les places de premier peintre du roi & de M. le duc d'Orléans, & de directeur de l'académie royale de peinture & de sculpture, qu'il a remplies avec honneur jusqu'à sa mort, en sont des preuves authentiques. Il écrivoit d'ailleurs très-bien. Outre divers *Discours academiques* qu'on trouve dans le *Mercur* de France, 1752, il avoit composé plusieurs *Pieces de Théâtre*; mais tout cela ne vaut pas ses ouvrages pittoresques, universellement applaudis pour la justesse, la variété & la noblesse de l'expression, pour le brillant du coloris & la facilité de la touche.

COYSEVOX, (Antoine) sculpteur Lyonnais, né en 1640, mort en 1720, passa en Alsace à l'âge de 27 ans, pour décorer le palais de Saverne du cardinal de Furstemberg. De retour en France, il fut chancelier de l'académie de peinture & de sculpture, travailla à différents bustes de Louis XIV, & à d'autres ouvrages pour les maisons royales. Egalement gracieux & élevé, naïf & noble, son ciseau prenoit le caractère des différentes figures qu'il avoit à représenter. Des dehors simples, une probité scrupuleuse, une modestie rare avec des talens supérieurs, le faisoient tant aimer que ses ouvrages le faisoient admirer.

COZZANDUS, (Léonard) moine du 17^e siècle, natif de Bresse, est auteur de plusieurs ouvrages qui font honneur à son savoir. I. *De Magisterio antiquorum Philosophorum*. II.

D'un traité *De Plagio*. III. D'un autre intitulé : *Epicurus expensus*. Il y a dans ces ouvrages beaucoup d'érudition & des remarques très-sensées.

CRAIG, (Pierre) religieux Franciscain, natif de Malines, mourut dans cette ville en 1553, à 83 ans, après avoir été élevé aux premières charges de son ordre. On a de lui une *Collection des Conciles*, Cologne, 2 vol. in-fol. Il est le second éditeur des conciles, le premier fut Jacques Merlin. Ces premières collections contiennent quantité de faux actes que la sagacité des critiques du 17^e siècle a su séparer des véritables.

CRAIG, (Nicolas) *Cragius*, né vers l'an 1541 à Ripen, fut recteur de l'école de Coppenhague en 1576. Il se maria 2 ans après, & se mit ensuite à voyager dans toute l'Europe. A son retour, il trouva chez lui deux enfans qui ne lui appartenoient point. Il s'en délivra, aussi-bien que de leur mere, en faisant casser son mariage; mais cette aventure ne l'empêcha pas de se remarier. Son génie pour les affaires lui procura plusieurs négociations importantes, dans lesquelles il satisfit beaucoup le roi de Danemarck, qui l'employoit. Il mourut en 1602, laissant un ouvrage latin très-estimé sur la *République des Lacédémoniens*, imprimé pour la 1^{re} fois en 1592, réimprimé à Leyde, 1670, in-8^o; & les *Annales de Danemarck* en six livres, depuis la mort de Frédéric I, jusqu'à l'année 1550. Elles sont meilleures à consulter qu'à lire. On les a réimprimées à Coppenhague en 1737, in-fol.

CRAIG, (Thomas) juriconsulte Ecoslois, fait chevalier par le roi d'Angleterre, mourut en 1608. Il est auteur d'un savant *Traité des Fiefs d'Angleterre & d'Ecosse*, réimprimé à Leipsick en 1716, in-4^o; & d'un autre, *Du Droit de succéder au royaume d'Angleterre*, in-fol.

CRAIG, (Jean) mathématicien Ecoslois, s'est fait un nom célèbre par un petit écrit de 36 pages, fort rare, imprimé à Londres en 1699 sous le titre de *Theologia Christiana Principia mathematica*. Jean-Daniel Titius en a donné une nouvelle édition à Leipsick, en 1755, in-4^o. Elle est ornée d'une préface savante sur la vie & les ouvrages de Craig. Cet auteur y calcule la force & la diminution des choses probables. Il établit d'abord ce principe très-faux, que tout ce que nous croyons sur le témoignage des hommes, inspirés ou non, n'est que probable. Il suppose ensuite que cette probabilité va toujours en diminuant, à mesure qu'on s'éloigne du tems auquel les témoins ont vécu; & par le moyen des calculs algébriques, il trouve que la probabilité de la Religion chrétienne peut durer encore 1454 ans. Elle seroit nulle après ce terme, si Jesus-Christ ne revenoit cette éclipse par son second avènement, comme il prévint celle de la religion judaïque par son premier. L'abbé Houteville a réfuté ces rêveries, dans sa *Religion chrétienne prouvée par les faits*. » Pour » quoi, dit un auteur moderne, » l'histoire de Jules-César, par » exemple, seroit-elle aujourd'hui

» d'hui moins croyable ou moins
 » crue que du tems de Henri
 » IV ou de Louis XI ? Au con-
 » traire, la critique devenue
 » plus éclairée & plus sûre,
 » n'a-t-elle pas rendu cette
 » histoire plus incontestable ?
 » La Religion chrétienne est
 » mieux démontrée par sa du-
 » rée même, par sa persévé-
 » rance, ses triomphes éton-
 » nans & multipliés, qu'elle ne
 » l'étoit dans les premiers sie-
 » cles. Si (comme nous n'en
 » pouvons douter) elle fort
 » encore glorieuse de la crise
 » actuelle, les faits qui l'ont
 » établie, recevront un nou-
 » veau degré de certitude ».

CRAMAIL ou CARMAIN,
 (Adrien de Montluc, comte de)
 petit-fils du maréchal de Mont-
 luc, fut maréchal de camp,
 gouverneur du pays de Foix.
 Il étoit nommé pour être che-
 valier des ordres du roi, lors-
 qu'étant entré dans les intrigues
 de madame du Fargis contre le
 cardinal de Richelieu, il fut
 mis à la Bastille après la jour-
 née des Dupes en 1630. Il mou-
 rut en 1646, à 78 ans, ne lais-
 sant qu'une fille, qui porta ses
 biens dans la maison d'Escou-
 bleau. Il est auteur de la comé-
 die *des Proverbes*, 1644, in-8°,
 réimprimée plusieurs fois de-
 puis. On lui attribue aussi les
Jeux de l'Inconnu, recueil de
 quolibets assez plats, & les
Pensées du Solitaire.

CRAMER, (Jean-Frédéric)
 professeur à Duisbourg, con-
 seiller du roi de Prusse, & ré-
 sident de ce prince à Amster-
 dam, possédoit la science des
 médailles. Il mourut à La Haye
 en 1715. On a de lui : I. *Vin-*
diciæ nominis Germanici contra

quosdam obstrictores Gallos ;
 Berlin, 1694, in-fol. Cet écrit
 est principalement contre cette
 question du Jésuite Bouhours :
Si un Allemand pouvoit être
bel-esprit. » Peut-être, cepen-
 » dant, dit un auteur fort sensé,
 » cette question est-elle hono-
 » rable aux Allemands, & ne
 » devoit pas être réfutée. Car
 » est-il bien vrai qu'il y a une
 » idée de mérite réel, attachée
 » à ce qu'on appelle *bel-esprit* ?
 » Il paroît au reste qu'aujourd'
 » d'hui la question de Bou-
 » hours n'a plus lieu, & que
 » l'Allemagne abonde en *beaux*
 » *esprits*. Mais le *bon esprit* y
 » devient proportionnellement
 » rare ». II. *Puffendorfi intro-*
ductio ad historiam præcipuorum
regnum & statuum modernorum
in Europâ, Utrecht, 1703,
 in-12. Il n'est pas nécessaire
 d'avertir que cette traduction
 n'est pas d'une latinité bien pure ;
 le titre le démontre assez. Le
 traducteur a conservé les fautes
 de l'original qu'il auroit dû re-
 dresser dans des notes.

CRAMER, (Gabriel) né à
 Geneve en 1704, professeur de
 mathématiques dès l'âge de 19
 ans, se fit un nom dans l'Eu-
 rope par ses progrès dans les
 sciences exactes. Il mourut en
 1752 à Bagnols en Languedoc,
 où il étoit allé dans l'espérance
 de rétablir sa santé ruinée par
 le travail. Les mathématiciens
 lui doivent : I. Une *Introduction*
à la Théorie des Lignes courbes,
 imprimée en 1750, in-4°. Il
 fait usage de l'analyse de Des-
 cartes, mais en la perfection-
 nant & en l'appliquant à toutes
 les courbes géométriques. II.
L'Édition des Œuvres de Jac-
ques & Jean Bernoulli, en 6 vol.

in-4°, en 1743. Ce recueil est fait avec un soin & une intelligence qui méritent la reconnaissance de tous les géomètres. Cramer étoit disciple de Jean Bernoulli.

CRAMER, (Jean-Jacques) né à Elgg dans le canton de Zurich, en 1673, se rendit très-habile dans les langues orientales, & les professa à Zurich & à Herborn. Il mourut dans la première ville, en 1702. Ses principaux ouvrages sont : I. *Exercitationes de ara exteriori Templi secundi*, Leyde, 1697, in-4°. II. *Theologia Israelitica*, Bâle, 1699, in-4°.

CRAMER, (Jean-Rodolphe) frere du précédent, naquit à Elcan en 1678. Il fut professeur d'hébreu à Zurich après la mort de son frere, & ensuite professeur de théologie. Il eut plusieurs autres places honorables, & mourut en 1737. On a de lui : I. Un grand nombre de *Theses théologiques* en latin. II. Plusieurs *Dissertations* latines. III. Neuf *Harangues* ; & d'autres ouvrages, où l'on trouve de l'érudition.

CRAMMER ou CRANMER, (Thomas) né à Astafon en Angleterre, l'an 1489, professa pendant quelque tems avec succès dans l'université de Cambridge. Un mariage, qui le fit chasser de cette école, commença à le faire connoître ; & le divorce de Henri VIII fixa tous les yeux sur lui. Il fut le premier qui écrivit en 1530, pour l'appuyer. Son livre assez mauvais, mais nécessaire à un prince dégoûté de sa femme, lui assura la faveur du roi. Henri l'envoya à Rome pour y déposer les esprits à approuver la

dissolution de son mariage. Il se masqua si habilement dans cette cour, que le pape Clément VII, quoique prévenu contre lui par sa conduite & par ses ouvrages, le fit son pénitencier. Il passa ensuite en Allemagne, où il se maria secrètement avec la sœur d'Oslander, ministre aussi fameux par ses variations que par ses fureurs. Devenu archevêque de Cantorberi, & depuis longtemps le ministre des passions de Henri, il fait déclarer nul par le clergé d'Angleterre, le mariage de ce prince avec Catherine d'Aragon, approuve son mariage avec Anne de Boulen, & ne rougit point d'accompagner cette nouvelle reine à son entrée dans Londres. Son exemple fit plus de schismatiques que tous ses raisonnemens. Plusieurs citoyens furent condamnés à mort, pour n'avoir pas voulu reconnoître la suprématie de Henri : Cramer, l'instigateur de ces meurtres, ne prévoyoit pas qu'il périroit aussi un jour sur un échafaud. Au commencement du règne de la reine Marie, il fut arrêté comme un traître & un hérétique sanguinaire. Il abjura dans l'espérance de sauver sa vie. Marie ne le condamna pas moins à mourir, en 1556. Alors il rétracta son abjuration, & déclara sur le bûcher qu'il mourroit luthérien. Les Protestans ont dit autant de bien de ce prélat courtisan, que les Catholiques-en ont dit de mal. » Mais » quel homme, suivant Bos- » suet, qu'un évêque qui étoit » en même tems luthérien, » marié en secret, sacré arche- » vêque suivant le Pontificat

» Romain, soumis au pape dont
 » il détestoit la puissance, di-
 » sant la Messe qu'il ne croyoit
 » pas, & donnant pouvoir de la
 » dire » ! C'est pourtant cet
 homme que Burnet donne pour
 un *Athanase* & pour un *Cyrille* :
 tant l'esprit de parti fascine les
 yeux, & tant il est dangereux
 qu'un sectaire controversiste se
 mêle d'être historien ! La foi-
 ble de Crammer égalait ses
 fureurs & son incontinence.
 » Il se fit catholique, dit un
 » écrivain judicieux, pour avoir
 » la vie ; & mourut protestant
 » pour se venger de ceux qui
 » la lui avoient refusée » Il est
 faux qu'avant de s'élaner dans
 le bûcher, il ait brûlé la main
 qui avoit signé son abjuration.
 Il étoit enchaîné & lié au bû-
 cher, & ne pouvoit par consé-
 quent attendre que sa main fut
 brûlée pour s'y élaner : c'est
 un conte inventé par Burnet.
 On a de Crammer : I. *La Tra-
 dition nécessaire du Chrétien*.
 II. *Defensio Catholicae doctrinae*,
 Embden, 1557, in-8° ; & plu-
 sieurs ouvrages en anglois & en
 latin.

CRAMOISY, (Sébastien)
 imprimeur de Paris, se distin-
 gua par une grande capacité
 dans son art. On lui donna la
 direction de l'imprimerie du
 Louvre, nouvellement établie
 par les soins du cardinal de Ri-
 chelieu. Ses éditions n'étoient
 ni aussi belles ni aussi exactes
 que celles des Etienne, des
 Manuce, des Plantin & des
 Froben ; mais après les chef-
 d'œuvres de ces célèbres im-
 primeurs, elles peuvent tenir
 une place honorable. Il mourut
 à Paris en 1669. Le *Catalogue de
 ses Editions* a été imprimé plus

d'une fois par lui & par son pe-
 tit-fils, qui lui succéda dans la
 direction de l'imprimerie royale.

CRANTOR, philosophe &
 poète Grec, natif de Solos en
 Cilicie, fut un zélé défenseur
 de la doctrine de Platon, & le
 premier qui la commenta ; Ho-
 race le met à côté de Chryssippe
 pour le talent de prêcher la mo-
 rale, *Melius Chryssippo & Cran-
 tore* ; mais s'il n'a pas mieux mo-
 ralisé que Chryssippe (voyez ce
 mot), on ne doit pas avoir une
 grande idée de ses leçons. Il est à
 croire que, comme tous les phi-
 losophes qui prêchent sans sanc-
 tion & sans principes fixes, il
 aura dit des choses bonnes &
 mauvaises, absurdes & raison-
 nables. Il mourut d'hydropisie
 dans un âge peu avancé, laissant
 plusieurs ouvrages que nous
 n'avons plus : entr'autres, un
 livre *De la Consolation*, qu'on
 estimoit beaucoup ; quelques
 critiques prétendent qu'il étoit
 intitulé *du Deuil*, se fondant sur
 un passage de Diogene Laërce,
 qui dit : *On admire principale-
 ment son livre du Deuil*. Cicéron
 dit aussi : *Legimus omnes Cran-
 toris, veteris academici, de
 Luclu*. Il en donne ensuite une
 idée qui paroît un peu flattée.
 Il florissoit vers l'an 315 avant
 J. C.

CRANTZ, voyez KRANTZ.

CRAON, (Pierre de) d'une
 famille ancienne, s'attacha à
 Louis d'Anjou, qui étoit alors
 en Italie. Ce prince l'envoya en
 France, pour chercher de l'ar-
 gent & du secours ; mais au lieu
 de remplir sa commission, il se
 livra à la débauche avec les
 courtisanes de Venise. Le duc
 d'Anjou, ayant attendu long-
 tems sans avoir des nouvelles,

mourut de chagrin. Le duc de Berri menaça le commissionnaire infidèle de le livrer au dernier supplice ; mais sa naissance & ses richesses le sauverent. Craon se fit connoître par un nouveau crime, qui réveilla la mémoire du premier. Le duc d'Orléans l'avoit disgracié : il s'imagina que le connétable de Clifson lui avoit rendu de mauvais offices, & il l'assassina à la tête d'une vingtaine de scélérats, le jour de la Fête-Dieu, en 1391. Le connétable n'étant pas mort de ses blessures, poursuivit son assassin, réfugié chez le duc de Bretagne, qui lui dit en le recevant : » Vous avez fait » deux fautes dans la même » journée ; la première d'avoir » attaqué le connétable, & la » seconde de l'avoir manqué ». Les biens de l'assassin furent confisqués & donnés au duc d'Orléans, son hôtel changé en un cimetière, & ses châteaux démolis. Avant ce meurtre, il avoit obtenu du roi Charles VI, qu'on donneroit des confesseurs aux criminels qui alloient au supplice. Richard II, roi d'Angleterre, demanda sa grâce quelque tems après, & l'obtint. Craon revint à la cour, s'y montra hardiment ; tandis que Clifson, qui avoit si bien mérité de l'état, en étoit banni.

CRAPONE, (Adam de) gentilhomme Provençal, natif de Salon, fit en 1558 le canal qui porte son nom, tiré de la Durance jusqu'à Arles. Il avoit aussi entrepris de joindre les deux mers en France : projet qui ne fut exécuté que sous Louis XIV, quoique Henri II lui eût donné des commissaires pour commencer ce travail

important. Crapone entendoit parfaitement les fortifications. Henri II l'ayant envoyé à Nantes en Bretagne, pour démolir une citadelle commencée sur un mauvais terrain, il fut empoisonné par les premiers entrepreneurs, à l'âge de 40 ans.

CRASSET, (Jean) natif de Dieppe, Jésuite, mort en 1692, publia divers ouvrages de piété, parmi lesquels on distingue les *Méditations pour tous les jours de l'année*, ouvrage solide & plein d'onction. Il a donné aussi une *Histoire du Japon*, &c. en 2 vol. in-4°, Paris, 1715. Les actes des martyrs y sont rapportés dans un très-long détail ; & c'est une des raisons pour lesquelles on lui préfère l'ouvrage du P. Charlevoix. Il a encore donné une *Dissertation sur les Oracles des Sybilles*, Paris, 1678 ; elle fut attaquée par Jean de Marck protestant. Le P. Crasset fit réimprimer sa *Dissertation* en 1684, in-8°, & y joignit une réponse à la critique de J. de Marck. Ses ouvrages de piété ont été beaucoup lus, & le seroient encore sans l'indifférence de ce siècle à l'égard de tout ce qui tient à la Religion.

CRASSO, (Jules-Paul) médecin de Padoue, ne cultiva pas moins les langues & les belles-lettres, que son art. Il mourut en 1574. On a de lui une *Traduction latine des Ouvrages d'Arétaus* & de plusieurs autres anciens médecins Grecs, qu'il a rendus avec fidélité, & même avec élégance.

CRASSO, (Laurent) Italien, est auteur des *Eloges des Hommes de Lettres de Venise*,

en 2 vol. in-4° : ouvrage publié en 1666, devenu rare & recherché, quoique peu estimé ; il fourmille de fautes.

CRASSOT, (Jean) né à Langres, professeur de philosophie au collège de Ste Barbe à Paris, mort en 1616, se fit connoître des savans par une *Logique* & une *Physique* bonnes pour son tems ; & des badauds Parisiens, par le talent de redresser ses longues oreilles, & de les abaïsser à son gré. C'est l'abbé de Marolles qui nous apprend cette anecdote dans ses *Mémoires*.

CRASSUS, (Publius-Licinius) jurifconsulte Romain, de l'illustre famille de Crassus qui a donné plusieurs consuls, fut élevé à la souveraine prêtrise l'an 131 avant J. C. Il passa en Asie, à la tête de l'armée Romaine, destinée contre Aristonicus ; mais il fut vaincu dans une grande bataille, & pris par les Thraces qui étoient à la solde d'Aristonicus. Crassus, ayant frappé le soldat qui le conduisoit, fut tué d'un coup de poignard, & enterré à Smyrne. Il avoit quitté sa dignité de grand-pontife pour commander les armées ; ce qui étoit alors sans exemple.

CRASSUS, (Marcus-Licinius) de la même famille que le précédent, commença d'abord en esclaves. Il ne possédoit alors que 300 talens environ ; mais depuis il acquit de si grandes richesses, qu'il fit un festin public au peuple Romain, & donna à chaque citoyen autant de bled qu'il pouvoit en consommer pendant trois mois. L'inventaire de ses biens, lorsqu'il marcha contre les Parthes, montoit à

7700 talens. Un homme selon lui ne devoit pas passer pour riche, s'il n'avoit de quoi entretenir une armée. La crainte des fureurs de Cinna & de Marius, l'obligea de se retirer en Espagne, où il resta caché pendant 8 mois dans une caverne. Dès qu'il put reparoitre, il signala son courage dans la guerre contre les esclaves, mérita l'honneur du petit triomphe, fut fait préteur l'an 71 avant J. C. & défit Spartacus, chef des esclaves rebelles. Il fut consul l'année suivante avec Pompée, puis censeur ; & ensuite il exerça une espece de triumvirat avec le même Pompée & César. Cette union ne fut durable qu'avec le premier. Crassus, devenu consul une seconde fois, eut en partage la Syrie. En passant par la Judée, il pilla le trésor du temple de Jerusalem ; après être entré dans le *Sancta Sanctorum*, où les profanes n'entroient jamais, & avoir juré de se contenter d'une poutre d'or qu'on offroit de lui donner pour sauver le reste. Cette sacrilege avarice ne tarda pas d'être punie, ayant entrepris la guerre contre les Parthes, il dévorait déjà en espérance toutes leurs richesses, lorsque son armée fut totalement défaite par Surena, leur général. Vingt mille Romains restèrent sur le champ de bataille, & dix mille furent faits prisonniers. Les restes de l'armée s'échappèrent à la faveur des ténèbres, & furent poursuivis par les Parthes. Crassus, invité à une conférence par le général ennemi, fut forcé de s'y rendre par la mutinerie des soldats, & ne tarda pas de s'apercevoir que le dessein de Surena étoit de

le prendre vivant. Il se mit en défense, & fut tué les armes à la main, l'an 53 avant J. C. Les Parthes lui ayant coupé la tête, la portèrent à Orodes leur roi, qui fit couler de l'or fondu dans sa bouche, en disant ces mots : *Rassasie-toi de ce métal dont ton cœur a été insatiable.* » C'est une chose très-digne de remarque, dit M. Rollin, ou plutôt son continuateur, que le triste sort des deux généraux Romains, qui les premiers avoient violé le respect dû au temple de Jérusalem. Pompée, depuis qu'il eut osé porter ses regards téméraires dans un lieu redoutable, où jamais aucun profane n'étoit entré, ne réussit en rien, & termina enfin malheureusement une vie jusques-là remplie de gloire & de triomphes. Crassus encore plus criminel, fut puni plus promptement & périt dans l'année même. On peut voir, relativement à cette réflexion, l'*Histoire des sacrilèges* par Henri Spelman.

CRATERUS, favori d'Alexandre le Grand, & rival d'Antipater, plut au conquérant Macédonien par un air noble & majestueux, un esprit élevé & un grand courage. Après la mort d'Alexandre, il fut tué dans un combat contre Eumenes, qui le voyant expirer, descendit de cheval pour lui rendre les derniers devoirs.

CRATERUS, Athénien, qui avoit recueilli les *Décrets* de ses concitoyens, ne doit pas être confondu avec le favori d'Alexandre. Bayle dit avec raison, qu'il n'est pas vraisemblable que l'ami de ce héros se fût assujéti à écrire tous les arrêts du peu-

ple de sa patrie : que ce travail demande un greffier, & non un homme de guerre. Les savans regrettent cet ouvrage, qui n'est pas venu jusqu'à nous.

CRATES, fils d'Asconde, disciple de Diogene le Cynique, naquit à Thebes en Béotie. Il se livra de bonne heure à la philosophie, & pour n'être pas distrait par les soins temporels, il vendit ses biens, & en donna le produit à ses concitoyens. C'est du moins ce que rapporte Antisthene, & d'après lui Diogene Laërce. D'autres disent qu'il déposa cet argent chez un banquier, à condition qu'il le donneroit à ses enfans, s'ils étoient insensés, c'est-à-dire, s'ils négligeoient la philosophie ; & au public, s'ils la cultivoient, car ils n'auroient besoin de rien. On lui attribue ce tarif de dépense assez plaisant : » Il faut » donner à un Cuisinier dix » mines, à un Médecin une » drachme, à un Flatteur cinq » talens, de la fumée à un » Homme-à-conseils, un talent » à une Courtisane, & trois » oboles à un Philosophe ». Lorsqu'on lui demandoit à quoi lui servoit la philosophie ? — *A apprendre, répondoit-il, à se contenter de légumes, & à vivre sans soins & sans inquiétude* : bien entendu que la vanité tiendroit lieu du reste. Habillé fort chaudement en été & fort légèrement en hiver, il se distinguoit en tout des autres hommes. Il étoit d'une malpropreté insupportable, & cousoit à son manteau des peaux de brebis sans préparation ; singularité qui, jointe à sa laideur naturelle, en faisoit une espece de monstre. Alexandre, curieux de voir ce

cynique, lui offrit de rebâtir Thebes sa patrie. — *Pourquoi cela*, lui répondit Cratès ? *Un autre Alexandre la détruiroit de nouveau. Le mépris de la gloire (ce n'étoit point de celle qu'il tiroit de sa crasse), l'amour de la pauvreté me tiennent lieu de patrie : ce sont des biens que la fortune ne me ravira jamais.* Ce philosophe avoit épousé la fameuse Hypparchie, qu'il tâcha d'abord de dégoûter. Il se présenta un jour tout nud devant son amante : *Voilà*, lui dit-il en lui montrant un corps hideux, *l'époux que vous demandez ; & jetant à terre son bâton & sa besace : Voici*, ajouta-t-il, *tout son bien.* Hypparchie persistant dans son amour, le cynique l'épousa, & en eut deux filles. Il les maria à deux de ses disciples, & les leur confia 30 jours à l'avance, pour essayer s'ils pourroient vivre avec elles : scènes & aventures dignes de cette vieille & dégoûtante philosophie. Il vivoit vers l'an 328 avant J. C. On trouve des *Lettres* de lui dans les *Epistola Cynica*, imprimées en Sorbonne sans date : livre rare.

CRATÈS, philosophe académicien d'Athènes & disciple de Polémon, auquel il succéda dans son école vers l'an 272 avant J. C. Cratès eut pour disciples Arcefilaüs, Bion de Boristhène, & Théodore, chef d'une secte. Il fut employé par ses compatriotes dans plusieurs ambassades. *Voyez* POLÉMON.

CRATESIPOLIS, reine de Sicyone, se signala par sa valeur : c'est à cette qualité si rare dans une femme, qu'elle dut la conservation de ses états. Après la mort d'Alexandre son époux,

s'étant mise à la tête des soldats qui lui étoient demeurés fideles, cette héroïne marcha fièrement contre ceux de ses sujets qui avoient pris occasion de la mort du roi pour se révolter. Elle en fit pendre 30 ou 40 des plus mutins, & rétablit par-tout le calme. Après avoir conquis son royaume, elle fut le gouverner, & fut enlevée à son peuple l'an 314 avant J. C.

CRATINUS, un des meilleurs poètes & des plus grands buveurs de son tems, se distingua à Athènes par ses *Comédies*, & mourut à 95 ans vers l'an 432 avant l'ère chrétienne. Sa plume n'épargnoit personne, pas même les premiers magistrats de la république. Quintilien porte un jugement très-avantageux de ses pièces de théâtre ; mais les fragmens qui nous restent sont trop peu de chose, pour décider s'il méritoit cet éloge.

CRATIPPUS, philosophe péripatéticien de Mytilène, où il enseigna la philosophie, alla ensuite à Athènes, & eut pour disciples le fils de Cicéron & Brutus. Pompée alla le voir après la bataille de Pharsale, & lui proposa des difficultés contre la Providence. Le philosophe consola le guerrier & justifia la divinité.

CRATON ou DE CRATHEIM, (Jean) né à Breslau en 1519, médecin des empereurs Ferdinand I, Maximilien II & Rodolphe II, mourut en 1585, à 66 ans, dans sa patrie. On a de lui, *Isagoze Medicina*, Venise, 1560, in-8°, & plusieurs ouvrages estimés des gens de l'art. L'auteur avoit pratiqué la médecine avec beaucoup

C R A

de succès. C'étoit un homme de bonne mine, & il ressembloit parfaitement à l'empereur Maximilien II. On l'accusoit d'avoir l'humeur chagrine & d'être trop attaché à l'argent.

CRAYER, (Gaspard) peintre d'Anvers, mort à Gand en 1669, réussit également dans l'histoire & dans le portrait. Le célèbre Rubens le regardoit comme son émule ; & ce n'est point un petit éloge de ce peintre. La nature est rendue dans ses ouvrages avec une expression frappante & un coloris enchanteur.

CRÉBILLON, (Prosper Jolyot de) né à Dijon en 1674, d'un greffier en chef de la chambre des comptes, étudia au college Mazarin, fit son droit & fut reçu avocat. Mais ne réussissant pas dans cette profession, il travailla pour le théâtre. Il donna d'abord *Idoménee*, & ensuite *Atrée*. Le jeune auteur continuoit à marcher dans cette carrière, lorsqu'il devint passionnément amoureux, & son amour finit par le mariage. Son pere indigné contre lui, le déshérita ; étant tombé malade quelque tems après en 1707, il le rétablit dans ses droits ; mais il lui laissa très-peu de chose. En 1731 il eut une place à l'académie françoise, & l'emploi de censeur de la police en 1735. Il obtint de plus grandes récompenses sur la fin de sa carrière, & il mourut le 17 juin 1762, à 88 ans, après avoir donné un grand nombre de *Tragédies*. Il étoit modeste, vrai, sensible, d'un abord facile, officieux ; enchanté des succès des jeunes auteurs, & les échauffant de sa flamme.

C R É 383

Crébillon est le créateur d'une partie qui lui appartient en propre, de cette terreur qui constitue la véritable tragédie. Hardi dans ses peintures, mâle dans ses caracteres, grand dans ses idées, énergique dans ses vers, & terrible dans ses plans, il est peut-être le seul de nos poëtes modernes qui ait possédé le grand secret de l'art de Melpomene, tel que l'avoient les tragiques de l'ancienne Grece. Il eût été à souhaiter qu'à leur exemple, il eut moins employé ces déguisemens, ces reconnoissances, qui appartiennent plutôt au roman qu'à la tragédie. Une de ses meilleures pieces, qui est *Rhadamiste*, n'a pas eu le suffrage de Boileau. Un de ses amis ayant voulu lui en faire la lecture, lorsqu'il étoit dans son lit, n'attendant plus que l'heure de la mort ; le satyrique l'interrompit, après en avoir écouté deux ou trois scenes : *Eh ! mon ami, lui dit-il, ne mourrai-je pas assez promptement ? Les Pradons dont nous nous sommes moqués dans notre jeunesse, étoient des Soleils auprès de ceux-ci.* Ce qui indisposoit le poëte mourant, c'étoit le style. Celui de Crébillon est vigoureux & énergique, mais plein d'incorrections, de tours durs & barbares. Outre ses *Tragédies*, on a de lui quelques pieces de vers. Le ton hursoufflé y domine ; mais on y rencontre des vers heureux. Louis XV, bienfaiteur de Crébillon, & pendant sa vie & après sa mort, lui fit élever un tombeau. Ce monument a été exécuté en marbre par le savant ciseau de le Moine dans l'église paroissiale de S. Gervais, où le

rival de Corneille a été inhumé. Après une représentation d'*Atrée*, on demandoit à ce célèbre tragique pourquoi il avoit adopté le genre terrible ? » Je n'avois point à choisir, répondit-il, Corneille avoit pris le ciel, Racine la terre, il ne me restoit plus que l'enfer : je m'y suis jeté à corps perdu ». Ses *Œuvres* ont été imprimées au Louvre en 2 vol. in-4°, & autre part en 3 vol. in-12. Voyez CORNEILLE, MOLIERE, RACINE.

CRÉBILLON, (Claude-Prosper Jolyot de) fils du précédent, naquit à Paris le 12 février 1707, & y est mort en 1777. Son pere s'étoit fait remarquer par un pinceau mâle & vigoureux ; le fils brilla par les grâces & la légèreté de sa conversation & de ses écrits : ce qui a fait dire à un critique qu'il n'avoit que la mouffe de l'esprit de son pere. Il n'a guère travaillé que dans le genre romanesque. Ses principaux ouvrages sont : I. *Les Lettres de la Marquise au comte de***, 1732, 2 vol. in-12. II. *Tanzai & Néadarné*, 1734, 2 vol. in-12. Ce roman, plein d'allusions satyriques & souvent inintelligibles, le fit mettre à la Bastille, & fut plus couru qu'il ne méritoit de l'être. On ne fait à quoi tend cet ouvrage, ni quel en est le but. Il y a d'ailleurs des tableaux trop libres, & le style offre beaucoup de phrases longues & confuses. III. *Les Égaremens du cœur & de l'esprit*, 1736, in-12. C'est le roman le plus piquant de Crébillon. Les mœurs d'un certain monde y sont peintes avec des couleurs vives & vraies. La modestie ne tient pas toujours le pinceau, &

les femmes se plaindrent dans le tems de ce que l'auteur ne croyoit pas assez à la vertu. IV. *Le Sopha, conte moral, ou plutôt anti-moral*, 1745, 1749, 2 vol. in-12. C'est une galerie de portraits, presque toujours licencieux, des femmes de tous les états. Les gens de bien auroient désiré que le romancier eût plus respecté la pudeur ; & les gens de goût, qu'il eût mis plus d'action & de variété dans ses romans. V. *Lettres d'Alcibiade*, dont on peut faire la même critique, ainsi que de plusieurs autres ouvrages de ce genre, dont la licence & la malignité sont le caractère. Quel peut être le fruit de tous ces romans dont un ton cavalier & cynique sont le principal ornement ? On les achete d'abord par curiosité, on les lit avec empressement ; l'honnête-homme n'ose convenir qu'il les a lus, & chacun finit par les payer du mépris qu'ils méritent. VI. *Les Lettres de la marquise de Pompadour*, roman épistolaire qui a eu un succès prodigieux, & où l'auteur est un peu plus réservé que dans ses autres productions, quoiqu'il ne le soit point encore assez. On a ses *Œuvres* en 11 vol. in-12, Maëstricht, 1779.

CREDI, (Laurenzo di) célèbre peintre de Florence, mort en 1530, à 78 ans, fut grand imitateur de Léonard de Vinci.

CREECH, (Thomas) né à Blenford en Angleterre en 1659, cultiva la poésie & les lettres, & ne vécut pas moins dans l'indigence. Une humeur sombre qui le jetoit dans des passions violentes, fit le malheur de sa vie & occasionna sa mort. Amoureux d'une demoiselle qui

ne répondoit point à ses feux ; quoique bien d'autres eussent un facile accès auprès d'elle, il se pendit de désespoir, sur la fin de juin 1700. On a de lui plusieurs Traductions : I. Celle de *Lucrece*, en vers anglois, & en prose avec des notes. Cette dernière est préférable à l'autre : elle fut imprimée à Oxford en 1683, in-8°. Plusieurs prétendent que c'est le matérialisme & le désolant système de l'auteur traduit, qui a tourné la tête à Creech, & qui lui a inspiré la manie du suicide comme à *Lucrece* lui-même. II. La Version de plusieurs morceaux de *Théocrite*, d'*Horace*, d'*Ovide*, de *Juvenal*. III. Une édition de *Lucrece*, estimée des savans, dont la meilleure est celle de Londres, 1717, in-8°.

CRELLIUS, (Jean) né en 1590 dans un village voisin de Nuremberg, après avoir été élevé dans cette ville, où il tomba dans les sentimens de Socin, il alla en Pologne en 1652, & s'établit à Cracovie, où les Unitaires avoient une école. Il en fut régent, & ensuite ministre, & il y mourut à l'âge de 42 ans. Ses principaux ouvrages sont : I. *Traité contre la Trinité*, Goude, 1678, in-16, solidement réfuté par le P. Pétau, qui l'appelle *ferreum os*, & ses raisonnemens *vanam syllogismi larvam inanemque pompam*. Effectivement Crellius pousse une chicanerie dialectique avec une contenance & une parade qui en imposeroient à quiconque ne seroit pas versé dans les subtilités de l'école. Il avoit tout le génie des anciens Ariens, dont Eusebe disoit que l'autorité de l'écriture les embarrassoit peu,

Tomé III.

& que toute leur attention se tournoit à faire de syllogismes de toutes les formes. *Non inquirentes quid sacra doceant pagina, sed cujusmodi syllogismorum forma reperitur.... quod si quis aliquem Scripturae locum illis objiciat, examinant utrum connexum an disjunctum syllogismi genus ex eo confici possit* (L. 5, Hist. Eccl. c. 28). S. Prudence, dans son *Apothéose*, fait la même observation :

Fidem minutis dissecant ambagibus,

*Ut quisque lingua est nequior,
Solvunt ligantque quaestionum
vincula*

Per syllogismos plecites.

II. Des *Commentaires* sur une partie du Nouveau-Testament, où l'auteur détourne du vrai sens tous les passages opposés à ses erreurs, sans égard aux sentimens des Peres, à l'autorité de l'Eglise & de la Tradition. III. Quelques *Ecrits de morale*, dans lesquels il exerce sur la doctrine des mœurs, des loix évangéliques & ecclésiastiques, la même liberté qu'il s'étoit arrogée sur le dogme. IV. Une *Réponse* à Grotius qui avoit écrit contre Fauste Socin, un livre de *la satisfaction de J. C.* ; Réponse que Grotius désapprouva assez foiblement pour faire croire qu'il n'étoit pas fort éloigné du socinianisme. Voyez **SOCIN** Lelie & Fauste.

CRELLIUS, ministre Luthérien, mort à Isleb, en 1679, a écrit contre les Catholiques & les Calvinistes. — Un autre **CRELLIUS**, chancelier de Christian, électeur de Saxe, eut la tête tranchée en 1592 pour avoir voulu introduire le Calvinisme dans ce pays-là.

B b

CREMONINI, (César) professeur de philosophie à Ferrare & à Padoue, avoit des talens obscurcis par de grands défauts, la méhanceté, l'envie, la fourberie, la médisance & l'irréligion. Il étoit né à Cento dans le Modénois, en 1550, & mourut à Padoue de la peste en 1630, à 80 ans. Ses principaux ouvrages sont : I. *Aminia e Clori favola Silvestre*, Ferrare, 1591, in-4°. II. *Il Nascimento di Venetia*, Bergame, 1617, in-12. III. *De Physico auditu*, 1596, in-fol. IV. *De Calido innato*, 1626, in-4°. V. *De Sensibus & facultate appetitiva*, 1644, in-4°, & d'autres ouvrages remplis d'erreurs de plus d'un genre. Il croyoit l'ame matérielle, capable de corruption & mortelle, ainsi que l'ame des brutes, au cas (disoit-il pour se sauver par cette restriction caprieuse) qu'il fallût suivre les principes d'Aristote. Voyez POMPONACE & OREGIUS.

CRENIUS, (Thomas) de la Marche de Brandebourg, recteur en Hongrie, correcteur d'imprimerie à Rotterdam & à Leyde, mourut dans cette dernière ville en 1728, à 80 ans, après avoir inondé l'Europe de ses compilations. Les plus utiles sont : I. *Consilia & Methodi aurea studiorum optimè instituendorum*, Rotterdam, 1692, in-4°. Ce volume fut suivi de deux autres imprimés en 1696 à Leyde. Le premier est intitulé : *De philologia, studiis liberalis doctrina*. Le second : *De eruditione comparanda*. C'est une collection de préceptes sur la manière d'étudier les différentes sciences renfermées dans ces trois livres. Ses autres ouvrages sont : II.

Museum Philologicum, 2 vol. in-12. III. *Thesaurus Librorum Philologicorum*, 2 vol. in-8°. IV. *De furibus Librariis*, Leyde, 1705, in-12. V. *Fasciculi Dissertationum Philologo-Historicarum*, 5 vol. in-12. VI. *Dissertationes Philologicae*, 2 vol. in-12. VII. *Commentationes in variis Auctores*, 3 vol. in-12. Voyez SAUBERT.

CRÉON, roi de Thebes en Béotie, frere de Jocaste, s'empara du gouvernement, après la mort de Laius, mari de sa sœur ; Œdipe, à qui il céda le sceptre, s'étant retiré à Athenes, il le reprit encore, & se signala par des cruautés. Il fit mourir Antigone & Agrie, celle-ci pour avoir enseveli ses freres, & l'autre son époux. Les dames Thébaines porterent Thésée à lui déclarer la guerre, & ce héros lui ravit la couronne & la vie, l'an 1250 avant J. C. — Il ne faut pas le confondre avec CRÉON, roi de Corinthe, qui reçut à sa cour Jason, & l'accepta pour gendre, quand il se fut dégoûté de Médée.

CREPITUS, divinité ridicule des anciens Egyptiens; on la représentoit sous la figure d'un petit enfant accroupi, qui sembloit se presser pour donner plus de liberté au vent intérieur qui l'incommodoit.

CRÉQUI, (Charles de) prince de Foix, duc de Languedoc, gouverneur du Dauphiné, pair & maréchal de France, se distingua dans toutes les occasions, depuis le siège de Laon en 1594, jusqu'à la mort. Son duel contre Don Philippin, bâtard de Savoie, qu'il tua, servit beaucoup à ré-

C R E

prendre son nom. Il reçut le bâton de maréchal de France en 1622, secourut Ast & Verrue contre les Espagnols, prit Pignerol & la Maurienne en 1630, défit les troupes d'Espagne au combat de Buffarola sur les bords du Tessin en 1636, & fut tué d'un coup de canon au siege de Brême en 1638, comme il se rangeoit près d'un gros arbre pour pointer ses lunettes. Créqui étoit éloquent, poli, magnifique. Il fit éclater ces qualités à Rome, où le roi l'envoya ambassadeur extraordinaire vers le pape Urbain VIII en 1633. Il épousa successivement deux filles du connétable de Lesdiguières. Son vrai nom étoit Blanchefort; mais son pere ayant épousé Marie de Créqui, n'obtint les biens de cette famille, qu'à condition qu'il en porteroit le nom & les armes.

CRÉQUI, (François de) maréchal de France en 1668, après divers succès, fut entièrement défait par le duc Charles IV de Lorraine en 1675, près de Conzarbruck sur la Sare. Echappé à peine, lui 4e, il court se jeter dans Treves, où il aime mieux être pris à discrétion, que de capituler. » Cet événement, dit un historien, fut » regardé par les Trévirois, » comment la punition de la » maniere cruelle dont leur » pays & la capitale sur-tout » avoient été traités par les » François, qui vouloient faire » un désert de cette frontiere » comme du Palatinat; les églises & les monasteres furent livrés aux flammes. Un de leurs généraux, après avoir multiplié ces exploits, périt par la chute de son cheval, qui se ca-

C R E 387

» brant se jeta en bas d'un pont, » au moment que, la torche en » main, il alloit mettre le feu » à Sainte-Marié-des-Martyrs. » On célèbre tous les ans l'expédition des François, par une procession générale. Créqui eut plus de succès dans les campagnes de 1677 & 1678. Il ferma l'entrée de la Lorraine au duc Charles V, le battit à Kochersberg en Alsace, prit Fribourg à sa vue, passa la riviere de Kins en sa présence, le poursuivit vers Offembourg, le chargea dans sa retraite; & ayant, immédiatement après, emporté le fort de Kell l'épée à la main, il alla brûler le pont de Strasbourg. En 1684 il prit Luxembourg, & mourut trois ans après, en 1687. Il étoit général des galeres depuis 1661.

CRESCENT, (*Crescens*) philosophe cynique vers l'an 154 de J. C., se rendit infame par ses débauches, & par ses calomnies contre les Chrétiens. Il fut un des principaux moteurs de la persécution excitée contre eux, sous Marc-Aurele. C'est contre lui que S. Justin publia sa seconde *Apologie*; le philosophe n'y répondit qu'en travaillant à le faire mourir, en quoi il eut la lâche satisfaction de réussir.

CRESCENTIIS, (Pierre de) natif de Bologne, voyagea pendant 30 ans, exerçant la profession d'avocat pour se dérober aux troubles de sa patrie. A l'âge de 70 ans il revint, pour s'occuper d'un ouvrage sur l'agriculture, qu'il dédia à Charles II, roi de Sicile, qui mourut en 1308. Il est imité: *Opus ruralium commodorum*. Il y en a des éditions rares: ð

Louvain, 1474; Florence, 1481, in-folio. Il se trouve aussi dans *Rei rusticæ Scriptores* de Gesner, Leipfick, 1735, 2 vol. in-4°. On en a une Traduction françoise, Paris, 1486, in-fol. Il y en a une italienne, Florence, 1605, in-4°.

CRESCENTIUS NUMANTIANUS, patrice Romain, s'empara du château Saint-Ange vers 985, & exerça dans Rome des cruautés inouïes. Ses crimes ne demeurèrent pas impunis; l'empereur Othon III lui fit trancher la tête.

CRESCIMBENI, (Jean-Marie) naquit à Macerata, capitale de la Marche d'Ancone en 1663. Ses talens pour la poésie & l'éloquence se développèrent de bonne heure. Ses vers eurent d'abord un goût d'enflure & de pointe; mais le séjour de Rome & la lecture des meilleurs poètes Italiens le ramenèrent à la nature. Non-seulement il changea lui-même de style; mais il entreprit de combattre le mauvais goût, & de donner des règles du bon. Ce fut en partie par ce motif, qu'il travailla à l'établissement d'une nouvelle académie, sous le nom d'*Arcadie*. Les membres de cette compagnie ne furent d'abord qu'au nombre de 14; mais il s'augmenta depuis. Ils s'appellerent les *Bergers d'Arcadie*, & prirent chacun le nom d'un berger, & celui de quelque lieu de l'ancien royaume d'Arcadie. Le fondateur de cette société en fut nommé directeur en 1690. Pendant 38 ans qu'il conserva ce poste, il déclara la guerre sans ménagement à ces pompeuses extravagances, à ces faux brillans, à ces clinquans que les Italiens avoient pris si

long-tems pour de l'or. Crescimbeni mourut en 1728, à 64 ans, chanoine de Ste Marie in Cosmedin. Durant sa dernière maladie, il fit les vœux simples des Jésuites. Crescimbeni étoit un petit homme maigre, d'une voix cassée & rauque, & dont la figure n'annonçoit pas le génie. Mais des manières engageantes, & une douceur extrême, malgré son tempérament bilieux, lui gagnaient tous les cœurs. Parmi le grand nombre d'ouvrages en vers & en prose dont il a enrichi sa patrie, on ne citera que les principaux: I. *Histoire de la Poésie italienne*, fort estimée, & réimprimée en 1731 à Venise, en 7 vol. in-4°. Cette Histoire est accompagnée d'un commentaire semé d'anecdotes, non-seulement sur la vie des anciens poètes Italiens, mais encore sur celle des anciens poètes Provençaux, peres des Italiens. Il y a quelques inexactitudes, comme dans tous les ouvrages de ce genre. II. *La Vie du cardinal de Tournon*, in-4°. III. *L'Histoire de l'Académie des Arcades*, & *la Vie des plus illustres Arcadiens*, 1708, 7 vol. in-4°. IV. *Un Recueil de leurs Poésies latines*, en 9 vol. in-8°. V. *Recueil des Poésies à l'honneur de Clément XI*, in-4°. VI. *Abrégé de la Vie de la sainte Vierge*, en italien. VII. *Plusieurs Vies particulières*, &c. &c.

CRESCONIUS, évêque d'Afrique, sur la fin du septième siècle, est auteur d'une *Collection de Canons*. On la trouve dans la *Bibliothèque de Droit Canon*, donnée au public par Justel & Voël en 1661, 2 vol. in-fol. Ce recueil est une preuve de l'érudition de l'auteur.

CRISPET, (Pierre) religieux Céléstin, né à Sens en 1543, mourut à 51 ans en 1594, après avoir refusé un évêché que Grégoire XIV vouloit lui donner. On a de lui : I. *Summa Catholica Fidei*, Lyon, 1598, in-fol. II. *Le Jardin de plaisir & récréation spirituelle*, 1602, in-8°; & d'autres ouvrages, dans lesquels il y a plus d'érudition que de critique.

CRISPET, religieux Céléstin de Paris, publia en 1590 un ouvrage intitulé : *La Haute réciproque de l'Homme & du Diable*. Il y a des choses fort singulieres qui marquent beaucoup de crédulité : mais il en est aussi qui ne doivent pas être rejetées aussi loin que le prétendent les esprits forts. Voyez **BODIN**, le **BRUN**, **BROWN**, &c.

CRISPI, (Joseph-Marie) élève de Cignani, né à Bologne en 1665, mort dans la même ville en 1747, se forma sur les ouvrages du Baroque, du Tintin, de Paul Veronese. Une imagination vive & riante répandoit des charmes sur ses tableaux & sur ses discours. Les grands recherchoient sa conversation, les artistes ses ouvrages. Ses figures sont lumineuses & saillantes, ses caractères frappans & variés, son dessin correct.

CRESSY, (Serenus) savant & pieux Bénédictin Anglois, a donné la *Vie de S. Julien*, premier évêque du Mans. Il est encore auteur d'une *Histoire ecclésiastique d'Angleterre*, & de quelques ouvrages de piété & de controverse.

CREST (la Bergere de) : c'est sous ce nom qu'est connue, dans l'histoire des délires des

hommes, une visionnaire, nommée *Isabeau Vincent*, fille d'un cardeur de laine du diocèse de Die. Elle apprit le rôle de prophétesse, en gardant les moutons d'un laboureur son parrein. Un homme inconnu la dressa à ce manège. Elle fit ses premiers essais dans des maisons obscures, où elle prêchoit & prophétisoit à son aise. Rome étoit, selon elle, une Babylone, & la Messe une idolâtrie. Les calvinistes crioient par-tout *au miracle* ! Le ministre Jurieu, qui avoit adopté tant d'autres extravagances, ne manqua pas de se déclarer pour celle-ci. La bergere, animée par sa réputation, prophétisa plus que jamais, mêlant à son galimatias des passages de l'Écriture, des lambeaux de sermons, de mauvaises plaisanteries contre le pape. Son enthousiasme fit quelques profélytes, & en auroit fait davantage, si l'intendant du Dauphiné ne l'avoit fait arrêter. Conduite à l'hôpital-général de Grenoble, elle revint de ses égaremens, & finit par une mort édifiante, vers la fin du dernier siècle.

CRESUS, voyez **CRÆSUS**.

CRÉTÉ, fils de Minos & de Pasiphaé. Ayant consulté l'oracle sur sa destinée, il apprit qu'il seroit tué par son fils Althemene. Ce jeune prince, instruit du malheur qui menaçoit son pere, tua une de ses sœurs que Mercure avoit outragée, maria les autres à des princes étrangers, & se bannit de sa patrie. Crété sembloit être en sûreté : mais ne pouvant vivre sans son fils, il équipa une flotte, & l'alla chercher. Il aborda à Rhodes, où Althemene étoit.

Les habitans prirent les armes pour s'opposer à Crété, croyant que c'étoit un ennemi qui venoit les surprendre. Alchemene, dans le combat, décocha une fleche à son pere : ce malheureux prince en mourut, avec le chagrin de voir l'accomplissement de l'oracle ; car son fils s'approchant pour le dépouiller, ils se reconnerent. Alchemene obtint des dieux que la terre s'entrouvrit pour être englouti sur le champ. — Il ne faut pas le confondre avec CRÉTÉ, fils d'Eole & roi d'Iolcos, dont la femme Demodice accusa faussement Phryxus d'avoir voulu attenter à son honneur.

CRETENET, (Jacques) chirurgien, natif de Champlite en Bourgogne, entra dans l'état ecclésiastique après avoir perdu sa femme. Il institua les prêtres-missionnaires de S. Joseph de Lyon, & mourut le 3 septembre 1666, à 63 ans, avec une grande réputation de vertu. On a sa *Vie*, écrite par M. Orame. Sa congrégation est peu répandue.

CRÉTHEIS, femme d'Acaste, roi de Thessalie, conçut une violente passion pour Pelée. Ce jeune prince étant insensible à ses feux, elle persuada au roi son époux, qu'il avoit tenté de la corrompre. Acaste irrité exposa Pelée aux Centaures ; mais il retourna vainqueur, après avoir tué de sa main & son accusateur & son juge.

CRETIN, (Guillaume) chantre de la sainte chapelle de Paris, trésorier de celle de Vincennes, chroniqueur, c'est-à-dire, historien du roi sous Charles VIII, Louis XII & François I, mourut l'an 1525. Ciément Marot l'appelle *le Souve-*

rain Poëte François ; mais le poëte souverain ne seroit à présent sur notre Parnasse, que parmi les esclaves des Muses. Ses productions, réimprimées à Paris en 1724, in-12, offrent trop de jeux de mots, de pointes & d'équivoques. Son vrai nom étoit *Du Bois*.

CREVECŒUR, (Philippa de) maréchal de France, s'attacha d'abord au duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, & se signala à la bataille de Montthéri en 1465. Après la mort de ce prince, son bienfaiteur, au-lieu de demeurer fidele à sa fille, il se vendit à Louis XI, & lui fut fort utile. Il surprit St-Omer avec 600 hommes seulement, se rendit maître de Térouane, & fit prisonniers les comtes d'Egmont & de Nassau. Charles VIII le menoit à la conquête du royaume de Naples, lorsque la mort l'enleva à la Bresse, près de Lyon, en 1494. Grand capitaine & habile négociateur, il mérita que Louis XI le recommandât en mourant au dauphin son fils, comme un homme également sage & vaillant. Ce dernier prince ordonna que, lorsqu'on transporterait son corps à Boulogne, où il est enterré, on lui rendroit les mêmes honneurs qu'à celui d'un roi de France.

CREVEL, (Jacques) avocat, membre de l'académie royale des belles-lettres de Caen, naquit l'an 1692 à Is, près de cette ville. Une élocution aisée, un esprit vif & pénétrant, & d'excellentes études, le firent bientôt distinguer dans le barreau. Aux exercices de son état, il joignit la place de professeur royal du droit

C R E

françois dans l'université de Caen, qui le nomma recteur en 1721. C'est à lui qu'elle doit le rétablissement des processions solennelles qu'elle a coutume de faire dans les occasions d'éclat. L'ardeur de son zèle pour le bien public lui attira quelques affaires; mais ses talens & sa probité lui gagnèrent une confiance générale. Il mérita aussi la bienveillance du célèbre d'Aguesseau, & mourut le 23 décembre 1764, avec la réputation de citoyen très-jaloux de l'ordre, & d'ami fidele. On a de lui quelques Odes & Poésies latines & françoises, & plusieurs Mémoires intéressans.

CREVIER, (Jean-Baptiste-Louis) né à Paris en 1693, d'un ouvrier imprimeur, fit ses études avec distinction sous le célèbre Rollin, & devint professeur de rhétorique au collège de Beauvais. Après la mort de son maître, il se chargea de la continuation de l'*Histoire Romaine*, dont il donna 8 vol. Il publia ensuite divers autres ouvrages, jusqu'à sa mort arrivée en 1765, dans un âge avancé. Cet écrivain étoit recommandable par ses vertus: il formoit ses disciples à la Religion, comme à la littérature. Si, comme son maître, il a eu le malheur d'être surpris par une faction insidieuse, & de ne pas se défier d'une secte masquée par d'imposans dehors, il a su se défendre dans la composition de ses ouvrages des impressions de l'erreur. Son goût pour l'étude & pour le travail ont produit les livres suivans: I. *Titi-Livii Patavini Historiarum Libri xxxv, cum notis*, 1748, 6 vol. in-4°. L'édition que nous indiquons n'est

C R E 391

pas la seule de cet ouvrage. L'auteur l'a enrichie de notes savantes & laconiques, & d'une préface écrite avec esprit & élégance, mais d'un style trop oratoire. II. *La Continuation de l'Histoire Romaine de M. Rollin*, depuis le 9^e volume jusqu'au 16^e. On y trouve moins de digressions sur des points de morale & de religion, que dans les premiers volumes; l'ensemble de la narration paroît mieux tissu; les matériaux sont plus fondus & plus liés, les réflexions moins isolées & plus habilement noyées dans le corps de l'histoire, dérivées de faits d'une manière plus aisée & plus naturelle: mais si le disciple est supérieur en ce point à son maître, il est au-dessous de lui dans le coloris & la noblesse de la diction, & dans l'élévation des pensées. III. *L'Histoire des Empereurs Romains jusqu'à Constantin*, 6 vol. in-4° & 12 vol. in-12, 1749 & années suivantes. On y trouve de l'exactitude dans les faits; mais il n'est pas toujours heureux dans le choix des détails, ni intéressant dans la façon de les présenter. Il y a, ainsi que dans l'ouvrage précédent, d'excellentes vues sur des objets de littérature, de philosophie & de religion: elles ne sont ni plus prolixes ni plus fréquentes que la nature de l'histoire ne le comporte. On desireroit plus de pureté dans son style, & sur-tout moins de latinisme. IV. *Histoire de l'Université de Paris*, en 7 vol. in-12, estimable pour les recherches; mais l'auteur néglige son style; il manque quelquefois de justesse dans l'ex-

pression, & emploie des termes trop familiers. V. *Observations sur l'Esprit des Loix*, in-12 : il y a de très-bonnes choses, mais il pourroit y en avoir davantage, & elles pourroient être plus approfondies. VI. *Rhétorique françoise*, 1765, 2 vol. in-12. Les leçons que donne l'auteur sont exactes & judicieuses, & le choix des exemples est assez bien fait. Bassompierre, imprimeur de Liege, en a donné une nouvelle & belle édition, 1787, 2 vol. in-12.

CREUSE, fille de Priam, roi de Troie, femme d'Enée & mere d'Ascagne, périt en se sauvant avec son mari, après l'incendie de Troie.

CREUSE, fille de Créon, roi de Corinthe, épousa Jason après qu'il eut répudié Médée; celle-ci, irritée contre sa rivale, la fit mourir par une robe empoisonnée qu'elle lui envoya, & étendit sa vengeance sur presque toute la famille royale de Créon.

CREUTZNACH, (Nicolas) professa la théologie à Vienne en Autriche, vers la fin du 15^e siècle. On a de lui quatre Livres de questions sur les Sentences, un Recueil de conférences, & un Traité sur la Conception de la Ste Vierge.

CRIGNON, (Pierre) né à Dieppe, mort vers 1540, a laissé quelques Pièces de poésie françoise, qui sont très-rares.

CRILLON, (Louis de Berthon de) d'une illustre famille d'Italie, établie dans le comtat Venaissin, chevalier de Malte, l'un des plus grands capitaines de son siècle, naquit en 1541.

Il servit dès l'année 1557. Il se trouva à 15 ans au siege de Calais, & contribua beaucoup à la prise de cette ville, par une action d'éclat qui le fit remarquer de Henri II. Il se signala ensuite contre les Huguenots aux journées de Dœux, de Jarnac & de Montcontour en 1562, 1568 & 1569. Le jeune héros se distingua tellement dans ses caravanes, surtout à la bataille de Lépante en 1571, qu'on le choisit, quoique blessé, pour porter la nouvelle de la victoire au pape & au roi de France. On le trouve deux ans après, en 1573, au siege de la Rochelle, & dans presque toutes les autres rencontres considérables. Il se montra par-tout *le brave Crillon* : c'étoit le nom que lui donnoit ordinairement Henri IV. Henri III, qui connoissoit sa valeur, l'en récompensa par la dignité de chevalier de ses ordres, en 1585. Les belles apparences de la Ligue, les motifs de religion qui lui gagnerent tant de profélites, ne purent ébranler la fidélité du brave Crillon, quelque haine qu'il eut pour les Huguenots. Il servit utilement son prince à la journée des Barricades, à Tours & ailleurs. Henri III osa proposer à Crillon d'assassiner le duc de Guise, chef de la Ligue; Crillon offrit de se battre, & ne voulut point entendre parler d'assassiner. Crillon fut aussi fidèle à Henri IV qu'à son prédécesseur. Il repoussa les Ligueurs de devant Boulogne. L'armée de Villars ayant investi Quillebœuf en 1592, il défendit vigoureusement cette place, répondant aux assiégeans, lorsqu'ils som-

merent les assiégés de se rendre : *Crillon est dedans & l'ennemi dehors*. La paix de Vervins ayant terminé les guerres qui agitoient l'Europe, Crillon se retira à Avignon, & y mourut dans les exercices de la piété & de la pénitence en 1615, à 75 ans. François Bening, jésuite, prononça son éloge funèbre : piece d'une éloquence burlesque, imprimée en 1616, sous le titre de *Bouclier d'honneur*, & réimprimée ces dernières années. Mademoiselle de Luffan a publié en 2 vol. in-12 la *Vie* de ce héros, appelé de son tems l'*Homme sans peur*, le *Brave des braves*. C'étoit un second chevalier Bayard, non par le caractère qu'il avoit bizarre & bourru, mais par le cœur & par la religion. On fait qu'assistant un jour au sermon de la Passion, lorsque le prédicateur fut parvenu à la description du supplice de la flagellation, Crillon saisi d'un enthousiasme subit, porta la main à son épée, en criant : *Où étois-tu, Crillon ?* Ces faillies de courage, effet d'un tempérament vif à l'excès, l'engagerent trop souvent dans les combats particuliers dont il sortit toujours heureusement. On ne peut s'empêcher d'orner cet article de deux traits d'intrépidité qui peignent bien ce grand-homme. A la bataille de Montcontour, en 1569, un soldat huguenot crut rendre service à son parti, s'il pouvoit se défaire du plus intrépide & du plus redouté des généraux catholiques. Il se porta dans un endroit où Crillon, en revenant de la poursuite des fuyards, devoit nécessairement passer.

Dès que ce fanatique l'aperçut, il lui tira un coup d'arquebuse. Crillon, quoique grièvement blessé au bras, courut à l'assassin, l'atteignit & alloit le percer, lorsque le soldat tomba à ses pieds & lui demanda la vie. » Je te la donne, » lui dit Crillon ; & si l'on pouvoit ajouter quelque foi à un homme qui est rebelle à son roi, & infidèle à sa Religion, je te demanderois parole de ne jamais porter les armes que pour ton souverain ». Le soldat, confondu de tant de magnanimité, jura qu'il se sépareroit pour toujours des rebelles, & qu'il retourneroit à la Religion catholique. Le jeune duc de Guise, auprès duquel Henri IV l'avoit envoyé à Marseille, voulut éprouver jusqu'à quel point la fermeté de Crillon pouvoit aller. Pour cela, il fit sonner l'alarme devant le logis de ce brave, fit mener deux chevaux à la porte, monta chez lui pour lui annoncer que les ennemis étoient maîtres du port & de la ville, & lui proposa de se retirer pour ne pas augmenter la gloire du vainqueur. Quoique Crillon ne fut presque pas éveillé, lorsqu'on lui tint ce discours, il prit ses armes sans s'émouvoir, & soutint qu'il valoit mieux mourir l'épée à la main, que de survivre à la perte de la place. Guise ne pouvant le détourner de cette résolution, sortit avec lui de la chambre ; mais, au milieu des degrés, il laissa échapper un grand éclat de rire, qui fit appercevoir Crillon de la raillerie. Il prit alors un visage plus sévère, que lorsqu'il pensoit aller combattre ; &

ferrant fortement le duc de Guise, il lui dit en jurant, suivant son usage : *Jeune-homme, ne te joue jamais à sonder le cœur d'un homme de bien. Par la mort ! si tu m'avois trouvé foible, je t'aurois poignardé.* Après ces mots il se retira sans rien dire davantage.

CRILLON, (Louis-Athanasie Balbe Berton de) ancien agent général du clergé de France, conseiller d'état, abbé commendataire de Grandelve, frère du duc de Crillon qui s'empara de Mahon en 1782, mort à Avignon sa patrie, le 26 janvier 1789, à l'âge de 63 ans, s'est distingué par son zèle contre les erreurs modernes, & la manière aussi solide qu'ingénieuse, dont il les a combattues. On a de lui : I. *Del'Homme moral*, 1771, 1 vol. in-8°. Les maximes de vertu y sont appuyées par des exemples qui en ont rendu la lecture aussi agréable qu'utile. Il y a cependant quelques propositions qui semblent avoir échappé à l'attention de l'auteur, comme la suivante : *Le besoin rassemble les premiers habitans de la terre ; erreur philosophique que le sage auteur a répétée par inadvertance.* II. *Mémoires philosophiques du baron de ***, 1777 & 1778, 2 vol. in-8°. Ouvrage de génie, où la critique est mise en action de la manière la plus piquante & la plus capable de faire impression sur les esprits même prévenus. C'est le fruit d'une raison lumineuse qui fait se revêtir de toutes les richesses de l'imagination, & employer, quand il le faut, les armes de la plaisanterie & du ridicule. Il seroit difficile de présenter sous

un jour plus frappant le charlatanisme, les intrigues, les maneges & tous les travers de la philosophie moderne, qu'ils ne le sont dans ces *Mémoires*. Energie & vérité dans les tableaux, justesse & nouveauté dans les cadres, agrément & vivacité dans les entretiens des personnages que l'auteur met en scène, style correct, harmonieux, semé de traits hardis & heureux ; cet ouvrage réunit, en un mot, tout ce qui peut attacher le lecteur, & lui inspirer du mépris pour la secte, dont on y dévoile les menées (voyez le *Journ. hist. & littér.* 1 déc. 1777, p. 471. — 15 déc. 1777, p. 559. — 1 nov. 1778, p. 313). Les vertus de l'abbé Crillon égaloient ses lumières. L'amour de la vérité & de la justice, étoit le grand mobile de ses actions comme celui de ses écrits. Homme de caractère & d'une franchise antique, il retraçoit des mœurs dont bientôt l'exemple manquera parmi nous. M. Sabatier de Cavaillon a fait ainsi son épitaphe :

Lorsque les siens cueilloient les
lauriers de la guerre,
Il consacroit sa plume à soutenir
l'autel.
Pour en bannir le vice, il instruisoit
la terre,
Et contre l'athéisme il défendoit le
Ciel.

CRINESIUS, (Christophe) né en Bohême l'an 1584, professa la théologie à Altorf, & y mourut l'an 1626. On a de ce professeur protestant plusieurs ouvrages in-4°, qui prouvent son érudition. I. *Une Dispute sur la confusion des langues.* II. *Exercitationes Hebraicae.* III. *Gymnasium & Lexicon Sy-*

riacum, 2 vol. in-4°. IV. *Lingua Samaritica*, in-4°. V. *Grammatica Chaldaica*, in-4°. VI. *De auctoritate Verbi divini in Hebraico Codice*, Amsterdam, 1664, in-4°, &c. &c.

CRINIS, prêtre d'Apollon. Ce dieu remplit les champs de rats & de souris, parce qu'il avoit négligé son devoir dans les sacrifices. Crinis fit mieux dans la suite ; & Apollon, pour lui marquer sa satisfaction, tua tous ces animaux lui-même à coups de fleche. Cette glorieuse expédition valut à Apollon le surnom de *Sminthous*, c'est-à-dire, *destructor des rats*.

CRINISE, prince Troyen, employa Neptune & Apollon à relever les murs de Troie, & leur refusa le salaire qu'il avoit promis. Neptune, pour se venger, suscita un monstre qui désoloit la Phrygie. Il falloit lui exposer une fille, lorsqu'il se présentoit. On assembloit chaque fois toutes les jeunes personnes du canton, & on les faisoit tirer au sort. La fille de Crinise étant en âge de tirer pour être la proie du monstre, son pere aima mieux la mettre furtivement dans une barque sur la mer, & l'abandonner à la fortune, que de l'exposer à être dévorée. Lorsque le tems du passage de ce monstre fut expiré, Crinise alla chercher sa fille, & aborda en Sicile. N'ayant pu la retrouver, il pleura tant, qu'il fut métamorphosé en fleuve. Les dieux, pour récompenser sa tendresse, lui donnerent le pouvoir de se transformer de toutes sortes de façons. Il usa souvent de cet avantage pour surprendre des

nymphes, & combattit contre Acheloüs pour la nymphe Egéte, qu'il épousa, & dont il eut Alceste.

CRINITUS ou PIETRO RICCIO, (Pierre) enseigna les belles-lettres à Florence sa patrie, après la mort d'Ange Politien son maître. Il s'acquit de la réputation par son esprit & son savoir ; mais livré à la plus criminelle de toutes les brutalités, il corrompit les jeunes gens confiés à ses soins, & mourut épuisé de débauches vers 1505, à 40 ans. Quelques-uns attribuent sa mort à l'affront que lui fit un de ses élèves, qui, indigné de ses discours crapuleux & orduriers, lui jeta un verre d'eau à la physionomie : mais cela n'est guère vraisemblable ; des hommes aussi corrompus étant bien loin d'une telle sensibilité. On a de lui plusieurs ouvrages en vers & en prose, pleins de vent & de phrases, & au-dessous du médiocre, malgré leur air emphatique. Nous ne citerons que ses *Vies des Poëtes Latins*, Lyon, 1554, in-4°.

CRISPE, chef de la synagogue des Juifs de Corinthe en Achaïe. Lorsque S. Paul vint prêcher l'Évangile en cette ville, Crispe embrassa avec toute sa famille la foi de J. C. & fut baptisé par cet apôtre, qui, dit-on, l'établit évêque de l'île d'Égine auprès d'Athènes.

CRISPE, (*Crispus Flavius Julius*) fils de l'empereur Constantin & de Minervine, fut honoré du titre de César par son pere, & se montra digne de cette dignité par sa valeur. Il eut peut-être acquis une réputation égale à celle des plus

marque de Longin, comprend selon lui ce qui s'est passé avant Moïse; & l'*Illude* est l'histoire de la prise de Jéricho & de la conquête de la Terre-Promise. Il mourut en 1710, à 68 ans, dans un bourg voisin de Dordrecht. La justesse d'esprit n'étoit pas sa qualité distinctive; mais ses ouvrages peu vent plaire à ceux qui aiment la critique littéraire & les recherches d'érudition.

CRŒSUS, cinquième roi de Lydie, & successeur d'Alyates, l'an 557 avant Jésus-Christ, partagea son règne entre les plaisirs & les arts. Il fit plusieurs conquêtes, & ajouta à ses états la Pamphylie, la Mysie, & plusieurs autres provinces. Sa cour étoit le séjour des philosophes & des gens-de-lettres. Solon, l'un des Sept-Sages de la Grèce, s'étant rendu auprès de lui, Crœsus étala ses trésors, ses meubles, ses appartemens, croyant éblouir les yeux du philosophe par ce faite aussi pompeux que puérite. Solon mortifia son amour-propre, en disant à ce roi, qui croyoit avoir le premier rang parmi les heureux de son tems : *N'appelons personne heureux avant sa mort...* Crœsus ne jouit pas long-tems de ses richesses & de son bonheur. Il marcha quelque tems après contre Cyrus, avec une armée de 420 mille hommes, dont 60 mille de cavalerie. Il fut vaincu, & obligé de se retirer dans sa capitale, qui ne tarda pas à être prise. Hérodote raconte que ce roi étant sur le point d'être tué par un soldat d'un coup de hache, son fils, muet de naissance, saisi d'un mouvement subit qui

lui donna la parole, s'écria tout d'un coup : *Soldat, ne porte point la main sur Crœsus !* Le vaincu, conduit devant le vainqueur, fut dit-on condamné à être brûlé vif; traitement qui n'est point dans le caractère de Cyrus. On l'avoit déjà étendu sur le bûcher, lorsqu'il se ressouvint de l'entretien qui l'avoit eu avec Solon. Il prononça par trois fois en gémissant le nom de ce philosophe. Cyrus demanda pour-quoi il se rappelloit Solon avec tant de vivacité? Crœsus lui rapporta la réflexion du philosophe Grec. Cyrus, touché de l'incertitude des choses humaines, le fit retirer du bûcher & l'honora de sa confiance; ce récit est fort suspect; & même toute l'histoire de Crœsus est tellement incertaine, que plusieurs historiens & mythologues ont cru que Crœsus étoit un personnage fabuleux, fabriqué sur Nabuchodonosor. Voyez Hérodote, historien du peuple Hébreu, sans le savoir, p. 292; & Histoire véritable des Tems fabuleux, tom. 3, p. 566. Quoiqu'il en soit, à en juger par ce que l'histoire nous en apprend, Crœsus étoit un bon prince, & estimable par beaucoup d'endroits. » Il avoit, dit un auteur, » un grand fonds de douceur » & d'humanité; il étoit brave » & généreux, aimoit les sa- » vans & les gens d'esprit, » ce qui marque qu'il n'en » manquoit pas lui-même; » mais son foible, comme celui » de tous les grands, étoit de » faire grand cas des richesses » & de la magnificence; il » aimoit à être flatté & admiri- » ré, & avoit en conséquence

» banni de sa cour la vérité &
 » la sincérité ; car c'est le mal-
 » heur de tous les grands ; ils
 » sont environnés de flatteurs ,
 » & leurs oreilles n'entendent
 » jamais une parole de vé-
 » rité ».

CROI, voyez CROY.

CROISET, (Jean) Jésuite, fut long-tems recteur de la maison du noviciat d'Avignon, & la gouverna avec beaucoup de régularité & de douceur. On a de lui plusieurs ouvrages de piété, très-répandus : I. Une *Année chrétienne*, en 18 vol. II. Une *Retraite*, en 2 vol. in-12. III. *Parallele des Mœurs de ce siècle, & de la Morale de J. C.*, 2 vol. in-12. IV. Une *Vie des Saints*, en 2 vol. in-fol., qui manque quelquefois de critique. V. *Des Réflexions chrétiennes*, 2 vol. in-12, bien écrites & souvent réimprimées. VI. *Des Heures ou Prières chrétiennes*, in-18. Le P. Croiset étoit un des plus grands maîtres de la vie spirituelle. Ses livres le prouvent, & ses directions le prouvoient encore mieux.

CROIX, (Nicole de la) voyez NICOLE DE LA CROIX.

CROIX-DU-MAINE, (François Grudé de la) né dans la province du Maine en 1552, assassiné à Toulouse en 1592, s'étoit fait connoître dès 1584 par sa *Bibliothèque françoise*. Ce catalogue de tous les écrivains François dut lui coûter beaucoup de recherches, quoiqu'il soit imparfait, inexact, & fort inférieur à l'ouvrage publié sous le même titre par M. Goujet. Voyez à l'article VERDIER (Antoine du) ce que nous disons sur la dernière

édition de la Bibliothèque de la Croix-du-Maine.

CROMER, (Martin) évêque de Warmie, mort en 1589, laissa une *Histoire de Pologne*, & quelques *Traité de Controverse* contre les Protestans.

CROMWEL, (Thomas) fils d'un forgeron de Pulney, d'abord domestique du cardinal Wolsey, apprit sous ce politique l'art de se conduire à la cour. Henri VIII étoit alors passionnément amoureux d'Anne de Boulen. Il s'attacha à elle, & devint par son crédit premier ministre. Cromwel étoit secrètement luthérien. Le roi, qui s'étoit déclaré chef de l'église Anglicane, le choisit pour son vicaire-général dans les affaires ecclésiastiques. Il voulut même qu'il présidât au synode & à l'assemblée des évêques qui devoit se tenir pour reconnoître sa primauté, quoiqu'il fût laïque, & qu'il ne fut pas assez savant pour présider à ces conférences. Cromwel ne cessa d'aigrir son prince contre les Catholiques. Il se servit de sa faveur & de son autorité pour les persécuter, & en fit mourir plusieurs avec une cruauté aussi lâche qu'emportée. Quelques-uns s'étant sauvés, il conseilla au roi de faire une ordonnance, par laquelle les sentences rendues contre les criminels de lèse-majesté, quoiqu'absens & non entendus, auroient la même force que celle des Douze-Juges, qui composent le tribunal le plus intègre de l'Angleterre. Il fut la première victime de son conseil. Henri VIII, dégoûté d'Anne de Cleves, que Cromwel lui avoit fait épouser, résolut de perdre l'auteur de cette

union. Le parlement lui fit son procès, le condamna sans l'entendre, comme hérétique & ennemi de l'état. Il eut la tête tranchée l'an 1540, trois mois après que Henri l'eut élevé au comble de la fortune & de la gloire. Tous ses biens furent confisqués.

CROMWEL, (Olivier) naquit dans la ville de Huntington le 3 avril 1603, le même jour que mourut la reine Elisabeth. Il ne savoit d'abord s'il seroit ecclésiastique ou militaire : il fut l'un & l'autre. Il fit, en 1622, une campagne dans l'armée du prince d'Orange. Il servit ensuite contre la France au siège de la Rochelle. Lorsque la paix fut conclue, il vint à Paris, où il fut présenté au cardinal de Richelieu, qui dit en le voyant : *Son air me plaît beaucoup, & si sa physionomie ne me trompe, ce sera un jour un grand-homme.* Il aspirait à être évêque : il s'introduisit auprès de William son parent, évêque de Lincoln, depuis archevêque d'Yorck. Chassé de la maison de ce prélat, parce qu'il étoit puritain, il s'attacha au parlement, qu'il servit contre Charles I. Il commença par se jeter dans la ville de Hull assiégée par le roi, & la défendit avec tant de valeur, qu'il eut une gratification de six mille francs. On le fit bientôt colonel, & ensuite lieutenant-général, sans le faire passer par les autres grades. Dans un combat près d'Yorck, il fut blessé au bras d'un coup de pistolet ; & sans attendre qu'on eût mis le premier appareil à sa plaie, il retourne au champ de bataille, que le général Manchester alloit abandonner aux en-

nemis, rallié pendant la nuit plus de 12 mille hommes, leur parle au nom de Dieu, recommence la bataille au point du jour contre l'armée royale victorieuse, & la défait entièrement. Aussi intriguant qu'intrépide, il avoit publié un livre intitulé : *La Samarie Angloise* ; ouvrage dans lequel il appliquoit au roi & à toute sa cour, ce que l'Ancien Testament dit du regne d'Achab. Afin de mieux allumer le feu de la rebellion, il fit un second livre, comme pour servir de réponse au 1er qu'il intitula : *Le Prothée Puritain*. Il y traitoit d'une manière très-impérieuse les deux chambres du parlement, & les sectes opposées à la royauté & à l'épiscopat. Il répandit dans le public, que cet ouvrage avoit été composé par les partisans du roi ; animant par ces artifices tous les partis les uns contre les autres, pour venir à bout de gouverner seul. Ces libelles, aujourd'hui ignorés, excitèrent alors une violente fermentation. On ne parloit à l'armée, comme dans le parlement, que de *perdre Babylone, de briser le colosse, d'anéantir le Papisme & le Pape, & de rétablir le vrai culte dans Jerusalem*. Lorsque Cromwel fut envoyé pour punir les universités de Cambridge & d'Oxford, royalistes zélées, ses soldats se signalèrent par des exécutions aussi odieuses que barbares. Ils firent des cravates avec des surplis, & des houffes à leurs chevaux avec des ornemens d'église. Les salles & les chapelles servirent d'écuries. Les statues du roi & des Saints eurent le nez & les oreilles coupés. Les professeurs furent brutalement

ent châtiés, & quelques-
lommés à coups de bâton.
liothèque d'Oxford, com-
de plus de 40 mille vo-
rassés pendant plu-
sieurs de divers endroits
onde, fut brûlée en un
natin. Dans une nouvelle
ition contre cette ville,
wel tua de sa propre main
eux colonel Legda. Dès
ford fut pris, il fit pro-
r au parlement la déposé-
son roi en 1646. Il restoit
e une statue de ce malheu-
rince dans la Bourse, en-
où s'assembloient les négoc-
de Londres; on la fit abat-
& on mit à la place cette
ption: *Charles le dernier*
ois, & le premier tyran,
de l'Angleterre l'an du sa-
46, & le premier de la li-
te toute la nation... Crom-
proclamé généralissime
la démission de Fairfax,
le duc de Buckingham,
lus de 12 officiers de sa
comme un grenadier fu-
& acharné, battit & fit
nier le comte de Holland,
ra dans Londres en triom-
ur. Les ministres des dis-
es églises de cette ville
ncerent en chaire comme
le tuteur des Anglois,
l'ange exterminateur de leurs
ois. Le tems étoit venu,
oient-ils, auquel l'œuvre
igneur alloit s'accomplir.
tarda pas de l'être. Char-
ut la tête tranchée en 1649.
ois après cette exécution,
wel, teint du sang de son
abolit la monarchie, & la
gea en république. Ce scé-
, à la tête du nouveau gou-
rnement, établit un conseil
t, & donna à ses amis qui
ne III.

le composoient le titre de *Pro-*
tecteurs du peuple & de défenseurs
des loix. Il passa en Irlande &
en Ecoffe, & eut par-tout les
plus grands succès. Lorsqu'il
étoit dans ce dernier pays, il
apprit que quelques membres du
parlement vouloient lui ôter le
titre de *Généralissime.* Il vole à
Londres, se rend au parlement,
oblige les députés de se reti-
rer, & après qu'ils sont tous
sortis, il ferme la salle, & fait
poser cet écriteau sur la porte:
Maison à louer. Un nouveau
parlement qu'il assembla, lui
conféra le titre de *Protecteur.*
" Il aimoit mieux, disoit-il,
" gouverner sous ce nom, que
" sous celui de roi, parce que
" les Anglois savoient jusqu'où
" s'étendoient les prérogatives
" d'un roi d'Angleterre, & ne
" savoient pas jusqu'où celles
" d'un protecteur pouvoient
" aller ". Ayant appris que le
parlement vouloit encore lui
ôter ce titre, il entra dans la
salle des communes, & dit fié-
rement: *J'ai appris, Messieurs,*
que vous avez résolu de m'ôter
les lettres de Protecteur. Les
voilà, dit-il, en les jetant sur
la table: *je serois bien aise de*
voir, s'il se trouvera parmi vous
quelqu'un assez hardi pour les
prendre. Quelques membres lui
ayant reproché son ingratitude,
ce fourbe fanatique leur dit d'un
ton d'enthousiaste: *Le Seigneur*
n'a plus besoin de vous; il a
choisi d'autres instrumens pour
accomplir son ouvrage. Ensuite
se tournant vers ses officiers &
ses soldats: *Qu'on emporte,* leur
dit-il, *la masse du parlement:*
qu'on nous défasse de cette ma-
rotte. Après ces paroles, il fit
sortir tous les membres, ferma

C R O

emporta » bon homme, repartir le po-
audace, » litique ; ne voyez-vous pas
fie, qu'il » que je ne risque rien par ma
sous un » prédiction ? Si je meurs, au
t au-de- » moins le bruit de ma guérison
moins au » qui va se répandre, retien-
is lui de- » dra les ennemis que je puis
il en dicta » avoir, & donnera le tems à
furent : » ma famille de se mettre en
oo mille » sûreté ; & si je réchappe (car

surpateur régicide se maintint autant par l'artifice que par la force, ménageant toutes les sectes, ne persécutant ni les Catholiques ni les Anglicans, enthousiaste avec des fanatiques, austere avec des Presbytériens, se moquant d'eux tous avec les Déistes, & ne donnant sa confiance qu'aux indépendans. Sobre, tempérant, économe sans être avide du bien d'autrui, laborieux & exact dans toutes les affaires, il couvrit, dit un historien, des qualités d'un grand roi, tous les crimes d'un usurpateur. Son cadavre, embaumé & enterré dans le tombeau des rois avec beaucoup de magnificence, fut exhumé en 1660, au commencement du regne de Charles II, traîné sur la claie, pendu & enseveli au pied du gibet. Ceux qui l'ont regardé comme un scélerat heureux, qui ont paru étonnés de ce que ce tyran régicide soit mort dans son lit, ignorent quel genre d'enfer il portoit avec soi. Il n'eut peut-être point depuis son élévation un instant de calme & de sécurité. Poursuivi par l'image de ses crimes, comme Oreste par les furies, il se croyoit à chaque pas sous le glaive de la vengeance; sans amis, sans serviteurs fideles, il n'osoit se fier à personne, pas même à ceux dont la fortune étoit liée à la sienne, pas même à ses enfans. Tourmenté sans cesse par la crainte d'être assassiné, il fit faire un grand nombre de chambres dans l'appartement du palais de Whitehall qui regarde la Tamise. Chaque chambre avoit une trape, par laquelle on pouvoit descendre à une petite porte qui donnoit sur

la riviere. C'étoit-là qu'il se retiroit tous les soirs. Il ne menoit personne avec lui pour le déshabiller, & ne couchoit jamais deux fois de suite dans la même chambre. *Voyez sa Vie* par Gregorio Leti & par Ragueuet, en 2 vol. in-12. Celle-ci est la plus exacte : elle est aussi in-4^o.

CROMWEL, (Richard) fils du précédent, succéda au protectorat de son pere; mais n'ayant ni son courage ni son hypocrisie, il ne fut ni se faire craindre de l'armée, ni en imposer aux partis & aux sectes qui divisoient l'Angleterre. Il eût conservé l'autorité du premier protecteur, s'il eût voulu faire mourir 3 ou 4 officiers qui s'opposoient à son élévation. » Il » aime mieux, dit l'auteur du » *Siecle de Louis XIV*, se » démettre du gouvernement, » que de régner par des assassi- » nats. Le parlement lui donna 200 mille livres sterlings, en l'obligeant de sortir du palais des rois. Il obéit sans murmure, & vécut en particulier paisible, moins puissant, mais plus heureux que son pere. Il poussa sa carrière jusqu'à 80 ans, & mourut en 1702, ignoré dans le pays dont il avoit été quelques jours le souverain. Après sa démission du protectorat, il avoit voyagé en France. Le prince de Conti, frere du grand Condé, qui le vit à Montpellier sans le connoître, lui dit un jour : » Olivier » Cromwel étoit un grand » homme; mais son fils Richard » est un misérable, de n'avoir » pas su jouir du fruit des cri- » mes de son pere ». Paroles qui prouvent que Richard Crom-

wel valoit beaucoup mieux que le prince de Conti. Richard avoit un autre frere (Henri) qui s'ensevelit dans une obscurité volontaire. Une partie des parens du tyrannique protecteur disparut ; les autres reprirent leur nom de *William* qu'ils avoient quitté, & échapperent ainsi à l'exécration publique.

CRONEGK, (Jean-Frédéric baron de) né à Anspach en 1731, se consacra à l'étude des belles-lettres, & particulièrement de la poésie allemande. Il mourut en 1758, après avoir fréquenté les littérateurs de Paris & de Londres. Ses *Œuvres* ont été imprimées à Leipzig en 1760. Il y a divers poèmes, des especes d'élégies, sous le titre de *Solitudes*. Ces pieces sont ingénieuses ; mais le style en est souvent négligé.

CRONSTEDT, (Alexandre-Frédéric baron de) Suédois, né dans le duché de Sudermanie en 1722, se dévoua tout entier à l'étude de la minéralogie dans un pays abondant en différens genres de mines. Il découvrit un nouveau demi métal, nommé *Nikel*, qui ressemble beaucoup à la substance que les mineurs appellent *Kupfernikel*. Cronstedt publia des dissertations sur ce demi métal, dans les Mémoires de Stockholm des ans 1751 & 1754 ; il penche à croire que le *Nikel* n'est autre chose qu'un alliage des substances métalliques déjà connues, & non un cobalt imparfait, comme l'a cru M. Baumé. Il a aussi publié une Dissertation sur le *Zéolite*, dans les mêmes Mémoires de

l'an 1756. Il y montre que cette substance, nouvellement découverte, constitue elle seule un nouvel ordre dans les pierres que l'on nomme simples. On a encore de lui un *Essai sur un Système de Minéralogie*, dans lequel il classe les minéraux suivant leurs principes constitutifs. Il mourut à la fleur de l'âge en 1765.

CROPANO, (Jean de) savant Capucin de la province de Reggio, a écrit des *Sermons*, des *Commentaires sur l'Écriture-Sainte*, & plusieurs ouvrages historiques, relatifs aux différens états de la Calabre, tels que *Calabria illustrata* ; *Calabria fortunata* ; *Calabria dichirata con inscrizioni, e medagliæ* ; in-folio, fig., Naples, 1691.

CROS, (Pierre du) docteur & professeur de Sorbonne, fut doyen de l'église de Paris, puis évêque d'Auxerre en 1349, & cardinal en 1350. Il mourut de la peste à Avignon, en 1361. — Il ne faut pas le confondre avec le cardinal Pierre du Cros, archevêque d'Arles, mort en 1388. Jean du Cros, frere de celui-ci, excellent jurisconsulte, fut évêque de Limoges & grand-pénitencier à Rome, & mourut à Avignon en 1383.

CROSILLES, (Jean-Baptiste) mauvais poëte François, est moins connu par ses vers, que par l'accusation intentée contre lui, de s'être marié malgré sa qualité de prêtre. Il resta dix ans en prison, & n'en sortit que par arrêt du parlement qui le lava de cette calomnie. Il mourut misérable six mois après, en 1651. On a de lui des

II. roïdes, 1619, in-8° ; & la *Chasteté invincible*, Bergerie en 5 actes, 1634, in-8°.

CROUVÉ, (Guillaume) prêtre Anglican, qui se pendit vers 1677, étoit régent de Croydone. Il est auteur d'un *Catalogue des Ecrivains qui ont travaillé sur la Bible*, Londres, 1672, in-8°, fort inférieur à celui du P. le Long de l'Oratoire, auquel il a été cependant utile.

CROUZAS, (Jean-Pierre de) naquit à Lausanne en 1663. Son pere, colonel d'un régiment de fusiliers, le destinoit à la profession des armes ; mais le fils ne soupiroit qu'après les lettres. Maître de suivre son inclination, il se livra à la philosophie & aux mathématiques, & puisa dans les écrits du célèbre Descartes, des connoissances qui ne firent qu'augmenter son goût. Il se mit à voyager dans les différens pays de l'Europe, & vint à Paris, où Mallebranche tenta vainement de le gagner à la Religion Catholique. De retour dans sa patrie, il fut fait recteur de l'académie en 1706. Il remplissoit depuis 1700, une chaire de philosophie avec beaucoup de succès. En 1724 on l'appella à Groningue pour être professeur de mathématiques & de philosophie, avec 1500 florins de Hollande de pension. L'académie des sciences de Paris se l'associa quelque tems après ; & le prince de Hesse-Cassel le choisit pour être gouverneur de son fils : emploi qui lui procura une forte pension, & le titre de conseiller des ambassadeurs élu roi de Suede, oncle de son élève. Ce savant mourut à Lau-

fanne en 1748. On lui doit un grand nombre d'ouvrages sur la morale, la métaphysique, la physique & les mathématiques.

I. *Système de Reflexions qui peuvent contribuer à la netteté & à l'étendue de nos connoissances*, ou *Nouvel Essai de Logique*, publié d'abord en 2 vol. in-8°, ensuite en 6 vol. in-12, & abrégé en un seul volume. Il faut s'en tenir à l'abrégé : le grand ouvrage, quoiqu'estimable & pour les préceptes de logique & pour ceux de morale, n'est pas écrit avec assez de précision. On a dit qu'il avoit noyé l'ancienne dialectique dans un fatras de paroles ; II. *Un Traité de l'éducation des Enfans*, 2 vol. in-12. III. *Un Traité du Beau*, aussi en 2 vol. & beaucoup trop long. IV. *Examen du Pyrrhonisme ancien & moderne*, in-folio, contre Bayle : ouvrage savant & estimé, qui le seroit davantage, s'il eût été plus court. V. *Examen du Traité de la Liberté de penser*, contre Collins, in-8°. VI. *Examen de l'Essai sur l'Homme de Pope*, dans lequel on remarque autant de zele pour la Religion que de bonne critique ; il y a quelques répétitions & quelques jugemens un peu séveres. VII. *Commentaire sur la Traduction du même Poëme, par l'abbé du Resnel*. VIII. *Traité de l'Esprit humain*, Bâle, 1741. L'auteur combat vivement les hypotheses de Leibnitz & de Wolf touchant l'harmonie préétablie. IX. *Des Traités de Physique & de Mathématiques*, sous différens titres. X. *Des Sermons*. XI. *Des Œuvres diverses*, en 2 vol. in-8°, &c. &c.

CROY, (Guillaume de) seigneur de Chievres & d'Archoy, se signala par sa valeur sous les rois de France Charles VIII & Louis XII, au service desquels il passa avec l'agrément de son maître l'archiduc Philippe d'Autriche ; mais la rupture étant survenue entre la France & l'Espagne, il retourna aux Pays-Bas. Philippe allant en Espagne, nomma Chievres gouverneur des Pays-Bas. L'éducation de Charles-Quint, dont il fut chargé, lui acquit une brillante célébrité. » C'étoit, dit un historien, un homme d'une sévère probité, » d'une politique aussi sage que » profonde, dont les lumieres » égalioient les vertus ». Il mourut à Worms en 1521, à 63 ans. Varillas a écrit sa *Vie*, 1684, in-12, d'une manière intéressante.

CROY, (Jean de) d'une autre famille que le précédent, calviniste & ministre d'Uzès, mourut en 1659. Il a laissé plusieurs ouvrages, entr'autres : *Observationes sacrae & historicae in Novum Testamentum*, Genève, 1644, in-4°.

CROZAT, (Joseph-Antoine) conseiller au parlement, puis maître des requêtes, fut lecteur du cabinet du roi de France en 1719. Son goût pour les arts, & ses connoissances dans la peinture, la sculpture & la gravure, l'ont plus distingué que ses richesses. Il fit graver, par d'habiles maîtres, les plus beaux tableaux du cabinet du roi & de M. le duc d'Orléans, &c. Le 1^{er} volume a paru en 1729; le 2^e en 1742, in-fol. forme d'Atlas. Crozat mourut 2 ans auparavant, en

1740. Il ordonna en mourant ; que le prix de la vente de son beau cabinet seroit distribué aux pauvres.

CROZE, (Mathurin Veyfiere de la) naquit à Nantes en 1661, d'un négociant, & se fit Bénédictin de la congrégation de S. Maur en 1678, après avoir voyagé en Amérique. Son érudition plus étendue que solide, l'amour de l'indépendance, la liberté de penser, & d'autres penchans incompatibles avec la vie religieuse & les maximes évangéliques, lui firent quitter son ordre & sa Religion en 1696. Il consumma son apostasie à Bâle, passa delà à Berlin, obtint la place de bibliothécaire du roi de Prusse, & y mourut en 1739, à 78 ans. Ses principaux ouvrages sont : I. *Dissertations historiques sur différens sujets*, in-8°, Rotterdam, 1707 ; recueil savant & curieux. II. *Entretiens sur divers sujets d'Histoire*, 1702, in-12. III. *Dictionnaire Arménien*, in-4°, 2 vol. Cet ouvrage lui coûta douze ans de travail. Cependant les savans y découvrirent des fautes sans nombre & même des bévues plaisantes ; ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait des lumieres à recueillir. IV. *Histoire du Christianisme des Indes*, 1724, La Haye, in-12, 2 vol. : curieuse & estimée. V. *Histoire du Christianisme d'Ethiopie & d'Arménie*, in-8°, 1739 : compilation négligée & informe, si l'on en croit l'abbé des Fontaines, ouvrage de mémoire & non de jugement, & encore moins d'esprit, mais qui offre une foule d'observations dont on peut profiter. VI. *Dictionnaire Egyptien*, avec les ad-

ditions de M. Scholtz, mis au jour par Ch. God. Volde, Oxford, 1775, in-4°. Jordan, ami & disciple de la Croze, a écrit la *Vie* de son maître, en un vol. aussi gros que la *Vie d'Alexandre*; dictée, selon Voltaire, par la fureur d'écrire. Son humeur tenoit un peu de l'impolitesse & de la misanthropie; effet naturel des chagrins que lui donnoit le souvenir de son apostasie. Le jugement n'égalait jamais en lui la mémoire, sur-tout à la fin de ses jours. C'étoit alors un véritable enfant, quoique sa tête renfermât toujours un vaste répertoire de noms, de dates & de passages.

CRUMMUS ou **CRUMNUS**, roi des Bulgares, fut continuellement en guerre avec Nicéphore I, empereur de Constantinople, & prit Sardique sur lui. La perte qu'il fit d'une bataille en 811, le força de demander la paix. Désespéré du refus qu'on lui en fit, il donna pendant la nuit sur le camp des Grecs, qu'il força. Il attaqua la tente de Nicéphore, & le tua avant qu'il eût le loisir de se reconnoître. Ensuite il tailla en pièces son armée, & fit passer au fil de l'épée, ou emprisonner, tous les grands de l'Empire qui avoient suivi l'empereur. Il remporta cette grande victoire, où Staurace, fils de l'empereur, devenu empereur lui-même, fut blessé très-dangereusement. Après avoir exposé quelque tems sur un gibet la tête du malheureux Nicéphore, Crummus fit faire une tasse de son crâne enchassé dans de l'argent, afin que ses successeurs s'en servissent à son exemple dans leurs

festins pour boire à la santé de ceux de leurs sujets qui se seroient signalés à la guerre. Il voulut contraindre les prisonniers à racheter leur vie & leur liberté par l'apostasie; mais ces généreux capitaines aimèrent mieux souffrir les plus cruels supplices, & mourir martyrs. Michel Rhangabe, gendre de Nicéphore & successeur de Staurace, tenta inutilement de venger son beau-père: il fut toujours vaincu. Le vainqueur mourut l'an 875.

CRUSER, (Herman) né à Kempen dans l'Over-Yssel, vers 1510, conseiller de Charles duc de Gueldres, puis de Guillaume duc de Cleves, mourut à Königsberg en 1574. Il a traduit en latin XVI livres de Gallien, Paris, 1532, in-fol. Cette version a été insérée dans plusieurs autres éditions qu'on a faites de Gallien; mais revue & corrigée par Augustin Galdini de Modene. Il a aussi traduit en latin *Plutarque*, Bâle, 1564, in-fol. On le blâme d'avoir changé l'ordre des vies de Plutarque sans nécessité. C'étoit un homme profondément versé dans les langues, la philosophie, la médecine & la jurisprudence.

CRUSIUS ou **KRAUS**, (Martin) né dans le diocèse de Bamberg en 1526, professeur de belles-lettres à Tubinge, mort à Eßlingen en 1607, fut le premier qui enseigna le grec en Allemagne. On a de lui: I. *Turco-Græciæ Libri VIII*, Bâle, in-folio, 1584: recueil excellent, & d'une grande utilité pour ceux qui veulent s'appliquer à l'histoire & à la langue des Grecs modernes. II.

Annales Suevici, ab initio rerum ad annum 1594, en 2 vol. in-folio, Francfort, 1596 : ouvrage estimé & peu commun. III. *Germano-Græciæ Libri VI*, in-fol. 1585. Crusius étoit un homme savant, mais emporté, & qui dans ses livres n'épargnoit pas les injures à ceux qui l'attaquoient.

CRUX, voy. SANTA-CRUX.

CSELES, (Martin) né près de Tyrnaw en 1641, Jésuite dans cette ville en 1655, enseigna successivement la philosophie, la théologie morale & le droit Romain. Appelé à Rome pour remplir la charge de pénitencier, il tira parti du séjour qu'il y fit, & recueillit une multitude de connoissances de la bibliothèque du Vatican. Il mourut à Padoue le 14 janv. 1709. On a de ce savant : I. *Elucidatio Historico-Chronologica de episcopatu Transilvaniæ*, Rome, in-fol. II. *Descriptio amplitudinis episcopatus Sirmiensis*, in-16.

CTESIAS de Gnide, étoit du nombre de ceux qui suivirent le jeune Cyrus dans son expédition contre son frere Artaxercès Mnémon. Fait prisonnier à la bataille de Cunaxa, on l'employa à panser les blessures qu'Artaxercès y avoit reçues, & il le fit avec tant de succès, que le roi vainqueur le retint à son service, & lui donna le titre de son premier médecin. Le long séjour que Ctésias fit en Perse & à la cour, lui donna plus d'une occasion d'être utile aux Grecs ses compatriotes ; il écrivit l'Histoire de ce pays en 23 livres. Les six premiers contenoient l'Histoire des Assyriens, depuis Ninus & Semiramis jusqu'à Cyrus. Les

dix-sept derniers traitoient des affaires des Perses, depuis le commencement du regne de Cyrus jusqu'à l'an 398 avant J. C. Il avoit écrit aussi une Histoire de l'Inde. Il ne nous reste de ces deux ouvrages, que quelques Fragmens de son *Histoire des Assyriens & des Perses*, suivie par Diodore de Sicile, & par Trogue-Pompée, préféablement à celle d'Hérodote. Malgré les suffrages de ces deux historiens, on ne donne guère de croyance aux récits de Ctésias ; & dans le fonds il n'en mérite pas plus qu'Hérodote. Strabon dit qu'on apprendroit plus facilement l'histoire dans Hérodote & Homere, que dans Ctésias & Hérodote. *Facilius Hesiodo & Homero aliquis fidem adhibuerit, quam Ctæsiæ, Herodoto & eorum similibus*. On apprendra à le connoître aussi bien qu'Hérodote dans l'*Histoire véritable des tems fabuleux* ; & dans *Hérodote historien du peuple Hébreu, sans le savoir* (voyez LAVAUR). Ctésias vivoit vers l'an 400 avant J. C. Les *Fragmens de Ctésias* sont dans l'*Hérodote* de Londres, 1679, in-fol.

CTESIBIUS d'Alexandrie, célèbre mathématicien sous Ptolémée-Physcon, vers l'an 120 avant J. C., fut, dit-on, le premier inventeur de la pompe. Le hazard développa en lui le goût qu'il avoit pour la mécanique. En abaissant un miroir dans la boutique de son pere, il remarqua que le poids qui servoit à le faire monter & descendre, & qui étoit à cet effet enfermé dans un cylindre, formoit un son, produit par le froissement de l'air poussé avec violence par le poids. Il eut

mina de près la cause de ce son, & crut qu'il étoit possible d'en tirer parti pour faire un *Orgue hydraulique*, où l'air & l'eau formeroient le son; c'est ce qu'il exécuta avec une espèce de succès; mais on comprend que cet orgue étoit peu de chose; & ne fallu bien du tems encore pour atteindre à l'instrument admirable dont retentissent nos églises. *Voyez S. ALDRIC*. Crespius construisit ensuite une clepsidre réglée avec des roues dentées par le haut par sa chute faisoit mouvoir ces roues, qui communiquoient leurs mouvemens à une colonne, sur laquelle étoient tracés des caractères qui servoient à distinguer les mois & les heures. En même tems que l'on meuroit les roues dentées en mouvement, elles soulevoient une petite statue, qui indiquoit avec une baguette les mois & les heures marquées sur la colonne.

CRESIPHON ou **CHERSIPHON**, architecte Grec, donna le dessin du Temple de Diane à Ephèse, exécuté en partie par sa conduite, & sous celle de son fils Métagène. Cresiphon inventa une machine pour transporter les pierres qui devoient servir d'ornement à cet édifice; mais, malgré son extrême célébrité, étoit très-peu de chose en comparaison de nos beaux temples modernes. *Voyez les Temples anciens & modernes* par l'abbé Mai.

CRESIPHON d'Athènes, persuada à ses concitoyens de faire une ordonnance, par laquelle il fut arrêté que Démosthène seroit couronné en pleine assemblée d'une couronne d'or. Mais Elchine, rival & ennemi

de cet orateur, ne pouvant souffrir qu'on lui fit cet honneur, accusa Cresiphon d'être l'auteur d'une sédition. Démosthène le défendit de cette calomnie dans cette belle harangue, qu'il a intitulée : *De la Couronne*.

CUDSEMIUS, (Pierre) né à Duisbourg dans le duché de Cleves, se disoit de Wésel, parce qu'il y avoit été élevé. Son pere imbu des erreurs de Calvin, les avoit communiquées à son fils qui les abjura à Avignon, où il reçut le sacrement de Confirmation & le nom de Pierre, abandonnant celui de Samuel qu'il avoit reçu au Baptême. Il se rendit à Rome, se fit estimer & chérir du cardinal Bellarmin. Il se fixa ensuite à Cologne, & y gagna les amitiés du nonce. Il mourut au commencement du dix-septième siècle. Nous avons de lui : I. *De desperata Calvini causa*, Cologne, 1612, in-8°. II. *Le Synode d'Utrecht*, avec des notes très-curieuses, Cologne, 1614, en latin, & plusieurs autres ouvrages de controverse.

CUDWORTH, (Rodolphe) né dans le comté de Somerset en 1617, mort à Cambridge en 1688, occupa divers emplois importans & lucratifs dans sa patrie. Son savoir les lui mérita; il s'étendoit à tout. Philosophe, mathématicien, il joignit à ces sciences l'étude des belles-lettres, des langues savantes & de l'antiquité. On a de lui : I. *Système intellectuel de l'Univers contre les Athées*; ouvrage traduit en latin par Jean-Laurent Mosheim, avec des notes très-savantes; Iene, 1733, 2 vol. in-folio; Leyde, 2 vol. in-4°, & abrégé en an-

glois en 2 vol. in-4°, par Thomas Wise. L'ouvrage, la traduction & l'abrégé sont également estimés. II. *Traité de l'éternité & de l'immuabilité du juste & de l'injuste*, publié en anglois à Londres, 1731, in-8°, avec une préface du docteur Chandler, évêque de Durham, & traduit en latin par Mosheim. III. Commentaire sur la prophétie de Daniel, touchant les septante semaines, 2 vol. in-fol. IV. *Traité de l'immortalité de l'Ame*, un vol. in-8°. &c. V. *Discours sur l'amour de Dieu*, traduit en françois par M. Coste, Amsterdam, 1722, in-12. Il laissa plusieurs manuscrits importants, & une fille pleine d'esprit, qui fut étroitement liée avec Locke : elle s'appelloit Damaris. Cudworth étoit, dit-on, assez incertain dans ses opinions sur la Religion ; & en parlant de plusieurs dogmes du Christianisme, il s'est expliqué d'une manière si ambiguë, qu'on ne peut guère savoir ce qu'il en pensoit. Il a renouvelé le système des natures plaitiques, qui a été réfuté par Guillaume Muys. *Voyez* ce mot.

CUEVA, (Alphonse de la) connu sous le nom de *Bedmar*, d'une maison ancienne d'Espagne, ambassadeur de Philippe III auprès de la république de Venise, s'unit, dit-on, en 1618 avec le duc d'Osone, vice-roi de Naples, & Don Pedro de Toledé, gouverneur de Milan, pour anéantir l'état au sein duquel il étoit envoyé. La Cueva, dit l'histoire ou plutôt la fable de cette conspiration, rassemble des étrangers dans la ville, & s'assure de leur service à force d'argent.

Les conjurés devoient mettre le feu à l'arsenal de la république, & se saisir des postes les plus importants. Des troupes du Milanès devoient arriver par la terre-ferme, & des matelots gagnés montrer le chemin à des barques chargées de soldats. Cette conspiration fut découverte. On noya tout ce qu'on put trouver des conjurés. On respecta, dans l'auteur de ce complot, le caractère d'ambassadeur. Le sénat le fit partir secrètement, de peur qu'il ne fût mis en pièces par la populace. Dans une Discussion très-étendue sur cette Conjuración, imprimée à la suite de la 2e édition des *Observations sur l'Italie*, M. Grosley prouve que cette conjuration n'étoit autre chose qu'un artifice des Vénitiens, dirigé par Fra-Paolo, pour se débarrasser du marquis de Bedmar, dont la présence les incommodoit. On sait que ce moine travailloit alors à introduire le Luthéranisme à Venise (*voyez* S A R P I). Avant M. Grosley, Naudé & Capriata avoient déjà traité de chimère la prétendue conspiration. Forcé de quitter de Venise par la commotion que cet artifice avoit excitée dans le peuple, Bedmar passa en Flandre, y fit les fonctions de président du conseil, & y reçut le chapeau de cardinal. Sa sévérité lui ayant fait perdre son gouvernement, il se retira à Rome, & y mourut en 1665, regardé comme un des plus puissans génies, qu'ait produit l'Espagne. Sa sagacité étoit telle, que ses conjectures passoient presque pour des prophéties. A cette pénétration singulière, il joignoit un talent

C U E

rare pour manier les affaires les plus délicates; un instinct merveilleux pour se connoître en hommes; une humeur libre & complaisante, & d'autant plus impénétrable que tout le monde croyoit la pénétrer: toutes les apparences d'une parfaite tranquillité d'esprit au milieu des agitations les plus cruelles. On lui attribue un traité en italien, contre la liberté de la république de Venise, intitulé: *Squitinio della liberta Veneta*, Mirandole, 1612, in-4°, & traduit en françois par Amelot de la Houffaye; mais d'autres le donnent avec plus de raison à Marc Velfer. *L'Histoire de la Conjuraton de Venise*, par S. Réal, est un pur roman.

CUEVA, (Jean de la) fameux poète tragique Espagnol, très-estimé dans son pays.

CUGNIERES, (Pierre de) avocat général au parlement de Paris, étoit un jurisconsulte habile, sur-tout dans le droit canonique. Il défendit avec beaucoup de vivacité l'an 1329, en présence de Philippe de Valois, les droits du roi contre le clergé. Pierre Bertrand, évêque d'Auntun, plaida pour l'Eglise avec non moins de chaleur (*Voyez BERTRAND*). Il fut secondé par l'archevêque de Sens, depuis Clément VI. L'avocat du roi devint si odieux au peuple, qu'on le nomma par dérision *Maître Pierre du Coynet*, nom d'une petite figure ridicule, placée dans un coin de l'église de N. Dame de Paris, & faisant partie d'une représentation de l'enfer, qui étoit à la clôture du chœur sous le jubé. Cug-

C U J 411

nieres eut encore le désagrément d'être condamné par le roi, pour lequel il plaidoit: destinée ordinaire de ceux qui écrivent pour flatter une autorité au préjudice de l'autre, & que l'esprit d'intérêt ou d'ambition fait embrasser avec chaleur des opinions propres à déranger l'ordre établi.

CUJAS, (Jacques) naquit à Toulouse en 1520, d'un foudon. La nature le doua d'un esprit supérieur, dit Scevole de Ste. Marthe, pour le consoler de la bassesse de son extraction. Il apprit avec une facilité égale les belles-lettres, l'histoire, le droit ancien & moderne, civil & canonique. A Toulouse, à Cahors, à Bourges, à Valence en Dauphiné, à Turin où il professa en différens tems, il eut une fouie d'écouliers, parmi lesquels on compta les plus célèbres magistrats que la France eût alors. Le roi de France lui permit de prendre séance avec les conseillers du parlement de Grenoble. Le duc de Savoie, Emmanuel Philibert, & le pape Grégoire XIII, n'eurent pas moins de considération pour son mérite. Lorsque les professeurs Allemands le citoient en chaire, ils mettoient la main au bonnet, pour marquer leur estime pour cet illustre interprete des loix. C'étoit le pere des écouliers, suivant Scaliger. Il en avoit près de mille à Bourges. Il leur prêtoit de l'argent & des livres. Cujas est celui de tous les jurisconsultes modernes, qui a pénétré le plus avant dans les mysteres des loix & du droit romain. On l'a accusé d'irrégulier, parce

qu'il répondoit à ceux qui lui parloient des ravages du Calvinisme : *Nihil hoc ad edictum pratoris* : Cela ne regarde point l'édit du préteur. Mais cette réponse semble plutôt peindre le caractère d'un savant fortement occupé de ses livres, sourd & muet sur tout le reste, que celui d'un incrédule qui se moque de tout. La meilleure édition des *Œuvres de Cujas* est celle de Fabrot, Paris, 1658, en 10 volumes in-fol. Celle de Paris, chez Nivelles, donnée par Cujas même, est très-rare. On en a donné une autre à Naples, en 1762 : elle est moins belle que les précédentes, mais plus commode, à cause de la table générale qui l'accompagne. Papyre Masson a écrit la *Vie* de ce célèbre jurisconsulte. Il rapporte qu'il avoit pris la singulière habitude d'étudier tout de son long sur un tapis, le ventre contre terre, ayant ses livres autour de lui. Cujas mourut en 1590, à Bourges où il s'étoit fixé. Il ordonna par son testament, que sa bibliothèque remplie de livres notés de sa main, fût vendue en détail ; de peur que, si elle étoit au pouvoir d'un seul, on ne se servit de ses notes mal entendues pour en composer de méchants livres. Son vrai nom étoit Cujasus ; il en retrancha l'*ü* pour l'adoucir.

CULANT, (Philippe de) sorti d'une ancienne famille du Berry, reçut le bâton de maréchal, sous Charles VII, au siège de Pontoise en 1441. Il contribua beaucoup à la réduction de toute la Normandie & à la conquête de la Guyenne. Il avoit plus de talent à prendre

des villes qu'à gagner des batailles. Il mourut en 1454. Il étoit oncle de Charles de Culant, grand-maitre de la maison du roi ; & de Louis de Culant, amiral en 1422.

CUMANUS, gouverneur de Judée. Il s'éleva de son tems une sédition à Jerusalem. Un soldat de garde à la porte du Temple, vers la fête de Pâques, s'avisâ de se découvrir avec indécence. Le peuple s'en prenant à Cumanus, l'accabla d'injures : Cumanus pour le contenir, envoya des gens de guerre dans la forteresse Antonia qui commandoit le Temple. Les soldats épouvantèrent si fort la populace, que dans un mouvement de terreur panique il y eut plus de 20 mille personnes étouffées. Les tyrannies de Cumanus devinrent insupportables. Le peuple s'en plaignit à Quadratus, gouverneur de Syrie. Celui-ci envoya Cumanus à l'empereur Claude, qui le condamna à l'exil vers l'an 53. *Voy. FLAVE JOSEPH*, liv. 20, chap. 3 & suiv.

CUMBERLAND, (Richard) né à Londres en 1632, déclama beaucoup sous Charles II contre la Religion catholique, à laquelle il imputoit ce qu'elle n'enseigne point, & ce qu'elle réprouve même. Ce genre de fanatisme, auquel il joignoit d'ailleurs du mérite & des mœurs pures, lui valut l'évêché de Péterborough, qu'il conserva jusqu'à sa mort en 1719, à 87 ans. Ni sa dignité d'évêque, ni son grand âge, ne purent l'engager à prendre quelque repos. Quand on lui représentoit que ses travaux nuisoient à sa santé, il répondoit : *Il vaut mieux*

C U M

qu'un homme s'use, que de se rouiller. La nature l'avoit fait naître avec beaucoup de douceur dans le caractère, & un grand amour pour la paix; mais l'esprit de secte l'aigrit, & le poussa quelquefois jusqu'à l'emportement. On lui doit : I. *De legibus natura disquisitio philosophica*, Londres, 1672, in-4°. Réfutation solide des abominables principes de Hobbes, traduite en anglois 1686, in-8°, & en françois par Barbeyrac, qui l'a enrichie de notes. II. *Un Traité des Poids & des Mesures des Juifs*, in-8°. Il y démontre, ou il croit y démontrer géométriquement, que le *derach* du Caire étoit l'ancienne coudée des Egyptiens & des Hébreux. III. *L'Histoire Phénicienne de Sanchoniaton*, in-8°, Londres, 1720, traduite en anglois avec des notes : ouvrage posthume qui est peu de chose, quoiqu'on y trouve de l'érudition. Il a aussi traduit *l'Histoire de la Réformation des Pays-Bas*, par Gerard Brandt, Londres, 1720 - 1723, 3 vol. in-fol.

CUMBERLAND, (Guillaume-Auguste duc de) fils puiné de Georges II, roi d'Angleterre, né le 26 avril 1721, se trouva en 1743 avec le roi son pere, à la bataille de Dettingen en Allemagne. Louis XV ayant déclaré en 1744, la guerre à l'Autriche & à l'Angleterre, le duc de Cumberland commanda en chef l'armée des Anglois & Hollandois en Flandre, & fut vaincu à la bataille de Fontenoi en 1745. La même année Charles-Edouard Stuart, fils unique de Jacques III roi d'Angleterre, espérant de re-

C U N 413

monter sur le trône de ses ancêtres, aborda en Ecosse & y fit des progrès assez rapides. Le roi d'Angleterre rappella le duc de Cumberland pour le mettre à la tête de l'armée qui devoit marcher contre Edouard. Le 27 avril 1746, le duc remporta à Culloden une victoire complete qui força Edouard à abandonner l'Ecosse. Après cette expédition il revint aux Pays-Bas, commanda les Anglois, Hanovriens & Hessois à la bataille de Lawfeldt, que les François gagnerent en 1747. Pendant la guerre de sept ans, il commanda encore en chef les Anglois, Hanovriens & Hessois en Allemagne, & fut vaincu par les François à la bataille de Hastenbeck le 26 juillet 1757. Il se retira sous le canon de Stade, où il fut enfermé avec toute son armée; ce qui l'obligea à faire le 10 septembre, une capitulation par laquelle les Anglois s'engagerent à ne plus servir en Allemagne, durant cette guerre : capitulation qui ne fut pas observée. Il mourut le 30 octobre 1765.

CUNÆUS, (Pierre) professeur de belles-lettres, de politique & de droit à Leyde, naquit à Flessingue dans la Zélande en 1586, & mourut à Leyde en 1638. Parmi ses divers ouvrages on distingue ceux-ci : I. *Un savant Traité de la République des Hébreux* en latin, dont la meilleure édition est de 1703, in-4°; traduit en françois, Amsterdam, 1705, 3 vol. in-8°. On préfere cependant les *Mœurs des Israélites*, par M. Fleury, qui y traite le même sujet avec plus d'ordre, plus

de jugement, & non moins d'érudition. II. *Sardi venales*, Leyde, 1512, in-24; & dans le recueil de *Tres Satyra Menippeæ* de G. Corte, Leipfick, 1720, in-8°. Il y tourne en ridicule les faux favans & les professeurs ignorans qui se jouent de la crédulité de leurs élèves. Il y a joint une traduction de la Satyre des Césars par Julien l'Apostat, qu'il a fait précéder d'une dédicace, où il montre la plus stupide prévention, en élevant presque à un nues les prétendues belles qualités de ce prince. III. Un Recueil de ses Lettres, publié en 1725, in-8°, par l'infatigable compilateur Burman. On y trouve quelques anecdotes sur l'histoire littéraire de son tems. Cunæus étoit d'un tempérament sec & colere.

CUNEGONDE, (Sainte) fille de Sigefroi, premier comte de Luxembourg, femme de l'empereur Henri II, fut accusée d'adultere, quoiqu'elle eût fait vœu de chasteté. Elle prouva son innocence, si l'on en croit quelques historiens, en tenant dans ses mains une barre de fer ardente, sans se brûler. Les mêmes historiens rapportent que son mari dit dans ses derniers momens aux parens de sa femme : *Vous me l'avez donnée vierge, je vous la rends vierge*; discours où des critiques modernes ont cherché fort mal-à-propos une matière de censure (voyez HENRI II). Henri étant mort l'an 1024, Cuneconde prit le voile dans un monastere qu'elle avoit fondé. Elle y mourut dans les exercices de la pénitence. Le pape Innocent III la canonisa solennel-

lement en 1200. Son corps est honoré avec celui de Henri dans la cathédrale de Bamberg.

CUNEGONDE ou KINGE, (Sainte) fille de Bela IV roi de Hongrie, & de Marie fille de Théodore Lascaris, empereur de Constantinople, épousa en 1239 Boleslas le Chaste, souverain de la basse Pologne, & s'engagea par vœu, ainsi que son mari, à vivre dans une continence perpétuelle. Elle s'occupoit presque uniquement de la priere & des exercices de la mortification; faisoit d'abondantes aumônes, & alloit elle-même servir les pauvres dans les hôpitaux. La Pologne souffrant beaucoup par le manque-ment de sel, elle obtint, dit-on, par ses prieres la découverte des fameuses mines de Wilfca. Boleslas étant mort en 1279, elle prit le voile dans le monastere de Sandecz, bâti depuis peu pour des religieuses de l'ordre de Sainte-Claire, & mourut le 24 juillet 1292. On l'honore avec une singuliere vénération dans le diocèse de Cracovie, & dans plusieurs autres endroits. Son nom fut inscrit dans le Catalogue des Saints par Alexandre VII, en 1690. Voyez sa Vie dans les *Acta Sanctorum*, tom. 5, jul. pag. 661.

CUNERUS, voyez PETRI.

CUNIBERT, (Saint) né en Aufrasia, d'une maison noble, fut évêque de Cologne en 623. Le roi Dagobert le mit à la tête de son conseil, & le fit gouverneur de Sigebert, roi d'Aufrasia. S. Cunibert fut encore chargé du gouvernement de ce royaume sous Childeric, fils de Clovis III. Il mourut en

C U N

663, avec la réputation d'un saint évêque & d'un ministre médiocre.

CUNITZ, (Marie) fille aînée d'un docteur en médecine de Silésie, s'appliqua à la médecine, à la peinture, à la poésie, à la musique, aux mathématiques, & sur-tout à l'astronomie. Les astronomes de son tems lui communiquèrent leurs lumières, & profitèrent des siennes. Elle mourut en 1664, après avoir publié des *Tables astronomiques*.

CUNY, (Louis-Antoine) Jésuite de Langres, mort en 1755, parcourut avec distinction la carrière de l'éloquence à Versailles, à Paris & à Luneville. On a de lui trois *Oraisons funèbres* : celle de l'Infante d'Espagne, Dauphine de France 1746, in-4° ; de la Reine de Pologne, 1747, in-4° ; du Cardinal de Rohan, 1750, in-4°. Il y a dans ces discours des expressions triviales, des phrases obscures, des constructions irrégulières, des tours communs, des idées répétées, & une abondance de style qui fatigue ; mais ces défauts sont éclipsés par la chaleur avec laquelle ces Oraisons sont écrites. L'auteur saisit bien la totalité d'un caractère, & fait le mettre dans un beau jour ; il rapproche avec art ce qui paroît étranger à son sujet.

CUPANO, (François) Sicilien, religieux du Tiers-Ordre de S. François, né en 1657, mort au commencement du 18^e siècle, s'appliqua avec succès à l'histoire naturelle. Nous avons de lui : I. *Catalogue des Plantes de la Sicile*. II. *Histoire naturelle de cette île*, &c. en italien.

C U P 415

CUPER, (Gisbert) né en 1644 à Hemmen, dans le duché de Gueldres, mort à Deventer en 1716, remplit long-tems avec distinction une chaire d'histoire en cette ville, & fut un des membres les plus savans de l'académie des inscriptions de Paris. C'étoit un littérateur affable, poli, prévenant, sur-tout à l'égard des gens-de-lettres ; presque tous les érudits de l'Europe le consultoient. Ses ouvrages sont : I. *Des Observations critiques & chronologiques*, 2 vol. in-8°, dans lesquelles on discute tout ce qu'il y a de plus escarpé & de plus ténébreux dans l'érudition. II. *L'Apothéose d'Homere*, en 1683, in-4°. III. *Une Histoire des trois Gordiens*. IV. *Un Recueil de Lettres*, 1742, in-4°, dont quelques-unes sont de petites dissertations sur différens points d'antiquité.

CUPER, (Guillaume) savant Jésuite, né à Anvers en 1686, fut mis au nombre des célèbres hagiographes de cette ville, & a beaucoup travaillé à la rédaction des *Acta Sanctorum* des mois de juillet & d'août. On a encore de lui : *Tractatus historico-chronologicus de Patriarchis Constantinopolitanis*, Anvers, 1733, in-fol. ; ouvrage savant, plein de recherches & d'une bonne critique. Il mourut le 2 février 1741.

CUPIDON ou L'AMOUR, fils de Mars & de Vénus, présidoit à la volupté. On le représente sous la figure d'un enfant, avec un bandeau sur les yeux, un arc & un carquois rempli de fleches ardentes, dont il se sert, dit-on, pour blesser ceux qu'il veut corrom-

pre. Il fut aimé de Pſyché, & eut pour compagnon dans ſon enfance Anteros. On l'appelloit autrement Eros. Les ris, les jeux, les plaisirs étoient représentés de même que lui, ſous la figure de petits enfans ailés. Mais ces belles apparences n'en ont pas impoſé à Virgile, qui le peint ſous les traits ſuivans :

*Nunc ſcio quid ſit Amor; duris
in cautibus illum
Iſmarus, aut Rhodopes, aut
extremi Garamantes
Non noſtri generis puerum,
nec ſanguinis edunt.*

CURÆUS, (Joachim) médecin Allemand, fils d'un ouvrier en laine de Freyſtad en Siléſie, parcourut une partie de l'Europe, pour acquérir des connoiſſances. Au retour de ſes voyages, il eſcriva la médecine avec réputation dans ſon pays. Il mourut en 1573, à 41 ans. On a de lui une compilation latine, ſous le titre d'*Annales de Siléſie & de Breſlau*, in-fol., Wittemberg, 1571, in-fol. Il eſt un des premiers qui aient écrit ſur cette province. Cet ouvrage avec des additions a été donné en allemand, Leipſick, 1607, in-fol.

CURCE, (Quinte) voyez **QUINTE-CURCE**.
CURETES, voyez **DACTYLES**.

CURIACES, trois freres de la ville d'Albe, qui ſoutinrent les intérêts de leur patrie contre les Horaces, vers l'an 669 avant Jeſus-Chriſt. Voyez **HORACES**.

CURIEL, (Jean-Alfonſe) chanoine de Burgos, puis de Salamance, où il proféſſa la

théologie avec réputation durant plus de 30 ans, étoit de Palentiola, au diocèſe de Burgos. Ils'alloia aux Bénédictins, leur légua ſa belle bibliothèque, & mourut en 1609. Il a laiffé : *Controverſia in diverſa loca Sanctæ Scripturæ*, 1611, in-fol.; & d'autres ouvrages eſtimés autrefois en Eſpagne, & peu connus ailleurs.

CURIIS, (Jean de) dont le véritable nom étoit de *Haſen*, naquit en 1485, fut évêque de Warmie, & mourut vers 1550. Ce fut par ſes talens que Curis s'éleva, car il étoit fils d'un brasseur. Il parvint à la plus intime confiance des rois de Pologne, & principalement de Sigismond III. Ce prince l'honora de pluſieurs ambaffades, dont il s'acquitta avec dignité. La politique de ſon tems lui étoit parfaitement connue. Ses *Poéſies* respirent cette connoiſſance, & elle en fait le principal mérite. On les a recueillies en 1764, en un vol. in-8°, à Breſlau. On y trouve, I. des *Odes*, où il y a plus de latinité que d'élevation; II. des *Hymnes*, qui ſe ſentent de la froideur de l'âge où il les compoſa; III. des *Epîtres*, où la raifon domine plus que le goût.

CURION, célèbre orateur Romain, qui dans une harangue appella Céſar, *l'homme de toutes les femmes, & la femme de tous les hommes*: abomination qui, chez un peuple affreusement corrompu, paſſoit pour un éloge. Curion avoit le talent de la parole, mais il le vendoit chèrement.

CURION, (Cœlius Secundus) Piémontois, né à San-Chirico en 1503, fut d'abord principal

C U R

principal du college de Laufane, & ensuite professeur d'éloquence à Bâle. Il abandonna la Religion catholique, pour suivre les erreurs de Luther. On a de lui un ouvrage singulier, intitulé : *De amplitudine beati regni Dei*, Bâle, 1550, in-8°. Il étend tellement ce royaume, qu'il prétend, contre la parole expresse de l'Écriture, que le nombre des élus surpasse infiniment celui des réprouvés. C'est une suite naturelle du système protestant qui, n'ayant pas la vérité pour lui, doit s'associer tous les errans (voyez JURIEU). Il mourut en 1569, à 67 ans. On a encore de lui : I. *Opuscula*, Bâle, 1544, in-8°; rares, & qui contiennent une *Dissertation sur la Providence*, une autre sur *l'immortalité de l'Âme*, &c. L'auteur y paroît favorable aux Sociniens. II. *Des Lettres*, Bâle, 1553, in-8°. III. On lui attribue *Pasquillorum tomi duo*, 1544, 2 tom. en 1 vol. in-8°. Ce qui l'a fait juger éditeur de ce recueil, c'est qu'il est lui-même auteur des deux *Pasquillus Ecstaticus*, in-8°, l'un sans date, l'autre de Geneve, 1544. Le second a été réimprimé avec *Pasquillus Theologaster*, Geneve, 1667, in-12. Satyres sanglantes que la méchanceté d'une part, l'envie de les supprimer de l'autre, ont fait rechercher. IV. Traduction en latin de l'*Histoire d'Italie*, par Guichardin, Bâle, 1566, 2 vol. in-fol. V. *De Bello Meliteni, anno 1565, Historia*, Bâle, 1567, in-8°, & dans la collection de Muratori.

CURION, (Cælius-Augustinus) fils du précédent, mort quelque tems avant son pere, en 1567, à 29 ans; laissa : I.
Tome III.

C U R 417

Saracenicæ historia lib. 111, Bâle, 1567, in-fol. II. *Marochensis regni in Mauritania descriptio* dans l'*Historia Orientalis* de Reineccius, Francfort, 1596, in-fol.; ouvrages compilés sur de mauvaises relations.

CURION, (Jean) docteur & professeur en médecine, s'appliqua dans ses momens de loisir à l'étude de l'Histoire, & mourut en 1572. On a de lui : *De Francorum rebus & origine lib. 11*, Bâle, 1557, in-fol.

CURIUS - DENTATUS, (Marcus-Annius) illustre Romain, fut trois fois consul, & jouit deux fois des honneurs du triomphe. Il vainquit les Samnites, les Sabins, les Lucaniens, & battit Pyrrhus près de Tarente, l'an 272 avant J. C. Ses vertus civiles étoient encore au-dessus de ses talens militaires. Les ambassadeurs des Samnites l'ayant trouvé, qui faisoit cuire des raves dans un pot de terre, à la campagne où il s'étoit retiré après ses victoires, lui offrirent des vases d'or, pour l'engager à prendre leurs intérêts. Le Romain les refusa, en disant : » Je préfère » ma vaisselle de terre à vos » vases d'or; je ne veux point » être riche, content dans ma » pauvreté de commander à » ceux qui le sont ». La modestie des Païens alloit toujours de pair avec leur orgueil.

CURIUS-FORTUNATI-NUS, rhéteur du 3^e siècle, dont il nous reste quelques ouvrages dans les *Rhetores antiqui*, Venise, Alde, 1523, in-fol., Paris, 1599, in-4°.

CURNE, voyez PALAYE.

CUROPALATE, voyez SCYLITZÈS.

CURSINET, fourbisseur de Paris, célèbre vers l'an 1660 pour les ouvrages de damasquinerie. Cet artiste excelloit également dans le dessin, & dans la maniere d'appliquer l'or & de ciseler le relief.

CURTENBOSCH, (Jean de) né à Gand vers le commencement du 16^e siècle, se rendit habile dans les langues savantes, assista aux premières sessions du concile de Trente, & mourut à Rome vers l'an 1550. On a de lui une relation de ce qui s'est passé dans les premières sessions de ce concile dans la *Collectio amplissima* des PP. Martene & Durand, tom. VIII. On voit aussi un abrégé de cette relation dans la Bibliothèque des Auteurs Ecclésiastiques de Dupin, tom. XV, édit. d'Amsterdam, 1710.

CURTIUS, (Marcus) chevalier Romain, se dévoua pour le salut de sa patrie vers l'an 362 avant J. C. La terre s'étoit entr'ouverte dans une place de Rome; l'oracle, consulté sur ce prétendu prodige, répondit que le gouffre ne pouvoit être comblé, qu'en y jetant ce que le peuple Romain avoit de plus précieux. Marcus Curtius, jeune homme plein de courage & de vanité, crut que les dieux ne demandoient d'autre victime que lui. Il se précipita solennellement tout armé, avec son cheval, dans l'abîme; & passa auprès des superstitieux pour avoir sauvé sa patrie par ce sacrifice, la terre s'étant, dit-on, refermée presque aussitôt qu'elle l'eut reçu. Cette anecdote a tant de rapport avec celle d'*Anchurus* (voy. ce mot), que ce n'est pas sans raison qu'on

la regarde comme une fiction; imaginée d'après une autre.

CURTIUS, voyez **QUINTE-CURCE**.

CURTIUS, (Matthieu) médecin de Pavie, mort à Pise en 1544, à 70 ans, laissa plusieurs ouvrages sur son art, entr'autres un traité *De curandis febribus*. Il l'avoit pratiqué avec succès, & s'en étoit servi pour conserver jusqu'à sa vieillesse une santé vigoureuse.

CURTIUS, (Jacques) juriconsulte, né à Bruges vers l'an 1500, a laissé une traduction exacte en latin des livres des Instituts qui étoient en grec; Anvers, 1546.

CURTIUS, (Cornelius) religieux Augustin, natif de Bruxelles, fut successivement professeur en théologie à Bruxelles, à Louvain, à Ingolstadt, à Vienne, à Prague, vicaire-général des provinces d'Autriche & de Bavière, provincial, définitiveur-général. Il mourut le 9 octobre 1638, à West-Munster, près de Deendermonde, âgé de 47 ans. Le P. Curtius étoit habile dans les belles-lettres & dans l'histoire. L'empereur Ferdinand II l'honora du titre de son historiographe. Il est auteur des *Eloges des Hommes illustres de son ordre*, Anvers, 1636, in-4°. Ces éloges, au nombre de trente, sont très-bien écrits, d'un style peut-être trop poli & trop recherché. Nous avons encore de lui des Sermons en latin, l'histoire de plusieurs Saints de son ordre, & une *Dissertation, de Clavis Dominica*, Anvers, 1634, Leyde, 1695, dans laquelle il discute, si J. C. a été attaché à la croix avec trois ou quatre

C U S

il se détermine pour la
ere opinion.

JSA, (Nicolas de) voyez
OLAS DE CUSA.

JSPINIEN, (Jean) pre-
médecin de l'empereur
milien I, employé par ce
e dans plusieurs négocia-
délicates, étoit né à
reinfurt en Franconie, &
ut à Vienne en 1529. On
lui : I. Un *Commentaire*
l. en latin, 1552, sûr la
rique des Consuls de Caf-
re. II. *De Casaribus a Ju-*
asare usque ad Maximia-
n I, Francfort, 1601,
; Leipfick, 1669, in fol. :
age estimé & qui contient
articularités remarquables
u connues. III. *Descriptio*
ia, se trouve avec le pré-
t. Ce n'est pas un livre de
graphie, comme le titre
e l'annoncer, mais une re-
fuccinée de l'Autriche.
Jne autre *Histoire de l'o-*
des Turcs, & de leurs
tés envers les Chrétiens,
rs, 1541, in-8°, en latin.
uteur avoit des connois-
étendues sur la poli-
l'histoire & la médecine.
Sa *Vie* a été écrite par
il.

SPIUS-FADUS, gou-
ur de Judée, purgea cette
ce des voleurs & des fa-
ices qui la troubloient vers
15. Ayant appris qu'un
é Theudas débitoit en pu-
prétendues prophéties &
noit le peuple avec lui,
t arrêter par des cavaliers,
sperent la multitude, &
t saisirent du faux pro-
Cuspius mourut avec la
tion d'un homme équi-
& intelligent. Voyez

C U S 419

FLAVE-JOSEPH, liv. 20, ch. 1
& 2.

CUSTIS, (Charles) né à
Bruges en 1704, y a rempli
quelques emplois dans la ma-
gistrature, & a donné dans le
langage de son pays, *Annales*
de la ville de Bruges, 2 vol.
in-8°, réimprimées en 3 vol.
in-8° : ouvrage curieux, exact,
& qui a demandé beaucoup de
recherches. Il est mort à Bruges
le 26 février 1752.

CUSTOS ou COSTER, (Do-
minique) graveur, né à Anvers
vers 1550, s'établit à Ausbourg,
où il mourut vers l'an 1610. On
a de lui : I. *Atrium heroicum*,
Ausbourg, 1600-1605, 4 vol.
in-folio. Cet ouvrage renferme
les vies abrégées & les portraits
gravés des comtes du Tirol,
des rois de Naples, des ducs &
électeurs de Saxe, des ducs de
Baviere. II. *Principum Christia-*
norum Stemmata, &c. Aus-
bourg, 1610, in-fol. III. *Quo-*
rumdam illustrium eruditorum im-
agines unum in libellum conjec-
ta, &c.

CUYCK, (Jean van) con-
seiller & consul d'Utrecht sa
patrie, mort en 1566, est édi-
teur avec Corneille Valere, &
Guillaume Canterus, des *Of-*
fices de Cicéron avec des re-
marques estimées, & des *Vies*
des Empereurs Grecs d'Æmilium
Probus. Cette édition est peu
commune & très-estimée ; elle
fut imprimée en 1542, à Utrecht,
in-8°.

CUYCK, (Henri) né à Cu-
lenberg dans la Gueldre, doc-
teur en théologie de l'université
de Louvain, official & grand-
vicaire de l'archevêque de Ma-
lines, & ensuite évêque de
Ruremonde en 1596. Il gou-
D d 2

verna ce diocèse avec tout le zèle qu'inspire la Religion de J. C. Il préserva ses ouailles de l'infection de l'hérésie par ses exhortations & par ses écrits. Il mourut à Ruremonde l'an 1609. On ne peut rien ajouter à l'éloge qu'en fait Arnold Havenius dans son Histoire de l'érection des nouveaux évêchés dans les Pays-Bas. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de controverse, des Harangues & des Lettres. Les principaux sont : I. *Orationes*, Louvain, 1596, in-8° ; les plus curieuses sont celles qui regardent *la tonsure cléricale, les devoirs des chanoines*, &c. II. *Speculum Concupinartiorum Sacerdotum*, &c. Cologne, 1599, & Louvain, 1601. C'est une déclamation vive contre les désordres de quelques ministres du Seigneur. III. Une édition des *Œuvres de Cassianus*, Anvers, 1578, in-8°. Les Lettres qu'il a écrites au prince Maurice de Nassau, & à quelques autres protecteurs des nouvelles hérésies, sont d'une fermeté vraiment apostolique : elles ont été imprimées séparément.

CUYPERS ou **CUPERUS**, (Guillaume) voyez **CUPER**.

CYANÉ, voyez **CYANIPPE**.

CYANÉE, fille du fleuve Méandre, & mère de Caune & de Biblis. Elle fut métamorphosée en rocher, pour n'avoir pas voulu écouter un jeune homme qui l'aimoit passionnément, & qui se tua en sa présence, sans lui avoir causé la moindre émotion.

CYANIPPE, prince de Syracuse, ayant méprisé les fets de Bacchus, fut frappé d'une telle ivresse, qu'il fit violence

à Cyané sa fille. L'isle de Syracuse fut désolée aussi-tôt par une peste horrible. L'oracle répondit que la contagion ne finiroit que par le sacrifice de l'incestueux. Cyané traina elle-même son pere à l'autel, & se tua après l'avoir égorgé.

CYAXARES I, roi des Medes, succéda, l'an 634 avant l'ère chrétienne, à son pere Phraortes, tué devant Ninive. Il tourna ses armes vers cette ville pour venger la mort de son pere ; & comme il étoit près de s'en rendre le maître, une armée formidable de Scythes vint lui enlever sa proie. Obligé de lever le siège, il marcha contre eux, & fut vaincu. Les Medes n'ayant pu se délivrer de ces barbares par la force, s'en délivrèrent par une ruse lâche & infame. Ils convinrent de les inviter à un festin qui se faisoit alors dans chaque famille. Chacun enivra ses hôtes, & les massacra. Ceux des Scythes qui échappèrent à cette boucherie, se retirèrent, dit-on, auprès d'Halyates, roi de Lydie, pere de Crœsus (voyez ce mot), & ce fut le sujet d'une guerre de 5 ans entre le roi des Lydiens & celui des Medes. Mais une éclipse de soleil, survenue au milieu d'un combat, effraya tellement les deux armées, qu'on se retira de part & d'autre, & l'on conclut la paix. Cyaxares reprit bientôt le siège de Ninive, qui fut détruite entièrement après une longue résistance. On passa au fil de l'épée tous les habitans. Les enfans même furent écrasés contre les murailles, les temples & les palais renversés, & les débris de cette superbe ville

C Y B

consumés par le feu. Le vainqueur poursuivit ses conquêtes, se rendit maître des autres villes du royaume d'Assyrie, & mourut l'an 593 avant J. C. après un regne de 40 ans. Les critiques révoquent en doute plusieurs circonstances de son regne qui paroît appartenir en partie à l'histoire des tems fabuleux.

CYBELE, femme de Saturne, & fille du Ciel & de la Terre, aima passionnément Arys, jeune berger Phrygien, qui la dédaigna, & qu'elle métamorphosa en pin. On la représente avec une tour sur la tête, une clef & un disque dans la main, couverte d'un habit semé de fleurs, tantôt entourée d'animaux sauvages, tantôt assise sur un char trainé par quatre lions. On lui offroit en sacrifice un taureau, une chevre ou une truie. Quelques-uns de ses prêtres se faisoient eunuques; ils portoitent sa statue par les rues au son des tymbales, faisoient des contorsions & se déchiquoient le corps en sa présence, pour s'attirer les aumônes du peuple. Les nations adorèrent cette divinité sous le nom de *Déesse de la terre*. Les poètes l'ont désignée sous différens noms, tirés la plupart des montagnes de Phrygie: les principaux sont Ops, Rhée, Vesta, Dindymene, Bérécynthe, la Bonne Déesse, la Mere des dieux.

CYCLOPES, hommes monstrueux, ainsi appelés, parce qu'ils n'avoient qu'un œil au milieu du front. Les poètes les ont regardés comme les forgerons de Vulcain. Jupiter se servoit d'eux pour les fou-

C Y G 421

dres. Apollon, qui ne pouvoit se venger contre ce dieu, de la mort de son fils Esculape frappé de la foudre, les tua tous à coups de fleche. Argès, Brontès & Sterope étoient les plus habiles, selon la fable.

CYGNÉ, (Martin du) Jésuite, né à Saint-Omer en 1619, régenta les humanités, & surtout la rhétorique presque toute sa vie; il mourut dans ce pénible exercice le 29 mars 1669. Nous avons de lui: I. *Explanatio Rhetorica*, imprimé un grand nombre de fois. M. Balthazar Gibert dit qu'on ne peut douter de la bonté de cette rhétorique; c'est effectivement une des meilleures qu'on ait; elle est très-méthodique. II. *Ars metrica & Ars poetica*, Louvain, 1755. III. *Ars historica*, Saint-Omer, 1669. IV. *Fons Eloquentia sive M. T. Ciceronis Orationes*, Liege, 1675, 4 vol. in-12. Le quatrième volume contient une analyse des oraisons de Cicéron; on la considère comme le meilleur ouvrage que nous ayons en ce genre. M. des Jardins dans son édition des Oraison de Cicéron, Paris, 1738, in-4°, s'attache au plan du P. du Cygne, dont il fait l'éloge. V. *Comedia XII phrasi cum Plautina, tum Terentiana concinnata*, Liege, 1679, 2 vol. in-12. Les regles du théâtre n'y sont pas gardées; mais il y a beaucoup d'imagination & d'élégance, & sur-tout un grand respect pour les mœurs & la décence.

CYGNUS, roi des Liguriens, que Jupiter changea en cygne, pour avoir pleuré l'aventure de Phaëton son frere & de ses sœurs. Les poètes

parlent encore de deux autres jeunes-hommes changés en cygnes : l'un fils de Neptune, qu'Achille trouva invulnérable, & qu'il étrangla ; l'autre, fils de la nymphe Hyrie, qui se précipita dans la mer, de désespoir de n'avoir pas obtenu un taureau qu'il avoit demandé à un de ses amis.

CYNÉAS, originaire de Thessalie, disciple de Démofthene & ministre de Pyrrhus, fut également célèbre sous le titre de philosophe & sous celui d'orateur. Pyrrhus disoit de lui, qu'il avoit pris plus de villes par son éloquence, que lui par ses armes. Ce prince l'envoya à Rome pour demander la paix. On étoit sur le point de la lui accorder, lorsqu'Appius Claudius, que les fleurs de rhétorique ne touchoient point, rappella le sénat à d'autres sentimens. Cynéas, de retour au camp de Pyrrhus, lui peignit Rome comme un temple, le sénat comme une assemblée de rois, & le peuple Romain comme une hydre qui renaissoit à mesure qu'on l'abattoit. Pline cite la mémoire de Cynéas comme un prodige (voyez un bon mot de ce philosophe dans l'article **PYRRHUS**, roi des Epirotes). C'est Cynéas qui abrégéa le livre d'Enée le Tacticien, sur la défense des places. Casaubon a donné au public cet abrégé, avec une version latine, dans le *Polybe* de Paris, 1609, in-fol. M. de Beaufohre en a donné une traduction françoise avec des commentaires, 1757, in-4°.

CYNEGIRE, soldat Athénien, s'immortalisa à la bataille de Marathon, l'an 498

avant l'ere chrétienne. Ayant saisi de la main droite un des vaisseaux des Perses, il ne quitta prise que lorsque cette main lui fut coupée ; alors il le reprit de la gauche. Cette autre main ayant été coupée, il le saisit, dit-on, avec les dents, & y mourut attaché. Ce Grec intrépide étoit frere du poëte Eschyle.

CYNISCA, fille d'Archidame, roi de Sparte, remporta la première le prix de la course des chars aux jeux Olympiques.

CYNTHIO, voyez **GIRALDI**.

CYPARISSE, jeune garçon qu'Apollon aime. Il nourrissoit un cerf, qu'il tua par mégarde, & en eut tant de regret, qu'il voulut se donner la mort. Apollon, touché de pitié, le métamorphosa en cyprès.

CYPRIEN, (S.) *Thascius Cacilius Cyprianus*, naquit à Carthage d'une famille riche & illustre. Son génie facile, abondant, agréable, le fit choisir pour donner des leçons d'éloquence à Carthage. Il étoit alors païen. Il se fit chrétien l'an 246 par les soins du prêtre Cécile, qui lui découvrit l'excellence de la Religion de J. C. & les absurdités du Paganisme. Les païens, fâchés d'avoir perdu un tel homme, lui reprochèrent qu'il avoit avili sa raison & son génie, en les soumettant à des contes & des fables puérides (car c'est ainsi que ces aveugles parloient des grandes vérités du Christianisme). Mais Cyprien, insensible à ces railleries, fit tous les jours de nouveaux progrès dans la voie du salut. Il vendit ses biens, en distribu-

le prix aux pauvres, embrassa la continence, prit un habit de philosophe, & substitua à la lecture des auteurs profanes celle des livres divins. Son mérite le fit élever à la prêtrise, & le plaça bientôt après sur la chaire de Carthage, malgré ses oppositions, l'an 248. Ses travaux pour son église furent immenses. Il fut le pere des pauvres, la lumiere du clergé, le consolateur du peuple. L'empereur Dece ayant suscité une sanglante persécution contre l'Eglise, Cyprien fut obligé de quitter son troupeau; mais il fut toujours auprès de lui, soit par ses lettres, soit par ses ministres. Lorsque l'orage fut dissipé, il se signala par la fermeté avec laquelle il résista à ceux d'entre les Chrétiens apostats, qui surprenoient des recommandations des martyrs & des confesseurs, pour être réconciliés à l'Eglise qu'ils avoient quittée pendant la persécution. Ce fut pour régler les pénitences qu'on devoit leur prescrire, qu'il assembla un concile à Carthage en 251. Il condamna dans la même assemblée le prêtre Félixisme & l'hérétique Privat. Ce dernier députa vers le pape Corneille, pour lui demander sa communion, & accuser S. Cyprien, qui ne crut pas devoir envoyer de son côté pour se défendre. Le pape lui en ayant témoigné sa surprise, il lui répondit, avec autant de modestie que de fermeté: » C'est » une chose établie entre les » évêques, que le crime soit » examiné là où il a été com- » mis ». Il ne montra pas moins de fermeté dans la dispute qui s'éleva entre le pape Etienne &

lui, sur le baptême administré par les hérétiques. Plusieurs conciles convoqués à Carthage conclurent, conformément à son opinion, qu'il falloit rebaptiser ceux qui l'avoient été par les hérétiques. Dans le dernier, S. Cyprien déclara qu'il ne prétendoit point séparer de sa communion ceux qui étoient d'un avis contraire au sien. Ce saint évêque croyoit défendre une bonne cause, tandis qu'il en soutenoit une mauvaise. Il résista avec trop de vivacité au pape S. Etienne, comme l'avoue S. Augustin: *Cyprianum iratum & paulò commotioem fuisse in Stephanum*, & dit que cette faute fut expiée par le martyre: *Martyrii salce purgatum*. Mais quoiqu'il ne déférât point aux décrets du pape (ces décrets n'étant point alors une décision universellement reçue), il conserva toujours l'unité avec l'Eglise Romaine. C'est au Saint-Siege que S. Cyprien adresse son apologie contre ceux qui blâmoient sa fuite; c'est son autorité qu'il invoque contre ceux qui, étant tombés dans la persécution de Dece, vouloient forcer le saint évêque à les réconcilier à l'Eglise, sans accomplir la pénitence prescrite, par les Canons: le même saint évêque à la tête d'un concile d'Afrique, instruit le pape S. Corneille des raisons qu'ils avoient eues de modérer la rigueur des Canons sur la pénitence, & demande son approbation: *Quod credimus vobis quoque paternæ misericordiæ contemplatione placituum* (Labbe, *Concil. tom. I. col. 718*); dans le tems même qu'il résiste à S. Etienne, il lui adresse des députés pour lui exposer

les raisons de sa résistance (*Epist. Firmiani inter Epist. Cyp.* 75, édit. Pammel) : preuve qu'il ne vouloit point contester la supériorité de juridiction au pape, & que c'est très-ridiculement que le démêlé de ce Saint avec le pape S. Etienne est devenu un lieu commun pour tous ceux qui méprisent les décrets du Saint-Siège. M. Languet, évêque de Soissons, & plusieurs autres, ont montré la foiblesse de cette ressource ; mais personne n'a mieux traité cette matière que M. Chicoisneau dans sa *Dissertation théologique* sur cet article, Paris, 1725. En 257, le feu de la persécution s'étant rallumé, il fut relégué à Curube, à 12 lieues de Carthage. Après un exil d'onze mois, on lui permit de demeurer dans les jardins voisins de Carthage ; mais on l'arrêta peu de tems après, pour le conduire au supplice. Il eut la tête tranchée le 14 septembre 258, le même jour précisément, qu'en 257 il avoit annoncé qu'il consommeroit son martyre dans un an. » Il fut » regretté, dit un historien, » par les payens mêmes, qui » s'étoient bien emportés contre lui dans les accès de leur » fanatisme ; mais qui se sou- » vinrent bientôt les larmes » aux yeux, que toujours il » les avoit confondus dans ses » libéralités charitables, avec » ses ouailles les plus chères. » Les fideles rendirent les derniers devoirs à son corps d'une manière vraiment religieuse, allumerent autour de lui une multitude de cierges, lui adressèrent des vœux, le canonisèrent, pour ainsi

» dire, à l'envi, en exaltant ses » vertus & en souhaitant de » mourir avec lui ». Il fut enterré dans un champ voisin, sur le chemin de Mappale. On bâtit depuis deux églises sous son invocation, l'une sur son tombeau, & qui fut appelée *Mappalia*, l'autre à l'endroit où il avoit souffert, & qui fut appelée *Mensa Cypriana*, parce que le Saint s'y étoit offert à Dieu en sacrifice. Victor de Vite fait mention de ces deux églises. Les ambassadeurs de Charlemagne, revenant de Perse, obtinrent du roi Mahométan d'Afrique, la permission d'ouvrir le tombeau qui étoit fort négligé. Ils en tirèrent les reliques du Saint qu'ils apportèrent en France. Elles furent déposées dans la ville d'Arles en 802. Le roi consentit depuis, qu'on les transportât à Lyon, où on les mit derrière l'autel de S. Jean-Baptiste. L'on a un poëme sur cette translation, composé par Leidrarde, archevêque de Lyon. Charles-le-Chauve fit transporter les mêmes reliques à Compiègne, & on les renferma avec celles de S. Cornelle qui se gardent dans la célèbre abbaye, connue sous le nom de ce saint Pape. On voit une partie des unes & des autres dans la collégiale de Rothenay, près d'Oudenarde en Flandre. S. Cyprien avoit beaucoup écrit pour la vérité, qu'il scella de son sang. Lactance le regarde comme le premier des auteurs chrétiens véritablement éloquens. S. Jérôme compare son style à une source d'eau pure, dont le cours est doux & paisible. D'autres l'ont comparé, peut-être avec plus de

raison , à un torrent qui entraîne tout ce qu'il rencontre. Son éloquence , à la fois mâle , naturelle , & fort éloignée du style déclamateur , étoit capable d'exciter de grands mouvemens. Il raisonne presque toujours avec autant de justesse que de force. Il faut avouer pourtant que son style , quoique généralement assez pur , a quelque chose du génie Africain , & de la dureté de Tertullien , qu'il appelloit lui-même son maître. Il a cependant poli & embelli souvent ses pensées , & évité ses défauts. Outre 81 Lettres , il nous reste de lui plusieurs Traités , dont les principaux sont : I. Celui des *Témoignages* , recueil de passages contre les Juifs. II. Le livre *De l'unité de l'Eglise* , qu'il prouve par des raisons fortes & solides. Il dit que » pour » rendre cette unité visible , le » Sauveur a bâti son Eglise sur » S. Pierre , & lui a donné le » pouvoir des clefs ; & que » quoiqu'il ait donné le même » pouvoir à ses Apôtres , il a » voulu que la source de l'unité » dérivât d'un seul , & que tout » l'édifice portât sur ce fondement ». Car c'est toujours à l'autorité du Pontife Romain , que ce grand évêque rapportoit l'unité & la conservation de l'Eglise Catholique. *Unus Deus est* , dit-il ailleurs , & *Christus unus* , & *una Ecclesia* , & *Cathedra una super Petrum voce Domini fundata. Aliud altare constitui aut sacerdotium novum fieri non potest. Quisquis alibi colligit , spargit* (L. 1 , Epist. 40). *Navigare audent , & ad Petri Cathedram atque ad Ecclesiam principalem , unde*

unitas sacerdotalis exorta est , a schismaticis & profanis literas ferre , nec cogitare eos esse Romanos quorum fides , Apostolo prædicante , laudata est , ad quos perfidia habere non possit accessum (Epist. 55 , ad Cornelium). III. Le traité *De lapsis* , contre ceux qui demandoient d'être réconciliés à l'Eglise & admis à la communion , sans avoir fait une pénitence proportionnée à leurs fautes , qui employoient l'intercession des Martyrs & des Confesseurs pour s'en exempter ; le saint évêque déclare que , quelque respect que l'Eglise doive avoir pour cette intercession , l'absolution extorquée par ce moyen ne peut réconcilier les coupables avec Dieu. IV. *L'Explication de l'Oraison Dominicale* ; de tous les écrits de S. Cyprien , celui que S. Augustin , digne disciple de ce grand maître , estimoit davantage & citoit le plus souvent. V. *L'Exhortation au martyre* , écrite en 252 , lors du renouvellement de la persécution sous Gallus & Volusien. Cet ouvrage fait pour fortifier les fideles , est un tissu de passages de l'Ecriture. Ce sont effectivement les meilleures armes qu'un évêque puisse mettre entre les mains des soldats de J. C. , qu'il doit exercer au combat dans les tems d'épreuves. VI. Les *Traités de la mortalité , des œuvres de miséricorde , de la patience , & de l'envie* , &c. Parmi les différentes éditions de ce Pere , on fait cas de celle de Hollande en 1700 , qui est enrichie de quelques dissertations de Péarson & de Dodwel ; mais on préfère celle de 1726 , in-

fol. de l'imprimerie royale ; commencée par Baluze , & achevée par D. Prudent Marand , bénédictin de S. Maur , qui l'a ornée d'une préface & d'une vie du Saint. Toutes ses *Œuvres* ont été traduites également en françois par Lombert , 1672 , in-4° , avec des savantes notes , & dans un ordre nouveau sur les mémoires du célèbre le Maître. Ponce , diacre , & D. Gervaise , abbé de la Trappe , ont écrit sa *Vie*.

CYPRIEN , (S.) fut ordonné diacre par S. Césaire d'Arles , qui instruit de sa science & de sa vertu , le mena avec lui au concile d'Agde en 506 , & le sacra évêque de Toulon , vers l'an 516. S. Cyprien assista aux différens conciles auxquels présida S. Césaire , & eut beaucoup de part à tout ce qui s'y fit pour la conservation de la foi & de la discipline. La Provence ayant passé sous la domination des François , il eut plus de facilité pour extirper l'arianisme dont les Ostrogoths avoient infecté son diocèse , & montra le plus grand zèle dans les conciles qui se tinrent tant qu'il vécut. C'est à lui que S. Césaire (voyez ce mot) fut particulièrement redevable de son rétablissement sur son siège. Il mourut au milieu du 6^e siècle , quelques années après S. Césaire , dont il écrivit la *Vie*. Il est le second patron de la ville de Toulon.

CYPSELE , fils d'Aëtion , étoit Corinthien. Sa naissance fut , dit-on , prédite par l'oracle de Delphes. Consulté par son pere , il répondit : *Que l'Aigle produiroit une pierre qui accableroit les Corinthiens.* Cyp-

sele s'empara en effet de la souveraineté vers l'an 650 avant J. C. & y régna environ 30 ans. Périandre , son fils , qui lui succéda , eut deux enfans : Cypsele qui devint insensé , & Lycophon.

CYR ou CIRIQ , (S.) fils de Ste Julitte , native d'Icône , fut arraché d'entre les bras de sa mere par ordre du juge Alexandre. Il n'avoit alors que 3 ans. Comme ce tendre enfant appelloit sa mere , & crioit : *Je suis chrétien !* le juge le jeta du haut de son siège contre terre , & lui brisa la tête. Tous les spectateurs eurent horreur de cette inhumanité , & le juge lui-même en rougit. Cette action barbare se passa sous le regne de Dioclétien & de Maximien. — Il y a un autre S. CYR , médecin , qui fut martyrisé en Egypte le 31 janvier 311.

CYRAN , (ST-) voyez VERGER DE HAURANE (Jean du).

CYRANO , (Savinien) de Berg-rac en Périgord , né l'an 1620 , avec un caractère bouillant & singulier , entra en qualité de cadet au régiment des Gardes. Il fut bientôt connu comme la terreur des braves de son tems. Il n'y avoit presque point de jour qu'il ne se battit en duel , non pas pour lui , mais pour ses amis. ~~Ces~~ hommes s'étant attroupés un jour sur le fossé de la porte de Nesle , pour insulter un homme de sa connoissance , il dispersa lui seul toute cette troupe après en avoir tué deux & blessé sept. On lui donna d'une commune voix le nom d'~~un~~ *trépide*. Deux blessures qu'il se-

cut, l'une au siege de Mouzon, l'autre au siege d'Arras, & son amour pour les lettres, lui firent abandonner le métier de la guerre. Il étudia sous Gassendi, avec Chapelle, Moliere & Bernier. Son imagination pleine de feu, & inépuisable pour la plaisanterie, lui procura quelques amis puissans, entr'autres le maréchal de Gassion, qui aimoit les gens d'esprit & de cœur; mais son humeur libre & indépendante l'empêcha de profiter de leur protection. Il mourut en 1655, à 35 ans, d'un coup à la tête, qu'il avoit reçu 15 mois auparavant. Ce poëte menoit depuis quelque tems une vie chrétienne & retirée. Sa jeunesse avoit été fort débauchée, & ses débauches venoient en partie de son irrégion. Il avoit passé long-tems pour incrédule; mais ce n'étoit qu'une affaire de parade, démentie dans son cœur. On a de lui : I. *L'Histoire comique des Etats & Empires de la Lune*. II. *L'Histoire comique des Etats & Empires du Soleil*. Il paroît, par le style burlesque, sautillant & singulier de ces deux ouvrages, que l'esprit de l'auteur faisoit de fréquens voyages dans les pays qu'il décrit. On voit pourtant, à travers ces bizarreries, qu'il savoit fort bien les principes de Descartes, & que, si l'âge avoit pu le mûrir, il auroit été capable de quelque chose de mieux. III. *Des Lettres*. IV. Un petit recueil d'*Entretiens pointus*, fermé, comme toutes ses autres productions, de pointes & d'équivoques. V. Un *Fragment de Physique*. VI. Des pieces de théâtre tels qu'*Agrippine*, le

Pédant joué, &c. Ses ouvrages forment 3 vol. in-12.

CYRENUS, gouverneur de Syrie. C'est lui qui fut chargé de faire le dénombrement pendant lequel le Sauveur vint au monde. Son vrai nom étoit Sulpitius Quirinus. Voyez QUIRINUS.

CYRIADE, l'un des 29 Tyrans qui envahirent la plus grande partie des provinces de l'empire Romain, sous les regnes de Valérien & de Gallien, étoit fils d'un homme de qualité d'Orient, qui possédoit de grandes richesses. Il se livra dans sa jeunesse à la débauche, & après avoir volé à son pere une somme considérable, il passa dans la Perse. Sapor I y régnoit alors. Ce prince, excité contre les Romains par Cyriade, leur déclara la guerre, & le mit à la tête d'une armée, avec laquelle il conquit plusieurs provinces. Ayant pénétré dans la Syrie, Cyriade saccagea Antioche qui en étoit la capitale. Peu de tems après il prit le titre d'Auguste; & quoique presque tous les soldats Perfes fussent retournés dans leur pays, il se forma une nouvelle armée, en enrôlant des brigands & des gens sans aveu. Cet usurpateur mit à contribution une partie de l'Orient, & répandit la terreur dans les provinces voisines. Ses soldats ayant appris que Valérien marchoit contre eux, & indignés d'ailleurs de ses déréglemens & de sa hauteur, l'assassinèrent en 258. Cyriade ne porta qu'environ une année le titre d'Auguste.

CYRIAQUE, patriarche de Constantinople l'an 595, successeur de Jean le Jeûneur, prit

le nom d'*Evêque ecuménique ou universel*, & se le fit confirmer dans un conciliabule. Ses prétentions furent réprimées par S. Grégoire & par l'empereur Phocas qui, indigné de cette ridicule prétention, défendit par un édit, de donner le titre que le patriarche avoit usurpé, à d'autres évêques qu'à celui de Rome (voyez PHOCAS). Cyrillien mourut, dit-on, de chagrin en 606.

CYRILLE, (S.) de Jerusalem, né vers l'an 315, fut ordonné diacre par S. Macaire de Jerusalem vers 334, & l'année d'après prêtre, par S. Maxime, évêque de Jerusalem. Elevé après lui sur le siege de cette église, l'an 350, il travailla comme lui à défendre la vérité contre les efforts de l'erreur. Son différend avec Acace, évêque de Césarée, sur les prérogatives de leurs sieges, interrompit le bien qu'il faisoit à son troupeau & à l'Eglise. Cette querelle personnelle s'aigrit par la diversité des sentimens. Cyrille étoit zélé catholique, & Acace arien opiniâtre. Cet homme inquiet & intrigant, ne pouvant attaquer la foi de son adversaire, attaqua ses mœurs. Il l'accusa d'avoir vendu quelques étoffes précieuses de l'église, & lui fit un crime d'une action héroïque; car Cyrille n'avoit dépouillé les temples, que pour secourir les pauvres dans un tems de famine. Un concile, assemblé à Césarée par Acace, le déposa en 357. Le saint évêque appella de ce jugement inique à un tribunal supérieur. Il fut rétabli sur son siege par le concile de Séleucie en 359, & son persécuteur chassé du sien. Les in-

trigues d'Acace le firent déposer de nouveau en 360. Julien, successeur de l'empereur Constance, ayant commencé son regne par le rappel des exilés, Cyrille rentra dans son siege; mais son attachement inviolable à la foi de J. C., le rendit extrêmement odieux à cet apostat, » qui avoit résolu, dit Orose, » de le sacrifier à sa haine après » son retour de la guerre de » Perse : mais la mort le pré- » vint, & l'empêcha d'exécuter » son détestable projet ». Valens l'envoya de nouveau en exil, & ce ne fut que plus d'onze ans après, à la mort de ce prince, qu'il retourna à Jerusalem. Le concile de Constantinople, de 381, approuva son ordination & son élection. Il mourut en 386, après avoir gouverné son église pendant 25 ans. Le commencement de son épiscopat est célèbre dans l'histoire, par un miracle que Dieu opéra, pour honorer l'instrument de notre salut. Comme le fait est intéressant & appuyé sur des autorités incontestables, nous le rapporterons ici. S. Cyrille qui en avoit été témoin oculaire, écrivit aussi-tôt à l'empereur Constance pour lui en faire part. Voici ses propres paroles. » Le jour des » Nones (le 7) de mai, vers » la troisième heure (vers les » neuf heures du matin), il » parut dans le ciel une grande » lumière en forme de croix, qui » s'étendoit depuis la montagne » du Calvaire, jusqu'à celle des » Olives. Elle fut aperçue, non » par une ou deux personnes — » mais par toute la ville. Ce — » n'étoit pas un de ces phéno — » menes passagers qui se dis — » sipent sur le champ. Cette lu —

C Y R

miere brilla à nos yeux pendant plusieurs heures, & avec tant d'éclat, que le soleil même ne pouvoit l'effacer. Les spectateurs, pénétrés en même tems de crainte & de joie, coururent en foule à l'église; les vieillards & les jeunes gens, les fideles & les idolâtres, les citoyens & les étrangers, tous n'eurent qu'une voix pour louer notre Seigneur J. C., le fils unique de Dieu, dont la puissance opéroit ce prodige; & ils reconnurent tous ensemble la divinité d'une Religion, à laquelle les cieus rendoient témoignage. Ce fait est rapporté par Socrate, Philostorge, par l'auteur de la Chronique d'Alexandrie, &c. Quant à la lettre de S. Cyrille, on ne peut douter qu'elle ne soit authentique. Elle est citée comme étant de ce Pere, par Sozomene, Théophane, Eutychius, Jean de Nicée, Glycas, &c. Mais plus cette lettre est authentique, plus elle déplaît aux ennemis de la croix de J. C. Ils la tiennent pour suspecte, non pas en effet qu'il y ait des marques de fausseté, mais parce qu'ils ont intérêt d'y en trouver. L'Eglise Grecque honore le 7 de mai la mémoire de cette apparition miraculeuse. Il nous reste de S. Cyrille *XXIII Catecheses*. Les 18 premières sont adressées aux catéchumenes, & les 5 autres aux nouveaux baptisés. Le style de ces instructions est simple, net, tel qu'il convient à ces sortes d'ouvrages. Il expose avec exactitude ce que l'Eglise croit, & réfute avec solidité ce qu'elle rejette. Il y a pourtant quelques idées vraiment singulieres, mais

C Y R 429

qui tenoient peut-être aux opinions reçues de son tems. Gracolas, docteur de Sorbonne, en a donné une Traduction française, avec des notes, Paris, 1715, in-4°. D. Toutté, Bénédictin de S. Maur, a publié une édition de toutes les *Œuvres de S. Cyrille*, grecque & latine, in-fol., Paris, 1720. Le texte, corrigé sur plusieurs manuscrits, est accompagné de notes savantes qui l'éclaircissent, & d'une version regardée comme très-exacte.

CYRILLE, (S.) patriarche d'Alexandrie, successeur de Théophile son oncle en 412, étoit né avec un esprit subtil & pénétrant, qu'il cultiva par la lecture des écrivains sacrés & profanes. Il avoit assisté en 403 au conciliabule du Chesne, où S. Chrysostome fut condamné; mais après la mort de son oncle, il rétablit la mémoire de cet illustre prélat. Le Nestorianisme faisoit alors de funestes ravages dans l'Eglise. Il écrivit aux solitaires d'Egypte pour les prémunir contre cette doctrine, la fit condamner au concile de Rome en 430, & au concile écuménique d'Ephese, auquel il présida au nom du Pape en 431. Jean d'Antioche & les autres évêques d'Orient se séparèrent de ce concile, soutinrent vivement Nestorius, & tinrent de leur côté un synode où Cyrille fut déposé. La cour de l'empereur fut d'abord favorable à l'hérésarque; Cyrille fut arrêté: mais ce prince ayant entendu les deux partis, relégua Nestorius dans un monastere, & rendit Cyrille à son église. Il mourut en 444, regardé comme un ardent défenseur

seur de la vérité, qu'il ne faut pas juger sur ce qu'en disent quelques écrivains protestans, mécontents du zèle qu'il a fait paroître pour l'honneur de la Vierge, quoiqu'opposés d'ailleurs à l'erreur de Nestorius. La meilleure édition de ses *Œuvres* est celle de Jean Aubert, chanoine de Laon, en grec & en latin, 1638, 6 vol. in-folio, qui se relient en 7. Le P. Canisius en avoit donné auparavant une édition très-correcte, Cologne, 1546, 2 vol. in-fol. On y trouve un grand nombre d'écrits, entr'autres des *Homelies* & des *Commentaires* sur plusieurs livres de l'Ancien & du Nouveau-Testament, une excellente réfutation du Nestorianisme, des sophismes & sarcasmes de Julien l'apostat, &c. Un M. la Croze (*Histoire du Christ. des Indes*, tome 1, pag. 24) prétend que son ouvrage contre Julien est foible, & ne contient presque rien qui ne soit copié des écrits d'Eusebe de Césarée, & de quelques autres anciens; mais quiconque s'est donné la peine de lire cet ouvrage, & de comparer les objections de Julien avec la réponse de S. Cyrille, demeure convaincu de la fausseté de cette critique. Non-seulement les preuves & les raisonnemens de ce Pere sont solides, mais il y a plusieurs morceaux très-éloquens, & par-tout on y voit combien un auteur judicieux a d'avantage sur un bel-esprit. Il n'est pas vrai qu'il se soit borné à copier Eusebe ni les autres anciens; & quand il l'auroit fait, il ne seroit pas blâmable; il suit son adversaire pied-à-pied, ne laisse aucune objection sans ré-

ponse, & montre beaucoup d'érudition sacrée & profane. Il écrivoit avec beaucoup de facilité; & quoiqu'il prodigue l'érudition, il abonde en réflexions judicieuses & solides. Photius remarque qu'il s'étoit fait un style singulier. L'élégance, la clarté, le choix & la précision ne font pas le caractère de ses écrits; mais malgré la privation de ces avantages, S. Cyrille a expliqué la doctrine de l'Eglise avec tant d'étendue, avec une orthodoxie si nettement & si fortement exprimée, que les conciles ont regardé plusieurs de ses *Lettres* comme faisant règle de foi. Barbeyrac, dont l'imagination satyrique & calomnieuse, a cherché des erreurs de morale dans les écrits des Peres de l'Eglise, n'a pu en trouver dans ceux de S. Cyrille. Le pape S. Célestin lui donnoit les titres de *généreux défenseur de l'Eglise* & de *la foi, de docteur catholique* & d'*homme vraiment apostolique*.

CYRILLE DE THESSALONIQUE, (S.) surnommé, à cause de sa science, le *Philosophe*, porta la lumière de l'Evangile chez les Sarmates, les Bulgares & les Moraves. Il fut créé évêque avec son frere S. Methodius qui étoit son coopérateur dans ce saint ministère, par Adrien II, vers 867. Cyrille embrassa quelque tems après la vie monastique, & mourut à Rome. Il a traduit en langue esclavone toute la Bible, & le pape Jean VIII, par une lettre datée du 8 juin 880, permit de se servir de cette traduction dans l'office divin & dans la célébration des saints mystères, à condition cependant qu'on



C Y R

auroit soin de lire auparavant l'Évangile en latin au peuple. C'est encore de cette traduction que l'on se sert dans quelques lieux de la Dalmatie.

CYRILLE - LUCAR, né dans l'isle de Candie en 1572, passa en Allemagne, après avoir étudié à Venise & à Padoue. Il suça la doctrine des Protestans, & la porta en Grece. Comme on le soupçonna de favoriser les Luthériens, il donna une confession de foi, dans laquelle il rejetoit leurs erreurs. Placé sur le siege d'Alexandrie, ensuite sur celui de Constantinople en 1621, il continua ses liaisons avec les Protestans, & enseigna leurs dogmes dans l'Eglise Grecque. Les évêques & le clergé s'y opposerent. Il fut dépouillé du patriarchat, & envoyé en exil à Rhodes. On le rétablit quelque tems après, & dès qu'il fut paisible possesseur du siege de Constantinople, il publia des Catéchismes & des Confessions de foi, où l'erreur perceoit à chaque page. On le reléqua à Ténédos en 1628; enfin, après avoir été chassé 7 à 8 fois de son église & rétabli autant de fois, il finit sa carrière par être étranglé en 1638, par ordre du grand-seigneur, sur la route d'un nouvel exil où on le conduisoit. C'étoit, comme tous les hérétiques, un brouillon présomptueux, le plus intrigant des hommes, & par conséquent le plus inquiet. — **CYRILLE** de Berée, son successeur, anathématisa sa confession de foi dans un concile de Constantinople, & n'épargna point son auteur. Ce Cyrille ayant été exilé à Tunis, &

C Y R 431

Parthenius, évêque d'Andrinople, mis à sa place; celui-ci assembla en 1642 un nouveau concile, où la confession de Lucar fut encore condamnée; mais on ménagea sa mémoire. Le décret de ce synode fut confirmé dans celui de Jassi, & les mêmes erreurs furent anathématisées dans le célèbre concile de Jerusalem en 1672. J. Aymon en a donné une édition, avec quelques *Lettres* de Cyrille Lucar, Amst., 1718; in-4°, pour l'opposer à ce qu'en ont rapporté Mrs. de Port-Royal dans la grande *Perpétuité de la Foi*: l'abbé Renaudot a répondu à cet ouvrage dans les 2 vol. qu'il a ajoutés à la *Perpétuité*, &c.

CYRUS, roi des Perses; dont le nom signifie *Soleil*, selon Ctésias, naquit l'an 599 avant J. C., de Cambyse, roi de cette partie d'Asie, & de Mandane, fille d'Astyages, roi des Medes. Hérodote, & Justin après lui, ont jeté du merveilleux sur l'histoire de sa naissance. Ils rapportent qu'Astyages donna sa fille en mariage à un Persé d'origine fort obscure, afin de détourner les tristes présages d'un songe, qui lui avoit annoncé qu'il seroit détrôné par son petit-fils. Dès qu'il fut né, il chargea Harpages, un de ses officiers, de le faire mourir. Harpages donna l'enfant à un berger, pour l'exposer dans les forêts; mais la femme du pâtre le nourrit par pitié, & l'éleva en secret (*voy. ASTYAGES*). Xenophon ne s'accorde pas avec Hérodote sur les commencemens de Cyrus; mais tout ce qu'on peut dire à ce sujet, c'est que l'histoire

ancienne dans ce point, comme dans plusieurs autres, n'est guère au-dessus de l'histoire fabuleuse. Il faut se borner à prendre dans ce chaos les faits principaux. Après la mort d'Astyages, Cyrus marcha avec Cyaxares son oncle, roi des Medes, contre les Assyriens, les mit en déroute, tua Nériglissor leur roi, & fit un butin immense. Il se trouva parmi les prisonniers une princesse d'une rare beauté. Sur la peinture qu'on en fit à Cyrus, il refusa de la voir, & ordonna qu'on eût pour elle autant d'attention que de respect. Penthée (c'étoit le nom de cette femme) fit part de cette action généreuse à Abradate son mari, qui passa tout de suite dans le camp de Cyrus, avec deux mille chevaux, & lui fut attaché jusqu'à la mort. Le jeune conquérant, toujours animé du desir & de l'espérance de se rendre maître de Babylone, s'avança jusqu'aux portes de cette ville, & fit proposer au successeur de Nériglissor de terminer leur querelle par un combat singulier. Mais son défi n'ayant point été accepté, il reprit le chemin de la Médie. On faisoit des préparatifs immenses de part & d'autre. Croesus, roi de Lydie, fut nommé généralissime de l'armée ennemie, l'an 558 avant Jesus-Christ. Cyrus le vainquit à la journée de Tymbrée, une des plus considérables de l'antiquité, & la première bataille rangée dont on ait le détail dans quelque étendue. Après cette victoire, Cyrus réduisit différens peuples de l'Asie mineure, depuis la mer Egée jusqu'à l'Euphrate, subjugua la Syrie, l'Arabie,

une partie de l'Assyrie; & forma le siege de Babylone. Il prit cette superbe ville pendant la célébration d'une grande fête, que le peuple & la cour passoient ordinairement dans les festins & dans la débauche. Ses troupes y entreurent, après avoir détourné l'Euphrate par des saignées, se rendirent maîtres du palais, tuèrent le roi & ceux de sa suite. C'est par cette catastrophe que l'empire Babylonien finit, la 21^e année depuis le commencement du regne de Bélésis, l'an 538 avant J. C. Cyrus, mair de toute l'Asie, divisa, de concert avec Cyaxares, sa monarchie en six-vingt provinces. Chaque province eut son gouverneur. Outre ces gouverneurs, Cyrus nomma trois surintendans, qui devoient toujours résider à la cour. On établit d'espace en espace des postes, pour que les ordres du prince fussent portés avec plus de diligence. Cyaxares son oncle & Cambyse son pere étant morts, Cyrus se vit seul possesseur, l'an 536 avant J. C., du vaste empire des Perses, qui embrassoit les royaumes d'Egypte, d'Assyrie, des Medes & des Babyloniens. Ce fut cette même année qu'il permit aux Juifs de retourner en Judée, & de rétablir leur temple de Jérusalem, ainsi que l'avoit prédit le prophete Maïe. Hérodote, qui fait naître ce célèbre conquérant d'une façon singuliere, le fait mourir d'une autre, non moins extraordinaire. Il dit que ce prince ayant tourné ses armes contre les Scythes, tua le fils de la reine Tomyris, qui commandoit l'armée ennemie. Cette princesse,

animée

C Y R

animée par la fureur de la vengeance, lui présenta le combat, & par des fuites simulées, elle l'attira dans des embuscades, où il périt avec une partie de son armée. Maîtresse de son ennemi, elle lui fit trancher la tête, la jeta dans un outre plein de sang, en lui adressant ces mots : *Rassaste-toi du sang dont tu as été altéré.* Xénophon, presque toujours opposé au récit d'Hérodote, & en général plus judicieux que lui, fait mourir Cyrus dans son lit. Quoi qu'il en soit, Cyrus a été un des plus sages princes de l'antiquité. Il fut, au milieu de la guerre, veiller sur ses états, & se faire aimer de ses peuples. Il mourut, suivant les meilleurs historiens, l'an 529 avant Jésus-Christ.

CYRUS, le jeune, fils puîné de Darius Nothus, fut envoyé par son père au secours des Lacédémoniens contre les Athéniens, dès l'âge de 16 ans, en 407 avant J. C. Après la mort de Darius, Artaxercès son fils aîné étant monté sur le trône, jaloux du sceptre, attenta à sa vie. Son complot fut découvert, & sa mort résolue; mais Parysatis sa mère l'arracha au supplice. Cette clémence ne guérit point son ambition. Il leva secrètement des troupes sous différens prétextes. Artaxercès lui opposa une armée nombreuse. La bataille se donna près de Cunaxa, à 20 lieues de Babylone, & Cyrus périt des blessures qu'il reçut dans l'action, l'an 401 avant J. C. S'il est vrai, comme le dit Xénophon, que ce prince avoit beaucoup de belles qualités, il faut avouer qu'elles ont été bien

Tome III.

C Y R 433

obscurcies & effacées par des défauts & des crimes. Peut-on, en effet, assez condamner cette ambition démesurée qui étoit l'ame de toutes ses actions, qui lui mit les armes à la main contre son frère aîné & contre son roi, & qui fut enfin la cause de sa perte. La fameuse Aspasia ayant suivi ce prince, fut faite prisonnière par Artaxercès, qui eut autant de passion que Cyrus pour cette femme. Dix-mille Grecs, qui sous la conduite de plusieurs chefs, entr'autres de Xénophon l'historien, avoient combattu pour Cyrus, échappèrent aux poursuites du vainqueur, & firent cette belle retraite qui leur a donné l'immortalité. Il seroit difficile, dit un auteur, de dire les obstacles qu'ils rencontrèrent dans leur marche. Il semble que toute la nature, de concert avec les ennemis qui les harceloient sans cesse, avoient juré leur perte. A la pénible difficulté de passer les fleuves, les montagnes & les défilés, venoient se joindre la pluie, le froid & la neige de cinq à six pieds de hauteur : & ce qui les incommodoit encore plus que tout cela, c'étoit la faim, ennemi intérieur, bien plus à redouter que tous les ennemis extérieurs. Enfin après cinq mois environ de marche, ils arrivèrent sur les détroits de l'Hellespont, triomphans & victorieux de tous ces obstacles, & des dangers sans nombre qu'ils avoient courus. Cette retraite a tous jours passé parmi les conquérans pour un modèle

E e

» parfait en ce genre, & qui
 » n'a jamais eu rien de pareil.
 » En effet, on ne peut pas
 » voir une entreprise, ni for-
 » mée avec plus de hardiesse
 » & de courage, ni conduite
 » avec plus de prudence, ni
 » exécutée avec plus de bon-
 » heur ».

CYRUS, de Panapolis en Egypte, mérita l'estime & l'amitié de l'impératrice Eudoxie, par son savoir & par son talent pour la poésie. Après avoir commandé avec valeur les troupes Romaines à la prise de Carthage, il fut consul & préfet de Constantinople. Cette ville ayant été presque entièrement ruinée par un effroyable tremblement de terre en 446, il la rétablit & l'embellit. Un jour qu'il étoit dans le cirque avec l'empereur Théodose le jeune, le peuple cria : *Constantin a bâti la ville, & Cyrus l'a réparée*. Théodose, jaloux de ces acclamations, le dépouilla de la préfecture, & confisqua ses biens, sous prétexte qu'il étoit idolâtre. Le vrai Dieu l'éclaira dans sa disgrâce. Il se fit chrétien, & fut élevé au siège épiscopal de Cotyée dans la Phrygie : il mourut saintement.

CYRUS, évêque de Phaside, puis patriarche d'Alexandrie, donna dans les erreurs des Monothélites & approuva l'Ecclésiaste. Ses écrits furent condamnés au concile de Latran en 649; cette condamnation fut confirmée au 6e concile général l'an 680. Cyrus mourut l'an 641 après avoir tenu son siège pendant 10 ans.

CYTHERON, berger de Bétotie, conseilla à Jupiter de

seindre un nouveau mariage; pour ramener Junon avec laquelle il étoit en divorce. L'expédient réussit, & Jupiter, pour récompenser ce berger, le métamorphosa en une montagne, qui fut depuis consacrée à Bacchus. Elle est auprès de la ville de Thebes. Cette aventure fit prendre à Junon le surnom de *Cytheronia*, & à Jupiter celui de *Cytheronius*.

CYZ, (Marie de) née à Leyde en 1646, de parents nobles, fut élevée dans le Calvinisme. On la maria à l'âge de 19 ans, à un nommé de Combe. Elle se trouva veuve 2 ans après. Elle abjura ses erreurs dans un voyage qu'elle fit en France, & fonda la communauté du Bon-Pasteur: elle est destinée aux filles qui, après avoir vécu dans le désordre, veulent mourir dans les exercices de la pénitence. Le Seigneur répandit sa bénédiction sur son ouvrage, & elle eut la consolation de voir sous sa conduite une centaine de filles pénitentes, qu'elle gouverna jusqu'à sa mort, arrivée en 1692. Son institut, aussi nécessaire dans les provinces que dans la capitale, s'est répandu en plusieurs villes de France.

CYZIQUE, roi de la presqu'île de la Propontide, reçut avec beaucoup de magnificence les Argonautes qui alloient à la conquête de la toison d'or. Ces héros étant partis, furent repoussés pendant la nuit par un coup de vent sur la côte de la presqu'île. Cyzique les prenant pour des pirates, & voulant les empêcher de prendre terre, fut tué dans le combat. Jason le reconnut le len-

demain parmi les morts , & lui fit de superbes funérailles.

CZERNIEWICZ, (Staniflas) vîcè-provincial des Jéfuites dans la Ruffie-Blanche , est connu par la maniere dont il a soutenu l'existence de la fociété dans l'empire de Ruffie , dont cette province étoit dépendante. Voyant que non-feulement le Bref de suppression ne s'y publioit pas , mais que la cour de Rome n'infistoit pas sur la publication , ni près de l'impératrice ni près des Jéfuites , il prit le parti de maintenir toute chose *in statu quo*. Il sauva ainsi quelques débris de cette fociété célèbre ; & pour nous servir des paroles de Cicéron , *Nobilissimam familiam jam ad paucos redactam pœnt ab interitu vindicavit*. C'est certainement en vain qu'on a cherché à lui en faire un crime. Ceux mêmes qui prétendent , contre l'opinion générale & la pratique , contre l'irrésistible argument tiré de la validité des mariages clandestins , qu'il suffit qu'une loi ecclésiastique ait été promulguée à Rome , pour qu'elle ait la force d'obliger , avouent qu'il y a toujours lieu à de justes représentations , & qu'on peut même s'abstenir d'y déférer aussi long-tems qu'on espere que le supérieur , après les éclaircissements qu'on veut lui faire parvenir , ou révoquera la loi , ou n'en exigera pas l'observation. Et tel étoit le cas des Jéfuites Russes , comme l'événement l'a très-bien démontré. Des gens persuadés qu'aucune vérité ne doit être favorable aux Jéfuites , conviennent de ces maximes incontestables du

droit ; mais ils se replient sur l'anéantissement du corps , lequel , disent-ils , ne subsistant plus , il étoit absurde de se conduire comme s'il subsistoit encore. On sent à la première vue que c'est là *Petitio principii* , c'est-à-dire , le plus défectueux de tous les argumens. Dès que la loi destructive est nulle , respectivement à tel ou tel objet , ou telle région , cet objet subsiste comme si la loi n'étoit pas advenue. L'exemple des mariages clandestins est parfait , & d'une application exacte dans tous les points que la comparaison présente. » Qui » pourra jamais , dit un théo- » logien , soutenir avec une » apparence de vérité , que » tandis que les canons d'un » concile universel , générale- » ment reconnu comme tel par » tous les Catholiques , en ma- » tière de Sacremens , sont de » nul effet , s'ils ne sont pas » publiés ; un simple Bref tou- » chant des religieux , dont » l'existence ne touche en rien » au corps de la Religion , a » force de loi sans la promul- » gation locale ? En un mot , » que les mariages clandestins » sont valides en Angleterre » & en Hollande , uniquement » parce que ce canon du con- » cile de Trente n'y a pas été » publié ; que les Catholiques » peuvent en toute conscience » se régler sur la nullité de la » loi à leur égard : tandis que » l'on soutiendrait qu'un Bref » papal doit être en vigueur » (& cela dans une affaire ab- » solument indifférente à la » Religion) là où il ne s'en est » fait aucune espece de publi- » cation. Pour établir ce pa-

» radoxe, il faut prouver de
 » deux choses l'une : ou qu'un
 » Bref du Pape est supérieur à
 » tous les canons d'un concile
 » général présidé par le Pape
 » même; ou que l'existence ou
 » la non-existence d'un ordre
 » religieux, est une matiere
 » plus essentielle que celle des
 » Sacremens, & doit par con-
 » séquent être réglée sur des
 » principes tout différens. J'at-
 » tends le juriconsulte, théolo-
 » gien, moraliste, canoniste,
 » &c. qui nous fasse voir l'une
 » ou l'autre de ces curiosités».

Czerniewicz mourut le 18 juil-
 let 1785, âgé de 57 ans, à
 Stayki, village appartenant au
 college de Polocz. Après sa
 mort, on vit circuler en Po-
 logne & en Russie, un écrit
 où l'on fait une pleine apologie
 de ce religieux, que les enne-
 mis de la société ont trop lé-
 gèrement accusé d'être réfrac-
 taire aux ordres du Saint-Siege.
 L'auteur de cet écrit, après
 avoir montré, par l'exemple d'un
 grand nombre de Saints, que les
 décrets pontificaux en matiere
 de discipline, & en particu-
 lier, relativement aux ordres
 religieux, n'obligent pas où ils
 n'ont pas été publiés, continue
 de la sorte : » Il savoit tout
 » cela; cependant il n'osa en-
 » core suivre cette route que
 » lui avoient ouverte & tracée
 » tant de Saints, & pendant
 » tant de siècles. Bien loin
 » delà, voulant montrer pour
 » le Bref du Pape, une obéis-
 » sance, jusqu'ici sans exem-
 » ple, il adressa à l'impéra-

» trice de Russie, un Mémoire;
 » pour qu'il fût permis aux
 » Jésuites de la Russie-Blanche,
 » de se conformer aux volon-
 » tés du Pontife, promettant
 » que ces Jésuites, étant sécu-
 » larisés, travailleroient avec
 » autant de zele & d'ardeur
 » qu'auparavant, à se rendre
 » utiles.... Il donna encore une
 » autre preuve de sa soumis-
 » sion au Bref de Clément XIV.
 » Quoique son ordre subsistât
 » en son entier dans la Russie-
 » Blanche, six ans s'écoule-
 » rent sans qu'il osât recevoir
 » des novices, malgré qu'il y
 » eût un noviciat de Jésuites
 » au college de Polocz; & il
 » ne rouvrit ce noviciat qu'a-
 » près en avoir obtenu, le 28
 » juin 1779, une permission
 » formelle & authentique de
 » l'évêque diocésain, aujourd'-
 » d'hui archevêque de Mohi-
 » low, qui avoit lui-même
 » reçu à ce sujet, du Pape
 » Pie VI, actuellement rég-
 » nant, un plein pouvoir, signé
 » à Rome, le 15 août 1778,
 » avec le titre & le caractère
 » de délégué apostolique. Enfin,
 » sur l'ordre donné en forme
 » d'ukase, par l'impératrice,
 » le 5 juillet 1782, & l'appro-
 » bation du même prélat, les
 » Jésuites de la Russie-Blanche,
 » s'étant assemblés en congré-
 » gation générale, au college
 » de Polocz, élurent le 17 oc-
 » tobre 1782, pour vicaire-
 » général avec toute l'autorité
 » de général, le P. Czerniewicz,
 » qui a vécu dans cette charge,
 » 2 ans, 9 mois & un jour ».

D

DABILLON, (André) fut pendant quelque tems le compagnon du fanatique Jean Labadie, avant que cet enthousiaste eût quitté la Religion catholique; mais il ne partagea ni ses erreurs, ni ses désordres. Il avoit été auparavant Jésuite. M. de Caumartin, évêque d'Amiens, fut faire la différence de l'un & de l'autre. Il chassa Labadie, & retint Dabillon pour son grand-vicaire. Il mourut vers l'an 1664, curé dans l'isle de Magné en Saintonge. On a de lui quelques *Ouvrages de Théologie*, entr'autres : *Concile de la Grace*, ou *Reflexions sur le second Concile d'Orange*, de l'an 529, Paris, 1645, in-4°.

DABONDANCE, (Jean) notaire au Pont-St-Esprit, est auteur d'un mystère à personnages, de la Passion, que l'on distingue de celui de Jean-Michel, par *Quod secundum legem debet mori*; il paroît avoir été imprimé à Lyon, in-4° & in-8°; mais il n'en est pas moins rare de ces deux formats.

DAC, (Jean) peintre Allemand, né à Cologne en 1556, se forma en Allemagne sous Spranger, & en Italie sous les plus habiles maîtres. L'empereur Rodolphe, ami des arts & protecteur des artistes, employa son pinceau. Les tableaux qu'il fit pour ce prince, sont d'un grand goût. **Dac** mourut à la cour impériale, comblé

d'honneurs & de biens; & très-regretté, par l'usage qu'il avoit fait de son crédit.

DACIER, (André) né à Castres en 1651 d'un avocat, fit ses études d'abord dans sa patrie; ensuite à Saumur, sous Tanneguy le Fèvre, alors entièrement occupé de l'éducation de sa fille. Le jeune littérateur ne la vit pas long-tems sans l'aimer; leurs goûts, leurs études étoient les mêmes. Unis déjà par l'esprit, ils le furent encore par le cœur. Leur mariage se célébra en 1683. Deux ans après, ils abjurèrent la religion protestante. Le duc de Montausier, instruit du mérite de l'un & de l'autre, les mit dans la liste des savans destinés à commenter les anciens auteurs, pour l'usage du Dauphin. Les sociétés littéraires ouvrirent leurs portes à Dacier; l'académie des Inscriptions en 1695, & l'académie françoise à la fin de la même année. Cette dernière compagnie le choisit dans la suite pour son secrétaire perpétuel. La garde du cabinet du Louvre lui avoit déjà été confiée, comme au savant le plus digne d'occuper cette place. Il mourut l'an 1722, en philosophe chrétien. On a de lui beaucoup de *Traductions d'Auteurs Grecs & Latins*; & quoiqu'elles fussent peu propres à réconcilier les partisans des écrivains modernes avec

l'antiquité, il eut toujours un zele ardent pour elle. Ce zele alloit jusqu'à l'enthousiasme. Il ne traduisoit jamais un ancien, qu'il n'en devint amoureux. Il étoit incapable d'y appercevoir des défauts, & pour cacher ceux qu'on lui attribuoit, il soutenoit les plus étranges paradoxes. Il veut prouver, par exemple, que Marc Aurele n'a jamais perfecuté les Chrétiens. Dans la morale des anciens philosophes, c'est-à-dire, dans quelques sentences, sans liaison & sans sanction, entremêlées de maximes absurdes & odieuses, il prétendoit trouver la morale du Christianisme. Il ne songeoit pas que leur doctrine, eût-elle été généralement bonne, n'en eût pas été moins opposée à l'Évangile, quant au motif & au but de la pratique. » Quelle » union, disoit Tertullien, & » quel rapport peut-il y avoir » entre Jerusalem & Athenes, » l'academie & l'Eglise, les disciples de la Grece & ceux » de Jous-Christ ? Les uns se » tourmentent pour paroître » vertueux, les autres désirent » uniquement de l'être &c. (voyez EPICTETE). On a de Dacier: I. Une édition de Pompeius Festus & de Verrius Flaccus, *ad usum Delph.* in-4°, Paris, 1681, avec des notes savantes & des corrections judicieuses. On réimprima cette édition à Amsterdam, 1699, in-4°, avec de nouvelles remarques. II. *Nouvelle Traduction d'Horace*, accompagnée d'observations critiques, 1709, 10 vol. in-12. Les fleurs du poëte latin se flétrirent en passant par les mains du traducteur François. Qui ne connoitroit Ho-

race que par cette version ; s'imagineroit que ce poëte, un des plus délicats de l'antiquité, n'a été qu'un versificateur lourd & pesant. Le commentaire sert quelquefois plus à charger le livre, qu'à faire pénétrer les beautés du texte. Il y a quelquefois des interprétations singulieres, que Boileau appelloit *les révélations de M. Dacier*. III. *Réflexions morales de l'empereur Marc-Aurele Anonin*, Paris, 1691, 2 vol. in-12. IV. *La Poétique d'Aristote*, in-4°, avec des remarques dans lesquelles le traducteur a répandu beaucoup d'érudition. V. *Les Vies de Plutarque*, 8 vol. in-4°, Paris, 1721, réimprimées en 10 vol. in-12, Amsterdam, 1724 ; traduction plus fidelle, mais moins lue que celle d'Ammyot. Celui-ci a des graces dans son vieux langage ; Dacier n'a guère que le mérite de l'exactitude ; encore l'abbé de Longuerue le lui disputoit-il. Son style est celui d'un savant sans chaleur & sans vie. » Il » connoissoit tout des anciens, » dit un homme d'esprit, hors » la grace & la finesse ». Pavillon disoit que Dacier étoit un gros mulet chargé de tout le bagage de l'antiquité. Cette fureur de l'antique étoit si forte en lui & en madame Dacier, qu'ils faillirent s'empoisonner un jour par un ragoût, dont ils avoient puisé la recette dans Athénée. VI. *L'Œdipe & l'Electre de Sophocle*, in-12, version assez fidelle, mais assez plate. VII. *Les Œuvres d'Hippocrate en françois, avec des remarques*, Paris, 1697, in-12. VIII. *Une partie des Œuvres de Platon*, Paris, 1699, 2 vol.

in-12. IX. *Manuel d'Epistete*, Paris, 1715, in-12. Il avoit sur cet ouvrage des idées extravagantes, excellemment réfutées par M. Formey. Dacier eut part à l'*Histoire métallique de Louis XIV.* Ce prince, à qui il la présenta, lui donna une pension de 2000 livres.

DACIER, (Anne le Fèvre) femme du précédent, fille de Tanneguay le Fèvre, eut les talens & l'érudition de son pere. Elle commença à se faire connoître dans la littérature, par sa belle *Edition de Callimaque*, qui parut en 1674, enrichie de doctes remarques. Elle mit ensuite au jour de savans *Commentaires sur plusieurs auteurs, pour l'usage de monseigneur le Dauphin.* Florus parut en 1674; *Aurelius Victor*, en 1681; *Eutrope*, en 1683; *Dyctis de Crete*, en 1684. Son mari partagea ses travaux. Ils passerent toute leur vie dans une parfaite union. Un fils & deux filles furent le fruit de ces liens, formés par l'esprit & par l'amour. Le fils, qui donnoit de grandes espérances, mourut en 1694. Une de ses sœurs mourut aussi dans un âge peu avancé, & l'autre prit le voile. Leur mere fut enlevée à la république des lettres en 1720, à 69 ans. Outre les ouvrages que nous venons de nommer, on a d'elle : I. Une *Traduction de trois Comédies de Plaute*, l'*Amphitryon*, le *Rudens* & l'*Epidicus*, 3 vol. in-12. Quand Moliere eut publié son *Amphitryon*, l'illustre savante avoit entrepris une dissertation pour prouver que celui de Plaute, imité par le comique moderne, étoit fort supérieur. Le vrai étoit que l'un & l'autre

ne valoit rien ; que c'est une scene de bordelle, indigne d'exercer le génie ; & que madame Dacier eût pu se dispenser de traduire. Ayant appris que Moliere devoit donner une comédie *sur les femmes savantes*, elle supprima sa dissertation. II. Une *Traduction de l'Illide & de l'Odyssée d'Homere*, avec une préface, & des notes d'une profonde érudition ; réimprimée en 1756, en 8 vol. in-12. Cette traduction fit naître une dispute entre madame Dacier & la Motte, dispute aussi inutile que presque toutes les autres. Elle n'a rien appris au genre humain, dit un philosophe, sinon que madame Dacier avoit encore moins de logique, que la Motte ne savoit de grec. Madame Dacier, dans ses *Confidérations sur les causes de la corruption du goût*, ouvrage publié en 1714, soutint la cause d'Homere avec l'emportement d'un commentateur ; la Motte n'y opposa que de l'esprit & de la douceur. » L'ouvrage de la » Motte, dit un écrivain ingénieux, sembloit être d'une » femme galante, pleine d'esprit, & celui de madame Dacier d'un pédant de college ». Elle ne ménagea pas le P. Hardouin qui étoit entré dans ce différend. On a dit » qu'elle » avoit répandu plus d'injures » contre le détracteur d'Homere, que ce poète n'en avoit » fait prononcer à ses héros ». On voit par-là qu'elle ne fut pas entièrement se défendre des travers si ordinaires aux femmes savantes, qui, à la vérité, sont aussi souvent les travers des hommes ; mais que l'expérience prouve être plus particuliers.

ment attachés au sexe que la nature ne semble pas avoir destiné aux spéculations scientifiques (voy. la FAYETTE, GÉOFFRIN, GRAFIGNY, TENCIN, SUZE). On a cru que Molière l'avoit eu en vue dans la comédie des *Femmes savantes*; & par l'anecdote que nous avons rapportée, il paroît qu'elle l'a cru elle-même. III. Une *Traduction du Plutus & des Nuées d'Aristophane*, Paris, 4 vol. in-12, 1684. Une autre d'*Anacréon & de Sapho*, Paris, 1681, in-8°. Elle soutient que cette femme célèbre par ses talens, ainsi que par ses vices, n'étoit pas coupable de la passion infame qu'on lui a reprochée. C'est pousser trop loin la prévention pour l'antiquité. Madame Dacier avoit encore fait des *Remarques sur l'Écriture-Sainte*, & on la sollicita souvent de les donner au public. Elle répondit toujours : « Qu'une femme doit lire & méditer l'Écriture, pour régler sa conduite sur ce qu'elle enseigne; mais que le silence doit être son partage, suivant le précepte de S. Paul ». Ce qui porte à croire que, naturellement modeste, elle condamnoit elle-même les fougues où l'entraînoit quelquefois la prétention & la suffisance du savoir.

DACTYLES, Idéens, ou Corybantes, ou Curetes. Les uns étoient enfans du Soleil & de Minerve, les autres de Saturne & d'Alciopé. On mit Jupiter entre leurs mains pour être élevé; & ils empêchèrent par leurs danses, que les cris de cet enfant ne parvinssent jusqu'aux oreilles de Saturne, qui l'auroit dévoré.

DAELMAN, (Charles-Guilin) né à Mons en Hainaut en 1660, docteur & professeur en théologie à Louvain, président du collège Adrien, & chanoine de S. Pierre dans la même ville, & de Ste Gertrude à Nivelles, mort le 21 décembre 1731, a laissé une *Théologie scholastico-morale*, qui a été imprimée plusieurs fois, en 9 vol. On y voit plusieurs oraisons latines qui montrent qu'il étoit peu versé dans les belles-lettres; celle qui est la mieux écrite n'est pas de lui; elles sont toutes fort courtes & sans développement, ce sont plutôt des lieux oratoires (*loci oratorii*).

DAENS, (Jean) riche négociant d'Anvers, célèbre par un trait de générosité dont on trouve peu d'exemples. L'empereur Charles-Quint s'étant prêté au desir que Daens avoit de lui donner à dîner, le généreux marchand jeta au feu, à la fin du repas, un billet de deux millions qu'il avoit prêtés au prince. *Je suis*, lui dit-il, *trop payé, par l'honneur que votre Majesté me fait.* Les princes qui regnent par la vérité & la justice, dit un auteur moderne, sont plus puissans & plus riches par le cœur de leurs sujets, que par toutes les ressources du despotisme & de l'artifice.

DAGOBERT I, roi de France, fils de Clotaire II & de Bertrude, fut roi d'Austrasie en 622, de Neustrie, de Bourgogne & d'Aquitaine en 628. Il se signala contre les Éclavons, les Gascons & les Bretons. Il ternit l'éclat de ses victoires par sa passion pour les femmes. Après avoir réprou-

dié celle qu'il avoit d'abord épousée, il en eut jusqu'à trois dans le même tems. Ce fut Dagobert qui publia les loix des Francs, avec des corrections & des augmentations. Il mourut à Epinay en 638, âgé d'environ 36 ans, & fut enterré à Saint-Denis, dont il avoit augmenté la fondation. Quelques chroniques lui ont donné le titre de Saint, ainsi qu'à plusieurs rois de la 1^{re}. race. Il faut avouer que c'étoient d'étranges Saints. » Ils ne valoient rien, tous tant qu'ils étoient, dit l'abbé de Longueue, toujours un peu exagérateur. » Quelle cruauté, quelle barbarie dans Clotaire I, assassinant lui-même ses neveux de sa propre main! Dans Clotaire II, dans le traitement qu'il fait à ses cousins & à Brunehaut! Quelle impudicité dans Dagobert I! On pourroit louer tous ces gens-là, comme Cardan a fait le panégyrique de Néron: parallèle-outré & injuste. Il reste entre ces rois François & les monstres de Rome, une distance immense. Ce fut sur la fin du regne de Dagobert, que l'autorité des maires du palais absorba la puissance royale. Il laissa de Nantilde, Clovis II; & de Ragnetrude, Sigebert qui fut roi d'Austrasie.

DAGOBERT II, (S.) le jeune, roi d'Austrasie, fils de S. Sigebert II, devoit monter sur le trône de son pere, mort en 656; mais Grimoald, maire du palais, le fit renfermer dans un monastere, & donna le sceptre à son propre fils Childebert. Clovis II, roi de France, ayant fait mourir Grimoald, détrôna

Childebert, & sur un faux bruit de la mort de Dagobert, donna l'Austrasie à Clotaire III, puis à Childeric II. Dagobert épousa Mathilde en Ecoffe, où il avoit été conduit, & en eut plusieurs enfans. Après la mort de Childeric, il reprit la couronne d'Austrasie en 674, gouverna sagement son peuple, fonda divers monasteres, & fut assassiné en 679 par ordre d'Ebrouin, maire du palais, comme il marchoit contre Thierrî, roi de France, auquel il avoit déclaré la guerre. Sa mort auroit dû rendre Thierrî, seul maître de la monarchie; mais l'Austrasie craignant de tomber sous la domination d'Ebrouin, maire du palais, ne voulut plus reconnoître de rois: Pepin & Martin s'en firent déclarer ducs ou gouverneurs. Dagobert, d'une vertu éprouvée & peu commune, est honoré comme martyr à Stenay, lieu de sa sépulture, selon l'usage du tems qui donnoit ce titre à ceux qui périssoient injustement, après avoir bien vécu. Le P. Wilthelm, jésuite, a publié les Actes de ce prince, Molsheim, 1623, in-4^o; augmentés par Floncel, Luxembourg, 1653, in-4^o; mais on ne les croit pas assez authentiques pour mériter la confiance générale.

DAGOBERT III, fils & successeur de Childebert II ou III, roi de Neustrie en 711, mourut en 715. Il laissa un fils nommé Thierrî, auquel les François préférèrent Chilperic II, fils de Childeric II, roi d'Austrasie. Le P. Godefroid Henschenius a publié: *De tribus Dagobertis Francorum Regibus*, Anvers, 1653, in-4^o; ouvrage curieux & savant,

DAGON, divinité des Philistins, que l'on représentoit sous la figure d'un homme, dont les jambes étoient jointes aux aines, & qui n'avoit point de cuilles. Quelques-uns veulent que ce fût Saturne, d'autres Jupiter & d'autres Vénus : mais il est très-douteux que ces divinités Grecques existassent déjà au tems de Dagon ; il est certain au moins qu'elles n'étoient pas revêtues encore de toutes les anecdotes mythologiques dont on les a affublées ensuite. Les Philistins s'étant emparés de l'Arche-d'Alliance, & l'ayant placée dans le temple de Dagon, trouverent le lendemain l'idole renversée & brisée.

DAGONEAU, voy. **GUISE** (Dom Claude).

DAGOUMER, (Guillaume) né à Pontaudemer, mort à Courbevoye en 1745, avoit été professeur de philosophie au college d'Harcourt à Paris, principal de ce college, & recteur de l'université. On a de lui : I. *Un Cours de philosophie* en latin, où il y a beaucoup de subtilités. II. Un petit ouvrage en françois, contre les *Avertissemens de M. Languet, archeveque de Sens*. Dagonmer étoit engagé dans le parti de Jansenius, & le soutenoit avec ardeur. C'est lui que le Sage a voulu désigner sous le nom de *Guiliomer* dans son roman de *Gilblus*.

DAILLÉ, (Jean) né à Châtelleraut en 1594, fut chargé en 1612 de l'éducation des deux petits-fils de Duplessis Mornay. Il fit avec eux plusieurs voyages dans différentes parties de l'Europe. A Venise il lia connoissance avec Fra-Paolo, qui

voulut inutilement l'engager à s'établir dans cette ville. Revenu en France, il exerça le ministère à Saumur en 1625, & à Charenton l'année d'après ; & mourut à Paris en 1670. Les Protestans font beaucoup de cas de ses ouvrages, & les Catholiques avouent qu'ils sont dignes de l'attention des controvertistes. Les principaux sont : I. *De usu Patrum*, 1646, in-4°, estimé par quelques-uns de sa communion. Il ne veut point qu'on termine les différends théologiques par l'autorité des Peres ; mais c'est précisément cette autorité qui forme la chaîne de la Tradition : en les récusant, Daillé convient assez clairement qu'ils sont contraires aux opinions de sa secte. Il a été victorieusement réfuté par William Kéeves, protestant Anglois, auteur d'une traduction angloise des *Apologies du Christianisme* de S. Justin & de Tertullien. Voyez *Traité hist. & dogm. de la Religion*, par Bergier, tom. XII (voyez BARBEYRAC). II. *De pœnis & satisfactionibus humanis*, in-4°, Amsterdam, 1649. III. *De jejuniis & quadragesimâ*, in-8°. IV. *De Confirmatione & Extremâ-Unctione*, in-4°, Geneve, 1669. V. *De cultibus religiosis Latinorum*, Geneve, 1671, in-4°. VI. *De Fidei ex Scripturis demonstratione*, &c. VII. *Des Sermons en plusieurs vol.* in-8°, qui sont écrits avec netteté, & remplis de passages de l'Écriture & des Peres. Daillé étoit d'un caractère franc & ouvert. Son entretien étoit aisé & instructif. Les plus fortes méditations ne lui étoient rien de sa gaieté naturelle. En sortant de son

D A I'

cabinet, il laissoit toute son austérité parmi ses papiers & ses livres. Il se mettoit à la portée de tout le monde, & les personnes du commun se plaisoient avec lui comme les savans. Il étoit si peu prévenu pour les voyages, qu'il regrettoit les deux années qu'il avoit passées à parcourir la Suisse, l'Allemagne, les Pays-Bas & la Hollande. Il croyoit qu'il les auroit mieux employées dans son cabinet. Son fils (Adrien) a écrit sa *Vie*.

DAIN, (Olivier le) fils d'un paysan de Thielc en Flandre, devint barbier de Louis XI, & ensuite son ministre d'état. Sa faveur continua, tant que ce prince fut sur le trône; mais au commencement du regne de Charles VIII, on lui fit son procès, & il fut attaché à un gibet en 1484. Ce fut pour avoir abusé d'une femme, sous promesse de sauver la vie du mari, qu'il eut ensuite l'inhumanité de faire étrangler. Son insolence & sa tyrannie l'avoient rendu l'objet de l'exécration publique. Son premier nom étoit *Olivier le Diable ou le Mauvais*. Louis XI lui donna celui de le D. in en l'anoblissant.

DALE, voy. VAN DALE.

DALECHAMPS, (Jacques) né à Caen l'an 1513, mourut en 1588 à Lyon, où il exerçoit la médecine. Il possédoit les langues & les belles-lettres. On a de lui : I. *L'Histoire des Plantes*, en latin, Lyon, 1587, 2 vol. in-fol.; traduite en françois par Jean Desmoulins, 2 vol. in-fol. 1653. II. Une bonne *Traduction* en latin des *xv Livres d'Athénée*, en 2 vol. in-fol. 1652, avec des notes & des

D A L 443

estampes. Les notes sont de Casaubon. III. Une *Traduction* en françois du *vie Livre de Paul Eginete*, enrichie de savans commentaires, & d'une préface sur la chirurgie ancienne & moderne. IV. Les *ix Livres d'Administrations anatomiques de Claude Galien, traduits & corrigés*, Lyon, 1566, in-8°. V. Des *Notes sur l'Histoire naturelle de Pline*, 1587, in-folio.

DALIBRAI, (Charles Vion) poète Parisien, fils d'un auditeur des comptes, mort en 1654, quitta les armes pour la poésie. On a de lui un *Recueil de Vers sur differens sujets sacrés & profanes*; mais ni les uns ni les autres n'ont fait beaucoup de fortune, quoiqu'il y ait du naturel dans quelques-unes de ses pieces, & même des faillies. On a encore de lui une *Traduction des Lettres d'Antonio de Perez*, Espagnol, ministre disgracié de Philippe II, & 73 *Epigrammes contre le fameux parasite Montmaur*. On peut citer celle-ci comme une des meilleures :

Révérénd Pere Confesseur,
 J'ai fait des vers de médisance.
 — Contre qui ? — Contre un
 Professeur. —
 La personne est de conséquence.
 Contre qui donc ? — Contre
 Gomor.
 — Hé bien, bien, achevez votre
Confiteor.

Ses *Œuvres poétiques* furent imprimées à Paris en 1647 & 1653, en 2 parties in-8°.

DALILA, courtisane qui demouroit dans la vallée de Sorrec, de la tribu de Dan, près du pays des Philistins. Samson

en étant devenu amoureux, s'attacha à elle ; & elle parut être devenue son épouse légitime ; quoique plusieurs interpretes continuent à la regarder comme une courtisane. Voy. SAMSON.

DALIN, (Olaus de) savant Suédois, né à Winsberg en 1708, mérita le nom de *Pere de la Poésie Suédoise*, par deux Poèmes écrits en cette langue. L'un a pour titre : *La liberté de la Suede* ; l'autre est sa tragédie de *Brunhilde*. Les lettres ne lui acquirent pas seulement de la gloire, elles firent sa fortune. De l'état de fils d'un simple pasteur, il s'éleva successivement jusqu'aux places de précepteur du prince Gustave, de conseiller ordinaire de la chancellerie, de chevalier de l'étoile du Nord, & enfin à la dignité de chancelier de la cour. C'est ainsi que le gouvernement, par l'ordre duquel il avoit écrit l'*Histoire générale de Suede*, récompensa ses talens. Il a poussé cette histoire jusqu'à la mort de Charles XI. Elle a été imprimée à Stockholmen 1747, 4 vol. in-4°. » Cette histoire de Suede, dit » un critique, est regardée dans » le pays, comme la plus dé- » taillée, la plus fidelle & la » plus correcte qui ait encore » paru. La beauté du style ne » laisse rien à désirer à ceux qui » connoissent le mieux la force » & l'élégance de la langue » Suédoise ». L'auteur mourut le 12 août de l'an 1763. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, la Suede lui doit un grand nombre d'*Epitres*, de *Satyres*, de *Fables*, de *Pensées*, & quelques *Eloges* des membres de l'académie royale des sciences dont il étoit un des principaux

ornemens. On a encore de lui une *Traduction* de l'ouvrage du président Montesquieu, sur les *Causes de la grandeur & de la décadence des Romains*.

DALMACE, (S.) archimandrite des monasteres de Constantinople, fit paroître beaucoup de zele contre Nestorius. Les Peres du concile d'Éphese en 430, le nommerent pour agir en leur nom à Constantinople. Il mourut quelques tems après, à plus de 80 ans, également illustre par ses vertus & son esprit.

DALMATINUS, (Georgius) né dans l'Esclavonie, étoit très-versé dans la connoissance des langues orientales. Il a traduit la Bible en langue esclavone, Wittemberg, 1584.

DAMARIS, femme d'Athenes, qu'on croit avoir été d'un rang distingué, se trouvoit dans l'Arcéopage au moment que S. Paul prononça devant ce fameux sénat le magnifique discours sur la Divinité, dont il est parlé au 17^e chapitre des *Actes des Apôtres*. Elle en fut si pénétrée, qu'elle renonça sur le champ aux erreurs du paganisme, & s'attacha au saint Apôtre, ainsi que S. Denys l'Arcéopagite, & quelques autres, dont le Seigneur avoit touché le cœur.

DAMASCENE, voy. JEAN-DAMASCENE.

DAMASCIUS, philosophe stoicien, natif de Damas en Syrie, disciple de Simplicius & d'Elamite, vivoit du tems de l'empereur Justinien. Il avoit écrit un ouvrage en 4 livres & 1. *Des choses extraordinaires & surprenantes*. II. *La Vie d'Isidore*. III. *Une Histoire philosophique*. Ces ouvrages ne sont pas

parvenus jusqu'à nous, & les favans ne doivent pas les regretter, s'ils en jugent du moins parce que dit Photius, qui les traite fort mal.

DAMASE I. (S.) Espagnol, diacre de l'Eglise Romaine, suivit le pape Libere dans son exil, & monta sur le trône pontifical après lui en 366. Le diacre Ursin ou Ursicin, homme ambitieux & intrigant, s'étant fait ordonner pape par des factieux comme lui, s'opposa à l'élection de Damase. Ammien Marcellin, historien païen, dit que la magnificence des évêques de Rome étoit un objet de tentation pour ceux que l'ambition dominoit. Il est certain que c'est une calomnie, ou du moins qu'il y a beaucoup d'exagération dans ce qu'il dit de leur table. Au reste, il pouvoit se rencontrer quelquefois des occasions, où il étoit permis au chef de l'Eglise de s'écarter de sa simplicité ordinaire. Le vrai pape fut confirmé par les évêques d'Italie & par le concile d'Aquilée, & l'antipape condamné à l'exil à leur sollicitation. L'empereur Valentinien permit à Ursin, au mois de septembre de l'année suivante, de revenir à Rome; mais comme il continuoit d'exciter des troubles, il fut banni de nouveau en novembre, & relégué dans les Gaules avec sept de ses partisans. Les schismatiques étoient toujours maîtres d'une église, qu'on croit être celle de Ste. Agnès, hors des murs de la ville, & ils tenoient leurs assemblées dans les cimetières. Valentinien ordonna que cette église fut remise entre les mains de Damase. Maximien, un des

magistrats de Rome, naturellement porté à la cruauté, fit mettre plusieurs schismatiques à la torture; mais nous apprenons de Rufin, que le pape Damase ne concourut en aucune manière à ce qui se passa en cette occasion; qu'il n'approuva point le procédé de Maximien; que les schismatiques tomberent dans le piège qu'ils avoient tendu au pape; qu'ils avoient demandé eux-mêmes une information où l'on employeroit les tortures; ce qui tourna à leur confusion, & artira sur eux les peines qu'ils souffrirent. L'on voit d'ailleurs par quelques vers de ce pape, qu'il avoit fait vœu de demander à Dieu, par l'intercession des martyrs, la conversion des ecclésiastiques de son clergé qui persistoient dans le schisme, & que ceux-ci étant revenus à l'unité, ils en témoignèrent leur reconnaissance, en ornant à leurs frais les tombeaux des martyrs. Il est prouvé par les mêmes vers, que les plus animés des partisans d'Ursin se convertirent quelque tems après, & se soumirent sincèrement à Damase. Ce pape, paisible possesseur du Siège de Rome, tint un concile en 368, dans lequel Ursace & Valens, Ariens, furent anathématisés. Auxence, évêque intrus de Milan, fut condamné dans un autre concile, tenu deux ans après, en 370, contre les Ariens. Le sage pontife ne se déclara pas avec moins de zèle contre Melece, Apollinaire, Vital, Timothée & les Luciferiens. Il mourut à 80 ans, le 10 décembre 384, après avoir siégé dix-huit ans & deux mois. On lit dans un Pontifical que cite Mé-

renda, & qui se garde dans la bibliothèque du Vatican, que brûlant d'un désir ardent d'être réuni à J. C., il fut saisi de la fièvre, & qu'après avoir reçu le corps & le sang du Seigneur, il leva les mains & les yeux au ciel, & qu'il expira en priant avec beaucoup de ferveur. Le concile de Chalcédoine l'appelle *l'ornement & la gloire de Rome*. Théodoret dit qu'il s'est rendu illustre par sa sainte vie, qu'il étoit plein de zèle pour instruire, & qu'il ne négligea rien pour la défense de la doctrine apostolique. Ce fut ce pape qui fit rebâtir, ou du moins réparer l'église de S. Laurent, située près du théâtre de Pompée; elle porte encore aujourd'hui le titre de S. Laurent *in Damaso*; il l'embellit de peintures qui représentoient plusieurs traits de l'Histoire-Sainte, & qui subsistoient encore quatre cens ans après; il l'enrichit de fonds en terres & en maisons. Il fit dessécher les sources du Vatican, décora les tombeaux d'un grand nombre de martyrs dans les cimetières, & les orna d'épithètes en vers, dont il nous reste un Recueil. Elles ne sont cependant pas toutes de lui; mais on remarque dans celles qui lui appartiennent, beaucoup d'élévation & d'élégance. S. Jérôme, digne secrétaire de cet illustre pontife, le met au nombre des écrivains ecclésiastiques. Il reste encore de lui plusieurs *Lettres*, Rome, 1754, in-folio, avec sa *Vie* dans la Bibliothèque des Pères, & dans *Epist. Rom. Pontif.* de Dom Coustant, in-folio; on trouve encore de lui quelques

Vers latins dans le *Corpus Poët.* de Maittaire. Il introduisit la coutume de chanter le *Gloria Patri* à la fin de chaque pseaume, & engagea S. Jérôme à corriger le Nouveau-Testament sur le texte grec.

DAMASE II, appelé auparavant Poppon, évêque de Brixen, élu pape le même jour que Benoît IX abdiqua, mourut à Palestrine 23 jours après son élection, en 1048.

DAMERY, (Simon) peintre, né à Liege vers la fin du seizième siècle, se déroba secrètement de la maison paternelle dans un âge peu avancé, pour suivre l'inclination qu'il avoit d'aller étudier les beaux modèles de l'Italie. Il se fixa ensuite à Milan, & y mourut de la peste l'an 1640. Il y a quelques tableaux de lui à Liege qui prouvent qu'il mérite d'avoir une place entre les bons peintres. Il se distinguoit sur-tout par les contours gracieux qu'il donnoit à ses figures.

DAMERY, (Walter) peintre, né à Liege l'an 1614, montra dès sa jeunesse une passion pour l'art où il a excellé. Ses devoirs d'écoliers & ses livres étoient toujours ornés de figures. L'envie de se perfectionner dans son art, l'engagea à parcourir une partie de l'Europe. Arrivé en Italie, il travailla plusieurs années sous les yeux de Pierre Beretin de Cortone, & ne tarda pas à saisir la manière & le goût de ce peintre célèbre. Damery s'étant embarqué pour retourner dans son pays, fut pris par des corsaires Algériens. Il trouva moyen de se délivrer de l'esclavage au bout de quelque tems, & se

D A M

tendit à Paris , où il se fit connoître par l'*Enlèvement du prophète Elie dans un char de feu*, peint dans le dôme des Carmes Déchauffés. L'auteur du *Dictionnaire des Artistes*, & M. Descamps dans ses *Vies des Peintres*, attribuent mal-à-propos ce tableau à Bertholet. Damerly de retour dans sa patrie, y soutint sa réputation par des tableaux qui font l'ornement de plusieurs églises de Liege. Une maniere aînée, tendre & gracieuse caractérise son pinceau.

DAMHOUDERE , (Josse de) né à Bruges en 1507, s'éleva par son mérite aux premières charges de judicature dans les Pays-Bas, sous les regnes de Charles V & de Philippe II. Il composa divers ouvrages relatifs à sa profession, & quelques-uns de piété, & mourut à Anvers en 1581, à 74 ans.

DAMIEN, (Pierre) voyez PIERRE DAMIEN.

DAMIEN, (N.) Dominicain de Bergame, a effacé tous les artistes dans l'art de faire des ouvrages de bois, de pieces de rapport, qui, par leur différent assemblage, représentoient des figures avec autant de vérité, que si elles avoient été faites au pinceau. Ce sont des mosaïques en bois. On cite parmi ses ouvrages les bancs du chœur des Dominicains de sa patrie.

DAMIENS, (Robert-François) naquit en 1714, dans un fauxbourg d'Arras, appelé le fauxbourg Ste Catherine. Son enfance annonça ce qu'il seroit un jour. Ses méchancetés & ses espiègleries le firent surnommer *Robert le Diable* dans

D A M 447

son pays. Il s'engagea deux fois, & se trouva au siège de Philisbourg. De retour en France, il entra en qualité de domestique au college des Jésuites de Paris. Il en sortit en 1738 pour se marier. Après avoir servi dans différentes maisons de la capitale, il finit par un vol de 240 louis d'or, qui l'obligea de prendre la fuite. Le monstre roda pendant environ 5 mois à Saint-Omer, à Dunkerque, à Bruxelles, déclamant d'une maniere extravagante en faveur du parti Jansénien, que Louis XV avoit pris la résolution de mettre à la raison, & tenoit par-tout les propos d'un énergame de S. Médard. A Poperingue, petite ville proche d'Ypres, on entendit qu'il disoit : » Si je reviens en France... Oui, j'y reviendrai, j'y mourrai, & » le plus grand de la terre » mourra aussi, & vous entendrez parler de moi ». C'étoit dans le mois d'août 1756 qu'il débitoit ces extravagances. Ce scélérat retourna à Paris, & y arriva le 31 du même mois. Ayant paru à Versailles dans les premiers jours de l'année 1757, il prit de l'opium pendant deux ou trois jours. Il méditoit alors l'horrible attentat qu'il exécuta le 5 janvier, vers les 5 heures 3 quarts du soir. Ce parricide frappa Louis XV d'un coup de couteau au côté droit, comme ce monarque, environné des seigneurs de sa cour, montoit en carrosse pour se rendre à Trianon. L'assassin fut arrêté sur le champ, & après avoir subi quelques interrogatoires à Versailles, il fut transféré à Paris. Après lui avoir fait subir inutilement les questions

les plus terribles, il fut condamné à mourir du même supplice que les infames assassins de Henri IV, & fut tiré à quatre chevaux le 28 mars de la même année. Damiens étoit d'une taille assez grande, le visage un peu allongé, le regard hardi & perçant, le nez crochu, la bouche enfoncée. Il avoit contracté une espèce de tic, par l'habitude où il étoit de parler feul. Il étoit rempli de vanité, desirieux de se signaler, curieux de nouvelles, frondeur, quoique taciturne, obstiné à suivre tout ce qu'il projetoit, hardi pour le mettre en exécution, effronté, menteur, tour-à-tour dévot & scélérat, passant du crime aux remords, continuellement agité par les fougues du sang le plus bouillant. Ceux qui desirerent de plus grands détails sur cet attentat & le caractère du monstre qui l'a commis, peuvent consulter les *Pieces originales*, & les *Procédures* faites à son occasion, tant en la prévôté de l'hôtel, qu'en la cour du parlement. M. le Breton, greffier criminel de cette compagnie, les a recueillies & publiées en 1757, in-4° & in-12, 4 vol. à Paris, chez Simon, avec une *Table des matieres* très-détaillée. Cette collection curieuse est enrichie d'un précis de la *Vie* de l'infame assassin. L'éditeur a rassemblé généralement & avec la plus scrupuleuse exactitude, tout ce qui a été constaté par les voies juridiques. Il offre aux personnes qui douteront de l'authenticité de ces *Pieces*, de leur en faire toucher la vérification. La nouvelle édition qu'on a faite de ce procès, ne mérite aucune con-

fiance; elle ne paroît avoir été imaginée que pour faire oublier certains détails contenus dans la première, & qui pouvoient devenir inquiétans pour quelques personnes. Voyez aussi la *Vie privée de Louis XV*, 3e vol. pag. 110 & suiv. où l'on trouve un long détail sur ce régicide.

DAMIS, Assyrien, vivoit dans le 1er. siecle, & étoit ami d'Apollonius de Tyane; il écrivit même un livre de ses discours & de ses prétendues prophéties. Philostrate en fait mention dans la *Vie d'Apollonius*, & Suidas en parle après lui; Eusebe le cite aussi en écrivant contre Hierocles (voy. APOLLONIUS & PHILOSTRATE). — Il ne faut pas le confondre avec un certain philosophe, nommé aussi DAMIS.

DAMMARTIN, (Antoine de Chabanes, comte de) capitaine sous Charles VII, également plein d'honneur & de courage, refusa au Dauphin d'assassiner quelqu'un qui lui avoit déplu. Ce prince étant devenu roi, fit renfermer Dammartin à la Bastille; mais il s'en sauva un an après, entra dans la ligue du *Bien public*, & mourut en 1488, à 77 ans.

DAMMARTIN, voyez VERGI (Antoine de).

DAMNORIX, illustre Gaulois, homme hardi & entreprenant, acquit de grands biens dans les fermes des Gaules pour la république Romaine. Les Helvétiens n'ayant pu obtenir de Jules-César le passage qu'ils lui demandoient par la province Romaine, eurent recours à Damnorix, qui le leur procura par les terres des Francs-Comtois: action dont les Romains

lui eussent fait un crime d'état, si Divitiac son frere, qui avoit grand pouvoir sur l'esprit de César, n'eût intercedé pour lui. Damnorix vouloit joindre la puissance aux richesses. Il aspira à la souveraineté de son pays; mais il n'eut pas le tems d'exécuter son dessein. César en ayant été informé, l'appella dans la Grande-Bretagne. Damnorix tenta d'avoir un congé : mais voyant qu'il ne pouvoit l'obtenir, il prit son tems; & lorsque la plupart des troupes furent embarquées, il se retira avec la cavalerie Gauloise. César regarda cette défection comme une affaire très-importante. Il le fit suivre par la plus grande partie de sa cavalerie, avec ordre de le ramener ou de le tuer, s'il faisoit la moindre résistance. Il voulut se défendre, criant toujours *qu'il étoit né libre, & que sa patrie n'étoit pas sujette aux Romains*; mais il fut accablé par le nombre, & percé de plusieurs coups, vers l'an 59 avant J. C.

DAMO, fille du philosophe Pythagore, vivoit l'an 500 avant J. C. Son pere lui confia tous les prétendus secrets de sa philosophie, & même ses écrits en mourant, avec défense de jamais les publier. Elle observa si inviolablement cet ordre, que se trouvant dépourvue des biens de la fortune, & pouvant tirer une grande somme d'argent de ces livres, elle préféra son indigence & la dernière volonté de son pere à tous les biens du monde. Elle garda, dit-on, sa virginité toute sa vie par ordre de Pythagore, & prit sous sa conduite un grand nombre de filles,

Tome III.

qui firent comme elle profession du célibat. Voilà donc les philosophes condamnés par un de leurs plus vieux fondateurs. Du reste, l'histoire de Damo est tout au moins aussi douteuse que celle de Pythagore: *Voyez ce mot.*

DAMOCLES, célèbre flatteur de Denis le tyran, affectoit de vanter dans toutes les occasions, ses richesses, sa magnificence, & sur-tout son bonheur. Il changea bientôt de sentiment. Le tyran l'ayant invité à un festin magnifique, après l'avoir fait habiller & servir en prince, fit suspendre au-dessus de sa tête, pendant le repas, une épée nue, qui ne tenoit au plancher qu'avec un crin de cheval. Il sentit ce que c'étoit que la félicité d'un tyran, & demanda qu'on le laissât aller jouir de la médiocrité de son premier état. C'est à ce trait d'histoire qu'Horace fait allusion dans une de ses plus belles odes :

*Distictus ensis cui super impiâ
Cervice pendet, non Sicula dapes
Dulcem elaborabunt saporem.*

DAMOCRITE, historien Grec, est auteur de deux ouvrages : le premier, *de l'Art de ranger une armée en bataille* : le second, *des Juifs*, où il rapporte qu'ils adoroient la tête d'un âne, & qu'ils prenoient tous les ans un pèlerin qu'ils sacrifioient. On ne fait pas en quel tems il a vécu.

DAMON, philosophe Pythagoricien, donna un rare exemple d'amitié à Pythias qui s'étoit rendu caution pour lui auprès de Denys. Le tyran, qui avoit résolu sa mort, lui

F f

permit de faire un voyage dans sa patrie pour y régler les affaires, avec promesse d'y revenir dans un certain tems. Pythias se mit à sa place sous la puissance du tyran. Damon revint précisément à la même heure que Denys lui avoit marquée. Le tyran, touché de la fidélité de ces deux amis, pardonna à Damon, & les pria l'un & l'autre de lui donner leur amitié. Ce philosophe vivoit vers l'an 400 avant Jesus-Christ.

DAMON, poète, musicien, précepteur de Périclès, étoit un sophiste habile; c'est-à-dire, qu'il accompagnoit l'étude de l'éloquence de celle de la philosophie. Il possédoit la musique, & avoit cultivé sur-tout cette partie qui traite de l'usage qu'on doit faire du rythme ou de la cadence. Il crut faire voir que les sons, en vertu d'un certain rapport ou d'une certaine ressemblance, qu'ils acquéroient avec les qualités morales, pouvoient former dans la jeunesse, & même dans des sujets plus âgés, des mœurs qui n'y existoient point auparavant, ou qui n'étoient point développées: système qui eût pu être vrai, si l'auteur l'eût borné à des situations & des mouvemens passagers. Ce musicien étoit un homme intrigant & ambitieux; il se lia avec Périclès, & conspira contre la liberté des Athéniens; mais il fut découvert & banni comme favorisant la tyrannie, vers l'an 430 avant J. C.

DAMPIERRE, (Jean) né à Blois, après s'être rendu célèbre parmi les avocats du grand-conseil, se fit cordelier, & devint directeur d'un cou-

vent de religieuses à Orléans, où il mourut avant l'an 1550. Il s'acquit beaucoup de réputation par ses *Poésies Latines*, écrites dans le goût de celles de Catulle. Elles ont été recueillies dans le tome 1er. des *Delicia Poëtarum Gallorum*.

DAMPIERRE, (Guillaume) né en 1652 dans le comté de Sommerfet, fut le plus fameux marin de son siècle. En 1680, il traversa par terre l'Isthme Darien ou de Panama, s'empara d'un vaisseau Espagnol, s'embarqua & rentra dans la mer du Nord, sans remarquer qu'il eût passé par le détroit de Magellan. Après avoir visité les terres Australes en 1684, & parcouru les mers d'Asie, il revint en Angleterre en 1688. Il entreprit un nouveau voyage autour du monde en 1699, & revit sa patrie en 1701. Il en fit un 3e. en 1704, & un 4e. en 1709, & en revint le 1er. octobre 1711. Il publia en 1699 le *Recueil de ses Voyages autour du monde, depuis 1673 jusqu'en 1691*. Ils ont été traduits en françois, & imprimés à Amsterdam, 1701 à 1712, & à Rouen en 1723, en 5 vol. in-12. Ils contiennent des observations utiles à la navigation, & des remarques nécessaires pour la géographie; mais aussi beaucoup de rapports absurdes, qui décellent un observateur superficiel & dominé par l'imagination.

DAMVILLE, voyez **MORIMORENCI** (Charles).

DAN, le 5e. fils de Jacob, & le premier de Balâ, servante de Rachel, fut chef de la tribu qui porte son nom, & mourut âgé de 127 ans.

D A N

DANAË, fille d'Acrise, roi d'Argos, fut enfermée par ordre de son pere dans une tour d'airain, parce que l'oracle lui avoit prédit qu'il seroit tué par l'enfant qui naîtroit de sa fille. Jupiter, devenu amoureux de Danaë, descendit dans sa prison sous la forme d'une pluie d'or. La belle captive se rendit à ses desirs, & de ce commerce naquit le célèbre Persée. Cette fable est peut-être fondée en partie sur une histoire véritable. Proetus, frere d'Acrise, touché des charmes de sa niece, se fit, dit-on, ouvrir les portes de la tour à force d'argent. Le reste de cette relation mythologique paroît être pris dans l'Écriture-Sainte (voy. ACRISE).

DANAÏDES, filles de Danaüs, roi d'Argos, étoient au nombre de 50. Elles furent mariées à autant de cousins-germains, fils d'Egyptus. A la persuasion de leur pere, elles tuèrent inhumainement tous leurs maris, la 1^{re}. nuit de leurs noces, à l'exception d'Hypermetre qui sauva le sien. Ses sœurs furent condamnées dans les enfers à verser continuellement de l'eau dans des tonneaux percés. Horace a célébré cette histoire dans une de ses plus belles Odes, L. 3, Od. 11, *Mercuri, nam te docilis magistro* &c.

DANAÛS, roi d'Argos, fils de Belus, pere des Danaïdes, s'empara du royaume d'Argos vers l'an 1475 avant Jésus-Christ. L'oracle lui ayant annoncé qu'il seroit détrôné par un de ses gendres, il donna l'ordre barbare dont il est parlé dans l'article précédent. Lyn-

D A N 451

cée, mari d'Hypermetre, le chassa de son trône, & y monta à sa place.

DANCHET, (Antoine) né à Riom en 1671, fit, n'étant encore qu'en rhétorique au college de Louis-le-Grand, une Piece de vers latins sur la prise de Nice & de Mons, qu'on jugea digne de voir le jour. Après avoir occupé pendant quelque tems la chaire de rhétorique de Chartres, il eut une place à la bibliotheque du roi, à l'académie des inscriptions & à l'académie françoise, & il justifia ces différens choix par plusieurs Pieces de poésie, & sur-tout par des *Drames lyriques*. Il mourut à Paris en 1748. Il se fit aimer autant par son caractère, qu'estimer par son esprit. Il ne se permit jamais un seul vers satyrique, quoique poète, & poète outragé. Un de ses rivaux l'ayant insulté dans une satire sanglante, il fit en réponse une Epigramme très-piquante, l'envoya à son ennemi, en lui déclarant que personne ne la verroit, & qu'il vouloit seulement lui montrer combien il étoit facile d'employer les armes de la satire. Les *Œuvres* de Danchet ont été recueillies à Paris en 1751, 4 vol. in-12. Cette édition, faite avec soin, offre plusieurs Pieces estimables. Ses Tragédies en général n'ont pas un grand mérite, & sans ses Opéra ce poète seroit moins connu. On a encore de Danchet quelques *Pieces fugitives*, des *Odes*, des *Cantates*, des *Épîtres*, dont la versification est assez douce, mais un peu foible. Gresset, successeur de Danchet à l'académie, en a fait un éloge qui

renferme des leçons bien utiles & bien nécessaires à tous les poètes. » Un mérite dont il faut » lui tenir compte, c'est de » n'avoir jamais déshonoré l'u- » sage de son esprit par aucun » abus de la poésie; caractère si » rare dans l'art dangereux qu'il » cultivoit, & où le talent ne » doit pas être plus estimable » par les choses mêmes qu'il » produit, que par celles qu'il » a le courage de se refuser. » Instruit dès sa jeunesse, & » convaincu toute sa vie, que » la poésie ne doit être que » l'interprete de la vérité & » de l'honneur, la langue de » la sagesse & de l'amitié, & » le charme de la société, il » ne partagea ni le délire, ni » l'ignominie de ceux qui la » profanent. Au-dessus de cette » lâche envie, qui est toujours » une preuve humiliante d'in- » fériorité; ennemi du genre » satyrique, dont l'art est si » facile & si bas; ennemi de » l'obscénité, dont le succès » même est si honteux; inac- » cessible à cette aveugle li- » cence qui ose attaquer le » respect dû aux loix, au trône, » à la Religion, audace dont » tout le mérite est en même » tems si coupable & si digne » de mépris; incapable enfin de » tout ce que doivent interdire » l'esprit sociable, la façon no- » ble de penser, l'ordre, la » décence & le devoir, ses » écrits porteroient toujours l'em- » preinte de son cœur ».

DANCOURT, voyez AN-
COURT (d').

DANDINI, (Jerôme) Jé-
suite de Césene dans la Ro-
magne, enseigna avec distinc-
tion la philosophie à Paris, &

fut envoyé par le pape Clé-
ment VIII, en 1596, au mont
Liban, en qualité de nonce,
chez les Maronites, pour dé-
couvrir leur véritable croyance.
Richard Simon a traduit de
l'italien en françois la *Relation*
de son voyage, Paris, 1685,
in-12, avec des remarques qui
en augmentent le prix. Il relève
très-souvent les erreurs du texte.
Ce Jésuite mourut à Forli en
1634, à 80 ans. On a encore
de lui : I. Un *Commentaire sur*
les III Livres d' Aristote de Ani-
mâ. II. *Ethica Sacra*, Césene,
1651, assez peu connu, quoi-
que le même Richard Simon
l'ait loué.

DANDINI, (Hercule-
François) comte, & professeur
en droit à Padoue, né en 1691,
est auteur de plusieurs ouvrages.
Les principaux sont : I. *De*
Forensi scribendi ratione. II. *De*
servitutibus prædiorum interpre-
tationes per Epistolas, &c. Il
mourut en 1747, avec la ré-
putation d'homme savant.

DANDOLO, (Henri) doge
de Venise, d'une famille illustre,
gouvernoit depuis 9 ans
cette république, avec autant
de gloire que de prudence,
lorsque les princes croisés lui
envoyèrent des députés en 1202.
Il accorda non-seulement les
vaisseaux qu'ils demandoient
pour passer en Syrie; mais il
ajouta encore 50 galeres bien
armées, pour combattre par
mer, en même tems que les
François agiroient sur terre.
Ce doge, aussi grand capitaine
qu'habile politique, fit plus en-
core: malgré son extrême vieil-
lesse, il se mit à la tête de la
flotte Vénitienne, signala son
courage à la prise de Constan-

D A N

tinople en 1203, refusa le trône impérial de cette ville, & de concert avec les François, fit nommer à sa place le comte Baudouin. Il mourut à Constantinople, où il tenoit le premier rang après l'empereur.

D'ANDRÉ, voyez BARDON.

DANDRIEU, (Jean-François) célèbre musicien, mort à Paris en 1740, à 56 ans, jouoit parfaitement l'orgue & le clavecin. Il n'excelloit pas moins dans la composition. On le compare, pour le goût & les talens, au célèbre Couperin. On a de lui 3 livres de *Pieces de Clavecin*, & un de *Pieces d'Orgue*, avec une *Suite de Noël*s recherchés par les gens de goût; sa musique offre autant de variété que d'harmonie.

DANEAU, (Lambert) *Daneus*, ministre calviniste, né à Orléans vers 1530, disciple du fameux Anne du Bourg, enseigna la théologie à Leyde. Il mourut à Castres en 1596. On a de lui : I. *Des Commentaires sur S. Matthieu & sur S. Marc*. II. *Une Géographie poétique*. III. *Aphorismi politici & militares*, Leyde, 1638, in-12; & d'autres ouvrages, qu'il seroit inutile de citer.

DANÈS, (Pierre) Parisien, disciple de Budé & de Jean Lascaris, fut précepteur & confesseur de François II, après avoir occupé 5 ans une place de professeur en langue grecque au college royal. Envoyé au concile de Trente, il y pronça un fort beau discours en 1546. Ce fut dans le cours du concile qu'il fut fait évêque de Lavour en 1557. Cet illustre prélat s'étant démis de son évêché en 1576, mourut à Paris

D A N 453

en 1577, à 80 ans. Ses *Opus- cules* ont été recueillis & imprimés en 1731, in-4°, par les soins de Pierre-Hilaire Danès, de la même famille que l'évêque de Lavour. L'éditeur a orné ce recueil de la *Vie* de son parent. L'abbé Lenglet du Fresnoi attribue à Pierre Danès deux *Apologies pour Henri II*, imprimées en latin en 1542, in-4°.

DANÈS, (Jacques) l'un des plus pieux prélats du 17e siècle, fut d'abord président à la chambre des comptes de Paris, & intendant de Languedoc. Après la mort de Magdeleine de Thou son épouse, & du fils qu'il en avoit eu, Danès embrassa l'état ecclésiastique, & fut fait maître de l'oratoire du roi, conseiller d'état ordinaire, & enfin évêque de Toulon l'an 1640. Sa science & sa vertu brillèrent alors avec éclat. Ferme & jaloux des intérêts de l'Eglise, il donna des preuves de son zèle, à la célèbre assemblée de Mante en 1641, sans cependant compromettre l'autorité épiscopale avec le respect dû aux volontés du prince. Se sentant infirme, il se démit l'an 1650 de son évêché & de ses autres places, pour ne plus s'occuper que de bonnes œuvres. Il fit plusieurs fondations pieuses, répandit dans le sein des pauvres les grands biens qu'il avoit hérités de ses peres, & acheva le reste de ses jours dans les exercices de l'austérité, de la priere & de la retraite. Il mourut le 5 juin 1662, à Paris sa patrie, en odeur de sainteté, dans sa 62e. année, & fut inhumé dans l'église de Ste. Genevieve-des-Ardens,

d'où il a été transféré en 1747 dans celle de la Magdeleine.

DANES, (Pierre-Louis) né à Cassel en Flandre l'an 1684, enseigna la philosophie avec distinction à Louvain, fut curé de S. Jacques à Anvers l'an 1714, puis passa à Ypres en 1717, où il fut chanoine gradué, président du séminaire épiscopal & pénitencier, emplois qu'il remplit avec tout le zèle qu'inspire la Religion de J. C. En 1732 il retourna à Louvain pour succéder à Daelman dans la chaire de théologie. Il y mourut le 28 mai 1736. Nous avons de lui : I. *Institutiones doctrinae christianae*, Louvain, 1713 & 1768. C'est un abrégé de théologie estimé. II. *Orationes & homiliae*, Louvain, 1735. III. Plusieurs Traités de Théologie; entr'autres, *De Fide, spe & charitate*, Louvain, 1735, in-12, plein d'érudition, & l'un des meilleurs que l'on ait sur cette matière. IV. *Generalis temporum notio*, Ypres, 1726, in-12. Cet ouvrage a été augmenté par Martin Page, Louvain, 1741. M. Paquot en a donné une nouvelle édition avec des notes & des supplémens jusqu'à l'an 1772, qui rendent cet ouvrage très-intéressant, Louvain, 1773.

DANET, (Pierre) longtemps curé à Paris sa patrie, ensuite abbé de S. Nicolas de Verdun, mourut en 1709. Il est célèbre par son *Dictionnaire latin & françois*, & par un autre *Dictionnaire françois & latin*, à l'usage du Dauphin & des princes ses fils. Le latin est beaucoup plus exact & plus utile que le françois, trop chargé de circonlocutions & de

mauvaises phrases de Plante; mais ni l'un ni l'autre ne devroient guère être consultés, depuis que nous avons de meilleurs ouvrages dans le même genre. On a encore de lui *Dictionarium antiquitatum romanarum & graecarum*, à l'usage du Dauphin, 1698, in-4°, dont la traduction françoise a été publiée à Amsterdam, 1701, in-4°. Danet fut du nombre des *interpretes Dauphins*, choisis par le duc de Montausier. Il eut en partage *Phedre*, qu'il donna avec une interprétation & des notes latines. Ce *Commentaire* a moins de réputation que ses *Dictionnaires*.

DANGEAU, (Louis Coucillon de) membre de l'académie françoise, abbé de Fontaine-Daniel & de Clermont, naquit à Paris en 1643, & y mourut en 1723. Peu de gens de condition ont aimé les belles lettres autant que lui, & se sont donné autant de mouvement, pour en rendre l'étude facile & agréable. Il imagina plusieurs *Nouvelles Méthodes* pour apprendre l'histoire, le blason, la géographie, les généalogies, les intérêts des princes, & la grammaire françoise. On lui doit quelques *Traité*s sur ces différentes parties. I. *Nouvelle Méthode de Géographie historique*, 1706, 2 vol. in-fol. II. *Les Principes du Blason*, en 14 planches, 1715, in-4°. III. *Jeu historique des Rois de France*, qui se joue comme le jeu de l'oie, avec un petit livre qui en explique la manière. IV. *Réflexions sur toutes les parties de la Grammaire*, 1684, in-12. V. *De l'élection de l'Empereur*, 1738.

D A N

in-8°. Mais son principal ouvrage est le 1er & une partie du 2e. des *Dialogues sur l'immortalité de l'Âme*, attribués ordinairement à l'abbé de Choisi. Ce livre est assez commun ; mais ses autres productions sont plus rares , parce qu'il n'en faisoit tirer qu'un petit nombre d'exemplaires qu'il distribuoit à ses amis. L'abbé de Dangeau possédoit presque toutes les langues, le grec, le latin, l'italien, l'espagnol, le portugais, l'allemand, & les langues qui en dépendent.

DANGEAU, (Philippe de Courcillon, marquis de) frere du précédent, naquit en 1638. Ses agrémens de son esprit & de sa figure l'avancerent à la cour de Louis XIV, & son goût déclaré pour les lettres lui valut une place dans l'académie françoise & dans celle des sciences. Il mourut à Paris en 1720, conseiller d'état d'épée, chevalier des ordres du roi, grand-maître des ordres royaux & militaires de Notre-Dame du Mont-Carmel, & de S. Lazare de Jerusalem. A la cour, dit Fontenelle, où l'on ne croit guère à la probité & à la vertu, il eut toujours une réputation nette & entiere. Ses discours, ses manieres, tout se sentoit en lui d'une politesse, qui étoit encore moins celle d'un homme du grand monde, que d'un homme officieux & bienfaisant. On a de lui des *Mémoires* en manuscrit, dans lesquels on trouve plusieurs anecdotes curieuses. Il y en a beaucoup de hasardées : mais il ne faut pas en général les croire aussi mal fondées qu'il a plu à Voltaire, qui cependant en a copié plu-

D A N 455

sieurs, de le dire, décriant à son ordinaire les sources où il puisoit. On a encore du marquis Dangeau un petit ouvrage, aussi en manuscrit, dans lequel il peint d'une maniere intéressante Louis XIV, tel qu'il étoit au milieu de sa cour. Le duc de Saint-Simon, dans ses *Mémoires*, ne rend pas assez de justice à Dangeau ; c'est peut-être une petite jalousie de métier ; peut-être aussi un peu d'humeur contre Louis XIV, que Dangeau peint ordinairement en beau, & que Saint-Simon travaille à rabaisser.

DANHAVER ou DANHAWER, (Jean-Conrad) théologien luthérien, né dans le Brisgaw en 1603, obtint une chaire d'éloquence à Strasbourg en 1629. Il eut plusieurs autres emplois dans la même ville, où il mourut en 1666, prédicateur de l'église cathédrale, & doyen du chapitre. Danhaver étoit dévoré par le zele le plus amer. Il passa presque toute sa vie à écrire avec une espece de fureur contre tous ceux qui n'étoient pas de la confession d'Ausbourg. Il s'opposa fortement à la réunion des Luthériens & des Calvinistes. On a de lui un grand nombre d'ouvrages ; ceux qui ont fait le plus de bruit, sont : I. *De Spiritus Sancti processione*, in-4°. II. *De Christi personâ, officio & beneficiis*, in-8°. III. *De vita Jephthæ*, in-8°. IV. *Praadamita*, in-8°. V. *Collegium Pſycologicum circa Aristotelem de Animâ*, Strasbourg, 1630, in-8°. VI. *Idea boni interpretis & malitiosi calumniatoris*, 1670, in-8°. VII. *Idea boni disputatoris & malitiosi sophista*, in-8°.

DANIEL, le 4^e des grands prophètes, jeune prince du sang royal de Juda, fut conduit en captivité à Babylone, après la prise de Jérusalem, l'an 606 avant J. C. Nabuchodonosor l'ayant choisi pour être du nombre des jeunes-gens qu'il destinoit à son service, le fit élever à sa cour, & changea son nom en celui de Balthasar. Ses progrès dans les sciences & dans la langue des Chaldéens, furent rapides. Son esprit, joint à la sagesse de ses mœurs, lui acquit beaucoup de crédit auprès de Nabuchodonosor. Ce prince lui confia le gouvernement de toutes les provinces de Babylone, & le déclara chef de tous les Mages. Ce fut en reconnaissance de l'explication du songe de la statue mystique, qui signifioit la durée des 4 grandes monarchies des Babyloniens, des Perses, d'Alexandre-le-Grand, & de ses successeurs. Quelque tems après, Nabuchodonosor, vainqueur d'un grand nombre de nations, voulut s'attribuer les honneurs divins. Il se fit faire une statue d'or, & commanda à tous ses sujets de l'adorer. Daniel refusa à la créature des hommages qu'il ne devoit qu'au Créateur. Ses compagnons ayant refusé comme lui, furent jetés dans une fournaise ardente, d'où ils furent retirés sans avoir rien souffert. Daniel ne signala pas moins son talent pour la connoissance de l'avenir, sous le regne de Balthasar. Il expliqua à ce prince des paroles tracées sur la muraille de la salle de son festin par une main inconnue : paroles qui renfermoient l'arrêt de condamnation du roi sacri-

lege. Après la mort de Balthasar, Darius le Mede le fit son principal ministre. Sa faveur & son mérite exciterent la jalousie des grands de la cour. On lui tendit des pièges, il refusa les honneurs divins à Darius, & fut condamné à la fosse aux lions. Dieu le préserva miraculeusement, & ses accusateurs furent punis comme ils le méritoient. Il fut jeté une seconde fois dans cette fosse, pour avoir découvert la supercherie des prêtres de l'idole de Bel, & confondu les adorateurs du Dragon qu'on adoroit à Babylone, & en fut délivré par un second miracle. Le saint prophète mourut à l'âge d'environ 88 ans, vers la fin du regne de Cyrus; après avoir obtenu de lui l'édit pour le retour des Juifs, & pour le rétablissement du temple & de la ville de Jérusalem. Des 14 chapitres dont la prophétie est composée, les douze premiers sont écrits partie en hébreu & partie en chaldéen; les deux derniers, qui renferment l'histoire de Susanne, de Bel & du Dragon, ne se trouvent plus qu'en grec. Daniel parle hébreu, lorsqu'il récite simplement, mais il rapporte en chaldéen les entretiens qu'il a eus en cette langue avec les Mages, avec les rois Nabuchodonosor, Balthasar & Darius le Mede. Il cite, dans la même langue, l'édit que Nabuchodonosor fit publier, après que Daniel lui eut expliqué le songe que ce prince avoit eu, & dans lequel il avoit vu une grande statue de différens métaux : ce qui montre l'exactitude extrême de ce prophète à rendre justice aux propres paroles des per-

sonnages qu'il introduit. Dans le chap. 3, le *ψ*. 24 & les suivans, jusqu'au 91e, qui contiennent le Cantique des trois enfans dans la fournaise, ne subsistent plus qu'en grec, non plus que les chapitres 13 & 14, qui renferment l'histoire de Susanne, de Bel & du Dragon. Tout ce qui est écrit en hébreu ou en chaldéen dans ce prophete, a été généralement reconnu pour canonique, soit par les Juifs, soit par les Chrétiens; mais ce qui ne subsiste plus qu'en grec, a souffert de grandes contradictions, & n'a été unanimement reçu comme canonique, même par les orthodoxes, que depuis la décision du concile de Trente. Les Protestans ont persisté à le rejeter. Du tems de S. Jérôme, les Juifs eux-mêmes étoient partagés à cet égard; ce Pere nous l'apprend dans sa préface sur Daniel, & dans ses remarques sur le chapitre 13. Les uns recevoient toute l'histoire de Susanne, d'autres la rejetoient, plusieurs n'en admettoient qu'une partie. Joseph l'historien n'a rien dit de l'histoire de Susanne, ni de celle de Bel; Joseph Ben-Gorion rapporte ce qui regarde Bel & le Dragon, & ne dit rien de l'histoire de Susanne. Plus d'un siècle avant S. Jérôme, vers l'an 240, Jules l'Africain avoit écrit à Origene, & lui avoit exposé toutes les objections que l'on faisoit contre cette partie du livre de Daniel; Origene en soutint l'authenticité, & répondit à toutes les objections: ce sont encore les mêmes que les Protestans renouvellent aujourd'hui. Les Juifs ne mettent pas Daniel au nombre des pro-

phetes, quoiqu'ils reconnoissent son livre pour canonique; mais Jesus-Christ lui ayant donné cette qualité, si bien réalisée d'ailleurs par ses écrits, on ne peut la lui ôter sans témérité. Son ouvrage contient une multitude de prophéties, évidemment accomplies. Elles sont si claires, que les ennemis de la foi n'ont eu d'autre ressource, pour les décréditer, que de dire qu'il n'avoit fait qu'écrire ce qui étoit arrivé avant lui. La plus célèbre de toutes est celle des LXX semaines, à la fin desquelles le Messie devoit mourir. Ses prédictions sur J. C. sont peut-être une des raisons qui l'ont fait exclure, par les Juifs, du rang des prophetes, & qui l'ont fait mettre par Porphyre & Spinosa, au nombre des historiens qui ont écrit ce qu'ils voyoient, en le faisant naître après la persécution d'Antiochus. Mais il est prouvé que Daniel a véritablement vécu à Babylone, sous les rois Assyriens, Medes & Perses, & qu'il a écrit son livre près de quatre cens ans avant le regne d'Antiochus. Ezéchiél, son contemporain, parle de lui comme d'un prophete, c. 14, *ψ*. 14 & 20; c. 28, *ψ*. 3. L'auteur du premier livre des Machabées, c. 1, *ψ*. 57, & c. 2, *ψ*. 59, le nomme encore, & cite deux traits de ses prophéties. L'historien Joseph fait de même, *Antiq.* l. 10, c. 12, & l. 11, c. 8. Il est certain d'ailleurs que le canon des Livres-Saints étoit formé plus de trois siècles avant le regne d'Antiochus, & que depuis cette époque, les Juifs n'y ont ajouté aucun livre (*Joseph, contra ap.*, l. 1); cette

tradition est constante chez eux. — On croit communément que c'est ce Daniel qui confondit les vieillards calomniateurs de Susanne.

DANIEL, (S.) né dans la ville de Marathe, près de Samosate, embrassa le genre de vie de S. Siméon Stylite, & le continua jusqu'à l'âge de 80 ans. Il fut ordonné prêtre par Genade, évêque de Constantinople, qui lut au bas de la colonne les prières préparatoires, & monta au haut pour achever la cérémonie de l'Ordination. Daniel y dit la Messe, & y administra depuis la Communion à plusieurs personnes. Ce Saint avoit prédit l'incendie arrivé à Constantinople en 465, & qui réduisit en cendres huit des quartiers de cette ville. Pour le prévenir, il avoit conseillé au patriarche & à l'empereur Léon d'ordonner des prières publiques; mais on n'eut égard ni à sa prédiction, ni à ses conseils. Gubas, roi de Lazes dans la Colchide, étant venu renouveler l'alliance qu'il avoit faite avec les Romains, l'empereur le mena voir Daniel, comme la merveille de son empire. Le roi barbare fondant en larmes, se prosterna aux pieds de la colonne, & le Saint fut l'arbitre du traité conclu entre les deux princes. Basilibus s'étant emparé du trône impérial, prit les Eurychiens sous sa protection, & rétablit Timothée, surnommé Elure, Pierre-le-Foullon & les principaux chefs de cette secte. Le pape condamna hautement la conduite de Basilibus, & instruisit S. Daniel Stylite de ce qui se passoit. Basilibus de son côté porta des

plaintes au Saint contre le patriarche qu'il venoit de déposer. Daniel répondit à son envoyé, que Dieu dépouilleroit de la puissance souveraine le persécuteur de son Eglise. Le patriarche, tant en son nom qu'en celui de plusieurs évêques, envoya deux fois conjurer Daniel de venir au secours de l'Eglise. Le Saint consentit, après beaucoup de résistance, à descendre de sa colonne, & vint à Constantinople. Le patriarche & les évêques l'y recurent avec de grandes démonstrations de joie. Basilibus effrayé de la disposition des esprits, se retira à Hébdomon, près de la ville. Le Saint l'y suivit; mais comme les plaies qu'il avoit aux jambes & aux pieds, l'empêchoient de marcher, on fut obligé de l'y porter. Les gardes lui refusèrent l'entrée du palais. Alors Daniel, secouant la poussière de ses pieds, retourna dans la ville. Basilibus saisi de frayeur, alla l'y trouver, se jeta à ses pieds, & promit d'annuler ses édits. Le Saint lui annonça que les coups de la colère Divine alloient tomber sur lui. » Cette humilité apparente, » dit-il, n'est qu'un artifice » pour cacher des projets de » cruauté. Vous verrez bien- » tôt éclater la puissance du » Dieu qui renverse les gran- » deurs humaines. La pré- » diction ne tarda pas à s'effec- » tuer. Basilibus fut pris avec sa femme & son fils par Zénon, qui les relégua dans un château de la Cappadoce, où il les fit périr. Daniel avant de mourir, recommanda à ses disciples de pratiquer l'humilité, l'obéissance, l'hospitalité, la mortifi-

caution; d'aimer la pauvreté; de vivre dans la paix & l'union; de faire chaque jour de nouveaux progrès dans la charité; d'éviter les pièges de l'hérésie; d'obéir à l'Eglise, la mere commune des fideles. Le patriarche Euphémus qui l'assista dans ses derniers momens, le vit mourir sur sa colonne, vers l'an 490. » La singularité est con-
 ,, damnable, dit un auteur,
 ,, parce qu'elle vient d'un fond
 ,, d'orgueil. Il y a cependant
 ,, des voies extraordinaires,
 ,, que quelques ames privilé-
 ,, giées peuvent choisir; & on
 ,, reconnoit à leur ferveur &
 ,, à leur simplicité, de quel
 ,, esprit elles sont animées. La
 ,, vraie vertu toutefois est sin-
 ,, guliere, en ce sens qu'elle
 ,, n'imité point la multitude qui
 ,, marche dans la voie large, &
 ,, dont la conduite est en oppo-
 ,, sition avec les maximes de
 ,, l'Evangile. On peut d'après
 ,, cela former son jugement sur
 ,, le genre de vie qu'embras-
 ,, sèrent S. Siméon (voyez ce
 ,, mot) & S. Daniel, Stylites.
 ,, Il est évident qu'ils agirent
 ,, par une inspiration particu-
 ,, liere, & que sous ce rapport,
 ,, ils doivent être l'objet de
 ,, notre admiration. Mais cette
 ,, humilité, ce zele, cette piété
 ,, qui les sanctifierent, peuvent
 ,, être proposés à l'imitation
 ,, de tous les chrétiens ».

DANIEL, voyez CHILPERIC II.

DANIEL, (Arnaud) gentilhomme de Tarascon, composa, sous le regne d'Alfonse I, comte de Provence, plusieurs écrits en vers, qui ne servirent pas peu à Pétrarque. Ce poète Italien faisoit gloire de l'imiter,

& le regardoit comme le versificateur de Provence qui avoit le plus de mérite. Entre ses ouvrages, on distingue les *Sextinas*, les *Sirvantes*, les *Aubades*, les *Martegales*; & surtout son poème contre les erreurs du paganisme, intitulé: *Fantaumaries dau Paganisme*. Daniel mourut vers l'an 1189.

DANIEL, (Samuel) fils d'un musicien, naquit à Taunton dans le Sommerfet-Shire en 1562, s'adonna toute sa vie à l'étude de l'histoire & de la poésie, & mourut en 1619. Ses ouvrages sont: I. *Histoire d'Angleterre, depuis l'origine de la Nation, jusqu'à Edouard III*, Londres, 1618, in-fol. en anglois. Elle a été augmentée par Trussel, Londres, 1685. Cette édition qui est la cinquieme, est la plus estimée. II. *Histoire des guerres civiles des maisons d'York & de Lancastre*, 1604, in-8°. III. *Des Epûtes dans le goût de celles d'Ovide, & des Pièces de Théâtre*, recueillies en 1718, 2 vol. in-12.

DANIEL, (Gabriel) né en 1649 à Rouen, prit l'habit de Jésuite en 1667. Après avoir professé plusieurs années dans sa patrie, il fut envoyé à la maison professe de Paris, pour y être bibliothécaire. Il y finit en 1728 une vie très-laborieuse, & remplie par la composition de différens ouvrages, presque tous bien écrits. Les principaux sont: I. *Le voyage du Monde de Descartes*, in-12, Paris, 1690; c'est une réfutation du système de ce célèbre philosophe, enveloppée sous une fiction ingénieuse. Elle a été traduite en latin, en italien & en anglois. II. *Histoire de la*

Milice Française, Paris, 1721, 2 vol. in-4°. C'est le tableau des changemens qui s'y sont faits, depuis l'établissement de la monarchie dans les Gaules, jusqu'à la fin du regne de Louis XIV. Il est intéressant, & plein de recherches. III. Une *Histoire de France*, dont il y a plusieurs éditions. La meilleure est celle de 1756, en 17 vol. in-4°. Le P. Griffet, chargé de cette édition, l'a enrichie d'un grand nombre de Dissertations, de l'Histoire du regne de Louis XIII, & du Journal historique de Louis XIV. On a fait la comparaison des deux Histoires de Mezerai & de Daniel; & de ce parallèle, il résulte que l'histoire du Jésuite, quoique défigurée par bien des fautes, est encore la meilleure qu'on ait, du moins jusqu'au regne de Louis XI. Il a rectifié les fautes de Mezerai sur la 1^{re}. & la 2^e. race, & s'est éloigné de la plupart des défauts de cet historien. Personne ne dispose mieux que lui les faits, ni les fonde avec plus d'art pour en former un tout qui n'a ni gêne ni contrainte; s'il n'est pas toujours entraînant, il a de l'instruction, une marche grave & soutenue, un style pur & net. Quand on sera fatigué du verbiage des historiens modernes, des maximes, des sentences, & de ce qu'on appelle *raisonner l'histoire*, c'est-à-dire l'assortir aux systèmes & aux erreurs de mode, on conviendra du tort des petits auteurs qui affectent de mépriser l'ouvrage de ce Jésuite. Le président Hénault en parle avec éloge; Voltaire même, dans son *Siecle de Louis XIV*, lui rend justice,

le nomme un *historien exact; sage & vrai*, & convient que nous n'avons pas d'histoire de France préférable à la sienne. Le duc de Saint-Simon a, sans doute, voulu faire le plaisant, en avançant que cette histoire n'avoit été écrite que pour prouver que les bâtards ne devoient pas être exclus du trône. Tout ce qu'il en dit dans ses *Mémoires*, sent l'homme passionné. Le comte de Boulainvilliers, le même qui disoit qu'*il étoit presque impossible qu'un Jésuite écrivit bien l'Histoire de France*, trouvoit dans celle de Daniel près de dix mille erreurs; mais il est à croire que la grande erreur de cette histoire, au jugement de Boulainvilliers, est d'être trop chrétienne. Daniel avoit fait précéder la publication de son *Histoire* par un écrit de 370 pag. in-12, intitulé: *Observations critiques sur l'Histoire de France, écrite par Mezerai*; ouvrage où il montre combien l'histoire de Mezerai est défectueuse, & de combien de préventions cet auteur avoit infecté ses récits. IV. *Abrégé de l'Histoire de France*, en 9 vol. in-12; réimprimé en 1751, en 12 vol. avec la *Continuation* par le P. d'Orival, & traduit en anglais en 5 vol. in-8°. V. *Entretiens de Cléanthe & d'Eudoxe sur les Lettres au Provincial*, de Pascal, 1694, in-12; traduits en latin, en italien, en espagnol, en anglais, & critiqués par D. Matthieu Petit-Didier, mort évêque de Macra. Cette réponse de Daniel, quoique pleine de bonnes raisons, prouva combien il étoit difficile d'atteindre à l'éloquence & à la plaisanterie de Pascal; ou plutôt com-

bien une satire, par son accord avec la malignité humaine, paroît supérieure aux meilleures apologies. VI. Plusieurs écrits sur les disputes du tems, dont la plupart se trouvent dans le recueil de ses *Ouvrages philosophiques, théologiques, apologétiques & critiques*, 1724, en 3 vol. in-4°.

DANIEL, (Pierre) avocat d'Orléans, bailli de la justice temporelle de l'abbaye de S. Benoit-sur-Loire, mourut à Paris en 1603. C'étoit un bon littérateur; il rassembla une riche bibliothèque de manuscrits. On a de lui : I. Une édition de l'*Aulularia* de Plaute. II. Les *Commentaires de Servius sur Virgile*, &c. Paul Petau & Jacques Bongars acheterent sa bibliothèque, dont une partie fut transportée dans la suite à Stockholm, & l'autre au Vatican.

DANIEL DE VOLTERRE, voyez VOLTERRE.

DANNEVILLE, (Jacques-Eustache, sieur de) avocat au parlement de Normandie, né à Danneville, diocèse de Coutances, est compris dans les rôles de l'arrière-ban de 1639. On a de lui un livre intitulé : *Inventaire de l'Histoire de Normandie*, Rouen, 1646, in-4°. Cette édition est recherchée.

DANTE ALIGHIÉRI, poète Italien, naquit à Florence en 1265. Un esprit vif & ardent le jeta dans l'amour, dans la poésie & dans les factions. Il embrassa le parti Gibelin, l'ennemi des papes : ce qui le rendit désagréable à Boniface VIII, & à Charles de Valois, frere de Philippe le Bel, que ce pontife avoit envoyé à Florence, agitée

par plusieurs factions, pour y remettre le calme. Dante fut chassé des premiers, sa maison rasée & ses terres pillées. Il se rendit à Vérone avec toute sa famille, & s'en fit exiler. Can de la Scale, prince de Vérone, l'aimoit & l'estimoit. Sa vanité & son imprudence lui fit perdre le crédit dont il jouissoit. Un jour qu'il se trouvoit dans le palais des Scales, un seigneur surpris de ce qu'un bouffon recevoit beaucoup de caresses de la part des courtisans, lui dit : *Pourquoi un homme savant & sage tel que vous, n'est-il pas aussi chéri que cet insensé?* Dante répondit : *C'est que chacun chérit son semblable.* Ce bon mot causa sa disgrâce. Après avoir mené une vie inquiète & errante, il mourut pauvre à Ravenne en 1321, à 56 ans, où son caractère remuant & brouillon l'avoit fait exiler. Parmi les différens ouvrages de poésie qu'il nous a laissés, le plus célèbre est sa *Comédie de l'Enfer, du Purgatoire & du Paradis*, partagée en 3 actes ou récits. La 1^{re}. édition de ce poëme est de 1472, in-folio; mais la meilleure est de Venise, 1757, 5 vol. in-4°, fig. Granger l'a traduit en françois, Paris, 1596 & 1597, 3 vol. in-12. Il a paru depuis deux autres traductions de l'*Enfer*. Il y a dans cet ouvrage des pensées justes, des images fortes, des saillies ingénieuses, des morceaux brillans & pathétiques : mais l'invention est bizarre, & le choix des personnages qui entrent dans son tableau, fait avec trop peu de goût, est sans variété d'attitudes. Il place dans son *Elisée* les païens les plus libertins; &

dans l'Enfer proprement dit ; des hommes qui n'ont d'autre tort que de lui déplaire. » C'est » un salmigondis , dit un sa- » vant moderne , consistant » dans un mélange de diables » & de damnés anciens & mo- » dernes ; d'où il résulte une » espece d'avilissement des dog- » mes sacrés du Christianisme ; » aussi jamais écrivain , même » *ex professo* antichrétien , n'a » contribué plus que Dante , » par cet abus , à jeter du ridi- » cule sur la Religion : loin » que cet auteur ait mis dans » son ouvrage la dignité , la » gravité & le jugement néces- » saires , il n'y a mis que le » bavardage le plus grossier , » le plus digne des esprits de » la basse populace « . On a du poète Florentin divers autres ouvrages en vers & en prose , que les Italiens regardent , en- core aujourd'hui , comme une des premières sources des beautés de leur langue. On ne peut disconvenir qu'il ne s'en trouve dans ses poésies ; mais il y regne en général un ton d'indécence & de causticité , qui révolte les honnêtes gens. On a encore de lui : *Il Convivio*, Florence, 1480, in-8°, en prose , 1723 , in-4°. Boccace a donné la *Vie* de Dante , Florence, 1576, in-8°. On a publié en 1744, à Venise, in-8°, un *Traité* qu'on attribue à Dante : *De monarchiâ mundi*, ouvrage qui n'avoit pas encore vu le jour. L'auteur s'éleve contre les papes , pour flatter les empe- reurs ; mais la maniere dont il parle de leurs droits respectifs , fait voir assez qu'il n'entend rien ni aux uns ni aux autres.

DANTE , (Jean-Baptiste) natif de Pérouse , excellent ma-

thématicien , florissoit vers la fin du 15^e. siecle. Il inventa une maniere de faire des ailes artificielles , si exactement proportionnées au poids de son corps , qu'il s'en servoit pour voler. Les expériences réité- rées qu'il en fit sur le lac de Thrasmene , finirent par un accident bien triste. Il voulut donner ce spectacle à la ville de Pérouse , dans le tems de la solemnité du mariage de Bar- thélemi d'Alviane. Il s'éleva très-haut , & vola par-dessus la place ; mais le fer avec lequel il dirigeoit une de ses ailes s'étant rompu , l'artiste ingénieux autant que téméraire , ne pouvant plus balancer la pesanteur de son corps , tomba sur l'église de Notre-Dame , & se cassa une cuisse. Des chirurgiens habiles l'ayant guéri , il professa ensuite les mathéma- tiques à Venise , & mourut âgé de 40 ans. Pluche & Nollet ne paroissent point avoir connu ces faits , quand ils ont parlé de l'art de voler comme d'une chose absolument impossible. Il est bien vrai qu'il est de la Pro- vidence , que cela ne soit pas aisé ; mais on ne peut douter que cela ne soit possible à un certain point. Voyez OLIVIER DE MALMESMURY.

DANTE , (Pierre-Vincent) natif de Pérouse , de la famille des Rainaldi , imitoit si bien les vers du poète Dante , qu'on lui en donna le nom. Il ne se distingua pas moins par son habileté dans les mathématiques & dans l'architecture , que par la délicatesse de ses poésies. Il mourut en 1512 , dans un âge avancé , après avoir inventé plusieurs machines , & composé

un *Commentaire sur la Sphere de Sacrobosco*. — Son fils Jules DANTE & sa fille Théodora DANTE s'acquirent aussi une grande réputation par leur capacité dans l'architecture & les mathématiques. Nous avons de Jules : *De alluvionibus Tiberis*. Théodora enseigna les mathématiques à Ignace Dante son neveu.

DANTE, (Vincent) fils de Jules, habile mathématicien, fut en même tems peintre & sculpteur. Sa Statue de Jules III a été regardée comme un chef-d'œuvre de l'art. Philippe II, roi d'Espagne, lui fit offrir des pensions considérables, pour l'engager à venir achever les peintures de l'Escorial ; mais Dante avoit une santé trop délicate pour quitter l'air natal. Il mourut à Pérouse en 1576, à 46 ans. On a de lui *Vies de ceux qui ont excellé dans les des fins des Statues*.

DANTE, (Ignace) Dominicain, frere du précédent, né à Pérouse dans le 16e. siecle, mathématicien & architecte du grand-duc de Toscane, Cosme de Médicis, qui l'appella à Florence & lui donna une pension pour qu'il y enseignât les mathématiques. Le grand-duc honora souvent ses leçons de sa présence. Après la mort de ce prince, il enseigna la même science à Bologne. Gregoire XIII lui donna l'évêché d'Alatri. Il mourut l'an 1586, après avoir publié plusieurs ouvrages en italien sur les mathématiques.

DANTECOURT, (Jean-Baptiste) habile chanoine-régulier de Ste Genevieve, né en 1643, fut curé de S. Etienne-du-Mont à Paris sa patrie, en

1694. Il quitta cette cure en 1710, & se retira dans l'abbaye de Ste. Genevieve, où il mourut l'an 1718. On a de lui : I. Deux *Factum* pour la préséance de son ordre sur les Bénédictins aux états de Bourgogne. II. Un livre de controverse, intitulé : *Défense de l'Eglise*, contre le livre du ministre Claude, qui a pour titre : *Défense de la Réformation*.

DANTINE, voy. ANTINE.

DANVILLE, voyez ANVILLE.

DANZ ou DANTZ, (Jean-André) théologien Luthérien, né à Sandhufen, près de Gotha, l'an 1654, voyagea en Hollande & en Angleterre. Il se fixa à Iene, où il fut d'abord professeur en langues orientales, puis en théologie. Il s'acquit de la réputation par ses leçons, & mourut d'une attaque d'apoplexie en 1727. On a de lui : I. *Des Grammaires hébraïque & chaldaïque*. II. *Sinceritas sacrae Scripturae Veteris Testamenti triumphans*, Iene, 1713, in-4°. III. *Des Traductions de plusieurs ouvrages des Rabbins*. IV. Plusieurs Dissertations, imprimées dans le *Theaurus Philologicus*.

DAPHNÉ, fille du fleuve Pénée, aimée en vain par Apollon, fut métamorphosée en laurier.

DAPHNIS, jeune berger de Sicile, auquel on attribue l'invention des *Vers Bucoliques*, & fils de Mercure, aimait une nymphe & l'épousa. Les deux époux obtinrent du Ciel que celui des deux qui violeroit le premier la foi conjugale, deviendrait aveugle. Daphnis ayant oublié son serment, &

s'étant attaché à une autre nymphe, fut privé de la vue sur le champ.

DAPHNOMELE, (Eustache) gouverneur d'Acre de la part de l'empereur Basile. Ibatzès, Bulgare, allié à la famille royale, se révolta en 1017. Cette rébellion donnoit beaucoup d'inquiétude à l'empereur; Daphnomele rassura ce prince, & promit de lui livrer le chef des séditieux. Ce qu'il exécuta d'une manière lâche & perfide, dans une conférence qu'il demanda le jour de l'Assomption de la Ste. Vierge, où il favoit qu'Ibatzès, tout occupé de pratiques de piété, ne se dénoit de rien. Basile ne laissa pas de récompenser cette indignité, en donnant au fourbe tous les biens du trop confiant Bulgare.

DAPPERS, (Olivier) médecin d'Amsterdam, mourut en 1690, sans avoir professé, dit-on, aucune religion. Il s'est fait connoître par ses *Descriptions du Malabar, du Coromandel, de l'Afrique, de l'Asie, de l'Archipel, de la Syrie, de l'Arabie, de la Mésopotamie, de la Babylonie, de l'Assyrie, de la Natolie, de la Palestine & de l'Amérique*. Tous ces ouvrages sont en flamand. Ce n'est, à la vérité, qu'une compilation des autres voyageurs; mais elle est faite avec assez d'exahtitude. La *Description de l'Afrique* & celle de *l'Archipel* ont été traduites en français, & imprimées, la 1^{re}. en 1686, la 2^e. en 1703; l'une & l'autre in-fol. L'auteur n'avoit jamais vu les pays qu'il a décrits: il parcouroit le monde du fond de son cabinet;

mais il avoit du discernement.

DARDANUS, fils de Jupiter & d'Electre, s'étant réfugié en Phrygie auprès du roi Teucer, épousa une de ses filles. Le beau-père & le gendre régnerent ensemble avec une grande concorde, & jetèrent les premiers fondemens de la ville de Troie vers l'an 1480 avant J. C.

DARÈS, prêtre Troyen, célébré par Homere, écrivit l'*Histoire de la guerre de Troie* en grec, qu'on voyoit encore du tems d'Élien. Cette Histoire est perdue. Celle que nous avons sous son nom, est un ouvrage supposé. Il parut pour la première fois à Milan en 1477, in-4°. Madame Dacier en a donné une édition à l'usage du Dauphin, en 1684, in-4°. Il y en a une autre d'Amsterdam, 1702, 2 vol. in-8°; & une Traduction française par Postel, 1553, in-16.

D'ARGONE, voyez **ARGONE**.

DARIUS, surnommé le Mede, est le même, selon quelques-uns, que Cyaxares II, fils d'Astyages, & oncle maternel de Cyrus. Ce fut sous ce prince que Daniel eut la vision des septante semaines, après lesquelles J. C. devoit être mis à mort (voyez **DANIEL**). Darius mourut à Babylone vers l'an 348 avant J. C.

DARIUS I, roi de Perse, fils d'Hystaspes, entra dans la conspiration contre le faux Smerdis, usurpateur du trône de Perse. Il fut mis à sa place, l'an 522 avant J. C., par la ruse de son écuyer. Les sept conjurés étant convenus, dit-on, de donner la couronne à celui

celui dont le cheval henniroit le premier, un artifice de l'écuyer de Darius la lui procura. Le commencement de son regne fut marqué par le rétablissement du temple de Jérusalem. Les Juifs lui ayant communiqué l'édit que Cyrus avoit publié en leur faveur, Darius non-seulement le confirma, mais il leur donna encore de grandes sommes d'argent, & les choses nécessaires pour les sacrifices. Quelques années après, Darius mit le siege devant Babylone révoltée contre lui. Les Babyloniens, pour faire durer plus long-tems leurs provisions, exterminerent toutes les bouches inutiles. Cette barbarie ne sauva point leur ville. Elle fut prise après 20 mois de siege par l'adresse de Zopyre, un de ceux qui avoient conspiré avec Darius contre le mage Smerdis. Ce courtisan s'étant mutilé tout le corps, se jeta dans Babylone, sous prétexte de tirer vengeance de son prince, qu'il feignoit de l'avoir ainsi maltraité; mais en effet pour lui livrer la ville. La prise de Babylone fut suivie de la guerre contre les Scythes, l'an 514 avant J. C. Le prétexte apparent de cette guerre étoit l'irruption que ce peuple avoit faite anciennement dans l'Asie; la cause véritable étoit l'ambition du prince. Il brûloit d'aller se signaler. Cebase, homme respectable par son rang & par son âge, qui avoit trois fils dans les armées de Darius, lui demanda d'en laisser un auprès de lui. — *Un seul ne vous suffit point*, lui répondit ce prince cruel; *gardez-les tous trois*; & sur le champ il les fit mettre

Tome III.

à mort. Ces sortes d'atrocités ne restent guère impunies de la part de celui qui seul peut rabattre l'orgueil & le délire des rois. Darius perdit son armée dans les vastes déserts où les Scythes l'attirerent par des fuites simulées. Ayant fait des efforts inutiles contre ce peuple, il tourna ses armes contre les Indiens; il les surprit, & se rendit maître de leur pays. La guerre éclata bientôt après entre les Perses & les Grecs: l'incendie de Sardes, & la part qu'y eurent les Athéniens, en furent l'occasion. Darius, animé par la fureur de la vengeance, ordonna à un de ses officiers de lui dire tous les jours avant le repas: *Seigneur, souvenez-vous des Athéniens*. Il chargea Mardonius, son gendre, du commandement de ses armées: Mardonius, plus courtisan que général, fut battu; & ses troupes taillées en pieces, en combattant contre les Thraces. Darius fait partir une armée encore plus considérable que la première; elle est entièrement défaits à Marathon par dix mille Athéniens; l'an 490 avant J. C. Le général Athénien n'eut pas plutôt arrangé sa petite armée, que ses soldats, tels que des lions furieux, se mirent à courir sur les Perses. Deux cens mille furent tués, ou faits prisonniers, dit l'histoire toujours exagératrice du nombre des hommes. Darius, vivement touché de cette perte; mais ne reconnoissant pas dans ses défaits la providence de celui qui humilie les grandes puissances par de petits moyens, résolut de commander en personne, & donna ordre dans

G g

D A R

<p>mer pour mourut son pro- C. c'est-à- é <i>Ochus</i> à l'em- e Perse, Artaxer- Satrape de son</p>	<p>qu'il lui destinoit, l'an 336 avant J. C. C'étoit à-peu-près vers ce tems qu'Alexandre commen- çoit ses conquêtes, & que l'Asie mineure s'étoit rendue au vain- queur Macédonien. Darius crut devoir marcher en personne con- tre Alexandre. Il s'avança avec une armée de 600 mille hom- mes à l'entrée de la Syrie, renouvellant le luxe de Xer-</p>
---	---

D A R

vous me rendez. Témoinnez à Alexandre ma reconnoissance pour ses bontés envers ma triste famille, tandis que moi, plus malheureux qu'eux, je péris de la main de ceux que j'ai comblés de bienfaits. C'est ainsi que mourut ce prince digne d'un meilleur sort. Quinte-Curce, quoique panégyriste exagérateur de son rival, fait l'éloge de sa justice & de sa douceur : Darius ut erat sanctus & mitis, &c. Si son vainqueur avoit pu lui enlever ces qualités & se les approprier, il eût plus gagné que par la conquête de l'Asie. En lui finit l'empire des Perles, 230 ans après que Cyrus en eut jeté les premiers fondemens. Il avoit duré 206 ans, depuis la mort de Cyaxares, & 238 depuis la prise de Babylone.

DARTIS, (Jean) naquit à Cahors en 1572. Il obtint en 1618 la place d'antécédent aux écoles du droit de Paris, vacante par la mort de Nicolas Oudin. Il succéda en 1622 à Hugues Guyon, dans la chaire royale de droit canon. Ce jurisconsulte mourut à Paris en 1651, à 79 ans, après avoir publié plusieurs ouvrages, entre autres : *De ordinibus & dignitatibus ecclesiasticis*, contre la diatribe de la papauté du Pape de Claude Saumaïse, Paris, 1648, in-4°. Dartis a exercé plusieurs fois sa plume contre cet ennemi du Saint-Siège. Doujat, son successeur dans la chaire du droit canon, a recueilli en un vol. in-folio, 1656, les ouvrages de Dartis. Ce recueil est utile, par le grand nombre de matières & de passages qu'il renferme. L'auteur écrivoit d'une ma-

D A S 467

nière pure & intelligible, mais sans ornement.

DASYPODIUS, (Pierre) savant grammairien & médecin du 16^e siècle, mort à Strasbourg en 1559, est auteur d'un Dictionnaire grec, latin & allemand. Il imagina un nouvel ordre qui plut d'abord & qui a quelque utilité ; mais qui a été rejeté ensuite, parce qu'on a reconnu que l'ordre alphabétique pour tous les mots étoit plus utile. L'ordre qu'il imagina, étoit de mettre les mots composés sous les simples, & les dérivés sous les primitifs.

DATAMES, fils de Castamare, qui de simple soldat devint capitaine des gardes du roi de Perse, fut un des plus grands généraux d'Artaxercès Ochus, commanda ses armées avec beaucoup de valeur & de prudence, & remporta des victoires signalées sur les ennemis. Ses envieux l'ayant desservi auprès de son maître, & ce monarque ne l'ayant pas assez ménagé, il fit révolter la Cappadoce, défit Artabase, général d'Artaxercès, l'an 361 avant J. C., & fut tué peu de tems après en trahison, par le fils d'Artabase.

DATHAN, fils d'Eliab, un des Lévites séditieux qui furent engloutis dans la terre. Voyez **ABIRON** & **CORÉ**.

DATI, (Augustin) né à Sienna en 1420, écrivit l'Histoire de cette ville en trois livres. Le sénat l'en avoit chargé, & il s'en étoit acquitté avec sincérité ; mais après sa mort, son fils Nicolas Dati en retrancha beaucoup de choses par politique, & gâta cet ouvrage. Le père & le fils furent

secrétaires de la république de Siennese, & protégèrent l'un & l'autre les gens-de-lettres. Le premier mourut en 1478, & le second en 1498. On a de l'un & de l'autre plusieurs autres ouvrages. Les *Lettres d'Augustin Dati* furent imprimées à Paris en 1517. Il y a quelques particularités curieuses. Les *Œuvres* du même parurent à Siennese en 1503, in-folio, & Venise, 1516.

DATI, (Carlo) poète & littérateur Italien, mort en 1675, professa les belles-lettres avec distinction à Florence sa patrie. Tous les voyageurs, gens-de-lettres, qui ont passé à Florence de son tems, se louent beaucoup de ses politesses : & ce sont principalement ces éloges qui l'ont rendu célèbre. On a de lui un *Panegyrique de Louis XIII*, en italien, publié à Florence en 1644, in-4°, réimprimé à Rome & traduit en françois. Cet ouvrage avoit été précédé de plusieurs autres en vers & en prose. Parmi ses productions on distingue la *Vie des Peintres anciens*, en italien, 1667, in-4°, quoique ce ne soit qu'un essai d'un plus grand ouvrage que l'auteur vouloit donner.

DAVAL, (Jean) médecin de Paris, natif de la ville d'Eu, professa son art avec beaucoup de réputation. Son mérite & ses succès le mirent en si grand crédit, que Fagon le demanda dans sa place de premier médecin. Le roi y consentit; mais Daval peu ambitieux & jaloux de sa liberté, refusa ce poste, & s'excusa sur la délicatesse de son tempérament. Ce médecin

philosophe mourut en 1719, à 64 ans.

DAVÁNZATI, (Bernard) Florentin, mort en 1606, âgé de 77 ans, s'est fait un nom par la Traduction italienne qu'il a faite de Tacite, Venise, 1658, in-4°, & Paris, 1766, 2 vol. in-12. Il a employé de vieux mots toscans, inutiles, qui rendent sa version quelquefois inintelligible aux Italiens mêmes. On a encore de lui : I. *Coltivazione delle viti*, Florence, 1614 & 1737, in-4°. II. *Scisma d'Inghilterra*, Rome, 1602, in-8°; & Florence, 1638, in-4°. III. *Historia della Basilica di S. Prassede*, Rome, 1725, in-4°; & quelques autres écrits en italien.

DAUBENTON, (Guillaume) Jésuite, né à Auxerre, suivit en Espagne le roi Philippe V, dont il étoit le confesseur. Il eut le plus grand crédit auprès de ce prince; mais les courtisans jaloux le firent renvoyer en 1706. Il fut rappelé en 1716 pour reprendre sa place, & mourut en 1723, à 75 ans. Le conte ridicule que Voltaire d'après Bellando a fait sur sa mort, ne mérite pas d'être rapporté. Ce Jésuite avoit prêché avec succès. On a de lui des *Oraisons funebres*, & une *Vie de S. François Régis*, in-12.

DAUDÉ, (Pierre) né à Marvejols, diocèse de Mende, mort le 11 mai 1754, âgé de 74 ans, est auteur de la traduction des *Réflexions de Gordon sur Tacite*, Amsterdam, 1751, 3 vol. in-12; & de la *Vie de Michel de Cervantes*, 1740, in-12.

DAVEL, (Jean - Daniel - Abraham) fils d'un ministre de

DAV

Culli, bourg situé sur le lac de Geneve, porta les armes avec distinction en Piémont, en Hollande, en France, & dans sa patrie. On le connoissoit comme un homme sincere, désintéressé, charitable, pacifique, bon ami, bon parent, brave soldat, officier habile & expérimenté. Les magistrats de Berne le firent l'un des 4 majors établis dans le pays de Vaux, pour exercer de tems en tems les milices. Ils lui donnerent une pension annuelle, & affranchirent ses terres. Au milieu de ses distinctions, Davel se rappella une vision qu'il s'imagina avoir eue à l'âge de 18 ans. S'appuyant sur cette rêverie, il entreprit de soustraire le pays de Vaux, sa patrie, à la domination de Berne, pour en former un 14^e canton. Comme il se préparoit à exécuter son dessein, il fut arrêté, & eut la tête tranchée, le 24 avril 1723, à 54 ans.

DAVENANT, (Jean) de Londres, docteur & professeur de théologie à Cambridge, devint évêque de Salisbury. C'étoit un théologien assez modéré qui cherchoit le moyen de réunir les Chrétiens sur leurs divers sentimens. Son livre intitulé : *Adhortatio ad communionem inter Evangelicas Ecclesias*, est un monument de sa modération. Il se distingua par son érudition, par sa modestie & par sa pénétration. L'église anglicane l'ayant député avec d'autres théologiens au synode de Dordrecht, il soutint avec le docteur Ward que J. C. est mort pour tous les hommes. Ce savant estimable mourut à Cambridge en 1640. Ses pro-

DAV 469

ductions sont : I. *Praelectiones de judice controversiarum*, 1631, in-fol. II. *Commentaria in epistolam ad Colossenses*. III. *Liber de servitutibus*. IV. *Determinatio quaestionum theologiarum*. On voit dans ces ouvrages des connoissances & des recherches, & toute la sagesse qu'on peut avoir hors de la véritable Religion.

DAVENANT, (Charles) fils du précédent, né en 1636, & mort en 1712, s'est fait un nom célèbre en Angleterre par plusieurs Ouvrages de politique (entr'autres, par un *Tableau des revenus & du commerce de l'Angleterre*, 2 vol. in-8^o, en anglois) & de poésie. On cite, parmi les écrits de ce dernier genre, son opéra de *Circé*, qui fut reçu avec beaucoup d'applaudissement.

DAVENANT, (Guillaume) né à Oxford en 1606 d'un cabaretier, marqua dans sa jeunesse beaucoup de talent pour la poésie, & sur-tout pour le théâtre. Après la mort de Jonhson en 1637, il fut déclaré *Poëte laureat*. Charles I y ajouta le titre de chevalier en 1643. Davenant fut toujours attaché à ce prince infortuné; quelque tems avant sa mort tragique, ce poëte passa en France, & se fit catholique. Il revint en Angleterre, lorsque Charles II monta sur le trône de ses ancêtres, & mourut en 1668, à 62 ans. Les plus beaux esprits de son tems, le comte de Saint-Albans, Milton & Dryden furent en liaison d'amitié & de littérature avec lui. Le chevalier Davenant travailloit avec ce dernier. Tous ses Ouvrages ont été publiés en 1673, in-fol. Ce recueil offre des Trän-

D A V

édies, roi d'Israël par Samuel, pendant
édies, qu'il gardoit les troupeaux de
Poésie. son père. Dieu l'avoit choisi
re dut pour le substituer à Saül. David
n'avoit alors que 22 ans; mais
ESNES. il étoit déjà connu par des ac-
Chris- tions qui marquoient un grand
lans le courage. Sa valeur augmenta
Angle- avec l'âge. S'étant offert à com-
batta à battre le géant Goliath, il le
Ypres, tua d'un coup de pierre, & en

funeste vint terminer la vie de ce prince vindicatif & perfide. Sa couronne passa à David, qui pleura non-seulement celui auquel il succédoit, mais qui le vengea, & punit de mort ceux qui se vantoient de l'avoir tué. Il fut de nouveau sacré roi à Hebron, l'an 1054 avant J. C. C'étoit pour la seconde fois qu'il recevoit l'onction royale. Abner, général des armées de Saül, fut reconnoître pour roi Isboseth son fils; mais ce général ayant été tué, tout Israël proclama David. Ce prince s'étant rendu maître de la citadelle de Sion, y établit le lieu de sa demeure, & y fit bâtir un palais, d'où lui vint le nom de *Cité de David*. Jérusalem devint ainsi la capitale de son empire. Il y fit transporter l'Arche, & forma dès-lors le dessein de bâtir un temple au Dieu qui lui avoit donné la couronne. Sa gloire étoit à son comble. Il avoit vaincu les Philistins, subjugué les Moabites, mis la Syrie sous sa puissance, battu les Ammonites; mais ces grandes actions furent obscurcies par son adultere avec Bethsabée, suivi de la mort d'Urie, mari de cette femme. Il se passa un an presque entier, sans qu'il conçût des remords de son crime. Le prophete Nathan le fit rentrer en lui-même par une parabole ingénieuse; il en fit une pénitence longue & sincere; ses regrets sont vivement exprimés dans plusieurs Pseaumes. Les maux que Nathan lui avoit prédits, commencerent à se faire sentir, & dans sa propre maison même. Un de ses fils viole sa sœur; le frere ensuite assassine le frere; David se voit con-

traint de fuir devant Absalon son fils, qui veut arracher la couronne & la vie à son propre pere. Tout Israël fuit le rebelle, & abandonne son roi. Cette révolte ne finit que par la mort d'Absalon. Une nouvelle faute attira sur son royaume un fléau qui fit périr en trois jours 70 mille hommes. David, transporté par un mouvement de vanité, avoit fait faire le dénombrement de son peuple: faute bien réelle, que les rois ont tant de fois imitée, qu'ils imitent encore, & dont ils ne songent pas à se repentir, malgré les événemens qui les en avertissent. Il apaisa le ciel, en sacrifiant dans l'aire d'Areüna, qu'il avoit achetée pour y bâtir un temple au Seigneur. Pour mettre la paix dans sa famille, il déclara Salomon son successeur, malgré les brigues d'Adonias, son fils aîné. Après avoir fait sacrer & couronner ce prince, il mourut accablé d'années & d'infirmités, l'an 1015 avant Jesus-Christ, dans la 70^e année de son âge, & la 40^e de son regne. Il laissa un royaume tranquille au-dedans & au-dehors. Les incrédules modernes se sont épuisés en satyres contre ce saint & grand roi. Son zele ardent pour la gloire de Dieu, une piété tendre & profondément sentie, lui ont mérité cette distinction (voyez *Apologie de David*, publiée à Paris en 1737, in-12). Ils lui ont reproché d'avoir fait scier & jeter dans le four, des Ammonites faits prisonniers; mais le texte original dit précisément qu'il les condamna à scier du bois, cuire des brigues, &c.; du reste cette na-

D A V

t cette » vifs , plus animés de la créa-
élites , » tion ? Les esprits justes , les
tre ses » cœurs droits y trouvent une
i avoit » ressource sûre & aisée dans
à titre » tous les événemens de la vie,
GAG). » A côté des menaces & des
agitée » châtimens , marchent tou-
rid est » jours l'espérance , les conso-
Pseau- » lations & les faveurs. L'hom-
s com- » me y apprend tout ce qu'il

D A V

impôseur, furent accablés en Perse de toutes sortes de taxes & d'impôts, & réduits à la dernière misère.

DAVID I, roi d'Ecosse & fils de Ste Marguerite, occupa vingt-un ans le trône, égala les plus pieux de ses prédécesseurs par sa charité envers les pauvres, & les surpassa tous en sagesse & en prudence. Son amour pour la justice le portoit à punir d'une manière rigoureuse les magistrats qui avoient prévariqué. C'est ce prince qui fonda & dota les évêchés de Ross, de Brechin, de Dunkeld & de Dunblain, ainsi que quatorze abbayes, dont six étoient de l'ordre de Citeaux. La mort lui ayant enlevé sa vertueuse épouse, Sibille, niece de Guillaume le conquérant, il passa vingt années dans l'état de viduité. Il supporta avec une patience admirable & vraiment chrétienne la perte de son fils, qui faisoit toutes ses espérances, & dont la mort excitoit les regrets de tout le royaume. Ayant en cette occasion invité à souper les principaux seigneurs, il les consola lui-même en ces termes : » Ce » seroit une folie & une im- » piété de se révolter en quel- » que chose contre la volonté » de Dieu, qui est toujours » sainte, juste & pleine de sa- » gesse. Les gens de bien étant » condamnés à mourir, comme » les autres hommes, nous de- » vons nous consoler, puis- » qu'il ne peut rien arriver de » mal à ceux qui servent le » Seigneur, soit pendant la vie, » soit après la mort ». Ce prince mourut à Carlisle dans de grands sentimens de piété,

D A V 473

le 29 mai 1153. On lit son nom avec ceux des Saints dans plusieurs Calendriers d'Ecosse. Malcolm IV, son petit-fils, lui succéda, & est aussi regardé comme Saint.

DAVID, roi d'Ethiopie, qu'Abyssinie, fils de Nahu, succéda à son père en 1507. Il remporta de grandes victoires sur ses ennemis, & envoya des ambassadeurs à Emmanuel, roi de Portugal, & au pape Clément VII. Son regne fut d'environ 36 ans. Les titres qu'il prenoit, étoient beaucoup de l'emphase orientale. Les voici : *DAVID aimé de Dieu, colonne de la foi, du sang & de la lignée de Juda; fils de David, fils de Salomon, fils de la colonne de Sion, fils de la semence de Jacob, fils de la main de Marie, fils de Nahu par la chair; empereur de la grande & haute Ethiopie, & de tous les royaumes & états, &c.* — Son fils CLAUDE lia amitié avec Jean III, roi de Portugal, & lui demanda des évêques & des missionnaires. Le pape Jules III lui envoya le patriarche Nugnez, deux évêques & dix missionnaires, tous Jésuites, dont l'ordre ne faisoit que de naître. S. Ignace écrivit au prince Abyssin une grande lettre sur l'unité de l'Eglise & la primauté pontificale. Le P. Bouhours rapporte cette lettre, solidement écrite, dans la *Vie* de ce saint fondateur.

DAVID, le plus grand philosophe de l'Arménie, florissoit vers le milieu du 5e siècle. Il puisa à Athenes la connoissance de la langue & de la philosophie des Grecs. Il traduisit ceux de leurs livres qu'il

D A V

Loïn de n Platon
nos doc-
s siecles
dans l'un
lui parut
us judi-
a même
On con-
a biblio-

été réfuté par S. Thomas & par
d'autres théologiens.

DAVID, (George) hérétique,
natif de Gand, fils d'un
bateleur ; s'imagina vers l'an
1525 qu'il étoit le vrai Messie,
le 3e David, né de Dieu, non
par la chair, mais par l'esprit.
Le Ciel, à ce qu'il disoit, étant
vuide, il avoit été envoyé

D A V

de Chypre, se retira en Espagne, pour se faire tyranniser des Turcs, & fut rendu maître de l'île en 1570 & 1571. Il ne put tirer aucun avantage des parens qu'il avoit en Espagne, il vint en France se fit connoître avant qu'il fut à la cour de Henri IV. Il se fit surnommer le dernier prince de France en Normandie, & à Amiens où il fut tué, puis il se retira à Venise & fut élu au sénat de quoi il fut un homme de sa condition fut tué d'un coup de poignard dans un voyage qu'il fit en ordre de la république étoit vers l'an 1634. Il avoit avec lui un fils, âgé de 12 ans, qui se jeta sur un rocher & le mit en pièces. On trouve à Venise qu'il travailla sur l'histoire des Guerres civiles de France en 15 livres, & mourut de Henri II en 1598. Cet historien fait ses lectures, par la manière dont il rend les détails, & le heureux enchaînement de ses faits. Il cherche trop à deviner les esprits des princes & ne devine pas toujours ce qu'il auroit reçu plus d'éclaircissement en avoir moins donné. On trouve dans l'histoire de Catherine de Médicis la femme de sa famille ; & il étoit retranché de son discours quelques harangues, & ce aujourd'hui au nom de songes oratoires. On trouve aussi quelques erreurs dans l'orthographe des noms des villes & des noms. *L'Histoire de Davila*, italien, fut imprimée

D A V 475

au Louvre l'an 1644, en 2 vol. in-folio ; à Venise, 1733, 2 vol. in-folio ; à Londres, 1755, 2 vol. in-4°. Baudouin & l'abbé Mallet l'ont mise en françois : la traduction du dernier qui a éclipsé l'autre, a paru depuis sa mort. Pierre-François Cornazano a publié, en 1743, à Rome, une Traduction latine du même ouvrage, en 3 vol. in-4°.

DAVILER, voy. **AVILER** (d').

DAVIS, (Jean) navigateur Anglois, parcourut en 1585 l'Amérique Septentrionale, pour trouver un passage de là aux Indes Orientales ; mais pour tout succès de trois voyages qu'il y fit, il découvrit un détroit, auquel il donna son nom.

DAVITY, (Pierre) gentilhomme du Vivarais, né à Tournon en 1574, s'est fait connoître par un ouvrage qui parut d'abord sous le titre de *Etats & Empires du Monde*, en 1 vol. in-folio : livre fort au-dessous du médiocre. Ranchin & Rocolles augmentèrent cette compilation de 5 vol. Paris, 1660, & ne la rendirent que plus mauvaise. Davity mourut à Paris en 1635, à 63 ans.

DAUMAT, voyez **DOMAT** (Jean).

DAUMIUS, (Christian) natif de Misnie, recteur du college de Zwickau, mourut en 1687, à 75 ans, avec la réputation d'un des plus grands littérateurs de son siècle. Il savoit les langues mortes & vivantes. On lui doit des Editions de beaucoup d'ouvrages de l'antiquité, & plusieurs autres écrits : témoignage de son ardeur pour le travail, encore plus que de

D A V

ens. Les à Siptiz , près de Torgau ; en
Tralla- 1760 , où l'ennemi déjà vaincu ,
quarum- reprit , après qu'une blessure
adicum , dangereuse eut fait retirer le
igator & maréchal , une supériorité qui
ca radi- décida la victoire en sa faveur.
e, lene , La paix de Hubersbourg vint
, 1677 , mettre en 1763 fin à ses suc-
s , &c. cès. Il mourut à Vienne le
, comte 5 février 1766 , avec la répu-
chevalier tation d'un général expérimen-

D A U

A la mort de sa mere il quitta le nom de l'Espinasse, & prit le nom de Dauphin, pour posséder les biens de cette maison. Dans sa jeunesse il servit en Guienne sous le comte de Foix avec ses francs-archers & les volontaires de Saint-Illpise & de Combronde, qu'il y conduisit par ordre de son pere. En 1470 il accompagna Guillaume Cousinot, le comte Dauphin d'Auvergne son parent, & le comte de Comminges dans la guerre de Bourgogne. Louis XI lui donna sa confiance en Auvergne : il le fit chambellan, & général de l'armée qu'il envoyoit en 1475 contre le comte de Rouffi, maréchal de Bourgogne. Il avoit sous ses ordres le ban d'Auvergne, & celles terres du duc de Bourbon, celui de Beaujolois, & les francs-archers & volontaires de Geoffroi de Chabannes. Il se conduisit avec toute la prudence d'un grand général, & battit l'armée du maréchal de Bourgogne le 21 juin à Mont-Reuilon, près la riviere d'Yonne en Nivernois. Le comte de Rouffi fut prisonnier de Dauphin, & ses héritiers plaiderent pour se faire payer de la rançon du maréchal, qui lui appartenoit; & le 24 février 1499, il y eut arrêt du parlement en leur faveur. Les deux maisons se réunirent, par l'alliance d'Antoinette d'Amboise sa petite-fille, avec Louis prince de Luxembourg, comte de Rouffi. Beraud-Dauphin mourut en 1490, bailli du Velay.

DAUPHIN, (Pierre) voyez DELPHINUS.

DAUSQUE, (Claude) né à Saint-Omer en 1566, Jésuite,

D A Z 477

puis chanoine de Tournay, mort le 17 janvier 1644. Nous avons de lui : I. Une Traduction en latin des Harangues de S. Basile de Séleucie avec des notes, Heildelberg, 1604, in-8°. II. Un Commentaire sur Quintus Calaber, Francfort, 1614, in-8°. *Antiqui novique Latii Orthographica*, Tournay, 1632, 2 vol. in-fol. III. *Terra & aqua, seu terra fluctuantes*, Tournay, 1633, in-4°. Les isles flottantes près de Saint-Omer, ont donné occasion à cet ouvrage, où l'auteur parle de toutes les isles semblables dont il a pu avoir connoissance; il y parle aussi des autres merveilles naturelles qui ont rapport à la mer, aux rivieres. Cet ouvrage est plein d'érudition. Il a encore donné plusieurs autres ouvrages qui prouvent que Dauphin étoit versé dans les langues savantes, la théologie, l'histoire naturelle & l'antiquité profane; mais on voit aussi que son savoir avoit plus d'étendue que son jugement de solidité. Il affectoit de se servir de termes peu usités qui rendent ses ouvrages presque intelligibles.

DAZÈS, (l'abbé) de Bordeaux, mort à Naples en 1766, prit parti dans l'affaire des Jésuites, en faveur desquels il publia divers écrits. I. *Le Compte rendu des Comptes rendus*. II. *Il est tems de parler*. III. *Le Cosmopolite*... Ces ouvrages n'ont pu suspendre la ruine des Jésuites. Ils sont néanmoins encore recherchés des curieux; surtout le *Compte rendu*, où l'on trouve des choses intéressantes, & beaucoup de recherches; l'auteur s'y laisse aller à un zele trop amer: & en défendant

D E B

d'égards
e envers
plusieurs
MAR-
fut d'a-
que le
oit fait
finances.
ensuite
Luynes.

fils: on les trouve aussi dans les
*Mémoires particuliers pour l'His-
toire de France*, 1756, 3 vol.
in-12. Ils manquent quelquefois
de fidélité dans les faits, & pres-
que toujours d'élégance dans le
style; mais il y a des choses cu-
rieuses.

DEBEZIEUX, (Balthazar)
né à Aix en 1655 d'un avocat,
fut consul & procureur du pays

D E B

de la Sagesse, 3 vol. in-12 ; bon livre. III. *L'Esprit des Loix quintessencié*, 2 vol. ; critique mal digérée, quoique pleine d'observations justes. IV. *La Religion Chrétienne méditée*, avec le P. Jard, 6 vol. V. *La Regle des devoirs*, 4 vol. in-12 ; & différens ouvrages en faveur de la constitution.

DÉBORA, femme de Lapidoth, ou plutôt DEBBORA (mais l'usage en françois a prévalu pour *Débora*), femme prophétesse des Israélites, ordonna de la part de Dieu à Barac, fils d'Abinoëm, de marcher contre Sizara, général des troupes de Jabin. Barac ayant refusé, à moins que la prophétesse ne vint avec lui, elle y consentit, & battit le général ennemi, vers l'an 1285 avant J. C. Par cette victoire, Dieu rendit la liberté aux enfans d'Israël. Débora & Barac la célébrèrent le même jour par un Cantique d'actions de grâces. » C'est Dieu, disent » les reconnoissans vainqueurs, » qui amena Sizara au lieu où » il devoit être vaincu ; c'est » Dieu qui mit en déroute sa » nombreuse armée ». Qu'étoit-ce en effet que dix mille hommes ramassés à la hâte, pour tenir contre une armée innombrable & aguerrie, fortifiée de neuf cens chariots armés de faux ? Qu'étoit-ce que Barac & Débora, qui ne savoient ni l'un ni l'autre le métier de la guerre, en comparaison d'un général comme Sizara ? Mais le Seigneur étoit à la tête de cette petite troupe ; il la couvroit de son bouclier, & delà elle étoit invincible. C'est ce Cantique, plein d'illées hardies, grandes & fortes, d'images brillantes &

D E C 479

guerrieres, joint au sujet traité dans les chapitres 19 & 20 du livre des *Juges*, qu'un critique célèbre a cru avoir été le germe de l'Iliade. On peut consulter l'*Histoire véritable des tems fabuleux*, observ. prélim. tom. I, pag. 55, & tom. III, pag. 343. Voyez HOMERE.

DECE, (Cncius Metius Quintus Trajanus Decius) né l'an 201 à Bubalie, dans la Panonie inférieure, avoit l'air & le cœur d'un héros. Il s'avança dans les armes, & parvint aux premiers grades. Il y eut en 249 une révolte de soldats dans la Mœsie. L'empereur Philippe l'envoya pour punir les coupables ; mais au-lieu de le faire, il se fit proclamer empereur, & marcha en Italie contre son bienfaiteur. La mort de Philippe & de son fils, dont il fouilla sa main, lui assura l'empire. Le nouvel empereur se signala contre les Perles & les Goths qui désoloient la Mœsie & la Thrace. Il périt au mois d'octobre 251, en poursuivant ce dernier peuple. Ses troupes ayant plié en une surprise, il poussa son cheval dans un marais profond, où il s'enfonça, sans qu'on pût jamais retrouver son corps. Son fils Dece le jeune, qu'il avoit associé à l'empire, fut tué vers le même tems par les Goths. Un mélange de bonnes & de mauvaises qualités a partagé les historiens. Les païens ont beaucoup loué son courage & son amour pour la justice. Son esprit étoit solide, délié, actif, propre aux affaires ; ses mœurs étoient réglées, & il les avoit perfectionnées par l'étude. Le sénat le déclara, par un très-ridicule &

Il en coûtoit la vie au superstitieux ; mais sa superstition , secondée par les troupes auxquelles elle donnoit un nouveau courage , fauvoit quelquefois la patrie.

DECIUS , (Joannes Barovius) né à Tolna , fit de grands progrès dans les belles-lettres à Colofwar , ou Clausenbourg en Transylvanie. On lui confia l'éducation de plusieurs jeunes seigneurs Hongrois , avec lesquels il parcourut la Hongrie , la Moldavie , la Russie , la Pologne , la Prusse , &c. ; il étoit de retour dans sa patrie en 1593.

On a de lui : I. *Syntagma Institutionum juris imperialis ac Hungarici* , Colofwar , 1593 , in-4°.

II. *Hodoeporicon itin. ris Transylvanici* , &c. Wittemberg , 1587 , in-4° . C'est la description de ses voyages en vers. III. *Adagia Latino-Ungarica* , Strasbourg. Il paroît qu'il étoit attaché aux opinions des nouveaux sectaires.

DECIUS , empereur , voyez DECE.

DECIUS , (Philippe) voyez DECE.

DECKER DE WALHORN , (Jean) né à Walhorn dans la province de Limbourg , en 1583 , conseiller au conseil souverain de Brabant , mourut à Bruxelles l'an 1646. On a de lui : I. *Dissertationum Juris & decisionum Libri duo*. La meilleure édition de cet ouvrage estimable , est celle de Bruxelles en 1686 , in-fol. II. *Philosophus bonæ mentis* , Bruxelles , 1674 , in-8°.

DECKER ou DECKHER , (Jean) avocat & procureur de la chambre impériale à Spire. Son principal ouvrage est intitulé : *De scriptis adespotis* ,

Tom. III.

pseudepigraphis & supposititiis Conjectura. On le trouve dans le *Theatrum anonymorum & pseudonymorum* de Placcius , 1708 , in-tol. Il vivoit dans le 17^e siècle.

DECKER ou DECKHER , (Jean) Jésuite , né vers l'an 1559 à Hazebrouck , près de Cassel en Flandre , enseigna la philosophie & la théologie scholastique à Douay , puis à Louvain. Il fut ensuite envoyé dans la Styrie , & devint chancelier de l'université de Gratz , où il mourut en 1619. C'étoit un religieux d'un profond savoir & d'une éminente piété.

Tout son tems étoit partagé entre l'étude & la prière. Nous avons de lui : I. *Tabula chronographica a captâ per Pompeium Jerosolymâ , ad incensam & deletam a Tito urbem ac templum* , Gratz , 1605 , in-4°.

II. *Velificatio seu theoremata de anno ortûs ac mortis Domini* , Gratz , 1605 , in-4° . Cet ouvrage n'étoit qu'un essai qui préludoit à un autre plus ample , divisé en trois tomes , & intitulé : *Theologicarum dissertationum mixtim & chronologicarum , in Christi nativitate* , &c. Cet ouvrage , que bien de savans desiroient voir imprimé , fut supprimé :

le P. Decker souffrit cette suppression sans murmure , quoiqu'elle lui ravit le fruit de 40 ans de travail. On craignoit que son système chronologique ne donnât atteinte à l'autorité des Peres & de l'Eglise ; mais peut-être ne faisoit-on pas assez attention que les saints Peres eux-mêmes ont été partagés sur ces questions chronologiques qui n'entrent point dans l'objet de notre foi. Cet ouvrage est

Hh

D É D

à Gratz de l'envie. Talus, fils de sa
(Charles) sœur, inventeur d'une sorte
en 1645, de roue pour les potiers, ex-
citait sa jalousie : il le précipita
à Lou- du toit d'une maison. Obligé
à Métro- de s'enfuir, il se réfugia à la
mourut cour de Minos, roi de Crète.
rès avoir C'est-là qu'il construisit le La-
ouvrages byrinthe, si célébré par les
l'épistole poètes. Dédale fut la première
victime de son invention.

the, l'image de la raison humaine, abandonnée à elle-même.
 » On peut, dit l'un d'eux,
 » considérer la raison comme
 » semblable en quelque sorte
 » à ces palais enchantés des
 » poètes qui, dans l'étendue
 » d'une enceinte immense,
 » comprennent des appartements
 » magnifiques, des jardins,
 » des forêts, des lacs,
 » des cavernes & des précipices.
 » C'est un vrai labyrinthe,
 » où se perd quiconque
 » ne se défie pas des galeries
 » tortueuses, de ce séjour insidieux.
 » Le grand Architecte
 » qui l'a fait, nous a donné
 » un fil pour nous diriger &
 » nous conduire dans ces contours
 » si multipliés & si dangereux.
 » Ce fil est la foi de la révélation,
 » l'autorité d'une Religion Divine :

*Hic labor ille domus & inextricabilis error;
 Dædalus ipse dolos tecti ambagesque resolvit,
 Cæca regens filo vestigia. ÆN. VI.*

DEDALION, frere de Cæix, fut si touché de la mort de Chioné sa fille, tuée par Diane, à qui elle avoit osé se préférer pour sa beauté, qu'il se précipita du sommet du Mont-Parnasse en bas. Apollon le changea en épervier.

DEDEKIND, (Frédéric) Allemand, publia dans le 16^e siècle un ouvrage dans le goût de l'*Eloge de la Folle d'Erasmus*. C'est un éloge ironique de l'impolitesse & de la grossièreté, intitulé : *Grobianus, sive de incultis moribus & inurbanis gestibus*, Francfort, 1558, in-8°. L'auteur paroît avoir plus de sagesse dans l'esprit, que n'en

avoient alors ses compatriotes.

DÉE, (Jean) naquit à Londres en 1527. Il se fit un nom par sa passion pour l'astrologie judiciaire, la cabale, & la recherche de la pierre philosophale. Après avoir débité ses rêveries en France & en Allemagne, il revint en Angleterre, où malgré sa science de faire de l'or, il tomba dans une grande misère. C'est le partage ordinaire de tous ceux qui ont été attaqués de la même folie. La reine Elisabeth, qui l'avoit rappelé, lui donna quelques secours, & l'honoroit du titre de *son philosophe*; ce qui ne répond guère aux rares lumières & au grand sens qu'on attribue à cette princesse. Il mourut en 1607. Il avoit un cabinet rempli de choses curieuses, dont plusieurs étoient de son invention. Casaubon a fait imprimer la plus grande partie de ses écrits à Londres, en 1659, in-fol., & les a ornés d'une savante préface. Ce *Recueil*, rare même en Angleterre, est recherché par ceux qui sont curieux de connoître les superstitions & les extravagances auxquelles l'esprit humain s'est abandonné.

DÉJANIRE, fille d'Oénée, roi d'Étolie, fit la conquête d'Hercule qui combattit pour elle contre le fleuve Achelous. Le centaure Nessus ayant enlevé la maîtresse du héros, Hercule le perça d'un coup de fleche empoisonnée. Le mourant donna sa chemise teinte de son sang à Déjanire, en l'assurant que tant qu'Hercule la porteroit, il ne pourroit jamais aimer une autre femme qu'elle. Déjanire, ayant été abandonnée pour Iole, envoya la che-

D E I

Il devint
jeta dans
sa fem-
ort, prit
e champ.
le Lyco-
laquelle
lorsqu'il
ur de ce

divisée par sept enceintes de
murailles; la dernière renfer-
moit le palais du roi. Dès que
la ville fut en état d'être habi-
tée, Deiocès la peupla & lui
donna des loix, dont il soutint
l'autorité par des châtimens
sévéres. Il mourut l'an 656
avant J. C., après un regne
de 53 ans.

D E I

fut prise, Hélène le livra à Ménélas, pour rentrer en grace avec son premier mari. Ce grec le mit dans l'état affreux où le représente Virgile :

*Lacerum crudeliter ora
Ora manusque ambas, populata-
que tempora raptis
Auribus, & truncas inhonesto
vulnere nares.*

DÉIPHON, fils de Triptolème & de Mèganire, ou selon d'autres, fils d'Hippothon. Cérés l'aima tellement, que pour le rendre immortel, & pour le purifier de toute humanité, elle le faisoit passer par les flammes. Mèganire, mere de ce prince, alarmée d'un tel spectacle, troubla par ses cris les mystères de cette déesse, qui monta aussi-tôt sur un char traîné par des dragons, & laissa brûler Déiphon.

DEL, voyez VON-DEL.

DELALANDE, (François) curé de Grigny, diocèse de Paris, ancien professeur de philosophie dans l'université de Caën, est mort en odeur de sainteté, le 25 janvier 1772. Sa *Vie* a été écrite par M. Ameline, prêtre licencié en droit; Paris, 1773, in-8°.

DELAMET, (Adrien-Augustin de Buffi) d'une famille illustre de Picardie, reçut le bonnet de docteur de Sorbonne en 1650, après avoir fait éclater, pendant le cours de sa licence, autant de lumière que de vertus. Le cardinal de Retz, son parent, l'attira auprès de lui. Delamet le suivit dans sa prospérité & dans ses disgrâces, en Angleterre, en Hollande, en Italie. Cette vie errante lui déplut enfin; il revint à Paris,

D E I. 485

& se livra, dans la maison de Sorbonne, lieu de sa retraite, à l'étude, à la prière, à l'éducation d'un grand nombre de pauvres écoliers, & à la direction de plusieurs maisons religieuses. Son ardente charité le fit choisir pour exhorter à la mort ceux qui étoient condamnés au dernier supplice. Il mourut au milieu de ces bonnes œuvres, en 1691, à 70 ans. On a imprimé après sa mort, en 1714, un volume in-8°, qui renferme ses *Resolutions* & celles de Fromageau. L'auteur avoit été associé à Ste-Beuve, son ami, dans la résolution des cas de conscience; les fruits de leur travail, & de quelques autres casuistes, ont été recueillis en 1732, dans un *Dictionnaire*, en 2 vol. in-fol.

DE - LA - SANTE, voyez SANTE.

DELAUDUN, (Pierre) fils d'un mauvais poète d'Usès, né à Aigaliers, s'occupa encore plus que son pere à la poésie françoise. Il se fit connoître dans son tems par un *Art poétique* françois, 1556, in-16, & par d'autres Pièces de Poésie écrites dans le style de Ronsard. Il mourut de la peste au château d'Aigaliers en 1629. Outre son *Art poétique*, on connoit de lui la *Françade*, 1604, in-12, poème insipide, divisé en 9 livres, dédié à Henri IV. L'auteur étoit juge d'Usès.

DELCOUR, (Jean) célèbre sculpteur, né à Hamoir sur la rivière d'Ourte, dans la principauté de Stablo, vers le milieu du 17^e siècle, fit deux fois le voyage d'Italie pour se perfectionner dans son art; il s'établit ensuite à Liege. M. de

D E L

ilens, On a encore de lui une *Dif-*
 statue, *sertation Latine sur l'Auteur du*
 , qui *livre de l'Imitation*, solidement
 place réfutée par MM. Amort, Ghes-
 t qui quiere & Deshillons. *Voyez*
 Des- KEMPIS.

s'en DELISLE, voyez LISLE.
 & ses DELIUS ou DILIUS, (Quin-
 Liege tus) un des généraux d'An-
 ipaux toine. Envoyé vers Cléopâtre,
 triste il lui persuada de paroître de-

D E L

DELMONT, (Dieudonné) né à St-Trond, ville de la principauté de Liege, en 1581, fut ami de Rubens, son élève & son compagnon de voyage en Italie. Beaucoup de talens, un bon guide & l'amour de la peinture lui ont acquis le nom de bon peintre. On voit plusieurs tableaux de lui à Anvers. Il y mourut le 25 novembre 1634. Sa composition est noble & élevée, son dessin correct, sa couleur & sa touche fort belles.

DELORME, voyez **LORME**.

DELPHIDIUS, (Attius Tiro) fils du rhéteur Patere, Gaulois d'origine, se fit un nom par ses poésies & par son éloquence; mais il ternit ses talens par son ambition & son penchant pour les accusations. En 358 il accusa de péculat, devant Julien alors César, Numerius gouverneur de la Narbonnoise, qui nia les faits qu'on lui imputoit. Delphidius ne pouvant les prouver : *Quel coupable, s'écria-t-il, illustre César, ne passera pas pour innocent, s'il suffit de nier ses crimes?* — *Et quel innocent, lui répliqua Julien, ne passera pas pour coupable, s'il suffit d'être accusé?*

DELPHINUS, (Pierre) savant général des Camaldules, mourut dans l'état de Venise en 1525. On a de lui des Lettres, écrites avec assez d'esprit. Elles furent imprimées à Venise en 1524, in-fol. Ce volume est très-rare & très-cher. On trouve de nouvelles Lettres de cet auteur dans la Collection de Martenne.

DELPHUS, fils d'Apollon & de Thyas, habitoit les environs du mont Parnasse. Il bâtit

D E L 487

Delphe, à laquelle il donna son nom. Il fut pere de Pythis, qui donna aussi le sien à cette même ville.

DELRIO, (Martin-Antoine) naquit à Anvers en 1551, se fit Jésuite à Valladolid en 1580, après avoir exercé la charge de conseiller au Conseil de Brabant, & celle d'intendant d'armée. Ses supérieurs l'employèrent à enseigner la philosophie à Douay en 1589, la théologie morale à Liege, les langues & les lettres sacrées à Louvain, puis à Gratz, où il fut fait docteur en théologie. Il mourut à Louvain en 1608, à 57 ans. Ce Jésuite avoit commencé de bonne heure la carrière d'écrivain. Dès l'âge de 20 ans, il mit au jour *Solin*, corrigé sur les manuscrits de Juste-Lipse son ami. Les ouvrages qui ont le plus fait parler de lui, sont : I. *Ses Disquisitions magiques*, en latin, Louvain, 1599; Mayence, 1624; Cologne, 1633 (édition très-incorrecte). Duchesne en donna un *Abrégé* en françois, Paris, 1611, in-8°. Comme l'esprit humain est curieux des histoires extraordinaires, cet ouvrage eut beaucoup de cours. L'auteur y cite une foule d'écrivains, & une multitude de faits, dont plusieurs peuvent passer pour le fruit de la crédulité, mais dont un bon nombre est assez circonstancié & appuyé pour donner de l'embarras aux explicateurs les plus philosophes. Delrio fit cet ouvrage pour réfuter les auteurs qui prétendent que le Nouveau-Testament a mis fin à l'art magique; il leur oppose l'écriture, les Peres, particulièrement Origene, S. Au-

D E L

le Na- raque (voyez FAUSTUS). II.
 aciles, Des Commentaires sur la Ge-
 ue des nese, le Cantique des Cantiques
 ne que & les Lamentations, 3 vol.
 ne des in-4°, solides & estimables. III.
 ement Les Adages sacrés de l'Ancien
 'expé- & du Nouveau Testament, Lyon,
 Enfin 1612, en latin, 2 tom. in-4°.
 e dans IV. Trois volumes des Passages
 entre les plus difficiles & les plus utiles
 ceux de l'Ecriture-Sainte, ouvrage
 eu que qui peut servir aux prédicateurs.

D E M

Chéronée, gagnée par Philippe de Macédoine. Son éloquence lui acquit un grand pouvoir sur l'esprit de ce prince. Il est moins connu cependant par ses Discours que par quelques mots heureux. Voyant Philippe se livrer à une joie indécente après la victoire de Chéronée : *Puisse les dieux*, lui dit-il, *vous ont donné le rôle d'Agamemnon, pourquoi vous avilir jusqu'à jouer celui de Thersite?* Le même Philippe ayant demandé à Demades, qui avoit été fait prisonnier à la bataille de Chéronée, ce qu'étoit devenu le courage des Athéniens : *Vous le sachiez*, répondit-il, *si les Macédoniens avoient été commandés par Charès, & les Athéniens par Philippe.* Demades étoit fort intéressé. Antipater son ami, ainsi que celui de Phocion, disoit : » Qu'il ne pouvoit faire accepter des présens à celui-ci, » & qu'il n'en donnoit jamais » assez à l'autre pour satisfaire » son avidité ». Demades fut mis à mort comme suspect de trahison, l'an 332 avant J. C. Nous avons de lui *Oratio de Duodecennali*, 1619, in-8°, & dans *Rhetorum Collectio*, Venise, 1513, 3 tom. in-fol.

DEMARATE, fils d'Arifon, & son successeur dans le royaume de Sparte, fut chassé de son trône par les intrigues de Cléomenes, qui le fit déclarer, par l'oracle qu'il corrompit, fils supposé du dernier roi. Demarate se retira en Asie, l'an 424 avant J. C. Darius, fils d'Hystaspes, le reçut avec beaucoup de bonté. On lui demandoit un jour, pourquoi étant roi, il s'étoit laissé exiler? *C'est*, répondit-il, *qu'à Sparte*

D E M 48)

la loi est plus puissante que les rois. Quoique comble de biens à la cour du roi de Perse, & trahi par les Lacédémoniens, il les avertis des préparatifs que Xercès faisoit contre eux. Pour plus grande sûreté, il écrivit l'avis sur une planche de bois enduite de cire.

DEMARATE, l'un des principaux citoyens de Corinthe, de la famille des Bacchiades, vers l'an 658 avant J. C. La domination de Cypsiéle, qui avoit usurpé dans cette ville l'autorité souveraine, étant un joug trop pesant pour lui, il sortit du pays avec toute sa famille, passa en Italie, & s'établit à Tarquinie en Toscane. C'est-là qu'il eut un fils nommé Lucumon, qui fut depuis roi de Rome, sous le nom de *Turquin l'ancien.*

DEMARTEAU, (Gilles) graveur, né à Liege en 1722, mort à Paris l'an 1776, excelloit dans la maniere de graver, qui imite le crayon, comme on peut le voir par son *Licurgue blessé dans une sédition*, piece faite pour sa réception à l'académie royale de peinture. On lui attribue communément la gloire de l'invention de cette méthode de graver.

DEMESTE, (Jean) docteur en médecine, capitaine & chirurgien-major des troupes de l'évêque-prince de Liege, membre de plusieurs académies, mourut à Liege, sa patrie, le 20 août 1783, à 38 ans. Ses *Lettres sur la Chymie*, Paris, 1779, 2 vol. in-12, lui ont fait un nom parmi les physiciens de ce siècle. S'il s'y trouve quelques hypothèses de

D E M

adoptées la perte, & l'usage de cette
; on ne somme plus que la somme
n grand même. Seleucus, Cassandre &
n résul- Lyfimachus, réunis contre lui,
ultitude remporterent la fameuse vic-
releve toire d'Ipsus, l'an 299 avant
es gens J. C. Après cette défaite, il se
mede- retira à Ephese, accompagné
if, cha- du jeune Pyrrhus. Il voulut en-
de son suite se réfugier dans la Grece,

D E M

rigueurs de son exil. Demetrius y mourut 3 ans après, l'an 286 avant J. C., d'une apoplexie causée par des excès de table. Ce prince étoit, dans le repos, délicat, fastueux, efféminé; dans l'action, dur, infatigable, intrépide; ferme dans l'adversité, autant qu'ambitieux & emporté dans la prospérité.

DEMETRIUS I, *Soter* ou *Sauveur*, petit-fils d'Antiochus le Grand, & fils de Seleucus Philopator, fut envoyé en otage à Rome par son pere. Quand il fut mort, Antiochus Epiphanes, & après lui son fils Antiochus Eupator, l'un oncle, l'autre cousin de Demetrius, usurperent la couronne de Syrie. Ayant réclamé vainement la protection du sénat, le prince détrôné prit le parti de sortir secrètement de Rome pour aller faire valoir ses droits. Les troupes Syriennes se déclarèrent pour lui. Elles chassèrent Eupator & Lyfias du palais. Le nouveau roi les fit mourir, & s'affermir sur son trône. Alcime, qui avoit acheté le souverain pontificat des Juifs, d'Antiochus Eupator, vint demander à Demetrius la confirmation de sa dignité. Pour mieux réussir, il dépeignit Judas Machabée comme un tyran & comme un ennemi des rois de Syrie. Demetrius envoya Nicanor contre ce grand-homme, le défenseur de sa patrie & de sa religion; & ensuite Barchides, qui lui livra une bataille, dans laquelle l'illustre Juif perdit la vie. Demetrius, fier de ce succès, irrita tous les princes voisins. Ils seconderent à l'envi les desseins d'Alexandre

D E M 491

Balas, qui passoit pour fils d'Antiochus Epiphanes. Celui-ci lui ayant présenté le combat, & l'ayant défait, Demetrius fut tué dans sa fuite, après un regne d'onze années, 150 ans avant Jesus-Christ.

DEMETRIUS II, dit *Nicanor*, c'est-à-dire *Vainqueur*, étoit fils du précédent. Ptolomée Philometor, roi d'Egypte, le mit sur le trône de son pere, après en avoir chassé Alexandre Balas. Le jeune prince s'abandonna à la débauche, & laissa le soin du gouvernement à un de ses ministres, qui régnoit & tyrannisoit sous son nom. Diodore Tryphon entreprit de chasser du trône un prince si peu digne de l'occuper. Il se servit d'un fils d'Alexandre Balas, pour usurper la Syrie, & en vint à bout. Demetrius, uni avec les Juifs, marcha contre les Parthes, pour effacer la honte de sa mollesse; mais il fut pris par Tryphon, qui le livra à Phraates leur roi. Ce prince lui fit épouser sa fille Rhodogune l'an 141 avant J. C. Cléopâtre, sa première femme, épousa par dépit Sydetes, frere de Demetrius. Sydetes ayant été tué dans un combat contre les Parthes, l'an 130 avant J. C., Demetrius fut remis sur le trône, qu'il occupa 4 ans. Ses premières fautes ne l'avoient pas corrigé. Son orgueil le rendit insupportable à ses sujets. Ils demanderent à Ptolomée Physcon, roi d'Egypte, un roi de la famille des Séleucides. Demetrius chassé par son peuple, & ne trouvant aucun asyle, se sauva à Ptolémaïde, où étoit Cléopâtre sa première femme. Cette

DE M

portés
ligé de
à il fut
rneur,
xandre
avoit
ensa de
en leur
n leurs
yriens
en 400

pour le supporter, se donna la mort, en se faisant mordre par un aspic. C'est du moins ce qu'assure Diogene-Laëres, contredit par d'autres auteurs. Ceux-ci assurent que Demetrius eût beaucoup de crédit auprès de Ptolomée Philadelphe; qu'il enrichit sa bibliothèque de 200 mille volumes; & qu'il engagea ce prince à faire traduire la

DEM

présent. Le Cynique répondit : *Si l'empereur a dessein de me tenter, qu'il m'envoie son diadème.* L'empereur Vespasien, peu accoutumé à cette liberté philosophique, le chassa de Rome avec tous les autres philosophes, & le relégua dans une île. Le Cynique égaya son exil en vomissant des injures contre l'empereur. Ce prince lui fit dire : « Tu fais tout ce que tu » peux pour que je te fasse » mourir; mais je ne m'amuse » pas à faire tuer tous les chiens » qui aboient ». Ce Demetrius avoit été disciple d'Apollonius de Thyane. On ne voit pas qu'il ait mérité l'éloge emphatique que Sénèque fait de lui. « La » nature, dit cet écrivain, l'a » voit produit pour faire voir » à son siècle, qu'un grand » génie peut se garantir de la » corruption de la multitude » : exagérations & pantalonades philosophiques. *Voyez VESPA-SIEN.*

DEMETRIUS, Grec, de l'isle de Négrepont, homme plein de bravoure, d'esprit & d'intrigue, embrassa le Mahométisme, pour gagner l'amitié des grands de la Porte. Mahomet II l'envoya au grand-maître de Rhodes, d'Aubusson, pour lui offrir la paix sous la condition d'un tribut, mais dans le fonds pour le surprendre. D'Aubusson ne vit dans le renégat que ce qu'il devoit y voir, un traître dont il avoit à se défier, & non pas un homme sincère avec lequel il pût négocier. Demetrius piqué anima son maître contre les chevaliers de Rhodes, & lui fit prendre la résolution d'assiéger cette île. Demetrius accompagna le

DEM 493

bacha Paléologue, général de l'armée, dans cette entreprise. Il se distingua par son courage au commencement du siège; mais son cheval étant mort sous lui, il fut foulé aux pieds & écrasé par la cavalerie.

DEMETRIUS CHALCONDYLE, *voyez CHALCONDYLE.*

DEMETRIUS GRISKA EUTROPÉIA, d'une famille noble, mais pauvre de Gereslau, d'abord moine de l'ordre de S. Basile, naquit avec une figure agréable, accompagnée de beaucoup d'esprit. Un religieux du même monastère que lui, fâché qu'un tel homme restât enseveli dans le cloître, entreprit de le placer sur le trône, lui donna des instructions sur le rôle qu'il devoit jouer, & l'envoya en Lithuanie au service d'un seigneur distingué. Demetrius ayant été un jour maltraité par son maître, se mit à pleurer, & dit qu'on n'en agiroit pas de la sorte si on le connoissoit. *Et qui es-tu donc?* lui demanda le seigneur Lithuanien. — *Je suis,* répondit le jeune Moscovite, *fils du czar Jean Basilowitz; l'usurpateur Boris voulut me faire assassiner: mais on substitua à ma place le fils d'un prêtre qui me ressembloit parfaitement, & on me fit ensuite évader.* Le Lithuanien, frappé de l'air de vérité que le fourbe avoit mis dans son récit, le reconnut pour le véritable Demetrius. Ce seigneur l'ayant recommandé au vovode de Sandomir, la Pologne arma pour lui, à condition qu'il établiroit la Religion Romaine en Moscovie. Ses succès étonnerent les Russes; ils lui envoyèrent des députés, pour le

peuple vit avec horreur un roi & une reine catholiques, une cour composée d'étrangers, sur-tout une église qu'on bâtilloit pour des Jésuites. Un Boïard, nommé Zuinski, se met à la tête de plusieurs conjurés, au milieu des fêtes qu'on donnoit pour le mariage du czar. Il entre dans le palais, le sabre dans une main, & une croix dans l'autre, & casse la tête à l'imposteur d'un coup de pistolet. Son corps, trainé sur la place qui étoit devant le château, demeura exposé pendant 3 jours à la vue du peuple. Le vaivode de Sandomir, son fils & sa fille, furent mis en prison. Zuinski, chef de la conspiration, fut élu grand-duc & couronné le premier juin 1606. Quelques auteurs prétendent

DEMETRIUS. Letture se répète de Pologne, à sa cour, de czar. Au prince, les de face. De de se retirer dans le Holreusement & Holstein avo Moscovites. qu'il envoye emprunté en me considé grand-duc, i dette en liv Demetrius. lui fut pron 1635. On li les quatre éleva sur de

D E M

val, cette cure le mit en crédit. On lui donna à Suze une maison magnifique. Il eut l'honneur de manger à la table de Darius, & on ne pouvoit obtenir de grace à la cour que par son canal. Démocede, ayant guéri Atosse, fille de Cyrus & femme de Darius, d'un ulcere à la mamelle, il obtint par le crédit de cette princesse d'être envoyé comme espion dans la Grece. A peine y fut-il arrivé, qu'il s'enfuit à Croton & y épousa une fille du fameux lutteur Milon, vers l'an 520 avant J. C.

DÉMOCHARES d'Athènes, étoit neveu de Démofthenes, ou, selon Plutarque, dans la *Vie des dix Orateurs*, fils de sa fille & de Lachés. Timée en a donné une peinture très-désavantageuse, mais Polybe le défend. Athenée fait mention d'une harangue de Démochares contre Philon, ami d'Aristote. Cicéron parle du style de Démochares, au sujet d'un traité qu'il avoit composé sur ce qui s'étoit passé de son tems à Athènes.

DÉMOCHARES, voyez **MOUCHY**.

DÉMOCRITE, naquit à Abdere dans la Thrace, d'un homme qui logea chez lui Xercès dans le tems de son expédition en Grece. Ce prince lui laissa par reconnoissance quelques magges, qu'il chargea de l'éducation du jeune Abdéritain. Ils lui enseignèrent la théologie & l'astrologie. Il étudia ensuite sous Leucippe, qui lui apprit le système des atômes & du vuide. Ce qui ne contribua pas peu à lui déranger la tête. Son goût pour la philosophie le porta à voyager. Il vit les prêtres

D E M 495

d'Egypte, ceux de Chaldée, les sages de Perse, & on prétend même qu'il pénétra jusques dans les Indes, pour conférer avec les gymnosophistes. Ses voyages ne le rendirent ni plus sage ni plus heureux; ils épuisèrent son patrimoine, qui montoit à plus de cent talens. Il fut sur le point d'encourir une note d'infamie comme dissipateur. Voulant prévenir cet opprobre, il alla trouver les magistrats, & leur lut son grand *Diacosme*, qu'il regardoit comme un ouvrage admirable. Ses juges qui n'étoient pas plus physiciens que lui, en furent si charmés, qu'ils lui firent présent de 500 talens, lui érigerent des statues, & ordonnerent qu'après sa mort, le public se chargerait de ses funérailles. On assure qu'il rioit toujours; mais c'étoit un ris de morgue & d'insulte: se croyant le seul sage parmi les hommes, il prétendoit être en droit de se moquer de tous. D'ailleurs, parmi les anciens philosophes, comme parmi les nouveaux, c'étoit à qui se distingueroit, à qui occuperait les regards & les discours du public par des singularités, quelque extravagantes qu'elles pussent être. On voit combien la plupart de ces vieux sages étoient inférieurs à un de leurs collègues (Séneque), qui pour avoir recueilli quelques rayons de la lumière évangélique, débitoit des maximes toutes différentes. *Non conturbat sapiens publicos mores, nec oculos in se vita novitate convertit.* Les Abdéritains à la vue de ce rire continuel, ne doutèrent plus de sa folie, & écrivirent à Hip-

DEM

mander
entendu
gement
en ra-
que l'a-
ppocrate
ne fille,
i Démo-
la salua
fois qu'il
d'après

témoigné par Hippocrate, dans
une Lettre d'Hippocrate à Da-
magete, sur le ris de Démo-
crite. C'est un morceau rare &
singulier.

DEMON ou DEMENETE,
Athénien, fils de la sœur de
Démotthenes, gouverna la
république d'Athènes pendant
l'absence de son oncle, l'an
222 avant J. C. Il étoit 82

D É M

comme Socrate, qui avoit aussi quelque chose de ces qualités, *Scurra atticus.*

DÉMOPHILE, évêque de Berée, joua un grand rôle parmi les Ariens. Le pape Libere ayant été exilé auprès de lui, Démophile lui persuada de souscrire à la formule du second conciliabule de Sirmium; formule dressée avec beaucoup d'art, & qui à la rigueur pouvoit être défendue, comme elle le fut par S. Hilaire. Il se trouva au concile de Rimini, fut placé par ceux de son parti sur le siege de Constantinople, & chassé par l'empereur Théodose. Il mourut l'an 386, après avoir assisté à plusieurs conciles où il avoit toujours soutenu l'erreur avec beaucoup de subtilité.

DEMOPHOON, fils de Thésée & de Phedre. Après l'expédition de Troie, où il s'étoit trouvé, ayant été jeté par la tempête sur les côtes de Thrace, il y épousa Phyllis, fille de Lycurgue, roi de cette contrée.

DÉMOSTHENES, naquit à Athenes, non d'un forgeron, comme Juvenal veut le faire entendre, mais d'un homme assez riche, qui faisoit valoir des forges. Il n'avoit que 7 ans lorsque la mort le lui enleva. Des tuteurs intéressés volerent à leur pupille une partie de son bien, & laisserent perdre l'autre. Son éducation fut entièrement négligée, & la nature fit presque tout en lui. Il se porta de lui-même à l'étude de l'éloquence, en prit des leçons sous Isée & Platon, & profita des traités d'Isocrate qu'il avoit eus en secret. Son premier essai fut contre ses tuteurs. Il plaida

Tome III.

D É M 497

dès l'âge de 17 ans, & les obligea à lui restituer une grande partie de son bien. Une difficulté de prononcer très-remarquable, & une poitrine très-foible, étoient de puissans obstacles à ses progrès. Il vint à bout de les vaincre, en mettant dans sa bouche de petits cailloux, & en déclamant ainsi plusieurs vers de suite & à haute voix, sans s'interrompre, même dans les promenades les plus rudes & les plus escarpées. Pour donner encore plus de force à sa voix, il alloit sur le bord de la mer, dans le tems que les flots étoient le plus violemment agités, & y prononçoit des harangues. C'est ainsi qu'il s'accoutuma au bruit confus, pour n'être point déconcerté par les émeutes du peuple & les cris tumultueux des assemblées. Il fit plus; il s'enfermoit des mois entiers dans un cabinet souterrain, se faisant raser exprès la moitié de la tête, pour se mettre hors d'état de sortir. C'est-là qu'à la lueur d'une petite lampe, il composa ces harangues, chef-d'œuvres d'éloquence, dont les envieux disoient qu'elles sentoient l'huile, mais que la postérité a mises au-dessus de tout ce que nous a laissé l'ancienne Grece. Après avoir exercé son talent dans quelques causes particulières, il se mit à traiter les affaires publiques. Les Athéniens par leur mollesse étoient, pour ainsi dire, devenus les complices de ceux qui vouloient les asservir; il ranima leur patriotisme. Il tonna, il éclata contre Philippe, roi de Macédoine, & inspira à ses concitoyens la haine dont il étoit pénétré.

I i

D É M

résolution
En court,
es publi-
de s'il est
oit mort
u vivant
? Vous
un autre
nduite n.
vant J. C.

niens lui érigèrent une statue
de bronze avec cette inscrip-
tion : *Démofthènes, si tu avois
eu autant de force que d'élo-
quence, jamais Mars le Macé-
donien n'auroit triomphé de la
Grèce...* Son éloquence étoit
rapide, forte, sublime, & d'au-
tant plus frappante, qu'elle pa-
roissoit sans art & naïtre du

D É M

DÉMOSTHENES, vicaire du préfet du prétoire sous Valens, fauteur ardent des Ariens, persécuteur des Catholiques, étoit maître-d'hôtel du même empereur, lorsqu'il s'avisa de critiquer quelques discours que S. Basile faisoit à ce prince. Il lui échappa un barbarisme : *Quoi!* lui dit S. Basile en souriant, *un Démosthenes qui ne fait pas parler l.* Démosthenes piqué lui fit des menaces, & Basile lui répondit : *Mélez-vous de bien servir la table de l'empereur, & non pas de parler de théologie.* Devenu vicaire du préfet, il bouleversa toutes les églises, assembla des conciles d'évêques Ariens, & exerça des vexations horribles contre les soutiens de la bonne cause.

DEMPSTER, (Thomas) gentilhomme Ecossois, né au château de Clifibog en 1579, s'expatria durant les guerres civiles d'Ecosse. Il vint à Paris; mais comme il étoit extrêmement violent, il s'y fit des affaires, & fut obligé de passer en Angleterre. Il revint bientôt à Paris, amenant avec lui une très-belle femme, que ses écoliers lui enleverent à Pise, où il enseigna pendant quelque temps. De là il passa à Bologne, où il professa avec applaudissement jusqu'au 6 septembre 1625, année de sa mort. Dempster étoit jurisconsulte, historien, poète, orateur. On a de lui des ouvrages dans ces différens genres. Le plus célèbre est son *Histoire ecclésiastique d'Ecosse* en XIX livres, imprimée in-4°, à Bologne, en 1627. Elle est littéraire autant qu'ecclésiastique. Il crut honorer sa patrie, de faire naître en Ecosse

D E N 499

une foule d'écrivains étrangers, & il s'honora très-peu lui-même, par ce genre de mensonge historique. On a encore de lui : I. *De Etruriâ regali*, Florence, 1723 & 1724, 2 vol. in-folio; avec un Supplément, par Passeri, Lucques, 1767, in-folio. II. Une édition des *Antiquités Romaines* de Rosin, Paris, 1613, in-fol. avec des additions qui se trouvent à la suite de chaque chapitre, sous le titre de *Paralipomena*.

DENESLE, voyez NESLE (N. de).

DENHAM, (le chevalier Jean) né à Dublin en 1615, montra dans sa jeunesse plus d'inclination pour le jeu que pour l'étude. Son pere, irrité contre lui, le corrigea un peu de son penchant. Le fils écrivit même un *Essai contre le Jeu*, pour preuve de son changement; mais après la mort du pere, il fut plus joueur que jamais. En 1641 il publia une tragédie, intitulée le *Sophi*. Ces prémices de sa veine poétique surprirent d'autant plus, que personne ne s'attendoit à de pareils ouvrages de la part d'un pilier de brelan. Charles II, après son rétablissement sur le trône, le nomma surintendant des bâtimens royaux. Il mourut en 1658, & fut enterré dans l'abbaye de Westminster, auprès de ses confreres Chaucer, Spencer & Cowley. Outre sa tragédie de *Sophi*, on a plusieurs autres Pièces de Poésie, Londres, 1719, in-12, qui lui acquirent beaucoup de réputation. Sa *Montagne de Kooper* est pleine d'idées brillantes, & de descriptions faites d'après nature. La précision & la netteté sont les

D E N

si lui man- suader la vérité de la Religion
Jean-Bap- aux Gentils, soit pour mainte-
hâtelet de nir les nouveaux fideles dans la
ise en Pi- piété. Outre ces écrits qui ne
s en 1765, peuvent nous être connus, nous
ement re- avons de lui plusieurs morceaux
prohibé & intéressans dans le recueil de
de lui un *Lettres édifiantes & curieuses*, &
odique & dans l'*Histoire de la Chine* du
DENVY (S. A. de P. de)

D E N

vrages sont aussi dans la Bibliothèque des Peres.

DENYS, (S.) célèbre évêque de Corinthe au deuxième siècle, avoit écrit plusieurs Lettres. Eusebe en a conservé des fragmens importans.

DENYS, (S.) premier évêque de Paris, fut envoyé dans les Gaules sous l'empire de Dece, vers l'an 240. Il fut honoré de la palme du martyre, & eut la tête tranchée avec ses compagnons Rustique & Eleuthere, l'un prêtre & l'autre diacre, sur la montagne de Mercure, appelée de cet événement le mont des martyrs, & dans la suite des tems *Montmartre* (& jamais *Mons martis*, comme le dit Saint-Foix dans ses romanesques *Essais sur Paris*). » A la montagne de Mer-
 » cure, dit Raoul de Presles,
 » fut mené monseigneur S. De-
 » nys & ses compagnons, pour
 » sacrifier à Mercure, à son
 » temple qui là étoit, & dont
 » apert encore la vieille mu-
 » raille, & pour ce qu'il ne le
 » vout faire, fut ramené lui &
 » ses compagnons jusqu'au lieu
 » où est sa chapelle, & là
 » furent tous décollés; & pour
 » celle, ce mont qui aupara-
 » vant avoit nom le mont de
 » Mercure, perdit son nom,
 » & fut nommé le mont des
 » Martyrs, & encore est «. On
 » confondit très-mal-à-propos
 » ce saint évêque avec Denys
 » l'Aréopagite. Hilduin, abbé de
 » Saint-Denys, fut le premier qui
 » entreprit de prouver dans le
 » neuvième siècle, que l'évêque
 » de Paris étoit le même que
 » l'évêque d'Athènes. Cette opi-
 » nion passa de Paris à Rome par
 » Hilduin; des Romains chez les

D E N 501

Grecs, par Methodius son con-
 » temporain; & de la Grece elle
 » repassa en France, par la tra-
 » duction que fit Anastase de la
 » *Vie de S. Denys*, composée
 » par Methodius. Ce sentiment
 » est aujourd'hui entièrement ré-
 » prouvé, même par les légén-
 » daires, comme on peut le voir
 » dans les Bréviaires de Paris &
 » de Rouen. L'idée que S. Denys,
 » après sa décapitation, avoit
 » porté sa tête entre ses mains,
 » est peut-être l'effet des an-
 » ciennes peintures & statues qui
 » exprimoient de la sorte le genre
 » de son martyre.

DENYS, (S.) patriarche
 » d'Alexandrie, successeur d'He-
 » raclas dans ce siege, l'an 247
 » de J. C., se convertit en lisant
 » les Epitres de S. Paul, lecture
 » qui effectivement ne peut que
 » convaincre & toucher profon-
 » dément les esprits droits, les
 » ames faites pour aimer & goûter
 » la vérité (voyez S. PAUL). Son
 » courage, son zele, sa charité
 » parurent avec éclat pendant les
 » persécutions qui s'élevèrent con-
 » tre son église, sous l'empire de
 » Philippe, & sous celui de Dece
 » l'an 250. Ses vertus ne brillèrent
 » pas moins durant le schisme des
 » Novatiens contre le pape Cor-
 » neille, & dans les ravages que
 » faisoit l'erreur de Sabellius, qui
 » confondoit les trois personnes
 » de la Trinité. Cette hérésie dé-
 » soloit la Pentapole: Denys la
 » foudroya par plusieurs lettres
 » éloquentes. Il fut exilé durant
 » la persécution de Valerien.
 » Dans son exil, dit un histo-
 » rien, le servent pasteur ne se
 » croyoit pas déchargé des far-
 » deaux du siege, dont il avoit
 » été chassé. Il s'informoit très-
 » soigneusement de ce qui s'y

» passoit. Il en munissoit les
 » ouailles, des instructions &
 » des exhortations convenables
 » à leurs besoins. Il attiroit au-
 » près de lui, tantôt une partie
 » du troupeau, tantôt l'autre,
 » pour faire par lui-même tout
 » ce qu'il lui étoit possible; per-
 » suadé que le ministère épisco-
 » pal ne se supplée jamais par-
 » faitement, & que rien ne dis-
 » pense du travail personnel en
 » ce genre, que l'impossibilité
 » la plus absolue. Ayant ré-
 » futé Sabellius, en employant
 » quelques comparaisons qui sem-
 » bloient ne s'accorder pas avec
 » l'unité de nature, il fut aussi-tôt
 » accusé lui-même & obligé de
 » se justifier; ce qu'il fit de la ma-
 » niere la plus satisfaisante, se
 » plaignant de ce qu'on avoit
 » donné à quelques-unes de ses
 » expressions un sens trop littéral
 » & trop étendu. Sur quoi M.
 » l'abbé Pluquet, dans son *Dic-
 » tionnaire des Hérésies*, fait trois
 » réflexions extrêmement im-
 » portantes à l'égard de la doc-
 » trine des anciens Peres sur la
 » Trinité, & que pour cette
 » raison nous rapporterons ici :
 » 1°. Sabellius nioit que le Pere
 » & le Fils fussent distingués,
 » & les Catholiques soute-
 » noient contre lui, que le Pere
 » & le Fils étoient des êtres
 » distingués; les Catholiques
 » par la nature de la question,
 » étoient donc portés à ad-
 » mettre entre les personnes
 » Divines la plus grande distinc-
 » tion possible; puis donc que
 » les comparaisons de Denys
 » d'Alexandrie qui, prises à la
 » lettre, supposent que J. C.
 » est d'une nature différente de
 » celle du Pere, ont été re-
 » gardées comme des erreurs,

» parce qu'elles étoient con-
 » traires à la consubstantialité
 » du Verbe, il falloit que ce
 » dogme fût non-seulement
 » enseigné distinctement dans
 » l'Eglise, mais encore qu'il
 » fût regardé comme un dogme
 » fondamental de la Religion
 » Chrétienne. 2°. Il est clair que
 » les Catholiques soutenoient
 » que le Pere, le Fils & le
 » Saint-Esprit, n'étoient ni des
 » noms différens donnés à la
 » nature Divine, à cause des
 » différens effets qu'elle pro-
 » duisoit, ni trois substances,
 » ni trois êtres d'une nature
 » différente. La croyance de
 » l'Eglise sur la Trinité étoit
 » donc alors telle qu'elle est
 » aujourd'hui, & c'est dans
 » Jurieu (Faydit & le docteur
 » Ehms) une ignorance prof-
 » sère d'accuser l'Eglise Catho-
 » lique d'avoir varié sur ce
 » dogme. 3°. L'exemple de De-
 » nys d'Alexandrie fait voir
 » qu'il ne faut pas juger qu'un
 » Pere n'a pas cru la consub-
 » stantialité du Verbe, parce
 » qu'on trouve dans ce Pere des
 » comparaisons qui, étant pres-
 » sées & prises à la rigueur,
 » conduisent à des conséquen-
 » ces opposées à ce dogme.
 » (voyez CORDEMOI, BULL,
 » PÉTAU). S. Denys mourut en
 » 264, après avoir gouverné l'é-
 » glise d'Alexandrie durant onze
 » ans. De tous ses ouvrages, nous
 » n'avons plus que des *Fragments*
 » & une *Lettre canonique* insérée
 » dans la Collection des Conciles.
 » Son style est élevé; il est pom-
 » peux dans ses descriptions, &
 » pathétique dans ses exhortations.
 » Il possédoit parfaitement le
 » dogme, la discipline & la mo-
 » rale. Aux argumens les plus

forts contre ses adversaires, il joignoit la modération & la douceur. Les Peres du second concile d'Antioche, contre Paul de Samosate, honorèrent sa mémoire : & S. Athanase prit sa défense contre les Ariens.

DENYS, (S.) Romain, successeur de S. Sixte dans le souverain pontificat, gouverna l'Eglise de Rome, l'édifia & l'instruisit pendant dix ans & quelques mois. Il fut placé sur la chaire de S. Pierre le 22 juillet 259, & mourut le 26 décembre 269. Il tint un synode l'an 261, dans lequel il anathématisa l'hérésie de Sabellius, & l'erreur opposée, soutenue depuis par Arius. On trouve dans les *Epistola Romanorum Pontificum* de D. Coustant, in-folio, des Lettres de ce pontife contre Sabellius.

DENYS, (S.) évêque de Milan, défendit au concile de cette ville, en 355, la foi du concile de Nicée. Il eut ensuite la foiblesse de souscrire à la condamnation de S. Athanase; mais ayant réparé sa faute, l'empereur Constance l'envoya en exil en Cappadoce. Il y mourut quelques tems après.

DENYS, surnommé *le Petit* à cause de sa taille, naquit en Scythie. Il passa à Rome, & fut abbé d'un monastere. C'est lui qui a introduit le premier la maniere de compter les années depuis la naissance de J. C., & qui l'a fixée suivant l'époque de l'ere vulgaire, qui n'est pourtant pas la véritable. On a de lui un *Code de Canons* approuvé & reçu par l'Eglise de Rome, suivant le témoignage de Cassiodore, & par l'Eglise de France & les autres latines, suivant celui

d'Hincmar (Jussel donna une édition de ce recueil en 1628). Denys l'augmenta ensuite d'une *Collection des Décrétales des Papes*, qui commence à celles de Sirice, & finit à celles d'Anastase. On a encore de lui la *Version du Traité, de S. Gregoire de Nice, de la Création de l'homme*. Le sens est rendu fidèlement & intelligiblement, mais non pas en termes élégans & choisis. Cassiodore, qui l'a comblé d'éloges, assure qu'il savoit le grec si parfaitement, qu'en jetant les yeux sur un livre de cette langue, il le lisoit en latin, & un latin en grec. Denys mourut vers l'an 540.

DENYS LÆWIS, surnommé *le Chartreux*, natif de Rikel, près de Looz, dans la principauté de Liege, vécut 48 ans chez les Chartreux de Ruremonde, & mourut en 1471, à 69 ans, après avoir servi l'Eglise par son savoir & ses vertus. Son attachement continuél à la contemplation, lui fit donner le nom de *Docteur Extatique*. Il écrivit au pape & à plusieurs princes chrétiens, pour leur apprendre que la perte de l'empire d'Orient étoit un effet de la colere de Dieu, justement irrité contre les fideles. On a de lui un grand nombre d'ouvrages pleins d'instructions salutaires, & d'une onction touchante, mais écrits sans politesse & sans élévation. Eugene IV disoit que *l'Eglise étoit heureuse d'avoir un tel fils*. Denys avoit beaucoup lu, & ne manquoit pas d'érudition dans les choses communes. Il appliquoit heureusement les passages de l'Ecriture. Il étoit sobre & sage dans sa spiritualité, & il n'y

D E N

que dont
avec plus
Les fiens
21 vol.
9, en y
entaires.
Alcoran,
n'est pas
ivres. Le

chair. Cet homme monstrueux mourut à 55 ans, l'an 304 avant J. C., laissant deux fils & une fille sous la régence de sa femme.

DENYS I, tyran de Syracuse, fils d'Hermocrate, de simple greffier devint général des Syracusains, & ensuite leur tyran. Il déclama avec force

D. E N

ordonna qu'on le conduisit aux carrières ; mais à la priere de sa cour, il le fit élargir. Le lendemain il choisit ce qu'il croyoit être ses chef-d'œuvres, pour les montrer à Philoxene. Le poëte, sans répondre un seul mot, se tourna vers le capitaine des gardes, & lui dit : *Qu'on me remene aux carrières.* Cette scene s'est à quelques égards renouvelée de nos jours. On fait que le premier qui a risqué quelque critique sur le Poëme de M. de Saint-Lambert, n'a reçu pour réponse que la prison. Il en résulte que notre philosophie n'est pas plus douce que celle du tyran Denys. Encore étoit-ce un roi qui se vengeoit ainsi de la critique, au-lieu qu'ici c'est un simple académicien. Delà ces vers si connus :

Le bon Clément n'avoit pourtant pas tort ;
 Tout leſeur a droit de vie & de mort
 Sur nos écrits ; dès que du porte-feuille
 Nous les tirons , tant mieux s'il les accueille.
 Mais si chantant en l'honneur des saisons,
 Vous n'offrez même en été que glaçons ;
 Si vos vers plats sont sans goût , sans génie ,
 Si fatigans par leur monotonie ,
 Ils rampent tous sur un plan mal-fondu ,
 Dans un chaos où tout est confondu ,
 Quel droit auroient vos muses meurtrieres ,
 Nouveaux Denys , d'envoyer aux carrières
 Un Philoxene assez déjà puni
 Par l'ennui seul dont l'ouvrage est muni ?
 Pensez - vous donc que le cachot corrige

D E N 505

Un jugement que le bon sens dirige ?
 Et pour avoir engagé le railleur ,
 Votre Poëme en devient-il meilleur ?

Le tyran fut jugé moins sévèrement à Athenes. Il y fit représenter une de ses tragédies pour le concours du prix ; on le déclara vainqueur. Ce triomphe le flatta plus que toutes ses victoires. Il ordonna qu'on rendit aux dieux de solennelles actions de grâces. Il y eut pendant plusieurs jours des fêtes somptueuses à Syracuse. L'excès de sa joie ne lui permit pas de se modérer à table , & il mourut d'une indigestion , après 38 ans de tyrannie, l'an 386 avant J. C. en sa 63^e année. Denys avoit tous les vices d'un usurpateur ; il étoit ambitieux , cruel , vindicatif , soupçonneux. Il fit bâtir une maison souterraine environnée d'un large fossé , où sa femme & ses fils n'entroient qu'après avoir quitté leurs habits , de peur qu'ils n'eussent des armes cachées. Il portoit toujours une cuirasse. Son barbier lui ayant dit que sa vie étoit entre ses mains , il le fit mourir , & se vit réduit à se brûler lui-même la barbe. Son impiété n'est pas moins connue que sa méfiance. Il dépouilloit les temples & les statues des dieux , en essayant de justifier ses rapines par de bons mots : mais ces violences quoiqu'exercées à l'égard d'un faux culte , n'en décelent pas moins une ame scélérate & irréligieuse , digne de la colere du vrai Dieu , qui souvent a châtié le sacrilege même parmi les païens. Voyez PTOLOMÉE Philadelphe.

D E N

umé le 1723, à Paris, 2 vol. in-4°.
du pré- Il y en a eu une aussi vers le
n à sa même tems par le P. le Jai.
: Dion Jéuite. Elles ont chacune leur
ofophe mérite particulier, mais dans
; il faut un genre différent. Les écri-
res im- vains anciens & modernes qui
e cœur ont fait mention de Denys,
i Dion, reconnoissent en lui, suivant le
e à un P. le Jai, un génie facile, une
a ven- érudition profonde, un discernement

ecclésiastiques, & obtint par-là la levée des censures, dont les évêques l'avoient frappé pour les avoir violées. Ce prince, ami des lettres, établit l'an 1290 une université à Lisbonne, qu'il transféra en 1308 à Coimbre; les privileges qu'il lui accorda, y attirerent un grand nombre de savans. Ce fut alors que la langue Portugaise commença à prendre une forme régulière. Les villes de Portugal étoient pour la plupart en mauvais état; Denys s'appliqua à les réparer & à les embellir. L'an 1312, il fonda celle de Montréal. Les Templiers ayant été abolis, il obtint du pape l'an 1319, la réunion des biens qu'ils possédoient en Portugal, à l'ordre militaire du Christ qu'il venoit de fonder. En 1320, il fut obligé de prendre les armes pour réduire Alfonso son fils, qui avoit soulevé une partie de la nation contre lui. La reine Elisabeth, qui est honorée d'un culte public, ménagea en 1322 un accommodement entre son fils & le roi son époux; mais cette paix ne fut point solide, & la division recommença dès l'année suivante. La reine se rendit encore médiatrice; & réussit en 1324 à réconcilier de nouveau le pere avec le fils. Ces chagrins domestiques altérèrent tellement la santé du roi, qu'il mourut le 7 janvier 1325.

DENYS DE CARAX, ou le *Periezete*, géographe, né à Carax dans l'Arabie-Heureuse, auquel on attribue une *Description de la Terre* en vers grecs. Les uns, entr'autres Vossius, le font vivre du tems d'Au-

guste; mais Scaliger & Saumaïse le reculent jusqu'au regne de Sévere ou de Marc-Aurele; & cette opinion paroît la mieux fondée. Son ouvrage est imprimé à Oxford, 1697, 1704 & 1710, in-8°. L'édition de 1710 est plus ample; mais il y a des cartes dans celle de 1704, qui ne sont ni dans l'édition de 1697, ni dans celle de 1710. On en a une autre édition en grec & en latin, par T. le Fèvre, Saumur, 1676, in-8°.

DENYS, (Jean-Baptiste) médecin ordinaire du roi, mort l'an 1704 à Paris sa patrie, où il professa la philosophie & les mathématiques avec distinction. Il tenoit chez lui des *Conférences* sur toutes sortes de matieres, qui ont été imprimées in-4°. Ces Conférences commencerent en 1664, & continuoient encore en 1672. On trouve dans ces mémoires beaucoup de choses curieuses, mais aussi beaucoup d'imaginations empyriques. Il a encore donné en 1668 deux *Lettres*, in-4°, dont l'une a pour objet plusieurs expériences de la transfusion du sang, faites sur des hommes; l'autre roule sur une folie guérie par la transfusion. Il étoit grand partisan de cette pratique; mais elle fut défendue par un arrêt du parlement, informé des mauvais effets qu'elle avoit produits. *Voyez* LIBAVIUS.

DENYS, (Pierre) né à Mons en 1658, manifesta dès sa jeunesse son goût pour les arts, & en particulier pour le travail du fer. Il se perfectionna à Rome & à Paris jusqu'en 1690, année dans laquelle il se consacra à Diou dans l'or-

D E P

nalité de
si qu'on
engagent
garder
s'occu-
es supé-
& mé-
pables).
ins dans

de la conformité avec la vo-
lonté de Dieu ; au haut du ta-
bleau, des Anges promettent pit-
toresquement cette épigraphe :
Fiat voluntas tua sicut in celo
& in terrâ.

DEPARCIEUX, voy. PAR-
CIEUX.

DERCETIS ou ATERGATIS,
déesse qui s'étoit renfermée de

DER

docteur en théologie, que l'université d'Oxford lui envoya sans exiger de lui aucune des formalités accoutumées. Ces deux écrits font le précis des sermons qu'il avoit prêchés en 1711 & en 1712. La Religion y est prouvée par les merveilles de la nature. On a encore de lui plusieurs autres ouvrages dans les *Transactions philosophiques*.

DERODON, voy. RODON.

DERRAND, (François) né en 1588 dans le pays Messin, entra chez les Jésuites avec le talent de mathématicien & d'architecte. C'est sur ses dessins & ses plans qu'a été bâtie l'église de S. Louis, rue S. Antoine à Paris. Il mourut à Agde en 1644. On a de lui : *Architecture des Voûtes*, Paris, 1643, in-fol. C'est la meilleure édition; les planches sont usées dans les éditions postérieures. C'est le fonds de l'ouvrage que la Rue a publié en 1728, sous le titre de *Traité de la coupe des Pierres*.

DES-ACCORDS, voyez TABOUROT.

DES-ADRETS, voyez ADRETS (François de Beaumont des).

DESAGULIERS, (Jean-Théophile) né à la Rochelle en 1683, étoit fils d'un ministre protestant. A la révocation de l'édit de Nantes, son pere passa en Angleterre. Le jeune Desaguliers, après avoir étudié à Oxford, vint faire à Londres des cours de physique expérimentale, qui lui ouvrirent les portes de la société royale. Après avoir passé quelques années en Hollande, il retourna en Angleterre, où il

DES 509

reçut un honoraire annuel de 300 livres sterlings. A la dextérité de la main, Desaguliers joignoit l'esprit d'invention, & c'étoit tous les jours quelque nouvelle machine. Il mit ses leçons en ordre, & les publia sous le titre de *Cours de Physique expérimentale*, en 2 vol. enrichis d'un grand nombre de figures. La fin de sa vie fut malheureuse. Il perdit, dit-on, le jugement. Il s'habilloit tantôt en arlequin, tantôt en gilles; & c'est dans ces accès de folie qu'il mourut en 1743, âgé de 60 ans.

DESAULT, (Pierre) docteur en médecine, très-versé dans la théorie & heureux dans la pratique, publia en 1733, in-12, à Bordeaux sa patrie, une *Dissertation sur les Maladies vénériennes*. Il avoit embrassé le système de Deidier (voyez cet article).

DES-AUTELS, voyez AUTELS.

DES-BARREAUX, voyez BARREAUX (Jacques Vanlée seigneur des).

DESBILLONS, (François-Joseph Terrasse) né à Châteauneuf-sur-le-Cher, dans le diocèse de Bourges, le 25 janvier 1711, entra chez les Jésuites en 1727. Il enseigna pendant 5 ans les basses classes, & pendant 6 la rhétorique à Caen, à Névers, à la Fleche, à Bourges. Envoyé par ses supérieurs au collège de Louis-le-Grand à Paris, pour faire imprimer ses *Fables*, il y passa environ 15 années, jusqu'en 1762, où il survint un si grand changement dans son état. Lorsque les Jésuites furent obligés de quitter la France, le P. Desbillons

DES

onorable
de l'élec-
te éclairé
mna une
de Man-
pension
rgent de
19 mars
toit très-
fic non-

à Glas-
bourg, à
Manheim,
à Paris, &c.
Il existe
une traduc-
tion fran-
çoise de
ces Fables,
faite par
l'auteur-
même, &
imprimée
à Manheim
avec le
texte à
côté, en
1769, 2
vol. in-8°.
C'est
l'ouvrage
qui a fait
le plus
d'honneur
au P. Des-
billons. Les
connoisseurs
les jugent
dignes de

Sicari; 1780, in-8°. Outre le mérite de l'exactitude & de la restitution du texte primitif, cette édition est recherchée par la savante Dissertation qui est à la tête, & qui rend cet ouvrage à Thomas-à-Kempis son véritable auteur (voyez le *Journ. hist. & litt.*, 1 mai 1781, p. 326, & les articles AMORT, NAUDÉ, KEMPIS). V. *Phædri Fabularum Æsopiarum libri quinque, cum notis & emendationibus*, Fr.-Jof. Desbillons, ex ejus commentario pleniorè desumptis; Manheim, 1786, in-8°: édition digne de figurer à côté de celle que le P. Brotier nous a donnée du même Phèdre. Le *Commentaire* dont ces notes sont tirées, est encore en manuscrit. VI. *Ars bene valendi*, &c. à Heidelberg, de l'imprimerie de Wiefen, 1788, 68 pag. in-8°. Les grâces simples & faciles de la bonne latinité se montrent dans ce poëme qui est écrit en vers iambiques. Le poëte y donne toutes sortes de préceptes d'un régime salutaire. On y trouve une longue tirade contre l'usage du café, du thé & du chocolat, qu'il proscriit presque entièrement; ainsi qu'une digression pathétique sur la décadence de la langue latine, que l'auteur attribue à la philosophie du jour. Il croit cependant que l'Eglise Catholique ayant adopté cet idiome, & en ayant fait son langage propre, il ne peut entièrement s'éteindre, & qu'il durera autant que l'Eglise elle-même :

*Evolvere omnia, singulaque perstringere
Nec ratio nec fas tempore hoc
misero sinant,*

*Quo nova scelestis hominibus philosophis,
Vel cæca potius mentium perverfitas
Incubuit; & dum violat imperii
sacram
Auctoritatem, ac Religionem patriam
Exterminare patriciali cupit
Furore, Musas propè simili odio
studet
Perdere latinas, & aboiere funditus:
Frustra: vigebit usquæ, quam fecit Dei
Ecclesia sibi propriam, Latinitas.*

Le P. Desbillons a laissé plusieurs ouvrages dans son portefeuille. Il avoit composé une histoire de la langue latine; & certainement elle doit être excellente, puisqu'il ne savoit le latin mieux que lui. On parle aussi de quelques pièces dramatiques, écrites dans cette langue.

DESBOIS, (François-Alexandre-Aubert de la Chesnaye) né à Ernée dans le Maine, près de Mayenne, le 17 juin 1699, se fit capucin, ne persévéra point dans sa vocation, & rentra bientôt dans le monde. N'ayant pas de fortune, il travailla pour vivre; mais son travail se borna presque toujours à des compilations, qui ne l'empêcherent pas de mourir à l'hôpital, le 29 février 1784. En voici l'énumération : I. *Le parfait Cocher*, 1744, in-12. II. *Dictionnaire militaire*, 1758, 3 vol. in-8°. III. *Dictionnaire d'Agriculture*, 1751, 2 vol. IV. *Dictionnaire des Animaux*, 1759, 4 vol. in-4°. V. *Dictionnaire géographique de la Noblesse*, 1773 &

DES

ol. in-4°. maladie de poitrine en 1771, âgé
 let, qui d'environ 40 ans. On a encore
 hoix, & de lui des romans, dont le plus
 les n'est connu est intitulé : *De tout un*
 leur in- peu. C'est un salmigondis de
 historique contes, qui prouve la frivolité
 s, 1767, de l'auteur. Il y a aussi des vers
 tionnaire qui ne valent pas mieux. Son
 ol. in-8°. *Histoire du marquis de Solanges,*
 derniers & celle des *Filles du 18^e siècle,*
 e dans le ont eu quelques succès éphé-

ner ; des connoissances puisées dans lui-même plutôt que dans les livres ; beaucoup d'ardeur pour combattre les préjugés. La philosophie péripatéticienne triomphoit alors en France ; il étoit dangereux de l'attaquer. Descartes se retira près d'Égmont en Hollande, pour n'avoir aucune espèce de dépendance qui le forçât à la ménager. Pendant un séjour de 25 ans qu'il fit dans différens endroits des Provinces-Unies, il se fit quelques enthousiastes & plusieurs ennemis. L'université d'Utrecht fut Cartésienne dès sa fondation, par le zèle de Renneri & de Regis, tous deux disciples de Descartes. Mais Voetius ayant été fait recteur de cette université, y défendit d'enseigner les principes du philosophe François. Voetius attaqua sur-tout une nouvelle preuve de l'existence de Dieu, imaginée par Descartes, d'une manière plus subtile que solide ; mais qui ne prouvoit point du tout comme Voetius le prétendoit, que le philosophe François rejettoit celles qui étoient meilleures. » Il est vrai cepen-
 » dant, dit un auteur impar-
 » tial, qu'il y avoit une espèce
 » d'imprudenc de raffiner dans
 » une matière si grave & si
 » solidement prouvée ; & que
 » si l'on jugeoit de l'esprit de
 » Descartes précisément par
 » cette subtilité, on seroit porté
 » à croire qu'il cherchoit moins
 » la vérité que la nouveauté ;
 » qu'il avoit plus de talens
 » pour démolir que pour éta-
 » blir ». Descartes ne trouva
 pas moins d'obstacles en Angleterre, & ce fut ce qui l'em-
 pêcha de s'y fixer dans un

Tome III.

voyage qu'il y fit. Il vint quel-
 que temps après à Paris. On lui
 assigna une pension de 3000
 livres, dont il eut le brevet,
 sans en rien toucher ; ce qui lui
 fit dire en riant, *que jamais par-
 chemin ne lui avoit tant coûté.* La
 reine Christine souhaitoit depuis
 long-tems de le voir. Chanut,
 ambassadeur de France en Suede,
 fut chargé de cette négociation,
 dans laquelle il eut d'abord de
 la peine à réussir. Descartes,
 tout philosophe qu'il étoit, redou-
 toit les frimats du Nord.
 » Un homme né dans les jar-
 » dins de la Touraine (écri-
 » voit-il au négociateur) &
 » retiré dans une terre où il
 » y a moins de miel à la vé-
 » rité, mais peut-être plus de
 » lait que dans la terre promise
 » aux Israélites, ne peut pas
 » aisément se résoudre à la quit-
 » ter, pour aller vivre au pays
 » des ours, entre des rochers
 » & des glaces ». *Je mets,*
 dit-il ailleurs, *ma liberté à si*
haut prix, que tous les rois du
monde ne pourroient me l'acheter.
 Il céda cependant aux sollici-
 tations, peut-être à des espé-
 rances, & se rendit à Stock-
 holm. Christine lui fit un accueil
 privilégié, & le dispensa de tous
 les assujettissemens des courti-
 sans. Elle le pria de l'entretenir
 tous les jours à 5 heures du
 matin dans sa bibliothèque. Elle
 voulut le faire directeur d'une
 académie qu'elle songeoit à
 établir, avec une pension de
 3000 écus. Enfin elle lui marqua
 tant de considération, que lors-
 qu'il mourut en 1650, on pré-
 tendit ridiculement que les gram-
 mairiens de Stockholm, jaloux
 de la préférence qu'elle don-
 noit à la philosophie sur les lan-
 ges

K 5

DES

é par le
philosophe.
étoit un
maniere
un climat
sa patrie.
n France,
, par les
étaire du
rer dans

On trouve parmi ses Lettres
un petit ouvrage latin, intitulé:
Censura quarundam Epistolarum
Balzacii : Jugement sur quel-
ques Lettres de Balzac, où l'on
voit qu'il n'étoit pas sans attrait
pour les belles-lettres ; mais la
philosophie réprima cette in-
clination & le posséda tout en-
tier. » Il n'a pas été aussi loin

DES

relle dans celle d'Angers, pendant plusieurs années. Le célèbre P. Lami de l'Oratoire, qui enseignoit alors dans cette ville, fut la victime de son attachement au Cartésianisme; on l'exila à S. Martin de Miséré, au diocèse de Grenoble. Le général de l'Oratoire défendit à tous les professeurs de sa congrégation, d'enseigner la nouvelle philosophie. Cette quelle fit naître plusieurs écrits oubliés à présent. L'éloge de Descartes par M. Thomas, a remporté le prix à l'académie françoise en 1765. On peut voir aussi sa *Vie* par Baillet; mais l'historien est souvent admirateur & quelquefois enthousiaste, quelque froid qu'il soit d'ailleurs.

DESCARTES, (Catherine) morte à Rennes en 1706, niece du célèbre philosophe, soutint dignement la gloire de son oncle par son esprit & son savoir. Un bel-esprit a dit d'elle, que *l'esprit du grand René étoit tombé en quenouille*. Elle écrivoit assez bien en vers & en prose. On a d'elle : *L'Ombre de Descartes*, & *la Relation de la mort de Descartes*; deux pieces, dont la dernière, mêlée de prose & de vers, est écrite d'une manière ingénieuse, naturelle & délicate.

DESCHAMPS, voyez CHAMPS (François-Michel-Christien).

DESCHAMPS, (Jacques) docteur de Sorbonne, curé de Dangu, né à Virunmerville, diocèse de Rouen, le 6 mars 1677, mort le 3 octobre 1759, eut les vertus & les connoissances de son état. On a de lui

DES 515

une *Traduction* nouvelle du prophete *Isaïe*, qui eut un certain succès, & qui essuya quelques critiques. Elle parut en 1760, in-12. Il avoit un zele extraordinaire pour l'éducation de la jeunesse; les jeunes plantes, cultivées sous ses yeux, porterent des fruits précieux à la Religion & à l'état.

DESERICIUS, (Joseph-Innocent) né à Neytra en 1702, d'une famille noble Hongroise, religieux de l'ordre des Ecoles-Pies, enseigna avec distinction la théologie à Raab; fut supérieur de plusieurs maisons de son ordre; & passa ensuite à Rome, où il fut fait assistant du général. Là, il consacra toutes ses heures de loisir à fouiller dans les bibliothèques, sur-tout dans celle du Vatican, & à amasser des matériaux pour les ouvrages qu'il méditoit. Benoît XIV l'envoya en qualité de légat en Valachie, auprès de l'hospodar Constantin Maurocordato; il n'eut pas la satisfaction de réussir dans sa commission. De retour en Hongrie, il se retira à Watzzen, où libre de tous soins, il se consacra entièrement à l'étude. Il mourut l'an 1765. Il a laissé : I. *De existentia Purgatorii*, Raab, 1738, in-8°. II. *De initiis ac majoribus Hungarorum*, Bude, 1748-1760, 5 vol. in-fol. III. *Hist. Episcopatus Vaciensis*, 1763. Ouvrages d'une grande érudition, mais qui manquent quelquefois de critique comme l'a démontré George Pray, Jésuite, dans ses *Annales veteres Hunnorum*.

DEFONTAINES, voyez FONTAINES (Pierre-François Guyot des).

DES

MAIL- vrages, la plupart manuscrits.
du Croisic Il écrivit beaucoup sur l'Eucharistie. Il vouloit trouver quelque maniere d'expliquer ce mystere ineffable, suivant les principes de la philosophie. Il vouloit mieux l'adorer humblement selon les principes de la foi. C'est ce qu'il fit, lorsque ses supérieurs lui eurent fait

DES

1703. On a de lui un ouvrage intitulé : *Les Gasconismes corrigés*, in-8°, dont on a donné en 1769 une nouvelle édition. C'est une satire contre les Gascons. Desgrouais avoit eu des disputes avec l'abbé des Fontaines, contre lequel il publia des brochures aujourd'hui oubliées, parce qu'elles n'avoient pas cette dose de raison qui fait survivre les ouvrages aux auteurs.

DESHAYS, (Jean-Baptiste-Henri) peintre, né à Rouen en 1720, mort en 1765, avoit reçu de la nature ces rares dispositions qui donnent les plus belles espérances, & il y répondit parfaitement. Ses principaux ouvrages sont : I. *L'Histoire de S. André*, en 4 grands tableaux, qu'il fit pour sa patrie; les *Aventures d'Hélène*, en 8 morceaux, pour la manufacture de Beauvais; la *Mort de S. Benoit*, pour Orléans; la *Délivrance de S. Pierre*, pour Versailles; le *Mariage de la Vierge*; la *Résurrection du Lazare*; la *Chasteté de Joseph*; le *Combat d'Achille contre le Xanthe & le Simois*, &c. : ouvrages dont la plupart ont été exposés & généralement applaudis au salon en 1761 & 1763.

DESHOULIERES, voyez HOULIERES.

DESJARDINS, (Martin-Bogaert, connu sous le nom de) célèbre sculpteur de Breda, exerça ses talens en France. Le monument de la place des Victoires à Paris est de lui. Plusieurs églises de cette capitale ont ornées de ses ouvrages. La statue pédestre de Louis XIV sur la place de Bellecour à Lyon, passe pour être son chef-d'œuvre.

DES 517

vre. Il mourut le 2 mai 1694.

DESIDERIUS, frere du tyran Magnence, obtint de ce prince le titre de César vers l'an 351. Il seconda son frere dans sa bonne & sa mauvaise fortune, & le suivit à Lyon, où il s'étoit retiré après avoir été chassé de l'Italie. Magnence, ne voulant pas survivre à ses défaites, se tua en août 353. Ce barbare usurpateur avoit, dit-on, ôté auparavant la vie à sa mere, & il est certain qu'il perça Desiderius de plusieurs coups. Celui-ci étant guéri de ses blessures, alla se jeter aux pieds de Constance, qui, à ce qu'on croit, lui conserva la vie.

DESIDERIUS, voyez DIDIER.

DESIRÉ, (Artus) prêtre animé du zele le plus ardent contre le Calvinisme; mais qui n'avoit pas le talent de le combattre avec esprit; entra dans la Ligue, & fut arrêté en 1561, comme il étoit sur la Loire pour se rendre auprès de Philippe II, roi d'Espagne. Quelques Ligueurs l'avoient chargé d'une requête à ce prince, pour le prier de venir au secours de la Religion catholique, que l'on croyoit prête à périr en France. Desiré fut condamné par le parlement à une amende-honorable, & à 5 ans de prison chez les Chartreux. Ses ouvrages, qui sont en grand nombre, ont des titres singuliers, assortis à l'esprit de son siècle; & les bonnes raisons qu'ils renferment, ne sont pas exposées avec la gravité & la dignité convenables.

DESLANDES, (André-François Bourreau) né à Ponthery en 1690, commissaire

DES

Roche- in-12 ; ils renferment quelques
adémie morceaux assez intéressans ,
rut en propres à perfectionner ces deux
r retiré sciences. IV. *Histoire de Con-
mplois. stance, ministre de Siam*, 1755 ,
lus utile in-12 : roman calomnieux &
mettre dicté par la haine du Christia-
penfer. nisme. V. *Voyage d'Angle-
homme terre*, 1717, in-12. VI. *Des
urs d'un Poésies latines*, qui n'ont pas le

DES

croiyoit être contre le 15^e canon du concile d'Auxerre, qui dit : *Non licet mortuum super mortuum mitti*. Il faut convenir qu'aujourd'hui sur-tout on a trop peu de respect pour ces pauvres restes de l'humanité chrétienne (voyez le *Journ. hist. & lit.*, 1 mai 1788, pag. 3 & suiv.). On a de lui un grand nombre d'ouvrages écrits d'un style dur, mais l'érudition y est versée à pleines mains. Les principaux sont : I. *Discours ecclésiastiques contre le Paganisme du Roi-Boit*, 1664 ; réimprimés en 1670, in-12, sous le titre de *Traité singulier & nouveau contre le Paganisme du Roi-Boit*. Il s'éleve fortement, mais non sans quelque ridicule, contre le gâteau des rois & la seve. Bar-thélemi, avocat de Senlis, fit une longue *Apologie du Banquet des Rois*, 1664, in-12. La vérité est que ces usages populaires, quand même leur antique origine seroit un peu suspecte, sont très-innocens & en eux-mêmes & dans l'esprit de ceux qui les pratiquent. Et c'est depuis que ces divertissemens de famille ont fait place à des réjouissances de parade & de corruption, que les mœurs sont si étrangement changées. II. *Lettre ecclésiastique, touchant la sépulture des Prêtres*. L'auteur combat contre ceux qui prétendent que les prêtres, comme les laïcs, doivent être enterrés la face & les pieds tournés vers l'autel. III. *Un Traité de l'ancien droit de l'Evêché de Paris sur Pontoise*, 1694, in-8°. IV. *Défense de la véritable dévotion envers la Ste Vierge*, 1651, in-4°. Au reste Deslyons, à ses singularités

DES 519

près, étoit un homme très-estimable, savant, passionné pour les anciens usages de l'Eglise, ne désirant que de les voir rétablir, prêchant autant par son exemple que par ses discours, & pratiquant la vertu avant que de l'enseigner.

DESLYONS, (Antoine) Jésuite, né à Béthune, & mort à Mons le 11 juillet 1648, a laissé des Poésies, imprimées à Anvers, 1640, & postérieurement à Rome & à Prague. Ces Poésies au jugement des journalistes de Trévoux (janvier 1704, p. 63) ne sont point inférieures à celles du P. Hoffsch. Il a donné plus de liberté à sa versification & limité la vivacité féconde d'Ovide.

DESMAHIS, (Joseph-François-Edouard de Corsembleu) né à Sualy-sur-Loire en 1722, mort le 25 février 1761, dans la 38^e année de son âge. Il donna, dès sa jeunesse, des preuves de la délicatesse de son esprit. On a de lui des *Ouvrages divers*, recueillies en 1763 & 1775, in-12. Une poésie légère, une versification aisée, des éloges & des traits de satyre assez bien tournés : voilà les caractères de ce recueil. On y trouve quelquefois aussi des moralités excellemment exprimées, d'une manière propre à en rendre l'impression agréable & profonde; telle que la suivante :

Le monde est un tyran dont je fais
mon esclave,
Du poids de sa censure accablant qui
le craint,
Il se laisse enchaîner par celui qui le
brave.

Il a paru en 1777 une édition.

DES

es d'a- un discours, qu'on trouve dans
ec son le *Journal de Saint-Amour*. Son
2 vol. attachement aux idées de l'é-
Gros- vêque d'Ypres, lui attira des
Pierre) disgraces méritées. On le cher-
étoit cha pour le conduire à la Bas-
ministre tille; mais il échappa, & se
bonne dans la maison du duc de Lian-
court, un des plus ardens dé-

D E S

DESMARETTES ; voyez BRUN.

DESMARQUETS, (Charles) procureur au Châtelet, mort à Paris le 21 mars 1760, âgé de 62 ans, est connu par un ouvrage utile aux praticiens. Il est intitulé : *Style du Châtelet de Paris*, 1770, in-4°.

DESMOLETS, (Pierre-Nicolas) bibliothécaire de la maison de l'Oratoire, rue S. Honoré, mort le 26 avril 1760, dans la 83^e année de son âge, à Paris sa patrie, s'attacha particulièrement à l'histoire littéraire, & eut un nom en ce genre. Son principal ouvrage est une continuation des *Mémoires de Littérature de Sallengre*, Paris, 1726-1732, 11 vol. in-12 (l'abbé Goujet a eu part à cet ouvrage, qui renferme quelques morceaux curieux). Il fut l'éditeur du traité *De tabernaculo fœderis du P. Lami*, & de divers autres livres. Voyez POUJET.

DESPAÛTERE, (Jean) grammairien Flamand. Il enseigna les belles-lettres à Louvain, à Bois-le-Duc, à Berg-St-Vinox, & enfin à Comines, où il mourut en 1520. Il laissa des *Rudimens*, une *Grammaire*, une *Syntaxe*, une *Profodie*, un *Traité des Figures & des Tropes*, imprimés en un vol. in-fol. sous le titre de *Commentarii Grammatici*, chez Robert Etienne, en 1537. Ces ouvrages étoient autrefois dans tous les colleges; mais depuis qu'on en a fait de plus méthodiques, ils ne sont plus consultés que par les savans. Ils sont excellens pour entendre le fonds de la latinité. Le *Despautere* de Robert Etienne est bien différent des

D E S 521

Despautere châtres & mutilés, tels qu'on les avoit accommodés pour les écoliers.

DESPEISSES, (Antoine) né à Montpellier en 1595, exerça d'abord la profession d'avocat au parlement de Paris, & ensuite dans sa patrie. Il s'occupa pendant quelque temps de la plaidoirie; mais un petit accident la lui fit abandonner. Comme il étoit à l'audience, il se jeta dans les digressions, suivant l'usage de son temps, & se mit à discourir longuement sur l'Ethiopie. Un procureur qui étoit derrière lui, se mit à dire : *Le voilà dans l'Ethiopie, il n'en sortira jamais*. Ces paroles le troublèrent, & il ne voulut pas plaider davantage. Il mourut en 1658, à 64 ans. Ses *Œuvres* ont été imprimées plusieurs fois. La dernière édition est de Lyon, 1750, en 3 vol. in-fol. » Cet auteur, dit M. Bretonnier, est très-louable par son grand travail, mais il l'est très-peu par son exactitude. Ses citations ne sont ni fidelles ni justes; il ne laisse pas pourtant d'être un bon répertoire ».

DESPEISSES, (Jacques) voyez FAYE.

D'ESPENCE, voyez ESPENCE (Claude d').

DESPERIERS, voyez PERRIERS.

DESPINS, voyez FINS.

DESFORTES, voyez PORTES (Philippe des).

DESPORTES, (François) né en Champagne en 1661, manifesta ses talens pour la peinture durant une maladie. Il étoit au lit, il s'ennuyoit; on lui donna une estampe qu'il s'amusa à dessiner, & cet essai

DES

de l'em- voir les associer à ceux d'Eu-
pfa, & rope, & un Catalogue de toutes
découvert les plantes que l'auteur a dé-
à Paris couvertes à Saint-Domingue,
de doux avec leurs noms françois, ca-
révé par raïbes, latins, & leurs diffé-
t aisées. rens usages; enfin des Mé-
les gro- moires ou Dissertations sur les
es fleurs, principales plantations & ma-
des pay- nufactures des îles, le sucre,
révéf le café, le cacao, l'indigo, le

D E S

DESTIN, divinité allégorique qu'on fait naître du Chaos. On le représente tenant sous ses pieds le globe de la terre, & dans ses mains l'urne dans laquelle est le sort des hommes. On croyoit ses arrêts irrévocables, & son pouvoir si grand, que tous les autres dieux lui étoient subordonnés.

DESTOUCHES, (André Cardinal) né à Paris en 1672, mort en 1749, accompagna le P. Tachard, Jésuite à Siam, avec le dessein d'entrer dans la société après ce voyage. De retour en France, son goût changea, & il prit le parti des armes. Ce fut au service qu'il sentit éclore ses talens pour la musique; il le quitta pour s'y livrer tout entier. Il se fit bientôt une grande réputation par son opéra d'*Iffé*. Le roi le goûta tellement, qu'il le gratifia d'une bourse de 200 louis, en ajoutant » que ce n'étoit qu'en » attendant, & que depuis Lulli » aucune musique ne lui avoit » fait autant de plaisir que la » sienne ». Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il ignoroit la composition, lorsqu'il fit cette pièce. Il apprit ensuite les règles; mais elles refroidirent son génie; & ses autres ouvrages n'égalèrent point *Iffé*. Destouches mourut surintendant de la musique du roi, & inspecteur général de l'académie royale de musique, avec une pension de 4000 livres.

DESTOUCHES, (Philippe Néricault) né à Tours en 1680, élevé au college des Quatre-Nations à Paris, volontaire dans un régiment d'infanterie, quitta le service pour s'attacher au marquis de Puyfieux, am-

D E S

523

bassadeur auprès du Corps Helvétique. Ses productions dramatiques le firent connoître au régent. Ce prince sachant qu'il possédoit la connoissance des intérêts des cours, l'envoya à Londres en 1717 avec l'abbé du Bois, pour l'aider dans ses négociations. Il y passa 7 ans en servant la France avec zele. Le duc d'Orléans étant mort, Destouches n'eut que le foible plaisir de se figurer la fortune qu'il auroit pu faire, si ce prince avoit vécu. Fortoiseau proche Melun lui parut une solitude propre à lui faire oublier la fortune & ses caprices. Il l'acheta, & y cultiva jusqu'à la fin de ses jours l'agriculture & les muses. La cardinal de Fleury voulut l'en tirer, pour l'envoyer à Pétersbourg. Le poète refusa cette ambassade. Il mourut en 1754. Son fils a dirigé l'édition des Œuvres de son pere, faite au Louvre en 4 vol. in-4°, 1757, par ordre de Louis XV. Elles ont été depuis réimprimées en 10 vol. in-12. » On ne trouve pas dans » les pièces de Destouches, » dit un auteur qui l'a beaucoup connu, la force & la » gaîté de Regnard; encore » moins les peintures naïves du » cœur humain, ce naturel, » cette vraie plaisanterie, cet » excellent comique qui fait le » mérite de Moliere; mais il n'a » pas laissé de se faire de la » réputation après eux. Il a » du moins évité le genre de » la comédie languoureuse, de » cette espece de tragédie bourgeoise qui n'est ni tragique » ni comique: monstre né de » l'impuissance des auteurs, & » de la satiété du public après

» les beaux jours du siècle de Louis XIV ». Un éloge propre aux Comédies de Destouches, c'est qu'elles sont plus éloignées de la licence & de la lubricité théâtrale, que toutes celles qui sont recherchées avec ardeur par la frivolité & la corruption du siècle. *Voyez* MOLIÈRE, REGNARD &c.

DETRIANUS, célèbre architecte sous Adrien, rétablit le Panthéon, la basilique de Neptune, les bains d'Agrippine, &c. Son chef-d'œuvre fut le *Môle* ou le *Sépulcre d'Adrien*; & le *Pont-Elien*, que l'on nomme aujourd'hui le *Pont St-Ange*.

DEVAUX, (Jean) chirurgien, né à Paris en 1649, mort en 1729, enrichit le public d'un grand nombre d'ouvrages, écrits purement en françois, & assez élégamment en latin. I. *Le Médecin de soi-même, ou l'Art de conserver la santé par l'instinct*, in-12; peu commun, quoique souvent imprimé. II. *L'Art de faire les rapports en chirurgie*, en 1703, in-12, réimprimé plusieurs fois. L'auteur enseigne la pratique, les formules & le style les plus en usage parmi les chirurgiens commis aux rapports. III. Plusieurs Traductions: du *Traité de la Maladie vénérienne de Musitan*; de l'*Abrégé anatomique de Heister*; des *Aphorismes d'Hippocrate*; de la *Médecine de Jean Alleine*. IV. *Index funereus Chirurgicorum Parisiensium, ab anno 1315, ad annum 1714*, même année, à Trévoux, in-12. Devaux ne manquoit ni d'esprit, ni de connoissances; mais il embrassa trop d'objets, & il ne connut

pas ses forces en traitant certaines matieres.

DEUCALION, roi de Thessalie, fils de Prométhée & de Pandore, épousa Pyrrha, fille d'Epyméthée son oncle. Jupiter n'épargna que ces deux époux dans le déluge universel. Ils ressusciterent le genre-humain, & repeuplerent le monde, en jetant derriere eux des pierres, ainsi que l'oracle de Thémis leur avoit prédit. Les pierres de Deucalion furent changées en hommes, & celles de Pyrrha en femmes. Cette fable de Deucalion est fondée, comme l'on voit, sur l'Histoire-Sainte; mais un événement particulier à la Grece l'a chargée de circonstances étrangères. On raconte que le cours du fleuve Pénée, sous le regne de Deucalion, roi de Thessalie, fut arrêté par un tremblement de terre, à l'endroit où ce fleuve, grossi des eaux de quatre autres, se décharge dans la mer; & qu'il tomba cette année une pluie si abondante, que toute la Thessalie fut inondée, mais un événement de cette nature, supposé qu'il soit vrai, n'a pu faire imaginer l'extinction du genre-humain, telle qu'Ovide la rapporte au 1er liv. des *Métamorphoses*, où il nous trace l'histoire de Deucalion.

DEVELLE, (Claude-Jules) né à Autun en 1692, fit profession chez les Théatins en 1725, & mourut au mois de juin 1765, âgé d'environ 74 ans. On a de lui: I. *Traité de la simplicité de la Foi*. II. *Nouveau Traité sur l'autorité de l'Eglise*. III. *Lettre à M. l'Abbé de B*** sur l'immortalité de l'ame*.

D E V

DEVONIUS, voyez BALDWIN.

DEUS-DEDIT, voy. DIEUDONNÉ (S.).

DEUSINGIUS, (Antoine) né à Meurs le 15 octobre 1612, fut professeur des mathématiques dans sa ville natale, professeur de physique & des mathématiques à Harderwyck, puis professeur en médecine, & enfin en 1647, il eut la première chaire de médecine à Groningue. Il y mourut le 30 janvier 1666. C'étoit un médecin vraiment savant; il ne possédoit pas seulement toutes les parties de cette science, mais il avoit encore étudié toutes celles qui y ont rapport. Outre le latin, il avoit appris les langues arabe, turque & persane. On lui reproche d'avoir été trop caustique & de s'être attiré par-là beaucoup d'adversaires. Il a fait un très-grand nombre d'ouvrages; les principaux sont: I. *De vero Systemate Mundi*, Amsterdam, 1643, in-4°. Il établit un système particulier sur les débris de ceux de Copernic & de Ptolémée. II. *De Mundi opificio*, Groningue, 1647, in-4°. III. *Exercitationes anatomicae*, Groningue, 1651, in-4°. IV. *Fasciculus dissertationum*, Groningue, 1660. Elles sont au nombre de quinze, & ont pour objet des sujets tirés de l'Écriture-Sainte, qui ont rapport à l'histoire naturelle. V. *Œconomia corporis animalis*, &c. Groningue, 1660—61, 5 vol. in-12. On peut voir la liste de ses ouvrages dans la *Bibliothèque des Ecrivains médecins* par Manget, & dans le *P. Nicéron*, tom. 22. Deusingius quoi-

D E U 525

que protestant, joignoit de vastes connoissances à un attachement décidé aux principes de religion & de morale.

DEUSINGIUS, (Herman) fils du précédent, né à Groningue le 14 mars 1654, mort le 3 janvier 1722, s'est fait un nom par son *Historia allegorica Veteris & Novi Testamenti*, Groningue, 1690, in-4°, & Franeker, 1701, & par son *Explicatio allegorico-prophectica Historiarum Mosaicarum*, Utrecht, 1719, in-4°. Ouvrages pleins des rêveries cocceïennes (voyez COCCÆIUS) qui lui attirerent des désagrémens; il fut exclu de la Cène & obligé de se retirer en pays étranger.

DEXTER, (Lucius-Flavius) préfet du prétoire sous Théodose-le-Grand, fils de Pacien, évêque de Barcelone, mérita par sa vertu & son savoir que S. Jérôme lui dédiât son *Traité des Ecrivains ecclésiastiques*. La *Chronique* qu'on a publiée sous le nom de *Dexter*, est supposée (nous n'avons pas celle que Dexter avoit faite). Elle paroît avoir été fabriquée en Espagne vers la fin du 16e siècle, & contient les pieuses traditions des anciens Espagnols qui ont eu cours dans ce royaume. Les Commentaires que le P. Bivarius y a ajoutés, sont sans goût, sans discernement & sans critique. Nicolas Antonio, le marquis Peralta, D. Louis de Salazar, & Ferreras, ont écrit pour prouver que cette *Chronique* étoit apocryphe. Elle a été imprimée avec les Commentaires de Bivarius, à Lyon, en 1627, in-fol.

DEZ, (Jean) Jésuite, né près de St-Menhoud en Champagne l'an 1643, se livra avec succès au ministère de la chaire. Étant devenu recteur du collège de Sedan, il s'appliqua à la controverse, & travailla avec zèle & avec fruit à la conversion d'un grand nombre de Calvinistes. Il mourut à Strasbourg en 1712, après avoir été cinq fois provincial. Il laissa quelques écrits, dont les principaux sont : I. *La Réunion des Protestans de Strasbourg à l'Eglise Romaine, également nécessaire pour leur salut & facile selon leurs principes*, in-8°, 1687 ; réimprimé en 1701, & traduit en allemand, quoiqu'il ne soit que médiocre. Cet ouvrage a pourtant un mérite peu commun, celui de la clarté & de la précision. II. *La Foi des Chrétiens & des Catholiques justifiée, contre les Déistes, les Juifs, les Mahométans, les Sociniens & les autres hérétiques*, in-12, 4 vol. Paris, 1714. Le P. Dez avait été employé, par Louis XIV & le cardinal de Furstemberg, à l'établissement d'un collège royal, d'un séminaire & d'une université catholique, confiée aux Jésuites François à Strasbourg. Il fut recteur de cette université, & suivit Mgr. le Dauphin, par ordre du roi, en Allemagne & en Flandre, en qualité de conseiller de ce prince.

DEZALLIER D'ARGENVILLE, (Antoine-Joseph) né à Paris, & maître-des-comptes dans la même ville, fit sa principale étude de l'histoire naturelle. Il a fourni les articles d'*Hydrographie* & de *Jardinage*, qui sont dans le Diction-

naire encyclopédique. On a de lui : I. *La Théorie & la Pratique du Jardinage*, 1747, in-4°. II. *La Conchyliologie, ou Traité sur la nature des Coquillages*. Cet ouvrage intéressant est estimé, & on l'a réimprimé en 2 vol. in-4°. III. D'Argenville a écrit en latin des *Essais de dénombrement de tous les Fossiles qui se trouvent dans les différentes Provinces de France*. IV. *L'Orythologie, ou Traité des Pierres, des Minéraux, des Métaux & autres Fossiles*, Paris, 1755, in-4°. Son goût pour l'histoire naturelle n'étoit point exclusif. Il fut amateur éclairé de plusieurs arts. On en voit une preuve dans son *Abrégé de la Vie de quelques Peintres célèbres, qui n'est cependant point sans erreurs*, 1745, 3 vol. in-4°, ou 1762, 4 vol. in-4°. Il mourut à Paris en 1765.

DIACETIUS, voyez JAC-CETIUS.

DIACONO, (Jean) savant Napolitain, vivoit vers le 9^e siècle. On a de lui une *Chronique des Evêques de Naples*, & d'autres Opuscules (voyez MURATORI, *Rerum italicarum scriptores*, tom. 2, part. 2, & les *Acta Sancti*). — Il ne faut pas le confondre avec Pierre DIACONO de Naples, moine du Mont-Cassin, chapelain de l'empereur Lothaire, dont nous avons une *Chronique du monastère du Mont-Cassin*, une continuation de la *Chronique de Jean Diacono*, & une *Vie de S. Athanase*. Quelques-uns lui attribuent aussi un *Recueil des Loix des Lombards, & des Capitulaires de Charlemagne, de Pepin, &c.*

D I A

DIADOCHUS, évêque de Photique en Illyrie vers 460, laissa un *Traité de la perfection spirituelle*, qu'on trouve dans la *Bibliothèque des Peres*.

DIADUMENIEN, (Marius Opilius Antoninus) fils de l'empereur Macrin, & de Nonia Celsa, fut surnommé *Diadumenianus*, parce qu'il vint au monde avec une espee de coëffe, qu'on envisagea comme un diadême. L'armée ayant donné le trône impérial à son pere en 217, après la mort de Caracalla, il fut fait César, quoiqu'il n'eût qu'environ 10 ans. Macrin le fit appeller Antonin, nom cher aux Romains, s'imaginant que ce titre assureroit l'empire dans sa famille. Mais ces précautions furent inutiles; car le pere & le fils furent assassinés.

DIAGO, (Francisco) Dominicain, historiographe d'Aragon, composa plusieurs ouvrages, dont le meilleur est *l'Histoire des Comtes de Barcelone, faite sur les titres originaux*, 1603, in-fol.; & celle *du Royaume de Valence*, qu'il publia en 1613, in-fol. Il avoit promis la suite de cette dernière; mais il mourut en 1615, avant que d'avoir pu remplir sa promesse.

DIAGORAS, surnommé *l'Athée*, natif de Mélos, fut plongé dans l'athéisme par un affront que son amour-propre avoit essuyé: car c'est presque toujours la passion qui égare l'esprit. On lui déroba un de ses ouvrages poétiques; il intenta un procès au voleur; celui-ci jura que le poëme lui appartenoit, & en recueillit les fruits & la gloire. Outre du succès de ce mensonge,

D I A 527

Diagoras s'en prit à Dieu même, sous le nom duquel il avoit été accepté en justice; & se livra à tous les délires de l'impiété. Les blasphèmes qu'il vomissoit contre la Divinité, de vive-voix & par écrit, exciterent le zele de l'aréopage. Sa tête fut mise à prix. On promit un talent à quiconque le tueroit, & deux à qui l'ameneroit en vie. Car dans la jurisprudence de toutes les nations policées, l'athéisme a toujours été considéré comme un crime capital contre l'ordre public, & comme le renversement de la société, qui repose toute entiere sur la notion de Dieu. Cet insensé vivoit l'an 416 avant J. C.

DIAGORAS, athlete de l'isle de Rhodes, vers l'an 460 avant J. C., en l'honneur duquel Pindare fit une belle *Ode* qui nous est parvenue. Elle fut mise en lettres d'or dans le temple de Minerve.

DIANA, (Antonin) casuiste fameux, clerc-régulier de l'ordre des Théatins de Palerme, mort en 1663, à 78 ans, laissa divers ouvrages de morale, 1667, Anvers, 9 vol. in-fol. Les principaux sont: I. *Resolutionum moralium partes duodecim*. II. *Summa resolutionum*, &c. Sa morale est fort indulgente, & peut-être trop.

DIANE, déesse de la chasse, fille de Jupiter & de Latone, étoit sœur d'Apollon. La fable l'appelle Lune ou Phœbé dans le ciel, Diane sur la terre, & Hécate dans les enfers. C'est à cause de ces différentes dénominations, qu'on la dépeignoit avec trois têtes & sous trois figures, & qu'on lui donnoit

D I A

cast. On fille de Henri II, qui l'avoit eue
irement de Philippe des Ducs, demoi-
par des selle de Cony. Le roi François I
& d'un en fit beaucoup de cas, à cause
leches, de son esprit & de sa vertu. Elle
couleur avoit une mémoire prodigieuse,
jusqu'au & apprit l'italien, l'espagnol &
nt sur la le latin. Le roi son pere la ma-
comme ria en 1553, avec Horace Far-
parce nese, duc de Castro : mais ce

D I A

fut prisonnier en Espagne en 1509, & rétabli ensuite dans sa charge. Il mourut vers l'an 1512.

DIAZ, (Jean-Bernard) évêque de Calahorra, étoit bâtarde d'une maison illustre d'Espagne. Il se trouva au concile de Trente en 1552, & mourut en 1556. Il est auteur de divers ouvrages en latin & en espagnol : I. *Practica Criminalis Canonica*, Alcalá, 1594, in-fol. II. *Regula juris*, &c.

DIAZ, (Philippe) célèbre prédicateur Français de Bragance, mort en odeur de sainteté le 9 avril 1600. Ses Sermons ont été imprimés en 8 vol.

DICASTILLO, (Jean) Jésuite, né à Naples en 1585, enseigna la philosophie & la rhéologie à Murcie, à Tolède, & mourut à Ingolstadt en 1653. On a de lui divers Traités de Théologie.

DICÉARQUE, de Messine, philosophe, historien & mathématicien célèbre, fut un des plus dignes disciples d'Aristote. Il profita beaucoup des leçons de ce grand maître, dans les excellens ouvrages qu'il composa. Il n'en reste que des fragmens. Le plus estimé étoit sa *République de Sparte* en 3 livres, que Lacédémone faisoit lire tous les ans publiquement pour l'instruction des jeunes Spartiates. On trouve : I. Sa *Descriptio montis Pelii*, dans *Geographia veteris Scriptores Græci minores*, Oxford, 1698, 4 vol. in-8°. II. *De Statu Græciæ*, Ausbourg, 1600, in-8°. Il est inséré aussi dans la collection d'Oxford.

DICENÉE, philosophe Egyptien, passa dans le pays des Scy-
Tome III.

D I C 529

thes, plut à leur roi, & adoucit, dit-on, son naturel sauvage, ainsi que celui de ses sujets. De peur que ses maximes & ses loix ne s'effaçassent de leur esprit, il en fit un livre. Ce philosophe changea tellement ces barbares, qu'ils arrachèrent leurs vignes, & se priverent absolument de vin, pour ne pas tomber dans les désordres qu'il cause. Les meilleures leçons des anciens philosophes, lorsqu'elles n'étoient pas absolument stériles, produisoient toujours quelques effets extravagans, & leur sagesse ne pouvoit se défendre de l'outrance. Dicenée vivoit du tems d'Auguste.

DICK, voyez VAN-DICK.

DICKINSON, (Edmond) célèbre médecin & chymiste Anglois, né en 1624, d'un ministre d'Appleton, dans le comté de Berk; après s'être appliqué à des sciences utiles & agréables, il s'adonna à la chymie & à toutes les folies des adeptes alchymistes. Il mourut en 1707. On a de lui : I. *Delphini Phœnicizantes*, Oxford, 1655, in-8°. Il y soutient que tout ce qu'on raconte de l'oracle de Delphes est tiré de l'Histoire de Josué & des Livres-Saints. II. *De Noe adventu in Italiam*, Oxford, 1655, in-8° : ouvrage où il y a autant de fables que d'érudition. III. *De origine Druydum*. IV. *Physica vetus & nova, sive de naturali veritate Hexametris Mosaici*, Rotterdam, 1703, in-4°. Tous ces ouvrages sont savans, mais sans justesse ni critique; ils prouvent autant l'imagination singulière que le savoir de l'auteur.

DICTYNNE, nymphe de l'île de Crete, à laquelle on
L I

D I D

des filets qu'on ne voyoit déjà que trop
croit que dans ses livres , combien il
Britomar- aimoit à se distinguer & à être
ui se jeta remarqué dans la foule. Il fit
éviter les le voyage de Pétersbourg à
& qui fut Paris en robe de chambre &
immor- en bonnet de nuit , & se pro-
ne. Cette menoit dans cet équipage par
arnom de les villes les plus fréquentées :
les curieux ne tardèrent pas à

vrages. » A quoi pense, dit-il,
 » le Pere Berthier, de persé-
 » cuter un honnête homme,
 » qui n'a d'ennemis que ceux
 » qu'il s'est faits par son atta-
 » chement pour la compagnie de
 » Jesus, & qui tout mécon-
 » tent qu'il en doit être, vient
 » de repousser avec le dernier
 » mépris les armes qu'on lui
 » offroit contre elle. Vous le
 » dirai-je, mon révérend Pere?
 » Sans doute je vous le dirai;
 » car vous êtes un homme
 » vrai, & par conséquent dis-
 » posé à prendre les autres
 » pour tels. A peine mes deux
 » lettres eurent-elles paru,
 » què je reçus un billet conçu
 » en ces termes: Si M. Dide-
 » rot veut se venger des Jésui-
 » tes, on a de l'argent & des
 » Mémoires à son service; il est
 » honnête homme, on le sait.
 » Il n'a qu'à dire, on attend sa
 » réponse. Cette réponse atten-
 » due, la voici: Je saurai bien
 » me tirer de ma querelle avec
 » le Pere Berthier, sans le
 » secours de personne. Je n'ai
 » point d'argent; mais je n'en
 » ai que faire. Quant aux Mé-
 » moires que l'on m'offre, je
 » n'en pourrois faire usage qu'a-
 » près les avoir très-sérieuse-
 » ment examinés, & je n'en ai
 » pas le tems. Je suis, mon-
 » sieur & révérend Pere, avec
 » le respect le plus profond,
 » & toute la vénération qu'on
 » doit aux hommes d'un mérite
 » supérieur, &c. Dans une
 » lettre adressée au même P. Cas-
 » tel, le 2 juillet 1751, M. Di-
 » derot dit: „ Je ne connois
 » rien de si fin, ni de si délié,
 » ni qui marque tant de goût
 » & tant de précision que vos
 » observations; vous avez rai-

» son par-tout.... Vous avez
 » si bien saisi ce qu'il peut y
 » avoir de bon dans ces petits
 » écrits, que, tout en mar-
 » quant ce qu'il y a aussi de
 » foible & même de mauvais,
 » il se fût fait dans votre extrait
 » une compensation de criti-
 » que & d'éloge, dont j'aurois
 » été bien content; car j'aime
 » sur-tout la vérité & la vertu,
 » & quand ces qualités se réu-
 » nissent dans un même hom-
 » me, il va dans mon esprit
 » de pair avec les dieux; jugez
 » donc, monsieur, des senti-
 » mens de dévouement & de
 » respect que je dois avoir pour
 » vous. Ce philosophe mourut
 » à Paris, le 31 juillet 1784,
 » après avoir bien diné, âgé de
 » 72 ans. Son enterrement, qui
 » a souffert quelque difficulté
 » comme celui de d'Alembert,
 » s'est fait à petits bruits, malgré
 » le zèle de la secte qui eût voulu
 » donner de la pompe aux funé-
 » railles d'un de ses chefs. On
 » a de lui: I. *Prospèctus* de l'En-
 » cyclopédie, & divers articles
 » inférés dans cet ouvrage devenu
 » si fameux, & dont lui-même
 » nous a donné l'idée la plus
 » juste, en le nommant un gouffre
 » où des especes de chiffonniers je-
 » terent pêle-mêle une infinité de
 » choses mal vues, mal digérées,
 » bonnes, mauvaises, incertaines
 » & toujours incohérentes & dis-
 » parates &c. On y a employé,
 » ajoute-t-il, une race détestable
 » de travailleurs, qui ne sachant
 » rien & qui se piquant de savoir
 » tout, chercherent à se distinguer
 » par une universalité désespérante,
 » se jeterent sur tout, brouille-
 » rent tout, gâterent tout &c.
 » (voyez ALEMBERT, CHAM-
 » BERS). La nouvelle édition

D I D

is le titre
ique, est
ore, &
e par les
hie irré-
r s'étant
logique,
répandre
it desli-
ie . dans

Parmi des sophismes & des fauf-
setés sans nombre, on y trouve
des passages intéressans, tel que
celui-ci : » Si un homme qui
» n'a vu que pendant un jour
» ou deux, se trouvoit con-
» fondu chez un peuple d'a-
» veugles, il faudroit qu'il prit
» le parti de se taire ou de pas-
» ser pour un fou : il leur an-

rot ne sont pas dangereux , parce qu'on ne les lit pas ; pour les lire il faudroit les entendre , & il est constant aujourd'hui que l'auteur ne s'entendoit pas lui-même en les composant. Ce qui doit surprendre , c'est que le philosophe de Langres , avec son enthousiasme & son imagination exaltée , n'ait été qu'un copiste. Bacon revendique les pensées sur l'interprétation de la nature. Les Principes de la Philosophie morale appartiennent à Milord Shaftersbury , ainsi que les Pensées philosophiques. Il y a beaucoup d'apparence que le charlatan de cet écrivain étoit dans sa tête plutôt que dans son ame , & qu'il n'affectoit dans ses livres , comme dans son langage , ce ton d'énergumène , que pour en imposer à la multitude. Sa prétendue sensibilité ne s'exprimoit que par des hurlemens & des convulsions. Les gens du monde accoutumés eux-mêmes à de grandes démonstrations qui ne signifient rien , n'auroient pas dû être séduits par ce pathétique de parade. Rien n'est plus honteux pour un homme de lettres , & sur-tout pour un philosophe , que de jouer dans la société le rôle de charlatan ; c'est par-là cependant que la plupart aujourd'hui font fortune , & voilà les fruits qui résultent de ce grand commerce des gens-de-lettres avec les gens du monde. Les pantomimes de M. Diderot , & l'emphase de son jargon , lui ont acquis plus de réputation que ses ouvrages. S'il a eu quelque talent , c'est celui de connoître les hommes & de les mépriser assez pour entreprendre de les subjuguier par de misé-

rables farces , dont il n'y a que les fots qui puissent être dupes. Il avoit aussi de la célébrité chez les étrangers , qui ne sont pas à portée d'apprécier les écrivains François , & pour qui les plus prônés sont toujours les meilleurs. Aujourd'hui qu'il n'a plus d'autre recommandation que ses ouvrages , il est remis à sa place , & déjà presque oublié. *Le Pere de Famille* est la seule production qui lui survive ; & c'est à ce drame romanesque , dont le dialogue est un perpétuel galimathias , que ce grand chef du parti philosophique doit encore un reste d'existence.

DIDIER , (S.) *Desiderius* , évêque de Langres , martyrisé vers 409 , lorsque les Alains , les Sueves & les Vandales ravagerent les Gaules.

DIDIER , (S.) natif d'Autun , succéda à Verus en 596 dans l'archevêché de Vienne. Brunehaut , irritée de ce qu'il lui avoit reproché ses désordres , l'envoya en exil ; le rappella , croyant le gagner ; & le trouvant inflexible , le fit assassiner l'an 607 , sur les bords de la riviere de Chalarone , à sept lieues de Lyon.

DIDIER , dernier roi des Lombards , s'empara de l'exarchat de Ravenne en 772 sur le pape Adrien , & saccagea les environs de Rome. Charlemagne vint au secours du pontife. Didier , assiégé dans Pavie , se rendit prisonnier l'an 774 à Charlemagne , qui l'exila avec sa femme & ses enfans à Liege. Il n'y eut qu'un seul de ses fils qui échappa aux malheurs de sa famille. Il se sauva à Constantinople , où il fut revêtu de la

dignité de patrice. C'est ainsi que fut éteint en Italie le royaume des Lombards, après avoir duré 206 ans.

DIDIER LOMBARD, docteur de Sorbonne au treizième siècle, écrivit avec Guillaume de Saint-Amour, & un emportement égal contre les ordres mendians, qui furent défendus par S. Bonaventure & S. Thomas.

DIDIER JULIEN, empereur Romain, naquit l'an 133 à Milan d'une famille illustre. Il étoit petit-fils de Salvius Julien, habile jurisconsulte, qui fut 2 fois consul & préfet de Rome. Didier obtint à prix d'argent l'empire, mis à l'encan après la mort de Pertinax, l'an 193; mais à la nouvelle de l'élection de Sévere, il fut mis à mort par ordre du sénat, dans son palais, à 60 ans, après un regne de quelques mois.

DIDIER, (Guillaume de Saint-) poète Provençal du douzième siècle, mit les *Fables d'Esopé* en rimes de son pays. Il se fit connoître par d'autres ouvrages, entr'autres par un *Traité des Songes*, dans lequel il donne des règles pour n'en avoir que d'agréables. Ces règles consistent à vivre sôbrement, & à ne point surcharger l'estomac d'alimens, pour qu'il ne porte point à la tête des vapeurs grossières & des idées tristes. En ajoutant à cette observance des mœurs pures & une conscience sans reproche, il est à croire qu'effectivement on n'aura point de songes fort effrayans.

DIDIER, (St-) voy. LIMON.

DIDON, fille de Belus, roi des Tyriens, & femme de Si-

chée, le plus riche de tous les Phéniciens, perdit son époux par la perfidie de son propre frere Pygmalion, qui l'assassina pour s'emparer de ses trésors. Didon échappa aux poursuites de ce barbare. Ayant abordé heureusement en Afrique dans un port vis-à-vis de Drepano en Sicile, elle y jeta les fondemens de la ville de Byrsa, si célèbre depuis sous le nom de Carthage. Hiarbas, roi de Mauritanie, la rechercha en mariage. Dans la crainte d'être forcée à accepter cette alliance, par les armes de son amant & par les vœux de ses sujets, elle fit élever un bûcher, & après y avoir immolé des victimes, comme pour apaiser les mânes de son mari avant d'épouser Hiarbas, elle monta sur ce bûcher & se donna un coup de poignard en présence du peuple, vers l'an 890 avant J. C. Toutes ces aventures appartiennent peut-être plus à la mythologie qu'à l'histoire, ainsi que les amours de cette reine avec Enée. Il paroît certain que cette princesse ne vint au monde que 300 ans après le prince Troien. Peut-être que Virgile a connu cette erreur de chronologie; mais il aimoit mieux se la permettre, que de priver son poème d'un épisode si agréable & si intéressant pour les Romains. L'on y trouve l'origine de la haine innée de Rome & de Carthage, dans le berceau de ces deux villes. Si l'on pouvoit s'en tenir à la *Chronologie* de Newton, Virgile seroit pleinement justifié de cet anachronisme; car le philosophe Anglois fait Didon & Enée contemporains; mais on fait que

D I D

La *Chronologie* est peu estimée. Du reste, toute cette dispute sur l'époque du regne de Didon est plus qu'inutile, s'il n'y a jamais eu d'Enée, ni de ville de Troie, ni de guerre des Grecs contre cette ville. Voy. HOMERE.

DIDYME d'Alexandrie, surnommé *Chalcenter* ou *Entrailles d'airain*, à cause de son amour pour l'étude que rien ne fatiguoit, laissa, suivant Sénèque, jusqu'à 4000 Traités. On juge bien qu'ils ne pouvoient être fort corrects, ni bien longs. Les anciens ont négligé de nous en donner le catalogue. Çauroit été pour eux un grand travail, qui d'ailleurs n'eût pas été utile pour nous. L'auteur lui-même étoit souvent embarrassé à répondre sur quelle matiere il avoit travaillé. Ce compilateur infatigable étoit un terrible censeur. Le style de Cicéron, tout admirable qu'il est, ne fut pas à l'abri de sa critique : mais Cicéron a subsisté ; & qui connoit Didyme ?

DIDYME d'Alexandrie, quoiqu'aveugle dès l'âge de 5 ans, ne laissa pas d'acquérir de vastes connoissances, en se faisant lire les écrivains sacrés & profanes. On prétend même qu'il pénétra dans les mathématiques, qui semblent demander l'usage de la vue. Il s'adonna particulièrement à la théologie. La chaire de l'école d'Alexandrie lui fut confiée, comme au plus digne. S. Jérôme, Ruffin, Pallade, Isidore, & plusieurs autres hommes célèbres, furent ses disciples. S. Athanase & S. Antoine eurent pour lui la plus grande estime.

D I É 535

Ce dernier l'étant allé voir, & Didyme lui ayant confié la peine qu'il ressentoit d'être privé de la vue, le saint solitaire lui dit : » Je m'étonne qu'un
 ,, homme judicieux comme
 ,, vous, regrette une chose
 ,, qui est commune aux mou-
 ,, ches, aux fourmis, & aux
 ,, animaux les plus méprisables,
 ,, aussi-bien qu'aux hommes ;
 ,, & qu'il ne se réjouisse pas
 ,, d'en posséder une qui ne se
 ,, trouve que dans les Apôtres,
 ,, dans les Saints, dans les
 ,, Anges, par laquelle nous
 ,, voyons Dieu même, & qui
 ,, allume dans nous le feu d'une
 ,, science si lumineuse ». Malgré les éloges que S. Jérôme donne à Didyme, il ne dissimule pas son attachement à quelques erreurs d'Origene ; & c'est ce qui l'a fait condamner après sa mort par le 5e concile général : mais comme il ne les a pas défendues avec opiniâtreté, on ne doit considérer cette condamnation que comme regardant seulement ses écrits ; à moins de supposer que l'orgueil, si voisin de la science, ait altéré la simplicité de sa foi. Il mourut en 396, à 85 ans. De tous ses ouvrages, il nous reste : I. *Traité du Saint-Esprit*, traduit en latin par S. Jérôme. II. Un fragment considérable d'un *Traité contre les Manichéens*. III. *Discours sur les Epîtres Canoniques*. IV. Des fragmens d'un *Commentaire sur les Paraboles de Salomon*.

DIÉ, (S.) *Deodatus*, évêque de Nevers en 655, quitta son siege, & se retira dans les montagnes de Vosge, pour s'y consacrer à la priere & à la méditation. Il mourut entre les

D I E

n ami,
qui a
ille de
n 1637,
châsse
rtie de
né d'un
l'abord
, puis
nourut

DIÉPENBECK, (Abraham) peintre, né à Bois-le-Duc l'an 1607, étudia son art sous Rubens, & s'appliqua d'abord à travailler sur le verre. Il quitta ensuite ce genre, pour peindre à l'huile. Diépenbeck est moins connu par ses tableaux que par ses dessins, qui sont en très-grand nombre. On remarque dans ses ouvrages

plaires sur grand papier en sont fort recherchés.

DIEU, (Louis de) professeur protestant & principal du college Wallon de Leyde, né à Flessingue en 1590, mort le 23 décembre 1642, étoit savant dans les langues orientales. Il laissa : I. *Compendium grammaticæ hebraicæ*, Leyde, 1626, in-4°. II. *Apocalypsis S. Joannis syriacè, cum versione latina, græco textu, & notis*, Leyde, 1627, in-4°. Cette version syriaque se trouve dans les Polyglottes de Paris & de Londres. Louis de Dieu a conservé dans sa traduction le tour & le génie de la langue syriaque.

III. *Animadversiones five Commentarius in quatuor Evangelia in quo collatis syri, arabis, Evangelii hebraei, Vulgati, &c. versionibus difficiliora loca illustrantur*, Leyde, 1631, in-4°.

IV. *Animadversiones in Actus Apostolorum*, Leyde, 1634, in-4°. V. *Historia Christi persicè conscripta à P. Hieronymo Xavier, latinè reddita & animadversionibus notata*, Leyde, 1639, in-4°. Il prouve dans ces notes que le P. Jérôme Xavier a puisé dans des sources apocryphes. VI. *Rudimenta Linguae Persicæ*, Leyde, 1639, in-4°. Cette grammaire est estimée, mais elle n'est pas proprement de Louis de Dieu, mais de Jean Elichma, savant Danois. VII. *Animadversiones in divi Pauli Epistolas, &c.* 1646, in-4°.

VIII. — *in Veteris Testamenti Libros*, 1648, in-4°. Les fils de Jean de Dieu, éditeurs de cet ouvrage, assurent que le but de ces remarques de leur pere étoit de montrer les fautes de la version de Dordrecht.

IX. *Critica sacra*, Amsterdam, 1693, in-fol. C'est une édition augmentée de tout ce que Louis de Dieu a écrit sur l'écriture. On y voit qu'il fait un plus grand cas de la Vulgate que la plupart des Protestans, & qu'il rend à cette antique & respectable version, la justice qu'elle mérite (voyez AMAMA, BUKENTOP, S. JEROME &c.). X. *Grammatica Linguarum Orientalium, Hebraorum, Chaldaorum & Syrorum inter se collatarum*, Francfort, 1683, in-4°.

DIEU-DONNE I, (S.) (*Deus-Dedit*) pape après Boniface IV, le 13 novembre 614, se signala par sa piété & par sa charité envers les malades. Il mourut en 617, après avoir fait éclater son savoir & ses vertus. C'est le premier pape dont on ait des bulles scellées en plomb. Voyez DEO-GRATIAS.

DIEU-DONNÉ II, (*A-Deo-datus*) pape vertueux & prudent, succéda au pape Vitalien, en avril 672, & mourut en juin 676. Il est le premier qui ait employé dans ses lettres la formule, *Salutem & Apostolicam benedictionem*.

DIGBY, (Kenelme) connu sous le nom de Chevalier Digby, étoit fils d'Evrard Digby, qui entra dans la conspiration des poudres contre Jacques I, & qui eut la tête tranchée en punition de ce crime. Le fils, instruit par les malheurs du pere, donna tant de marques de fidélité à son prince, qu'il fut rétabli dans la jouissance de ses biens. Charles I, qui ne l'aima pas moins que Jacques, le fit gentilhomme de sa chambre, intendant général de ses armées navales, & gouverneur de l'ar-

sénéral maritime de la Sainte-Trinité. Il se signala contre les Vénitiens, & fit plusieurs prises sur eux proche le port de Scanderou. Les armes ne lui firent pas négliger les lettres. Il s'appliqua aux langues, à la politique, aux mathématiques, & sur-tout à la chymie. Ses études ne furent pas infructueuses. Il trouva d'excellens remèdes, qu'il donnoit gratuitement aux pauvres, & à toutes les autres personnes qui en avoient besoin. L'attachement de Digby à la famille royale ne se démentit point, même dans les malheurs qu'elle essuya. La reine, veuve de Charles I, l'envoya deux fois en ambassade auprès du pape Innocent X. Il vit ses biens confisqués sous Cromwel, sa personne bannie, sans se plaindre. Il se retira tranquillement en France, & ne retourna en Angleterre que lorsque Charles II eut été rétabli sur le trône. Il y mourut de la pierre en 1665, à 60 ans. On lui doit : I. Un *Traité sur l'immortalité de l'Âme*, publié en anglois en 1661, in-4°, traduit en latin & imprimé en 1664 à Francfort, in-8°. L'auteur avoit eu de longues conférences sur ce sujet important avec Descartes, & en avoit profité. II. *Dissertation sur la végétation des Plantes*; traduite de l'anglois en latin par Dappet, Amsterdam, 1663, in-12; en françois par Trehan, 1667, Paris, in-12. III. *Discours sur la Poudre de Sympathie pour la guérison des plaies*, traduit en latin par Laurent Straufius; imprimé à Paris en 1658, puis en 1661; enfin en 1730, avec la *Dissertation* de Charles de Dionis, sur le *Tanis* ou *l'er-Plat*.

DIGGES, (Léonard) géométrien & mathématicien Anglois, mort en 1574, a donné au public : I. *Maniere de mesurer les terres, les bois, les pierres, &c.* 1647, in-4°. II. *Pronostication par le soleil, la lune & les étoiles*, 1592, in-4°. On peut les mettre avec celles de Matthieu Lansberg. — Thomas DIGGES, son fils, mort en 1595, paroît s'être appliqué au même genre d'étude que son pere, par les ouvrages qu'il a publiés; tels sont : I. *Scala mathematica*, 1571, in-4°. II. *Arithmétique militaire*, 1579, in-4°. Il a encore donné, *Motif d'association pour maintenir la Religion établie*, 1601, in-8°. Ce motif ne peut être bon qu'autant qu'il s'agit de la seule Religion véritable. — Le fils de ce dernier, Dundley DIGGES, né en 1583, s'est distingué dans les sciences & les négociations. Il fut député plusieurs fois au parlement sous Charles I, & envoyé en qualité d'ambassadeur en Russie par Jacques I. Il mourut le 8 mars 1639. On a de lui : I. *Lettre sur le commerce*, 1615, in-4°. II. *Le persait Ambassadeur, ou Recueil des Lettres de l'ambassade de François Walsingham, résident en France par les ordres de la reine Elisabeth*; Londres, 1655, in-fol. Cette collection jette un grand jour sur l'histoire & les intrigues de cette princesse.

DIGNA ou DUGNA, femme courageuse d'Aquilée, ville autrefois très-florissante, ruinée par Attila, aime mieux se donner la mort, que de consentir à la perte de son honneur. La ville ayant été prise par ce roi des Huns, l'an de J. C. 452, le barbare vouloit attenter à la

puéricité. Elle le pria de monter sur une galerie, feignant de lui vouloir communiquer quelque secret d'importance ; mais aussitôt qu'elle se vit dans cet endroit qui donnoit sur la mer, elle se jeta dedans, en criant à ce barbare: *Suis-moi, si tu veux me posséder.* On peut voir dans les articles RAZIAS & APOLLINE, quelques réflexions sur la moralité de ces sortes d'actions.

DILLEN, (Jean-Jacques) natif de Darmstadt en Allemagne, & professeur de botanique à Oxford, mourut en 1747. On a de lui: I. *Catalogus Plantarum circa Giesam sponte nascentium*, Francfort, 1719, in-12. II. *Hortus Elthamensis*, Londres, 1732, 2 vol. in-fol. avec un grand nombre de figures. III. *Historia Muscorum*, in-fol.

DIMITRONICIUS, (Basile) général d'armée du grand-duc de Moscovie, maltraita quelques officiers d'artillerie. Deux d'entr'eux prirent la fuite, & furent arrêtés sur les frontières de Lithuanie, & menés au grand-duc. Pour sauver leur vie, ils eurent recours à la calomnie, & dirent à ce prince que Basile avoit dessein de passer au service du roi de Pologne, & qu'il les avoit envoyés pour cela en Lithuanie. Le grand-duc, outré de colère, manda aussitôt le général ; & malgré les protestations qu'il faisoit de son innocence, il lui fit souffrir de cruels tourmens. Ensuite il commanda qu'on le liât sur une jument aveugle, attachée à un chariot, & qu'on chassât cet animal dans la rivière. Le malheureux étant

sur le bord de l'eau, le grand-duc lui dit à haute voix, que puisqu'il avoit dessein d'aller trouver le roi de Pologne, il y allât avec cet équipage. Ainsi périt Dimitronicius, quoiqu'innocent. C'est une leçon pour les hommes en place, qui se croient des dieux, & qui traitent leurs inférieurs comme des bêtes de somme.

DINA, fille de Jacob & de Lia, née vers l'an 1754 avant J. C., fut violée par Sichem, fils d'Hemor, roi de Salem. Siméon & Levi ses freres, pour venger cet outrage, profiterent du tems auquel les Sichimites s'étoient fait circoncire, en exécution de l'accord entre leur prince & Jacob, les massacrèrent tous, & pillèrent leur ville.

DINARQUE, orateur Grec, fils de Sostrate & disciple de Théophraste, gagna beaucoup d'argent à composer des harangues, & se distingua par sa haine contre Démosthène qui lui étoit bien supérieur ; le meilleur de ses Discours est celui où il accuse ce fameux orateur de s'être laissé corrompre par l'or d'Harpalus. Il fut lui-même accusé de s'être laissé corrompre par les présens des ennemis de la république, prit la fuite, & ne revint que 15 ans après, vers l'an 340 avant J. C. De 64 Harangues qu'il avoit composées, il n'en reste plus que 3, dans la Collection des Orateurs anciens d'Etienne, 1575, in-fol.; ou dans celle de Venise, 1513, 3 tom. in-fol. Voyez ANDOCIDE.

DINOCRATE, sculpteur célèbre, entreprit un ouvrage prodigieux, dont la matiere de-

voit être le Mont-Athos même. Le Mont-Athos , aujourd'hui Monte-Santo , est une presqu'île jointe à la Macédoine , qui avance dans l'Archipel , entre le golfe de Monte-Santo , autrefois le golfe Strimonique & le golfe Singitique. Il offrit de tailler ce mont , qui est d'une hauteur prodigieuse , d'en former une statue d'Alexandre-le-Grand , de laisser dans chaque main une espace pour y bâtir une ville , & de faire passer la mer entre ses jambes , par la communication des deux golfes , que cette presqu'île sépare. Il mourut lorsque son ouvrage n'étoit encore qu'ébauché. D'autres disent qu'Alexandre refusa de l'y laisser travailler. Pline dit que « Dinocrate » acheva de rétablir le temple » de Diane à Ephèse , ruiné » par l'incendie d'Erostrate ; & » qu'après avoir mis la dernière » main à ce grand ouvrage , il » passa à Alexandrie , où Pto- » lomée Philadelphie , roi d'E- » gypte , lui ordonna de bâtir » un temple , pour être con- » sacré à la mémoire de sa » femme Arsinoé. Dans le des- » sein que cet architecte forma » de ce bâtiment , il s'étoit » proposé de mettre à la voûte » de ce temple , une grosse » pierre d'aimant qui auroit suf- » pendu en l'air la statue de » cette princesse , laquelle au- » roit été toute de fer , afin » d'obliger les peuples , par » cette merveille , à avoir plus » de vénération pour cette » reine , & l'adorer comme » une déesse ; mais la mort du » roi étant survenue , ce des- » sein ne fut point exécuté ». Ce récit s'accorde peu avec la

chronologie ; car à la mort d'Arsinoé , Dinocrate devoit avoir près de 120 ans. On pense communément que Dinocrate, STENOGRATE, STESICRATE, DIODÈS de Macédoine , sont le même personnage ; mais le récit de Pline porte à croire qu'il faut les distinguer , & en faire au moins deux hommes différens.

DINOSTRATE , géometre ancien , contemporain de Platon , fréquentoit l'école de ce philosophe , école célèbre par l'étude que l'on y faisoit de la géométrie. Il est un de ceux qui contribuèrent le plus aux progrès considérables qu'elle y fit. On le croit l'inventeur de la *Quadratrice* , ainsi nommée , parce que si on pouvoit la décrire en entier , on auroit la quadrature du cercle.

DINOTH , (Richard) historien protestant , né à Coutances , mort vers 1580 , a laissé un ouvrage intitulé : *De bello civili gallico*.

DINOUART , (Antoine-Joseph-Toussaint) prêtre , né à Amiens en 1715 , mort à Paris en 1786 , est connu par le *Journal Ecclésiastique* ; ouvrage utile , où l'on trouve souvent des articles intéressans & instructifs. L'ensemble en eut été mieux lié & plus conséquent , si , captivé par les partisans de la *petite Eglise* , l'auteur ne s'étoit laissé entraîner par les préventions d'une secte artificieuse , & n'avoit répandu à pleines mains la calomnie contre ceux qui la démasquoient. L'édition qu'il a donnée de l'*Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique* , de Marquer , la *Vie de Palafox* (voyez cet article) , portent l'empreinte

de cette fâcheuse situation ; qui , en faisant le tourment de l'écrivain , envoie encore le trouble & la défiance dans l'esprit du lecteur. On a encore de lui : I. *Manuel des Pasteurs*, 3 vol. in-12. II. *La Rhétorique du Prédicateur*, in-12 : le style n'en fait pas le principal mérite. En général , il écrivoit d'une manière lâche , diffuse & incorrecte. III. Une édition de la *Sarcotis* de Masenius , avec la traduction. IV. Un abrégé de l'*Embryologie sacrée* , de Cangiamila (voyez ce mot). On peut lui reprocher , comme à l'auteur abrégé , d'avoir été un peu trop leste en métaphysique & en physiologie , & d'avoir par-là formé des conclusions embarrassantes & impraticables en morale. V. Quelques Hymnes latines ; des *Éditions* de différens ouvrages , &c. On peut voir le catalogue de tout cela , fait par l'auteur lui-même dans le *Journal Ecclésiastique* , novembre 1780 , p. 184.

DINTERUS , voyez DYNTER.

DINUS , natif de Mugello , bourg de Toscane , jurisconsulte & professeur en droit à Bologne , florissoit sur la fin du 13^e siècle. Il passoit pour le premier juriste de son tems , par le talent de la parole , la vivacité de son esprit , & la netteté de son style. Le pape Boniface VIII le fit travailler à la compilation du 6^e livre des *Décrétales* , appelé le *Sexte*. Ce jurisconsulte mourut à Bologne en 1303 , du chagrin , selon quelques-uns , de n'avoir pas été honoré de la pourpre romaine. Il est auteur de plu-

sieurs ouvrages sur le droit civil : I. D'un *Commentarium in regulas Juris Pontificii* , in-8°. Cynos , son disciple , assure qu'il contient les principes choisis de cette science ; & , si l'on en croit Alciat , c'est un livre qui mérite d'être appris mot à mot. Mais ceux qui savent que Charles du Moulin , en le commentant , y a corrigé une infinité de fautes , verront que ces éloges ont besoin d'être réduits. II. *De Glossis contrariis* , 2 vol. in-fol. dans lesquelles il s'est glissé aussi beaucoup d'erreurs , &c.

DIACLÈS , héros révééré chez les Mégariens , qui célébroient en son honneur des jeux nommés *Dioclès* ou *Diocléides*.

DIACLÈS , géometre connu par la courbe appelée *Cysoïde* , qu'il imagina pour la solution du problème des deux moyennes proportionnelles , florissoit avant le 5^e siècle.

DIACLÈS , voyez DINOGRATE.

DIACLÉTIENT , (*Caius-Valerius-Diocletianus*) dont le nom , avant son élévation à l'empire , étoit Dioclès , naquit à Dioclée dans la Dalmatie , l'an 245. Les uns disent qu'il étoit fils d'un greffier , d'autres qu'il avoit été esclave. Ce qu'il y a de sûr , c'est que sa famille étoit fort obscure. Il commença par être soldat , & parvint par degrés à la place de général. Il avoit le commandement des officiers du palais , lorsqu'il fut élevé à l'empire , l'an 284 après l'assassinat de Numerien. On dit qu'il tua de sa propre main Aper , meurtrier de ce prince , pour ac-

D I O

on qu'une
e, qu'il se-
u'il auroit
r. Comme
n sanglier,
tous les
roit; mais
a mort à
sien-Her-
misé cette

commença la 19^e année du règne
de Dioclétien (c'est-à-dire, l'an
303 de J. C. & 239 ans après
la première sous Néron); elle
dura 10 ans, tant sous cet em-
pereur, que sous ses succes-
seurs. Le nombre des martyrs
fut si grand, que les ennemis
du Christianisme crurent lui
avoir donné le coup mortel. &

patrie: spectateur & une des principales causes provocantes des maux qui affligeoient l'empire de toutes parts. Quand la persécution n'avoit été que particulière, les châtimens du Ciel n'étoient pas universels. Ils s'étoient dans la même proportion que les violences de l'impiété. Après la plus furieuse des persécutions, le comble & la consommation de toutes celles qui avoient précédé, le bras de Dieu s'appesantit plus rudement & plus visiblement que jamais sur l'empire & sur les empereurs. Outre les ravages de la peste, les affreux ouragans & les tremblemens de terre, les peuples barbares, contents auparavant de quelques incursions dans les provinces écartées, poussés depuis comme d'un esprit étranger en elles, & perdant tous ensemble la terreur & le respect du nom Romain, fondirent de toute part sur ses plus nobles appanages. La dévastation fut telle, que plusieurs siècles après on ne voyoit, jusqu'au centre de l'empire, que des cabanes éparfes, là où il y avoit eu des villes considérables. Les séditions & les guerres civiles acheverent de désoler ce que la barbarie avoit épargné. La dernière année de la tyrannie sacrilege, il y eut une sécheresse ruineuse qui fut suivie de la stérilité & de la famine. Un nombre prodigieux de citoyens, après avoir vendu piece à piece chacune de leurs possessions, vendirent enfin leurs enfans, pour avoir de quoi prolonger leur vie & leurs malheurs. Excepté quelques familles de la première opulence, entre toutes

les autres, parens ou enfans, domestiques & maitres, tout étoit si maigre & si décharné, qu'il eut semblé voir des troupes errantes de spectres, plutôt que des hommes vivans. Tout-à-coup ils tomboient d'inanition dans les rues & dans les places publiques, où les cadavres pourrissoient sans sépulture. La contagion sembla s'attacher de préférence à ceux que les richesses mettoient à couvert de la faim. Il y eut une maladie singulière, qui affectant la vue, fit perdre un œil ou les deux yeux à une infinité de personnes, hommes, femmes & enfans; comme pour venger le grand nombre de confesseurs de tout âge & de tout sexe, à qui les persécuteurs avoient fait arracher les yeux. » Nul de ces tyrans, dit un historien, n'échappa aux coups de la céleste vengeance. Dioclétien ne perdit pas la vie d'une manière violente; mais sa vieillesse languissante, triste & méprisable, fut quelque chose pour lui de plus amer & de plus dur à supporter. Il se transportoit de côté & d'autre, agité de perpétuelles inquietudes, ne prenant presque point de nourriture, n'ayant pas une heure de sommeil tranquille. Accablé sous le poids de ses chagrins réels ou imaginaires, il n'avoit pas la force de garder quelque ombre de décence. On le vit très-souvent pleurer avec toute la foiblesse d'une femme ou d'un enfant. Quand il apprit le succès de Constantin, & le commencement du triomphe du Christia-

D I O

onna aux
tions du
roit dans
e frapper
uloit par
des cris
ux hurle-
le parti
le fait ».
ses l'an

» précaution , les avenues du
» palais. Les appartemens in-
» térieurs étoient confiés à la
» vigilance des eunuques , dont
» le nombre & l'influence aug-
» mentant sans cesse , mar-
» quoient visiblement les pro-
» grès du despotisme ». *L'ère*
de Dioclétien ou des Martyrs ,
qui a été long-temps en vogue

tion ; entr'autres le P. Jean Colombi, Jésuite, par sa *Dissertatio de Carthusianorum initiis, seu quòd Bruno adactus fuerit in eremum vocibus hominis rediivi Parisiis qui se accusatum, judicatum, damnatum exclamabat*. Il y rapporte le témoignage de quelques historiens, qui ont, à ce qu'il prétend, parlé de ce miracle, avant l'an 1400 ; & il cite l'auteur qui a écrit en 1150 une relation des commencemens des Chartreux ; un religieux de cet ordre, de la Chartreuse de Merya en Bugey, dans une charte de 1298 ; Guillaume d'Erbura ou d'Yvrée, qui écrivit en 1315, *Lib. de origine & veritate perfecta Religionis* ; l'auteur de la *Chronique des Prieurs de la Chartreuse* qui a fleuri depuis 1383 jusqu'en 1391 ; & enfin Henri de Kalkar, qui composa en 1398 un traité de l'origine des Chartreux. Il paroît néanmoins que le silence de saint Bruno dans sa lettre à Raoul, où il détaille les motifs de sa retraite, est un argument invincible contre la vérité d'un événement aussi extraordinaire. Ajoutons que ce prodige, envisagé dans tout son ensemble, paroît s'éloigner de la nature de ceux dont la Providence a semé sa marche bienfaisante & lumineuse. Jésus-Christ répondit à celui qui lui demanda un miracle de cette espece : *Si Moysen & Prophetas non audiunt, neque si quis ex mortuis resurrexerit, credent*. Luc. 16.

DIODATI, (Jean) ministre, professeur de théologie à Geneve, natif de Lucques, mourut à Geneve en 1652, à 73 ans. On a de lui : I. Une *Tra-*
Tome III.

duction de la Bible en italien, publiée pour la 1^{re} fois en 1607 à Geneve, avec des notes, & réimprimée en 1641, in-fol. dans la même ville. C'est plutôt une paraphrase qu'une traduction. Ses notes approchent plus des méditations d'un théologien, que des réflexions d'un bon critique. II. Une *Traduction de la Bible en françois*, in-tol. à Geneve, en 1644, écrite d'un style barbare. III. Une *Version françoise de l'Histoire du Concile de Trente*, par Fra-Paolo, aussi mal écrite que sa Bible.

DIODORE de Sicile, ainsi appelé, parce qu'il étoit d'Aggyre, ville de Sicile, écrivoit sous Jules-César & sous Auguste. On a de lui une *Bibliothèque historique*, fruit de 30 ans de recherches. On assure qu'il avoit été lui-même voir les lieux dont il avoit à parler ; mais le contraire ne paroît que trop par ce qu'il en dit. Son ouvrage étoit divisé en XL livres, dont il ne nous reste que XV, avec quelques fragmens. Il comprenoit l'histoire de presque tous les peuples de la terre, Egyptiens, Assyriens, Medes, Perles, Grecs, Romains, Carthaginois. Son style n'est ni élégant, ni orné ; mais simple, clair, intelligible ; & cette simplicité n'a rien de bas, ni de rampant. Prolixe dans les détails frivoles & fabuleux, il glisse sur les affaires importantes. Mais comme il avoit beaucoup compilé, son *Histoire* présente de tems en tems des faits curieux ; & on doit beaucoup regretter la perte de ses autres livres, qui auroient jeté de la lumière sur l'histoire ancienne. Diodore a été tra-

D I O

Hérod, suite évêque de Tarse, fut disciple de Sylvain, & maître de S. Jean-Chryostome, de S. Basile & de S. Athanase. Ces Saints donnent de grands éloges à ses vertus & à son zele pour la foi; éloges qui ont été confirmés par le 1er concile de Constantinople. S. Cyrille au contraire l'appelle l'ennemi de la gloire de J. C.

qui étoit banquier, fut banni pour le même crime. De faux monnoyeur, il devint Cynique. Son châtement fit naître sa philosophie ; elle étoit digne d'une cause si noble. En se retirant de Sinope, il emmena avec lui un esclave nommé Menade, qui l'abandonna bientôt après. Comme on lui conseilloit de faire courir après lui, il répondit : *Ne seroit-il pas ridicule que Menade pût vivre sans Diogene, & que Diogene ne pût vivre sans Menade ?* Arrivé à Athenes, il alla trouver Antisthene, chef des Cyniques ; mais ce philosophe, qui avoit fermé son école, ne voulut pas le recevoir. Il revint de nouveau. Antisthene prit un bâton pour le chasser ; mais enfin, vaincu par sa persévérance, il lui permit d'être son disciple. Il n'en eut point de plus extravagamment zélé. Diogene joignit aux pratiques du Cynisme, de nouvelles singularités. Il prit un bâton, une besace, & n'avoit pour tout meuble qu'une écuelle. Ayant apperçu un jeune enfant qui buvoit dans le creux de sa main : *Il m'apprend, dit-il, que je conserve du superflu ; & il cassa son écuelle.* Un tonneau lui servoit de demeure, & il promenoit par-tout sa maison avec lui, comme les limaçons promènent la leur. Qu'on ne croie pas qu'avec son manteau rapiécé, sa besace & son tonneau, il fût plus modeste ; il étoit aussi vain sur son fumier, qu'un monarque Persan sur son trône. Ce sophiste orgueilleux étant entré un jour chez Platon, dont la philosophie étoit douce & commode, se mit à deux pieds sur un beau tapis, en disant : *Je soule aux*

deux pieds le faste de Platon. — *Oui,* répliqua celui-ci, *mais par une autre sorte de faste....* Platon ayant défini l'homme un animal à deux pieds sans plumes ; Diogene pluma un coq, & le jeta dans son école : *Voilà, dit-il, votre homme.* C'est apparemment alors que Platon dit, que *Diogene étoit un Socrate fou...* Alexandre-le-Grand étant à Corinthe, eut la curiosité de voir cet homme singulier ; il lui demanda ce qu'il pouvoit faire pour lui ? Diogene le pria de se détourner seulement tant soit peu, & de ne pas lui ôter son soleil. Cette réponse parut si sublime au conquérant, qui sans doute n'en démêloit pas les ressorts, qu'il dit : *Si je n'étois pas Alexandre, je voudrois être Diogene...* Un jour le Cynique parut en plein midi dans une place publique avec une lanterne à la main. On lui demanda ce qu'il cherchoit ? *Un homme,* répondit-il... Une autre fois il vit les juges qui menoient au supplice un homme, qui avoit volé une petite phiole dans le trésor public : *Voilà de grands voleurs,* dit-il, *qui en conduisent un petit...* Une femme s'étant pendue à un olivier, il s'écria qu'il seroit à souhaiter que tous les arbres portassent de semblables fruits... Il avoit été quelques tems captif. Comme on alloit le vendre, il cria : *Qui veut acheter un maître ?* On lui demanda : *Que sais-tu faire ?* — *Commander aux hommes,* répondit le vain Cynique. Un noble de Corinthe l'ayant acheté : *Vous êtes mon maître,* lui dit-il, *mais préparez-vous à m'obéir, comme les grands aux médecins.* Ses amis voulurent le racheter : *Vous êtes des imbi-*

D I O

*lions ne
x qui les
x-ci font
Diogene
emplois
tre, que
nom) lui
iens. On
mourut
rdonna.*

„ leurs passions... Les orateurs
„ s'étudient à bien parler, &
„ non pas à bien faire... Les
„ avares sont sans cesse occu-
„ pés à amasser des richesses,
„ & ne savent pas s'en servir ».
Ces maximes sont bonnes ; mais
le Cynique en avoit aussi de
très-pernicieuses. Il s'abandon-
noit avec impudence aux der-

D I O

„ pour maison , un manteau ;
 „ une besace formoient toutes
 „ ses possessions ; mais cet atti-
 „ rail de la modestie ne pou-
 „ voit pas cacher son orgueil
 „ qui sortoit par ses pores. Sa
 „ réponse à Alexandre , la
 „ folle recherche qu'il fit d'un
 „ homme avec sa lanterne en
 „ plein midi , décelent son ca-
 „ ractere ; ses mœurs , peu dé-
 „ licates , ont fait dire qu'il ne
 „ falloit pas regarder au fond
 „ de son tonneau . Il mourut
 l'an 320 avant J. C.

DIOGENE le Babylonien , philosophe Stoicien , ainsi nommé , parce qu'il étoit de Séleucie , près de Babylone. Il fut disciple de Chrysispe ; les Athéniens le députerent à Rome avec Carnéades & Critolaüs , l'an 155 avant J. C. Diogene mourut à 88 ans , après avoir prêché la sagesse , à la maniere ordinaire des philosophes , c'est-à-dire avec plus de bruit que de fruit. Un jour qu'il faisoit une leçon sur la colere , & qu'il déclamoit fortement contre cette passion , un jeune-homme lui cracha au visage : *Je ne me fâche point* , lui dit Diogene ; *je doute néanmoins si je devois me fâcher*. Propos insensé & contradictoire : celui qui ne se fâche pas après une insulte , ne délibere pas s'il doit se fâcher. Du reste , ces sortes de scenes sont propres à prouver la décence qui régnoit dans ces écoles , & le respect que les écoliers avoient pour les maîtres.

DIOGENE LAERCE , né à Laërte , petite ville de Cilicie , philosophe Epicurien , composa en grec la *Vie des Philosophes* , divisée en dix livres. Cet ouvrage est venu jusqu'à nous.

D I O 549

Quoiqu'il soit sans agrément , sans méthode , & même sans exactitude , il est précieux aux hommes qui pensent , parce qu'on peut y étudier le caractere & les mœurs des plus célèbres philosophes de l'antiquité. Cet historien manquoit d'esprit ; il se mêloit cependant de faire des vers , & il en a surchargé ses *Vies des Philosophes* : ils sont encore plus plats que sa prose. Il avoit composé un livre d'*Epigrammes* , auquel il renvoie fort souvent. Il vivoit vers l'an 193 de J. C. La 1^{re} édition de ses *Œuvres* est de Venise , 1475 , in-tol. ; la meilleure est celle d'Amsterdam , en 1692 , avec les observations de Ménage , 2 vol. in-4°. Un écrivain étranger les a traduites en françois , en style allemand. Sa version est imprimée chez Schneider à Amsterdam , & à Rouen sous le même nom , en 1761 , in-12 , 3 vol. On y a ajouté la *Vie* de l'auteur , celles d'*Epictete* , de *Confucius* , & un *Abrégé historique des Femmes philosophes de l'antiquité*. On a une édition de *Diogene* , imprimée à Coire avec les notes de Longueil , 2 vol. in-8°, qu'on joint aux auteurs *cum notis variorum*.

DIOGENIEN d'Héraclée dans le Pont , célèbre grammairien Grec du 2^e siècle , a laissé *Proverbia Græca* , Anvers , 1612 , in-4°, grec & latin.

DIOGNETE , philosophe sous Marc-Aurele , donna des leçons de vertu à ce prince , & lui apprit à faire des Dialogues. L'élève eut toujours beaucoup d'estime pour son maître. On croit que c'est le même à qui est adressée la *Lettre à Diogete* , qui se trouve

D I O

le saint citadelle de Troie, où il enleva le *Palladium*.

DION de Syracuse, capitaine & gendre de Denys l'ancien, tyran de Syracuse, engagea ce prince à faire venir Platon à sa cour. Dion chassa de Syracuse Denys le jeune, & rendit de grands services à sa patrie. Il fut assassiné par Calliope, un de ses amis. L'an

D I O

Dion revint à Rome, où il fut consul pour la 2^e fois en 229, & retourna ensuite dans son pays, où il finit ses jours. D'ou Cassius étoit honnête-homme, autant qu'on peut l'être quand on a fait le métier de courtisan. Lorsqu'il étoit à la cour, il se retiroit souvent à Capoue, pour cultiver les lettres & travailler en repos. Après avoir ramassé des Mémoires pendant dix ans, il composa une *Histoire Romaine* en 80 livres. Elle commençoit à l'arrivée d'Enée en Italie, & finissoit au regne d'Alexandre-Sévere. Il ne nous reste qu'une partie de cet ouvrage. Les 34 premiers livres sont perdus. Les 20 suivans, depuis la fin du 35^e jusqu'au 54^e, sont complets; les 6 suivans sont tronqués, & il ne nous reste que quelques fragmens des 20 derniers. Nous avons un *Abrégé* assez bien fait de cette Histoire depuis le 35^e livre, par Xiphilin, patriarche de Constantinople dans le 11^e siècle. Dion avoit pris Thucydide pour son modele; il l'imita beaucoup dans sa maniere de narrer, & sur-tout dans ses harangues. Son style est clair, ses maximes solides, sentées, judicieuses; ses termes nobles, sa narration coulante, ses tours heureux; mais on l'accuse d'avoir été bizarre, partial, également porté à la flatterie & à la satire. Il ne faut pas cependant légèrement rejeter ce qu'il dit des vices de quelques hommes célèbres, auxquels des flatteurs contemporains & la postérité admiratrice ont attribué des vertus qu'ils n'avoient pas. La meilleure édition de cet historien est celle d'Herman-

D I O 551

Samuel Reimarus, à Hambourg, 1750, in-fol. 2 vol. en grec & en latin, avec de savantes notes. On estime encore celle de Leunclavius, Hanau, in-folio, 1606. Boisguillebert l'a traduit en françois, Paris, 1674, 2 vol. in-12.

DION-CHRYSOSTOME, ainsi appelé à cause de son éloquence, orateur & philosophe de Pruse en Bithynie, travailla en vain pour persuader à Vespasien de quitter l'empire. Il fut lui-même obligé d'abandonner Rome sous Domitien qui le haïssoit. Il déguisa son nom & sa naissance, & vécut plusieurs années inconnu, errant de ville en ville & de pays en pays, manquant de tout; réduit le plus souvent, pour subsister, à labourer la terre, ou à cultiver les jardins, & honorant cet état par son courage. Il parcourut ainsi la Mœsie & la Thrace, & pénétra jusques chez les Scythes. Lorsque Domitien périt, Dion étoit en habit de mendiant, dans un camp de l'armée Romaine prête à se révolter. Il se fit connoître, & apaisa la sédition. Dion revint sous l'empereur Trajan. Ce prince, ami des talens, le faisoit mettre souvent dans sa litière, pour s'entretenir avec lui, & le fit monter sur son char de triomphe. On dit que Dion parut souvent en public vêtu d'une peau de lion. Aucun de ces vieux sages n'a pu échapper à quelque ridicule saillant. La première édition de ses ouvrages est de Milan, 1676, in-fol.: la meilleure de Paris, 1704, in-fol. On y trouve 80 *Oraisons*, qui offrent des morceaux éto-

D I O

livres en XIII, ont d'abord été traduits & commentés par Xilander; ensuite de nouveau, & avec plus d'intelligence, par Meziriac; & enfin réimprimés avec les notes de Fermat, en 1670. Diophante naquit à Alexandrie vers le milieu du 4^e siècle.

DIOSCORE, patriarche d'Alexandrie, auparavant dia-

D I O

néral de Chalcédoine, il refusa d'y comparoître. Cette assemblée, tenue en 451, le déposa, après trois citations, de l'épiscopat & du sacerdoce, comme contumace. Plusieurs personnes présentèrent contre lui des requêtes, où l'on dévoiloit tous ses crimes. L'empereur l'exila à Gangres en Paphlagonie, où il mourut misérablement en 458.

» Une dissimulation de système
 » plus que de caractère, dit
 » un historien, & une suite
 » bien combinée d'artifices,
 » avoient porté cet homme
 » dangereux sur la chaire patriarchale d'Alexandrie : hypocrite, tout différent d'Eutychès, & qui sans s'astreindre, comme ce suborneur austère, aux observances extérieures & pénibles de la vertu, avec une mondanité & un faste tout séculier, des mœurs plus qu'équivoques, des injustices criantes & de vraies concussions, se donnoit pour un saint, extorquoit jusqu'aux témoignages de l'estime & de la vénération, par la terreur de son despotisme, & par les manœuvres d'une foule de tyrans subalternes, qu'attachoit à son sort le goût des mêmes vices & l'assurance de l'impunité : génie entreprenant, d'une obstination indomptable, d'une audace que n'arrêtoit pas la perspective des extrémités les plus funestes ; tel enfin qu'il le falloit pour donner de la célébrité aux rêveries d'un enthousiaste obscur, & pour en couvrir le ridicule ».

DIOSCORE, diacre de Rome, élu antipape l'an 530,

D I O 553

le même jour que Boniface II fut placé sur la chaire pontificale, & mourut environ 3 semaines après.

DIOSCORIDE, (Pedacius) médecin d'Anazarbe en Cilicie, on ne fait en quel tems. L'opinion la plus commune le fait vivre sous Néron. Il y a eu autrefois une grande dispute entre Pandolfe Collenutius & Leonicus Thomæus, pour savoir si Pline avoit suivi Dioscoride, comme le dernier le croyoit ; ou si Dioscoride avoit tiré son ouvrage de celui de Pline, ce qui étoit le sentiment de Collenutius. Quoi qu'il en soit, Dioscoride suivit d'abord le métier des armes, & il s'adonna ensuite à la connoissance des simples, sur lesquels il donna un ouvrage, suivi de fort près par ceux qui ont traité après lui cette matière, & commenté par Matthiolo dans le 16^e siècle.

DIPPEL, (Jean-Conrad) écrivain célèbre par des opinions extravagantes, se nommoit dans ses ouvrages *Christianus Democritus*. Il s'appliqua d'abord à des controverses anti-piétistes, icête contre laquelle il déclama publiquement à Strasbourg. Sa vie scandaleuse l'ayant obligé de quitter cette ville, il vint à Giessen. Il s'y montra aussi zélé pour le Piétisme, qu'il lui avoit été contraire à Strasbourg. Il vouloit une femme & une place de professeur ; ayant manqué l'une & l'autre, il leva le masque, & attaqua vivement la religion prétendue-réformée dans son *Papismus Protestantium vapulans*. Ce livre ayant soulevé contre lui les Protestans, il quitta la théologie pour la chymie. Il fit croire qu'il étoit

D I R

8 mois ; une autre **Dircé**, qui ayant
être en osé comparer sa beauté à celle
aison de de Pallas, fut changée en pois-
50 mille son.
or étoit **DIROIS**, (François) doc-
misère ; teur de Sorbonne, fut d'abord
essource précepteur de Thomas du Fossé,
de ses ami des solitaires de Port-Royal.
clipsant. Son élève le lia avec les cénob-
différens bites de ce monastere célèbre ;
hague, mais son attachement aux dé-

D I T

tées. Virgile exprime ainſi ſon funeſte pouvoir :

*Tu potes unanimos armare in
prælia fratres,
Atque odiis verſare domos, tu
verbera teſtis
Funereſque inferre faces : tibi
nomina mille,
Mille nocendi artes.*

DITHMAR, évêque de Mersbourg en 1018, mort en 1028, à 42 ans, étoit fils de Sigefroi, comte de Saxe, & avoit été bénédictin au monaſtere de Magdebourg. Il laiſſa une *Chronique pour ſervir à l'Hiſtoire des Empereurs Henri I, Othon II & III, & Henri II*, ſous lequel il vivoit. Cette Chronique, écrite avec ſincérité, a été publiée pluſieurs fois. La meilleure édition & la ſeule qui ſoit ſans lacunes, eſt celle que le ſavant Leibnitz a donnée dans ſes *Ecrivains ſervant à illuſtrer l'Hiſtoire de Brunſwick*, avec des variantes & des correſtions, in-fol.

DITHMAR, (Jules-Chriſtophe) né à Rothenbourg dans la Heſſe, le 13 mars 1677, membre de l'académie de Berlin, profeſſeur d'hiſtoire à Francfort-sur-l'Oder, mort dans cette ville en 1737, nous a laiſſé : I. *Scriptorum rerum Germanicarum volumen*, Francfort-sur-l'Oder, 1727, in-fol. II. *Difſertationes academicae*, Leipſick, 1737, in-4°, relatives aux leçons qu'il donnoit. III. Une édition de Tacite, *De Moribus Germanorum*, avec un ſavant Commentaire, Francfort-sur-l'Oder, 1725. IV. *Commentatio de ordine militari Balneo*, 1729, in-fol. V. *Hiſtoire de l'ordre de S. Jean* en Brandebourg, 1728, in-4°, en allemand. VI. Une édi-

D I T 555

tion des *Annales des Duchés de Cleves, Juliers, &c.* de Tſchenmacher (voyez ce mot), qu'il a enrichie de notes, de diplomes, &c. Francfort & Leipſick, 1721, in-fol.

DITTON, (Humfroi) de Saiſburi, maître de l'école des mathématiques érigée dans l'hôpital de Chriſt à Londres, ſ'attacha au fameux Guillaume Whiſton ſon ami, pour chercher le ſecret des longitudes ſur mer. Ils ſe flattèrent tous deux de l'avoir trouvé. Cette découverte étoit une choſe plaiſante. Ils avoient imaginé de placer des feux d'artifice à certaines diſtances, qui marqueroient les degrés de longitude aux vaiſſeaux. On ne vit pendant quelque tems à Londres & aux environs, que de ces bliettes artiſielles, pour donner des eſſais de leur invention. Tout cela leur réuſſit fort mal : ils en furent pour la honte & pour la grande dépense. Ditton ſ'occupa plus utilement des preuves de la Religion, ſur laquelle il a publié l'ouvrage ſuivant : *Démonſtration de la Religion Chrétiennae*, Londres, 1712, in-8° ; traduite en françois par la Chapelle, théologien protestant, ſous ce titre : *La Religion Chrétiennae démontrée par la Réſurrection de N. S. Jeſus-Chriſt*, en 3 parties, Amſterdam, 1728, 2 vol. in-8° ; réimprimée à Paris en 1729, in-4°. L'auteur ſuit la méthode des géometres, & ſ'en ſert avec ſuccès contre les Déiſtes. Il mourut en 1715, à 40 ans.

DIVÆUS ou VAN-DIEVE, (Pierre) né à Louvain l'an 1536, ſ'appliqua dès ſa jeuneſſe avec beaucoup de ſuccès aux

D I V

si il de- far ayant exigé des otages, ce
strat de brave capitaine lui répondit,
rgé l'an *que sa nation n'avoit pas ac-*
s privi- *coutumé de donner des otages,*
l aban- *mais d'en recevoir ; & se retira*
82 pour *ensuite, vers l'an 58 avant J. C.*
i prince Les Suisses d'aujourd'hui tien-
t croire *nent encore quelque chose de*
de ses la bravoure & de l'intégrité
es ayant de Divicon ; mais l'usage de
is & les *vendre leurs troues & d'im-*

d'où étoit venu chez les anciens l'usage si fréquent de jurer par cette divinité. La formule du serment étoit *Me Dius-Fidius*, qu'on doit entendre dans le même sens que *Me Hercules*. On le croyoit fils de Jupiter, & quelques-uns l'ont confondu avec Hercule.

DLUGOSS, (Jean) Polonois, chanoine de Cracovie & de Sandomir, mort en 1480, à 65 ans, est auteur d'une *Histoire de Pologne* en latin, Francfort, 1711, in-fol. en 12 livres. Le 13^e fut imprimé à Leipfick en 1712, in-fol. L'auteur, quoiqu'exact & fidele, n'a pas été exempt, dit Lenglet, de la barbarie de son siècle. Il commence son Histoire à l'origine de sa nation, & la conduit jusqu'en 1444.

DOBSON, (Guillaume) peintre Anglois, né à Londres en 1610, s'attacha à la maniere de Van-Dyck, & s'en fit un ami. Ce maître le présenta à Charles I, qui le nomma son premier peintre. Il fut si recherché à la cour & à la ville, qu'il ne pouvoit suffire à tout ce qu'on lui demandoit. Sa maniere étoit à la fois douce & forte: ses têtes semblent animées. Sa vie fort peu réglée abrégéa ses jours. Il mourut à Londres en 1647, à 37 ans.

DODART, (Denys) conseiller, médecin du roi, & premier médecin du prince & de la princesse de Conti, & enfin de Louis XIV, membre de l'académie des sciences, naquit à Paris en 1634, & y mourut en 1707, universellement regretté. Il étoit né d'un caractère sérieux, dit Fontenelle; & l'attention chrétienne avec

laquelle il veilloit perpétuellement sur lui-même, n'étoit pas propre à l'en faire sortir. Mais ce sérieux, loin d'avoir rien d'austere ni de sombre, laissoit assez à découvert cette joie sage & durable, fruit d'une raison épurée & d'une conscience tranquille. Gui-Patin, aussi avare d'éloges que prodigue de satyres, l'appelloit *Monstrum sine vitio*; un prodige de sagesse & de science, sans aucun défaut. On a de lui : I. *Mémoires pour servir à l'Histoire des Plantes*, Paris, 1676, in-fol. : ouvrage publié par l'académie, qu'il orna d'une belle préface. II. *Statica Medicina Gallica*, dans un recueil sur cette matiere, en 2 vol in-12. III. *Des Dissertations* manuscrites sur la saignée, sur la diete des anciens, sur leur boisson. Il avoit beaucoup spéculé aussi sur la digestion & la transpiration, pour suivre & vérifier les observations de Santorius; observations dont le résultat dépend de tant de circonstances, qu'on n'a pu le fixer encore avec une utilité certaine. — Jean-Baptiste-Claude DODART, son fils, premier médecin du roi comme lui, mort à Paris en 1730, laissa des *Notes sur l'Histoire générale des Drogues* de Pierre Pomey.

DODDRIDGE, (Pierre) théologien Anglois, mort en 1751 à Lisbonne, où il étoit allé pour changer d'air, est auteur de divers ouvrages estimés en Angleterre. Les plus connus en France sont des *Sermons*, in-8°, écrits avec simplicité.

DODECHIN, prêtre du 14^e siècle, natif de Logenstein dans l'électorat de Treves, visita la

D O D

na une I. *Un Traité contre les Nôis*
 la Chro- *Conformistes*, plein d'idées fin-
 sus de- *gulières*; mais qui n'ont rien
 étonnant dans un homme def-
 titué de toute regle de doc-
 trine & de croyance, & aban-
 donné aux conclusions de l'es-
 prit privé. Il y prétend que
 l'ame, naturellement mortelle,
 n'acquiert l'immortalité que par
 le baptême, conféré par des

D O D

d'auteurs classiques, qu'il a éclaircis par des notes. Ceux qui voudront connoître plus en détail les autres productions de Dodwel, peuvent consulter sa *Vie en anglois*, 2 vol. in-12, publiée par François Brokesby. Mais il ne faut pas s'en tenir littéralement à ce qu'en dit cet auteur, qui prend souvent le ton de panégyriste. Dodwel aimoit extrêmement à se distinguer, & ce défaut est peut-être la seule cause des opinions extraordinaires & insoutenables, qu'il a avancées. C'est encore peut-être cette disposition de son cœur, qui lui a fait imaginer que les martyrs pouvoient avoir souffert la mort par vanité : idée aussi extravagante que peu chrétienne. La belle gloire que d'être exécuté comme les scélérats, & rendu infame aux yeux de tout l'empire Romain, & honoré dans une secte méprisée & persécutée ! Ces extravagantes opinions ont fait dire à M. Burnet, évêque Anglican de Salisburi, dans une lettre écrite à Dodwel, qu'un Vanini, un Hobbes, un Spinosa n'auroient pu avancer des choses plus absurdes & plus irrégieuses. » Cependant, » ajoute-t-il, vous n'avez point » reconnu vos fautes, comme » vous l'aurez dû faire publiquement. . . . Je puis vous assurer que j'aimerois mieux ne » favoir lire ni écrire, que » d'étudier ou de faire des livres » dans les vues que vous vous » êtes proposées depuis plus » de trente ans. Vous aimez » les nouveautés & les paradoxes, & vous employez » votre savoir pour les établir. . . . J'estime, comme je

D O E 559

» le dois, plusieurs bonnes & » belles qualités que vous possédez ; mais je déplore votre » malheur dans tout ce que » vous avez fait de reprehensible. » M. Chishull, bachelier en théologie, & membre de l'université d'Oxford, met Dodwel dans cette classe de savans qui sont propres à compiler, mais qui ne sont point capables de bien juger & de raisonner sur ce qu'ils ont recueilli. » Je ne veux nullement, » dit-il, diminuer la réputation à laquelle il a droit de » prétendre ; mais je veux rabaisser cette autorité, à la » faveur de laquelle il répand ses erreurs. Je crois que le » genre-humain a plus de droit » à la connoissance de la vérité, que l'auteur n'en a à la réputation dont il jouit » par un savoir faux & mal » employé ».

DOEG, Iduméen, écuyer de Saül. Ce fut lui qui rapporta à ce prince, que David, passant par Nobé, avoit conspiré contre lui avec le grand-prêtre Achimelech. Cette calomnie mit Saül dans une telle colere, qu'il désola la ville de Nobé, & fit donner la mort par la main du lâche Doëg, au grand-pontife & à 85 prêtres, l'an 1061 avant J. C. C'est à cette occasion que David composa les *Pseaumes* 51 & 108.

DOEZ, voyez VANDER-DOEZ.

DOISSIN, (Louis) Jésuite, est connu par deux *Poèmes latins*, l'un sur la *Sculpture*, l'autre sur la *Gravure*. On y remarque un style pur & coulant ; une élocution libre, aisée, pleine de feu & de noblesse ;

D O L

avec goût fut obligé de reconnoître Do-
tant de labella, qui eut en partage le
on Poème gouvernement de Syrie. Cassius
out, offre prévint ce nouveau gouverneur.
ne force Dolabella, désespérant de le
itent sou- chasser, s'arrêta à Smyrne, où
iste. L'un il fit tuer en trahison Trebo-
Paris en nius, gouverneur de l'Asie-Mi-
avec la neure, l'un des conjurés qui
mourut avoit eu part à la mort de
Cassius. Ce mourut le 23

D O L

de Berni. VI. *Vie de Charles-Quint*, Venise, 1561, in-4°, en Italien; estimée, mais peu commune. VII. *Vie de Ferdinand I, Empereur*, Venise, 1566, in-4°.

DOLERA, (Clément) évêque de Foligni, cardinal, de l'ordre de S. François dont il fut général, étoit de Moneglia; il se distingua par sa science & par sa vertu, & mourut à Rome en 1568. Le principal de ses ouvrages a pour titre : *Compendium Theologicarum Institutionum*.

DOLET, (Etienne) né à Orléans en 1509, étoit fils, dit-on, de François I, & d'une Orléanoise nommée Cureau. On ajoute qu'il ne fut point reconnu par ce prince, à cause d'une intrigue de sa mere avec un seigneur de la cour; mais cette anecdote mérite confirmation. Quoi qu'il en soit, Dolet à la fois imprimeur, poète, orateur & humaniste, étoit outré en tout: comblant les uns de louanges, déchirant les autres sans mesure; toujours attaquant, toujours attaqué; extrêmement aimé des uns, haï des autres jusqu'à la fureur. Savant au-delà de son âge, s'appliquant sans relâche au travail: d'ailleurs orgueilleux, méprisant, vindicatif & inquiet. On le mit en prison pour son irréligion. Le savant Castellan lui obtint sa liberté, dans l'espérance que cette correction l'auroit rendu plus sage. Il promit beaucoup, il ne tint rien; & il fut brûlé comme athée à Paris en 1546, à 37 ans. » On ne voit pas, dit un auteur, que nos philosophes se soient empressés de réclamer ou de justifier un pareil rélateur de la li-
Tome III.

D O L 561

» berté. Son athéisme trop déclaré & trop pratiqué, l'a peut-être exclu de l'association, & a retenu les plumes éloquentes qui auroient été tentées de le réhabiliter, comme tant d'autres. Il y a cependant apparence qu'il eût trouvé grace aux yeux des auteurs du *Système de la Nature*. Les principes de cet ouvrage monstrueux sont précisément les mêmes que ceux de Dolet ». On dit qu'avant de rendre l'ame, il protesta que ses livres contenoient des choses qu'il n'avoit jamais entendues: ce qui est sans doute très-facile à croire: quel est le matérialiste qui comprenne le galimatias par lequel il prétend remplacer la notion d'un Dieu? On a de lui: I. *Commentarii Linguae Latinae*, 2 vol. in-fol. à Lyon, chez Gryphe, 1536-38, qui devoient être suivis d'un 3e. Cet ouvrage, chef-d'œuvre de typographie, est devenu rare. C'est une espèce de dictionnaire de la langue latine par lieux-communs. On avoue qu'il en connoissoit bien les tours & les finesses, sur-tout celles de Cicéron, son auteur favori; cependant il n'écrivoit pas naturellement en latin: sa prose sent l'écolier qui fait des thèmes: c'est un tissu de phrases mendrées. II. *Carminum libri 17*, 1538, in-4°: ces Poésies sont pitoyables, sur-tout les lyriques. III. *Formula Latinarum locutionum*, Lyon, 1539, in-folio: cet ouvrage est un dictionnaire qui devoit avoir 2 autres parties. IV. *Second Enfer de Dolet*, 1544, in-8°. V. *De officio Legati*, Lyon, 1538, in-4°. VI. *Francisci I facta* en vers,
N n

D O L

II. Les 540, en *Gestes*
III. *De*, in-4.
tres en

fouscrivit à tout ; mais elle fut dans la suite s'en affranchir. Les Dolgorouki furent exilés en Sibérie, & les fils de Menzikow en furent rappelés. En 1738, presque toute cette malheureuse famille fut immolée à la jalousie de Biren, ministre de l'impératrice Anne. Les princes Iwan & Basile furent roués,

DOM

le détermina à en faire une étude particulière. Il s'appliqua à ce travail, qui ne devoit d'abord être que pour lui, & pour ceux de ses enfans qui prendroient le parti de la robe. Quelques-uns de ses amis, auxquels il découvrit ses idées, l'engagerent à les communiquer aux premiers magistrats; il vint pour cela à Paris en 1685: Louis XIV, sur le rapport que lui en fit M. Pelletier, alors contrôleur-général, ordonna à Domat d'en faire part au public, & lui accorda une pension de 2000 livres. Domat fixé à Paris montra son ouvrage aux plus habiles jurifconsultes, à mesure qu'il l'écrivoit. D'Aguesseau, alors conseiller d'état, lui dit, en écoutant la lecture d'un cahier où il étoit traité de l'usure: » Je savois que l'usure étoit dé- » fendue par l'écriture & par » les loix; mais je ne la favois » pas contraire au droit natu- » rel « : convenant ainsi d'a- » voir appris ce point, & d'en » avoir été persuadé par les écrits de Domat. Les *Loix civiles dans leur ordre naturel*, parurent enfin en 1689, in-4°, chez Coignard. Elles forment 6 vol. dans lesquels on voit non-seulement que l'auteur possédoit l'esprit des loix, mais qu'il étoit très-capable d'y faire entrer les jeunes jurifconsultes. C'est l'objet principal de son ouvrage, & cet objet parut entièrement rempli. Les 3 premiers vol. in-4° traitent des loix civiles dans leur ordre naturel; les 4e & 5e, du droit public; & le 6e est un choix de loix. Cet habile homme mourut à Paris en 1696, à 70 ans. On fit après sa mort une édition de son ouvrage,

DOM 563

in-fol. 1702, à Luxembourg, réimprimé plusieurs fois. L'édition la plus complète est celle de 1777, in-fol. avec un Supplément par M. de Jouy.

DOMENICHI, (Louis) natif de Plaisance, & mort vers 1564, âgé de 50 ans, a donné, outre beaucoup de Traductions italiennes d'auteurs anciens, les bagatelles suivantes: I. *Le due Cortigiane*, comédie, Florence, 1563, in-8°. II. *Dialoghi d'amore*, Venise, 1562, in-8°. III. *Facetie, motti e burle*, Venise, 1581, in-8°. IV. *Detti e fatti notabili*, 1565, in-8°. V. *La nobiltà delle donne*, 1554, in-8°. VI. *La donna di corte*, Lucques, 1564, in-4°. VII. *Rime*, Venise, 1544, in-8°. VIII. *La Progne*, tragédie, Florence, 1561, in-8°. Il a encore donné *des Mœurs des Turcs*, Venise, 1548, in-8°; *des morceaux d'Histoire* en XIV livres, Venise, 1594; ouvrage curieux, qui contient, à la manière de Valere-Maxime, un mélange de faits historiques de tout genre.

DOMINICA, (Albia) fille du patrice Pétrone, & épouse de l'empereur Valens, étoit d'un caractère violent & d'un esprit des plus opiniâtres. Elle persécuta cruellement les Catholiques, & engagea Valens à favoriser l'arianisme. Quarantevingts ecclésiastiques étant venus à la cour pour supplier l'empereur de priver un évêque arien du siège de Constantinople, ce prince, irrité contre eux par son épouse, ne leur répondit qu'en les faisant embarquer sur un vaisseau, auquel on mit le feu en pleine mer. Après la mort de Valens, arrivée en



I

D O M

int le siege
contre les
incourage-
aux trou-
de devant
t que cette
le peu de
ais qu'elle
l'empereur

deur de quatre grands poten-
tats , il arriva en Perse avec
un équipage si peu convenable
à son caractère , qu'on le confi-
déra moins qu'un simple en-
voyé. Le roi de Pologne, inf-
truit du peu de cas que l'on
faisoit de son ambassadeur , en
envoya un second , capable de

dans un hermitage de l'Apennin. On auroit certainement tort de blâmer ces pénitences extraordinaires ; elles ont eu leur utilité , puisqu'en sanctifiant ceux qui les faisoient , elles avoient encore de bons effets sur l'esprit des peuples. » Les
 » hommes, dit un sage & pieux
 » écrivain , ont peu de confiance en ceux qui vivent
 » avec eux & comme eux ; il
 » faut de tems-en-tems des
 » hommes singuliers qui les
 » étonnent ; qui excitent leur
 » attention pour les rendre dociles , pour leur faire goûter
 » une morale qui leur déplaît ;
 » Dieu en a suscité quand il lui
 » a plu , & en dépit de la philosophie , ils ont fait beaucoup
 » de bien « (voyez PATRICE , SIMÉON-STYLITE , &c.). L'auteur du trop fameux *Dictionnaire philosophique* a confondu S. Dominique l'Encuirassé avec le suivant ; mais ces sortes de bévues n'ont rien d'étonnant pour quiconque connoît l'érudition des philosophes modernes. Pierre Damiens a écrit sa *Vie*.

DOMINIQUE , (S.) instituteur de l'ordre des Freres Prêcheurs , naquit à Calarvega , bourg du diocèse d'Osma , en 1170 , de parens nobles & vertueux. A 14 ans il fut envoyé à Palencia , où étoit alors la plus célèbre école de Castille. Le roi Alphonse IX y avoit assemblé des savans de France & d'Italie , & établi des professeurs de toutes les facultés. Dominique s'y distingua pendant 9 ans , par le double mérite de l'esprit & de la sagesse. Sorti de cette école , il fut fait chanoine régulier , & sous-prieur de la cathédrale d'Osma.

Son évêque ayant été envoyé en France par Alphonse , pour accompagner la princesse promise à son fils , Dominique le suivit. La mort de cette princesse leur fit perdre le dessein de retourner en Espagne : ils se fixerent en France , avec des abbés de l'ordre de Citeaux , légats du pape , pour travailler à la conversion des hérétiques Vaudois & Albigeois , dont le Languedoc étoit infecté. La mission prit dès-lors une nouvelle face. » Dominique , dit
 » un théologien moderne , persuade que l'esprit d'hérésie
 » naît de l'oubli de Dieu , du relâchement dans son culte
 » & du mépris des œuvres chrétiennes , entreprit de
 » faire revivre la piété , & réussit mieux par ce moyen
 » que par la controverse. Il établit par-tout l'usage du
 » *Rosaire* , qui est un ensemble
 » d'oraisons , composé de ce
 » qu'il y a de plus autorisé
 » & de plus solide en fait de prières ; aisé à comprendre , à pratiquer ; qui occupe sain-
 » tement le peuple en l'instruisant , en le touchant par
 » la méditation des vérités saintes ; où le simple fidele
 » sans connoissance des livres & même des caracteres ,
 » suit long-tems un ordre de prières déterminées qui tiennent son ame élevée vers
 » Dieu , sans contention & sans gêne : pratique qui a
 » produit des biens incalculables , & en produit encore
 » tous les jours , dans les endroits où cet édifiant exercice s'est maintenu contre la
 » dissipation & l'indifférence du siècle ; pratique d'autant

D O M

um- „ de Toulouse, de Foix, de
reli- „ Comminges & de Béarn ,
s du „ en chassant les évêques, les
her- „ prêtres & les moines, en
Les „ pillant & en détruisant les
Do- „ monastères & les églises, &
nfe- „ en répandant le sang des Ca-
s. Le „ tholiques (voy. MONT-FORT
a ses „ Simon). S. Dominique prê-
l'é- „ cha contre les excès que com-

et S. Dominique qui per-
 à Honorius III, d'établir
 leur du sacré-palais : office
 onsidérable dans le com-
 ement ; mais ceux qui en
 té pourvus depuis , ayant
 u le titre de *Maîtres du*
-Palais , sont devenus des
 ers de distinction. L'ordre
 . Dominique avoit déjà
 : grands progrès à sa mort,
 ée en 1221. Il avoit fait
 peu auparavant , au cha-
 général tenu cette année ,
 vinciaux , pour gouverner
 ers répandus en Espagne,
 rance , en Lombardie ,
 a Romagne , en Provence ,
 emagne , en Hongrie &
 ngleterre. Le pape Gre-
 IX le canonisa 14 ans
 sa mort , en 1235. Ceux
 voudront connoître plus
 ulièrement ce fondateur
 gué , peuvent consulter la
 le *S. Dominique* , publié
 is en 1739 , in-4^o , par le
 uron , historien des hom-
 llustres de son ordre. L'or-
 e S. Dominique s'est tou-
 particulièrement distingué
 on orthodoxie & son at-
 tement à l'Eglise Catho-
 ; & dans ce siècle de per-
 on & de délire philoso-
 e , c'est un de ceux qui
 dans son sein le moins
 ins dégénérés & corrom-

DOMINIQUE ou DOMI-
 , (Jean) né à Florence de
 s pauvres , entra après
 oup d'instances dans l'or-
 e S. Dominique , & s'y
 gua par sa piété & sa
 e. Il passa par toutes les
 es de son ordre , & fut
 zéléateur de la discipline
 iere. Le schisme qui dé-

soloit alors l'Eglise , le touchoit
 vivement. Il en parla avec
 beaucoup de chaleur & de fer-
 meté à Gregoire XII , qui bien
 loin de s'en offenser , le fit ar-
 chevêque de Raguse , le créa
 cardinal en 1408 , & l'envoya
 en qualité de légat au concile
 de Constance. Il abdiqua quel-
 que tems après son archevêché,
 & fut envoyé malgré lui en
 qualité de légat en Pologne ,
 en Bohême & en Hongrie , pour
 travailler à l'extinction des er-
 reurs des Hussites. Il mourut
 l'an 1419. S. Antonin , son dis-
 ciple , a fait son éloge en peu
 de mots : *Ultra dignitatem exi-*
miam scientiæ & sapientiæ ,
morum sanctitate effulsit in Ec-
clesiâ Dei. On a de Dominique
 un traité de la *Charité* en ita-
 lien , & *Lucula noctis* en latin ,
 que l'on conserve en manuscrit
 à Florence , chez les PP. Domi-
 nicains.

DOMINIQUE de San-Ge-
 miniano , célèbre jurisconsulte
 du 15^e siècle , composa des
Commentaires sur le 6e livre des
Décretales , 1471 , in-fol. &
 d'autres ouvrages , dans les-
 quels l'ordre & la critique ne
 brillent guère.

DOMINIQUE , voy. BIAN-
 COLELLI.

DOMINQUIN , (Domi-
 nico Zampieri , dit le) peintre
 Bolois , élève des Carrache ,
 donnoit beaucoup de tems &
 d'application à ce qu'il faisoit.
 Ses rivaux disoient que ses ou-
 vrages étoient *comme labourés*
à la charrue. Antoine Carrache
 même le comparoit à un bœuf.
 Annibal Carrache , qui voyoit
 sous cette lenteur d'esprit ap-
 parente de grands talens , ré-
 pondit que ce bœuf labourerois

D O M

il publia en 1619 l'*Histoire du Concile de Trente*, par Fra-Paolo, sous le nom de *Pierre Soave Polano*, anagramme de *Paul Sarpi de Venise*. Ce prélat inquiet & entreprenant ne fut pas inutile au roi Jacques I, dont la passion dominante étoit celle de paroître docteur. Au milieu des témoignages d'amitié de sa part & d'estime de sa

ns. On a de lui : I. Un traité *De Republicâ Ecclesiâ*, en 3 vol. in-folio, 1617 & 1620; France, 1658. » Cet ouvrage, dit critique, fait non-seulement pour détruire la monarchie de l'Eglise & la sainteté du pape, mais encore la nécessité d'un chef de la religion, ne pouvoit manquer d'être agréable aux puritains d'Angleterre; mais il est étonnant que Jacques I l'ait souffert, qu'il n'ait pas vu qu'un prince qui ne veut pas de Dieu dans l'Eglise, n'en veut pas dans l'état ». L'ouvrage fut censuré le 15 décembre 1617, par la faculté de théologie de Paris; réfuté successivement par Nicolas Coeffeet & brûlé avec le corps de son auteur au champ de Mars, par sentence de l'inquisiteur.

Un compilateur fameux de ce siècle, qui l'a suivi dans sa doctrine, l'a aussi imité dans son inconstance & ses vanités. II. *De radiis visus & in vitris perspectivis, & Tractatus*, Venise, 1611. Il y parle des lunettes à double vue ou télescopes, dont l'invention étoit alors nouvelle; il s'occupe sur la lumière & les couleurs, sur-tout celles qui se voient dans l'arc-en-ciel: marque le P. Grimaldi avoit découvert long-tems avant lui, & que P. des Chales, Descartes & Newton ont traitée depuis, sur les nuages qui l'enveloppent, soient entièrement dissimulés, il ne faut pas confondre la formation même de l'arc-en-ciel, avec la variété de ses couleurs (voyez NEWTON). Le schisme étoit

à-peu-près tombé dans l'oubli, lorsque les novateurs de ce siècle entreprirent de ressusciter son erreur, touchant le mariage qu'il soumet aux caprices & à la mobilité de la législation humaine. Launoy avoit déjà essayé d'accréditer cette erreur, mais sans succès, lorsqu'on se flatta de réussir mieux dans un tems où toutes les notions étoient ébranlées, & les esprits disposés à tous les genres de séduction. Mais outre les théologiens catholiques qui réclamèrent unanimement contre une doctrine qui ne renversoit pas seulement la Religion, mais la société civile, on vit même des philosophes à la mode s'élever contre une jurisprudence, dont ils comprirent toute l'absurdité. Mirabeau, dans sa *Monarchie Prussienne*, ouvrage dans lequel on ne trouve à coup sûr rien d'excessivement catholique, après avoir rapporté la réponse du prince de Kaunitz à une note du nonce Garampi, continue de la sorte (t. 7, p. 83): » Voilà, sans doute, une réponse digne de l'autorité souveraine; mais est-ce la réponse d'un prince catholique, apostolique, Romain, d'un adhérent aux canons du concile de Trente, qui forme la règle de foi du catholicisme même le moins ultramontain? Le concile de Trente défend à la puissance séculière de se mêler des causes matrimoniales: *Si quis dixerit causas matrimoniales non spectare ad judicium ecclesiasticum, anathema sit*, dit le douzième canon de la session 24 de ce concile. S'il est vrai que le ma-

D O M

ment , „ fraternité générale qu'elle a
trimo- „ reçue du Père universel, doit
vement „ être celle du genre-humain :
léfiat- „ il faut que votre législation
, dont „ s'y conforme; sinon vous êtes
lement „ en contradiction avec vous-
gler la „ mêmes, & votre gouverne-
causes, „ ment reste dans le chaos,
iffance „ où il a toujours été par la
cune ; „ contradiction, entre la loi

„ tholique dit qu'il y a Sa-
 „ crement ; il y a bonnes
 „ mœurs, où l'Eglise dit qu'il
 „ y a bonnes mœurs. Toutes
 „ les puissances temporelles
 „ ensemble ne pourroient pas
 „ changer un iota à la vé-
 „ rité de ces principes. Les
 „ évêques sont les sujets des
 „ princes, au temporel, oui ;
 „ au spirituel, non. Ce sont
 „ les princes qui sont sous ce
 „ rapport, sujets de l'Eglise.
 „ On brouille tout, lorsqu'on
 „ ne fait pas ces distinctions.
 „ Mais il y a beaucoup d'ob-
 „ jets dans l'enseignement qui
 „ intéressent le temporel ? Af-
 „ surément tout l'intéresse dans
 „ la morale ; & la morale ap-
 „ partient à la Religion. La
 „ Religion ne pourra-t-elle
 „ donc prononcer rien que
 „ sous les bons princes ? Met-
 „ tront-ils sous le sceptre, les
 „ consciences avec tous les
 „ biens de l'empire, parce que
 „ tous ces objets se touchent,
 „ & qu'ils aiment à dominer
 „ sur tout ? Comment a-t-on pu
 „ fomenter si long-tems, par
 „ une inconcevable lâcheté,
 „ un despotisme si stupide, &
 „ une impiété si brutale ? Peup-
 „ les & rois, vous dépendez
 „ également de Dieu, c'est-
 „ à-dire de la vérité, de la
 „ justice & de la morale, en
 „ un mot, de la Religion, sans
 „ laquelle il n'existe ni vertu
 „ réelle, ni droits inviolables,
 „ ni société positive ». Voyez
 GERBAIS, GIBERT, LAUNOY,
 POTHIER.

DOMITIA - LONGINA,
 fille du célèbre Corbulon, gé-
 néral sous Néron, femme de
 Domitien, se dissipa par ses
 débauches, dont elle faisoit

gloire. Elle avoit été mariée
 d'abord à Lucius Ælius Lamia,
 auquel Domitien l'enleva. Son
 commerce avec le comédien
 Paris, & ses autres défordres
 ayant éclaté, l'empereur la ré-
 pudia ; mais il ne put s'empê-
 cher de la reprendre peu de
 tems après. Domitia, lassé de
 son époux, entra dans la con-
 juration de Parthenius & d'E-
 tienne, dans laquelle Domitien
 perdit la vie. Ce fut ainsi qu'elle
 s'affranchit de la crainte où
 elle étoit tous les jours qu'il
 ne la sacrifiait à son ressentiment
 & à sa jalousie. On l'avoit
 accusée d'inceste avec l'empereur
 Tite, son beau-frere ; elle
 s'en purgea par serment, &
 l'effronterie avec laquelle elle
 avouoit ses autres crimes, la
 rendit croyable en cette occa-
 sion. Domitia mourut sous Tra-
 jan. Elle avoit une beauté par-
 faite, des manieres engageantes,
 une grande envie de plaire,
 un esprit élevé & capable de
 tout entreprendre. Elle eut un
 fils de Domitien, qui mourut
 jeune, & qui fut mis au rang
 des dieux.

DOMITIEN, (*Titus Flavius Domitianus*) frere de Tite,
 fils de Vespasien & de Flavja
 Domitilla, né l'an 51 de J. C.,
 se fit proclamer empereur l'an
 81, sans attendre que Tite fût
 mort ; mais il s'en défit bientôt
 par le poison, suivant quel-
 ques auteurs. Son avènement à
 l'empire promit d'abord des
 jours sereins au peuple Romain.
 Il affecta d'être doux, libéral,
 modéré, désintéressé, ami de
 la justice, ennemi de la chicane,
 des délateurs & des satyriques.
 Il rétablit les bibliothèques
 consumées par le feu, & fit

D O M

articu-
des
ll em-
beaux
nence-
ar des
rfa le
volut
st sous
res que
e ieré

assiné le 18 septembre de l'an
96 de J. C., par Etienne, af-
franchi de sa femme Domitia,
étant âgé de 45 ans, après en
avoir régné 15 & 5 jours. Le
sénat le priva de tous les hon-
neurs après sa mort, & même
de la sépulture. Il avoit autre-
fois convoqué ce corps illustre,
pour décider dans quel vase il
devoit être enterré.

DOM

demanda à un plaisant, si l'empereur étoit seul? — Si bien seul, répondit-il, qu'il n'y a pas même une mouche. Il faut avouer pourtant que Domitien n'étoit ni aussi fou, ni aussi déréglé, que Caligula & Néron. Au milieu de toutes ses extravagances, il eut l'intention de maintenir la justice dans son empire; il chassa les philosophes dont il connoissoit l'orgueil, les intrigues & les dangereuses spéculations (voyez VESPAISIEN). C'est le dernier des 12 empereurs qu'on appelle Césars. Nerva lui succéda.

DOMITIEN, (*Domitius Domitianus*) général de l'empereur Dioclétien en Egypte, prit la pourpre impériale dans Alexandrie, vers l'an 288. Il se soutint pendant environ deux ans, & remporta même quelques victoires. On ignore quelle fut sa fin; il y a apparence qu'elle fut tragique. Ses médailles le représentent âgé d'environ 40 ans, avec une physionomie grave & des traits réguliers.

DOMITILLE, (*Flavia Domitilla*) fille de Flavius Liberalis, greffier des finances, plut à Vespasien, qui l'épousa au commencement de l'an 40 de J. C. Elle mit Titus au monde vers la fin de décembre de la même année. Les historiens parlent d'elle avec éloge. — Il ne faut pas la confondre avec sainte FLAVIE DOMITILLE, épouse du consul Flavius Clemens, & niece de Domitien. Elle étoit chrétienne, aussi-bien que son mari. Ils furent tous deux accusés; Flavius fut mis à mort par ordre de l'empereur, & sa femme reléguée

DOM 573

dans l'isle Pandataire. L'histoire ne nous apprend rien davantage de Domitille; & ce qu'on ajoute de plus, est tiré d'actes apocryphes. — Il ne faut pas aussi confondre celle-ci avec sainte FLAVIE DOMITILLE, niece de Flavius Clemens, qui reçut le voile sacré de S. Clément, fut reléguée dans l'isle de Pontia, où elle demeura dans des petites cellules que l'on voyoit encore du tems de S. Jérôme (*Epist. 27 de Paula*), & brûlée à Terracine avec Euphrosine & Théodore, durant la persécution de Domitien, vers l'an 96.

DOMITIUS ÆNOBARBUS, (*Cneius*) consul Romain 96 ans avant J. C., eut le commandement de la Gaule Transalpine, où il fut envoyé pour apaiser les troubles qui s'y étoient élevés. Bituit, roi ou chef des Auvergnats, qui étendoient alors leur domination depuis Narbonne jusqu'aux confins de Marseille, & depuis les Pyrénées jusqu'à l'Océan & au Rhin, ayant passé le Rhône avec une puissante armée, Domitius marcha contre lui. Les troupes s'étant rencontrées au confluent de la riviere de Sorgue dans le Rhône, en vinrent aux mains. Domitius fut victorieux; 20 mille hommes des troupes de Bituit furent taillés en pieces; 3000 furent faits prisonniers. La frayeur que causa aux Gaulois la vue des éléphants, contribua beaucoup à leur défaite. Le vainqueur fit dresser un monument de sa victoire à l'endroit où il l'avoit remportée. Quelques auteurs prétendent que ce trophée fut érigé dans Carpentras, où l'on

D O N

ne tour fut que de quelques mois. Be-
aquelle noit VII lui succéda.
hainés. DONAT, (S.) évêque d'A-
orgueil rezzo en Toscane, fut, au
marque rapport de saint Grégoire-le-
comme Grand, illustre par ses vertus
éphant & ses miracles. Il fut arrêté
maine. pour cause de Religion par
Occita- Quadraticien, préfet impérial
, à la de Toscane, sous le regne de
Julien l'apostat. Avant refusé

D O N

Diomede, Venise, in-fol., sans date; & séparément, 1522, in-folio. On attribue le *Commentaire sur TERENCE* à Evanthius.

DONAT, évêque de Casenoire en Numidie, accusa Mensurius, évêque de Carthage, d'avoir livré pendant la persécution les Saintes-Ecritures aux païens, & fit schisme avec lui. C'est la première époque du schisme des Donatistes. Il assista en 311 au concile de 70 évêques de Numidie, qui déposèrent Cécilien, & il fut son principal accusateur dans le concile de Rome. Il retourna ensuite en Afrique, où il reçut une sentence de déposition & d'excommunication, prononcée contre lui par le pape Melchior.

DONAT, évêque schismatique de Carthage, différent du précédent, mais du même parti, & même chef de ce parti après la mort de Majorin, auquel il succéda vers l'an 316. C'étoit un homme habile, éloquent, savant, de bonnes mœurs; mais d'un orgueil si insupportable, qu'il mettoit tout le monde au-dessous de lui. Il confirma le schisme en Afrique, tant par son autorité que par ses écrits. Certains furieux de sa secte, qui se disoient défenseurs de la justice, marchèrent les armes à la main, mettant en liberté les esclaves, & obligeant les créanciers à décharger leurs débiteurs. On envoya contre eux des soldats, qui en tuèrent plusieurs; mais le mal étoit trop enraciné pour finir de cette sorte. Ces sectaires, condamnés par différens conciles, par celui de Rome en 313, par celui d'Arles en

D O N 575

314, furent confondus dans la célèbre conférence tenue à Carthage en 411, entre les évêques Catholiques & les Donatistes. S. Augustin, chargé de parler pour les Catholiques, disputa à fonds toutes les questions. Les 286 évêques qui composoient cette assemblée, offrirent, à sa persuasion, de quitter leurs sièges en faveur des évêques donatistes qui seroient réunis, si le peuple Catholique paroissoit souffrir avec peine qu'il y eût deux chefs assis sur le même siège. L'éloquence & la douceur de S. Augustin, jointe à la générosité de ces prélats, éteignirent presque entièrement ce malheureux schisme. Donat, l'objet de cet article, & à l'occasion duquel nous avons parlé des Donatistes, étoit mort en exil l'an 355.

DONATO, architecte, sculpteur, natif de Florence, fut choisi par la république de Venise, pour ériger à Padoue la statue équestre de bronze que ce corps décerna à Gatamelata, général des armées Vénitiennes. Cosme de Médicis l'employa à plusieurs ouvrages non moins importants. Il fit aussi pour le sénat de sa patrie une *Judith coupant la tête d'Holoferne*, qu'il regardoit comme son chef-d'œuvre.

DONATO, (Alexandre) Jésuite de Sienne, mort à Rome en 1640, fit paroître dans cette ville en 1639, in-4°, une Description de Rome ancienne & nouvelle, *Roma vetus & recens*. Elle est beaucoup plus exacte & mieux travaillée que toutes celles qui avoient paru avant lui. On lui reproche cependant

D O N

gination res du jour & de la nuit, les
s orne- jours du mois & les fêtes de
e la vé- l'année, mais aussi le cours an-
Grævius nuel du soleil & celui de la lune.
s le 3e Le succès de cette invention,
rés Ro- qui s'est extrêmement perfec-
lui des tionnée depuis, le fit appeller
, in-8°, *Jacques de l'Horloge*, nom qui
ne) na- s'est toujours conservé dans sa
famille. Ce fut encore Donda

D O N

Les plus estimés sont ceux qu'il composa sur les matieres des *Testamens & des dernieres volontés*. Ce qui prévient autant contre ses lumieres que contre son caractère, c'est son aveugle jalousie contre Cujas, dont il ne parloit jamais qu'avec mépris.

DONI, (Antoine-François) Florentin, fut d'abord Servite & ensuite prêtre séculier : il mourut en 1574, à 61 ans. Il étoit de l'académie de *Peregrini*, & y prit le nom académique de *Bizzaro*, parfaitement convenable à son caractère qui étoit satyrique & mordant. On a de lui des Lettres italiennes, in-8°. *La Libreria*, 1557, in-8°. *La Zucca*, 1565, 4 parties, in-8°, figures. *I Mondi celesti, terrestri ed infernali*, &c. in-4°; il y en a une ancienne traduction française. *I marmi, cioè, Raggiamenti fatti a i marmi di Fiorenza*, Venise, 1552, in-4°.

DONI D'ATTICHY, (Louis) originaire de Florence, se fit Minime. Le cardinal de Richelieu, qui l'avoit connu pendant sa retraite à Avignon, avoit été touché de sa modestie & de son savoir. Il lui fit donner l'évêché de Riez, diocese dans lequel il fit beaucoup de bien. Il passa du siege de Riez à celui d'Autun, & mourut en 1664, à 68 ans. Il a donné : I. Une *Histoire des Minimes*, in-4°. II. *La Vie de la reine Jeanne*, fondatrice des Annonciades, Paris, 1625, in-12. III. *Celle du cardinal de Berulle*, en latin, in-8°. IV. *L'Histoire des Cardinaux*, en latin, 1660, 2 vol. in-fol. &c. Ses ouvrages latins sont d'un style plus supportable que les françois, dont la dic-

Tome III.

D O N 577

tion a vieilli, & n'a d'ailleurs jamais été fort brillante.

DONNE, (Jean) né à Londres en 1574, fut élevé dans la Religion Catholique qu'il abandonna ensuite; il voyagea dans une partie de l'Europe, & se fit connoître dans sa patrie par des *Poésies galantes & des Satyres*. Il mourut l'an 1631. Ce poète étoit aussi controversiste, prédicateur & écrivain ascétique. On a de lui des ouvrages dans tous ces genres. Le plus connu est un mauvais livre de controverse, intitulé : *Pseudo-Martyr*, 1613, in-4°. L'auteur le composa par ordre de Jacques I, pour servir de réponse aux argumens de l'Eglise Catholique, contre le serment de suprématie & de fidélité; il en fut récompensé par la place de chapelain du roi & de doyen de S. Paul. On lui attribue encore une *Apologie du Suicide*, où il cite pour appuyer ses extravagantes idées, l'exemple d'un grand nombre de héros païens, ensuite celui de quelques Saints de l'Ancien Testament, d'une foule de martyrs, de confesseurs, de pénitens, &c. J. C. même est amené en preuve de son absurde système. Voyez sa *Vie* publiée par Jean Watton, en anglois, Londres, 1658.

DONNUS, voyez **DOMNZ**.

DOPPEL-MAIER, (Jean-Gabriel) né à Nuremberg en 1677, quitta l'étude du droit auquel ses parens l'avoient destiné, pour les mathématiques, science pour qui la nature lui avoit donné un talent plus marqué. Il les professa dans sa patrie, après s'être perfectionné dans des voyages qu'il fit en Hollande & en Angleterre. Les

O •

D O R

rg, de d'Horace & de Pindare, il au-
l'asso- roit pu avoir quelque part à la
750, à gloire de ces deux poëtes. Do-
actions rat fut le premier qui introduisit
Livres en France les anagrammes, jeux
tron- de college, qu'il faut laisser aux
on lui faiseurs d'acroftiches & de lo-
éogra- gogriphes. Le plus grand mérite
s en la de Dorat, c'est d'avoir beau-
au tour coup servi au rétablissement de

D O R

Souvent, par bonheur pour la terre,
 Se trompent de quelques mille ans.
 Cette erreur, quoique très-légère,
 Rend un peu de calme à nos sens ;
 Elle rassure nos enfans,
 Nos esprits forts, nos femme-
 lettres ;
 Fait qu'on ne croit plus aux lorg-
 nettes,
 A l'astrolabe des savans ;
 Que l'on rit au nez des prophètes,
 Que l'on danse au bruit des vol-
 cans,
 Et qu'on se bat l'œil des comètes.

Ceux qui aiment les poésies de
 Dorat, ne seront pas contents
 du jugement un peu sévère &
 satyrique, que porta de l'au-
 teur & de ses vers, un écri-
 vain d'ailleurs ingénieux :

L'on berne tant la manie indif-
 crette
 De ces messieurs qui, dans leurs
 petits vers,
 Voulant se peindre en héros de toi-
 lette,
 De leurs ardeurs glacent tout l'uni-
 vers.
 Tel fut Dorat, ce fameux Cory-
 phée
 Des écrivains accueillis à Paphos :
 Il n'y pouvoit dans sa tête échauffée
 Qu'un vain jargon & des sentimens
 faux.
 Sans cesse il eut la fureur de pa-
 roître
 Fin perfidieux & léger petit-maître,
 Prompt à vanter les prétendus ap-
 pas
 De cent Laïs qu'il ne connoissoit
 pas :
 Suivant la rime il varioit leur
 forme,
 Tout fut changé si-tôt qu'il les
 chanta :
 La vieille Iris, malgré sa taille
 énorme,
 Entre dix doigts dans ses vers s'a-
 justait ;
 Et bien qu'elle eût un nez long &
 difforme,
 D'un nez fripon sa Muse la dota.

D O R 579

En 1786, on a publié ses *Œuvres choisies*, 3 vol. in-12.

DORBAY, (François) archi-
 tecte François, élève du cé-
 lebre le Vau, donna le dessin de
 l'église du collège des Quatre-
 Nations, & de plusieurs grands
 ouvrages au Louvre & aux
 Thuilleries. Il mourut en 1697,
 à Paris sa patrie.

DORÉ, (Pierre) Domini-
 cain, docteur de Sorbonne,
 professeur de théologie dans
 son ordre, né à Orléans vers
 la fin du 15^e siècle, & non à
 St-Pol en Artois, comme le dit
 le P. le Long, mort en 1569,
 a été désigné, à ce qu'on croit,
 par Rabelais, sous le nom de
 notre maître Doribus. Il n'est
 connu que par des ouvrages
 écrits bizarrement, & intitulés
 de même ; c'étoit le goût de
 son siècle. Les plus burlesques
 sont : I. *La Tourterelle de vi-
 duité*, 1574, in-16. II. *Le Pas-
 sereau solitaire*. III. *Les neuf
 Médicamens du Chrétien malade*.
 IV. *Les Allumettes du feu divin*.
 V. *Le Cerf spirituel*. VI. *La
 Conserve de Grace*, prise du
 Pseaume *Conserve me*. VII. *L'A-
 natomie des membres de N. S.
 J. C.* &c. On a encore de lui
 plusieurs autres écrits en latin.

DORIA, (André) noble
 Génois, le plus grand homme
 de mer de son siècle, naquit
 en 1468, à Oneille, petite
 ville de la côte de Gênes, dont
 Ceva Doria son pere étoit co-
 seigneur. Il commença par por-
 ter les armes sur terre, & se
 distingua pendant plusieurs an-
 nées au service de divers prin-
 ces d'Italie. De retour dans sa
 patrie, il fut employé deux
 fois en Corse, y fit la guerre
 avec succès contre les rebelles

D O R

trèrent avoir envoyé avec 8 galeres
répu- sur les côtes du royaume de
valeur Naples pour y favoriser les opé-
ria s'é- rations de l'armée Françoisé
ier vers commandée par Lautrec, rem-
les ga- porta une victoire complete
st à re- sur l'armée navale de l'empe-
s de 42 reur à Capo-d'Orso, près du
le mé- golfe de Salerne. La flotte im-
ne. Les périale détruite, Naples af-

fit plus : on lui persuada de le faire arrêter ; & 12 galeres , sous la conduite de Barbezieux , eurent ordre d'aller d'abord à Gênes pour s'y assurer de sa personne , & de passer ensuite à Naples pour s'y emparer de ses galeres commandées par Philippin son neveu. Mais Doria avoit prévu le coup , en se retirant à Lerice , dans le golfe de la Spezia : d'où il dépêcha un brigantin à Philippin , pour le rappeler promptement auprès de lui. Il se croyoit d'autant plus autorisé à se conduire ainsi , que le terme de son engagement avec le roi venoit d'expirer. De ce moment , Doria ne pensa plus qu'à conclure son engagement avec l'empereur , qui le recherchoit depuis long-tems. On vit alors , par un retour assez ordinaire , mais dont tout l'honneur fut pour Doria , François I chercha à le regagner par toutes sortes d'avances ; mais ni les promesses les plus magnifiques , ni la médiation même du pape Clément VII , ne purent changer sa résolution. Ce qui doit honorer à jamais la mémoire de Doria , c'est le refus qu'il fit , en cette occasion , de la souveraineté de Gênes , qui lui fut offerte de la part de l'empereur. Préférant le titre de restaurateur à celui de maître , il stipula que Gênes resteroit libre sous la protection impériale , au cas qu'elle vint à secouer le joug de la domination Française. Il ne manquoit plus à sa gloire , que d'être lui-même le libérateur de sa patrie. Le malheureux succès de l'expédition de Naples , l'enhardit cette même année (1528) à

tenter l'entreprise ; & s'étant présenté devant Gênes avec 13 galeres & environ 500 hommes , il s'en rendit maître en une seule nuit , & sans répandre une goutte de sang. Cette expédition lui mérita le titre de *Pere & Libérateur de la Patrie* , qui lui fut décerné par un décret du sénat. Le même décret ordonna qu'il lui seroit érigé une statue , & qu'on lui acheteroit un palais des deniers publics. Un nouveau gouvernement fut formé alors à Gênes par ses conseils , & ce gouvernement est le même qui subsiste encore aujourd'hui ; de sorte qu'il fut non-seulement le libérateur , mais encore le législateur de sa patrie. Doria trouva auprès de l'empereur Charles-Quint tous les avantages qu'il pouvoit désirer. Ce prince lui accorda toute sa confiance , & le créa général de la mer , avec une autorité entiere & absolue. Il avoit alors en propriété 12 galeres qui , par son traité , devoient être entretenues au service de l'empereur ; & ce nombre fut porté depuis jusqu'à 22. Doria continua de se signaler par plusieurs expéditions maritimes , & rendit à l'empereur les services les plus importants. Il enleva aux Turcs , en 1532 , les villes de Coron & de Patras sur les côtes de la Grece. La conquête de Tunis & du fort de la Goulette , où Charles-Quint voulut se trouver en personne en 1535 , fut principalement due à la valeur & à l'habileté de Doria. Ce fut malgré lui & contre son avis , que l'empereur fit en 1541 la malheureuse expédition d'Alger , où il perdit une partie de sa flotte & de

D O R

de poids des années, il obtint de
offrit Philippe II, roi d'Espagne, la
ren- permission de choisir Jean-
1539. André Doria, son neveu, pour
lotte son lieutenant. Il termina sa
des longue & glorieuse carrière en
s' du 1560, à 93 ans, sans postérité,
armée quoiqu'il eût été marié, & sans
arbe- laisser à beaucoup près d'aussi
jeure grands biens qu'on pourroit le
ger le préfumer après les occasions
r une qu'il avoit eues de s'enrichir;

une *Histoire abrégée des évènements arrivés dans le monde sous Charles V*, Gênes, 1571, in-4°.

DORIGNY, (Michel) peintre & graveur, natif de Saint-Quentin, disciple & gendre du fameux Vouet, suivit de fort près sa maniere. Il grava à l'eau-forte la plus grande partie de ses ouvrages, & leur donna le véritable caractère de leur auteur. Cet artiste mourut professeur de l'académie de peinture à Paris en 1665, à 48 ans. Il laissa deux fils, Louis & Nicolas, qui se font distingués aussi dans la peinture & la gravure. L'aîné mourut à Verone en 1742, & le cadet en 1746 à Paris, membre de l'académie.

DORIGNY, voy. **ORIGNY**.

DORINCK ou **DORING**, (Matthieu) Franciscain Allemand, professeur de théologie dans son ordre, mourut à Kiritz sa patrie en 1494. Il est auteur, à ce qu'on prétend, de l'*Abrégé du Miroir historial de Vincent de Beauvais*, continué jusqu'en 1493. On croit que c'est ce qu'on appelle communément *la Chronique de Nuremberg*, parce que la 1re. édition en fut faite dans cette ville, in-4°, en 1472. Quelques écrivains attribuent, peut-être avec plus de raison, cette Chronique à Hartman Schedel. L'auteur, quel qu'il soit, a été, à quelques égards, le précurseur de Luther. Son fanatisme ne le cede en rien à celui de cet hérésiarque.

DORMANS, (Les Sept) sept freres qui confesserent la foi à Ephese en 250, sous le regne de l'empereur Dece. Ayant été trouvés dans une caverne où ils

s'étoient cachés pour se mettre à l'abri de la persécution, on en mura l'entrée, & ils s'y endormirent dans le Seigneur. Quelques modernes prenant mal ces expressions, ont imaginé que les serviteurs de Dieu s'étoient endormis d'un sommeil véritable, & qu'on les retrouva en 479, sous le regne de Théodose-le-Jeune. La vérité est, que leurs reliques furent découvertes en cette année. On les porta à Marseille, où on les montre encore dans l'église de S. Victor. La mémoire de ces Saints martyrs est en grande vénération chez les Grecs, les Syriens, & tous les peuples d'Orient. La caverne où leurs corps furent trouvés, devint célèbre par la dévotion des fideles. Suivant Spon (dans son *Voyage d'Italie & du Levant*), on la montre encore aux voyageurs qui vont dans le Levant.

DORMANS, (Jean de) cardinal, évêque de Beauvais, chancelier de France sous Charles V, mort en 1373, avoit fondé à Paris en 1370 le college de Dormans, dit de S. Jean de Beauvais. Sa réputation d'homme habile & équitable, fut cause de sa fortune. Son pere n'étoit qu'un procureur, qui se fit appeler de Dormans, parce qu'il étoit de ce bourg. Ses fils acheterent ensuite la seigneurie de leur patrie. Ce cardinal eut pour neveu Milon de DORMANS, successivement évêque d'Angers, de Bayeux & de Beauvais, & chancelier en 1380.

DORNAVIUS, (Gaspard) médecin, orateur & poëte, né à Ziegenruck dans le Voigtland, mourut en 1631, conseiller & médecin des princes de Brieg &

D O R

On croit que le martyr de cette
sainte arriva sous Dioclétien.
Son corps est dans la célèbre
église qui porte son nom à Rome,
& qui est au-delà du Tibre. Elle
est nommée dans l'ancien Mar-
tyrologe, attribué à S. Jérôme.
— Il ne faut pas la confondre
avec une autre Sainte du même
nom, & d'une des plus illustres
maisons d'Alexandrie, qui ayant

Nous avons de lui un *Journal*, contenant l'histoire & les anecdotes de ce qui s'est passé de plus intéressant à Rome & en France, dans l'affaire de la constitution *Unigenitus*, 2 vol. in-4°, ou 6 vol. in-12, en y comprenant le Supplément. Villefore, auteur des *Anecdotes de la Constitution Unigenitus*, s'étoit beaucoup servi de ces Mémoires, dans la composition de son ouvrage ; aussi retrouve-t-on dans le *Journal*, une bonne partie des faits faux ou vrais rapportés dans les *Anecdotes*. L'auteur des *Anecdotes* ne conduit son histoire que jusqu'en 1718 ; le journaliste l'a continuée jusqu'en 1728. La narration du premier est vive & coulante ; celle du second est simple & fort négligée. Toutes les deux décelent l'esprit de parti.

DORSET, (Thomas Sackville, comte de) grand-trésorier d'Angleterre, voyagea en France & en Italie. Il s'y perfectionna dans l'histoire, dans les langues & dans la politique. A son retour en Angleterre, il prit possession des grands biens que son pere, mort en 1566, lui avoit laissés. Il en dissipa en peu de tems la plus grande partie. Créé baron de Buckhurst dans le comté de Dorset, il fut envoyé ambassadeur en France vers Charles IX l'an 1571, & vers les Provinces-Unies en 1587. Les succès avec lesquels il s'acquitta de ces différentes commissions, le firent créer chevalier de l'ordre de la Jarretière en 1589, & chancelier de l'université d'Oxford en 1591 ; enfin, en 1598, grand-trésorier d'Angleterre. Il remplit cette place avec honneur jusqu'à sa

mort, arrivée en 1608. On a de lui quelques *Lettres*, imprimées dans différens ouvrages, qui prouvent que c'étoit un homme instruit.

DORSET, (Charles Sackville, comte de) descendant du précédent, né en 1637, s'occupa presque uniquement des belles-lettres. Son zèle pour ce genre d'étude lui fit refuser quelques emplois publics. Il accepta cependant des ambassades, où il ne s'agissoit que de complimens. Il fut du nombre des mécontents qui chasserent Jacques II pour mettre Guillaume sur le trône, & il servit si bien ce dernier, qu'il devint membre de son conseil-privé. Il s'en retira en 1698, & mourut à Bath, le 19 janvier 1706. On a de lui : I. *Le Miroir des Magistrats*, en vers, avec une préface en prose. L'introduction qui suit cette préface, est pleine d'une poésie vraiment pittoresque. II. *L'Histoire*, en vers, de l'infortuné duc de Buckingham, du tems de Richard II. Ses *Poésies* se trouvent avec celle de Rochester & de Roscommon, Londres, 1731, in-12.

DOSA, (George) paysan de la Siculie (contrée de la Transilvanie), fut couronné roi de Hongrie en 1513, par les paysans de ce royaume, lorsqu'ils prirent les armes contre le clergé & la noblesse. Jean, vaivode de Transilvanie, défit les rebelles l'année d'après, & prit leur roi. Pour le punir de son usurpation & de ses crimes, on le fit asseoir sur un trône de fer rouge, une couronne sur la tête, & un sceptre à la main, l'un & l'autre du même métal & aussi ardent. Neuf de ses com-

D O S

servé à de Timorée, battit Gorgias ;
ours (40 & le fit prisonnier ; mais comme
à ce sup- il l'emmenoit, un cavalier des
norts), ennemis lui abatit l'épaule d'un
er sur ce coup de sabre. Dosithee mou-
rer avec rut de cette blessure, l'an 163
cruelles avant J. C., après avoir rendu
té, & de grands services à sa patrie par
dans di- son courage mêlé de prudence.
Hongrie. DOSMA DELGADO, (Ro-
uffrit ces deric) chanoine de Badaioz en

DOU

dit 1594. Jean Taulier, vis, & un nommé Perpete tant, furent les premiers s. Vers l'an 1609 il alla vers, où le célèbre Ru-e reçut au nombre de ves : il y fit de grands s. En 1614 il se rendit e & y demeura sept ans, nt à l'étude des grands es, celle de la poésie & stoire, si nécessaire à un e pour l'ordonnance de ets. Après avoir fait quel- jour à Venise, il revint à patrie l'an 1622. Sa ré-on l'y avoit précédé; on oya à l'envi : les églises maisons des personnes uées fournissent encore uves de son savoir. Mais avoir une juste idée des de Douffer pour la com-on, il faut lire la descrip-rès-détaillée que M. de : donne de deux grandes capitales de ce maître, nt conservées dans la ga-lectorale de Dusseldorff, i existoient autrefois à , dont l'une, n°. 39, re-te l'*Invention de la Sainte-*; l'autre, n°. 65, a pour *Le Pape Nicolas V vi-le caveau de S. François se.* Il excelloit également 'histoire & dans le por-Ses attitudes sont bien es, ses airs de tête d'une é admirable, son coloris une grande douceur. Il t l'an 1660.

DOUGLAS, (Guillaume seigneur Ecoffois dans le cle, d'une des plus an-s maisons de ce royaume, Buchanan a écrit l'histoire. t de Brus, roi d'Ecoffe, fait vœu de se croiser

DOU 587

contre les Infideles, & n'ayant pu l'accomplir pendant sa vie, ordonna à Douglas de porter son cœur en Palestine après sa mort, & de le présenter au S. Sépulcre. Le roi étant mort en 1327, Douglas partit pour la Terre-Sainte; mais il fut tué, dit-on, en chemin avec toute sa suite, composée de la plus brillante noblesse du pays.

DOUGLAS, (Jacques) anatomiste Anglois, qui excella dans la pratique des accouchemens. Il professoit la médecine à Londres au commencement du 18^e siècle. Nous lui sommes redevables des ouvrages suivans : I. *Bibliographia Anatomica specimen*, imprimé pour la 1^{re} fois à Londres; & dans la suite avec des augmentations, à Leyde, 1734, in-8°. II. *Myographia comparata specimen*, Londres, 1707. L'auteur y marque la différence des muscles dans l'homme & dans le chien. On l'a traduit en latin, & imprimé à Leyde en 1729. III. *Description du Péritoine*, en anglois, Londres, 1730.

DOUJAT, (Jean) né à Toulouse, d'une famille de distinction, mort à Paris en 1688, à 79 ans, étoit doyen des docteurs-régens de la faculté de droit de Paris, premier professeur royal en droit canon, historiographe de sa majesté, & membre de l'académie françoise. Il fut choisi par Perigni, premier précepteur du grand Dauphin, pour donner à ce prince la première teinture de l'histoire & de la fable. Ses ouvrages & ses services lui acquirent les éloges des savans, & des pensions du trône. Il fut encore plus estimable par

D O U

é & son à tems , les Espagnols furent
ilieu des obligés de lever le siege. Le
: par les poète guerrier fut nommé, l'an-
font : l. née suivante, premier curateur
recque & de l'univerfité de Leyde , qui
Velleius- venoit d'être fondée. Il étoit
is, 1679 digne de cet emploi par son
est très- érudition, qui lui mérita le nom
ducteur de *Varron de Hollande*. Il mou-
tirés des rut à Norwick en 1604. A beau-

D O V

Anvers, 1599, in-8°. II. *Georgii Codini Selecta de originibus Constantinopolitanis*, en grec & en latin, avec des remarques de Meursius, Geneve, 1607, in-8°. Georges Doufa mourut en 1599, dans l'isle de S. Thomas, faisant route pour les Indes.

DOVIA, (Paul-Mathias) de l'illustre famille de ce nom, branche des princes d'Angri, né à Naples, où il est mort dans le mois de mars 1745, âgé de 84 ans, est auteur de divers ouvrages de mathématiques, de plusieurs Discours critiques & philosophiques, d'un Cours de philosophie & d'un livre qui a pour titre : *La vita civile de Paolo Matthia Dovia con un trattato della educazione principe*, Francfort & Naples, 3 vol. in-12. La 3^e édition, qui est de 544 pages, est la meilleure de toutes. L'auteur en établissant l'utilité des ouvrages politiques, fait une sortie vigoureuse contre ceux de Machiavel. Dovia a bien développé dans cet ouvrage les principes sur lesquels la société civile est fondée, & il a donné aux princes & aux sujets des regles de conduite aussi sages que solides.

DOUVILLE, voyez OUVILLE.

DOUVRE, (Thomas de) trésorier de l'église de Bayeux, né en cette ville, d'une ancienne famille, est le premier Normand que Guillaume le Conquérant plaça sur le siege d'Yorck en Angleterre. Il en étoit digne par ses vertus & par sa science. Il rebâtit son église cathédrale, instruisit son peuple par ses discours & par ses exemples, fit de grands

D O U 589

biens à son clergé, & composa quelques Livres sur le chant ecclésiastique. Il mourut l'année 1100, après avoir siégé 28 ans.

DOUVRE, (Thomas de) neveu du précédent, clerc d'Henri I, roi d'Angleterre, fut aussi archevêque d'Yorck en 1108. Son pere, Samson de Douvre, avant de devenir chanoine de Bayeux, & ensuite évêque de Worchester en Angleterre, avoit été engagé dans le mariage, & eut encore au moins un autre fils (Richard II) qui fut évêque de Bayeux. Thomas eut de grands débats avec S. Anselme, archevêque de Cantorbéry, à l'occasion de la primauté de leurs églises. On rapporte, que dans une griève maladie, les médecins lui ayant indiqué un remede opposé à la pureté, il déclara qu'il aimoit mieux s'exposer à mourir, que de racheter sa vie à un tel prix. Dieu bénit sa constance & sa foi. Il lui rendit sa premiere santé. Ce pieux archevêque mourut en 1114.

DOUVRE, (Isabelle de) de la même famille que les précédens, fut maitresse de Robert, comte de Glocester, bâtard de Henri I, roi d'Angleterre, & en eut un fils (Richard), que ce prince nomma à l'évêché de Bayeux en 1133. Se voyant dans l'arrière-saison de l'âge, & dégoûtée du monde qui s'étoit dégoûté d'elle, Isabelle se retira à Bayeux pour y finir ses jours, & y mourut vers l'an 1166 dans une grande vieillesse.

DOW, (Gérard) né à Leyde en 1613, fut élève du célèbre Rembrandt, & fit beaucoup de

D R A

e. Cet nouveau fustigé & eut l'autre
qu'à de oreille coupée.

DRABICIUS, (Nicolas)
ministre protestant, né l'an 1587
à Stranits en Moravie, fut
chassé de son pays, & se retira
en Hongrie l'an 1628. Il re-
nonça au ministere pour se livrer
à l'ivrognerie. Cette conduite
le rendant méprisabile, il s'a-

D R A

épousé alors une veuve âgée de 60 ans. Pendant les dernières années de sa vie, il reçut la visite des personnes du plus haut rang, qui admiraient son bon-sens, sa présence d'esprit & sa vigoureuse santé. *Voyez ROWIN.*

DRACK, (François) l'un des plus grands-hommes de mer de son tems, naquit près de Tavistock dans le comté de Devon en Angleterre, d'une famille assez obscure. Son pere, ministre d'un vaisseau Anglois, le remit à un pilote de sa connoissance, qui lui laissa en mourant son navire. Le jeune-homme continua quelque tems le commerce de son bienfaiteur: mais ayant appris qu'on équipoit des vaisseaux à Plimouth pour l'Amérique, il vendit le sien en 1567, & vint offrir ses services à Jean Hawkins, capitaine de la flotte. On lui donna le commandement d'un navire, avec lequel il prit plusieurs vaisseaux sur les Espagnols. En 1577, Drack partit encore avec 5 bâtimens, fit en 3 ans le tour du monde, remporta des avantages considérables sur les Espagnols; leur prit diverses places, & un très-grand nombre de navires chargés richement. Une nouvelle expédition en 1585, lui acquit une nouvelle gloire: ils'empara de quelques places dans les Canaries & dans les isles du Cap-Vert, dans celle de St-Domingue, dans la province de Carthagène, & dans plusieurs autres de l'Amérique. La reine Elisabeth, qui l'avoit déjà fait chevalier, lui donna la dignité de vice-amiral. Elle l'envoya contre les Espagnols en

D R A 501

1587 & 1588. La première année il coula à fond 27 vaisseaux dans le port de Cadix, & la suivante il se signala contre la grande flotte d'Espagne, poursuivie & déjà défaits par les vents & les tempêtes. En 1595, François Drack se mit encore en mer avec une flotte de 28 vaisseaux, & il soutint l'honneur que lui avoient acquis ses expéditions précédentes. Il se rendit maître de Ste-Marthe en Amérique, de Rio de la Hacha, & de plusieurs autres villes. Enfin en revenant à Porto-Belo, il termina sa glorieuse carrière en 1596. Son corps n'eut d'autre tombeau que la mer, le théâtre de ses exploits. Nous avons ses *Voyages*, Londres, 1628, en anglois, traduits en françois, Paris, 1641.

DRACK, (Jacques) né à Cambridge en 1667, s'appliqua d'abord à la médecine, puis abandonna ce genre d'étude pour se livrer à celle de l'histoire, & mourut à Westminster, le 2 mars 1707. On lui doit: I. *Mémorial pour l'Eglise d'Angleterre*, 1711, in-8°. II. *Historia anglo-scotica*, 1703, in-8°; quelques critiques disent qu'il n'en est que l'éditeur. — Il ne faut pas le confondre avec François DRACK, qui a donné *l'Histoire & les Antiquités de la ville d'Yorck*, Londres, 1737, in-fol. en anglois.

DRACON, législateur d'Athènes, l'an 624 avant Jesus-Christ. Déclaré Archonte, il fit, pour la réforme de ses concitoyens, des loix qui ressembloient par-tout une sévérité cruelle. L'assassin & le citoyen convaincu d'oïiveté, étoient également punis de mort. Lors-

D R A

es motifs
dirigée,
plus pe-
avoient
ort, &
ver d'au-
les plus
, écrites
l'expres-
des, eu-
DRAGUT, né de parents obscurs dans la Natolie, d'abord domestique d'un corsaire, devint ensuite favori de Barberouffe, & enfin son successeur. Il mena les compagnons de ses vols maritimes au butin, avec autant de bonheur & de capacité que ce fameux pirate. Il se signala d'abord sur les

D R A

on les fit avancer jusqu'à droit de l'isle où le ter-
 étoit beaucoup plus bas.
 it fait creuser de ce côté
 uveau canal, opposé au
 de Cantara (c'étoit celui
 trouvoient les Espagnols),
 quel ses galeres passerent
 mer à l'autre. Doria n'ap-
 certe nouvelle extraordi-
 , que par la perte de la
 ile de Sicile, que Dragut
 a presqu'à sa vue. C'est
 que le corsaire se tira du
 er. Il s'étoit rendu maître
 sse de Gerbes par une per-
 bien horrible. Ayant fait
 à Tripoli, sous prétexte
 tié, un certain Soliman
 n étoit seigneur, il le fit
 re, & la lui enleva. Cinq
 près, en 1565, Soliman II.
 nna à Dragut de se trouver
 ne Malte qu'il venoit af-
 r; le pirate y vint avec 15
 es. Un jour qu'il recon-
 oit la breche, un coup de
 n qui donna contre une
 ille, en fit sauter un éclat
 ierre, dont le corsaire fut
 é à l'oreille avec tant de
 nce, qu'il en mourut quel-
 tems après.

RAHOMIRE, femme
 atiflas, duc de Bohême.
 se de ce que son mari avoit
 : en mourant le gouverne-
 r de ce pays à sa mere,
 t étrangler en 929. Une
 n si noire fut suivie de plu-
 s autres crimes. Elle poussa
 fils Boleslas, qui étoit ido-
 & très-cruel, à tuer dans
 estin son frere Wenceslas,
 : la vie sainte & innocente
 : insupportable à cette mere
 turée. Mais de si grands
 uts ne demurerent pas
 : tems impunis : elle périt
 Tome III.

D R A 593

dans un précipice auprès de la
 ville de Prague, où il sembloit
 que la terre se fût entr'ouverte
 pour l'engloutir. Quelques écri-
 vains ont pris la chose à la
 lettre, & dit tout uniment, que
 la terre l'avoit engloutie : genre
 de punition qui n'étoit pas au-
 dessus de ses crimes, & qui
 tenoit de plus près à l'éclat de
 la divine vengeance.

DRAKENBORCH, (Ar-
 naud) professeur en histoire &
 en éloquence à Utrecht, mort
 en 1748, s'est fait connoître par
 quelques ouvrages, & sur-tout
 par la belle édition de *Tite-
 Live* en 7 vol. in-4°, Leyde,
 1738. Les notes dont il l'a ac-
 compagnée, sont beaucoup
 d'honneur à son savoir; mais
 elles en font moins à son goût:
 la plupart manquent de préci-
 sion. Il a donné aussi une édi-
 tion de *Silius Italicus*, en 1 vol.
 in-4°. Elle est dans le même
 genre que la précédente; &
 assez estimée.

DRAPIER, (Roch) avocat
 au parlement de Paris, né à
 Verdun en 1685, mort à Paris
 en 1734, laissa quelques ou-
 vrages de droit. I. *Recueil de
 Décisions sur les Matieres Bé-
 néficiales*, dont la meilleur
 édition est en 2 vol. in-12, de
 1732. II. *Recueil de Décisions
 sur les Dixmes*, réimprimé en
 1748, in-12, augmenté par
 Brunet d'un *Traité du Cham-
 part*.

DRAPPIER, (Gui) curé
 de la paroisse de S. Sauveur à
 Beauvais, mourut en 1716, à
 plus de 91 ans, après l'avoir
 gouvernée pendant 59. Les prin-
 cipaux ouvrages qui nous res-
 tent de lui, sont: I. *Un Traité
 des Oblations*, in-12, Paris,

D R E

l'Église mourut en 1631, & fut enterré
tion, où à Westminster. On a donné une
curés en édition complete de *les Œuvres*
naires ; en 1748, in-fol. ; ce sont des
l. Gou- élégies, des pastorales, des
en com- chansons, &c.
l. in-12. DREBEL ou DREBBEL,
commen- (Corneille) mécanicien & al-
mitifs ; chymiste, né l'an 1572 à Alc-
ve con- maër en Hollande, passa en An-

Deux Traités physiques : le premier de la nature des Elémens, & le deuxième de la Quintessence; Paris, 1673. Quelques-uns lui ont fait honneur de l'invention du télescope (voy. METIUS). On pense assez généralement qu'il fut l'inventeur du microscope & du thermometre, deux instrumens utiles, dont le premier ne fut d'abord connu qu'en Allemagne, & parut pour la première fois en 1621. François Fontana, ignorant la découverte de Drebel, s'attribua cette invention environ 30 ans après. Le thermometre de Drebel a fait place à celui de M. Amontons, à celui de M. de La Hire, & sur-tout à celui de Réaumur. Drebel passe aussi pour avoir trouvé le premier, l'art de teindre en écarlate. Il confia ce secret à sa fille; Cuffler qui l'épousa, fit le premier usage de cette invention à Leyde.

DRELINCOURT, (Charles) ministre de l'église prétendue-réformée à Charenton, né à Sedan en 1595, mort à Paris en 1669, s'acquit l'estime de ceux de sa communion par divers ouvrages contre les Catholiques. Les principaux sont : I. *Un Catéchisme*, 1 vol. in-8°. II. *Un Abrégé de Controverses*, pleins l'un & l'autre des préjugés de sa secte. III. *Consolation contre les frayeurs de la mort*, Amsterdam, 1724, 2 vol. in-8°. IV. *La préparation à la sainte Cene*. V. Trois vol. in-8° de *Sermons*. VI. *Le Hibou, des Jésuites*, &c. Ce dernier ouvrage a été bien accueilli par les ennemis de la société; toutes les rapsodies sont bonnes pour les gens de faction & de parti, dès qu'elles servent leurs préven-

tions & leurs haines. — Charles DRELINCOURT son fils, médecin de Montpellier, dont on a des *Opuscules*, 1727, in-4°, mourut à Leyde en 1697. — Laurent DRELINCOURT, son autre fils, mort à 56 ans en 1680, à Niort, où il étoit ministre, laissa des *Sermons*, & un recueil de *Sonnets chrétiens*, Amsterdam, 1766, in-12.

DRESSER, (Matthieu) théologien luthérien, né à Erford en 1536, étudia à Wittemberg sous Luther & Mélancthon. Après avoir enseigné le grec & l'éloquence en diverses académies, il fut l'an 1581 professeur d'humanités à Leipsick, où il mourut en 1607. C'étoit un Luthérien rigide, & un homme d'un caractère souple & adroit. Lorsqu'il étoit à Oxford, il fut si bien tourné l'esprit de ses collègues, qu'ils consentirent qu'on enseignât la confession d'Ausbourg & l'hébreu dans l'académie. On a de lui divers ouvrages de littérature & de théologie : I. *Rhetorica libri quatuor*, in-8°. II. *Tres libri Pro gymnasmatum Litteraturæ Græcæ*, in-8°. III. *Isagoge Historica*, en allemand, in-fol. : cet écrit n'est point estimé. IV. *De festis & præcipuis anni partibus Liber*. V. *De festis diebus Christianorum, Judæorum & Ethnicorum Liber*, in-8° : il y discute savamment plusieurs sujets curieux.

DREVET, (Piette) nom de deux graveurs célèbres, père & fils; le père étoit de Lyon, le fils étoit né à Paris en 1697. Ils ont gravé des portraits d'après le célèbre Rigaud, qui sont des chef-d'œuvres de l'art. La délicatesse, l'agrément & la précision caractérisent leur hu-

D R I

, mem- » lidité de la morale & à la fé-
 inture, » curité de la société humaine
 9, à 42 » (voyez le *Cath. philos.* ; n°.
 même » 474 , 475). Mais l'incerti-
 Claude » tude où nous sommes des dé-
 soutenu » tails de la punition qui at-
 onneur. » tend le crime au-delà du
 » tombeau , ne doit pas faire
 PHILIPPE » mépriser ce que les Saints
 » & les ascétiques ont écrit

d'érudition que de goût & de modération.

DRIMAQUE, brigand, qui, à la tête d'une troupe d'esclaves fugitifs, ravageoit l'isle de Chio. Les habitans de cette isle ayant mis sa tête à prix, il persuada à un jeune-homme de sa suite de le tuer, & d'aller recevoir la somme promise. Les habitans de Chio firent de ce Drimaque une divinité, qu'ils avoient en grande vénération, sous le nom de *Héros pacifique*.

DRIPETINE, fille de Mithridate-le-Grand & de Laodice, avoit un double rang de dents. Elle suivit son pere après sa défaite par Pompée, l'an 66 avant J. C. ; mais étant tombée malade, elle se fit donner la mort par un esclave, qui se tua lui-même après cette action, qu'il n'avoit faite que malgré lui.

DRIVERE, (Jérémie) connu sous le nom de *Triverius*, né à Brakel en Flandre vers l'an 1532, professeur de médecine à Louvain, mourut en 1554. Il a laissé plusieurs ouvrages : I. *De missione sanguinis in pleuritide*, in-4°, Louvain, 1532. II. *Medicina methodus*, in-8°, Leyde, 1592. III. *Des Commentaires sur Celse & sur Hippocrate*, in-fol. IV. *Paradoxa de vento, aëre, aqua & igne*, in-8°, Anvers, 1542.

DROCTOVÉE, (S.) anciennement appelé *S. Troctéins*, *S. Drotté*, naquit au diocèse d'Autun en Bourgogne, vers l'an 535, & fut élevé dans l'abbaye de S. Symphorien, sous la conduite de S. Germain, qu'on mit depuis sur le siège épiscopal de Paris. Droctovée fut le premier abbé du

monastere que le roi Childébert avoit fondé à Paris, sous l'invocation de S. Vincent, aujourd'hui S. Germain-des-Prés, & mourut saintement vers l'an 580, après avoir fait fleurir la discipline monastique, & donné à ses freres l'exemple de toutes les vertus. On garde ses reliques à S. Germain-des-Prés. La Vie originale de ce Saint s'étant trouvée perdue, un moine de son monastere nommé Gislemar, qui vivoit dans le 9^e siecle, recueillit avec soin tout ce que la Tradition & quelques Mémoires épars en avoient conservé. On trouve ces pieces dans Bollandus & dans Mabillon.

DROLINGER, (Charles-Frédéric) conseiller de la cour du margrave de Bade-Dourlach, son archiviste privé & son bibliothécaire, cultiva avec grand soin la langue allemande & la poésie. Ses *Œuvres poétiques* ont été imprimées à Bâle en 1743, in-8°, un an après sa mort.

DROMEUS, fameux athlete, étoit de Symphale, ancienne ville du Péloponnese. Pausanias, qui en parle dans la Description de la Grece (Liv. vi), dit qu'il fut couronné deux fois à Olympie, pour avoir doublé le stade avec succès, autant de fois à Delphes, 3 fois à Corinthe, & 5 fois à Nemée. Le même historien ajoute qu'il passe pour le premier athlete qui commença à se nourrir de viande. Avant lui, dit-il, les athletes ne mangeoient que des fromages que l'on faisoit égoutter dans des paniers. Pausanias parle encore d'une statue qu'on avoit érigée à Dromeus, &

D R O

Pytha- dont il épouse les sentimens &
) pein- plaide les intérêts avec tout le
 Nor- fanatisme des sectes. Il y a des
 à Paris articles entièrement relondus,
) pein- mais la plupart n'y ont rien
 n goût gagné (voyez MORERI). II. *Mé-*
 on. Il thode pour étudier l'Histoure de
 non- Lenglet du Fresnoy, qu'il a
 à for- porté jusqu'à 15 vol. in-12,
 ligé de Paris, 1772. Dans le *Catalogue*
 t dont des principaux Historiens, qui
 fait partie de cette édition, il

prit le goût des belles-lettres, & de retour dans sa patrie, écrivit poliment en prose & en vers. Il mourut en 1649. Ses *Œuvres* en vers ont été imprimées à Edimbourg en 1711, in-fol. On a encore de lui une *Histoire d'Ecosse depuis 1423 jusqu'en 1643*, Londres, 1682, in-8°, en anglois ; on en a donné une *continuation* en 1670.

DRUSILLE, fille d'Agrippa le vieux & sœur d'Agrippa le jeune, rois de Judée, la plus belle femme de son tems, fut promise par son pere à Epiphanes, fils du roi Antiochus, sur la parole qu'il lui donna de se faire circoncire. Ce prince n'ayant pas voulu tenir sa promesse, Agrippa le jeune la maria à Azize, roi des Eméséniens, qui embrassa le Judaïsme pour lui plaire. Drusille se dégoûta bientôt de son époux ; elle l'abandonna, pour épouser Félix, gouverneur de la Judée. L'envie qu'elle portoit à sa sœur Bérénice, la jeta dans ce travers, & lui fit même abjurer sa Religion. C'est devant Drusille & Felix que S. Paul comparut, comme on peut le voir dans les *Actes des Apôtres*, ch. 24.

DRUSILLE, (Livie) fille de Germanicus & d'Agrippine, & arriere-petite-fille d'Auguste, naquit à Treves l'an 156 de J. C. Elle épousa Lucius Cassius en premieres noces, & en secondes son frere Marcus Lepidus. Ses débauches la rendirent un objet de mépris pour les Romains. L'empereur Caligula son frere eut avec elle un commerce incestueux. Il l'aima si passionnément, qu'étant tombé dangereusement ma-

lade, il l'institua héritiere de l'empire & de tous ses biens. La mort la lui ayant enlevée, l'an 38 de J. C., il la fit mettre au rang des déesses. Les Romains jusqu'alors n'avoient point connu de pareilles divinités ; aussi fut-elle autant odieuse aux gens de bien dans son ciel imaginaire, qu'elle l'avoit été sur la terre. Mais en général, ces scenes infames dérhoient de l'état de la nation, déjà assez dégradée pour les supporter, & pour avoir des empereurs qui eussent le courage déhonté de les produire.

DRUSIUS ou DRIESCHES, car Drusus est son nom latinisé, (Jean) né à Oudenarde en 1550, fut un des plus modérés protestans du 16e siècle. Il respectoit la Vulgate & avoit beaucoup de vénération pour tous les SS. Peres. Plus d'une fois il soumit ses écrits au jugement de l'Eglise Catholique, particulièrement dans le *Liber Praeceptorum*, p. 454, où il dit : *Provoco ad judicium ecclesiae catholicae, cui me meaque omnia subjicio*. Il avoit été élevé dans la Religion Catholique ; mais son pere ayant donné dans les nouvelles erreurs, il s'y laissa entraîner à sa persuasion. Il fut d'abord professeur des langues orientales à Oxford, puis à Leyde, & delà professeur de la langue hébraïque à Franeker. Les états-généraux le chargerent de faire des remarques grammaticales sur les endroits les plus difficiles de l'Ancien-Testament ; ouvrage qu'il poussa fort avant, sans avoir la satisfaction de le voir imprimé. On a de lui : I. D'excellentes *Notes*

D R U

séparé-
 in-4.^o
 agmens
 Gram-
 IV. Un
 Juifs,
 Trium
 Judæo-
 Delft,
 l. Des
 ce, qui
 a. cur

DRUSUS, (*Marcus Livius*)
 étoit fils de ce Drusus, qui fut
 collègue de Caius Gracchus dans
 le tribunat du peuple. Il naquit
 comme son pere avec de gran-
 des qualités, beaucoup d'élo-
 quence, d'esprit & de courage;
 mais son ambition excessive les
 ternit. La faction du sénat &
 celle des chevaliers divisoient
 alors la ville. Drusus, à l'exem-
 ple de tous les intrigans, s'écha

tain de leur ruine. *Voyez* GRACCHUS.

DRUSUS, (*Nero-Claudius*) fils de Tibere-Néron & de Livie qui épousa depuis Auguste, & frere de l'empereur Tibere, naquit l'an 38 avant J. C. Il signala son courage de bonne heure. Après avoir soumis les Grisons, il vainquit les Gaulois & les Germains, & fut élevé à la charge de préteur. La même année qu'on lui conféra la préture, il retourna sur le Rhin, le passa, & acquit tant de gloire dans cette expédition, qu'on lui décerna les honneurs du triomphe, & qu'il fut nommé pro-consul dès qu'il eut cessé d'être préteur. Les armées, toujours victorieuses sous lui, l'honorèrent du titre d'*Imperator*; mais Auguste ne jugea pas à propos de le lui confirmer. Il se préparoit à continuer ses conquêtes : il porta même ses armes jusqu'au bord du fleuve de l'Elbe; mais ayant fait de vains efforts pour le traverser, il se contenta d'y élever des trophées, pour faire connoître qu'il avoit pénétré jusques-là. Dion prétend qu'il fut détourné du passage de ce fleuve, par l'apparition d'une femme d'une taille gigantesque, qui lui dit : *Drusus, ton ambition n'aura-t-elle point de bornes ? Les destins ne te permettent pas d'aller plus loin ; tu touches au terme de tes exploits & de ta vie.* Quoiqu'il en soit de ce récit, Drusus mourut bientôt après d'une chute de cheval, à l'âge de 30 ans, la 9e année avant J. C. Rome perdit en lui un prince plein de bravoure, de bonté & de vertu, & qui, s'il avoit remplacé

Auguste, auroit préservé l'empire d'un monstre tel que Tibere. C'est Drusus qui fit tirer le canal du Rhin à l'Issel. Il eut de sa femme Antonia trois enfans, Germanicus, Livie & Claude.

DRUSUS, fils de Tibere & de Vipsanie, eut plusieurs des défauts de son pere, la cruauté, l'emportement, l'amour des plaisirs; mais il ne les eut pas au même point. Après avoir été questeur l'an 70 de J. C., on l'envoya au bout de 5 ans en Pannonie, pour appaiser les légions révoltées lors de la mort d'Auguste. La sagesse & la fermeté qu'il fit paroître en cette occasion, lui méritèrent le consulat. Il ne se signala pas moins dans l'Illyrie, d'où il fomenta adroitement les divisions qui déchiroient les Allemands. Le sénat lui décerna les honneurs de l'Ovation, pour le récompenser de ses succès. Drusus, revenu à Rome, fut fait consul avec l'empereur son pere. Il partagea ensuite avec lui la puissance tribunitienne. Ces dignités sembloient assurer l'empire à ce prince; mais Sejan, fourbe audacieux, à qui il avoit donné un soufflet, corrompit Livie, femme de Drusus, & de concert avec elle, le fit empoisonner par un eunuque. Le médecin de Livie, qui étoit aussi un de ses amans, entra dans ce lâche complot. Le poison fut lent; mais il n'emporta pas moins Drusus, l'an 23 de J. C.

DRUSUS, fils de Germanicus & d'Agrippine, jouit d'abord d'une grande faveur, & obtint des postes importants; mais l'artificieux Sejan chercha

DRY

beré, fit des découvertes en astro-
ur le nomie, qu'il inventa quelques
i tous instrumens de mathématiques,
ins sa ou perfectionna ceux qui étoient
ucun inventés. Son *Anatomia capitis*,
rt au Marpurg, 1537, in-4^o, avec
angé fig. a été estimée.
, l'an DRYANDER, (François)
icore frere du précédent. Voyez EN-
culer ZINAS.

vres sterlings pour son mausolée.
 » Les Anglois, dit un auteur,
 » ont toujours eu un goût par-
 » ticulier pour les honneurs
 » posthumes. On fait combien
 » de monumens ils ont dressés,
 » combien de services solem-
 » nels ils ont fondés pour des
 » gens dont ils avoient juridi-
 » quement coupé les têtes. Et
 » pour ceux qui ont fini leur
 » carrière d'une maniere plus
 » douce, c'est toujours, pour
 » peu qu'ils aient fait du bruit
 » dans le monde ou dans les
 » coulisses, c'est toujours à
 » leur enterrement ou à leurs
 » obsèques, que leur gloire se
 » déploie ». Dryden s'est sig-
 » nalé dans tous les genres de
 » poésie. Ses ouvrages sont pleins
 » de détails naturels à la fois &
 » brillans, animés, vigoureux,
 » hardis, passionnés. Sa réputa-
 » tion seroit sans altération, s'il
 » n'avoit fait que la dixieme par-
 » tie de ses ouvrages, & sur-tout
 » s'il avoit mieux respecté la dé-
 » cence & les mœurs. Il avoit
 » une grande facilité, mais il en
 » abusoit. Delà des inégalités
 » étonnantes, & ce mélange de
 » bas & de noble, de puérilité
 » & de raison. Ses principales
 » productions sont : I. Des *Tra-*
 » *gédies*, qui offrent de grandes
 » beautés semées çà & là; mais
 » qui, dans le total, ne sont que
 » des fartes sublimes. II. Des
 » *Comédies*, d'une licence dont il
 » y a peu d'exemples, même en
 » ce genre d'ouvrage. III. Des
 » *Opéra*, & plusieurs autres *Pieces*
 » *de Poésie*, recueillies dans ses
 » *Œuvres dramatiques*, en 3 vol.
 » in-fol. Londres, 1721. On y
 » trouve à la tête une longue
 » *Dissertation* en forme de dia-
 » logue sur la poésie dramatique.

IV. *Des Fables*, in-8°. V. Une
Traduction de Virgile en vers
 » anglois, qui lui a fait beaucoup
 » d'honneur dans sa nation. VI.
 » Une autre des *Satyres de Ju-*
 » *vénal & de Perse*. VII. Une
 » *Version* en prose du poème latin
 » de l'*Art de la Peinture*, du cé-
 » lebre Alfonse du Fresnoy. Elle
 » est enrichie des Remarques de
 » de Piles sur cet ouvrage, &
 » d'une belle Préface, dans la-
 » quelle il compare la poésie à
 » la peinture.

DRYOPE, nymphe d'Ar-
 » cadie, aimée de Mercure. Ten-
 » nant un jour son fils entre ses
 » bras, elle arracha une branche
 » de lotos pour l'amuser. Bac-
 » chus, à qui cette plante étoit
 » consacrée, en fut si irrité, qu'il
 » la métamorphosa en arbre. Elle
 » n'eut que le tems d'appeller sa
 » sœur pour prendre l'enfant, qui
 » auroit été enfermé avec elle
 » dans l'écorce.

DUAREN, (François) na-
 » tif de Saint-Brieux en Bretagne,
 » célèbre professeur de droit à
 » Bourges, mourut dans cette
 » ville en 1559, à 50 ans. C'étoit,
 » suivant de Thou, le plus savant
 » jurisconsulte de son tems après
 » Alciat. Il joignit à la jurisp-
 » dence les belles-lettres, & une
 » exacte connoissance de l'anti-
 » quité. On a de lui : I. *Pro liber-*
 » *tate Ecclesiæ Gallicæ adversus*
 » *Romanam, Defensio Parisiensis*
 » *Curia*. II. *De Sacris Ecclesiæ*
 » *Ministeriis ac Beneficiis libri octo*.
 » III. Des *Commentaires sur le*
 » *Code & le Digeste*. IV. Un *Traité*
 » *des Plagiares*. On a deux édi-
 » tions des ouvrages de Duaren :
 » la premiere, de Lyon, 1578,
 » 2 vol. in-folio, est peu com-
 » mune : la seconde, à Geneve,
 » 1603, in-folio, est moins re-

D U B

crits de de Reffons, près de sa patrie:
aiguoit Il mourut subitement à Paris en
rs ajout 1742, secrétaire perpétuel de
il, aux l'académie françoise. On fait à
posés, quelle anecdote philosophique
nt en sa mort a donné occasion (voy.
ations; FONTENELLE). Ses ouvrages
oua pas font une preuve de la variété
& de l'étendue de ses con-
il) voy. noissances. Les principaux sont :

réimprimée en 1743, avec des augmentations & des corrections, en 2 vol. in-4°, & 4 vol. in-12. L'opinion de l'abbé Dubos est que les peuples des Gaules ont appelé les Francs pour les gouverner. Il fait de Clovis un politique plutôt qu'un conquérant ; & suivant de meilleurs écrivains, ce prince étoit encore plus conquérant que politique. Il faut avouer cependant, avec le président Hainault, que l'on trouve dans cet ouvrage des éclaircissmens satisfaisans sur plusieurs points obscurs touchant l'origine de la nation françoise. IV. *Histoire de la Ligue de Cambrai*, faite en 1508 contre la république de Venise, dont les meilleures éditions sont de 1728 & de 1785, 2 vol. in-12 ; ouvrage profond & d'une politique intéressante. Elle fait connoître les usages & les mœurs du tems, dit'un écrivain, & est un modele en ce genre. V. *Les intérêts de l'Angleterre mal entendus dans la guerre présente*, Amsterdam, 1704, in-12 : livre qui, suivant l'abbé Lenglet, fut fort goûté en France, mais qui ne fit pas beaucoup d'impression sur les Anglois.

DUBRAW, *Dubravius Scila*, (Jean) évêque d'Olmutz en Moravie, dans le seizième siècle, naquit à Pilsen en Bohême, & mourut en 1553. La réputation d'un prélat pieux & éclairé. Les fonctions de l'épiscopat ne l'empêchèrent pas d'être ambassadeur en Silésie, puis en Bohême, & président de la chambre établie pour faire le procès aux rebelles qui avoient eu part aux troubles de Smalkade. On a de Dubraw

divers ouvrages, entr'autres une *Histoire de Bohême*, en 33 livres, fidelle & exacte. Les meilleures éditions sont celles de 1575, avec des tables chronologiques ; & celle de 1688 à Francfort, augmentée de l'*Histoire de Bohême* d'*Aeneas Sylvius*.

DUBREUL, voyez BREUL.

DUBRICE, (S.) né dans l'isle de Miserbdil, près la riviere de Guy, se fit d'abord connoître dans la province, appelée aujourd'hui Warwick. Il y expliqua sept ans les Ecritures à Hentlan-sur-l'Avon, & ouvrit ensuite une seconde école à Moch-res, sur la riviere de Wye. Il lui vint des disciples de toutes les parties de la Bretagne. Les soins qu'il leur donnoit, ne l'empêchoient pas de s'occuper de sa propre sanctification. Sacré évêque de Landaff, par S. Germain, dans un synode tenu vers l'an 446, & transféré à l'archevêché de Caërleon en 495, il s'en démit en faveur de S. David, & se retira dans l'isle de Bardsey ou Deuly, sur la côte de la province de Caërnarvon, où il mourut peu de tems après. On lit dans Camden & dans d'autres auteurs, que vingt mille Saints, c'est-à-dire, vingt mille hermites ou religieux, furent enterrés dans la même isle. » Au milieu de la corruption qui régnoit, dit un historien, » parmi les anciens Bretons, » avant l'invasion des Anglo-Saxons, Dieu suscita de saints pasteurs, qui par leurs discours & leurs exemples, exhortoient leurs compatriotes à la pénitence ».

DUC, (Fronton du) *Fronto Ducatus*, Jésuite, né à Bor-

D U C

seiller qui fut pompeusement représentée devant Charles III, duc de Lorraine. Ce prince en fut si content, qu'il fit donner une somme considérable au poète, pour s'acheter une robe neuve. A la vérité, l'auteur, homme humble & mortifié, en avoit une alors qui sentoit un peu trop la pauvreté évangélique. C'étoit un homme détaché de tou-

D U C

les cas, il n'y a pas de quoi grossir beaucoup les richesses scientifiques de la petite Eglise.

DUCANGE, voyez CANGE (Charles Dufresne du).

DUCAS, (Michel) historien Grec, sur la vie duquel on ne fait rien, sinon qu'il avoit été employé en différentes négociations. On a de lui une *Histoire de l'Empire Grec*, depuis le regne du vieil Andronic, jusqu'à la ruine de cet empire. On préfère Ducas à Chalcondyle, quoiqu'il écrive d'un style barbare, parce qu'il raconte des faits qu'on ne trouve point ailleurs, & qu'il les raconte en homme sensé qui a été un témoin fidele de la plupart. Son ouvrage fut imprimé au Louvre en 1649, in-fol. par les soins d'Ismaël Bouillaud, qui l'accompagna d'une version latine & de savantes notes. Le président Cousin la traduisit ensuite en français, & elle termine le 8e vol. de son *Histoire de Constantinople*, imprimée à Paris, in-4°, en 1672 & 1674, & réimprimée en Hollande, in-12, en 1685.

DUCASSE, (François) célèbre canoniste, né dans le diocèse de Lectoure, fut d'abord grand-vicaire & official de Carcassonne. Il devint ensuite chanoine, archidiacre & official de Condom, où il termina ses jours en 1706. On a de lui 2 traités estimés des juriscultes: l'un, de la *Jurisdiction ecclésiastique contentieuse*, à Agen, in-8°, 1695; & l'autre de la *Jurisdiction volontaire*, imprimé aussi à Agen, in-8°, 1697. Ces deux ouvrages réunis ont été publiés à Toulouse sous le titre de la *pratique de la Jurisdiction*

D U C 607

ecclésiastique volontaire, grecienne & contentieuse; 1 vol. in-4°, sixième édit. 1762. L'auteur étoit profondément versé dans l'écriture, les saints Peres & les canonistes anciens & modernes. Ses mœurs étoient dignes d'un homme de son état.

DUCERCEAU, voy. CERCEAU (Jean-Antoine du).

DUCHANGE, (Gaspard) graveur, né à Paris en 1660, mort en 1757, fit connoître ses talens par les estampes d'*Io*, *Leda* & *Danaé*, qu'il grava d'après le Corrège. L'indécence de ces sujets lui ayant causé des remords, il eut le courage d'en mutiler les cuivres à grands traits de burin. Parmi plusieurs ouvrages de cet artiste, on compte le *Repas du Pharisien*, & les *Vendeurs chassés du Temple*, gravés d'après deux tableaux de S. Martin-des-Champs à Paris. On y trouve ce bel empâtement de tailles, ces oppositions de travaux, cette fierté d'outil & cette finesse de touches, qui font passer sur le cuivre le moëlleux, le caractère & l'esprit de Jouvenet. Duchange a gravé avec le même succès la *Naissance de Marie de Médicis* & l'*Apothéose d'Henri IV* d'après Rubens.

DUCHAT, (Jacob le) né à Metz en 1658, d'un commissaire des guerres. Sa famille étoit originaire de Troyes en Champagne, d'où elle avoit fui en 1572, avec plusieurs autres familles protestantes. Un de ses ancêtres, Louis-François le Duchat, avoit cultivé dans le 16e siècle la poésie françoise & latine; mais ses ouvrages sont peu connus aujourd'hui. Jacob le Duchat suivit le bar-

D U C

ion de sortie au génie de l'auteur:
à Ber- DUCHÊ DE VANCY,
ustice- (Joseph-François) né à Paris
cette en 1668, d'un gentilhomme or-
1735, dinaire de la chambre du roi.
solide, Son pere le fit élever avec
ntiles; soin, mais ce fut tout son hé-
s d'ou- ritage. La médiocrité de sa for-
les ou tune le fit poète. La marquise
elle de de Maintenon ayant vu quel-
la suite ques-uns de ses essais, le choisit

D U C

de plaisir; M. Collet en a donné une édition augmentée, Paris, 1767, in-12. On les a quelquefois confondues avec les *Histoires de piété & de morale de l'abbé de Choisi*. Ces deux ouvrages ont le même but : celui de détourner la jeunesse des lectures frivoles. Le recueil du poète est moins connu que celui de l'abbé ; mais il ne lui est point inférieur, par l'élévation des sentimens, par la vérité des caractères, & même par la douceur du style. On chante aussi à S. Cyr les *Hymnes*, ses *Cantiques sacrés*.

DUCHESNE, voy. CHESNE (André du).

DUCLOS, (Charles Dinéau) né à Dinant en Bretagne, reçut une éducation distinguée à Paris. Son goût pour les lettres lui ouvrit les portes des académies. Celle des inscriptions l'adopta en 1739, & l'académie françoise en 1747. Elu, après la mort de Mirabaud, secrétaire perpétuel de cette dernière compagnie, il remplit cette place en homme qui aimoit la littérature & qui savoit la faire respecter. Quoique domicilié à Paris, il fut nommé en 1744 maire de Dinant; & en 1755, il fut ennobli par des lettres-patentes du roi, en récompense du zèle que les états de Bretagne avoient montré pour le service de la patrie. Il mourut à Paris le 26 mars 1772, avec le titre d'historiographe de France. Sa conversation étoit aussi agréable, qu'instructive & gaie. Les vérités intéressantes lui échappoient comme des saillies. Naturellement vif & impétueux, il fut souvent le censeur sévère

Tome III.

D U D 609

de tout ce qui avoit des prétentions, sans avoir des titres. Mais l'âge, l'expérience, l'usage du monde, un grand fonds de bonté, lui apprirent qu'il faut réserver pour les hommes en général ces vérités dures, qui déplaisent toujours aux particuliers. Ses ouvrages sont : I. Des Romans plus libres qu'ingénieux, les *Confessions du comte de ****; *Mémoires de la Baronne de Lux*; *Mémoires sur les mœurs du 18e siècle*; chacun en un vol. in-12. II. L' *Histoire de Louis XI*, en 3 vol. in-12, 1745; & Supplément, 1746, 1 vol. dont les recherches sont curieuses, & dont le style est concis & élégant, mais trop coupé & trop épigrammatique. III. *Considérations sur les mœurs de ce siècle*: livre plein de pensées neuves & de caractères bien saisis. IV. *Remarques sur la Grammaire générale de Port-Royal* (voyez l'article d'Antoine ARNAULD). V. Plusieurs *Dissertations* dans les *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*. On y remarque beaucoup d'érudition, tempérée par les agrémens de l'esprit, & ornée d'une diction claire, aisée, correcte, & toujours proportionnée à la matière. VI. Il eut plus de part que personne à l'édition de 1762 du *Dictionnaire de l'Académie Françoise*.

DUDITH, (André) né à Bude en Hongrie, l'an 1533, montra dès sa jeunesse de l'esprit, de l'imagination, de la mémoire. Il cultiva le latin, le grec, la poésie & l'éloquence avec succès. Cicéron étoit son auteur favori; son style lui plaisoit tant, qu'il en écrivit trois fois toutes les œuvres de sa main. L'empereur Ferdinand II

Q q

dit, déjà protestant dans le cœur, se maria à son retour, se démit de son évêché, & protesta publiquement la religion prétendue-réformée. On prétend que de protestant il devint socinien; & qu'enfin il mourut en 1589, sans avoir aucun sentiment fixe sur la religion; Tort commun à tous ceux qui, après avoir abandonné la vraie foi, ont assez de jugement pour apprécier l'inconvenance des sectes retranchées du sein de l'Eglise (voyez SERVET). On a de Dudith des Traductions en latin de Longin & de Denys d'Halicarnasse, de la *Vie* du cardinal Polus, par Beccatelli, Venise, 1563, in-4°, & un grand nombre d'Ouvrages de controverse, de physique & de poésie. On

siastique, qu
coup d'hon
I. Un recue
mens ancie
*Miscellanea
tis collegit*,
1723, in-4°.
*Equitum Te
parties, Vie*
Ouvrage pl
qui contient
de chartres
bulles & d
Excerpta G
Leipfick, 1
fig.; curiev
Il mourut :
DUELL
LIUS (Cañ
DUEZ,
mairien d
acquis une
naissance

D U F

DUFAIL, (Noël) gentil-homme Breton, mort au commencement du 17^e siècle, ayant changé son nom en celui de *Leon Ladulsi*, qui en est l'anagramme, publia, dans sa première jeunesse, diverses productions originales, dans le goût de celles de Rabelais. Telles sont : I. *Les Baliverneries d'Eutrapel*, &c., Paris & Lyon, 1549, in-16. Cette édition, qui est la première, est extrêmement rare. II. *Discours d'aucuns propos rustiques, facétieux & de singulière récréation*, Lyon, 1549, in-16. Ces deux ouvrages, dans lesquels, à travers le ton caustique de l'auteur, on découvre des traits vraiment singuliers, de l'érudition & même de bonne morale, mais quelquefois aussi trop de liberté, ont été réimprimés plusieurs fois, sous divers titres, jusqu'au commencement de ce siècle. Parvenu à un âge plus avancé, l'auteur se montra dans la carrière la plus importante de la jurisprudence; mais ses productions dans cette partie sont beaucoup moins connues, & méritent peu de l'être.

DUFAY, voyez **FAY** (du).

DUFOURNY, voyez **FOURNY**.

DUFRESNE, voy. **FRESNE**.

DUFRESNOY, voy. **FRESNOY** (Charles-Alphonse du).

DUFRESNOY, (l'abbé Lenglet) voyez **LENGLET**.

DUFRESNY, voy. **FRESNY** (Charles Rivière du).

DUGDALE, (Guillaume) né à Shustock dans le comté de Warwick, en 1605, mourut en 1686. Il passa une partie de sa vie à visiter des archives, à copier d'anciens monuments, &

D U G 611

à chercher la vérité dans les décombres que le tems avoit épargnés. Le comte d'Arundel, instruit de son mérite, lui procura une place de hérault-d'armes, & une pension de 20 liv. sterlings, avec un logement dans le palais des héraults-d'armes. Dugdale étoit un homme laborieux & sage, qui cultiva les lettres au milieu des orages qui agiterent de son tems la turbulente patrie; & à force de soins & de recherches, il vint à bout de donner les meilleurs ouvrages qu'on ait sur les antiquités d'Angleterre. Les principaux sont : I. *Monasticum Anglicanum*, Londres, 1655-1673, 3 vol. in-fol., avec une savante Préface de Marsham. Il composa les deux premiers volumes, conjointement avec Roger Dodsworth. On voit que les auteurs regrettent vivement les fruits de la piété & de la sainte magnificence des anciens Catholiques d'Angleterre. Stevens donna un Supplément à ce livre, Londres, 1722 & 1723, 2 vol. in-fol. en anglais. II. *Les Antiquités du Comté de Warwick*, illustrées par les actes publics, & enrichies de cartes, en anglais; Londres, 1656, in-fol. III. *Histoire de l'église de S. Paul de Londres*, tirée des manuscrits, &c. en anglais; Londres, 1658, in-fol. C'est la description de l'ancienne église de S. Paul, gothique, immense & superbe, dont il voyoit la ruine prochaine (*temporis injuriâ & sacrilegâ sequioris sæculi incuriâ*). Il voulut en conserver le souvenir, & transmettre à la postérité la hardie & magnifique architecture. IV. *Histoire des troubles d'Angleterre, depuis*

1672, in-fol.
UGHET, voy. GUASPRES
GHET.
UGUESLIN, voy. GUES-
LIN (Bertrand du).
UGUET, (Jacques-
ph) né à Montbrison en
1672, commença ses études
à la PP. de l'Oratoire de
cette ville. Il les étonna par
l'étendue de sa mémoire & la
clarté de son esprit. Devenu
membre de la congrégation à
laquelle il devoit son éduca-
tion, il professa la philosophie à
Lyon, & peu de tems après
la théologie à S. Magloire à
Paris. C'étoit en 1677. Au mois
de septembre de cette année,
il fut ordonné prêtre. Les con-
férences qu'il fit pendant les
deux années suivantes 1678 &
1679, lui acquirent une grande
réputation d'esprit, de

magistrat. Les am-
is virent cette perte,
très-heureuses pour
lui. Son opposition à la
doctrinè de *Unigenitus*, & son
attachement à la doctrine de
son ami, l'obligerent
souvent de demeurer
dans son pays. On le
renvoya en Hollande
à Paris. Il mourut
à Paris le 25
mars dans sa 84e année
il étoit aussi ingénieux
à composer qu'il
l'étoit à lire. Il a
fait plusieurs
d'ouvrages, écrits
avec noblesse,
mais un peu
C'est le caractère
Il seroit parfait,
coupé, plus va-
rié. On lui reproche
d'affectation. Ses
ouvrages sont
plus applaudis

fix Jours & sur la Genèse, composés à la priere du célèbre Rollin, en 6 vol. in-12. Le 1er volume imprimé séparément, sous le titre d'*Explication de l'ouvrage des fix Jours*, est estimé; l'utile y est mêlé avec l'agréable: c'est un des meilleurs commentaires que l'on puisse lire sur l'histoire de la création. V. *Explication du Livre de Job*, 4 vol. in-12. VI. *Explication de 75 Pseaumes*, 6 vol. in-12. VII. *Explication du Prophete Isaïe, de Jonas & d'Habacuc*, avec une analyse d'Isaïe par l'abbé d'Asfeld, en 7 vol. in-12. Duguet s'attache moins à lever les difficultés de la lettre dans ses différens Commentaires, qu'à faire connoître la liaison de l'Ancien-Testament avec le Nouveau, & à rendre attentif aux figures qui représentoient les mysteres de J. C. & de son Eglise. Mais il ne néglige point absolument le sens de la lettre: & s'il s'arrête quelquefois à des explications plus pieuses que solides, elles ne dérogent en rien à ce qu'il dit d'ailleurs de satisfaisant sur les mêmes objets. VIII. *Explication des Rois, d'Esdras & de Néhémias*, 7 vol. in-12. IX. *Explication du Cantique des Cantiques & de la Sagesse*, 2 vol. in-12. X. *Regles pour l'intelligence de l'Ecriture-Sainte*, dont la préface seule est de l'abbé d'Asfeld, in-12. XI. *Explication du Mystere de la Passion de N. S. J. C. suivant la Concorde*, en 14 vol. in-12. XII. *Jesus-Christ crucifié*, 2 vol. in-12. XIII. *Traité des Scrupules*, in-12, estimé & estimable. XIV. *Les Caracteres de la Charité*, in-12. XV. *Traité des Principes de la Foi*

Chrétienne, 3 vol. in-12. L'auteur les met dans tout leur jour, avec autant d'élégance que de force. XVI. *De l'éducation d'un Prince*, in-4°, & en 4 vol. in-12; réimprimé avec un abrégé de la *Vie* de l'auteur, par l'abbé Goujet. L'historien de Duguet prétend que ce livre, qu'on peut regarder comme le bréviaire des souverains, fut composé pour le fils aîné du duc de Savoie. Voltaire dit le contraire, je ne sais sur quel fondement; il ajoute même qu'il a été achevé par une autre main. Nous croyons qu'il faut préférer le témoignage de l'abbé Goujet, profondément instruit des anecdotes bibliographiques, sur-tout de celles qui regardent les ouvrages de l'abbé Duguet, avec lequel il avoit été lié. XVII. *Conférences Ecclésiastiques*, 2 vol. in-4°, qui contiennent 67 Dissertations sur les écrivains, les conciles, & la discipline des premiers siècles de l'Eglise. XVIII. Deux Ecrits où il s'éleve contre les *Convulsions* qui ont fait tant de tort au Jansénisme, & qui ont tant déshonoré la raison; & contre la feuille hebdomadaire, intitulée: *Nouvelles Ecclésiastiques*. L'abbé Duguet n'avoit point le fanatisme & l'emportement ordinaires aux gens de parti; il condamnoit hautement ces *Nouvelles* & les injures atroces dont elles fourmillent contre tout ce qu'il y a de plus respectable dans l'Eglise. Ce ne sont point-là les armes des Chrétiens, ni même celles des véritables philosophes. Il eût été heureux pour lui, de pousser l'indignation jusqu'à une pleine séparation de la tecte qui

D U I

oyez *sages animés, & peints d'une*
Re- maniere ingénieuse & vraie. Il
de y a encore de lui une petite
&c. *Œuvre* d'environ 50 estampes,
de qu'il a gravées à l'eau-forte,
on- avec autant de légèreté que
lé- d'esprit. Ses productions sont
une aussi recherchées, que difficiles
une à acquérir.

DUILLIUS ou DUELLIUS,
i la (*Caius*) surnommé *Nepos*, con-

D U L

sertations , où l'on trouve beaucoup d'érudition.

DULARD , (Paul-Alexandre) secrétaire de l'académie de Marseille sa patrie , succéda à la Visclède dans cette place ; mais il n'en jouit pas long-tems , étant mort le 7 décembre 1760 , à 64 ans. C'étoit un homme sérieux & froid , qui ne connoissoit point les graces qui donnent du brillant dans la société ; mais il avoit les qualités qui concilient l'estime & l'amitié. Nous avons de lui : I. Un poème des *Grandeurs de Dieu dans les merveilles de la Nature* , in-12 , plusieurs fois réimprimé. Ce n'est , dit un critique , que le *Speftacle de la Nature* , mis en vers par le poète Ronfard. Jugement peu équitable & d'une sévérité outrée , quoiqu'il faille convenir que l'auteur manque d'imagination , de vivacité & de chaleur. Les notes qui accompagnent ce poème , sont instructives & curieuses. II. *Œuvres diverses* , 1758 , 2 vol. in-12. On y trouve , comme dans l'ouvrage précédent , quelques tirades heureuses ; mais on y cherche en vain ce feu du génie qui fait les poètes.

DULLAART , (Jean) poète du dix-septième siècle , s'est fait une réputation en Hollande par ses Tragédies , Comédies , & d'autres Poésies en langue du pays.

DULLAERT , (Jean) né à Gand , vers 1470 , enseigna la philosophie à Paris , & y mourut l'an 1512. Joffe Badius , Sanderus & Valere André font un grand éloge de sa science ; cependant Jean-Louis Vivès qui avoit été son disciple , regretta le tems qu'il avoit perdu à sui-

D U L 615

vre ses leçons , qui , selon la coutume du tems , rouloient beaucoup sur des questions inutiles , peut-être en elles-mêmes , mais qui servoient excellemment à exercer l'esprit , à le former aux conclusions d'une logique sûre , & à lui faire démêler les subtilités des sophismes (voyez **DUNS** , **OCCAM**). On a de Dullaert : I. *Quæstiones in libros Physicorum Aristotelis* , Paris , in-fol. II. — *in libros de Cælo & Mundo* , in-folio. III. — *in librum prædicabilem Porphyrii* , Paris , 1521 , in-folio.

DULLART , (Herman) peintre & poète , né à Rotterdam en 1636 , montra de bonne heure beaucoup de vivacité & de jugement. Comme il étoit d'une complexion très-déli-cate , ses parens lui laisserent le choix de l'objet principal de son application ; il choisit la peinture. Il fut envoyé à Amsterdam , sous le fameux Rembrandt , dont il imita si bien la maniere , que l'on prit , dit-on , plusieurs fois les ouvrages du disciple pour ceux du maître. La foiblesse de sa santé ne lui permit pas de suivre son ardeur pour le travail , & l'on n'a de lui que peu de pieces. Il avoit joint , dès la première jeunesse , à l'étude de la peinture , celle des langues & des sciences ; & il se délassoit par les exercices de la musique & de la poésie. Il avoit une belle voix , & faisoit assez bien des vers. On le sollicita , en 1672 , d'entrer à Rotterdam dans la magistrature ; mais il ne crut pas devoir se prêter aux instances de ses amis. Il mourut en 1684.

DUMAS , (Hilaire) docteur de la maison & société de Sor-

D U M

re par Douay. Il mourut dans sa patrie
tropofi- le 27 février 1765. Nous avons
vous, de lui quelques ouvrages de
, bien jurisprudence, appropriés aux
n l'ar- provinces du ressort du parle-
mais le- ment de Flandre, qui sont esti-
véhé- més ; le principal est : *La Ju-*
l'abbé- *risprudence du Hainaut-Fran-*
l'Imi- çois, Douay, 1753, in-4°. Il a
écrits, donné aussi *Annales Belges*,
roire. depuis 1477 jusqu'à la paix
ouvrer d'Aix-la-Chapelle. Douay

D U N

4 vol. in-12, dont les Actes ont aussi 4 vol. in-12, 1705. Cet écrit, instructif & intéressant, contient en abrégé ce qui s'est passé de plus considérable dans les affaires, depuis la paix de Munster, jusqu'à la fin de l'an 1676. II. Des *Voyages en France, en Italie, en Allemagne, à Malte & en Turquie*, 1699, 4 vol. in-12 : recueil assez curieux, quoique peu exact. III. *Corps universel diplomatique du Droit des Gens*, comprenant les traités d'alliance, de paix & de commerce, depuis la paix de Munster jusqu'en 1709: Amsterdam, 1726, 8 vol. in-fol. Cet ouvrage n'est pas exempt de fautes; mais il a son utilité. En y ajoutant les Traités faits avant J. C., publiés par Barbeyrac, ceux de Saint-Priest, ceux de Munster & d'Osnabruck, cela forme une collection de 19 vol. in-fol. IV. *Lettres historiques, depuis janvier 1652 jusqu'en 1710*. Une autre main, moins habile que celle de Dumont, les a continuées. V. *Batailles gagnées par le prince Eugene, gravées, avec des explications historiques*, La Haye, 1723, in-fol. Il mourut vers 1727.

DUNAAN, juif de nation, roi des Homerites, peuple de l'Arabie-Heureuse, vivoit au commencement du 6e siecle. On dit qu'ayant été vaincu dans une grande bataille, il déchargea sa colere sur les Chrétiens qui habitoient dans ses terres. Il y avoit une ville nommée Nagran, qui en étoit remplie; il y mit le siege, & y exerça des cruautés incroyables contre les fideles qui ne voulurent pas renier J. C. Le mar-

D U N 617

tyre d'Aretas, & d'un enfant de 5 ans, est des plus remarquables pour la barbarie: le *Martyrologe Romain* en fait mention le 24 d'octobre. Eiebaan, roi d'Ethiopie, à la priere du patriarche d'Alexandrie, vint venger les Chrétiens, & fit mourir le Néron juif, après avoir défait ses troupes.

DUNCAN, (Martin) né à Kempen en 1505, curé de Delft en Hollande, se fit une grande réputation par son zele contre les Protestans, dont il ramena un grand nombre dans le sein de l'Eglise. Il mourut à Amersfort l'an 1590. Il a laissé des *Traité de l'Eglise, du Sacrifice de la Messe, du Culte des Images*, &c. &c. Tous ces ouvrages, dont quelques-uns sont en latin & les autres en flamand, prouvent le vif attachement de l'auteur à la Religion Catholique.

DUNCAN, (Marc) gentilhomme Ecossois, s'établit à Saumur en Anjou, où il fut professeur de philosophie, & principal du college des Calvinistes. Il exerçoit en même tems la médecine, & avec tant de réputation, que Jacques I, roi d'Angleterre, voulut l'attirer auprès de lui; mais Duncan, marié à Saumur, sacrifia sa fortune à son amour pour sa femme. Il mourut dans cette ville en 1640. On a de lui quelques ouvrages de philosophie, & un *Livre contre la possession des Religieuses Ursulines de Loudun*, où il s'attache moins à l'examen des faits qu'aux moyens de les réfuter (voyez MESNARDIERE). Cet écrit fit tant de bruit, que Laubarde-
mont, commissaire pour l'exa-

D U N

de ces en droit à Besançon sa patrie ;
une af- mort dans cette ville en 1751 ,
la ma- y jouit d'une estime générale
il étoit par ses lumieres & sa probité.
ANTES. On a de lui : I. *Histoire des*
l) autre *Séquanais* , ou *Mémoires du C.*
famille *de Bourgogne* , 1735, 1737, 1740,
obre de 3 vol. in-4°. II. *Histoire de*
e Mont- *l'Eglise, Ville & Diocese de*
1690 à *Besançon* , 1750 , 2 vol. in-4°.
assé & III. *Traité des Prescriptions* .

D U N

enir des sentimens opposés
 ux de S. Thomas. C'est ce
 produit, dans l'école, les
 partis des Thomistes &
 Scotistes. Duns, qui étoit
 tête de ceux-ci, les sou-
 , par un merveilleux ta-
 pour les chicanes scho-
 ques. Il mourut à Cologne,
 l'étoit allé, en 1308, âgé
 0, 33 ou 35 ans : regardé
 me un grand-homme, par
 ceux qui tenoient pour
 iversel *a parte rei*; & comme
 homme opiniâtre & d'un
 ètre épineux, par ceux
 tenoient pour l'universel *a*
 : *mentis*. C'étoit le senti-
 t d'Occam, disciple de Scot,
 on rival dans ces sottises
 bres ; car tous les siècles
 les leurs. Nous avons nos
 nans, nos Vers galans, nos
 mes, nos Encyclopédies, nos
 plis de licence & d'irréli-
 . Les ouvrages du siècle de
 ; peut être plus ennuyeux
 ore, étoient plus innocens,
 force d'inutiles subtilités,
 roient l'esprit à une logique
 de dont les savans mo-
 nes paroissent oublier les
 nieres regles. » A propos
 une sottise, dit un philo-
 sophe, l'esprit s'exerce & se
 rte à de bonnes études. Ces
 rtes de disputes ressem-
 ent à ces parties acides &
 blatiles qui existent dans
 s corps propres à la fer-
 entation, elles mettent en
 tion toute la masse ; dans
 mouvement elles se disti-
 nt ou se précipitent : le
 oment de la déuration ar-
 ve, & il furnage un fluide
 ux, agréable & vigou-
 ux, qui sert à la nutrition
 l'homme » (voy. OCCAM).

D U N 619

Les ouvrages de Scot, de l'édi-
 tion de Lyon, 1639, forment 12
 grands volumes in-fol. On y
 trouve la *Vie* de l'auteur, écrite
 par Vandig, & les témoignages
 des auteurs qui ont parlé de cet
 homme célèbre. Plusieurs écri-
 vains ont regardé Jean Duns
 comme l'auteur de l'opinion de
 la Conception immaculée de la
 Ste Vierge. Mais il est sûr qu'elle
 étoit connue dès le milieu du 12^e
 siècle, comme l'on voit par la
 Lettre de S. Bernard au chapitre
 de Lyon, qui combat cette
 opinion. Il paroît même que dès
 le 6^e siècle elle étoit générale
 parmi les Chrétiens d'Orient
 (voy. MAHOMET). Quoique
 Scot soutint ce sentiment avec
 éclat, il ne le donnoit point
 comme un dogme certain. Voy.
 SIXTE IV.

DUNSTAN, (S.) né en
 924, sous le regne d'Aldestan,
 roi d'Angleterre, dont il étoit
 parent, parut d'abord à la cour ;
 & les courtisans l'ayant desservi
 auprès du prince, il se bâtit
 une cellule, & se consola avec
 le Créateur, des perfidies des
 créatures. Edmond, successeur
 d'Aldestan, tira le saint homme
 de sa retraite, & se servit uti-
 lement de ses conseils pour gou-
 verner son royaume. Dunstan
 avoit rassemblé depuis quelque-
 tems un grand nombre de moi-
 nes, dans un monastere qu'il
 avoit fait bâtir à Glaston. Les
 vertus & les lumieres qui y
 brillèrent sous ce saint abbé,
 firent de cette maison le sé-
 minaire des abbés & des évê-
 ques. Les sujets qui en fortirent,
 par leur piété & leur doctrine,
 au rétablissement de la Religion
 en Angleterre, Dunstan recueillit

D U P

ivaux. Il » de la vie d'un homme , &
Orchester, » renversent la base sur laquelle
Cantor, » repose la sûreté & le bonheur
du pape, » de tous les hommes » (voyez
iege dans CALENTIUS). Dupaty avoit
wy étant formé l'extravagant projet de
& scan- parcourir le monde, pour for-
r ses dé- mer une nouvelle constitution
lui parla ou législation de tout ce qu'il
a liberté trouveroit convenable chez les
deux autres de monde. Il

D U P

disgraces qu'a éprouvées M. Dupaty, ne font pas une raison de chercher des coupables dans ceux qui ont pensé autrement que lui. *Il n'y a*, dit Epictete, *que le vulgaire qui rejette sur les autres les causes de ses malheurs ; dès que l'on connoit la sagesse, on n'accuse que soi-même ;* &c. pour citer le livre dont Epictete a tiré cette maxime : *Justus prior est accusator sui.* Prov. 18.

DUPERRAY, voyez PERRAY (Michel du).

DUPERRIER, voyez PERRIER (Charles du).

DUPERRON, voyez PERRON : (Jacques Davy du).

DUPIN, voyez PIN (Louis Ellies du).

DUPLEIX, (Scipion) naquit à Condom en 1569, d'une famille noble originaire du Languedoc. Il vint à Paris en 1605, avec la reine Marguerite, qui le fit depuis maître des requêtes de son hôtel. Il devint ensuite historiographe de France & travailla long-tems sur l'histoire de ce royaume. Il compila, dans sa vieillesse, sur les libertés de l'Eglise Gallicane ; mais le chancelier Seguier ayant fait brûler en sa présence le manuscrit pour lequel il demandoit un privilege, il en mourut de chagrin peu de tems après à Condom, en 1661, à 92 ans. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont : I. *Les Mémoires des Gaules*, 1650, in-fol. qui forment la première partie de son Histoire de France. Ils sont plus estimés que tout le reste. On voit que l'auteur avoit été aux sources. II. *Histoire de France*, en 5, puis en 6 vol. in-fol. La nar-

D U P 621

ration de Duplex, quoiqu'assez nette, est peu agréable, non-seulement par le langage qui a vieilli, mais encore par les platitudes ampoulées dont il l'a semée. Les éloges qu'il donne au cardinal de Richelieu, déplurent à Matthieu de Morgues & au maréchal de Bassompierre. Ils l'accuserent l'un & l'autre d'ignorance & de mauvaise foi. Duplex leur répondit. Après la mort du cardinal, il voulut refondre une partie de son Histoire ; mais sa vieillesse ne lui permit pas d'exécuter ce projet. III. *Histoire Romaine*, en 3 vol. in-fol. masse énorme, sans esprit & sans vie. IV. *Un Cours de Philosophie*, en françois, 3 vol. in-12. V. *La liberté de La Langue Françoisé*, contre Vaugelas : ouvrage qui ne fit pas honneur à son jugement.

DUPLESSIS, voyez PLESSIS (du).

DUPORT, voyez TERTRE :

DUPRAT, voyez PRAT.

DUPRÉ, voyez PRÉ.

DUPUY, voyez PUY.

DURAND, né au Neubourg dans le diocèse d'Evreux, moine de Fécamp, & abbé de Troarn au 11e siècle, est auteur d'une savante *Epître sur l'Eucharistie* contre Bérenger, qui est à la suite des *Ouvrages de Lanfranc*, Paris, 1648, in-fol. Guillaume le Conquérant, duc de Normandie, faisoit grand cas de ses conseils, & lui donna des marques publiques de son estime. Il mourut en 1089.

DURAND, (Guillaume) surnommé *Speculator*, né à Puimousson dans le diocèse de Riez, disciple de Henri de Suze, prit le bonnet de doc-

DUR

passa delà très-utile dans les tems des
offenser le assemblées convoquées pour
Clément réformer les mœurs des Chré-
ge de son tiens, particulièrement celles
ur du pa- des ecclésiastiques & des reli-
mé légat- gieux.

**DURAND DE SAINT-
POURÇAIN**, connu dans les
1286. Il écoles sous le nom de *Durandus*,
de Ra- né dans la ville de ce nom au
lui offit- diocèse de Clermont, fut Do-

D U R

dans ce dernier genre, qui n'est pas le meilleur de la littérature. Les principaux sont : I. *La comtesse de Mortagne*. II. *Les Mémoires de la Cour de Charles VIII*. III. *Le comte de Cardonne, ou la Constance victorieuse*. IV. *Les Belles Grecques, ou Histoires des plus fameuses Courtisannes de la Grece*. Toutes ces productions sont foibles, & aucune n'est placée au premier rang, ni même au second. Nous avons encore de cette dame bel-esprit, des *Comédies* en prose, qui ne valent pas mieux que ses romans; & des Vers françois, inférieurs aux uns & aux autres.

DURAND, (Ursin) né à Tours, religieux de la congrégation de S. Maur en 1701, a donné avec D. Martenne : *Thesaurus novus Anecdotorum*, 1717, 5 vol. in-fol. II. *Collectio veterum scriptorum*, 1724-1733, 9 vol. in-fol. III. *Voyage littéraire*, publié avec D. Martenne, 1724-1727, 2 vol. in-4°. IV. *L'Art de vérifier les dates*, 1750, in-4°, & 1769, in-fol. (voyez ANTINE & CLEMENCET). Nous ignorons l'année de sa mort; il vivoit encore en 1770, & il étoit à cette époque à la 88^e année de son âge.

DURANT, (Gilles) sieur de la Bergerie, avocat au parlement de Paris, fut, à ce qu'on croit, un des 9 avocats commis par la cour, pour travailler à la réformation de la Coutume de Paris. Le tems que lui laissoit la jurisprudence, il le donnoit à la poésie. Il faisoit des vers plaisans au milieu des guerres de la Ligue. Les gens qui peuvent encore lire du gaulois,

D U R 623

connoissent ses *Vers à sa Comere, sur le trépas de l'Ane Ligneur*, qui mourut de mort violente durant le siege de Paris, en 1590. Cette piece se trouve dans le 1^{er} volume de la *Satyre Menippée*, de l'édition de 1714, in-8°. On a de ce poëte d'autres productions, dont quelques-unes sont d'une licence, qui en interdit la lecture aux personnes sages. Il y eut un DURANT rompu vis le 16 juillet 1618, avec deux freres Florentins de la maison des Patrices, pour un libelle qu'il avoit fait contre le roi; & il y a beaucoup d'apparence que c'étoit notre poëte, quoique quelques savans aient dit le contraire. Ses ouvrages ont été imprimés en 1594. Ses *Imitations tirées du latin de Jean Bonnefons*, &c. 1717, in-12, sont recherchées des curieux.

DURANTI, (Jean-Etienne) fils d'un conseiller au parlement de Toulouse, fut capitoul en 1569, ensuite avocat-général, enfin nommé premier président du parlement par Henri III, en 1581. C'étoit dans le tems de la Ligue. Duranti y étoit fort opposé. Après avoir échappé plusieurs fois à la mort, en voulant calmer le peuple, il fut tué d'un coup de mousquet en 1589. On se jeta sur lui, on le perça de mille coups, & on le traîna par les pieds à la place de l'échafaud. Il avoit fait des établissemens utiles, & composé un savant traité, *De Ritibus Ecclesie*, faussement attribué à Pierre Danès, évêque de Lavaur, & imprimé à Rome in-fol. en 1591.

DURAS, (Jacques-Henri de Durfort, duc de) d'une

D U R

e des dans lesquels on admire une
& de imagination vive & féconde,
perres un génie élevé, une exécution
es par ferme, & beaucoup de correc-
& se tion. On souhaiteroit qu'il eût
con- fait un meilleur choix des ob-
omé, jets que lui présentoit la nature,
neur. que ses expressions fussent plus
hal de nobles, que son goût de dessin
mort fût moins roide, sa maniere

D U R

ependant l'idée d'un tel ouvrage étoit bonne, & si l'on n'a pas sujet d'être content de l'exécution, l'on y trouve du moins des remarques curieuses & amusantes.

DURET, (Louis) né d'une famille noble à Beaugé-la-Ville dans la Bresse, qui appartenoit alors au duc de Savoie, étoit un des plus célèbres médecins de son tems, & exerça son art à Paris avec une grande réputation sous les regnes de Charles IX & de Henri III, dont il fut médecin ordinaire, & non premier médecin, comme l'a dit Teiflier, copié ensuite par beaucoup d'autres. Henri III, qui l'aimoit & l'estimoit singulièrement, le gratifia d'une pension de 400 écus d'or, reversible sur la tête des 5 fils qu'il avoit; & ce prince voulut assister au mariage de sa fille, à laquelle il fit des présents considérables. Duret mourut en 1586, à 59 ans. Il étoit fort attaché à la doctrine d'Hippocrate, & traitoit la médecine dans le goût des anciens. De plusieurs livres qu'il a laissés, le plus estimé est un *Commentaire sur les Coaques d'Hippocrate*, Paris, 1621, in-fol. grec & latin.

DURET, (Edmond-Jean-Baptiste) Bénédictin de la congrégation de S. Maur, né à Paris le 18 novembre 1671, mourut le 23 mars 1758. Il a traduit le 2e volume des *Entretiens d'une Ame avec Dieu*, par Hamon; & la *Dissertation rhéologique d'Arnauld sur une proposition de S. Augustin*.

DUREUS ou **DURÆUS**, (Jean) Jésuite, écrivit, au 16e siècle, contre la *Réponse de*
Tome III.

D U R 625

Witaker aux xx Raifons de Campien, Paris, 1582, in-8°.

DUREUS, (Jean) théologien protestant du 17e siècle, natif d'Ecosse, travailla avec beaucoup de zele, mais en vain, à la réunion des Luthériens avec les Calvinistes. Il publia à ce sujet plusieurs ouvrages, depuis 1634 jusqu'en 1674, in-8° & in-4°; & mourut quelque tems après, avec la réputation d'un homme qui, à un esprit éclairé, joignoit un caractère conciliant.

DURING, comte Allemand, fameux par une perfidie atroce, étoit gouverneur du fils d'Uladislas, prince de Lutzen en Misnie, vers le commencement du 9e siècle. Neclam, prince de Bohême, ayant vaincu & dépouillé Uladislas de ses états, le lâche During coupa la tête à son élève, & la porta au vainqueur. Neclam, plus généreux que lui, loin de le récompenser comme il l'atendoit, le fit pendre à un arbre.

DURINGER, (Melchior) professeur en histoire ecclésiastique à Berne, peut fournir un nouvel article au traité *De infelicitate Litteratorum*. Il passa toute sa vie dans la mélancolie & la misanthropie. Le feu ayant pris à sa maison le 1 janvier 1723, il tomba d'un 3e étage, & mourut une heure après dans sa 76e année. Le célèbre Scheuchzer, auteur de la *Physica sacra*, avoit profité des lumières de Duringer.

DUROCHIER, (Agnès) fille unique d'un riche marchand de Paris, se fit récluse, n'ayant encore que 18 ans, près de l'église Sainte Oppor-

D U S

1402. La pella sa femme , assambla les
 tion se fit principaux de ses sujets , fit un
 l'évêque serment solemnel pour la ré-
 scella lui- forme de l'état , pardonna à
 la petite des criminels publics , & promit
 renterma. qu'à l'avenir il ne seroit rien
 y vécut sans l'avis de la noblesse. Cette
 en odeur réconciliation fut célébrée par
 des réjouissances publiques ; il
 -Conrad) invita les nobles à souper , &
 1602 fut les ayant tous assemblés dans

D U T

pendre aux creneaux des
maisons de la ville.

UTILLET, *voyez* TILLET

UVAL, (André) né à
Paris en 1554, docteur de
Sorbonne & société de Sor-
bonne, fut pourvu le premier
de la chaire de théologie nou-
vellement établie par Henri IV
en 1596. Il méritoit cette place
par ses lumières & son zèle
pour l'orthodoxie. Il fut un des
plus adversaires de Richer
ou Richérisme. Le judicieux
Rochet connut toutes les con-
venances du démocratique sys-
tème : de ce novateur syndic,
combien directement il ten-
ait à une destruction totale de
sa secte (*voyez* RICHER). On
voit pour être un des trois
docteurs-généraux des Carme-
lites en France. Il étoit sénior
de Sorbonne, & doyen de la
faculté de théologie, lorsqu'il
mourut en 1638, à 74 ans. On
a de lui plusieurs ouvrages :
1. *Commentaire sur la Somme*
de Thomas, en 2 vol. in-fol.
2. *Des Ecrits contre Richer*.
3. Un Ouvrage contre le mi-
nistre Dumoulin, avec ce titre
françois : *Le feu d'Elie pour*
les eaux de Siloë. IV. *Les*
visions de plusieurs Saints de
France & des pays voisins, pour
servir de suite à celles de Ri-
chier. Il s'étoit occupé à
traduire en françois ce Jésuite
ignol. V. *De suprema Ro-*
mi Pontificis in Ecclesiam
late, 1614, in-4°.

UVAL, (Guillaume) doc-
teur en médecine, doyen de
Sorbonne, & professeur de phi-
losophie grecque & latine, étoit
le même du précédent. C'est lui
qui commença à enseigner au

D U V 627

collège royal l'économique, la
politique, & la science des
plantes ; celle-ci en 1610, &
celle-là en 1607. Il introduisit
aussi dans les écoles de médecine,
pendant son décanat,
l'usage de réciter les courtes
Litanies des Saints & Saintes
qui ont exercé la médecine. On
a de lui une *Histoire du Col-
lege Royal*, in-4°, 1644. Il y
a quelques faits curieux ; mais
le style est au-dessous du médiocre.
Il a donné une édition
grecque & latine de toutes les
Œuvres d'Aristote, 2 vol. in-
fol. 1619, accompagnée d'un
Synopsis Analytica, sur tous
les traités de cet auteur. Cette
édition est estimée.

DUVAL, (Pierre) géo-
graphe du roi, né à Abbeville,
de Pierre Duval & de Marie
Sanfon, sœur du célèbre géo-
graphe de ce nom, enseigna la
science de son oncle avec beau-
coup de succès. Il mourut à
Paris en 1683, à 65 ans. Il est au-
teur de plusieurs Traités & Car-
tes de Géographie, qui ne sont
presque plus d'aucun usage. Le
plus connu est celui qui porte
ce titre : *La Géographie Fran-
çoise, contenant les Descrip-
tions, les Cartes & les Blasons*
de France, avec les acquisitions
faites sous Louis XIV. Elle
manque d'exactitude.

DUVAL, (Valentin JAME-
RAI) né de parens pauvres,
au village d'Artonai en Cham-
pagne, fit le métier de pâtre ;
& suivant son génie pour l'as-
tronomie & la géographie, il
acheta sur ses petites épargnes
des cartes & des instrumens.
C'est dans ce genre d'étude qu'il
faisoit au milieu d'un troupeau
de vaches, que les deux jeunes

D Y N

Léopold triage plus sévère : il y a bien
rent oc- des petiteſſes dont la ſuppreſ-
en chaſ- ſion n'eût point affoibli la ré-
Frappés putation du célèbre médaillifte.
ce ſpec- Les *Memoires* devoient être éga-
t de ſon lement élagués, & dépouillés
royerent des détails inutiles, ennuyans
à-Mouſ- & quelquefois même peu con-
y fit en venables.

E

EDMER ou **EDMER** ;
 is de naissance , d'abord
 du Bec , puis de Cantor-
 devint l'ami & le con-
 de S. Anselme , qu'il ac-
 gna dans son exil. On lui
 évêché de Saint-André
 sse. Les uns disent qu'il
 sa , les autres préten-
 n'il l'accepta. S'il est vrai
 été évêque , il faut qu'il
 iqué l'épiscopat ; car il
 r prier de Cantorbery
 7. On a de lui : I. Une
 S. Anselme , divisée en
 s. On la trouve dans les
 s des Œuvres de S. An-
 ainsi que dans Surius &
 lus. II. L'*Histoire des*
utés , c'est-à-dire , de ce
 t passé de plus considé-
 ans l'Eglise Britannique ,
 l'an 1066 jusqu'à l'an
 lle est divisée en 6 livres.
 Gerberon a publié cette
 avec les notes de Jean
 III. Le *Livre de l'Ex-*
de la Sainte Vierge.
Traité des quatre Vertus
 tice , la prudence , la
 la tempérance) , qui ont
 Marie. V. Le *Traité de*
itude , composé d'après
 Eadmer avoit entendu
 . Anselme sur l'état des
 reux dans le ciel. VI. Le
 les *Similitudes*. Le fonds
 aussi de S. Anselme. Il
 gé par un de ses disci-
 l'on croit être Eadmer.
 s *Vies de plusieurs Saints*

d'Angleterre. Il y a encore d'au-
 tres ouvrages d'Eadmer qui
 n'ont point été imprimés (voyez
 Wharton , *praf. in t. 2, Angl.*
sacr.). Les écrits d'Eadmer
 sont estimés pour l'ordre &
 l'exactitude ; le style en est fa-
 cile & naturel (voyez Ceillier ,
tom. 21 , pag. 349. Il ne faut
 pas le confondre avec EADMER
 ou Ealmer , prieur de Saint-Al-
 ban , mort en 980 , auquel on
 attribue des *Lettres* , des *Homé-*
lies , & cinq livres d'*Exercices*
Spirituels (voyez Fabricius , *Bi-*
bliot. latin. t. 2 , p. 214.)

EAQUE , (Eacus) fils de
 Jupiter & d'Égine , régna dans
 l'isle d'Ænone , à laquelle il
 donna le nom de sa mere. La
 peste ayant dépeuplé son pays ,
 il obtint de son pere que les
 fourmis seroient changées en ha-
 bitans , qu'on nomma Myrmi-
 dons. Son intégrité & sa pru-
 dence le rendirent si recom-
 mandable , que Pluton l'associa
 à Minos & à Rhadamante pour
 juger les morts.

EBBON , né d'une famille
 obscure , devint frere de lait &
 condisciple de Louis le Débon-
 naire , qui le fit son bibliothé-
 caire , & le plaça sur le siege de
 Rheims. Ebbon conçut le des-
 fein de travailler à la conversion
 des peuples du Nord , & fit ap-
 prouver sa résolution du pape
 Pascal , qui le nomma son légat.
 Sa mission ayant été infruc-
 tueuse , il revint en France ,

E B E

actieux der, dans le dix-septieme sieclé,
 Débon- s'est fait un nom par ses ou-
 u con- vrages. Les principaux sont :
 5, & y I. *Chronologia sanctioris Linguae*
 envers *Doctorum*. II. *Elogia Juriscon-*
 sur son *sultorum & Politicorum centum*
 thaire : *illustrum, qui sanctam Hebraeam*
 concile *Linguam propagarunt*; Leipsick,
 ant re- 1628, in-8°. III. *Poëtica He-*
 encon- *braica*. ibid. 1628. in-8°. Cœ

noissoient point d'autre Evangile que celui de S. Matthieu, qu'ils avoient en hébreu, mais corrompu & mutilé. Ils rejetoient le reste du Nouveau-Testament, & sur-tout les Epîtres de S. Paul, regardant cet Apôtre comme un apostat de la loi. Ils honoroient les anciens patriarches, mais ils méprisoient les prophetes. La vie des premiers Ebionites fut, dit-on, assez sage, celle des derniers fort déréglée. Ceux-ci permettoient la dissolution du mariage & la pluralité des femmes. Quoique juifs opiniâtres, les Ebionites reconnoissoient J. C. pour le Messie : ils voyoient donc en lui les principaux caractères, sous lesquels il avoit été annoncé par les prophetes. On ne les accuse point d'avoir révoqué en doute les miracles de J. C., ni sa mort ni sa résurrection. S. Epiphane atteste, au contraire, qu'ils admettoient tous ces faits essentiels. Ils étoient cependant nés dans la Judée, avant la destruction de Jerusalem : plusieurs avoient été sur le lieu où ces faits s'étoient passés ; ils avoient eu la facilité de les vérifier.

EBROIN, maire du palais de Clotaire III & de Thierry I, homme ambitieux, fier, entreprenant, parvint à ce poste par ses intrigues & par son hypocrisie. Les espérances que ses vertus apparentes avoient données, se démentirent bientôt. Demeuré seul maître, par la retraite de la reine Batilde, il ne contraignit plus son orgueil, son avarice, sa perfidie. Il ravissoit les biens, il ôtoit les charges : il chassoit les grands qui étoient à la cour, & dé-

fendoit aux autres d'y venir sans sa permission. Après la mort de Clotaire en 670, il mit Thierry sur le trône ; mais la haine que les seigneurs avoient pour le ministre, rejaillit sur le roi. Ils donnerent la couronne à Childeric II, firent tondre Thierry & Ebroin, & les enfermerent dans des monasteres. On eût fait mourir Ebroin sans la puissante médiation de S. Léger, qui ne se souvint plus de l'inimitié, qu'il ne s'étoit attirée de la part de ce méchant homme qu'en blâmant ses injustices. Childeric étant mort en 673, Thierry fut replacé sur le trône, & prit Leudese pour maire du palais. Ebroin s'étant échappé de son monastere, fit assassiner Leudese, supposa un Clovis, qu'il disoit être fils de Clotaire III, força les peuples de lui prêter serment de fidélité, & ravagea les terres de ceux qui lui résisterent. La ville d'Autun fut assiégée. L'évêque Léger eut les yeux crevés par ordre d'Ebroin, à qui il avoit sauvé la vie, & fut mis dans un monastere. Ebroin contraignit ensuite, les armes à la main, Thierry à le recevoir de nouveau pour son maire du palais. Il gagna les grands de Neustrie & de Bourgogne, & renvoya son faux Clovis, dont il n'avoit plus besoin. Sa tyrannie n'eut plus de bornes ; tous les gens de bien en furent les victimes. Enfin un seigneur nommé Hermanfroi, qu'il menaçoit de la mort après l'avoir dépouillé de ses biens, tua le tyran en 681, les uns disent dans son lit, les autres à la sortie de son palais. Ce fut sous

E C C

ça l'u- *Historia studii etymologici Lin-*
 rueux *gua Germanica*, &c. in-8°,
 le pré- estimé. V. *Origines Austriacæ*,
 ques à Leipfick, 1721, in-fol. Ce
 is l'o- savant a abandonné les ancien-
 aire. nes idées sur l'origine de la
 eorges maison d'Autriche; il s'est at-
 agen, taché à prouver que les mai-
 wick, sons de Lorraine & d'Autriche
 evint, viennent de la même souche.
 omme VI. *De rebus Franciæ orientalis*

nus. Ce fut par ordre du grand-duc Ferdinand II, qu'il entreprit cet ouvrage, dans lequel il fut aidé par Jean-Alfonse Borelli, mathématicien célèbre, qui l'orna de commentaires. Cette version fut imprimée à Florence avec le livre d'Archimède, *De assumptis*, en 1661, in-fol. II. *Institutio Lingua Syriacæ*, Rome, 1628, in-12. III. *Synopsis philosophiæ Orientalium*, Paris, 1641, in-4°. IV. *Verſio Durhamani de medicis virtutibus animalium, plantarum & gommarum*, Paris, 1647, in-8°. V. Des Ouvrages de controverse contre les Protestans, imprimés à Rome. VI. *Eutichius vindicatus*, contre Selden, & contre Hottinger, auteur d'une Histoire Orientale; 1661, in-4°. VII. Des *Remarques sur le Catalogue des Ecrivains Chaldiens, composé par Ebed-Jesu*, & publié à Rome en 1653. Elles sont précieuses aux amateurs de la littérature orientale. VIII. Une édition des *Œuvres* de S. Antoine, abbé. IX. *Concordia nationum Christianarum Orientalium in fidei catholicæ dogmatibus*, Mayence, 1655. Il tâche de concilier les sentimens des Orientaux avec ceux de l'Eglise Romaine, & il y réussit ordinairement très-bien. Léon Allatius a travaillé de concert avec Echellenſis à cet ouvrage.

ECEBOLE, sophiste de Constantinople, maître de rhétorique de l'empereur Julien, fut toujours de la religion du souverain. Sous Constance, il se mit à la mode, par ses invectives contre les dieux des Païens; il déclama depuis pour les mêmes dieux, sous Julien

son disciple. A la première nouvelle de la mort de ce prince, il joua le rôle de pénitent. Enfin il mourut, sans reconnoître d'autre religion que l'intérêt présent: digne maître du prince hypocrite & apostat, qui sous les mêmes rapports fut très-digne disciple.

ECELIN, voyez EZZELIN.

ECHARD, (Jacques) Dominicain, né à Rouen en 1644, mourut à Paris en 1724. Il contribua à illustrer son ordre, par la *Bibliothèque des Ecrivains* qu'il a produits; 2 vol. in-fol. à Paris, le 1er en 1719, le 2e en 1721. Le P. Quetif avoit travaillé avant lui à cet ouvrage; mais il en avoit à peine fait un quart. Cette Bibliothèque est fort estimée par tous les bibliographes. On y prend une idée juste de la vie & des ouvrages des écrivains Dominicains, de leurs différentes éditions, & des bibliothèques où on les garde en manuscrit. Tout est appuyé sur de bonnes preuves. L'auteur donne le titre de grands-hommes à des personnages très-médiocres; mais l'exagération est le défaut de tous les ouvrages de ce genre. Le P. Echard avoit toutes les qualités d'un savant vertueux.

ECHARD, (Laurent) historien Anglois, né à Bassam dans le comté de Suffolk, exerça successivement le pastorat dans diverses églises. Sa santé étoit fort foible. Les eaux de Scarborough lui ayant été ordonnées pour la rétablir, il résolut de s'y transporter; mais il mourut en chemin à Lincoln, en 1730. Il étoit membre de la société des Antiquaires de Londres. Ses ouvrages, tous écrits

E C H

histoire posa aussi un *Dictionnaire histo-*
rt de *rique*, qui n'est qu'un squelette
707, décharné. V. *Traduction an-*
-esti- *gloise des Comédies de Plause*
histoire & de *Térence*, &c.
lation ECHEMON, fils de Priam,
lation & Chromius son frere, furent
tra- précipités de dessus leur char
aniel par Diomedé, qui, après les
ar le avoir tués, les dépouilla de

E C H

que les Thébains ont été appelés *Echionides*.

ECHIUS ou **ECKIUS**, (Jean) né en Souabe l'an 1486, professeur de théologie dans l'université d'Ingolstadt, signala son savoir & son zèle dans ses conférences contre Luther, Carlostad, Mélanchthon, &c. Il se trouva en 1538 à la diète d'Ausbourg, & en 1541 à la conférence de Ratisbonne, & brilla dans l'une & dans l'autre. Il joua le rôle principal dans toutes les disputes publiques des Catholiques avec les Luthériens. Il avoit de l'érudition, de la mémoire, de la facilité, de la pénétration, une logique précise & vigoureuse. Ce savant théologien mourut à Ingolstadt en 1543, à 57 ans. On a de lui : Deux *Traitéts sur le Sacrifice de la Messe*; un *Commentaire sur le Prophete Aggée*, 1638, in-8°; des *Homélie*s, 4 vol. in-8°, & des *Ouvrages* de controverse. On conserve avec une sorte de respect dans le *Musæum* du college d'Ingolstadt, la chaire où il étoit assis en donnant ses leçons.

ECHO, fille de l'Air & de la Terre. Cette nymphe habitoit les bords du fleuve Cephise. Junon la condamna à ne répéter que la dernière parole de ceux qui l'interrogeoient, parce qu'elle avoit parlé d'elle imprudemment, & qu'elle l'avoit amulée par des discours agréables, pendant que Jupiter étoit avec ses nymphes. Echo voulut se faire aimer de Narcisse; mais s'en voyant méprisée, elle se retira dans les grottes, dans les montagnes & dans les forêts, où elle sécha de douleur, & fut métamorphosée en rocher.

E C K 635

ECKARD, voyez **ECCARD**.
ECKOUT, voyez **VANDEN ECKOUT** (Gerbrant).

ECLUSE, (Charles de l') *Clusius*, né à Arras le 18 février 1525, parcourut une grande partie de l'Europe en herborisant. Il s'étoit fait une loi de ne se fier qu'à ses propres yeux pour les descriptions des plantes : aussi l'exaétitude la plus scrupuleuse regne dans ses descriptions & dans ses figures. Les empereurs Maximilien II & Rodolphe II lui confierent leur jardin des simples. Les assujettissemens de la vie de courtisan l'ayant dégoûté, il se retira à Francfort-sur-le-Mein : ensuite à Leyde, où il mourut en 1609, à 84 ans, professeur de botanique. Ses *Ouvrages* ont été recueillis en 3 vol. in-fol. à Anvers, 1601, 1605 & 1611, avec figures. Ils roulent sur la science qu'il avoit cultivée. Voy. **BELON**.

EDELINCK, (Gérard) naquit à Anvers en 1641. Il y apprit les premiers élémens du dessin & de la gravure; mais ce fut en France qu'il déploya tous ses talens. Louis XIV l'y attira par ses bienfaits. Il fut choisi pour graver deux morceaux de la plus grande réputation, le tableau de la *Sainte-Famille* de Raphaël, & celui d'*Alexandre visitant la famille de Darius*, de le Brun. Edelinck se surpassa dans les estampes qu'il exécuta d'après ces chef-d'œuvres; les copies furent aussi applaudies que les originaux. On y admire, comme dans toutes ses autres productions, une netteté de burin, une fonte & une couleur inimitables. Il a réussi également dans

E D G

de la » vée parmi les religieuses ;
ustres » sans avoir reçu le voile , &
nt ar- » l'enleva... L'archevêque de
dans » Cantorbery, S. Dunstan, vint
s, où » trouver le roi, qui s'avança
ec le » à son ordinaire, lui tendant
re du » la main pour le faire asseoir
l'aca- » sur son trône. L'archevêque
» retira sa main & lui dit :
né à » *Vous osez toucher la main qui*
» *impale le Fils de la Vierge*

E D I

riée au roi Malcolm, dont elle eut six fils & deux filles. Trois de ses fils, Edgar, Alexandre & David furent rois. *Voyez* MARGUERITE.

EDISSA, *voyez* ESTHER.

EDMER, *voyez* EADMER.

EDMOND ou EDME, (S.) naquit au bourg d'Abendon, d'un pere qui entra dans le cloître, & d'une mere qui vécut saintement dans le monde. Il fit ses études à Paris, & y enseigna ensuite les mathématiques & les belles-lettres. Son nom ayant pénétré jusqu'à Rome, le pape Innocent III lui donna ordre de prêcher la croisade. Le pape Grégoire voulant récompenser le zèle avec lequel il remplit cette fonction, le désigna pour remplir le siege de Cantorbery, vaquant depuis long-tems. Le chapitre l'élut d'une voix unanime, & l'élection fut confirmée par le souverain pontife; mais on eut beaucoup de peine à faire consentir Edme à accepter l'épiscopat. L'autorité de l'évêque de Salisbury ayant vaincu sa résistance, il fut sacré le 2 avril 1234. Il continua toujours son premier genre de vie, sans craindre de s'exposer à la censure de quelques évêques qui n'étoient pas animés comme lui, de l'esprit de Dieu. » Sa » principale occupation, dit un » historien, étoit de connoître » les besoins spirituels & corporels de son troupeau, afin » de pourvoir aux uns & aux » autres. Il avoit un soin particulier des jeunes filles qui n'avoient point de ressources; » & pour les mettre plus sûrement à l'abri du danger, » il leur procuroit un établis-

E D M 637

» sement. Il faisoit une guerre » déclarée aux vices, il main- » tenoit la discipline avec une » vigueur vraiment apostolique; il veilloit sur ses officiers de justice, pour qu'ils » remplissent avec intégrité » les fonctions de leurs charges, » & qu'ils n'abusassent pas de » leur autorité pour opprimer » les foibles. Le zèle qu'il employa à la réforme de son clergé, lui attira des ennemis dans le chapitre même de son église. Eprouvant tous les jours des contradictions, il ne voulut point paroître conniver à des abus qu'il ne pouvoit réprimer, il passa secrètement en France, & mourut à Soissy, le 16 novembre 1242, ayant été huit ans archevêque de Cantorbery. Le pape Innocent IV canonisa S. Edmond en 1247. Il nous reste de lui un ouvrage intitulé: *Speculum Ecclesie*, dans la Bibliothèque des Peres.

EDMOND, (S.) roi des Anglois orientaux, fut illustre par sa piété, qui le fit mettre dans le catalogue des Saints. Ce prince, ayant en 870 voulu livrer bataille aux Danois, fut vaincu & contraint de prendre la fuite. Il crut pouvoir se cacher dans une église; mais ayant été découvert, il fut mené à Ivar, chef des Danois, qui étoit à Helisdon. Le vainqueur lui offrit d'abord de lui laisser son royaume, pourvu qu'il le reconnût pour son souverain, & lui payât un tribut. Edmond ayant refusé ce parti, Ivar le fit attacher à un arbre, & percer d'une infinité de fleches: après quoi il lui fit couper la tête. Le chef d'Ed-

E D M

quel- chaleur & à forces égales. Ils
nterré terminerent leurs différends, en
dmon- partageant le royaume. Quel-
on nom- que tems après, Edric, sur-
ns du- nommé Stréon, corrompit deux
scom- valets-de-chambre d'Edmond,
out sa- qui lui passerent un croc de
n hu- fer au fondement, dans le tems
leterre qu'il étoit pressé de quelque né-
t prin- cessité naturelle, & porterent

E D M

rut ce prince , à l'âge de 28 ans.

EDMOND , (Thomas) Anglois , né en 1563 , joua un rôle dans les affaires politiques sous les regnes d'Elisabeth , de Jacques I. & de Charles I. Il fut envoyé en qualité d'ambassadeur en France & dans les Pays-Bas , & mourut en 1639. On a publié : I. Ses *Négociations* , Londres , 1749 , in-8°. II. *Lettres sur les affaires d'état* , Londres , 1725 , 3 vol. in-8°.

EDOUARD le *Vieux* , roi d'Angleterre , succéda à son pere Alfred l'an 900. Il défit Constantin , roi d'Ecosse , vainquit les Bretons du pays de Galles , & remporta deux victoires sur les Danois. Il fit ensuite ériger cinq évêchés , fonda l'université de Cambridge , protégea les savans , & mourut en 924.

EDOUARD le *Jeune* , (S.) né en 962 d'Edgard , roi d'Angleterre , parvint à la couronne dès l'âge de 13 ans en 975. La plupart des grands du royaume le reconnurent pour leur roi. Quelques-uns s'y opposerent. Enfin Elfride sa belle-mere , qui vouloit faire régner son fils Ethelred , le fit assassiner en 978. Il étoit âgé de 15 ans. L'Eglise Romaine l'honore comme martyr , & en célèbre la mémoire le jour de sa mort , le 18 mars.

EDOUARD , (S.) dit le *Confesseur* , ou le *Débonnaire* , fils d'Ethelred II , fut rappelé en Angleterre après la mort de son frere Elfred , successeur de Canut II , mais assassiné à son entrée dans le royaume. Il étoit alors en Normandie , où les

E D O 639

incurfions des Danois l'avoient obligé de se retirer. Il fut couronné l'an 1042. Le comte Godwin , qui étoit allé le chercher en Normandie , lui donna sa fille en mariage , & gouverna sous son nom. Ce général remporta d'assez grands avantages sur les ennemis de l'état. Le roi laissa avilir le sceptre par sa foiblesse ; il parut d'abord n'avoir apporté sur le trône que la piété , & une douceur qui lui faisoit dire qu'il eût mieux aimé passer ses jours dans une condition obscure & privée , que d'acheter une couronne par l'effusion du sang humain ; mais dès qu'il fut instruit des vexations & des cruautés de Godwin , il confisqua les biens de ce ministre indigne de sa confiance , le déclara ennemi de l'état & gouverna par lui-même. Aucun roi ne termina plus heureusement les guerres qu'il eut à soutenir ; dans les tems de paix , il s'appliqua à rendre son peuple heureux. Il fit un recueil des plus belles loix portées par ses prédécesseurs , & ordonna qu'elles fussent observées par tous ses sujets sans exception : ce qui leur fit donner le nom de *Loix communes* : elles furent constamment respectées par les Anglois , même dans les plus grandes révolutions. » On vit alors , dit un » auteur , ce que peut un roi » qui est véritablement le pere » de ses sujets. Tous ceux qui » approchoient de sa personne , » essayoient de régler leur conduite sur la sienne. On ne » connoissoit à sa cour , ni » l'ambition , ni l'amour des » richesses , ni aucune de ces » passions qui malheureusement

EDOUARD

mi les
parent
s états.
nique-
in de
ureux ;
des im-
ous les
rsonne
omme

laume *le Conquérant*, quoiqu'il ne fût pas son plus proche parent : le prince Edgar, qui devoit naturellement lui succéder, avoit pris la fuite & s'étoit réfugié en Ecosse par la crainte de ce terrible concurrent. Edouard mourut le 5 janvier 1066, après un regne de 23 ans. Il fut canonisé par le pape Alexan-

onne en proie à l'am-
de douze compétiteurs,
d eut la gloire d'être
pour arbitre entre les
lans. Il exigea d'abord
l'age de cette couronne;
il nomma pour roi Jean
l qu'il fit son vassal. Une
e peu considérable entre
mariniers, l'un François,
Anglois, alluma la guerre
; entre les deux nations.
d entra en France avec
armées, l'une destinée
: de la Rochelle, & l'au-
tre la Normandie. Cette
fut terminée par une
alliance en 1298, entre
d & Marguerite de
; & entre son fils
rd & Isabelle, l'une sœur
re fille de Philippe le Bel.
verain Anglois tourna
: ses armes contre l'E-
Berwick fut la première
qu'il assiégea. Il la prit
se. Il feignit de lever le
& fit répandre par ses
res qu'il s'y étoit déter-
par la crainte des se-
qu'attendoient les assié-
uand il se fut assez éloigné
n'être pas aperçu, il
le drapeau d'Ecosse, &
ça vers la place. La gar-
séduite par ce strata-
s'empressa d'aller au-de-
le ceux qu'elle croyoit
rateurs. Elle étoit à peine
qu'elle fut coupée par
glois, qui entrerent pré-
nement dans la ville. Ce
en amena d'autres. Le
Ecosse fut fait prisonnier,
é dans la tour de Lon-
& forcé à renoncer en
: du vainqueur au droit
ivoit sur la couronne. Ce
ors que commença cette
le III.

antipathie entre les Anglois &
les Ecossois, qui dure encore
aujourd'hui, malgré la réunion
des deux peuples. Edouard mou-
rut après avoir perdu la con-
quête d'Ecosse, en 1307, après
34 ans de regne, & 68 ans de
vie. Les historiens de diverses
nations ont parlé si différem-
ment de ce prince, dit l'auteur
de l'*Histoire du Parlement d'An-
glettre*, qu'il est difficile de s'en
former une juste idée. Les sa-
tyres sont venues des Ecossois,
& les éloges des Anglois. On
ne peut lui refuser beaucoup
de courage; des mœurs pures,
une équité exacte; mais ces
qualités furent ternies par la
cruauté & par la soif de la
vengeance & de l'argent. Il
s'empara de tous les prieurés,
n'assignant à chaque religieux
que 18 deniers par semaine, &
affectant le surplus à ses finan-
ces. Il fit ensuite enlever tout
l'argent des monastères d'An-
glettre, & saisir leurs fonds
& ceux des évêchés. De plus
il mit tous les ecclésiastiques
hors de sa protection, telle-
ment qu'on pouvoit les insult-
ter impunément, n'étant plus
sous la sauve-garde des loix.
C'est à cette conduite que Henri
Spelman, protestant Anglois,
dans son traité de la fatalité
des sacrilèges, attribue la perte
de l'Ecosse & les malheurs ar-
rivés à son fils. Ce fut sous
ce prince que le parlement
d'Angleterre prit une nouvelle
forme, telle à-peu-près que
celle d'aujourd'hui. Le titre de
pair & de baron ne fut affecté
qu'à ceux qui entroient dans la
chambre haute. Il ordonna à
tous les shérifs d'Angleterre,
que chaque comté ou province

ED O

2 cheva-
itoyens,
geois. La
nes com-
er dans
subsidés,
u poids,
r la puil-
prince,
les point
cité pour

de Hainaut, repassa la mer avec
environ 3000 hommes en 1326.
Edouard, livré à l'incertitude
dans laquelle il avoit flotté toute
sa vie, se réfugia avec son
favori Spencer dans le pays
de Galles, tandis que le vieux
Spencer s'enfermoit dans Bris-
tol pour couvrir sa fuite. Cette
ville ne tint point contre les
efforts des Anglais, et fut prise

le roi Philippe de Valois étoit en possession. Les Flamands, l'empereur, & plusieurs autres princes, entrèrent dans son parti. Les premiers exigèrent seulement qu'Edouard prit le titre de roi de France, en conséquence de ses prétentions sur cette couronne, parce qu'alors, suivant le sens littéral des traités qu'ils avoient faits avec les François, ils ne faisoient que suivre le roi de France. Edouard, suivant Rapin de Thoiras, approuva ce moyen de les faire entrer dans la ligue. Voilà l'époque de la jonction des fleurs-de-lys & des léopards. Edouard se qualifia dans un manifeste, roi de France, d'Angleterre & d'Irlande. Il commença la guerre par le siège de Cambrai, qu'il fut obligé de lever. La fortune lui fut ensuite plus favorable. Il remporta une victoire navale, connue sous le nom de *Bataille de l'Ecluse*. Cet avantage fut suivi de la bataille de Créci en 1346. Les François y perdirent 30 mille hommes de pied, 1200 cavaliers & 80 bannières. On attribua en partie le succès de cette journée à six pièces de canon, dont les Anglois se servoient pour la 1^{re} fois, & dont l'usage étoit inconnu en France. Le lendemain de cette victoire, les troupes des Communes de France furent encore défaites. Edouard, après deux victoires remportées en deux jours, prit Calais, qui resta aux Anglois 210 années. La mort de Philippe de Valois, en 1350, ralluma la guerre. Edouard la continua contre le roi Jean son fils, & gagna sur lui en 1357

la bataille de Poitiers. Jean fut fait prisonnier dans cette journée, & mené en Angleterre, d'où il ne revint que quatre ans après. Edouard, prince de Galles, fils du roi d'Angleterre, qui commandoit les troupes dans cette bataille, donna des marques d'un courage invincible. A son entrée dans Londres, il parut sur une petite haquenée noire, marchant au côté du roi Jean, qui montoit un beau cheval blanc superbement harnaché. Dans un siècle barbare, cette modestie du vainqueur est bien remarquable. Après la mort de Jean, en 1364, Edouard fut moins heureux. Charles V confisqua les terres que les Anglois possédoient en France, après s'être préparé à soutenir l'arrêt de confiscation par les armes. Le roi de France remporta de grands avantages sur eux; & le monarque Anglois mourut en 1377, avec la douleur de voir les victoires de sa jeunesse obscurcies par les pertes dans ses vieux jours. Sa vieillesse fut encore ternie par le crédit de ses favoris, & sur-tout par son amour pour une certaine Alix, qui l'empêcha même de recevoir les sacremens de l'Eglise dans sa dernière maladie. Son regne auroit eu un éclat infini, sans ces taches. L'Angleterre n'avoit point eu encore de souverain qui eût tenu dans le même tems deux rois prisonniers, Jean, roi de France, & David, roi d'Ecosse. Les entreprises de ce monarque coûtèrent beaucoup à l'Angleterre; mais elle s'en dédommagea par le commerce : elle vendit ses laines, Bruges les mit en œu-

ED O

qui inf- que quelques auteurs placent
arretiere, l'époque de cette institution
non vul- par Edouard III, à l'an 1350;
te insti- mais qu'il aime mieux suivre
à la jar- Froillard, qui la met à l'an 1344.
de Sa- la dix-huitieme du regne d'E-
e, laissa donard; que cette époque con-
& que ce vient mieux à l'histoire de ce
courtisans prince qui parle d'une grande
la com- assemblée de chevaliers, qu'il

s'en fit un ennemi irréconciliable. Dans le tems que Warwick négocioit en France le mariage de ce prince avec Bonne de Savoie, sœur de la femme de Louis XI; Edouard voit Elizabeth Wodevill, fille du baron de Rivers, en devient amoureux, & n'en peut jamais obtenir que ces paroles accablantes : *Je n'ai pas assez de naissance pour espérer d'être reine, & j'ai trop d'honneur pour m'abaisser à être maîtresse.* Ne pouvant se guérir de sa passion, il couronne sa maîtresse, sans en faire part à Warwick. Le ministre outragé cherche à se venger. Il arme l'Angleterre; il séduit le duc de Clarence, frere du roi; enfin il lui ôta le trône sur lequel il l'avoit fait monter. Edouard, fait prisonnier en 1470, se sauva de prison; & l'année d'après, 1471, secondé par le duc de Bourgogne, il gagna deux batailles. Le comte de Warwick fut tué dans la premiere. Edouard, fils de ce Henri qui lui dispuoit encore le trône, ayant été pris dans la seconde, perdit la vie; ensuite Henri lui-même fut égorgé en prison. La faction d'Edouard lui ouvrit les portes de Londres. Ce prince, libre de toute inquiétude, se livra entièrement aux plaisirs; & ses plaisirs ne furent que légèrement interrompus par la guerre contre Louis XI, qui le renvoya en Angleterre à force d'argent, après avoir signé une treve de 9 ans. Ses dernieres années furent marquées par la mort de son frere le duc de Clarence, sur lequel il avoit conçu des soupçons. Il lui permit de choisir le genre de mort

qui lui paroîtroit le plus doux : & on le plongea dans un tonneau de malvoisie, où il finit ses jours comme il avoit désiré. Edouard le suivit de près. Il mourut en 1483, à 41 ans, après 22 ans de regne. Ce monarque avoit commencé son regne en héros; il le finit en débauché. Son affabilité lui gagna tous les cœurs; mais la volupté corrompit le sien. Il aima trop le sexe, & en fut trop aimé. Il attaquoit toutes les femmes par esprit de débauche, & s'attachoit pourtant à quelques-unes par des passions suivies. Trois de ses maîtresses le captiverent plus longtemps que les autres. » Il étoit » charmé, disoit-il, de la gaieté » de l'une; de l'esprit de l'autre, » & de la piété de la troisieme, » qui ne tortoit guère de l'é- » glise, que lorsqu'il la faisoit » appeler ».

EDOUARD V, roi d'Angleterre, fils d'Edouard IV, ne survécut à son pere que 2 mois. Il n'avoit qu'onze ans lorsqu'il monta sur le trône. Son oncle Richard, duc de Gloucester, tuteur d'Edouard & de Richard son frere, & jaloux de la couronne du premier & des droits du second, résolut de les faire mourir tous deux pour régner. Il les fit enfermer dans la tour de Londres, & leur fit donner la mort l'an 1483. Après s'être défait de ses neveux, il accusa leur mere de magie, & usurpa la couronne. Sous le regne d'Elizabeth, la tour de Londres se trouvant extrêmement pleine, on fit ouvrir la porte d'une chambre murée depuis longtemps. On y trouva sur un lit

EDOUARD

avec
stoient
V &
reine,
la mé-
remu-
Char-
e s'ou-
trans-
culture

ration d'avec la véritable Eglise.
Le regne d'Edouard fut flétri
par une autre injustice, que
le goût de la réforme & les ins-
nuations de ses ministres lui ar-
racherent : il écarta du trône
Marie & Elizabeth ses deux
sœurs, & y appella Jeanne Gray
sa cousine. Il mourut en 1553.
EDOUARD, prince de
Galles, fils d'Edouard III, roi

E D O

sous ce prétexte qu'on le fit décapiter en 1499. Il étoit le seul mâle de la maison d'Yorck : voilà son véritable crime. Pendant sa longue détention, un certain Lambert Simnel, différent du fils du cordonnier, se fit aussi passer pour comte de Warwick sous le nom d'*Edouard Plantagenet*. Il fut couronné à Dublin par une faction en 1487; mais ayant été battu quelques jours après & fait prisonnier, le roi, tranquille sur son compte, lui laissa la vie par pitié; cependant pour ne pas perdre toute sa vengeance, il lui donna l'office ridicule de marmiton dans sa cuisine.

EDOUARD, (Charles) petit-fils de Jacques II, roi d'Angleterre, né le 31 décembre 1720, en succédant aux droits de la maison de Stuart, sur le trône d'Angleterre, se distingua par les efforts qu'il fit pour le récupérer. Les tentatives qu'il fit en 1745, le rendront à jamais mémorable dans les annales de la Grande-Bretagne. Il aborde en Ecosse, publie un manifeste dans lequel il rappelle ses droits au trône d'Angleterre, & promet un gouvernement sage & modéré. Un morceau de taffetas, lié à un bâton, est le drapeau sous lequel il rassemble 10,000 Montagnards-Ecossois. Avec cette petite troupe il s'empare d'Edimbourg, bat les Anglois sous les murs de cette ville, le 2 octobre, entre en Angleterre, prend la ville de Carlisle, & pénètre jusques dans le centre du royaume. Le duc de Cumberland marche contre lui, le prétendant se retire, & son arrière-garde est défaits à Clifton. La

E D O 647

bataille de Falkirk, qu'il gagna le 28 janvier 1746, relève ses espérances; mais celle de Culloden, qu'il perd le 27 avril, le ruine absolument. Vaincu, poursuivi, fugitif & errant de forêt en forêt, d'isle en isle, obligé quelquefois de se cacher dans des antrès, toujours prêt à tomber entre les mains de ses ennemis, il se voit exposé aux plus cruels revers de la fortune; il les supporta avec une égalité d'ame qui intéressa toute l'Europe à son sort. Il s'échappa enfin de l'Ecosse le 17 septembre 1746, & aborda en France sur un vaisseau de St-Malo, après avoir traversé, sans être aperçu, une escadre Angloise, à la faveur d'un brouillard épais. Si dans la suite, son ame, aigrie par de longs malheurs, éprouvés chez des amis & des ennemis, a paru éprouver quelques situations violentes, c'est qu'abandonné à des compagnies qu'il ne connoissoit point assez, trop long-tems éloigné des exemples & des leçons de son vertueux pere, il lui a été difficile d'assortir toujours sa conduite à la dignité de sa naissance, & à l'état de ses prétentions royales. Il mourut à Rome, le 31 janvier 1788. Il avoit épousé, le 17 avril 1772, la princesse Louise-Maximilienne de Stolberg-Geudern; ils n'ont point eu d'enfans; de sorte que la ligne masculine de la famille royale de Stuart, est réduite au seul cardinal, après avoir donné des rois à l'Ecosse pendant 3 à 400 ans, & par les princesses de cette maison, des souverains à la plus grande partie de l'Europe. Il a laissé une fille née hors de l'état de

EDU

fu légi-
eterre ;
'a point

Stréon
teur),
ort obf-
ence &
ifes &
'avant
l'Ethel-

» voit pas récompensé ses fer-
» vices , & particulièrement
» celui qu'il lui avoit rendu ,
» en le délivrant d'un concur-
» rent aussi redoutable que l'é-
» toit Edmond ». Canut lui
répondit tout en colere , » que
» puisqu'il avoit la hardiesse
» d'avouer publiquement un
» crime si noir , dont jusqu'a-
» lors il n'avoit été que sou-

E D Z

EDZARDI, (Sébastien) professeur en philosophie à Hambourg, où il étoit né en 1673, mort le 10 juin 1736, a publié plusieurs ouvrages estimés, entre autres de *Verbo Substantiali*, Hambourg, 1700, contre les Unitaires.

EESHOUT, (Gerbrant Vanden) voyez **VANDEN EESHOUT**.

EFFIAT, (Antoine Coëfrier Ruzé, dit le maréchal d') petit-fils d'un maître-d'hôtel du roi, fut surintendant des finances en 1626, général d'armée en Piémont l'an 1630, enfin maréchal de France le premier janvier 1631. Mécontent d'avoir été oublié dans la promotion précédente, il s'étoit retiré à sa terre de Chilli, à 4 lieues de Paris; mais le cardinal de Richelieu, de la maison duquel il étoit comme intendant, le rappella & lui donna le bâton. Ce maréchal mourut le 27 juillet 1632, à Luzzelstein, proche de Treves, en allant commander en Allemagne. En moins de 5 à 6 ans, il avoit acquis de la réputation dans les armes par sa valeur; au conseil, par son jugement; dans les ambassades, par sa dextérité; & dans le maniment des finances, par son exactitude & sa vigilance. Il étoit pere du marquis de Cinqmars (voyez ce mot). Il mourut fort riche. Ses biens sont passés dans la maison de Mazarin, par la Meilleraye son gendre. Ils lui venoient en partie de son grand-oncle maternel, qui les lui laissa, à condition qu'il porteroit le nom & les armes de Ruzé. Cet oncle, nommé Martin Ruzé, fils de Guillaume Ruzé, receveur des

E G B 649

finances à Tours, étoit un homme de mérite, qui fut secrétaire d'état sous Henri III & Henri IV.

EGBERT, premier roi d'Angleterre, se distingua par ses vertus & son courage. Il étoit à Rome à la cour de Charlemagne, quand les députés Anglois vinrent lui apporter la couronne. Charlemagne le voyant prêt à partir, tira son épée, & la lui présentant: Prince, dit-il, après que votre épée m'a si utilement servi, il est juste que je vous prête la mienne. Il soumit tous les petits rois de l'Angleterre, & régna paisiblement & glorieusement jusqu'à sa mort, arrivée en 837. Ce fut lui qui ordonna qu'on donneroît à l'avenir le nom d'Angleterre à cette partie de la Grande-Bretagne qu'avoient occupée les Saxons.

EGBERT, frere d'Eadburt, prince de Northumberland, fut élevé dès son enfance dans un monastere, devint archevêque d'Yorck en 732, & mourut l'an 765. Nous avons de lui: I. *Dialogus Ecclesiastica institutionis*, publié à Dublin l'an 1664, in-8°, par Jacques Waræus. II. *Traктatus de jure sacerdotali & excerpta 144 ex dictis & canonibus Patrum*, dans les Conciles du P. Labbe, tom. 6. III. *Pœnitentiale libris 4 distinctum*; manuscrit que l'on conserve dans quelques bibliothèques d'Angleterre.

EGÉE, roi de l'Attique, & mari d'Ethra, dont il eut Thésée, envoya son fils en Crete pour être la proie du Minotaure. Il avoit ordonné aux matelots, que quand ils revien-droient, ils déployassent des

E G E

EGESTÉ, fille d'Hippotès, prince Troien, fut exposée sur un vaisseau par son pere, de peur que le sort ne tombât sur elle pour être dévorée par le monstre marin, auquel les Troiens étoient obligés de donner tous les ans une fille, pour expier le crimé de Laomédon. Egeste aborda en Sicile, où le

E G I

vie, parce qu'il ne satisfaisoit pas à sa détestable passion ; mais il se sauva dans le temple d'Apollon, & abandonna cette malheureuse.

EGINARD ou **EGINHARD**, seigneur Allemand, élevé à la cour de Charlemagne, fit des progrès si rapides dans les lettres, que ce prince le fit son secrétaire. Il lui donna sa fille Imma en mariage. A ces bienfaits, il joignit encore la charge de surintendant de ses bâtimens. Après la mort de Charlemagne, Eginard se consacra à la vie monastique. Il se sépara de sa femme, & ne la regarda plus que comme sa sœur. Louis le Débonnaire lui donna plusieurs abbayes, dont il se défit pour se fixer à Selingenstat, monastère qu'il avoit fondé. Il en fut le premier abbé. Eginard mourut saintement dans sa retraite, l'an 839. Nous avons de cet homme célèbre une *Vie de Charlemagne* très-détaillée, & des *Annales de France*, depuis 741 jusqu'en 829. Dom Bouquet a inféré ces deux ouvrages curieux dans sa grande Collection des Historiens de France. On a encore de lui *LXXII Lettres*, Francfort, 1714, in-fol. importantes pour l'histoire de son siècle. On les trouve aussi dans le Recueil des Historiens de France, de Duchesne. Eginard étoit l'écrivain le plus poli de son tems. Nous avons composé cet article d'après l'idée commune que le plus grand nombre des historiens donne d'Eginard. Le nouvel éditeur des *Œuvres de Bossuet* dit, dans une note sur la *défense de la Déclaration du Clergé de France*, qu'il est difficile de croire qu'E-

E G I 651

ginard ait vécu du tems de Charlemagne. Eginard, dans la Vie de ce prince, s'excuse de ce qu'il ne parle point de sa naissance & de son enfance ; » parce qu'il n'y a plus, dit-il, » d'homme vivant qui en ait » connoissance ». Cela veut dire tout au plus, à ce qu'il paroît (& c'est le sentiment des auteurs de l'histoire Littéraire de France), qu'Eginard n'exécuta son dessein que plusieurs années après la mort de son héros.

EGINE, fille d'Asope, roi de Béotie, fut si tendrement aimée de Jupiter, que ce dieu s'enveloppa plusieurs fois d'une flamme de feu pour la voir. Il eut d'elle Eaque & Rhadamante.

EGINETE, voyez **PAUL EGINETE**.

EGINHARD, voyez **EGINARD**.

EGISTHE, fils de Thyeste & de Pélopée, a été célébré par les poètes, qui en rapportent beaucoup de choses, que les sçavans croient moins appartenir à l'histoire qu'à la fable.

EGLÉ, nymphe, fille du Soleil, qui se plaisoit à faire des tours de malice aux bergers.

EGLY, (d') voyez **MONTENAULT**.

EGMONT, (Lamoral, comte d') un des principaux seigneurs des Pays-Bas, né en 1522, d'une maison illustre de Hollande, se distingua dans les armées au service de l'empereur Charles V, qu'il suivit en Afrique en 1544. Nommé général de la cavalerie sous Philippe II, il se signala à la bataille de St-Quentin en 1557, & à celle de Gravelines en

E G Y

part de la réputation qu'il s'étoit ac-
quisé, par une heureuse faci-
lité de parler, & par une mé-
s'élé- lité de parler, & par une mé-
las, & moire toujours fidelle. Il étoit
de la extrêmement sensible aux élo-
ge qui y ges & aux critiques. Robortel
acifier, ayant censuré ses ouvrages, il
Bruxel- répondit, dit-on, par un coup
ffi-bien de bayonnette dans le ventre,
rency, qui pensa emporter le critique.

E G Y

bonté, que le pays dont il étoit souverain, prit de lui le nom d'Egypte. Il régnoit environ 320 ans avant la guerre de Troie.

EGYS, (Richard) Jésuite, né à Rhinsfeld en 1621, mort en 1659, s'est distingué par ses Poésies latines. Les principales sont: I. *Poëmata Sacra*. II. *Epistola Morales*. III. *Comica varii generis*. La latinité en est assez pure, mais elle manque quelquefois de génie.

EICK ou HUBERT VAN-EICK, peintre, né en 1366, à Maseick, dans la principauté de Liege, eut pour disciple son frere Jean Eick, plus connu sous le nom de *Jean de Bruges*. Il fit divers tableaux pour Philippe le Bon, duc de Bourgogne, qui lui donna des marques publiques de son estime. Il mourut en 1426. *Voyez BRUGES*.

EIMMART, (Georges-Christophe) peintre, graveur, astronome, né à Ratisbonne en 1658, s'établit à Nuremberg; ses talens lui firent donner la place de directeur des peintres de cette ville, où il mourut en 1705. La peinture lui doit des morceaux estimables, & l'astronomie l'invention de quelques instrumens utiles.

EISEN, (Charles) habile dessinateur, mort à Bruxelles le 4 juillet 1778, eut pu mieux employer ses talens qu'à dessiner des objets de sujets de lubricité & de luxure; tels que les figures qui ornent, I. les *Contes de la Fontaine*, 1762, 2 vol. in-8°. II. ceux des *Métamorphoses d'Ovide*, 1767, 4 vol. in-4°. Il a aussi fait les dessins des figures de la *Héniade*, 2 vol. in-8°.

E I S 653

EISENGREIN, (Guillaume) chanoine de Spire la patrie, est auteur d'un ouvrage intitulé: *Catalogus testium veritatis*, publié en 1565, in-fol. C'est une liste des écrivains ecclésiastiques qui ont combattu les erreurs de leur tems, & par avance celles des siècles derniers. Flaccus Illyricus a donné un Catalogue des défenseurs du Calvinisme, auquel il a donné fort mal-à-propos le même titre.

EISENHART, (Jean) jurif-consulte, né à Erleben, dans le Brandebourg, en 1643, fut professeur en droit & en morale à Helmstadt, dans le duché de Brunswick, où il mourut en 1707, après avoir publié: I. *Institut. juris naturalis & moralis*. II. *Commentatio de regali metalli fodinarum jure*, &c. III. *De fide historica*, Helmstadt, 1702: ouvrage qui prouve qu'il avoit plus de connoissance du droit, que des preuves de l'histoire.

EISENSCHMID, (Jean-Gaspard) docteur en médecine, naquit à Strasbourg en 1656. Dans un voyage qu'il fit à Paris, il se lia avec plusieurs savans, & particulièrement avec Duvernay & Tournesort. Il fut associé à l'académie des sciences au rétablissement de cette société; & mourut en 1712, à Strasbourg, où il s'étoit fixé au retour de ses voyages. On a de lui: I. *Un Traité des Poids, des Mesures de plusieurs Nations, & de la valeur des Monnoies des Anciens*, Strasbourg, 1737. II. *Un Traité sur la Figure de la Terre, Elliptico-Sphéroïde*. Il y soutient fort au long l'opinion contraire

E L B

puis, fleurs ouvrages. Les principaux
 vraie. sont : I. *De regno Burgundia*
 ; ma- & *Arelatis*, Lyon, 1601, in-4°. —
 e, sans Cette histoire finit à l'an 1031.
 On a II. *De familia Capeti*, 1595,
 Empire in-8°, &c. III. *De Principi-*
 randes *patu Sabaudia & vera ducum*
 exacti- *origine*. Ils sont rares & recher-
 chés par les savans. — Il ne
 fils de faut pas le confondre avec son
 n. l'an neveu Alphonse d'Espagne.

E L É

de Chanaan, & mourut après 32 ans de pontificat.

ELÉAZAR, fils d'Aod, frere d'Isai, un des trois braves qui traversèrent avec impétuosité le camp des ennemis du peuple de Dieu, pour aller quérir au roi David de l'eau de la citerne qui étoit proche la porte de Bethléem. Une autre fois, les Israélites saisis d'une frayeur subite, à la vue de l'armée nombreuse des Philistins, prirent lâchement la fuite, & abandonnerent David. Eléazar seul arrêta la fureur des ennemis, & en fit un si grand carnage, que son épée se trouva collée à sa main, l'an 1047 avant J. C.

ELÉAZAR, fils d'Onias, & frere de Simon le Juste, succéda à son frere dans la souveraine sacrificature des Juifs. C'est lui qui envoya 72 savans de la nation à Ptolomée Philadelphie, roi d'Egypte, pour traduire les Livres-Saints d'hébreu en grec, vers l'an 277 avant J. C. (voyez ARISTÉE). C'est la version qu'on nomme *des Septante*, & qui, suivant la remarque des Peres, a été pour les nations un moyen précieux d'instruction & de préparation à la doctrine de l'Évangile, (quoiqu'il y eut une Version antérieure; mais moins accréditée & moins répandue, dont Eusebe parle dans sa *Préparation*). J. C. & les Apôtres citent cette Version de préférence à l'hébreu, soit parce qu'elle étoit d'un plus grand usage & plus généralement connue; parmi les Juifs même, au moins ceux qu'on appelloit *Hellenistes*; soit parce que le moment approchoit où les nations qui ne

E L É 655

avoient pas l'hébreu, alloient recueillir avec avidité l'instruction & les lumieres de ces livres divins. Un autre avantage inappréciable de la Version des 70, c'est la détermination des véritables leçons & du vrai sens, faite dans un tems où l'hébreu étoit une langue vivante & bien connue, où la tradition étoit dans toute sa force, où le respect qu'on portoit à ces divins oracles, l'étude assidue qu'on en faisoit, les interprétations réfléchies & traditionnelles des docteurs de la loi, mettoient ce dépôt sacré à l'abri de la légèreté & de la témérité des esprits. Encore aujourd'hui la version *des Septante*, est la terreur des herméneutes hétérodoxes, qui, par le moyen des points massorétiques, invention moderne & sans autorité (voyez CAPPEL & MASCLER), & d'autres subtilités grammaticales, dénaturèrent les Livres-Saints, les dépouillèrent de tout ce qu'ils ont de surnaturel & de divin, & en font le jouet de l'imagination & du caprice.

ELÉAZAR, vénérable vieillard de Jerusalem, & un des principaux docteurs de la loi, sous le regne d'Antiochus Epiphane, roi de Syrie. Ce prince ayant voulu lui faire manger de la chair de porc, il aimoit mieux perdre la vie, que de transgresser la loi. Quelques gentils ou juifs apostats de ses anciens amis, touchés pour lui d'une fausse compassion, le supplièrent de trouver bon qu'on lui apportât des viandes dont il lui étoit permis de manger, afin qu'on pût feindre qu'il avoit mangé des viandes du sacrifice,

E L É

du roi, ELÉAZAR, magicien cé-
lebre sous l'empire de Vespas-
sien, qui, par le moyen d'une
herbe enfermée dans un anneau,
délivroit les possédés, en leur
mettant cet anneau sous le nez.
Il commandoit au démon de
renverser une cruche pleine
d'eau, & le démon obéissoit.
C'est l'historien Joseph qui rap-

E L E

suada à ses compagnons de se tuer eux-mêmes, plutôt que de tomber entre les mains des Romains. Ils le crurent, & s'égorgerent les uns les autres. Flave Joseph, *Hist.* liv. 7, chap. 35.

ELECTE, fut une des premières femmes qui se convertirent à Jesus-Christ. C'est celle à qui l'apôtre S. Jean écrivit, pour la conjurer de s'éloigner de la compagnie des hérétiques Basilde & Cerinthe.

ELECTRE, fille d'Agamemnon & de Clytemnestre, & sœur d'Oreste, porta son frere à venger la mort de leur pere, tué par Egisthe. — Il y eut aussi une nymphe de ce nom, fille d'Atlas. Elle fut aimée de Jupiter, dont elle eut Dardanus, qui fonda le royaume de Troie.

ELÉONORE DE CASTILLE, reine de Navarre, fille de Henri II, dit le Magnifique, roi de Castille, fut mariée en 1375 à Charles III, dit le Noble, roi de Navarre. S'étant brouillée avec son époux, elle se retira en Castille, où elle excita quelques séditions contre le roi Henri III son neveu. Ce prince fut contraint de l'assiéger dans le château de Roa, & la renvoya au roi Charles son mari, qui la reçut avec beaucoup de générosité & en eut 8 enfans. Eléonore mourut à Pampelune, en 1416, avec la réputation d'une femme d'esprit, mais d'un caractère inquiet.

ELÉONORE D'AUTRICHE, reine de Portugal & de France, étoit fille de Philippe I & de Jeanne de Castille; sœur des deux empereurs Charles-Quint

Tome III,

E L É 657

& Ferdinand I. Elle naquit à Louvain, en 1498, & épousa en 1519 Emmanuel, roi de Portugal. Après la mort de ce prince, elle épousa en 1530 François I qui avoit perdu sa première femme en 1524. Sa bonté naturelle, ses graces lui gagnèrent pendant quelque tems le cœur de son époux, & elle ménagea une entrevue entre lui & Charles-Quint pour terminer leurs divisions. Mais les galanteries de François lui donnerent bientôt d'autres conseilieres. Eléonore vivoit dans la retraite au milieu de la cour, ne s'occupant que des exercices de piété. Après la mort du roi, elle se retira d'abord aux Pays-Bas, & ensuite en Espagne, où elle mourut à Talavera, en 1558, sans avoir donné d'enfans à François I.

ELÉONORE, duchesse de Guienne, succéda à son pere Guillaume IX, en 1138, à l'âge de 15 ans, dans ce beau duché qui comprenoit alors la Gascogne, la Xaintonge & le comté de Poitou. Elle épousa la même année Louis VII, roi de France. Ce monarque raccourcit ses cheveux & se fit raser la barbe, sur les représentations du célèbre Pierre Lombard, qui lui dit, d'après S. Paul, qu'il n'étoit pas séant qu'un homme s'amuse à nourrir avec soin une longue chevelure. Lombard ne faisoit peut-être pas attention que la réflexion de l'Apôtre étoit relative au costume de son tems, où les longues chevelures distinguoient les femmes des hommes. Eléonore, princesse vive, légère & badine, railla le roi sur ses cheveux courts & son

T t

E L E

...nne qui
son mari
ière à le
- tout si
ant à la
nt mené
-Sainte,
es ennuis
voyage,
che, &

pape Anicet, fut ordonné prê-
tre, & ensuite élu pape après
la mort de Soter, l'an 177. Il
combattit avec beaucoup de
zele les erreurs des Valenti-
niens, pendant son pontificat.
Les choses qui rendent célèbre
ce pontificat, sont : la mort
glorieuse des martyrs de Lyon;
& l'ambassade qu'il reçut de

E L E

rain qu'ils soient de lui ; en excepte trois : l'une incarnation, l'autre sur la croix de Jesus-Christ, & la troisième sur l'Annonciation. La quatrième a été écrite dans le 9^e livre, par conséquent long-temps après la mort de S. Eleuthere.

L'auteur se trompe en disant contemporain de Charlemagne, & en plaçant sa vie sous le regne de Dionysius. Un auteur postérieur quelques années donna plus de crédit à cette Vie, & y ajouta l'histoire de la translation des reliques du Saint, faite en 1177. Enfin un troisième y a inséré depuis l'histoire de ses miracles & de la translation de ses reliques, qui fut à Tournay en 1164.

EUTHERE, exarque de Sardaigne pour l'empereur Heraclius, ne fut pas plutôt arrivé à Rome, qu'il y fit le procès à plusieurs meurtriers de Jean son oncle. Il se rendit ensuite à Constantinople, où ayant assiégé Jean le Meurtrier, qui lui avoit fermé les portes, il le contraignit de se rendre à discrétion, & le fit mourir ; mais Eleuthere, après avoir puni les révoltés, tomba lui-même dans la rebellion. Son oncle étoit agité au-dedans & au-dehors. Il profita de ces circonstances, pour se rendre maître de ce qui appartenoit à l'empereur dans l'Italie. Après la mort du pape Dieu-Donné en 777, il crut que le Saint-Siège seroit vacant long-tems ; & tandis que le peuple étoit occupé à élire un nouveau pontife, il lui seroit aisé de saisir de la ville. Dans ce dessein, il traita son armée plus favorablement qu'il

E L E 659

n'avoit fait, lui fit distribuer beaucoup d'argent, & lui promit de grands avantages ; mais les soldats & les officiers, détestant sa rebellion, se jeterent sur lui, l'assommerent, & lui couperent la tête, qu'ils envoyèrent à Heraclius vers la fin de décembre 617.

ELEUTHERE, (Augustin) luthérien Allemand, dont on a un petit traité singulier & devenu rare : *De arborescentia boni & mali*, Mulhausen, 1560, in-8°.

ELIAB, le 3^e de ces vaillans hommes qui se joignirent à David quand il fuyoit la persécution de Saül. Il rendit à ce prince affligé des services très-considérables dans toutes ces guerres.

ELIACIM, grand-prêtre des Juifs sous le roi Manassès. Ce prince étant devenu un modele de pénitence depuis sa prison, ne s'appliquoit qu'à réparer les maux qu'il avoit faits à la Religion & à l'état ; & pour cela il avoit mis toute sa confiance dans Eliacim, & ne faisoit rien sans son conseil. Celui-ci se trouvoit ainsi chef de la Religion, & ministre d'état. Il est quelquefois nommé *Joakim* : plusieurs savans croient qu'il est l'auteur du livre de *Judith*. . . Il y avoit encore de ce nom un sacrificateur, qui revint de Babylone avec Zorobabel ; un fils d'Abiud, parent de J. C. selon la chair.

ELIACIM, roi de Juda, voyez **JOACHIM**.

ELICHMAN, (Jean) Danois, selon quelques-uns, & selon d'autres, Silésien, pratiqua la médecine à Leyde, & mourut en 1639. Il étoit savant dans les langues orientales, & nous

E L I

ies sur la s'être emparé de sa vigne. Il
nt servi à prédit peu de tems après à Ocho-
composer sias , qu'il mourroit de la chute
Il prétend qu'il avoit eue , & fit tomber
nde a une le feu du ciel sur les envoyés de
ec la lan- ce prince. Le ciel l'envioit à la
re de lui : terre ; il fut enlevé par un cha-
Arabicæ in riot de feu vers l'an 895 avant
6. II. *De* J. C. Elisée son disciple re-
m mentem çut son esprit & son manteau.

lui doit : I. *Lexicon Chaldaicum*, Isne, 1541, in-fol. II. *Traditio Doctrina*, en hébreu, Venise, 1538, in-4° ; avec la version de Munster, Bâle, 1539, in-8°. III. *Collectio locorum, in quibus Chaldaeus paraphrastes interjecit nomen Messia Christi*, latinè versa à Genebrardo ; Paris, 1752, in-8°. IV. Plusieurs *Grammairies Hébraïques*, in-8°, nécessaires à ceux qui veulent approfondir les difficultés de cette langue. V. *Nomenclatura Hebraica*, Isne, 1542, in-4°. *Idem* en hébreu & en latin, par Druſius, Franeker, 1681, in-8°.

ELIEN, (*Claudius Aelianus*) rhéteur & philosophe, vit le jour à Preneſte, aujourd'hui Palestrine. Quoique né en Italie, & n'en étant presque jamais sorti, il fit de si grands progrès dans la langue grecque, qu'il ne cédoit pas aux écrivains Athéniens pour la pureté du langage. Il enseigna d'abord la rhétorique à Rome ; mais dégoûté bientôt de cette profession, il se mit à composer plusieurs ouvrages. Ceux que nous avons de lui sont : I. Quatorze livres intitulés : *Historia varia*, qui ne sont pas venues entières jusqu'à notre siècle. La meilleure édition est celle qu'Abraham Gronovius publia à Leyde en 1731, 2 vol. in-4°, avec de savans Commentaires. La variété de ces *histoires* est effectivement fort grande. On y apprend des choses tout-à-fait incroyables, quelquefois plaisantes par l'excès d'absurdité. Comme lorsqu'on voit les cochons devenir les fondateurs de l'agriculture ; car ce sont eux, suivant Elien, qui nous ont appris le labourage. » Moïse, dit

„ un auteur qui a sagement
„ raisonné là-dessus, nous en
„ découvre une plus noble ori-
„ gine, lorsqu'il nous dit (*Gen-
„ III, v. 23*) que Dieu lui-
„ même en imposa la loi. Il
„ faut convenir, ajoute-t-il,
„ que les philosophes de tous
„ les tems nous ont appris ef-
„ fectivement d'étranges cho-
„ ses : mais ce qui est particu-
„ lièrement remarquable, c'est
„ la prédilection qu'ils ont tou-
„ jours eue pour les cochons.
„ Tandis qu'Elie nous les
„ donne pour les fondateurs de
„ l'agriculture, Pyrrhon en
„ fait le modele des sages (*voy.
„ son article*). Que dire de la
„ plus nombreuse & de la plus
„ fameuse secte philosophique,
„ dont les membres s'effor-
„ coient avec tant d'ardeur &
„ de succès d'être *Epicuri de
„ grege porcus* ». II. *Une His-
„ toire des Animaux*, en 17 li-
„ vres, Londres, 1744, 2 vol.
in-4°. L'auteur mêle à quel-
ques observations curieuses &
vraies, plusieurs autres triviales
ou fausses. Il est aussi menteur
que Pline ; mais Pline avoit une
imagination qui embellissoit les
fables, & les lui fait pardonner.
Ces deux ouvrages sont cer-
tainement d'Elie. On y voit
le même génie dans l'un & dans
l'autre, & la même variété de
lecture. Elie, selon l'usage des
philosophes, débitoit de très-
belles maximes ; il peignoit la
cour des princes comme le sé-
jour de la corruption, & l'écueil
de la sagesse ; mais peut-être
eût-il, comme tant d'autres,
changé d'opinion, si on l'y
avoit invité & accusé. Ce
qu'il y a de certain, c'est qu'il
n'étoit pas indifférent sur ce qui

E L I

m livre
ans le-
ivement
nfée de
er. Elie
de J. C.
grand-
ont nous
urut âgé
voir été

deur ; mais que s'étant que-
rellés sur leur excellence , le
soleil l'emporta , en devint
plus grand & plus brillant , &c.

ELIEZER , fils de Bariza ,
aga des Janissaires , se battit en
duel contre Bitezès , Hongrois ,
dans le tems qu'Amurat , em-
pereur des Turcs , marcha con-
tre Jean Huniade en 1448. Ils

ELIOGABALE, voyez HÉLIOGABALE.

ELIOT, (Jean) ministre de Boston dans la Nouvelle-Angleterre, a fait paroître une *Bible en Langue Américaine*, imprimée à Cambridge de la Nouvelle-Angleterre; le *Nouveau-Testament* en 1661, l'*Ancien* en 1663, in-4°, & le tout en 1685, aussi in-4°.

ELIPAND, archevêque de Tolède, ami de Felix d'Urgel, soutenoit avec lui que J. C., en tant qu'homme, n'étoit que fils adoptif de Dieu. Il défendit ce sentiment de vive voix & par écrit. Cette erreur fut condamnée par plusieurs conciles, & leur jugement fut confirmé par le pape Adrien, qui fit rétracter Felix. Elipand, moins soumis que son maître, écrivit contre lui en 799, & mourut peu après.

ELISA, premier fils de Javan, petit-fils de Japhet, peupla l'Élide dans le Péloponnèse, ou, selon d'autres, cette partie de l'Espagne proche de Cadix, qui, à cause de ses agrémens, fut appelée les *Champs Eliséens*, ou *Iles fortunées*.

ELISAPHAT, fils de Zechri, qui aida de ses conseils & de ses armes le souverain-pontife Joïada à déposer l'impie Athalie, & à mettre Joas sur le trône. Il commandoit une compagnie de cent hommes.

ELISÉE, disciple d'Elie & prophete comme lui, étoit fils de Saphat. Il conduisoit la charue, lorsqu'Elie se l'associa par ordre de Dieu. Son maître ayant été enlevé par un tourbillon de feu, Elisée reçut son manteau & son double esprit prophétique. Les prodiges

qu'il opéra, le firent reconnoître pour l'héritier des vertus du saint prophete. Il divisa les eaux du Jourdain, & le passa à pieds secs; il corrigea les mauvaises qualités des eaux de la fontaine de Jéricho; il fit dévorer par des ours, des enfans qui le tournoient en ridicule (c'étoient, observent les SS. Peres, des enfans formés par des parens impies, à la dérision des ministres de Dieu); il soulagea l'armée de Josaphat & de Joram, qui manquoit d'eau; il leur prédit la victoire qu'ils remporteroient sur les Moabites; il multiplia l'huile d'une pauvre veuve; il ressuscita le fils d'une Sunamite; il guérit Naaman, général Syrien, de la lepre; & Giezi son disciple en fut frappé, pour avoir reçu des présens contre son ordre: il prédit les maux que Hazaël feroit aux Israélites; il annonça à Joas, roi d'Israël, qu'il remporteroit autant de victoires sur les Syriens, qu'il frapperoit de fois la terre de son javelot. Elisée ne survécut pas beaucoup à cette prophétie. Il mourut à Samarie, vers l'an 830 avant J. C. Un homme assassiné par des voleurs ayant été jeté dans son tombeau, le cadavre n'eut pas plutôt touché les os de l'homme de Dieu, qu'il ressuscita. « C'étoit un de ces hommes rares, dit un historien théologue, que la Providence suscita dans des tems de corruption & d'obscurité, pour ranimer la foi par des œuvres extraordinaires, & ramener à Dieu par l'éclat des prodiges, des peuples séduits qui ne croient plus en sa puissance ».

E L I

ils de » dation qui flétrit les lettres ;
 parle- » de ces siffemens épigram-
 t dans » matiques & antithétiques ,
 fir ses » de ces grosses phrases labo-
 ge des » rieuses & boursofflées , qui
 la par » ont remplacé le langage na-
 pides. » turel , noble & énergique des
 e aux » Chrysofome & des Bossuet ;
 entra » durant le triomphe même de
 a pour » la fausse éloquence , de cette
 mars » petite coquette , resplendis-
 sants » sante de son brillant &

„ de l'impiété qui menace de
 „ ravager la terre. Hélas !
 „ peut-être touchons-nous à
 „ ces jours désastreux , où les
 „ yeux des élus , contraints de
 „ gémir sur les malheurs de la
 „ sainte Jérusalem , se change-
 „ ront en des sources de larmes !
 „ Les progrès rapides de l'in-
 „ crédulité , le mépris des
 „ choses saintes , l'indifférence
 „ pour les dogmes , la préven-
 „ tion des esprits-forts contre
 „ le merveilleux , & leurs ef-
 „ forts pour découvrir dans
 „ les forces de la nature , la
 „ cause de tous les prodiges ;
 „ le Dieu du Ciel presque oublié
 „ dans les arrangemens hu-
 „ mains , comme s'il n'étoit pas
 „ le Dieu des armées & des
 „ empires ; les vœux que les
 „ Moïse lui adressent sur la
 „ montagne , regardés comme
 „ indifférens aux succès des
 „ combats ; les travaux du mi-
 „ nistère , les sacrifices des
 „ Vierges , les larmes des pé-
 „ nitens , méprisés comme des
 „ inutilités pieuses ; enfin la
 „ facilité des esprits à rece-
 „ voir ces funestes impressions,
 „ doivent nous faire craindre
 „ une révolution dans la foi.
 „ Eloignez , grand Dieu , ce
 „ funeste présage : conservez
 „ ce dépôt sacré dans ce
 „ royaume , que la piété de ses
 „ rois , le zèle éclairé des pon-
 „ tifes , l'attachement du peu-
 „ ple au culte de ses peres ,
 „ rendent encore une portion
 „ florissante de votre héritage.
 „ Augmentez dans tous les
 „ fidèles , l'amour de la Reli-
 „ gion : faites gémir l'impie
 „ sur ses excès , & que tous
 „ les cœurs , réunis par la foi
 „ dans le sein de votre Eglise ,

„ aspirent aux récompenses
 „ promises aux vrais adora-
 „ teurs ».

ELIZABETH , (Sainte) fem-
 me de Zacharie , mere de S. Jean-
 Baptiste , qu'elle eut dans sa
 vieillesse , reçut la visite de sa
 parente , la mere du Sauveur ,
 dans le tems de leur grossesse.
 S. Pierre d'Alexandrie dit que
 deux ans après qu'elle eut mis
 au monde Jean-Baptiste , elle
 fut obligée de fuir la persécu-
 tion d'Hérode. Elle alla se ca-
 cher dans une caverne de la
 Judée , où elle mourut , lais-
 sant son fils dans le désert à
 la conduite de la Providence ,
 jusqu'au tems qu'il devoit pa-
 roître devant le peuple d'Israël.

ELIZABETH ou ISABELLE
 d'Arragon , reine de France ,
 femme du roi Philippe III , dit
le Hardi , & fille de Jacques I ,
 roi d'Arragon , fut mariée en
 1282. Elle suivit le prince son
 mari en Afrique , dans l'expé-
 dition que le roi S. Louis entre-
 prit contre les Barbares. Après
 la mort de ce prince , Philippe
 vint prendre possession de ses
 états. La reine , qui étoit grosse ,
 se blessa en tombant de che-
 val , & mourut à Cozence en
 Calabre , en 1271 , à 24 ans.
 Dans le même tems , Alphonse ,
 comte de Poitiers , frere de
 S. Louis , fut emporté d'une
 fièvre pestilentielle à Sienne ,
 & sa femme Jeanne de Tou-
 louse mourut 12 jours après lui.
 De sorte que le roi Philippe ,
 essuyant douleur sur douleur ,
 après tant de dépenses & de
 travaux , ne remporta en France
 que des coffres vuides & des
 ossemens.

ELIZABETH , reine de Hon-
 grie , voyez GARA.

E L I

ne) fille 65 ans. Elle fut canonisée par
ongrie , Urbain VIII en 1625.
Louis , ELIZABETH ou ISABELLE
dit son de Portugal , impératrice &
gneurs reine d'Espagne , fille aînée
re, que d'Emmanuel, roi de Portugal ,
es vo- & de Marie de Castille la se-
issoient conde femme , naquit à Lis-
abeth , bonne en 1503. Elle fut ma-
it em- riée à Séville avec l'empereur

la mettre dans de meilleures voies ; & après son retour en Allemagne , elle lui envoya deux livres qu'elle avoit composés , l'un , *sur la parole de Dieu* ; l'autre , *sur les évènements les plus considérables qui arriverent en France de son tems*. Cette vertueuse princesse , après la mort du roi son époux , se retira à Vienne en Autriche , où elle mourut en 1592 , âgée seulement de 38 ans , dans un monastère qu'elle avoit fondé.

ELIZABETH , reine d'Angleterre , fille de Henri VIII & d'Anne de Boulen , naquit le 8 septembre 1533. Sa sœur Marie , montée sur le trône , la retint long-tems en prison. Elizabeth profita de sa disgrâce. Elle cultiva son esprit & apprit les langues ; mais de tous les arts , celui de se ménager avec sa sœur , avec les catholiques & avec les protestans , de dissimuler & d'apprendre à régner , lui tint le plus au cœur. Après la mort de Marie , elle sortit de prison pour monter sur le trône d'Angleterre. Elle se fit couronner avec beaucoup de pompe en 1559 , par un évêque catholique , pour ne pas effaroucher les esprits ; mais elle étoit protestante dans le cœur , & elle ne tarda pas d'établir cette religion par le fer & le feu , malgré le serment solennel qu'elle avoit fait à son sacre de défendre la Religion Catholique-Romaine & d'en protéger les ministres. Elizabeth convoqua un parlement qui établit la religion anglicane telle qu'elle est aujourd'hui. C'est un mélange de dogmes calvinistes , avec quelques restes de la discipline

& des cérémonies de l'Eglise Catholique. Les évêques , les chanoines , les curés , les ornemens de l'église , les orgues , la musique , furent conservés ; les décimes , les annates , les privilèges des églises , abolis ; la confession permise , & non ordonnée ; la présence réelle admise , mais sans transsubstantiation : systême purement humain , sans sanction & sans aucun fondement religieux. Pour comble d'inconséquence , elle se fit chef de la religion , sous le nom de *Souveraine Gouvernante de l'église d'Angleterre pour le spirituel & pour le temporel*. Les prélats qui s'opposèrent à ces nouveautés , furent chassés de leurs églises ; mais la plupart obéirent. Les hommes fermes , les amis généreux de la vérité sont rares dans tous les tems & dans tous les pays. De 9400 bénéficiers que contenoit la Grande-Bretagne , il n'y eut que 14 évêques , 50 chanoines & 80 curés qui , n'acceptant pas la réforme , perdirent leurs bénéfices. Les uns finirent leur vie dans des cachots , les autres dans les tourmens. Les Jésuites qui accoururent au secours de l'ancienne Religion , périrent par d'horribles supplices. Cependant le trône d'Elizabeth n'étoit pas encore affermi ; elle crut qu'il falloit s'assurer le sceptre par des victimes plus distinguées. Elle en eut bientôt l'occasion. Marie Stuart , reine d'Ecosse , épouse de François II , roi de France , prenoit le titre de reine d'Angleterre , comme descendante de Henri VII. Elizabeth l'obligea à y renoncer après la mort de son

tenir, & la dernière réponse fut d'ordonner qu'on la laissât mourir, qu'elle y étoit résolue. Elle mourut en effet le 3 avril 1603, à 70 ans, après en avoir régné 45. Elle n'avoit jamais voulu se marier. La nature l'avoit conformée de façon à la mettre hors d'état de prendre un époux. Cependant sa figure qui n'avoit rien de fort extraordinaire, l'occupoit autant que les affaires d'état; elle donna un jour 1600 écus à un Hollandois qui l'avoit trouvé belle; dans un âge même où les femmes coquettes négligent les agrémens, elle ne cessa de les rechercher. Une anecdote qui prouve la coquetterie d'Elizabeth, est l'ordonnance relative à son portrait. Craignant d'être peinte moins belle qu'elle ne croyoit être, elle publia un édit par lequel » il fut défendu » à tout peintre & graveur de » continuer de peindre la reine » ou la graver, jusqu'à ce que » quelque artiste eût pu faire » un portrait fidele, qui devoit » servir de modele pour toutes » les copies qu'on en feroit à » l'avenir, après que ce mo- » dele auroit été examiné & » reconnu aussi bon & aussi » exact qu'il pourroit l'être. » Il étoit dit » que le desir na- » turel à tous les sujets de » posséder le portrait de S. M., » ayant engagé un grand nom- » bre de peintres, de graveurs » & d'autres artistes, à en multiplier les copies, il avoit » été reconnu qu'aucun jus- » qu'alors n'étoit parvenu à » rendre dans leur exaltitude » les beautés & les graces de » S. M. ». La loi portoit enfin » qu'il seroit nommé des ex-

» perts pour juger de la fidé- » lité des copies, & il leur » étoit enjoint de n'en tolérer » aucune qui conservât quel- » ques défauts ou difformités, » dont, par la grace de Dieu, » S. M. étoit exempte ». Sous son regne, l'Angleterre parut jouir d'une situation assez heureuse, si l'on considère ses rapports avec les autres états d'Europe. Son commerce étendit ses branches aux quatre coins du monde. Ses manufactures principales furent établies, sa police perfectionnée. Elizabeth bannit le luxe, le plus cruel ennemi d'un état, proscrivit les carrosses, les larges fraises, les longs manteaux, les longues épées, les longues pointes sur la bosse des boucliers, & généralement tout ce qui pouvoit être appelé superflu dans les armes & les vêtemens; mais la plupart de ces réformes tenoient à son aversion pour le costume Espagnol. La gloire qu'elle s'acquît par sa dextérité, par son esprit, par ses succès, fut obscurcie par les artifices de comédienne, que tant d'historiens lui ont reprochés, souillée par le sang de Marie Stuart, & d'une multitude de catholiques qu'elle immola à son fanatisme & à son ambition. » Si » elle eut quelques bonnes qua- » lités, dit un historien, elle » les a bien flétries par sa » manie sanguinaire pour l'é- » tablissement du schisme & » de l'hérésie, dont elle se sou- » cioit peu; par une cruauté » barbare qui a teint les écha- » fauds du sang des têtes cou- » ronnées & de ses propres » amans; par une passion de » dominer & une politique af-

les langues ; elle se passionna pour la philosophie , & sur-tout pour celle de Descartes. Ce célèbre philosophe ne fit point difficulté d'avouer , en lui dédiant ses *Principes*, qu'il n'avoit encore trouvé qu'elle qui fût parvenue à comprendre si parfaitement ses ouvrages ; mais on sent assez la valeur de ces fortes d'éloges mis dans des épitres dédicatoires. Elizabeth sacrifia tout au plaisir de philosopher en paix. Elle refusa la main de Ladislas VII, roi de Pologne. Ayant encouru la disgrâce de sa mere, qui la soupçonnoit d'avoir eu part à la mort de d'Epinaï, gentilhomme François, assassiné à La Haye, elle se retira à Grossen, ensuite à Heidelberg, & delà à Cassel. Sur la fin de ses jours elle accepta la riche abbaye d'Herforden, qui devint dès-lors une retraite pour tous les aspirans à la philosophie de quelque nation, de quelque secte, de quelque religion qu'ils fussent. Cette abbaye fut une des premières écoles Cartésiennes ; mais cette école ne subsista que jusqu'à la mort de la princesse Palatine, arrivée en 1680. Quoiqu'elle eût du penchant pour la Religion Catholique, elle fit toujours profession du Calvinisme, dans lequel elle avoit été élevée.

ELIZABETH-PETROWNA, impératrice de toutes les Russies, étoit fille du czar Pierre I. Elle naquit le 29 décembre 1710, & monta sur le trône impérial le 7 décembre 1741, par une révolution qui en fit descendre le czar Iwan, regardé comme imbécille. Elle avoit été fiancée en 1747 au duc de Hol-

stein-Gottorp ; mais ce prince étant mort onze jours après, le mariage n'eut point lieu, & Elizabeth passa le reste de ses jours dans le célibat. Cette princesse prit part aux deux dernières guerres de la France en Allemagne, & montra toujours une constante amitié pour ses alliés. La Russie la perdit le 5 janvier 1762, à 51 ans. Sa mémoire est chère à ses sujets. Dans l'état le plus critique de sa maladie, elle donna des ordres pour remettre en liberté 13 ou 14 mille malheureux, détenus en prison pour contrebande. Elle voulut en même tems qu'on rendit toutes les confiscations faites pour raison de fraudes, & que les droits sur le sel fussent modérés, au point qu'il en résulta une diminution annuelle de près d'un million & demi de roubles dans l'étendue de l'empire. Sa bonté éclata encore envers les débiteurs qui étoient retenus en prison pour une somme au-dessous de 500 roubles : elle en ordonna le payement, de ses propres deniers. On fait monter à plus de 25 mille, le nombre des infortunés qui furent relâchés. Cette princesse avoit fait vœu de ne faire mourir personne tant qu'elle régneroit : » vœu qui ne peut être con-
» sidéré, dit M. Coxe dans
» son *Voyage de Russie*, que
» comme une injure des plus
» graves envers la société ;
» puisqu'en rompant cette bar-
» rière de la crainte de la
» mort, la plus forte sans
» doute qu'on puisse opposer au
» crime, on détruit la sauve-
» garde la plus sûre des vies &
» des propriétés des bons ci-

E L M

ENTIUS). celui de conseiller privé, & de
 voyageur directeur de l'académie royale
 on de ce de Prusse. Nous avons de lui
 nte, que un *Traité de la connoissance &*
 ent sou- *du traitement des Maladies,*
 ou d'une *principalement des aiguës,* en
 ncore. latin, traduit en françois par
 et, sous M. le Roi, médecin, 1774,
 articles in-12. Le fonds de la doctrine
 ici. enseignée dans cet ouvrage, est

E L O

jourd'hui, loin d'être contraires aux bonnes mœurs, sont capables de les former. On peut voir cette matière discutée avec plus de raison & de vérité, dans le *Traité des Spectacles* de M. Bossuet, dans une Lettre du fameux Citoyen de Geneve à M. d'Alembert, dans les *Lettres sur les Spectacles*, par M. Des-Prés de Boissy, & dans le *Journ. hist. & litt.* 15 avril & 1 mai 1781. Voyez MOLIERE.

ELOI, (S.) né à Cadillac, près de Limoges, en 588, excella dès sa jeunesse dans les ouvrages d'orfèvrerie, particulièrement dans ceux qui étoient destinés à orner les églises & les tombeaux des Saints. Clotaire II employa ses talens, ainsi que Dagobert, qui le fit son trésorier. On le tira de ce poste, pour le mettre sur le siege de Noyon en 640. Il mourut saintement en 659, après avoir prêché le Christianisme à des peuples idolâtres, fondé grand nombre d'églises & de monasteres, & paru avec éclat dans un concile de Châlons, en 644. S. Ouen son ami a écrit sa *Vie*. Levêque en a donné une traduction, Paris, 1693, in-8°. Il l'a enrichie d'une Version de 16 *Homélies*, qui portent le nom de S. Eloi. Elles sont très-touchantes, remplies de belles images, & vraiment éloqu岸tes, malgré la simplicité du style qui porte par-tout le caractère intéressant de la franchise antique. On a aussi quelques Lettres de ce Saint.

ELOY, (Nicolas-François-Joseph) conseiller-médecin ordinaire de la princesse Charlotte de Lorraine, ensuite du
Tome III,

E L O 673

prince Charles-Alexandre de Lorraine son frere, médecin-pensionnaire de la ville de Mons, correspondant de la société royale de médecine de Paris, né à Mons, capitale du Hainaut, le 20 septembre 1714, exerça sa profession avec beaucoup d'honneur & de désintéressement pendant l'espace de 52 ans, & mourut le 10 mars 1788, d'un asthme humide qui l'emporta en moins de huit jours, regretté de tous ses confreres & de ses concitoyens. Continuellement appliqué à l'étude & à la pratique de la médecine, il n'en fut pas moins attaché aux devoirs de la Religion, qu'il remplit avec la plus scrupuleuse & la plus édifiante exactitude. On a de ce savant médecin: I. *Réflexions sur l'usage du Thé*, Mons, 1750, in-12. II. *Réflexions sur une brochure intitulée Apologie du Thé*, Mons, 1751, in-12. III. *Essai du Dictionnaire historique de la Médecine*; Liege, 1755, 2 vol. in-8°. IV. *Dictionnaire historique de la Médecine ancienne & moderne*, Mons, 1778, 4 vol. in-4°. L'auteur développe ici avec plus d'étendue & d'intérêt, les mêmes choses dont les limites étroites de l'*Essai* ne lui avoient permis que de faire une esquisse. La préface forme un discours plein de choses & d'idées vraies, qui, sans avoir la boursofflure de l'éloquence moderne, plait par un arrangement économique & bien gradué des notions assorties à la matière que l'auteur traite. Il présente d'une manière rapide, mais qui occupe fortement l'esprit, l'histoire de la médecine, & des révolutions qu'elle
V v

E L O.

discours » les reproches qu'on a faits à la
che par- » médecine, le plus outrageant
voir les » est celui d'accuser cette science
systèmes » de conduire à l'athéisme &
généraliser » à l'irréligion. Mais quand l'é-
s de mo- » tude du mécanisme animal
différen- » ne seroit pas celle des mer-
re, in- » veilles du Créateur, dont on
l'article » reconnoit le doigt & la toute-
cellentes » puissance dans la structure de

» sang, soit pour avoir illu-
 » tré leur profession par la
 » pratique des vertus les plus
 » sublimes ». V. *Cours élemen-
 taire des Accouchemens &c.* ;
 Mons, 1775, in-12. VI. *Mé-
 moire sur la marche, la nature,
 les causes & le traitement de la
 Dyssenterie*, Mons, 1780, in-8°.
 VII. *Examen de la question
 médico-politique* : » Si l'usage
 » habituel du café est avan-
 » tageux ou doit être mis au
 » rang des choses indifférentes
 » à la conservation de la santé ;
 » s'il peut se concilier avec
 » le bien de l'état dans les
 » provinces Beligiques, ou s'il
 » est nuisible & contraire à tous
 » égards » ? *ibid.* 1781, in-8°.
 Les Etats du comté de Hainaut
 voulant témoigner à l'auteur
 le cas qu'ils faisoient des ou-
 vrages qu'il avoit mis au jour
 & des services rendus à la
 patrie, lui firent remettre, par
 leurs députés ordinaires, avec
 un compliment très-flatteur,
 une tabatiere d'or, portant d'un
 côté les armes des Etats, avec
 l'inscription: *Ex dono Patriæ* ;
 & de l'autre un génie repré-
 sentant la renommée, avec ces
 paroles : *Æmulationis incita-
 mentum*.

ELPENOR, l'un des com-
 pagnons d'Ulysse, fut changé
 en porc par Circé, ainsi que
 ceux qui étoient avec lui. Cette
 magicienne rendit ensuite sa
 première forme à Elpenor, qui
 se tua en tombant du haut d'un
 escalier.

EL-ROI, (David) impos-
 teur juif vers l'an 933, s'acquit
 une si grande autorité parmi
 ceux de sa nation, qu'il leur
 persuada qu'il étoit le Messie,
 envoyé de Dieu pour les réta-

blir dans la ville de Jerusalem,
 & pour les délivrer du joug
 des Infideles. Le roi de Perse,
 Bazi-Bila, informé de la har-
 diesse de ce fourbe, donna
 ordre de l'enfermer; mais il
 s'échappa de prison. Il fallut,
 pour s'en délivrer, que son
 beau-pere, gagné par de gran-
 des sommes d'argent, le poi-
 gnardât pendant qu'il dormoit.

ELSHAIMER, (Adam)
 peintre célèbre, naquit à Franc-
 fort, en 1574, d'un tailleur
 d'habits. Après s'être fortifié
 dans sa profession par les le-
 çons d'Uffembac, & sur-tout
 par l'exercice, il passa à Rome.
 Il chercha dans les ruines de
 cette métropole de l'Europe,
 & dans les lieux écartés, où
 son humeur sombre & sauvage
 le conduisoit souvent, de quoi
 exercer son pinceau. Il des-
 sinoit tout d'après nature. Sa
 mémoire étoit si fidelle, qu'il
 rendoit avec une précision &
 un détail merveilleux, ce qu'il
 avoit perdu de vue depuis
 quelques jours. Il a extrême-
 ment fini ses tableaux. Sa com-
 position est ingénieuse, sa tou-
 che gracieuse, ses figures ren-
 dues avec beaucoup de goût
 & de vérité. Il entendoit par-
 faitement le clair-obscur. Il
 réussissoit sur-tout à représenter
 des effets des nuits & des clairs
 de lune. Ce peintre mourut en
 1620, dans l'indigence, & dans
 la plus sombre mélancolie, pro-
 duite par son caractère &
 par son état. Ses tableaux se
 vendoient très-cher, mais il
 en faisoit peu; aussi sont-ils
 fort rares. Un de ses disciples,
 nommé Jacques-Ernest Tho-
 mann, de Lindau, a fait des ta-
 bleaux si approchans de ceux de

E L Y

main. Ce miracle toucha le proconsul, qui se rendit à la vérité, & se déclara hautement pour Jésus-Christ.

ELYOT, gentilhomme Anglois, fut aimé & estimé de Henri VIII, qui le chargea de diverses négociations importantes. On a de lui un *Traité de l'éducation des Enfans* en anglois, 1580, in-8°, & d'autres ouvrages.

ELZEVIRS, imprimeurs d'Amsterdam & de Leyde, se sont fait un nom, par les belles éditions dont ils ont enrichi la république des lettres. Louis, dont les presses travailloient dès 1595, Bonaventure, Abraham & Daniel, sont les plus célèbres. Il n'y a plus de libraires de cette famille, depuis la mort du dernier, arrivée à Amsterdam en 1680. Ce fut une perte pour la littérature. Les Elzevirs ne valoient point les Etiennes, ni pour l'érudition, ni pour les éditions grecques & hébraïques; mais ils ne leur cédoient point dans le choix des bons livres, ni dans l'intelligence de la librairie. Ils ont même été au-dessus d'eux pour l'élégance & la délicatesse des petits caractères. Leur *Virgile*, leur *Térence*, leur *Nouveau-Testament* grec, 1633, in-12; le *Pseautier*, 1653; *l'Imitation de J. C.* sans date, le *Corps de Droit*, & quelques autres livres ornés de caractères rouges, vrais chef-d'œuvres de typographie, fatifont également l'esprit & les yeux, par l'agrément & la correction. Les Elzevirs ont publié plusieurs fois le catalogue de leurs éditions. Le dernier, mis au jour par Daniel, en 1674, in-

E M A 677

12, en 7 parties, est grossi de beaucoup d'impressions étrangères qu'il vouloit vendre à la faveur de la réputation que les excellentes éditions de sa famille lui avoient acquise dans l'Europe savante.

EMANUEL, voyez EMMA-NUEL & MANUEL.

EMATHION, fils de Tithon, fameux brigand; qui égorgéoit tous ceux qui tomboient dans ses mains. Hercule le tua: & les campagnes que ce barbare parcouroit, furent appellées *Emathiennes* ou *Emathies*.

EMBER, (Paul) ministre protestant, né à Debreczin dans la Haute-Hongrie, a donné plusieurs ouvrages au commencement du 18^e siècle: I. *Des Sermons* en hongrois, Clausenbourg, 1700, in-4°. II. *Historia Ecclesie reformatæ in Hungaria & Transilvania*, Utrecht, 1728, in-4°, avec des additions par Frédéric-Adolphe Lampe, professeur d'histoire ecclésiastique dans cette ville. Charles Péterffy dit, dans sa Collection des Conciles de Hongrie, tom. 1, que cette *Histoire* n'est farcie que de faits apocryphes, de calomnies & d'invectives contre l'Eglise Romaine.

EMBRY, voyez THOMAS.
EMERICH ou EYMERICK, voyez NICOLAS.

EMILE, (Paul) général Romain, fils de Paul-Emile, tué à la bataille de Cannes, obtint deux fois les honneurs du consulat. Dans le premier, il défit entièrement les Liguriens, l'an 182 avant J. C., avec une armée bien moins forte que la leur. Dans le 2^e, auquel il parvint à l'âge de près de 60 ans,

E M I

Ma- aussi Beaucaire, disoit-il, qu'il
rita le étoit plutôt *Italorum buccinnato-*
, ré- *rorem, quàm Gallicæ historia*
e Ro- *scriptorem.* Cependant, malgré
es qui ces défauts, il jouit de la gloire
emis, d'avoir le premier débrouillé
blé de le chaos de notre vieille his-
on lui toire, & d'avoir défriché ses
Perfée champs incultes. Cette *Histoire*
t. Paul en dix livres commence à

E M I

l'éducation des orphelins , & l'instruction de la jeunesse. Cet institut fut approuvé par Pie V, Sixte V & Clément VIII. Il passa le reste de ses jours dans les exercices de la plus grande charité envers le prochain, & mourut l'an 1537, âgé de 56 ans. Benoit XIV le béatifica. Augustin Turtura & André Stella, l'un prêtre, l'autre général des Somasques, ont écrit sa *Vie*.

EMILIEN, (*Caius Julius Emilianus*) né l'an 207 d'une famille très-obscur de Mauritanie, se distingua dans l'armée Romaine par son courage, & s'avança de grade en grade jusqu'à celui de général. Il combattit avec tant de valeur contre les Perses, que les soldats le proclamèrent empereur en 254, après la mort de Dece. Gallus & Valérien étoient alors les légitimes maîtres de l'empire; il marcha contre eux, les vainquit, & tandis qu'il se préparoit à les combattre de nouveau, il apprit que leur armée les avoit massacrés & l'avoit reconnu empereur. Ce titre lui fut confirmé par le sénat; mais il ne jouit pas long-tems de la puissance souveraine. Volusien qui avoit reçu de ses soldats le sceptre impérial, vint attaquer son rival près de Spolette. Les troupes d'Emilien, fatiguées d'avoir toujours les armes à la main, le massacrèrent sur un pont de cette dernière ville, appelé depuis lors le *Pont sanglant*. Il régna très-peu de tems. Ce n'étoit qu'un soldat de fortune, plein à la vérité, de feu & de valeur; mais qui ignoroit la politique & les maximes du gouvernement.

E M I 679

EMILIEN, (Alexandre) l'un des 29 tyrans qui s'éleverent dans l'empire Romain vers le milieu du 3^e siècle, étoit lieutenant du préfet d'Egypte. Il est connu dans les martyrologes par le zèle barbare avec lequel il persécuta les Chrétiens dans cette province. Une sédition qui s'éleva dans Alexandrie en 263, lui fournit l'occasion de prendre le titre d'empereur, que les Alexandrins, naturellement inquiets & ennemis du gouvernement de Gallien, lui confirmèrent. Emilien parcourut la Thébaidé & le reste de l'Egypte, où il affermit sa domination. Il en chassa les brigands, à la grande satisfaction du peuple, qui lui donna le nom d'*Alexandre*. A l'exemple du héros Macédonien, il se préparoit à porter les armes dans les Indes, lorsque Gallien envoya contre lui le général Théodote, à la tête d'une armée. Il fut vaincu dans le premier combat, & contraint de se retirer à Alexandrie en septembre 263. Les habitans de cette ville le livrèrent à Théodote, qui l'envoya à Gallien. Ce prince le fit étrangler dans sa prison, à la fin de la même année.

EMMA, fille de Richard II, duc de Normandie, femme d'Ethelred, roi d'Angleterre, & mere de S. Edouard, eut beaucoup de part au gouvernement sous le regne de son fils, vers l'an 1046. Le comte de Kent, qui avoit eu une grande autorité sous plusieurs regnes, conçut contre elle une si violente jalousie, qu'il l'accusa de plusieurs crimes. Il gagna quelques grands seigneurs,

E M M

ccusa- 53 ans, regretté de ses sujets
prince qu'il avoit enrichis ; mais dé-
que sa testé des Maures qu'il avoit
à l'alla chassés, & des Juifs qu'il avoit
our lui obligés de se faire bapiser. Em-
amassé. manuel aimoit les lettres &
s cette ceux qui les cultivoient. Il laissa
Win- des *Mémoires sur les Indes.*
mais ce EMMANUEL-PHILIBERT,
ere de duc de Savoie, né en 1528 de

de Groningue : préférant une vie tranquille & une condition médiocre, à la brillante folie de l'ambition. Lorsque ses infirmités ne lui permirent plus de travailler en public, il s'occupa dans son cabinet à plusieurs ouvrages. Les plus estimables sont : I. *Vetus Græcia illustrata*, en 3 vol. in-8°, Elzevir, 1626; très-utile à ceux qui veulent connoître l'ancienne Grece. Cet ouvrage a reparu dans les *Antiquités Grecques* de Gronovius. II. *Decades rerum Friscarum*, in-folio, Elzevir, 1616. Emnius en bon critique, montre que la plupart des choses qu'on a débitées sur l'antiquité des Frisons, ne sont que des fables : cette histoire est estimée ; elle le seroit davantage, si son zele pour le Protestantisme ne lui avoit pas fait altérer bien des faits, & s'il avoit pris les peines d'indiquer les sources où il a puisé ce qu'il avance. III. *Opus Chronologicum*, Groningue, 1619, in-fol. C'est une Chronologie depuis la création du monde jusqu'au tems de l'auteur, avec des Prolégomenes sur la Chronologie Romaine à la tête de l'ouvrage. Ils sont écrits avec autant de justesse que de précision. IV. *Appendix Genealogica*, Groningue, 1620, in-folio. Ce sont des tables généalogiques qui font une suite de l'ouvrage précédent. Ce savant mourut à Groningue en 1625, à 79 ans. Martin Hanckius a donné sa *Vie* dans le *Liber de Scriptoribus Romanis*.

EMPEDOCLE d'Agrigente en Sicile, philosophe, poète, historien, étoit disciple de Telauges, qui l'avoit été de Py-

thagore. Il adopta l'opinion de ce philosophe sur la transmigration des ames, & la mit en vers dans un *Poème* qui apparemment se ressentoit du désordre de la tête de l'auteur. Empédocle y faisoit l'histoire des différens changemens de son ame. Il avoit commencé par être fille, ensuite garçon, puis arbrisseau, oiseau, poisson. Son style ressembloit beaucoup (si l'on en croit Aristote, cité par Diogene Laërce) à celui d'Homere. Il étoit plein de force, & riche en métaphores & en figures poétiques. Ses vers furent chantés aux jeux Olympiques, avec ceux d'Homere, d'Hésiode & des plus célèbres poètes. Il disoit quelquefois des choses fort raisonnables. Il reprochoit à ses concitoyens de *courir aux plaisirs, comme s'ils eussent dû mourir le même jour ; & de se bâtir des maisons, comme s'ils eussent cru toujours vivre*. La plus commune opinion est que ce philosophe, dans un mouvement de folie, voulant, comme dit Horace, paroître un dieu, se jeta dans les flammes de l'Étna, vers l'an 440 avant J. C.

*Deus immortalis haberi
Dum cupit Empedocles, ardentem frigidus Ætnam.
Infiluit.*

Quelques écrivains distinguent Empédocle le philosophe, d'un autre qui étoit poète.

EMPEREUR, (Constantin I') né vers l'an 1580 à Oppyck, village du comté de Hollande, savant consommé dans l'étude des langues orientales, occupa avec honneur une chaire d'hébreu & de théologie à Harderwyck & à Leyde. Il mou-

E N C

ge fort
is qu'il
nt des
spirent
rabbi-
ayons
ylonici
menta-
1630,
latin.
s 600-

ENCELADE, le plus puissant des géans qui voulurent escalader le ciel, étoit fils du Tarrare & de la Terre. Jupiter renversa sur lui le Mont-Etna. Les poètes ont feint que les éruptions de ce volcan venoient des efforts que faisoit ce géant pour se retourner, & que, pour peu qu'il remuât, la montagne vomissoit des tor-

E N É

Didon, reine de Carthage, une licence poétique, qui fait rapprocher des tems rés par un long espace (voy. ON). Au reste, l'article appartient plus à la myologie qu'à l'histoire. Divers urs, cités par Denys d'Hanasse, soutiennent qu'Enée orda jamais en Italie. C'est u'a tâché de prouver le sa- Bochard dans une Dissertion particuliere ; & son opi- est celle de la plupart des -de-lettres, qui ont éclairé echerches historiques avec unbeau de la saine critique.

et DÉBORA, HOMERE.
NÉE, (*Aeneas-Tacticus*) les plus anciens, mais non des meilleurs auteurs qui t écrit sur l'art militaire, soit du tems d'Aristote. ubon a publié un de ses ités en grec, avec une Ver- latine, dans le *Polybe*,), in-fol. M. de Beaufovre donné en françois, 1557, °, avec de savans com- taires.

NÉE DE GAZE, philosophe Platonicien, sous l'empire Léon, dans le cinquieme le, embrassa le Christianisme, & y trouva une philosophie bien supérieure à celle Platon. On a de lui un Dialogue intitulé : *Théophraste*, du du principal interlocuteur. raite de l'immortalité de e & de la résurrection des s. Jean Bower le mit au à Leipsig en 1655, in-4°, : la traduction & les savantes notes de Gaspard Barthius. le trouve aussi dans la Bibliothèque des Peres.

NÉE, évêque de Paris, une d'esprit & consommé

E N G 683

dans les affaires, publia, à la priere de Charles-le-Chauve, un *Livre contre les erreurs des Grecs*. Il entreprend à la fois de répondre aux écrits du patriarche Photius contre l'Eglise Latine, & de montrer la vérité de la doctrine & la sainteté des dogmes de cette Eglise. Il mourut en 870.

ENGELBERGE ou INGELBERGE, femme de l'empereur Louis II, fut accusée d'adultere par le prince d'Anhalt & le comte de Mansfeld, jaloux de son élévation. L'impératrice se défendit, autant qu'elle put de cette imputation. Mais n'ayant point de preuve décidément favorable, elle se voyoit dans le cas de se justifier par l'épreuve du feu & de l'eau, en usage dans ce tems-là. Engelberge se dispoit à passer par ces épreuves, lorsque Boson, comte d'Arles, persuadé de son innocence, donna un cartel de défi aux calomniateurs, les terrassa l'un & l'autre, & leur fit rendre hommage, l'épée sur la gorge, à la vertu de l'impératrice. Le vainqueur eut pour prix de sa générosité le titre de *Roi d'Arles* : & pour femme Ermengarde, fille unique de cette princesse. Engelberge, devenue veuve, se fit benédicte, & mourut saintement vers l'an 890.

ENGLEBERT, (Corneille) peintre très-célebre du 16e siecle, natif de Leyde. Il eut deux fils qui se distinguerent aussi dans le même art.

ENGUIEN, (ducs d') voy. FRANÇOIS & LOUIS.

ENJEDIM, (Georges) un des plus subtils Unitaires qui aient fait des remarques sur

E N N

a de lui; **amitié**, que par considération
Scripturæ pour son mérite. Ennius avoit
ienti, ex mis en vers héroïques les *An-*
s stabiliri nales de la République Romaine:
 e perni- il avoit aussi fait quelques *Sa-*
 ains so- tyres; mais il ne nous reste que
 en Tran- des fragmens de ces ouvrages,
 surinten- Amsterdam, 1707, in-4^o, &
 burut en dans le *Corpus Poëtarum Latino-*
 Il a em- rum de Maittaire.

E N O

lem, né l'an 3412 avant J. C.; fut enlevé du monde pour être placé dans le paradis terrestre, après avoir vécu 365 ans avec les hommes. Il doit venir un jour, pour faire entrer les nations dans la pénitence (voyez ELIE). On lui attribua, dans les premiers siècles de l'Eglise, un Ouvrage plein de fables sur les Astres, sur la descente des Anges sur la terre, &c.; mais il y a apparence que cette production avoit été supposée par les hérétiques, qui, non contents de falsifier les Stes-Ecritures, se jouoient, par des ouvrages supposés & fabuleux, de la crédulité de leurs imbécilles sectateurs. Quelques critiques prétendent que cet ouvrage, véritablement d'Enoch, a été défiguré par des mains infidèles; ils se fondent sur ce que S. Jude, dans son Epître canonique, paroît en citer un passage. Mais S. Jude cite Enoch, sans parler de son livre; le passage en question peut être le fruit d'une ancienne tradition, conservée dans d'autres livres. Voyez JUDE.

ENOS, fils de Seth & pere de Cainan, né l'an 3799 avant J. C., mort âgé de 905 ans, établit les principales cérémonies du culte que les premiers hommes rendirent à l'Être-Suprême.

ENT, (Georges) né à Sandwich dans le comté de Kent, en 1604, reçut le bonnet de docteur en médecine à Padoue. De retour en Angleterre, il se lia étroitement d'amitié avec Harvée, devint président du college des médecins sous Cromwel, & fut fait chevalier par Charles II. Il mourut à Lon-

E N T 685

dres en 1689. On a de lui : I. *De Respirationis usu primario*, 1679, in-8°. II. *Apologia pro circulatione sanguinis*, 1641, in-8°, en faveur de Harvée. III. Des *Mémoires* dans les *Transactions Philosophiques*.

ENTINOPE de Candie, fameux architecte au commencement du 5e siècle, a été l'un des principaux fondateurs de la ville de Venise. Radagaïse, roi des Goths, étant entré en Italie l'an 405, les ravages de ces barbares contraignirent les peuples à se sauver en différens endroits. Entinope fut le premier qui se retira dans des marais proche de la Mer-Adriatique. La maison qu'il y bâtit, étoit encore la seule qu'on y vit, lorsque, quelques années après, les habitans de Padoue se réfugièrent dans le même marais. Ils y éleverent en 413, les 24 maisons qui formerent d'abord la cité. Celle d'Entinope fut ensuite changée en église, & dédiée à S. Jacques. Elle subsiste, dit-on, encore, & est située dans le quartier appelé *Rialto*, qui est le plus ancien de la ville.

ENVIE, divinité allégorique. On la représente avec des yeux égarés & enfoncés, un teint livide, & le visage plein de rides; coëffée de couleuvres, portant trois serpens d'une main, une hydre à sept têtes de l'autre, avec un serpent qui lui ronge le sein. Horace défie les tyrans d'inventer un supplice égal à celui que l'Envie fait souffrir à ses victimes :

*Invidia Siculi non invenere tyranni
Majus tormentum.*

E O L

LEDE (appelé. Il mourut dans cette
ville en 1540, à 52 ans, avec
la réputation d'un bon poète,
ennemi de la satire, quoique
versificateur, du mensonge &
de la duplicité; mais ami du
vin & de la crapule. Le cabaret
étoit son parnasse. On raconte
qu'il terrassa un des plus
hardis buveurs de l'Allemagne,

navigation ; mais tout cela est presqu'aussi incertain , que que les poëtes ont débité de son empire sur les vents.

EON DE L'ETOILE, gentilhomme Breton, homme sans lettres, mais d'une extravagance & d'une opiniâtreté telle qu'on en voit rarement. Ce fou se disoit le *Fils de Dieu*, & le *Juge des vivans & des morts*, sur l'allusion grossière de son nom, avec le mot *Eum* dans cette conclusion des exorcismes: *Per EUM qui judicaturus est vivos & mortuos*. On ne doit pas s'étonner qu'un insensé ait pu trouver une telle absurdité dans son imagination. On ne doit pas l'être non plus qu'il ait fait un grand nombre de sectateurs, & que quelques-uns aient mieux aimé se laisser brûler, que de renoncer à leur délire. Il n'y a, comme dit Cicéron, aucun genre de folie ou d'excès dont l'esprit humain ne soit capable. Eon fut pris & conduit au concile de Rheims, assemblé par le pape Eugene III en 1158. Le pontife demanda à l'écervelé: *Qui es-tu ?* Il lui répondit: *Celui qui doit venir juger les vivans & les morts*. Comme il se servoit, pour s'appuyer, d'un bâton fait en forme de fourche, le pape lui demanda ce que vouloit dire ce bâton ? » C'est ici un grand mystère, répondit le fanatique. Tant que ce bâton est dans la situation où vous le voyez, les deux pointes tournées vers le ciel ; Dieu est en possession des deux tiers du monde, & me laisse maître de l'autre tiers. Mais si je tourne les deux pointes vers la terre, alors j'entre

en possession des deux tiers du monde, & je n'en laisse qu'un tiers à Dieu ». Ce maître de l'univers fut enfermé dans une étroite prison, où il mourut peu de tems après. Ceux d'entre les sectateurs d'Eon, qui demanderent à rentrer dans l'Eglise, furent reçus avec bonté ; mais comme il paroissoit que de telles extravagances soutenues avec tant de fureur, prouvoient quelque intervention de l'esprit séducteur, on les exorcisa comme des démonsiaques.

EPAGATHE, officier de guerre sous l'empire d'Alexandre Sévere, assassina le célèbre jurisconsulte Ulpien, l'an de J. C. 226. L'empereur fut extrêmement irrité de cet attentat ; mais il ne put faire punir le meurtrier à Rome, de peur que les soldats ne se soulevassent. Il envoya Epagathe en Egypte, pour y être gouverneur ; & peu de tems après il lui commanda d'aller en Candie, où il le fit tuer par des gens qui lui étoient affidés.

EPAMINONDAS, capitaine Thébain, d'une famille distinguée, descendant des anciens rois de Béotie ; porta d'abord les armes pour les Lacédémoniens, alliés des Thébains, & lia une amitié étroite avec Pelopidas, qu'il défendit courageusement dans un combat. Pelopidas délivra, par le conseil de son ami, Thebes du joug de Lacédémone. Ce fut le signal de la guerre entre ces deux peuples. Epaminondas, élu général des Thébains, gagna l'an 371 avant J. C. la célèbre bataille de Leuctres dans la Béotie. Les Lacédémoniens y

E P A

res trou- regrettant qu'il ne laissoit pas
mbrote. d'enfans : *Vous vous trompez,*
périorité leur répondit-il, *je laisse dans*
acquérir *les batailles de Leuctres & de*
lémone, *Mantinee, deux filles, qui me*
is la La- *seront vivre toujours.* Telle étoit
lle com- la courte philosophie des sages
part des de l'antiquité ! Après un peu de
es traita bruit pour des victoires d'un
nemies. effet momentané, & qui n'abou-
de Mes- tissoient qu'à changer une tyran-

donne lui-même une idée juste, claire & précise de sa méthode dans son *Institution des sourds & des muets* (voyez le *Journ. hist. & litt.* du 15 sept. 1776, p. 81) : ouvrage écrit avec sentiment, & qui n'a pas le ton de sécheresse & de didacticisme, que le titre semble annoncer. Il y a à la fin une belle petite oraison latine, prononcée par un de ses élèves & terminée par ce passage de la Sagesse : *Sapientia aperuit os mutorum, & linguas infantium fecit disertas* (Sap. 10). On connoit le différend qui s'est élevé entre l'abbé de l'Épée & l'abbé Deschamps, qui dans son *Cours élémentaire d'éducation*, regarde l'inspection des mouvemens de la langue comme le moyen principal de l'instruction des sourds & muets; tandis que le premier, & son défenseur, M. Desloges, regardent l'usage de signes naturels & méthodiques, comme tenant la place la plus importante dans cette instruction. Peut-être n'est-ce qu'une dispute de mots ou une manière de raisonner, qui tient plus à la spéculation qu'à la pratique (voyez le *Journ. hist. & litt.* 1 oct. 1780, p. 182). Si l'on considère les élèves comme *sourds*, le moyen direct & principal d'instruction, ce sont sans doute les signes : mais ce sera l'articulation & les mouvemens de la langue, si on les considère comme *muets*. Quoi qu'il en soit, l'art de faire parler les sourds & muets, plus exercé aujourd'hui & perfectionné, n'est cependant pas neuf; nous le tenons, comme tous les autres, des hommes plus instruits & moins bruyans que nous, qui nous ont laissé

Tome III.

le fruit de leurs observations. Il y a bien des années que M. Peireire a fait à Paris les plus heureux essais en faveur des muets; & nous avons une Dissertation latine de Jean Conrard Amman, *Sur la parole*, imprimée à Amsterdam en 1700; qui présente les détails les plus curieux, résultat d'une longue & pénible expérience : on en voit une traduction françoise à la fin de l'ouvrage de M. Deschamps. Le même auteur nous a donné le *Surdus loquens* (le Sourd parlant), imprimé à Harlem en 1692. Long-tems avant le médecin Amman, Jean Wallis avoit exercé avec beaucoup de succès l'art de faire parler les sourds & muets, qu'un religieux, nommé Ponce, avoit déjà fait connoître en Espagne. L'abbé de l'Épée est mort à Paris, en décembre 1789. M. Papillon du Rivet, dans sa belle *Épître au comte de Falkenstein*, a célébré son talent par les vers suivans :

A des signes dont l'éloquence
 Supplée au langage des sons,
 Les muets, les sourds de naissance
 Sont exercés par ses leçons :
 Du destin réparant l'injure,
 Il les console de ses torts,
 Et remplace en eux les ressorts
 Que leur refusa la nature.

„ Il ne rendoit pas, dit un au-
 „ teur exact dans son langage,
 „ les oreilles aux sourds, la
 „ parole aux muets; mais il
 „ leur procuroit la faculté de se
 „ parler sans le ministère de la
 „ langue, & de s'entendre sans
 „ le secours de l'oreille. Encore
 „ même est-il vrai de dire en
 „ quelque sens, qu'il leur don-
 „ noit la parole; car plusieurs
 „ prononçoient des mots &

X x

E P E

s. Ils par- „ leçons des pasteurs & des
 re désa- „ apôtres, si souvent recom-
 bien que „ mandée dans nos Livres-
 délié la „ Saints ? Si c'est-là le courage
 loient ; ils „ de la vérité, quel sera donc
 même „ celui de la révolte, de l'opi-
 nt vu & „ niâtreté contre cette Eglise
 ment de „ & ces pasteurs, dont il nous
 n'enten- „ étoit dit : *Celui qui vous*
 e vos pa- „ écoute, m'écoute ; celui qui

E P H

dié ; étoient deux géans , qui chaque année croissoient de plusieurs coudées & grossissoient à proportion. Ils n'avoient encore que 15 ans , lorsqu'ils voulurent escalader le ciel. Ces deux freres se tuerent l'un l'autre , par l'adresse de Diane , qui les brouilla ensemble.

EPHORE , orateur & historien , vers l'an 352 avant J. C. , de Cumes en Ionie , fut disciple d'Isocrate. Il composa par son conseil une *Histoire* , dont quelques anciens ont fait l'éloge , & dont d'autres , parmi lesquels Dion - Chrysostome , Suidas , &c. ont parlé d'une maniere peu avantageuse. Il paroît qu'il étoit imbu de certains principes qui influoient beaucoup sur sa narration. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Ephore qui a écrit une Histoire de l'empereur Gallien en 27 livres.

EPHRAÏM , 2e fils du patriarche Joseph & d'Aseneth , fille de Putiphar , naquit en Egypte vers l'an 1710 avant J. C. Jacob étant sur le point de mourir , Joseph lui mena ses deux fils , Ephraïm & Manassès ; le saint patriarche les adopta & leur donna sa bénédiction , en disant que *Manassès seroit chef d'un peuple , mais que son frere seroit plus grand que lui , & que sa postérité seroit la plénitude des nations* : & mettant , par une action prophétique , la main droite sur Ephraïm , le cadet , & la gauche sur Manassès. Ephraïm eut plusieurs enfans en Egypte , qui se multiplièrent tellement , qu'au sortir de ce pays , ils étoient au nombre de 40500 hommes capables de porter les armes.

E P H 691

Après qu'ils furent entrés dans la Terre-Promise , Josué , qui étoit de leur tribu , les plaça entre la Méditerranée au Couchant & le Jourdain à l'Orient. Cette tribu devint en effet , selon la prophétie de Jacob , beaucoup plus nombreuse que celle de Manassès.

EPHREM , (S.) diacre d'Edesse , fils d'un laboureur de Nisibe , s'adonna dans sa jeunesse à tous les vices de cet âge. Il reconnut ses égaremens , & se retira dans la solitude pour les pleurer. Il y pratiqua toutes les austérités , mortifiant son corps par les jeûnes & les veilles. Une prostituée vint tenter l'homme de Dieu. Ephrem lui promit de faire tout ce qu'elle voudroit , pourvu qu'elle le suivit ; mais cette malheureuse , voyant que le Saint la menoit dans une place publique , lui dit qu'elle rougieroit de se donner en spectacle. Le solitaire lui répondit avec un saint emportement : *Tu as honte de pécher devant les hommes , & tu n'as pas honte de pécher devant Dieu , qui voit tout & qui connoit tout !* Ces paroles touchèrent la prostituée , & dès-lors elle résolut de se sanctifier. Ephrem ne resta pas toujours dans sa solitude. Il alla à Edesse , où il fut élevé au diaconat. La consécration de l'ordination anima son zèle , & ce zèle le rendit orateur. Quoiqu'il eût négligé ses études , il prêcha avec autant de facilité que d'éloquence. Comme les apôtres , il enseigna ce que jusqu'alors il avoit ignoré. Le clergé , les monastères le choisirent pour leur guide , & les pauvres pour leur pere. Il sortit de sa retraite , dans un tems de

E P H

soulager. saint & terrible dans sa justice ;
s son dé- la présence divine lui inspire
s l'an 379. une frayeur respectueuse : le
posé plu- souvenir du jugement dernier
synagogue augmente sa ferveur, le porte
Infidèles, à pratiquer & à prêcher les au-
la vérité ritérités de la pénitence, & l'a-
Ils furent nime à travailler de toutes ses
en grec forces pour se préparer un tré-
rivit avec sor de mérites. Ses paroles im-

traits. Il mourut vers l'an 546.

EPICCHARME, poète & philosophe pythagoricien, natif de Sicile, introduisit la comédie à Syracuse. Il fit représenter en cette ville un grand nombre de pièces, que Plaute imita dans la suite. Il avoit aussi composé plusieurs Traités de philosophie & de médecine, dont Platon fut profiter. Aristote & Pline lui attribuent l'invention des deux lettres grecques Θ & Χ. Il vivoit vers l'an 440 avant J. C., & mourut âgé de 90 ans. Il disoit que *les dieux nous vendent tous les biens pour du travail*; ce qu'un poète a rendu d'une manière plus simple :

*Nil sine magno
Vita labore dedit mortalibus.*

EPICTETE, philosophe stoïcien d'Hiérapolis en Phrygie, fut esclave d'Epaphrodite, affranchi de Néron, que Domitien fit mourir. Les philosophes ayant été chassés de Rome par ce dernier empereur, Epictète fut compris dans la proscription : mais il revint ensuite, se fit un nom distingué, & mourut sous Marc-Aurele, dans un âge fort avancé. Arrien son disciple publia 17 Livres de Discours, qu'il avoit entendus prononcer à son maître. C'est ce que nous avons sous le nom d'*Enchiridion* ou de *Manuel*. Quelques auteurs, dit M. Formey, par un zèle peu judicieux, ont voulu trouver dans ce livre la morale du Christianisme. On est surpris de voir combien le savant Dacier (voyez ce mot) s'est donné de peine pour cela, & qu'il n'ait pas senti

» la différence extrême qui se
» trouve entre ces deux phi-
» losophies, quoique la pra-
» tique en paroisse au premier
» coup-d'œil la même. Avcu-
» glé à ce point, il n'a cherché
» qu'à donner un sens chrétien
» à tout ce qu'il a traduit ». Il est bien vrai qu'ayant vécu 94 ans après J. C., & les Evangiles étant déjà répandus par toute la terre, Epictète les a connus & en a fait usage; mais il n'en est pas moins certain que toute la base, l'ame & le but de sa morale n'ont rien de commun avec l'Evangile. » Dacier, continue M. Formey, n'est pas le premier qui soit tombé dans cette erreur. Nous avons une vieille Paraphrase d'Epictète attribuée à un moine Grec, dans laquelle on trouve l'Evangile & Epictète également défigurés. Un Jésuite (le P. Mourgues), homme de plus d'esprit, a mieux senti la différence des deux philosophies. Le rapport qui se trouve entre les mœurs extérieures du Stoïcien & du Chrétien, a pu faire prendre le change à ceux qui n'ont pas considéré les choses avec assez d'attention ou avec la justesse nécessaire; mais au fond il n'y a rien qui admette si peu de conciliation, & la morale d'Epicure n'est pas plus contraire à la morale de l'Evangile que celle de Zénon. Cela n'a pas besoin d'autres preuves que l'exposition du système stoïcien. La somme du premier se réduit à ceci : *Ne pense qu'à toi ; ne sacrifie tout, qu'à ton repos*. La morale du Chré-



E P I

ix pré- tion d'esprit quelque chose de
de tout sublime (quoiqu'elle ne soit
hommes qu'une grandeur d'ame fausse
auteur & apparente, un dépit secret
bien la & malicieux, exprimé de façon
tête, à attiser la colere de celui qu'on
émunir vouloit morguer par cette froi-
enous deur factice), demande si le
ercher. *Dieu des Chrétiens a jamais dit*
dit-il, *des choses aussi belles ? Origene*
ans les répond à cela d'une manière

E P I

Pardon. Mais en vérité,
 Mon Apollon révolté
 Lui devoit ce témoignage,
 Pour l'ennui que m'a coûté
 Son insupportable ouvrage.

Les meilleures éditions d'*Epicure* sont celles de Leyde, 1670, in-24 & in-8°, *cum notis variorum*; d'Utrecht, 1711, in-4°; de Londres, 1739 & 1741, en 2 vol. in-4°. Le P. Mourgues, l'abbé de Bellegarde & M. Dacier, l'ont traduit en français. Voyez MOURGUES.

EPICURE, naquit à Gargetium dans l'Attique, l'an 342 avant J. C., de parens obscurs. La mere du philosophe étoit une de ces femmes qui couvroient les maisons pour exorciser les lutins. Son fils, destiné à être le chef d'une secte de philosophie, la secondoit dans ses fonctions superstitieuses. Cependant, dès l'âge de 12 à 13 ans, il eût du goût pour le raisonnement. Le grammairien qui l'instruisoit, lui ayant récité ce vers d'Hésiode: *Le chaos fut produit le premier de tous les êtres.* — *Eh! qui le produisit*, lui demanda Epicure, *puisqu'il étoit le premier?* — *Je n'en fais rien*, dit le grammairien, *il n'y a que les philosophes qui le sachent.* — *Je vais donc chez eux pour m'instruire*, repartit l'enfant; & dès-lors il cultiva la philosophie; mais il n'y trouva jamais les éclaircissemens qu'il y cherchoit; il se perdit au contraire dans toutes les absurdités du matérialisme, dans l'extravagant système des atômes & du hasard imaginé par Leucippe & Démocrite. Après avoir parcouru différens pays, Epicure se fixa à Athenes. Il

E P I 605

érigea une école dans un beau jardin, où il philosophoit avec ses amis & ses disciples. On venoit à lui de toutes les villes de l'Asie & de la Grece. Sa doctrine étoit que, *le bonheur de l'homme est dans la volupté*; & l'on conçoit assez qu'une telle doctrine attire les auditeurs & multiplie les disciples. Il est bien vrai que quelques critiques, & la plupart des beaux-esprits modernes, prétendent justifier Epicure, & donner au mot *volupté*, un sens qu'il n'eut jamais; mais les vrais savans ont toujours regardé cette justification comme une chimere, & comme un vain sophisme accredité chez des hommes intéressés à ne point avouer l'infamie de leur maître. On convient qu'Epicure a parlé beaucoup de vertu; mais sa vertu c'est la volupté; & en cela il est très-raisonnable & très-conséquent dans ses principes. Tout ce qui fait la matiere d'une jouissance agréable, est matiere de vertu dans le système de l'athée; la raison en persuade & en autorise l'acquisition; ce seroit folie, indifférence stupide, haine insensée de soi-même, de s'y refuser. Le cardinal de Polignac a mis au grand jour la nature de la vertu épicurienne; il est surprenant qu'on y revienne encore sans répondre à ses raisons. Citera-t-on toujours ce passage de Cicéron: *Negne Epicurus jucundè posse vivi, nisi cum virtute vivatur, & n'ajoutera-t-on jamais le reste: nec cum virtute nisi jucundè?* Cicéron donne à toute la terre le défi de pouvoir ne pas entendre par la volupté épicu-

E P I

ns (De „ fions sensibles que l'homme
ux qui „ reçoit dans toute sa personne ;
l'ame , „ & afin qu'on ne dise pas que
rs vers „ c'est la joie de l'ame qui consti-
t inter- „ tute ce bonheur, je déclare
„ que je ne conçois de joie dans
viumque „ l'ame, que quand elle voit ar-
oluptas. „ river ces biens, dont je viens
doit aux „ de parler, &c. Est-ce que je
„ mens? est-ce que j'invente?

ces femmes célèbres & honnêtes étoient des femmes perdues de réputation, suivant Diogene Laërce & les anciens écrivains. Il faut compter extrêmement sur l'ignorance de ses lecteurs, pour leur présenter Philénide ou Philénis, pour une des plus honnêtes femmes d'Athènes; il ne reste plus qu'à leur faire croire que Messaline étoit une des plus honnêtes femmes de Rome. Philénis étoit plus coupable que Messaline: non contente d'avoir corrompu la jeunesse de son tems, elle voulut encore corrompre la jeunesse des siècles futurs, par un livre abominable qu'elle composa (voyez les Adages de Junius sur ces mots: *Philaidinis commentarii*, & la remarque P. de l'art. *Hélène* dans le Dict. de Bayle). On ne peut lire saint Clément d'Alexandrie, Lucien, Martial, Athenée, Suidas, Giraldi &c., sans avoir le nom de *Philénis* en exécration. Si messieurs les Encyclopédistes avoient seulement ouvert les Dictionnaires de Gouldman, d'Etienne, d'Hoffman, &c. ils auroient trouvé le nom de *Philénis* suivi d'une épithète infame; & Diogene Laërce donne la même épithète à Nécidie, à Hérotie, & aux autres compagnes de Philénis. Epicure étoit aussi débauché que les femmes qu'il fréquentoit. » Quand je le voudrois, dit Plutarque, il me seroit impossible de passer par-dessus l'impudence & l'impertinence de cet homme, dont les appétits voluptueux requéroient des viandes exquises, des vins délicieux, des senteurs délicates, & par-dessus tout cela encore,

» des jeunes femmes, comme » une Léontium, une Boidion, » une Hédia, une Nicédion, » qu'il entretenoit & nourris- » soit ». On n'ose rapporter ce qu'ajoute Plutarque des affreux débordemens d'Epicure avec son familier Polienus & une courtisane native de la ville de Cysique (voyez Plutarque dans le traité *Qu'on ne peut vivre joyeusement selon Epicure*, traduit par Amyot, & l'article *Leontium* du Dictionnaire de Bayle). Epicure mourut à l'âge de 72 ans, l'an 270 avant J. C., d'une rétention d'urine, ou plutôt d'un accident occasionné par de longues & d'effrénées débauches. Gassendi a fait l'apologie de sa morale spéculative & de sa morale pratique, dans un *Recueil sur sa Vie & ses Ecrits*, La Haye, 1656, in-8°. M. l'abbé Barthelemy l'a bien réfuté dans sa *Morale d'Epicure tirée de ses propres écrits*, in-4°, 1758. Cumberland & Fabricius ont aussi rendu à ce patriarche des impies & des libertins, toute la justice qu'il mérite.

EPIMENIDE de Gnosse dans la Crete, passe pour le 7e sage de la Grece dans l'esprit de ceux qui ne mettent pas Péricandre de ce nombre. Il cultiva à la fois la poésie & la philosophie. Il faisoit accroire au peuple qu'il étoit en commerce avec les dieux. On l'appella à Athènes pour conjurer la peste, qu'il chassa avec des eaux lustrales, selon les uns; & selon d'autres, avec des eaux tirées des simples; ou plutôt qu'il ne chassa d'aucune façon, à ce que pensent les gens qui apprécient le mieux les merveilles de l'antiquité. On dit

E P I

27 ans idées de propriété exclusive
it étant n'entrent point dans le plan de
de per- l'intelligence suprême , elles
nt plus sont l'ouvrage des hommes. Il
Crete, concluoit delà qu'il falloit sup-
uvrages primer les loix & rétablir l'é-
s un âge tat d'égalité ; il concluoit en-
8 avant core que la communauté des
1 *Epître* femmes étoit le rétablissement
ou ce de l'ordre, comme la commu-

peuple par ses sermons, & l'édifia par ses austérités. Il le préserva de toutes les hérésies, & sur-tout de celles d'Arius & d'Apollinaire. Epiphane ne fut pas moins opposé à Origene, qu'il croyoit coupable des erreurs qu'on rencontre dans ses écrits. Il les anathématisa dans un concile en 401, & se joignit à Théodore, pour engager S. Jean-Chrysostome à souffrir à cette condamnation. Le saint patriarche l'ayant refusé, Epiphane vint en 403 à Constantinople, à la persuasion de Théophile d'Alexandrie, pour y faire exécuter le décret de son concile. Cette démarche étoit imprudente; celle d'ordonner un prêtre à Jerusalem sans le consentement de Jean, patriarche de cette ville, ne l'est peut-être pas moins. Le patriarche s'en plaignit amèrement, & S. Epiphane s'en excusa sur la nécessité des circonstances, sur le consentement présumé de Jean, sur ce qu'il avoit ignoré la défense que Jean avoit faite, enfin sur ce que le monastere où il avoit fait l'ordination, n'étoit point de la juridiction de l'évêque de Jerusalem (voyez le tom. 2 des Œuvres de S. Epiphane, p. 312, édition de Paris, 1622). Il ordonna aussi un diacre à Constantinople sans le consentement de S. Chrysostome. Le pape Urbain II l'excuse en ces termes en écrivant à Hugues, archevêque de Lyon : *Legimus S. Epiphanium episcopum, ex diœcesi S. Jo. Chrysostomi quosdam clericos ordinasse, quod sanctus vir omnino non fecisset, si ei detrimentum fore perpenderet.* Il l'excuse aussi sur sa

bonne foi, & sur l'utilité de cette ordination. S. Epiphane mourut en mer en retournant de Constantinople à l'isle de Chypre, en 403, âgé d'environ 80 ans; regardé comme un évêque charitable, zélé, pieux; mais peu politique, & se laissant quelquefois emporter trop loin par son zele. De tous les ouvrages qui nous restent de ce Pere, les plus connus sont : I. Son *Panarium*, c'est-à-dire, *l'Armoire aux remedes*. C'est une exposition des vérités principales de la Religion, & une réfutation des erreurs qu'on y a opposées. II. Son *Anchora*, ainsi appelé, parce qu'il le compare à l'ancre d'un vaisseau, & qu'il le composa pour fixer la foi des fideles & les affermir dans la saine doctrine. III. Son *Traité des Poids & des Mesures*, plein d'une profonde érudition. IV. Son livre *Des douze Pierres précieuses*, qui étoient sur le rational du grand-prêtre: ouvrage savant, traduit en latin, Rome, 1743, in-4°, par les soins & avec les notes de François Fogini. Tous ces écrits décelent une vaste lecture; mais S. Epiphane ne la puisoit pas toujours dans les bonnes sources. Il se trompe souvent sur des faits historiques importants; il adopte des fables & des bruits incertains. Son style, loin d'avoir l'élevation & la beauté de celui des autres Peres Grecs, des Chrysostome, des Basile, est dur, négligé, obscur, sans suite & sans liaison. S. Epiphane étoit un compilateur plutôt qu'un écrivain; mais la postérité ne lui doit pas moins de reconnaissance. Sans lui, nous n'au-

E P I

nsieurs
léfiat-
aninis
re édi-
ere est
rec &
de sa-
l. in-
the de

EPISCOPIUS, (Simon) né
à Amsterdam en 1583, profes-
seur en théologie à Leyde en
1613, se fit beaucoup d'enne-
mis, pour avoir pris le parti
des Arminiens contre les Go-
maristes. Ces deux sectes,
toutes deux enthousiastes & fac-
tieuses, divisoient alors la Hol-
lande. Episcopus plaida pour la

pliquent. C'étoit ouvrir la porte à toutes les erreurs. Cette opinion l'avoit fait soupçonner de Socinianisme, & il n'avoit pas détruit ces soupçons en publiant ses *Commentaires sur le Nouveau-Testament*. L'on sent assez, à travers ses équivoques, qu'il pensoit que JESUS-CHRIST n'étoit pas Dieu. *Du Calvinisme au Socinianisme*, dit sagement un théologien, *il n'y a qu'un pas* : & rarement même on s'arrête là (voyez LENTULUS, SERVET, &c.). Ses *Ouvrages de Théologie* ont été publiés à La Haye en 1678, 2 vol. in-fol. Episcopus étoit fort diffus, mais clair ; & très-empporté, quoiqu'apôtre du Tolérantisme. Il y a quelquefois plus de subtilité que de solidité dans ses raisonnemens. La *Vie* de ce sectaire est à la tête de ses *Œuvres*, publiées par Courcelles. Philippe de Limborch l'a aussi écrite en 1702, in-8°.

ERARD, (Claude) avocat au parlement de Paris, mort en 1700, à 54 ans, laissa des *Plaidoyers* imprimés en 1734, in-8°. Le plus célèbre est celui qu'il fit pour le duc de Mazarin, contre Hortense Mancini sa femme, qui l'avoit quitté pour passer en Angleterre.

ERASISTRATE, fameux médecin, petit-fils d'Aristote, découvrit, dit-on, par l'agitation du pouls d'Antiochus Soter, la passion que ce jeune prince avoit pour sa belle-mère, & prétendit l'en avoir guéri. Seleucus-Nicanor, son père, donna cent talens à Erasistrate pour cette guérison. Ce médecin désapprouvoit l'usage de la saignée,

des purgations & des remèdes violens. Il réduisoit la médecine à des choses très-simples, à la diète, aux tisannes, aux purgatifs doux. Galien nous a conservé le titre de plusieurs de ses ouvrages, dont les injures du tems ont privé la postérité.

ERASME, (Didier) *Desiderius Erasmus*, naquit à Rotterdam en 1467, du commerce illégitime d'un bourgeois de Gouda, nommé Pierre Gheeraeds, avec la fille d'un médecin. Il fut enfant de chœur jusqu'à l'âge de 9 ans, dans la cathédrale d'Utrecht. A 14 il perdit son père & sa mère ; à 17 il se fit chanoine régulier de S. Augustin à Steyn, près de Gouda ; à 25 il fut élevé au sacerdoce par l'évêque d'Utrecht. Sa pénétration étoit très-vive, & sa mémoire très-heureuse. Erasme voyagea pour perfectionner ses talens en France, en Angleterre, en Italie. Il séjourna près d'un an à Bologne, & y prit en 1506 le bonnet de docteur en théologie. Ce fut dans cette ville qu'ayant été pris pour chirurgien des pestiférés, à cause de son scapulaire blanc, il fut poursuivi à coups de pierres & courut risque de sa vie. Cet accident lui donna occasion d'écrire à Lambert Brunius, secrétaire de Jules II, pour demander la dispense de ses vœux : il l'obtint. De Bologne il passa à Venise, ensuite à Padoue, enfin à Rome, où ses ouvrages l'avoient annoncé avantageusement. Le pape, les cardinaux, en particulier celui de Médicis (depuis Léon X), le recherchèrent & l'applaudirent. Erasme auroit pu se faire un fort heureux &

ERA

e; mais ces, essayèrent en vain de l'at-
tis d'An- tirer auprès d'eux. Erasme,
pérer de ami de la liberté, autant qu'en-
ui firent nemi de la contrainte des cours,
ondres. n'accepta que la charge de con-
chance- seiller d'état, que Charles d'Au-
onna un triche (depuis empereur sous
Erasme le nom de Charles-Quint) lui
sans se donna. Cette place lui acquit
agréa- beaucoup de crédit, sans lui

ERA

laquelle on lit ces paroles :

*Desiderio Erasmo
Magno Scientiarum atque
Litteraturæ politioris
Vindici & instauratori.*

Pour faire cette statue, on fit fondre un magnifique Crucifix de bronze; ce qui donna lieu à Vondel, poète Hollandois, de faire une épigramme saillante sur le patriotisme des Roterdamois (voyez VONDEL). Il fut le plus bel-esprit & le savant le plus universel de son siècle. C'est à lui principalement qu'on doit la renaissance des belles-lettres, les premières éditions de plusieurs Peres de l'Eglise, la saine critique. Il ranima les illustres morts de l'antiquité, & inspira le goût de leurs écrits à son siècle. Il avoit formé son style sur eux. Le sien est pur, élégant, aisé, & quoiqu'un peu bigarré, il ne le cede en rien à celui des meilleurs écrivains de son siècle. On a reproché, non sans raison, à Erasme, une trop grande liberté sur les matières qui concernent la Religion. Il exerce souvent une critique mal fondée contre les saints Peres. Il se plaît à grossir les vices de son tems; jamais sa plume n'est plus féconde en satyres, que quand il parle des religieux & des ecclésiastiques; il se rend justice à lui-même lorsqu'il dit, Lib. 1, Epist. 11 : *Ut ingenuè, quod verum est, fatear, sum naturâ propensior ad jocos quàm fortassè deceat, & linguæ liberioris quàm nonnumquam expediat.* On peut voir sur ce point la Préface du P. Canisius sur les Epîtres de S. Jérôme, & l'Apparat Sacré du P. Possévin. Se fiant trop sur

ERA 703

ses propres lumières dans les matières de Religion, il s'est quelquefois écarté du vrai chemin. C'est pour cela que plusieurs de ses ouvrages ont été censurés par les facultés de théologie de Paris & de Louvain, & mis à l'Index du concile de Trente. *Damnatus in plerisque*, dit un auteur moderne, *suspectus in multis, cauti legendus in omnibus.* Il faut cependant avouer que quelques-uns ont poussé la critique trop loin contre Erasme. Il est certain qu'il a vécu & qu'il est mort dans le sein de l'Eglise Catholique, comme l'a montré Jacques Marfollier dans son *Apologie d'Erasme*, Paris, 1713 : ouvrage d'ailleurs trop favorable à Erasme, & contre lequel le P. Tournemine s'éleva avec force. Peu de jours avant sa mort, Erasme écrivit à Conrad Goclenius son intime ami, qu'il voudroit finir ses jours ailleurs qu'à Bâle, à raison des divisions que les nouvelles sectes avoient produites dans cette ville : *Ob dogmatum dissensionem malim alibi finire vitam.* Cet homme célèbre essuya plusieurs orages qu'il ne supporta pas avec trop de patience. Naturellement sensible à l'éloge & à la critique, il traitoit ses adversaires avec dédain & avec aigreur. Il eut toute sa vie une passion extrême pour l'étude; il préféra ses livres à tout, aux dignités & aux richesses. Il étoit ennemi du luxe, sobre, sincère, ennemi de la flatterie, bon ami & content dans ses amitiés; en un mot, il n'étoit pas moins aimable homme, qu'homme savant. Toutes ses Œuvres furent recueillies à Bâle par le célèbre

E R A .

19 vol. tous ces différens ouvrages,
 ; & le 4e en 11 vol. in-fol., à Leyde,
 ment aux chez Vander-Aa, 1703. L'*E-*
 ure, de *loge de la Folie* a été imprimé
 losophie. séparément, *cum notis vario-*
rum, 1676, in-8°; & à Paris,
de la Folie Barbou, 1765, in-12. On en
 eux pro- a une assez mauvaise traduction
 plus ré- françoise, Amsterdam, 1728,
 est une in-8°; Paris, 1741, in-8° &
 ontre les

lui : I. Divers Ouvrages de médecine, principalement contre Paracelse, ainsi qu'une *Vie* de ce philosophe, médecin & charlatan; on y voit qu'il se méloit de magie, & que le diable lui rendoit des visites; Bâle, 1572, in-4°. II. Des Theses qui ont fait beaucoup de bruit dans le tems; Zurich, 1595, in-4°. III. *Opuscula*, 1590, in-fol. IV. *Conflia*, Francfort, 1598, in-fol. V. *De auro potabili*, in-8°. VI. *De Putredine*, in-8°. VII. *De Theriaca*, Lyon, 1606, in-4°. VIII. *De Lamiis seu Strigibus*, Bâle, 1577, in-8°. IX. Des Theses contre l'excommunication, & l'autorité des consistoires, Amsterdam, 1649, in-8°. Il paroît que l'auteur étoit dans le cas de les craindre. Le médecin étoit préférable chez lui au controversiste; mais ni l'un ni l'autre ne méritoient le premier rang.

ERATO, l'une des neuf Muses, préside aux poésies lyriques. On la représente sous la figure d'une jeune fille enjouée, couronnée de myrtes & de roses, tenant d'une main une lyre, un archet de l'autre, & ayant à côté d'elle un petit Cupidon ailé, avec son arc & son carquois.

ERATOSTHENE, Grec Cyrenéen, bibliothécaire d'Alexandrie, mort 196 ans avant J. C., cultiva à la fois la poésie, la grammaire, la philosophie, les mathématiques, & excella dans le premier & le dernier genre. On lui donna le nom de *Cosmographe*, d'*Arpenteur de l'Univers*, de *second Platon*. Il trouva, dit-on, le premier la maniere de mesurer la gran-

Tome III.

deur de la circonférence de la terre, qu'on n'a pu cependant encore perfectionner jusqu'à s'assurer d'un calcul précis; & s'il est vrai que la terre n'a point une figure parfaitement régulière, il n'y en aura jamais (voyez CONDAMINE). Il forma le premier observatoire, & observa l'obliquité de l'écliptique. Il trouva encore une méthode pour connoître les nombres premiers, c'est-à-dire les nombres qui n'ont point de mesure commune entr'eux. Elle consiste à donner l'exclusion aux nombres qui n'ont point cette propriété. On la nomma *le crible d'Eratosthene*. Ce philosophe composa aussi un traité pour perfectionner l'analyse, & il résolut le problème de la duplication du cube, par le moyen d'un instrument composé de plusieurs planchettes mobiles. Parvenu à l'âge de 80 ans & accablé d'infirmités, il se laissa mourir de faim. Le peu qui nous reste des ouvrages d'Eratosthene, a été imprimé à Oxford, en 1672, 1 vol. in-8°. On en a deux autres éditions dans l'*Uranologia* du P. Petau, 1630; & à Amsterdam, dans le même format, 1703.

ERATOSTRATE, voyez EROSTRATE.

ERCHEMBERT, Lombard, vivoit dans le 9^e siècle. Il porta les armes dès sa première jeunesse, & fut prisonnier de guerre. Il se retira au Mont-Cassin, où il embrassa la règle de S. Benoit à l'âge d'environ 25 ans. On lui donna le gouvernement d'un monastere voisin; mais il y fut exposé à tant de traverses, qu'il se vit encore

Y y

E R C

r. Ce fut guerre qui fait le sujet de son
raite qu'il Poème de l'*Araucans*, ainsi ap-
it depuis pélé du nom de la contrée.
, à l'*Hif-* On y remarque des pensées
par Paul neuves & hardies. Le poète-
Supplé- conquérant a mis beaucoup de
vine & de chaleur dans ses batailles. La
ont-Cassin feu de la plus belle poésie
Arabes éclaire dans quelques endroits.
lui attri- Les descriptions sont riches.

E R E

d'adresse, qu'Alcon son fils étant entouré d'un dragon, il perça le monstre d'un coup de fleche sans blesser son enfant.

ERECTHÉE, roi d'Athènes, succéda à Pandion son pere vers l'an 1400 avant J. C. Il partagea tous les habitans de son royaume en quatre classes (c'est-à-dire, en guerriers, artisans, laboureurs & pâtres), pour éviter la confusion qui pouvoit naitre du mélange des conditions. Il fut pere de Cecrops, 2^e du nom, qui, après avoir été détrôné par ses neveux, se retira chez Pylas son beau-pere, roi de Mégare. Ce prince régna 50 ans. Après sa mort, il fut placé au rang des dieux, & on lui érigea un temple à Athenes. C'est sous son regne que les Marbres d'Arundel placent l'enlèvement de Proserpine, & l'institution des Mysteres Eleusiniens; ce qui n'empêche pas que son regne n'appartienne à l'histoire des tems fabuleux.

ERENNIEN, voyez **HERENNIEN**.

ERESICTHON ou **ERISICTHON**, Thessalien, fils de Triopas. Ceres, pour le punir d'avoir osé abattre une forêt qui lui étoit consacrée, lui envoya une faim si horrible, qu'il consuma tout son bien, sans pouvoir la satisfaire. Réduit à la dernière misere, il vendit sa propre fille, nommée Métra. Neptune qui avoit aimé cette fille, lui ayant accordé le pouvoir de se changer en ce qu'elle voudroit, elle échappa à son maitre sous la forme d'un pêcheur. Rendue à sa figure naturelle, son pere la vendit successivement à plu-

E R G 707

sieurs maitres. Elle n'étoit pas plutôt livrée à ceux qui l'avoient achetée, qu'elle se déroboit à eux en se changeant à chaque vente, en bœuf, en cerf, en oiseau, ou autrement. Malgré cette ressource pour avoir de l'argent, elle ne put jamais rassasier la faim de son pere, qui mourut enfin misérablement en dévorant ses propres membres.

ERGINUS, roi d'Orchomene après son pere Clymenus, fut en guerre avec Hercule, qui le vainquit, le tua & pilla ses états. Pindare fait un éloge magnifique d'Erginus dans une des Odes.

ERIC IX, (S.) fils de Jeswar, fut élu par les Suédois pour être leur roi l'an 1150, mais en même tems les Goths éleverent sur le trône Charles, fils de Suercher. Cette double élection occasionna de grands débats. Enfin les deux partis convinrent qu'Eric régneroit seul sur les Goths & les Suédois, qui ne seroient plus qu'une même nation, que Charles lui succéderoit après sa mort. Eric, attaqué par les Finlandois, en 1154, gagna sur eux une bataille qui le rendit maitre de leur pays. Ils étoient idolâtres. Eric leur envoya des missionnaires, à la tête desquels il mit S. Henri, archevêque d'Upsal, dont le siege avoit été érigé en métropole, l'an 1148, par le pape Eugene III. Ce prélat gagna la couronne du martyre dans sa mission l'an 1157. Eric s'appliquoit en même tems à policer ses états par de bonnes loix. On a de lui un code qui porte son nom. Le zele de ce prince pour le

E R I

lui firent confinerent le 17 mai comme a donné n Schef- ; Stock- Suede, Nor-	& à le tenir pendant 5 ans dans une dure prison. Ce prince in- fortuné, ayant obtenu sa li- berté, excita une révolte. Il assiégea Eric dans Stockholm, le prit, & l'obligea de renon- cer à la couronne en 1568. Le monarque détrôné fut en- fermé à son tour; & trainé de prison en prison: il fut enfin
--	---



ERI

tout le butin qu'Eric avoit fait.

ERICTHONIUS, fils de Vulcain & de la Terre, fut le 4^e roi d'Athenes. Après sa naissance, Minerve l'enferma dans un panier, qu'elle donna à garder aux filles de Cecrops, Aglaure, Herse & Pandrose, avec défense de l'ouvrir; mais Aglaure & Herse n'eurent aucun égard à la défense. Minerve les punit de leur curiosité, en leur inspirant une telle fureur, qu'elles se précipiterent. Ericthonius devenu grand, & se trouvant les jambes si tortues qu'il n'oisoit paroître en public, inventa les chars. Il se servit si utilement de cette nouvelle invention, où la moitié de son corps étoit cachée, qu'après sa mort il fut placé parmi les constellations, sous le nom du Chartier ou Bootès. Il succéda à Amphycion vers 1513 avant J. C., régna 50 ans. Il institua les jeux Panathénaiques en l'honneur de Minerve.

ERIGENE, voyez SCOT.

ERIGONE, fille d'Icare, se pendit à un arbre, lorsqu'elle fut la mort de son pere, que Mœra, chienne d'Icare, lui apprit en allant aboyer continuellement sur le tombeau de son maître. Elle fut aimée de Bacchus, qui pour la séduire se transforma en grappe de raisin. Les poètes ont feint qu'elle fut changée en cette constellation qu'on appelle la *Vierge*.

ERINNE, dame Grecque, contemporaine de Sapho, composa des poésies, dont on possède quelques fragmens dans le *Carmica Novem Poët. Famina-*

ERI 709

rum, Anvers, 1568, in-8°. On en trouve des imitations en vers françois dans le *Parnasse des Dames*, de M. Sauvigny.

ERIOCH ou **ARIOCH**, roi des Eliciens ou Elyméens, le même que le roi d'Elassar, qui accompagna Chodorlahomor, lorsque ce prince vint châtier les souverains de Sodôme & de Gomorrhé. Ses états étoient entre le Tigre & l'Euphrate. Ce fut sur ces terres que se donna cette sanglante bataille entre Arphaxad, roi de Médie, & Nabuchodonosor, roi des Chaldéens, où le premier fut tué.

ERITHRÆUS, (Janus Niti-
tius) voyez ROSST.

ERIZZO, (Paul) d'une des plus anciennes familles de Venise, se signala en 1469 par la défense de Négrepont, dont il étoit gouverneur. Après avoir fait une vigoureuse résistance, il se rendit aux Turcs, sous promesse qu'on lui conserveroit la vie. Mahomet II, sans avoir aucun égard à la capitulation, le fit scier en deux, & trancha lui-même la tête à Anne, fille de cet illustre malheureux, parce qu'elle n'avoit pas voulu descendre à ses desirs.

ERIZZO, (Sébastien) noble Vénitien, mort en 1585, se fit un nom par plusieurs ouvrages de littérature. Il s'adonna aussi à la science numismatique, & a laissé un *Traité* en italien sur les Médailles : la meilleure édition de cet ouvrage assez estimé, est celle de Venise, in-4°, dont les exemplaires pour la plupart sont sans date, mais dont quelques-uns portent celle de 1571. On a

E R N

ouvelles l'ennui de plus d'un lecteur.
 1567, — Il ne faut pas le confondre
ia in- avec Rodolphe-Louis d'ER-
de gli LACH, membre du conseil sou-
 n-4°. verain de Berne, dont il a paru
 bach, en 1789 un prétendu *Code du*
 05, a *bonheur*, 6 vol. in-8°, fruit de
 sique l'impiété & d'une verbiageuse
 , dont déraison.
 a pen- ERNECOURT, voy. BAL-

E R O

Histoire des guerres de Flandre, où il parle de Maurice de Nassau dans le plus grand détail, ne dit pas un mot de la prétendue conspiration. Les compilateurs du Moréri de Paris, 1759, qui rapportent cette fable, la réfutent en même tems par le portrait qu'ils font d'Ernest. » C'étoit, disent-ils, un prince » paisible, doux, civil & de » bon cœur. Si ses vertus n'é- » toient point éclatantes, on » peut du moins dire qu'il n'a- » voit point de vices «. Il mourut le 20 février 1595, ayant à peine gouverné les Pays-Bas l'espace d'un an.

EROPÉ, femme d'Atrée, succomba aux sollicitations de Thyeste. Elle en eut deux enfans, qu'Atrée fit manger dans un festin à leur propre pere.

EROPÉ, (*Æropus*) fils de Philippe I, roi de Macédoine, monta sur le trône étant encore enfant. Les Illyriens, voulant profiter de cette minorité, attaquèrent & défirent les Macédoniens; mais ceux-ci ayant porté le jeune roi à la tête de l'armée, ce spectacle ranima tellement les soldats, qu'ils vainquirent à leur tour, vers l'an 598 avant J. C. Ce prince régna environ 35 ans, avec assez de gloire.

EROS, affranchi de Marc-Antoine le triumvir: voyez cet article.

EROSTRATE ou ERATOSTRATE, homme obscur d'Ephèse, voulant rendre son nom célèbre à la postérité, brûla le temple de Diane, l'une des sept merveilles du monde, l'an 356 avant J. C. Les Ephésiens firent une loi qui défendoit de prononcer son nom. Cette loi

E R P 711

singulière, loin de produire un tel effet, servit l'intention du scélérat: ce fut un moyen de répandre & de perpétuer sa mémoire: mais il n'y gagna rien, car elle n'existe que pour être un objet d'exécration.

ERPENIUS ou D'ERP; (Thomas) né à Gorcum en Hollande l'an 1584, s'appliqua à l'étude des langues orientales à la persuasion de Scaliger; parcourut une grande partie de l'Europe, s'arrêta long-tems à Venise, parce qu'il y trouva plusieurs Juifs & quelques Mahométans qui l'aiderent dans l'étude qu'il y fit des langues arabe, perse, turque & éthiopienne. De retour dans son pays en 1613, il fut fait professeur des langues orientales à Leyde, où il mourut en 1624. Il laissa plusieurs ouvrages sur l'arabe, sur l'hébreu &c., dans lesquels on remarque une profonde connoissance de ces langues. Les principaux sont: I. *Grammaire Arabe*, Leyde, 1636, 1656, 1748, in-4°, estimée. II. *Grammaire Hébraïque*, Leyde, 1659. III. *Grammaire Syriaque & Chaldaique*, Leyde, 1659. IV. *Grammaire Grecque*, Leyde, 1662. V. *Psalterium Davidicum Syriacum cum versione latina*. VI. *Historia Saracenicæ Georgii Elmactini cum versione latina*, Leyde, 1622, in-fol.; édition enrichie de cartes géographiques & généalogiques. VII. *Locmani fabulæ & Arabum adagia cum interpretatione latina & notis*, Amsterdam, 1656, in-4°. C'étoit un homme laborieux, d'un esprit vif, d'une mémoire étendue, attaché à ses livres & à sa patrie, qui refusa toutes les offres qu'on lui fit, pour l'atti-

E R Y

Angle- m. 5. and de quit à s avoir études sature, ons de De re- at suc- de Pé- adreſſoit ſes Mémoires ; une partie des écrivains de France , d'Angleterre , d'Italie &c. , lui faiſoient hommage de leurs écrits. Ses ancêtres lui avoient laiffé une bibliothèque choiſie & nombreuſe , qu'il augmenta de 15000 volumes & de 1000 manuſcrits. Sa carrière littéraire a été remplie par plus de cent ouvrages différens. Les plus

E S A

ESAU, fils d'Isaac & de Rebecca, né l'an 1836 avant J. C., vendit à Jacob, son frere jumeau, son droit d'ainesse, à 40 ans, & se maria à des Chanéennes contre la volonté de son pere. Ce respectable vieillard lui ayant ordonné d'aller à la chasse pour lui apporter de quoi manger, lui promit sa bénédiction; mais Jacob la reçut à sa place, par l'adresse de sa mere (voyez REBECCA). Les deux freres furent dès-lors brouillés; mais ils se reconcilierent ensuite. Jacob se retira chez son oncle Laban. Esau mourut à Seir en Idumée, l'an 1710 avant J. C., âgé de 127 ans, laissant une posterité très-nombreuse.

ESCALE, (Mastin de l') d'une famille que Villani fait descendre d'un faiseur d'échelles nommé Jacques Fico, fut élu en 1259 podestat de Vérone, où ses parens tenoient un rang distingué. On lui donna ensuite le titre de capitaine perpétuel, & il fut dès-lors comme souverain. Mais quoiqu'il gouvernât ce petit état avec beaucoup de prudence, son grand pouvoir souleva contre lui les plus riches habitans. Il fut assassiné en 1273. Ses descendans conserverent & augmentèrent même l'autorité qu'il avoit acquise dans Vérone. Mastin III de l'Escale, génie remuant & ambitieux, ajouta non-seulement Vicence & Bresse à son domaine de Vérone; il dépouilla encore les Carrare de Padoue, dont il fit Albert son frere gouverneur. Celui-ci, livré à la débauche, vexa ses sujets, & enleva la femme d'un des Carrare dépossédés, qui sachant

E S C 713

diffimuler à propos, flatterent l'orgueil des deux freres. Mastin, le plus entreprenant des deux, ne tarda pas de s'attirer la haine des Vénitiens, en faisant faire du sel dans les Lagunes. Ces républicains, jaloux de ce droit qu'ils vouloient rendre exclusif, firent la guerre aux l'Escale, rendirent Padoue aux Carrare, s'emparerent de la Marche-Trévisane, & enfermerent Mastin en 1339 dans son petit état de Vérone & de Vicence. Ce tyran subalterne avoit commis, dans le cours de la guerre, des cruautés inouies. Barthélemi de l'Escale, évêque de Vérone, ayant été soupçonné de vouloir livrer cette ville aux Vénitiens, Mastin son cousin le tua sur la porte de son palais épiscopal le 28 août 1338. Le pape ayant appris ce meurtre, soumit à une pénitence publique Mastin, qui après l'avoir subie, jouit paisiblement du Véronois. Mais en 1387 il fut enlevé à sa famille. Antoine de l'Escale, homme courageux, mais cruel, souillé du meurtre de son frere Barthélemi, se liga avec les Vénitiens pour faire la guerre aux Carrare. Son bonheur & ses succès alarmerent le duc de Milan, qui s'empara en 1387 de Vérone & de Vicence. Antoine, réduit à l'état de simple particulier, obtint un asile & le titre de noble à Venise. Mastin III avoit eu un fils appelé Can le Grand, & ce fils, un bâtard nommé Guillaume, héritier de sa valeur & de son ambition. Celui-ci, secondé par François Carrare, seigneur de Padoue, se remit en possession de Vérone & de Vicence en

E S C

mmen- le chasserent de leur troupe.
isque le Ces deux récits sont fort diffé-
oit aidé rens ; si celui de Démosthènes
de ses est faux, il sert à prouver que,
pendant dans tous les tems, les gens-
qu'il lui de-lettres ont été jaloux les uns
te de lui des autres ; & que cette ja-
. Cette lousie a produit, dans les siècles
inutile. passés comme dans le siècle
ronois, présent, des injures & des per-
spectives.

Démôsthènes au contraire, précis, mâle, nerveux, plus occupé des choses que des mots, les étonnoit par un air de grandeur, & les terrassoit par un ton de force & de véhémence. Le premier avoit plus d'esprit, le second plus de génie. Les *Harangues* d'Eschine ont été recueillies avec celles de Lyfias, d'Andocides, d'Isée, de Dinarque, d'Antiphon, de Lycurque, &c. par les Aldes, 3 vol. in-fol. 1513 : l'abbé Auger a donné une *Traduction* d'Eschine avec celle de Démôsthènes, Paris, 1777, 5 vol. in-8°.

ESCHINE, philosophe Grec. On ignore le tems auquel il vivoit. Nous avons de lui des *Dialogues* avec les notes de le Clerc, Amsterdam, 1711, in-8°, qui se joignent aux auteurs *cum notis variorum*.

ESCHYLE, né à Athenes d'une des plus illustres familles de l'Attique, signala son courage aux journées de Marathon, de Salamine & de Platée; mais il est moins célèbre par ses combats, que par ses Poésies dramatiques. Il perfectionna la tragédie grecque, que Thespis avoit inventée. Il donna aux acteurs un masque, un habit plus décent, une chaussure plus haute, appelée *cothurne*, & les fit paroître sur des planches rassemblées pour en former un théâtre. Auparavant ils jouoient sur un tombereau ambulant, comme quelques-uns de nos comédiens de campagne. Eschyle régna sur le théâtre, jusqu'à ce que Sophocle lui disputa le prix & l'emporta. Ce vieillard ne put soutenir l'affront d'avoir été vaincu par un jeune-homme. Il se retira à la cour d'Hiéron,

roi de Syracuse, le plus ardent protecteur qu'eussent alors les lettres. On raconte qu'il perdit la vie par un accident très-singulier. Un jour qu'il dormoit, dit-on, à la campagne, un aigle laissa tomber une tortue sur sa tête chauve, qu'il prenoit pour la pointe d'un rocher. Le poète mourut du coup vers l'an 477 avant J. C. Il paroît que l'aigle a la vue trop perçante, pour ne pas distinguer la tête d'un homme, de la pointe d'un rocher. Cependant les historiens se plaisent à répéter cette catastrophe singulière. On ajoute qu'un astrologue avoit prédit à Eschyle, qu'il mourroit de la chute d'une maison, & que pour cela il se tenoit presque toujours en rase campagne. De 90 Picces qu'Eschyle avoit composées, il ne nous en reste plus que sept. Ce poète a de l'élevation & de l'énergie; mais elle dégénere souvent en enflure & en rudesse. Ses tableaux offrent de trop grands traits, des images gigantesques & épouvantables; ses fictions sont hors de la nature, ses personnages monstrueux. Il écrivoit en énergu-mene, & pour tout dire, en homme ivre. La représentation de ses *Eumenides* étoit si terrible, que l'effroi & le tumulte qu'elle causa, fit écraser des enfans & blesser des femmes enceintes. Les meilleures éditions de ces Pièces sont: celles de Henri Etienne, 1557, in-4°, & de Londres, in-fol., 1663, par Stanley, avec des scholies grecques, une version latine & des commentaires pleins d'érudition. Celle de Paw, La Haye, 1745, 2 vol. in-4°, est moins

E S C

de Glas-
8°, est
auté de
mprimé
se, élé-
1770,
le Pom-
télemi)
né à

croire que ces sortes d'ouvra-
ges, quoique certainement re-
préhensibles, aient fait autant
de mal que quelques zélateurs
l'ont prétendu. Ce ne sont que
les savans ou les gens confi-
ciencieux qui les lisent; les
hommes dissipés ou libertins
ne s'en occupent point. » Je n'ai
» connu aucun homme de mau-

archevêque de Bourdeaux, mérita la pourpre par les services que sa famille avoit rendus à Henri IV, & sur-tout par ses vertus & sa piété. Léon XI, Paul V, Clément VIII, Grégoire XV, Urbain VIII, lui donnerent des marques distinguées de leur amitié & de leur estime, dans les différens voyages qu'il fit à Rome. Le cardinal de Sourdis convoqua en 1624, un concile provincial. Les ordonnances & les actes de ce synode, sont un témoignage du zèle dont il étoit animé pour la discipline ecclésiastique. Il mourut en 1628, à 53 ans.

ESCOUBLEAU, (Henri d') frere du précédent, son successeur dans l'archevêché de Bourdeaux, avoit moins de goût pour les vertus épiscopales, que pour la vie de courtisan & de guerrier. Il suivit Louis XIII au siege de la Rochelle, & le comte d'Harcourt à celui des isles de Lérins qu'il reprit sur les Espagnols. Ce prélat étoit d'un caractère hautain & impérieux. Le duc d'Epernon, gouverneur de Guienne, homme aussi fier que l'archevêque de Bourdeaux, eut un différend très-vif avec lui. Le duc s'emporta jusqu'à le frapper. Le cardinal de Richelieu, ennemi de d'Epernon, prit cette affaire fort à cœur; mais Cospean, évêque de Lisieux, ramena l'esprit du cardinal, en lui disant : » Monseigneur, si » le diable étoit capable de » faire à Dieu les satisfactions » que le duc d'Epernon offre » à l'archevêque de Bour- » deaux, Dieu lui feroit miséricorde ». Ce différend fut

terminé bientôt après, mais d'une maniere bien humiliante pour l'orgueilleux d'Epernon; qui fut obligé d'écrire la lettre la plus soumise à l'archevêque, & de se mettre à genoux devant lui pour écouter avec respect la réprimande sévère qu'il lui fit avant de lever l'excommunication. Sourdis mourut en 1645, après avoir donné plusieurs scenes odieuses ou ridicules.

ESCALAPE, fils d'Apollon & de la nymphe Coronis, élève du centaure Chiron, qui lui apprit tous les secrets de la médecine. Il y fit de si grands progrès, que dans la suite il fut honoré comme le dieu de l'art médical. Jupiter irrité contre lui de ce qu'il avoit rendu la vie au malheureux Hippolyte par la force de ses remèdes, le foudroya. Apollon pleura amèrement la perte de son fils; Jupiter, pour consoler le pere, plaça Esculape dans le ciel, où il forme la constellation du Serpentaire. Les plus habiles médecins de l'antiquité ont passé pour les fils d'Esculape. Ce dieu fut principalement honoré à Epidauré, ville du Péloponèse, où on lui éleva un temple magnifique. Il en avoit aussi un fort célèbre à Rome. Il y étoit représenté sur un trône, un bâton d'une main, & l'autre appuyée sur la tête d'un serpent, avec un chien à ses pieds.

ESDRAS, fils de Saraïas, souverain pontife, que Nabuchodonosor fit mourir, exerça la grande-prêtrise pendant la captivité de Babylone. Son crédit auprès d'Artaxercès Longue-main, fut utile à sa nation.

E S O

erusalem Le 1^{er} est constamment d'Es-
Juifs. Il dras, qui y parle souvent en
présens première personne. Il contient
on avoit l'histoire de la délivrance des
sous Zo- Juifs, sortis de la captivité de
proposoit Babylone, depuis la 1^{re} année
erusalem de la monarchie de Cyrus,
il y ré- jusqu'à la 20^e du regne d'Ar-
Il prof- taxercès Longue-main, durant
tages des l'espace de 82 ans. Le second.

E S O

& aux êtres inanimés, pour enseigner la vertu aux hommes, & les corriger de leurs vices & de leurs ridicules. Il se mit à composer des *Apologues*, qui, sous le masque de l'allégorie, & sous les agréments de la fable, cachotent des moralités utiles & des leçons importantes. Le bruit de sa sagesse se répandit dans la Grèce & dans les pays circonvoisins. Crœsus, roi de Lydie, l'appella à sa cour, & se l'attacha par des bienfaits pour le reste de sa vie. Esope s'y trouva avec Solon, n'y brilla pas moins que lui, & y plut davantage. Mais tous ces faits sont très-incertains. L'existence même d'Esope est révoquée en doute par des savans qui pensent que c'est un personnage imaginaire, fabriqué par les Grecs sur celui de Locman. Et c'est peut-être pour cela que les Grecs le font voyager en Perse & en Egypte, pour lui donner un air asiatique, & expliquer ce qui, sans cette précaution, ne paroitroit pas lui convenir. Il est certain encore que Planudes, moine Grec, auquel on doit les *Fables* d'Esope, telles que nous les avons, a entassé, sous le nom du fabuliste Phrygien, beaucoup d'apologues plus anciens ou plus modernes que les siens. Enfin jusqu'aux disputes qui se sont élevées sur sa figure, sur sa bosse &c., tout contribue à répandre des doutes sur son existence (voyez **LOCMAN**, **PLANUDES**, **SALOMON**). Les meilleures éditions des *Fables* d'Esope sont celles de Plantin, 1565, in-16; des Aldes, avec d'autres fabulistes, 1505, in-fol. & d'Oxford, 1718, in-8°.

E S O 719

ESOPUS, (Clodius) comédien célèbre, vers l'an 84 avant J. C. Roscius & lui ont été les meilleurs acteurs qu'on ait vus à Rome. Esope excelloit dans le tragique, & Roscius dans le comique. Cicéron prit des leçons de déclamation de l'un & de l'autre. Esope étoit d'une prodigalité si excessive, qu'il fit servir dans un repas, au rapport de Pline, un plat de terre qui coûtoit dix mille francs. Il n'étoit rempli que d'oiseaux qui avoient appris à chanter & à parler, & qu'on avoit payés chacun sur le pied de 600 livres. Esope, malgré ses grandes dépenses, laissa un héritage qui valoit près de deux millions. Son fils, avec moins de talens, ne fut pas moins prodigue : on assure qu'il fit boire une fois à ses convives des perles distillées. Ces richesses énormes des histrions prouvent bien à quel point de fureur le mimisme, cause & mesure de la corruption des peuples, étoit parvenu chez celui de Rome (voyez **BARON**, **GARRICK**, **ROSCIUS**). » Les Grecs, dit d'Alembert, considéroient Esope, par la même raison qu'ils admiroient Euripide & Sophocle. Les Grecs, ainsi que les Romains, mettoient entre les histrions & les hommes de génie un espace immense ; mais ils payoient ceux-là comme tous les instrumens de luxe & de plaisir. On voit ici en passant, que d'Alembert croyoit qu'Esope étoit un comédien Grec. L'érudition de cet encyclopédiste & de ses collègues est sujette à de plaisantes bévues. Voyez **PANNONIUS**.

E S P

Jean-Jo-
 uguer ,
 apothé-
 rde , en
 ans , il
 armes ,
 n 1734 ,
 , & fut
 dans les
 Ce fut

ESPAGNANDEL , (Mat-
 thieu l') sculpteur célèbre, flo-
 rissoit à la fin du dix-septieme
 siecle. Quoique protestant, il
 embellit diverses églises de
 Paris. On cite entr'autres le
 rétable de l'autel des Pré-
 montrés, & celui de la cha-
 pelle de la grand'salle du pa-
 lais. Le parc de Versailles lui

ESPAGNE, (le cardinal d') voyez MENDOZA (Pierre-Gonzalez).

ESPAGNE, (Jean d') natif du Dauphiné, ministre de l'église Françoisé de Londres au dix-septieme siecle, a composé divers *Opuscules*, publiés en 1670 & 1674, La Haye, 2 vol. in-12. On y voit une critique de la Bible de Geneve & de la Version anglicane. On cite principalement celui qui a pour titre : *Erreurs populaires sur les points généraux qui concernent l'intelligence de La Religion*. Ce ministre n'y a pas épargné le *Catéchisme* de Calvin.

ESPAGNET, (Jean d') président au parlement de Bordeaux, distingué par ses lumieres & ses vertus, est auteur d'un *Enchiridion Physicæ restituta*, imprimé à Paris en 1623, in-8°, & traduit en françois sous ce titre : *La Philosophie des Anciens, rétablie en sa pureté*, 1631, in-8°. Le nom de l'auteur est désigné par ces mots : *Spes mea est in Agno*. On y trouve un traité de la pierre philosophale, intitulé : *Arca-num Hermeticæ Philosophiæ*. Ce savant publia encore en 1616 un vieux manuscrit in-8°, intitulé : *Roxier des Guerres*, qu'il accompagna d'un *Traité sur l'institution d'un jeune Prince*. Il croyoit que ce manuscrit n'avoit pas encore vu le jour ; mais il y en avoit une édition dès l'an 1523, in fol. Le public fit un accueil favorable à ces différens ouvrages.

ESPAGNOLET, (Joseph Ribera, dit l') peintre, naquit en 1580 à Xativa, dans le royaume de Valence en Espagne. Il étudia la maniere de

Michel-Ange de Caravage, qu'il surpassa dans la correction du dessin ; mais son pinceau étoit moins moëlleux. Les sujets terribles & pleins d'horreur, étoient ceux qu'il rendoit avec le plus de vérité ; mais peut-être avec trop de férocité. Son goût, n'étoit ni noble, ni gracieux. Il mettoit beaucoup d'expression dans ses têtes. L'Espagnolet, né dans la pauvreté, y vécut long-tems ; un cardinal l'en tira & le logea dans son palais. Ce changement de fortune l'ayant rendu paresseux, il rentra dans sa misere pour reprendre le goût du travail. Naples, où il se fixa, le regardoit comme son premier peintre. Il obtint un appartement dans le palais du vice-roi, & mourut dans cette ville en 1656, laissant de grands biens & de beaux tableaux. Le pape l'avoit fait chevalier de Christ. Ses principaux ouvrages sont à Naples & à l'Escorial en Espagne. Ce peintre a gravé à l'eau-forte, & on a gravé d'après lui.

ESPARRON, (Charles d'Arcussia, vicomte d') s'occupa de la fauconnerie vers le milieu du seizieme siecle. Il fit part au public de ses amusemens, dans un *Traité assez estimé*, in-4°, Rouen, 1644.

ESPEISSES, voyez DESPEISSES & BAUVES.

ESPEN, (Zeger-Bernard Van-) né à Louvain en 1646, docteur en droit en 1675, remplit avec beaucoup de succès une chaire du college du pape Adrien VI. Son association aux ennemis de l'Eglise, ses sentimens sur le *Formulaire* & la bulle *Unigenitus*, l'apologi- qu'il fit du sacre de Steenovén,

E S P

d'U- généralement adoptées par l'Eglise
erniers moderne (voyez FLEURY, MO-
eût pu RIN Jean, THOMASSIN). On
e retira a donné à Paris, sous le nom
rsfort, de Louvain, en 1753, un Re-
an-Es- cueil de tous les Ouvrages de
un des Van-Esper, en 4 vol. in-fol.
de ce Cette édition, enrichie des
lus re- observations de Gibert sur le

françois aimoit mieux le séjour de Paris. Il revint dans cette ville, & parut avec éclat aux états d'Orléans en 1560, & au colloque de Poissy en 1561. Il mourut de la pierre en 1571. C'étoit un des docteurs les plus judicieux & les plus modérés de son tems. Ennemi des voies violentes, il n'en étoit pas moins fortement attaché aux moyens de maintenir & de répandre la foi catholique. Il étoit très-versé dans les sciences ecclésiastiques & profanes. Les ouvrages que nous avons de lui, sont presque tous écrits en latin, avec une dignité & une noblesse, que les théologiens de son tems ne connoissoient presque pas. Il se sent pourtant de l'école, suivant Richard Simon, qui rabaisse un peu le savoir de d'Espence. On a de lui : I. Un *Traité des Mariages clandestins*; il y soutient que les fils de famille ne peuvent valablement contracter des mariages, sans le consentement de leurs parens : question qui, étant aujourd'hui fort agitée, demande que nous nous y arrêtions un moment. On ne peut douter qu'il n'y ait eu autrefois une loi ecclésiastique qui annulle ces mariages. Un passage de S. Basile (*Epist. ad Amphil.*) ne laisse aucun doute là-dessus. Les Peres du concile de Cologne de l'an 1536, souhaitoient qu'on renouvelât, dans un concile général, le canon *Aliter*, que Gratien rapporte comme fait par le pape Évariste, contre les mariages que les enfans contractent malgré leurs parens : *Optamus ut canon Evaristi pontificis concilio generali renovetur, tollanturque illa*

clandestina matrimonia, qua invitis parentibus & propinquis, veneris potius quam Dei causâ, contrahuntur. Interea verò donec Ecclesia de hoc prospiciat, si non irrita, prohibita saltem sint, & excommunicationi contrahentes, & qui his ope & consilio adsuerint, subjaceant (Conc. Coloniens. anno 1536). On voit par-là que la loi a existé, & qu'elle est tombée en désuétude. Il est cependant des auteurs, tels que Juennin & d'Espence (dont il s'agit dans cet article), qui prétendent qu'elle existe encore en France. Mais il est difficile d'accorder cette opinion avec le concile de Trente, avec la déclaration de Louis XIII, qui assura au clergé que tous les réglemens, touchant cette matière, ne regardoient que les effets civils, nullement la validité du mariage. Les plus habiles juristes françois, Bochel, Blondeau, &c. sont de ce sentiment, que Benoit XIV (*de Syn. dioces., lib. 9.*) établit d'une manière très-solide. Cependant pour les mariages des princes du sang, contractés contre la volonté du roi, l'assemblée du clergé, en 1638, a déclaré que la *coutume de France*, qui les regarde comme non valables, est affirmée par une *légitime prescription, & autorisée par l'Eglise* (voyez LAUNOI, GERBAIS, GIBERT). II. Des *Commentaires sur les Epîtres de S. Paul à Timothée & à Tite*, pleins de longues digressions sur la hiérarchie & la discipline ecclésiastique. III. Plusieurs *Traités de controverse*; les uns en latin, les autres en françois. Tous ses ouvrages latins ont été recueillis à Paris en 1619, in-fol.

E S P

des Rochelois en 1622. Ses services le firent estimer du cardinal de Richelieu; cependant, comme ils n'étoient point assez grands pour élever St-Luc jusqu'au comble des honneurs, il n'y fût parvenu qu'avec peine, s'il ne se fût démis du gouvernement de Brouage, que ce ministre vouloit avoir. St-Luc eut pour récompense le bâton de maréchal de France, & la lieutenance-de-roi en Guienne, l'an 1628. Il ne songea depuis qu'à vivre dans le luxe & les plaisirs. Il mourut à Bordeaux le 12 septembre 1644.

ESPINOY, (Philippe d') né en Flandre en 1552 d'une honne famille, s'attacha à rechercher les antiquités & les généalogies des nobles de son pays. Le titre de son ouvrage est, *Recherche des Antiquités & Noblesse de Flandre &c.* Douay, 1632, in-fol. avec fig. Il mourut vers l'an 1633.

ESPRIT, (Jacques) né à Beziers en 1611, entra en 1629 dans l'Oratoire, qu'il quitta cinq ans après pour rentrer dans le monde. Il avoit toutes les qualités propres pour y plaire, de l'esprit, de la figure. Le duc de la Rochefoucault, le chancelier Séguier & le prince de Conti, lui donnerent des témoignages de leur estime & de leur amitié. Le premier le produisit dans le monde; le second lui obtint une pension de 2000 liv. & un brevet de conseiller d'état; le troisieme le combla de bienfaits, & le consulta dans toutes ses affaires. Esprit mourut en 1678, à 67 ans, dans sa patrie. Il étoit membre de l'académie françoise, & fut un de ceux qui brillèrent

E S S 725

dans l'aurore de cette campagne. Les ouvrages d'Esprit sont: I. *Des Paraphrases de quelques Pseaumes*, qu'on ne peut guère lire avec plaisir, quand on connoit celles de Maffillon. II. *La Fausseté des vertus humaines*, Paris, 2 vol. in-12, 1678; & Amsterdam, in-8°, 1716: livre médiocre, qui n'est, à quelques égards, qu'un commentaire des *Pensées* du duc de la Rochefoucault; mais qui ne prête pas à la même critique, l'auteur ayant moins généralisé son objet.

ESSE, voyez MONTALEMBERT.

ESSEX, (Robert d'Evreux, comte d') fils d'un comte maréchal d'Irlande, d'une famille originaire de Normandie, né le 10 novembre 1561 à Nethewood, maison de campagne de son pere, dans le comté d'Hereford, est fameux par ses aventures & par sa mort. S'étant un jour présenté devant la reine Elizabeth, lorsqu'elle alloit se promener dans un jardin, il se trouva un endroit rempli de fange sur le passage. Essex détacha sur le champ un manteau broché d'or qu'il portoit, & l'érendit sous les pieds de la princesse, qui fut touchée de cette galanterie. La reine, âgée de 58 ans, prit bientôt pour lui un goût que son âge paroissoit mettre à l'abri des soupçons. Il étoit aussi brillant par son courage, que par sa bonne mine. Il demanda la permission d'aller conquérir à ses dépens un canton de l'Irlande, & se signala souvent comme volontaire. Il fit revivre l'ancien esprit de la chevalerie, portant toujours à son

E S T

ESTAMPES, (la duchesse d') *voyez* PISSELEU.

ESTERHAZI, (Paul) de Galantha, princé du S. Empire, Palatin & vice-roi de Hongrie, chevalier de la Toison-d'Or, fils de Nicolas Esterhazi, d'une des premieres familles de Hongrie, naquit en 1635. La nature & l'éducation concoururent à en faire un grand-homme. Il fit des progrès rapides dans les belles-lettres ; & voyagea ensuite pour acquérir des lumieres que l'étude seule ne peut donner. Ferdinand III, Léopold I, Joseph I & Charles VI lui donnerent des marques de leur estime , en l'élevant aux plus grands emplois dans le militaire & dans le gouvernement des provinces. Il montra pendant toute sa vie qu'il étoit digne de ces honneurs. Il fut présent à presque tous les combats qui se donnerent en Hongrie, & par-tout il donna des preuves de son intelligence & de sa bravoure. Il ne contribua pas peu à la délivrance de Vienne en 1685. L'année d'après, il leva à ses propres fraix plusieurs régimens, & engagea les nobles Hongrois, à son exemple, à fournir des troupes pour former le siege de Bude. Le commandement de ces troupes lui fut confié ; & Léopold leur dut en grande partie le succès de ses armes. Il mourut le 26 mars 1713, & fut enterré à Eysenstad, où on lit sur son tombeau ces deux vers latins :

*Bis decies quatuor commisi prælia, nunquam
Vidit terga hostis, sed tamen
hic jaceo.*

E S T 727

On voit en Hongrie beaucoup de monumens de sa piété, de sa munificence & de la protection qu'il donnoit aux lettres. L'étude & les exercices de piété occupoient tout le tems qu'il ne consacroit pas au service de l'état : la famille d'Esterhazi a produit plusieurs autres grands-hommes.

ESTHER ou EDISSA, Juive de la tribu de Benjamin, cousine-germaine de Mardochée. Le roi Assuerus l'épousa, après avoir répudié Vasthi. Ce monarque avoit un favori nommé Aman, ennemi déclaré de la nation Juive. Ce favori irrité de ce que Mardochée lui refusoit les respects que les autres courtisans lui rendoient, résolut de venger ce prétendu affront sur tous les Juifs. Il fit donner un édit pour les faire tous exterminer dans un tems marqué. Esther, ayant imploré la clémence du roi en faveur de sa nation, obtint la révocation de l'édit, & la permission de tirer vengeance de leur ennemi, le même jour qu'Aman avoit destiné à leur perte. Les historiens ne conviennent pas entr'eux du tems auquel cet événement est arrivé, ni du roi de Perse, que l'Écriture appelle *Assuerus*. Cependant les circonstances marquées dans le livre d'*Esther*, paroissent convenir à Darius, fils d'Hystaspes. La vérité de l'histoire d'Esther est attestée par un monument non suspect, par une fête que les Juifs établirent en mémoire de leur délivrance, & qu'ils nommerent *Purim*, les Sorts, ou le jour des Sorts, parce qu'Aman, leur ennemi, avoit fait tirer

teur à Louvain en 1580. Ses talens le firent appeler à Douay, où il fut à la fois professeur en théologie, supérieur du séminaire, prévôt de l'église de S. Pierre & chancelier de l'université. Estius mourut dans cette ville en 1613, à 71 ans, avec la réputation d'un savant laborieux & modeste, & d'un prêtre vertueux. Benoît XIV le qualifie de *Doctor fundatissimus*. On doit à ses veilles : I. Un excellent *Commentaire sur le Maître des Sentences*, en 2 vol. in-fol. Paris, 1696; Naples, 1720, avec des notes de l'éditeur. Cet ouvrage, nourri des passages de l'Écriture & des Peres, est fort recommandé aux jeunes théologiens par Dupin. II. Un *Commentaire sur les Épîtres de S. Paul*, en 2 vol. Rouen, 1709, in-fol., rempli d'une vaste & solide érudition. On en a donné un *Abrégé*, dont la meilleure édition est celle de Louvain, 1776. Un auteur moderne avertit qu'en lisant ce *Commentaire*, il faut se souvenir qu'Estius, quoique bon catholique, a été disciple de Hessels & de Baius, & qu'il a emprunté quelquefois leur façon de parler. III. Des *Notes sur les endroits difficiles de l'Écriture-Sainte*, Douay, 1628, in-folio; Anvers, 1699: cette édition est plus ample. Ouvrage très-inférieur à l'auteur, quoiqu'il y ait de la clarté & de la solidité. IV. *Orationes Theologicae XIX*, Louvain. Il y en a une (la 5^e) contre ceux qui sont économes de leur savoir, & qui, renfermant leurs lumières dans le cabinet, refusent de les communiquer au-dehors, soit au public en gé-

néral par de bons ouvrages, soit aux particuliers par des avis. On la trouve toute entière à la suite du *Tractatus triplex, de ordine Amoris* de François Van-Viane. V. *Historia Martyrum Gorcomienfium*, Douay, 1603, in-8°. VI. *Martyrium Edmundi Campiani S. J. à gallico sermone in latinum translatum*. Tous les écrits d'Estius sont en latin.

ESTOILE, (Pierre de l') grand-audencier de la chancellerie de Paris, mort en 1611, s'est fait un nom par son *Journal de Henri III*, dont l'abbé Lenglet du Fresnoi a donné une édition, en 1744, en 5 volumes in-8°. L'éditeur l'a augmenté de plusieurs pièces sur la Ligue, qui eussent pu rester dans l'oubli. Ce *Journal* commence au mois de mai 1574, & finit au mois d'août 1589. Le Duchat en avoit donné une édition en 2 vol. in-8°, que celle de l'abbé Lenglet a effacée. On a aussi de lui le *Journal du regne de Henri IV*, avec des remarques historiques & politiques du chev. C. B. A. (l'abbé Lenglet du Fresnoi); La Haye, 1741, 4 vol. in-8°. Il faut observer que les années 1598 & les trois années suivantes manquent dans le *Journal* de l'Estoile. On a placé dans cette édition le *Supplément* concernant ces années, par un auteur anonyme, qui avoit paru pour la première fois en 1636. Ces deux *Journaux* avoient été publiés à Cologne (Bruxelles) par Godefroi. Le premier sous le titre de *Journal de Henri III*, 4 vol. in-8°; le second, sous le titre de *Mémoires pour servir à l'Histoire ac*

le moindre est de 900 pages. Jean Aymond, prêtre apostat, en vola quelques-uns dans la bibliothèque du roi, & les publia à Amsterdam en 1709, in-12, après les avoir tronqués.

ESTRÉES, (Jean d') grand-maître de l'artillerie de France, né en 1486 d'une famille distinguée & ancienne, mort en 1567, à 81 ans, fut d'abord page de la reine Anne de Bretagne. Il rendit de grands services aux rois François I & Henri II. C'est lui qui commença à mettre l'artillerie de France sur un meilleur pied. Il se signala à la prise de Calais en 1558, & donna dans plusieurs autres occasions, des preuves d'intelligence & de courage. On dit que c'est le premier gentilhomme de la Picardie, qui ait embrassé la religion prétendue réformée.

ESTRÉES, (François-Annibal d') duc, pair & maréchal de France, né en 1573, embrassa d'abord l'état ecclésiastique, & le roi Henri IV le nomma à l'évêché de Laon; mais il quitta cet évêché, pour suivre le parti des armes. Il se signala en diverses occasions, secourut le duc de Mantoue en 1626, prit Treves, & se distingua par son esprit autant que par sa valeur. Nommé en 1636 ambassadeur extraordinaire à Rome, il soutint avec honneur les intérêts de la couronne, mais non pas avec prudence. Ses brusqueries & son humeur violente le brouillèrent avec Urbain VIII & avec ses neveux. On fut contraint de le rappeler. Il en eut un si grand dépit, qu'il refusa de venir à la cour rendre compte de sa con-

duite. Il mourut à Paris en 1670, à 98 ans. Le maréchal d'Estrées étoit plus propre à servir le roi à la tête des armées, que dans une négociation épineuse. Non content de faire respecter son caractère, il vouloit faire craindre sa personne. Il étoit frere de la belle Gabrielle d'Estrées, que Henri IV auroit épousée, si la mort ne l'eût enlevée. Nous avons de lui : I. *Des Mémoires de la Régence de Marie de Médicis*. Ils sont recherchés, de l'édition de Paris, 1666, in-12, où il y a une Lettre préliminaire de Pierre le Moine. II. *Une Relation du siege de Mantoue*, en 1630; & une autre *du Conclave*, dans lequel le pape Gregoire XV fut élu en 1621. Il regne dans ces différens ouvrages un air de vérité, qui fait favorablement augurer de la franchise de l'auteur; mais son style incorrect prouve que le maréchal ne savoit pas aussi-bien écrire que combattre.

ESTRÉES, (César d') cardinal, abbé de Saint-Germain-des-Prés, né en 1628, fils du précédent, fut élevé sur le siege de Laon en 1653, après avoir reçu le bonnet de docteur de Sorbonne. Le roi le choisit peu de tems après pour médiateur entre le nonce du pape & les amis des 4 évêques d'Aleth, de Beauvais, de Pamiers & d'Angers. D'Estrées avoit l'art de ramener les esprits les plus opposés, de les persuader & de leur plaire. Ses soins procurèrent un accommodement qui donna à l'Eglise de France une paix passagère, parce que les esprits qui la recevoient, aimoient la guerre. Le cardinal

du Levant. Il bombarda Barcelone & Alicante en 1691, & commanda en 1697 la flotte au siege de Barcelone. Nommé en 1701 lieutenant-général des armées navales d'Espagne par Philippe V, qualité qu'il joignoit à celle de vice-amiral de France, il réunit le commandement des flottes Espagnole & François. Deux ans après il fut fait maréchal de France, & prit le nom de *Maréchal de Cœuvres*. Cette dignité fut suivie de celles de Grand-d'Espagne & de chevalier de la Toison-d'Or. Il les méritoit par une valeur héroïque, mais prudente, & par les qualités du cœur préférables à tous les talens militaires. Au milieu des occupations bruyantes de la guerre il avoit cultivé les lettres. Il mourut à Paris en 1737, à 77 ans. Il ne laissa point d'enfans de sa femme Fucre-Félicité de Noailles. Sa mort éteignit le titre de duché-pairie, attaché à la terre de Cœuvres, sous le nom d'Estrées, depuis 1645. Ses biens passerent dans la maison de Louvois par sa sœur, qui avoit épousé le marquis de Courtanvaux.

ESTREES, (Louis-César, duc d') maréchal de France & ministre d'état, naquit à Paris en 1699, de François-Michel le Tellier de Courtanvaux, capitaine-colonel des Cent-Suisses, & de Marie-Anne Catherine d'Estrées, fille de Jean, comte d'Estrées, vice-amiral & maréchal de France. Il fit ses premières armes dans la guerre passagère que le duc d'Orléans régent fit à l'Espagne, & servit sous les ordres du maréchal de Berwick. Parvenu

par ses services aux grades de maréchal-de-camp & d'inspecteur-général de cavalerie, il se signala dans la guerre de 1741. On se souviendra longtemps du blocus d'Egra, du passage du Mein à Selingstadt, de la journée de Fontenoi, du siege de Mons, de celui de Charleroi &c. &c. Il eut la plus grande part à la victoire de Lawfeldt; & le maréchal de Saxe lui confia dans diverses occasions les manœuvres les plus délicates. Une nouvelle guerre ayant été allumée en 1756, Louis XV qui l'avoit honoré du bâton de maréchal le 24 février 1757, lui donna le commandement de l'armée d'Allemagne, forte de plus de 100 mille hommes. Le général montra au monarque le plan des opérations, & ne craignit point de lui dire : *Aux premiers jours de juillet, j'aurai conduit l'ennemi au-delà du Wésér, & je serai prêt à pénétrer dans le pays d'Hanovre*. Non content de tenir parole, il livra bataille au duc de Cumberland, & remporta la victoire le 26 juillet à Hastembeck. La perte fut cependant presque égale de part & d'autre; mais les Hanovriens découragés, laisserent prendre Hamelen, & se disposoient à abandonner l'électorat, lorsque M. de Richelieu vint relever M. d'Estrées, avant qu'on fût à la cour des nouvelles de sa victoire. Les courtisans l'accusoient de lenteur. Après la bataille de Rosbach que les François perdirent, ils ne firent qu'essuyer successivement de nouveaux malheurs. On avoit les yeux tournés sur M. d'Estrées, comme seul capable de

E T H

de Suénon, Canut son fils lui succéda; mais étant mort en 1015, Ethelred fut rappelé en Angleterre, où il mourut bientôt après, l'an 1016. Il laissa Alfred & S. Edouard.

ETHELWERDUS ou **ELSWARDUS**, de la famille d'Ethelred I, roi d'Angleterre, florissoit vers l'an 980. On a de lui une *Histoire depuis le commencement du monde jusqu'à la mort du roi Edgard* ca 974, insérée dans le *Rerum Anglicarum Scriptores* de Savill, Londres, 1596, in-folio.

ETHELWOLDE, (S.) élève de S. Dunstan, abbé d'Abendon en 950, & évêque de Winchester en 961, mourut en 984, après avoir travaillé avec beaucoup de zèle à la restauration de la discipline monastique. On conserve un manuscrit, dans quelques bibliothèques d'Angleterre, la traduction de la règle de S. Benoit en langue saxonne, & quelques autres ouvrages dans la même langue, touchant cette règle par S. Ethelwolde. Vincent de Beauvais & S. Antonin font mention d'un ouvrage contre le mariage des prêtres par le même Saint.

ETHÉOCLE, roi de Thebes, frere de Polynice, naquit de l'inceste d'Œdipe & de Jocaste. Il partagea le royaume de Thebes avec son frere Polynice, après la mort d'Œdipe, qui ordonna qu'ils régneroient tour-à-tour. Ethéocle étant sur le trône, n'en voulut pas descendre: & Polynice lui fit cette guerre qu'on appella l'*Entreprise des sept Preux*, ou *des sept Braves devant Thebes*. Ces deux freres se haïssoient si fort, qu'ils

E T H 735

se battoient dans le ventre de leur mere. Ils se tuèrent l'un l'autre en même tems, dans un combat singulier. La mort même ne put éteindre cette inimitié horrible: car leurs corps ayant été mis sur un bûcher, on vit, disent les poëtes, tandis qu'ils brûloient, les flammes se séparer & former jusqu'à la fin une espece de combat.

ETHODE, premier de ce nom, roi d'Ecosse dans le 2^e siecle, monta sur le trône après Conar. Il eut tant de reconnoissance pour Argard qui avoit gouverné l'état sous le regne de son prédécesseur, & que les grands du royaume avoient mis en prison, qu'il le fit grand-administrateur de la justice. Argard fut tué dans l'exercice de son emploi. Ethode irrité, fit mourir plus de 300 de ceux qui avoient eu part à ce meurtre. Il fut malheureusement assassiné lui-même par un Hibernois, joueur de flûte, qui couchoit dans sa chambre. On prétend que ce fut vers l'an 194. Tous ces faits sont assez appuyés, & les commencemens de l'histoire d'Ecosse sont un chaos, ainsi que ceux de presque toutes les histoires.

ETHRA, fille de Pithée, roi de Trezene, ayant épousé Egée, roi d'Athènes, qui étoit logé chez son pere, elle devint grosse de Thésée. Egée étant obligé de s'en retourner sans elle, lui laissa une épée & des souliers, que l'enfant qu'elle mettroit au monde devoit lui apporter, lorsqu'il seroit grand, afin de le reconnoître. Thésée dans la suite alla voir son pere, qui le reçut, & le nomma son héritier.

ETIENNE I, (S.) monta sur la chaire pontificale de Rome en 253, après le martyre du pape Lucius. Son pontificat est célèbre par la question sur la validité du baptême donné par les hérétiques. Etienne décida, qu'il ne falloit rien innover. La tradition de la plupart des églises prescrivait de recevoir tous les hérétiques par la seule imposition des mains, sans les rebaptiser, pourvu qu'ils eussent reçu le baptême avec de l'eau & au nom des trois personnes de la Trinité. S. Cyprien & Firmilien assemblerent des conciles, pour s'opposer à cette décision, contraire à la pratique de leurs églises. Le pape réfuta le sentiment de Cyprien; il usa de commandement & de menaces pour lui faire quitter son sentiment, & refusa de communiquer avec les évêques d'Afrique députés à Rome, ce qui étoit une marque publique d'improbation & non pas un effet certain de l'excommunication (voyez S. CYPRIEN). » Ce grand pape, dont la prudence » égalait la sainteté, savoit, » dit Vincent de Lerins, que » la piété ne permettoit jamais » de recevoir d'autre doctrine » que celle qui nous est venue » de la foi de nos prédécesseurs, » & que nous étions obligés de » la transmettre aux autres avec » la même fidélité que nous » l'avions reçue; qu'il ne falloit pas mener la Religion » par-tout où nous voulions, » mais la suivre par-tout où » elle nous menoit; que le » propre de la modestie chrétienne étoit de conserver » fidèlement les saintes maximes que nous ont laissé nos

Tome III.

» pères, & non pas de faire » passer nos idées à la postérité. Quelle a donc été l'issue » de cet événement? Celle » qu'ont coutume d'avoir de » pareilles affaires. On a retenu » la foi ancienne, & l'on a » rejeté la nouveauté. En effet, la question fut solennellement décidée au concile de Nicée en faveur d'Etienne. Ce saint pape mourut martyr le 2 août 257, durant la persécution de Valérien.

ETIENNE II, Romain, succéda en 752 à un autre Etienne, que plusieurs écrivains n'ont pas compté parmi les papes, parce que son pontificat ne fut que de 3 ou 4 jours. Astolphe, roi des Lombards, menaçoit la ville de Rome, après s'être emparé de l'exarcat de Ravenne. Etienne implora le secours de Constantin Copronyme, empereur d'Orient, prince foible, indolent, subjugué par le fanatisme des iconomaques, qui renvoya le pontife au roi Pepin. Etienne se déterminà à aller en Lombardie trouver Astolphe, malgré les pleurs & les efforts que firent les Romains pour le retenir. N'ayant rien su gagner sur l'esprit de ce roi, il passa en France pour demander du secours. Pepin, par le conseil du pape, envoya jusqu'à trois fois des ambassadeurs à Astolphe: ce prince persista constamment dans son refus. Alors Pepin marcha contre lui: quand ses troupes furent à mi-chemin, il envoya de nouveau des ambassadeurs, à la sollicitation du pape qui vouloit éviter l'effusion du sang des chrétiens. Astolphe ne répondant que par des menaces,

E T I

pontificat (c'est le premier exemple d'une pareille usurpation du Saint-Siege), on lui arracha les yeux , ainsi qu'à quelques-uns de ses partisans , & on intronisa Etienne. Le pape assembla un concile l'année d'après , pour condamner l'usurpateur. Dans la 3^e session , on statua que les évêques ordonnés par Constantin retourneroient chez eux pour être élus de nouveau , & revien droient ensuite à Rome pour être consacrés par le pape. Etienne , paisible possesseur du Saint-Siege , en jouit pendant 3 ans & demi , & mourut en 772. Rome fut dans l'anarchie avant & après son pontificat ; mais on ne valoit pas mieux ailleurs. Des yeux & des langues arrachées , sont les évènements les plus ordinaires de ces siècles malheureux.

ETIENNE IV , Romain , monta sur la chaire de S. Pierre après le pape Léon III , le 22 juin 816. Aussi-tôt qu'il fut ordonné , il vint en France , & y sacra de nouveau l'empereur Louis le Débonnaire. Il mourut le 25 janvier 817 , à Rome , trois mois après son retour.

ETIENNE V , Romain , pape après Adrien III , fut intronisé à la fin de septembre , en 885. Il écrivit avec force à Basile le Macédonien , empereur d'Orient , pour défendre les papes ses prédécesseurs contre Photius. Il mourut en 891. » Ce pape , dit » un historien , étoit de race » noble & d'un détachement » exemplaire. Il s'opposa de » tout son pouvoir à son élé- » vation ; pour le porter sur

E T I 739

» le trône pontifical , il fallut » rompre les portes de sa mai- » son où il s'étoit enfermé. La » charité & la piété éclatoient » sur-tout entre les vertus de » ce pontife. Il nourrissoit les » orphelins comme ses enfans , » & ne prenoit point son re- » pas. A son avènement au » pontificat , les biens de l'E- » glise se trouvant presque tous » dissipés , il distribua libéra- » lement son riche patrimoine. » Il célébroit la Messe tous » les jours , & donnoit à l'o- » raïson ou à la psalmodie , » tout le tems que lui laissoient » les fonctions de la charité » & de la sollicitude pastorale. » Il s'appliqua sur toute chose » à s'associer dans le gouver- » nement de l'Eglise , les hom- » mes les plus éclairés & les » plus vertueux qu'il put dé- » couvrir. »

ETIENNE VI , mis sur le siege pontifical en 896 , après l'antipape Boniface VI. Ce pontife fit déterrer l'année d'après , en 897 , le corps de Formose , son prédécesseur & son ennemi , parce qu'il avoit quitté l'évêché de Porto pour celui de Rome : translation inouïe alors , mais qui ne méritoit pourtant pas qu'Etienne donnât à la chrétienté la farce , aussi horrible que ridicule , de violer la sépulture d'un souverain pontife , & de faire jeter son cadavre mutilé dans le Tibre. Le pape Etienne se rendit si odieux par cette vengeance , que les amis de Formose ayant soulevé les citoyens , le chargerent de fers , & l'étranglerent en prison quelques mois après. Jean IX assembla un concile qui condamna tout ce qui s'étoit passé

E T I

On a de S. Etienne de Muret, sa Regle, 1645, in-12; & un Recueil de Maximes, 1704, in-12, en latin & en françois.

ETIENNE, (S.) né en Angleterre, 3e abbé de Cîteaux, travailla beaucoup pour l'accroissement de son ordre, fondé depuis peu par Robert, abbé de Molesme. Un grand nombre de disciples se mit sous sa conduite, entr'autres S. Bernard, l'homme le plus illustre que Cîteaux ait produit. Parmi le grand nombre de monasteres qu'Etienne bâtit, on compte ceux de la Ferté, de Pontigny, de Clairvaux & de Morimond, qui sont les 4 filles de Cîteaux dont dépendent toutes les autres maisons. Etienne leur donna des statuts, approuvés en 1119 par Calixte II. Ce saint abbé mourut à Cîteaux le 28 mars 1134.

ETIENNE I, (S.) roi de Hongrie, succéda en 997 à son pere Geisa, premier roi chrétien de Hongrie, & mourut à Bude en 1038. Il fut comme l'apôtre de ses états, publia des loix très-sages, vécut & mourut en saint. Lorsqu'il sentit qu'il approchoit de sa fin, il fit assembler la noblesse pour lui recommander le choix de son successeur, l'obéissance au St-Siege, & la pratique des vertus chrétiennes. Quarante-cinq ans après sa mort, son corps fut levé de terre, renfermé dans une châsse, & déposé dans une chapelle de l'église de Notre-Dame à Bude. Benoit IX le canonisa. Sa valeur égaloit sa piété; il fut l'effroi des barbares, & s'attira le respect & l'admiration des nations chrétiennes. Ses vertus domestiques ne brilloient pas d'un moindre éclat

E T I 741

que ses qualités royales. Son fils Emeric puisa, dans une éducation chrétienne & les leçons de l'exemple, cette innocence & cette pureté de mœurs qui l'a fait mettre au nombre des Saints. Ses magnifiques fondations furent presque toutes détruites sous le regne de Joseph II; mais sa mémoire est toujours en grande vénération chez les Hongrois, qui ne prononcent son nom qu'avec attendrissement & enthousiasme. Ils se servent encore de sa couronne pour le sacre de leurs rois. Quelques légendaires ont donné à cette couronne une origine fabuleuse: » Mais » elle n'a pas besoin de faux » titres, dit un critique, pour » être une piece très-respectable. Son antiquité, le grand » pape qui la donna, le grand & » saint roi qui la porta, la nation qui l'a si long-tems défendue contre les infideles, » & qui l'a toujours regardée » comme la possession caractéristique du roi légitime, » tout cela concourt à la rendre » intéressante. Vainement Voltaire s'est-il moqué de l'importance que les Hongrois » attachent à cette couronne, » jusqu'à n'avoir jamais voulu » reconnoître pour roi celui » qui ne l'avoit pas. Si quelque » chose doit être bien consacrée & sanctionnée, c'est » bien la royauté ». Joseph II l'avoit fait enlever & transporter à Vienne; mais en 1790, elle fut rendue aux Hongrois, qui la reçurent avec une pompe & des réjouissances extraordinaires. C'est du roi S. Etienne que vient le titre d'*Apostolique*, donné long-tems par les papes

in-16. Outre les éditions dont il a enrichi la république des lettres, nous lui devons son *Theſaurus Linguae Latinae*, chef-d'œuvre en ce genre, publié en 1536 & en 1543, réimprimé plusieurs fois à Lyon, à Leipſig, à Bâle & à Londres. L'édition de Londres, 1734, 4 vol. in-fol., eſt magnifique; & celle de Bâle, 1740, 4 vol. in-folio, a quelques augmentations. Ce Dictionnaire eſt véritablement un tréſor. On y trouve tout ce qu'on peut deſirer pour l'intelligence de la langue latine.

ETIENNE, (Charles) 3e fils de Henri I, imprimeur, joignit à l'art de ſon pere la ſcience médicale; il mourut en 1564, à 60 ans. On a de ce typographe - médecin : I. *De re ruſtica*, in-8°. II. *De Vaſculis*, in-8°. III. *Une Maiſon ruſſique*, in-4°. IV. *Un Dictionnaire hiſtorique, géographique & poétique*, Londres, 1686, in-fol. V. La Traduction de la comédie italienne, intitulée : *Le Sacrifice*, par les Acad. de Sienna *Intronati*, 1543, in-16; & ſous le titre *des Abusés*, 1556, in-16, &c.

ETIENNE, (Henri) fils de Robert, né à Paris en 1528, ouvrit les tréſors de la langue grecque, comme ſon pere avoit fouillé ceux de la latine. Son ouvrage en ce genre, eſt en 4 vol. in-fol., 1572. On doit joindre à ce livre deux *Gloſſaires*, imprimés en 1573, & un *Appendix* par Daniel Schott, Londres, 1745, 2 vol. in-fol. On doit encore à Henri Etienne, pluſieurs auteurs qu'il mit en lumiere & qu'il corrigea avec beaucoup de ſoin : ces éditions

lui ont fait un grand nom parmi les ſavans. Mais ce qui l'a fait le plus connoître à ceux qui ne ſe piquent que d'une littérature légère, c'eſt ſa *Verſion d'Anacréon* en vers latins. Henri étoit calviniſte, & oſoit en faire profeſſion à Paris, dans un tems où ceux de cette ſecte étoient vivement pourſuivis. Une Satyre atroce qu'il publia contre le clergé régulier, ſous le titre de *Préparation à l'Apologie pour Hérodote*, l'obligea de ſ'enſuir de ſa patrie. Il paſſa à Geneve & delà à Lyon, où il mourut à l'hôpital en 1598, à 70 ans, preſqu'imbécille. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de lui : I. *Des corrections ſur Cicéron*, en latin, la plupart très-judicieuſes. II. *De origine mendorum*. III. *Juris civilis fontes & rivi*, in-8°. L'objet de cet ouvrage eſt de montrer que la plupart des loix d'Egypte, ayant été tirées de celles de Moïſe, & ayant donné lieu à celles des Grecs, c'étoit dans la même ſource qu'on devoit puiser les principes des loix Romaines. IV. *L'Apologie pour Hérodote*, publiée par le Duchat, en 3 vol. in-8°, 1735 : rapsodie infame d'invectives contre la Religion Catholique, & de contes ſur les prêtres & ſur les moines, recherchée par quelques ſavans d'un goût bizarre, qui aiment mieux les décombres de la littérature gauloiſe, que les bons livres des beaux jours de Louis XIV. Henri Etienne intitula ſon ouvrage : *Apologie pour Hérodote*, parce que ſon but étoit de juſtifier les fables de cet hiſtorien, par celles qu'il prétendoit que les Catholiques avoient dé-

E T T

médecine, recueillis à Naples en 5 vol. in-folio, 1728. Sa *Chirurgie médicale* a été traduite en françois à Lyon en 1698, in-12. On a aussi des traductions de presque tous ses autres ouvrages, in-8° & in-12. Ettmuller, savant dans la théorie & heureux dans la pratique, offre dans ses écrits des recherches curieuses & des observations utiles.

ETTMULLER, (Michel-Ernest) fils du précédent, aussi célèbre que lui, donna au public *la Vie & les Ouvrages* de son pere. Il professa & exerça la médecine avec réputation, & mourut à Leipzig en 1732, laissant plusieurs Dissertations sur différens objets de son art.

EVADNÉ, fille de Mars & de Thébé, fut insensible aux poursuites d'Apollon. Elle épousa Capanée, tué d'un coup de tonnerre au siege de Thebes. Evadné se jeta sur le bûcher de son mari.

EVAGORAS I, roi de Chypre, reprit la ville de Salamine qui avoit été enlevée à son pere, & se prépara à se défendre contre Artaxercès, roi de Perse, qui lui avoit déclaré la guerre. Il arma sur terre & sur mer. Secouru par les Tyriens, les Egyptiens & les Arabes, il fut d'abord vainqueur. Il se rendit maître des vaisseaux qui apportoient des vivres à l'ennemi, & fit beaucoup de ravage parmi les Perses. Le sort des armes changea. Gaos, général Persan, fit périr une partie de sa flotte, mit le reste en fuite, pénétra dans l'isle, & assiégea Salamine par mer & par terre. Evagoras n'obtint la paix, qu'à condi-

E V A 745

tion qu'il se contenteroit de la seule ville de Salamine, que les autres places de l'isle appartiendroient au roi de Perse, qu'il lui payeroit un tribut, & qu'il ne traiteroit avec lui que comme un vassal avec son seigneur. Evagoras fut assassiné peu de tems après, l'an 375 avant J.C., par un eunuque. « C'étoit, » dit un historien, un prince » sage, modéré, sobre, cou- » rageux. Il avoit une gran- » deur d'ame digne du trône. » Mais ce qu'il y avoit de plus » royal en lui, & qui lui at- » tiroit pleinement la confiance » de ses sujets, de ses voisins, » & même de ses ennemis, » étoit sa sincérité, & la haine » qu'il témoignoit pour tout » déguisement & mensonge ». On lui reproche néanmoins d'avoir employé, contre la foi des sermens, la force & la politique, pour rentrer dans tous les états que son pere avoit possédés, & dont une partie appartenoit aux Perses par droit de conquête.

EVAGORAS II, petit-fils du précédent, & fils de Nicoclès, fut dépouillé du royaume de Salamine par son oncle paternel Protagoras. Il eut recours au roi Artaxercès Ochus, qui lui donna une souveraineté en Asie, plus étendue que celle qu'il avoit perdue. Ce prince, ayant été accusé auprès de son bienfaiteur, fut obligé de s'enfuir dans l'isle de Chypre, où il fut mis à mort.

EVAGRE, (S.) patriarche de Constantinople, élu en 570 par les orthodoxes, après la mort de l'arien Eudoxe, fut chassé de son siege & exilé par

E V A

air de ressemblance qu'il avoit avec le fils aîné de Charles I, il fut assez hardi pour se dire le prince de Galles. Ce fourbe fit accroire au peuple qu'il s'étoit sauvé de France, parce que la reine sa mere avoit eu dessein de l'empoisonner. Il arriva le 13 mai 1648 dans une hôtellerie de Sandwich, d'où le maire le fit conduire dans une des maisons les plus distinguées de la ville, pour y être servi & nourri en prince. Sa fourberie fut dévoilée. Le chevalier Thomas Dishington, que la reine & le véritable prince de Galles avoient envoyé en Angleterre, voulut voir le prétendu roi. Il l'interrogea, & ses réponses découvrirent son imposture. Cet impudent ne laissa pas de soutenir effrontément son personnage. Comme les royalistes alloient le faire saisir, il prit la fuite. On l'atteignit, & il fut conduit à Cantorberi, & enfin dans la prison de Newgate à Londres, d'où il trouva encore le moyen de s'évader, & ne parut plus. On ne fait pas ce qu'il devint.

EVARIC, roi des Goths en Espagne, fils de Théodoric I, & frere de Théodoric II, auquel il succéda en 466, ravagea la Lusitanie, la haute Espagne & la Navarre; prit Arles & Marseille, mit le siege devant Clermont; défit l'empereur Anthemius, secouru des Bretons; pilla l'Auvergne, le Berri, la Touraine & la Provence; & mourut à Arles en 485.

EVARISTE, pape & successeur de S. Clément l'an 100 de J. C., marcha sur les traces de son prédécesseur, & mourut saintement le 26 ou 27 octobre

E U B 747

109. Sous son pontificat, l'Eglise fut attaquée au-dehors par la persécution de Trajan, & déchirée au-dedans par divers hérétiques. Quelques auteurs ecclésiastiques attribuent à ce pape l'établissement des paroisses de Rome. S. Alexandre lui succéda.

EUBULIDE, voyez EUCLIDE.

EUCHER, (S.) premier évêque de Treves, fonda ce siege au troisieme siecle. Quelques légendes le font mal-à-propos disciple de S. Pierre. Son corps repose dans l'église de S. Mathias, près de Treves.

EUCHER, (S.) archevêque de Lyon, d'une naissance illustre & d'une piété éminente, se retira avec ses fils, Salone & Veran, dans la solitude de Lérins; après avoir distribué une partie de ses biens aux pauvres, & l'autre partie à ses filles, qui ne le suivirent pas dans sa retraite. Il quitta l'isle de Lérins où ses vertus lui attiroient trop d'applaudissemens, & passa dans celle de Léro, aujourd'hui Ste-Marguerite. Ce ne fut qu'à force d'instances qu'on le tira de ce désert, pour le placer sur le siege de Lyon vers 434. Il assista en cette qualité au 1er concile d'Orange en 441, & y signala sa science autant que sa sagesse. » On vit en » lui, dit Claudien Mamert, » un pasteur fidele, soupirant » sans cesse après la céleste patrie, humble d'esprit, riche » en bonnes œuvres, puissant » en paroles, accompli en tout » genre de sciences, & de » beaucoup supérieur aux plus » grands évêques de son tems ». Il mourut vers l'an 454. L'Eglise

E U C

déplaisir de n'avoir pas pu les résoudre. Ces travers passèrent, dans les siècles d'ignorance, des livres des philosophes païens, dans quelques écoles chrétiennes. Le dialecticien Abailard les y introduisit avec éclat. Cette manière de raisonner a produit de mauvais effets; la théologie, cette science respectable, simple & divine, en devint presque méconnoissable. Mais l'on ne sauroit disconvenir qu'elle a servi à maintenir les règles d'une sûre & rigoureuse logique, règles si essentielles dans tous les genres de sciences, & négligées aujourd'hui & violées par les hommes les plus célèbres dans la république des lettres. Tant l'esprit humain est sujet aux extrêmes! A peine est-il guéri de la manie de raisonner avec une exactitude affectée & chicanneuse, qu'il donne dans un défaut directement opposé. *Voyez DUNS.*

EUCLIDE le Mathématicien, étoit d'Alexandrie, où il professoit la géométrie sous Ptolomé, fils de Lagus. Il a laissé des *Elémens* de cette science en 15 livres, dont les deux derniers sont attribués à Hypsiclé, mathématicien d'Alexandrie. C'est un enchaînement de plusieurs problèmes & théorèmes tirés les uns des autres, & démontrés par les premiers principes. L'antiquité ne nous a pas transmis d'ouvrage plus important sur cette matière; il a été long-tems le seul livre dans lequel les modernes ont puisé les connoissances mathématiques. Les meilleures éditions des *Elémens* d'Euclide sont celles de Barzow, in-8°, Londres, 1678;

E U C 749

de David Gregory, in-fol. 1703, en grec & en latin; & celle de Robert Simson, in-4°, en latin, puis en anglois, réimprimé pour la sixième fois en 1781. On y trouve d'excellentes *Notes critiques & géométriques*, où l'éditeur redresse les erreurs dont Théon & d'autres ont défigurés ces *Elémens*. Nous en avons aussi une traduction françoise par le P. des Chales, in-12. On a encore quelques *Fragmens d'Euclide*, dans les anciens auteurs qui ont traité de la musique, Amsterdam, 1652, 2 vol. in-4°. Euclide étoit doux, modeste. Il accueillit favorablement tous ceux qui cultivoient les sciences exactes. Le roi Ptolomé voulut être son disciple: mais rebuté par les premières difficultés, il demanda s'il n'y avoit point de voie plus aisée pour apprendre la géométrie? *Non*, répondit Euclide, *il n'y en a point de particulière pour les rois.*

EUCRITE, voyez **EVE-PHENE**.

EUDÆMON - JEAN, (André) né dans l'isle de Candie, jésuite à Rome, mort dans cette ville en 1625, composa divers ouvrages. Le plus connu a pour titre: *Admonitio ad Regem Ludovicum XIII*, 1625, in-4°, & en françois, 1627, in-4°, plein d'excellens avis, mais contenant quelques propositions contraires aux maximes de l'état, que bien d'autres avoient enseignées avant lui, & qui ne sont rien en comparaison de celles qu'on a enseignées depuis. *Voyez SANTAREL*, **JOUVENCY**.

EUDES, duc d'Aquitaine, régnoit en souverain sur toute

deffain, dit-il, *de former un nouvel institut*. Le sien se répandit néanmoins avec beaucoup de fruit. Eudes prêchoit assez bien pour son tems, où l'éloquence de la chaire n'avoit pas été portée si loin que dans le nôtre; ce talent le fit rechercher, & sa congrégation y gagna. » Le clergé de Normandie, dit l'abbé Berault, » où elle est particulièrement » répandue, en fait encore aujourd'hui l'éloge, par sa régularité & par ses lumières. » Aussi le nom du pere Eudes y est-il toujours dans la plus grande vénération : ce qui n'a point empêché l'historien fugitif du jansénisme, de le représenter, dans le vrai style de la Hollande hérétique, » comme un fanatique, ennemi déclaré de la grace du Sauveur. C'est un témoignage de plus, en faveur de ce saint prêtre relativement à la foi, » c'est-à-dire à la vertu, sans laquelle toute sainteté n'en est que le simulacre ». Eudes mourut à Caen en 1680, à 79 ans, laissant des ouvrages qui ont plus fait d'honneur à sa dévotion qu'à son esprit. Celui qui a fait le plus de bruit, est le traité *De la dévotion & de l'office du cœur de la Vierge*, in-12, 1650. Eudes y adopte plusieurs pratiques nouvelles, inspirées par une piété mal réglée & par un zèle plus ardent qu'éclairé. On a encore de lui une *Vie de Marie des Vallées*, manuscrite, en 3 vol. in-4°.

EUDOXE de Gnide, fils d'Eschine, fut à la fois astronome, géometre, médecin, législateur; mais il est princi-

palement connu comme astronome. Hipparque & lui donnerent un nouveau jour au système du monde d'Anaximandre. Eudoxe mourut l'an 350 avant J. C. après avoir donné des loix à sa patrie. C'étoit un géometre laborieux. Il perfectionna, dit-on, la théorie des sections coniques.

EUDOXE, fils de S. Céfaire martyr, né à Arabisse, ville d'Arménie, embrassa l'arianisme, & fut un des principaux défenseurs de cette hérésie. Il fut fait évêque de Germanicie dans la Syrie, par ceux de sa communion; il assista au concile de Sardique & à plusieurs autres. En 358, Eudoxe usurpa le siege d'Antioche. Deux ans après, l'empereur Constance l'éleva au patriarcat de Constantinople. Il persécuta les Catholiques avec fureur, & mourut l'an 370 à Nicée, en sacrant Eugene, arien comme lui, & évêque de cette ville.

EUDOXIE, (*Ælia*) fille du comte Bauton, célèbre général sous le grand Théodose, étoit Française; elle joignoit les agrémens de l'esprit aux graces de la figure. L'eunuque Eutrope la fit épouser à Arcade; & partagea d'abord avec elle la confiance de ce foible empereur; mais ayant voulu ensuite s'opposer à ses desseins, elle chercha les moyens de perdre ce rival, & elle les trouva. Maîtresse de l'état & de la Religion, cette femme régna en roi despotique: son mari n'étoit empereur que de nom. Pour avoir encore plus de crédit que ne lui en donnoit le trône, elle amassa des

E U D

la Bibliothèque des Peres. C'est la vie de J. C. composée de vers pris de ce pere de la poésie grecque. Du Cange pense que cet écrit est tout ce qui nous reste de ses ouvrages ; mais la plupart de ses critiques conviennent qu'il n'est ni d'elle, ni digne d'elle. Villefore a écrit sa *Vie*.

EUDOXIE, (Licina) la Jeune, naquit à Constantinople en 422. Elle étoit fille de Théodose II & d'Eudoxie, & femme de Valentinien III, que Maxime, usurpateur de l'empire, fit assassiner. Le meurtrier força la femme de l'empereur tué à accepter sa main. Eudoxie, outrée de colere, appella à son secours Genferic, roi des Vandales. Ce prince passa en Italie à la tête d'une nombreuse armée, mit tout à feu & à sang, saccagea Rome & emmena Eudoxie en Afrique. Après 7 ans de captivité, elle fut renvoyée à Constantinople en 462, & y finit sa vie dans les exercices de la piété. Ses médailles sont très-rares, & les vertus qui la signalerent, sont plus rares encore. Elle ne fit usage de son pouvoir que pour soulager les malheureux, qui furent en grand nombre sous son regne. Elle supporta les vices de Valentinien avec un courage tranquille, & ne lui fut pas moins attachée, que si cet époux infidèle & livré à une vie infame, eût été un homme de bien.

EUDOXIE, veuve de Constantin Ducas, se fit proclamer impératrice avec ses trois fils aussi-tôt après la mort de son époux, en 1067. Romain Diogene, un des plus grands de

Tome III.

E U D 753

l'empire, avoit voulu lui enlever la couronne : Eudoxie le fit condamner à mort ; mais l'ayant vu avant l'exécution, elle fut si touchée de sa bonne mine, qu'elle lui accorda la grace, & le fit même général des troupes de l'Orient. Romain Diogene répara par sa valeur ses anciennes fautes. Eudoxie résolut de l'épouser, afin qu'il l'aidât à réparer les malheurs de l'empire, & à conserver le sceptre à ses fils. Pour exécuter ce projet, il falloit retirer des mains du patriarche Xiphilin un écrit, par lequel elle avoit promis à Constantin Ducas de ne jamais se remarier. Un eunuque de confiance, d'un esprit délié, va trouver le patriarche, lui déclare que l'impératrice veut passer à des secondes noces, mais que son dessein est d'épouser le frere du patriarche. Xiphilin ne trouva dès-lors aucune difficulté, rendit ce papier, & Eudoxie épousa Romain en 1068. Trois ans après, Michel son fils, s'étant fait proclamer empereur, la renferma dans un monastere. Elle avoit eu sur le trône les qualités d'un grand prince ; elle eut dans le couvent les vertus d'une religieuse. Elle cultiva la littérature avec succès. Nous avons d'elle un manuscrit qui est dans la bibliothèque du roi de France : c'est un recueil sur les *généalogies des Dieux, des Héros & des Héroïnes*. On trouve dans cet ouvrage tout ce qu'on a dit de plus curieux sur les délires du paganisme. Il décele une vaste lecture. Il a été imprimé à Venise par les soins de M. de Villoison dans les *Anecdota graeca*, 1781, 2 vol.

B b b

E V E

» grace , versés sur lui avec
 » profusion. Que ces hommes
 » qui ne veulent pas croire nos
 » Ecritures, nous disent : D'où
 » vient l'homme ici-bas ? De
 » quelque maniere qu'ils arran-
 » gent cette création, elle sera
 » toujours aussi étonnante que
 » le récit de Moÿse » (voyez
 MOÿSE).

EVEILLON , (Jacques) fa-
 vant & pieux chanoine & grand-
 vicaire d'Angers sa patrie, sous
 quatre évêques différens, né en
 1582, mourut en 1651, amé-
 rement pleuré des pauvres dont
 il étoit le pere. Il légua sa bi-
 bliothèque aux Jésuites de la
 Fleche: c'étoit toute sa richesse.
 Comme on lui reprochoit un
 jour qu'il n'avoit point de ta-
 pisseries: » Quand, en hiver,
 » j'entre dans ma maison, ré-
 » pondit-il, les murs ne me
 » disent pas qu'ils ont froid;
 » mais les pauvres qui se trou-
 » vent à ma porte, tout trem-
 » blans, me disent qu'ils ont
 » besoin de vêtement ». Mal-
 gré la multitude des affaires,
 & une rigoureuse exactitude au
 choeur, il donnoit beaucoup
 de momens à son cabinet. Les
 principaux fruits de ses travaux
 sont: I. *De Proceſſionibus Ec-
 cleſiaſticis*, in-8°, Paris, 1645.
 L'auteur remonte, dans ce sa-
 vant traité, à l'origine des pro-
 ceſſions; il en examine ensuite
 le but, l'ordre & les cérémo-
 nies. II. *De recta pſallendi ra-
 tione*, in-4°, la Fleche, 1646.
 Ce devoit être le manuel des
 chanoines. III. *Traité des Ex-
 communications & des Moni-
 toires*, in-4°, Angers, 1651,
 & réimprimé à Paris en 1672,
 dans le même format. Le docté
 écrivain y réfute l'opinion assez

E V E 755

communément établie, que
 l'excommunication nes'encourt
 qu'après la fulmination de l'ag-
 grave. Son sujet y est traité à
 fonds; mais il a trop négligé
 ce qui regarde l'ancien droit &
 l'usage de l'Eglise des premiers
 siècles. Il avoit été fort jeune
 professeur de rhétorique, à Nan-
 res, curé à Soulerre pendant
 13 ans, puis curé de S. Michel
 à Angers, chanoine en 1620.

EVELIN, (Jean) né à
 Wotton en Surrey l'an 1620,
 partagea son tems entre les
 voyages & l'étude. Il obtint,
 pour l'université d'Oxford,
 les marbres d'Arundel; & en-
 suite, pour la société royale,
 la bibliothèque même de ce
 seigneur. Evelin avoit plus
 d'une connoissance; la pein-
 ture, la gravure, les anti-
 quités, le commerce &c. lui
 étoient familiers. Les livres que
 nous avons de lui, en sont une
 preuve. I. *Sculptura*, 1662,
 in-8°. Cet ouvrage concernant
 la gravure en cuivre, contient
 les procédés & l'histoire de
 cet art: il mériteroit d'être
 traduit. II. *Sylva*. Il y traite de
 la culture des arbres, 1679,
 in-fol. III. *L'origine & les pro-
 grès de la Navigation & du
 Commerce*, en anglois, in-8°,
 1674. IV. *Numismata*, in-fol.
 1667. C'est un discours sur les
 médailles des anciens & des
 modernes. Sa nation lui doit
 la traduction de quelques bons
 ouvrages françois, tels que *le
 Parfait Jardinier* de la Quin-
 tinie, & des *Traité de l'Ar-
 chitecture* de Chambrey. Il mou-
 rut le 24 mars 1699.

EVENE, roi d'Etolie, fils
 de Mars & de Sterope, fut si
 piqué d'avoir été vaincu à la

E U G

LEMAGNE). Noël Alexandre soutient qu'on a attribué sans fondement à ce pape l'établissement de ce genre d'épreuve. Papebrock, dans le *Propyleum*, p. 128, est du même avis. Les épreuves de ce genre furent prosrites par le concile de Worms en 829.

EUGÈNE III, religieux de Cîteaux sous S. Bernard, ensuite abbé de S. Anastase, fut élevé sur la chaire pontificale de Rome en 1145. Il étoit de Pise & s'appelloit Bernard. Les Romains étoient animés de l'esprit de révolte, lorsqu'il monta sur le Saint-Siege. Ils avoient rétabli le sénat & élu un patrice : ils voulurent qu'Eugene III approuvât tous ces changemens. Le pape aima mieux sortir de Rome. Il y rentra à la fin de l'année, après avoir soumis les rebelles par les armes des Tiburtins, anciens ennemis des Romains. Le feu de la rébellion n'étoit pas éteint ; les séditieux le souffloient de tous côtés. Eugene, fatigué du séjour orageux de Rome, se retira à Pise, & delà à Paris, en 1147. Il assembla un concile à Rheims l'année d'après, & un autre à Trèves, où il permit à Sainte Hildegarde, religieuse, d'écrire ses visions. De retour en France, il vint à Clairvaux. Il y avoit été simple moine, il y parut en pape ; mais en pape qui n'avoit pas oublié son ancien état : il portoit sous les ornemens pontificaux une tunique de laine. Sur la fin de cette année il reprit le chemin d'Italie, & mourut à Tivoli en 1153, après un pontificat de plus de 8 ans,

E U G 757

aussi agité qu'il méritoit peu de l'être. Les Romains ne sentirent la grandeur de leur perte, que quand on rapporta chez eux le corps de ce magnanime & modéré pontife, qu'ils arroserent de leurs larmes. C'est à lui que S. Bernard adresse ses livres de la *Considération*. Eugene le regarda toujours comme son maître, & faisoit le plus grand cas de ses avis. De faux esprits ont abusé de ces avis, pour exagérer les abus que Bernard reprochoit, au lieu d'admirer & la sagesse personnelle du pontife & celle d'un gouvernement où les conseils & les leçons, énoncés même quelquefois durement, sont reçus avec reconnoissance & avec fruit. On a d'Eugene des *Décrets*, des *Epîtres*, des *Constitutions*. On peut consulter, sur les actions & les vertus de ce pape, l'*Histoire de son pontificat*, écrite avec beaucoup de netteté par Dom Jean de Lannes, bibliothécaire de l'abbaye de Clairvaux ; Nancy, 1737, 1 vol. in-12.

EUGÈNE IV, (Gabriel Condolmero) Vénitien, d'une famille roturiere, est une preuve de ce que peut le talent, & sur-tout celui des affaires. Il fut d'abord chanoine régulier de la congrégation de S. Gregoire *in alga*, ensuite évêque de Sienne, cardinal, enfin pape en 1431, après Martin V, la même année de l'ouverture du concile de Bâle. Il y eut beaucoup de mésintelligence entre le pontife & les Peres de cette assemblée. Eugene lanca une bulle pour la dissoudre. Le concile n'y répondit, qu'en donnant un décret pour établir

monde : *O Gabriel* (c'étoit son nom de Baptême) ! *ô Gabriel!* qu'il te seroit bien plus avantageux de n'avoir jamais été ni pape, ni cardinal, ni évêque ; mais d'avoir fini tes jours comme tu les avois commencés, en suivant paisiblement dans ton monastère les exercices de ta règle !

„ Ce fut toutefois, dit un célèbre historien, un des plus grands papes, quoiqu'un des moins heureux. Il eut toutes les qualités qui font révérer & chérir les grands, l'élevation de l'esprit, la fermeté du courage, la noblesse des goûts & des manières, la libéralité & la bienfaisance, le don de la parole, le talent des affaires, l'amour des lettres sans être bien savant lui-même, & ce qu'on ne peut trop apprécier dans sa place & dans son siècle, la sagesse de ne point se mêler dans les différends temporels des princes. Sa vie fut édifiante & réglée ; il se montra extrêmement charitable envers les pauvres, & très-zélé pour la réduction des sectes, qu'il eut le bonheur de réunir en grand nombre au centre de l'unité „. Un historien ecclésiastique, plus abondant que judicieux dans sa compilation, l'accuse d'une ambition odieuse, & d'avoir entretenu le schisme dans la seule vue de maintenir son autorité. Mais ne lui eût-on pas reproché avec plus de sens & de justice, l'imprudence, la pusillanimité, l'abandon du devoir, la trahison même & la prostitution de l'Epouse de J. C., si à l'ordre de huit évêques & d'un amas confus

de clercs travestis en successeurs des Apôtres, il fût descendu de la chaire apostolique, pour y élever un intrus avéré ? Eugene IV étoit naturellement si modeste, qu'en le voyant en public, on l'eût pris, dit un écrivain du tems, pour une vierge timide qui n'a pas l'assurance de lever les yeux. Il eut le chagrin de voir les progrès des Turcs, & les suites funestes du conseil donné par son légat à Uladislas, de rompre son traité avec Amurat II. *Voyez ce mot & CESARINI.*

EUGENE, (S.) évêque de Carthage, fut élevé sur ce siege l'an 481. Il gouvernoit cette église en paix, lorsque le roi Hunneric ordonna que tous les évêques catholiques se trouvaient à Carthage pour y disputer avec les prélats ariens. La conférence se tint en 484 ; mais les Ariens la rompirent sous de mauvais prétextes. Hunneric, leur partisan, persécuta leurs adversaires sous des prétextes encore plus mauvais. Il ordonna aux évêques de jurer „ que leur désir étoit „ qu'après sa mort, son fils „ eût le trône „. La plupart des évêques crurent qu'ils pouvoient faire ce serment ; les autres le refusèrent. Hunneric les condamna tous également : les premiers, comme réfractaires aux préceptes de l'Evangile qui défend de jurer ; les autres, comme infidèles à leur prince. Il donna, peu de tems après, des ordres pour rendre la persécution générale. Un grand nombre de vierges consacrées à Dieu, furent cruellement tourmentées ; il y en eut plusieurs qui expirèrent sur

des troupes, & ne fut qu'un fantôme d'empereur.

EUGENE, (François Eugene de Savoie, plus connu sous le nom de prince) généralissime des armées de l'empereur, naquit à Paris en 1663, d'Eugene-Maurice, comte de Soissons, & d'Olimpe Mancini, niece du cardinal Mazarin. Il étoit arriere-petit-fils de Charles-Emmanuel, duc de Savoie. Il porta quelque tems le petit collet sous le nom de l'*Abbé de Carignan*, & le quitta ensuite pour le service militaire. Cet homme, si dangereux depuis à Louis XIV, ne parut pas pouvoir l'être dans sa jeunesse. Le roi, le jugeant peu propre aux fatigues de la guerre, lui refusa un régiment. Le prince fut piqué de ce refus; il protesta devant plusieurs de ses amis, qu'il iroit servir ailleurs, & qu'il ne reviendrait en France, que les armes à la main. En effet, Eugene alla servir en Allemagne contre les Turcs en qualité de volontaire, avec les princes de Conti, en 1683. Les prodiges de valeur qu'il fit dans cette campagne, lui méritèrent un régiment de dragons. L'empereur se félicitoit d'avoir acquis un tel homme. Le prince Eugene avoit toutes les qualités propres à le faire devenir ce qu'il devint : il joignoit à une grande profondeur de desseins, une vivacité prompte dans l'exécution. Ses talens parurent avec beaucoup plus d'éclat après la levée du siège de Vienne. L'empereur l'employa en Hongrie sous les ordres de Charles V, duc de Lorraine, & de Maximilien-Emmanuel, duc de Bavière. En 1691 il parut sur un

nouveau théâtre. Il délivra Coni, que le marquis de Bulonde, subalterne du maréchal de Catinat, tenoit assiégé depuis onze jours. Il investit ensuite Carmagnole, & le prit après quinze jours de tranchée. Sa valeur fut récompensée en 1697, par le commandement de l'armée impériale. Le 11 septembre de cette année il remporta la victoire de Zenta, fameuse par la mort du grand-visir, de 17 bachas, de plus de 20 mille Turcs, & par la présence du grand-seigneur. Cette journée abaisa l'orgueil Ottoman, & procura la paix de Carlowitz, où les Turcs reçurent la loi. Toute l'Europe applaudit à cette victoire, excepté les ennemis personnels d'Eugene. Il en avoit plusieurs à la cour de Vienne. Jaloux de la gloire qu'il alloit acquérir, ils lui avoient fait envoyer une défense formelle d'engager une action générale. Ses succès augmentèrent leur fureur; & il ne fut pas plutôt arrivé à Vienne, qu'on le mit aux arrêts & qu'on lui demanda son épée. » La », voilà, dit ce héros, puisque », l'empereur la demande : elle », est encore fumante du sang », de ses ennemis. Je consens », de ne la plus reprendre, si », je ne puis continuer à l'employer pour son service ». Cette générosité toucha tellement Léopold, qu'il donna à Eugene un écrit qui l'autorisoit à se conduire comme il le jugeroit à propos, sans qu'il pût jamais être recherché. La chrétienté fut tranquille & heureuse après la paix de Carlowitz; mais ce ne fut que pour quelques années. La succession à la

çois, les force dans leurs lignes, & leur fait lever le siege. Après avoir délivré Turin & battu les François, il fit rentrer le Milanès sous l'obéissance de l'empereur, qui lui en donna le gouvernement. La fortune continua de lui être favorable en 1707. Les troupes Françoises & Espagnoles évacuèrent la Lombardie; le général Daun s'empara du royaume de Naples. Eugene pénétra peu de tems après en Provence & en Dauphiné par le Col de Tende. Cette invasion, heureuse au commencement, finit comme toutes les invasions faites dans ces provinces. On avoit mis le siege devant Toulon; on fut obligé de le lever. La Provence fut bientôt délivrée, & le Dauphiné sans danger. La prise de Suze fut tout le fruit de cette campagne. Le prince Eugene, ayant passé en 1708 des bords du Var aux bords de l'Escaut, mit en déroute les François au sanglant combat d'Oudenarde, le 11 juillet. Ce n'étoit pas une grande bataille, dit un auteur, mais ce fut pour les François une fatale retraite. Le vainqueur, maître du terrain, mit le siege devant Lille, défendue par Boufflers. Cette ville si bien fortifiée, se rendit après une défense de 4 mois. Il dut en partie son succès au découragement des généraux François: aussi, dans un âge plus avancé, il rejetoit les louanges qu'on lui donnoit sur cette entreprise, trop téméraire dans le projet, pour être glorieuse dans l'exécution. Cette conquête fut suivie de la bataille de Malplaquet, gagnée le 10 septembre 1709, sur les maré-

chaux de Villars & de Boufflers, qui lui disputèrent long-tems la victoire. Marleborough ayant été disgracié, Eugene passa à Londres pour seconder la faction; mais ce voyage fut inutile, il retourna seul achever la guerre. C'étoit un nouvel aiguillon pour lui d'espérer de nouvelles victoires, sans compagnon qui en partageât l'honneur. Il prit la ville du Quénoi en 1712, & étendit dans le pays une armée d'environ cent mille combattans. Quoique privé des Anglois, il étoit supérieur de 20 mille hommes aux François: il l'étoit sur-tout par sa position, par l'abondance des magasins, & par 9 ans de victoire. La France & l'Espagne étoient dans l'alarme. Une faute qu'il fit à Landrecie qu'il assiégeoit; les délivra de leurs inquiétudes. Le dépôt des magasins, placé à Marchiennes, étoit trop éloigné; le général Albermale, posté à Denain, n'étoit pas à portée d'être secouru assez tôt, s'il étoit attaqué. Il le fut. Le maréchal de Villars, après avoir donné le change au prince Eugene, tomba sur Albermale, & remporta une victoire aussi aisée que complete. Eugene arrivé trop tard, se retira, après avoir fait d'inutiles efforts. Quelques jours auparavant il avoit voulu rapprocher ses magasins; mais par une économie mal-entendue, les députés des Hollandois s'y opposèrent. Cet événement amena la paix. Eugene & Villars, héros au champ de bataille, excellens négociateurs dans le cabinet, la conclurent le 6 mai 1714, à Rastadt, & elle fut suivie du traité de Bar-

E U G

taires, le petit, mais le précieux livre de *l'Imitation de J. C.*, & le lisoit dans des momens de calme & de réflexion. Quoique froid & réservé, il étoit sensible aux charmes de l'amitié. Il cultiva les lettres dans le cours de ses victoires, & les protégea dans le cours de son ministère. Tous les beaux-arts avoient des attrait pour lui. » De trois empereurs qu'il avoit servis, le premier, Léopold, avoit été, disoit-il, son pere, parce qu'il avoit eu soin de sa fortune comme de celle de son propre fils; le second, Joseph, son frere, parce qu'il l'avoit aimé comme un frere; le troisieme, Charles VI, son maitre, parce qu'il l'avoit récompensé en roi ». Ses *Batailles* ont été imprimées en 2 vol. in-fol. auxquels on a joint un *Supplément*. On peut aussi voir *l'Histoire du prince Eugene*, imprimée à Vienne en 1770, en 5 vol. in-12. Elle offre quelques particularités curieuses, quoiqu'elle ne soit très-souvent qu'une compilation de gazettes, & que l'auteur, calviniste réfugié, donne quelquefois l'essor aux préjugés de sa secte.

EUGIPPIUS, originaire de la Norique, suivit sa nation lorsqu'Odoacre la transféra en Italie l'an 488 : il y fut abbé de Lucullano, près de Naples. Il est auteur : I. Du *Thesaurus ex S. Augustino*, in-folio, Bâle, 1542. II. D'une *Vie de S. Augustin de Favianes*, insérée dans *Bollandus*. III. D'une *Vie de S. Severin*, apôtre de la Norique, insérée dans les *Œuvres* de Marc Velsler. La *Règle*

E V I 765

qu'il avoit donnée à ses moines est perdue.

EVILMÉRODAC, roi de Babylone, succéda à son pere Nabuchodonosor, vers l'an 562 avant J. C. Ce jeune prince avoit gouverné despotiquement le royaume pendant les 7 années de la démence de son pere. Nabuchodonosor étant remonté sur le trône après avoir recouvré la raison, arrêta toutes les entreprises de son fils contre lui; il le tint enfermé. Celui-ci, dans sa prison, lia une étroite amitié avec Jéchonias, roi de Juda, que Nabuchodonosor tenoit aussi dans les fers. Ce prince étant mort, Evilmérodac monta sur le trône, tira Jéchonias de prison, & le combla de faveurs. On dit qu'il eut la cruauté de priver de la sépulture le corps de son pere, & même qu'il le fit hacher en morceaux. Il fut assassiné par son beau-frere Neriglissor, après un regne de 2 ans.

EVITERNE. Les anciens adoroient sous ce nom un dieu, de la puissance duquel ils se formoient une très-grande idée, & qu'ils paroissoient mettre au-dessus de celle de Jupiter; quelques mythologistes croient que ce dieu étoit Jupiter même: mais ces différentes opinions se concilient aisément quand on fait que les anciens avoient la notion du vrai Dieu, mais défigurée par la mythologie: quand ils revenoient à cette notion primitive & pure, sans doute qu'ils parloient d'un être tout différent du Jupiter affublé des délires de la fable. Eviterne signifie *immortel*, & l'on appelloit quelquefois les dieux *Æviserni* & *Ævintegri*, pour marquer leur immortalité.

rant d'objets à la fois ; & les ont traités avec plus de succès. On a de lui : I. *Une Dissertation sur la nature & la propagation du Son*. II. ... *sur la nature des Vaisseaux*, que l'académie de Paris honora de l'*Accessit* en 1727. III. *Mémoire sur la nature & les propriétés du Feu*, couronné par l'académie de Paris en 1738. IV. ... *sur le flux & le reflux de la Mer*, couronné par la même académie en 1740. Il y explique l'action du soleil & de la lune sur la mer, & appuie son explication de beaucoup de géométrie & de calculs : ce qui n'a point empêché plusieurs sçavans de la regarder comme peu satisfaisante. C'est une chose singulière que l'extrême variété & le peu de consistance des opinions établies à ce sujet. Descartes qui attribue ce phénomène à la pression de l'air, Newton qui en fait honneur à l'attraction, sont au pied du mur quand on objecte que les marées sont plus hautes sous les zones tempérées que sous la zone torride ; & sur-tout quand on leur fait observer que le barometre ne monte ni ne baisse lorsque la lune passe au méridien. Aussi Galilée se moquoit-il amèrement de Képler, qui avant Newton avoit rapporté ce phénomène à la lune ; mais par un raisonnement plus étrange encore, il le fit dériver du mouvement de la terre. Un physicien de ce siècle a eu recours à la dilatacion de l'air, produite par l'action du soleil ; un autre à la fonte des glaces polaires ; on a imaginé des gouffres qui absorboient & remettoient les eaux alternativement &c. Le doute & l'in-

décision d'un vieux poëte sont peut-être plus raisonnables que tout cela :

Quærite, quos agitat mundi labor : at mihi semper Tu, quæcumque moves tam crebros, causa, meatus, Ut superi voluere, late.

Lucan. Phars., l. 1.

„ Je ne fais, dit un philosophe,
 „ si on fait assez l'énergie de
 „ cet *ut superi voluere*. Quand
 „ on songe que depuis Lucain,
 „ on n'a rien dit de plus raison-
 „ nable sur cet objet, que les
 „ physiciens de son temps, quand
 „ on réfléchit d'un autre côté
 „ que c'est un objet visible,
 „ palpable, immense, se re-
 „ novellant deux fois par jour,
 „ dans toute l'étendue des deux
 „ hémispheres, observé de près
 „ par 500 millions d'hommes,
 „ l'espace de 5 à 6 mille ans ;
 „ on comprend, ou du moins
 „ l'on peut comprendre alors
 „ toute la vérité de cet *ut su-
 „ peri voluere*“. V. Cinq *Mé-
 moires* sur différentes questions
 de mathématiques, dans les
Mélanges de Berlin ; c'est peut-
 être ce qu'il y a de mieux dans
 cette collection. VI. Plusieurs
 Dissertations dans les *Mémoires*
 des académies de Pétersbourg
 & de Berlin. VII. *Elémens d'Al-
 gebre*. Cet ouvrage, qu'il fit
 étant aveugle, a été traduit en
 françois & en russe ; il est écrit
 avec clarté & méthode. VIII.
 Trois *Mémoires* sur les *Inéga-
 lités dans les mouvemens des
 Planetes*, couronnés à Paris. IX.
 Deux *Mémoires* sur la *Perfec-
 tion de la théorie de la Lune*,
 couronnés à Paris en 1770 &
 1772. X. *Opuscules Analytiques*,
 1783. Ce sont des *Mémoires*
 réunis, qui avoient d'abord

porter la guerre sur les bords de l'Hellepont, contre les princes ligués contre lui. Il défit Cratere & Néoptoleme, & tua celui-ci dans un combat singulier. Cratere périt aussi dans le cours de cette guerre; le vainqueur pleura le vaincu, son ancien ami, lui rendit les derniers devoirs, & fit porter ses cendres en Macédoine à sa famille: actions de générosité, dont un historien chrétien se charge avec plus de plaisir, que du détail fatigant de tant de meurtres inutiles. Eumene marcha ensuite contre Antipater, le vainquit, & s'empara de plusieurs provinces. Après la mort de l'ambitieux Perdicas, il eut à combattre Antigone. On donna une bataille à Orcinium en Cappadoce, l'an 320 avant J. C. Eumene y fut vaincu par la trahison d'Apollonide, commandant de la cavalerie. Le traître fut pris & pendu sur le champ. Eumene, obligé d'errer & de fuir sans cesse, congédia une partie de ses troupes, & s'enferma dans le château de Nora sur les frontières de la Cappadoce & de la Lycaonie. Il y soutint un siège d'un an. Après différens succès, mêlés de revers, Antigone tailla en pièces l'arrière-garde de son ennemi, & prit le bagage de son armée; c'est ce qui décida la victoire en sa faveur. Le vainqueur fit dire aux officiers & aux Argyraspides, phalange de Macédoniens, qu'il leur rendroit tout ce qui leur appartenait, s'ils lui livroient Eumene. Ils eurent la lâcheté de recouvrer à ce prix leur bagage. L'illustre infortuné fut mis à mort dans sa prison l'an 315

Tome III.

avant J. C. C'est l'ambition qui commit ce meurtre. Antigone, autrefois le meilleur ami d'Eumene, l'estimoit trop pour ne pas le craindre. L'armée du vaincu étant sans chef, fut bientôt dissipée. Antigone se déiant des traitres, les fit exterminer.

EUMENE I, roi de Pergame, succéda à Philethere son oncle l'an 264 avant J. C. Il remporta une victoire sur Antiochus, fils de Seleucus, & augmenta ses états de plusieurs villes, qu'il prit sur les rois de Syrie. Ce prince aimoit les lettres & encore plus le vin. Il périt d'un excès en ce genre, après 22 ans de regne.

EUMENE II, neveu du précédent, monta sur le trône après Attale son pere, l'an 198 avant J. C. Les Romains, dont il cultiva l'amitié, augmentèrent ses états, après leur victoire sur Antiochus-le-Grand. Eumene vainquit Prusias & Antigone, & mourut l'an 160 avant J. C. Ce prince protégeoit & cultivoit les lettres; il augmenta considérablement la fameuse bibliothèque de Pergame, qui avoit été fondée par ses prédécesseurs sur le modèle de celle d'Alexandrie. Ses freres Attale, Philetere & Athenée lui furent si attachés, qu'ils voulurent être du nombre de ses gardes.

EUMENE, orateur, originaire d'Athènes, professa la rhétorique avec beaucoup d'éclat à Autun sa patrie. Il y ramena le goût des arts & de l'éloquence. Constance-Chlote & Constantin son fils lui donnerent des marques de leur estime. Il prononça l'an 309 le *Panegyrique* de ces deux princes.

E U N

par sa vertu & par ses opérations. Il rebaptisoit ceux qui l'avoient été dans la foi de la Trinité, & croyoit que la foi pouvoit sauver sans les œuvres. Ses impiétés étoient d'autant plus dangereuses, qu'il réunissoit à quelque talent beaucoup d'artifice. S. Gregoire de Nice & S. Basile signalèrent leur éloquence & leur zele contre ce sectaire factieux.

EUNUS, esclave Syrien, ne pouvant supporter les malheurs de sa condition, fit d'abord l'enthousiaste & l'inspiré de la déesse de Syrie. Il se disoit envoyé des dieux, pour procurer la liberté aux esclaves. Pour s'insinuer dans l'esprit des peuples, il mettoit dans sa bouche une noix remplie de souffre en poudre : il y glissoit adroitement le feu, & en soufflant il paroissoit vomir des flammes. Ce prétendu prodige le fit regarder comme un dieu. Deux mille esclaves, pressés par leur misere, se joignirent à lui, & il se vit à la tête de 50 mille hommes, avec lesquels il défit les prêteurs-Romains. Perpenna, envoyé contre ces rebelles, les réduisit par la faim, & fit mettre en croix tous ceux qui tombèrent entre ses mains.

EUPHEMIE, (Sainte) vierge & martyre de Chalcédoine, au 4^e siecle, sous Dioclétien, vers l'an 307 de Jesus-Christ. Ses actes sont sans authenticité ; mais l'Eglise Grecque l'honore de la même maniere que les plus célèbres martyrs, & sa fête se célèbre dans presque tout l'Orient. Il y avoit anciennement à Constantinople quatre églises sous son invocation. Celle qui portoit son nom à

E U P 221

Chalcédoine, étoit fort célèbre ; & ce fut là que se tint le quatrième concile général qui proscrivit les erreurs d'Eutychès, en 451. On transporta depuis ses reliques dans l'église de Ste Sophie à Constantinople ; où elles restèrent jusqu'au tems de l'impie Constantin Copronyme, qui voulut les jeter à la mer. On trouva le moyen de les conserver, comme on l'apprend de Constantin, évêque de Tio dans la Paphlagonie, qui a fait un discours sur ce sujet. Elles sont présentement à Syllebrie, entre Constantinople & Andrinople. On en conserve une portion dans l'église de la maison de Sorbonne de Paris. On voyoit à Rome du tems de S. Grégoire-le-Grand, une église qui portoit le nom de Ste Euphémie. Il paroît que c'est la même que celle qui a été réparée par le pape Urbain VIII, & qui subsiste encore aujourd'hui. Une ville de Calabre qui portoit son nom, fut engloutie par un tremblement de terre, le 27 mars 1638.

EUPHEMIUS, patriarche de Constantinople l'an 490, illustre par sa science & par ses vertus, effaça des dyptiques le nom de l'hérétique Monge, ouvertement déclaré contre le concile de Chalcédoine. Il y rétablit celui du pape Félix III, qui en avoit été ôté. Ce pontife lui refusa néanmoins sa communion, parce qu'il conservoit les noms de quelques prélats hérétiques ou soupçonnés de l'être. Euphemius s'obstina à y laisser celui d'Acace, dont il ne vouloit pas outrager la mémoire. Le pape Gelase,

E U P

sainteté éminente , une prudence consommée & un savoir profond le firent généralement respecter.

EUPOLIS, poète comique de l'ancienne comédie , étoit d'Athènes , & florissoit vers l'an 440 avant J. C. Il monta sur le théâtre dès l'âge de 17 ans , & fut couronné plusieurs fois. On dit qu'Alcibiade le fit mourir pour avoir fait des vers contre lui : d'autres prétendent qu'il périt dans un naufrage. Il nous reste de lui un ouvrage intitulé *Sententia*, imprimé à Bâle, en 1560, in-8°.

EVARD, *Everhardus*, célèbre hermite du pays de Trêves, passa sa jeunesse à garder les troupeaux, & sanctifia cette paisible & innocente occupation par la prière & les vertus chrétiennes. Il se retira ensuite dans la solitude d'une montagne voisine, pour ne plus songer qu'à Dieu. Sa cellule est devenue l'origine d'une grande abbaye de chanoines réguliers de S. Augustin, fameuse par le concours des pèlerins qui viennent y invoquer la Sainte Vierge. » Le
 „ bon Everhardus, dit un voyageur, paroitra sans doute
 „ n'avoir pas été bien philosophe. Cependant l'image de
 „ la Vierge qu'il a placée en
 „ ce lieu, entretient la piété
 „ & le précieux sentiment de
 „ la Religion parmi des hommes
 „ assemblés là où il n'y
 „ avoit que des haies & des
 „ bruyeres. Il en a résulté un
 „ monastere qui fait du bien
 „ à tous les environs, qui nourrit
 „ & loge les voyageurs ;
 „ où des hommes ayant des
 „ mœurs, de la probité, de la

E V R 773

„ bienfaisance, chantent avec
 „ édification les louanges de
 „ l'Eternel. Tous les écrits
 „ des philosophes n'ont pas
 „ encore produit tant de bien.
 „ Il s'en faut de beaucoup ». C'est près de cette abbaye, nommée *Everhardus-Claus* ou *Cellule d'Evvard*, que les François furent défaits par Mr. de Seckendorff, général des iuthé-riens, le 19 octobre 1735.

EVREMONTE, voyez **SAINT-EVREMONTE**.

EVREUX, (Robert, comte d') voyez **ROBERT**, deuxième fils de Richard, dans lequel vous trouverez les différentes mutations du comté d'Evreux.

EURICLÉE, voyez **EURYCLÉE**.

EURIPIDE, poète tragique Grec, né à Salamine l'an 480 ou 486 avant J. C., fut disciple de Prodicus pour l'éloquence, de Socrate pour la morale, & d'Anaxagore pour la physique. Les chagrins que ce dernier s'attira par ses rêveries philosophiques, l'ayant dégoûté de la philosophie, il s'adonna à la poésie dramatique. Il s'enfermoit dans une caverne pour composer ses tragédies, qui firent l'admiration de la Grece & des pays étrangers. L'armée des Athéniens commandée par Nicias, ayant été vaincue en Sicile, la plupart des soldats racheterent leur vie & leur liberté, en récitant des vers du poète Grec. Euripide florissoit à Athènes, dans le même tems que Sophocle. L'émulation qui s'éleva entre lui & ce redoutable concurrent, dégénéra en inimitié. Aristophane l'immola à la risée publique dans ses comé-

E U R

EUROPE, fille d'Agénor, roi de Phénicie, & sœur de Cadmus. Cette princesse étoit si belle, qu'on prétend qu'une des compagnes de Junon avoit dérobé un petit pot de fard sur la toilette de la déesse, pour le donner à Europe. Elle fut aimée de Jupiter, qui ayant pris la figure d'un taureau pour l'enlever, passa la mer, la tenant sur son dos, & l'emporta dans cette partie du monde, à laquelle elle donna son nom.

EUROPUS, un des descendants d'Hercule, fut aïeul de Lycurgue.

EURYALE, héros Troïen, suivit Enée après la ruine de Troie, & fut célèbre par sa tendre amitié pour Nifus. Il périt, ainsi que Nifus, dans une sortie tentée par un excès de courage. La description de la mort de ces deux amis, est un des plus beaux endroits de Virgile.

EURYALÉ, fille de Minos & mere d'Orion, fut aimée de Neptune. — Il y a une autre **EURYALÉ**, reine des Amazones, qui secourut *Ætès*, roi de Colchide, contre *Perfée*; une 3^e, fille de *Prætus*, roi des Argiens; enfin une des Gorgones portoit aussi ce nom.

EURYBATE, héraut, à qui *Agamemnon* donna la commission délicate d'enlever *Briséis* à *Achille*.

EURYBIE, nymphe, mere de *Lucifer* & des Étoiles.

EURYCLÉE, fille de l'isle d'*Ithaque*, que le roi *Laërte* acheta pour vingt bœufs. Ce prince la chargea de nourrir son fils *Ulysse*, & n'eut pas moins d'attention pour elle, que pour la reine elle-même.

E U R 775

EURYCLÈS, devin d'*Athenes*. On croyoit qu'il portoit dans son ventre le génie qui l'inspiroit, ce qui le fit surnommer *Engastremythe*. Il eut des disciples, qui furent appelés de son nom *Eurycléides* & *Engastrytes*.

EURYCLÈS, fourbe de *Lacédémone*, qui s'étant rendu à *Jerusalem*, & ayant gagné les bonnes grâces du roi *Hérode* & de ses enfans, découvroit aux uns les secrets des autres pour en avoir de l'argent. Il fut cause par ce moyen de la mort d'*Alexandre* & d'*Aristobule*. Ce perfide étant retourné dans son pays, en fut chassé par ses propres concitoyens.

EURYDICE, femme d'*Orphée*. En fuyant les poursuites d'*Aristée*, elle fut piquée d'un serpent, de la morsure duquel elle mourut le jour même de ses noces. *Orphée*, inconsolable de cette mort, l'alla chercher jusques dans les enfers, & toucha par les charmes de sa voix & de sa lyre, les divinités infernales. *Pluton* & *Proserpine* la lui rendirent, à condition qu'il ne regarderoit point derrière lui, jusqu'à ce qu'il fût sorti des sombres royaumes. *Orphée* ne put maîtriser ses regards, & il perdit sa femme pour toujours. Le détail de cette fable inséré dans le 4^e livre des *Géorgiques*, est un chef-d'œuvre de l'art poétique.

EURYDICE, femme d'*Amintas*, roi de *Macédoine*, donna 4 enfans à son époux: 3 fils, *Alexandre*, *Perdiccas* & *Philippe*, & une fille nommée *Euryone*. La reine, amoureuse de son gendre, lui promit l'empire & sa main; mais ces dons

EUSEBE, évêque de Césarée en Palestine, naquit vers la fin de l'empire de Gallien. On ne sait rien de sa famille; on ignore même le lieu de sa naissance. Il s'unit de la plus étroite amitié avec Pamphile, prêtre de Césarée. Son ami ayant été martyrisé en 309, il prit son nom pour éterniser sa mémoire dans son cœur. Eusebe s'étoit adonné de bonne heure aux lettres sacrées & profanes. On disoit de lui, qu'il savoit tout ce qui avoit été écrit avant lui. Il établit une école à Césarée, qui fut une pépinière de savans. Son mérite le fit élever sur le siège de cette ville en 313. L'arianisme infectoit alors l'Eglise & l'empire; Eusebe fut une des colonnes secrètes de cette hérésie. Au concile de Nicée, en 325, il avoit été placé à la droite de Constantin. Il y anathématisa les erreurs d'Arius, & proposa une formule de foi orthodoxe; mais il eut quelque peine à souscrire au mot de *Consubstantiel* que les Peres ajoutèrent à sa formule. Il assista en 331 avec les évêques ariens au concile d'Antioche, où S. Eustathe fut déposé. Les Ariens le firent nommer à ce siège; mais il refusa, soit parce qu'il condamnoit ces sortes de changement, soit qu'il voulût augmenter son crédit par cette preuve de désintéressement, ce qui dans un évêque courtisan n'est point sans vraisemblance. Quatre ans après, il condamna S. Athanase, de concert avec les évêques des conciles de Césarée & de Tyr. Le saint évêque refusa de se trouver dans ces assemblées, parce qu'il détestoit les arti-

fices d'Eusebe & qu'il redouroit son crédit. Les prélats assemblés à Jerusalem pour la dédicace de l'église du S. Sépulcre, le députerent à l'empereur Constantin, pour défendre le jugement inique qu'ils avoient rendu contre l'illustre défenseur de la divinité de J. C. Cet évêque courtisan surprit la religion du prince, & abusa de sa confiance. Il noircit les innocens & blanchit les coupables. Il obtint le rappel de l'hérétique Arius & l'exil d'Athanase. Il connut le foible de Constantin, & fit quelquefois, de ce fondateur du Christianisme dans l'empire, le persécuteur des vrais Chrétiens. Il prononça le *Panegyrique* de ce prince, à l'occasion de la réjouissance qu'il fit faire au commencement de la trentième année de son empire, qui fut la dernière de sa vie. On croit qu'il survécut peu à ce prince; il mourut vers 338. Eusebe laissa beaucoup d'ouvrages dignes de passer à la postérité, qui en a une partie. Les principaux sont : 1. *L'Histoire Ecclesiastique*, en 10 livres, depuis l'avènement du Messie, jusqu'à la défaite de Licinius. C'est le plus considérable de tous ses écrits; il lui a mérité le titre de *Pere de l'Histoire Ecclesiastique*. Il peut tenir lieu des historiens originaux des trois premiers siècles. Elle a été traduite & continuée jusqu'à la mort du grand Théodose, par Rufin d'Aquilée. Eusebe rejete les narrations fabuleuses avec plus de soin que n'ont fait S. Epiphane & d'autres anciens. Son style, sans agrémens & sans beauté, est plutôt celui d'un compila-

cantes. VI. Des *Opuscules* qui portent son nom, & que le P. Sirmond fit imprimer en latin, l'an 1643, Paris, in-8°. On peut voir les passages des anciens pour & contre Eusebe, recueillis fort exactement par Valois, à la tête de l'édition de son Histoire Ecclésiastique. On a aussi d'Eusebe, *Onomasticon urbium & locorum Sacra Scriptura*, imprimé avec les notes de Bonfrerius & de le Clerc, à Amsterdam, in-fol.

EUSEBE, évêque de Beryte, puis de Nicomédie, enfin de Constantinople, favorisa le parti d'Arius, dont il avoit embrassé les erreurs. Il les abjura au concile de Nicée; mais cette abjuration forcée ne l'empêcha pas de convoquer, quelque tems après, un concile en Bithynie, où Arius fut rétabli avec pompe. Les troubles qu'il excitoit dans l'Eglise, forcerent Constantin à l'envoyer en exil. Il en fut rappelé, & peignit Arius auprès de l'empereur, comme le plus orthodoxe des hommes, & Athanase comme le plus remuant. Il l'accusa d'avoir mis un tribut sur les Egyptiens, d'avoir favorisé la rébellion d'un certain Philumene; & pour accabler plus sûrement le saint prélat, il assembla des conciles, le fit déposer, exiler, & fit recevoir Arius. Il se fit élire par force évêque de Constantinople, l'an 338, après l'injuste déposition de Paul, dont il ambitionnoit la place. Eusebe de Césarée répandoit sourdement l'arianisme; Eusebe de Nicomédie en tiroit vanité. Il fut chef de parti, & voulut l'être. Ses sectateurs furent nommés *Eusébiens*. Quel-

ques mois avant sa mort, en 341, il fit admettre dans un concile d'Antioche les impiétés ariennes comme des points de foi. Eusebe de Césarée l'a voulu faire passer pour un saint: il loue jusqu'à ses défauts; mais ce sont les éloges d'un homme de parti, qui veut canoniser son chef.

EUSEBE *Emiffene*, ainsi nommé, parce qu'il étoit évêque d'Emese, fut disciple d'Eusebe de Césarée, & mourut vers 359. Il étoit natif d'Edesse en Mélopotamie. S. Jérôme lui attribue plusieurs ouvrages contre les Juifs, les Gentils, les Novatiens, & des Homélies sur les Evangiles; mais il ne nous en reste rien. On convient aujourd'hui que la plupart des Homélies, publiées sous son nom, ont été composées par des évêques Gaulois dans les premiers tems de l'Eglise Gallicane. On en attribue plusieurs à S. Patient. Eusebe étoit du parti d'Arius.

EUSEBE, (S.) évêque de Verceil au 4^e siècle, mérita ce siège par sa science, des mœurs douces & une piété tendre. Il signala son zèle pour la foi au concile de Milan en 355. Il proposa d'abord de faire souscrire tous les évêques à celui de Nicée, avant que de traiter aucune affaire; mais l'empereur Constance se rendit maître de l'assemblée. Il fit souscrire la plupart des évêques à la condamnation d'Athanase, par menaces, ou par surprise. Ceux qui eurent la force de résister, furent bannis: Eusebe fut de ce nombre. Après la mort de l'empereur, ce saint homme retourna à son église. Il par-

lonté de ce saint évêque, demandèrent & obtinrent sa grace.

EUSEBE, avocat à Constantinople, s'éleva, n'étant que simple laïque, contre l'hérésie de Nestorius, & fit une protestation au nom des Catholiques en 429. Devenu évêque de Dorylée, il se signala avec le même zèle contre les erreurs d'Eurychès. Cet hérétique étoit son ami : il tâcha de le ramener par la douceur ; mais le trouvant toujours plus obstiné, il se rendit son accusateur dans un concile de Constantinople, de l'an 448. Ces sectaires s'en vengerent en le faisant déposer dans cette assemblée, qui fut si bien nommée le *Brigandage d'Ephefe*. Eusebe se trouva encore au concile général de Chalcedoine en 451, où il pour suivit la condamnation de ce qui avoit été fait à Ephefe ; il y reçut une pleine justification, & mourut peu de tems après.

EUSEBE de Strigonie, riche seigneur Hongrois, qui après avoir distribué ses biens aux pauvres, se retira dans les forêts. Plusieurs personnes s'étant jointes à lui, il fonda le monastere de Pisilie sous le titre de S. Paul, premier hermite, mais sous la regle des chanoines réguliers de S. Augustin. Les hermites de S. Paul qui ont subsisté en Hongrie jusqu'au regne de Joseph II, lui devoient leur fondation. Eusebe mourut dans le monastere de Pisilie, le 20 janvier 1270. Sa piété & ses autres vertus lui ont acquis le titre de *bienheureux*.

EUSEBIE, (Flavie) femme de l'empereur Constance, dans le 4^e siecle, étoit née à Thessalonique d'un homme consu-

laire. Elle avoit de la beauté, des graces, des vertus, de l'esprit, & du goût pour tous les arts. Ces qualités furent ternies par son attachement à l'arianisme. Le dépit qu'elle eut de n'avoir point d'enfans, la porta à faire donner une potion à Hélene, sœur de Constance & femme de Julien ; afin de la rendre stérile. On dit même qu'elle corrompit la sage femme de cette princesse, & que dès qu'elle fut accouchée, cette malheureuse fit périr le fruit. Eusebie mourut vers 361. Ce fut elle qui engagea Constance à donner à Julien le titre de César. Ce prince fit son *Panegyrique*, & nous l'avons parmi ses ouvrages.

EUSTACHE de Saint-Pierre, voyez SAINT-PIERRE.

EUSTACHE, (S.) martyr, qu'on croit avoir souffert la mort avec sa femme & ses enfans, sous l'empire de Trajan. Les actes de son martyre tels que nous les avons, sont supposés ou considérablement altérés. Le P. Kircher a fait de vains efforts pour en établir l'authenticité ; ce qui ne prouve rien du tout, contre le culte qu'on lui rend. Voyez Sainte CATHERINE, vierge d'Alexandrie, S. ROCH &c.

EUSTACHE, (Barthélemi) professeur d'anatomie & de médecine à Rome vers l'an 1550, laissa des *Planches anatomiques*, publiées à Rome en 1728, in-fol. Elles sont très-propres à faire connoître la structure du corps humain. On les trouve aussi dans le *Theatrum anatomicum* de Manget. Albin les a publiées de nouveau à Leyde, 1744, in-fol. avec des explications la-

fon ouvrage des Dissertations historiques & philosophiques écrites avec beaucoup de sagacité. On lui attribue aussi, mais sans aucun fondement, le roman d'*Ismane & Isménie*, Paris, 1618, in-8°, traduit en françois, Paris, 1743, in-8°, fig. Colletet en avoit donné une en 1625, in-8°. La meilleure édition des *Commentaires* d'Eustathe sur Homere, est celle de Rome, 1542 à 1550, en grec, 4 vol. in-fol. Celle de Froben, 1559 & 1560, 2 vol. in-fol. est moins estimée. Il en a paru à Florence (en 1730, 32 & 35) 3 vol. d'une nouvelle édition, avec les notes & les traductions d'Alex. Politi & d'Ant. Marie Salvini, qui n'est pas achevée. A l'égard des *Commentaires* sur Denys, ils ont été souvent réimprimés depuis 1547, qu'ils furent publiés par Robert Etienne avec le seul texte.

EUSTOCHIUM, (Sainte) de la famille des Scipions & des Emiles, illustre par sa piété & par la connoissance des langues, fut disciple de S. Jérôme. Elle suivit son maître en Orient, & se renferma ensuite avec Ste Paule, sa mere, dans un monastere de Bethléem, dont elle fut supérieure. Elle savoit l'hébreu, le grec, & employoit la plus grande partie de son tems à méditer les Saintes-Ecritures. Elle mourut en 419. Vainement les novateurs ont voulu se servir de son exemple, pour mettre la Bible entre les mains de tout le monde, pour en faire la lecture habituelle des femmes & des idiots. Il est vrai, dit Fénelon dans son excellent discours sur la lecture de l'Ecriture-Sainte

» en langue vulgaire, que
 » les livres de l'Ecriture sont
 » les mêmes; mais tout le reste
 » n'est plus au même état;
 » les hommes qui portent le
 » nom de Chrétiens, n'ont plus
 » la même simplicité, la même
 » docilité, la même prépara-
 » tion d'esprit & de cœur. Il
 » faut regarder la plupart de
 » nos fideles comme des gens
 » qui ne sont chrétiens que
 » par leur baptême, reçu dans
 » leur enfance, sans connois-
 » sance ni engagement volon-
 » taire; ils n'osent en rétracter
 » les promesses, de peur que
 » leur impiété ne leur attire
 » l'horreur du public. Ils sont
 » même trop inappliqués &
 » trop indifférens sur la Reli-
 » gion, pour vouloir se don-
 » ner la peine de la contredire.
 » Ils seroient néanmoins fort
 » aises de trouver sans peine,
 » sous leur main, dans les
 » livres qu'on nomme divins,
 » de quoi secouer le joug &
 » flatter leurs passions; à peine
 » peut-on regarder de tels
 » hommes comme des caté-
 » chumenes. Les catéchumenes
 » qui se préparoient autrefois
 » au martyre en même tems
 » qu'au baptême, étoient in-
 » finiment supérieurs à ces
 » chrétiens qui n'en portent le
 » nom que pour le profaner....
 » En notre tems chacun est
 » son casuiste, chacun est son
 » docteur, chacun décide,
 » chacun prend parti pour les
 » novateurs, sous de beaux
 » prétextes contre l'autorité
 » de l'Eglise; on chicane sur
 » les paroles, sans lesquelles
 » les sens ne sont plus que de
 » vains fantômes: les critiques
 » sont au comble de la témé-

E U T

tantinople, natif d'Isaurie; fut mis l'an 906 à la place de Nicolas le *Mytique*, que l'empereur Léon VI avoit chassé de son siege. Il avoit été moine. Ses vertus & son mérite lui acquirent l'estime de ce prince, qui le choisit pour son confesseur; mais Alexandre II, successeur de Léon, bannit Euthymius, & rétablit Nicolas. Il mourut en exil l'an 920.

EUTHYMIUS ZIGABENUS, moine Basilien du 12e siecle, composa, par ordre de l'empereur d'Orient, un Traité contre toutes les hérésies. Cet ouvrage, intitulé *Panoplie*, est une exposition & une réfutation de toutes les erreurs, même de celles des Mahométans. Il fut traduit en latin par un chanoine de Vérone en 1586, & depuis il a été inséré dans la grande *Bibliothèque des Peres*. On a encore de ce savant moine des *Commentaires sur les Pseaumes*, sur les *Cantiques*, sur les *Evangelies*, littéraux, moraux & allégoriques; mais ses allégories sont moins déraisonnables, que celles des commentateurs de son tems.

EUTICHE, (*Eutichius*) de la ville de Fostat en Egypte, joignit aux études ecclésiastiques, celle de la médecine, fut fait patriarche d'Alexandrie le 8 février 933, & mourut le 12 mai 940. Il a laissé des *Annales* en arabe, depuis le commencement du monde jusqu'en 940, peu exactes pour l'histoire & la chronologie, ainsi que la plupart des autres *Histoires arabes*. Pocock les publia à Oxford, en 1659, avec une version latine, en 2 vol. in-4°, avec des notes. Selden prétend

Tome III.

E U T 285

trouver par ces *Annales*, que dans les premiers siècles de l'Eglise, il n'y avoit point de différence véritable entre les prêtres & les évêques; mais le savant Assemani lui a démontré le contraire. On a encore en manuscrit de ce patriarche : I. *Histoire des usurpations des Sarrafins en Sicile*. II. *Dispute entre les Hétérodoxes & les Catholiques contre les Jacobites*. III. *Trois Discours sur le Jeûne & la Pâque, sur les fêtes des Chrétiens & sur les Patriarches* &c. IV. *Quelques Ouvrages de Médecine*.

EUTOCIUS d'Ascalon; commentateur d'*Apollonius* & d'*Archimede*, sous l'empire de Justinien, est un des mathématiciens les plus intelligens qui aient fleuri dans la décadence des sciences, chez les Grecs. Ses deux *Commentaires* sont très-bons, & on leur doit bien des traits sur l'histoire des mathématiques. Le 1er se trouve dans l'édition d'*Apollonius* par Halley; le 2e a été publié à Bâle, grec & latin, en 1544, in-fol.

EUTROPE, historien latin: On ignore d'où il étoit, & qu'il étoit. On conjecture qu'il avoit vu le jour dans l'Aquitaine, & l'on fait qu'il exerça de grandes charges. Il dit lui-même qu'il porta les armes sous Julien, dans sa malheureuse expédition contre les Perles; mais le rang qu'il obtint dans les armées, nous est inconnu. Plusieurs croient qu'il fut sénateur, parce qu'ils trouvent à la tête de son ouvrage le titre de *Clarissime*, qui ne se donnoit qu'aux sénateurs. Nous avons de lui un *Abrégé de l'Histoire Romaine*

D d d

de son monastere, & excommunié. L'austérité de ses mœurs lui avoit fait des partisans ; l'eunuque Chrysaphius, favori de l'empereur Théodose le Jeune, étoit son ami. Il obtint de ce prince, qu'on assembleroit un autre concile pour revoir les actes de celui de Constantinople ; & que Dioscore, évêque d'Alexandrie, autre partisan d'Eutychès, en auroit la présidence. C'est cette assemblée qu'on a nommée le *Brigandage d'Ephefe*. Eutychès y fut abfous, fans autre explication qu'une requête équivoque, dans laquelle il déclaroit en général qu'il anathématisoit toutes les hérésies. Flavien & Eusebe ses adversaires furent non-seulement déposés, mais cruellement maltraités. Marcien, successeur de Théodose, fut plus favorable à la doctrine catholique. Il fit assembler en 451 le concile de Chalcedoine, le 4^e général. L'*Eutychianisme* y fut proscrit, Dioscore déposé, & la paix rendue à l'Eglise. Mais la secte ne laissa pas de subsister & d'intriguer par différentes chicanes ; elle se divisa en différentes branches, dont une des principales étoit celle des Acéphales, ainsi nommés, parce qu'ils étoient d'abord fans chef, également séparés de l'Eglise Catholique, & de Pierre Mong, faux patriarche d'Alexandrie, le boure-feu de l'Eutichyanisme. Marcien, connoissant l'esprit querelleur & pointilleux des Grecs, fit plusieurs loix pour défendre de disputer publiquement sur la Religion. Ces édits ne purent arrêter la fureur dogmatique des Eutychiens. Il en fut de leurs

erreurs comme de celles des Nestoriens. Le mal se perpétua de génération en génération ; & cette secte, connue aujourd'hui sous le nom de *Jacobites*, domine encore en Ethiopie, & est répandue en Egypte & en Syrie. Les philosophes modernes, toujours lestes en raisonnemens lorsqu'il s'agit de religion, ont prétendu que l'Eutychianisme n'étoit qu'une affaire de mots ; il est aisé de voir qu'en niant deux natures en Jésus-Christ, cette secte anéantissoit le mystere de l'Incarnation. » Tout ce mystere, dit un théologien, est fixé avec une précision si exacte, qu'on ne peut rien dire de plus ou de moins, sans qu'on apperçoive l'écart ; ce qu'on remarque sur-tout dans la doctrine lumineuse que la théologie appelle *communication d'idiomes*. Si l'hérétique veut se déguiser, s'il cherche à s'envelopper, je le poursuis dans tous ses faux-fuyans : je le serre de près, & je ne quitte pas prise qu'il ne se soit expliqué nettement pour ou contre la vérité révélée » (voyez ARIUS, CRELIUS, NESTORIUS, SOCIN Lelie & Fauste).

EUTYCHIEN, pape & martyr, succéda à Felix, en janvier 275. Il ordonna que l'on enseveliroit les corps des martyrs dans des tuniques de pourpre. Il fut martyrisé le 8 décembre 283.

EUTYQUE, (*Eutychius*) patriarche de Constantinople, présida au concile œcuménique de cette ville en 553. Il avoit été d'abord moine d'Amasée dans le Pont ; il fut élevé sur

E X U

& des calculs exagérés sur la population de la France ; & plus encore par la part très-active qu'il a pris au schisme, & son empressement à envahir l'épiscopat.

EXUPERANCE, préfet des Gaules & parent du poète Rutilius, étoit de Poitiers. Son frere Quintilien, retiré à Bethléem, y menoit une vie d'anachorete. Ce fut, à ce qu'on croit, à la priere de celui-ci, que S. Jérôme écrivit à Exuperance la *Lettre* que nous avons encore, pour l'exhorter à renoncer aux espérances du siècle, & à se consacrer uniquement au service de Dieu. Cette lettre resta sans effet. Exuperance, occupé à rétablir les loix dans l'Aquitaine, fut tué vers l'an 424 à Arles, dans une sédition militaire.

EXUPERE, (S.) évêque de Toulouze, illustre par sa charité durant une grande famine. Après avoir distribué tous ses biens, il vendit encore les vases sacres d'or & d'argent, pour assister les pauvres. Il fut réduit à porter le corps de J. C. dans un panier d'osier, & son sang dans un calice de verre. S. Jérôme le compare à la veuve de Sarepta, & lui a dédié son *Commentaire* sur le prophete Zacharie. Le pape Innocent lui a adressé une *Décrétale*, célèbre dans l'histoire ecclésiastique. S. Exupere mourut vers 417, plein de jours & de vertus. — Il ne faut pas le confondre avec S. **EXUPERE**, évêque de Bayeux au 4^e siècle. Celui-ci, honoré encore sous le nom de S. Spire, est un des premiers évêques qui apportèrent le flambeau de l'Évangile

E Y B 789

en Neustrie (aujourd'hui Normandie).

EYBEN, (Hulderic) savant jurisconsulte, né à Norden l'an 1629 d'une famille noble, devint conseiller & antécresseur à Helmstadt, puis juge dans la chambre impériale de Spire, enfin conseiller au conseil-aulique de l'empereur Léopold. Il mourut en 1699, laissant des Ouvrages, imprimés à Strasbourg en 1708, in-fol. On ne les connoit guère en France, quoiqu'estimés de leur tems.

EYCK, voyez **EICK**.

EYMERICK, voyez **NICOLAS**.

EZÉCHIAS, roi de Juda, successeur d'Achaz son pere, l'an 727 avant J. C., imita en tout la piété de David. Il détruisit les autels élevés aux faux dieux, brisa les idoles, & mit en pieces le serpent d'airain que les Israélites adoroient. Il fit ouvrir ensuite les portes du temple, & assembla les prêtres & les Lévites pour le purifier. Après cette cérémonie, le saint roi y monta avec les principaux de Jerufalem, y immola des victimes & rétablit le culte du Seigneur. Son zele fut récompensé ; il reprit les villes dont les Philistins s'étoient emparés sous le regne d'Achaz son pere. Vainqueur des Philistins, il voulut secouer le joug des Assyriens, & leur refusa le tribut ordinaire. Sennacherib, outré de ce refus, porte la guerre dans le royaume de Juda. Il y étoit entré, lorsqu'Ezéchias fut attaqué d'une maladie pestilentielle. Le prophete Isaïe vint lui annoncer sa mort prochaine. Dieu, touché par ses prieres, lui renvoya le prophete.

E Z E

un poète latin de placer le portrait du mauvais plaisant dans un lieu de désagréable odeur, avec l'inscription suivante :

*Hic qui proveniunt fumisque
recentibus halant,
Postremos habuit, res memo-
randa, cibos ;
Ritè dapes passus finxit quas
Ezechieli
Insulsè mendax imperitasse
Deum.
Gaudeat his epulis, hæc gau-
deat æde ; siveque
Hoc templum gustus, hoc sit
honoris idem.*

Ferney, jusqu'à sa fin, ne fit point ses délices : Son goût fut, dans Paris ; plus conforme à ses mœurs. On l'y vit dévorant ses propres immondices, Passer en un clin-d'œil, du triomphe aux horreurs ; Qu'il en jouisse donc ; digne de sa mémoire
Ce temple soit celui de son goût, de sa gloire.

Il suffit de remarquer, 1°. que la plupart des choses dont les incrédules ont tourné en ridicule la représentation réelle & physique, ne se passerent qu'en vision. Il n'en faut que lire le récit pour en être convaincu. 2°. Le langage typique étoit alors usité dans la plus grande partie de l'Asie ; plusieurs peuples de l'Orient le conservent encore ; on l'a retrouvé dans l'Amérique. Si les actions symboliques des prophètes étoient surprenantes par leur singularité, quelquefois même par leur durée, elles constatoient par-là même devant le peuple nombreux qui les voyoit, l'existence de la prophétie ; elles ne laissoient aucun lieu de soupçonner après l'événement, qu'elle eût

E Z E 791

été controuvé. Les malheurs annoncés par les prophètes faisoient plus d'impression sur les coupables par l'appareil de l'avertissement. Le langage typique est en général le plus énergique & le plus propre à faire impression. » Trésibule & » Tarquin, dit l'auteur de l'E- » mile, coupant des têtes de » pavots ; Alexandre appli- » quant son sceau sur la bouche » de son favori ; Diogene mar- » chant devant Zénon, ne par- » loient-ils pas mieux que s'ils » avoient fait de longs dis- » cours ? Darius engagé dans » la Scythie avec son armée, » reçoit de la part du roi des » Scythes un oiseau, une gre- » nouille, une souris & cinq » fleches. Cette harangue fut » entendue, & Darius n'eut » plus grande hâte que celle de » regagner son pays comme il » put ». Ces observations ont lieu à l'égard de plusieurs passages de Jérémie & des autres prophètes. Des philosophes hypocrites se sont récriés sur quelques images & expressions de ce prophète, & lui ont reproché d'avoir peint l'idolâtrie de Jérusalem & de Samarie sous l'image de deux prostituées, dont la lubricité est représentée avec des expressions que nos mœurs ne supportent pas. Mais il ne faut pas juger des mœurs anciennes par les nôtres. » Chez » un peuple, dit un auteur, » dont les mœurs sont simples » & pures, le langage est moins » châtié que chez les autres, » Lorsqu'il y a peu de commu- » nication entre les deux sexes, » les hommes parlent entr'eux » plus librement qu'ailleurs. Les » enfans & les personnes inno-

E Z Z

„ mandoient justice. Il dit en-
 „ core d'autres choses qui ne
 „ supposoient pas moins de
 „ hardiesse. Les gardes s'atten-
 „ doient à tout moment qu'ils
 „ alloient recevoir ordre de
 „ tomber sur le Saint. Mais
 „ ils ne purent revenir de leur
 „ étonnement, lorsqu'ils virent
 „ Ezzelino descendre de son
 „ trône, pâle & tremblant,
 „ se mettre une corde au cou,
 „ se jeter fondant en larmes
 „ aux pieds d'Antoine, &
 „ le conjurer de lui obtenir de
 „ Dieu le pardon de ses pé-
 „ chés. Le Saint le releva, &
 „ lui donna des avis conve-
 „ nables à la situation où il
 „ se trouvoit. Quelque tems
 „ après, Ezzelino envoya un
 „ riche présent à Antoine ;
 „ mais celui-ci le refusa, en
 „ disant que le plus agréable
 „ présent que le prince pût lui
 „ faire, étoit de restituer aux
 „ pauvres ce qu'il leur avoit
 „ injustement enlevé. Ezzelino

E Z Z 793

„ parut d'abord avoir changé
 „ de conduite. Malheureuse-
 „ ment ces belles dispositions
 „ s'évanouirent, il retomba
 „ dans ses premiers excès.
 „ On prêcha la Croisade contre lui.
 „ Toutes les villes de la Marche
 „ Trévifane, & les princes de
 „ Lombardie, se liguerent pour
 „ en délivrer l'Italie. Il fut pris
 „ devant Milan qu'il alloit atta-
 „ quer. On le mena à Socino, où
 „ il mourut désespéré en 1259 ;
 „ après avoir exercé pendant 40
 „ ans la tyrannie la plus barbare
 „ & la plus odieuse. La ville de
 „ Padoue ayant tenté plusieurs
 „ fois de secouer le joug, Ezzelino
 „ fit mourir plus d'onze mille
 „ citoyens de toute condition. Ce
 „ monstre étoit aussi supersti-
 „ tieux que cruel. Il n'entrepre-
 „ noit rien, sans avoir consulté
 „ quatre astrologues. *Voyez sa*
 „ *Vie écrite en italien par le*
 „ *P. Gerard, 1560, in-8° &*
 „ *traduite en françois par Fr. Cor-*
 „ *taud, Paris, 1644, in-12.*

FIN DU TOME TROISIEME.

CHARLIER, (Jean) p. 83, col. 2, lig. 9, Gratich, lisez Gratien.

CORRADUS, (Petrus) p. 336, col. 2, lisez **CORRADUS**, (Pyrrhus).

CORTEZ, p. 340, col. 2, lig. 17, le 8 novembre 1518, lisez le 8 novembre 1520.

ELIZABETH ou Isabelle d'Arragon, p. 665, col. 2, lig. 25, mariée en 1282, lisez en 1262.

EUSEBE Emiffene, p. 779, col. 2, lig. 28, à S. Patient, ajoutez évêque de Lyon.

